SERMONS

DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU

JEAN-BAPTISTE-MARIE

VIANNEY

CURÉ D'ARS

TOME PREMIER

DU Ier DIMANCHE DE L'AVENT AU VENDREDI SAINT

PARIS

LIBRAIRIE

VICTOR LECOFFRE

90, RUE BONAPARTE, 90

LYON

LIBRAIRIE CHRÉTIENNE

(Ancienne Maison BAUCHU)

ED. RUBAN

6, PLACE BELLECOUR, 6

1883

Bibliothèque Saint Libère

http://www.liberius.net

© Bibliothèque Saint Libère 2011.
Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

SERMONS

DU

Vénérable Serviteur de Dieu

J.-B.-M. VIANNEY

CURÉ D'ARS

I

PROPRIÉTÉ

TOUS DROITS ET TRADUCTION RÉSERVÉS

IMPRIMERIE
CONTANT-LAGUERRE

BAR LE-DUC

APPROBATION.

Archevêché
de
LYON.
†

Nous approuvons bien volontiers le dessein qu'ont formé des Ecclésiastiques de Lyon, de livrer à l'impression le manuscrit des Sermons du Vénérable serviteur de Dieu, J.-B.-M. Vianney, curé d'Ars.

Cette publication servira à mieux faire connaître le prêtre admirable qui est une des gloires de notre diocèse, et dont la cause de béatification est soumise au jugement de la sainte Église.

Lyon, 20 août 1882.

† L. M. Card. CAVEROT,
Archevêque de Lyon.

PRÉFACE.

IL a paru utile de publier les Sermons du vénérable curé d'Ars, au moment où Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Belley poursuit, avec tant de zèle, la béatification en Cour de Rome. Les manuscrits sont déjà soumis à l'examen de la Congrégation des Rites.

D'après le témoignage d'un de ses amis, la plupart auraient été composés pendant les premières années de son ministère, entre 1818 et 1827, avant les grands travaux suscités par la foule des pèlerins qui venaient le visiter.

Quelles furent les sources habituelles où il puisa? Si nous en jugeons par les notes marginales écrites de la main du Vénérable, et par l'étude

attentive de ses manuscrits, il consulta principalement l'Écriture sainte, une Théologie élémentaire, la Vie des Saints de Ribadeneyra, la Vie des Pères du désert, quelques abrégés des Saints Pères, l'Histoire de l'Église, la Perfection chrétienne de Rodriguez et les œuvres du P. Lejeune.

« M. Vianney, dit son biographe, le R. P. » Monnin, écrivit longtemps ses prônes du Di- » manche, il a avoué que ce travail lui causait des » peines et des fatigues inouïes. Ce fut une des » plus rudes mortifications de sa vie. Il les com- » posait tout d'une haleine, y employait les nuits, » renfermé dans sa sacristie, et écrivait quelque- » fois sept heures de suite sans désemparer (1). »

Mais comme il était plus préoccupé d'instruire et d'édifier ses ouailles que de produire une œuvre littéraire, il revoyait peu ses Sermons. Son humilité ne lui permettait pas de penser qu'un jour ils seraient admirés et livrés à la publicité. D'ailleurs, il n'eût jamais consenti à les faire imprimer de son vivant, sans les avoir auparavant soumis à une sévère correction, et sans les avoir

(1) *Prædicationi impensissimam operam dabat. Quamvis ma-* » *gnas difficultates in illâ offenderet in præparandis concionibus* » *nihil cum fastidiebat; sed integros dies et noctes insumebat.* » 1er procès : Tém. 9 : *De heroica Fide.*

déférés au jugement doctrinal de l'Église. Il l'avait déclaré avec une extrême vivacité à un prêtre de ses amis, dans un moment où l'on cherchait à lui soustraire quelques Sermons, pour les répandre dans le public. Jamais, non plus, ils n'eussent paru au jour sans des encouragements venus de haut.

C'est donc pour répondre tout à la fois, et à ces intentions et à ces encouragements, qu'un modeste travail a été entrepris sur ces manuscrits. L'orthographe et la ponctuation ont été réformées, les idiotismes ont été conservés, ainsi que certains barbarismes dont le vénérable Curé se servait familièrement, afin de rendre sa pensée avec plus d'énergie. Un grand nombre de phrases étaient incomplètes; on a indiqué le mot absent, que l'on a écrit entre parenthèses, ou bien l'on a mis des points suspensifs, quand le vrai sens n'a pu être trouvé. Certains passages obscurs, douteux ou inexacts ont été éclaircis par des notes placées à la fin de chaque volume. Bref, on s'est fait scrupule de ne modifier en rien la pensée de leur auteur.

Une page du premier Sermon sur le Jugement dernier, reproduite en fac-simile par la photographie, permet de se rendre compte du travail qui

a été accompli. Le lecteur pourra se convaincre du soin avec lequel on a donné intégralement le texte, et conservé à ces œuvres leur physionomie native et leur caractère original.

La collection malheureusement n'est pas complète; un grand nombre ont été perdus ou détruits. S'ils nous étaient tous parvenus, deux volumes de plus augmenteraïent cette publication, et permettraient d'admirer davantage le travail long et opiniâtre auquel s'était condamné sans relâche et sans dégoût le serviteur de Dieu.

Mais tels qu'ils sont présentés ici, ils attesteront suffisamment la profonde connaissance que le saint Curé avait de ses paroissiens, le soin religieux qu'il mettait à les instruire, la liberté apostolique avec laquelle il flagellait leurs désordres, cette éloquence vive, ardente, passionnée, que les saints savent puiser à la source intarissable du Cœur de Jésus.

Ils auront ainsi l'avantage de faire connaître le Vénérable sous un jour nouveau. Jusqu'à présent, beaucoup de gens, amateurs outrés du merveilleux, lui avaient refusé presque totalement les dons naturels, pour lui attribuer dans un degré suréminent les dons surnaturels. Sans doute, les grâces extraordinaires lui furent départies, sur la

fin de sa vie, avec une souveraine abondance; mais n'est-ce pas à cause de sa prudence à faire fructifier le modeste talent que Dieu lui avait confié? Tout d'abord, il avait employé, avec une fidélité jalouse, les temps libres des premières années de son ministère; il avait exercé les ressources d'un esprit, qui était peu cultivé encore, mais qui ne manquait ni de pénétration, ni de mémoire, ni d'observation. Au prix d'un travail infatigable, il avait acquis la vraie science du pasteur des âmes; Dieu l'en récompensa plus tard par des dons supérieurs, quand la foule toujours croissante des pèlerins, ne lui laissa plus le loisir d'étudier et d'écrire (1).

La Providence qui avait voulu rétablir le diocèse de Belley, en avait préparé de longue main les éléments fondateurs. Ce furent de savants et pieux évêques dont la mémoire est restée bénie par le clergé comme par les populations. Ce fut aussi une phalange de prêtres humbles, laborieux et zélés. Au premier rang brilla le vénérable Curé d'Ars, et nul mieux que lui, ne justifia la parole

(1) Quand nous parlons ici de ces faveurs surnaturelles, il est bien évident que nous exprimons une appréciation personnelle, et que nous ne prétendons en rien prévenir les décisions de la Cour de Rome, sur les vertus et les écrits du vénérable Curé d'Ars.

de l'Écriture : « Les lèvres du prêtre garderont » la science du salut, et de sa bouche on recueil- » lera les enseignements du Seigneur. »

Que l'éminent Cardinal qui préside avec tant de zèle aux destinées du diocèse de Lyon, daigne agréer l'hommage de cette publication. Sans doute, Ars n'est plus sous sa juridiction, mais il revendique la paroisse qui fut le berceau du vénérable Serviteur de Dieu, la paroisse où M. Vianney exerça les premières fonctions de son ministère sous la direction d'un saint prêtre. C'est enfin dans sa ville archiépiscopale que ces manuscrits ont été religieusement conservés.

Lyon, le 4 août 1882, 23e anniversaire de la mort du Vénérable Serviteur de Dieu.

SERMONS

DU

Vénérable Serviteur de Dieu

J.-M.-B. VIANNEY,

CURÉ D'ARS.

PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le Jugement dernier.

Tunc videbunt Filium Hominis venientem cum potestate magna et majestate.

Alors ils verront venir le Fils de *Dieu* avec une grande puissance et une majesté terrible, environné des anges et des saints. (*Ev. s. S. Luc,* XXI, 27.)

Ce n'est plus, mes frères, un Dieu revêtu de nos infirmités, caché dans l'obscurité d'une pauvre étable, couché dans une crèche, rassasié d'opprobres, accablé sous le pesant fardeau de sa croix; c'est un Dieu revêtu de tout l'éclat de sa puissance et de sa majesté, qui fait annoncer sa venue par les prodiges les plus effrayants, c'est-à-dire, par l'éclipse du soleil, de la lune, par la chute des étoiles,

et par un entier bouleversement de la nature. Ce n'est plus un Sauveur qui vient avec la douceur d'un agneau, pour être jugé des hommes et les racheter : c'est un Juge justement irrité, qui juge les hommes dans toute la rigueur de sa justice. Ce n'est plus un Pasteur charitable qui vient chercher ses brebis égarées, et les pardonner : c'est un Dieu vengeur qui vient séparer pour jamais les pécheurs des justes, accabler les méchants de sa plus terrible vengeance, et ensevelir les justes dans un torrent de douceurs. Moment terrible, moment épouvantable, quand arriveras-tu? moment malheureux, hélas! peut-être que, dans quelques matins, nous entendrons les avant-coureurs de ce Juge si redoutable au pécheur. O vous, pécheurs, sortez du tombeau de vos péchés, venez au tribunal de Dieu, venez vous instruire de la manière dont le pécheur sera traité. L'impie, dans ce monde, semble vouloir méconnaître la puissance de Dieu, en voyant les pécheurs sans punition; il va même jusqu'à dire : Non, non, il n'y a ni Dieu ni enfer; ou bien : Dieu ne fait pas attention à ce qui se passe sur la terre. Mais attendons le jugement, et, en ce grand jour, Dieu manifestera sa puissance et montrera à toutes les nations qu'il a tout vu et tout compté.

Quelle différence, M. F., de ces merveilles qu'il opéra en créant le monde! Que les eaux, dit le Seigneur, arrosent, fertilisent la terre; et, dès l'instant même, les eaux couvrirent la terre et lui donnèrent la fécondité. Mais, quand il viendra pour détruire le monde, il commandera à la mer de franchir ses bornes avec une impétuosité épouvantable qui engloutira tout l'univers dans sa fureur. Lorsque Dieu créa le ciel, il ordonna aux étoiles de s'attacher au firmament. A sa voix, le soleil éclaira le jour, et la lune présida à la nuit. Mais dans

ce dernier jour, le soleil s'obscurcira, et la lune et les étoiles ne donneront plus de lumière. Tous ces astres merveilleux tomberont avec un *fracard* épouvantable.

Quelle différence, M. F.! Dieu en créant le monde employa six jours; mais pour le détruire, un clin d'œil suffira. Pour créer l'univers et tout ce qu'il renferme, Dieu n'appela aucun spectateur de tant de merveilles; mais pour le détruire, tous les peuples seront en présence, toutes les nations confesseront qu'il y a un Dieu et qu'il est puissant. Venez, rieurs impies, venez, incrédules raffinés, venez apprendre ou reconnaître s'il y a un Dieu, s'il a tout vu vos actions, et s'il est tout-puissant! O mon Dieu! que le pécheur changera de langage dans ce moment! que de regrets! oh! que de repentir d'avoir laissé un temps si précieux! Mais ce n'est plus temps, tout est fini pour le pécheur, tout est désespéré! Oh! que ce moment sera terrible! Saint Luc nous dit que les hommes sécheront de frayeur sur la plante de leurs pieds, en pensant aux malheurs qui leur sont préparés. Hélas! M. F., l'on peut bien sécher de crainte et mourir de frayeur, dans l'attente d'un malheur infiniment moins grand que n'est celui dont le pécheur est menacé, et qui très-certainement lui arrivera, s'il continue à vivre dans le péché.

Dans ce moment, M. F., que je me dispose à vous parler du jugement, où nous paraîtrons tous pour rendre compte de tout le bien et le mal que nous aurons fait, pour y recevoir notre sentence définitive pour le ciel ou pour l'enfer : si déjà un ange venait vous annoncer de la part de Dieu que dans vingt-quatre heures, tout l'univers sera réduit en feu par une pluie de feu et de soufre, que vous commenciez à entendre les tonnerres gronder, les fureurs des tempêtes renverser vos

maisons, les éclairs tellement multipliés que l'univers ne fût plus qu'un globe de feu, et que l'enfer vomît déjà tous ses réprouvés dont les cris et les hurlements se font entendre vers les coins du monde; que le seul moyen d'éviter tous ces malheurs fût de quitter le péché et de faire pénitence; pourriez-vous, M. F., entendre tous ces hommes sans verser des torrents de larmes et crier miséricorde. Ne vous verrait-on pas vous jeter au pied des autels pour demander miséricorde? O aveuglement, ô malheur incompréhensible de l'homme pécheur! les maux que vous annonce votre pasteur sont encore infiniment plus épouvantables et dignes d'arracher vos larmes, de déchirer vos cœurs.

Hélas! ces vérités si terribles vont être autant de sentences qui vont prononcer votre condamnation éternelle. Mais le plus grand de tous les malheurs est que vous y soyez insensibles, et que vous continuiez à vivre dans le péché, et que vous ne reconnaissiez votre folie que dans le moment où vous n'avez plus de remèdes. Encore un moment, et ce pécheur, qui vivait tranquille dans le péché, sera jugé et condamné; encore un instant, et il emportera ses regrets dans l'éternité. Oui, M. F., nous serons jugés, rien de si certain; oui, nous serons jugés sans miséricorde; oui, nous regretterons éternellement d'avoir péché.

I. — Nous lisons dans l'Écriture sainte, M. F., que toutes les fois que Dieu veut envoyer quelque fléau au monde ou à son Église, il a toujours fait précéder quelque signe pour commencer à jeter la terreur dans les cœurs et pour les porter à fléchir sa justice. Voulant faire périr l'univers par un déluge, l'arche de Noé, qui

resta cent ans pour se bâtir, fut un signe pour porter les (hommes) à la pénitence, sans quoi ils devaient tous périr. L'historien Josèphe nous dit qu'avant la destruction de la ville de Jérusalem, il parut pendant longtemps une comète en forme de coutelas, qui jetait la consternation dans le monde. Chacun se disait : Hélas! que veut dire ce signe? peut-être que c'est quelque grand malheur que Dieu va nous envoyer. La lune demeura huit nuits sans donner de lumière; les gens semblaient déjà ne plus pouvoir vivre. Tout à coup, il parut un homme inconnu, qui, pendant trois ans, ne faisait autre chose que crier par les rues de Jérusalem, le jour et la nuit : Malheur à Jérusalem! Malheur à Jérusalem!... On le prend, on le bat de verges pour l'empêcher de crier, rien ne l'arrête. Au bout de trois ans, il s'écrie : Ah! malheur à Jérusalem ; ah! malheur (à moi.) Une pierre lancée par une machine lui tombe dessus, et l'écrase à l'instant même. Alors, tous les maux dont cet inconnu avait menacé Jérusalem lui tombèrent. La famine fut si grande, que les mères allaient jusqu'à égorger leurs enfants pour s'en servir de nourriture. Les habitants, sans savoir pourquoi, s'égorgeaient les uns les autres; la ville fut prise et commo anéantie; les rues et les places étaient toutes couvertes de cadavres; le sang coulait comme des rivières; le peu de ceux qui sauvèrent leur vie fut vendu comme des esclaves.

Mais, comme le jour du jugement sera le jour le plus terrible et le plus effrayant qui ait jamais été, il sera précédé de signes si effrayants qu'ils jetteront la terreur jusqu'au fond des abîmes. Notre Seigneur nous dit que, dans ce moment malheureux pour le pécheur, le soleil ne donnera plus de lumière, que la lune sera semblable

à une masse de sang, et que les étoiles tomberont du ciel. L'air sera tellement rempli d'éclairs qu'il sera tout en feu, et l'on entendra les tonnerres dont le bruit sera si grand que les hommes sècheront de frayeur sur la plante de leurs pieds. Les vents seront si impétueux que rien ne pourra leur résister. Les arbres et les maisons, seront entraînés dans les *chaos* de la mer; la mer elle-même sera tellement agitée par les tempêtes que ses flots s'élèveront jusqu'à quatre coudées (au-dessus) des plus hautes montagnes, et descendront si bas que l'on verra les horreurs des enfers; toutes les créatures, même inanimées, sembleront vouloir s'anéantir pour éviter la présence de leur Créateur en voyant combien les crimes des hommes ont souillé et défiguré la terre. Les eaux des mers et des fleuves bouillonneront comme des huiles dans les brasiers; les arbres et les plantes vomiront des torrents de sang; les tremblements de terre seront si grands que l'on verra la terre s'ouvrir de toutes parts; la plupart des arbres et des bêtes seront abîmés, les hommes qui resteront seront comme des insensés; les rochers, les montagnes s'écrouleront avec une fureur épouvantable. Après toutes ces horreurs, le feu sera allumé aux quatre coins du monde, mais un feu si violent qu'il brûlera les pierres, les rochers et la terre, comme un brin de paille qui est jeté dans une fournaise. Tout l'univers sera réduit en cendres; il faut que cette terre qui a été souillée par tant de crimes soit purifiée par le feu qui sera allumé par la colère du Seigneur, d'un Dieu justement (irrité.)

Après, M. F., que cette terre couverte de tant de crimes sera purifiée, Dieu enverra ses anges qui sonneront de la trompette aux quatre coins du monde, qui

diront à tous les morts : Levez-vous, morts, sortez de vos tombeaux, venez et paraissez au jugement. Alors tous les morts, bons et mauvais, justes et pécheurs reprendront les mêmes formes qu'ils avaient autrefois, la mer vomira tous les cadavres qui sont renfermés dans ses *chaos*, la terre rejettera tous les corps ensevelis depuis tant de siècles dans son sein. Après cette révolution, toutes les âmes des saints descendront du ciel toutes rayonnantes de gloire, chaque âme s'approchera de son corps en lui donnant mille et mille bénédictions. Venez, lui dira-t-elle, venez, le compagnon de mes souffrances; si vous avez travaillé à plaire à Dieu; si vous avez fait consister votre bonheur dans les souffrances et les combats, oh! que de biens nous sont réservés. Il y a déjà plus de mille (ans) que je jouis de ce bonheur; oh! quelle joie pour moi de venir vous annoncer tant de biens qui nous sont préparés pour l'éternité. Venez, bénis yeux, qui tant de fois vous êtes fermés à l'aspect des objets impurs, crainte de perdre la grâce de votre Dieu, venez dans le ciel où vous ne verrez que des beautés que l'on ne verrait jamais en ce monde. Venez, mes oreilles, qui avez eu en horreur des paroles et des discours impurs et calomniateurs; venez, et vous entendrez dans le ciel cette musique céleste, qui vous jettera dans un ravissement continuel. Venez, mes pieds et mes mains qui, tant de fois, vous êtes employés à soulager les malheureux; allons passer notre éternité dans ce beau ciel où nous verrons notre aimable et charitable Sauveur qui nous a tant aimés. Ah! vous y verrez Celui qui, tant de fois, est venu reposer dans votre cœur. Ah! nous y verrons cette main encore teinte du sang de notre divin Sauveur, par laquelle il nous a mérité tant de joie. Enfin, le corps et l'âme des saints se

donneront mille et mille bénédictions, et cela pendant toute l'éternité.

Après que tous les saints auront repris leurs corps tout rayonnants de gloire, tous là, selon les bonnes œuvres et les pénitences qu'ils auront faites, attendront avec plaisir le moment où Dieu va dévoiler à la face de tout l'univers toutes les larmes, toutes les pénitences, tout le bien qu'ils auront accompli pendant leur vie sans même en laisser une seule, ni un seul, déjà tous heureux du bonheur de Dieu même. Attendez, leur dira Jésus-Christ lui-même, attendez, je veux que tout l'univers voie combien vous avez travaillé avec plaisir. Les pécheurs endurcis, les incrédules disaient que j'étais indifférent à tout ce que vous faisiez pour moi; mais je vais leur montrer aujourd'hui que j'ai vu et compté toutes les larmes que vous versiez dans le fond des déserts; je vais leur montrer aujourd'hui que j'étais à côté de vous sur les échafauds. Venez tous, et paraissez devant ces pécheurs qui m'ont méprisé et outragé, qui ont osé nier que j'existais, que je les voyais. Venez, mes enfants, venez mes bien-aimés et vous verrez combien j'ai été bon, combien mon amour a été grand pour vous.

Contemplons, M. F., un instant, ce nombre infini d'âmes justes rentrant dans leurs corps qu'elles rendent semblables à de beaux soleils. Vous verrez tous ces martyrs, la palme à la main. Voyez-vous toutes ces vierges, la couronne de la virginité sur la tête. Voyez-vous tous ces apôtres, tous ces prêtres; autant qu'ils ont sauvé (d'âmes), autant de rayons de gloire dont ils sont embellis. M. F., tous diront à Marie, cette Mère-vierge : Allons rejoindre Celui qui est dans le ciel pour donner un nouvel éclat à vos beautés.

Mais non, un moment de patience; vous avez été mé-

prisés, calomniés et persécutés des méchants, il est juste, avant d'entrer dans ce royaume éternel, que les pécheurs viennent vous faire amende honorable.

Mais, terrible et effrayante révolution! j'entends la même trompette qui crie aux réprouvés de sortir des enfers. Venez, pécheurs, bourreaux et tyrans, dira Dieu qui voulait tous vous sauver, venez, paraissez au tribunal du Fils de l'Homme, à celui dont vous avez si souvent osé vous persuader qu'il ne vous voyait, ni ne vous entendait! Venez et paraissez, car tout ce que vous avez jamais commis sera manifesté en face de tout l'univers. Alors l'ange criera : Abîmes des enfers, ouvrez vos portes! vomissez tous ces réprouvés! leur juge les appelle. Ah! terrible moment! toutes ces malheureuses âmes réprouvées, horribles comme des démons, sortiront des abîmes, iront, comme des désespérées, chercher leurs corps. Ah! cruel moment! dans l'instant où l'âme entrera dans son corps, ce corps éprouvera toutes les rigueurs de l'enfer. Ah! ce maudit corps, ces maudites âmes se donneront mille et mille malédictions. Ah! maudit corps, dira l'âme à son corps qui a roulé et traîné dans la fange de ses impuretés; il y a déjà plus de mille ans que je souffre et que je brûle dans les enfers. Venez, maudits yeux, qui tant de fois avez pris plaisir à faire des regards déshonnêtes sur vous ou sur d'autres, venez en enfer pour y contempler les monstres les plus horribles. Venez, maudites oreilles, qui avez pris tant de plaisir à ces paroles, à ces discours impurs, venez éternellement entendre les cris, les hurlements et les rugissements des démons. Venez, maudite langue et maudite bouche, qui tant de fois avez donné des baisers impurs et qui n'avez rien épargné pour contenter votre sensualité et votre gourmandise; venez en enfer où vous

n'aurez que le fiel des dragons pour nourriture. Viens, maudit corps, que j'ai tant cherché à contenter; viens, tu seras étendu pendant l'éternité dans un étang de feu et de soufre, allumé par la puissance et la colère de Dieu! Ah! qui pourra comprendre et nous raconter les malédictions que le corps et l'âme vont se vomir pendant toute l'éternité.

Oui, M. F., voilà tous les justes et les réprouvés qui ont repris leur ancienne forme, c'est-à-dire leurs corps tels que nous les voyons maintenant, qui attendent leur juge, mais un juge juste et sans compassion, pour punir ou récompenser, selon le bien et le mal que nous aurons fait. Le voilà qui arrive, assis sur un trône, éclatant de gloire, environné de tous les anges, l'étendard de sa croix, qui marchera devant lui. Les damnés voyant leur juge; ah! que dis-je? voyant celui qu'ils n'ont vu que pour leur procurer le bonheur du paradis, et qui, malgré lui, se sont damnés : Montagnes, s'écrieront-ils, écrasez-nous, arrachez-nous de la face de notre juge; rochers, tombez-nous dessus; ah! de grâce, précipitez-nous dans les enfers! Non, non, pécheur, avance et viens rendre compte de toute ta vie. Avance, malheureux, qui a tant méprisé un Dieu si bon. Ah! mon juge, mon père, mon créateur, où sont mon père, ma mère qui m'ont damné? ah! je veux les voir; ah! je veux leur demander le ciel, qu'ils m'ont laissé perdre. Mon père et ma mère, c'est vous qui m'avez damné; c'est vous qui êtes cause de mon malheur. Non, non, avance vers le tribunal de ton Dieu, tout est perdu pour toi. Ah! mon juge, s'écriera cette jeune fille....., où est ce libertin qui m'a ravi le ciel? Non, non, avance! il n'y a plus de secours,... — tu es damnée! plus d'espérance pour toi : oui, tu es perdue! oui, tout est perdu,

puisque tu as perdu ton âme et ton Dieu. Ah! qui pourra comprendre le malheur d'un damné qui verra vis-à-vis de lui, c'est-à-dire du côté des saints, un père ou une mère tout rayonnants de gloire et pour le ciel, et se voir soi réservé pour l'enfer! Montagnes, diront ces réprouvés, arrachez-nous; ah! de grâce, tombez-nous dessus! Ah! portes des abîmes, ouvrez-vous pour nous cacher! Non, pécheur, tu as toujours méprisé mes commandements : mais c'est aujourd'hui que je veux te montrer que je suis ton maître. Parais devant moi avec tous tes crimes dont la vie n'est qu'un tissu. Ah! c'est alors, nous dit le prophète Ézéchiel, que le Seigneur prendra cette grande feuille miraculeuse, où sont écrits et consignés tous les crimes des hommes. Combien de péchés qui n'ont jamais paru aux yeux de l'univers et qui vont paraître. Ah! tremblez, vous qui, peut-être depuis quinze ou vingt ans, avez accumulé péchés sur péchés. Ah! malheur à vous!

Alors Jésus-Christ, le livre des consciences à la main, appellera tous les pécheurs pour les convaincre de tous les péchés qu'ils auront commis pendant toute leur vie, d'un ton de tonnerre épouvantable. Venez, impudiques, leur dira-t-il, approchez et lisez jour par jour; voilà toutes ces pensées qui ont sali votre imagination, tous ces désirs honteux qui ont corrompu votre cœur; lisez et comptez vos adultères, voilà le lieu, le moment où vous les avez commis, voilà la personne avec laquelle vous avez péché. Lisez toutes vos mollesses et vos lubricités, lisez et comptez combien vous avez perdu d'âmes qui m'avaient coûté si cher. Il y avait plus de mille ans que votre corps était pourri et votre âme en enfer, que votre libertinage entraînait encore des âmes en enfer. Voyez-vous cette femme que vous avez per-

due, voyez ce mari, ces enfants et ces voisins! tous demandent vengeance, tous vous accusent que vous les avez perdus et que sans vous ils seraient pour le ciel. Venez, filles mondaines, instruments de Satan, venez et lisez tous ces soins et ces temps que vous avez employés à vous parer; comptez le nombre de mauvaises pensées et de mauvais désirs que vous avez donnés à ceux qui vous ont vues. Voyez-vous toutes les âmes qui crient que c'est vous qui les avez perdues. Venez, médisants, semeurs de faux rapports, venez et lisez, voilà où sont marquées toutes vos médisances, vos railleries et vos noirceurs; voilà toutes les divisions que vous avez occasionnées; voilà tous les troubles que vous avez fait naître, toutes les pertes et tous les maux dont votre maudite langue a été la première cause. Allez, malheureux, entendre en enfer les cris et les hurlements épouvantables des démons. Venez, maudits avares, lisez, et comptez cet argent et ces biens périssables auxquels vous avez attaché votre cœur, au mépris de votre Dieu, et pour lesquels vous avez sacrifié votre âme. Avez-vous oublié votre dureté pour les pauvres? Le voilà, lisez, et comptez-le. Voilà votre or et votre argent, demandez-leur maintenant du secours, dites-leur qu'ils vous tirent d'entre mes mains. Allez, maudits, crier famine dans les enfers. Venez vindicatifs, lisez et voyez tout ce que vous avez fait pour nuire à votre prochain, comptez toutes ces injustices, comptez toutes ces pensées de haine et de vengeance que vous avez nourries dans votre cœur; allez, malheureux, en enfer. (Vous avez été) rebelles : mes ministres (vous) ont mille fois dit que si vous n'aimiez pas votre prochain comme vous-même, (il n'y avait) point de pardon pour vous. Retirez-vous de moi, maudits, allez aux enfers, où vous (serez) la victime de ma

colère éternelle, où vous apprendrez que la vengeance n'est que pour Dieu seul. Viens, viens, ivrogne, regarde, voilà jusqu'à un verre de vin, jusqu'à un morceau de pain que tu as arraché de la bouche de ta femme et de tes enfants; voilà tous tes excès, les reconnais-tu? sont-ce bien les tiens, ou ceux de ton voisin? Voilà le nombre de nuits, de jours que tu as passés dans les cabarets, les dimanches et les fêtes; voilà, jusqu'à une seule, les paroles déshonnêtes que tu as dites dans ton ivresse; voilà tous les jurements, toutes les imprécations que tu as vomies; voilà tous les scandales que tu as donnés à ta femme, à tes enfants et à tes voisins. Oui, j'ai tout écrit et tout compté. Va, malheureux, t'enivrer dans les enfers du fiel de ma colère. Venez, marchands, ouvriers, de quelque état que vous soyez; venez, rendez-moi compte jusqu'à une obole de tout ce que vous avez acheté et vendu; venez, examinons ensemble si vos mesures et vos comptes sont conformes aux miens? Voilà, marchands, le jour où vous avez trompé cet enfant. Voilà ce jour où vous avez fait payer deux fois la même chose. Venez, profanateurs des sacrements, voilà tous vos sacriléges, toutes vos hypocrisies. Venez, pères et mères, rendez-moi compte de ces âmes que je vous ai confiées; rendez-moi compte de tout ce qu'ont fait vos enfants, vos domestiques; voilà toutes les fois que vous leur avez donné la permission pour aller dans des lieux et des compagnies où ils ont péché. Voilà toutes les mauvaises pensées et les mauvais désirs que votre fille a donnés; voilà tous les embrassements et autres actions infâmes; voilà toutes ces paroles impures que votre fils a prononcées. Mais, Seigneur, diront les pères et mères, je ne le lui ai pas commandé. N'importe, leur dira leur juge, les péchés de tes enfants sont les tiens. Où sont les vertus

que tu leur as fait pratiquer? où sont les bons exemples que tu leur as donnés ou les bonnes œuvres que tu leur as fait faire? Hélas! que vont devenir ces pères et mères qui voient que leurs enfants, les uns s'en vont danser, les autres dans les jeux et les cabarets, et qui vivent tranquilles. O mon Dieu, quel aveuglement! Oh! que de crimes dont ils vont se voir accablés dans ces terribles moments! Oh! que de péchés cachés qui vont être manifestés à la face de tout l'univers! Oh! abîmes profonds des enfers, ouvrez-vous pour engloutir ces foules de réprouvés qui n'ont vécu que pour outrager Dieu et se damner.

Mais, me direz-vous, toutes les bonnes œuvres que nous avons faites ne nous serviront donc de rien? Ces jeûnes, ces pénitences, ces aumônes, ces communions, ces confessions seront donc sans récompense? Non, vous dira Jésus-Christ, toutes vos prières n'étaient que routines, vos jeûnes qu'hypocrisies, vos aumônes que vaine gloire; votre travail n'avait point d'autre but que l'avarice et la cupidité, vos souffrances n'étaient accompagnées que de plaintes et de murmures; dans ce que vous faisiez, je n'étais pour rien. D'ailleurs je vous ai récompensé par des biens temporels, j'ai béni votre travail, j'ai donné la fertilité à vos champs, enrichi vos enfants; le peu de bien que vous avez fait, je vous en ai donné toute la récompense que vous pouviez en attendre. Mais, nous dira-t-il, vos péchés vivent encore, ils vivront éternellement devant moi; allez, maudits, au feu éternel préparé pour tous ceux qui m'ont méprisé pendant leur vie.

Sentence terrible, mais infiniment juste. Quoi de plus juste! Un pécheur qui, toute sa vie, n'a fait que se rouler dans le crime, malgré les grâces que le bon

Dieu lui présentait sans cesse pour en sortir! Voyez-vous ces impies qui se raillaient de leur pasteur, qui méprisaient la parole de vie, qui tournaient en ridicule ce que leur pasteur leur disait? Voyez-vous ces pécheurs qui se faisaient gloire de n'avoir point de religion, qui raillaient ceux qui la pratiquaient? les voyez-vous ces mauvais chrétiens qui avaient si souvent à la bouche ces horribles blasphêmes, qui (disaient qu'ils) trouvaient encore le pain bien bon et qu'ils n'avaient pas besoin de la confession? Voyez-vous ces incrédules qui nous disaient que, quand nous étions morts, tout était fini? Voyez-vous leur désespoir, les entendez-vous avouer leur impiété? les entendez-vous crier miséricorde? Mais tout est fini, vous n'avez plus que l'enfer pour partage. Voyez-vous cet orgueilleux qui raillait et méprisait tout le monde? le voyez-vous abîmé dans son cœur, condamné pour une éternité sous les pieds des démons? Voyez-vous cet incrédule qui disait qu'il n'y a ni Dieu, ni enfer? Le voyez-vous avouer à la face de tout l'univers qu'il y a un Dieu qui le juge et un enfer où il va être précipité pour ne jamais en sortir? Il est vrai que Dieu donnera la liberté à tous les pécheurs de donner leurs raisons et leurs excuses pour se justifier, s'ils le peuvent. Mais, hélas! que pourra dire un criminel qui ne voit que crime et qu'ingratitude? Hélas! tout ce que pourra dire un pécheur dans ce moment malheureux ne servira qu'à montrer davantage son impiété et son ingratitude.

Voilà sans doute, M. F., ce qu'il y aura de plus effrayant dans ce terrible moment; ce sera quand nous verrons que Dieu n'a rien épargné pour nous sauver; qu'il nous a fait part des mérites infinis de sa mort sur la croix; qu'il nous a fait naître dans le sein de son

Église; qu'il nous a donné des pasteurs pour nous montrer et nous enseigner tout ce que nous devions faire pour être heureux. Il nous a donné les sacrements pour nous faire recouvrer son amitié toutes les fois que nous l'avions perdue, il n'a point mis de bornes au nombre des péchés qu'il voulait nous pardonner; si notre retour était sincère, nous sommes sûrs de notre pardon. Il nous a attendu nombre d'années quoique nous ne vivions que pour l'outrager; il ne voulait pas nous perdre ou plutôt il voulait absolument nous sauver; et nous n'avons pas (voulu)! C'est nous-mêmes qui le forçons par nos péchés de lui faire porter une sentence de réprobation éternelle : Allez, maudits enfants, allez trouver celui que vous avez imité : pour moi, je ne vous reconnais pas, sinon pour vous écraser de toutes les fureurs de ma colère éternelle.

Venez, nous dit le Seigneur par un de ses prophètes, venez, hommes, femmes, riches et pauvres, pécheurs qui que vous soyez, de quelque état et condition que vous soyez, dites tous ensemble, dites vos raisons et moi (je dirai) les miennes. Entrons en jugement, pesons tout au poids du sanctuaire. Ah! terrible moment pour un pécheur, qui de quelque côté qu'il considère sa vie, ne voit que péché et point de bien. Mon Dieu! que va-t-il devenir! Dans ce monde, le pécheur a toujours quelque excuse à alléguer à tous les péchés qu'il a commis; il porte même son orgueil jusqu'au tribunal de la pénitence, où il ne devrait paraître que pour s'accuser lui-même et se condamner. Les uns, c'est l'ignorance; les autres, les tentations trop violentes; enfin d'autres, les occasions et les mauvais exemples : voilà, tous les jours, les raisons que donnent les pécheurs pour cacher la noirceur de leurs crimes. Venez, pécheurs orgueilleux,

voyons si vos excuses seront bien reçues au jour du jugement, et expliquez-vous avec celui qui a le flambeau à la main, qui a tout vu, et tout compté, et tout pesé. Vous ne saviez pas, dites-vous, que cela était un péché! Ah! malheureux, vous dira Jésus-Christ, si vous étiez né parmi les nations idolâtres qui n'ont jamais entendu parler du vrai Dieu, vous pourriez encore un peu vous excuser sur votre ignorance; mais, vous, chrétien, qui avez eu le bonheur de naître dans le sein de mon Église, (d'être) élevé au centre de la lumière, vous à qui l'on parle de votre bonheur éternel? Dès votre enfance, on vous apprenait tout ce qu'il fallait faire pour vous le procurer, vous que jamais l'on ne cessa d'instruire, d'exhorter et de reprendre, vous osez vous excuser sur votre ignorance! Ah! malheureux, si vous viviez dans l'ignorance, c'était bien parce que vous n'aviez pas voulu vous instruire; c'était bien parce que vous n'aviez pas voulu profiter des instructions ou que vous les aviez fuies. Allez, malheureux! allez, vos excuses ne vous rendent encore que plus digne de malédictions! Allez, maudit enfant, dans les enfers y brûler avec votre ignorance.

Mais, dira un autre, mes passions étaient bien vives et ma faiblesse était bien grande. Mais, leur dira le Seigneur, puisque Dieu était si bon que de vous faire connaître votre faiblesse, et que vos pasteurs vous disaient qu'il fallait continuellement veiller sur vous-même, vous mortifier, si vous vouliez les dompter; pourquoi faisiez-vous donc tout le contraire? pourquoi preniez-vous tant de soins de contenter votre corps et vos plaisirs? Dieu vous faisait connaître votre faiblesse et vous tombiez à chaque instant? Pourquoi n'aviez-vous donc pas recours à Dieu pour lui demander sa

grâce? pourquoi n'écoutiez-vous pas vos pasteurs qui ne cessaient de vous exhorter à demander les grâces et les forces dont vous aviez besoin pour vaincre le démon? Pourquoi avez-vous eu tant d'indifférence et de mépris pour les sacrements, où vous aviez tant de grâces, de force, pour faire le bien et éviter le mal? pourquoi avez-vous donc si souvent méprisé la parole de Dieu qui vous aurait guidé dans le chemin que vous deviez prendre pour aller à lui? Ah! pécheurs ingrats et aveugles, tous ces biens étaient à votre disposition, vous pouviez vous en servir comme tant d'autres. Qu'avez-vous fait pour vous empêcher de tomber dans le péché? Et c'est que vous n'avez prié que par routine ou habitude. Allez, malheureux! Plus vous aviez connu votre faiblesse, plus vous deviez avoir recours à Dieu qui vous aurait soutenu et aidé à opérer votre salut. Allez maudit, vous n'en êtes que plus criminel.

Mais, il y a tant d'occasions de pécher, dira encore un autre. Mon ami, je connais trois sortes d'occasions qui peuvent nous porter au péché. Tous les états ont leurs dangers. Je dis qu'il y en a trois (sortes) : celles où nous sommes nécessairement exposés par les devoirs de notre état, celles que nous rencontrons sans les chercher, et celles où nous nous engageons sans nécessité. Si celles où nous nous engageons sans nécessité ne nous serviront point d'excuses, ne cherchons pas à excuser un péché par un autre péché. Vous avez entendu chanter une mauvaise chanson, dites-vous; vous avez entendu une médisance ou une calomnie, et pourquoi êtes-vous allés dans cette maison ou cette compagnie? pourquoi fréquentez-vous ces personnes sans religion? Ne savez-vous pas que celui qui s'expose au danger est coupable et y périra? Celui qui tombe sans

s'exposer se relève aussitôt et sa chute le rend encore plus vigilant et plus sage. Mais ne voyez-vous pas que Dieu qui nous a promis son secours dans nos tentations ne nous l'a pas promis lorsque nous avons la témérité de nous exposer de nous-même. Allez, malheureux, vous avez cherché vous-même à vous perdre; vous méritez l'enfer qui est réservé aux pécheurs comme vous.

Mais, me direz-vous, l'on a continuellement de mauvais exemples devant les yeux. Vous avez de mauvais exemples, quelle frivole excuse! Si vous en avez de mauvais, n'en avez-vous pas aussi de bons? Pourquoi n'avez-vous pas plutôt suivi les bons que les mauvais? Lorsque vous voyiez aller cette jeune fille à l'église, à la table sainte, pourquoi ne la suiviez-vous pas plutôt que celle qui allait aux danses? Lorsque ce jeune homme venait à l'église pour y adorer Jésus-Christ dans son saint tabernacle, pourquoi n'avez-vous pas plutôt suivi ses traces que celles de celui qui allait au cabaret? Dites plutôt, pécheur, que vous aviez mieux aimé suivre la voie large qui vous a conduit dans ce malheur où vous vous trouvez, que dans le chemin que le Fils de Dieu a tracé lui-même. La vraie cause de vos chutes et de votre réprobation ne vient donc ni des mauvais exemples, ni des occasions, ni de vos faiblesses, ni des grâces qui vous manquaient; mais seulement des mauvaises dispositions de votre cœur que vous n'avez pas voulu réprimer. Si vous avez fait le mal, c'est parce que vous l'avez bien voulu. Votre perte ne vient donc uniquement que de vous.

Mais, me direz-vous, l'on nous avait toujours dit que Dieu était bon. Il est vrai qu'il est bon, mais il est juste; sa bonté et sa miséricorde sont passées pour vous : il n'y a plus que sa justice et sa vengeance. Hélas !

M. F., nous qui avons tant de répugnance pour nous confesser, si, cinq minutes avant ce grand jour, Dieu nous donnait des prêtres pour confesser nos péchés, afin qu'ils fussent effacés, hélas! avec quel empressement n'en profiterions-nous pas? ce qui ne nous sera jamais accordé en ce moment de désespoir. Le roi Bogoris fut bien plus sage que nous. Ayant été instruit par un missionnaire de la religion catholique, mais retenu encore par les faux plaisirs du monde, par un effet de la providence de Dieu, un peintre chrétien à qui il avait donné commission de peindre dans son palais la chasse la plus terrible aux bêtes farouches; lui peignit au contraire le jugement dernier, le monde tout en feu, Jésus-Christ au milieu des tonnerres et des éclairs, l'enfer déjà ouvert pour engloutir les damnés, avec des figures si épouvantables que le roi resta immobile. Revenu à lui-même, il se rappela de ce que le missionnaire lui avait dit pour éviter les horreurs de ce moment-là où le pécheur ne peut avoir que le désespoir pour partage, et renonçant de suite à tous ses plaisirs, il passa le reste de sa vie dans la pénitence et les larmes.

Hélas! M. F., si ce prince ne s'était pas converti, il serait également mort, il aurait quitté tous ses biens et ses plaisirs, il est vrai, un peu plus tard; mais, mourant, depuis bien des siècles, ils auraient passé à d'autres. Il serait en enfer qui brûlerait pour jamais, tandis qu'il est dans le ciel pour une éternité et qu'il est content, en attendant ce grand jour, de voir que tous ses péchés lui sont pardonnés et qu'ils ne reparaîtront jamais, ni aux yeux de Dieu, ni aux yeux des hommes.

Ce fut cette pensée bien méditée par saint Jérôme, qui le porta à tant de rigueurs sur son corps et à tant verser de larmes. Ah! s'écriait-il dans cette vaste solitude,

il me semble que j'entends, à chaque instant, cette trompette qui doit réveiller tous les morts, m'appeler au tribunal de mon Juge. Cette même pensée faisait trembler un David sur son trône, un Augustin au milieu de ses plaisirs, malgré tous les efforts qu'il faisait pour étouffer cette pensée, qu'un jour il serait jugé. Il disait de temps en temps à son ami Alipe : Ah! cher ami, un jour viendra que nous paraîtrons tous devant le tribunal de Dieu pour y recevoir la récompense du bien ou (le châtiment) du mal que nous aurons fait pendant notre vie; quittons, mon cher ami, lui disait-il, la route du crime pour celle qu'ont suivie tous les saints. Préparons-nous à ce jour dès l'heure présente.

Saint Jean Climaque nous rapporte qu'un solitaire quitta son monastère pour passer dans un autre pour y faire plus de pénitence. La première nuit, il fut cité au tribunal de Dieu qui lui montra qu'il était redevable envers sa justice de cent livres d'or. Hélas! Seigneur, s'écria-t-il, que vais-je faire pour les acquitter? Il demeura trois ans dans ce monastère, où Dieu permit qu'il fût méprisé et mal traité de tous les autres, au point qu'il semblait que personne ne pouvait le souffrir. Notre Seigneur lui apparut une deuxième fois en lui disant qu'il n'avait encore acquitté qu'un quart de sa dette. Ah! Seigneur, s'écria-t-il, que faut-il donc que je fasse pour me justifier? Il contrefit le fou pendant treize ans, faisant tout ce que l'on voulait; on le traitait durement comme une bête de somme. Le bon Dieu lui apparut une troisième fois en lui disant, qu'il en avait la moitié. Ah! Seigneur, puisque je l'ai voulu, je dois souffrir pour pouvoir payer votre justice. Ah! mon Dieu! n'attendez pas que mes péchés soient punis après le jugement. Saint Jean Climaque nous rapporte un trait

qui fait frémir. Il y avait, nous dit-il, un solitaire qui, depuis quarante ans, pleurait ses péchés au fond d'un bois. La veille de sa mort, tout à coup, hors de lui-même, ouvrant les yeux, regardant à droite et à gauche de son lit, comme s'il eût vu quelqu'un qui lui demandait compte de sa vie, il répondait d'une voix tremblante : Oui, j'ai commis ce péché, mais je l'ai confessé et j'en ai fait pénitence pendant tant d'années, jusqu'à ce que le bon Dieu m'a pardonné. Tu as commis aussi ce péché, lui disait cette voix. Non, lui répondit le solitaire, je ne l'ai pas commis. Avant de mourir on l'entendit crier : Mon Dieu, mon Dieu, ôtez, ôtez, s'il vous plaît, mes péchés de devant mes yeux, je ne peux plus y tenir. Hélas ! qu'allons-nous devenir, si le démon reproche même les péchés que nous n'avons pas commis, nous, qui sommes tout couverts de péchés et (qui n'avons) point fait de pénitence; hélas ! à quoi nous attendre pour ce terrible moment? si les saints sont à peine rassurés, qu'allons-nous devenir ?

Que devons-nous conclure de tout cela, M. F.? Le voici : C'est qu'il ne faut jamais perdre de vue que nous serons jugés un jour sans miséricorde, et que tous nos péchés paraîtront aux yeux de tout l'univers; et, qu'après ce jugement, si nous nous trouvons dans ces péchés, nous irons les pleurer dans les enfers sans pouvoir ni les effacer, ni les oublier. Oh ! que nous sommes aveugles, mes frères, si nous ne profitons du peu de temps qui nous reste à vivre pour nous assurer le ciel. Si nous sommes pécheurs, nous avons l'espérance du pardon; au lieu que si nous attendons alors, il n'y aura plus de ressources. Mon Dieu ! faites-moi la grâce de ne jamais perdre le souvenir de ce moment terrible, surtout lorsque je serai tenté, pour ne pas me laisser

succomber ; afin qu'en ce jour nous entendions ces douces paroles sorties de la bouche du Sauveur : « Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous est préparé depuis le commencement du monde. »

PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

(Deuxième Sermon.)

Sur les vérités éternelles.

Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.

Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais. (*Eccl.*, VII, 40.)

IL faut donc, M. F., que ces vérités soient bien puissantes et bien salutaires; puisque l'Esprit-Saint nous assure que, si nous les méditons sérieusement, nous ne pécherons jamais. Ce n'est pas bien difficile à comprendre. En effet, M. F., qui est celui qui pourrait s'attacher aux biens de ce monde en pensant que dans peu de temps il n'y sera plus; que depuis Adam jusqu'à présent, personne n'a rien emporté et qu'il en fera de même? Quel est celui qui pourrait tant s'occuper des choses terrestres, étant bien persuadé que le temps qu'il passe sur la terre, ne lui est donné que pour travailler à gagner le ciel? Quel est celui qui voudrait bien graver dans sa tête, encore mieux dans son cœur, que la vie d'un chrétien ne doit être qu'une vie de larmes et de pénitence, et pourrait encore se livrer

aux plaisirs et aux folles joies du monde? Quel est celui qui, étant bien convaincu qu'il peut mourir à tout moment, ne se tiendrait pas toujours prêt? Mais, me direz-vous, pourquoi est-ce donc que ces vérités, qui ont tant converti de pécheurs, font si peu d'impression sur nous? Hélas! M. F., c'est que nous ne les méditons pas sérieusement; c'est que notre cœur étant occupé des objets sensibles qui peuvent satisfaire ses penchants; c'est que notre esprit n'étant rempli que des affaires temporelles: nous perdons de vue ces grandes vérités qui seules devraient faire toute notre occupation dans ce monde.

Si vous me demandez pourquoi le Saint-Esprit nous recommande si fort de ne les jamais perdre de vue, en voici la raison : c'est qu'il n'y a rien qui soit plus capable de nous détacher de nous-même et des biens de ce monde, rien de si puissant pour nous faire supporter les misères de la vie en esprit de pénitence, et, si je disais mieux, que ces vérités nous détachent de toutes les choses créées pour ne nous attacher qu'à Dieu seul. Ah! M. F., n'oublions jamais ces grandes vérités, c'est-à-dire : que notre vie n'est qu'un songe; que la mort nous poursuit de bien près et que bientôt elle nous atteindra; que nous serons un jour jugés bien rigoureusement, et qu'après ce jugement notre sort sera fixé pour jamais.

Voyez, M. F., combien Jésus-Christ désire de nous sauver; tantôt il se présente à nous comme un pauvre enfant dans sa crèche, couché sur une poignée de paille qu'il arrose de ses larmes; tantôt comme un criminel, lié, garrotté, couronné d'épines, flagellé, tombant sous le poids de sa croix, enfin mourant dans les supplices pour l'amour de nous. Si cela n'est pas capable de nous toucher, de nous attirer à lui, alors, il nous fait annoncer qu'il viendra un jour, revêtu de tout l'éclat de sa gloire et de

la majesté de son Père, pour nous juger sans grâce et sans miséricorde; où il dévoilera à la face de tout l'univers le bien et le mal que nous aurons fait pendant tous les instants de notre vie. Dites-moi, M. F., si nous pensions bien à tout cela, en faudrait-il davantage pour nous faire vivre et mourir en saints?

Mais Jésus-Christ, pour nous bien faire comprendre ce que nous devons faire pour aller au ciel, nous dit dans l'Évangile, que les gens du monde mènent une vie entièrement opposée à celle de ceux qui sont à lui tout de bon. Les bons chrétiens, nous dit-il, font consister leur bonheur dans les larmes, la pénitence et le mépris; mais les gens du monde font consister leur bonheur dans les plaisirs, la joie et les honneurs de la terre, et fuient tout le reste; de sorte, nous dit Jésus-Christ, que leur vie est entièrement opposée l'une à l'autre et que jamais ils ne seront d'accord dans leur manière d'agir et de penser. Ce qui est assez facile à comprendre.

Je dis qu'il y a quatre choses qui font le bonheur d'un bon chrétien, ce sont : la brièveté de la vie, la pensée de la mort, le jugement et l'éternité. Et nous voyons que ces quatre mêmes choses font le désespoir d'un mauvais chrétien, c'est-à-dire d'une personne qui oublie ses fins dernières pour ne s'occuper que des choses présentes, et non à venir.

Je dis donc 1° que la brièveté de la vie console un bon chrétien en ce qu'il se représente que ses peines, ses chagrins, ses persécutions, ses tentations, sa séparation de son Dieu, ne seront pas longues. Quelle joie pour nous, M. F., quand nous pensons que nous quitterons dans peu de temps ce monde où nous sommes tant exposés à offenser le bon Dieu, qui est un Sauveur si charitable, qui a tant souffert pour nous! Hélas! M. F.,

avec cette pensée pourrions-nous bien nous attacher à la vie qui est remplie de tant de misères? Heureuse nouvelle, s'écria saint Jérôme, quand on vint lui annoncer qu'il allait mourir, heureuse nouvelle qui va me réunir à mon Dieu pour jamais. Et en effet, M. F., puisque la mort est l'instrument dont le bon Dieu se sert pour nous délivrer.

2° Je dis que le jugement, bien loin de le jeter dans le désespoir, ne fait que le consoler. Il va trouver non un juge sévère, mais son père et son sauveur. Oui, son père qui l'attend pour lui ouvrir les entrailles de sa miséricorde, afin de le recevoir dans son sein paternel; qui va, dis-je, manifester à la face de tout l'univers toutes ses larmes, ses pénitences et toutes les bonnes œuvres qu'il a faites pendant tous les jours de sa vie.

3° La pensée de l'éternité met le comble à sa joie. Si son bonheur est infini dans ses douceurs et ses grandeurs, l'éternité lui assure qu'il ne finira jamais. Que cette pensée, M. F., doit nous encourager à bien servir le bon Dieu et à supporter avec patience toutes les misères de la vie, puisque, une fois dans le ciel, nous n'en sortirons jamais. Hélas! M. F., toutes les misères de ce monde passent, tout cela ne dure qu'un moment, au lieu que la récompense durera toujours. Courage! nous dit saint Paul, tout à l'heure nous serons au bout de la route.

Mais pour un chrétien, M. F., qui a perdu de vue la pensée de ses fins dernières, ce n'est plus de même; la brièveté de la vie est un chagrin et une amertume qui le trouble et le ronge jusqu'au milieu de ses plaisirs; il fait tout ce qu'il peut pour éloigner cette pensée de la mort. Tout ce qui lui en donne le souvenir l'effraie; remèdes et médecins, tout est appelé à son secours au

moindre avertissement que la mort approche. Il croit toujours qu'il pourra trouver un bonheur ici-bas; mais non, il se trompe. Ce pauvre malheureux en quittant le bon Dieu, quitte ce qui pouvait le lui procurer; il sera forcé d'avouer, à l'heure de la mort, qu'il a passé sa vie en cherchant un bien qu'il n'a pas pu trouver. Hors de Dieu, hélas! beaucoup de peines, beaucoup de souffrances, et point de consolation, et point de récompense. Avant son départ, il aura beau s'écrier, comme ce roi dont nous parle l'Ecriture de l'ancien Testament, se voyant sur le point de quitter la vie et tous ses biens : « Ah! il faut donc que je meure! que je laisse tous ces grands biens, mes parterres et mes beaux jardins, pour aller dans un pays où je ne connais personne. » Hélas! la mort qui est la consolation du juste, devient son désespoir; il faut mourir et il n'y a pas même pensé! Ah! triste pensée, il faut aller rendre à Dieu compte d'une vie qui n'est qu'une chaîne de péchés, et point de bonnes œuvres qui puissent le rassurer. Il voit clairement dans le moment de son départ, que le bon Dieu ne l'avait mis sur la terre que pour le servir et sauver sa pauvre âme, et il n'a fait qu'outrager le bon Dieu et perdre cette belle âme. Il voit, il comprend bien, dans ce moment, que le bon Dieu ne voulait pas le perdre, mais absolument le sauver; et que ce sont ses péchés qui le forcent de le condamner. Il voit que, dans quelques minutes, il va être jeté en enfer. Mon Dieu, quel désespoir! Mais si la pensée de l'éternité console tant un chrétien, en ce que son bonheur ne finira jamais, cette même pensée achève le désespoir de ce pauvre malheureux. Ah! pensée désespérante, il faut commencer son enfer pour ne le jamais finir. Il voit, en entrant, un malheureux Caïn qui brûle depuis le commencement

du monde et qui n'est pas plus avancé que lui qui ne fait que d'entrer. Alors, les démons mêmes qui l'ont porté au péché avec tant de fureur lui remettront devant les yeux, afin de rendre son supplice encore plus violent, toutes les grâces que le bon Dieu lui avait méritées par sa mort et sa sainte Passion. Il voit combien, même en se sauvant, il aurait été plus heureux. Il voit combien Jésus-Christ était bon pour ceux qui voulaient l'aimer. Mais malgré toutes ces réflexions qui pour lui seront comme autant d'enfers, il faudra se résoudre à boire pendant toute l'éternité, à pleine bouche, le fiel de la fureur de celui qui devait être tout son bonheur, s'il avait voulu l'aimer. Ah! triste méditation que ce chrétien fera pendant toute l'éternité, en se disant à lui-même : un temps méprisé, une âme réprouvée, un Dieu perdu, un ciel rejeté et une éternité de souffrances. Ah! Ciel! quel malheur! Voilà, M. F., ce que fait celui qui perd de vue ses fins dernières.

Mais, direz-vous peut-être, vous dites bien qu'il y a une éternité malheureuse pour le pécheur; mais il faudrait donc nous le montrer. Il serait bien facile, M. F., mais ce serait faire affront à des chrétiens. Ce serait bien mieux pour vous si je pouvais vous convaincre de la nécessité où vous êtes de faire tout ce que vous devez faire pour en éviter les tourments. Si vous voulez, je vous en dirai bien deux mots en passant : puisque vous êtes si ignorants ou si aveugles que d'avoir quelque doute là-dessus. Ecoutez-moi bien. Voici ce que nous dit le Saint-Esprit par la bouche du prophète Daniel : il y a deux sortes d'hommes; il y en a qui sont justes, il y en a qui sont pécheurs; les uns meurent dans la grâce de Dieu, les autres dans sa haine. Tous paraîtront un jour devant le bon Dieu, tous se réveilleront du sommeil de

la mort; tous seront jugés et recevront une sentence sans appel, après laquelle les uns n'auront rien plus à craindre et les autres rien à espérer. Mais la différence qui sera trouvée entre les uns et les autres sera bien grande : parce que les uns s'éveilleront pour aller jouir d'une gloire éternelle, les autres pour être couverts d'opprobres, abîmés dans toutes sortes de maux, et cela pendant toute l'éternité. Le Saint-Esprit nous dit partout quel sera le sort du pécheur dans l'autre vie; il nous dit : « Le Seigneur répandra sur leur chair le feu afin qu'ils brûlent et qu'ils soient éternellement dévorés. » Le saint roi David dit : « que le pécheur qui a méprisé son Dieu pendant sa vie, sera jeté dans l'enfer. » Si vous allez plus loin, saint Jean-Baptiste, prêchant aux Juifs le baptême de la pénitence pour les préparer à la venue du Messie, leur apprend encore quel sera le sort du pécheur dans l'autre monde, en leur disant que Jésus-Christ viendra un jour, qu'il séparera le bon grain d'avec le mauvais grain et la paille. Les bons grains qui sont les justes, le Père éternel les mettra dans son grenier qui est le ciel; les mauvais grains et la paille qui sont les pécheurs, seront liés en bottes et on les jettera dans le feu qui est l'enfer; là il y aura des pleurs et des grincements de dents.

Jésus-Christ nous dit dans l'Evangile que le mauvais riche meurt et que l'enfer est son sépulcre, où il souffre des maux infinis. Lazare, lui, est transporté par les anges dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire dans le ciel. Dans un autre endroit il nous dit, parlant du pécheur : « Va maudit, au feu qui a été préparé aux démons et à ceux qui les ont imités. » Saint Augustin nous dit en parlant du pécheur : « Va maudit, tu as méprisé ton Dieu et ses grâces pendant la vie; va maudit, tu seras

précipité dans un étang de feu et de soufre pendant toute l'éternité. » Non, M. F., non, tout ceci est inutile; il n'y a pas besoin d'aller à de si grandes preuves pour vous montrer qu'il y a une vie heureuse ou malheureuse, selon que nous aurons bien ou mal vécu. Ouvrez seulement votre catéchisme et vous y trouverez tout ce que vous devez croire, savoir et faire. En effet, M. F., quelle est la première demande que l'on vous a faite lorsque vous êtes venus à l'Église vous faire instruire? N'est-elle pas celle-là : qui vous a créé et conservé jusqu'à présent? N'avez-vous pas répondu tout simplement que c'est Dieu? Et pourquoi? vous a-t-on dit. C'est, avez-vous répété, pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen acquérir la vie éternelle. Voilà donc toute l'occupation d'un bon chrétien et tout son bonheur. Il doit apprendre à connaître Dieu, c'est-à-dire à savoir les moyens les plus sûrs qu'il doit employer pour plaire au bon Dieu, éviter le mal et faire le bien.

Je dis, M. F., que nous devons aimer le bon Dieu. Hélas! M. F., ne nous y trompons pas; si nous n'aimons pas le bon Dieu dans ce monde, jamais nous n'aurons le bonheur de l'aimer dans l'autre. Ne vous a-t-on pas dit, lorsque vous êtes venus au catéchisme, que si vous ne sauviez pas votre âme, tout était perdu pour vous? que vous auriez beau pleurer pendant toute l'éternité, que vous n'avanceriez rien? Ne vous a-t-on pas dit en vous faisant distinguer le bien d'avec le mal, qu'un seul péché mortel pouvait vous perdre pour jamais? que le péché est le seul mal que vous ayez à craindre, puisqu'il n'y a que lui qui a le pouvoir de nous séparer de Dieu pour toute l'éternité, en nous jetant en enfer? Ne vous a-t-on pas dit que nous mourrons un jour, et que chaque jour est peut-être le dernier pour

nous? Ne vous a-t-on pas fait ressouvenir qu'au moment où nous mourrons, nous serons jugés rigoureusement, et que tout ce que nous avons fait pendant notre vie de bien et de mal nous accompagnera au tribunal de Dieu? N'avais-je pas raison de vous dire que nous n'avions qu'à savoir ce que renferme notre catéchisme, et nous avons toute la science nécessaire pour nous sauver. Lorsque vous êtes venus ici dans votre enfance, ne vous a-t-on pas dit qu'après ce temps qui finira bientôt, il en viendra un autre qui ne finira jamais, qui renfermera toutes sortes de biens ou de maux, selon que nous aurons bien ou mal fait. Dites-moi? M. F., si toutes ces vérités étaient gravées dans nos cœurs, pourrions-nous vivre sans aimer le bon Dieu et sans faire tout ce qui dépend de nous pour éviter tous ces malheurs?

Hélas! M. F., que ces vérités ont fait trembler de saints, et convertir de grands pécheurs, et ont poussé de pénitents à user de rigueur dans leurs pénitences et leurs macérations! Nous lisons dans l'histoire, que saint Ambroise écrivant à l'empereur Théodose, qui avait commis un péché plutôt par surprise que par malice : « J'ai vu, dit saint Ambroise, dans une vision où le bon Dieu m'a montré que, vous voyant venir à l'église, il m'a commandé de vous fermer la porte; que votre péché vous avait rendu indigne d'y entrer. » Après la lecture de cette lettre l'empereur commença à répandre des larmes en abondance; cependant il va selon sa coutume se présenter à la porte de l'église, dans l'espérance que l'évêque se laisserait toucher par ses larmes et son repentir. Mais l'évêque, bien loin de se laisser fléchir comme ces ministres lâches et complaisants, le voyant s'approcher de l'église, lui dit, selon l'ordre qu'il en avait reçu de Dieu, de s'arrêter, qu'il était indigne d'en-

trer dans la maison de Celui qu'il avait osé outrager, et de commencer à expier son péché. Il est vrai, lui dit l'empereur, que je suis pécheur et indigne d'entrer dans le temple du Seigneur, mais le bon Dieu voit mon repentir. David a bien péché, et le Seigneur l'a bien pardonné. Eh bien! lui dit saint Ambroise, si vous avez imité David dans son péché, imitez-le dans sa pénitence. L'empereur sans rien répliquer à ces paroles, se retire; les larmes coulent de ses yeux, son cœur se brise de douleur, il arrache ses habits royaux en prend de pauvres et de déchirés, se jette la face contre terre, se livre à toute l'amertume de la douleur : il fait retentir son palais des cris les plus déchirants. Ses sujets le voyant dans une si grande désolation n'ont le courage ni de le voir, ni de lui dire la moindre chose pour le consoler, ils se contentent de mêler leurs larmes à celles de leur maître; son palais est changé en un lieu de deuil, de larmes et de pénitences. Il ne se contenta pas de confesser son péché dans le tribunal de la pénitence, il l'avouait publiquement, afin que cette humiliation attirât sur lui les miséricordes de Dieu. Il était inconsolable lorsqu'il voyait que ses sujets allaient à l'église et que lui-même en était privé. Si on lui permettait d'assister à une prière publique, il y paraissait de la manière la plus humiliante; il n'était ni debout, ni à genoux comme les autres, mais le visage prosterné contre la terre qu'il trempait de ses larmes. Il s'arrachait les cheveux pour montrer la grandeur de sa douleur; il prenait des pierres avec lesquelles il se meurtrissait la poitrine en criant : Miséricorde! Il conserva toute sa vie le souvenir de son péché; ses yeux versaient continuellement des larmes. Mais si vous me demandez quelle fut la cause de tant de larmes, d'une si grande douleur et d'une pé-

nitence si extraordinaire? Hélas! M. F., la seule pensée qu'un jour Dieu le citerait devant son tribunal avec son péché, où il serait jugé sans miséricorde.

Hélas! M. F., si ces grandes vérités étaient bien gravées dans nos cœurs, pourrions-nous vivre sans travailler continuellement à apaiser la justice de Dieu que nos péchés ont irrité. En effet, M. F., qui est celui qui, pensant qu'il n'est dans ce monde que pour sauver son âme, pourrait encore chercher à tromper, à faire tort à son prochain? Quel est celui qui, étant bien convaincu que tous ces biens qu'il ramasse aux dépens du salut de son âme, dans quelque temps il va les laisser à des héritiers, peut-être à des ingrats qui les dissiperont en débauches, sans peut-être faire la moindre prière pour le repos de son âme? Mais quand bien ils en feraient des bonnes œuvres, si vous avez laissé votre âme dans le péché, elles ne vous tireront pas de l'enfer. Quel est celui qui pourrait encore se livrer aux amusements du monde qui sont si courts et si funestes à notre salut en perdant de vue la grande affaire de notre salut? Quel est celui qui, étant bien persuadé qu'un seul péché mortel peut le damner, aurait le courage de le commettre? ou qui, ayant le malheur de l'avoir commis, pourrait encore rester dans un état si déplorable où la main de Dieu peut le frapper à chaque instant, et ne s'empresserait pas de vite avoir recours au sacrement de pénitence, qui est le seul remède que le bon Dieu nous offre dans sa miséricorde? Quel est celui, M. F., qui, pensant qu'il peut mourir à tout moment, ne vivrait pas toujours en tremblant sur le bord de l'abîme? Qui est celui qui s'attacherait si fort à la vie en pensant que peut-être demain il n'y sera plus. Quel est celui, M. F., qui, étant très-assuré qu'au

moment où il ira paraître devant son Dieu il sera jugé rigoureusement, ne craindrait pas toujours de subir un jugement si redoutable, même aux plus justes? Quel est celui, M. F., qui, étant très-assuré qu'après cette vie périssable nous en aurons une autre heureuse ou malheureuse, selon que nous aurons bien ou mal vécu, ne mettrait pas tous ses soins à mériter les biens que le bon Dieu prépare à ceux qui l'ont aimé.

Ah! M. F., disons encore mieux, qui est-ce qui, méditant bien ces grandes vérités, ne vivrait et ne mourrait pas en saint? O mon âme, s'écriait un saint pénitent, souviens-toi de tes péchés et de ces grandes vérités. N'oublie jamais d'où tu viens, où tu vas, de qui tu as reçu l'être, à qui tu dois donner ton cœur, ce que tu as apporté en venant au monde et ce que tu remporteras en sortant de ton exil. Hélas! M. F., nous n'avons guère songé à tout cela jusqu'à présent; hélas! nous attendons pour y penser que nos larmes et nos pénitences soient sans fruits. Que nous serions heureux, M. F., si ces grandes vérités pouvaient dissiper les ténèbres qui nous aveuglent sur l'affaire de notre salut; si nous avions le bonheur de bien être convaincus que nous n'avons été que pur néant et misérable ver de terre; que nous ne sommes que pécheurs et coupables; que nous serons un jour éternellement heureux si nous évitons le péché, et éternellement malheureux si nous suivons nos penchants. Hélas! M. F., pour nous préparer au terrible passage, nous n'avons peut-être que quelques instants. Rentrons dans nos cœurs, M. F., pour ne nous occuper que de ces grandes vérités, seules dignes de nous occuper, seules capables de nous convertir.

Laissons passer, M. F., ce qui passe et périt avec

nous; attachons-nous à ce qui est éternel et permanent. Disons à toutes les choses d'ici-bas, comme tous les saints : non! non! vous ne m'êtes plus rien, puisque, peut-être que demain, vous ou moi ne serons plus; laissez-moi profiter du peu de temps qui me reste pour essayer si le bon Dieu voudra bien me pardonner. Ah! non, non, je ne veux plus vivre que pour Dieu, en méprisant les biens périssables. Ah! que ces saints ont bien compris ces grandes vérités, et nous pouvons dire qu'ils en ont fait toute leur occupation! Nous lisons dans l'histoire de l'Église qu'un grand nombre de saints, pénétrés du néant de ce monde et de la grandeur des vérités éternelles, l'ont méprisé et abandonné pour aller s'enfermer dans des monastères ou s'ensevelir dans le fond des forêts pour avoir le moyen de les méditer avec plus de loisir. Et là, dans des antres sombres et obscurs, séparés du bruit et du tumulte du monde, ils ne s'occupaient que de ces vérités immuables; et pénétrés de ces grands sentiments, ils exerçaient sur leurs corps toutes les rigueurs de la pénitence que leur amour pour Dieu pouvait leur inspirer. La prière, le jeûne et la discipline réduisaient leurs corps à un état digne de la plus grande compassion. Une grande partie ne mangeaient que quelques racines qu'ils trouvaient en remuant la terre; s'ils mangeaient quelques morceaux, ils les détrempaient avec leurs larmes, se voyant forcés de soulager un corps qui était aussi mort que vivant. Ainsi passaient-ils leur vie qui n'était qu'un martyre continuel. Et quand après vingt, trente, quarante ou quatre-vingts ans de pénitence, ils arrivaient à la fin de leur course, encore tout effrayés, ils s'écriaient les uns aux autres en tremblant : Pensez-vous, mes amis, que Dieu aura encore pitié de nos âmes et qu'il se laissera fléchir?

qu'il voudra encore nous accorder le pardon de nos péchés? Pensez-vous que nous pourrons encore trouver grâce devant ce juge qui alors sera sans miséricorde? Ah! qui priera pour nous, pour adoucir la sévérité de notre juge. Ah! pouvons-nous encore espérer d'avoir un jour part au bonheur des enfants de Dieu?

Oui, M. F., nous voyons que les saints pénitents, après avoir eu le bonheur de connaître ce que c'est que le péché, et combien le bon Dieu le punit rigoureusement dans l'autre vie, ne mettaient point de bornes à leurs pénitences. Saint Jérôme nous rapporte qu'une dame romaine, ayant quitté son mari à cause des vices auxquels il se livrait, crut qu'étant séparée par les lois, elle pouvait, sans péché, se remarier à un autre légitimement. Saint Jérôme nous dit que lui ayant fait connaître son péché, elle fut pénétrée d'une si grande douleur, couverte d'une telle confusion, qu'elle quitta sur-le-champ ses habits du monde et se revêtit d'un sac. Ses cheveux épars, le visage souillé, les mains toutes sales, la tête couverte de cendre et de poussière, ses habits tout déchirés, la bouche fermée. Dans ce triste équipage, elle va se jeter aux pieds du Saint-Père. Le Saint-Père et tous ceux qui furent témoins de ce spectacle semblaient ne plus pouvoir vivre en voyant l'état où cette dame romaine s'était mise pour une faute d'ignorance. Rome, dit ce saint Père, faisait retentir son enceinte de larmes et des cris les plus déchirants, et semblait vouloir partager les douleurs de cette grande pénitente. Elle avouait publiquement son péché et toujours avec des torrents de larmes. Elle porta ses habits de pénitence toute sa vie; sa douleur, sa pénitence la suivirent jusqu'au tombeau. Non contente de tout cela, elle vendit tous ses biens qui étaient immenses, afin

de vivre et de mourir dans la plus grande pauvreté.

Mais, pensez-vous, qui fut donc la cause de tout cela? Hélas! la seule pensée qu'un jour elle serait sommée d'aller paraître devant le tribunal de Jésus-Christ avec son péché. Elle demandait en grâce à Dieu de prolonger encore quelques jours sa vie pour lui donner le temps de faire pénitence. Hélas! s'écriait-elle à chaque instant, il faut que j'aille paraître devant le bon Dieu, que vais-je devenir si mon péché n'est pas effacé par mes larmes et ma pénitence? O heureuse pénitence! O larmes salutaires! venez à mon secours : c'est vous seules que je veux pendant tous les jours de ma vie.

Hélas! M. F., nous dit le grand saint Jean Climaque, si la pensée de l'éternité a porté tant de saints à faire des pénitences si extraordinaires, que sera donc notre sort à nous qui, étant si pécheurs, et point de pénitence? Mon Dieu! que votre justice sera terrible pour ces pauvres pécheurs qui n'auront rien sur quoi s'appuyer! « Ah! mes amis, nous dit-il, j'ai vu des pénitents dans un lieu que l'on ne peut ni voir ni même y penser sans verser des larmes; dans un lieu, dis-je, dépourvu de tout secours humain, de toute consolation humaine. Ce n'était qu'obscurité, que puanteur, que saleté. Tout y était si affreux, que l'on ne pouvait les voir sans pleurer de compassion. Ces illustres et saints pénitents ne voyaient dans ce lieu ni feu, ni vin, seulement quelques racines et quelques morceaux de pain dur et noir qu'ils arrosaient de leurs larmes. Lorsque je fus arrivé, nous dit saint Jean Climaque, dans ce lieu de pénitence que l'on nommait avec bien juste raison : « le séjour de pleurs et de larmes, » je vis véritablement, si j'ose dire, ce que l'œil de celui qui néglige son salut n'a jamais vu, et ce que l'oreille de celui qui est paresseux dans ses de-

voirs n'a jamais entendu, et ce que le cœur de celui qui marche lâchement dans le chemin de la vertu n'a jamais pu comprendre; car je vous assure que je vis des actions et j'entendis des paroles capables de bien l'exprimer. Les uns passaient les nuits entières, se tenant sur le bout de leurs pieds et cela à la rigueur de l'hiver, et, quand leur pauvre corps tombait de lassitude et de faiblesse : Ah! maudit, se disaient-ils à eux-mêmes, puisque tu as eu le malheur de tant outrager le bon Dieu, il faut que tu souffres ou dans ce monde ou dans l'autre. Choisis le parti que tu veux prendre; les souffrances de ce monde ne sont que d'un moment, au lieu que celles de l'autre vie sont éternelles. J'en vis d'autres qui, les yeux toujours élevés vers le ciel, poussaient les cris les plus déchirants en demandant miséricorde. D'autres, qui se faisaient lier les mains, même les doigts pendant leur prière, comme des criminels et se regardant indignes de fixer le ciel. Ils étaient tellement pénétrés de leur misère et de leur néant qu'ils ne savaient par où commencer leur prière. Ils s'offraient à Dieu comme des victimes prêtes à être immolées. L'on en voyait d'autres, revêtus d'un sac, couvert de cendre, étant couchés sur le carreau se battre le front contre les pierres; d'autres qui pleuraient avec tant de larmes qu'ils formaient des ruisseaux. J'en vis qui étaient tellement couverts d'ulcères, qu'il en sortait une infection capable de faire mourir ceux qui étaient auprès d'eux. Ils avaient si peu soin d'eux, que leur corps ressemblait à une brassée d'os couverte d'une peau. De quelque côté que l'on se tournât, l'on n'entendait que des cris et des sanglots qui vous déchiraient les entrailles et faisaient couler vos larmes. Leurs cris les plus ordinaires étaient ceux-ci : Ah! malheur à nous qui avons péché! Les uns portaient

leur rigueur si loin qu'ils ne buvaient de l'eau que pour s'empêcher de mourir; d'autres quand ils mettaient quelque morceau de pain à la bouche, le rejetaient aussitôt en disant qu'ils étaient indignes de manger le pain des enfants de Dieu après l'avoir outragé. Ils avaient toujours l'image de la mort présente à leur esprit et devant les yeux; ils se disaient les uns aux autres : hélas! mes amis, qu'allons-nous devenir? croyez-vous que nous avançons un peu dans la route de la pénitence? oh! que nos plaies sont profondes! que nos dettes sont grandes! que ferons-nous pour les acquitter? faisons, se disent-ils, comme les Ninivites. Hélas! que sait-on si le bon Dieu n'aura pas encore pitié de nous? faisons tout ce que nous pourrons pour essayer si le Seigneur voudra encore se laisser toucher; courons dans la carrière de la pénitence sans épargner ce corps de péché qui n'est qu'un abîme de corruption : tuons ce maudit corps comme il a voulu tuer nos pauvres âmes. C'était leur langage ordinaire, il suffisait, nous dit saint Jean Climaque, de les regarder pour pleurer amèrement : ils avaient les yeux abattus, enfoncés dans la tête, ils n'avaient plus de poils aux paupières : leurs joues étaient tellement retirées qu'il semblait que le feu les avait rôties, tant il leur était ordinaire de pleurer à chaudes larmes; leur visage était si défiguré et si pâle qu'ils ressemblaient à des morts qui avaient demeuré deux jours dans le tombeau; il y en avait qui se meurtrissaient tellement la poitrine à coups de pierres, qu'à plusieurs, on leur voyait le sang sortir par la bouche; plusieurs demandaient à leur supérieur de leur mettre les fers au cou et aux mains et des entraves aux pieds : une partie les gardèrent jusqu'au tombeau. Ils étaient si humbles, ils aimaient tant le bon Dieu, ils avaient tant de douleur de leurs péchés, lors-

qu'ils se voyaient sur le point d'aller paraître devant leur juge, qu'ils priaient en grâce leur supérieur de ne pas les ensevelir ; mais de les jeter dans quelque rivière ou dans quelque bois pour servir de pâture aux loups et aux bêtes sauvages. Voilà, nous dit saint Jean, la manière dont vivaient des âmes saintes et innocentes. Lorsque je fus de retour, continue le même saint, et que le supérieur vit que j'étais si défait, et qu'à peine pouvait-il me reconnaître, et que je semblais ne plus pouvoir vivre : Eh bien! mon père, me dit-il, avez-vous vu les travaux et les combats de nos généreux soldats? Je ne pus lui répondre que par des larmes et des sanglots, tant ce genre de vie m'avait effrayé dans des corps humains. »

Hélas! M. F., où en sommes-nous? quel serait notre sort et notre éternité si Dieu en demandait autant de nous? Ah! non, non, M. F., jamais de ciel pour nous s'il en fallait autant! Ah! si du moins, sans faire ces grandes et épouvantables pénitences, nous avions seulement le bonheur de cesser de pécher et de commencer aujourd'hui à aimer le bon Dieu, nous pourrions encore espérer le même bonheur. Mon Dieu, que nous sommes aveugles sur notre bonheur éternel! Hélas, M. F., ces grands saints que nous admirons sans avoir le courage de les imiter, dites-moi, avaient-ils un autre Évangile à suivre? avaient-ils une autre religion à pratiquer? avaient-ils un autre Dieu à servir, une autre éternité à craindre ou à espérer? Non, sans doute, M. F., mais ils avaient la foi que nous n'avons pas, que nous avons presque éteinte par la multitude de nos péchés : c'est qu'ils pensaient sérieusement au salut de leur *pauvre* âme, tandis que nous la laissons de côté cette pauvre âme qui est si pauvre et qui a tant coûté à Jésus-Christ, et qu'il nous est indifférent de sauver ou de damner.

C'est qu'ils méditaient sans cesse sur ces grandes et terribles vérités de l'autre vie, la perte d'un Dieu, la grandeur du péché, une éternité heureuse ou malheureuse, l'incertitude de la mort, les abîmes redoutables des jugements de Dieu et les suites d'un avenir heureux ou malheureux, selon que nous aurons bien ou mal vécu, tandis que nous n'y pensons pas même. N'étant occupés que des choses de ce monde, nous laissons notre âme et le ciel de côté. En un mot, c'est qu'ils vivaient en pénitents et en saints, tandis que nous vivons en mondains, dans le péché et les plaisirs du monde, et point de pénitence.

O aveuglement de l'homme, que tu es grand! Qui pourra jamais te comprendre? N'être dans ce monde que pour aimer le bon Dieu et sauver notre âme, et ne vivre que pour l'offenser et rendre notre âme malheureuse pendant l'éternité! En effet, M. F., quelle a été notre vie jusqu'à présent? à quoi avons-nous pensé depuis que nous sommes sur la terre? à qui avons-nous donné notre cœur? qu'avons-nous fait pour Dieu, notre première et dernière fin? Quel zèle, quelle ardeur, avons-nous eus pour la gloire de Dieu et le salut de notre pauvre âme qui a tant coûté de souffrances à Jésus-Christ! Combien, au contraire, n'avons-nous pas de reproches à nous faire?

Hélas! bien loin d'avoir employé toute notre vie à procurer la gloire de Dieu et à nous assurer le bonheur éternel, peut-être que nous n'y avons pas même pensé un seul jour, comme un chrétien doit le faire toute sa vie. Ah! ingrats, est-ce pour cela que le bon Dieu nous a créés et mis sur la terre? N'est-ce pas au contraire pour ne nous occuper que de lui et lui consacrer tous les mouvements de notre cœur? Nous ne devrions vivre que pour lui, et peut-être n'avons-nous pas encore vécu un

seul jour que nous puissions dire être tout pour lui et pour lui seul. Hélas! M. F., bientôt il nous faudra aller lui rendre compte de toutes nos actions.

Qu'avons-nous à lui présenter? qu'aurons-nous à répondre à toutes ses interrogations lorsqu'il nous montrera, d'un côté, toutes les grâces qu'il nous a accordées pendant toute notre vie, et de l'autre, le peu de profit ou plutôt le mépris que nous en avons fait? Est-il bien possible que, ayant entre les mains tant de grâces si précieuses, nous soyons encore si tièdes, si lâches et si languissants dans le service de Dieu? Ah! M. F., si des idolâtres et des païens avaient tant reçu de bien que nous, ne seraient-ils pas devenus des grands saints? Combien, M. F., de grands pécheurs s'ils avaient été comblés de tant de bienfaits que nous, n'auraient-ils pas fait pénitence, comme les Ninivites, sous la cendre et le cilice? Rappelons-nous, M. F., tout ce que le bon Dieu a fait pour nous depuis que nous sommes au monde. Combien parmi vous sont morts sans avoir eu le bonheur de recevoir le saint Baptême? combien d'autres qui, après un seul péché mortel ont été frappés de mort subite et sont tombés en enfer! Oh! combien de dangers même corporels dont Dieu, dans sa miséricorde, nous a préservés, préférablement à tant d'autres qui ont péri d'une manière extraordinaire. Mais combien de fois après avoir eu le malheur de pécher, le bon Dieu ne nous a-t-il pas poursuivi par des remords de conscience, des bonnes pensées? Combien d'instructions, combien de bons exemples qui semblaient nous reprocher notre indifférence pour notre salut!

Dites-moi, M. F., après tant de traits de la miséricorde du bon Dieu, qu'aurons-nous à lui répondre lorsqu'il nous demandera compte du profit que nous en

avons fait? O triste pensée, M. F., pour un pécheur qui a tout méprisé, et qui n'a su profiter de rien. Eh bien! ingrats, va nous dire Jésus-Christ, est-ce que les vertus que je vous ai commandées étaient trop difficiles? ne pouviez-vous pas les pratiquer aussi bien que tant d'autres? dans quel état paraissez-vous devant moi! Ne saviez-vous pas qu'un jour viendrait où je vous demanderais compte de tout ce que j'ai fait pour vous? Eh bien! misérable, rendez-moi compte de tout ce que ma miséricorde a fait pour vous! Hélas! M. F., qu'allons-nous répondre, ou plutôt quelle confusion pour nous! Prévenons, M. F., ce moment malheureux pour le pécheur, en profitant désormais des grâces que la bonté de Dieu veut bien encore nous accorder aujourd'hui. Je dis aujourd'hui, puisque peut-être demain, ou le bon Dieu nous aura abandonné, ou nous ne serons plus dans ce monde. Savez-vous, M. F., le langage que nous allons tenir dans ce moment? le voici : Ah! dirons-nous, je savais très-bien que je n'étais sur la terre que pour un peu de temps, et cependant je n'ai vécu que pour le monde. En perdant la vie éternelle, je savais que quelques années finiraient ma course, et que mille ans ne seraient pas trop longs pour me préparer à ce triste et terrible passage de ce monde à l'éternité où je pouvais entrer à chaque instant; et ce peu de temps je ne l'ai employé qu'aux affaires du temps, aux amusements et à des riens. Voilà ce temps précieux que Dieu ne m'avait donné que pour m'assurer un bonheur éternel qui va disparaître à mes yeux, et l'éternité qui va commencer pour ne finir jamais. Sera-t-elle heureuse ou malheureuse? hélas! qu'ai-je fait pour la mériter heureuse? ô temps perdu! ô éternité oubliée! ô quelle méprise! que tu jettes d'âmes en enfer! ô aveuglement de l'homme, qui pourra

te comprendre, quatre jours à passer dans ce monde et une éternité entière dans l'autre : et ces quatre jours ont fait toute mon occupation, et j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous effacer de ma mémoire! O mon Dieu! où est donc notre foi? où est notre raison? pour vivre comme nous vivons.

Que devons-nous conclure de tout cela, M. F.? C'est que, malgré que nous ayons tant méprisé de grâces, si nous voulons profiter de celles que le bon Dieu veut nous accorder dans sa miséricorde, non-seulement nous pouvons racheter le temps passé, mais nous procurer un bonheur infini dans l'autre vie. Si le bon Dieu nous a conservé la vie malgré tant de péchés, ce n'est que parce qu'il voulait répandre sur nous la grandeur de ses miséricordes; plus nous sommes pécheurs, plus il désire notre salut, afin que nous soyons comme autant d'instruments pour publier pendant toute l'éternité la grandeur de ses miséricordes pour les pécheurs.

Oui, M. F., il nous attend les bras ouverts; il nous ouvre la plaie de son divin cœur pour nous cacher à la sévérité de la justice de son Père; il nous présente tous les mérites de sa mort et passion, afin de payer pour nos péchés. Si notre retour est sincère, il se charge de répondre pour nous au tribunal de son Père, quand nous seront interrogés pour rendre compte de notre vie.

Heureux celui qui obéit à la voix de son Dieu qui l'appelle! Heureux, M. F., celui qui n'aura jamais perdu de vue que sa vie est bien courte, qu'il peut mourir à chaque instant, et qui n'a jamais perdu la pensée qu'après cette vie il sera jugé, pour une éternité de bonheur ou de malheur, pour le ciel ou l'enfer. O mon Dieu! si nous pensions sans cesse à nos fins dernières pourrions-nous bien vivre dans le péché, pourrions-nous

bien oublier ce temps à venir qui, une fois commencé ne finira jamais. Dites-moi, M. F., croyez-vous à cette éternité, vous qui depuis peut-être dix ou vingt ans êtes dans la haine de Dieu? Croyez-vous à l'éternité, M. F., vous qui avez le bien d'autrui? Ah! non, non, si vous y croyiez, vous ne pourriez pas vivre comme vous vivez. Dites-moi, misérable, qui depuis tant d'années avez des péchés cachés dans vos confessions, qui êtes coupable d'autant de sacriléges que vous avez fait de communions; hélas! si vous le croyiez un *petit peu*, ne mourriez-vous pas d'horreur de vous-même, en pensant à tout moment que vous êtes exposé à aller rendre compte de toutes ces turpitudes devant un juge qui sera sans miséricorde. Oui, M. F., si nous avions le bonheur de bien méditer sur ce qui nous attend après ce monde qui est si court, il serait impossible de ne pas travailler toute sa vie en tremblant dans la crainte de ne pas réussir à sauver notre pauvre âme. Heureux, M. F., celui qui se tiendra toujours prêt! Ce que je vous souhaite...

DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le respect humain.

Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.

Bienheureux celui qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale. (*S. Matth.*, XI, 6.)

IEN, M. F., de plus glorieux et de plus honorable pour un chrétien que de porter le nom sublime d'enfant de Dieu, de frère de Jésus-Christ. Mais aussi rien n'est plus infâme que d'avoir honte de le manifester autant de fois que l'occasion s'en présente. Non, M. F., ne soyons pas étonnés de voir des hypocrites montrer autant qu'ils peuvent un extérieur de piété pour s'attirer l'estime et les louanges des hommes, tandis que leurs pauvres cœurs sont dévorés par le péché le plus infâme. Ils voudraient, ces aveugles, jouir des honneurs qui sont inséparables de la vertu, sans avoir la peine de la pratiquer. Mais soyons encore moins étonnés de voir de bons chrétiens cacher autant qu'ils le peuvent, leurs bonnes œuvres aux yeux du monde, de crainte que la vaine gloire ne se glisse dans leur cœur et que les vains applaudissements des hommes ne leur en fasse perdre le mérite et la récompense. Mais, M. F., où trouvons-nous une lâ-

cheté plus criminelle et une abomination plus détestable que, faisant profession de croire en Jésus-Christ; que, nous étant engagés par les serments les plus sacrés à marcher sur ses traces, à soutenir ses intérêts et sa gloire, aux dépens même de notre vie, nous soyons si lâches, qu'à la première occasion nous violons les promesses que nous lui avons faites sur les fonts sacrés du Baptême. Ah! malheureux, que faisons-nous? Qui est Celui que nous renions? Hélas! nous abandonnons notre Dieu, notre Sauveur, pour nous ranger parmi les esclaves du démon qui nous trompe et qui ne cherche que notre perte et notre malheur éternel. Oh! maudit respect humain! que tu entraînes d'âmes dans les enfers! Mais pour mieux vous en faire sentir la bassesse, je vous montrerai : 1° Combien le respect humain, c'est-à-dire la honte de faire le bien, outrage le bon Dieu. 2° Combien celui qui le commet annonce un esprit faible et borné.

I. — Nous ne parlerons pas, M. F., de tous ces impies de la première classe qui emploient leur temps, leur science et leur pauvre vie à détruire notre sainte religion s'ils le pouvaient. Ces malheureux ne semblent vivre que pour anéantir les souffrances, les mérites de la mort et passion de Jésus-Christ. Ils ont employé, les uns leurs forces, les autres leur science pour briser cette pierre sur laquelle Jésus-Christ a bâti son Église. Mais ces insensés vont se briser contre cette pierre de l'Église, qui est notre sainte religion, et subsistera toujours malgré tous leurs efforts.

En effet, M. F., à quoi aboutit toute la furie des persécuteurs de l'Église, des Néron, des Maximien, des Dioclétien, et de tant d'autres qui ont cru que, par la force

de leurs armes, ils viendraient à bout de la faire disparaître de la terre. C'est bien tout le contraire, le sang de tant de martyrs n'a servi, comme dit Tertullien, qu'à faire fleurir la religion plus que jamais, et leur sang semblait une semence qui en produisait cent pour un. Malheureux! que vous a fait cette belle et sainte religion pour tant la persécuter, puisqu'elle seule peut rendre l'homme heureux sur la terre. Hélas! que de larmes! et que de cris ils poussent maintenant dans les enfers, où ils reconnaissent bien clairement que cette religion, contre laquelle ils se sont déchaînés, les aurait conduits au ciel. Mais regrets inutiles et superflus!

Voyez encore ces autres impies qui ont fait tout ce qu'ils ont pu pour détruire notre sainte religion par leurs écrits, tels qu'un Voltaire, un Jean-Jacques Rousseau, un Diderot, un D'Alembert, un Volney et tant d'autres, qui n'ont passé leur vie qu'à vomir par leurs écrits tous ce que le démon pouvait leur inspirer. Hélas! ils ont bien fait du mal, il est vrai; ils ont perdu des âmes, en ont bien entraîné avec eux aux enfers; mais ils n'ont pas pu détruire la religion comme ils croyaient; ils se sont brisés contre cette pierre. Mais il n'ont pas brisé la pierre sur laquelle Jésus-Christ a bâti son Église et qui devra durer jusqu'à la fin du monde. Où sont maintenant ces pauvres impies? Hélas! en enfer, où ils pleurent leur malheur et celui de tous ceux qu'ils ont entraînés avec eux. Ne disons rien encore, M. F., de ces derniers impies, qui, sans se montrer ouvertement les ennemis de la religion parce qu'ils en pratiquent encore quelques points extérieurs, mais que malgré cela vous entendez de temps en temps faire de petites plaisanteries sur la vertu ou la piété de ceux qu'ils n'ont pas le courage d'imiter. Dites-moi, mon ami, que vous a fait cette religion

que vous tenez de vos ancêtres qui l'ont pratiquée si fidèlement devant vos yeux, qui vous ont tant de fois dit qu'elle seule pouvait faire le bonheur de l'homme sur la terre, et, qu'en l'abandonnant, nous ne pouvions être que malheureux? Et où pensez-vous, mon ami, que vous conduira votre petite impiété? Hélas! mon ami, en enfer, pour vous y faire pleurer votre aveuglement.

Ne disons rien encore de ces chrétiens qui ne sont chrétiens que de nom; qui font leur devoir de chrétiens d'une manière si misérable qu'ils vous feraient mourir de compassion. Voyez-en un, pendant sa prière faite avec ennui, dissipation, sans respect. Voyez-les à l'église, sans dévotion : l'office commence toujours trop tôt, et finit toujours trop tard; le prêtre n'est pas encore descendu de l'autel qu'ils sont déjà dehors. Pour la fréquentation des Sacrements, il ne faut pas leur en parler : s'ils s'en approchent quelquefois, c'est avec une certaine indifférence qui annonce qu'ils ne connaissent nullement ce qu'ils font. Tout ce qui a rapport au service de Dieu est fait avec un dégoût épouvantable. Mon Dieu! que d'âmes perdues pour l'éternité! O mon Dieu! que le nombre de ceux qui entreront dans le royaume des cieux est petit, puisqu'il y en a si peu qui font ce qu'ils doivent pour le mériter.

Mais, me direz-vous maintenant : Qui sont donc ceux qui se rendent coupables de respect humain? M. F., écoutez-moi un instant, et vous allez le savoir. D'abord, je vous dirai avec saint Bernard, que de quelque côté que nous considérions le respect humain, qui est la honte de remplir ses devoirs de religion à cause du monde, tout nous en démontre le mépris et l'aveuglement. Je dis, M. F., que la honte de faire le bien, de crainte d'être méprisé ou raillé de la part de quelques malheu-

reux impies, ou de quelques ignorants, est un mépris affreux que nous faisons de la présence du bon Dieu devant lequel nous sommes et qui pourrait à l'heure même nous jeter en enfer. Pourquoi est-ce, M. F., que ces mauvais chrétiens vous raillent et tournent en ridicule votre dévotion? Hélas! M. F., en voici la véritable raison : c'est que n'ayant pas la force de faire ce que vous faites, vous réveillez les remords de leur conscience; mais, soyez bien sûr que dans le cœur, ils ne vous méprisent pas, au contraire, ils vous estiment beaucoup. S'ils ont un bon conseil à prendre, ou à demander une grâce auprès du bon Dieu, ce n'est pas à ceux qui font comme eux à qui ils auront recours, mais à ceux qu'ils ont raillés du moins en paroles. Vous avez honte, mon ami, de servir le bon Dieu crainte d'être méprisé? Mais, mon ami, regardez donc Celui qui est mort sur cette croix, demandez-lui donc s'il a eu honte d'être méprisé, et de mourir de la manière la plus honteuse sur cette croix infâme. Ah! ingrats que nous sommes envers Dieu, qui semble trouver sa gloire à faire publier de siècle en siècle qu'il nous choisissait pour ses enfants. O mon Dieu! que l'homme est aveugle et méprisable de craindre un misérable *qu'en-dira-t-on*, et de ne pas craindre d'offenser un Dieu si bon. En deuxième lieu : je dis que le respect humain nous fait mépriser toutes les grâces que le bon Dieu nous a méritées par sa mort et sa passion. Oui, M. F., par le respect humain, nous anéantissons toutes les grâces que le bon Dieu nous avait destinées pour nous sauver. Oh! maudit respect humain, que tu entraînes d'âmes en enfer! En troisième lieu : je dis que le respect humain renferme l'aveuglement le plus déplorable. Hélas! nous ne faisons pas attention à ce que nous perdons. Ah! M. F., quel malheur pour nous! nous

perdrons notre Dieu, que nul ne pourra jamais remplacer. Nous perdons le ciel avec tous ses biens et ses plaisirs! Mais un autre malheur, c'est que nous prenons le démon pour notre père, et l'enfer avec tous ses tourments pour notre héritage et notre récompense. Nous changeons nos douceurs et nos joies éternelles contre des souffrances et des larmes. Ah! mon ami, à quoi pensez vous? quels seront vos regrets pendant toute l'éternité! Ah! mon Dieu, peut-on bien y penser et vivre encore esclave du monde?

Il est vrai, me direz-vous, que celui qui craint le monde pour remplir ses devoirs de religion est bien malheureux, puisque le bon Dieu nous a dit que celui qui aura honte de le servir devant les hommes, il ne voudra pas le reconnaître devant son Père au jour du jugement.

Mais mon Dieu! craindre le monde, pourquoi donc? puisque nous savons qu'il faut absolument être méprisé du monde pour plaire à Dieu. Si vous craigniez le monde, il ne fallait pas vous faire chrétien. Vous saviez bien que sur les fonts sacrés du baptême, vous prêtiez serment en présence de Jésus-Christ même; que vous renonciez au démon et au monde; que vous vous engagiez à suivre Jésus-Christ portant sa croix, chargé d'opprobres et de mépris. Si vous craignez le monde, eh bien! renoncez à votre baptême et donnez-vous à ce monde à qui vous craignez tant de déplaire.

Mais, me direz-vous, quand est-ce que nous agissons par respect humain? mon ami, écoutez-moi bien. C'est un jour que vous étiez à la foire, ou dans une auberge où l'on mangeait de la viande un jour défendu et que l'on vous pria d'en manger; que, vous contentant de baisser les yeux et de rougir, au lieu de dire que vous

étiez chrétien, que votre religion vous le défendait, vous en mangeâtes comme les autres, en disant : Si je ne fais pas comme les autres, on se moquera de moi. On vous raillera, mon ami. Ah! certes, c'est bien dommage! Ah! me direz-vous, je ferai bien plus de mal, en étant la cause de toutes les mauvaises *raisons* que l'on dira contre la religion, que le mal que je ferai en mangeant de la viande. Dites-moi, mon ami, vous ferez plus de mal? Si les martyrs avaient craint tous ces blasphêmes, tous ces jurements, alors ils auraient donc tous renoncé à leur religion? c'est tant pis pour ceux qui font mal.

Hélas! M. F., disons mieux, ce n'est pas assez que les autres malheureux aient crucifié Jésus-Christ par leur mauvaise vie; il faut encore vous unir à eux pour faire souffrir Jésus-Christ davantage? Vous craignez d'être raillé? Ah! malheureux, regardez Jésus-Christ sur la croix, et vous verrez ce qu'il a fait pour vous. Vous ne savez pas quand vous avez renié Jésus-Christ? C'est un jour qu'étant avec deux ou trois personnes, il semblait que vous n'aviez point de mains, ou que vous ne saviez pas faire le signe de la croix, et que vous regardiez si l'on avait les yeux sur vous, et que vous vous êtes contenté de dire votre *Benedicite* ou vos grâces dans votre cœur, ou bien que vous allâtes dans un coin pour les dire. C'est lorsque, passant vers une croix, vous fîtes semblant de ne pas la voir, ou bien disiez que ce n'est pas pour nous que le bon Dieu est mort. Vous ne savez pas quand vous avez eu du respect humain? C'est un jour que, vous trouvant dans une société, où l'on disait de sales paroles contre la sainte vertu de pureté, ou contre la religion, vous n'osâtes pas reprendre personne, et bien plus, dans la crainte que l'on vous raille, vous en avez souri. Mais, me direz-vous, l'on est bien forcé,

sans quoi, l'on serait trop souvent raillé. Vous craignez, mon ami, d'être raillé? Ce fut bien aussi la crainte qui porta saint Pierre à renier son divin Maître; mais, la crainte n'empêcha pas qu'il commit un gros péché, qu'il pleura toute sa vie. Vous ne savez pas quand vous avez eu du respect humain? c'est un jour que le bon Dieu vous donna la pensée d'aller vous confesser, et que vous sentiez que vous en aviez bien besoin, que vous pensâtes que l'on se moquerait de vous, que l'on vous traiterait de dévot. C'est une fois que vous aviez la pensée d'aller à la sainte Messe dans la semaine, et que vous pouviez y aller; vous avez dit en vous-même que l'on se moquerait de vous et que l'on dirait : ce n'est que pour ceux qui n'ont rien à faire, qui ont de quoi vivre de leurs rentes.

Combien de fois ce maudit respect humain vous a empêché d'assister au catéchisme, à la prière du soir? Combien de fois, étant chez vous et faisant quelques prières ou quelques lectures de piété, vous êtes-vous caché voyant venir quelqu'un. Combien de fois le respect humain vous a-t-il fait violer la loi du jeûne ou de l'abstinence, et n'osant par là pas dire que vous jeûniez, ou que vous ne faisiez pas gras? Combien de fois n'avez-vous pas osé dire votre *Angelus* devant le monde, ou vous êtes-vous contenté de le dire dans votre cœur, ou êtes-vous sorti pour le dire dehors? Combien de fois n'avez-vous point fait de prières le matin ou le soir, parce que vous vous êtes trouvé avec des personnes qui n'en faisaient point; et tout cela de crainte que l'on ne se moquât de vous. Allez, pauvres esclaves du monde, attendez l'enfer où vous serez précipités; vous aurez bien le temps de regretter le bien que le monde vous a empêché de faire.

Ah! mon Dieu, quelle triste vie mène celui qui veut plaire au monde et au bon Dieu! Non, mon ami, vous vous trompez. Outre que vous vivrez toujours malheureux vous ne viendrez jamais à bout de plaire au monde et au bon Dieu; cela vous est aussi impossible que de mettre fin à l'éternité. Voici le conseil que j'ai à vous donner, et vous serez moins malheureux : ou donnez-vous tout au bon Dieu, ou tout au monde; ne cherchez, et ne suivez qu'un maître, et une fois à sa suite ne le quittez pas. Vous ne vous rappelez donc pas de ce que Jésus-Christ vous dit dans l'Évangile? Vous ne pouvez servir Dieu et le monde, c'est-à-dire que vous ne pouvez pas suivre le monde avec ses plaisirs, et Jésus-Christ avec sa croix. N'est-ce pas que vous avez bonne grâce d'être tantôt à Dieu et tantôt au monde! Parlons plus clairement : il faudrait que votre conscience, que votre cœur vous permît d'être le matin à la table sainte et le soir à la danse; une partie du jour à l'église et le reste dans les cabarets ou dans les jeux; un moment parler du bon Dieu, et un autre moment dire des saletés, ou bien des calomnies contre le prochain; une fois, faire du bien à votre voisin, et un autre moment lui faire tort; c'est-à-dire, qu'avec les bons vous ferez le bien, parlerez du bon Dieu, avec les méchants vous ferez le mal.

Ah! M. F., que la compagnie des méchants nous fait faire du mal! que de péchés nous éviterions si nous avions le bonheur de fuir les gens sans religion. Saint Augustin nous dit, que plusieurs fois s'étant trouvé avec les méchants, il avait honte de n'avoir pas autant de malice qu'eux, et, afin qu'on ne le blâmât pas, il disait le mal même qu'il n'avait pas fait. Pauvre aveugle! que vous êtes à plaindre! quelle triste vie!... Oh! maudit

respect humain, que tu entraînes d'âmes dans les enfers. Oh! que de crimes dont tu es la cause. Ah! qu'il est grand le mépris que nous faisons des grâces que le bon Dieu veut nous accorder pour nous sauver! Hélas! combien qui ont commencé leur réprobation par le respect humain, parce que, à mesure qu'ils ont méprisé les grâces que le bon Dieu leur voulait donner, la foi s'est éteinte en eux, et, peu à peu, ils ont moins senti la grandeur du péché, la perte du ciel, les outrages qu'ils faisaient à Dieu par le péché. Ils ont fini par tomber en paralysie, c'est-à-dire, qu'ils n'ont plus connu l'état malheureux de leur pauvre âme; ils restent dans le péché, et la plus grande partie y périssent.

Nous lisons dans l'Évangile que Jésus-Christ, dans ses missions, comblait de toute sorte de grâces les lieux où il passait. Tantôt c'était un aveugle à qui il rendait la vue; tantôt c'étaient des sourds qu'il faisait entendre; ici, c'est un lépreux qu'il guérit, là c'est un (mort) à qui il rend la vie. Cependant nous voyons qu'il y en a très-peu qui publient les bienfaits qu'ils viennent de recevoir, ils le font seulement au moment où ils sont aux pieds de Jésus-Christ. Et d'où vient cela, M. F.? c'est qu'ils craignaient les Juifs, parce qu'il fallait être ennemis ou des Juifs ou de Jésus-Christ; quand ils étaient auprès de Jésus-Christ ils le reconnaissaient, et, quand ils étaient avec les Juifs, ils semblaient les approuver par leur silence. Voilà précisément ce que nous faisons; quand nous sommes seuls, que nous réfléchissons sur tous les bienfaits que nous avons reçus du bon Dieu, nous ne pouvons nous empêcher de lui témoigner notre reconnaisssance d'être nés chrétiens, confirmés; mais, quand nous sommes avec les libertins, nous semblons être de leur sentiment en applaudissant par nos sourires ou notre silence

à leurs impiétés. Oh! quelle indigne préférence, s'écrie saint Maxime; ah! maudit respect humain, que d'âmes tu traînes en enfer! Hélas! M. F., quel tourment n'éprouvera pas une personne qui veut plaire et vivre ainsi, comme nous en avons un bel exemple dans l'Évangile. Nous y lisons que le roi Hérode s'était épris d'un amour profane pour Hérodiade. Cette barbare courtisane avait une fille qui dansa devant lui avec tant de grâce qu'il lui promit la moitié de son royaume. Mais la malheureuse se garda bien de la lui demander, ce n'était pas assez; étant allés trouver sa mère pour prendre conseil sur ce qu'il fallait dire au roi; la mère, plus infâme que sa fille, lui présenta un plat : « Va, lui dit-elle, demander au roi qu'il mette la tête de Jean-Baptiste dedans afin que tu me l'apportes; » et cela parce que saint Jean-Baptiste lui reprochait sa mauvaise vie. Le roi, à cette demande, fut saisi de frayeur; car, d'un côté, il estimait saint Jean-Baptiste, il regrettait la mort d'un homme qui était si digne de vivre. Que fera-t-il? quel parti prendra-t-il? ah! maudit respect humain, que vas-tu faire? Il ne voudrait pas faire mourir saint Jean-Baptiste; mais, d'un autre côté, il a peur qu'on se moque de lui, de ce qu'étant roi, il ne tient pas sa parole. Allez, dit ce malheureux roi à un bourreau, allez couper la tête de Jean-Baptiste, j'aime mieux laisser crier ma conscience, que si l'on se moquait de moi. Mais quelle horreur! quand la tête parut dans la salle, ses yeux et sa bouche, quoique fermés, semblent lui reprocher son crime, et le menacer des châtiments les plus terribles. A ce spectacle, il frémit et pâlit. Hélas! que celui qui se laisse conduire par le respect humain est à plaindre!

Il est encore vrai, que le respect humain ne nous empêche pas toujours de faire de bonnes œuvres. Mais

combien de bonnes œuvres dont le respect humain nous fait perdre le mérite. Combien de bonnes œuvres que nous ne ferions pas si nous n'espérions pas en être loués et estimés du monde! Combien de personnes qui ne viennent à l'église que par respect humain, en pensant que, dès qu'une personne ne pratique plus la religion, du moins à l'extérieur, l'on n'a plus confiance en elle : où il n'y a point de religion, il n'y a point de conscience. Combien de mères qui semblent avoir soin de leurs enfants seulement pour être estimées aux yeux du monde! Combien qui se réconcilient avec leurs ennemis parce qu'ils craignent qu'on perde la bonne estime que l'on a d'eux. Combien de personnes qui ne seraient pas si bien ce qu'elles (sont) si elles ne savaient pas être louées du monde. Combien qui sont plus réservées dans leurs paroles et plus modestes à l'église à cause du monde! Oh! maudit respect humain, que tu gâtes de bonnes œuvres qui conduiraient tant de chrétiens au ciel, et qui ne feront que les pousser en enfer.

Mais, me direz-vous, il y a bien de quoi faire pour que le monde ne se mêle de rien dans tout ce que l'on fait. Mais, M. F., nous n'attendons pas notre récompense du monde, mais de Dieu seul : si l'on me loue, je sais bien que je ne le mérite pas, étant si pécheur; si l'on me méprise, il n'y a rien d'extraordinaire pour un pécheur comme moi qui ai tant de fois méprisé le bon Dieu par mes péchés; j'en mérite bien d'avantage. D'ailleurs, Jésus-Christ ne nous a-t-il pas dit : Bienheureux ceux qui seront méprisés et persécutés! D'ailleurs, qui sont ceux qui vous méprisent? Hélas! quelques pauvres pécheurs qui n'ont pas le courage de faire ce que vous faites, qui, pour cacher un peu leur honte, voudraient que vous fissiez comme eux; c'est un pauvre aveugle qui,

bien loin de vous mépriser, devrait passer sa vie à pleurer son malheur. Ses railleries vous montrent combien il est à plaindre et digne de compassion. Il fait comme une personne qui a perdu l'esprit, qui court les forêts, qui se roule par terre, se jetant dans les précipices en criant à tous ceux qui la voient de faire comme elle; elle a beau crier, vous la laissez faire, et vous la plaignez, parce qu'elle ne connaît pas son malheur. De même, M. F., laissons ces pauvres malheureux crier et railler les bons chrétiens; laissons les insensés dans leur démence; laissons les aveugles dans leurs ténèbres; écoutons les cris et les hurlements des réprouvés; mais ne craignons rien, suivons notre route; ils se font beaucoup de mal, sans point nous en faire, plaignons-les et marchons à notre ordinaire.

Mais, me direz-vous, il y a encore bien de quoi faire. Savez-vous pourquoi l'on vous raille? c'est qu'ils voient que vous les craignez et qu'un rien vous fait rougir. Ce n'est pas votre piété qu'ils raillent, mais seulement votre inconstance et votre lâcheté à suivre votre chef. Voyez les gens du monde : avec quelle audace ils suivent leur chef; ne se font-ils pas gloire d'être libertins, ivrognes, adroits, vindicatifs? Voyez un impudique, craint-il de vomir ses saletés devant le monde? pourquoi cela? M. F., c'est parce qu'ils sont contraints à suivre leur maître qui est le monde; ils ne pensent et ne cherchent qu'à lui plaire; ils ont beau souffrir, rien ne peut les arrêter. Voilà, M. F., ce que vous feriez si vous vouliez en faire autant. Vous ne craindriez ni le monde ni le démon; vous ne chercheriez et ne voudriez que ce qui pourrait plaire à votre Maître, qui est Dieu lui-même. Convenez avec moi, que les mondains sont beaucoup plus constants à tous les sacrifices qu'ils font pour plaire à leur

maître, qui est le monde, que nous, à faire ce que nous devons faire pour plaire à notre Maître, qui est notre Dieu.

II. — Mais, maintenant, recommençons d'une autre manière. Dites-moi, mon ami, pourquoi est-ce que vous raillez ceux qui font profession de piété? ou, si vous ne comprenez pas bien, ceux qui font des prières plus longues que les vôtres, qui fréquentent plus souvent les sacrements que vous ne le faites vous-même et qui fuient les applaudissements du monde? De trois choses l'une, M. F., ou vous regardez ces personnes comme des hypocrites, ou vous raillez la piété elle-même, ou enfin, vous êtes fâchés de ce qu'ils valent mieux que vous. 1° Pour les traiter d'hypocrites, il faut que vous ayez lu dans leur cœur, et que vous soyez parfaitement convaincus que toute leur dévotion est fausse. Eh quoi! M. F., ne paraît-il pas naturel que, quand nous voyons faire quelques bonnes œuvres à quelqu'un, nous pensons que leur cœur est bon et sincère. D'après cela, voyez combien votre langage et votre jugement sont ridicules. Vous voyez un extérieur bon dans votre voisin, et vous dites ou pensez que son intérieur ne vaut rien. Voilà, dit-on, du bon fruit; certainement, l'arbre qui le porte est de bonne espèce, et vous en jugez bien. Et s'il s'agit de juger des gens de bien, vous direz tout le contraire : voilà du bon fruit; mais l'arbre qui le porte ne vaut rien! non M. F., non, vous n'êtes ni si aveugles ni si insensés que de déraisonner de la sorte.

En deuxième lieu, nous disons que vous raillez la piété elle-même : Je me trompe; vous ne raillez pas cette personne parce qu'elle prie longtemps ou souvent et avec respect : non, ce n'est pas pour cela, parce que vous priez aussi, (du moins si vous ne le faites pas, vous

manquez à un de vos premiers devoirs.) Est-ce parce qu'elle fréquente les sacrements? Mais vous n'êtes pas venu jusqu'à ce temps sans vous approcher des sacrements, on vous a bien vu au tribunal de la pénitence, on vous a bien vu vous asseoir à la table sainte. Vous ne méprisez donc pas cette personne parce qu'elle remplit mieux ses devoirs de religion que vous; étant parfaitement convaincus du danger où nous sommes de nous perdre, et par conséquent du besoin que nous avons d'avoir souvent recours à la prière et aux sacrements pour persévérer dans la grâce du bon Dieu, parce qu'après ce monde il n'y a plus de ressources : bien ou mal il faudra y rester pendant toute l'éternité.

Non, M. F., ce n'est pas tout cela qui nous fatigue dans la personne de notre voisin : c'est que, n'ayant pas le courage de l'imiter, nous ne voudrions pas avoir la honte de notre lâcheté; mais l'entraîner dans nos désordres ou dans notre vie indifférente. Combien de fois ne disons-nous pas : à quoi servent toutes ces grimaces, à quoi sert de tant rester à l'église, d'y aller si matin, et le reste? Hélas! M. F., c'est que la vie d'une personne de piété qui est sérieuse est la condamnation de notre vie lâche et indifférente. Il est bien aisé de comprendre que leur humilité et le mépris qu'elles font d'elles-mêmes condamne notre vie orgueilleuse, qui ne veut rien souffrir, qui voudrait que tout le monde nous aime et nous loue; il n'y a pas de doute que leur douceur et leur bonté pour tout le monde fait honte à nos emportements et à nos colères; il est bien vrai que leur modestie, leur réserve dans toutes leurs démarches condamne notre vie mondaine et pleine de scandales. N'est-ce pas cela seul qui nous tourmente dans la personne de notre prochain? n'est-ce pas que cela nous fâche, quand nous entendons

dire du bien des autres personnes dont on publie les bonnes actions? Oui, sans doute que leur dévotion, leur respect à l'Église nous condamne, et fait ombrage à notre vie tout évaporée et à notre indifférence pour notre salut. Comme nous sommes naturellement portés à excuser dans les autres les défauts que nous avons nous-mêmes, de même nous sommes toujours portés à désapprouver dans les autres les vertus que nous n'avons pas le courage de pratiquer : c'est ce que nous voyons tous les jours. Un libertin est content de trouver un libertin qui l'applaudira dans ses désordres; bien loin de le détourner, il l'encourage. Un vindicatif se réjouira d'être avec un autre vindicatif pour se consulter ensemble, afin de trouver le moyen de se venger de leurs ennemis. Mais, mettez une personne sage avec un libertin, une personne qui est toujours prête à pardonner avec un vindicatif : de suite, vous voyez les méchants se déchaîner contre les bons et leur *tomber dessus*. Pourquoi cela? M. F., sinon parce que n'ayant pas la force de faire ce qu'ils font, ils voudraient pouvoir les entraîner de leur côté, afin que leur vie sainte ne soit pas une censure continuelle de la leur. Mais, si vous voulez comprendre l'aveuglement de ceux qui se raillent des personnes qui remplissent mieux leur devoir de chrétien qu'eux, écoutez-moi un instant.

Que diriez-vous d'une personne pauvre qui porterait envie à un riche, si ce pauvre n'est pas riche parce qu'il ne le veut pas; ne lui diriez-vous pas : mon ami, pourquoi dites-vous du mal de cette personne parce qu'elle est riche? il ne tient qu'à vous de l'être et encore plus si vous le voulez. De même, M. F., pourquoi sommes-nous portés à blâmer ceux qui sont plus sages? Il ne tient qu'à nous de l'être et encore plus, si nous

voulons. Les gens qui pratiquent la religion, qui en font plus que nous, ne nous empêchent pas d'être aussi sage et plus même, si nous voulons.

En troisième lieu, je dis que les gens sans religion qui méprisent ceux qui en font profession....., je me trompe, ils ne les méprisent pas, ils font seulement semblant (de les mépriser), parce que dans le fond de leur cœur ils sont pleins d'estime pour eux; en voulez-vous une preuve? la voici. Auprès de qui va aller une personne, même sans piété, pour trouver quelques consolations dans ses peines, ou quelque adoucissement dans ses chagrins ou ses souffrances? Croyez-vous que ce soit auprès d'une autre personne sans religion comme elle? Non, mon ami, non. Elle sait bien qu'une personne sans religion ne peut vous consoler, ni vous donner des bons conseils. Mais elle ira trouver même les personnes qu'elle a raillées dans un temps. Elle est trop bien convaincue qu'il n'y a qu'une personne sage et craignant Dieu qui peut nous consoler et un peu adoucir nos peines. En effet, M. F., combien de fois nous étant trouvés abîmés dans le chagrin ou quelqu'autre misère, sommes-nous allés trouver quelques personnes sages, et après un quart-d'heure de conversation nous nous sommes sentis tout changés et nous nous sommes retirés en disant : Que ceux qui aiment le bon Dieu sont heureux et ceux qui sont autour! Je me désolais, je ne faisais que pleurer, je me désespérais. Pour un petit instant que j'ai été avec cette personne, je me suis senti tout consolé. C'est bien vrai tout ce qu'elle m'a dit, que le bon Dieu n'avait permis cela que pour mon bien, et que tous les saints et saintes en avaient bien plus enduré que moi, et qu'il valait bien mieux souffrir en ce monde que dans l'autre. Nous finissons par dire : dès que j'aurai quelque peine, vite j'y retournerai pour

me consoler. Oh! belle religion, que ceux qui vous pratiquent *tout de bon* sont heureux, et que les douceurs et les consolations que vous nous procurez sont grandes et précieuses!...

Eh bien! M. F., vous voyez donc que vous raillez ceux qui ne le méritent pas; vous devez, au contraire, infiniment remercier le bon Dieu d'avoir parmi vous quelques bonnes âmes pour apaiser la colère de Dieu, sans quoi, nous serions bientôt écrasés par la justice de Dieu. Mais, tout bien considéré, une personne qui fait bien ses prières, qui ne cherche qu'à plaire au bon Dieu, qui aime à rendre service au prochain, qui sait donner jusqu'à son nécessaire pour l'aider, qui pardonne volontiers ceux qui lui font quelqu'injure, vous ne pouvez pas dire que celle-là fait mal, au contraire. Elle n'est que bien digne d'être louée et estimée de tout le monde. C'est cependant cette personne que vous déchirez; n'est-ce pas que vous ne pensiez pas à ce que vous disiez? C'est bien vrai, pensez-vous en vous-mêmes; elle est plus heureuse que nous. Tenez, mon ami, écoutez-moi, et je vous dirai ce que vous devez faire : c'est que, bien loin de les blâmer et de les railler, vous devriez faire tous vos efforts pour les imiter; c'est de vous unir, tous les matins, à leurs prières et à toutes les actions qu'elles feront pendant la journée. Mais pour faire ce qu'elles font, il y a trop de violence à se faire et trop de sacrifices à accomplir. Il y a bien à faire!... Pas autant que vous dites bien; c'est bien malaisé de bien faire vos prières le matin et le soir? est-ce bien difficile d'écouter la parole de Dieu avec respect, en demandant au bon Dieu la grâce d'en bien profiter? est-ce bien difficile de ne pas sortir dehors pendant les instructions? de ne pas travailler le saint jour du dimanche? de ne pas manger de (la) viande les (jours)

défendus, en méprisant les mondains qui veulent absolument se perdre?

Si vous craignez que le courage vous (manque), portez vos regards sur la Croix où Jésus-Christ est mort, et vous verrez que le courage ne vous manquera pas. Voyez ces foules de martyrs qui ont souffert tout ce que vous ne pourrez jamais comprendre, crainte de perdre leurs âmes. Sont-ils fâchés, M. F., maintenant, d'avoir méprisé le monde, et ses *qu'en-dira-t-on*.

Concluons, M. F., en disant combien il y a peu de personnes qui servent véritablement le bon Dieu. Les uns tâchent de détruire la religion, s'ils pouvaient, par la force de leurs armes, comme faisaient les rois et les empereurs païens; les autres par leurs cris impies voulaient l'avilir et la faire perdre s'ils avaient pu; d'autres la raillent dans ceux qui la pratiquent; et enfin d'autres voudraient bien la pratiquer; mais ils ont peur de le faire devant le monde. Hélas! M. F., que le nombre de ceux qui sont pour le ciel est petit, puisqu'il n'y a que ceux qui combattent continuellement et vigoureusement le démon et leurs penchants, et qui méprisent le monde avec toutes ses railleries! Puisque, M. F., nous n'attendons notre récompense et notre bonheur que de Dieu seul, pourquoi (aimer) le monde que nous avons promis avec serment de haïr et de mépriser pour ne suivre que Jésus-Christ, portant (sa croix) tous les jours de notre vie? Heureux celui, M. F., qui ne cherche que Dieu seul et qui méprise tout le reste. C'est le bonheur...

QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la Satisfaction.

Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ.
Faites donc de dignes fruits de pénitence. (*S. Luc,* III, 8.)

Tel fut, M. F., le langage que le saint Précurseur du Sauveur tenait à tous ceux qui venaient le trouver dans son désert, afin d'apprendre de lui ce qu'il fallait faire pour avoir la vie éternelle. Faites, leur disait-il, de dignes fruits de pénitence afin que vos péchés vous soient remis; c'est-à-dire quiconque de vous a péché n'a point d'autre remède que la pénitence, même ceux qui sont déjà pardonnés; de sorte que nos péchés remis dans le tribunal de la pénitence nous laissent encore des peines à subir ou dans ce monde, qui sont les peines et toutes les misères de la vie, ou dans les flammes du purgatoire. Il y a cette différence, M. F., entre le sacrement de baptême et celui de la pénitence. Dans celui du baptême Dieu n'écoute que sa miséricorde, c'est-à-dire qu'il nous pardonne sans rien exiger de nous, au lieu que, dans celui de la pénitence, Dieu ne nous remet nos péchés et ne nous rend la grâce qu'à condition que nous subirons une

peine temporelle, ou dans ce monde, ou dans les flammes du purgatoire; afin de punir le pécheur du mépris et de l'abus de ses grâces. Si Dieu veut que nous fassions pénitence pour que nos péchés nous soient pardonnés, c'est encore pour nous préserver de retomber dans le péché, afin que, nous rappelant de ce que nous avons enduré pour ceux que nous avons déjà confessés, nous n'ayons pas le courage d'y retourner. Dieu veut que nous unissions nos pénitences aux siennes, et que nous considérions combien il a souffert pour rendre les nôtres méritoires. Hélas! M. F., ne nous y trompons pas; sans les souffrances de Jésus-Christ, tout ce que nous aurions pu faire n'aurait jamais pu satisfaire pour le moindre de nos péchés. Ah! mon Dieu, que nous vous sommes redevables de ce grand acte de miséricorde envers de misérables ingrats! Je vais donc vous montrer, M. F.: 1° Que quoique nos péchés nous soient pardonnés, nous ne sommes pas exempts de faire pénitence. 2° Quelles sont les œuvres par lesquelles nous pouvons satisfaire à la justice de Dieu, ou pour vous parler plus clairement, je vais vous montrer ce que c'est que la satisfaction qui est la quatrième disposition que nous devons apporter pour recevoir dignement le sacrement de pénitence.

I. — Vous savez tous, M. F., que le sacrement de pénitence est un sacrement qui a été institué par Notre Seigneur Jésus-Christ pour remettre les péchés commis après le baptême. C'est principalement dans ce sacrement que le Sauveur du monde nous montre la grandeur de sa miséricorde puisqu'il n'y a point de péchés que ce sacrement n'efface, quelque grand que soit leur nombre et quelque affreuse que soit leur noirceur; de sorte que tout

pécheur est sûr de son pardon et de regagner l'amitié de son Dieu, si, de son côté, il apporte les dispositions que demande ce sacrement. La première disposition c'est de bien connaître ses péchés, leur nombre et leurs circonstances qui peuvent ou les augmenter, ou en changer l'espèce : et, cette connaissance ne nous sera donnée qu'après l'avoir demandée au Saint-Esprit. Toute personne qui, dans son examen, ne demande pas les lumières du Saint-Esprit ne peut faire qu'une confession sacrilége. Si cela vous est arrivé, revenez sur vos pas, parce que vous êtes bien sûrs que vos confessions n'ont été que de mauvaises confessions.

La deuxième condition c'est de bien déclarer ses péchés comme vous dit votre catéchisme, sans artifice et déguisement, c'est-à-dire tels que vous les connaissez vous-mêmes, cette accusation ne sera faite comme il faut, qu'autant que vous en aurez demandé la force au bon Dieu : sans cela il vous est impossible de les déclarer comme vous le devez pour en recevoir le pardon. Vous devez donc vous examiner devant le bon Dieu si, toutes les fois que vous avez voulu vous confesser, vous lui avez demandé cette force; si vous y avez manqué, revenez sur vos confessions, parce que vous êtes bien sûr qu'elles ne valent rien.

La troisième condition, que demande ce sacrement pour vous accorder le pardon de vos péchés, c'est la contrition, c'est-à-dire le regret de les avoir commis, avec la résolution sincère de ne plus les commettre, et être dans un désir véritable de fuir tout ce qui peut nous y faire retomber. Cette contrition vient du ciel, et elle ne nous est donnée que par la prière et les larmes, en pensant que ce défaut de contrition est celui qui damne le plus de monde. L'on accuse bien ses péchés; mais

souvent le cœur n'y est pour rien. L'on conte ses péchés comme l'on conterait une histoire indifférente, parce que nous n'avons pas cette contrition, puisque nous ne changeons pas de vie. Nous avons tous les ans, tous les six mois, tous les mois ou trois semaines, ou tous les huit jours, si vous voulez, même péché, même défaut; nous marchons toujours dans le même chemin : point de changement dans notre manière de vivre. D'où peuvent venir tous ces malheurs qui précipitent tant d'âmes dans les enfers, sinon du défaut de contrition : et comment pouvoir espérer de l'avoir, puisque souvent nous ne la demandons pas seulement à Dieu, ou que nous la demandons sans presque désirer de l'avoir. Si vous ne voyez point de changement dans votre conduite, c'est-à-dire si vous n'êtes pas meilleur après tant de confessions et de communions, revenez sur vos pas avant que vous ne reconnaissiez votre malheur quand il n'y aura plus de remède. Il faut, M. F., pour nous donner l'espérance que nos confessions sont faites avec de bonnes dispositions, il faut, en nous confessant, nous convertir : sans cela tout ce que nous faisons ne fait que nous préparer toutes sortes de malheurs pour l'autre vie.

Mais après avoir bien connu nos péchés par la grâce du Saint-Esprit; après les avoir bien déclarés comme il faut, avoir bien la douleur de ses péchés, il nous reste encore une quatrième condition, pour que les trois autres portent les fruits que nous devons en attendre, c'est la satisfaction que nous devons à Dieu et au prochain. Je dis à Dieu, pour réparer les injures que le péché lui a faites, et au prochain, pour réparer le tort que nous avons fait dans son âme ou dans son corps.

D'abord, je vous dirai que depuis le commencement

du monde, nous voyons partout que Dieu en pardonnant le péché a toujours voulu une satisfaction temporelle, qui est un droit que sa justice demande. Sa miséricorde nous pardonne; mais sa justice veut être satisfaite en quelque petite chose, de sorte qu'après avoir péché, après que nous avons été pardonnés, nous devons nous venger sur nous-mêmes en faisant souffrir notre corps qui a péché. Mais dites-moi, M. F., quelles sont les pénitences que nous faisons, en comparaison de ce que nos péchés nous ont mérité, qui est une éternité de tourment. O mon Dieu, que vous êtes bon de vous contenter de si peu de choses!

Si les pénitences que l'on vous donne vous semblent dures et pénibles à faire pour le grand nombre de vos péchés mortels, parcourez la vie des saints et vous verrez les pénitences qu'ils ont faites, quoique plusieurs fussent sûrs de leur pardon. Voyez Adam à qui le Seigneur lui-même dit que son péché lui était pardonné : et qui, malgré cela, fit pénitence pendant plus de neuf cents ans, pénitence qui fait trembler. Voyez David à qui le prophète Nathan vient dire de la part de Dieu que son péché lui est remis, et qui fait une pénitence si rigoureuse que ses pieds ne pouvaient plus le porter; il faisait retentir son palais de cris et de sanglots, ému par la douleur de ses péchés. Il dit lui-même qu'il va descendre dans le tombeau en pleurant; que la douleur ne le quittera que lorsque sa vie finira; ses larmes coulent avec tant d'abondance, qu'il nous dit lui-même qu'il trempe son pain de ses larmes et qu'il arrose son lit de ses pleurs. Voyez encore saint Pierre, pour un péché que la frayeur lui a fait commettre, le Seigneur lui pardonne. Il pleure son péché toute sa vie avec tant d'abondance que ses larmes creusent son visage. Que

fait sainte Magdelaine après la mort du Sauveur? Elle va s'ensevelir dans un désert où elle pleure et fait pénitence toute sa vie : cependant, Dieu lui avait bien pardonné, puisqu'il dit aux pharisiens que beaucoup de péchés lui étaient remis parce qu'elle avait beaucoup aimé. Mais sans aller si loin, M. F., voyez les pénitences que l'on donnait dans les premiers temps de l'Église. Voyez si celles de maintenant ont quelque proportion avec celles de ce temps-là. Pour avoir juré le saint nom de Dieu, sans y penser, hélas! ce qui est si commun, même aux enfants qui ne savent peut-être pas une de leurs prières, on les condamnait à jeûner sept jours au pain et à l'eau. Pour avoir consulté les devins, sept ans de pénitence. Pour avoir travaillé un petit instant le dimanche, il fallait faire pénitence trois jours. Pour avoir parlé pendant la sainte Messe, il fallait jeûner dix jours au pain et à l'eau. Si dans le carême l'on avait manqué un jour de jeûner, il fallait jeûner sept jours. Pour avoir dansé devant une église un jour de dimanche ou de fête, l'on était condamné à sept ans de pénitence. Pour avoir violé le jeûne des Quatre-temps, il fallait jeûner quarante jours au pain et à l'eau. Pour s'être moqué d'un évêque ou de son pasteur, en tournant leurs instructions en ridicule, il fallait faire pénitence pendant quarante jours. Pour avoir laissé mourir un enfant sans baptême, trois ans de pénitence. Pour s'être habillé en carnaval, trois ans de pénitence. Pour une jeune personne, garçon ou fille, qui aurait dansé, trois ans de pénitence, et, s'ils y retournaient, on les menaçait de les excommunier. Ceux qui faisaient des voyages le dimanche ou les fêtes sans nécessité, sept jours de pénitence. Une fille qui aurait commis un péché contre la pureté avec un homme marié, dix ans de pénitence.

Eh bien! M. F., dites-moi, que sont les pénitences que l'on nous impose si nous les comparons à celles dont nous venons de parler? Cependant, la justice de Dieu est la même; nos péchés ne sont pas moins affreux aux yeux de Dieu, et ne méritent pas moins d'être punis.

Ne devrions-nous pas être couverts de confusion, de faire si peu que nous faisons, tandis que les premiers chrétiens faisaient des pénitences et si rudes et si longues? Mais, me direz-vous, quelles sont donc les œuvres par lesquelles nous pouvons satisfaire à la justice de Dieu pour nos péchés? Si vous désirez *de* les accomplir, rien de si facile à faire, comme vous allez le voir. La première est la pénitence que le confesseur vous impose qui fait une partie du sacrement *de pénitence*. Si l'on était pas dans l'intention de l'accomplir de tout son cœur aussi bien qu'on le peut, la confession ne serait que sacrilége; la deuxième, c'est la prière; la troisième, c'est le jeûne; la quatrième, c'est l'aumône; et la cinquième, les indulgences qui sont (les œuvres les) plus faciles à accomplir et les plus efficaces. Je dis : 1° La pénitence que le confesseur nous impose avant de nous donner l'absolution, nous devons la recevoir avec joie et reconnaissance, et l'accomplir *autant* bien qu'il nous est possible, sans quoi nous devons grandement craindre de faire une confession sacrilége. Si nous pensions donc ne pas pouvoir la faire, il faudrait représenter humblement au confesseur nos raisons : s'il les trouve bonnes, il nous la changera. Mais, il y a des pénitences que le prêtre ne peut ni ne doit changer. Les pénitences qui vont à la correction du pécheur, comme, par exemple, interdire le cabaret à un ivrogne, la danse aux filles, ou à un garçon la compagnie d'une personne qui vous porte au mal; obliger à réparer quelque injustice que l'on a faite,

à se confesser souvent parce qu'on a vécu quelque temps dans la négligence pour son salut. Vous conviendrez avec moi qu'un prêtre ne peut, ni ne doit changer ces pénitences. Mais si l'on avait quelques raisons de faire changer sa pénitence, il faudrait que ce fût le même prêtre qui la changeât, à moins que ce ne soit tout à fait impossible, parce qu'un autre confesseur ne sait pas pour quelles raisons elle vous a été donnée. Vous trouverez vos pénitences longues ou difficiles, M. F.; mais vous n'y pensez pas! Comparez-les donc à celles de l'enfer que vous avez méritées par vos péchés. Hélas! avec quelle joie un pauvre damné ne recevrait-il pas, jusqu'à la fin du monde, les pénitences que l'on vous donne et encore de bien plus rigoureuses, si, à ce prix, il pouvait terminer son supplice? Quel bonheur pour lui! mais qui ne lui sera jamais donné.

Eh bien! M. F., en recevant notre pénitence avec joie, avec un vrai désir de l'accomplir autant bien que nous le pourrons, nous nous délivrons de l'enfer, comme si le bon Dieu accordait aux damnés ce que je viens de vous dire. O mon Dieu que le pécheur connaît peu son bonheur!

Je dis : 1° Que nous devons accomplir la pénitence que le confesseur nous donne, et qu'y manquer serait un gros péché. Ce n'est qu'à cette condition que Dieu rend sa grâce au pécheur et que le prêtre, en son nom, lui remet ses péchés. Dites-moi, M. F., ne serait-ce pas une impiété de ne pas faire la pénitence et d'espérer encore le pardon? C'est aller contre la raison; c'est vouloir la récompense sans qu'il en coûte.

Que penser, M. F., de ceux qui ne font pas leur pénitence? Pour moi, voilà ce que j'en pense. S'ils n'ont pas encore reçu l'absolution, ce sont des personnes qui n'ont

pas seulement le désir de se convertir, puisqu'elles refusent les moyens qu'il faut prendre pour cela, et lorsqu'elles reviennent se confesser, le prêtre doit leur refuser l'absolution une deuxième fois. Mais si le pénitent a reçu l'absolution et qu'il ait négligé sa pénitence, c'est un péché mortel, si les péchés qu'il a confessés étaient mortels; il doit bien craindre que sa confession ne soit sacrilége par le défaut d'une volonté sincère de satisfaire à Dieu pour ses péchés. Mais je ne parle ici que de ceux qui auraient omis toute leur pénitence ou une partie considérable, et non de ceux qui l'auraient oubliée ou qui n'auraient pas pu la faire dans le moment prescrit.

Ensuite, je dis qu'il faut accomplir sa pénitence tout entière dans le temps marqué et dévotement. Je dis : entièrement. Il ne faut rien laisser de tout ce que l'on nous a donné; au contraire, nous devons ajouter à celle que le confesseur nous a imposée. Saint Cyprien nous dit que la pénitence doit égaler la faute, que le remède ne doit pas être moindre que le mal. Mais dites-moi, M. F., quelles sont les pénitences que l'on donne? Hélas! quelques chapelets, quelques litanies, quelque aumône, des petites mortifications. Dites-moi, toutes ces choses ont-elles quelque proportion avec nos péchés qui méritent des tourments qui ne finiront jamais? Il y en a qui font leur pénitence en marchant ou assis, cela n'est pas à faire. Votre pénitence, vous devez la faire à genoux, à moins que le prêtre ne vous dise que vous pouvez la faire ou en marchant, ou assis. Si cela vous est arrivé vous devez vous en confesser et ne plus y retourner. En deuxième lieu, je dis qu'il faut la faire dans le temps marqué, sans quoi vous pécheZ, à moins que vous ne puissiez pas faire autrement, et le dire à votre confesseur lorsque vous y retournez. Par exemple, il vous aura

ordonné de faire une visite au Saint-Sacrement après les offices, parce qu'il sait que vous allez dans des compagnies qui ne vous porteront pas au bon Dieu. Il vous aura commandé de vous mortifier en quelque chose dans vos repas, parce que vous êtes sujet à la gourmandise; de faire un acte de contrition si vous avez le malheur de retomber dans le péché que vous avez déjà confessé. Ou bien lorsque d'autres fois vous attendez pour faire votre pénitence le moment où vous êtes prêt d'aller vous confesser; vous comprenez aussi *bien* que moi que, dans tous ces cas là, vous êtes bien coupable, et que vous ne devez pas manquer de vous en accuser et de ne plus y retourner. En troisième lieu, je dis qu'il faut faire votre pénitence dévotement, c'est-à-dire avec piéte, dans une disposition sincère de quitter le péché. La faire avec piété, M. F., c'est la faire avec attention du côté de l'esprit et dévotion du cœur. Si vous faisiez votre pénitence avec des distractions volontaires, vous ne l'auriez pas faite, vous seriez obligé de la refaire. S'en acquitter avec piété, c'est la faire avec une grande confiance que le bon Dieu vous pardonnera nos péchés par les mérites de Jésus-Christ qui a satisfait pour nous par ses souffrances et sa mort sur la croix. Nous devons la faire avec joie, ravis de pouvoir satisfaire à Dieu que nous avons offensé et de trouver des moyens si faciles de pouvoir (effacer) nos péchés qui mériteraient de nous faire souffrir pendant toute l'éternité. Une chose que vous ne devez jamais oublier, c'est que toutes les fois que vous faites votre pénitence vous devez dire à Dieu : Mon Dieu! j'unis cette légère pénitence à celle que Jésus-Christ mon Sauveur vous a offerte pour mes péchés; voilà qui rendra votre pénitence méritoire et agréable à Dieu. Je dis encore que nous devons accomplir notre

pénitence avec un vrai désir de quitter le péché tout à fait, quoiqu'il nous en coûte, fallût-il même souffrir la mort. Si nous n'étions pas dans ces dispositions, bien loin de satisfaire à la justice de Dieu, nous l'outragerions de nouveau, ce qui nous rendrait encore plus coupables.

J'ai dit que nous ne devons pas nous contenter de la pénitence que le confesseur nous impose, parce qu'elle n'est rien, ou presque rien, si nous la comparons à ce que méritent nos péchés. Si le confesseur nous ménage si fort ce n'est que dans la crainte qu'il a de nous dégoûter de travailler à notre salut. Si vous avez véritablement votre salut à cœur, vous devez vous imposer des pénitences vous-même. Voici, celles qui vous conviennent le mieux. Si vous avez eu le malheur de donner scandale, il faut vous faire (si vigilant) que votre prochain ne puisse rien voir en vous qui ne le porte au bien; il faut que vous montriez par votre conduite que votre vie est vraiment chrétienne. Et si vous avez eu le malheur de pécher contre la sainte vertu de pureté, il faut mortifier ce misérable corps par des jeûnes, en ne lui donnant que ce qui lui faut pour ne pas lui ôter la vie, et qu'il puisse remplir son devoir; et le faire de temps en temps coucher sur la dure. Si vous vous trouvez d'avoir quelque chose à manger qui flatte votre gourmandise, il faut le refuser à votre corps et le mépriser autant que vous l'avez aimé : il voulait perdre votre âme, il faut que vous le punissiez. Il faut que souvent votre cœur qui a pensé à des choses impures, porte vos pensées dans l'enfer, qui est le lieu réservé aux impudiques. Si vous êtes attaché à la terre, il faut faire des aumônes autant que vous le pourrez pour punir votre avarice, en vous privant de tout ce qui ne vous est pas absolument nécessaire pour la vie. Avons-nous été négligent dans le

service de Dieu, imposons-nous, pour faire pénitence, d'assister à tous les exercices de piété qui se font dans dans notre paroisse. Je veux dire, à la Messe, aux Vêpres, au catéchisme, à la prière, au chapelet, afin que Dieu, voyant notre empressement, veuille bien nous pardonner toutes nos négligences : si nous avons quelque moment entre les offices faisons quelque lecture de piété, ce qui nourrira notre âme, surtout lire quelques vies de saints où nous voyons ce qu'ils ont fait pour se sanctifier; cela nous encouragera; faisons quelque petite visite au Saint-Sacrement pour lui demander pardon des péchés que nous avons commis pendant la semaine. Si nous nous sentons coupables de quelque faute, allons nous en délivrer, afin que nos prières et toutes nos bonnes œuvres soient plus agréables à Dieu et plus avantageuses à notre âme. Avons-nous l'habitude de jurer, de nous emporter? mettons-nous à genoux pour redire cette sainte prière : Mon Dieu, que votre saint nom soit béni dans tous les siècles des siècles; mon Dieu, purifiez mon cœur, purifiez mes lèvres afin qu'elles ne prononcent jamais des paroles qui vous outragent et me séparent de vous. Toutes les fois que vous retomberez dans ce péché, il faut, sur le champ, ou faire un acte de contrition, ou donner quelques sous aux pauvres. Avez-vous travaillé le dimanche? avez vous vendu ou acheté pendant ce saint jour sans nécessité? Donnez aux pauvres une aumône qui surpassera le profit que vous aurez fait. Avez-vous bu ou mangé avec excès? il faut que, dans tous vos repas vous vous priviez de quelque chose. Voilà, M. F., des pénitences qui, non-seulement peuvent satisfaire à la justice de Dieu, si elles sont unies à celles de Jésus-Christ, mais qui peuvent encore vous préserver de retomber dans vos péchés. Si vous voulez vous

comporter de cette manière vous êtes sûr de vous corriger avec la grâce du bon Dieu.

Oui, M. F., nous devons nous châtier et nous punir par où nous avons fait le mal, ce sera le véritable moyen d'éviter les pénitences et les châtiments de l'autre vie. Il est vrai qu'il en coûte; mais nous ne pouvons pas nous en exempter pendant que nous sommes encore en vie et que Dieu se contente de si peu de chose. Si nous attendons après notre mort, il ne sera plus temps, M. F., tout sera fini; il ne nous restera que le regret de ne l'avoir pas fait. Sentons-nous quelque répugnance, M. F., pour la pénitence, jetons les yeux sur notre aimable Sauveur; voyons ce qu'il a fait, ce qu'il a souffert afin de satisfaire à son père pour nos péchés. Animons-nous par l'exemple de tant d'illustres martyrs qui ont livré leurs corps aux bourreaux avec tant de joie. Animons-nous encore, M. F., par la pensée des flammes dévorantes du purgatoire que souffrent les pauvres âmes condamnées pour des péchés peut-être moindres que les nôtres. S'il vous en coûte, M. F., de faire pénitence, vous aurez aussi la récompense éternelle que ces pénitences vous mériteront.

Nous avons dit que nous pouvions satisfaire à la justice de Dieu par la prière, non-seulement la prière vocale ou mentale, mais encore par l'offrande de toutes nos actions, élevant de temps en temps notre cœur au bon Dieu pendant la journée, en disant : Mon Dieu, vous savez que c'est pour vous que je travaille; vous m'y avez condamné pour satisfaire à votre justice pour mes péchés. Mon Dieu, ayez pitié de moi qui ne suis qu'un pécheur si misérable, qui me suis tant de fois révolté contre vous qui étiez mon Sauveur et mon Dieu. Je désire que toutes mes pensées, tous mes désirs (n'aient

qu'un objet, et) que toutes mes actions ne soient faites que dans la vue de vous plaire. Ce qui peut-être agréable à Dieu, est de souvent penser à nos fins dernières, c'est-à-dire à la mort, au jugement, à l'enfer qui est fait pour la demeure des pécheurs. 3° Je dis que nous pouvons satisfaire à la justice de Dieu par le jeûne. L'on comprend sous le nom de jeûne, tout ce qui peut mortifier le corps et l'esprit, comme de renoncer à sa propre volonté, ce qui est si agréable à Dieu que cela nous mérite plus que trente jours de pénitence; de souffrir pour l'amour de Dieu les répugnances, les injures, les mépris, les confusions que nous ne croyons pas mériter; de nous priver de quelques visites, comme serait d'aller voir nos parents, nos amis, nos terres et d'autres choses semblables qui nous donneraient quelque plaisir; de nous tenir à genoux un peu plus longtemps, pour que le corps qui a péché souffre en quelque manière.

J'ai dit aussi que nous pouvons satisfaire à la justice de Dieu par l'aumône comme dit le prophète à Nabuchodonosor : « Rachetez vos péchés par l'aumône. » (Dan. IV, 24). Il y a plusieurs sortes d'aumônes : celles qui regardent le corps, comme de donner à manger à ceux qui n'ont point de pain; de vêtir ceux qui n'ont pas de quoi s'habiller; d'aller voir les malades; de leur donner de l'argent; de faire leur lit ; de leur tenir compagnie; de leur préparer leurs remèdes : voilà ce qui regarde le corps. Mais voici celles qui regardent l'âme qui sont encore bien plus précieuses que celles qui n'ont rapport qu'au corps. Mais, me direz-vous, comment faisons-nous l'aumône spirituelle? Le voici : c'est lorsque vous allez consoler une personne qui a quelque chagrin, qui vient d'éprouver quelque perte; vous la consolez par vos paroles pleines de bonté et de charité, en la faisant

ressouvenir de la grande récompense que le bon Dieu a promise à ceux qui souffrent pour son amour; que les peines du monde ne sont que d'un moment, tandis que la récompense sera éternelle. L'aumône spirituelle, c'est instruire les ignorants, qui sont ces pauvres personnes qui seront perdues si quelqu'un n'a pas compassion d'elles. Hélas! combien de ces personnes qui ne savent pas ce qu'il faut pour être sauvées; qui ignorent les principaux mystères de notre sainte religion; qui, malgré toutes leurs peines et les autres bonnes œuvres seront damnées.

Pères et mères, maîtres et maîtresses, où sont vos devoirs? les connaissez-vous un peu? Non, je ne le crois pas. Si vous les connaissiez un peu, quel serait votre empressement à voir si vos enfants possèdent bien tout ce qu'il faut de la religion pour n'être pas perdus! Combien vous chercheriez tous les moyens possibles de leur apprendre ce à quoi votre devoir de père et de mère vous oblige! Mon Dieu! que d'enfants perdus par ignorance! et cela par la faute de leurs parents qui, peut-être, ne pouvant pas les instruire par eux-mêmes, n'ont pas seulement eu le cœur de les confier à ceux qui pourraient le faire, les laissant vivre dans cet état et périr pour l'éternité.

Maîtres et maîtresses, quelle aumône faites-vous à ces pauvres domestiques, dont la plupart ne savent rien de leur religion? Mon Dieu! que d'âmes qui se perdent dont les maîtres et maîtresses rendront compte au grand jour! Je lui paie ses gages, me direz-vous, c'est à lui à se faire instruire, je ne le prends que pour travailler; il ne gagne pas seulement ce que je lui donne. Vous vous trompez : le bon Dieu vous a confié ce pauvre enfant, non-seulement pour vous aider à travailler, mais encore afin que

vous lui appreniez à sauver son âme. Hélas! un maître et une maîtresse peuvent-ils bien vivre tranquilles en voyant leurs domestiques dans un état de damnation? Mon Dieu! que la perte d'une âme leur est peu à cœur! Hélas! combien de fois les maîtresses seront témoins que leurs domestiques ne font la prière, ni le matin ni le soir; ne prennent peut-être pas même de l'eau bénite, et ne leur diront rien, ou se contenteront de penser : voilà un domestique qui n'a pas grande religion! Mais sans aller plus loin, pourvu qu'il fasse bien votre ouvrage, vous êtes content. O mon Dieu! quel aveuglement! qui pourra jamais le comprendre? Je dis qu'un maître ou une maîtresse devraient autant avoir de soin et prendre autant de précautions pour instruire ou faire instruire leurs domestiques que leurs enfants, pendant tout le temps qu'ils seront à leur service. Dieu vous en demandera compte aussi bien que de vos enfants et rien de moins. Vous leur tenez lieu de père et de mère; c'est à vous à qui Dieu s'en prendra. Hélas! si tant de pauvres domestiques n'ont point de religion, ce malheur vient en grande partie de ce qu'ils ne sont pas instruits. Si vous aviez la charité de les instruire, en leur faisant connaître ce qu'ils doivent faire pour se sauver : les devoirs qu'ils ont à remplir envers Dieu, envers le prochain et envers eux-mêmes, quelles sont les vérités de notre sainte religion qu'il faut absolument savoir, vous leur feriez ouvrir les yeux sur leur malheur. Hélas! que de remercîments ils vous feraient pendant toute l'éternité, en vous disant qu'après Dieu c'est à vous à qui ils sont redevables de leur bonheur éternel. Mon Dieu! peut-on laisser périr des âmes si précieuses qui ont tant coûté à Jésus-Christ pour les racheter! Mais, me direz-vous, cela est bon à dire. Si on veut leur parler de la religion, il y en a qui ne vous

écoutent pas seulement ou bien ils se moquent de vous. Cela n'est que trop vrai. Il y en a quelques-uns qui sont assez malheureux pour ne pas vouloir ouvrir les yeux sur leur malheur; mais ce n'est pas tous : il y en a aussi qui sont bien contents de se faire instruire. Il faut les prendre avec douceur, en vous rappelant que, quand vous croiriez que cela ne leur servira de rien, vous en serez tout autant récompensés que si vous en aviez fait des saints. Mais ne vous y trompez pas. Tôt ou tard ils se rappelleront de ce que vous leur avez appris; un jour viendra qu'ils en profiteront et qu'ils prieront le bon Dieu pour vous. Vous leur devez encore l'aumône de vos prières. Un maître ou une maîtresse qui a des domestiques ne doit pas passer un jour sans prier le bon Dieu pour eux. Je suis persuadé qu'il y en a qui n'ont peut-être jamais prié le bon Dieu pour leurs domestiques. Mais, me direz-vous, bien loin d'avoir prié pour eux, je n'y ai même jamais pensé. Ah! M. F., je ne crois pas cela. Si vous aviez vécu dans une ignorance si grande envers vos devoirs, vous seriez bien à plaindre et digne de la dernière compassion. Si un domestique ne doit pas manquer de prier pour ses maîtres, un maître, une maîtresse lui doit la même chose, et encore plus, parce que le domestique n'est pas chargé de l'âme de son maître, au lieu que le maître est chargé de l'âme de ses domestiques. Mon Dieu! que de personnes qui ne connaissent pas leur devoir; qui, par conséquent, ne le remplissent pas, et qui seront perdus pendant l'éternité. Pères et mères, maîtres et maîtresses, n'oubliez pas cette aumône spirituelle que vous devez à vos enfants et à vos domestiques. Vous leur devez encore l'aumône de vos bons exemples qui leur serviront de guide pour aller au ciel.

Voilà, M. F., ce que je crois le plus capable de satis-

faire à la justice de Dieu pour vos péchés confessés et pardonnés. Vous pouvez encore satisfaire à la justice de Dieu, en supportant avec patience toutes les misères que vous serez obligés de souffrir malgré vous, comme sont les maladies, les infirmités, les afflictions, la pauvreté, les fatigues que vous aurez en travaillant, le froid, le chaud, les accidents qui nous arrivent, la nécessité de mourir.

Voyez la bonté de Dieu qui nous a fait la grâce de rendre toutes nos actions méritoires, et dignes de retrancher toutes les peines de l'autre vie. Mais, malheureusement, M. F., ce n'est pas dans cet esprit que nous souffrons ces maux que Dieu nous envoie, comme autant de grâces qu'il nous fait; hélas! étant aveuglés, au dernier point, sur notre bien, nous allons jusqu'à murmurer et à maudire la main d'un si bon Père qui change les peines éternelles en d'autres qui ne sont que de quelques minutes. Est-ce à nous, M. F., d'être si aveuglés sur notre bonheur? Mettons tout à profit : maladies, adversités, afflictions, toutes ces choses sont des biens que nous ramassons pour le ciel, ou plutôt qui nous exempteront d'aller souffrir des tourments bien rigoureux dans l'autre vie. Unissons toutes nos peines à celles de Jésus-Christ, afin de les rendre méritoires et dignes de satisfaire à la justice de Dieu. Enfin le grand moyen de satisfaire à la justice de Dieu, c'est de bien l'aimer, d'avoir un vif regret de nos péchés, parce que Jésus-Christ nous dit, que beaucoup sont remis à celui qui aime beaucoup, et à celui qui aime moins, moins de péchés lui sont remis.

4° Nous avons dit que les indulgences sont des moyens très-efficaces pour satisfaire à la justice de Dieu, c'est-à-dire pour nous faire éviter les peines du purga-

toire. Ces indulgences sont composées des mérites surabondants de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints, ce qui fait un trésor inépuisable dans lequel le bon Dieu nous donne le pouvoir de puiser. Pour mieux vous le faire comprendre, c'est comme si vous deviez vingt ou trente pièces à un riche qui veut être payé; vous n'avez rien, du moins, il vous faudra un temps infini pour vous acquitter de votre dette. Un riche nous dit : « vous n'avez pas de quoi satisfaire à vos dettes; prenez dans mon coffre ce qui vous est nécessaire pour payer ce que vous devez. » Voilà précisément ce que Dieu nous fait. Nous sommes dans l'impuissance de satisfaire à sa justice, il nous ouvre le trésor des indulgences dans lequel nous pouvons prendre tout ce qu'il nous faut pour satisfaire à la justice de Dieu. Il y a des indulgences partielles qui ne remettent qu'une partie de nos peines et non toutes, comme sont celles que l'on gagne en disant les litanies du saint nom de Jésus, et pour lesquelles il y a 200 jours d'indulgences; en disant celles de la sainte Vierge, il y a 100 jours, ainsi que tant d'autres. Il y a des indulgences quand on dit l'*Ave Maria*, l'Angelus, les trois actes de foi, d'espérance et de charité; en allant voir un malade, en instruisant les ignorants. Mais les indulgences plénières sont la remise de toutes les peines que nous devions souffrir en purgatoire; de sorte qu'après nous être confessés d'un grand nombre de péchés, après lesquels, quoiqu'ils soient pardonnés, il nous reste encore un nombre presque infini d'années de purgatoire. Si nous gagnons ces indulgences plénières dans leur entier, nous serons aussi exempts du purgatoire qu'un enfant qui meurt après son baptême ou qu'un martyr qui vient de donner sa vie pour Dieu. Ces indulgences peuvent se gagner, si l'on est de la confrérie du saint Ro-

saire, tous les premiers dimanches du mois, lorsqu'on a le bonheur de se confesser et de communier, et toutes les fêtes de la sainte Vierge; tous les troisièmes dimanches, si nous sommes de la confrérie du Saint-Sacrement. Oh! M. F., qu'il est facile de retrancher les peines de l'autre vie pour un chrétien qui profite des grâces que le bon Dieu lui présente. Mais il faut bien vous dire aussi que pour gagner tant de biens, il faut être en état de grâce, s'être confessé et avoir communié, et faire les prières que le Saint-Père prescrit; il n'y a que le chemin de la croix pour lequel on n'a pas besoin de se confesser ni de communier. Mais il faut toujours être exempt de péché mortel; avoir un grand regret de tous ses péchés véniels et être dans une véritable résolution de ne plus le commettre. Si vous apportez ces dispositions, vous pouvez les gagner pour vous ou pour les âmes du purgatoire. Rien, M. F., de facile comme de satisfaire à la justice de Dieu puisque nous avons tant de moyens pour cela, de sorte que si nous allons en purgatoire ce sera bien par notre faute. Oh! si un chrétien était instruit et qu'il voulût bien profiter de tout ce que le bon Dieu présente, que de trésors il ramasserait pour le ciel! Mon Dieu! si nous sommes si pauvres, c'est bien parce que nous ne voulons pas nous enrichir, mais ce n'est pas encore tout.

Après avoir satisfait à Dieu il faut encore satisfaire à notre prochain pour le tort que nous lui avons fait, soit au corps, soit à son âme. Je dis que l'on fait tort dans son corps, c'est-à-dire en sa personne, en l'outrageant tantôt par des paroles injurieuses ou méprisantes, tantôt par des mauvais traitements. Si nous avons eu le malheur de l'outrager par des paroles injurieuses, il faut lui faire des excuses et se réconcilier avec lui. Si on lui avait

fait tort en frappant ses bêtes, ce qui peut arriver lorsqu'on les trouve à nous faire quelque dégât dans nos récoltes, vous êtes obligé de lui donner tout ce que vous êtes cause qu'elles ont perdu : vous pouviez vous faire payer et non maltraiter ces bêtes; si vous avez fait quelque tort, vous êtes obligé de le réparer aussitôt que vous le pourrez, sans quoi vous êtes grandement coupable. Si vous avez négligé de le faire, vous avez péché et vous devez vous en accuser. Si vous avez fait tort à votre prochain dans son honneur, comme si c'était par médisance, vous êtes obligé de dire de bons renseignements autant que de mauvais que vous avez pu en donner, en disant tout le bien que vous pourrez savoir, en cachant les défauts qu'il pourrait avoir, que vous n'êtes pas obligé de dévoiler. Si vous l'avez calomnié, vous devez aller trouver les personnes auprès desquelles vous avez dit des choses fausses de votre prochain et leur dire que tout ce que vous avez dit n'est pas vrai : que vous en êtes bien fâché, que vous les priez de ne pas les croire. Mais si vous lui avez fait tort dans son âme, c'est encore bien plus difficile à réparer, cependant il faut le faire autant qu'on le peut, sans quoi jamais le bon Dieu ne nous pardonnera.

Il faut bien vous examiner si vous n'avez point donné de scandale à vos enfants ou à vos voisins. Combien de pères et de mères, de maîtres et de maîtresses qui scandalisent leurs enfants et leurs domestiques en ne faisant de prière, ni le matin ni le soir, ou qui les feront en s'habillant, ou couchés sur une chaise, qui ne feront pas même un signe de croix avant et après avoir mangé. Combien de fois les entendent-ils jurer et peut-être même blasphémer. Combien de fois vous ont-ils vu travailler le dimanche matin, même avant la sainte messe. Il faut

encore examiner si vous avez chanté de mauvaises chansons, si vous avez apporté de mauvais livres, si vous avez donné de mauvais conseils, comme en disant à quelqu'un de se venger, de se payer de ses mains ou de dire des injures au prochain. Vous devez encore vous examiner si vous n'avez pas emprunté des objets de votre voisin que vous avez négligé de rendre; si vous avez négligé de faire quelque aumône que l'on vous avait commandée ou quelques restitutions de la part de vos pauvres parents morts. Il faut pour avoir le bonheur que vos péchés soient pardonnés, que vous n'ayez rien du bien du prochain que vous devez et pouvez lui rendre; que si vous avez noirci sa réputation, il faut que vous ayez fait tout ce que vous avez pu pour le réparer; il faut vous être réconcilié avec vos ennemis, leur parler comme s'ils ne nous avaient fait que du bien toute votre vie, sans rien conserver dans votre cœur que la charité qu'un bon chrétien doit avoir pour tout le monde. Il faut recevoir votre pénitence de bon cœur, avec un vrai désir de l'accomplir autant bien que vous le pourrez, et la faire à genoux avec piété et reconnaissance, en pensant combien le bon Dieu est bon de se contenter de si peu de chose, et faire en sorte que les peines que vous éprouvez dans votre état vous servent de pénitences; gagner autant que nous le pourrons les indulgences, afin qu'après la mort nous ayons le bonheur d'avoir satisfait à Dieu pour nos péchés, et au prochain pour les torts que nous lui avons fait et que nous puissions tous paraître avec confiance au tribunal de Dieu. C'est le bonheur que...

POUR LE JOUR DE NOËL.

Sur le Mystère.

Evangelizo vobis gaudium Magnum : natus est vobis hodie Salvator.

Je viens vous apporter une heureuse nouvelle; c'est qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur. (*S. Luc*, II, 10.)

APPRENDRE, M. F., à un moribond qui est extrêmement attaché à la vie, qu'un habile médecin va le retirer des portes de la mort, et lui rendre une santé parfaite, pourrait-on lui donner une plus heureuse nouvelle? Mais infiniment plus heureuse, M. F., est celle que l'ange apporte aujourd'hui à tous les hommes, dans la personne des bergers. Oui, M. F., le démon avait fait, par le péché, les blessures les plus cruelles et les plus mortelles à nos pauvres âmes. Il y avait planté les trois passions les plus funestes, d'où découlent toutes les autres qui sont l'orgueil, l'avarice, la sensualité. Etant devenus les esclaves de ces honteuses passions, nous étions tous comme autant de malades désespérés qui n'attendaient que la mort éternelle, si Jésus-Christ notre véritable médecin n'était venu à notre secours. Mais, non, touché

de notre malheur, il quitta le sein de son Père, il vint au monde dans l'humiliation, dans la pauvreté, et dans les souffrances, afin de détruire l'ouvrage du démon et pour appliquer des remèdes efficaces aux cruelles blessures que nous avait faites cet ancien serpent. Oui, M. F., il vient ce tendre Sauveur pour nous guérir de tous ces maux spirituels et nous mériter la grâce de mener une vie humble, pauvre et mortifiée, et afin de mieux nous y porter, il veut lui-même nous en donner l'exemple. C'est ce que nous voyons d'une manière admirable dans sa naissance.

Nous voyons qu'il nous prépare, 1° par ses humiliations et son obéissance, un remède à notre orgueil; par son extrême pauvreté, un remède à notre amour pour les biens de ce monde, et par son état de souffrance et de mortification un remède à notre amour pour les plaisirs des sens. Par ce moyen, M. F., il nous rend la vie spirituelle que le péché d'Adam nous avait ravie. Et si nous disons encore mieux, il vient nous ouvrir la porte du ciel que le péché nous avait fermée. D'après tout cela, M. F., je vous laisse à penser quelle doit être la joie et la reconnaissance d'un chrétien à la vue de tant de bienfaits! En faut-il davantage M. F., pour nous faire aimer ce tendre et aimable Jésus qui vient se charger de tous nos péchés et qui va satisfaire à la justice de son Père pour nous tous! O mon Dieu! un bon chrétien peut-il bien penser à tout cela sans mourir d'amour et de reconnaissance!

I. Je dis donc, M. F., que la première plaie que le péché a faite dans notre cœur est l'orgueil, cette passion si dangereuse, qui consiste dans un fond d'amour et d'estime de nous-même qui fait 1° que nous n'aimons à dé-

pendre de personne, ni à obéir; 2° que nous ne craignons rien tant que de nous voir humiliés aux yeux des hommes; 3° que nous recherchons tout ce qui peut nous relever dans l'esprit des hommes. Eh bien! M. F., voilà ce que Jésus-Christ vient combattre dans sa naissance par l'humilité la plus profonde.

Non-seulement, il veut dépendre de son Père céleste et lui obéir en tout; mais il veut encore obéir aux hommes et dépendre en quelque sorte de leur volonté. En effet, l'empereur Auguste, par vanité, par caprice ou par intérêt, ordonne qu'on fasse le dénombrement de tous ses sujets, et que chaque sujet se fasse enregistrer dans l'endroit où il est né. Nous voyons, qu'à peine cette ordonnance publiée, la sainte Vierge et saint Joseph se mettent en chemin, et Jésus-Christ quoique dans le sein de sa mère, obéit avec choix et connaissance à cet ordre. Dites-moi, M. F., pouvons-nous trouver un plus grand exemple d'humilité et plus capable de nous faire pratiquer cette vertu avec amour et empressement? Quoi, M. F., un Dieu obéit à ses créatures et veut dépendre d'elles, et nous, misérables pécheurs, qui devrions, à la vue de nos misères spirituelles, nous cacher dans la poussière, nous pourrions rechercher mille prétextes pour nous dispenser d'obéir aux commandements de Dieu et de son Église, à nos supérieurs qui tiennent, en cela, la place de Dieu même! Quelle honte pour nous, M. F., si nous comparons notre conduite à celle de Jésus-Christ! Une autre leçon d'humilité que Jésus-Christ nous donne, c'est qu'après un voyage de plus de quarante lieues, Marie et Joseph arrivèrent à Bethléem. Avec quel honneur ne devait-on pas recevoir celui que l'on attendait depuis quatre mille ans! Mais, comme il venait pour nous guérir de notre orgueil et

nous apprendre l'humilité, il permet que tout le monde le rebute et que personne ne veut le loger. Voilà donc, M. F., le maître de l'univers, le roi du ciel et de la terre, méprisé, rejeté des hommes, pour qui il vient donner sa vie afin de les sauver! Il faut donc que ce tendre Sauveur soit réduit à emprunter une demeure, même des animaux. O mon Dieu! quelle humilité et quel anéantissement pour un Dieu! sans doute, M. F., que rien ne nous est plus sensible que les affronts, les mépris et les rebuts. Mais si nous voulons considérer ceux où Jésus-Christ a été réduit, quelque grands que soient les nôtres, pourrions-nous oser jamais nous plaindre? Quel bonheur pour nous, M. F., d'avoir un si beau modèle devant nos yeux que nous pouvons suivre sans crainte de nous tromper.

Je dis que Jésus-Christ, bien loin de chercher ce qui pouvait le relever dans l'esprit des hommes, au contraire, veut naître dans l'obscurité et dans l'oubli; il veut que de pauvres bergers soient instruits secrètement de sa naissance par un ange, afin que les premières adorations qu'il recevrait, lui fussent faites par les plus petits d'entre les hommes. Il laisse dans le repos et l'abondance les grands et les heureux du siècle pour envoyer ses ambassadeurs vers les pauvres afin de les consoler dans leur état en voyant dans une crèche, couché sur une poignée de paille, leur Dieu et leur Sauveur. Les riches ne sont appelés que longtemps après pour nous faire comprendre qu'ordinairement les richesses, les aises nous éloignent bien du bon Dieu; pouvons-nous, M. F., d'après un pareil exemple, avoir de l'ambition, conserver un cœur enflé d'orgueil et rempli de vanité? Pouvons-nous encore rechercher l'estime et les louanges des hommes, en jetant les yeux dans

cette crèche? ne semblons-nous pas entendre ce tendre et aimable Jésus nous dire à tous : apprenez de moi combien je suis doux et humble de cœur. D'après cela, M. F., aimons à vivre dans l'oubli et le mépris du monde; ne craignons rien tant, nous dit saint Augustin, que les honneurs et les richesses de ce monde, puisque, s'il était permis de les aimer, Celui qui s'est fait homme pour l'amour de nous les aurait aimés lui-même. S'il fuit et méprise tout cela nous devons faire de même si nous voulons aimer ce qu'il a aimé et mépriser ce qu'il a méprisé : voilà, M. F., la leçon que Jésus-Christ nous donne en venant au monde, et voilà en même temps le remède qu'il applique à notre première plaie, qui est l'orgueil. Mais nous en avons une deuxième qui n'est pas moins dangereuse, qui est l'avarice.

II. Nous disons, M. F., que la deuxième plaie que le péché a faite dans le cœur de l'homme, est l'avarice, c'est-à-dire, un amour déréglé des richesses et des biens de ce monde. Hélas! M. F., que cette passion fait de ravages dans le monde! Saint Paul a donc bien raison de nous dire qu'elle est la source de tous les maux. N'est-ce pas en effet de ce maudit intérêt que viennent les injustices, les envies, les haines, les parjures, les procès, les querelles, les animosités et la dureté envers les pauvres? D'après cela, M. F., pouvons-nous nous étonner que Jésus-Christ qui ne vient sur la terre que pour guérir les passions des hommes, veuille naître dans la plus grande pauvreté et dans la privation de toutes les commodités qui paraissent si nécessaires à la vie des hommes? Et nous voyons pour cela qu'il commence à choisir une Mère pauvre, et il veut passer pour le fils d'un pauvre artisan, et comme les prophètes avaient annoncé qu'il naîtrait de

la famille royale de David, afin de concilier cette noble origine avec son grand amour pour la pauvreté, il permet que, dans le temps de sa naissance, cette illustre famille soit tombée dans l'indigence et va même plus loin. Marie et Joseph, quoique bien pauvres, avaient encore une petite maison à Nazareth. C'était encore trop pour lui : il ne veut pas naître dans un lieu qui lui appartienne, et pour cela il oblige Marie sa sainte mère à faire le voyage de Bethléem dans le temps précis où elle devait le mettre au monde. Mais du moins dans Bethléem, qui était la patrie de son père David, ne trouvera-t-il pas des parents pour le recevoir chez eux? Mais non, nous dit l'Evangile, personne ne veut le recevoir; tout le monde le renvoie sous prétexte qu'il est pauvre. Dites-moi, M. F., où ira donc ce tendre Sauveur, si personne ne veut le recevoir pour le garantir des injures du mauvais temps? Cependant il reste encore une ressource; c'est d'entrer dans quelque auberge. Joseph et Marie se présentent en effet. Mais Jésus qui avait tout prévu, permit que le concours fût si grand, qu'ils ne trouvèrent point de place. Oh! M. F., où va donc aller notre aimable Sauveur? Saint Joseph et la Sainte Vierge cherchent de tous côtés, ils aperçoivent une vieille masure où les bêtes se retiraient dans les mauvais temps. O ciel! soyez dans l'étonnement! un Dieu dans une étable! Il pouvait choisir le palais le plus magnifique; mais celui qui aime tant la pauvreté ne le fera pas. Une étable sera son palais, une crèche son berceau, un peu de paille composera son lit, de misérables langes seront tous ses ornements, et de pauvres bergers formeront sa cour. Dites-moi, pouvait-il nous apprendre d'une manière plus efficace, le mépris que nous devrions faire des biens et des richesses de ce monde, et en même temps, l'estime

que nous devons avoir pour la pauvreté et pour les pauvres? Venez, misérables, nous dit saint Bernard, venez, vous tous qui attachez vos cœurs aux biens de ce monde, écoutez ce que vous diront cette étable, ce berceau et ces langes qui enveloppent votre Sauveur! Ah! malheur à vous qui aimez les biens de ce monde! Ah! qu'il est difficile que les riches se sauvent! pourquoi? me direz-vous; pourquoi, M. F., le voici : 1° Parce que ordinairement une personne qui est riche est remplie d'orgueil; il faut que tout le monde plie devant elle; il faut que toutes les volontés des autres soient soumises à la sienne. 2° Parce que les richesses attachent nos cœurs à la vie présente, que nous voyons chaque jour qu'un riche craint grandement la mort. 3° Que les richesses ruinent l'amour de Dieu et qu'elles éteignent tous les sentiments de compassion pour les pauvres, ou, si nous disons mieux, les richesses sont un instrument qui fait marcher toutes les autres passions. Hélas! M. F., si nous avions les yeux de l'âme ouverts, combien nous craindrions que notre cœur ne s'attachât aux choses de ce monde! Ah! si les pauvres pouvaient bien concevoir combien leur état les approche près du bon Dieu, et leur ouvre le ciel, combien ils béniraient le bon Dieu de les avoir mis dans une position qui les rapproche si près de leur Sauveur.

Mais si vous me demandez qui sont ces pauvres que J.-C. chérit tant? M. F., les voici : ce sont ceux qui souffrent leur pauvreté en esprit de pénitence, sans murmurer et sans se plaindre. Sans cela, leur pauvreté ne leur servirait qu'à les rendre encore plus coupables que les riches. Mais les riches, me direz-vous, que doivent-ils donc faire pour imiter un Dieu si pauvre et si méprisé? Le voici : c'est de ne pas attacher leur cœur aux biens

qu'ils possèdent, d'en faire des bonnes œuvres autant qu'ils peuvent; de remercier le bon Dieu de leur avoir donné un moyen si facile pour racheter leurs péchés par leurs aumônes; de ne jamais mépriser ceux qui sont pauvres; au contraire, de bien les respecter en ce qu'ils ont une grande ressemblance avec Jésus-Christ. C'est donc, M. F., par cette grande pauvreté que Jésus-Christ nous apprend à combattre l'attachement que nous avons pour les biens de ce monde; c'est par là qu'il nous guérit de la deuxième plaie que le péché nous a faite. Mais ce tendre Sauveur veut encore en guérir une autre que le péché nous a faite, qui est la sensualité.

III. — Cette passion consiste dans l'amour déréglé des plaisirs que l'on goûte par les sens. Cette funeste passion prend naissance dans l'excès du boire et du manger, dans l'amour excessif du repos, des aises et des commodités de la vie, des spectacles, des assemblées profanes: en un mot, de tous les plaisirs que nous pouvons goûter par les sens. Que fait Jésus-Christ, M. F., pour nous guérir de cette dangereuse maladie? Le voici : il naît dans les souffrances, les larmes et la mortification; il naît, durant la nuit, dans la saison la plus rigoureuse de l'année. A peine est-il né qu'il est couché sur une poignée de paille, dans une étable. O mon Dieu! quel état pour un Dieu! quand le Père éternel créa Adam, il le plaça dans un jardin de délices : quand son fils naît, il le place sur une poignée de paille; ô mon Dieu! quel état, M. F. Celui qui embellit le ciel et la terre; celui qui fait tout le bonheur des anges et des saints veut naître et vivre et mourir dans les souffrances. Peut-il nous montrer d'une manière plus forte le mépris que nous devons faire de notre corps et combien nous devons

le traiter durement, de crainte qu'il ne perde notre âme. O mon Dieu! quelle contradiction! un Dieu souffre pour nous, un Dieu verse des larmes sur nos péchés, et nous ne voudrions rien souffrir, avoir toutes nos aises!...

Mais aussi, M. F., que les larmes et les souffrances de ce divin Enfant nous font de terribles menaces. Malheur à vous, nous dit-il, qui passez votre vie à rire, parce qu'un jour viendra où vous verserez des larmes qui ne finiront jamais. Le royaume des cieux, nous dit-il, souffre violence, il n'est que pour ceux qui se la font continuellement. Oui, M. F., si nous nous approchons avec confiance du berceau de Jésus-Christ, si nous mêlons nos larmes avec celles de notre tendre Sauveur, à l'heure de la mort, nous entendrons ces heureuses paroles : Heureux ceux qui ont pleuré parce qu'ils seront consolés. Voilà donc, M. F., cette troisième plaie que Jésus-Christ vient guérir en venant au monde, qui est la sensualité, c'est-à-dire ce maudit péché d'impureté. Avec quelle ardeur, M. F., ne devons-nous pas chérir, aimer et rechercher tout ce qui nous peut procurer ou conserver une vertu qui rend si agréable à Dieu. Oui, M. F., avant la naissance de Jésus-Christ, il y avait trop de distance entre Dieu et nous pour que nous pussions oser le prier. Mais le Fils de Dieu en se faisant homme veut nous rapprocher grandement de lui, et nous forcer à l'aimer jusqu'à la tendresse. Comment, M. F., en voyant un Dieu dans cet état d'enfant, pourrions refuser de l'aimer de tout notre cœur? Il veut être lui-même notre Médiateur, c'est lui qui se charge de tout demander à son Père pour nous; il nous appelle ses frères et ses enfants : pouvait-il prendre des noms qui nous inspirent une plus grande confiance? Allons donc à lui avec une grande confiance toutes les fois que nous avons péché; il deman-

dera lui-même notre pardon, et nous obtiendra le bonheur de persévérer.

Mais, M. F., pour mériter cette grande et précieuse grâce, il faut que nous marchions sur les traces de notre modèle; qu'à son exemple nous aimions la pauvreté, le mépris et la pureté; que notre vie réponde à la grandeur de notre qualité d'enfant et de frère d'un Dieu fait homme. Non, M. F., nous ne pouvons considérer la conduite des Juifs sans être saisis d'étonnement. Ce peuple même l'attendait depuis quatre mille ans, il avait tant prié par le désir qu'il avait de le recevoir; et lorsqu'il vient, il ne se trouve personne pour lui prêter un petit logement : il lui faut, tout-puissant et tout Dieu qu'il est, emprunter à des animaux une demeure. Cependant, M. F., je trouve dans la conduite des Juifs toute criminelle qu'elle est, non un sujet d'excuse pour ce peuple, mais un motif de condamnation pour la plupart des chrétiens. Nous voyons que les Juifs s'étaient formés une idée de leur libérateur qui ne s'accordait pas avec l'état d'humiliation où il parut; ils semblaient ne pas pouvoir se persuader qu'il fût celui qui devait être leur libérateur : puisque saint Paul nous dit très-bien que si les Juifs l'avaient connu pour Dieu, ils ne l'auraient jamais fait mourir. Voilà une petite excuse pour les Juifs. Mais pour nous, M. F., quelle excuse pouvons-nous avoir dans notre froideur et notre mépris pour Jésus-Christ? Oui, sans doute, M. F., nous croyons véritablement que Jésus-Christ a paru sur la terre, qu'il a donné les preuves les plus convaincantes de sa divinité : voilà ce qui fait l'objet de notre solennité. Ce même Dieu veut prendre par l'effusion de sa grâce, une naissance spirituelle dans nos cœurs. Voilà les motifs de notre confiance. Nous nous glorifions, et nous avons

bien raison de reconnaître Jésus-Christ pour notre Dieu, notre Sauveur et notre modèle. Voilà le fondement de notre foi. Mais, dites-moi, avec tout cela quel hommage lui rendons-nous? que faisons-nous de plus pour lui que si nous ne croyons pas tout cela? Dites-moi, M. F., notre conduite répond-elle à notre croyance? Voyons cela un peu plus de près, et nous allons voir que nous sommes des misérables, que nous sommes encore plus coupables que les Juifs dans leur aveuglement et leur endurcissement.

IV. — D'abord, M. F., nous ne parlerons pas de ceux qui, après avoir perdu la foi, ne la professent plus extérieurement : mais parlons, M. F., de ceux qui croient tout ce que l'Église nous enseigne, et qui cependant ne font rien ou presque rien de ce que la Religion nous commande. Faisons là, M. F., quelques réflexions particulières, propres au temps où nous vivons. Nous reprochons aux Juifs d'avoir refusé un asile à Jésus-Christ quoiqu'ils ne le connussent pas. Eh bien! M. F., avons-nous bien réfléchi que nous lui faisions le même affront toutes les fois que nous négligions de le recevoir dans nos cœurs par la sainte communion? Nous reprochons aux Juifs de l'avoir crucifié, quoiqu'il ne leur eût fait que du bien; et dites-moi, M. F., quel mal nous a-t-il fait, ou plutôt quel bien ne nous a-t-il pas fait? Et nous, M, F., ne lui faisons-nous pas le même outrage toutes les fois que nous avons l'audace de nous livrer au péché? Et nos péchés ne sont-ils pas encore bien plus pénibles à ce bon cœur que ce que les Juifs lui firent souffrir? Nous ne pouvons lire qu'avec horreur toutes les persécutions que les Juifs lui firent souffrir, quoiqu'ils crussent faire une chose agréable à Dieu. Mais ne faisons-nous pas

nous-mêmes à la sainteté de l'Évangile une guerre mille fois plus cruelle par le déréglement de nos mœurs? Hélas! M. F., nous ne tenons au christianisme que par une foi morte; et nous ne semblons croire en Jésus-Christ que pour l'outrager davantage, et le déshonorer par une vie si misérable aux yeux de Dieu. Jugez d'après cela, M. F., ce que les Juifs doivent penser de nous et tous les ennemis de notre sainte religion. Lorsqu'ils examinent les mœurs de la plupart des chrétiens, ils en trouvent une foule qui vivent à peu près comme s'ils n'avaient jamais été chrétiens, je ne veux pas entrer dans ce détail qui serait immense.

Je me borne à deux points essentiels, qui sont le culte extérieur de notre sainte religion et les devoirs de la charité chrétienne. Non, M. F., rien ne nous devrait être plus humiliant et plus amer que ces reproches dont les ennemis de notre foi nous chargent à cet égard; parce que tout cela ne tend qu'à nous montrer combien notre conduite est en contradiction avec notre croyance. Vous vous glorifiez, nous disent-ils, de posséder en corps et en âme la personne de ce même Jésus-Christ, qui a vécu autrefois sur la terre, et que vous adorez comme votre Dieu et votre Sauveur; vous croyez qu'il descend sur vos autels, qu'il repose dans vos tabernacles, et vous croyez que sa chair est vraiment votre nourriture et son sang votre breuvage. Mais si votre foi est telle, c'est donc vous qui êtes des impies, car vous paraissez dans vos églises avec moins de respect, de retenue et de décence, que vous paraîtriez dans la maison d'un honnête homme à qui vous iriez rendre visite. Les païens n'auraient certainement pas permis que l'on commît dans leurs temples et en présence de leurs idoles, pendant qu'on offrait des sacrifices, les

immodesties que vous commettez en présence de Jésus-Christ dans le moment où vous nous dites qu'il descend sur vos autels. Si vraiment vous croyez ce que vous nous dites que vous croyez, vous devriez être saisis d'un saint tremblement. Hélas! M. F., ces reproches ne sont que trop véritables. Que peut-on penser en voyant la manière dont la plupart des chrétiens se comportent dans nos églises? Les uns ont l'esprit à leurs affaires temporelles, les autres, à leurs plaisirs; celui-là dort et l'autre, le temps lui dure; l'on tourne la tête, l'on bâille, l'on se gratte, l'on feuillette son livre, l'on regarde si les saints offices seront bientôt finis. La présence de Jésus-Christ est un martyre, tandis que l'on passera de cinq à six heures dans les pièces, dans un cabaret, à la chasse, sans qu'on trouve ce temps trop long; et nous voyons que pendant ce temps que l'on donne au monde et à ses plaisirs l'on ne pense ni à dormir, ni à bâiller, ni à s'ennuyer. Est-il bien possible que la présence de Jésus-Christ soit si pénible pour des chrétiens qui devraient faire consister tout leur bonheur à venir tenir un moment compagnie à un si bon père? Dites-moi ce que doit penser de nous Jésus-Christ lui-même qui ne s'est rendu présent dans nos tabernacles que par amour pour nous, et qui voit que sa sainte présence, qui devrait faire tout notre bonheur ou plutôt notre paradis en ce monde, semble être un supplice et un martyre pour nous? N'a-t-on pas bien raison de croire que ces chrétiens n'iront jamais au ciel où il faudrait rester toute l'éternité en la présence de ce même Sauveur; le temps *aurait bien de quoi* leur durer!... Ah! M. F., vous ne connaissez pas votre bonheur quand vous êtes si heureux de venir vous présenter devant votre père qui vous aime plus que lui-même, et qui vous appelle

au pied de ses autels, comme autrefois il appela les bergers, pour vous combler de toutes sortes de bienfaits. Si nous étions bien pénétrés de cela, avec quel amour, avec quel empressement ne nous rendrions-nous pas ici comme les rois Mages, pour lui faire présent de tout ce que nous possédons, c'est-à-dire de nos cœurs et de nos âmes? Les pères et mères ne viendraient-ils pas avec plus d'empressement lui offrir toute leur famille, afin qu'il la bénît et lui donnât les grâces de sanctification? Avec quel plaisir les riches ne viendraient-ils pas lui offrir une partie de leurs biens dans la personne des pauvres? Mon Dieu, que notre peu de foi nous fait perdre de biens pour l'éternité!

Ecoutez encore les ennemis de notre sainte religion : nous ne disons rien, nous disent-ils, de vos sacrements à l'égard desquels votre conduite est aussi éloignée de votre croyance que le ciel l'est de la terre, en suivant les principes de votre foi. Vous devenez par votre baptême comme autant de dieux, ce qui vous élève à un degré d'honneur que l'on ne peut comprendre, puisque l'on suppose qu'il n'y a que Dieu seul qui vous surpasse. Mais que peut-on penser de vous en voyant le plus grand nombre qui se livrent à des crimes qui vous mettent au-dessous des bêtes brutes dépourvues de raison. Vous devenez, par le sacrement de Confirmation, comme autant de soldats de Jésus-Christ qui marchent hardiment sous l'étendard de la croix, qui ne doivent jamais rougir des humiliations et des opprobres de leur Maître, qui, dans toute occasion, doivent rendre témoignage à la vérité de l'Évangile! Mais cependant qui oserait le dire? L'on trouve parmi vous je ne sais combien de chrétiens que le respect humain empêche de faire publiquement leurs œuvres de piété; qui, peut-être, n'oseraient pas avoir un

crucifix dans leur chambre et de l'eau bénite à côté de leur lit; qui auraient honte de faire le signe de la croix avant et après leur repas, ou qui se cachent pour le faire. Voyez-vous combien vous êtes éloignés de vivre selon que votre religion vous le commande. Vous nous dites, touchant la confession et la communion, des choses qui sont très-belles, il est vrai, et très-consolantes. Mais de quelle manière vous en approchez-vous? comment les recevez-vous? dans les uns ce n'est qu'une habitude, qu'une routine et un jeu; dans les autres c'est un supplice, il faut qu'on les y traîne pour ainsi dire. Voyez-vous comment il faut que vos ministres vous pressent et vous sollicitent pour vous faire approcher de ce tribunal de la pénitence où vous recevez, dites-vous, le pardon de vos péchés; de cette table, où vous croyez manger le pain des anges, qui est votre Sauveur. Si vous croyez ce que vous nous dites, ne serait-on pas plutôt obligé de vous retenir, voyant combien est grand votre bonheur de recevoir votre Dieu, qui doit faire votre consolation dans ce monde et votre gloire dans l'autre. Tout cela qui, selon votre foi, s'appelle une source de grâces et de sanctification, n'est, dans le fait, pour la plupart de vous, qu'une occasion d'irrévérence, de mépris, de profanation et de sacrilége. Ou vous êtes des impies, ou votre religion est fausse, parce que si vous étiez bien persuadés que votre religion est sainte, vous ne vous conduiriez pas de cette manière dans tout ce qu'elle vous commande. Vous avez, outre le dimanche, des fêtes qui, dites-vous, sont établies les unes pour honorer ce que vous appelez les mystères de votre religion; les autres pour célébrer la mémoire de vos apôtres, les vertus de vos martyrs, à qui il en a tant coûté pour établir votre religion. Mais dites-nous, ces fêtes, ces di-

manches comment les célébrez-vous? N'est-ce pas principalement tous ces jours que vous choisissez pour vous livrer à toutes sortes de désordres, de débauches et de libertinage? Ne faites-vous pas plus de mal dans ces jours que vous dites être si saints que dans tous les autres temps? Vos offices, que vous nous dites être une réunion avec les saints qui sont dans le ciel, où vous commencez à goûter le même bonheur, voyez le cas que vous en faites. Une partie n'y va presque jamais : les autres y sont à peu près comme les criminels à la question; que pourrait-on penser de vos mystères et de vos saints, si l'on veut en juger par la manière dont vous célébrez leurs fêtes? Mais laissons-là pour un moment ce culte extérieur, qui, par un bizarrerie singulière et par une inconséquence pleine d'irréligion, confesse votre foi et en même temps la dément. Où trouve-t-on parmi vous cette charité fraternelle, qui, dans les principes de votre croyance, est fondée sur des motifs si sublimes et si divins? Touchez cela un peu de près, et nous verrons si ces reproches sont bien fondés. Que votre religion est belle, nous disent les Juifs et même les païens, si vous faisiez ce qu'elle vous commande! Non-seulement vous êtes frères, mais ce qu'il y a de plus beau : vous ne faites tous ensemble qu'un même corps avec Jésus-Christ, dont la chair et le sang vous sert chaque jour de nourriture; vous êtes tous les membres les uns des autres. Il faut en convenir; cet article de votre foi est admirable, il a quelque chose de divin. Si vous agissiez selon votre croyance vous seriez dans le cas d'attirer toutes les autres nations à votre religion, tant elle est belle, consolante, et vous promet tant de biens pour l'autre vie. Mais ce qui fait croire à toutes les nations que votre religion n'est pas telle que vous le dites, c'est que votre conduite est tout

à fait opposée à ce que votre religion vous commande. Si l'on interrogeait vos pasteurs, et qu'il leur fût permis de dévoiler ce qu'il y a de plus secret, ils nous montreraient les querelles, les inimitiés, la vengeance, les jalousies, les médisances, les faux rapports, les procès et tant d'autres vices qui font horreur à tous les peuples dont vous dites que la religion est si éloignée de la vôtre pour la sainteté. La corruption des mœurs qui règne parmi vous, retient ceux qui ne sont pas de votre religion de l'embrasser; parce que si vous étiez bien persuadés qu'elle est bonne et divine, vous vous comporteriez bien d'une autre manière.

Hélas! M. F., quelle honte pour nous, que les ennemis de notre sainte religion nous tiennent un tel langage! et n'ont-ils pas raison de le tenir? En examinant nous-mêmes notre conduite, nous voyons positivement que nous ne faisons rien de ce qu'elle nous commande. Au contraire, nous ne semblons appartenir à une religion si sainte que pour la déshonorer et en détourner ceux qui auraient envie de l'embrasser : une religion qui nous défend le péché que nous prenons tant de plaisir à commettre et vers lequel nous nous portons avec une telle fureur, que nous ne semblons vivre que pour le multiplier; une religion qui expose chaque jour Jésus-Christ à nos yeux, comme un bon père qui nous comble de bienfaits; or nous fuyons sa sainte présence, ou si nous y venons, ce n'est que pour le mépriser et nous rendre bien plus coupables; une religion qui nous offre le pardon de nos péchés par le ministère de ses ministres, bien loin de vouloir en profiter, ou nous les profanons, ou nous les fuyons; une religion qui nous fait apercevoir tant de biens pour l'autre vie, et qui nous montre des moyens si clairs et

si faciles pour les gagner, et nous ne semblons connaître tout cela que pour en faire une espèce de mépris et de raillerie; une religion qui nous dépeint d'une manière si affreuse les tourments de l'autre vie, afin de nous les faire éviter, et nous semblons ne jamais avoir fait assez de mal pour nous les mériter. Mon Dieu, dans quel abîme d'aveuglement sommes-nous réduits! une religion qui ne cesse de nous avertir que nous devons continuellement travailler à nous corriger de nos défauts, à réprimer nos penchants pour le mal, et, bien loin de le faire, nous semblons chercher tout ce qui peut enflammer nos passions; une religion qui nous avertit que nous ne devons agir que pour le bon Dieu et toujours en vue de lui plaire, et nous n'avons dans ce que nous faisons que des vues humaines; nous voulons toujours que le monde en soit témoin, nous en loue, nous en félicite. Hélas! mon Dieu, quel aveuglement et quelle pauvreté! Et nous pourrions ramasser tant de biens pour le ciel, si nous voulions nous conduire selon les règles que nous en donne notre sainte religion!

Mais, écoutez encore les ennemis de notre sainte et divine religion comment ils nous accablent de reproches : Vous nous dites que votre Jésus-Christ, que vous croyez être votre Sauveur, vous assure qu'il regarderait comme fait à lui-même tout ce que vous feriez à votre frère, voilà une de vos croyances, et assurément cela est très-beau. Mais si cela est tel que vous nous dites, vous ne le croyez donc que pour insulter à Jésus-Christ lui-même? Vous ne le croyez donc que pour le déchirer et que pour l'outrager, et enfin, pour le maltraiter de la manière la plus cruelle dans la personne de votre prochain? Les moindres fautes contre la charité doivent être regardées, selon vos prin-

cipes, comme autant d'outrages faits à Jésus-Christ. Mais, dites, chrétiens, quel nom devons-nous donner à toutes ces médisances, à ces calomnies, à ces vengeances et à ces haines dont vous vous dévorez les uns les autres? vous êtes donc mille fois plus coupables envers la personne de Jésus-Christ que les Juifs eux-mêmes à qui vous reprochez sa mort! Non, M. F., les actions des peuples les plus barbares contre l'humanité, ne sont donc rien en comparaison de ce que nous faisons tous les jours contre les principes de la charité chrétienne. Voilà, M. F., une partie des reproches que nous font les ennemis de notre sainte religion.

Je n'ai pas, M. F., la force d'aller plus loin, tant cela est triste et déshonorant pour notre sainte religion qui est si belle, si consolante, si capable de nous rendre heureux même dès ce monde, en nous préparant un si grand bonheur pour l'éternité. Vous conviendrez avec moi, M. F., que si ces reproches ont déjà quelque chose de si humiliant pour un chrétien, quoiqu'ils ne soient faits que de la bouche des hommes, je vous laisse à penser (ce qu'ils seront) quand nous aurons le malheur de les entendre de la bouche de Jésus-Christ lui-même, lorsque nous paraîtrons devant lui pour lui rendre compte des œuvres que notre foi aurait dû produire en nous. Misérable chrétien, nous dira Jésus-Christ, où sont les fruits de cette foi dont j'avais enrichi votre âme? de cette foi dans laquelle vous avez vécu et dont vous récitez chaque jour le Symbole? Vous m'avez pris pour votre Sauveur et votre modèle. Voilà mes larmes et mes pénitences; où sont les vôtres? Quel fruit avez-vous retiré de mon sang adorable que j'ai fait couler sur vous par mes sacrements? De quoi vous a servi cette croix devant laquelle vous vous êtes pros-

terné tant de fois? Quelle ressemblance y a-t-il entre vous et moi? Qu'y a-t-il de commun entre vos pénitences et les miennes? entre votre vie et la mienne? Ah! misérable, rendez-moi compte de tout le bien que cette foi aurait produit en vous si vous aviez eu le bonheur de la faire fructifier! Venez, lâche et infidèle dépositaire, rendez-moi compte de cette foi précieuse et inestimable qui pouvait et qui aurait dû vous faire produire des richesses éternelles. Vous l'avez indignement alliée avec une vie toute charnelle et toute païenne. Voilà, misérable, mon Évangile, et voilà votre foi. Voilà mon humilité et mon anéantissement, et voilà votre orgueil. Voyez, malheureux, quelle ressemblance entre vous et moi! Voilà votre ambition et votre vanité. Voilà mon Évangile, et voilà votre foi. Voilà votre avarice avec mon détachement des choses de ce monde. Voilà votre dureté pour les pauvres et le mépris que vous en avez fait. Voilà ma charité et mon amour pour eux. Voilà toutes vos intempérances avec mes jeûnes et mes mortifications. Voilà toutes vos froideurs et toutes vos irrévérences dans le lieu saint avec le respect que j'ai fait paraître dans le temple de mon Père. Voilà toutes vos profanations, tous vos sacriléges et tous les scandales que vous avez donnés à mes enfants. Voilà toutes les œuvres que vous avez perdues avec toutes mes souffrances et mes tourments que j'ai endurés pour les sauver! Si vous avez été cause que mes ennemis ont blasphémé mon saint Nom, je saurai bien les punir. Mais, pour vous, je veux vous faire éprouver tout ce que ma justice pourra avoir de plus rigoureux. Oui, nous dit Jésus-Christ, les habitants de Sodome et de Gomorrhe seront traités avec moins de sévérité que ce peuple malheureux à qui j'ai tant fait de grâces et à qui mes lumières, mes grâces et

tous mes bienfaits ont été inutiles, et qui ne m'a payé que par la plus noire ingratitude.

Oui, M. F., les mauvais maudiront éternellement le jour où ils ont reçu le saint baptême, les pasteurs qui les ont instruits, les sacrements qui leur ont été administrés. Hélas! que dis-je! ce confessionnal, cette table sainte, ces fonts sacrés, cette chaire, cet autel, cette croix, cet évangile, ou pour mieux vous le faire comprendre, tout ce qui a été l'objet de sa foi sera l'objet de ses imprécations, de ses malédictions, de ses blasphêmes et de son désespoir éternel. O mon Dieu! quelle honte et quel malheur pour un chrétien de n'avoir été chrétien que pour mieux se damner et pour mieux faire souffrir un Dieu qui ne voulait que son bonheur éternel, qui n'a rien épargné pour cela, qui a quitté le sein de son père, qui est venu sur la terre se revêtir de notre chair et a passé toute sa vie dans les souffrances et les larmes, et qui est mort sur une croix pour moi. Il n'a cessé de me poursuivre par tant de bonnes pensées, tant d'instructions de la part de mes pasteurs, tant de remords de ma conscience. Après avoir péché, il s'est donné lui-même pour me servir de modèle, que pouvait-il faire de plus pour me procurer le ciel? Rien, non, rien de plus, si j'avais voulu, tout cela m'aurait servi à gagner le ciel que jamais je n'aurai. Revenons, M. F., de nos égarements, et tâchons de mieux faire que nous n'avons fait jusqu'à présent.

POUR LE JOUR DE NOËL.

(Deuxième Sermon) (1).

Sur le Mystère.

Evangelizo vobis gaudium magnum; natus est vobis hodie Salvator.

Je viens vous apporter une heureuse nouvelle; c'est qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur. (*S. Luc*, II, 11.)

APPRENDRE à un moribond qu'un habile médecin va le retirer des portes de la mort, et lui rendre une santé parfaite, quelle heureuse nouvelle, M. F.! Mais infiniment plus heureuse est celle que l'ange apporte à tous les hommes dans la personne des bergers. Le démon avait fait par le péché des blessures mortelles à notre âme. Il y avait mis trois passions funestes, d'où découlent toutes les autres : c'est-à-dire, l'orgueil, l'avarice et la sensualité. Oui, M. F., nous étions tous sous ces honteuses passions, comme des malades désespérés qui n'attendent que la mort éternelle, si Jésus-Christ n'était pas venu à notre secours. Mais ce tendre Sauveur vient au monde dans

(1) Ce sermon est, sur plusieurs points, semblable au précédent.

l'humiliation, dans la pauvreté, dans les souffrances, pour détruire cet ouvrage du démon et pour appliquer des remèdes efficaces aux cruelles blessures que nous avait faites cet ancien serpent. Oui, M. F., c'est ce tendre Sauveur plein de charité qui vient nous guérir et nous mériter la grâce d'une vie humble, pauvre et mortifiée; et pour nous exciter plus efficacement à la pratique de ces vertus, il veut lui-même nous en donner l'exemple. C'est ce que nous voyons d'une manière admirable dans sa naissance. Il nous prépare par ses humiliations et son obéissance un remède à notre orgueil; par son extrême pauvreté, un remède à notre amour pour les biens de ce monde; par son état de souffrances et de mortification, un remède à notre amour pour les plaisirs des sens, et, par là, nous rend la vie spirituelle et nous ouvre la porte du ciel. Grâce précieuse M. F., mais peu connue de la plus grande partie des chrétiens. Ce Messie, M. F., ce tendre Sauveur, vient au monde pour le sauver. Cependant, nous dit l'Évangile, personne ne veut le recevoir; il est obligé de naître dans une étable sur une poignée de paille. Non, M. F., nous ne pouvons nous empêcher de blâmer la conduite des Juifs envers ce divin Jésus. Mais, hélas! que la conduite que nous tenons envers lui est encore bien plus cruelle, puisque les Juifs ne le connaissaient pas pour le Messie, au lieu que nous le connaissons véritablement pour notre Dieu. Je vais donc, M. F., vous montrer 1° le grand bien que cette naissance nous procure, 2° qu'il est notre modèle dans tout ce que nous devons faire.

I. — Pour comprendre, M. F., la grandeur des biens que la naissance de Jésus-Christ nous a procurés, il faudrait pouvoir comprendre l'état malheureux où le péché d'Adam

nous avait précipités, ce que jamais nous ne pourrons. Je dis donc que la première plaie de notre cœur : c'est l'orgueil. Cette passion, M. F., si dangereuse, qui consiste dans un fond d'amour et d'estime de nous-mêmes, qui fait 1° que nous n'aimons à dépendre de personne, 2° que nous ne craignons rien tant que d'être humiliés aux yeux des hommes et 3° que nous cherchons tout ce qui peut nous relever dans leur esprit. Voilà, M. F., les funestes passions que Jésus-Christ vient combattre dans sa naissance par la plus profonde humilité. Non-seulement, il veut dépendre de son père et lui obéir en tout; il veut encore obéir aux hommes et dépendre en quelque sorte de leur volonté. En effet, l'empereur Auguste, soit par vanité, soit par intérêt, soit par caprice, ordonna que l'on fît le dénombrement de tous ses sujets, et que chaque famille en particulier se fît enregistrer dans l'endroit d'où elle tirait son origine. Mais l'obéissance de Jésus fut si grande, qu'à peine eût-on publié l'édit, la Sainte Vierge et saint Joseph se mirent en chemin. Quelle leçon, M. F., Dieu obéit à ses créatures et veut dépendre d'elles! Hélas! que nous en sommes éloignés! Que de vains prétextes ne cherchons-nous pas pour nous dispenser d'obéir aux commandements de Dieu, ou aux ordres de ceux qui tiennent sa place à notre égard! Quelle honte pour nous, ou plutôt, M. F., quel orgueil de ne vouloir jamais obéir; mais toujours commander, de croire que nous avons toujours droit et jamais tort!

Mais, allons plus loin, M. F., nous verrons quelque chose de plus. Après un voyage de plus de quarante lieues, Marie et Joseph arrivèrent à Bethléem. Dites-moi, lorsque cette ville reçut son Dieu, son Sauveur, devait-elle mettre des bornes aux honneurs qu'elle lui rendait? Ne devait-on pas dire dans ce moment comme dans son

entrée à Jérusalem : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, gloire lui soit rendue au plus haut des cieux! » Mais non. Ce tendre Sauveur ne venait que pour souffrir. Il a voulu commencer en naissant. Tout le monde les rebute; personne ne veut les loger. Voilà donc où est réduit le maître de l'univers, le roi du ciel et de la terre, méprisé, rejeté des hommes, réduit à emprunter aux animaux une demeure. Mon Dieu! quelle humiliation! Quel anéantissement! Non, M. F., rien ne nous est si sensible que les affronts, les mépris et les rebuts. Mais, si nous voulons considérer ceux que le Sauveur reçoit en naissant, aurons-nous bien le courage de nous plaindre, en voyant le Fils de Dieu réduit à une telle humiliation? Apprenons, M. F., à souffrir tout ce qui pourra nous arriver, avec patience, et en esprit de pénitence. Quel bonheur pour un chrétien de pouvoir imiter en quelque chose son Dieu et son Sauveur!

Allons plus loin et nous verrons que Jésus-Christ, bien loin de vouloir chercher ce qui pouvait le relever aux yeux des hommes veut, au contraire, naître dans l'obscurité, dans l'oubli. Il veut seulement que de pauvres bergers soient instruits de sa naissance par un ange qui vient leur annoncer cette heureuse nouvelle. Dites-moi, M. F., après un tel exemple qui de nous pourrait encore conserver un cœur enflé, animé, rempli de vanité; et désirer l'estime, les louanges, la considération du monde? Voyez, M. F., et contemplez ce tendre enfant; voyez-le déjà versant des larmes d'amour, qui pleure nos péchés, nos maux. Ah! M. F., quel exemple de pauvreté, d'humilité, de détachement des biens de la vie! Travaillons, M. F., à devenir humbles, méprisables à nos yeux, nous dit saint Augustin, si un Dieu a tant méprisé toute chose créée, comment pourrions-nous les aimer? S'il avait été

permis de les aimer, Celui qui s'est fait homme pour nous l'aurait bien commandé. Voilà, M. F., le remède que le divin Sauveur applique à notre première plaie, qui est l'orgueil. Mais nous en avons une deuxième qui n'est pas moins dangereuse, c'est l'avarice.

Cette deuxième plaie que le péché a faite dans le cœur de l'homme, c'est l'avarice; je veux dire l'amour déréglé des richesses et des biens de cette vie. Hélas! que cette passion fait de ravages dans le monde! Saint Paul qui le connaissait encore bien mieux que nous, dit qu'elle est la source de toutes sortes de vices. N'est-ce pas en effet de ce maudit intérêt que viennent les injustices, les envies, les haines, les parjures, les procès, les querelles, les animosités, et la dureté pour les pauvres? D'après cela, M. F., pouvons-nous être étonnés que Jésus-Christ, qui vient sur la terre pour guérir les passions des hommes, naisse dans la plus grande pauvreté, dans les privations de toutes les commodités qui paraissent si nécessaires à l'homme. D'abord nous voyons qu'il choisit une mère pauvre. Il veut passer pour le fils d'un pauvre artisan. Comme les prophètes avaient annoncé qu'il naîtrait de la famille royale de David, afin de concilier cette noble origine avec son amour pour la pauvreté, il permet qu'au moment de sa naissance, cette illustre famille tombât dans l'indigence. Il ne s'en tint pas là, Marie et Joseph, quoique bien pauvres, avaient une chétive maison à Nazareth; c'en est trop pour lui, il ne veut pas naître dans un lieu qui leur appartenait; et pour cela il oblige sa sainte Mère de faire le voyage de Bethléem dans le temps où elle le devait mettre au monde. Cependant, dans Bethléem qui était la patrie de David son père, il nous semble qu'il aurait dû trouver quelque ressource, surtout parmi ses parents. Mais

non, personne ne veut le reconnaître, personne ne veut lui prêter un logement. Pour lui, il n'y a rien. Dites-moi où il va aller ce divin Sauveur pour se mettre à l'abri des injures du temps, puisque toutes les places sont prises? Joseph et Marie se présentent dans plusieurs auberges; mais non! ils sont pauvres, et pour eux il n'y a point de place! Ah! aimable Sauveur, dans quel état de mépris et d'abandon ne te vois-je pas réduit!

Joseph et Marie s'empressent de chercher de tous côtés. Enfin, ils aperçoivent une étable où les animaux se retirent dans les mauvais temps; c'est dans l'hiver, c'était tout ouvert, presque autant que dans les rues. Eh quoi! M. F., une étable pour la demeure d'un Dieu! Oui, M. F., oui, c'est là où Dieu veut naître. Il ne tenait qu'à lui de naître dans les palais les plus magnifiques; mais non, son amour pour la pauvreté ne serait pas satisfait; une étable sera son palais, une crèche son berceau, un peu de paille composera tout son lit, de misérables langes seront tous ses ornements, et de pauvres bergers formeront sa cour. Dites-moi, M. F., pouvait-il nous donner une plus belle leçon du mépris que nous devons faire des biens et des richesses de ce monde? Pouvait-il nous mieux faire comprendre l'amour que nous devons avoir pour la pauvreté et le mépris? Venez, M. F., vous qui êtes tant attachés aux choses de la terre, écoutez la leçon que ce divin Sauveur vous donne, et si vous ne l'entendez pas encore parler, nous dit saint Bernard, écoutez cette étable, écoutez son berceau, et les langes qui l'enveloppent! Que nous dit tout cela? Ce que Jésus-Christ vous dira un jour lui-même : « Malheur à vous, riches du siècle. » Ah! qu'il est difficile à ceux qui attachent leur cœur aux biens de ce monde, de se sauver. Mais, me direz-vous, pourquoi est-il si difficile à ceux

qui sont riches de cœur de se sauver? C'est, M. F., que les personnes riches, si elles n'ont pas le cœur détaché de leurs biens, sont remplies d'orgueil, méprisent les pauvres, s'attachent à la vie présente, sont dénuées d'amour de Dieu : disons mieux, les richesses sont l'instrument de toutes les passions.

Ah! malheur aux riches puisqu'il leur est si difficile de se sauver. Prions donc, M. F., cet enfant couché sur une poignée de paille, privé de tout ce qui est nécessaire, même à la vie de l'homme. Prenons bien garde, M. F., de ne jamais attacher nos cœurs à des choses si viles et si méprisables, puisque si nous avons le malheur de ne pas bien savoir en user, elles seront la perte de notre pauvre âme. Que notre cœur soit pauvre, afin de pouvoir prendre part à la naissance de ce Sauveur. Vous voyez qu'il n'appelle que les pauvres, et les riches ne viennent que longtemps après, pour nous apprendre que les richesses nous éloignent de Dieu, presque sans que nous nous en apercevions.

Nous pouvons convenir que cet état du Sauveur doit être bien consolant pour les pauvres, puisqu'ils ont un Dieu pour leur père, leur modèle et leur ami. Mais les pauvres doivent, s'ils veulent recevoir la récompense promise aux pauvres, qui est le royaume des cieux; ils doivent imiter leur Sauveur, endurer, supporter leur pauvreté en esprit de pénitence, ne point murmurer, ne point porter envie aux riches, mais au contraire, les plaindre, parce qu'ils sont beaucoup en danger pour leur salut; ils ne doivent pas médire contre eux, mais suivre l'exemple de Jésus-Christ, qui est réduit à la dernière misère, quoique bien volontaire. Il ne se plaint pas, au contraire, il verse des larmes sur le malheur des riches; par là, M. F., il a guéri les deux plaies que le péché

nous a faites. Il va plus loin, il veut encore guérir la troisième plaie que le péché nous a faite, qui est la sensualité.

La sensualité consiste dans l'amour déréglé des plaisirs que nous goûtons par les sens. C'est de cette funeste passion que naissent l'excès dans le boire et le manger, l'amour de ses aises, des commodités de la vie molle, et l'impureté; en un mot, tout ce que la loi de Dieu nous a défendu. Que fait notre Sauveur pour nous guérir de cette dangereuse maladie et de ce vice? Il naît, M. F., dans les souffrances, les larmes et les mortifications. Il naît, durant la nuit, dans la saison la plus rigoureuse de l'année. A peine est-il né, qu'il est couché sur une poignée de paille et dans une pauvre étable tout ouverte. Ah! homme sensuel, gourmand, impudique, entrez dans ce réduit de misère, et vous verrez ce que fait un Dieu pour vous guérir (1). Croyez-vous, M. F., que c'est là votre Dieu, votre Sauveur, votre tendre Rédempteur? Oui, me direz-vous. Mais, si vous le croyez, vous devez l'imiter. Hélas! que notre vie est éloignée de la sienne! Hélas! vous le voyez, M. F., il souffre, et vous ne voulez rien souffrir. Il se sacrifie pour votre salut, et vous ne voulez rien faire pour le gagner. Hélas! comment vous comportez-vous dans son service? Tout vous rebute, tout vous incommode; à peine vous voit-on faire vos Pâques; vos prières sont ou manquées, ou mal faites; à peine vous voit-on assister aux saints offices, encore, M. F., comment vous y comportez-vous? Ah! que les larmes, que les souffrances de ce divin Enfant, vous

(1) Flagellation de Jésus-Christ, exemple du libertin dans le tombeau. Père le Jeune, t. XII, p. 210. (*Note du Vén.*)

sont de terribles menaces. Malheur à vous! Ah! malheur à vous qui riez maintenant, parce qu'un jour viendra où vous verserez des larmes; et ces larmes seront d'autant plus cuisantes qu'elles ne tariront jamais. Le royaume des cieux, nous dit-il, souffre violence; il n'est que pour ceux qui se la font continuellement. Heureux, nous dit ce tendre Sauveur, heureux ceux qui pleurent en ce monde, parce qu'un jour ils seront consolés. Que celui qui prend Jésus-Christ pour modèle depuis son berceau jusqu'à la croix est heureux! Qu'il a de quoi s'encourager! qu'il a de quoi imiter! que d'armes puissantes pour repousser le démon! Disons mieux : la vie de l'imitation de Jésus-Christ est une vie de saint.

L'histoire nous en fournit un bel exemple; nous y voyons qu'une veuve qui avait peu de bien, mais qui avait de la vertu et du zèle pour le salut de ses enfants, avait une fille âgée de dix ans, nommée Dorothée. Cette petite fille était vive, portée à la dissipation; la mère craignait que cette enfant ne se perdît avec ses petites compagnes; elle la mit en pension chez une maîtresse bien vertueuse pour la former à la vertu. Elle y fit des progrès admirables dans la piété et retint dans son cœur tous les bons avis que sa bonne maîtresse lui avait donnés; mais surtout de se proposer Jésus-Christ pour modèle dans toutes ses perfections. Lorsqu'elle fut rendue à sa mère, elle fut l'exemple et la consolation de toute sa famille. Elle ne se plaignait jamais de rien, elle était patiente, douce, obéissante, toujours contente, d'une humeur égale dans ses travaux et dans les croix qui lui arrivaient, chaste, ennemie de toute vanité, respectant tout le monde, ne parlant mal de personne, aimant à rendre service, toujours unie à Dieu.

Une telle conduite la rendit bientôt un objet d'estime à toute la paroisse; mais, comme d'ordinaire, les faux sages qui sont aveugles et orgueilleux, en furent fâchés, parce que sans le savoir, ils ne sont vertueux et sages que parce que tous les estiment; ils ne peuvent en souffrir d'autres, crainte qu'on ne fasse plus attention à eux, et que l'on ne tourne toute l'estime de leur côté. C'est ce qui arriva à cette jeune fille. Quelques compagnes envieuses entreprirent de noircir sa réputation, la traitèrent d'hypocrite, et de fausse dévote. Mais, Dorothée recevait cela sans se plaindre; elle le souffrit pour l'amour de Jésus-Christ et ne laissa pas de toujours bien aimer celles qui la calomniaient. Mais, son innocence fut connue, et tout le monde en eut encore plus d'estime. Le curé de la paroisse, admirant en elle les heureux effets de la grâce et le fruit que faisait cette jeune fille parmi celles qui la fréquentaient, lui dit un jour : « Dorothée, je vous prie de me dire en confiance, comment vous vivez, comment vous vous comportez avec vos compagnes? » — « Monsieur, lui répondit-elle, il me semble que je fais peu de chose, en comparaison de ce que je devrais faire. Je me suis toujours souvenue d'un avis que ma maîtresse m'a donné lorsque je n'avais encore que douze ans. Elle me répétait plusieurs fois de me proposer Jésus-Christ pour modèle dans toutes mes actions et dans toutes mes peines. C'est ce que j'ai tâché de faire. Voici comment je le fais : Lorsque je m'éveille et que je me lève, je me représente l'Enfant Jésus qui, à son réveil, s'offrait à Dieu son Père en sacrifice; pour l'imiter, je m'offre en sacrifice à Dieu, en lui consacrant ma journée, et tous mes travaux, et toutes mes pensées. Lorsque je prie, je me représente Jésus priant son Père au jardin des Olives la face contre terre, et, dans mon

cœur, je m'unis à cette divine disposition. Lorsque je travaille, je pense que Jésus-Christ, aussi fatigué, travaille pour mon salut, et, loin de me plaindre, j'unis avec amour et avec résignation mes travaux aux siens. Quand on me commande quelque chose, je me représente Jésus-Christ qui était soumis, obéissant à la sainte Vierge et à saint Joseph, et, dans ce moment, j'unis mon obéissance à la sienne. Si l'on me commande quelque chose de dur et de pénible, je pense aussitôt que Jésus-Christ s'est soumis à la mort de la croix pour nous sauver; ensuite, j'accepte de bon cœur tout ce qu'on me commande, quelque difficile qu'il soit. Si l'on parle de moi, si l'on me dit des duretés et des injures, je ne réponds rien, je souffre en patience, me souvenant que Jésus-Christ a souffert en silence et sans se plaindre les humiliations, les calomnies, les tourments, et les opprobres les plus cruels; je pense alors que Jésus était innocent et ne méritait pas ce qu'on lui faisait souffrir, au lieu que je suis une pécheresse, et j'en mérite bien plus que l'on ne peut m'en faire souffrir. Lorsque je prends mes repas, je me représente Jésus prenant les siens avec modestie et frugalité pour travailler à la gloire de son Père. Si je mange quelque chose de dégoûtant, je pense aussitôt au fiel que Jésus-Christ a goûté sur la croix, et je lui fais le sacrifice de ma sensualité. Quand j'ai faim, ou que je n'ai pas de quoi me rassasier, je ne laisse pas que d'être contente, en me souvenant que Jésus-Christ a passé quarante jours et quarante nuits, et qu'il a souffert une faim cruelle pour mon amour et pour expier les intempérances des hommes. Lorsque je prends quelques moments de récréation, que je suis à causer avec quelqu'un, je me représente combien Jésus-Christ était doux, affable avec

tous. Si j'entends de mauvais discours, ou que je voie faire quelque péché, j'en demande aussitôt pardon à Dieu, en me représentant combien Jésus-Christ avait le cœur percé de douleur, quand il voyait son Père offensé. Lorsque je pense aux péchés sans nombre que l'on commet dans le monde, combien Dieu est outragé sur la terre, j'en gémis, en soupirant; je m'unis aux dispositions de Jésus-Christ, qui disait à son Père en parlant de l'homme : « Ah! mon Père, le monde ne vous connaît pas. » Lorsque je vais me confesser, je me représente Jésus qui pleure mes péchés au jardin des Oliviers et sur la croix. Si j'assiste à la sainte Messe, j'unis aussitôt mon esprit et mon cœur aux saintes intentions de Jésus, qui se sacrifie sur l'autel pour la gloire de son Père, pour l'expiation des péchés des hommes et pour le salut de tous. Lorsque j'entends chanter quelque cantique et que j'entends chanter les louanges de Dieu, je me réjouis en Dieu, je me représente ce glorieux cantique et cette heureuse soirée que Jésus-Christ passa avec ses apôtres, après l'institution du sacrement adorable. Lorsque je vais prendre mon repos, je me représente Jésus-Christ qui ne prenait le sien, que pour prendre de nouvelles forces pour la gloire de son Père, ou bien je me représente que mon lit est bien différent de la croix sur laquelle Jésus-Christ se coucha comme un agneau en offrant à Dieu son esprit et sa vie; ensuite je m'endors en disant ces paroles de Jésus-Christ sur la croix : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains. » Le curé, ne pouvant se lasser d'admirer tant de lumière dans une jeune villageoise, lui dit : « O Dorothée, que vous êtes heureuse! que de consolations n'avez-vous pas dans votre état! » — « Il est vrai que j'ai des consolations dans le service de

Dieu; mais je vous avoue que j'ai bien des combats à soutenir : il me faut faire de grandes violences, pour supporter les railleries de ceux qui se moquent de moi, et pour surmonter mes passions qui sont très-vives. Si le bon Dieu me fait des grâces, il permet aussi que j'aie bien des tentations. Tantôt, je suis dans le chagrin; tantôt, le dégoût pour la prière m'accable. » — « Que faites-vous, lui dit le curé, pour surmonter vos répugnances, et vos tentations? » — « Lorsque je suis, lui dit-elle, dans les tortures de l'esprit, je me représente le Sauveur au jardin des Olives, abattu, torturé et affligé jusqu'à la mort; ou bien je me le représente, délaissé et sans consolation sur la croix, et, m'unissant à lui, je dis aussitôt ces paroles qu'il prononça lui-même dans le jardin des Olives : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite. » Quant à mes tentations, lorsque je sens quelque attrait d'aller dans certaines compagnies, dans les veillées, dans les danses et les divertissements dangereux, ou bien lorsque j'ai de violentes tentations de consentir à quelque péché, je me représente Jésus-Christ qui me dit ces paroles : Eh! quoi, ma fille, veux-tu donc me quitter, pour te livrer au monde et à ses plaisirs? veux-tu me reprendre ton cœur pour le donner à la vanité et au démon? N'y-a-t-il pas déjà assez de personnes qui m'offensent? veux-tu te mettre de leur parti et abandonner mon service? Aussitôt, je lui réponds du fond du cœur : Non, mon Dieu, jamais je ne vous abandonnerai, je vous serai fidèle jusqu'à la mort! Où irai-je, Seigneur, en vous quittant, puisque vous avez les paroles de la vie éternelle. Ces paroles me remplissent dans le moment de force et de courage. » — « Dans les conversations que vous avez avec vos compagnes, lui dit le curé, de quoi vous entretenez-vous? » — « Je les

entretiens des mêmes choses dont j'ai pris la liberté de vous entretenir, je leur dis de se proposer Jésus-Christ pour modèle dans toutes leurs actions, de se souvenir dans leurs prières, dans leurs repas, dans le travail, dans les conversations, dans les peines de la vie, comme Jésus-Christ se comporterait lui-même dans ces occasions, et de toujours s'unir à ses divines intentions; je leur dis que je me sers de cette sainte pratique et que je m'en trouve bien, qu'il n'y a rien de plus grand et de plus noble que de vouloir suivre et imiter Jésus-Christ, et qu'il n'y a rien de plus doux que de servir un si bon Maître. »

Oh! heureuse, M. F., l'âme qui a pris Jésus-Christ pour son guide, son modèle et son bien-aimé! Que de grâces, que de consolations qui ne se trouvent jamais dans le service du monde! Voilà, M. F., les consolations que vous auriez si vous vouliez vous donner la peine de bien élever vos enfants et leur inspirer, non pas la vanité et l'amour des plaisirs du monde, mais de prendre Jésus-Christ pour modèle dans tout ce qu'ils font. Oh! les enfants heureux! Oh! les parents chéris de Dieu!

II. — Oui, M. F., ce n'est pas seulement pour nous racheter que Jésus-Christ est venu, mais encore pour nous servir d'exemple. Il nous dit : « Je suis venu chercher et sauver ce qui était perdu; » et dans un autre endroit, il nous dit : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez ce que vous voyez que j'ai fait. » Lorsque saint Jean baptisait Jésus-Christ au Jourdain, il entendit le Père éternel qui dit : « Voici, mon fils bien-aimé, écoutez-le. » Il veut que nous écoutions ses paroles, et que nous imitions ses vertus. Il ne les a pratiquées que pour nous montrer ce que nous devions faire.

Puisque les chrétiens sont des enfants de Dieu, ils doivent marcher sur les traces de leur maître qui est Jésus-Christ lui-même. Saint Augustin nous dit qu'un chrétien qui ne veut pas imiter Jésus-Christ ne mérite pas de porter le nom de chrétien. Il nous dit dans un autre endroit : L'homme est créé pour imiter Jésus-Christ qui s'est fait homme, afin de se rendre visible et que nous puissions l'imiter. Au jour du jugement, nous serons examinés pour voir si notre vie a été conforme à celle de Jésus-Christ, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Tous les saints qui sont entrés dans le ciel, n'y sont entrés que parce qu'ils ont imité Jésus-Christ. Un bon chrétien doit imiter sa charité, qui est une vertu qui nous porte à aimer Dieu de tout notre cœur et le prochain comme nous-même. Jésus-Christ aime son père depuis l'instant de sa conception jusqu'à sa mort, en disant : Je fais toujours le bon plaisir de mon père. Il ne s'est pas contenté de le dire, mais il a donné sa vie pour réparer les outrages que le péché lui avait fait. Il aime son prochain, non-seulement comme lui-même, mais plus que lui-même, puisqu'il a donné son sang et sa vie pour nous tirer de l'enfer. Nous devons, à l'exemple de Jésus-Christ, aimer le bon Dieu de tout notre cœur; le préférer à tout, ne rien aimer que par rapport à lui. Nous devons aimer notre prochain comme nous-même, c'est-à-dire lui souhaiter tout ce que nous voudrions que l'on nous souhaitât à nous-même, faire tout ce qui dépend de nous pour l'aider à sauver sa pauvre âme.

En deuxième lieu : il nous faut imiter sa pauvreté et son détachement des choses de la vie. Vous voyez, M. F., qu'il naît pauvre, qu'il a vécu pauvre, et qu'il est mort pauvre, puisqu'avant de mourir, il a permis qu'on lui

arrachât tous ses habits. Pendant toute sa vie, il n'a jamais rien eu à lui en particulier. Ah! bel exemple du mépris des choses de la terre!

En troisième lieu : nous devons imiter sa douceur. Il nous dit : « Apprenez de moi, que je suis doux et humble de cœur. » Saint Bernard nous dit qu'il a la douceur dans son nom qui est celui de Jésus. Lorsque les apôtres voulaient faire descendre le feu du ciel sur une ville de Samarie, qui n'avait pas voulu recevoir le Sauveur : voulez-vous, lui dirent ses disciples, que nous disions au feu du ciel de descendre sur cette ville? Notre Seigneur leur répondit : « Vous ne savez pas ce que vous demandez; le Fils de l'homme n'est pas venu sur la terre pour perdre les âmes, mais pour les sauver. » Imitons sa douceur envers Dieu, en recevant avec douceur tout ce qui nous viendra de sa part, peines, chagrins et autres maux. Soyons bons envers notre prochain, ne point nous laisser aller à la colère contre lui; mais le traiter avec bonté, avec charité. Soyons aussi doux à l'égard de nous-même; ne jamais agir par caprice, par colère; si nous tombons dans quelque faute, il ne faut pas nous emporter contre nous-même; mais nous humilier profondément devant Dieu et, sans trop nous tourmenter, continuer nos pratiques de religion. Bienheureux, nous dit Jésus-Christ, ceux qui ont le cœur doux parce qu'ils posséderont la terre, c'est-à-dire le cœur des hommes.

En quatrième lieu : nous devons imiter son humilité. Il nous dit lui-même : « Apprenez de moi que je suis humble de cœur. » Son humilité a été si grande que, quoiqu'il fût roi de tout le monde, il voulut passer pour le dernier de tous les hommes! Voyez combien il pratique l'humilité, en naissant dans une étable, aban-

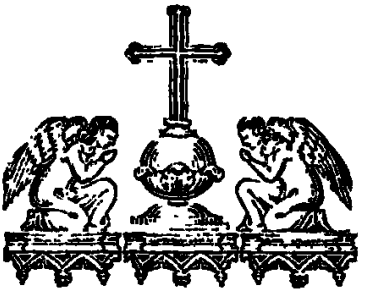
donné de tout le monde. Il a voulu être circoncis, c'est-à-dire passer pour un pécheur, lui qui était la sainteté même, incapable de jamais pécher; il a souffert qu'on l'appelât sorcier, magicien, séducteur; il a toujours caché ce qui pouvait le faire estimer aux yeux des hommes. Il a voulu laver les pieds à ses apôtres, et même au traître Judas, quoiqu'il sût bien qu'il le devait trahir; enfin, il a voulu être vendu comme un vil esclave, traîné la corde au cou par les rues de Jérusalem, comme s'il avait été le plus criminel du monde. Tâchez, M. F., d'imiter sa grande humilité en cachant le bien que vous faites, en souffrant avec patience les injures et les mépris, et toutes les persécutions que l'on pourra faire contre vous, à l'exemple de Jésus-Christ.

Nous devons encore imiter sa patience. Qu'il a été patient de rester neuf mois renfermé dans le sein de sa mère, lui que le ciel et la terre ne peuvent contenir! Quelle patience de converser parmi les hommes dont la plupart étaient endurcis et chargés de crimes! Quelle patience pendant toute sa passion! On le prend, on le lie, on le couvre de pierres, on le flagelle, on l'attache à la croix, on le fait mourir, sans qu'il ait dit une seule parole pour se plaindre. Imitons, M. F., cette patience lorsqu'on nous méprise et qu'on nous persécute à tort. Imitons encore sa prière. Il a prié en versant des larmes de sang. Ah! M. F., quel bonheur pour nous que la naissance de ce divin Sauveur! Nous n'avons qu'à marcher sur ses traces; nous n'avons plus qu'à faire ce qu'il a fait lui-même. Quelle gloire pour des chrétiens, d'avoir en Jésus-Christ un modèle de toutes les vertus que nous devons pratiquer, pour lui plaire et sauver notre âme! Pères et mères formez vos enfants sur ce beau modèle,

proposez-leur souvent les vertus de Jésus-Christ pour exemple (1).

Heureuse nouvelle que, du ciel, l'ange nous annonce dans la personne des bergers, puisque avec elle nous avons tout : le ciel, le salut de notre âme, et notre Dieu. Ce que je...

(1) Sainte Rose de Lima. *Pasteur apostolique*, t. II, p. 38. (*Note du Vén.*)



PREMIER DIMANCHE DE L'ANNÉE.

Domine, dimitte illam et hoc anno.

Seigneur, laissez-le encore une année sur la terre. (*S. Luc*, XIII, 8.)

Un homme, nous dit le Sauveur du monde, avait un figuier planté dans sa vigne, et venant pour y chercher du fruit, il n'en trouva point. Alors, il s'adressa au vigneron et lui dit : voilà déjà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier sans en trouver; coupez-le donc, pourquoi occupe-t-il encore la terre? Le vigneron lui répondit : Seigneur, laissez-le encore cette année, je labourerai autour, j'y mettrai du fumier, peut-être portera-t-il du fruit, sinon vous le couperez et le jetterez au feu. Non, M. F., non, cette parabole n'a pas besoin d'explication. C'est précisément nous qui sommes ce figuier que Dieu a planté dans le sein de son Église, et de qui il avait droit d'attendre de bonnes œuvres; mais jusqu'ici nous avons trompé son espérance. Indigné de notre conduite, il voulut nous ôter de ce monde et nous punir; mais Jésus-Christ, qui est notre véritable vigneron, qui cultive nos âmes avec tant de soin et qui est déjà notre médiateur, a demandé, en grâce, à son Père de nous laisser encore

cette année sur la terre, promettant à son Père qu'il redoublerait ses soins et qu'il ferait tout ce qu'il pourrait pour nous convertir. Mon Père, lui dit ce tendre Sauveur, encore cette année, ne les punissez pas si tôt; je les poursuivrai continuellement, tantôt par les remords de la conscience qui les dévoreront, tantôt par des bons exemples, tantôt par de bonnes inspirations. Je chargerai mes ministres de leur annoncer que je suis toujours prêt à les recevoir; que ma miséricorde est infinie. Mais si, malgré tout cela, ils ne veulent pas vous aimer, bien loin de les défendre contre votre justice, moi-même je me tournerai contre eux, en vous priant de les ôter de ce monde et de les punir. Prévenons, M. F., un si grand malheur, et profitons de cette miséricorde qui est infinie! M. F., passons saintement l'année que nous allons commencer : et, pour cela, évitons tous ces désordres qui ont rendu nos années passées si criminelles aux yeux de Dieu. C'est ce que je vais vous montrer d'une manière simple et familière, afin que, le comprenant bien, vous puissiez en profiter.

I. Pourquoi, M. F., notre vie est-elle remplie de tant de misères? Si nous considérons bien la vie de l'homme, ce n'est autre chose qu'une chaîne de maux : les maladies, les chagrins, les persécutions, ou enfin les pertes de biens nous tombent sans cesse dessus; de sorte que, de quelque côté que l'homme terrestre se tourne ou se considère, il ne trouve que croix et afflictions. Allez, interrogez depuis le petit jusqu'au plus grand, tous vous tiendront le même langage. Enfin, M. F., l'homme sur la terre, à moins qu'il ne se tourne du côté de Dieu, ne peut être que malheureux. Savez-vous pourquoi, M. F.? Non, me direz-vous. Eh bien! mon

ami, en voici la véritable raison. C'est que Dieu, ne nous ayant mis en ce monde que comme dans un lieu d'exil et de bannissement, il veut nous forcer par tant de maux à ne pas y attacher notre cœur et à soupirer après des biens plus grands, plus purs et plus durables que ceux que l'on peut trouver en cette vie. Pour mieux nous faire sentir la nécessité de porter nos vues vers les biens éternels, Dieu a donné à notre cœur des désirs si vastes et si étendus, que plus rien de créé n'est capable de pouvoir le contenter : c'est à ce point qu'il espère trouver quelque plaisir en s'attachant à des objets créés, à peine possède-t-il ce qu'il désirait avec tant d'ardeur, à peine l'a-t-il goûté, qu'il se tourne d'un autre côté, espérant trouver quelque chose de mieux. Il est donc contraint et forcé d'avouer, par sa propre expérience, que c'est inutilement qu'il veut mettre son bonheur ici-bas dans les choses périssables. S'il espère avoir quelque consolation dans ce monde, ce ne sera qu'en méprisant les choses qui sont si passagères et de si peu de durée, et en tendant vers la fin noble et heureuse pour laquelle Dieu l'a créé. Voulez-vous être heureux, mon ami? Regardez le ciel : c'est là où votre cœur trouvera de quoi se rassasier pleinement.

Pour vous prouver cela, M. F., je n'aurais qu'à interroger un enfant et lui demander pour quelle raison Dieu l'a créé et mis au monde; il me répondrait : pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen gagner la vie éternelle. Mais ces biens, ces plaisirs, ces honneurs, qu'en devez-vous donc faire? Il me dirait encore : tout cela n'existe que pour être méprisé, et tout chrétien qui est fidèle aux engagements qu'il a contractés avec Dieu sur les fonts sacrés du baptême, les méprise et les foule sous les pieds. Mais, me direz-vous encore,

que devons-nous donc faire? de quelle manière devons-nous nous conduire pour arriver à la fin heureuse pour laquelle nous sommes créés au milieu de tant de misères? Eh! mes amis, rien de plus facile, tous les maux que vous éprouvez sont les véritables moyens pour vous y conduire : je vais vous le montrer d'une manière claire comme le jour dans son midi. D'abord, je vous dirai que Jésus-Christ par ses souffrances et sa mort a rendu tous nos actes méritoires, de sorte que pour un bon chrétien, il n'y a pas un mouvement de notre cœur et de notre corps qui ne soit récompensé si nous le faisons pour lui. Peut-être pensez-vous encore : cela n'est pas assez clair. Eh bien! si cela ne suffit pas, commençons la matière. Suivez-moi un instant, et vous allez savoir la manière de rendre toutes vos actions méritoires pour la vie éternelle, sans rien changer à votre manière d'agir. Il faut seulement tout faire en vue de plaire à Dieu, et j'ajouterai qu'au lieu de rendre vos actions plus pénibles en les faisant pour Dieu, au contraire elles n'en seront que plus douces et plus légères. Le matin, en vous éveillant, pensez aussitôt à Dieu, et faites vite le signe de la croix en lui disant : Mon Dieu, je vous donne mon cœur, et puisque vous êtes si bon que de me donner encore un jour, faites-moi la grâce que tout ce que je ferai, ne soit que pour votre gloire et le salut de mon âme. Hélas! devons-nous dire en nous-mêmes, combien qui, depuis hier sont tombés en enfer, qui, peut-être, étaient moins coupables que moi : il faut donc que je fasse mieux que je n'ai fait jusqu'à présent.

Dès ce moment, il faut offrir à Dieu toutes vos actions de la journée en lui disant : Recevez, ô mon Dieu, toutes les pensées, toutes les actions que je ferai en

union avec ce que vous avez enduré pendant votre vie mortelle pour l'amour de moi. C'est ce que vous ne devez jamais oublier; car, afin que nos actions soient méritoires pour le ciel, il faut que nous les ayons offertes au bon Dieu, sans quoi elles seront sans récompense. Quand l'heure de vous lever sera venue, levez-vous promptement : prenez bien garde de ne pas écouter le démon qui vous tentera de rester encore quelque temps au lit, afin de vous faire manquer votre prière, ou de vous la faire faire avec distraction, par la pensée que l'on vous attend, ou que votre ouvrage presse. Lorsque vous vous habillez, faites-le avec modestie, pensez que Dieu a les yeux fixés sur vous, et que votre bon ange gardien est à côté de vous, comme vous ne pouvez pas en douter. Mettez-vous de suite à genoux, n'écoutez pas encore le démon qui vous dit de remettre votre prière à un autre moment, afin de vous faire offenser Dieu dès le matin; au contraire, faites votre prière avec autant de respect et de modestie que vous le pourrez. Après votre prière, prévoyez les occasions que vous pourriez avoir d'offenser Dieu pendant la journée, afin de l'éviter. Prenez ensuite quelque résolution que vous vous efforcerez d'exécuter dès le premier moment : comme, par exemple, de faire votre travail en esprit de pénitence, d'éviter les impatiences, les murmures, les jurements, de retenir votre langue. Le soir, vous examinerez si vous y avez été fidèles; si vous y avez manqué, il faut vous imposer quelque pénitence pour vous punir de vos infidélités, et vous êtes sûrs que, si vous vous servez de cette pratique, vous serez bientôt venus à bout de vous corriger de tous vos défauts.

Lorsque vous allez travailler, au lieu de vous occuper

de la conduite de l'un et de l'autre, occupez-vous de quelques bonnes pensées, comme de la mort : en pensant que bientôt vous allez sortir de ce monde; vous examinerez quel bien vous y faites depuis que vous y êtes; vous gémirez surtout des jours perdus pour le ciel, ce qui vous portera à redoubler vos bonnes œuvres, vos pénitences, vos larmes; ou bien, du jugement; que peut-être, avant que la journée finisse, vous allez rendre compte de toute votre vie, et que ce moment décidera de votre sort, ou éternellement malheureux, ou éternellement bienheureux; ou au feu de l'enfer, dans lequel brûlent ceux qui ont vécu dans le péché, ou au bonheur du paradis, qui est la récompense de ceux qui ont été fidèles à servir Dieu; ou bien, si vous voulez, entretenez-vous de la laideur du péché qui nous sépare de Dieu, qui nous rend les esclaves du démon en nous jetant dans un abîme de maux éternels.

Mais, me direz-vous, nous ne pouvons pas faire toutes ces méditations. Eh bien! voyez la bonté de Dieu, vous ne savez pas méditer ces grandes vérités? Eh bien! faites quelques prières, dites votre chapelet. Si vous êtes père ou mère de famille, dites-le pour vos enfants, afin que le bon Dieu leur fasse la grâce d'être de bons chrétiens qui feront votre consolation en ce monde et votre gloire en l'autre! Et les enfants doivent le dire pour leurs pères et mères, afin que Dieu les conserve et les élèvent bien chrétiennement. Ou bien priez pour la conversion des pécheurs, afin qu'ils aient le bonheur de revenir à Dieu. Et par là, vous éviterez un nombre infini de paroles inutiles, ou peut-être même des propos qui souvent ne sont pas des plus innocents. Il faut, M. F., vous accoutumer de bonne heure à employer saintement le temps. Souvenez-vous

que nous ne pouvons pas nous sauver sans y penser, et que, s'il y a une affaire qui mérite qu'on y pense, c'est bien l'affaire de notre salut, puisque Dieu ne nous a mis sur la terre que pour cela.

Il faut, M. F., avant de commencer votre travail, ne jamais manquer de faire le signe de la croix, et ne pas imiter ces gens sans religion qui n'osent pas à cause qu'ils sont en compagnie. Offrez tout simplement vos peines au bon Dieu, et renouvelez de temps en temps cette offrande, par là, vous aurez le bonheur d'attirer la bénédiction du Ciel sur vous et sur tout ce que vous ferez. Voyez, M. F., combien d'actes de vertu vous pouvez pratiquer en vous comportant de cette manière, sans rien changer à ce que vous faites. Si vous travaillez en vue de plaire à Dieu, d'obéir à ses commandements qui vous ordonnent de gagner votre pain à la sueur de votre front : voilà un acte d'obéissance. Si c'est pour expier vos péchés, vous faites un acte de pénitence. Si c'est afin d'obtenir quelque grâce pour vous ou pour d'autres : voilà un acte de confiance et de charité. O combien, M. F., nous pouvons mériter chaque jour le ciel en ne faisant que ce que nous faisons; mais, le faisant pour Dieu et le salut de notre âme! Qui vous empêche, lorsque vous entendez sonner les heures, de penser à la brièveté du temps et de dire en vous-même : les heures passent et la mort s'avance, je cours vers l'éternité. Suis-je bien prêt à paraître devant le tribunal de Dieu? Ne suis-je pas en état de péché? Et, M. F., si vous aviez ce malheur, faites vite un acte de contrition pour témoigner à Dieu votre regret, et ensuite prenez vite la résolution d'aller vous confesser pour deux raisons. La première, c'est que, si vous veniez à mourir dans cet état, vous seriez damné tout net, et

toutes les bonnes œuvres que vous auriez faites seraient perdues pour le ciel. D'ailleurs, M. F., auriez-vous bien le courage de rester dans un état qui vous rend l'ennemi de votre Dieu qui vous aime tant? Lorsque vous vous reposez de vos fatigues, jetez les yeux vers ce beau ciel qui vous est préparé, si vous avez le bonheur de servir Dieu comme vous le devez, en vous disant à vous-même : O beau ciel, quand aurai-je le bonheur de vous posséder!

Cependant, M. F., il est vrai de dire que le démon ne laisse pas de faire tout ce qu'il peut pour nous porter au péché, puisque saint Pierre nous dit : « qu'il rôde sans cesse autour de nous comme un lion pour nous dévorer. » Il faut donc vous attendre, M. F., que tant que vous serez sur la terre, vous aurez des tentations. Mais que devez-vous faire lorsque vous sentez le démon qui voudrait vous porter au mal? le voici. Vite avoir recours à Dieu en lui disant : « Mon Dieu, venez à mon secours! Vierge sainte » aidez-moi, s'il vous plaît! ou bien : Mon saint ange » gardien, combattez pour moi l'ennemi de mon salut! » Faites vite ces réflexions : à l'heure de la mort voudrais-je avoir fait cela? Non, sans doute. Eh bien! il faut donc résister à cette tentation. Je pourrais bien maintenant me cacher aux yeux du monde; mais Dieu me voit. Lorsqu'il me jugera, que vais-je lui répondre, si j'ai eu le malheur de commettre ce péché? Il s'agit ici du paradis ou de l'enfer, lequel des deux veux-je choisir? Croyez-moi, M. F., faites ces petites réflexions toutes les fois que vous serez tentés, et vous verrez que la tentation diminuera à mesure que vous lui résisterez, et vous en sortirez victorieux. Ensuite, vous éprouverez vous-même que, s'il en coûte pour résister, l'on est bien ensuite dédommagé par la joie et les consolations que

l'on éprouve après avoir chassé le démon. Je suis sûr que plusieurs d'entre vous se disent en eux-mêmes que cela est bien vrai.

Les pères et mères doivent accoutumer leurs enfants de bonne heure à résister à la tentation, car l'on peut dire à tant de pères et de mères qu'il y a des enfants qui ont quinze et seize ans, et qui ne savent pas ce que c'est que de résister à une tentation, qui se laissent prendre aux piéges du démon comme des oiseaux dans les filets! D'où vient cela, sinon de l'ignorance ou de la négligence des parents. Mais peut-être, me direz-vous, comment voulez-vous que nous apprenions cela à nos enfants quand nous ne le savions pas? Mais, si vous n'êtes pas assez instruits, pourquoi êtes-vous donc entrés dans l'état du mariage, où vous saviez, ou du moins vous deviez savoir, que si le bon Dieu vous donnait des enfants, vous étiez obligés, sous peine de damnation, de les instruire de la manière dont ils devaient se conduire pour aller au ciel. Mon ami, n'était-ce pas assez que votre ignorance vous perdît sans en perdre d'autres avec vous? Si du moins, étant parfaitement convaincu que vous n'avez pas assez de lumières, pourquoi ne vous faites-vous pas instruire de vos devoirs par ceux qui en sont chargés? Mais, me direz-vous, comment oser dire à un pasteur que je suis peu instruit? il se moquera de moi. Il se moquera de vous, M. F., vous vous trompez, il se fera un plaisir de vous apprendre ce que vous devez savoir, et par conséquent à vos enfants. Vous devez encore leur apprendre à sanctifier leur travail, c'est-à-dire, à le faire, ni pour devenir riches, ni pour se faire estimer du monde, mais pour plaire à Dieu qui nous le commande pour expier nos péchés; par là, vous aurez la consolation de les voir devenir des enfants sages et obéissants,

qui feront votre consolation en ce monde et votre gloire dans l'autre. Vous aurez le bonheur de les voir craignant Dieu et maîtres de leurs passions. Non, M. F., mon dessein n'est pas aujourd'hui de montrer aux pères et mères la grandeur de leurs obligations : elles sont si grandes et si terribles qu'elles méritent bien une instruction tout entière. Je leur dirai seulement en passant qu'ils doivent tous bien faire leurs efforts pour leur inspirer la crainte et l'amour de Dieu ; que leurs âmes sont le dépôt que Dieu leur a confié, dont un jour il faudra rendre un compte bien rigoureux.

Enfin, l'on doit terminer la journée par sa prière du soir, que l'on doit faire en commun autant qu'il est possible : car, M. F., rien n'est plus avantageux que cette pratique de piété, parce que Jésus-Christ nous dit lui-même que « si deux ou trois personnes s'unissent en-» semble pour prier en mon nom, je serai au milieu. » D'un autre côté, quoi de plus consolant pour un père de famille de voir chaque jour toute sa maison prosternée aux pieds de Dieu pour l'adorer et le remercier de ses bienfaits reçus pendant la journée, et, en même temps, pour gémir sur ses fautes passées? N'a-t-il pas lieu d'espérer que tous passeront saintement la nuit? Celui qui fait la prière ne doit pas aller trop vite, afin que les autres puissent le suivre, ni trop lentement, ce qui donnerait des distractions aux autres, mais tenir un juste milieu. A cette prière du soir, l'on doit ajouter un examen en commun, c'est-à-dire, s'arrêter un instant pour se remettre ses péchés devant les yeux. Voilà l'avantage de cet examen : il nous porte à la douleur de nos péchés, il nous inspire la résolution de n'y plus retomber et lorsque nous allons nous confesser, nous avons beaucoup plus de facilité à nous en rappeler. Enfin, si

la mort nous frappait, nous paraîtrions avec plus de confiance devant le tribunal de Dieu; puisque saint Paul nous dit que si nous nous jugeons nous-mêmes, Dieu nous épargnera dans ses jugements. Il serait encore à souhaiter, qu'avant d'aller vous coucher, vous fissiez une petite lecture de piété, du moins pendant l'hiver : cela vous donnerait quelques bonnes pensées qui vous occuperaient en vous couchant et en vous levant, et par là, vous graveriez plus parfaitement les vérités de votre salut dans votre cœur. Dans les maisons où l'on ne sait pas lire, eh bien! l'on peut dire le chapelet, ce qui attirerait la protection de la sainte Vierge. Oui, M. F., quand on a passé ainsi la journée, l'on peut prendre son repos en paix et s'endormir dans le Seigneur. Si, pendant la nuit, on s'éveille, l'on profite de ce moment pour louer et adorer Dieu. Voilà, M. F., le plan de vie que vous devez suivre, et le bon ordre que vous devez établir dans vos familles.

II. Voyons maintenant les désordres les plus communs et les plus dangereux qu'il faut éviter, et ensuite les obligations de chaque état en particulier. Je dis d'abord que les péchés, les désordres les plus communs sont les veilles, les jurements, les paroles et les chansons déshonnêtes. Je dis d'abord les veilles, oui, M. F., oui, ces assemblées nocturnes sont ordinairement l'école où les jeunes gens perdent toutes les vertus de leur âge, et apprennent toutes sortes de vices. En effet, M. F., quelles sont les vertus de la jeunesse? n'est-ce pas l'amour de la prière, la fréquentation des sacrements, la soumission à leurs parents, l'assiduité à leur travail, une admirable pureté de conscience, une vive horreur du péché honteux? Telles sont, M. F., les vertus que les jeunes

gens doivent s'efforcer d'acquérir. Eh bien! M. F., moi je vous dirai que quelque affermi que soit un jeune homme ou une jeune fille dans ces vertus, si ils ont le malheur de fréquenter certaines veillées, ou certaines compagnies, ils les auront bientôt toutes perdues. Dites-moi, M. F., vous qui en êtes témoins, qu'y entend-on, sinon les paroles les plus sales et les plus honteuses? qu'y voit-on, si ce n'est des familiarités entre les jeunes personnes qui font rougir la pudeur, et j'ose dire que quand ce seraient des infidèles, ils n'en feraient pas davantage. Et des pères et des mères en sont témoins, et n'en disent rien, et des maîtres et des maîtresses gardent le silence! Un faux respect-humain leur ferme la bouche! Et vous êtes chrétiens, vous avez de la religion, et vous espérez d'aller un jour au ciel! O mon Dieu, quel aveuglement! Peut-on bien le concevoir? Oui, pauvres aveugles, vous irez; mais ce sera en enfer: voilà où vous serez jeté.

Comment, vous vous plaignez de ce que vos bêtes périssent? Vous avez sans doute oublié tous ces crimes qui se sont commis pendant cinq ou six mois de l'hiver dans vos écuries? Vous avez oublié ce que dit l'Esprit-Saint : « que partout où le péché se commettra, la malédiction du Seigneur tombera. » Hélas! combien de jeunes gens qui auraient encore leur innocence s'ils n'avaient pas été à certaines veillées et qui, peut-être, ne reviendront jamais à Dieu. N'est-ce pas encore, au sortir de là, que vont courir les jeunes gens qui forment des liaisons, qui, le plus souvent, finissent par le scandale et la perte de la réputation d'une jeune fille? N'est-ce pas là que ces jeunes libertins, après avoir vendu leur âme au démon, vont encore perdre celles des autres? Oui, M. F., les maux qui en résultent sont incalculables. Si vous êtes chrétiens,

et que vous désiriez sauver vos âmes et celles de vos enfants et de vos domestiques, vous ne devez jamais tenir de veillées chez vous, à moins que vous n'y soyez, vous, un des chefs de la maison, pour empêcher que Dieu ne soit offensé. Lorsque vous êtes tous entrés, vous devez fermer la porte et n'y laisser entrer personne. Commencez votre veillée en récitant une ou deux dizaines de votre chapelet pour attirer la protection de la sainte Vierge, ce que vous pouvez en travaillant. Ensuite bannissez toutes ces chansons lascives ou mauvaises : elles profanent votre cœur et votre bouche qui sont les temples de l'Esprit-Saint; ainsi que tous ces contes qui ne sont que des mensonges, et qui, le plus ordinairement, sont contre des personnes consacrées à Dieu, ce qui les rend plus criminels. Et vous ne devez jamais laisser aller vos enfants dans les autres veillées. Pourquoi est-ce qu'ils vous fuient, sinon pour être plus libres? Si vous êtes fidèles à remplir vos devoirs, Dieu sera moins offensé, et vous, moins coupables.

Il y a encore un désordre d'autant plus déplorable qu'il est plus commun, ce sont les paroles libres. Non, M. F., rien de plus abominable, de plus affreux que ces paroles. En effet, M. F., quoi de plus contraire à la sainteté de notre religion que ces paroles impures? Elles outragent Dieu, elles scandalisent le prochain; mais pour parler plus clairement, elles perdent tout. Il ne faut souvent qu'une parole déshonnête pour occasionner mille mauvaises pensées, mille désirs honteux, peut-être même pour faire tomber dans un nombre infini d'autres infamies, et pour apprendre aux âmes innocentes le mal qu'elles avaient le bonheur d'ignorer. Eh quoi! M. F., un chrétien peut-il bien se laisser occuper l'esprit de telles horreurs, un chrétien, qui

est le temple de l'Esprit-Saint; un chrétien qui a été sanctifié par l'attouchement du corps adorable et par le sang précieux de Jésus-Christ! O mon Dieu, que nous connaissons peu ce que nous faisons en péchant! Si notre Seigneur vous dit que l'on peut connaître un arbre à son fruit, jugez d'après le langage de certaines personnes quelle doit être la corruption de leur cœur, et cependant rien de plus commun. Quelle est la conversation des jeunes gens? n'est-ce pas ce maudit péché! Ont-ils autre chose à la bouche? Entrez, oserai-je le dire avec saint Jean Chrysostôme, entrez dans ces cabarets, c'est-à-dire, dans ces repaires d'impureté; sur quoi roule la conversation, même parmi des personnes d'un certain âge? Ne vont-ils pas jusqu'à se faire gloire à celui qui en dira le plus! Leur bouche n'est-(elle) pas semblable à un *tuyau* dont l'enfer se sert pour vomir toutes les ordures de ses impuretés sur la terre, et entraîner les âmes à lui? Que font ces mauvais chrétiens, ou plutôt ces envoyés des abîmes? Sont-ils dans la joie? au lieu de chanter les louanges de Dieu, ce sont les chansons les plus honteuses qui devraient (faire) mourir un chrétien d'horreur. Ah! grand Dieu! qui ne frémirait pas en pensant au jugement que Dieu en portera. Si, comme Jésus-Christ nous l'assure lui-même, une seule parole inutile ne restera pas (sans) punition. Hélas! quelle sera donc la punition de ces discours licencieux, de ces propos indécents, de ces horreurs infâmes qui font dresser les cheveux? Voulez-vous concevoir l'aveuglement de ces pauvres malheureux, écoutez ces paroles : « Je n'ai point de mauvaise intention, vous disent-ils encore; c'est pour rire, ce ne sont que des bagatelles et des bêtises qui ne font rien. » Eh quoi! M. F., un péché aussi affreux aux yeux de Dieu, un péché, dis-je, que le

sacrilége seul peut surpasser! c'est une bagatelle pour vous! Oh! c'est que votre cœur est gâté et pourri par ce vice odieux. Oh non! non, l'on ne peut pas rire et badiner de ce que nous devrions fuir avec plus d'horreur qu'un monstre qui nous poursuit pour nous dévorer. D'ailleurs, M. F., quel crime d'aimer ce que Dieu veut que nous détestions souverainement! Vous me dites que vous n'avez point de mauvaise intention; mais dites-moi aussi, pauvre et misérable victime des abîmes, ceux qui vous entendent en auront-ils moins de mauvaises pensées et de désirs criminels? votre intention arrêtera-t-elle leur imagination et leur cœur? Parlez plus clairement en disant que vous êtes la cause de leur perte et de leur damnation éternelle. Oh! que ce péché jette des âmes en enfer! L'Esprit-Saint nous dit que ce maudit péché d'impureté a couvert la surface de la terre. Non, M. F., non, je ne vais pas plus loin en cette matière; j'y reviendrai dans une instruction, où j'essaierai de vous le dépeindre encore avec bien plus d'horreur. Je dis donc que les pères et mères doivent être très-vigilants à l'égard de leurs enfants ou domestiques, ne jamais faire ni dire quelque chose qui puisse donner atteinte à cette belle vertu de pureté. Combien d'enfant et de domestiques qui ne se sont adonnés à ce vice que depuis que leurs pères et mères leur en ont donné l'exemple! O combien d'enfants et de domestiques perdus par les mauvais (exemples) de leurs pères et mères, ou de leurs maîtres et maîtresses! Ah! il eût bien mieux valu pour eux qu'on leur plantât un poignard dans le sein!.... Du moins, ils auraient eu le bonheur d'être en état de grâce, ils seraient allés au ciel, au lieu que vous les jetez en enfer.

Les maîtres doivent être très-vigilants envers leurs do-

mestiques. S'ils en ont quelques uns qui soient libertins en paroles, la charité doit les porter à les reprendre deux ou trois fois avec bonté; mais, s'ils continuent, vous devez les chasser de chez vous, sinon vos enfants ne tarderont pas à leur ressembler. Disons même, un domestique de cette espèce est capable d'attirer toutes sortes de malédictions sur une maison.

Un autre désordre qui règne dans les ménages et entre les ouvriers, ce sont les impatiences, les murmures, les jurements. Eh bien! M. F., que gagnez-vous par vos impatiences et vos murmures? Vos affaires en vont-elles mieux? en souffrez-vous moins? N'est-ce pas tout le contraire? Vous en souffrez davantage, et ce qu'il y a encore de plus malheureux, c'est que vous en perdez tout le mérite pour le ciel. Mais, me direz-vous peut-être, cela est bien bon pour ceux qui n'ont rien à endurer; si vous étiez à ma place, vous feriez peut-être encore pis. Je conviens bien de tout cela, M. F., si nous n'étions pas chrétiens, si nous n'avions pas d'autre espérance que les biens et les plaisirs que nous pouvons goûter en ce monde. Si, dis-je, nous étions les premiers qui souffrions; mais, depuis Adam jusqu'à présent, tous les saints ont eu quelque chose à souffrir, et la plus grande partie, beaucoup plus que nous; mais ils ont souffert avec patience, toujours soumis à la volonté de Dieu, et à présent, leurs peines sont finies, leur bonheur qui est commencé ne finira jamais. Ah! M. F., regardons ce beau ciel, pensons au bonheur que Dieu nous y prépare, et nous endurerons tous les maux de la vie, en esprit de pénitence, avec l'espérance d'une récompense éternelle. Si vous aviez le bonheur, le soir, de pouvoir dire que votre journée est toute pour le bon Dieu!

Je dis que les ouvriers, s'ils veulent gagner le ciel, doivent souffrir avec patience la rigueur des saisons, la mauvaise humeur de ceux qui les font travailler; éviter ces murmures et ces jurements si communs entre eux et remplir fidèlement leur devoir. Les époux et les épouses doivent vivre en paix dans leur union, s'édifier mutuellement, prier l'un pour l'autre, supporter leurs défauts avec patience, s'encourager à la vertu par leurs bons exemples et suivre les règles saintes et sacrées de leur état, en pensant qu'ils sont les enfants des saints, et que, par conséquent, ils ne doivent pas se comporter comme des païens qui n'ont pas le bonheur de connaître le vrai (Dieu). Les maîtres doivent prendre les mêmes soins de leurs domestiques que de leurs enfants, en se rappelant ce que dit saint Paul : que s'ils n'ont pas soin de leurs domestiques, ils sont pires que des païens, ils seront punis plus sévèrement au jour du jugement. Les domestiques sont pour vous servir et vous être fidèles, et vous devez (les) traiter non comme des esclaves, mais comme vos enfants et vos frères. Les domestiques doivent regarder leurs maîtres comme tenant la place de Jésus-Christ sur la terre. Leur devoir est de les servir avec joie, de leur obéir de bonne grâce, sans murmures, et soigner leur bien comme le leur propre. Les domestiques doivent éviter entre eux ces actes extrêmement familiers qui sont si dangereux et si funestes à l'innocence. Si vous avez le malheur de vous trouver dans une de ces occasions, vous devez la quitter, quoi qu'il vous en coûte : c'est précisément là où vous devez suivre le conseil que Jésus-Christ vous donne, en vous disant que si votre œil droit, ou votre main droite vous sont une occasion de péché, arrachez-les et les jetez loin de vous, parce qu'il vaut mieux aller au ciel avec un œil

ou une main de moins, que d'être précipité en enfer avec tout votre corps; c'est-à-dire que, quelque avantageuse que soit la condition où vous êtes, il faut la quitter sans délai, sans quoi, jamais vous ne vous sauverez. Préférez, nous dit Jésus-Christ, votre salut, parce que c'est la seule chose que vous devez avoir à cœur. Hélas! M. F., qu'ils sont rares ces chrétiens qui sont prêts à tout souffrir plutôt que d'exposer le salut de leur âme.

Oui, M. F., vous venez de voir en abrégé tout ce que vous devez faire pour vous sanctifier dans votre état; hélas! que de péchés n'avons-nous pas à nous reprocher jusqu'à présent. Jugeons-nous, M. F., d'après ces règles, tâchons d'y conformer désormais notre conduite. Et pourquoi, M. F., ne ferions-nous pas tout ce que nous pourrions pour plaire à notre Dieu qui nous aime tant? Ah! si nous prenions la peine de jeter nos regards sur la bonté de Dieu envers nous! En effet, M. F., tous les sentiments de Dieu envers le pécheur ne sont que des sentiments de bonté et de miséricorde. Quoique pécheur, il l'aime encore. Il hait le péché, il est vrai; mais il aime le pécheur, qui, quoique pécheur, ne laisse pas d'être son ouvrage créé à sa ressemblance, et d'être l'objet de ses plus tendres soupirs de toute éternité. C'est pour lui qu'il a créé le ciel et la terre; c'est pour lui qu'il a quitté les anges et les saints; c'est pour lui que, sur la terre, il a tant souffert pendant trente-trois ans; et c'est pour lui qu'il a établi cette belle religion si digne d'un Dieu, si (capable) de rendre heureux celui qui a le bonheur de la suivre!

Voulez-vous, M. F., que je vous montre combien Dieu nous aime, quoique pécheurs. Ecoutez l'Esprit-Saint qui nous dit que Dieu se comporte envers nous

comme David se comporta envers son fils Absalon, qui leva une armée de scélérats pour détrôner et ôter la vie à un si bon père, afin de pouvoir régner à sa place. David est forcé de fuir et de quitter son palais pour mettre sa vie en sureté, étant poursuivi par son fils dénaturé. Et malgré que ce crime dût être bien odieux à David, cependant l'Esprit-Saint nous dit que son amour pour ce fils ingrat était sans borne, et qu'il semblait même qu'à mesure que ce méchant fils armait sa fureur, ce bon père sentait un nouvel amour pour lui. Se voyant forcé de marcher à la tête d'une armée pour arrêter ce malheureux fils, son premier soin fut, avant d'engager le combat, de recommander à ses officiers et à ses soldats de sauver son fils. Ce fils criminel et barbare veut lui ôter la vie, et c'est pour lui que ce père prie. Il périt par une permission visible d'en-haut, et David, bien loin de se réjouir de la défaite de ce rebelle, et de se voir en sûreté, au contraire, lorsqu'il apprit la défaite, il semble oublier sa vie et son royaume, pour ne penser qu'à pleurer la mort de celui qui ne cherchait qu'à le perdre. Sa douleur fut si grande et ses larmes si abondantes qu'il se couvrit le visage pour ne plus voir le jour; il se retira dans l'obscurité de son palais et là se livra à toute l'amertume de son cœur. Ses cris étaient si perçants et ses larmes si amères et si abondantes qu'il jeta la consternation jusqu'au milieu de ses troupes, se reprochant à lui-même de ce qu'il n'avait pas eu le bonheur de mourir pour sauver la vie de son fils. A tout instant on l'entendait s'écrier : « Ah! mon cher enfant, Absalon, ah! que » ne suis-je mort à ta place! ah! qui m'ôtera la vie pour » te la rendre. — Ah! plût à Dieu que je fusse mort à ta » place! » Il ne voulut plus recevoir de consolation;

sa douleur et ses larmes l'accompagnèrent jusqu'au tombeau.

Dites-moi, M. F., auriez-vous jamais pu penser que votre perte causât tant de larmes et de douleurs à notre divin Sauveur? Ah! qui ne serait pas touché?... Un Dieu qui pleure la perte d'une âme avec tant de larmes, qui ne cesse de lui crier : Mon ami, mon ami, où vas-tu perdre ton âme et ton Dieu? arrête! arrête! Ah! regarde mes larmes, mon sang qui coule encore : faut-il que je meure une seconde fois pour te sauver? Me voici. Oh! anges du ciel, descendez sur la terre, venez pleurer avec moi la perte de cette âme! Oh! qu'un chrétien est malheureux s'il persévère encore à courir vers les abîmes, malgré la voix que son Dieu lui fait entendre continuellement!

Mais me direz-vous, personne ne nous tient ce langage. Oh! mon ami, si vous ne vouliez pas boucher vos oreilles, vous entendriez sans cesse la voix de votre Dieu qui vous poursuit. Dites-moi, mon ami, que sont donc ces remords de conscience lorsque vous êtes tombé dans le péché? Pourquoi donc ces troubles, ces tempêtes qui vous agitent? Pourquoi donc cette crainte et cette frayeur où vous êtes, où vous semblez être sans cesse prêt à être écrasé par les foudres du ciel? Combien de fois n'avez-vous pas ressenti, même en péchant, une main invisible qui semblait vous repousser en vous disant : Malheureux, que fais-tu? Malheureux, où vas-tu? Ah! mon fils, pourquoi veux-tu te damner?... Ne conviendrez-vous pas avec moi qu'un chrétien qui méprise tant de grâces, mérite d'être abandonné et réprouvé, parce qu'il n'a pas écouté la voix de Dieu, ni profité de ses grâces? Mais non, M. F., c'est Dieu seul que cette âme ingrate méprise et à qui elle semble vouloir ôter la vie.

Et toutes les créatures demandent vengeance, et c'est précisément Dieu seul qui veut la sauver, et s'oppose à tout ce qui pourrait lui nuire, en veillant à sa conservation comme si elle était seule dans le monde, et que son bonheur dépendît du sien. Tandis que le pécheur lui plante le poignard dans le sein, Dieu lui tend une main, pour lui dire qu'il veut lui pardonner. Les tonnerres et les foudres du ciel semblent se jeter au pied du trône de Dieu, pour le prier en grâce de leur permettre de l'écraser. Ah! non, non, leur dit ce divin Sauveur, cette âme m'a coûté trop cher, je l'aime encore, quoique pécheresse. Mais, Seigneur, reprennent ces foudres, elle ne vit que pour vous outrager? N'importe, je veux la conserver, parce que je sais qu'un jour elle m'aimera; c'est pour cela que je veux veiller à sa conservation.

Ah! M. F., seriez-vous si durs que de n'être pas touchés de tant de bonté de la part de notre Dieu? Eh bien! M. F., allons plus loin. Vous allez voir un autre spectacle de l'amour de Dieu pour ses créatures et surtout pour un pécheur converti. Le Seigneur nous parle par la bouche du prophète Osée. Il va même jusqu'à vouloir encore cacher nos péchés, en nous disant que Dieu traite le pécheur qui l'outrage, comme une mère traite un enfant dépourvu de la raison. Vous voyez, nous dit-il, cet enfant privé de raison, tantôt il est de mauvaise humeur, tantôt il s'impatiente, il crie, il s'irrite, il va jusqu'à frapper de ses petites mains le sein de la mère qui le porte; il s'efforce de satisfaire sa faible colère. Eh bien! nous dit-il, quelle vengeance croyez-vous que cette mère tirera de la témérité de cet enfant? La voici : elle le serrera et le pressera encore plus tendrement sur son cœur : elle redouble ses caresses;

elle le flatte, elle lui présente sa mamelle et son lait, pour tâcher d'apaiser sa petite humeur : voilà toute sa vengeance. Eh bien! nous dit ce prophète, si cet enfant avait la connaissance de ce qu'il fait, que devrait-il penser en voyant tant de douceur de la part de cette mère! Donnons-lui pour un moment le langage de la raison que la nature lui a refusé. Que pensera-t-il et que jugera-t-il de tout cela, lorsqu'il sera revenu de sa colère? Il est vrai qu'il sera tout étonné de la témérité qu'il a eue de s'irriter contre celle qui le tenait entre ses bras, qui n'avait qu'à ouvrir la main pour le laisser tomber par terre et l'écraser. Mais en même temps, craindra-t-il que cette bonne mère refuse de pardonner ces petites fureurs? Ne verra-t-il pas au contraire qu'elles sont déjà pardonnées, puisqu'elle le caresse plus tendrement et qu'elle pouvait si bien se venger? Oui, nous dit ce prophète, voilà la manière dont Dieu traite le pécheur au milieu même de ses plus grands désordres. Oui, nous dit ce saint prophète, le Seigneur vous aime tant, quoique pécheur, qu'il vous porte entre ses mains jusque dans votre vieillesse. Non, non, dit-il, quand une mère aurait le courage d'abandonner son enfant, pour moi je ne pourrais jamais abandonner une de mes créatures.

Hélas! M. F., rien de plus facile à concevoir. Dieu ne semble-t-il pas fermer les yeux sur nos péchés? Ne voit-on pas, tous les jours, des pécheurs qui ne semblent vivre que pour l'outrager, et qui font tous leurs efforts pour perdre les autres, soit par leurs mauvais exemples, soit par leurs railleries, soit par leurs paroles déshonnêtes. Ne semblerait-il pas que l'enfer les a envoyés pour arracher ces âmes d'entre les mains de Dieu même pour les jeter en enfer! Vous en convenez tous avec moi. Eh bien! Dieu n'a-t-il pas soin de ces malheu-

reux qui ne vivent que pour le faire souffrir et lui ravir des âmes? Ne fait-il pas pour eux tout ce qu'il fait pour les plus justes? Ne commande-t-il pas au soleil de les éclairer, à la terre de les nourrir. Les uns, aux animaux, de les nourrir, les autres, de les vêtir, ou de les soulager dans leurs travaux? Ne commande-t-il pas à tous les hommes de les aimer comme eux-mêmes? Oui, M. F., il semble que Dieu, de son côté, s'épuise à nous faire du bien pour gagner notre amour, et d'un autre côté, il semble que le pécheur emploie tout ce qui est en lui pour lui faire la guerre et le mépriser! O mon Dieu! que l'homme est aveugle! qu'il connaît peu ce qu'il fait en péchant, en se révoltant contre un si bon père, un ami si charitable!

En déplorant notre aveuglement, que devons-nous conclure de tout cela, chrétiens? C'est que, si Dieu est si bon que de nous donner l'espérance d'une nouvelle année, nous devons faire tout ce que nous pourrons pour la passer saintement, et que, pendant cette année, nous pouvons encore gagner l'amitié de notre Dieu, réparer le mal que nous avons fait, non-seulement cette année qui vient de passer; mais de toute notre vie, et nous assurer une éternité de bonheur, de joie et de gloire. Oh! si l'année prochaine nous avions le bonheur de pouvoir dire que cette année a été toute pour le bon Dieu; quel trésor nous aurions amassé! C'est ce que je.....

ÉPIPHANIE.

Vidimus stellam ejus, et venimus adorare eum.

Nous avons vu son étoile, et nous sommes venus l'adorer. (*S. Matth.*, II, 2.)

Jour heureux pour nous, M. F., jour à jamais mémorable, où la miséricorde du Sauveur nous a tiré des ténèbres de l'idolâtrie pour nous appeler à la connaissance de la foi, dans la personne des Mages, qui viennent de l'Orient adorer et reconnaître le Messie pour leur Dieu et leur Sauveur en notre nom. Oui, M. F., ils sont nos pères et nos modèles dans la foi. Heureux si nous sommes fidèles à les imiter et à les suivre! Oh! s'écriait avec des transports d'amour et de reconnaissance saint Léon, pape : « Anges de la cité céleste, prêtez-nous vos flammes d'amour pour remercier le Dieu des miséricordes de notre vocation au christianisme et au salut éternel. » Célébrons, M. F., nous dit ce grand saint, avec allégresse, les commencements de nos heureuses espérances. Mais, à l'exemple des Mages, soyons fidèles à notre vocation, sans quoi, tremblons que Dieu ne nous fasse subir le même châtiment qu'aux juifs, qui étaient son peuple choisi. Depuis Abraham jusqu'à sa venue, il les avait conduits comme

par la main, et partout, s'était montré son protecteur et son libérateur; et ensuite il les rejeta et les repoussa à cause du mépris qu'ils avaient fait de ses grâces. Oui, M. F., cette précieuse foi nous sera enlevée et sera transportée dans d'autres pays, si nous n'en pratiquons pas les œuvres. Eh bien! M. F., voulons-nous conserver parmi nous ce précieux dépôt? suivons fidèlement les traces de nos pères dans la foi.

Pour nous donner une faible idée de la grandeur du bienfait de notre vocation au christianisme, nous n'avons qu'à considérer ce qu'étaient nos ancêtres avant la venue du Messie, leur Dieu, leur Sauveur, leur lumière et leur espérance. Ils étaient livrés à toutes sortes de crimes et de désordres, ennemis de Dieu même, esclaves du démon, victimes dévouées aux vengeances éternelles. Pouvons-nous bien, M. F., ah! pouvons-nous bien réfléchir sur un état si déplorable sans remercier ce Dieu de bonté de toute la plénitude de notre cœur, de nous avoir bien voulu appeler à la connaissance de la vraie religion et d'avoir fait tout ce qu'il a fait pour nous sauver? O faveur, ô grâce inestimable, si précieuse, et si peu connue dans le malheureux siècle où nous vivons, où la plupart ne sont chrétiens que de nom! Eh bien! M. F., qu'avons-nous fait à Dieu pour avoir été préféré à tant d'autres qui ont péri, et qui périssent encore tous les jours, dans l'ignorance et le péché? Hélas! que dis-je? Nous sommes encore peut-être plus indignes de ce bonheur que ce peuple infortuné, si nous sommes nés dans le sein de l'Église catholique, pendant que tant d'autres périssent en dehors, c'est par un effet de sa bonté pour nous : pourrions-nous jamais remercier le Seigneur d'un tel bonheur? Cependant, M. F., toute notre reconnaissance ne doit pas se terminer là : il faut encore, si nous

voulons la conserver, en pratiquer les œuvres à l'exemple des Mages. Oui, leur fidélité à la grâce fut prompte, généreuse et persévérante. Telles sont les qualités que doit avoir la nôtre.

Nous disons d'abord que leur vocation à la foi fut prompte. En effet, à peine eurent-ils aperçu l'étoile miraculeuse, que, sans rien examiner, ils partent pour aller chercher leur Sauveur, si pressés, si brûlants du désir d'arriver au terme où la grâce figurée par l'étoile les appelle, que rien ne peut les retenir. Hélas! M. F., que nous sommes éloignés de les imiter! Depuis combien d'années Dieu nous appelle-t-il par sa grâce, en nous donnant la pensée de quitter le péché, de nous réconcilier avec lui? Mais toujours nous sommes insensibles et rebelles. Oh! quand arrivera ce jour heureux où nous ferons comme les Mages qui quittèrent et abandonnèrent tout pour se donner à Dieu!

En deuxième lieu, M. F., nous disons que leur fidélité à leur vocation fut généreuse, puisqu'ils surmontèrent toutes les difficultés et tous les obstacles qui s'y opposaient, pour suivre l'étoile. Hélas! que de sacrifices n'ont-ils pas à faire? Il faut abandonner leur pays, leur maison, leur famille, leur royaume, ou pour mieux dire, il faut s'éloigner de tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, il faut s'attendre à supporter les fatigues de longs et pénibles voyages, et cela, dans la plus rigoureuse saison de l'année : tout semblait s'opposer à leur dessein. Combien de railleries n'eurent-ils pas à essuyer de la part de leurs égaux ainsi même que du peuple! Mais non! rien n'est capable de les arrêter dans une démarche si importante. Et voilà précisément, M. F., en quoi consiste le mérite de la foi, de renoncer à tout, et de sacrifier ce que l'on a de plus cher pour obéir à la voix de la grâce qui nous appelle.

Hélas, M. F., s'il nous fallait faire, pour gagner le ciel, des sacrifices comme ceux des Mages, que le nombre des élus serait petit! Mais non, M. F., faisons seulement ce que nous faisons pour les affaires temporelles, et nous sommes sûrs de gagner le ciel. Voyez : un avare travaillera nuit et jour pour ramasser ou gagner de l'argent. Voyez un ivrogne, il s'épuisera et souffrira la semaine entière pour avoir quelque argent afin de boire le dimanche. Voyez ces jeunes gens aux plaisirs! Ils feront deux ou trois lieues dans le dessein de trouver quelque plaisir fade et bien mêlé d'amertumes. Ils viendront la nuit, au mauvais temps. Arrivés chez eux, au lieu d'être plaints, ils seront grondés, du moins si les parents n'ont pas encore perdu le souvenir que Dieu leur demandera compte un jour de leur âme. Et vous voyez vous-même que dans tout cela, il y a bien des sacrifices à faire; et, cependant rien ne rebute, et l'on vient à bout de tout; les uns par fraude, les autres par ruse, tout se fait. Mais hélas! M. F., quand c'est pour ce qui regarde notre salut, que faisons-nous? Presque tout nous paraît impraticable. Avouons, M. F., que notre aveuglement est bien déplorable, de faire tout ce que nous faisons pour ce misérable monde et de ne rien vouloir faire pour assurer notre bonheur éternel.

3° Voyons encore, M. F., jusqu'à quel point les Mages portent leur générosité. Arrivés à Jérusalem, l'étoile qui les avait conduits dans leur voyage disparut de devant eux. Ils se croyaient, sans doute, dans le lieu où était né le Sauveur qu'ils venaient adorer, et pensaient que tout Jérusalem était au comble de la plus grande joie, de la naissance de son libérateur. Quel étonnement! quelle surprise pour eux, M. F.! Non-seulement Jérusalem ne donne aucun signe de joie, elle ignore même que son

libérateur est né. Les Juifs sont aussi surpris de voir venir les Mages adorer le Messie que les Mages sont étonnés qu'un tel événement leur soit annoncé. Quelle espérance pour leur foi! En fallait-il davantage pour les faire renoncer à leur démarche et retourner le plus secrètement possible dans leur pays, de crainte de servir de fable à tout Jérusalem? Hélas! M. F., voilà ce que plusieurs d'entre nous auraient fait si leur foi avait été mise à une semblable épreuve. Ce ne fut pas sans mystère que l'étoile disparut : c'était pour réveiller la foi des Juifs qui fermaient les yeux sur un tel événement; il fallait que des étrangers vinssent pour leur reprocher leur aveuglement.

Mais tout cela, bien loin de les ébranler, ne fait, au contraire, que les affermir dans leur résolution. Abandonnés en apparence de cette lumière, se rebuteront-ils nos saints rois, M. F.? Vont-ils tout laisser? Oh! non, M. F. : si c'était nous, oui; sans doute qu'il en faudrait même bien moins. Ils se retournent d'un autre côté : ils vont consulter les docteurs qu'ils savaient avoir entre les mains les prophéties qui leur désignaient le lieu et le moment où le Messie naîtrait, et leur demander dans quel lieu le nouveau Roi des Juifs doit naître. Foulant aux pieds tout respect humain, ils pénètrent jusque dans le palais d'Hérode, et lui demandent où est ce roi nouvellement né, lui déclarant, sans nulle crainte, qu'ils sont venus pour l'adorer. Que le roi s'offense de ce langage, rien n'est capable de les arrêter dans une démarche si importante : ils veulent trouver leur Dieu à quel prix que ce soit. Quel courage, M. F., quelle fermeté! Oh! M. F., où en sommes-nous, nous qui craignons une petite raillerie? Un *qu'en-dira-t-on* nous empêche de remplir nos devoirs de religion et de fré-

quenter les sacrements. Combien de fois n'avons-nous pas rougi de faire le signe de la croix avant et après nos repas? Combien de fois le respect humain ne nous a-t-il pas fait transgresser les lois de l'abstinence et du jeûne, dans la crainte d'être remarqué et de passer pour un bon chrétien ? Où en sommes-nous, M. F.? Oh ! quelle honte, lorsque, au jour du jugement, le Sauveur confrontera notre conduite avec celle des Mages, nos pères dans la foi, qui ont tout quitté et tout sacrifié plutôt que de résister à la voix de la grâce qui les appelait.

Voyez encore combien fut grande leur persévérance. Les docteurs de la loi leur disent que toutes les prophéties annonçaient que le Messie devait naître dans Bethléhem et que le temps était arrivé. A peine ont-ils reçu la réponse, qu'ils partent pour cette ville. Ne devaient-ils pas s'attendre qu'il leur allait arriver ce qui arriva à la sainte Vierge et à saint Joseph? que le concours serait si grand qu'ils ne trouveraient point sa place? Pouvaient-ils même douter que les Juifs qui, depuis quatre mille ans, attendaient le Messie ne courussent en foule se jeter aux pieds de cette crèche, pour le reconnaître pour leur Dieu et leur libérateur? Mais non, M. F., personne ne se donne le moindre mouvement; ils sont dans les ténèbres et ils y restent. Belle image du pécheur, qui ne cesse d'entendre la voix de Dieu qui lui crie, par la voix de ses pasteurs, de quitter son péché pour se donner à lui, et n'en demeure que plus coupable et plus endurci..... (1).

Mais revenons aux saints rois Mages, M. F. Ils partent seuls de Jérusalem ; comme ils sont exacts! Oh! quelle foi! Dieu les laissera-t-il sans récompense? Non,

(1) Les quatre fins dernières, la mort, le jugement, l'enfer et le paradis. (*Note du Vénérable.*)

sans doute. A peine sont-ils sortis de la ville, que ce flambeau, c'est-à-dire cette étoile miraculeuse reparaît devant eux, semble les prendre par la main pour arriver dans ce pauvre réduit de misère et de pauvreté. Elle s'arrête et semble leur dire : Voilà celui que je suis allé vous annoncer. Voilà celui qui est attendu. Oui, entrez : vous le verrez. Il est celui qui est engendré de toute éternité et qui vient de naître, c'est-à-dire qui vient de prendre un corps humain qu'il doit sacrifier pour sauver son peuple. Que cet appareil de misère ne vous rebute point. Il est lié avec des bandelettes ; mais c'est lui-même qui lance la foudre du plus haut des cieux. Sa vue fait frémir l'enfer parce qu'il voit son vainqueur. Ces saints rois sentent, dans ce moment, leurs cœurs si brûlants d'amour qu'ils se jettent aux pieds de leur Sauveur et arrosent cette paille de leurs larmes.

Quel spectacle pour des rois, de reconnaître pour leur Dieu et Sauveur un enfant couché dans une crèche entre deux vils animaux ! Oh ! que la foi est quelque chose de précieux ! Non-seulement cet état de pauvreté ne les rebute pas ; mais ils ne sont encore que plus touchés et édifiés. Leurs yeux semblaient ne plus pouvoir se rassasier de considérer le Sauveur du monde, le Roi du ciel et de la terre, le Maître de tout l'univers, dans cet état. Les délices dont leurs cœurs furent inondés furent tellement abondantes qu'ils donnèrent à leur Dieu tout ce qu'ils avaient, et tout ce qu'ils pouvaient lui donner. Dès ce moment ils consacrent à Dieu leurs personnes, ne voulant pas être maîtres, même de leurs personnes. Non contents de cette offrande, ils offrent encore tout leur royaume. Suivant la coutume des orientaux, qui n'approchaient jamais les grands princes sans faire des présents, ils offrent à Jésus les plus riches productions de

leur pays, c'est-à-dire : de l'or, de l'encens et de la myrrhe, et, par ces présents, ils exprimaient parfaitement les idées qu'ils avaient conçues du Sauveur, reconnaissant sa divinité, sa souveraineté et son humanité. Sa divinité, par l'encens qui n'est dû qu'à Dieu seul; son humanité, par la myrrhe qui sert à embaumer les corps; sa souveraineté, par l'or qui est le tribut ordinaire dont on se sert pour payer les souverains. Mais cette offrande exprimait bien mieux encore les sentiments de leur cœur : leur ardente charité était manifestée par l'or dont il est le symbole; leur tendre dévotion était figurée par l'encens; les sacrifices qu'ils faisaient à Dieu, d'un cœur mortifié, étaient représentés par la myrrhe.

Quelle vertu, M. F., dans ces trois orientaux! Dieu, en voyant la disposition de leurs cœurs, ne devait-il pas dire dès lors ce qu'il dit dans la suite des temps : qu'il n'avait point vu de foi plus vive en tout Israël! En effet, les Juifs avaient le Messie au milieu d'eux, et ils n'y faisaient point attention; les Mages, quoique fort éloignés, venaient le chercher et le reconnaître pour leur Dieu. Les Juifs, dans la suite, le traitent comme le plus criminel que la terre eût jamais porté, et finissent par le crucifier dans le temps même qu'il donnait des preuves si évidentes de sa divinité; tandis que les Mages le voient couché sur la paille, réduit à la plus vile condition, se jettent à ses pieds pour l'adorer et le reconnaissent pour leur Dieu, leur Sauveur et leur libérateur. Oh! que la foi est quelque chose de précieux! Si nous avions le bonheur de bien le comprendre, quel soin n'aurions-nous pas de la conserver en nous!

Lesquels imitons-nous, M. F., des Juifs ou des Mages? Que voit-on dans la plupart des chrétiens? Hélas! une foi faible et languissante; et combien qui n'ont pas même la

foi des démons qui croient qu'il y a un Dieu et qui tremblent en sa présence! Il est bien facile de s'en convaincre. Voyez, M. F., si nous croyons que Dieu réside dans nos églises lorsque nous y causons, que nous tournons la tête de côté et d'autre, et que nous ne nous mettons pas seulement à genoux pendant qu'il nous montre l'excès de son amour, c'est-à-dire pendant la communion et même la bénédiction. Croyons-nous qu'il y a un Dieu? Oh! non, M. F., ou, si nous le croyons, ce n'est que pour l'outrager. Quel usage, M. F., faisons-nous du don précieux de la foi et des moyens de salut que nous trouvons dans le sein de l'Église catholique? quelle ressemblance entre notre vie et la sainteté de notre religion? Pouvons-nous dire, M. F., que notre profession est conforme aux maximes de l'Évangile, aux exemples que Jésus-Christ nous a donnés? Estimons-nous, pratiquons-nous tout ce que Jésus-Christ estime et pratique? c'est-à-dire aimons-nous la pauvreté, les humiliations et les mépris? Préférons-nous la qualité de chrétiens à tous les honneurs et à tout ce que nous pouvons posséder et désirer sur la terre? Avons-nous pour les sacrements ce respect, ce désir et cet empressement à profiter des grâces que le Seigneur nous y prodigue? Voilà, M. F., sur quoi chacun de nous doit s'examiner.

Hélas! combien ne sont-ils pas grands et amers les reproches que nous avons à nous faire sur ces différents points? A la vue de tant d'infidélités et d'ingratitudes, ne devons-nous pas trembler que Jésus-Christ nous ôte ce don précieux de la foi comme aux Juifs pour le transporter en d'autres royaumes où on en ferait meilleur usage? Pourquoi les Juifs ont-ils cessé d'être le peuple de Dieu? N'est-ce pas à cause du mépris qu'ils ont fait de ses grâces? Prenez garde, nous dit saint Paul, si

vous ne demeurez pas fermes dans la foi, vous serez comme les Juifs, rejetés et repoussés.

Hélas! M. F., qui ne tremblerait que ce malheur ne nous arrive, en considérant combien il y a peu de foi sur la terre. En effet, M. F., quelle foi aperçoit-on parmi les jeunes gens qui devraient (consacrer) le printemps de leurs jours au Seigneur, pour le remercier de les avoir enrichis de ce dépôt précieux? Ne les voit-on pas occupés, au contraire, les uns à satisfaire leur vanité, les autres à se contenter dans les plaisirs? Ne sont-ils pas forcés d'avouer qu'il faudrait leur apprendre qu'ils ont une âme. Il semble que Dieu ne la leur ait donnée que pour la perdre. Quelle foi trouverons-nous parmi ceux qui ont atteint l'âge mûr, qui commencent à être désabusés des folies de la jeunesse? Mais ne sont-ils pas tout occupés, nuit et jour, à augmenter leur fortune? Pensent-ils à sauver leur pauvre âme, dont la foi leur dit que s'ils la perdent, tout est perdu pour eux? Non, M. F., non, peu leur importe qu'elle soit perdue ou sauvée, pourvu qu'ils augmentent leurs richesses! — Enfin, quelle foi aperçoit-on parmi les vieillards qui, dans quelques minutes, vont être cités à paraître devant Dieu pour rendre compte de leur vie qui, peut-être, n'a été qu'un tissu de péchés? Pensent-ils à profiter du peu de temps que Dieu, dans sa miséricorde, veut bien encore leur accorder, et qui ne devrait être consacré qu'à pleurer leurs fautes? Ne les voit-on pas, ne les entendra-t-on pas, autant de fois qu'ils en trouveront l'occasion, faire avec joie, bruit des plaisirs qu'ils ont goûtés dans les folies de leur jeunesse? Hélas! M. F., nous serons donc forcés d'avouer que la foi est presque éteinte, ou plutôt c'est le raisonnement de tous ceux qui n'ont pas encore abandonné leur âme à la tyrannie du démon, cela n'est que trop

véritable. En effet, M. F., quelle foi peut-on espérer trouver dans un chrétien qui restera trois, quatre et six mois sans fréquenter les sacrements. Hélas! combien qui restent des années entières, et bien d'autres, trois ou quatre ans! Craignons, M. F., craignons d'éprouver les mêmes châtiments que Dieu a fait sentir à tant d'autres nations qui, peut-être bien, les avaient moins mérités que nous, d'où la foi a été transportée ailleurs, ou en ont fait meilleur usage que nous qui avions été mis à la place des Juifs.

Et que devons-nous faire, M. F., pour avoir le bonheur de n'en être jamais privés? Il faudra faire comme les Mages qui travaillèrent continuellement à rendre la foi plus vive. Voyez, M. F., combien les Mages sont attachés à Dieu par la foi! Lorsqu'ils sont aux pieds de la crèche, ils ne pensent plus à quitter leur Dieu. Ils faisaient comme un enfant qui va se séparer d'un bon père, qui toujours retarde et hésite pour chercher des prétextes, afin de prolonger son bonheur. A mesure que le temps approche, les larmes coulent, le cœur se brise. De même les saints Rois. Quand il faut quitter la crèche, ils pleuraient à chaudes larmes, ils semblaient être liés par des chaînes. D'un côté, ils étaient pressés par la charité d'aller annoncer ce bonheur à tout leur royaume; de l'autre, ils étaient obligés de se séparer de celui qu'ils étaient venus chercher de si loin, et qu'ils avaient trouvé après tant de difficultés. Ils se regardaient les uns les autres pour voir celui qui partirait le premier. Mais l'ange leur dit qu'il fallait partir, aller annoncer cette heureuse nouvelle aux peuples de leurs royaumes, mais de ne pas retourner chez Hérode : que, si Hérode leur avait dit de prendre tant de précautions, de si bien s'informer pour lui désigner le lieu de sa naissance, ce n'é-

tait que pour le faire mourir; mais qu'il fallait passer par un autre chemin. Belle figure d'un pécheur converti qui a quitté le péché pour se donner à Dieu, il ne doit plus reparaître dans le lieu où il allait auparavant. Ces paroles de l'ange les saisirent de la plus vive douleur. Dans la crainte d'avoir le malheur d'être la cause de sa mort. Après avoir pris congé de Jésus, de Marie et de Joseph, ils partent le plus secrètement possible, ne suivent point le grand chemin, de peur de donner quelques soupçons. Au lieu d'aller coucher dans les auberges, ils passent les nuits au pied des arbres, au coin des rochers, et font à peu près trente lieues de cette manière.

A peine sont-ils arrivés dans leur pays qu'ils annoncent à toutes leurs principautés leur dessein de quitter et d'abandonner tout ce qu'ils possédaient, ne pouvant se résoudre à posséder quelque chose, après avoir vu leur Dieu dans une si grande pauvreté; et ils s'estiment infiniment heureux de pouvoir l'imiter au moins en cela. Les nuits sont employées à la prière, et les jours à courir les maisons de ville en ville, pour faire part à tous du bonheur qu'ils avaient, de tout ce qu'ils avaient vu dans cette étable, des larmes que ce Dieu naissant avait déjà répandues pour pleurer leurs péchés. Ils exerçaient des pénitences rigoureuses sur leurs corps; ils ressemblaient à trois anges qui parcouraient les provinces de leur pays pour préparer les voies du Seigneur; ils ne pouvaient parler du doux Sauveur sans verser des larmes continuelles, et chaque fois qu'ils s'entretenaient ensemble de ce moment heureux où ils étaient dans cette étable, il leur semblait mourir d'amour. Oh! ne pouvaient-ils pas, M. F., se dire comme les disciples d'Emmaüs : « Nos cœurs ne nous semblaient-ils pas tout brûlants d'amour, lorsque nous étions prosternés à ses pieds dans ce pauvre

réduit de misère? » Ah! s'ils avaient eu le bonheur que nous avons maintenant de l'emporter dans leur cœur, ne se seraient-ils pas écriés avec les mêmes transports d'amour que dans la suite saint François : « Oh! Seigneur, diminuez votre amour, ou bien augmentez mes forces, je ne puis plus y tenir! » Oh! avec quel grand soin ne l'auraient-ils pas conservé s'il leur avait dit qu'un seul péché le leur ferait perdre, n'auraient-ils pas cent fois préféré la mort que de s'attirer un tel malheur! Oh! que leurs vies furent pures et édifiantes pendant les quatre-vingt-quatorze ans qu'ils survécurent à la naissance du Sauveur!

Saint Thomas, nous dit-on, après l'Ascension du Sauveur, alla annoncer l'Évangile dans leur pays. Il les trouva tous les trois. Depuis qu'ils étaient sortis de l'étable, ils n'avaient cessé d'étendre la foi dans leur pays. Saint Thomas, ravi de joie de les voir si remplis de l'esprit de Dieu et déjà élevés à une si haute sainteté, trouva tous les cœurs déjà disposés à recevoir la grâce du salut, par les soins qu'avaient pris les saints Rois. Il leur raconta tout ce que le Sauveur avait fait et enduré depuis qu'ils avaient eu le bonheur de le voir dans la crèche, qu'il avait vécu jusqu'à l'âge de trente ans, travaillé dans l'obscurité, qu'il était soumis à la sainte Vierge et à saint Joseph, qu'ils avaient vécu à côté de lui, et que saint Joseph était mort longtemps (avant) lui; mais que la sainte Vierge vivait encore, que c'était un des disciples de Jésus qui en avait soin. Mais que, pour le Sauveur, il avait souffert pendant les trois dernières années de sa vie tout ce que l'on aurait pu faire souffrir au plus grand criminel du monde : que quand il allait annoncer qu'il était venu pour les sauver, qu'il était le Messie attendu depuis tant de siècles, qu'il leur appre-

nait ce qu'il fallait faire pour profiter des grâces qu'il leur apportait, on le chassait des assemblées à coups de pierres. Il avait parcouru beaucoup de pays en guérissant les malades qu'on lui apportait, ressuscitant les morts et délivrant les personnes possédées du démon. La cause de sa mort fut un de ceux qu'il avait choisis pour annoncer l'Évangile, qui, étant dominé par l'avarice le vendit trente deniers. On l'avait lié (comme) un criminel, attaché à une colonne, où il avait été frappé d'une manière si cruelle, qu'il n'était plus reconnaissable. Il avait été traîné par les rues de Jérusalem, chargé d'une croix qui le faisait tomber à chaque pas; son sang arrosait les pierres où il passait, et, à mesure qu'il tombait, les bourreaux le relevaient à coups de pieds et de bâtons; qu'ils avaient fini par le crucifier, et que, bien loin de se venger de tant d'outrages, il n'avait cessé de prier pour eux; qu'il avait expiré sur cette croix, où les passants et les Juifs le chargeaient de malédictions. Puis, trois jours après, il était ressuscité, ainsi qu'il l'avait prédit lui-même; et incontinent il était monté au ciel. Thomas en avait été témoin, ainsi que les Apôtres qui avaient suivi Jésus dans sa mission.

Au récit de tout ce que le Sauveur avait souffert, les saints Rois semblaient ne plus pouvoir vivre. On l'a fait mourir, ce tendre Sauveur, disaient-ils! Ah! a-t-on bien pu être aussi cruel? Et il les a encore pardonnés! Oh! qu'il est bon! oh! qu'il est miséricordieux! Et ils ne pouvaient (retenir) ni leurs larmes, ni leurs sanglots, tant ils étaient pénétrés de douleur. Saint Thomas les baptisa, les ordonna prêtres, et les consacra évêques, afin qu'ils eussent plus de pouvoir pour étendre la foi après leur consécration. Ils étaient si animés de l'amour de Dieu, qu'ils criaient à tous ceux qu'ils rencontraient :

Venez, M. F., venez, nous vous dirons ce qu'a souffert ce Messie que nous (vous) avions dit (avoir) vu dans cette crèche.

Il semblait qu'à chaque instant, ils étaient ravis jusqu'au ciel, tant l'amour de Dieu enflammait leur cœur. Toute leur vie ne fut qu'une suite de miracles et de conversions. Comme ils avaient été unis pendant leur vie d'une manière si intime, Dieu permit qu'ils fussent enterrés dans le même tombeau. Le premier qui mourut fut mis du côté droit; mais à la mort du second, comme on le mettait à côté de l'autre, celui qui était enterré le premier donna sa place à l'autre; enfin quand vint le tour du dernier, les deux morts anciens s'écartèrent pour lui faire place au milieu, comme ayant plus de gloire d'avoir plus longtemps travaillé pour le Sauveur. Ils avaient été si remplis de l'humilité de leur Maître, qu'ils le firent paraître même après leur mort. Depuis leur vocation à la foi, ils avaient toujours augmenté en vertus et en amour de Dieu. Oh! que nous serions heureux, M. F., si nous suivions les traces de nos pères dans la foi, qui croyaient que tout ce qu'ils faisaient n'était rien.

Et, que devons-nous faire, M. F., pour témoigner à Dieu notre reconnaissance de nous avoir donné (des moyens) si faciles de nous sauver? Nous devons lui être reconnaissants. Si, dans le monde, le moindre service n'est pas payé de retour, nous sommes portés à murmurer; quel jugement notre Dieu doit-il porter de notre ingratitude? Moïse, avant de mourir, fait rassembler tout le peuple Juif autour de lui, et lui raconte tous les bienfaits dont le Seigneur n'avait cessé de le combler, ajoutant que, s'il n'était pas reconnaissant, il devait s'attendre au plus grand châtiment; et c'est ce qui lui est

précisément arrivé, puisqu'il a été abandonné de Dieu! Hélas! M. F., les bienfaits dont Dieu nous a comblés sont encore bien plus précieux que ceux des Juifs.

Oh! si vous pouviez interroger vos ancêtres et comprendre par quelle voie vous êtes venus jusqu'au baptême, par quelle voie la Providence vous a conduits jusqu'à ce moment heureux où vous êtes revêtus du don précieux de la foi! Après avoir écarté tous les dangers et les accidents qui auraient pu vous étouffer, comme tant d'autres, dans le sein de vos mères, le Seigneur, à peine aviez vous vu le jour, vous a reçu entre ses bras, en vous disant : Vous êtes mon fils bien-aimé. Dès ce moment, il ne vous a plus perdu de vue. A mesure que votre raison s'est développée, vos pères, vos mères et vos pasteurs n'ont cessé de vous annoncer les bienfaits que le Sauveur nous promet si nous le servons. Il n'a cessé de veiller à votre conservation comme sur la prunelle de son œil. L'Esprit-Saint nous dit que, lorsque le Seigneur faisait sortir son peuple de l'Égypte et le conduisait dans la Terre promise, il se compare à un aigle qui vole autour de ses petits pour les exciter à voler, les prend et les porte sur ses ailes : voilà précisément, M. F., ce que Jésus-Christ fait pour nous. Il étend ses ailes, c'est-à-dire ses bras en croix, pour nous recevoir et pour nous exciter par ses leçons et ses exemples à nous détacher de ce monde, et à nous élever au ciel avec lui. L'Écriture Sainte nous dit que les Israélites furent établis de Dieu, par une faveur singulière de sa bonté, dans le pays de Chanaan pour y sucer le miel si excellent qu'ils trouvaient dans le trou des pierres, pour se nourrir de la plus pure fleur du froment, et pour boire le vin le plus exquis. Oui, tout cela n'est qu'une faible image des biens spirituels dont nous pouvons nous ras-

sasier dans le sein de l'Église. N'est-ce pas dans les plaies de Jésus-Christ, que nous trouvons les plus grandes consolations? N'est-ce pas dans les sacrements que nous nous rassasions de ce vin si délicieux dont la douceur et la force enivrent nos âmes?

Qu'est-ce que Dieu pouvait faire de plus pour vous? Lorsque le prophète Nathan fut envoyé vers David pour le reprendre de son péché, il lui dit : Écoutez, prince, voici ce que dit le Seigneur : je vous ai sauvé des mains de Saül pour vous faire régner à sa place; je vous ai donné tous les biens et toutes les richesses de la maison de Juda et d'Israël, et, si vous comptez cela pour peu, ajouta-t-il, je suis prêt à vous en donner encore bien davantage. Mais pour nous, M. F., que peut-il nous donner de plus, quand il nous a fait part de tous ses trésors? M. F., quelle est notre reconnaissance, ou plutôt, quel mépris, quel abus n'en faisons-nous pas? quel cas, quel usage faisons-nous de la parole de Dieu qu'on annonce si souvent? Oh! combien de malheureux qui ne connaissent pas Jésus-Christ? à qui cette parole sainte n'a jamais été annoncée, et qui deviendraient de grands saints s'ils avaient seulement les miettes de ce pain sacré qu'on ne cesse de vous prodiguer et que vous laissez perdre? Quel usage faisons-nous de la confession où Dieu nous montre combien sa miséricorde est grande, où il suffit de faire connaître les plaies de sa pauvre âme pour être guéri? Hélas ! la plupart méprisent ce remède, et les autres n'en approchent que le plus rarement qu'ils peuvent. Quel usage faisons-nous de la sainte communion et de la sainte Messe? S'il n'y avait dans le monde chrétien qu'une seule église où l'on célébrât cet auguste mystère, où l'on consacrât et où il fût permis de visiter et de recevoir le corps et le sang précieux de Jésus-Christ,

nous porterions, sans doute, M. F., une sainte envie à ceux qui seraient aux portes de cette église, qui pourraient le visiter et le recevoir toutes les fois qu'ils le désireraient. Oui, M. F., nous sommes ce peuple choisi; nous sommes à la porte de ce lieu si saint, si pur où Dieu s'immole chaque jour. Quel usage, M. F., faisons-nous de ce bonheur?

Lorsque Dieu viendra juger le monde, un Juif, un idolâtre, un mahométan pourra dire : Oh! si j'avais eu le bonheur de vivre dans le sein de l'Église catholique, si j'avais été chrétien, si j'avais reçu les grâces qu'avait ce peuple choisi, j'aurais bien vécu autrement. Oui, M. F., nous avons ces grâces et ces faveurs de prédilection. Mais, encore une fois, quel usage en faisons-nous, où est notre reconnaissance? Non, M. F., non, notre ingratitude ne sera pas impunie, Dieu nous arrachera, dans sa colère, ces biens dont nous faisons si peu de cas, ou plutôt, que nous méprisons et que nous faisons même servir au péché. Je ne dis pas, M. F., que les sécheresses, les inondations, les grêles, les tempêtes, les maladies et tous les fléaux de sa justice viendront fondre sur nous : tout cela n'est rien, quoique tout cela soit une partie de la punition de notre ingratitude. Mais un temps viendra, où Dieu voyant les mépris que nous faisons du don précieux qui nous a été transmis par nos pères dans la foi, il nous sera enlevé pour être donné à d'autres. Hélas! M. F., n'avons-nous pas été prêts à le perdre dans ce temps malheureux que nous venons de voir passer. N'est-ce pas un avertissement par lequel Dieu semblait nous dire que si nous n'en faisions un meilleur usage, elle nous serait enlevée. Cette seule pensée, M. F., ne devrait-elle pas nous faire trembler et redoubler nos prières et nos bonnes œuvres, afin que

Dieu ne nous prive pas de ce bonheur; ne devrions-nous pas, comme les Mages être prêts à tout sacrifice plutôt que de perdre ce trésor? Oui, M. F., imitons les Mages. C'est par eux que Dieu nous a transmis la foi; c'est dans eux que nous trouverons le modèle le plus achevé, d'une foi vive, généreuse et persévérante. Unis d'esprit et de cœur aux saints rois Mages, M. F., allons à Jésus-Christ, et adorons-le comme notre Dieu; aimons-le comme notre Sauveur, attachons-nous à lui comme à notre Roi. Présentons-lui l'encens d'une prière fervente, la myrrhe d'une vie pénitente et mortifiée, l'or d'une charité pure; ou plutôt, faisons-lui, comme les Mages, une offrande universelle de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes; et non-seulement Dieu nous conservera ce dépôt précieux de la foi, mais nous la rendra encore plus vive, et, par ce moyen, nous plairons à Dieu et nous nous assurerons un bonheur qui ne finira jamais, c'est ce que je vous souhaite (1).

(1) Citer les saints Innocents. (*Note du Vén. J.-B. Vianney*).

DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sur le Mariage.

Vocatus est Jesus ad nuptias.
Jésus fut invité aux noces. (*S. Jean*, II, 2.)

UE les chrétiens seraient heureux s'ils avaient le bonheur de faire comme ces deux époux fidèles qui allèrent prier Jésus-Christ de venir assister à leurs noces, afin de pouvoir les bénir et de leur donner les grâces nécessaires pour pouvoir se sanctifier; mais non, M. F., très-peu font ce qu'ils doivent faire pour engager Jésus-Christ à venir à leurs noces afin de les bénir : au contraire, il semble que l'on prend tous les moyens pour l'en empêcher. Hélas! que de gens damnés pour n'avoir pas invité Jésus-Christ à leurs noces, que de gens qui commencent leur enfer en ce monde. Hélas! que de chrétiens qui entrent dans cet état avec les mêmes dispositions que les païens et peut-être encore plus criminels. Disons, M. F., en gémissant, que, de tous les sacrements, il n'y en a point qui soit tant profané. Il semble qu'on ne reçoit ce grand sacrement que pour commettre un sacrilége. Hélas! si nous voyons tant faire de mauvais mariages, tant de gens malheureux, tant qui, par les malédictions qu'ils se vomissent

les uns contre les autres, vraiment commencent leur enfer en ce monde, n'en cherchons point d'autre raison que la profanation de ce sacrement.

Hélas ! si de tous les trente mariages il y en avait trois qui eussent reçu toutes les grâces, ce serait déjà beaucoup. Mais aussi que s'ensuit-il de toutes ces profanations, sinon une génération de réprouvés. Mon Dieu, peut-on bien y penser, et ne pas trembler en voyant tant de pauvres personnes qui n'entrent en cet état que pour tomber en enfer. Quel est mon dessein, M. F.? le voici. C'est de montrer à ceux qui sont entrés dans cet état, les fautes qu'ils ont faites, et à ceux qui pensent d'y entrer, les dispositions qu'ils doivent y apporter.

Personne ne doute, M. F., que nous pouvons nous sauver dans tous les états que Dieu a créés, (si c'est celui que Dieu nous a destiné ;) si nous y apportons les dispositions que Dieu demande de nous ; de sorte que si nous nous perdons dans notre état, c'est que nous n'y sommes pas entrés avec de bonnes dispositions. Mais il est vrai qu'il y en a qui renferment beaucoup plus de difficultés que d'autres. Nous savons quel est celui qui en renferme le plus, c'est celui du mariage ; et cependant nous voyons que c'est celui que l'on reçoit avec de plus mauvaises dispositions. Lorsqu'on veut recevoir le sacrement de confirmation, l'on fait une retraite, l'on tâche de bien se faire instruire pour se rendre digne des grâces qui y sont attachées ; mais pour celui du mariage, d'où dépend ordinairement le bonheur ou le malheur éternel de celui qui le reçoit, bien loin de s'y préparer par une retraite ou quelqu'autre bonne action, il semble que jamais l'on aura assez accumulé crimes sur crimes pour le recevoir, il semble qu'ils n'auront jamais assez fait de mal pour mériter la malédiction du bon Dieu,

afin d'être malheureux toute leur vie en se préparant un enfer pour l'éternité. Lorsque l'on veut entrer dans l'état ecclésiastique, ou dans un monastère, ou même rester dans le célibat, l'on consulte, l'on prie, l'on fait des bonnes œuvres afin de bien demander à Dieu la grâce de connaître sa vocation; quoique dans l'ordre religieux tout nous porte au bon Dieu, tout nous éloigne du mal, malgré cela, l'on prend beaucoup de précautions; mais pour le mariage, où il est si difficile de se sauver, ou, pour mieux dire, où il y en a tant qui se damnent, où sont les préparations que l'on fait pour demander à Dieu la grâce de mériter le secours du ciel qui nous est si nécessaire pour pouvoir nous y sanctifier? Presque personne (ne s'y prépare), ou on le fait d'une manière si faible que le cœur n'y est pour rien. Dès qu'un jeune homme ou une jeune fille commence à vouloir penser à s'établir, ils commencent à s'éloigner de Dieu en abandonnant la religion, la prière et les sacrements. Les parures et les plaisirs prennent la place de la religion, et les crimes les plus honteux prennent la place des sacrements. Ils continuent cette route jusqu'au moment où ils entrent dans le mariage, où la plupart consomment leur malheur éternel en commettant trois sacriléges dans deux ou trois jours; je veux dire, en profanant le sacrement de pénitence, celui de l'eucharistie et celui du mariage, si le prêtre est assez malheureux de leur administrer les deux premiers, je dis du moins pour la plupart, si ce n'est pas tous. Le plus grand nombre des chrétiens y apportent un cœur mille fois plus pourri par le vice infâme de l'impureté, qu'un grand nombre de païens, qui n'oseraient pas même faire ce que la plupart des chrétiens font. Une fille qui désire avoir un jeune homme n'a pas plus de réserve qu'une bête la plus immonde.

Hélas! c'est qu'elle abandonne le bon Dieu, et le bon Dieu l'abandonne à son tour; elle se jette à corps perdu dans tout ce qu'il y a de plus infâme. Hélas! que peuvent être et devenir ces pauvres personnes qui reçoivent le sacrement de mariage dans un pareil état, et combien de ces malheureux qui ne le diront pas même en confession. O mon Dieu! avec quelle horreur le ciel peut et doit-il bien regarder de tels mariages. Mais aussi que deviennent ces personnes malheureuses? hélas! le scandale d'une paroisse et une source de malheurs pour les pauvres enfants qui naîtront d'eux. Qu'entend-on dans cette maison? rien autre, sinon jurements, blasphêmes, imprécations et malédictions. Cette jeune fille croyait que si elle pouvait avoir ce jeune homme, ou ce jeune homme cette fille, rien ne leur manquerait; mais, hélas! après s'être mis en ménage, quel changement, que de larmes, que de repentir et que de gémissements! Mais tout cela ne sert de rien. L'on est malheureux et il faut y rester jusqu'à la mort, il faut vivre avec une personne que, le plus souvent, l'on ne peut ni voir ni sentir; disons mieux, M. F., ils commencent leur enfer en ce monde pour l'aller continuer pendant toute l'éternité. Hélas! que le nombre de ces mariages, qui sont ainsi malheureux, est grand, et cependant tout cela ne vient que de la profanation de ce sacrement. Ah! si l'on pensait à ce que l'on va faire en entrant dans l'état du mariage, les charges qu'il y a à remplir et les difficultés que l'on y trouvera pour se sauver, ô mon Dieu, que l'on se comporterait bien plus sagement! Mais le malheur du plus grand nombre, c'est qu'ils ont déjà perdu la foi quand ils y entrent. D'un autre côté, le démon fait tout ce qu'il peut pour les rendre indignes des grâces que Dieu leur accorderait

s'ils étaient bien préparés. Le démon, non-seulement espère les avoir, mais encore que les enfants qui naîtront d'eux seront ses victimes. Oh! que ceux que Dieu n'appelle pas à cet état sont heureux. Oh! que d'actions de grâces ils doivent rendre à Dieu de les exempter de tant de dangers de se perdre, sans compter qu'ils seront bien plus près de Dieu dans le ciel, que toutes leurs actions seront bien plus agréables à Dieu, et que leur vie sera plus douce, et leur éternité plus heureuse. Mon Dieu! qui pourra bien comprendre cela? Hélas! presque personne, parce que chacun suit, non sa vocation, mais la pente de ses passions.

Cependant, M. F., quoiqu'il soit si difficile de se sauver dans l'état du mariage, et que le plus grand nombre, sans se douter un seul moment, seront damnés, ceux que Dieu y appelle peuvent s'y sauver s'ils ont le bonheur d'y apporter les dispositions que Dieu demande d'eux pour leur accorder les grâces qui leur sont promises par ses sacrements. Chacun doit entrer où Dieu l'appelle et nous pouvons dire que le plus grand nombre de chrétiens se damnent parce qu'ils ne suivent pas leur vocation, soit en ne pas la demandant à Dieu ou en se rendant indigne de la connaître par leur mauvaise vie. Pour vous montrer que l'on peut se sauver dans le mariage, si c'est Dieu qui y appelle, écoutez ce que nous dit saint François de Sales qui, étant dans le collége, s'entretenait un jour avec un de ses compagnons de l'état où ils entreraient. Saint François lui dit : Je crois que le bon Dieu m'appelle à être prêtre, j'y trouve tant de moyens de m'y sanctifier et d'y gagner des âmes à Dieu, que d'y penser, je me sens le cœur tout rempli de joie; combien je me trouverais heureux si je pouvais bien convertir des pécheurs à Dieu, pendant toute l'éternité, je

les entendrais chanter les louanges de Dieu dans le ciel. L'autre lui dit : Je crois que Dieu m'appelle dans l'état du mariage et que j'aurai des enfants et que j'en ferai de bons chrétiens, et que moi-même je m'y sanctifierai. Tous les deux suivirent une vocation bien différente, puisque l'un fut prêtre et évêque, et l'autre fut dans le mariage, cependant tous deux sont saints. Celui qui se maria eut des garçons et des filles; un de ses garçons fut archevêque qui a été un saint; un, religieux; un autre, président dans une chambre, qui fit de sa maison presque un monastère. Il se levait tous les jours à quatre heures du matin, à cinq heures, faisait la prière avec tous ses domestiques, les instruisait chaque jour. Plusieurs de ses filles furent religieuses, de sorte, nous dit saint François de Sales, que tous, dans cette famille, furent des modèles de vertu dans le pays où ils furent placés. Vous voyez cependant que, quoiqu'il soit bien difficile et très-difficile de se sauver dans l'état du mariage, ceux qui y sont appelés par Dieu, s'ils y apportent de bonnes dispositions, ils peuvent espérer de s'y sanctifier. Mais traitons d'une manière plus directe ce qui regarde ce sacrement.

Si je demandais à un enfant ce que c'est que le sacrement de mariage, il me répondrait : c'est un sacrement qui a été institué par Notre Seigneur Jésus-Christ, qui donne les grâces nécessaires pour sanctifier ceux qui se marient selon les lois de l'Église et de l'État. Mais quelles sont les dispositions pour recevoir les grâces que Dieu nous communique par ce sacrement? les voici : 1° C'est d'être en état de grâce, c'est-à-dire avoir fait une bonne confession de tous ses péchés avec un vrai désir de ne plus les commettre. Si vous me demandez pourquoi il faut être en état de grâce pour se marier? Je

vous répondrai : 1° Parce que c'est un sacrement des vivants, c'est-à-dire qu'il faut que notre âme soit exempte de péchés; 2° à défaut d'être en état de grâce, il commet un sacrilége, à moins que ce ne soit, faute d'être suffisamment instruit. Ceux qui veulent recevoir dignement ce sacrement doivent être instruits suffisamment pour connaître leurs devoirs et pour apprendre à leurs enfants ce qu'ils doivent faire pour vivre chrétiennement. Si une personne qui se marie ne sait pas quel est le sacrement qu'elle va recevoir, qui l'a institué, et quelles grâces il nous accorde, et quelles sont les dispositions que nous devons y apporter, il est bien certain qu'elle ne peut commettre qu'un sacrilége. Hélas! que de sacriléges dans la réception de ce grand sacrement, et combien de gens qui se marient sans savoir même les principaux mystères; c'est-à-dire, laquelle des trois personnes s'est faite homme. Ils ne sauraient pas seulement vous répondre que c'est la seconde personne qui a pris un corps et une âme dans le sein de la sainte Vierge par l'opération du Saint-Esprit, et que c'est le 25 mars; que c'est le 25 décembre qu'il est venu au monde à minuit, et qu'il est né comme homme et non pas comme Dieu, puisque comme Dieu il est de toute éternité. Combien qui ne savent pas que c'est le Jeudi saint que Jésus-Christ a institué le sacrement adorable de l'Eucharistie, en prenant du pain, le bénissant et le changeant en son corps; et qu'ensuite il prit du vin et le changea en son sang et qu'il dit à ses apôtres : Toutes les fois que vous prononcerez ces mêmes paroles vous ferez le même miracle. Combien qui ne savent pas que c'est le Jeudi saint que Jésus-Christ a institué les prêtres, par ces paroles, en leur disant : Faites ceci en mémoire de moi. Toutes les fois que vous direz les mêmes paroles vous

changerez comme moi, le pain en mon corps, le vin en mon sang. Peut-être même quelques-uns ignorent le jour que le bon Dieu est mort, qu'il est ressuscité et qu'il est monté au ciel. Cela vous étonne, hélas! il y en a plus de deux qui ne savent pas combien, qui ne savent pas comment Dieu a souffert et comment il est mort; c'est-à-dire, qui ne savent pas que Dieu a souffert et est mort comme homme et non comme Dieu, puisque comme Dieu il ne pouvait ni souffrir ni mourir. Combien qui croient que les trois personnes de la Sainte Trinité ont souffert et sont mortes. Combien ne savent pas que Jésus-Christ comme homme, est plus jeune que la sainte Vierge; et que comme Dieu il est de toute éternité. Combien auraient été bien embarrassés si, avant de se marier, on leur avait demandé : qui a institué les sacrements et quels sont les effets de chaque sacrement en particulier, et quelles sont les dispositions que demande chaque sacrement? Combien croient que c'est la sainte Vierge ou les apôtres qui ont institué les sacrements, et qui ne savent pas véritablement que c'est Jésus-Christ, et qu'il n'y a que lui qui pouvait les instituer et leur communiquer les grâces que nous y recevons; c'est-à-dire que le baptême nous purifie du péché que nous apportons en venant au monde, c'est le premier sacrement qu'un chrétien peut recevoir, et que les eaux pour le baptême ont été sanctifiées lorsque saint Jean baptisa Jésus-Christ dans le Jourdain, que Jésus-Christ l'a institué en disant à ses apôtres : Allez, instruisez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, etc., etc.

Combien ne savent pas ce que c'est que le Saint-Esprit qu'ils reçoivent dans le sacrement de Confirmation, et que ce sacrement ne peut-être donné que par les évêques, et qu'il faut être en état de grâce pour le recevoir. Com-

bien ne savent pas dans quel moment ils reçoivent le sacrement de Pénitence, et ne savent pas que c'est quand ils se confessent et qu'on leur donne l'absolution, et non pas toutes les fois qu'ils se confessent; combien ne savent pas que dans le sacrement de l'Eucharistie, ils reçoivent le corps, le sang et l'âme de Notre Seigneur Jésus-Christ, et qu'ils ne reçoivent ni les anges ni les saints; combien ne savent pas faire la différence entre le sacrement de l'Eucharistie et les autres, c'est-à-dire qu'ils ne savent pas que dans le sacrement de l'Eucharistie ils reçoivent le corps adorable et le sang précieux de Jésus-Christ, au lieu que dans les autres nous n'y recevons que l'application des mérites de son sang précieux. Combien ne savent pas connaître quels sont les sacrements des vivants et les sacrements des morts, et pourquoi on leur donne ces noms; ils ne savent pas que le Baptême, la Pénitence et quelquefois l'Extrême-Onction sont les sacrements des morts parce qu'ils nous rendent la vie de la grâce que nous avons perdue par le péché, et que les autres sont appelés vivants, parce qu'il faut que nous n'ayons point de péchés sur notre conscience. Combien d'autres ne savent ce qu'ils reçoivent lorsqu'on leur fait les onctions sur leurs sens, et quelle grâce ce sacrement de l'Extrême-Onction accorde aux malades qui le reçoivent dignement, c'est-à-dire qu'ils ne savent pas que ce sacrement les purifie de tous les péchés qu'ils ont commis par leurs sens, c'est-à-dire par les yeux, la bouche et les oreilles, etc., etc., enfin combien d'autres ont ignoré la grâce que donnait le sacrement de mariage. Combien d'autres qui ne savent pas que les.... n'ont eu leur effet qu'après la Pentecôte. Hélas! que de sacriléges, hélas! que de gens mariés damnés! Cependant si vous ignorez ces choses, vous

pouvez bien compter que tous les sacrements que vous avez reçus sont à peu près des sacriléges.

Une deuxième raison qui doit porter à bien se préparer pour recevoir toutes les grâces que nous accorde ce grand sacrement, c'est qu'il y a bien des misères à y souffrir. Combien de pauvres femmes qui sont obligées de passer leur vie avec des maris dont les uns sont des hommes emportés, qu'un rien fait mettre (en colère); semblables à des lions, ils sont toujours après; *les disputent* et souvent même les maltraitent; qui ne peuvent les voir manger. Elles meurent de chagrin, il est bien rare si elles passent un jour sans verser des larmes (1); d'autres ont des maris qui mangent tout ce qu'ils ont dans les cabarets, tandis qu'une pauvre femme périt de misère avec ses enfants dans la maison. (Ce que) je dis des maris je le dis pareillement des femmes. Combien de maris qui ont des femmes qui ne leur disent jamais un mot de bonne grâce, qui les méprisent, qui délaissent tout ce qu'il y a dans la maison, qui ne font que *les disputer* du matin au soir. Vous conviendrez avec moi que pour souffrir tout cela sans murmurer de manière à le rendre méritoire pour le ciel, il faut une grâce extraordinaire. Eh bien! M. F., si vous aviez reçu toutes les grâces que nous donne ce sacrement, vous en auriez un trésor infini pour le ciel; les grâces que Dieu vous a préparées pour vous sauver, votre vocation vous rendraient cela supportable sans vous en plaindre. Mais d'où vient que cet homme ne peut pas souffrir les défauts qu'il aperçoit dans sa femme, et que la femme maudit à chaque instant son mari parce qu'il est un ivrogne! C'est

(1) Exemple de sainte Monique, et tant d'autres, etc...
(*Note du Vénérable J.-B. V.*)

que ces personnes n'ont pas reçu les grâces du sacrement de mariage, ils ne peuvent donc qu'être malheureux pendant leur vie et damnés après leur mort.

Mais un plus grand malheur encore c'est que, outre cela, leurs enfants leur ressemblent. Hélas! qui pourrait conter l'état déplorable des enfants qui naissent de tels mariages? Vous les voyez presque vivre comme des bêtes. D'abord, les parents n'ont jamais su leur religion, par conséquent ils ne peuvent pas l'apprendre à leurs enfants. Hélas! des enfants qui ont dix ou onze ans ne savent pas seulement leur prière, ni un mot de leur religion, ils n'ont déjà que des jurements et des mauvais propos à la bouche. Hélas! que de personnes mariées et d'enfants damnés, au moins s'ils n'étaient pas mariés ils seraient damnés tout seuls. Que la profanation de ce sacrement peuple les enfers!

Mais, me direz-vous, que faut-il donc faire pour entrer saintement dans cet état? Mon ami, le voici. Écoutez-le bien, heureux si vous en profitez. Il faut que votre mariage n'aie rien de semblable à ceux des païens. Voici les mariages des païens. Lorsqu'ils veulent s'établir, les uns prennent une femme pour en avoir des enfants à qui ils puissent laisser leur nom et leurs biens; les autres parce qu'ils ont besoin d'une compagne pour les aider dans les soins de la vie; celui-ci pour la beauté et les agréments, mais très-peu pour la vertu. Après cela l'on prend ses sûretés de part et d'autre; on passe le contrat et on célèbre le mariage qui est accompagné de quelques cérémonies religieuses en leur manière; l'on fait un grand festin et on se livre à toutes sortes de joie et d'excès. Voilà, M. F., la manière dont (procèdent) les païens, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas comme nous le bonheur de connaître le vrai Dieu. Si vos mariages

n'ont rien de mieux, tenez-vous sûrs que vous avez profané ce sacrement; et, d'après cela, vous résoudre d'aller passer votre éternité dans les enfers. Ce n'est donc véritablement que l'esprit de piété qui (fait) le mariage chrétien, il faut donc le faire au nom de Jésus-Christ, en vue de lui plaire et de suivre sa vocation; se proposer le salut de son âme et rien autre. Ce n'est donc ni l'intérêt, ni le désir de suivre le penchant de son cœur qui doit porter un chrétien à se marier; mais celui de suivre la voix de Dieu qui vous appelle dans cet état, d'élever chrétiennement les enfants qu'il plaira à Dieu de vous donner. Mais dans une démarche si importante, l'on ne doit rien faire avec précipitation et ne jamais manquer de consulter ses parents, et ne rien conclure sans leur consentement. Les parents, non plus, ne doivent jamais forcer leurs enfants à prendre des personnes qu'ils n'aiment pas, parce qu'ils ne peuvent qu'être malheureux l'un et l'autre. Il faut toujours choisir des personnes qui ont de la piété : vous devez les préférer, quand même elles auraient moins de bien, parce que vous êtes sûrs que Dieu bénit votre mariage. Au lieu que ceux qui n'ont point de religion, leur bien périra en peu de temps. Il ne faut pas faire comme plusieurs qui prennent un garçon ivrogne et mauvais sujet en disant que, quand il sera marié, il se corrigera; c'est tout le contraire, il ne deviendra que plus mauvais, et vous passerez votre vie dans une espèce d'enfer. Hélas! que ces mariages sont *épais!*

C'est dans la prière et les autres œuvres que vous devez demander à Dieu de vous faire connaître celui ou celle que Dieu vous destine. L'on dit qu'afin qu'un mariage soit bien fait, c'est-à-dire heureux, il faut qu'il soit fait dans le ciel avant de l'être sur la terre. D'abord les

jeunes gens qui veulent mériter les grâces que Dieu prépare à ceux qui espèrent s'y sanctifier, ne doivent pas se parler seuls ni le jour ni la nuit, sans la présence de leurs parents, et ne jamais se permettre la moindre familiarité ni la moindre parole indécente, sans quoi ils sont sûrs d'éloigner Dieu de leurs noces, et que si Dieu n'y assiste pas, ce sera le démon. Hélas! il n'y en a pas un tous les deux cents qui observe cela. L'on peut bien dire aussi qu'il n'y en a pas un tous les deux cents qui soit véritablement tel que la religion et la paix y règnent, de manière que l'on puisse dire que c'est une maison du bon Dieu. Au contraire, (il y en a) qui se traînent pendant trois ou quatre ans dans les danses, les bals, les comédies, les cabarets, qui passent des trois quarts de leurs nuits seuls, à se permettre tout ce que le démon d'impureté peut leur inspirer. Mon Dieu, est-ce là bien des chrétiens qui doivent porter sous le voile du sacrement un cœur pur et exempt de tout péché. Hélas! qui pourra compter le nombre de péchés dont leur cœur est couvert et leur pauvre âme toute pourrie. Hélas! comment peut-on espérer que le bon Dieu pourra, tout-puissant qu'il est, bénir de tels mariages de personnes qui vivent dans l'impureté la plus infâme depuis peut-être combien d'années; qui ne font peut-être de prières ni le matin ni le soir; qui ont laissé les sacrements depuis plusieurs années, ou, s'ils les ont fréquentés, cela n'a été que pour les profaner. Hélas! comment se peut-il faire que le sang adorable de Jésus-Christ puisse descendre dans ces noces pour les sanctifier, et rendre les peines du mariage douces et méritoires pour le ciel. Hélas! que de sacriléges, et que de gens mariés qui iront brûler dans les abîmes! Mon Dieu, que les chrétiens connaissent peu leur malheur et leur

perte éternelle ! Hélas ! ils ne quitteront pas leurs crimes infâmes après leurs noces, toujours mêmes infamies, et toujours dans la route de l'enfer où ils tomberont bientôt. Non, M. F., n'entrons pas dans (le détail) des horreurs qui se commettent dans le mariage, tout cela fait mourir d'horreur. Tirons le voile, qui ne se lèvera véritablement qu'au grand jour des vengeances, où nous verrons toutes ces turpitudes sans craindre de souiller notre imagination. Gens mariés, ne perdez jamais de vue que tout se verra au jour du jugement, ce qui jettera une infinité de personnes dans l'étonnement, c'est que des chrétiens se soient (permis) des infamies semblables. Arrêtons-nous là.

Si maintenant vous me demandez quelles sont les conditions qu'il faut pour qu'un mariage soit bon devant Dieu et devant les hommes. Mon ami, deux choses que voici : il faut qu'il soit contracté selon les lois de l'Église et de l'État ; sans quoi le mariage serait nul, c'est-à-dire que les personnes vivraient dans le péché comme deux personnes qui se mettent (ensemble) sans se marier devant l'Église. L'Église a fait ses lois, assistée, dirigée par le Saint-Esprit.

Si vous me demandez ce que c'est que les fiançailles, le voici : c'est la promesse que deux personnes se font l'une l'autre de s'épouser. Dès le moment que deux personnes se sont fiancées, elles ne doivent pas rester dans la même maison sous peine de gros péché, à cause des dangers et des tentations auxquelles elles seront exposées ; parce que le démon fait tout ce qu'il peut pour les rendre indignes de la bénédiction du bon Dieu qui leur est promise dans le sacrement de mariage. C'est pourquoi l'Église leur défend d'habiter sous le même toit tout le temps des fiançailles.

Je vous ai dit, M. F., qu'il n'y a point de sacrement pour lesquels on prenne tant de précautions extérieures, que l'on reçoive avec tant d'appareil que celui du mariage. Après que le contrat est passé, l'on publie trois dimanches de suite les personnes qui veulent se marier, et cela pour deux raisons : la première, pour inviter tous les fidèles à prier pour eux, afin que Dieu leur accorde les grâces qui leur sont nécessaires pour entrer saintement dans cet état. La deuxième raison, c'est pour découvrir les empêchements qui pourraient mettre obstacle à ce mariage. Les cas dans lesquels l'Église défend le mariage s'appellent empêchements ; il y a de ces empêchements qui rendent les noces nulles, de sorte que des personnes qui se seraient mariées avec quelqu'un des empêchements que nous allons voir ne seraient pas mariées, leur vie ne serait qu'une fornication continuelle. Hélas ! qu'il y en a de ces malheureux mariages qui font tomber les malédictions du ciel avec des peines partout où ils se trouvent ! Ne doutons pas, M. F., que la profanation de ce sacrement, et les crimes qui se commettent dans le mariage ne soient la cause de tous les plus grands maux dont Dieu nous accable, et nous le reconnaîtrons au jour du jugement. Nous disons donc qu'il y a des empêchements qui se nomment dirimants; mais voici ceux qui se rencontrent le plus souvent. Le premier, c'est la parenté jusqu'au quatrième degré inclusivement, c'est-à-dire qui renferme le quatrième degré et non le cinquième, cela se comprend aisément. Quand on annonce le mariage si vous pensez que celui qui le publie ne sait pas ce que les fiancés lui cachent; vous êtes obligés de le dire à celui qui l'a publié, sans quoi vous commettez un gros péché mortel, puisqu'il y en a plusieurs qui le cachent autant qu'ils peuvent, crainte de

demander dispense et qu'il leur en coûte quelque chose. 2° C'est l'affinité, c'est-à-dire qu'un veuf ne peut pas épouser les parents de sa défunte jusqu'au quatrième degré, ni la veuve les parents de son défunt. 3° C'est la parenté spirituelle, c'est-à-dire que l'on ne peut pas se marier avec l'enfant que l'on a ondoyé ou tenu sur les fonts du baptême, ni avec le père ou la mère de cet enfant. 4° C'est l'honnêteté publique, c'est-à-dire que, quand une personne a été fiancée avec une personne, elle ne peut pas se marier ni avec la mère, ni avec la fille, ni avec la sœur de la personne avec qui elle avait été fiancée. Voilà, M. F., les empêchements que les fidèles peuvent connaître le plus, et lorsqu'on publie un mariage que l'on sait être dans quelques-uns de ces cas, on est obligé de le dire, ou bien l'on commet un péché mortel et l'on se met dans le cas d'être excommunié, c'est-à-dire retranché du sein de l'Église. Vous voyez, M. F., combien vous devez prendre garde de ne jamais manquer de dire ce que vous savez. Il y en a quelques autres qui sont moins communs, quelques-uns qui sont secrets et infamants, comme l'adultère et l'homicide; ceux qui en sont coupables doivent en avertir leur confesseur. Les lois de l'Église qui défendent ces sortes de mariage sont très-sages, elles ont toutes été dictées par le Saint-Esprit. Il y a encore le (vœu) simple de chasteté, de six mois, un an, et le reste... Il y a cependant quelquefois que l'Église donne des dispenses en faisant faire quelque aumône à ceux qui les demandent, mais n'oubliez jamais que toutes les dispenses que l'on demande, et où on ne dit pas bien les choses telles qu'elles sont, ne valent rien. Le Saint-Père n'accorde qu'à condition que ce que l'on dit est véritable; de sorte que si ce que nous disons

n'est pas bien vrai, c'est-à-dire, si vous donnez des raisons qui ne sont pas ou que vous les augmentiez, vos dispenses ne valent rien, par conséquent votre mariage est nul. C'est-à-dire que vous n'êtes pas mariés et que vous avez commis un sacrilége en recevant le sacrement de mariage, ainsi que tous les sacrements que vous recevez dans la suite. Hélas! que le nombre en est grand et qui dorment tranquilles, tandis que le démon leur creuse un enfer éternel. Vous ne devez donc jamais donner des raisons qui ne sont pas, et si vos pasteurs ne les trouvent pas bonnes, prenez bien garde de ne pas les presser en leur disant que vous vous mettrez tout de même ensemble. Hélas! que de gens mariés damnés.

Mais me direz-vous, comment doit-on passer le temps des fiançailles? Le voici : Ce temps-là est un temps sacré qui doit se passer dans la retraite, la prière, et à faire toutes sortes de bonnes œuvres pour mériter que Jésus-Christ vous fasse, comme aux époux de Cana, en Galilée, d'assister à vos noces pour vous bénir, en vous donnant les grâces nécessaires pour pouvoir vous y sanctifier. Il est très-bon et souvent bien nécessaire de faire une confession générale, soit pour réparer les mauvaises que l'on aurait pu faire pendant sa vie, soit encore pour se rendre plus digne de recevoir ce sacrement, puisque les grâces y sont abondantes à proportion des dispositions que vous y apportez. Dites-moi, M. F., est-ce bien de cette manière que l'on passe un temps si précieux que celui des fiançailles? Hélas! ne prenez-vous pas, M. F., les païens pour modèles, puisqu'ils ne font pas tout ce que le plus grand nombre de chrétiens de nos jours (se permettent)! Ils ne sont pas contents d'avoir traîné presque toute leur vie ou au moins une bonne partie, dans le crime et l'infamie la plus noire; il semble qu'ils n'en

ont pas assez fait le premier jour de leurs fiançailles : les danses, les bals, les cabarets et la viande, si c'est un jour maigre. Non contents de faire le mal seuls, comme s'ils craignaient de ne pas assez irriter la juste colère de Dieu sur eux, afin qu'au lieu de les bénir il les maudisse, ils seront trois ou cinq personnes à la fois; c'est-à-dire selon leur fortune : ceux qui ont de quoi dépenser en invitent plus, et ceux qui ont moins en invitent moins; mais toujours autant qu'ils ont. Il y en a qui peut-être perdront leurs âmes, feront des dettes en passant les trois quarts de la nuit, sans compter le jour, dans les cabarets, à se livrer à toutes sortes d'excès; une partie se traînant par les chemins, et peut-être même l'épouse. Mais, me direz-vous, cela ne vous regarde pas, ce n'est pas votre argent, nous ne vous devons rien. Non, sans doute votre argent ne me regarde pas, mais vos âmes dont (Dieu) m'a chargé, me regardent.

Eh bien! M. F., voilà le commencement de la sainte retraite des jeunes gens qui viennent de se fiancer, voilà leur préparation pour recevoir le sacrement de mariage. Ce n'est pas encore tout, le démon n'en a pas encore assez. Après avoir passé quelques jours dans la débauche avec les parents de la fille, ils passeront tout le reste du temps à courir les maisons pour porter des fiançailles. Dans chaque maison, ils commettront, peut-être, trois ou quatre gros péchés par les embrassements qu'ils font ou qu'ils permettent. Mais, me direz-vous, c'est la coutume. Ah! vos coutumes, (ce sont) celles des païens; comme vous avez suivi jusqu'à présent la même marche que celle des païens, il faut bien continuer. Malgré ce que vous direz, cela n'empêchera pas que lorsque vous paraîtrez au tribunal de Dieu pour y rendre compte de votre malheureuse vie, tous les embrassements que

vous aurez donnés ou reçus dans ces temps de fiançailles, ne soient des péchés et, la plupart, des péchés mortels. Oh! je n'en crois rien. Vous n'en croyez rien? c'est que vos yeux sont un peu troubles; mais ne vous inquiétez pas, le grand juge vous les éclaircira bien. Pourquoi est-ce que les garçons ne donnent pas des fiançailles aux garçons et les filles aux filles? je le sais bien : c'est que le démon n'y trouve pas si bien son compte. Le temps des fiançailles se passe dans cette dissipation ou plutôt dans cette chaîne de péchés, sans parler de tout ce qui se passe entre les femmes. Hélas! mon Dieu, est-ce là des chrétiens ou des païens? hélas! je n'en sais rien; tout ce que je sais, ce sont de pauvres âmes que le démon traîne et dévore jusqu'à ce qu'il les précipite dans les flammes. Le temps du mariage arrive, ils n'ont que trois ou quatre jours, ils vont se présenter au tribunal de la pénitence sans regret et sans désir même de mieux faire. La preuve en est bien claire : vous allez voir les plaisirs, les mêmes danses, les excès dans le boire et le manger; ils commencent les familles en se livrant à tout ce que le démon peut leur inspirer le jour de leurs noces, et encore pis s'ils le peuvent. Ils viennent de recevoir ce grand sacrement; ah! je me trompe, ils viennent de commettre un horrible sacrilége, et ils vont mettre le cachet à leur réprobation en passant, peut-être, un jour ou deux en débauches.

Mon Dieu, que penser de ces pauvres chrétiens, que vont-ils devenir? hélas! vous les avez déjà abandonnés, parce qu'ils n'ont rien oublié pour vous forcer à les maudire et les réprouver.

Mais, me direz-vous, il est permis de se réjouir ce jour-là. Oui, sans doute, mais c'est permis dans le Seigneur. Vous avez beau dire ce que vous voudrez, vous ne lais-

serez pas de rendre compte jusqu'à un sou dépensé inutilement; vous aurez beau vous en moquer, cela est tel que je vous le dis. Un jour nous le verrons, prenez bien garde que ce ne soit pas trop tard pour vous. Tout cela est bien difficile à croire parce que si nous faisions mal, le bon Dieu nous punirait : puisque nous en voyons qui se divertissent bien et qui tout de même font bien leurs affaires. Mon ami, ceci, loin d'être une bonne marque, est le plus grand de tous les malheurs. Savez-vous pourquoi le bon Dieu se conduit de cette sorte? le voici : c'est qu'il est juste. Il vous récompense de tout le bien que vous avez fait, afin qu'après votre mort il n'aie qu'à vous jeter en enfer. Voilà la raison pourquoi il semble vous bénir malgré toutes les horreurs que vous avez commises dans vos fiançailles et vos noces, sans compter que tous les péchés que ceux que vous avez invités ont commis seront pour votre compte, sans qu'ils en soient eux-mêmes innocents. Hélas! que la mort fera trouver de péchés là où plusieurs croient qu'il n'y en a point!

Que devrait faire un chrétien pour dignement recevoir ce sacrement? Ce serait de s'y préparer de tout son cœur, d'avoir fait une bonne confession et d'avoir passé saintement le jour de ses fiançailles; et, ce qu'il aurait pu dépenser, donner aux pauvres pour attirer les bénédictions sur lui. Le jour de leurs noces qu'ils aillent de grand matin à l'église pour implorer le secours et les lumières du Saint-Esprit, en recevant la bénédiction nuptiale. Que le sang de Jésus-Christ coule sur leurs âmes. Le jour qu'ils ont été mariés, qu'ils passent la journée dans la présence de Dieu en pensant quel malheur ce serait s'ils venaient à profaner ce jour si saint. Après leur mariage, ils doivent aller trouver un con-

fesseur pour se faire instruire, afin qu'ils ne se perdent pas sans le savoir, ou plutôt, afin qu'ils puissent se comporter comme de vrais enfants de Dieu. Hélas! où sont les chrétiens qui se conduisent de cette manière? hélas! où sont aussi les gens mariés qui seront sauvés? Qu'il y en aura de perdus! Ceux qui y apportent de bonnes dispositions, il n'y en aura presque point. Que conclure de cela? le voici : C'est que la plupart des chrétiens entrent dans le mariage sans demander à Dieu les grâces qui leur sont nécessaires, ils y portent un cœur et une âme couverts de mille et mille péchés, et profanent ce sacrement : ce qui est une source de malheur pour eux dans ce monde et dans l'autre. Heureux les chrétiens qui y entrent et qui persévèrent jusqu'à la fin! C'est ce que je vous souhaite... (1).

(1) Une dispense obtenue sans des raisons légitimes rend le mariage nul. (Instruction du père Jean Gibert sur le mariage, page 335.)
(*Note du Vénérable.*)

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sur la prière d'un pécheur qui ne veut pas quitter le péché.

Cum descendisset Jesus de monte, secutæ sunt eum turbæ multæ. Et ecce leprosus veniens adorabat eum.

Jésus étant descendu de la montagne, une grande foule de peuple le suivit; et alors un lépreux venant à lui, l'adora. (*S. Matth.*, VIII, 1-2.)

En lisant ces paroles, M. F., je me représente le jour d'une grande fête où l'on vient en foule dans nos églises, auprès de Jésus-Christ, non descendu d'une montagne; mais sur nos autels, où la foi nous le découvre, comme un roi au milieu de son peuple, comme un père environné de ses enfants, et enfin comme un médecin entouré de ses malades. Les uns adorent ce Dieu, dont le ciel et la terre ne peuvent contenir l'immensité, avec une conscience pure, comme un Dieu régnant dans leur cœur; c'est l'amour seul qui les amène ici pour lui offrir un sacrifice de louanges et d'actions de grâces, ils sont sûrs de ne pas sortir d'auprès de ce Dieu charitable sans être comblés de toutes sortes de bénédictions. D'autres paraissent devant ce Dieu si pur et si saint avec une âme toute couverte de péchés;

mais, ils sont rentrés en eux-mêmes, ils ont ouvert les yeux sur leur malheureux état, ils ont conçu l'horreur la plus vive de leurs déréglements passés et, bien résolus de changer de vie, ils viennent à Jésus-Christ pleins de confiance, se jettent aux pieds du meilleur de tous les pères, en lui faisant le sacrifice d'un cœur contrit et humilié. Avant de sortir de là, le ciel leur sera ouvert et l'enfer fermé. Mais après ces deux sortes d'adorateurs il en vient une troisième : c'est-à-dire, ces chrétiens tout couverts de l'ordure du péché et endormis dans le mal, qui ne pensent nullement à en sortir, qui, cependant, font comme les autres, viennent l'adorer et le prier, du moins en apparence. Je ne vous parlerai pas de ceux qui viennent avec une âme pure et agréable à leur Dieu : je n'ai qu'une chose à leur dire, c'est de persévérer. Aux deuxièmes, je leur dirai de redoubler leurs prières, leurs larmes et leurs pénitences ; mais qu'ils pensent que, d'après la promesse de Dieu même, tout pécheur qui vient à lui avec un cœur contrit et humilié est sûr de trouver son pardon. Ils sont sûrs, dit Jésus-Christ, d'avoir regagné l'amitié de leur Dieu, et le droit que leur qualité d'enfants de Dieu leur donne au ciel. Je ne vais donc vous parler aujourd'hui que de ces pécheurs qui vivent, mais qui sont déjà morts. Conduite étrange, M. F., sur laquelle je n'oserais dire ma pensée si l'Esprit-Saint n'avait pas déjà dit, dès le commencement du monde et en propres termes, que la prière d'un pécheur qui ne veut pas sortir de son péché, et ne fait pas tout ce qu'il doit faire pour en sortir, est en exécration aux yeux du Seigneur. Ajoutons encore à cet endurcissement, le mépris de toutes les grâces que le ciel lui offre. Mon dessein est donc de vous montrer que la prière d'un pécheur qui ne veut

pas sortir du péché, n'est autre chose qu'une action ridicule, pleine de contradiction et de mensonge, si nous la considérons, soit par rapport aux dispositions du pécheur qui la fait, soit encore si nous la considérons par rapport à Jésus-Christ à qui elle s'adresse. Parlons plus clairement, en disant que la prière d'un pécheur qui reste dans le péché n'est autre chose qu'une action la plus insultante et la plus impie. Ecoutez-moi bien un instant, et vous n'en serez malheureusement que trop convaincu.

Mon dessein, M. F., n'est pas de vous parler des qualités que doit avoir une prière pour être agréable à Dieu et avantageuse à celui qui la fait; je ne vous dirai rien encore de sa puissance; je vous dirai seulement en passant que c'est un doux entretien de l'âme avec son Dieu, qui nous fait le reconnaître pour notre créateur, notre souverain bien et notre dernière fin; c'est un commerce du ciel avec la terre : nous envoyons nos prières et nos bonnes œuvres au ciel, et le ciel nous envoie les grâces qui nous sont nécessaires pour nous sanctifier. Je vous dirai encore que c'est la prière qui élève notre âme et notre cœur jusqu'au ciel, et nous fait mépriser le monde avec tous ses plaisirs. C'est encore la prière qui fait descendre Dieu jusqu'à nous; disons encore mieux : la prière bien faite pénètre et traverse la voûte des cieux et monte jusqu'au trône de Jésus-Christ même, désarme la justice de son Père, excite et remue sa miséricorde, ouvre les trésors des grâces du Seigneur, les ravit et les enlève, si j'ose parler ainsi, et revient chargée de toutes sortes de bénédictions vers celui qui l'a envoyée. S'il m'était nécessaire de prouver cela, je n'aurais qu'à ouvrir les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Nous y verrions que jamais Dieu ne put refuser ce

qu'on lui demandait par la prière faite comme il faut. Ici, je vois trente mille hommes sur lesquels Dieu a résolu de décharger le poids de sa juste colère, pour les détruire en punition de leurs crimes. Moïse seul va demander leur grâce, et se prosterne devant le Seigneur. A peine sa prière est-elle commencée, que le Seigneur, qui avait résolu leur perte, change son arrêt, leur rend son amitié, en leur promettant sa protection et toutes sortes de bénédictions, et cela à la prière d'un seul homme. Là, je vois un Josué qui, trouvant que le soleil descend trop rapidement, et craignant de n'avoir pas le temps de se venger de ses ennemis, se prosterne la face contre terre en priant le Seigneur, commande au soleil de s'arrêter, et, par un miracle qui n'était jamais arrivé et qui peut-être jamais n'arrivera, le soleil, dis-je, suspend sa course pour protéger Josué et lui donner le temps de poursuivre et de détruire son ennemi. Plus loin, je vois encore Jonas que le Seigneur envoie à la grande ville de Ninive, cette ville si pécheresse, puisque le Seigneur, qui est la justice et la bonté même, avait résolu de la punir et de la détruire. Jonas en parcourant cette grande ville lui annonce, de la part de Dieu même, que sa destruction n'est éloignée que de quarante jours. A cette nouvelle triste et désolante, tous se jettent la face contre terre, tous ont recours à la prière. De suite, le Seigneur révoque son arrêt et les regarde avec bonté. Bien loin de les punir, il les aime et les comble de toutes sortes de bienfaits. Si je me tourne d'un autre côté, je vois le prophète Élie qui, pour punir les péchés de son peuple, prie Dieu de ne point donner de pluie. Pendant deux ans et demi de suite, le ciel lui obéit et la pluie ne tomba que quand le même prophète le demanda à Dieu par la prière.

Si je passe de l'Ancien Testament au Nouveau, nous y voyons que la prière, bien loin de perdre sa force, ne devient même que plus puissante sous la loi de grâce. Voyez Magdeleine, dès qu'elle prie en se jetant aux pieds du Sauveur; ses péchés lui sont pardonnés et sept démons sortent de son corps. Voyez saint Pierre, après avoir renié son Dieu, il a recours à la prière; de suite le Sauveur jette les yeux sur lui et le pardonne. Voyez encore le bon larron. Si Judas, le traître Judas, au lieu de se désespérer, avait bien prié Dieu de lui pardonner son péché, le Seigneur lui aurait remis sa faute. Oui, M. F., le pouvoir de la prière bien faite est si puissant que, quand tout l'enfer, toutes les créatures du ciel et de la terre demanderaient vengeance et que Dieu lui-même serait armé de toutes ses foudres pour écraser le pécheur, si ce pécheur se jette à ses pieds en le priant de lui faire miséricorde avec le regret de l'avoir offensé et le désir de l'aimer, il est sûr de son pardon. C'est d'après la promesse qu'il nous a faite lui-même, en nous disant qu'il promet de nous accorder tout ce que nous demanderons à son Père en son nom. Mon Dieu! qu'il est doux et consolant pour un chrétien, d'être sûr d'obtenir tout ce qu'il demandera à Dieu par la prière!

Mais, me direz-vous peut-être, comment faut-il donc que cette prière soit faite pour qu'elle ait ce pouvoir auprès de Dieu? Mon ami, sans aller chercher de détour, le voici : notre prière afin qu'elle ait cette puissance, il faut qu'elle soit animée d'une foi vive, d'une espérance ferme et constante, qui nous porte à croire que, par les mérites de Jésus-Christ, nous sommes sûrs d'obtenir ce que nous allons demander, et encore d'une charité ardente. Je dis, en premier lieu, qu'il faut que nous

ayons une foi vive. Et pourquoi me direz-vous? Mon ami, le voici : c'est que la foi est le fondement et la base de toutes nos bonnes œuvres, et sans cette foi, toutes nos actions, quoique bonnes en elles-mêmes, ne sont que des œuvres sans mérite. Nous devons être aussi bien pénétrés de la présence de Dieu, devant qui nous avons le bonheur d'être, qu'un malade qu'une violente fièvre a fait tomber dans le délire et qui bat la campagne; son esprit une fois fixé à quelque objet, quoiqu'il n'y ait rien de visible, est si bien persuadé qu'il voit ou touche, que bien que l'on s'efforce de lui dire le contraire, il ne veut pas le croire. Oui, M. F., ce fut cette foi violente, si j'ose dire ainsi, avec laquelle sainte Magdeleine cherchait le Sauveur ne l'ayant pas trouvé dans son tombeau. Elle était si pénétrée de l'objet qu'elle cherchait, que Jésus-Christ pour l'éprouver, ou plutôt ne pouvant plus se cacher à son amour qui l'avait enchaîné, lui apparut sous la forme d'un jardinier qui lui demanda pourquoi elle pleurait et qui elle cherchait. Sans lui dire qu'elle cherche le Sauveur, elle s'écrie : Ah! si c'est vous qui l'avez pris, dites-moi où vous l'avez mis afin que j'aille l'enlever. Sa foi était si vive, si brûlante, si j'ose le dire, que quand il aurait été dans le sein de son Père, elle l'aurait forcé à descendre sur la terre. Oui, M. F., voilà la foi dont un chrétien doit être animé lorsqu'il a le bonheur d'être en la présence de Dieu, afin que Dieu ne puisse rien lui refuser.

En deuxième lieu, je dis qu'à la foi il faut joindre l'espérance, c'est-à-dire, une espérance ferme et constante que Dieu peut et veut nous accorder ce que nous lui demandons. En voulez-vous un modèle? le voici : Voyez la Chananée, sa prière était animée d'une foi si vive, d'une espérance si ferme que le bon Dieu pourrait lui

accorder ce qu'elle demandait, qu'elle ne quitta pas de prier, de presser, ou si j'ose dire, de faire violence à Jésus-Christ. On a beau la rebuter, et même Jésus-Christ; ne sachant plus de quelle manière s'y prendre, elle se jette à ses pieds en lui disant pour toute prière : Seigneur, aidez-moi! et ces paroles prononcées avec tant de foi enchaînent la volonté de Dieu même. Le Sauveur tout étonné s'écrie : O femme que votre foi est grande! allez, tout vous est accordé (1).

Oui, M. F., cette foi, cette espérance nous font triompher de tous les obstacles qui s'opposent à notre salut. Voyez la mère de saint Symphorien, son fils allait au martyre. Ah! mon fils, courage! encore un moment de patience et le ciel sera ta récompense! Dites-moi, M. F., qui soutenait tous les saints martyrs au milieu de leurs tourments? n'est-ce pas cette heureuse espérance? Voyez le calme dont saint Laurent jouit sur son gril de feu. Qui pouvait le soutenir? C'est, me direz-vous, la grâce. Cela est vrai, mais n'est-ce pas l'espérance d'une récompense éternelle? Voyez encore saint Vincent à qui l'on arrache les entrailles avec des crochets de fer; qui lui donna la force de souffrir des tourments si extraordinaires et si affreux, n'est-ce pas cette heureuse espérance? Eh bien! M. F., qui doit porter un chrétien, qui se met en la présence de Dieu, à rejeter toutes ces distractions que le démon s'efforce de lui donner pendant ses prières et à vaincre le respect humain? N'est-ce pas la pensée qu'un Dieu le voit, que si sa prière est bien faite il sera récompensé d'un bonheur éternel?

(1) Cessez de m'importuner. « Mon ami, donne-moi du pain, un de » mes amis vient de venir, je n'ai rien pour le recevoir. »
(*Note du Vén.*)

En troisième lieu, j'ai dit que la prière d'un chrétien doit avoir la charité, c'est-à-dire qu'il doit aimer le bon Dieu de tout son cœur et haïr le péché de toutes ses forces. Et pourquoi, me direz-vous? Mon ami, le voici : c'est qu'un chrétien pécheur qui prie, doit toujours avoir le regret de ses péchés et le désir d'aimer Dieu de plus en plus. Saint Augustin nous en donna un exemple bien sensible. Dans le moment où il allait prier dans le jardin, il se croit véritablement en la présence de Dieu; il espère que quelque grand pécheur qu'il soit, Dieu aura pitié de lui; il regrette sa vie passée, promet au bon Dieu de changer de vie et qu'il fera, avec le secours de sa grâce, tout ce qu'il pourra pour l'aimer. En effet, comment pouvoir aimer Dieu et le péché? Non, M. F., non, jamais cela ne sera. Un chrétien qui aime véritablement le bon Dieu, aime ce que Dieu aime, il hait ce que Dieu hait; de là je conclus que la prière d'un pécheur, qui ne veut pas quitter le péché, n'a rien de tout ce que nous venons de dire.

Maintenant, vous allez voir avec moi qu'en considérant la prière du pécheur par rapport à ses dispositions, ce n'est autre chose qu'un acte ridicule, plein de contradiction et de mensonge. Suivons-le un instant ce chrétien pécheur priant, je dis un instant, parce que ordinairement, à peine ses prières sont-elles commencées qu'elles sont déjà finies; écoutons ce pauvre aveugle et ce pauvre sourd : je dis aveugle sur les biens qu'il perd et les maux qu'il se prépare, et sourd à la voix de sa conscience qui crie, à la voix de Dieu qui l'appelle à grands cris. Entrons en matière, je suis sûr que vous désirez savoir ce que c'est que la prière d'un pécheur qui, ni ne veut quitter le péché, ni n'est pas fâché d'avoir offensé Dieu. Écoutez : le premier mot qu'il dit en com-

mençant la prière est un mensonge, il entre en contradiction avec lui-même. « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Mon ami, arrêtez-vous un instant. Vous dites que vous commencez votre prière au nom des trois personnes de la sainte Trinité. Mais vous avez donc oublié qu'il n'y a que huit jours, vous étiez dans une compagnie où l'on vous disait que quand on est mort tout est fini, et si cela était, il n'y avait ni Dieu, ni enfer, ni paradis? Si, mon ami, dans votre endurcissement vous le croyez, vous ne venez pas pour prier; mais seulement pour vous amuser et vous divertir. Ah! me direz-vous, ceux qui tiennent ce langage sont bien rares. Cependant il y en a même parmi ceux qui m'écoutent et qui ne laissent pas de faire quelques prières de temps en temps. Cependant je vous montrerais si je voulais que les trois quarts de ceux qui sont ici à l'église, quoiqu'ils ne le disent pas de bouche, le disent souvent par leur conduite et leur manière de vivre; car si un chrétien pensait véritablement à ce qu'il dit en prononçant les (noms des) trois personnes de la sainte Trinité, ne serait-il pas saisi de frayeur jusqu'au désespoir, en considérant en lui l'image du Père qu'il a défigurée d'une manière si affreuse, l'image du Fils qui est en son âme, traînée et roulée dans le limon du vice, et l'image du Saint-Esprit, dont son cœur est le temple et le tabernacle, et qu'il a remplie d'ordures et de saletés. Oui, M. F., ces trois mots seuls, si ce pécheur avait la connaissance de ce qu'il dit et de ce qu'il est, pourrait-il les prononcer sans mourir d'horreur de lui-même. Écoutez ce menteur : « Mon Dieu! je crois fermement que vous êtes ici présent. » Eh quoi! mon ami, vous croyez que vous êtes en la présence de Dieu devant qui les anges, qui sont sans tache, tremblent et n'osent lever

les yeux, devant qui ils se couvrent de leurs ailes ne pouvant soutenir l'éclat de la majesté que le ciel et la terre ne peuvent contenir! Et vous, tout couvert de crimes, vous y êtes avec un genou par terre et l'autre en l'air. Osez-vous bien ouvrir la bouche pour laisser sortir une telle abomination? Dites donc plutôt que vous faites comme les singes, que vous faites ce que vous voyez faire aux autres, ou plutôt que c'est un moment d'amusement que vous prenez en faisant semblant de prier.

Un chrétien qui se met en la présence de son Dieu, qui sent ce qu'il dit à l'auteur même (de son existence), n'est-il pas saisi de frayeur en voyant, d'un côté, son indignité de paraître devant un Dieu si grand et si redoutable, et, de l'autre, son ingratitude? Ne lui semble-t-il pas, à chaque instant, que la terre va s'ouvrir sous ses pieds pour l'engloutir? ne se regarde-t-il pas entre la vie et la mort? son cœur n'est-il pas dévoré de regret et plein de reconnaissance? Je dis de regret, en pensant combien il a été malheureux d'avoir offensé un Dieu si bon, et de reconnaissance en pensant combien il faut que Dieu soit patient et charitable de le souffrir en sa sainte présence, malgré son ingratitude et tous les outrages dont il s'est rendu coupable à tous moments. Mais, pour vous qui priez et qui ne voulez pas quitter le péché, du moins pas encore, dites-moi quelle différence mettez-vous entre l'Église et un bal, si j'ose faire cette affreuse comparaison, puisque l'une est la demeure de Dieu, et l'autre, celle du démon (1)? Si vous ne le savez pas, je vais vous l'apprendre, le voici. En y allant, de quoi vous occupez-

(1) Il y a cette différence que dans un bal on voudrait ne pas en sortir et que, dans une église, on n'y est pas encore qu'on voudrait être dehors. (*Note du Vén.*)

vous? C'est sans doute des personnes que vous espérez y trouver. (Votre premier soin), en y entrant, est de promener vos regards (pour voir) si vous les apercevrez, c'est de considérer la manière dont la salle est construite, les tapisseries qui la décorent, c'est d'y saluer les personnes que vous y connaissez, de vite vous asseoir et d'y causer. Je ne vais pas plus loin; je ne parlerai pas de toutes les mauvaises pensées, mauvais désirs, mauvais regards; laissons tout ceci de côté et dites-moi franchement vous, mon ami, vous qui devriez être sans cesse livré au désespoir, sachant l'état affreux où vous êtes, puisque vous êtes chargé de péchés, n'est-ce pas la conduite que vous tenez en venant à la maison du Seigneur? J'ai dit que lorsqu'une personne de plaisir va dans un bal ou une danse, elle ne s'occupe que de choses indifférentes, ou de ses plaisirs et nullement du bon Dieu? Lorsque vous venez à l'église, pensez-vous devant qui vous êtes, et à qui vous allez parler? Vous conviendrez avec moi que votre conduite est précisément celle-là. J'ai dit qu'en entrant, leur premier soin est de considérer la manière dont la salle est ornée. Eh bien! n'est-ce pas ce que vous faites en arrivant dans la maison du Seigneur! Vous regardez du haut en bas, d'un coin de l'église à l'autre (1). Je dis en troisième lieu que leur premier soin est d'examiner les personnes qu'elles connaissent et de les saluer. N'est-ce pas ce que vous faites, en voyant une personne ou un ami que vous n'aviez pas vu depuis quelques jours? Vous ne faites pas difficulté de leur parler, de les saluer en ce lieu, de leur souhaiter le bon jour en présence du bon Dieu qui est en corps et

(1) Un saint qui n'avait pas regardé le toit de sa cellule pendant quatre ans. (*Note du Vén.*)

en âme sur l'autel, qui vous aime, qui ne vous appelle en sa sainte présence que pour vous pardonner et vous combler des bienfaits les plus grands. Une autre occupation de cette sorte de gens, c'est d'examiner la manière dont sont arrangées les personnes et leur beauté; et de là naissent les mauvais regards, les mauvaises pensées, les mauvais désirs. Eh bien! mon ami, dites-vous que cela ne vous arrive pas? Cela n'arrive-t-il pas même pendant la sainte Messe, tandis qu'un Dieu s'immole à la justice de son père pour satisfaire à vos péchés? Vous promenez vos regards pour voir comment une telle ou un tel est arrangé, et sa beauté. Cela n'est-il pas cause que vous faites naître en vous un nombre presque infini de pensées que vous ne devriez pas avoir et de mauvais désirs? Ouvrez donc les yeux, mon ami, et vous verrez que tout ce que vous dites à Dieu n'est autre chose que mensonge et tromperie.

Allons plus loin. « Mon Dieu, dites-vous, je vous adore et je vous aime de tout mon cœur. » Vous vous trompez, mon ami, il ne faut pas dire le bon Dieu, mais votre Dieu, et quel est votre Dieu? le voici : c'est cette jeune fille à qui vous avez donné votre cœur, qui vous occupe continuellement. Et vous, ma sœur, qui est votre Dieu? n'est-ce pas ce jeune homme à qui tous vos soins ont été de plaire, peut-être même dans l'église où vous ne devez venir que pour pleurer vos péchés et demander à Dieu votre conversion. N'est-il pas vrai que, pendant que vous priez, les objets que vous aimez occupent votre esprit, et se présentent devant vous pour se faire adorer à la place de votre Dieu? N'est-il pas vrai que tantôt c'est le Dieu de la gourmandise qui se présente devant vous pour se faire adorer, en pensant à ce que vous mangerez lorsque vous serez chez vous; ou, une autre

fois, le Dieu de la vanité, en prenant plaisir sur vous-même, en vous considérant comme digne de mériter l'adoration des hommes. Savez-vous ce que vous dites à Dieu? le voici : Seigneur, dites-vous, descendez de votre trône, donnez-moi votre place. Mon Dieu, quelle horreur, et quelle abomination! Et, cependant, vous dites cela toutes les fois que vos désirez de plaire à quelqu'un. Une autre fois, c'est le Dieu de l'avarice, de la vanité, de l'orgueil, ou même de l'impudicité qui sont venus devant vous pour se faire adorer et aimer à la place du vrai Dieu.

Voulez-vous que je vous le montre d'une manière plus claire, écoutez-moi. Pendant la sainte Messe, ou pendant vos prières, il vous vient une pensée de haine ou de vengeance : si vous aimez mieux le bon Dieu que ces objets-là, vous les chasserez promptement; mais, si vous ne les chassez pas, vous montrez que vous les préférez à Dieu et que vous les mettez à la place de Dieu même pour leur donner votre cœur. C'est comme si vous disiez à Dieu, quand ces pensées vous viennent : Mon Dieu, sortez de ma présence et laissez mettre à votre place ce démon-là pour lui donner les affections de mon cœur. Vous conviendrez donc avec moi, M. F., que ce n'est presque jamais le bon Dieu que vous adorez dans vos prières, mais chacun de ces penchants, c'est-à-dire, ces passions et rien autre. Cela, me direz-vous, est un peu fort. Cela est un peu fort, mon ami? Eh bien! je vais vous montrer que c'est la vérité dans tout son jour. Dites-moi, mon frère, ou vous, ma sœur, quand vous vous confessez, votre confesseur ne vous dit-il pas : Si vous quittez ces désirs, ces pensées, ou si vous cessez ces mauvaises habitudes, ces cabarets, je vous donnerai votre Dieu, vous aurez le bonheur de le recevoir aujourd'hui dans votre cœur? Non, mon père, lui

dites-vous, pas encore, je ne me sens pas le courage de faire ce sacrifice, c'est-à-dire de quitter ces danses, ces jeux, ces mauvaises compagnies. N'est-ce pas que vous préférez que le démon règne dans votre âme à la place du bon Dieu? Le confesseur dira à ce vindicatif : Mon ami, si vous ne pardonnez pas à cette personne qui vous a outragé, vous ne pouvez pas avoir le bonheur de posséder le Dieu des chrétiens. Non, mon père, lui dites-vous, je préfère ne pas recevoir le bon Dieu. Mon ami, dira encore le confesseur à un avare, si vous ne rendez pas ce bien qui ne vous appartient pas, vous êtes indigne de recevoir votre Dieu. Mon père, je n'ai pas l'intention de le rendre si tôt; et ainsi de tous les autres péchés. Cela est si vrai que, si ce que nous aimons paraissait visiblement, chacun aurait devant soi une branche des sept péchés capitaux, et Dieu serait pour les anges seuls.

Mais allons plus loin, et nous verrons, et nous entendrons ce charlatan et ce chrétien menteur; voyons sa foi et son espérance. Nous disons que c'est la foi qui nous découvre la grandeur de la majesté de Dieu devant lequel nous avons le bonheur d'être; c'est cette foi, jointe à l'espérance, qui soutenait les martyrs au milieu des tourments les plus affreux. Dites-moi, ce pécheur peut-il avoir la pensée, peut-il croire en commençant sa prière qu'elle sera récompensée? Quoi! Une prière remplie de toutes sortes de choses (excepté) de Dieu seul; une prière faite en s'habillant ou en travaillant, le cœur occupé de son travail, peut-être même de haine et de vengeance, que sais-je, de mauvaises pensées? une prière faite en criant et jurant après vos enfants ou vos domestiques? Si cela était, ne serait-on pas forcé d'avouer que (Dieu) récompense le mal?

Je dis que le pécheur n'a point d'espérance en faisant sa prière, sinon qu'elle sera bientôt finie : voilà à quoi se borne toute son espérance. Mais, me direz-vous, ce pécheur, tout pécheur qu'il est, espère bien quelque chose? Eh bien! moi, je crois qu'un pécheur ne croit rien et n'espère rien, car s'il croyait qu'il y a un jugement, et par conséquent un Dieu qui doit lui demander compte de toutes les minutes et les demi-minutes de sa vie, et que ce compte se fera dans le moment qu'il n'y pensera pas; s'il croyait qu'un seul péché mortel va le faire juger digne d'une éternité de malheur; s'il pensait bien qu'il n'y a pas une prière de sa vie, pas un désir, pas une action, pas un mouvement de son cœur qui ne soit écrit dans le livre de ce souverain juge; s'il voyait sa conscience chargée des crimes, peut-être les plus affreux; et que, peut-être en lui seul, il renferme autant de péchés qu'il en faudrait pour condamner au feu dévorant toute une ville de cent mille âmes, pourrait-il bien rester dans cet état? Non, sans doute, s'il croyait véritablement qu'après ce jugement il y a un enfer éternel pour les pécheurs, dont un seul péché mortel sera cause, s'il meurt dans cet état; que la colère de Dieu l'écrasera pendant toute l'éternité, et que les pécheurs y tombent par milliers continuellement; ne prendrait-il pas d'autres précautions qu'il ne prend pour éviter ce malheur? S'il croyait véritablement qu'il y a un ciel, c'est-à-dire un bonheur éternel pour tous ceux qui auront pratiqué fidèlement ce que la religion leur commande, pourrait-il se comporter comme il le fait? Non, sans doute. Si, dans le moment où il est prêt à pécher, il croyait que Dieu le voit, qu'il perd le ciel et s'attire toutes sortes de maux pour cette vie et pour l'autre, aurait-il le courage de faire ce que le démon lui ins-

pire? Non, mon ami, non, cela lui serait impossible. De là je conclus qu'un chrétien qui a péché et qui reste dans son péché, a entièrement perdu la foi; c'est un pauvre homme à qui les démons ont *tiré* les yeux, qui est suspendu par une petite corde sur l'abîme le plus affreux; ils lui empêchent de voir autant qu'ils peuvent, les horreurs qui lui sont préparées. Disons mieux, ses plaies sont si profondes et son mal si invétéré qu'il ne sent plus son état; c'est un prisonnier, condamné à perdre la vie sur l'échafaud, qui se divertit en attendant le moment de l'exécution; on a beau lui dire que sa sentence est prononcée, que dans peu de temps il ne sera plus de ce monde; à le voir, et à la manière dont il se conduit, vous diriez qu'on lui annonce qu'on vient de lui faire sa fortune. O mon Dieu, que l'état d'un pécheur est donc malheureux!

Pour l'espérance d'un pécheur, il ne faut pas en parler, car, l'espérance d'un animal et la sienne sont la même chose; examinez la conduite de l'un et la conduite de l'autre, il n'y a point de différence. Une bête fait consister tout son bonheur dans le boire et le manger et les plaisirs de la chair, et vous n'en trouvez pas d'autres chez un pécheur qui vit dans le péché. Mais me direz-vous, il va bien à la messe, il fait bien encore quelques prières. Et pourquoi cela? Ce n'est ni le désir de plaire à Dieu et de sauver son âme qui le porte à cette action, c'est l'habitude et la routine qu'il a contractées dès sa jeunesse. Si les dimanches ne venaient que tous les ans ou tous les dix ans, il n'y viendrait que tous les ans et encore moins; il le fait parce que les autres le font. Vous voyez bien à la manière dont il se comporte dans tout cela que ce n'est pas autre chose; ou pour mieux vous faire connaître ce qu'est

l'espérance d'un chrétien pécheur, je vous dis qu'il n'a pas d'autre espérance que celle d'une bête de somme; car nous sommes parfaitement convaincus qu'un animal n'espère que ce dont il peut jouir sur la terre. Un pécheur endurci qui ne pense, ni (à quitter le) plaisir, ni ne veut sortir du péché, n'a autre chose à espérer, puisqu'il dit et pense, ou du moins il fait ce qu'il peut pour se persuader, que tout est fini après la mort. C'est en vain, mon Dieu, que vous seriez mort pour ces pécheurs! Ah! mon ami, en croyant avoir de l'esprit, tu t'avilis bien bas, puisque tu te mets au rang des bêtes et des plus vils animaux.

Nous avons dit aussi que la prière d'un bon chrétien doit être animée de la charité, c'est-à-dire de l'amour de Dieu qui le porte à l'aimer de tout son cœur, et à haïr et détester souverainement le péché comme le plus grand de tous les maux, avec un désir sincère de ne le plus commettre; et enfin de le combattre et l'écraser partout où nous le trouverons, et n'aimer (rien) que Dieu et par rapport à Dieu. Vous voyez encore que cela ne se trouve pas dans les prières d'un pécheur s'il n'est pas fâché d'avoir offensé le bon Dieu, puisqu'il le tient cloué sur la croix de son cœur, et cela autant de temps que le péché y règne. Voulez-vous encore écouter un instant ce menteur, voyez et entendez-le poursuivre son acte de contrition. Si vous avez vu quelquefois jouer une pièce de comédie ou de théâtre, vous savez que tout ce qu'ils font n'est que fausseté et mensonge? Eh bien! prêtez un moment vos oreilles à la prière de ce pécheur, et vous verrez qu'il ne fait et ne dit autre chose : vous verrez que tout ce qu'il fait n'est que mensonge et fausseté. Il vous serait impossible de lui entendre dire son acte de contrition

sans vous sentir saisi de compassion. « Mon Dieu, commence-t-il, qui voyez mes péchés, voyez aussi la douleur de mon cœur. » O mon Dieu, peut-on bien prononcer une telle abomination! oui, sans doute, pauvre aveugle qu'il voit bien tes péchés, et que trop, malheureusement. Mais ta douleur où est-elle? Dites donc plutôt : « Mon Dieu qui voyez mes péchés, voyez aussi la douleur des saints solitaires dans les bois, qui passent les nuits à pleurer leurs péchés. » Mais, pour vous, je vois bien que vous n'en avez point. Bien loin d'avoir la douleur de vos péchés, vous ne voudriez pas en avoir, puisque vous restez dans ces péchés, sans vouloir les quitter. « Mon Dieu, continue ce menteur, j'ai un extrême regret de vous avoir offensé. » Mais est-il bien possible de prononcer de telles impiétés et de tels blasphêmes! Si vous étiez bien, extrêmement fâché, pourriez-vous rester un mois, deux, trois peut-être, dix ou vingt ans avec le péché dans votre cœur? Encore une fois, si vous étiez fâché d'avoir offensé Dieu, serait-il nécessaire que le ministre du Seigneur soit continuellement occupé à dépeindre le châtiment que Dieu réserve au péché, pour vous en donner de l'horreur? Serait-il nécessaire de vous traîner, pour ainsi dire, aux pieds de votre Sauveur pour vous faire quitter le péché? « Pardonnez-moi, mon Dieu, dit-il, parce que vous êtes infiniment bon et infiniment aimable et que le péché vous déplaît. » Taisez-vous, mon ami, vous ne savez ce que vous dites. Certainement qu'il est bon; s'il n'avait écouté que sa justice, il y a bien longtemps que tu brûlerais dans les enfers. « Mon Dieu, pardonnez mes péchés, dit-il, par les mérites de la mort et passion de Jésus-Christ votre cher fils. » Hélas! mon ami, toutes les souffrances que Jésus-Christ a eu la charité d'endurer pour toi, ne seront pas capables de toucher

ton cœur, il est trop endurci. « Donnez-moi, dit-il, la grâce d'accomplir la résolution que je prends maintenant de faire pénitence et de ne vous offenser jamais. » Mais, mon ami, peux-tu bien raisonner de cette manière? où est donc cette résolution que tu as prise de ne plus offenser le bon Dieu? Puisque tu aimes le péché et que, bien loin de vouloir en sortir, tu cherches le lieu et les personnes qui peuvent t'y porter; dis plutôt, mon ami, que tu serais bien fâché, si le bon Dieu t'accordait la grâce de ne jamais plus l'offenser, puisque tu te plais tant à te rouler dans les ordures de tes vices. Je crois, mon ami, qu'il serait beaucoup mieux pour toi de ne rien dire que de parler de cette manière.

Mais allons plus loin. Nous lisons dans l'Évangile que les soldats ayant mené Jésus-Christ dans le prétoire, et s'étant tous assemblés autour de lui, ils le dépouillèrent de ses habits, jetèrent sur ses épaules un manteau d'écarlate, le couronnèrent d'épines, le frappèrent à la tête avec un roseau, lui donnèrent des soufflets, lui crachèrent au visage, et après tout cela, pliant un genou devant lui, ils l'adoraient. Peut-on trouver un outrage plus affreux? Eh bien! cela vous étonne. Voilà véritablement la conduite d'un chrétien qui est dans le péché, qui, ni ne pense à en sortir, et ni ne le veut; et je dis de plus, que lui seul fait tout ce que les Juifs firent tous ensemble, puisque saint Paul nous dit qu'à chaque péché que nous commettons, nous faisons mourir le Sauveur du monde; c'est-à-dire que nous faisons tout ce qu'il faudrait pour le faire mourir, s'il était encore capable de mourir une seconde fois. Tant que le péché règne dans notre cœur, nous le tenons cloué sur la croix comme les Juifs; avec eux, nous venons l'insulter en pliant le genoux devant lui, en faisant semblant de le prier.

Mais, me direz-vous, ce n'est pas là mon intention, lorsque je fais ma prière, Dieu me garde de jamais faire ces horreurs. Belle excuse, mon ami! Celui qui commet le péché, n'a pas l'intention de perdre la grâce; cependant il ne laisse pas que de la perdre, en est-il moins coupable? Non, sans doute, parce qu'il sait bien qu'il ne peut pas faire telle action ou dire telle chose sans se rendre coupable d'un péché mortel. Si vous vous en tenez là, l'intention de tous les damnés qui maintenant brûlent, leur intention n'était certainement pas de se damner; pour cela sont-ils moins coupables? Non, sans doute, parce qu'ils savaient qu'ils se damneraient en vivant comme ils ont vécu. Un pécheur qui prie avec le péché dans son cœur sans intention, n'a pas l'intention de se moquer de Jésus-Christ, ni de l'insulter; il n'en est pas moins vrai qu'il se moque de lui, parce qu'il sait bien que l'on se moque de Dieu quand on lui dit: Mon Dieu, je vous aime, tandis qu'on aime le péché, ou: je m'en confesserai. Ecoutez plutôt ce mensonge! il ne pense pas même à se confesser ni à se convertir. Mais, dites-moi, quelle est votre intention quand vous venez à l'église ou que vous faites ce que vous appelez votre prière? C'est, me direz-vous peut-être, si vous osez toutefois le dire, de faire un acte de religion, de rendre à Dieu l'honneur et la gloire qui lui appartiennent. O horreur! ô aveuglement! ô impiété! vouloir honorer Dieu par des mensonges, c'est-à-dire, vouloir l'honorer par ce qui l'outrage! O abomination! avoir Jésus-Christ à la bouche et le tenir crucifié dans son cœur; joindre ce qu'il y a de plus saint avec ce qu'il y a de plus détestable, qui est le service du démon! oh! quelle horreur! offrir à Dieu une âme que l'on a déjà mille fois prostituée au démon! O mon Dieu, que le pécheur est aveugle,

et d'autant plus aveugle qu'il ne se connaît pas, ni même ne cherche pas à se connaître!

N'avais-je pas bien raison, en commençant, de vous dire que la prière d'un pécheur n'est autre chose qu'un tissu de mensonges et de contradictions? Cela est si vrai que le Saint-Esprit nous dit lui-même, que la prière d'un pécheur qui ne veut pas sortir du péché est en exécration aux yeux du Seigneur. Cet état, direz-vous avec moi, est bien affreux et bien digne de compassion. Eh bien! voyez combien le péché vous aveugle! Cependant (je le dis) sans crainte de mentir, au moins la moitié de ceux qui sont ici, qui m'écoutent dans cette église, sont de ce nombre. N'est-ce pas que cela ne vous touche pas ou plutôt que cela vous ennuie, que le temps vous dure? Voilà, mon ami, l'abîme malheureux où le péché conduit un pécheur. D'abord, vous savez qu'il y a six mois, un an ou plus que vous êtes dans le péché, n'est-ce pas que vous êtes tranquille? Eh oui, me direz-vous. Cela n'est pas difficile à croire, parce que le péché vous a *tiré* les yeux; vous n'y voyez plus rien, et il a endurci votre cœur, afin que vous ne sentiez plus rien, et je suis comme sûr que tout ce que je vous ai dit ne vous fera faire aucune réflexion. O mon Dieu, dans quel abîme conduit le péché! Mais, me direz-vous, il ne faut plus prier, puisque nos prières ne sont que des insultes que nous faisons à Dieu. Ce n'est pas ce que j'ai voulu vous dire en vous disant que vos prières n'étaient que des mensonges. Mais, au lieu de dire : Mon Dieu, je vous aime, dites : Mon Dieu, je ne vous aime pas, mais faites-moi la grâce de bien vous aimer. Au lieu de lui dire : Mon Dieu, j'ai un extrême regret de vous avoir offensé, dites-lui : Mon Dieu, je ne ressens aucun regret de mes péchés, donnez-moi toute la douleur que je dois en

avoir. Bien loin de dire : Je veux me confesser de mes péchés, dites-lui plutôt : Mon Dieu, je me sens attaché à mes péchés, il me semble que je ne voudrais jamais les quitter; donnez-moi cette horreur que je dois en ressentir, afin que je les abhorre, les déteste et les confesse, afin de ne jamais les reprendre! O mon Dieu, donnez-nous, s'il vous plaît, cette horreur éternelle du péché, puisqu'il est votre ennemi, que c'est lui qui vous a fait mourir, qu'il nous arrache votre amitié, qu'il nous sépare de vous! Ah! faites, divin Sauveur, que toutes les fois que nous viendrons vous prier, nous le fassions avec un cœur détaché du péché, un cœur qui vous aime, et qui, dans ce qu'il vous dira, ne dise que la vérité! C'est la grâce, M. F., que je vous souhaite.

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sur l'enfer des Chrétiens.

Ubi erit fletus et stridor dentium.

Là il y aura des pleurs et des grincements de dents.
(*S. Matth.*, VIII, 12.)

Nous lisons dans l'Évangile que, lorsque le Sauveur fut entré à Capharnaüm, un centenier vint le trouver, lui disant : « Seigneur, mon serviteur est malade dans ma maison, d'une paralysie dont il souffre beaucoup. Eh bien! lui dit ce bon Sauveur, j'irai et le guérirai. Ah! mon Seigneur, lui dit le centenier, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Puisque moi qui suis un homme sujet à des commandements, cependant j'ai des soldats sous moi, je dis à l'un : allez là, et il y va; à un autre : venez ici, et il vient; et à mon serviteur : faites cela, il le fait. » Jésus l'ayant entendu parler ainsi en fut ravi d'admiration, et dit à ceux qui le suivaient : « Je vous dis en vérité que je n'ai point trouvé une foi si vive en tout Israël. C'est pourquoi je vous déclare que plusieurs viendront de l'Orient et de l'Oc-

cident et seront placés avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux, tandis que les enfants du royaume seront jetés dehors dans les ténèbres, et là, il y aura des pleurs et des grincements de dents. » Qui est celui d'entre nous, M. F., qui, voulant bien se donner la peine de pénétrer le sens de ces paroles, ne se sentirait pas pénétré et saisi de frayeur jusqu'au désespoir, en pensant que ce sont véritablement les mauvais chrétiens qui sont ces malheureux, qui seront chassés du royaume des cieux et jetés dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire, M. F., en enfer, où il y aura des pleurs et des grincements de dents : tandis que des idolâtres et des païens, qui n'ont jamais eu le bonheur de connaître Jésus-Christ, ouvriront les yeux de l'âme, quitteront la voie de la perdition, viendront se ranger dans le sein de l'Église, et prendre la place que ces mauvais chrétiens ont perdue par le mépris des grâces qu'ils ont reçues. Mais ce n'est pas encore assez, M. F. Les chrétiens damnés souffriront en enfer des tourments infiniment plus rigoureux que les infidèles. La raison en est que ces étrangers seront damnés en partie parce qu'ils n'ont jamais entendu parler de Jésus-Christ et de sa religion; qu'ils ont vécu et qu'ils sont morts dans l'ignorance : tandis que les chrétiens (ont vu,) dès l'âge de raison, le flambeau de la foi briller devant eux, comme un beau soleil qui leur donnait des lumières plus que nécessaires pour connaître ce qu'ils devaient à Dieu, au prochain et à eux-mêmes. O enfer des chrétiens, que tu seras terrible et rigoureux! Mais je vais vous dire, M. F., et pourrez-vous l'entendre sans frémir? Qu'autant le ciel est éloigné de la terre, autant l'enfer des infidèles sera éloigné de celui des chrétiens. Si vous en voulez savoir la raison, M. F., la

voici. Si Dieu est juste, comme nous ne pouvons en douter, il doit punir une âme en enfer à proportion des grâces qu'elle a reçues et méprisées, des connaissances qu'elle avait pour servir Dieu. Après cela, il est donc bien juste qu'un chrétien damné souffre infiniment plus qu'un infidèle dans l'enfer, parce que les grâces, les moyens pour se sauver étaient infiniment plus grands. Pour nous faire sentir, M. F., la nécessité de profiter des grâces que nous recevons dans notre sainte religion, je vais vous montrer combien un chrétien damné sera plus tourmenté qu'un infidèle.

Pour vous faire comprendre, M. F., la grandeur des tourments qui sont réservés aux mauvais chrétiens, il faudrait être Dieu lui-même, parce qu'il n'y a que lui seul qui le comprenne, et les damnés seuls le sentent, puisque Dieu est infini dans ses punitions comme dans ses récompenses. Quand le bon Dieu me donnerait le pouvoir de traîner ici, à ma place, un infâme Judas qui a commis un horrible sacrilége en communiant indignement et en vendant son divin Maître, ce que font si souvent les mauvais chrétiens par leurs confessions et leurs communions indignes, son seul cri serait de me dire : Oh! je souffre! Triste langage qui ne peut exprimer ni la grandeur, ni la longueur de leurs souffrances. O enfer des chrétiens, que tu seras terrible! puisque Jésus-Christ semble épuiser sa puissance, sa colère et sa fureur pour faire souffrir ces mauvais chrétiens. O mon Dieu, peut-on bien y penser, et se sentir de ce nombre, et vivre tranquille! Mon Dieu, quel malheur est comparable à celui des chrétiens! Mais, me direz-vous, d'après cela il semblerait qu'il y a plusieurs enfers. — Eh bien! M. F., moi, je vous dirai que, si les souffrances et les tourments des

damnés étaient les mêmes, Dieu ne serait pas juste.

Je dis de plus, qu'il y a autant d'enfers que de damnés, et que leurs souffrances sont grandes à proportion de la grandeur et du nombre des péchés qu'ils ont commis et des grâces qu'ils ont méprisées. Dieu, qui est tout-puissant, nous rend sensibles à notre malheur à proportion que le mal que nous avons fait est grand. Il en est des damnés comme des saints. Ils sont tous heureux, il est vrai; cependant, il y en a qui sont plus élevés en gloire, et cela, selon les pénitences et les autres bonnes œuvres qu'ils ont faites pendant leur vie. Il en est de même des damnés : ils sont tous malheureux, tous privés de la vue de Dieu, ce qui est le plus grand de tous les malheurs; car si un damné avait le bonheur de voir le bon Dieu, tous les mille ans une fois, et cela pendant cinq minutes, son enfer cesserait d'être un enfer. Oui, M. F., le bon Dieu nous rendra sensibles à cette privation et aux autres tourments, selon le nombre, la grandeur, et la malice des péchés que nous aurons commis. Dites-moi, M. F., pouvons-nous entendre, sans frémir, le langage de ces impies qui vous disent qu'ils aiment autant être damnés pour *beaucoup* que pour *peu?*

Hélas! malheureux, vous n'avez donc jamais pensé que plus vos péchés seront multipliés, et plus ils seront commis avec malice, plus vous souffrirez en enfer? De là je conclus, M. F., que les chrétiens qui ont péché avec plus de connaissance, qui ont été obligés tant de fois de se faire violence pour étouffer les remords de conscience, qui ont méprisé toutes ces saintes inspirations et tous ces bons désirs que Dieu leur a donnés; il est donc bien juste, dis-je, que la justice de Dieu se fasse sentir plus rigoureusement sur eux que sur ces pauvres infidèles qui ont péché, en partie, sans connaître le mal

qu'ils faisaient, et sans savoir celui qu'ils outrageaient, sans connaître la bonté et l'amour d'un Dieu pour ses créatures. Si les idolâtres, nous disent les saints, sont damnés pour avoir transgressé les lois de Dieu qu'ils ne connaissent pas ou qu'ils n'ont pas connues, quelle sera donc la punition des chrétiens qui sentent si bien le mal qu'ils font, les devoirs qu'ils ont à remplir; qui comprennent combien ils outragent Dieu et les maux qu'ils se préparent pendant l'éternité; et qui, malgré tout cela, ne laissent pas de pécher? Non, non, M. F., la puissance et la colère de Dieu semblent n'être (pas) assez grandes et l'éternité assez longue pour punir ces malheureux. Oui, M. F., il me semble voir ces flammes allumées par la justice de Dieu se refuser à faire souffrir ces peines aux idolâtres, et se tourner avec une fureur épouvantable sur ces malheureux chrétiens réprouvés. En effet, M. F., qui ne serait pas touché de compassion en voyant brûler ces nations étrangères? Ah! doivent-elles s'écrier, du milieu des flammes qui les dévorent : Mon Dieu, pourquoi nous avez-vous jetés dans ces abîmes de feu? nous ne savions pas ce qu'il fallait faire pour vous aimer. Si nous vous avons outragé, c'est que nous ne vous connaissions pas. Ah! Seigneur, si l'on nous avait dit, comme aux chrétiens, tout ce que vous aviez fait pour nous, combien vous nous aimiez, ah! non, jamais nous n'aurions eu le malheur de vous offenser. Hélas! il semble que je vois Jésus-Christ qui se bouche les oreilles pour ne pas entendre les cris de ces pauvres malheureux. Non, M. F., Jésus-Christ est trop bon pour ne pas se laisser toucher. S'il ne nous avait pas dit que, sans le baptême et hors de l'Église, nous ne pouvons pas espérer le ciel, pourrions-nous bien croire que ces pauvres âmes soient damnées sans avoir su ce qu'il fallait faire

pour se sauver? Non, M. F., il me semble que Jésus-Christ ne peut pas porter les yeux sur ces pauvres infortunés sans en être touché de compassion. Mais consolez-vous dans vos malheurs : les maux que vous allez endurer seront infiniment moins rigoureux que ceux des chrétiens. Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous jeté dans ce feu?

Mais, d'un autre côté, M. F., écoutez les cris, les hurlements des chrétiens damnés. Hélas! que je souffre! Je ne vois, je ne touche, et je ne sens, et je ne suis que feu. Ah! si je suis damné, c'est bien par ma faute; je savais bien tout ce qu'il fallait faire pour me sauver, et j'avais tous les moyens plus que nécessaires pour cela. Hélas! en péchant, je savais très-bien que je perdais mon Dieu, mon âme et le ciel, et que je me condamnais pour jamais à brûler dans les enfers! Hélas! malheureux! je suis bien (puni), parce que je l'ai voulu. Le bon Dieu qui, tant de fois, m'a offert mon pardon et toutes les grâces qu'il me fallait pour cela, le bon Dieu me poursuivait sans cesse par des remords de conscience qui me dévoraient et qui semblaient me forcer à sortir du péché, et je n'ai pas voulu, et je suis damné. Je ne me suis servi de toutes les lumières que cette belle religion me fournissait que pour pécher avec plus de malice. Oui, mon Dieu, dira ce chrétien pendant l'éternité : punissez-moi, c'est bien juste, parce que si vous vous êtes incarné, si vous avez essuyé tant d'humiliations, tant de tourments, une mort si douloureuse et si honteuse, ce n'était que pour me porter à opérer le salut de mon âme. Toute cette belle religion que vous avez établie, où vous versez avec tant d'abondance vos grâces pour les pécheurs, n'était que pour mon salut; oui, mon Dieu, je savais tout cela.

Oui, M. F., un chrétien damné aura, pendant toute l'éternité, devant les yeux, toutes les bonnes pensées, tous les bons désirs, toutes les bonnes œuvres qu'il aurait pu faire et qu'il n'a pas faits, tous les sacrements qu'il n'a pas reçus et qu'il aurait pu recevoir, toutes les prières manquées, toutes les messes qu'il a mal entendues et qu'il aurait très-bien pu entendre comme il faut, ce qui *lui* aurait grandement aidé à sauver son âme. Oui, M. F., ce mauvais chrétien se rappellera de toutes les instructions qu'il a manquées ou qu'il a méprisées et par lesquelles il aurait si bien pu connaître ses devoirs. Ah! disons mieux, M. F., tous ces souvenirs seront comme autant de bourreaux qui nous dévoreront.

Eh bien! M. F., de tout cela, le bon Dieu n'aura rien à reprocher aux pauvres idolâtres. Non, M. F., ils ne savaient ce que c'était (que) de penser au bon Dieu, ni de l'aimer, ni les moyens qu'il fallait employer pour aller au ciel; ce qui a fait dire à plusieurs saints que tout ce que le bon Dieu pouvait inventer pour faire souffrir les chrétiens damnés ne sera pas trop rigoureux pour eux, qui connaissaient si bien ce qu'il fallait faire pour aller au ciel et plaire à Dieu. Voyez, M. F., s'il n'est pas juste que nous souffrions dans l'autre vie plus que les païens. Écoutez avec quelle malice le chrétien pèche sur la terre, avec quelle audace il se révolte contre Dieu. Oui, Seigneur, lui dit-il, je sais que vous êtes mon Dieu, mon créateur, que c'est vous qui avez souffert, qui êtes mort pour moi, qui m'avez aimé plus que vous-même, qui ne cessez de m'appeler à vous par votre grâce, par les remords de ma conscience et la voix de mes pasteurs; eh bien! je me moque de vous et de toutes vos grâces. Vous m'avez fait des commandements que vous ordonnez d'observer sous peine des châtiments les plus rigoureux : je

me moque de vous, et de vos commandements, et de vos menaces. Vous m'avez donné toutes les lumières nécessaires pour comprendre toute la beauté de notre sainte religion et le bonheur qu'elle nous procure : eh bien ! je ferai tout le contraire de ce qu'elle me commande. Vous me menacez que si je reste dans le péché j'y périrai : c'est précisément pour cela que je ne veux pas en sortir. Je sais très-bien que vous avez institué des sacrements par lesquels nous pouvons si bien sortir de sa tyrannie : et non-seulement je ne veux pas en profiter; mais (je veux) encore mépriser et railler ceux qui y auront recours pour les porter à faire comme moi. Je sais que vous êtes réellement présent dans le sacrement adorable de l'Eucharistie, ce qui devrait me porter à ne paraître devant vous qu'avec un grand respect et un saint tremblement, surtout étant aussi pécheur que je le suis : malgré cela je ne veux venir dans vos églises et au pied de vos autels, que pour vous mépriser et me moquer de vous par mon peu de respect et de modestie. Oui, dira cette fille mondaine et perdue, je veux vous ravir l'honneur que l'on vous rend par mes parures et par mon air séduisant : je prendrai tous les moyens possibles pour vous ravir les cœurs; je tâcherai d'allumer dans les cœurs, par mes manières infernales, les feux impurs, qui vous les rendront un objet d'horreur. Vous voulez m'aimer? Je ferai tout ce que je pourrai pour vous mépriser. Vous me dites que je serai heureuse, si je veux, pendant l'éternité, si je vous sers fidèlement; mais que si je fais le contraire vous me jetterez dans les abîmes, où vous me ferez souffrir des maux sans fin : je me moque de l'un et de l'autre.

Mais, pensez-vous, nous ne disons pas cela en péchant; nous péchons, il est vrai, mais nous ne tenons

pas ce langage. Mon ami, vos actions le disent, toutes les fois que vous péchez, connaissant le mal que vous faites. En doutez-vous, M. F.? Dites-moi, M. F., quand vous travaillez le saint jour du dimanche ou que vous faites gras les jours défendus, quand vous jurez, ou quand vous dites des paroles sales, vous savez très-bien que vous outragez le bon Dieu, que vous perdez votre âme et le ciel et que vous vous préparez un enfer? Vous savez bien qu'étant dans le péché, si vous n'avez pas recours au sacrement de pénitence vous ne serez jamais sauvé. Allez, vieux pécheurs endurcis, allez, bourbier d'iniquité, les nations étrangères vous attendent pour vous montrer que si vous avez fait le mal vous le saviez très-bien. D'après cela, M. F., il est donc bien juste qu'un chrétien qui pèche avec tant de connaissance et de malice soit puni plus rigoureusement dans l'autre vie qu'un infidèle qui a péché, pour ainsi dire, sans savoir qu'il faisait le mal. Dites-moi, M. F., comptez-vous pour rien tous ces traits dont le bon Dieu vous a favorisés de préférence aux païens, et que vous avez méprisés?

Ah! M. F., que les tourments que le bon Dieu prépare aux chrétiens sont affreux! Pouvons-nous, M. F., entendre sans frémir ce que nous dit saint Augustin, qu'il y aura des chrétiens qui, seuls, en enfer, souffriront plus que les nations entières de païens, parce que, dit-il, il y a des chrétiens qui ont plus reçu de grâces à eux seuls, que des nations entières d'idolâtres. Non, mes enfants, nous dit saint Jean Chrysostôme, les péchés des chrétiens ne sont plus des péchés, mais des sacriléges et les plus horribles en comparaison des péchés des idolâtres. Non, non, mauvais chrétiens, leur dit-il, il n'est plus question de péchés chez vous, mais des sacriléges les plus horribles.

Mais, pensez-vous, c'est bien fort! — M. F., en voulez-vous la preuve? La voici : qu'est-ce que c'est qu'un sacrilége? C'est, me direz-vous, la profanation d'une chose sainte, consacrée à Dieu, comme sont nos Églises qui ne sont destinées qu'à la prière; c'est une profanation, lorsque nous y paraissons sans respect, sans modestie, que nous y causons, rions ou dormons. C'est, me direz-vous, un ciboire qui est destiné à renfermer (Jésus-Christ) sous les espèces du pain. C'est encore un calice qui est sanctifié par l'attouchement du corps adorable de Jésus-Christ et de son sang précieux. Eh bien! nous dit saint Jean Chrysostôme, nos corps sont tout cela par le saint baptême. Le Saint-Esprit en fait son temple par la sainte communion; nos cœurs sont semblables à un ciboire qui renferme Jésus-Christ. Nos membres ne sont-ils pas les membres de Jésus-Christ? La chair de Jésus-Christ ne se mêle-t-elle pas avec la nôtre? Son sang adorable ne coule-t-il pas dans nos veines? Ah! malheureux que nous sommes, avons-nous jamais fait ces réflexions, que, chaque fois que nous péchons, nous faisons une profanation et un sacrilége affreux. Non, non, M. F., jamais nous n'avons arrêté notre pensée là-dessus, et si avant de pécher nous en étions convaincu, il serait impossible de pouvoir pécher. Hélas! mon Dieu, que le chrétien connaît peu ce qu'il fait en péchant!

Mais, me direz-vous, si tous ces péchés qui sont si communs dans le monde, sont des profanations et des sacriléges si injurieux au bon Dieu, quel nom devons-nous donner à ce que nous appelons sacrilége : et que nous commettons lorsque nous cachons nos péchés ou les déguisons par crainte ou par honte en nous confessant? Ah! M. F., peut-on bien s'arrêter, sans mourir

d'horreur, à la pensée d'un tel crime, qui jette la désolation dans le ciel et sur la terre? Ah! M. F., un chrétien peut-il bien porter sa fureur jusqu'à un tel excès, contre son Dieu et son Sauveur? Un chrétien, M. F., qui aurait commis un seul sacrilége dans sa vie, pourrait-il encore vivre? Oh! non, M. F., il n'y a plus de termes ni d'expressions pour dépeindre la grandeur, la noirceur et *l'horribilité* d'un tel monstre. Un chrétien, dis-je, qui, au tribunal de la pénitence, où un Dieu a porté la grandeur de sa miséricorde au delà de ce que jamais les anges même pourront comprendre : ah! que dis-je, un chrétien qui, tant de fois a éprouvé l'amour de son Dieu, pourrait-il bien se rendre coupable d'une telle atrocité envers un Dieu si bon? Un chrétien, dis-je, à la table sainte, aura le cœur, le courage d'arracher son Dieu d'entre les mains du prêtre pour le traîner au démon? Ah! malheur épouvantable! ah! malheur incompréhensible! un chrétien aura le barbare courage d'égorger son Dieu, son Sauveur, et son père le plus aimable! Ah! non, non, l'enfer dans toute sa fureur, n'a jamais rien pu inventer de semblable! O anges du ciel, venez, venez au secours de votre Dieu qui est meurtri et égorgé par ses propres enfants! Ah! non, non, jamais l'enfer n'a pu porter sa fureur à un tel excès! Ah! père éternel, comment pouvez-vous souffrir de telles horreurs contre votre divin Fils, qui nous a tant aimés, et qui a perdu si volontiers sa vie pour réparer la gloire que le péché nous avait ravie!

Un chrétien qui serait coupable (d'un tel péché), pourrait-il même marcher, sans qu'il lui semble que la terre, à chaque instant, va s'ouvrir sous ses pieds pour l'engloutir dans les enfers? Ah! M. F., si la pensée d'un tel crime ne vous fait pas frémir d'horreur et ne glace pas

le sang dans vos veines, hélas! vous êtes perdus! ah! non, non, plus de ciel pour vous, le ciel vous a rejetés. Non, non, M. F., il n'y a point de châtiment assez grand pour punir un tel crime, qui étonne les démons eux-mêmes. Venez, malheureux, venez, vieux infâmes, nous dit saint Bernard, venez bourreaux de Jésus-Christ. Quoi, malheureux! vous avez commis un sacrilége, vous sur qui l'on a fait ruisseler le sang adorable de Jésus-Christ dans le tribunal de la pénitence? Malheureux, nous dit-il, vous avez caché vos péchés, vous avez eu la barbarie d'aller vous asseoir à la table sainte pour y recevoir votre Dieu? arrêtez! arrêtez! ah! monstre d'iniquité, ah! de grâce, épargne ton Dieu! ah! non, non, jamais l'enfer ne peut porter sa fureur jusqu'à un tel excès. Ah! M. F., si des nations étrangères souffrent déjà des tourments si affreux en enfer, quelle sera donc la grandeur des tourments des chrétiens et des chrétiennes qui, tant de fois pendant leur vie, ont commis des sacriléges. Ah! non, non, M. F., l'enfer ne sera jamais assez rigoureux, ni l'éternité assez longue pour punir ces monstres de cruauté. Oh! quel spectacle, nous dit le grand Salvien, de voir des chrétiens en enfer! hélas! nous dit-il, que sont devenues ces brillantes lumières et toutes ces belles qualités qui semblaient rendre les chrétiens presque semblables aux anges? O mon Dieu, peut-on bien concevoir quelque chose de plus effrayant! un chrétien en enfer! un baptisé trouvé parmi les démons! un membre de Jésus-Christ dans les flammes! dévoré par les esprits infernaux! un enfant de Dieu entre les dents de Lucifer!

Venez, nations étrangères, venez, peuples malheureux, qui n'avez jamais connu celui que vous avez offensé et qui vous a jeté dans les flammes. Venez, il est juste que

vous soyez les bourreaux de ces chrétiens réprouvés, qui avaient tant de moyens d'aimer Dieu, de lui plaire, et de gagner le ciel, et qui n'ont passé leur vie qu'à faire souffrir Jésus-Christ, lui qui a tant désiré de les sauver! Venez écouter Jésus-Christ lui-même, qui nous dit qu'au jugement, les Ninivites qui étaient une nation infidèle, oui, nous dit-il, les Ninivites (se lèveront) contre ces peuples ingrats et les condamneront. Ces Ninivites, à la seule prédication de Jonas, qui leur était inconnu, font pénitence et quittent le péché; et des chrétiens à qui cette parole sainte a tant de fois été prodiguée; oui, cette parole divine, qui n'a cessé de retentir à leurs oreilles, mais, hélas! qui n'a pas frappé leur cœur endurci, ces chrétiens ne se sont pas convertis. Hélas! M. F., si tant de grâces, tant d'instructions, tant de sacrements avaient été donnés aux pauvres idolâtres, que de saints, que de pénitents, qui auraient peuplé le ciel! tandis que tous ces biens ne serviront qu'à vous endurcir davantage dans le crime.

Ah! terrible moment où Jésus-Christ va décider les différents degrés de souffrance que nous endurerons dans les enfers! Hélas! M. F., cela se fera à proportion des grâces que nous avons reçues et méprisées. Oui, M. F., autant de grâces reçues et méprisées et autant de degrés plus profonds en enfer. Oui, M. F., une seule grâce aurait suffi à un chrétien pour le sauver, s'il avait voulu en profiter, et il en aura reçu et méprisé des mille et des mille! Hélas! M. F., si chaque grâce méprisée sera un enfer pour un chrétien, ah! mon Dieu, quel malheur éternel pour ces mauvais chrétiens! Hélas! M. F., il faudrait pouvoir entendre ces chrétiens réprouvés du milieu des flammes où la justice de Dieu les a précipités! Ah! si du moins, disent-ils, nous n'avions

jamais été chrétiens, quoique nous fussions damnés comme ces infidèles, au moins nous pourrions nous consoler, parce que nous n'aurions pas (su) ce qu'il fallait faire pour nous sauver! Que de grâces de moins que nous aurions reçues et que nous n'aurions pas méprisées. Mais, malheureux que nous sommes, nous avons été chrétiens, environnés de lumières et inondés de grâces pour nous conduire et nous aider à nous sauver. Hélas! ces tristes tableaux seront sans cesse devant moi pendant l'éternité! Moi, (dont le nom a) été écrit dans le livre des Saints, moi qui ai été au baptême tout arrosé du sang précieux de Jésus-Christ, moi qui pouvais à chaque instant sortir du péché et m'assurer le ciel, moi à qui tant de fois l'on a fait entendre la grandeur de la justice de Dieu pour les pécheurs et surtout pour les chrétiens réprouvés. Ah! si du moins, l'on m'avait ôté la vie avant de naître, je n'aurais jamais été dans le ciel, il est vrai; mais, au moins je ne souffrirais pas autant dans l'enfer. Ah! si Dieu n'avait pas été si bon et qu'il m'eût puni dès mon premier péché, je serais en enfer, il est vrai; mais je serais moins profond et mes tourments seraient moins rigoureux. Hélas! je reconnais bien à présent que tout mon malheur ne vient que de moi. Oui, M. F., chaque réprouvé et chaque nation aura son tableau devant les yeux, et cela pendant toute l'éternité, sans jamais pouvoir ni le défaire, ni s'en détourner. Hélas! ces pauvres nations idolâtres verront pendant toute l'éternité que leur ignorance a été en partie cause de leur perte. Ah! se diront-ils les uns aux autres, ah! si le bon Dieu nous avait fait autant de grâces et autant de lumières qu'à ces chrétiens! Ah! si nous avions eu le bonheur d'être instruits comme eux! Ah! si nous avions eu des pasteurs pour nous apprendre

à connaître et à aimer le bon Dieu qui nous a tant aimés et qui a tant souffert pour nous! Ah! si l'on nous avait dit combien le péché outrageait Jésus-Christ et que la vertu fût d'un si grand prix aux yeux de Dieu, aurions-nous pu commettre le péché, aurions-nous pu mépriser un Dieu si bon? n'aurions-nous pas mille fois préféré la mort que de lui déplaire? Mais, hélas! nous n'avions pas le bonheur de le connaître; si nous sommes damnés, hélas! c'est que nous ne savions pas ce qu'il fallait faire pour nous sauver. Oui, nous avons eu le malheur de naître, de vivre et de mourir dans l'idolâtrie. Ah! si nous avions eu le bonheur d'avoir des parents chrétiens qui nous eussent fait connaître la véritable religion, aurions-nous pu nous empêcher d'aimer le bon Dieu? Si comme les chrétiens, nous avions été témoins de tant de prodiges qu'il a opérés pendant sa vie mortelle et qu'il continue jusqu'à la fin des siècles, lui qui, en mourant, leur a laissé tant de moyens de se relever de leurs chutes quand ils avaient le malheur d'avoir péché; si nous avions eu le sang adorable de Jésus-Christ qui coulait chaque jour sur leur autel, pour demander grâce pour eux! Oh! ces heureux chrétiens à qui l'on avait tant de fois raconté la miséricorde de Dieu, qui est infinie. Oh! Seigneur, pourquoi nous avez-vous jetés en enfer? de grâce, arrêtez votre justice, mon Dieu, si nous vous avons offensé, c'est que nous ne vous connaissions pas.

Dites-moi, M. F., pouvons-nous bien ne pas être touché des tourments de ces pauvres idolâtres? Pauvres malheureux, il est vrai que vous souffrez et que vous êtes séparés de Dieu, qui aurait fait tout votre bonheur; mais consolez-vous, vos tourments seront infiniment moins rigoureux que ceux des chrétiens. Mais, M. F.,

que vont penser et devenir ces chrétiens en considérant leur tableau où seront marquées toutes les grâces qu'ils auront reçues et méprisées? Hélas! que dis-je, des chrétiens qui se verront rougir et noircir de tant de crimes et de sacriléges : ah! c'en est assez pour leur servir d'enfer. Ils voudraient pouvoir détourner leur face d'un autre côté pour être moins dévorés par le regret; mais Jésus-Christ les forcera pour jamais, de sorte que cette seule vue suffirait pour leur servir d'enfer et de bourreau. Que pourront-ils dire pour s'excuser et adoucir un peu leurs tourments? Hélas! M. F., rien du tout, au contraire, tout contribuera à augmenter leur désespoir; ils verront que ni les grâces ni les autres moyens de salut ne leur ont manqués, au contraire, tout leur a été prodigué; et ils verront que tous ces biens; qui auraient tant sauvé de pauvres sauvages, n'ont servi qu'à les damner. Ah! se diront-ils, si du moins nous étions restés dans le néant. Ah! quel malheur pour nous d'avoir été chrétiens! Non, M. F., nous ne pouvons penser à ce qui arriva à ces pauvres Égyptiens sans être touché de compassion. Ils périrent tous en passant la mer rouge, regorgèrent l'eau par la bouche et furent tous engloutis; cette mer, dis-je, qui, autrefois donnait tant de fertilité à leurs campagnes et faisait toute la richesse de leur ville; cette mer qui, tant de fois, les avait portés sur ses eaux par de si heureuses navigations, cette mer devint le moyen même de leur supplice et les exposa à la risée même de leurs ennemis, à qui elle venait d'ouvrir un libre passage pour les sauver de leurs mains.

Mais, hélas! M. F., le spectacle que nous présente un chrétien réprouvé est bien plus désolant. Pendant toute l'éternité, l'on verra ces chrétiens damnés, on les verra rendre par la bouche toutes les grâces qu'ils ont reçues

et méprisées pendant toute leur vie. Hélas! M. F., l'on verra sortir de ces cœurs sacriléges ces torrents du sang divin qu'ils ont reçu et horriblement profané. Mais, nous dit encore saint Bernard, ce qui donnera encore un nouveau degré de tourments à ces chrétiens damnés, c'est que, pendant toute l'éternité, ils auront devant les yeux tout ce que Jésus-Christ a souffert pour les sauver, et que malgré cela ils se sont damnés. Oui, nous dit-il, ils auront devant les yeux toutes les larmes que ce divin Sauveur a répandues, toutes les pénitences qu'il a faites, tous ses pas et tous ses soupirs, et tout cela pour les rendre meilleurs. Ils verront Jésus-Christ, tel qu'il était dans cette crèche quand il est né, et qu'il a été couché sur une poignée de paille; tel qu'il était au jardin des Olives où il a tant pleuré leurs péchés, et même avec des larmes de sang. Il se montrera comme dans son agonie, et quand on le traînait par les rues de Jérusalem; ils croiront l'entendre clouer sur la croix et demander miséricorde pour eux, et par là, il leur montrera combien leur salut lui avait coûté cher, et combien il a souffert pour leur mériter le ciel qu'ils ont perdu avec tant de plaisir, et même de malice. Ah! M. F., quels regrets! hélas! quel désespoir pour ces chrétiens réprouvés! Ah! crieront-ils du fond des flammes : adieu, beau ciel, c'est pour nous que vous avez été créé et nous ne vous verrons jamais! adieu, belle cité qui étiez notre demeure éternelle et qui deviez faire tout notre bonheur! Ah! si nous vous avons perdue, c'est par notre faute et notre malice.

Oui, M. F., voilà la triste méditation d'un chrétien pendant toute l'éternité dans les enfers. Non, M. F., les païens n'auront presque rien de tout cela à se reprocher; ils n'auront pas à rejetter le ciel puisqu'ils ne le connais-

saient pas; ils n'ont pas refusé et méprisé les moyens qu'on leur présentait pour se sauver, puisqu'ils ignoraient ce qu'il fallait faire pour arriver à ce bonheur. Mais des chrétiens, que l'on n'a pas cessé d'instruire, de presser et solliciter de ne pas se perdre, et à qui on a présenté tant de fois tous les moyens les plus faciles pour arriver à la vie heureuse pour laquelle ils étaient créés? Oui, M. F., un chrétien se dira pendant l'éternité: Qui est-ce donc qui m'a jeté en enfer. Est-ce Dieu? Ah! non, non. Ce n'est pas Jésus-Christ; au contraire, il voulait absolument nous sauver. Est-ce le démon? Oh non, non, je pouvais bien ne pas lui obéir, comme tant d'autres ont fait. Sont-ce donc mes penchants? Ah! non, non, ce ne sont pas mes penchants. Jésus-Christ m'avait donné l'empire sur eux, je pouvais les dompter avec la grâce de Dieu qui ne m'aurait jamais manqué. D'où peut donc venir ma perte et mon malheur? Hélas! tout cela ne vient que de moi-même, et non de Dieu, ni du démon, ni de mes penchants. Oui, c'est moi-même qui me suis attiré tous ces malheurs; oui, c'est moi qui me suis perdu et réprouvé de ma propre volonté; si j'avais voulu, je me serais sauvé. Mais je me suis damné! plus de ressource et plus d'espérance; oui, c'est ma malice, mon impiété et mon libertinage qui m'ont jeté dans ces torrents de flammes d'où je ne sortirai jamais.

Oui, M. F., si la parole de Dieu mérite quelque croyance, je vous conjure de penser sérieusement à cette vérité qui a converti tant d'âmes. Et pourquoi est-ce qu'elle ne produirait pas les mêmes effets sur nous? pourquoi ne tournerait-elle pas à notre bonheur plutôt qu'à notre malheur si nous voulons en profiter? Oui, M. F., ou changeons de vie, ou nous serons damnés: parce que nous savons très-bien que notre manière de

vivre ne peut pas nous conduire au ciel. Hélas ! M. F., il nous arrivera comme au pauvre Joab qui, pour éviter la mort, s'enfuit dans le temple et embrassa l'autel dans l'espérance qu'on l'épargnerait, parce qu'autrefois il fut le favori de David; ce fut cependant par son ordre qu'il fut mis à mort. Celui qui était chargé de le tuer lui cria : Sortez de là. Non, répond le pauvre Joab, s'il faut mourir, je préfère mourir ici. Le soldat, voyant qu'il ne pouvait pas l'arracher de l'autel, tira son poignard, le lui plongea dans le sein, et ce pauvre Joab en baisant l'autel, reçut le coup de la mort et tomba au pied du tabernacle, qu'il avait pris pour sa défense et son asile. Voilà, M. F., précisément ce qui nous arrivera un jour si nous ne mettons pas à profit, ou plutôt, si nous continuons à mépriser les grâces de salut qui nous sont tant prodiguées. Maintenant, nous sommes comme Joab qui était le favori et l'ami de David. Il ne se passait presque pas un jour, sans qu'il éprouvât quelque nouveau bienfait de la part du prince. Il était préféré à tous les autres sujets; mais il eut le malheur de n'avoir pas su en profiter, et il fut puni sans miséricorde par celui-là même de qui il avait été comblé de tant de bienfaits. Oui, M. F., il en sera tout de même de nous qui avons été préférés à tant de nations infidèles qui vivent dans les ténèbres et qui n'ont jamais eu le bonheur de connaître la vérité, c'est-à-dire la véritable religion, et qui périssent dans cet état triste et malheureux. Mais aussi, M. F., à quel châtiment ne devons-nous pas nous attendre de la part même de Celui qui nous a tant aimés et comblés de tant de bienfaits, si, comme Joab, nous avons eu le malheur de tremper nos mains dans le sang d'Abner, c'est-à-dire de Jésus-Christ, ce que nous faisons chaque fois que nous péchons; mais bien plus horriblement quand nous sommes assez mal-

heureux que de profaner les sacrements. O mon Dieu, peut-on y penser et ne pas mourir de frayeur? O mon Dieu, comment se peut-il faire qu'un chrétien ose porter si loin sa cruauté et son ingratitude?

Ah! malheureux, nous dit saint Augustin, tu vas de crime en crime, toujours dans l'espérance que tu t'arrêteras! Mais ne craindras-tu pas de mettre le sceau à ton malheur? Oh! que les sacrements et tous les secours de l'Église servent peu à ces pécheurs qui ont vécu en méprisant les grâces que nous procure notre sainte religion! Oui, le moment viendra où peut-être vous recevrez vos derniers sacrements avec de meilleures dispositions aux yeux du monde; mais en les recevant, il vous arrivera comme à Joab. Jésus-Christ, qui est notre prince et notre Seigneur, prononcera notre sentence de réprobation. Au lieu de nous servir de viatique pour le ciel : ce ne sera autre chose que comme une masse de plomb pour nous précipiter avec plus de rapidité dans les abîmes; nous tiendrons comme Joab l'autel; nous serons comme lui, tout couvert du sang adorable de Jésus-Christ : avec cela nous tomberons en enfer.

Ah! M. F., si nous pouvions bien, une fois, comprendre ce que c'est qu'un chrétien damné et les tourments qu'il endure, pourrions-nous bien, M. F., vivre dans le péché, dans cet état qui nous expose sans cesse à tous ces malheurs? Non, non, M. F., notre vie n'est nullement la vie que doit mener un chrétien qui veut éviter ces supplices. Eh quoi! M. F., un chrétien qui est né dans le sein de l'Église, qui a été élevé à l'école de Jésus-Christ même, qui a pris un Dieu crucifié pour son père et son modèle; un chrétien, tant de fois nourri de son corps adorable et abreuvé de son sang précieux, qui devrait passer sa vie comme un ange du ciel en action

de grâce : d'autre part, un Dieu qui, pour lui, est descendu du ciel pour venir lui apprendre les moyens d'être heureux en l'aimant sur la terre; un chrétien qui est doué de tant de belles qualités et de tant de connaissances pour mieux lui faire comprendre la grandeur de sa destinée; et un Dieu, dis-je, qui l'a aimé plus que lui-même; un Dieu qui semble avoir épuisé son amour et sa sagesse et toutes ses richesses pour les lui communiquer, et qui, par sa mort, lui évite une mort éternelle! Ah! M. F., un chrétien pour qui Dieu a tant fait de miracles! pour qui Dieu a tant souffert, se voir brûler en enfer parmi les démons qui vont le traîner pendant toute l'éternité dans les flammes. O horreur!... O malheur épouvantable!... Oh! le spectacle effrayant que de voir ainsi un chrétien qui est tout couvert du sang adorable de Jésus-Christ! Hélas! M. F., qui pourrait penser à cela sans frémir? Cependant, voilà le partage d'un nombre infini de chrétiens qui se raillent et méprisent tout ce que Jésus-Christ a fait pour eux; et bien malheureux sommes-nous, si nous ne voulons pas profiter de tant de moyens que nous avons de nous assurer le ciel, les nations étrangères ouvriront les yeux de l'âme à la lumière de la foi et viendront prendre la place que nous perdons.

Hélas! M. F., que nous avons lieu de craindre que le bon Dieu, en punition du mépris que nous faisons de tout ce que Jésus-Christ a fait pour nous, ne nous ôte la foi de notre cœur, et ne nous laisse tomber dans l'aveuglement; et nous y périrons. O mon Dieu, quel malheur pour des chrétiens qui connaissent si bien ce qu'il faut faire pour se sauver, qui, même en ne le faisant pas, ne peuvent être que bien malheureux par les remords que leur donne leur conscience! Ah! M. F., quel désespoir,

pendant l'éternité pour un chrétien à qui rien n'a manqué pour éviter tous ces tourments qu'il endure! Ah! se dira-t-il, moi à qui l'on a dit tant de fois que si je le voulais, je pourrais aimer le bon Dieu et sauver mon âme et me rendre heureux pendant l'éternité; moi à qui l'on a offert toutes les grâces pour sortir du péché. Ah! si du moins, je n'avais pas été chrétien. Ah! si du moins l'on ne m'avait jamais parlé du service de Dieu et de sa religion? Mais non, rien ne m'a manqué, j'avais tout et je n'ai su profiter de rien. Tout devait tourner à mon bonheur, et par le mépris que j'en ai fait, tout a tourné à mon malheur, adieu beau ciel!... adieu éternité de délices!... adieu heureux habitants du ciel!..., tout est fini pour moi!... Plus de Dieu, plus de ciel, plus de bonheur!... Oh! que de larmes je vais répandre; oh! que de cris je vais pousser dans ces flammes!... Mais plus d'espérance!... Ah! triste pensée qui déchirera un chrétien pendant l'éternité!... Ah! ne perdons pas un moment pour éviter ce malheur. C'est le bonheur que je vous souhaite.

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sur les ennemis de notre salut.

Motus magnus factus est in mari, ità ut navicula operiretur fluctibus.

Une grande tempête s'éleva sur la mer, de sorte que la barque fut toute couverte de flots, (*S. Matth.*, VIII, 24.)

VOILA, M. F., la figure ou plutôt la vie d'un pauvre chrétien sur la terre. Notre âme, sujette à mille passions, en butte à mille tentations, est vraiment semblable à une barque couverte de flots et exposée à faire naufrage à chaque instant. D'après cela, M. F., qui de nous pourra vivre tranquille en voyant les dangers par lesquels nous sommes exposés à nous perdre pour jamais? Qui de nous, M. F., ne sentira pas la nécessité de veiller sans cesse sur tous les mouvements de son cœur, c'est-à-dire, sur toutes ses pensées, ses paroles et ses actions, pour savoir si elles sont toutes faites en vue de plaire à Dieu, ou bien au monde. Mais, hélas! M. F., disons-le en gémissant : une grande partie, dans tout ce qu'ils font, ne cherchent que le monde et non le bon Dieu. Mais aussi, que s'ensuit-il de là, M. F.? Hélas! rien autre chose, sinon que le démon nous conduit aux

enfers avec autant de facilité qu'une mère conduit un enfant de quatre ou cinq ans partout où elle veut. Oui, M. F., un chrétien qui voudrait plaire à Dieu et sauver son âme, a deux choses qui devraient le faire trembler : les grands ennemis qui l'environnent et leur fureur à travailler à notre perte, puis la tranquillité et l'insouciance dans laquelle nous vivons au milieu de tant de dangers auxquels nous sommes exposés continuellement. Mais, pour vous faire comprendre combien nous devons veiller et prier : je vais vous montrer. 1° quels sont les ennemis que nous devons craindre et éviter; 2° ce que nous devons faire pour les vaincre.

I. Nos véritables ennemis ne sont pas ceux qui noircissent notre réputation, qui nous dépouillent de nos biens, qui attentent même à notre vie : ce ne sont là que des instruments dont la Providence se sert pour nous sanctifier, en nous donnant l'occasion de pratiquer l'humilité, la douceur, la charité et la patience. Si nous avons à cœur le salut de notre âme, bien loin de les haïr et de nous plaindre, au contraire, nous les aimerons davantage. Il est vrai que c'est un peu dur à un chrétien qui a lié son cœur à la terre, de se voir dépouillé de ses biens; il est certain qu'il est un peu sensible à un orgueilleux de voir noircir sa réputation ; il n'est pas douteux qu'il est effrayant à un homme qui vit à peu près comme s'il ne devait jamais mourir, de sentir la mort qui l'environne : cependant, M. F., tout cela n'est pas ce que nous appelons nos ennemis; au contraire, ce sont ceux qui nous conduisent au ciel, si nous voulons en profiter chrétiennement. Mais si vous désirez maintenant savoir quels sont les ennemis que nous avons à craindre, les voici :

M. F., écoutez-le bien et gravez-le bien dans votre cœur. Nos véritables ennemis, M. F., ce sont ceux qui travaillent à dépouiller notre pauvre âme de son innocence, à lui ravir le trésor de la grâce, à la faire mourir devant le bon Dieu et à la jeter en enfer. Ah! M. F., que de tels ennemis sont redoutables et terribles! Cependant, M. F., quelque dangereux qu'ils soient, nous les trouverons partout, ou plutôt nous les avons au dedans de nous-mêmes : ce qui doit nous porter à nous tenir sans cesse sur nos gardes, puisqu'il n'y aura que la mort qui nous en délivrera pour toujours. Hélas! M. F., ce n'est pas en vain que l'on dit que la vie du chrétien est un combat continuel.

Cependant, M. F., je vous dirai que nous n'avons point d'ennemis plus à craindre que ceux qui sont invisibles; et si vous désirez de les connaître, allons les trouver : c'est-à-dire, descendons dans nos cœurs, et appelons-les chacun par leurs noms afin que nous ne puissions pas nous tromper.

Voyez-vous, M. F., ce fol amour de nous-mêmes, cette complaisance secrète dont nous sommes remplis pour nous-mêmes. Voyez-vous comment nous nous glorifions intérieurement de notre petit mérite, de nos biens, de nos talents, de notre famille; méprisant intérieurement les autres; nous mettant au-dessus de nos égaux, et au niveau de ceux qui sont au-dessus de nous. « Je vaux bien, disons-nous, celui-là; je vaux bien mieux que celui-ci, il n'est pas si bon ouvrier que moi; il n'y a pas un ouvrage mieux fait que le mien. » Apercevez-vous, M. F., cet ennemi invisible qui vous poursuit continuellement et qui vous fait tant de mal? Quand votre frère ne réussit pas dans quelque chose, votre petit orgueil ne vous fait-il pas penser qu'il n'a

pas su s'y prendre, et que si vous aviez été à sa place, vous vous y seriez pris de telle manière : qu'il n'est qu'une bête; qu'il n'y comprend rien et qu'il ne suit que sa tête. Le comprenez-vous, M. F., ce petit ennemi qui vous donne la mort sans que vous vous en aperceviez?

Ce peu de biens que vous avez acquis, peut-être pas trop légitimement, cette figure que vous croyez être plus agréable que celle d'un autre, votre habit plus riche ou plus propre que celui de votre voisin, et mille autres choses ne vous enflent-elles pas le cœur? et cette enflure ne paraît-elle pas jusque dans vos discours, dans votre démarche, dans votre maintien? Voyez-vous combien vous êtes orgueilleux. A peine parlerez-vous au pauvre, s'il vous salue en vous levant son chapeau, en vous faisant la révérence; vous croirez faire beaucoup que de lui *branler* la tête, ou lui dire oui ou non. A peine le regarderez-vous, comme s'il était d'une autre matière que vous. Voyez-vous, M. F., comprenez-vous combien l'orgueil vous dévore? Voyez-vous encore combien vous êtes sensibles à la manière dont on vous parle? Hélas! un mot un peu de travers, une petite plaisanterie sur votre compte, un accueil un peu froid, tout cela vous choque; vous vous en plaignez, vous allez même jusqu'à murmurer en disant : « Ah! on les connaît bien, ils ne sont pas des rois, ni des princes! » Vous vous rappelez ce bien que vous leur avez fait, vous désirez de trouver l'occasion pour le leur reprocher. Mon Dieu, quel orgueil, quel amour de soi-même! Voyez cet homme : depuis qu'il a acquis quelque richesse de terres de plus, comme il marche tête levée commençant à se joindre à ceux qu'autrefois il n'osait fréquenter, les croyant trop au-

dessus de lui ! Si les affaires de votre voisin réussissent mieux que les vôtres, s'il fait quelque profit que vous avez manqué, voyez combien votre cœur est triste et chagrin ! Mais si, au contraire, il lui arrive quelque accident qui dérange ses affaires, ou qui l'humilie, de suite ne sentez-vous pas dans votre cœur une certaine joie, un plaisir intérieur? Voyez-vous, M. F., ne sentez-vous pas cette jalousie et cette envie qui vous poursuit partout?

Nous ne pouvons ni voir, ni sentir cette personne qui nous a offensé, hélas ! peut-être sans le vouloir, nous aimons à en parler mal; nous aimons quand les autres en disent du mal, nous sommes contents quand nous trouvons l'occasion de les mortifier. Voyez-vous, M. F., sentez-vous cette haine et cette vengeance, cette animosité qui vous mine et vous dévore?

Voulez-vous savoir, M. F., combien nous sommes attachés à la vie et aux biens de ce monde? N'est-ce pas que votre esprit est rempli, nuit et jour, de vos affaires temporelles, de vos occupations, de votre commerce? N'êtes-vous pas continuellement occupés à penser à votre argent, ou de la manière d'en ramasser, ou à en parler? Hélas ! combien de fois la pensée de vos affaires temporelles vous vient jusque dans vos prières, et même dans la maison du bon Dieu, pendant la sainte messe ! Combien de fois n'avez-vous pas songé aux mesures que vous allez prendre après la messe, aux voyages que vous ferez, aux personnes que vous verrez pour réussir dans vos affaires, pour conclure un marché? Hélas ! pour gagner cinq francs vous feriez trois ou quatre lieues; et vous ne feriez pas seulement trente pas pour faire une bonne œuvre, pour rendre service à votre prochain ou pour entendre une

sainte messe les jours de la semaine? Vous arracher un sou pour les pauvres, hélas! c'est vous arracher les entrailles. Dès qu'il s'agit de gagner ou de perdre quelque chose, vous ne connaissez plus ni dimanches, ni fêtes; il n'y a plus ni commandements de Dieu, ni commandements de l'Église qui vous retiennent. N'est-ce pas que je dis la vérité, M. F., quand je dis que vous n'avez pas osé, au mépris des commandements, ne pas contribuer au péché des autres en refusant de donner de l'argent ou des poules, lorsque les enfants de vos parents se sont mariés? N'est-ce pas que vous n'avez pas osé leur dire que vous ne vouliez pas y aller, ni y laisser aller vos enfants? Voyez-vous, M. F., sentez-vous le respect humain qui vous aveugle et qui vous perd? Quelle est donc encore cette manière que vous avez d'examiner et d'être toujours prêts à critiquer la conduite et les actions de votre prochain, en vous mêlant de ce qui ne vous regarde pas; débitant ce que vous savez, et ce que vous ne savez pas? Sentez-vous, M. F., cet ennemi intime qui porte partout le trouble et les dissensions dans les familles : voulez-vous comprendre quel est cet ennemi intime qui vous trompe? N'est-ce pas que l'impudicité vous maîtrise? votre esprit et votre imagination ne sont-ils pas remplis continuellement de pensées sales, de représentations et de désirs impurs? Voyez-vous, M. F., sentez ce feu impur qui vous brûle et vous dévore. Eh bien! M. F., les voilà ces ennemis auxquels nous ne faisons pas attention.

Savez-vous, M. F., pourquoi nous les connaissons si peu? hélas! c'est que nous fermons les yeux, et nous bouchons nos oreilles pour ne pas les voir ni les connaître. Mais pour bien les connaître, nous n'avons qu'à

descendre dans nos cœurs; c'est là où ils sont cachés, où nous les connaîtrons du moins en grande partie. Je ne viens de vous faire connaître que les plus sensibles et les plus ordinaires. Mais, plus vous fouillerez, plus vous en trouverez. Hélas! notre misérable cœur est semblable au chaos de la mer qui renferme une multitude infinie de poissons de toute grandeur et de toute espèce. Oui, M. F., il en est de même de notre cœur. Il renferme et nourrit une foule de mauvaises inclinations, les unes plus faibles, les autres plus fortes; mais toutes également capables de nous perdre si nous n'avons pas grand soin de les réprimer. Voilà, M. F., les ennemis qui logent dans nous-mêmes, dont nous ne pouvons pas fuir la compagnie et dont le seul remède est de les combattre. Mais, me direz-vous peut-être, voilà bien nos ennemis intimes, mais maintenant quels sont nos ennemis du dehors?

M. F., si vous désirez le savoir, les voici : écoutez-le bien afin que vous puissiez les connaître, les combattre et les vaincre avec la grâce du bon Dieu. Je vous dirai d'abord que ceux du dehors viennent se joindre à ceux du dedans afin de mieux exercer leur fureur sur les chrétiens. Oui, M. F., toutes les créatures que le Seigneur a faites pour l'usage de l'homme, servent ou à son salut ou à sa perte selon l'usage qu'il en fait. Si vous voulez vous en convaincre, écoutez-moi un instant. Voyez un pauvre qui, dans sa pauvreté, gagnerait si sûrement le ciel. Mais, hélas! que fait-il? ce que fit le mauvais larron, qui, de la croix descendit en enfer, au lieu de monter au ciel : il murmure, il se plaint, il porte envie aux riches, il en dit du mal et les traite de cruels, de tyrans; les croix et les afflictions, qui sont des grâces bien grandes de la part du bon Dieu, le portent au désespoir. D'un

autre côté, voyez les riches et ceux qui sont en santé. Au lieu d'en remercier le bon Dieu, et de faire un bon usage des biens qu'il leur a donnés en en faisant part aux pauvres, afin de pouvoir racheter leurs péchés, que font-ils? Les biens les rendent orgueilleux et les portent à vivre dans un oubli entier de leur salut. Oui, M. F., dans quelque état que nous soyons, nous rencontrons partout des ennemis à combattre. Ici, ce sont de mauvais discours que nous entendons; là, ce sont de mauvais exemples que nous voyons, disons mieux, M. F., soit que nous veillons, soit que nous dormions, soit que nous buvions ou mangions, nous avons partout des piéges à éviter et des tentations à combattre dans les plaisirs même les plus innocents, dans la compagnie des personnes même les plus vertueuses que nous fréquentons, dans nos œuvres les plus saintes, jusque dans nos prières. Hélas! combien de distractions, combien de pensées d'orgueil! combien de fois nous nous sommes préférés à d'autres que nous avons cru moins bons que nous. Dans nos confessions, hélas! combien de détours pour paraître moins coupables que nous sommes! combien de fois avons-nous eu la pensée de changer de confesseur pour éprouver moins de confusion! Hélas! que de sacriléges dans nos communions. Hélas! que de vues humaines! combien de fois nous sommes plus modestes et si nous étions seuls, nous le serions moins. Dans nos jeûnes, que d'hypocrisies! combien de fois nous faisons semblant de jeûner, et nous mangeons étant seuls. Dans nos aumônes, combien de fois avons-nous cherché l'applaudissement des hommes. Hélas! M. F., que de piéges à éviter! que de tentations à combattre! Oui, M. F., le démon qui a juré notre perte *roule* sans cesse autour de nous pour nous faire tomber dans ses filets. Oui, M. F.,

il se sert de tout ce qui nous environne pour nous porter au mal. Voilà la manière dont le démon nous tente : il examinera tous les mouvements de notre cœur. Celui qui est sujet à l'orgueil, il lui met devant les yeux ou dans l'esprit tout ce qui est capable de lui en donner. Il lui fait croire que tout ce qu'il fait est bien fait ou bien dit; il lui fait apercevoir qu'il est bien adroit, bien propre, bien économe, bien charitable; à celui qui aime l'argent, il lui fait envisager le bonheur de ceux qui sont riches, combien ils sont exempts de misère, qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent, qu'ils sont aimés et respectés de tout le monde; à celui qui est sujet au vice de l'impureté, il lui met sans cesse dans l'esprit les plaisirs des sens, de sorte que presque tout ce qu'il voit les lui rappelle; d'autres dont le cœur est sensible, tantôt il les porte à l'orgueil, tantôt au désespoir; à ceux qui ont quelque apparence de vertu, il leur fait croire que l'on a bonne opinion d'eux; ils aiment quand on se recommande à leurs prières; ils se croient capables et dignes de grandes choses; ils pensent quelquefois qu'ils pourront bien faire des miracles. Hélas! M. F., qu'il y en a peu qui échappent à tous ces piéges, et par conséquent, qu'il y en a peu qui iront au ciel.

Mais, me direz-vous peut-être, qui pourra connaître tous ces artifices? Qui pourra les connaître? M. F., les voici : ceux-là seuls qui les sentent et qui les combattent et qui leur résistent. Eh bien! M. F., voilà en partie, les ennemis de notre salut. Jugez vous-mêmes, s'ils sont à craindre. Jugez-en, mais encore mieux par les maux qu'ils vous ont faits jusqu'à présent et par l'état où ils vous ont réduits. Repassez dans votre esprit toutes les années de votre vie, et voyez si depuis votre jeunesse vous n'avez pas été la victime, l'esclave et le malheu-

reux jouet du démon, ce maudit Satan, et encore du monde et de vos penchants. Hélas! M. F., qui pourrait compter toutes les mauvaises pensées que le démon vous a données et toutes les images dont il a tâché de salir votre imagination, et tous les mouvements déréglés qu'il a excités dans vous-mêmes? Oui, M. F., si nous voulions sincèrement travailler à notre salut, nous sentirions véritablement ce que nous dit saint Jean : que tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence de la chair, que concupiscence des yeux et qu'orgueil de la vie; que partout nous portons en nous-mêmes le germe de tous les vices, et que chacun de nous peut être tenté et séduit par son mauvais penchant; que tout ce qui nous environne peut être une occasion de péché, et que le démon acharné à notre perte emploie tantôt nos mauvaises inclinations pour nous faire abuser des créatures, et tantôt des créatures pour exciter nos mauvaises inclinations. Hélas! M. F., si nous connaissions bien le danger où nous sommes sans cesse de nous perdre, nous serions dans une frayeur continuelle. Nous dirions bien avec saint Paul : Ah! Seigneur, quand est-ce que j'aurai le bonheur d'être délivré de ce misérable corps qui semble ne m'être donné que pour me tourmenter et m'humilier et pour être un instrument de mille misères? Nous dirions bien encore avec le saint roi David : Ah! Seigneur, mon Dieu! qui me donnera des ailes comme à la colombe pour voler et m'enfuir de ce monde si misérable, où je ne rencontre que piéges et tentations de toute espèce?

Oui, M. F., dans tout ce que nous voyons, dans tout ce que nous entendons, dans tout ce que nous disons et faisons, nous nous sentons portés au mal. Si nous sommes à table, c'est la sensualité, la gourmandise et l'intempérance; si nous prenons quelque moment de récréa-

tion, c'est la légèreté et les entretiens inutiles; si nous travaillons, c'est la plupart du temps l'intérêt, l'avarice ou l'envie qui nous conduit, ou même la vanité; si nous prions, c'est la négligence, les distractions, le dégoût et l'ennui; si nous sommes dans quelque peine ou quelque affliction, ce sont les plaintes et les murmures; si nous sommes dans la prospérité, c'est l'orgueil, l'amour-propre et le mépris du prochain; les louanges nous enflent le cœur, les injures nous portent à la colère. Eh bien! M. F., voilà ce qui a fait trembler les plus grands saints, voilà ce qui a peuplé les déserts de tant de solitaires, voilà quels sont les motifs de tant de larmes, de tant de prières, de tant de pénitences. Il est vrai que les saints qui étaient cachés dans les forêts n'étaient pas exempts de tentations : au moins, ils étaient éloignés de tant de mauvais exemples dont nous sommes environnés continuellement et qui perdent tant d'âmes. Cependant, M. F., nous voyons dans leur vie qu'ils veillaient, qu'ils priaient et tremblaient sans cesse; tandis que nous, pauvres aveugles, nous sommes tranquilles au milieu de tant de dangers de nous perdre! Hélas! M. F., une partie ne connaît pas même ce que c'est que d'être tenté, parce que nous ne résistons presque jamais, du moins bien rarement. Hélas! M. F., d'après cela, qui de nous échappera à tous ces dangers? qui de nous sera sauvé? Non, M. F., une personne qui voudrait réfléchir à tout cela ne pourrait plus vivre tant elle serait effrayée! Cependant, M. F., ce qui doit nous consoler et nous rassurer, c'est que nous avons affaire à un bon père, qui ne permettra jamais que nos combats soient au-dessus de nos forces et que chaque fois que nous aurons recours à lui, il nous aidera à combattre et à vaincre.

II. Nous avons dit que nous verrions les moyens que nous devions employer pour vaincre nos ennemis et sortir victorieux du combat. Il est très-certain, M. F., que l'homme dans son origine n'était pas comme il est aujourd'hui un composé de bien et de mal, de vices et de péchés. Son âme, sortie pure des mains de son Créateur, n'était pas sujette à toutes ces misères. Mais l'homme s'étant révolté contre son Dieu, dès ce moment même, il ne fut plus maître de lui-même : sa chair corrompue par le péché se révolta contre l'esprit. De là est venu ce mélange de bien et de mal, de bonnes et de mauvaises inclinations que nous trouvons chacun en nous-mêmes. Les bonnes viennent du bon Dieu, qui est le père de nos âmes, et les mauvaises viennent du démon, le grand ennemi du bon Dieu et de nos âmes. Mais, pensez-vous peut-être en vous-mêmes : que devons-nous donc faire pour vaincre sûrement nos ennemis? M. F., vous n'avez que trois choses à faire et les voici : « Veiller, fuir et prier. » Si vous êtes fidèles à ces trois avis, tout l'enfer déchaîné contre vous, ne pourra rien. Mais expliquons, M. F., ces trois points si essentiels, parce que notre salut en dépend.

Je dis premièrement que nous devons veiller; ce n'est pas seulement moi qui vous le dis, mais c'est Jésus-Christ lui-même qui vous le dit. Si le père de famille, nous dit-il, savait à quelle heure les voleurs doivent venir il ne s'endormirait pas; mais il veillerait, pour ne pas laisser piller sa maison; il fermerait bien toutes les portes, il serait bien attentif au moindre bruit, il n'ouvrirait à personne sans bien les connaître, il serait continuellement sur ses gardes. Voilà, M. F., ce que Jésus-Christ veut que nous fassions par rapport à notre âme. Cette maison que le bon Dieu veut que nous gardions,

c'est notre âme : nos voleurs ce sont les démons, le monde et nos penchants; parce que nous voyons et nous sentons nous-mêmes que ces voleurs sont toujours autour de nous, pour nous tenter et pour essayer de nous perdre. Nous devons donc toujours nous tenir sur nos gardes afin qu'ils ne puissent jamais nous surprendre. Mais, me direz-vous, comment pourrons-nous veiller continuellement sur nous-mêmes? M. F., le voici : c'est, si nous prenons garde à toutes les pensées qui se présentent à notre esprit, à tous les mouvements qui s'élèvent dans notre cœur, à toutes les paroles qui sortent de notre bouche et à tous les discours qui frappent nos oreilles, pour voir et examiner si, dans tout cela, il n'y a rien qui puisse déplaire au bon Dieu et blesser notre pauvre âme. Nous veillons sur nous-mêmes, M. F., lorsque dans toutes nos entreprises, dans toutes nos actions, dans toutes nos démarches nous examinons devant le bon Dieu quels sont les motifs et les intentions qui nous font agir : si c'est l'orgueil, la vanité, l'intérêt, la haine, la vengeance ou bien des intentions tout humaines, toutes charnelles ou impures.

Oui, M. F., une personne qui veille sur elle-même, une personne sage, qui est obligée de marcher dans un sentier fort étroit et fort glissant et bordé de précipices, voyez comment elle marche avec précaution, comment elle prend garde où elle met les pieds, comme elle fait attention à tous ses pas. Prenez garde, nous dit saint Paul, à la manière dont vous marchez dans la voie du salut, c'est-à-dire à la manière dont vous parlez et vous agissez, à la moindre de vos pensées, au moindre de vos désirs, à la plus petite de vos actions. Prenez bien garde à vos yeux, si les objets sur lesquels ils se portent, ne sont pas capables de donner

la mort à votre âme; prenez bien garde à votre langue, crainte qu'elle ne soit un glaive qui ne tue votre pauvre âme. Mais, me direz-vous, quelles sont donc les personnes qui prennent toutes ces précautions? nous sommes bien tous perdus, s'il faut prendre toutes ces mesures. Nous ne sommes pas, il faut espérer, tous perdus; mais il est toujours vrai de dire que s'il y en a si peu qui suivent tout cela, il y en aura aussi bien peu qui arriveront au ciel. Voilà, M. F., ce que nous devons faire tous les matins après notre prière; il faut prévoir les occasions que nous aurons d'offenser le bon Dieu, afin de pouvoir les éviter, et demander au bon Dieu la grâce et la force de ne point succomber; le soir, il nous faut nous rendre compte à nous-mêmes pour voir si nous avons été fidèles à nos résolutions; si nous sommes tombés, il faut, sans nous décourager, en gémir devant le bon Dieu, et lui demander de nouveau la grâce d'être plus fermes à l'avenir. Non, M. F., rien de plus avantageux que cette pratique pour nous procurer le bonheur de nous corriger, de nous faire apercevoir nos fautes; ce n'est que de cette manière que nous viendrons à bout de nous donner au bon Dieu. Comment voulez-vous que nous puissions connaître nos péchés et les quitter si nous ne rentrons en nous-mêmes, au moins une ou deux fois chaque jour. Hélas! M. F., malgré notre vigilance, que de péchés que nous allons trouver à la mort que nous n'avons pas vus pendant notre vie! D'après cela, je vous laisse à penser dans quel état va se trouver une pauvre personne, qui aura passé une partie de sa vie sans revenir sur ses pas. Hélas! quel étonnement et quelle frayeur, ou plutôt quel désespoir. Tenez, M. F., voyez un homme qui veut conserver sa santé, voyez combien il prend de pré-

cautions pour éloigner tous les dangers : il se prive de tout ce qui peut nuire à sa santé. Et pourquoi, M. F., ne faisons-nous pas de même pour notre pauvre âme? n'est-elle pas encore plus précieuse que notre corps?

En second lieu, nous avons dit qu'avec ce remède, qui est de veiller sans cesse sur tous les mouvements de notre cœur, il faut encore fuir avec grand soin tout ce qui peut nous porter au mal, ou nous refroidir dans le service de Dieu.

Oui, M. F., si nous voulons nous conserver pour le ciel, nous devons fuir et éviter toutes les occasions prochaines du péché, c'est-à-dire les personnes (dangereuses), et les lieux où ordinairement nous offensons le bon Dieu; quand nous y sommes, il ne faut nous y trouver qu'autant que nous ne pouvons mieux faire. Vous allez dans une veillée, où presque toute la soirée se passe à médire, à calomnier le prochain, à dire de mauvaises *raisons*, à chanter de mauvaises chansons : et pourquoi, M. F., y allez-vous? Mais, me direz-vous, il faut bien aller en quelque endroit. Cela est bien vrai ; mais toutes les veillées ne sont pas de même : si vous y allez volontairement, au jour du jugement vous allez vous trouver coupables de tous les péchés qui se sont commis en votre présence. Vous ne le croyez pas? Mais, au jour du jugement, vous le verrez. Hélas! que vous serez fâchés de vous être rendus coupables de tant de péchés, et cela par votre seule présence! Combien de fois vous avez cherché la compagnie d'une telle personne qui, par ses manières ou sa présence, vous donnait de mauvaises pensées, faisait naître en vous de mauvais désirs. Puisqu'elle est pour vous une occasion de péché, vous devez la fuir; sinon, vous faites mal, parce que vous vous exposez à la tenta-

tion. Vous ne devez plus compter sur vos résolutions, parce que vous y avez tant de fois manqué; d'ailleurs votre propre expérience vous en a appris bien plus que je ne pourrais vous en apprendre et même plus que je n'oserais vous en dire. Il est vrai que souvent, ce qui est une occasion de péché pour les uns ne l'est pas pour les autres; c'est à chacun de nous à examiner nos dispositions particulières, afin de nous conduire de manière à ne pas donner la mort à notre âme, mais à la conserver pour le ciel. Je vais vous montrer cela d'une manière encore plus claire.

J'appelle mauvaise compagnie, M. F., cet homme sans religion qui ne s'embarrasse ni des commandements de Dieu, ni de ceux de l'Église, qui ne connaît ni Carême, ni Pâques, qui ne vient presque jamais à l'église, ou s'il y vient, ce n'est que pour scandaliser les autres par ses manières si peu religieuses : vous devez le fuir sans quoi vous ne tarderez pas de lui ressembler, même sans vous en apercevoir; il vous apprendra par ses mauvais discours, ainsi que par ses mauvais exemples, à mépriser les choses les plus saintes et à négliger vos devoirs les plus sacrés. Il commencera à tourner en ridicule votre piété, à faire quelque plaisanterie sur la religion et sur ses ministres; il vous débitera quelques calomnies sur les prêtres et sur la confession, au point qu'il vous fera perdre entièrement le goût pour la fréquentation des sacrements; il ne parlera des instructions de vos pasteurs que pour les tourner en ridicule, et vous êtes sûrs que si vous le fréquentez quelque temps, vous verrez que sans vous en apercevoir, vous allez perdre le goût pour tout ce qui a rapport au salut de votre âme. J'appelle mauvaises compagnies, M. F., ce jeune ou ce vieux *mal-*

embouché qui n'a que de sales paroles à la bouche. Prenez bien garde, M. F., cette personne a la peste! si vous la fréquentez, vous êtes sûrs qu'elle vous la donnera et que vous mourrez, sans un miracle de la grâce; le démon se servira de ce misérable pour salir votre imagination et pourrir votre cœur. J'appelle mauvaise compagnie, M. F., ce joueur ou cet ivrogne de profession : quelque sobre et bien rangé que vous soyez, il vous aura bientôt perdus en vous faisant manger votre argent dans les jeux et les cabarets; vous finirez par devenir la désolation de votre famille et le scandale de toute la paroisse. J'appelle mauvaise compagnie, M. F., cette personne curieuse, inquiète et médisante qui veut tout savoir ce qui se passe dans les maisons, qui est toujours prête à juger ce qui ne la regarde pas. Le Saint-Esprit nous dit que ces personnes non-seulement sont odieuses à tout le monde; mais encore qu'elles sont maudites du Seigneur. Fuyez-les, M. F., sans quoi vous allez faire comme elles. Vous-même y périrez : « Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. »

Si les mauvaises compagnies sont si à craindre, M. F., les mauvais livres, ne le sont pas moins. Il ne faut souvent que la lecture d'un mauvais livre pour perdre une personne. Hélas! M. F., combien de personnes, de pauvres misérables, qui ont chez eux des cahiers de chansons mauvaises, et qui les prêtent aux uns et aux autres! Hélas! quel sera leur jugement? que vont-ils répondre lorsque le bon Dieu va leur montrer qu'ils ont tant perdu d'âmes par les mauvaises chansons qu'ils ont prêtées ou par celles qu'ils ont chantées? Ne conviendrez-vous pas avec moi, M. F., que si nous ne fuyons pas toutes ces sortes de personnes, nous sommes à peu près sûrs de nous perdre pour l'éternité?

III. Mais voici le dernier moyen que nous devons prendre pour vaincre l'ennemi de notre salut, qui est la prière. Oui, M. F., c'est elle qui rend efficaces tous les autres moyens que nous pouvons prendre et dont nous venons de parler; sans elle, c'est-à-dire, sans la prière, toutes nos précautions ne nous serviront de rien. C'est ce que je vais vous montrer d'une manière bien sensible et cela par un exemple.

Nous lisons dans l'Écriture sainte que pendant que Josué combattait dans la plaine contre les Amalécites, Moïse était en prière sur la montagne, ayant les bras étendus et les mains élevées vers le ciel. Tant que ses mains étaient ainsi élevées vers le ciel, le peuple de Dieu battait les ennemis; mais dès que ses bras fatigués de lassitude tombaient, les ennemis avaient le dessus. L'on fut obligé de lui soutenir les bras jusqu'à la fin du combat, et les Amalécites furent défaits et taillés en pièces, non par la valeur des combattants, mais par les prières du serviteur de Dieu. Cet exemple nous montre, M. F., que non-seulement la prière est bien efficace; mais encore, de toute nécessité pour vaincre les ennemis de notre salut. D'ailleurs, M. F., voyez tous les saints : ils ne se contentaient pas de veiller et de combattre pour vaincre les ennemis de leur salut et de fuir tout ce qui pouvait leur servir de tentation; mais ils passaient toute leur vie à prier non-seulement le jour, mais bien souvent la nuit toute entière. Oui, M. F., nous aurons beau veiller sur nous-mêmes, sur tous les mouvements de nos cœurs, nous aurons beau fuir, si nous ne prions pas, si nous n'avons pas continuellement recours à la prière, tous nos autres moyens ne nous serviront de rien, nous serons vaincus. Nous voyons que, dans le monde, il y a beaucoup d'occasions que nous ne pouvons pas fuir : comme par exemple,

un enfant ne peut pas fuir la compagnie de ses parents, à cause de leurs mauvais exemples; mais il peut prier, la prière le soutiendra.

Mais encore supposons que nous pouvons fuir les personnes qui donnent les mauvais exemples, nous ne pouvons pas nous fuir nous-mêmes, qui sommes notre plus grand ennemi. Le pourrons-nous? si le Seigneur ne veille pas à notre conservation, toutes nos mesures ne nous serviront de rien. Non, M. F., nous ne trouverons pas un pécheur qui se soit converti qui n'ait pas eu (recours) à la prière, pas un qui ait persévéré sans avoir eu grandement recours à la prière, et vous ne trouverez pas un chrétien damné qui n'ait commencé sa réprobation par le défaut de prière. Nous voyons aussi combien le démon craint celui qui prie, puisqu'il n'y a point de moment où il nous tente davantage : il fait tout ce qu'il peut pour nous empêcher de prier. Lorsque le démon veut perdre une personne, il commence par lui inspirer un grand dégoût pour la prière; quelque bonne chrétienne qu'elle soit, s'il vient à bout de lui faire ou mal faire, ou négliger sa prière, il est sûr de l'avoir. Si vous voulez encore mieux le comprendre, dites-moi, depuis quel temps est-ce que vous ne résistez plus aux tentations que le démon vous donne, et que vous laissez la porte de votre cœur ouverte à tous les vents, n'est-ce pas depuis que vous laissez vos prières ou que vous ne les faites que par habitude, par routine seulement ou pour vous débarrasser, et non pour plaire au bon Dieu? Oui, M. F., dès que nous les laissons nous courons à grands pas vers l'enfer : (de telle sorte) que jamais nous ne reviendrons au bon Dieu, si nous n'avons pas recours à la prière. Oui, M. F., avec une prière bien faite, nous pouvous commander au ciel et à la terre, tout nous obéira. Écoutez ce que Jésus-Christ

nous dit lui-même pour nous montrer la nécessité de recourir à la prière. Tout est possible à la prière, nous dit-il, tout est promis à la prière bien faite. Voyez les Apôtres : avec la prière, ils faisaient marcher les paralytiques, ils faisaient entendre les sourds, marcher les boiteux, voir les aveugles, et ressuscitaient les morts. Voulons-nous, M. F., n'être pas vaincus par le démon, notre cruel ennemi, ayons recours sans cesse à la prière. Mais il faut prier comme il faut, mais il faut que notre prière parte du fond de notre cœur et non pas du bout des lèvres, comme nous le faisons presque toujours. Il faut encore que nous soyons bien persuadés que de nous-mêmes nous ne pouvons ni combattre ni vaincre, et que nous avons absolument besoin de la grâce de Dieu, et que cette grâce ne nous sera donnée que par la prière bien faite. Mais si nous avons le malheur d'être vaincus par le démon, sans nous décourager, il faut retourner au combat et ne plus compter sur nos résolutions, comme nous avons fait peut-être jusqu'à présent; mais tout sur la bonté de Jésus-Christ, qui combattra avec nous et qui nous aidera à renverser notre ennemi. Concluons, M. F., en disant que toutes les fois que nous avons péché, cela est toujours parce que nous n'avons pas assez veillé sur nous-mêmes, pas assez fui les compagnies et les lieux qui pouvaient nous porter au mal, ou que nous n'avons pas prié, ou bien que nous avons mal prié. Heureux, M. F., celui qui, à l'heure de la mort, pourra dire comme saint Paul : « J'ai bien combattu, mais avec la grâce de Dieu j'ai toujours résisté à la tentation; me voilà au bout de ma course, mes combats sont finis, j'attends avec confiance la couronne de justice que le Seigneur, si bon qu'il est, a promise à tous ceux qui auront combattu et persévéré jusqu'à la fin. » C'est le bonheur que je vous souhaite.

LA SEXAGÉSIME.

Sur la parole de Dieu.

Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.
Bienheureux celui qui écoute la parole de Dieu et qui la met en pratique. (*S. Luc*, XI, 28.)

Nous lisons dans l'Évangile, M. F., que le Sauveur du monde instruisait le peuple, leur disait des choses si merveilleuses et si étonnantes qu'une femme du milieu de la foule éleva la voix et s'écria : « Bienheureux est le sein qui vous a porté et les mamelles qui vous ont nourri; » mais Jésus-Christ reprit aussitôt : « Bien plus heureux est celui qui écoute la parole de Dieu et qui observe ce qu'elle lui commande. » Cela vous étonne peut-être, M. F., que Jésus-Christ nous dit que celui qui écoute la parole de Dieu avec un vrai désir d'en profiter est plus agréable à Dieu que celui qui le reçoit dans la sainte communion (1); oui sans doute, M. F., nous n'avons jamais bien compris combien la parole de Dieu est un don précieux. Hélas! M. F., si nous l'avions bien compris, avec quel respect, avec quel amour nous devrions l'entendre. M. F., ne nous y trompons pas : nécessairement la parole de Dieu produira des fruits en nous ou bons ou mauvais; ils seront bons, si

(1) Voir note M. à la fin du volume.

nous y apportons des bonnes dispositions, c'est-à-dire, un vrai désir d'en profiter et de faire tout ce qu'elle nous prescrira; ils seront mauvais si nous venons l'entendre avec indifférence, dégoût même, peut-être avec mépris; ou cette parole sainte nous éclairera, nous montrera nos devoirs, ou nous aveuglera et nous endurcira. Mais pour mieux vous le faire comprendre, je vais vous montrer 1° combien sont grands les avantages que nous retirons de la parole de Dieu, et 2° les dispositions que nous devons y apporter pour avoir le bonheur d'en profiter.

1. Pour vous faire comprendre combien est grand le prix de la parole de Dieu, je vous dirai que tout l'établissement et les progrès de la religion catholique sont l'ouvrage de la parole joint à la grâce qui l'accompagne toujours. Oui, M. F., nous pouvons encore dire qu'après la mort de Jésus-Christ sur le Calvaire, et le saint Baptême, il n'y a point de grâce que nous recevions dans notre sainte religion qui peut l'égaler : ce qui est facile à comprendre. Combien de personnes qui sont allées au ciel sans avoir reçu le sacrement de Pénitence? combien d'autres sans avoir reçu celui du Corps adorable et du Sang précieux de Jésus-Christ? et combien d'autres qui sont dans le ciel qui n'ont reçu ni celui de la Confirmation ni celui de l'Extrême-Onction? Mais pour l'instruction qui est la parole de Dieu, dès que nous avons l'âge capable de nous faire instruire, il nous est aussi difficile d'y aller sans être instruits que sans être baptisés. Hélas! M. F., nous verrons malheureusement au jugement que le plus grand nombre des chrétiens damnés, l'auront été parce qu'ils n'ont pas connu leur religion. Allez, M. F., interrogez tous les chrétiens réprouvés et demandez-leur pourquoi ils sont en enfer? Tous vous répondront que leur mal-

heur vient ou de ce qu'ils n'ont pas voulu écouter la parole de Dieu ou qu'ils l'ont méprisée. Mais, me direz-vous peut-être, que fait en nous cette parole sainte? Le voici : elle est semblable à cette colonne de feu qui conduisait les Juifs lorsqu'ils étaient dans le désert, qui leur montrait le chemin par où ils devaient passer, qui s'arrêtait lorsqu'il fallait que le peuple s'arrêtât et marchait quand il fallait qu'il marchât; de sorte que ce peuple n'avait qu'à être fidèle à la suivre et il était sûr de ne pas s'égarer dans sa démarche. Oui, M. F., elle fait la même chose à notre égard : elle est un beau flambeau qui brille devant nous, qui nous conduit dans toutes nos pensées, nos desseins et nos actions; c'est elle qui allume notre foi, qui fortifie notre espérance, qui enflamme notre amour pour Dieu et pour le prochain; c'est elle qui nous fait comprendre la grandeur de Dieu, la fin heureuse pour laquelle nous sommes créés, les bontés de Dieu, son amour pour nous, le prix de notre âme, la grandeur de la récompense qui nous est promise; oui c'est elle qui nous dépeint la grandeur du péché, les outrages qu'il fait à Dieu, les maux qu'il nous prépare pour l'autre vie; c'est elle qui nous fait frissonner à la vue du jugement qui est réservé aux pécheurs par la peinture effrayante qu'elle nous en fait; oui, M. F., c'est cette parole qui nous porte à croire sans rien examiner toutes les vérités de notre sainte religion où tout est mystère, et cela en réveillant notre foi. Dites-moi, n'est-ce pas après une instruction que nous convenons de tout cela, que l'on sent son cœur ému et plein de bonnes résolutions..., que celui qui méprise la parole de Dieu rejette et méprise tous les moyens de salut que le bon Dieu nous présente pour nous sauver. Dites-moi, M. F., de quoi se sont servis les patriarches et les prophètes,

Jésus-Christ lui-même et tous les apôtres, ainsi que tous ceux qui les ont secondés pour établir et augmenter notre sainte religion; n'est-ce pas de la parole de Dieu? Voyez Jonas, lorsque le Seigneur l'envoya à Ninive; que fit-il? rien autre, sinon que de lui annoncer la parole de Dieu en lui disant, que dans quarante jours ils périraient! N'est-ce pas cette parole sainte qui changea les cœurs des hommes de cette grande ville, qui, de grands pécheurs en fit de grands pénitents (1). Que fit saint Jean-Baptiste pour commencer à faire connaître le Messie, le Sauveur du monde? n'est-ce pas en leur annonçant la parole de Dieu. Que fit Jésus-Christ lui-même en parcourant les villes et les campagnes, continuellement environné de foules de peuple qui le suivaient jusque dans le désert; de quel moyen se servait-il pour apprendre la religion qu'il voulait établir, sinon de cette parole sainte? Dites-moi, M. F., qui a porté tous ces grands du monde à quitter leurs biens, leurs parents et toutes leurs aises? n'est-ce pas en entendant la parole de Dieu qui leur a fait ouvrir les yeux de l'âme en leur faisant comprendre le peu de durée et la caducité des choses créées, en leur faisant chercher les biens éternels, un saint Antoine, un saint François, un saint Ignace..... Dites-moi qui peut porter les enfants à avoir un grand respect pour leurs père et mère, les leur faisant regarder comme tenant la place de Dieu même? n'est-ce pas les instructions qu'ils ont reçues dans les catéchismes, que leur pasteur leur a faites, en faisant voir la grandeur de la récompense qui est attachée à un enfant sage et obéissant. Eh! qui sont les enfants, M. F., qui méprisent leurs parents? Hélas! M. F.; combien de pauvres enfants igno-

(1) *En marge* : La destruction de Jérusalem.

rants et qui de l'ignorance sont conduits dans l'impureté et le libertinage et qui souvent finissent par faire mourir leurs pauvres parents, ou de chagrin ou d'une autre manière plus mauvaise encore. Qui peut, M. F., porter un voisin à avoir une grande charité pour son voisin, sinon une instruction qu'il aura entendue où on lui aura montré combien la charité est une action agréable à Dieu? Qui a porté tant de pécheurs à sortir du péché? n'est-ce pas quelque instruction qu'ils ont entendu où on leur a dépeint l'état malheureux d'un pécheur qui tombe entre les mains d'un Dieu vengeur. Si vous en voulez la preuve, écoutez-moi un instant et vous en serez convaincus.

Il est rapporté dans l'histoire qu'un ancien officier de cavalerie passait dans un de ses voyages par un lieu où le Père Bridaine donnait une mission. Curieux d'entendre un homme dont la réputation était si grande et qu'il ne connaissait pas, il entre dans une église où le Père Bridaine était à faire la peinture effrayante de l'état d'une âme dans le péché, l'aveuglement où le pécheur était d'y persévérer, le moyen facile que le pécheur avait d'en sortir par une bonne confession générale. Le militaire en fut si touché, ses remords de conscience furent si forts ou plutôt lui devinrent si insupportables, qu'à l'instant même il forma la résolution de se confesser et de faire une confession de toute sa vie. Il attend le missionnaire au pied de la chaire en le priant en grâce de lui faire faire une confession de toute sa vie. Le Père Bridaine le reçut avec une grande charité. Mon Père, lui dit le militaire, je resterai tant que vous voudrez; je viens de concevoir un grand désir de sauver mon âme. Il fait sa confession avec tous les sentiments de piété et de douleur que l'on pouvait attendre d'un pécheur

qui se convertit; il disait lui-même que chaque fois qu'il accusait un péché il lui semblait ôter un poids énorme de sa conscience. Quand il eut fini sa confession, il se retira d'auprès du Père Bridaine, pleurant à chaudes larmes. Les gens étonnés de voir ce militaire verser tant de larmes, lui demandaient quelle était la cause de son chagrin et de ses larmes. Ah! mes amis, qu'il est doux de verser des larmes d'amour et de reconnaissance; moi qui ai vécu si longtemps dans la haine de mon Dieu. Hélas! que l'homme est aveugle de ne pas aimer le bon Dieu et de vivre son ennemi tandis qu'il est si doux de l'aimer! Ce militaire va trouver le Père Bridaine qui était à la sacristie et là, étant en présence de tous les autres missionnaires, il voulut leur faire part de ses sentiments : Messieurs, leur dit-il, écoutez-moi, et vous Père Bridaine souvenez-vous-en : Je ne crois pas que dans ma vie j'aie tant goûté de plaisir et si pur et si doux que celui que je goûte depuis que j'ai le bonheur d'être en état de grâce; non, je ne crois pas en vérité que Louis XV, que j'ai servi pendant trente-six ans, puisse être si heureux que moi. Non, je ne crois pas que, malgré tous les plaisirs qui l'assiégent et tout l'éclat du trône qui l'environne, il soit si content que je le suis maintenant, depuis que j'ai déposé l'horrible fardeau de mes péchés, dans ma douleur et dans le dessein de faire pénitence. Je ne changerais pas maintenant mon sort pour tous les plaisirs et toutes les richesses du monde. A ces mots il se jette aux pieds du Père Bridaine, lui serre la main : Ah! mon Père, quelles actions de grâces pourrai-je rendre au bon Dieu pendant toute ma vie, de m'avoir conduit dans ce pays comme par la main! Hélas! mon Père, je ne pensais nullement à faire ce que vous avez eu la charité de me faire faire. Non, mon Père, jamais je ne pourrai vous

oublier; je vous prie en grâce de demander au bon Dieu pour moi que toute ma vie ne soit plus qu'une vie de larmes et de pénitence. Le Père Bridaine et tous les autres missionnaires qui étaient témoins de cette aventure fondaient en larmes en disant : Oh ! que le bon Dieu (a de grâces) pour ceux qui ont un cœur docile à sa voix ! Oh ! que d'âmes se damnent et qui, si elles avaient le bonheur d'être instruites seraient sauvées ! Ce qui faisait que le Père Bridaine demandait au bon Dieu, avant ses entretiens, qu'il embrasât tellement son cœur que ses paroles fussent semblables au feu dévorant qui brûle d'amour les cœurs des pécheurs les plus endurcis et les plus rebelles à la grâce. Eh bien ! M. F., qui fut la cause de la conversion de ce soldat? rien autre que la parole de Dieu qu'il entendit et qui trouva son cœur docile à la voix de la grâce. Hélas ! que de chrétiens se convertiraient s'ils avaient le bonheur d'apporter de bonnes dispositions à écouter la parole de Dieu ! Que de bonnes pensées et de bons désirs elle ferait naître dans leur cœur, que de bonnes œuvres elle ferait faire pour le ciel !

Avant d'aller plus loin, M. F., il faut que je vous cite un trait qui est arrivé au même Père Bridaine faisant une mission à Aix en Provence ; il y a en cela quelque chose d'assez singulier. Le missionnaire se mettait à table avec un confrère lorsqu'un officier frappa avec empressement au logis des missionnaires : tout essoufflé, il demande avec un visage altéré le chef de la compagnie. Le Père Bridaine s'étant approché : Père Bridaine, lui dit l'officier à l'oreille avec une certaine émotion et d'un ton sévère qui montrait combien son âme était agitée. Le missionnaire étant entré avec lui, l'officier ferme la porte, arrache ses bottes, jette son chapeau loin de lui, tire son épée. Je vous avoue, disait ensuite le Père

Bridaine à ses compagnons, que tout cela m'effraya : son silence, son œil hagard, son serrement de main, sa précipitation et son trouble, me firent juger que c'était un homme à qui j'avais arraché l'objet de sa passion, et que, pour s'en venger, il venait sûrement m'ôter la vie; mais je fus bientôt détrompé en voyant ce militaire se jeter à mes genoux, le visage collé contre terre, prononçant ces mots avec assurance : Il n'est pas question de me laisser, mon Père, ni de différer davantage, vous voyez à vos pieds le plus grand pécheur que la terre ait pu porter depuis le commencement du monde; je suis un monstre. Je viens de bien loin pour me confesser à vous, et à présent; sans quoi, je ne sais plus ce que je deviens. Le Père Bridaine lui dit avec bonté : Mon ami, un instant, je reviens de suite. Mon Père, lui répond le soldat en pleurant à chaudes larmes, répondez-vous de mon âme pendant ce délai; sachez, mon Père, que je suis en poste depuis vingt-sept lieues; il y a bien longtemps que je ne vis pas et que le cœur me crève, je ne puis plus y tenir, ma vie et l'enfer semblent n'être qu'une même chose; mon tourment dure depuis que je vous ai entendu prêcher dans un tel endroit, où vous avez si bien dépeint l'état de mon âme qu'il m'a été impossible de ne pas croire que le bon Dieu ne vous avait fait faire cette instruction que pour moi seul; cependant, lorsque j'entrai dans cette église où vous prêchiez, ce n'était que par curiosité que j'y fus, et c'est précisément là où le bon Dieu m'attendait. Que je suis heureux, mon Père, de pouvoir me délivrer de ces remords de conscience qui me dévorent! prenez le temps qu'il faudra mettre pour bien faire ma confession, je resterai ici autant que vous voudrez; mais il faut que vous me soulagiez à l'instant, car ma conscience est un bourreau qui ne me laisse point

de repos ni le jour ni la nuit; enfin, mon Père, je veux me convertir tout de bon, l'entendez-vous, mon Père, vous ne sortirez point d'ici que je ne vous aie déchargé mon cœur. Si vous voulez me refuser cela, je crois que je vais mourir à vos pieds de chagrin.

Mais il dit cela, nous dit le Père Bridaine, en versant des larmes en abondance. Je fus si touché, nous dit le Père Bridaine, d'une scène aussi touchante, que je l'embrasse, je le bénis, je mêle mes larmes avec les siennes, je ne pensai plus à aller manger; je l'encourageai autant qu'il me fut possible de tout espérer de la grâce du bon Dieu qui s'était déjà montrée à lui d'une manière particulière; je restai quatre heures de suite à entendre sa confession; il semblait m'arroser de ses larmes, ce qui me portait à ne pas pouvoir retenir les miennes; je ne le quittai que pour aller annoncer la parole de Dieu.

Ce généreux militaire resta quelque temps auprès du Père Bridaine, pour recevoir les avis qui lui étaient nécessaires pour avoir le bonheur de persévérer. Avant de quitter le Père Bridaine, il le pria de lui pardonner les alarmes qu'il lui avait causées : Cependant, mon Père, lui dit le militaire, les vôtres n'étaient rien en comparaison des miennes. Je tremblais tous les jours que la mort ne m'enlevât dans l'état où j'étais, il me semblait que la terre allait s'ouvrir sous mes pieds pour m'engloutir tout vivant en enfer. Vous pensez, mon Père, que quand on a de pareils ennemis à sa suite et qu'on y réfléchit sérieusement, l'on ne peut pas rester tranquille, quand encore on aurait un cœur aussi dur que l'airain. Maintenant, mon Père, je voudrais mourir, tant j'ai de joie d'être bien avec le bon Dieu. Il ne pouvait plus quitter le Père Bridaine, il lui baisa

les mains, il l'embrassa. Le Père Bridaine, voyant un tel miracle de la grâce, ne put, de son côté, s'empêcher de verser des larmes : leurs derniers adieux faisaient couler les larmes de tous ceux qui en furent témoins. Adieu, mon Père, dit le militaire au Père Bridaine, après le bon Dieu, c'est à vous à qui je dois le ciel. Retourné dans son pays, il ne pouvait se contenter de publier combien le bon Dieu avait été bon pour lui, il finit sa vie dans les larmes et la pénitence et mourut en saint, six mois après sa conversion.

Eh bien! M. F., qui fut la cause de la conversion de ce soldat? Hélas! M. F., ce que vous entendez tous les dimanches aux instructions, c'est ce qu'il entendit de la bouche du Père Bridaine, où il développait sans doute l'état effroyable d'un pécheur qui paraît devant le tribunal de Jésus-Christ avec la conscience chargée de péchés. Hélas! mon Dieu, combien de fois votre pasteur ne vous a-t-il pas fait ce portrait désespérant; qui en a été plus touché que vous-mêmes? Et pourquoi donc, M. F., que cela ne vous a pas ébranlés et convertis? est-ce que la parole n'a pas le même pouvoir, M. F.? Non, M. F., cela n'est pas la véritable cause de ce que vous êtes restés dans le péché; est-ce, M. F., parce que cette parole sainte vous est annoncée par un pécheur que cela ne vous a pas touchés? Non, M. F., non, ce n'en est pas encore la vraie raison; mais la voici : c'est que vos cœurs sont trop endurcis, et qu'il y a trop longtemps que vous abusez des grâces que le bon Dieu vous donne par sa parole sainte; c'est, M. F., que le péché vous a arraché les yeux de votre pauvre âme et qu'il a fini par vous faire perdre de vue les biens et les maux de l'autre vie. O mon Dieu! quel malheur pour un chrétien d'être banni du ciel pour toute l'éter-

nité et d'être insensible à cette perte; ô mon Dieu! quelle frénésie d'être prêt à être précipité dans les flammes de l'enfer et demeurer tranquille dans un état qui fait frémir les anges et les saints; ô mon Dieu! à quel degré de malheur est conduit celui à qui la parole de Dieu.....!

Dès que la parole de Dieu ne touche plus, tout est perdu; il n'y a plus de ressource, sinon un grand miracle, ce qui arrive bien rarement. O mon Dieu! être insensible à tant de malheurs, qui pourra jamais le comprendre? cependant, sans aller plus loin, voilà l'état de presque tous ceux qui m'écoutent. Vous savez que le péché règne dans vos cœurs, vous savez que tant que le péché y est, vous n'avez point d'autre chose à attendre que tous ces malheurs. O mon Dieu! cette pensée seule ne devrait-elle pas nous faire mourir de frayeur? Hélas! le bon Dieu voyait d'avance combien peu profiteraient de cette parole de vie, quand il nous dit dans l'Évangile cette parabole. « Un semeur sortit de grand matin pour semer son blé, et lorsqu'il le semait, une partie tomba, sur le bord du chemin, qui fut foulée aux pieds des passants et mangée par les oiseaux du ciel; une autre partie tomba sur les pierres, qui sécha aussitôt; une autre tomba parmi les épines qui l'étouffèrent, et enfin une autre tomba dans la bonne terre et porta du fruit au centuple. » Vous voyez, M. F., que Jésus-Christ nous montre que de toutes les personnes qui écoutent la parole de Dieu, il n'y en a qu'un quart qui en profitent, encore trop heureux si de toutes les quatre personnes il y en avait une qui en profitât. Que le nombre de bons chrétiens serait plus grand qu'il n'est pas!

Les apôtres étonnés de cette parabole, lui dirent : Expliquez-nous, s'il vous plaît, ce que cela veut dire. Jé-

sus-Christ leur dit avec sa bonté ordinaire, le voici : Le cœur de l'homme est semblable à une terre qui portera du fruit selon qu'il sera bien ou mal cultivé; cette semence, leur dit Jésus-Christ, c'est la parole de Dieu, celle qui tombe sur le bord du chemin, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, mais qui ne veulent ni changer de vie ni faire les sacrifices que Dieu veut d'eux pour les rendre bons et agréables à Dieu. Les uns, ce sont ceux qui ne veulent pas quitter les mauvaises compagnies ou les lieux où ils ont tant de fois offensé le bon Dieu; ce sont encore ceux qui sont retenus par un faux respect humain, qui les fait abandonner toutes les bonnes résolutions qu'ils ont prises en écoutant la parole de Dieu. Celle qui tombe dans les épines, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu avec joie; mais qui ne leur fait faire aucune bonne œuvre : ils aiment à l'entendre, mais non à faire ce qu'elle commande. Pour celle qui tombe sur les pierres, ce sont ceux qui ont un cœur endurci et obstiné, qui ne l'écoutent que pour la mépriser ou en abuser; enfin celle qui tombe dans la bonne terre, ce sont ceux qui désirent de l'entendre, qui prennent tous les moyens que le bon Dieu leur inspire pour en bien profiter, et c'est dans ces cœurs seuls qu'elle porte du fruit en abondance, et ces fruits sont le retranchement d'une vie mondaine et les vertus qu'un chrétien doit pratiquer pour plaire à Dieu et sauver son âme. Vous voyez vous-mêmes, M. F., d'après la parole de Jésus-Christ, combien il y a peu de personnes qui profitent de la parole de Dieu, puisque de quatre il n'y en a qu'un quart qui rend cette semence dans le cas de porter du fruit, ce qui est bien facile à vous montrer, comme nous verrons tout à l'heure. Mais si maintenant vous me demandez ce que veut dire Jésus-Christ par ce

semeur qui sortit de grand matin pour aller répandre sa semence dans son champ, M. F., le semeur, c'est le bon Dieu lui-même qui a commencé à travailler à notre salut dès le commencement du monde, et cela en nous envoyant ses prophètes pour nous apprendre ce qu'il fallait faire pour être sauvés avant la venue du Messie; il ne s'est pas contenté d'envoyer ses serviteurs, il est venu lui-même, il nous a tracé le chemin que nous devions prendre, il est venu nous annoncer la parole sainte.

II. Mais examinons plutôt, M. F., qui sont ceux qui apportent de bonnes dispositions pour entendre cette parole de vie. Hélas! M. F., vous venez de voir par les paroles mêmes de Jésus-Christ que très-peu apportent les dispositions nécessaires pour en bien profiter. Savez-vous ce que c'est qu'une personne qui n'est pas nourrie de cette parole sainte ou qui en abuse : elle est semblable à un malade sans médecin, à un voyageur égaré et sans guide, à un pauvre sans ressource, disons mieux, M. F., qu'il est tout à fait impossible d'aimer Dieu et de lui plaire sans être nourri de cette parole divine. Qui peut nous porter à nous attacher à Lui? sinon, parce que nous le connaissons. Et qui peut nous le faire (connaître) avec toutes ses perfections, ses beautés et son amour pour nous? sinon la parole de Dieu qui nous apprend tout ce qu'il a fait pour nous, les biens qu'il nous prépare pour l'autre vie si nous ne cherchons qu'à lui plaire. Qui peut nous porter à quitter, à pleurer nos péchés, sinon la peinture effrayante que le Saint-Esprit nous fait dans les saintes Écritures; qui peut nous porter à tout sacrifier ce que nous avons de plus cher au monde pour avoir le bonheur de conserver les biens du ciel, sinon les tableaux mêmes que nous en font les

prédicateurs. Si vous en doutez, M. F., demandez à saint Augustin ce qui a commencé à le faire rougir au milieu de ces infamies : n'est-ce pas le tableau effrayant que fit saint Ambroise dans un sermon où il montra toute l'horreur du vice d'impureté, combien il dégradait l'homme, et combien l'outrage qu'il faisait à Dieu était affreux? Qui porta sainte Pélagie, qui était une fameuse courtisane qui, par sa beauté et encore plus par les déréglements de sa vie, avait tant perdu d'âmes....? Un jour qu'elle était suivie par une troupe de jeunes gens empressés à lui faire la cour, s'étant parée magnifiquement, mais d'un air qui ne respirait que la mollesse et la volupté, dans cet étalage de mondanité, elle se trouve de passer près de la porte d'une église où se trouvaient plusieurs évêques qui s'entretenaient des affaires de l'Église. Les saints prélats indignés de ce spectacle en détournèrent la vue; cependant l'un d'entre eux appelé Nonus regarda fixement cette comédienne et dit en gémissant : Ah! que cette femme qui prend tant de soin pour plaire aux hommes sera notre condamnation, à nous qui prenons si peu de soin pour plaire au bon Dieu. Le saint prélat ayant pris son diacre par la main le mena dans sa cellule, lorsqu'ils y furent arrivés, il se jeta le visage contre terre et dit en se frappant la poitrine et en pleurant amèrement : « O Jésus-Christ, mon maître, ayez pitié de moi; faut-il que pendant toute ma vie je n'aie pas autant pris de soin pour parer mon âme qui est si précieuse, qui vous a tant coûté, que cette courtisane en un seul jour en a pris pour son corps et pour plaire au monde. »

Le lendemain, le saint évêque étant monté en chaire, il peignit d'une manière si effroyable les maux que faisait cette courtisane, le nombre d'âmes que sa mauvaise vie

traînait en enfer..... son discours fut prononcé avec des larmes en abondance. Justement Pélagie était dans l'église qui écoutait le sermon que faisait le saint évêque; elle en fut tellement touchée, ou plutôt épouvantée, qu'elle résolut sur-le-champ de se convertir. Elle va trouver le saint prélat sans se ménager davantage, elle se jette aux pieds du saint évêque en présence de toute l'assemblée, lui demande avec tant d'instances et de larmes le Baptême, que l'évêque la voyant si bien repentante, lui administra non-seulement le Baptême, mais encore la Confirmation et la Communion. Après cela, Pélagie distribua tous ses biens aux pauvres, donna la liberté à tous ses esclaves, se couvrit d'un cilice et quitta secrètement la ville d'Antioche et alla se renfermer dans une grotte sur la montagne des Oliviers, près de Jérusalem. Le diacre du saint évêque désirait aller à Jérusalem en pèlerinage, son évêque lui dit avant de de partir de s'informer s'il n'y avait pas une fille cachée dans une grotte depuis quatre ans. En effet, quand le diacre fut arrivé à Jérusalem, il demanda si l'on savait quelque fille recluse dans une grotte aux environs de la ville depuis quatre ans. Le diacre la trouva sur la montagne dans une cellule qui n'avait d'ouverture que par une petite fenêtre presque toujours fermée. La pénitence épouvantable que faisait Pélagie l'avait tellement changée que le diacre ne put la reconnaître; il lui dit qu'il venait lui rendre visite de la part de l'évêque Nonus; elle répondit simplement, en versant des larmes, que l'évêque Nonus était un saint et qu'elle se recommandait bien à ses prières, et ferma la fenêtre aussitôt comme étant indigne de voir le jour après avoir tant offensé le bon Dieu et perdu tant d'âmes. Les solitaires lui dirent tous qu'elle exerçait des tourments sur son corps, qui *fai-*

saient frayeur aux solitaires les plus austères. Le diacre avant de partir voulut encore avoir une fois le bonheur de la voir; mais il la trouva morte. Eh bien! M. F., qui tira cette pauvre malheureuse du milieu de ces infamies pour en faire une si grande pénitente? Hélas! M. F., une seule instruction fit ce changement en elle. Mais encore, M. F., d'où vient cela? C'est, M. F., que la parole de Dieu trouva son cœur bien disposé à recevoir cette semence; c'est que cette parole tomba dans la bonne terre.

Savez-vous, M. F., ce que nous sommes, le voici : nous sommes ces grands du monde qui sont dans l'abondance de tout ce que leur cœur peut désirer, qui épuisent leur connaissance à créer de nouvelles inventions pour faire trouver de nouveaux goûts dans les viandes qu'on leur sert, qui malgré cela ne trouvent rien de bon. Si une personne qui souffre de la faim était témoin de cela, ne dirait-elle pas en pleurant : Ah! si j'avais ce qu'ils méprisent tant, que je serais heureuse! Hélas! M. F., nous pouvons bien dire la même chose; si des pauvres idolâtres et des païens avaient la moitié et le quart de cette parole que l'on nous distribue si souvent et dont nous faisons si peu de cas ou plutôt que nous méprisons, que nous entendons avec ennui et dégoût, hélas! que de larmes ils répandraient, que de pénitences, que de bonnes œuvres et que de vertus ils auraient le bonheur de pratiquer! Oui, M. F., cette parole sainte est perdue pour ces pécheurs qui sont livrés à la dissipation, qui n'ont point de règle de vie, dont l'esprit et le cœur sont semblables à un grand chemin par où tout le monde passe, qui ne savent pas seulement ce que c'est que de rejeter une mauvaise pensée. Un moment, c'est une bonne pensée ou un bon désir qui les occupe; un autre moment, c'est une mau-

vaise pensée et un mauvais désir; tout à l'heure, vous les entendiez chanter les louanges de Dieu dans l'église, dans un autre moment, vous les entendrez chanter les chansons les plus infâmes dans les cabarets; ici vous les voyez dire du bien de leur voisin et là vous les voyez avec ceux qui déchirent leur réputation; un jour ils donneront de bons conseils, demain ils en porteront d'autres à se venger. D'après cela, M. F., s'ils écoutent la parole de Dieu, ce n'est que par habitude et peut-être même avec mauvaises intentions pour critiquer celui qui est *si charitable que* de l'annoncer. Mais ils l'écoutent comme l'on écoute une fable ou une chose très-indifférente. Hélas! que peut faire la parole de Dieu dans des cœurs si mal disposés, sinon les endurcir davantage. Mon Dieu, que votre sainte parole qui ne nous est donnée que pour nous aider à nous sauver, précipite d'âmes dans les enfers!

Je vous ai bien dit, en commençant, que la parole de Dieu porte toujours du fruit bon ou mauvais, selon nos dispositions. Voilà, M. F., l'état d'une personne qui ne combat pas ses penchants, qui ne cherche pas à se garantir de ses passions qui la maîtrisent : à mesure que la parole de Dieu tombe, l'orgueil passe, la foule aux pieds; le désir de vengeance passe, l'écrase; les mauvaises pensées et les mauvais désirs viennent l'enfoncer dans le bourbier; après quoi, le démon qui règne dans ce pauvre cœur, à la première occasion, enlève le reste de l'impression qu'a pu faire en nous la parole de Dieu. Voilà, M. F., ce que nous dit premièrement l'Évangile : je ne sais pas si vous l'avez bien compris, mais pour moi je tremble quand j'entends saint Augustin qui nous dit que nous sommes aussi coupables de ne pas entendre la parole sans avoir un vrai désir d'en profiter

que les Juifs lorsqu'ils flagellèrent Jésus-Christ et le roulèrent sous leurs pieds. Hélas! M. F., nous n'avons jamais pensé que nous commettions une espèce de sacrilége lorsque nous ne voulons pas profiter de cette parole sainte. Cependant, M. F., cela n'est pas positivement vos dispositions, du moins pour un grand nombre : nous prenons encore de belles résolutions de changer de vie; quand nous entendons prêcher, nous disons en nous-mêmes : il faut tout de bon mieux faire. Voilà qui est très-bien, mais dès que le bon Dieu nous envoie quelque épreuve, nous oublions nos résolutions et nous continuons notre même genre de vie. Nous avons résolu d'être moins attachés aux biens de ce monde, mais le moindre tort qu'on nous fasse, nous cherchons à nous *rattraper;* nous disons du mal (des personnes qui nous ont fait tort) et nous conservons la haine : nous avons peine à voir ces personnes, nous ne voulons plus leur rendre service. Nous pensons que maintenant nous voulons bien pratiquer l'humilité parce que nous avons entendu dans une instruction combien l'humilité est une belle vertu, combien elle nous rend agréables à Dieu; mais à la première occasion qui se présente, qu'on nous méprise, nous nous fâchons, nous *en* disons du mal, nous leur reprochons si nous leur avons fait quelque bien. Voilà, M. F., ce que nous faisons. Plusieurs fois nous avons résolu de bien faire, mais aussitôt que le bon Dieu nous en donne l'occasion, nous n'y pensons plus et nous continuons notre route ordinaire. Ainsi passe notre pauvre vie dans les résolutions et dans les chutes continuelles, de sorte que nous nous retrouvons toujours les mêmes. Hélas! M. F., cette semence est donc perdue pour le plus grand nombre de chrétiens et ne peut servir qu'à leur condamnation. Mais, peut-être, me direz-vous, que

la parole de Dieu autrefois était ou plus puissante, ou ceux qui l'annonçaient étaient plus éloquents. Non, M. F., la parole du bon Dieu a autant de pouvoir à présent que dans les autres temps et ceux qui l'annonçaient étaient aussi simples qu'à présent. Écoutez saint Pierre dans ses prédications : « écoutez-moi-bien, leur dit ce saint apôtre, le Messie que vous avez fait souffrir, que vous avez fait mourir, est ressuscité pour le bonheur de tous ceux qui croient que le salut vient de Lui. » A peine eut-il dit, que tous ceux qui étaient présents fondirent en larmes et poussèrent de grands cris en disant : Ah! grand Apôtre, que ferons-nous pour obtenir notre pardon? « Mes enfants, leur dit saint Pierre, si vous voulez que vos péchés vous soient pardonnés, faites pénitence, confessez vos péchés, ne péchez plus et le même Jésus-Christ que vous avez crucifié, qui est ressuscité, vous pardonnera. » Dans une seule prédication trois mille se donnèrent à Dieu et quittèrent leur péché pour jamais. Dans une autre, cinq mille renoncèrent à leur idolâtrie pour s'attacher à une religion qui ne demande que des sacrifices continuels; ils suivirent courageusement la route que Jésus-Christ leur avait marquée.

De quelle manière, M. F., les apôtres se sont-ils servis pour changer le monde pour ainsi dire de face, le voici. Voulez-vous, dirent les apôtres, plaire à Dieu et sauver votre âme. Que celui qui se livre au vice de l'impureté y renonce et vive d'une manière pure et agréable à Dieu; que celui qui a le bien de son prochain le rende; que celui qui veut du mal à son (prochain) se réconcilie avec lui. Écoutez saint Thomas : « Je vous avertis de la part de Jésus-Christ même que les hommes subiront un jugement après leur mort, sur le bien et le mal qu'ils auront fait, les pécheurs iront passer leur éternité dans le feu

de l'enfer pour y souffrir à jamais ; mais celui qui aura été fidèle à observer la loi du Seigneur, son sort sera tout contraire ; au sortir de cette vie, il entrera dans le ciel pour y jouir de toutes sortes de délices et de bonheur. » Écoutez saint Jean, le disciple bien-aimé : « Mes enfants, aimez-vous tous comme Jésus-Christ vous a aimés, soyez charitables les uns envers les autres comme Jésus-Christ l'a été pour nous, Lui qui a souffert et qui est mort pour votre bonheur ; supportez-vous les uns les autres ; pardonnez-vous vos faiblesses comme il vous pardonne tous. » Dites-moi, pouvons-nous trouver quelque chose de plus simple ? Eh bien ! M. F., ne vous dit-on pas les mêmes vérités, ne vous dit-on pas comme saint Pierre, que Jésus-Christ est mort pour vous, qu'il est encore prêt à vous pardonner si vous voulez vous repentir et quitter le péché ? Cependant ce furent ces paroles qui firent répandre tant de larmes et convertirent tant de païens et de pécheurs. Ne vous dit-on pas aussi comme saint Jean-Baptiste, que si vous avez le bien du prochain il faut le rendre, sans quoi jamais vous n'entrerez dans le ciel ; ne vous dit-on pas aussi que si vous vous livrez au vice d'impureté, il faut le quitter et mener une vie pure ; ne vous dit-on pas encore que si vous vivez et mourez dans le péché, vous irez en enfer ? Et pourquoi donc, M. F., ces paroles ne produisent plus les mêmes effets, c'est-à-dire que cette parole sainte ne nous convertit pas ? Hélas ! M. F., disons-le en gémissant : ce n'est pas qu'elle a moins de puissance qu'autrefois, mais que cette divine semence tombe dans des cœurs endurcis et impénitents, qu'à peine y est-elle tombée, le démon l'étouffe. Comme cette divine parole ne parle que de sacrifices, que de mortifications, de détachement du monde et de soi-même et que, de son côté, l'on ne veut pas faire tout cela, l'on

reste dans le péché, l'on y persévère et l'on y meurt. Convenez avec moi combien il faut être endurci pour rester dans le péché, sachant très-bien que si nous venons à mourir dans cet état, nous n'avons que l'enfer pour partage. On nous le dit sans cesse, et malgré cela, nous restons pécheurs comme nous le sommes, nous attendons la mort avec tranquillité, quoique nous soyons très-certains que notre sort ne peut-être que celui d'un réprouvé. O mon Dieu! quel malheureux état que celui d'un pécheur qui n'a plus la foi.

III. Mais, me direz-vous, que faut-il donc faire pour profiter de la parole de Dieu afin qu'elle nous aide à nous convertir? Ce qu'il faut faire, M. F., le voici : Vous n'avez qu'à examiner la conduite de ce peuple qui venait écouter Jésus-Christ; il venait de fort loin, avec un vrai désir de pratiquer tout ce que Jésus-Christ lui commanderait; ils abandonnaient toutes les choses temporelles, ils ne pensaient pas même aux besoins du corps, très-persuadés que celui qui allait nourrir leur âme, qui est le bien premier, nourrirait bien leur corps; ils étaient mille fois plus empressés à chercher les biens du ciel que ceux de la terre; ils oubliaient tout pour ne penser à faire que ce que leur disait Jésus-Christ. Voyez-les, écoutant Jésus-Christ ou les apôtres, leurs yeux et leur cœur sont tout à cela : les femmes ne pensaient nullement à leur ménage, le marchand perd de vue son commerce, le laboureur oublie ses terres, les jeunes personnes foulent aux pieds leurs parures; ils écoutent avec avidité et font tout ce qu'ils peuvent pour les bien graver dans leur cœur. Les hommes les plus sensuels abhorrent leurs plaisirs infâmes pour ne plus penser qu'à faire souffrir leur corps, la sainte parole de

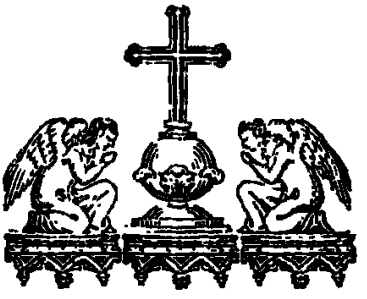
Dieu fait toute leur occupation; ils y pensent et ils la méditent, ils aiment à en parler et à en entendre parler. Eh bien! M. F., voyez si toutes les fois que vous entendez la parole de Dieu vous y portez les mêmes dispositions que ces personnes. M. F., êtes-vous venus écouter cette parole sainte avec empressement, avec joie et un vrai désir d'en profiter; étant ici avez-vous oublié toutes vos affaires temporelles, pour ne penser qu'aux besoins de votre âme; avant d'entendre cette parole sainte avez-vous demandé au bon Dieu de bien la comprendre, de la bien graver dans vos cœurs? Avez-vous regardé ce moment comme le plus heureux de votre vie, puisque Jésus-Christ nous dit lui-même, que sa parole sainte est préférable à la sainte communion (1)? Avez-vous été bien prêts à faire tout ce qu'elle vous commandait? L'avez-vous entendue avec attention, avec respect, non comme la parole d'un homme mais de Dieu même? Après l'instruction, avez-vous remercié le bon Dieu de la grâce qu'il vous a faite de vous instruire Lui-même par la bouche de ses ministres? Hélas! mon Dieu, s'il y en a si peu, M. F., qui apportent ces dispositions, ne soyons pas étonnés de ce que cette sainte parole produit si peu de fruit. Hélas! combien qui ne sont ici qu'avec peine, avec ennui, qui dorment, qui bâillent, qui fouilleront un livre, qui causeront; et d'autres qui portent encore plus loin leur impiété, qui par une espèce de mépris sortent dehors en méprisant la sainte parole et celui qui l'annonce. Combien d'autres qui, même étant dehors, disent que le temps leur a duré et qu'ils ne retourneront pas, et enfin d'autres qui bien loin, en s'en retournant chez eux, de s'occuper

(1) Voir note M à la fin du volume.

de ce qu'ils ont entendu et de le bien méditer, l'oublient entièrement et n'y repensent que pour dire que ce n'est jamais fini, ou critiquer celui qui a eu la charité de l'annoncer. Qui sont ceux qui, étant arrivés chez eux, font part à ceux qui n'ont pu venir de ce qu'ils ont entendu? qui sont les pères et mères qui demandent à leurs enfants ce qu'ils ont retenu de la parole sainte qu'ils ont entendue et leur expliquent ce qu'ils n'ont pas compris? Mais, hélas! M. F., on regarde la parole de Dieu comme si peu de chose, que *presque point* ne s'accusent de n'avoir pas *entendu* avec attention. Hélas! que de péchés dont la plupart des chrétiens ne s'accusent jamais. Mon Dieu, que de chrétiens damnés! Qui sont ceux qui se sont dit à eux-mêmes : Que cette parole est belle! qu'elle est véritable! voilà tant d'années que je l'entends et que l'on me fait voir l'état de mon âme, et que si la mort me frappait, je serais perdu! cependant je reste toujours dans le péché. O mon Dieu! que de grâces méprisées, que de moyens de salut dont j'ai abusé jusqu'à présent! mais c'en est fait, je vais changer tout de bon, je vais demander au bon Dieu la grâce de ne jamais entendre cette sainte parole sans y être bien préparé. Non, je ne veux plus dire en moi-même, comme je l'ai fait jusqu'à présent, que cela est pour un tel ou une telle; non, je dirai que c'est pour moi qu'on l'annonce, je vais tâcher d'en profiter autant que je pourrai.

Que conclure de tout cela, M. F., le voici. C'est que la parole (divine) est un des plus grands dons que le bon Dieu peut nous faire, puisque sans l'instruction, il est impossible de se sauver. Que si nous voyons tant d'impies dans le malheureux temps où nous vivons, ce n'est que parce qu'ils ne connaissent pas leur religion, puis-

qu'une personne qui la connaît, il est impossible de ne pas l'aimer et pratiquer ce qu'elle nous commande. Quand vous voyez quelque impie qui méprise la religion, vous pouvez dire : Voilà un ignorant qui méprise ce qu'il ne connaît pas, puisque, M. F., cette parole divine a tant converti de pécheurs. Tâchons, M. F., de l'entendre toujours avec un plaisir d'autant plus grand que le salut de notre âme y est attaché et que nous découvrons combien notre destinée est heureuse, combien Dieu est bon, combien la récompense qu'il nous promet est grande, puisqu'elle dure pendant toute l'éternité. C'est le bonheur que je vous...



PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Sur les Tentations.

Ductus est Jesus in deserto a Spiritu Sancto, ut tentaretur a diabolo.

Jésus fut conduit dans le désert par le Saint-Esprit pour y être tenté par le démon. (*S. Matth.*, IV, 1.)

Que Jésus-Christ, M. F., choisisse le désert pour y prier, cela ne doit pas nous étonner, puisque la solitude faisait ses délices; qu'il (y soit) conduit par le Saint-Esprit, cela doit encore moins nous surprendre, parce que le Fils de Dieu ne pouvait avoir que le Saint-Esprit pour conducteur. Mais qu'il soit tenté par le démon, qu'il soit emporté plusieurs fois par cet esprit de ténèbres, qui oserait le croire, si ce n'était Jésus-Christ lui-même qui nous le dit par la bouche de saint Mathieu? Cependant, M. F., bien loin de nous en étonner, au contraire, nous devons nous en réjouir et en remercier infiniment ce bon Sauveur, qui n'a voulu être tenté que pour nous mériter la victoire dans nos tentations. Que nous sommes heureux, M. F.! Depuis que ce tendre Sauveur a voulu être tenté, nous n'avons qu'à vouloir être victorieux pour vaincre. Voilà, M. F., les grands avantages que nous retirons de la tentation du Fils de Dieu.

Quel est mon dessein, M. F.? le voici : c'est de vous montrer 1° que la tentation nous est très-nécessaire pour nous faire connaître ce que nous sommes; 2° que nous devons grandement craindre la tentation, parce que le démon est très-fin et très-rusé et qu'une seule tentation peut nous jeter en enfer, si nous avons le malheur de succomber; 3° que nous devons combattre vigoureusement jusqu'à la fin, parce que ce n'est qu'à cette condition que le Ciel nous sera donné.

Vouloir, M. F., vous prouver qu'il y a des démons pour nous tenter : il faudrait supposer que je parle à des idolâtres ou à des païens, ou si vous voulez, à des chrétiens enveloppés dans l'ignorance la plus crasse et la plus misérable; ce serait me persuader que vous n'avez jamais su votre catéchisme. On vous a demandé, dès votre enfance, si tous les anges sont demeurés fidèles à Dieu? Vous avez répondu que non; qu'une partie s'est révoltée contre Dieu, a été chassée du Ciel et précipitée en enfer. L'on vous a encore demandé : Quelle est l'occupation de ces anges rebelles? Vous avez dit que c'était de tenter les hommes, et de faire tous leurs efforts pour les porter au mal; j'ai des preuves plus avantageuses que vous de tout cela. Vous savez que ce fut le démon qui tenta nos premiers parents dans le paradis terrestre, où il remporta sa première victoire : ce qui (le rendit) si fier et si orgueilleux. Ce fut le démon qui tenta Caïn, qui le porta à tuer son frère Abel. Nous lisons dans l'Ancien Testament que le Seigneur dit à Satan : D'où viens-tu? Je viens, lui répondit le démon, de faire (le) tour du monde. Preuve bien forte, M. F., que le démon *roule* sur la terre pour nous tenter. Nous lisons dans l'Évangile que Madeleine ayant confessé ses péchés à Jésus-Christ, il sortit sept démons de son corps. Nous voyons

encore dans un autre endroit de l'Évangile que l'esprit impur étant sorti du corps d'une personne, dit : J'y reviendrai avec d'autres démons encore plus méchants que moi. Tout ceci, M. F., n'est pas ce qui vous est le plus nécessaire à savoir, personne n'a pas le moindre doute là dessus; mais ce qui vous est le plus avantageux de savoir, c'est de vous bien faire comprendre la manière dont le démon peut vous tenter.

Pour bien vous convaincre de la nécessité de repousser la tentation, demandez à tous les chrétiens réprouvés, pourquoi est-ce qu'ils sont allés en enfer, eux qui n'étaient créés que pour le Ciel. Tous vous répondront que c'est parce qu'étant tentés, ils ont succombé à la tentation. Allez encore demander à tous les saints qui règnent dans le Ciel, qui leur a procuré ce bonheur; tous vous diront : C'est qu'étant tentés, nous avons, avec la grâce de Dieu, résisté à la tentation, et méprisé le tentateur. Mais, me direz-vous peut-être, qu'est-ce donc que d'être tentés? Mon ami, le voici, écoutez-le bien et vous verrez, vous comprendrez. Toutes les fois que le démon vous tente, c'est de faire une chose que le bon Dieu vous défend ou ne pas faire ce qu'il vous ordonne ou vous commande. Le bon Dieu veut que vous fassiez bien vos prières le matin et le soir, à genoux, avec un grand respect. Le bon Dieu veut que vous passiez saintement le saint jour du dimanche à prier, c'est-à-dire, à assister à tous les offices (1); que vous ne travailliez nullement, pas plus que si vous étiez à l'agonie. Le bon Dieu veut que les enfants respectent grandement leurs pères et mères, les domestiques, leurs maîtres. Le bon Dieu veut que vous aimiez tout le monde, que vous fassiez du bien à tout le monde, sans

(1) Voir note N à la fin du volume.

aucune préférence (1), même à vos ennemis ; que vous ne fassiez jamais gras les jours défendus ; que vous ayez un grand zèle à vous instruire de vos devoirs ; que vous pardonniez de bon cœur à ceux qui vous ont fait quelque injure. Le bon Dieu veut que vous ne disiez jamais de jurements, de médisances, de calomnies, de paroles sales, que vous ne (fassiez) jamais d'actions honteuses : ceci est bien aisé à comprendre.

Si, malgré que le démon vous tente de faire ce que le bon Dieu vous défend, vous ne le faites pas, alors vous ne succombez pas à la tentation ; si vous allez faire ce qu'il vous défend, alors vous succomberez à la tentation. Ou si vous voulez encore mieux le comprendre : avant de consentir à ce que le démon voudra vous inspirer de faire, pensez si, à l'heure de la mort, vous voudriez l'avoir fait et vous verrez que votre conscience criera.

Savez-vous, M. F., pourquoi est-ce que le démon est si en fureur, pour nous porter au mal? le voici. C'est que ne pouvant pas mépriser Dieu par lui-même, il (le) méprise par ses créatures. Mais que nous sommes heureux, M. F., quel bonheur pour nous d'avoir un Dieu pour notre modèle! Sommes-nous pauvres? nous avons un Dieu qui naît dans une crèche, couché sur une poignée de paille. Sommes-nous méprisés? nous avons un Dieu qui marche devant nous, qui a été couronné d'épines, revêtu d'un vil manteau d'écarlate et traité comme un fou. Sommes-nous dans les souffrances? nous avons devant nos yeux un Dieu tout couvert de plaies et qui meurt de la manière la plus douloureuse, que jamais nous ne pourrons comprendre. Sommes-nous persécutés? eh bien! M. F., comment pourrons-nous oser

(1) Voir note N à la fin du volume.

nous plaindre puisque (nous) avons un Dieu qui meurt pour ses propres bourreaux! Mais sommes-nous tentés par le démon? nous avons notre aimable Rédempteur qui a été tenté par le démon, emporté deux (fois) par cet esprit infernal; de sorte, M. F., que dans quel état de souffrances, de peines ou de tentations que nous nous trouvions, nous avons partout et toujours notre Dieu qui marche devant nous, nous assurant la victoire toutes les fois que nous (le) désirons.

Voilà, M. F., ce qui doit grandement consoler un chrétien, en pensant que toutes les fois qu'étant tenté, il aura recours à Dieu, il est sûr de ne pas succomber à la tentation.

I. Nous avons dit que la tentation nous était nécessaire pour nous faire sentir que nous ne sommes rien de nous-mêmes. Saint Augustin nous dit : que nous devons autant remercier le bon Dieu des péchés dont il nous a préservés que de ceux qu'il a eu la charité de nous pardonner. Si nous avons le malheur de tomber si souvent dans les piéges du démon, c'est que nous nous *refions* trop sur nos résolutions et sur nos promesses, pas assez sur le bon Dieu. Cela est très-véritable. Lorsque rien ne nous chagrine, que tout va selon nos désirs, nous osons croire que rien ne nous pourra faire tomber; nous oublions notre néant et notre pauvre faiblesse; nous faisons les plus belles protestations, que nous sommes prêts à mourir plutôt que de nous laisser vaincre. Nous en voyons un bel exemple dans saint Pierre, qui disait au bon Dieu : « Quand même tous les autres vous renieraient, pour moi, je ne le ferai jamais. » Hélas! le bon Dieu, pour lui montrer combien l'homme livré à lui-même est peu de chose, ne se servit pas des rois, ni des princes, ni des

armes; mais de la seule voix d'une servante, qui paraissait même lui parler d'une manière fort indifférente. Tout à l'heure, il était prêt à mourir pour lui, et maintenant il assure qu'il ne le connaît pas, qu'il ne sait pas de qui on veut lui parler; pour mieux les assurer qu'il ne le connaissait pas, il en fait serment. Mon Dieu, de quoi nous sommes capables livrés à nous-mêmes! Il y en a qui, à leur langage, semblent porter envie aux saints qui ont fait de grandes pénitences; ils croient qu'ils en pourraient bien faire autant. En lisant la vie de quelques martyrs nous serions, disons-nous, prêts à tout souffrir cela pour le bon Dieu. Ce moment est bientôt passé, disons-nous, pour une éternité de récompense. Mais que fait le bon Dieu pour un peu nous apprendre à nous connaître, ou plutôt, que nous ne sommes rien, le voici : il permet au démon de s'approcher un peu plus près de nous. Écoutez ce chrétien, qui, tout à l'heure, portait envie aux solitaires qui ne vivent que de racines et d'herbes, qui prenait la grande résolution de traiter si durement son corps; hélas! un petit mal de tête, une piqûre d'épingle le fait plaindre *aussi gros* qu'il est : il se tourmente, il crie, tout à l'heure il aurait voulu faire toutes les pénitences des anachorètes, et un rien le désespère. Voyez cet autre, qui semble vouloir donner volontiers toute sa vie pour le bon Dieu, que tous les tourments ne sont pas capables d'arrêter : une petite médisance, une calomnie, même un air un peu froid, une petite injustice qu'on lui a faite, un bienfait payé d'ingratitude fait de suite naître dans son âme des sentiments de haine, de vengeance, d'aversion, au point souvent (de ne) vouloir plus voir (son prochain) ou du moins, d'une manière froide, avec un air qui montre bien ce qui se passe dans son cœur; et combien de fois

en s'éveillant c'est sa première pensée, qui va jusqu'à lui empêcher de dormir. Hélas! M. F., que nous sommes peu de chose et que nous devons peu compter sur toutes nos belles résolutions!

Vous voyez donc que rien n'est plus nécessaire que la tentation pour (nous) tenir renfermés dans notre néant, et pour nous empêcher de nous laisser dominer par l'orgueil. Écoutez ce que nous dit saint Philippe de Néri, qui, considérant combien nous sommes faibles et en danger de nous perdre à chaque instant, disait au bon Dieu en versant des larmes : « Mon Dieu, tenez-moi bien, vous savez que je suis un traître, vous connaissez combien je suis mauvais : si vous me quittez un instant, je crains de vous trahir. »

Mais, peut-être pensez-vous, qui sont donc ceux qui sont les plus tentés : ce sont sans doute les ivrognes, les médisants et les impudiques qui se jettent à corps perdu dans leurs ordures, un avare, qui prend de toutes manières? Non, M. F., non, ce ne sont pas ceux-là; au contraire, le démon les méprise, ou bien il les retient, crainte qu'ils ne fassent pas assez de mal longtemps, parce que, plus ils vivront, plus leurs mauvais exemples traînent d'âmes en enfer. En effet, si le démon avait pressé fortement ce vieux impudique, qu'il ait abrégé ses jours de quinze ou vingt ans, il n'aurait pas enlevé la fleur de la virginité à cette jeune fille en la plongeant dans le plus infâme bourbier de ses impudicités, il n'aurait pas encore séduit cette femme, ou il n'aurait pas appris le mal à ce jeune homme, qui peut-être le continuera jusqu'à la mort. Si le démon avait porté ce voleur à piller en toute rencontre, depuis longtemps il serait conduit sur l'échafaud, il n'aurait pas porté son voisin à faire comme lui. Si le démon avait sollicité cet ivrogne

à se remplir sans cesse de vin, depuis longtemps il aurait péri dans sa crapule; au lieu qu'en prolongeant ses jours, il en a rendu plusieurs semblables à lui. Si le démon avait ôté la vie à ce musicien, à ce teneur de bal, à ce cabaretier dans une *battue* ou d'autres occasions, combien qui, sans toutes ces gens, ne seraient pas damnés et qui le seront. Saint Augustin nous apprend que le démon ne tourmente pas beaucoup ces personnes, au contraire, il les méprise et leur crache dessus.

Mais, me direz-vous, qui sont donc ceux qui sont les plus tentés? mon ami, le voici, écoutez-le bien. Ce sont ceux qui sont prêts, avec la grâce de Dieu, de tout sacrifier pour le salut de leur pauvre âme; qui renoncent à tout ce que sur la terre on recherche avec tant d'empressement. Ce n'est pas seulement un démon qui les tente, mais des millions qui leur tombent dessus pour les faire tomber dans leurs piéges : en voici un bel exemple. Il est rapporté dans l'histoire que saint François d'Assise était rassemblé avec tous ses religieux dans un grand champ où l'on avait bâti de petites maisons de jonc. Saint François, voyant qu'ils faisaient des pénitences si extraordinaires, leur commande d'apporter tous leurs instruments de pénitence; l'on en fit comme des monceaux de paille. Dans ce moment, il y avait un jeune homme à qui le bon Dieu fit la grâce de lui rendre son ange gardien visible : d'un côté il voyait tous ces bons religieux qui ne pouvaient pas assez se rassasier de pénitences; d'un autre côté, son bon ange gardien lui fit voir une assemblée de dix-huit mille démons, qui tenaient conseil de la manière dont ils pourraient renverser ces religieux par la tentation. Il y en eut un qui dit : Vous n'y comprenez rien, ces religieux sont si humbles, ah! belle vertu! si détachés d'eux-mêmes,

si attachés à Dieu ; ils ont un supérieur qui les conduit si bien qu'il est impossible de pouvoir les vaincre ; attendons que le supérieur soit mort, alors nous tâcherons d'introduire des jeunes gens sans vocation qui porteront le relâchement, et par ce moyen nous les aurons. Un peu plus loin, en entrant dans la ville il vit un démon seul, qui était assis sur les portes de la ville pour tenter ceux qui étaient dedans. Ce Saint demanda à son ange gardien, pourquoi est-ce que, pour tenter tous ces religieux, il y avait tant de mille de démons, tandis que pour toute une ville il n'y en avait qu'un, encore était-il assis ? Son bon ange lui répondit que les gens du monde n'avaient pas même besoin de tentations, qu'ils se portaient assez d'eux-mêmes au mal, tandis que les religieux faisaient bien, malgré tous les piéges que le démon pouvait leur *livrer*.

Voici, M. F., la première tentation que le démon donne à une personne qui a commencé à mieux servir le bon Dieu : c'est le respect humain. Elle n'osera plus paraître, elle se cache des personnes avec lesquelles elle avait autrefois pris ses plaisirs ; si on lui dit qu'elle a donc bien changé : elle en a honte ! Ce *qu'en-dira-t-on* est toujours dans sa tête, de sorte qu'elle n'a plus la force de faire le bien devant le monde. Si le démon ne peut pas la gagner par le respect humain, il fait naître en elle une crainte extraordinaire : que ses confessions ne sont pas bonnes, que son confesseur ne la connaît pas, qu'elle aura beau faire, qu'elle sera tout de même damnée : qu'elle gagne autant de tout laisser que de continuer, parce qu'elle a trop d'occasions. Pourquoi est-ce, M. F., que quand une personne ne pense pas à sauver son âme, qui vit dans le péché, elle n'est *rien* tentée ; mais dès qu'elle veut changer de vie, c'est-

à-dire qu'elle le désire pour se donner au bon Dieu, tout l'enfer lui tombe dessus? Écoutez ce que saint Augustin va vous dire : « Voilà, nous dit-il, la manière dont le démon se comporte envers le pécheur, il fait comme un geôlier qui a plusieurs prisonniers renfermés dans sa prison; mais qui, tenant la clef dans sa poche, les laisse bien tranquilles, convaincus qu'ils ne peuvent pas sortir. Voilà sa manière d'agir envers un pécheur qui ne pense pas à sortir du péché : il ne se met pas en peine de le tenter; il regarde ce temps comme un temps perdu, parce que non-seulement il ne pense pas à le quitter, mais il ne fait qu'aggraver ses chaînes : ce serait donc inutile de le tenter, il le laisse vivre en paix, si toutefois l'on peut être en paix dans le péché. Il lui cache, autant qu'il lui est possible, son état jusqu'à la mort, où il tâche de lui faire la peinture la plus effrayante de sa vie pour le jeter dans le désespoir. Mais une personne qui a résolu de changer de vie pour se donner au bon Dieu, c'est bien autre chose. » Tant que saint Augustin vécut dans le désordre, il ne s'aperçut presque *rien* de ce que c'était que d'être tenté. Il se croyait en paix, comme il le raconte lui-même; mais dès le moment qu'il voulut tourner le dos au démon, il fallut se battre avec le démon, jusqu'à en perdre la respiration : et cela pendant cinq ans; il employa les larmes les plus amères, les pénitences les plus austères. « Je me débattais avec lui, dit-il, dans mes chaînes. Un jour je me croyais victorieux, le lendemain j'étais par terre. Cette guerre cruelle et opiniâtre dura cinq ans. Cependant, dit-il, le bon Dieu me fit la grâce d'être victorieux de mon ennemi. » Voyez encore les combats qu'éprouva saint Jérôme lorsqu'il voulut se donner au bon Dieu, et qu'il eut la pensée

d'aller visiter la Terre-Sainte. Étant à Rome, il conçut un nouveau désir de travailler à son salut. En quittant Rome, il va s'ensevelir dans un affreux désert pour se livrer à tout ce que son amour pour le bon Dieu pourrait lui inspirer. Alors le démon, qui prévoyait combien cette conversion en ferait d'autres, semblait *crever* de désespoir. Il n'y eût sorte de tentation qu'il ne lui livrât. Je ne crois pas qu'il y ait eu un saint qui ait été si fortement tenté que lui. Voici comment il écrivait à un de ses amis : « Mon cher ami, je viens vous faire part de mon affliction et de l'état où le démon veut me réduire. Combien de fois, dans cette vaste solitude que les ardeurs du soleil rendent insupportables, combien de fois les plaisirs de Rome sont venus m'assaillir; la douleur et l'amertume dont mon âme est remplie me fait verser, nuit et jour, des torrents de larmes. Je vais me cacher dans les lieux les plus écartés pour combattre mes tentations et y pleurer mes péchés. Mon corps est tout défiguré et couvert d'un rude cilice. Je n'ai point d'autre lit que la terre nue, et pour toute nourriture que des racines crues et de l'eau, même dans mes maladies. Malgré toutes ces rigueurs, mon corps *ressent encore la pensée* des plaisirs infâmes dont Rome est infectée; mon esprit se trouve au milieu de ces belles compagnies où j'ai tant offensé le bon Dieu. Dans ce désert où je me suis condamné moi-même pour éviter l'enfer, entre ces sombres rochers, où je n'ai point d'autres compagnies que les scorpions et les bêtes farouches, cependant, malgré toutes ces horreurs dont je suis environné et effrayé, mon esprit brûle encore d'un feu impur mon corps, déjà mort avant moi-même; le démon ose encore lui offrir des plaisirs à goûter. Me voyant si humilié

par des tentations dont la seule pensée me fait mourir d'horreur, ne sachant plus quelle rigueur je dois exercer sur mon corps pour le tenir au bon Dieu, je me jette par terre au pied de mon crucifix, en l'arrosant de mes larmes, et lorsque je ne peux plus pleurer, je prends des pierres, je me frappe la poitrine jusqu'à ce que le sang me sorte par la bouche, en criant miséricorde, jusqu'à ce que le Seigneur ait pitié de moi. Qui pourra (comprendre) combien mon état est misérable, désirant si ardemment de plaire au bon Dieu et de n'aimer que lui seul. Me voyant sans cesse porté à l'offenser, quelle douleur pour moi! aidez-moi, mon cher ami, du secours de vos prières, afin que je sois plus fort pour repousser le démon, qui a juré ma perte éternelle. »

Voilà, M. F., les combats auxquels le bon Dieu permet que ses grands saints soient exposés. Hélas! M. F., que nous sommes à plaindre, si nous ne sommes pas fortement combattus par le démon! Selon toute apparence, nous sommes les amis du démon : il nous laisse vivre dans une fausse paix, il nous (a endormis) sous prétexte que nous avons fait quelques bonnes prières, quelques aumônes, que nous avons moins fait de mal que d'autres. Selon nous, en effet, M. F., si vous demandez à cette *colonne* de cabaret si le démon le tente, il vous dira tout simplement que non; que rien ne le tourmente. Demandez à cette fille de vanité, quels sont ses combats? elle vous répondra en riant, qu'elle n'en a point, qu'elle ne sait pas même ce que c'est que d'être tentée. Voilà, M. F., la tentation la plus effroyable, qui est de n'être pas tenté : voilà l'état de ceux que le démon conserve pour l'enfer. Si j'osais, je vous dirais qu'il prend bien garde de les tenter et de les tourmenter sur

leur vie passée, crainte de leur faire ouvrir les yeux sur leurs péchés.

Je dis donc, M. F., que le plus grand de tous les malheurs (pour les chrétiens), c'est de n'être pas tenté, puisqu'il y a lieu de croire que le démon les regarde comme lui appartenant, et qu'il n'attend que la mort pour les traîner en enfer. Rien n'est plus facile à concevoir. Voyez un chrétien qui cherche tant soit peu le salut de son âme, tout ce qui l'environne le porte au mal, il ne peut souvent pas même lever les yeux sans être tenté, malgré toutes ses prières et ses pénitences; et un vieux pécheur qui, peut-être depuis vingt ans, se roule et se traîne dans ses ordures, il dira qu'il n'est pas tenté. Tant pis, mon ami, tant pis! C'est précisément ce qui doit vous faire trembler, c'est que vous ne connaissez pas les tentations; parce que, dire que vous n'êtes pas tenté, c'est comme si vous disiez qu'il n'y a plus de démon ou qu'il a perdu toute sa rage contre les chrétiens. « Si vous n'avez point de tentations, nous dit saint Grégoire, c'est que les démons sont vos amis, vos conducteurs et vos pasteurs; en vous laissant passer tranquillement votre pauvre vie, à la fin de vos jours, ils vous traîneront dans les abîmes. » Saint Augustin nous dit que la plus grande tentation, c'est de ne point avoir de tentation, parce que c'est être une personne réprouvée, abandonnée du bon Dieu et livrée entre les mains de ses passions.

II. En second lieu, nous avons dit que la tentation nous est absolument nécessaire pour nous tenir dans l'humilité et la défiance de nous-mêmes, et pour nous obliger à avoir recours au bon Dieu. Nous lisons dans l'histoire qu'un solitaire étant extrêmement tenté par le démon,

son supérieur lui dit : Mon ami, voulez-vous que je demande au bon Dieu de vous délivrer de vos tentations? Non, mon père, lui répondit le solitaire, parce que cela fait que je ne perds presque jamais la présence du bon Dieu, puisque j'ai toujours besoin d'avoir recours à lui pour m'aider à combattre. Cependant, M. F., nous pouvons dire que, quoi qu'il soit bien humiliant d'être tenté, c'est la marque la plus sûre que nous sommes dans le chemin du ciel. Il ne nous reste qu'une seule chose, c'est de combattre avec courage, parce que la tentation est un temps de moisson : en voici un bel exemple. Nous lisons dans l'histoire qu'une sainte était depuis longtemps tellement tourmentée par le démon, qu'elle se croyait réprouvée. Le bon Dieu lui apparut pour la consoler et lui dit qu'elle avait plus gagné que dans tous les autres temps de sa vie. Saint Augustin nous dit que, sans les tentations, tout ce que nous faisons serait de peu de mérite; bien loin de nous tourmenter, au contraire, nous devons remercier le bon Dieu et combattre avec courage, parce que nous sommes sûrs d'être toujours victorieux, et que jamais le bon Dieu ne permettra au démon de nous tenter au-dessus de nos forces. Mais ce qu'il y a de sûr, M. F., c'est que nous devons nous attendre à n'être plus tentés que quand nous serons morts; le démon étant un esprit, il ne se lasse jamais : après nous avoir tenté pendant cent mille ans, il est aussi fort, aussi en fureur que si c'était la première fois. Nous ne devons point croire que nous puissions (vaincre) le démon, le fuir, pour n'être plus tentés : puisque le grand Origène nous dit que les démons sont si nombreux qu'ils surpassent les atomes qui sont dans les airs, les gouttes d'eau qui composent les mers, pour nous montrer que le nombre en est infini. Saint Pierre, nous dit : « Veillez sans

cesse, car le démon rôde autour de vous comme un lion rugissant, qui cherche à dévorer quelqu'un (1). » Jésus-Christ nous dit lui-même : « Priez sans cesse pour ne pas succomber à la tentation (2); » c'est-à-dire, que le démon nous attend partout. De même, il faut nous attendre à être tentés, dans quelque endroit et dans quelque état que nous soyons. Voyez ce saint homme qui était tout couvert de plaies, ou plutôt tout pourri, le démon ne laissa pas de le tenter pendant sept ans. Sainte Marie Égyptienne, pendant dix-neuf ans; saint Paul, pendant toute sa vie, c'est-à-dire, depuis le moment qu'il se donna au bon Dieu. Saint Augustin, pour nous consoler, nous dit que le démon est un gros chien à l'attache, qui aboie, qui fait grand bruit; mais qui ne mord que ceux qui s'approchent trop *de près*. Un saint prêtre trouva un jeune homme qui était bien tourmenté; il lui demanda pourquoi il se tourmentait tant. Hélas! mon père, lui dit-il, je crains d'être tenté et de succomber. Vous sentez-vous tenté, dit-il, (faites) un signe de croix, une élévation de votre cœur vers le bon Dieu; si le démon continue, (continuez) aussi, et vous êtes sûrs de ne pas souiller votre âme. Voyez ce que fit saint Macaire, qui venant chercher de quoi faire des nattes, rencontra en son chemin un démon avec une faux toute en feu qui lui court dessus comme pour le tuer et l'écraser. Saint Macaire sans s'étonner éleva son cœur vers Dieu. Le démon en fut si en fureur, qu'il s'écria : Ah! Macaire, que tu me fais souffrir de ne pouvoir te maltraiter; cependant tout ce que tu fais, je le fais aussi bien que toi. Si tu veilles, moi je ne

(1) I. Petr., v, 8.
(2) Matth., xxvi, 41.

dors rien; si tu jeûnes, moi je ne mange jamais; il n'y a qu'une chose que tu as, que je n'ai pas moi-même. Le saint lui demanda ce que c'était; il lui répondit : C'est l'humilité, et disparut. Oui, M. F., l'humilité est une vertu redoutable au démon. Aussi nous voyons que quand saint Antoine était tenté, il ne faisait que s'humilier profondément, en disant à Dieu : Mon Dieu, ayez pitié de ce grand pécheur; de suite le démon prenait la fuite.

III. Nous avons dit, troisièmement, que le démon se déchaîne contre les personnes qui ont vraiment à cœur leur salut et il les poursuit continuellement, vigoureusement, toujours dans l'espérance de les vaincre : en voici un bel exemple. Il est rapporté qu'un jeune solitaire, déjà depuis plusieurs années, avait quitté le monde pour ne penser qu'à sauver son âme. Le démon en fut si en fureur, qu'il semblait à ce pauvre jeune homme que tout l'enfer *lui* était *après*. Cassien, qui rapporte cet exemple, nous dit que ce solitaire étant tourmenté de tentations d'impureté, après bien des larmes et des pénitences, il lui vint la pensée d'aller trouver un ancien solitaire pour se consoler, espérant qu'il lui donnerait des remèdes pour mieux vaincre son ennemi, surtout pour se recommander à ses prières; mais il en arriva tout autrement. Ce vieillard, qui avait passé sa vie presque sans combats, bien loin de consoler ce jeune homme, lui témoigna une extrême surprise au récit qu'il lui fit de ses tentations, le reprit avec aigreur, lui dit des paroles dures, en l'appelant infâme, malheureux; en lui disant qu'il était indigne de porter le nom de solitaire, puisqu'il lui arrivait de semblables choses. Ce pauvre jeune (homme) s'en alla si désolé

qu'il se crut perdu et damné, et se laissa aller au désespoir. Il se disait à lui-même : Puisque je suis damné, il ne faut plus résister, ni combattre, il faut m'abandonner à tout ce que le démon voudra; cependant le bon Dieu sait que je n'ai quitté le monde que pour l'aimer et sauver mon âme. Pourquoi, mon Dieu! disait-il dans son désespoir, m'avez-vous si peu donné de forces, puisque vous savez que je veux vous aimer et que vous ne m'en donnez pas la force, que (j'ai) tant de crainte et de douleur de vous déplaire, et que vous me laissez tomber? Puisque tout est perdu pour moi, que je n'ai plus le moyen pour me sauver, je vais retourner dans le monde. Comme, dans ce désespoir, il sortait déjà de sa solitude, il y avait dans le même désert un saint abbé nommé Apollon qui était en grande réputation de sainteté, à qui le bon Dieu fit connaître l'état de son âme; il alla à sa rencontre, le voyant si troublé, s'étant approché de lui, il lui demanda avec beaucoup de douceur ce qu'il avait et quelle était la cause de son égarement et de la tristesse qui paraissait sur son visage. Mais ce pauvre jeune homme était si profondément enseveli dans ses pensées, qu'il ne répondit rien. Le saint abbé, qui voyait le désordre de son âme, le pressa tant de lui dire ce qui l'agitait de la sorte, d'où venait qu'il sortait de sa solitude et quel était le but qu'il se proposait dans son chemin. Voyant que ce saint abbé lui découvrait son état, malgré qu'il le cachait autant qu'il le pouvait, (ce jeune homme) lui dit en versant des larmes en abondance et poussant des sanglots les plus attendrissants : « Je retourne dans le monde, parce que je suis damné; je n'ai plus d'espérance de pouvoir me sauver. Je suis allé (trouver) un vieillard qui a été bien scandalisé de ma vie; puisque

j'étais si malheureux de ne pouvoir plaire à Dieu, j'ai résolu d'abandonner ma solitude pour retourner dans le monde où je vais m'abandonner à tout ce que le démon voudra. J'ai cependant bien versé des larmes pour ne pas offenser le bon Dieu; je voulais bien me sauver, j'avais un grand plaisir à faire pénitence; mais je n'ai pas assez de force, je ne vais pas plus loin. » Le saint abbé l'entendant parler et le voyant pleurer, lui dit, mêlant ses larmes avec les siennes : « Ah! mon ami, vous ne voyez donc pas que, bien loin d'avoir offensé le bon Dieu, au contraire, c'est précisément parce que vous lui êtes bien agréable que vous êtes tenté de la sorte. Consolez-vous, mon cher ami, et reprenez courage, le démon vous croyait vaincu; mais au contraire, vous allez le vaincre; retournez au moins jusqu'à demain dans votre cellule. Ne perdez pas courage, mon ami, je suis moi-même tous les jours tenté de la même manière que vous. Ce n'est pas sur nos forces que nous devons compter, mais sur la miséricorde du bon Dieu : je vais vous aider à vaincre en priant avec vous. O mon ami! il est trop bon pour nous abandonner à la fureur de nos ennemis sans nous donner la force pour les vaincre; c'est le bon Dieu, mon cher ami, qui m'envoie pour vous consoler et vous dire de ne pas vous perdre : vous allez être délivré. » Ce pauvre jeune homme, déjà tout consolé, retourna dans sa solitude, en se jetant entre les bras de la miséricorde de Dieu : Je croyais que vous vous étiez retiré de moi pour toujours. Pendant ce temps-là, Apollon va auprès de la cellule de ce vieillard qui avait si mal reçu ce pauvre jeune homme, se prosterna la face contre terre en disant : Seigneur, mon Dieu, vous connaissez nos faiblesses, délivrez, s'il vous plaît, ce jeune homme de ses ten-

tations qui le découragent; vous voyez les larmes qu'il a versées par la peine qu'il avait de vous avoir offensé! Faites passer la même tentation à ce vieillard, afin qu'il apprenne à avoir pitié de ceux que vous permettez qui soient tentés. A peine eut-il achevé sa prière qu'il vit le démon en forme d'un petit nègre hideux qui lançait une flèche de feu impur à la cellule du vieillard, qui n'en eut pas plus tôt senti l'atteinte que le voilà dans une agitation épouvantable qui ne lui donnait aucun relâche. Il se lève, il sort, il rentre. Après avoir fait assez longtemps la même chose, enfin pensant que jamais il ne pourrait combattre, il fait comme le jeune solitaire, prend la résolution de s'en aller dans le monde puisqu'il ne pouvait plus résister au démon, il dit adieu à sa cellule et part. Le saint abbé, qui l'observait sans que l'autre s'en aperçût; (le bon Dieu lui fit connaître que la tentation du jeune homme avait passé au vieillard), s'étant approché de lui, lui demande où il va et d'où il vient, qu'il oublie la gravité de son âge, paraissant si agité; que sans doute il avait quelque inquiétude sur le salut de son âme. Le vieillard vit bien que le bon Dieu lui faisait connaître ce qui se passait au dedans de lui-même. Retournez, mon ami, lui dit le saint, rappelez-vous bien que cette tentation ne vous est arrivée dans votre vieillesse qu'afin que vous appreniez à compatir aux infirmités de vos frères, et à les consoler dans leurs infirmités. Vous aviez découragé ce pauvre jeune homme qui est allé vous faire part de ses peines; au lieu de le consoler, vous alliez le jeter au désespoir; sans une grâce extraordinaire il aurait été perdu. Savez-vous, mon père, pourquoi le démon avait livré une guerre si opiniâtre et si cruelle à ce pauvre jeune homme, (c'est) qu'il apercevait en lui

de grandes dispositions pour la vertu, ce qui le piquait d'un vif sentiment de jalousie et d'envie, et qu'une vertu si ferme ne pouvait être vaincue qu'après une tentation trop forte et trop violente. Apprenez à avoir compassion des autres, à leur tendre la main pour ne pas les laisser tomber. Si le démon vous a laissé tranquille, malgré tant d'années de solitude, c'est qu'il voyait en vous peu de bien : au lieu de vous tenter, il vous méprise.

D'après cet exemple, nous voyons que bien loin de nous décourager dans les tentations, au contraire, nous devons nous consoler et même nous réjouir, parce qu'il n'y a de tentés que ceux que le démon prévoit que leur manière de vivre leur gagnera le ciel. D'ailleurs, M. F., nous devons bien être persuadés qu'il est impossible de vouloir plaire au bon Dieu et sauver son âme sans être tenté. Voyez Jésus-Christ : après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il fut bien tenté et emporté deux fois par le démon, lui qui était la sainteté même.

Je ne sais pas, M. F., si vous comprenez bien ce que c'est qu'une tentation. Ce n'est pas seulement une mauvaise pensée d'impureté ou de haine ou de vengeance qu'il faut rejeter, mais ce sont tous les ennuis qui nous arrivent : comme une maladie où nous sommes portés à nous plaindre, une calomnie qu'on fait contre nous, une injustice qu'on nous fait, une perte de biens, d'un père, d'une mère, ou d'un enfant. Si nous ne nous soumettons pas volontiers à la volonté du bon Dieu, alors nous succombons à la tentation, parce que le bon Dieu veut que nous souffrions cela pour son amour; et d'un autre côté, le démon fait tout ce qu'il peut pour nous faire murmurer contre le bon Dieu. Mais voici les tentations les plus à craindre, et qui perdent bien plus d'âmes qu'on ne croit : ce sont ces petites pensées d'amour-propre,

ces pensées d'estime de soi, ces petits applaudissements sur tout ce que l'on fait, sur ce que l'on a dit de nous : nous repassons tout cela dans notre tête, nous aimons à voir les personnes à qui nous avons fait quelque bien, et il nous semble qu'elles y pensent, qu'elles ont bonne opinion de nous ; nous aimons quand on se recommande à nos prières; nous nous empressons de savoir si ce que nous avons demandé au bon Dieu pour eux, ils l'ont obtenu. Oui, M. F., voilà une des plus rudes tentations du démon; là, je dis que nous devons grandement veiller sur nous-mêmes, parce que le démon est très-adroit; ce qui doit bien nous porter à demander au bon Dieu tous les matins la grâce de bien connaître toutes les fois que le démon viendra nous tenter. Pourquoi est-ce que si souvent nous faisons le mal et que nous n'y pensons qu'après? C'est que nous n'avons pas demandé cette grâce au bon Dieu le matin ou que nous l'avons mal demandée.

Enfin nous disons, M. F., que nous devons combattre vigoureusement et non comme nous faisons : nous disons non au démon et nous lui tendons la main. Voyez saint Bernard faisant un voyage, étant couché dans une chambre, une malheureuse femme vient le trouver la nuit pour le solliciter au péché : il se met à crier au voleur; elle revint jusqu'à trois fois, mais il la renvoya honteusement. Voyez saint Martinien, qu'une femme de mauvaise vie vint tenter, et le reste. Voyez saint Thomas d'Aquin à qui l'on envoya une fille dans sa chambre pour tâcher de le porter au péché, il prend un tison et la chasse honteusement de sa chambre. Voyez ce que fit saint Benoît qui, étant tenté, alla se jeter dans un étang glacé jusqu'au cou. D'autres se roulèrent dans les épines. Il est rapporté qu'il y avait une fois un saint qui, étant

tenté, alla dans un marais où il y avait quantité de guêpes qui se mirent *après* lui, lui rendirent le corps semblable à une lèpre ; étant de retour, son supérieur ne le reconnaissant plus que par sa voix, lui demanda pourquoi il s'était mis dans cet état? C'est, lui dit-il, que mon corps voulait perdre mon âme : voilà pourquoi je l'ai réduit dans cet état.

Que devons-nous conclure de tout cela, M. F.? le voici : 1° C'est de ne pas croire que nous serons délivrés de tentations ou d'une manière ou d'une autre, tant que nous vivrons; par conséquent, il faut nous résoudre à combattre jusqu'à la mort. 2° Dès que nous sommes tentés, de vite avoir recours au bon Dieu, autant de temps que la tentation dure, parce que si le démon persévère à nous tenter, c'est toujours dans l'espérance de nous gagner. En troisième lieu, c'est de fuir tout ce qui est capable de nous donner des tentations, du moins si nous le pouvons, et de ne jamais perdre de vue que les anges n'ont été tentés qu'une fois, et que, de la tentation, ils sont tombés en enfer. Il faut avoir une grande humilité, ne jamais croire que, de nous-mêmes, nous pouvons ne pas succomber; mais seulement, aidés de la grâce du bon Dieu, nous ne tomberons pas. Heureux, M. F., celui qui, à l'heure de la mort, pourra dire comme saint Paul : « J'ai bien combattu, mais avec la grâce du bon Dieu, « j'ai vaincu, c'est pour cela que j'attends la couronne « de gloire que le bon Dieu donne à celui qui lui a été « fidèle jusqu'à la mort : » c'est le bonheur.....

PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Sur les Indulgences.

Cum immundus spiritus exierit de homine, dicit : Revertar in domum meam unde exivi.

Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti. (*S. Luc*, XI, 24.)

Je viens vous montrer par là combien la fureur du démon est grande contre ceux qui l'ont chassé de leur cœur par une bonne confession : ce qui doit les porter à veiller continuellement sur tous les mouvements de leur cœur, crainte que le démon ne les fasse retomber dans leur péché, ce qui les mettrait dans un état plus mauvais qu'ils n'étaient avant leur confession. C'est précisément pour nous préserver de ce malheur que l'Église nous impose des pénitences lorsque nous nous confessons. Elles sont pour deux fins : l'une pour satisfaire à la justice de Dieu pour nos péchés confessés, et l'autre, pour nous préserver de retomber dans le péché. Si nous avons le malheur de ne pas accomplir nos pénitences, nous commettons un péché mortel si les péchés que nous avons accusés étaient des péchés mortels. Cependant, M. F., il faut avouer que, quand même nous faisons

bien nos pénitences imposées dans le saint tribunal, comme elles ne sont nullement proportionnées à nos péchés, il doit nécessairement nous rester des peines à subir ou dans ce monde ou dans les flammes du purgatoire. C'est pour cela, M. F., que le bon Dieu désire tant nous procurer, de suite après notre mort, le bonheur d'aller jouir de sa sainte présence. Il nous accorde, par le ministère de son Église, un moyen très-facile et très-efficace pour retrancher ces peines : ces moyens, M. F., ce sont les indulgences que nous pouvons gagner pendant que nous sommes sur la terre. Ces indulgences sont une diminution ou une entière remise des pénitences que l'on imposait autrefois aux pécheurs afin de satisfaire à peu près autant que l'on croyait être nécessaire pour éviter le purgatoire; mais pour mieux vous les faire apprécier, je vais vous montrer 1° ce que c'est qu'une indulgence; 2° de quoi elles sont composées; 3° quelles sont les dispositions nécessaires pour les gagner.

I. Je ne veux pas, M. F., m'amuser à vous prouver que l'Église a le pouvoir de nous appliquer les indulgences, ce serait perdre mon temps; vous savez que Jésus-Christ a dit à ses apôtres, et dans leur personne à tous leurs successeurs : « Je vous donne les clefs « du royaume des cieux, tout ce que vous lierez sur « la terre sera lié dans le ciel et tout ce que vous « délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Nous voyons que les apôtres mêmes ont commencé à accorder des indulgences. Non-seulement l'Église a le pouvoir d'imposer des pénitences pour l'expiation de nos péchés, mais elle peut encore abréger les peines que nous devons souffrir en purgatoire. Vous savez, M. F., qu'il y a

deux sortes de péchés actuels : c'est-à-dire, le péché mortel et le péché véniel. Le péché mortel mérite une peine éternelle : car c'est un article de foi que si nous avons le malheur de mourir avec un péché mortel sans en avoir obtenu le pardon, nous serons damnés. Quoique les mauvais chrétiens osent dire que le bon Dieu n'est pas aussi méchant que les prêtres le disent bien, il n'en sera pas autrement. Quand nous avons confessé nos péchés mortels, il nous reste encore à souffrir en ce monde ou, dans l'autre vie, des peines à subir; car si nous considérons la grandeur de nos péchés avec les pénitences que l'on nous donne dans le tribunal de pénitence, il n'y a point de proportion. Il faut donc nécessairement faire quelque chose qui puisse nous aider à satisfaire à la justice de Dieu. Il est vrai que toutes les misères de la vie : les maladies, les chagrins, les calomnies, les infirmités, les pertes de biens, si nous avons le bonheur de les offrir au bon Dieu en expiation de nos péchés, nous aident à y satisfaire.

Dès le commencement de l'Église, on donnait des pénitences aussi grandes et aussi longues que l'on croyait être capables de satisfaire à la justice (de Dieu). Quand un pécheur voulait revenir au bon Dieu, le pénitent venait se présenter devant l'évêque, confessant publiquement ses péchés, ayant les pieds nus, les habits tout déchirés et la tête couverte de cendres. On les faisait passer par les degrés de pénitences. Le premier était celui des pleurants, le deuxième celui des écoutants, le troisième celui des prosternés, le quatrième celui des assistants. Aussitôt qu'un pécheur rentrait en lui-même, on l'obligeait à rester à genoux hors de la porte de l'église, comme étant indigne d'y entrer, et il se recommandait aux prières des fidèles qui passaient : c'était

le premier degré, qui durait quelquefois bien longtemps, et qu'on appelait degré des pleurants. Il était suffisant de les voir pour pleurer avec eux; ils n'avaient point de honte de confesser publiquement leurs péchés pour exciter les fidèles à prier pour eux. Après ce degré de pénitence, on les faisait passer dans un endroit, près de la porte de l'église, où ils avaient le bonheur d'entendre les instructions qui se faisaient; mais dès que l'instruction était finie, on les faisait se retirer sans avoir le bonheur de prier avec les fidèles; ils se retiraient avec tant de douleur de se voir privés de prier avec eux, que leur repentir seul convertissait d'autres pécheurs, qui n'avaient pas honte d'aller se joindre aux premiers pour se réconcilier avec le bon Dieu. Après cela, l'on permettait à ces pénitents d'assister à la sainte messe jusqu'à l'évangile; ensuite, on les faisait sortir comme étant indignes de participer aux saints mystères. Mais avant que de les renvoyer, on faisait différentes prières sur eux, étant prosternés devant tout le monde; c'est là où l'on voyait couler les larmes avec abondance. A la fin du troisième degré de pénitence, on leur donnait solennellement l'absolution : alors ils avaient le bonheur d'assister à toutes les prières et même à la sainte messe; mais ils n'avaient pas la liberté d'y communier pendant un certain temps. Nous voyons que tout le temps de leur pénitence ils étaient obligés de s'abstenir de tout divertissement, de toutes fonctions publiques; à garder la retraite, à jeûner au pain et à l'eau plusieurs fois la semaine; à faire des aumônes afin de donner les moyens de satisfaire à la justice de Dieu. Pour avoir juré le saint Nom de Dieu, même sans y penser, il fallait jeûner sept jours au pain et à l'eau; et si l'on y retombait une deuxième

fois, quinze jours. Pour avoir blasphémé contre Dieu, la sainte Vierge et les saints, il fallait rester à genoux hors de l'église, sans souliers, la corde au cou et jeûner sept vendredis au pain et à l'eau, privé tout ce temps-là d'entrer à l'église. Pour avoir fait quelque travail le saint jour du dimanche, il fallait jeûner trois jours au pain et à l'eau; pour avoir voyagé le dimanche sans nécessité, sept jours de pénitence; pour avoir dansé devant la porte d'une église, trois ans de pénitence. Si une fille ou un garçon retournaient à la danse, on les menaçait de les excommunier. Pour avoir parlé à l'église pendant la sainte messe, dix jours de pénitence. Pour les jeûnes de carême que l'on manquait, il fallait jeûner après Pâques sept jours pour chaque jour manqué; pour avoir violé les jeûnes des Quatre-Temps, quarante jours de jeûne. Pour avoir méprisé les instructions de son évêque ou de son curé, quarante jours de pénitence. Pour avoir vécu dans la haine contre quelqu'un, il fallait jeûner autant de temps que l'on avait laissé écouler de temps où l'on voulait mal à son prochain. Pour les péchés d'impureté, les pénitences étaient grandes, selon la grandeur de ce péché qui se commet en plusieurs manières.

Voilà, M. F., la manière dont l'Église se conduisait autrefois envers les chrétiens qui voulaient se sauver. Vous voyez, M. F., que maintenant l'on ne donne plus ces rudes pénitences, quoique nos péchés ne soient ni moins affreux ni moins outrageants au bon Dieu. Voyez-vous, M. F., combien le bon Dieu est bon et combien il désire de nous sauver : il nous présente les indulgences, qui peuvent suppléer aux pénitences que nous n'avons pas le courage de faire.

II. Mais de quoi sont composées ces indulgences qui nous procurent tant de bien? M. F., écoutez-le bien et retenez-le; parce que celui qui le comprend bien ne peut pas s'empêcher de bénir le bon Dieu et d'en profiter autant qu'il peut. Quel bonheur pour nous, M. F., qui par quelques prières pouvons nous retrancher des siècles de peines dans l'autre vie! Je dis que ces indulgences sont composées des mérites surabondants de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints, qui ont beaucoup plus souffert ou fait pénitence qu'ils n'avaient de péchés à expier : ce qui forme un trésor inépuisable dont l'Église fait part à ses enfants qui sont les chrétiens. Je dis donc que les indulgences sont la remise des peines que nos péchés, quoique pardonnés dans le tribunal de la pénitence, méritent de souffrir. Pour rendre ceci plus intelligible, il faut distinguer l'offense et la peine : l'offense c'est l'injure que le péché fait à Dieu, pour laquelle le pécheur mérite d'être puni pendant toute l'éternité; mais cette peine éternelle ne peut être remise que par le sacrement de Pénitence. C'est pour achever de nous purifier de nos péchés, quoique pardonnés dans le sacrement, que nous gagnons les indulgences, parce que, après nous être confessés, il faut encore plus faire de pénitences que le confesseur ne nous en impose, si nous voulons nous exempter des peines du purgatoire.

Nous voyons que les saints, quoiqu'ils fussent sûrs de leur pardon, Dieu leur a aussi imposé l'obligation de se punir eux-mêmes. Voyez David, voyez sainte Magdeleine, saint Pierre et tant d'autres. Autrefois l'on donnait de longues pénitences qui duraient dix ans, vingt ans, et *des fois* toute la vie. Il fallait se lever la nuit pour prier et pour pleurer ses péchés; il fallait coucher sur

la dure, se couvrir d'un cilice, faire beaucoup d'aumônes.

Vous allez voir comment ont commencé les indulgences. Comme au commencement de l'Église, celle-ci était presque toujours persécutée, les martyrs allant à la mort, faisaient dire à leur évêque d'abréger la pénitence d'un tel pénitent de tant de jours, de mois ou d'années : ainsi l'on abrégeait d'autant leur pénitence. Voilà ce que nous appelons indulgences partielles, qui sont de quarante jours ou de deux cents, ou trois cents. Quand les martyrs priaient l'évêque de retrancher toute la pénitence : c'est ce que nous appelons indulgence plénière qui est la remise de toutes les peines que nous devions souffrir après notre mort. Voilà, M. F., les effets et les avantages des indulgences : elles nous aident à satisfaire à la justice de Dieu, et elles sont le supplément des pénitences que nous devions faire et que nous ne faisons pas. Si vous ne le comprenez pas bien, écoutez-moi. C'est comme si plusieurs personnes avaient des dettes, et étaient dans l'impossibilité de pouvoir jamais payer, et qu'une personne bien riche leur dît : « Vous ne pouvez pas me payer, prenez dans mes coffres pour payer vos dettes. » Voilà ce que nous font les indulgences envers la justice de Dieu, parce que nous sommes dans l'impossibilité de pouvoir jamais satisfaire à cette justice, malgré toutes les pénitences que nous pouvons faire.

Quel bonheur pour nous, M. F., de trouver un moyen si facile que celui des indulgences, qui nous exemptent des peines du purgatoire qui nous paraîtront si longues et si dures ! Oui, M. F., un pécheur qui aurait le bonheur de gagner une indulgence plénière dans tout son entier, se trouverait pleinement quitte devant le bon Dieu. Il

paraîtrait aussi pur et aussi net aux yeux de Dieu que s'il sortait des fonts sacrés du Baptême, il serait dans les mêmes dispositions, pour être admis dans le ciel, que les martyrs après leur mort. Non, M. F., il n'y a point de différence entre le Baptême, le martyre et une indulgence plénière gagnée dans tout son entier. O grâce précieuse, mais ignorée du plus grand nombre de chrétiens, et méprisée de ceux qui ont le bonheur de les connaître!

Hélas! M. F., qu'il y a de pauvres âmes en purgatoire pour n'avoir pas voulu profiter des indulgences, et qui, peut-être, resteront là jusqu'à la fin du monde! Mais afin de mieux vous faire sentir le besoin que nous avons de gagner les indulgences pour nous aider à satisfaire à la justice de Dieu pour nos péchés, considérons, d'un côté, le nombre et l'énormité de nos péchés, et de l'autre, les pénitences que nous faisons pour les expier : comparons nos dettes avec ce que nous avons fait pour les acquitter. Hélas! M. F., des siècles entiers ne seraient pas suffisants pour expier un seul péché! Eh! M. F., où sont nos pénitences qui égalent nos péchés? Convenons, M. F., où en serions-nous si l'Église ne venait pas à notre secours? Quand même nous mourrions convertis, la justice de Dieu réclamerait ses droits, un feu vengeur nous châtierait rigoureusement et cela pendant nombre d'années. Hélas! M. F., qui pourrait comprendre notre aveuglement de consentir à aller brûler tant d'années dans les feux, et de ne pas vouloir profiter des grâces que le bon Dieu veut bien nous accorder?

Mais quand est-ce que les indulgences cessent, c'est-à-dire que l'on ne les peut plus gagner? C'est comme si l'église de Fourvières était en partie écroulée, de même, une croix, une médaille, un crucifix, seraient cassés,

cabossés (1). Un chapelet, auquel il manquerait une partie des grains, ou qui se serait tout défilé : alors les indulgences n'y seraient plus; mais pourvu qu'ils ne perdent pas leur forme, quand on les renouvelle, ils ne perdent pas les indulgences. Pour les fêtes qui sont renvoyées, Monseigneur a obtenu du Saint-Père que les indulgences seraient transportées avec la fête : de sorte que les indulgences ne sont pas le jour de la fête, mais le jour qu'elle est célébrée. Pour gagner les indulgences il faut que le chapelet soit béni pour cela; s'il ne l'était pas, quoique l'on fasse une prière bien agréable à Dieu, l'on ne gagnerait point l'indulgence. Pour ceux qui sont de la sainte confrérie du Rosaire, en disant les trois chapelets chaque semaine, ils gagnent toutes les indulgences qui se rencontrent dans toutes les fêtes de la sainte Vierge, et aux grandes fêtes, en se confessant et en communiant. Une personne qui est de la confrérie du Saint-Rosaire peut gagner plusieurs indulgences plénières. A l'heure de la mort, ceux qui sont autour du malade doivent bien faire attention si le prêtre n'y pensait pas. Il y a indulgence plénière 1° lorsque le malade reçoit les derniers sacrements; 2° lorsqu'il reçoit l'absolution du Saint-Rosaire; 3° en disant de bouche ou au fond du cœur le nom de Jésus; 4° en disant le *Salve Regina* et tenant à la main un cierge béni pour le Saint-Rosaire. Les croix, médailles, chapelets, ne peuvent pas se donner à d'autres pour gagner les indulgences, parce que les indulgences ne peuvent être gagnées que par ceux pour qui ils ont été bénits, ou à qui ils ont été donnés la première fois. Mais en prêtant un chapelet, les indulgences ne se perdent pas pour celui qui le prête, lorsqu'il le reprend, il les regagne.

(1) Voir note O à la fin du volume.

Nous vous ferons voir maintenant ce que c'est que les indulgences. D'abord je vous dirai que, dans toutes les confréries, il y a une indulgence plénière le jour de la fête : de sorte qu'une personne qui serait de plusieurs confréries, en se confessant et en faisant la sainte communion, peut gagner toutes les indulgences plénières de toutes ces fêtes : ainsi, si vous êtes de quatre ou cinq confréries, vous pouvez gagner une indulgence plénière pour vous, et toutes les autres pour les âmes du purgatoire. Il y a encore d'autres indulgences à gagner sans être des confréries, comme pour ceux qui ont des chapelets que l'on appelle *Brigittains*. Ce mot Brigittain vient de ce que sainte Brigitte avait été la fondatrice du monastère à qui le Saint-Père avait donné le pouvoir d'accorder ces grandes indulgences. Ceux qui ont ces chapelets gagnent sur tous les grains cent jours d'indulgences. Voilà la différence qu'il y a entre ces chapelets et ceux du Saint-Rosaire : par ceux du Saint-Rosaire vous ne gagnez vos indulgences que dans le moment que vous le finissez, au lieu qu'avec les Brigittains, sur chaque grain vous gagnez vos cent jours. Mais pour gagner ces indulgences, il faut avoir un chapelet entre les mains, et mettre les doigts sur les grains dont on a l'intention de gagner les indulgences. Pour tous les chapelets, l'on ne peut gagner les indulgences qu'après avoir dit trois chapelets : un pour toute l'Église, un pour le Saint-Père et un pour celui qui l'a bénit. L'on peut gagner les indulgences quand l'on est deux et que chacun répond sa partie. L'un dit : *Salut, Marie*, et l'autre : *Sainte Marie*. Quand on fait le Chemin de la Croix il y a indulgence plénière à chaque tableau, c'est-à-dire quatorze : une pour soi et toutes les autres pour les âmes du purgatoire, et cela autant de fois qu'on veut le faire dans un jour. Il y a trois manières de le

faire. Il n'y a pas besoin de se confesser ni de communier pour (gagner l'indulgence du) Chemin de la Croix. Si nous ne sommes pas en état de grâce, nous ne pouvons pas les gagner pour nous; mais, quoique nous soyons dans le péché, nous pouvons les gagner pour les âmes du purgatoire (1). Il est vrai que c'est bien rare que nous gagnions les indulgences plénières dans leur entier; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que nous les gagnons à proportion de nos dispositions. Plus nos dispositions sont parfaites, plus nous approchons du terme de leur mérite. Quand nous offrons nos indulgences, il ne faut pas les offrir pour toutes les âmes; mais il faut désigner les âmes pour lesquelles l'on a l'intention de les gagner : pour son père, sa mère ou d'autres. Pour les indulgences qui sont attachées aux médailles, aux croix, au crucifix, si tous ces objets de piété ont été indulgenciés par le Saint-Père, ou un prêtre qui en a reçu le pouvoir, il y a des indulgences plénières toutes les fois que, les ayant sur vous ou dans un endroit propre de votre maison, vous mettant à genoux, vous dites cinq *Pater* et cinq *Ave,* selon l'intention de l'Église qui est la conversion des pécheurs et la persévérance du juste, etc..., et cela autant de fois que vous voudrez le faire. Quand tout ces objets n'ont été indulgenciés que par les évêques, il n'ont que quarante jours d'indulgences. Il faut remarquer que l'on peut gagner toutes les indulgences qui se rencontrent pendant la semaine; quand il n'y a pas plus de huit jours que l'on s'est (confessé). Ceux qui se confessent et communient la veille de la fête où il y a indulgence, peuvent tout de même les gagner sans attendre au lendemain. Il y a une indulgence de deux ans en baisant avec respect la croix de

(1) Voir note O à la fin du volume.

son chapelet qui a été bénite; il y a une indulgence plénière quand on vient adorer Jésus-Christ le vendredi saint; il y a une indulgence plénière le jour du saint patron. — En faisant la génuflexion avec respect, il y a cent jours d'indulgences; quand on se prépare bien à entendre la sainte messe; il y a une indulgence, quand on fait son examen de conscience tous les soirs. En disant un acte d'amour de Dieu sur les perfections de Jésus-Christ, c'est-à-dire en pensant à sa sagesse, à sa miséricorde, sa bonté et le reste; il y a remise de toutes nos fautes vénielles et même mortelles, en danger de mort. Il est vrai qu'il y a beaucoup d'indulgences que l'on pourrait gagner, mais que l'on ne connaît pas. Voilà ce qu'il faut (faire) tous les matins, il faut dire cinq *Pater* et cinq *Ave* selon l'intention de l'Église pour gagner toutes ces indulgences que l'on peut gagner dans le courant du jour : quand même nous n'y penserions pas dans le moment, nous les gagnerons tout de même. Il y a encore beaucoup d'autres indulgences : comme en disant les litanies de la Sainte Vierge, il y a deux cents jours; celles du saint nom de Jésus, trois cents jours; les actes de Foi, d'Espérance et de Charité; il y a une indulgence plénière chaque mois en se confessant et en communiant, on choisit le jour que l'on veut. Il y a encore cent jours d'indulgences pour ceux qui instruisent les ignorants. Il y a sept ans d'indulgences toutes les fois que les pères et mères, maîtres et maîtresses mènent leurs enfants ou leurs domestiques à l'église pour entendre le catéchisme. Pour ceux qui accompagnent le Saint-Sacrement quand on le porte aux malades, il y a sept ans et sept quarantaines, c'est-à-dire sept fois quarante jours; ceux qui l'accompagnent sans un flambeau ne gagnent que cinq ans et cinq quarantaines. Quand on

ne peut pas l'accompagner, en disant un *Pater* et un *Ave* à genoux, il y a cent jours. Il y a trois cents jours d'indulgences pour ceux qui disent : « Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie ; » pour ceux qui sont de la confrérie du Sacré-Cœur de Jésus, il y a une indulgence plénière le jour que l'on est reçu, tous les premiers vendredis du mois et tous les premiers dimanches du mois ; et aussi une fois le mois à sa volonté si l'on s'est confessé, si l'on a communié et si l'on dit cinq *Pater* et cinq *Ave* pour les besoins de l'Église.

Il y en a un nombre infini d'autres, mais je vous parle seulement de celles que vous pouvez le mieux gagner. Je ne sais pas si vous avez bien compris tout cela. Quand vous ne le comprenez pas, eh bien! il faut me demander ; il ne faut pas que le respect humain vous retienne. Un prêtre n'est que pour vous instruire, en vous apprenant ce que vous ne savez pas et qui est nécessaire pour vous aider à vous sauver. Hélas ! si nous nous perdons ou si nous allons souffrir nombre d'années en purgatoire, cela viendra bien de notre faute, puisque nous avons tant de moyens pour nous procurer le ciel. Voilà, M. F., de grands trésors qui sont mis à notre disposition.

III. Mais que devons-nous faire pour en profiter? C'est ce que nous allons voir. Quand un médecin a vu la maladie de son malade, il ordonne les remèdes et ensuite la manière de les prendre, parce que sans cette précaution, les remèdes lui seraient plus nuisibles que salutaires. Il en est de même par rapport aux moyens que nous devons employer pour que nos âmes se fortifient. Je sais bien qu'il y en a qui n'écoutent tout cela

qu'avec une espèce de dédain et de mépris; mais plaignons-les, ce sont de pauvres aveugles qui croient y voir bien clair, tandis que le péché leur a tiré les yeux. Puisqu'ils veulent se perdre, malgré tant de grâces que le bon Dieu leur fait, laissons-les faire, ils auront bien le temps de pleurer et de nous dire : Que vous avez été heureux d'obéir à la grâce qui vous conduisait! Marchons à la lueur du flambeau de la foi, cherchons et employons tous les moyens que le bon Dieu nous fournit pour nous assurer le ciel.

Mais, pensez-vous, que devons-nous faire pour gagner toutes les indulgences dont nous venons de parler? M. F., vous allez le voir : la première condition c'est d'être en état de grâce, la seconde c'est d'accomplir toutes les prières qui nous sont commandées par le Saint-Père ou l'évêque. Cette deuxième condition nous est absolument nécessaire. Je dis premièrement, qu'il faut être en état de grâce, parce que les indulgences sont des grâces que le bon Dieu n'accorde qu'aux justes qui ont en eux la grâce sanctifiante; aussi voyons-nous que l'Église nous recommande grandement de nous confesser et de communier, et qu'il faut renoncer au péché tout de bon. Puisqu'il est nécessaire d'être en état de grâce, il faut donc renoncer au péché de tout son cœur, parce que vous savez aussi bien que moi que jamais la grâce du bon Dieu ne se trouve avec le péché. Oui, M. F., le bon Dieu peut bien remettre les péchés sans remettre la peine, mais jamais il ne remettra la peine du péché tant que l'offense existera dans le cœur. Il est vrai que le bon Dieu est toujours prêt à nous combler de toutes sortes de biens, mais il veut que notre cœur se détache du péché pour s'attacher à lui

sans conditions et sans réserve. Il faut que notre cœur se tourne tout entier du côté du bon Dieu, et toute sa haine du côté du péché. D'après cela, vous sentez aussi bien que moi, que tant que nous n'avons pas confessé nos péchés et que nous ne les avons pas quittés tout de bon, nous ne pouvons pas gagner les grâces des indulgences.

En deuxième lieu, je dis que pour gagner les indulgences, il faut renoncer à tous les péchés que nous avons commis : il nous suffirait d'avoir la conscience chargée d'un seul péché mortel pour nous rendre toutes ces grâces inutiles. Je dis, de plus, que, quand nous n'aurions d'attachement qu'à un seul péché véniel, nous ne pourrions gagner les indulgences dans toute leur étendue. Un péché véniel que nous avons commis, si nous n'en avons pas un véritable repentir, nous ne pouvons pas gagner les indulgences pour celui-là. Voilà l'ordre de Dieu, qui est plein de justice et qui ne se relâche de ses droits, quant à la peine due à nos péchés, qu'à mesure et à proportion que nous nous détachons de l'offense.

En troisième lieu, nous disons qu'il faut être véritablement repentant de nos fautes. Le Saint-Père dit, dans les indulgences qu'il accorde : S'ils sont véritablement pénitents; il ne dit pas seulement de se confesser de ses péchés, mais il faut que le pécheur soit bien fâché d'avoir offensé le bon Dieu, qu'il soit résolu d'embrasser selon ses forces les rigueurs de la pénitence; il faut qu'il pleure ses péchés. Mais, me direz-vous, l'on est bien toujours fâché d'avoir fait le mal. Vous vous trompez : si vous étiez fâchés d'avoir outragé le bon Dieu par vos péchés, vous ne retomberiez pas aussi vite que vous le faites. Dites-moi, M. F., si passant dans un chemin, vous

aviez été menacés d'être tué, y passeriez-vous le lendemain? Non, sans doute, la pensée du danger que vous avez couru vous ferait prendre d'autres précautions; il en serait de même si nous étions bien fâchés d'avoir offensé le bon Dieu, nous ne retomberions pas si tôt et peut-être à la première occasion. Hélas! combien qui craignent plus le péché parce qu'il faut s'en accuser que parce qu'il outrage le bon Dieu. Mon Dieu, que de mauvaises confessions! Examinez cela, et vous verrez que le plus grand nombre de chrétiens appréhendent plus et sont plus fâchés d'avoir fait le mal à cause de l'humiliation qu'ils ont pour s'en accuser, que par rapport à l'injure qu'il fait à Dieu. Hélas! que de chrétiens qui se damnent de cette manière, qui confessent bien leurs péchés, mais qui n'en obtiennent pas le pardon! On le voit assez par toutes ces rechutes, qui vous font bien juger que toutes ces confessions n'aboutissent qu'à des sacriléges. Nous disons donc que pour gagner les indulgences il faut être en état de grâce et bien détester ses péchés, sans en excepter un seul, même véniel le plus petit.

La deuxième condition, c'est de faire toutes les prières que le Saint-Père commande et dans le temps prescrit : il faut les dire de bouche; c'est comme les pénitences que l'on nous donne dans le tribunal de la pénitence, il ne faut pas se contenter de les dire seulement de cœur, il faut encore prononcer les mots, car nous ne pourrions pas accomplir ainsi notre pénitence de manière à espérer notre pardon. Il faut faire les prières que l'on nous commande pour gagner les indulgences en esprit de pénitence, parce qu'elles ne nous sont accordées que pour suppléer aux pénitences que nous ne pouvons pas faire. Voici, M. F., toutes les œuvres qu'il faut faire pour gagner les indulgences : ce sont la confession, la

communion et la prière. Lorsque les indulgences portent qu'il faut se confesser et communier, il faut toujours commencer par la confession, comme nous venons de le voir. Si nous avions quelque péché sur la conscience, nous ne pourrions pas gagner les indulgences. Nous devons faire cette confession et cette communion comme si c'était la dernière de notre vie, puisque l'effet des indulgences est de nous mettre en état de nous disposer d'aller jouir sans délai de la gloire de Dieu, de suite après notre mort. En second lieu, il faut communier saintement, parce que c'est par la sainte communion que Jésus-Christ vient en nous et demande grâce pour nous. En troisième lieu, il faut prier : c'est-à-dire, il faut faire toutes les prières qui sont ordonnées dans la bulle du Saint-Père pour obtenir cette grâce. Et voilà pourquoi l'on fait des prières pour gagner les indulgences; c'est pour la conversion des pécheurs et la persévérance des justes.

Pour gagner toutes les indulgences quand on n'a pas désigné les prières, on peut dire cinq *Pater* et cinq *Ave;* quand il y a quelques bonnes œuvres, il faut les faire avec un véritable esprit de pénitence, c'est-à-dire avec un grand désir de recevoir la grâce que nous demandons. Il faut bien se persuader que nous gagnons les indulgences à proportion des dispositions que nous y apportons; de sorte que plus nos dispositions sont parfaites, plus nous recevons de grâces. Dites-moi, pouvons-nous nous empêcher d'admirer la bonté de Dieu de nous fournir des moyens si faciles pour éviter les peines du purgatoire; il est vrai que toutes ces confréries (auxquelles) sont attachées tant d'indulgences sont quelque chose de bien consolant pour un chrétien; mais la fin pour laquelle elles sont établies est si précieuse et si pro-

pre à nous porter à les embrasser, que quand nous voulons réfléchir sur leur fin, nous ne pouvons comprendre qu'un chrétien qui désire tant soi peu de se sauver et plaire à Dieu, puisse ne pas s'en mettre. Disons seulement un mot là-dessus. Pourquoi est-ce que la confrérie du Saint-Sacrement est établie? Pour remercier Dieu d'avoir institué ce grand sacrement d'amour, pour lui demander pardon du mépris que l'on fait de sa sainte présence. Celle du Saint-Rosaire, pour honorer la vie cachée, la vie souffrante de Jésus-Christ, sa vie glorieuse, pour honorer les glorieux priviléges de la Très-Sainte Vierge. Celle du Sacré-Cœur de Jésus, pour honorer ce Cœur adorable qui nous a tant aimés et qui nous aime tant; celle du Saint-Scapulaire, pour nous consacrer à la Sainte Vierge pour toute la vie : elle nous promet de prendre un soin tout particulier de nos âmes et de nos corps, elle nous assure qu'elle ne nous perdra pas de vue un seul instant de notre vie. Celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, c'est pour honorer la Sainte Vierge dans le courant de la Passion de Jésus-Christ où elle a tant versé de larmes. Celle du Saint-Esclavage, nous fait mettre notre personne et toutes nos actions entre les mains de la Sainte Vierge.

Je vous laisse à penser, M. F., combien toutes ces confréries sont capables de nous aider à nous sauver, puisqu'il n'y a pas un seul instant dans la journée que l'on ne prie pour nous sur la terre. Que de prières, que de bonnes œuvres font nos confrères! Dans le ciel, que de confrères sont occupés à demander à Dieu toutes les grâces qui nous sont nécessaires; disons mieux, il est très-difficile qu'un chrétien, quelque mauvais qu'il soit, périsse s'il a le bonheur d'être de quelque confrérie et s'il fait quelque prière : comme nous le voyons dans

l'histoire, où tant de pécheurs se convertissent d'une manière miraculeuse. Quand je vois un chrétien qui n'est d'aucune confrérie, je ne sais sur quoi m'appuyer pour espérer son pardon; mais si un pécheur a le bonheur d'être de quelque confrérie, j'ai toujours l'espérance, malgré qu'il soit mauvais, que tôt ou tard les prières des autres confrères obtiendront du bon Dieu la grâce de son retour. Concluons, M. F., en disant que, non-seulement nous pouvons nous enrichir par la part que nous avons aux prières des confrères; mais nous nous mettons, avec le moindre effort que nous faisons, dans une disposition qui nous assure le ciel; c'est le bonheur que je vous souhaite.

QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur la mort du pécheur.

(Inachevé.)

Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.

Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. (*S. Jean*, VIII, 21.)

TERRIBLE menace, M. F., et d'autant plus terrible qu'elle doit être suivie de son effet. C'est aux Juifs, M. F., que Jésus-Christ parle, à ce peuple chéri, comblé de tant de grâces. Ah! peuple ingrat, que n'ai-je pas fait pour vous? mais un jour viendra que vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas, et je m'enfuirai de vous, et vous mourrez dans votre péché comme vous aurez vécu. Triste, mais juste punition. Quoi! un chrétien comblé de tant de grâces pendant sa vie, un chrétien se raidit contre les remords de sa conscience pour pécher! Un chrétien, qui est très-persuadé que chaque péché qu'il commet lui mérite l'enfer. Un chrétien qui sait très-bien que, s'il veut revenir à Dieu, Dieu lui-même lui en fournit tous les moyens. Un chrétien, dis-je, qui a tout à sa disposition : les ministres du Seigneur qui le pressent, qui le conjurent de ne pas rester dans cet état, qui prient

pour lui, qui lui offrent tous les remèdes nécessaires et très-efficaces pour guérir les plaies que le péché a faites à sa pauvre âme; et qui, malgré tout cela, persévère, croupit et se plonge à chaque instant dans de nouveaux crimes! Un chrétien qui s'en fait un jeu, qui va même jusqu'à mépriser les ministres charitables qui voudraient aider à tirer sa pauvre âme du péché et de l'enfer. Ah! n'est-il pas de la justice que ce pécheur périsse dans son péché, et que le bon Dieu l'abandonne, lui qui l'a attendu si longtemps avec tant de bonté et de patience, lui présentant à tous les instants les mérites de sa passion. Oui, il est juste que ce malheureux périsse dans son péché et que, quand il voudra revenir à Dieu, il est juste que Jésus-Christ qu'il a tant méprisé, le fuie et l'abandonne à son désespoir et à la puissance du démon. « Va, malheureux, lui dit le prophète Amos, va, malheureux, tu périras dans ton péché, puisque tu ne veux pas en sortir, quand le Seigneur t'appelle... » O que la mort du pécheur est donc affreuse! Et cependant que le nombre en est grand! Pour vous la (faire) craindre et éviter, je vais vous montrer combien les derniers moments d'un pécheur qui n'a pas voulu se convertir, sont désespérants, tant par la pensée de ses péchés, que par celle des grâces qu'il a méprisées et des tourments qui lui sont préparés pour l'éternité.

I. Si vous me demandez ce que l'on entend par une mauvaise mort, je vous répondrai : quand une personne meurt à la fleur de l'âge, étant mariée, jouissant d'une bonne santé, ayant des biens en abondance, et qu'elle laisse des enfants et une femme désolés, il n'est pas douteux que cette mort ne soit très-cruelle. Le roi Ézéchias disait : « Quoi, mon Dieu! faut-il que je

meure au milieu de mes années, à la fleur de mon âge. » Et le Roi-Prophète demandait à Dieu de ne pas le faire mourir au milieu de ses années. D'autres disent que mourir de la main des bourreaux, sur une potence, c'est une mauvaise mort. D'autres, que mourir d'une mort subite est une mauvaise mort : comme d'être écrasé par un coup de foudre, d'être suffoqué dans l'eau, de tomber du haut d'une maison et rester sur place. Enfin, d'autres disent que c'est mourir d'une maladie fâcheuse, comme de mourir de la peste ou d'autres maladies contagieuses. Eh bien! moi, M. F., je vous dirai que toutes ces morts ne sont point mauvaises : pourvu qu'une personne ait bien vécu, qu'elle meure à la fleur de son âge, sa mort ne laissera pa· d'être précieuse aux yeux du Seigneur. Nous avons tant de saints qui sont morts à la fleur de leur âge. Ce n'est pas non plus une mauvaise mort, que de mourir de la main des bourreaux; tous les martyrs sont morts de la main des bourreaux. Mourir d'une mort subite n'est pas encore une mauvaise mort, pourvu que l'on soit prêt; nous avons tant de saints qui sont morts de la sorte. Saint Siméon fut tué par un coup de foudre sur sa colonne; saint François de Sales mourut d'apoplexie. Enfin mourir de la peste n'est pas encore une mort funeste : saint Roch, saint François Xavier en sont morts. Mais ce qui rend la mort du pécheur malheureuse, c'est le péché. Ah! c'est ce maudit péché qui le déchire et le dévore dans ce moment épouvantable. Hélas! quelque côté que ce pauvre malheureux tourne ses regards, il ne voit que péché, il ne voit que grâces méprisées. Et, hélas! s'il lève les yeux au ciel, il ne voit qu'un Dieu en colère, armé de toute la fureur de sa justice qui est prête à lui fondre dessus. S'il tourne ses regards en bas, hélas!

il n'aperçoit que l'enfer et ses fureurs, qui ouvre déjà la gueule pour le recevoir. Hélas! ce pauvre pécheur n'a pas voulu reconnaître la justice de Dieu pendant sa vie; dans ce moment, non-seulement il la voit, mais il la sent déjà s'appesantir sur lui. Pendant sa vie, il a toujours tâché de cacher ses péchés, ou du moins, de les diminuer; mais dans ce moment, tout lui est représenté au grand jour. Hélas! il voit ce qu'il aurait dû voir, ce qu'il n'a pas voulu voir; il voudrait pleurer ses péchés, mais il n'est plus temps. Il a méprisé le bon Dieu pendant sa vie, Dieu à son tour le méprise et l'abandonne à son désespoir.

Écoutez, pécheurs endurcis, qui vous roulez avec tant de plaisir dans le limon de vos ordures, sans avoir même la pensée d'en sortir, qui peut-être n'y penserez que quand le bon Dieu vous aura abandonnés comme il est arrivé à tant d'autres moins coupables que vous. Oui, nous dit le Saint-Esprit, les pécheurs, dans leurs derniers moments, grinceront des dents, seront saisis d'une frayeur épouvantable, dans la seule pensée de leurs crimes; leurs iniquités se soulèveront contre eux et les accuseront. Hélas! s'écrieront-ils dans ce moment malheureux; hélas! à quoi nous ont servi cet orgueil, cette vaine ostentation, et tous ces plaisirs que nous avons goûtés dans le péché? Tout est passé, et nous n'avons à notre suite aucune trace de vertu, et nous avons été convaincus par notre malice.

C'est précisément ce qui arriva au malheureux Antiochus, qui, étant tombé de son chariot, se fracassa tout le corps. Il ressentait une si grande douleur d'entrailles qu'il lui semblait qu'on les lui arrachait. Les vers le rongèrent tout en vie, son corps était puant comme une charogne; alors ils commença à ouvrir les yeux; c'est

ce que font les pécheurs, mais trop tard. « Ah ! s'écriait-il, je reconnais que ce sont les maux que j'ai faits à Jérusalem qui me tourmentent et me rongent le cœur. » Son corps était dévoré par des douleurs affreuses, et son esprit par une tristesse inconcevable. Il fit venir ses amis, croyant trouver près d'eux quelques consolations ; mais non, abandonné de Dieu qui fait la consolation, il n'en pouvait pas avoir d'autres. « Hélas ! mes amis, leur disait-il, je suis tombé dans une terrible affliction, le sommeil m'a quitté, je ne saurais reposer un seul instant, mon cœur est percé de douleur. Hélas ! dans quel état de tristesse et d'angoisse suis-je réduit ! il faut donc que je meure de tristesse, et encore dans un pays étranger. Ah ! Seigneur, pardonnez-moi ! Je réparerai tout le mal que j'ai fait, je rendrai tout ce que j'ai pris dans le temple de Jérusalem, je ferai de grands présents à ce temple, je me ferai juif, j'observerai la loi de Moïse, j'irai partout publier la toute-puissance de Dieu. Ah ! Seigneur, faites, s'il vous plaît, miséricorde ! » Mais sa maladie augmente, et le bon Dieu, qu'il a tant méprisé pendant sa vie, n'a plus d'oreilles pour l'entendre ; il faut qu'il meure et qu'il meure dans son péché. C'était un orgueilleux, un blasphémateur, et malgré ses instantes prières, il ne fut pas écouté, il lui fallut tomber en enfer.

Triste, mais juste punition des pécheurs qui, après avoir méprisé toutes les grâces que le bon Dieu leur a accordées pendant leur vie, ne trouvent plus de grâces quand ils voudraient en profiter. Hélas ! que le nombre de ceux qui meurent de cette manière (est grand) aux yeux de Dieu ! Hélas ! qu'il y en a de ces aveugles dans le monde qui n'ouvrent les yeux que dans le moment où il n'y a plus de remèdes à leurs maux !

Oui, M. F., oui, vie de péchés et mort de réprouvés.

Vous êtes dans le péché, vous ne voulez pas en sortir? Non, me direz-vous. Eh bien! mon ami, vous y périrez vous allez le voir dans la mort de Voltaire, ce fameux impie. Écoutez bien, et vous verrez que si l'on méprise toujours le bon Dieu, et que si le bon Dieu nous attend pendant notre vie, souvent, par un juste jugement, il nous abandonne à la mort lorsque nous voulons revenir à lui. Vivre dans le péché, en pensant que nous en sortirons un jour, c'est un piége du démon qui vous perdra comme il en a tant perdu d'autres. Voltaire, se voyant malade, commença à réfléchir sur l'état d'un pécheur qui meurt avec la conscience chargée de péchés. Il veut rentrer en lui-même, et essayer si le bon Dieu voudra bien lui pardonner tous les péchés de sa vie qui sont en grand nombre. Il compte sur la miséricorde de Dieu qui est infinie, et, dans ces belles pensées, il fait venir un de ces prêtres qu'il avait tant outragés et tant calomniés dans ses écrits. Il se met à ses genoux et lui fait l'aveu de ses fautes, et dépose entre ses mains la rétractation de ses impiétés et de ses scandales. Il se flattait déjà d'achever le grand ouvrage de sa réconciliation; mais il se trompait grandement; le bon Dieu l'avait abandonné : vous allez le voir. La mort devance les derniers secours. Hélas! ce pauvre impie sent renaître en lui toutes ses frayeurs. Il s'écrie : « Hélas! suis-je donc abandonné de Dieu et des hommes? » Oui, malheureux, tu l'es. Déjà ton partage et ton espoir sont l'enfer. Écoutez cet impie, il s'écrie avec cette bouche souillée de tant de sacriléges, de tant de blasphêmes contre Dieu, sa religion et ses ministres : « Ah! s'écrie-t-il, Jésus-Christ fils de Dieu, qui êtes mort pour tous les pécheurs sans distinction, ayez pitié de moi! » Mais, hélas! presque un siècle d'impiété a lassé la patience

(de Dieu), qui l'a déjà réprouvé, il n'est plus qu'une victime que la colère de Dieu engraisse pour les flammes éternelles. Les prêtres qu'il avait tant méprisés, mais que, dans ce moment, il désire tant, n'y sont pas. Le voilà qui entre dans les convulsions et les horreurs du désespoir : les yeux égarés, blême et tremblant d'effroi, il s'agite, il se tourmente, il semble vouloir se venger de ces anciens blasphêmes dont sa bouche avait été si souvent souillée. Ses compagnons d'impiété craignant qu'on lui apportât les Sacrements, ce qui aurait semblé les déshonorer, l'emportent dans une maison de campagne et là, abandonné à son désespoir. . . . . .

QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Délai de la Conversion.

Ego vado et quærelis me, et in peccato vestro moriemini.

Je m'en vais, vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. (*S. Jean*, VIII, 21.)

Oui, M. F., c'est une grande misère, une humiliation profonde pour nous, d'avoir été conçus dans le péché originel, parce que nous venons au monde enfant de malédiction; c'est sans doute une autre plus grande misère de vivre dans le péché; mais d'y mourir, c'est le comble de tous les malheurs. Il est vrai, M. F., que nous n'avons pas pu éviter le premier péché qui est celui d'Adam; mais nous pouvons facilement éviter celui où nous tombons si volontairement, et après y être tombés, nous pouvons nous en retirer avec la grâce du bon Dieu. Hélas! pouvons-nous bien rester dans un état qui nous expose à tant de malheurs pour l'éternité! Qui de nous, M. F., ne tremblerait en entendant Jésus-Christ nous dire qu'un jour le pécheur le cherchera; mais qu'il ne le trouvera pas, et qu'il mourra dans son péché. Je vous laisse à penser dans quel état repose une personne qui vit tranquille dans le péché, la mort étant si cer-

taine et le moment si incertain. Le Saint-Esprit a donc bien raison de nous dire que les pécheurs se sont égarés dans toutes leurs démarches, que leurs cœurs se sont aveuglés, que leurs esprits se sont couverts de ténèbres les plus épaisses, et que leur malice a fini par les tromper et les perdre. Ils ont remis leur retour au Seigneur dans un temps qui ne leur sera point accordé, ils ont espéré faire une bonne mort, en vivant dans le péché; mais ils se sont trompés, car leur mort sera très-mauvaise aux yeux du Seigneur. Voilà précisément, M. F., la conduite de la plupart des chrétiens de nos jours, qui, en vivant dans le péché, espèrent toujours faire une bonne mort, dans la pensée qu'ils quitteront le péché, qu'ils en feront pénitence, et qu'ils répareront les péchés qu'ils ont faits avant d'être jugés. Mais le démon les a trompés, ils ne sortiront du péché que pour être précipités en enfer. Pour mieux vous faire comprendre l'aveuglement du pécheur, je vais vous montrer 1° que plus nous retardons de sortir du péché et de revenir au bon Dieu, plus nous nous mettons en danger d'y périr, parce que, si vous en voulez savoir la raison, plus nos mauvaises habitudes sont difficiles à rompre; 2° à chaque grâce que nous méprisons, le bon Dieu s'éloigne de nous, nous devenons plus faibles et le démon prend plus d'empire sur nous. De là je conclus que plus nous restons dans le péché, plus nous nous mettons en danger de ne jamais nous convertir.

I. Moi, M. F., parler de la mort malheureuse d'un pécheur qui meurt dans le péché à des chrétiens qui ont déjà tant de fois senti le bonheur d'aimer un Dieu si bon, qui connaissent par les lumières de la foi la

grandeur du bien que Jésus-Christ prépare à ceux qui conserveront leur âme exempte du péché! Ce langage ne conviendrait qu'à des païens qui ne connaissent ni Dieu, ni les récompenses qu'il promet à ses enfants. O mon Dieu! que l'homme est aveugle de perdre tant de biens et de s'attirer tant de maux en restant dans le péché! Si je demandais à un enfant : « Pourquoi est-ce que le bon Dieu vous a créé et conservé jusqu'à présent? » il me répondrait : « Pour le connaître, l'aimer, le servir et par ce moyen acquérir la vie éternelle. » Mais si je lui disais : « Pourquoi est-ce que les chrétiens ne font pas ce qu'ils doivent pour mériter le ciel? » « C'est, me dirait-il, parce qu'ils ont perdu de vue les biens du ciel et qu'ils croient trouver leur bonheur dans les choses créées. » Le démon les a trompés et les trompera encore; ils vivent dans l'aveuglement et ils y périront, quoiqu'ils aient l'espérance qu'un jour ils sortiront du péché. Dites-moi, M. F., ne voyons-nous pas tous les jours des personnes qui vivent dans le péché, qui méprisent toutes les grâces que le bon Dieu leur envoie : bonnes pensées, bons désirs, remords de conscience, bons exemples, parole de Dieu? Toujours dans l'espérance que le bon Dieu les recevra quand elles voudront revenir, ces personnes aveugles ne font pas attention que, pendant ce temps-là, le démon leur réserve une place en enfer. O aveuglement! que tu en as jeté en enfer, et que tu en jetteras jusqu'à la fin du monde! En deuxième lieu, je dis que cette considération doit faire trembler un pécheur qui vit dans le péché, quoique avec l'espérance d'en sortir. D'abord, M. F., vous n'êtes pas si peu instruits, pour ne pas savoir qu'un seul péché mortel, si nous venons à mourir sans nous en être confessé, sans en avoir obtenu

notre pardon, (fait que) nous sommes perdus pour jamais. En troisième lieu, nous savons très-bien que Jésus-Christ nous dit de nous tenir toujours prêts, qu'il nous fera sortir de ce monde dans le moment où nous y penserons le moins; et que si nous ne quittons pas le péché avant qu'il nous quitte, il nous punira sans miséricorde. O mon Dieu! peut-on bien vivre dans un état qui nous expose à chaque instant à tomber dans les abîmes! Si cela, M. F., n'est pas capable de vous toucher, écoutez-moi un moment, ou plutôt ouvrez l'Évangile, et vous verrez si vous pouvez vivre tranquilles dans le péché comme vous le faites.

Oui, M. F., tout vous annonce que si vous ne sortez pas promptement du péché vous périrez : les oracles, les menaces, les comparaisons, les figures, les paraboles, les exemples, tout cela vous dit que, ou vous ne pourrez plus vous convertir, ou vous ne voudrez pas. Écoutez Jésus-Christ lui-même qui dit au pécheur : Marchez pendant que la lumière de la foi brille devant vous, crainte qu'en méprisant ce guide, vous ne vous égariez pour jamais. Dans un autre endroit, il nous dit : Veillez et veillez sans cesse, parce que l'ennemi de notre salut ne travaille qu'à votre perte. Et priez, priez sans cesse pour attirer sur vous les secours du Ciel, parce que vos ennemis sont très-adroits et très-puissants. Pourquoi tant avoir, dit-il, tant vivre occupés des choses temporelles et de vos plaisirs, puisque, dans quelques instants, vous aurez tout abandonné. Non, M. F., rien de plus effrayant que la menace que Jésus-Christ fait aux pécheurs en leur disant que s'ils ne veulent revenir à Lui quand il leur offre sa grâce, un jour viendra qu'ils le chercheront et qu'ils lui demanderont miséricorde; mais, qu'à son tour il les méprisera; et dans la crainte

de se laisser toucher par leurs prières et leurs larmes, il se bouchera les oreilles et s'enfuira d'eux. O mon Dieu! quel malheur d'être abandonné de vous! Oh! M. F., pouvons-nous bien penser à cela sans mourir de douleur! Oui, M. F., si vous êtes insensibles à cette parole, vous êtes déjà perdus. Ah! pauvre âme, pleure d'avance les tourments qu'on te prépare pour l'autre vie!

Allons plus loin, M. F., écoutons Jésus-Christ lui-même et nous verrons si nous sommes en sûreté en restant dans le péché. Oui, nous dit-il, je viendrai comme un voleur de nuit, qui tâche de surprendre le maître de la maison, dans le moment où il est le plus endormi; de même, nous dit-il, la mort viendra trancher le fil de la vie criminelle du pécheur dans le moment même que sa conscience sera chargée de crimes, et qu'elle aura pris la plus belle résolution de les quitter sans l'avoir fait. Dans un autre endroit il nous dit que notre vie passe avec autant de rapidité qu'un éclair qui se lance de l'Orient à l'Occident; de même nous voyons aujourd'hui le pécheur plein de vie et de santé, la tête remplie de mille projets, et demain les larmes de ses gens annonceront qu'il n'est plus de ce monde, qu'il en est sorti sans savoir pourquoi il y était, ni pour quelle fin. Cet insensé a vécu aveugle, et il est mort comme il a vécu. Jésus-Christ nous dit encore que la mort est l'écho de la vie, pour nous montrer que celui qui vit dans le péché est presque sûr d'y mourir, à moins d'un miracle de la grâce. Cela est si vrai que nous lisons dans l'histoire qu'un homme avait fait de son argent, son dieu; quand il fut bien malade, il fit apporter un plein tiroir d'or pour avoir le plaisir de le compter, et quand il n'eut plus la force de le compter, il mit sa main dessous jusqu'à ce qu'il mourut. Un autre à qui son

confesseur présenta un crucifix pour le porter à la contrition de ses péchés, se mit à dire : « Si ce Christ était en or il vaudrait bien tant... » Ah! non, M. F., le cœur du pécheur ne quitte pas si facilement le péché qu'on le croit bien. « Vie de pécheur, mort de réprouvé. »

Que veut nous dire Jésus-Christ, M. F., par cette parabole des vierges sages et des vierges folles, dont les unes furent si bien reçues parce qu'elles entrèrent avec l'époux, tandis que les autres trouvèrent la porte fermée? C'est qu'il voulait nous montrer la conduite des gens du monde : les vierges sages nous représentent les bons chrétiens qui se tiennent toujours prêts à paraître devant le bon Dieu, dans quelque temps qu'il les appelle; les vierges folles sont la figure des mauvais chrétiens, qui croient qu'ils auront toujours le temps de se préparer et de se convertir, de sortir du péché, et de faire de bonnes œuvres. Ainsi passent-ils leur vie, la mort arrive; mais ils n'ont rien que de mauvais et rien de bon. La mort les frappe, Jésus-Christ les appelle à son tribunal pour leur faire rendre compte de leur vie; ils voudraient bien mettre ordre à leur conscience, ils se tourmentent, ils voudraient bien quitter le péché; mais, hélas! ils n'ont ni le temps, ni la force, et peut-être même la grâce qu'il faudrait. Quand ils demandent à Dieu d'avoir pitié d'eux, de leur faire miséricorde; il leur répond qu'il ne les connaît pas, leur ferme la porte : c'est-à-dire, les jette en enfer. Voilà, M. F., le sort d'un grand nombre de pécheurs qui vivent si tranquilles dans le péché. Ah! pauvre âme, que tu es malheureuse d'habiter dans ce corps qui te traîne avec tant de fureur en enfer. Ah! mon ami, pourquoi veux-tu perdre cette pauvre âme!.. quel mal t'a-t-elle fait pour

la condamner à tant de malheurs!... O mon Dieu, que l'homme est aveugle!...

En second lieu, je dis que nous trouvons dans la conduite d'Ésaü le véritable portrait d'un homme qui se perd en vendant son bien pour un plat de lentilles. Pendant quelque temps, Ésaü vécut dans la plus grande insensibilité de sa perte, il ne pensait qu'à se divertir et à se livrer à ses plaisirs; cependant le moment arrive où il se rappelle la faute qu'il a faite, il rentre en lui-même; mais, plus il réfléchit, plus il découvre la grandeur de son aveuglement. Tout désolé de son malheur, il voit aussi s'il pourra le réparer, il emploie les prières, les larmes et les sanglots pour tâcher de toucher le cœur de son père; mais trop tard : le père a donné sa bénédiction à un autre, ses prières sont méprisées et ses sollicitations ne sont point écoutées. Il a beau se tourmenter, il faut se rendre à rester dans sa misère et y périr. Voilà, M. F., précisément ce qui arrive tous les jours au pécheur : il vend son Dieu et son âme, et la place qu'il a dans le ciel, pour moins qu'un plat de lentilles, c'est-à-dire, pour un plaisir d'un moment, pour une pensée de haine, de vengeance, pour un regard ou attouchement déshonnête sur soi ou sur d'autres, pour une poignée de terre ou pour un verre de vin. Ah! belle âme, que l'on te donne pour bien peu de chose! En effet, nous voyons que ces pécheurs vivent pendant quelque temps aussi tranquilles, aussi en paix, du moins en apparence, que si, toute leur vie, ils n'avaient fait que de bonnes œuvres. Les uns pensent à leurs plaisirs, les autres aux biens de ce monde; mais, semblables à Ésaü, le moment arrive où ils reconnaissent leur faute, ils voudraient pouvoir la réparer, mais trop tard. Ils en versent des larmes, ils en gémissent, ils conjurent le

Seigneur de leur rendre les biens qu'ils ont vendus, c'est-à-dire le ciel; mais le Seigneur leur fait comme le père d'Ésaü, il leur dit qu'il a donné leur place à un autre. Hélas! ce pauvre pécheur a beau crier et demander miséricorde, il faut se rendre à rester dans sa misère et tomber en enfer. O mon Dieu! que la mort du pécheur est malheureuse aux yeux du Seigneur!

Hélas! combien (en est-il) qui font comme le malheureux Sisara, qu'une femme perfide endormit, en lui faisant boire un peu de lait, et pendant ce temps-là, elle lui ôta la vie, sans qu'il eut le loisir de pleurer son aveuglement de s'être confié à cette perfide. De même, combien de pécheurs que la mort enlève promptement, sans leur donner le temps de pleurer leur aveuglement d'avoir resté dans le péché. Combien d'autres qui font comme l'impie Antiochus, qui reconnaissent leurs crimes, les pleurent et crient miséricorde sans pouvoir rien obtenir, et descendent en enfer en demandant miséricorde. Voilà cependant, M. F., la fin de bien des pécheurs. Sans doute, M. F., pas un de nous ne voudrait faire une mort malheureuse, et nous avons bien raison; mais ce qui me désole, c'est que vous viviez dans le péché, que vous vous exposiez si grandement à y périr. Ce n'est pas seulement moi qui vous le dis, mais Jésus-Christ lui-même qui vous l'assure.

N'est-ce pas, mon ami, (que vous pensez :) laissons dire le prêtre, allons notre train ordinaire. — Savez-vous, mon ami, ce qu'il vous arrivera en laissant dire le prêtre? — Et que voulez-vous qui nous arrive? — Mon ami, le voici : c'est que vous serez damné. — Mais j'espère que non, pensez-vous; il y a bien le temps pour tout. — Mon ami, nous pouvons bien avoir le temps de pleurer et de souffrir, mais (non pas) de nous convertir; et pour

vous le prouver, je vais vous citer un exemple effrayant. Il est rapporté dans l'histoire qu'un homme du monde, qui avait longtemps vécu dans le plus grand désordre, s'étant converti, il persévéra pendant quelque temps; mais retomba et ne pensait plus à revenir au bon Dieu. Ses amis ne cessaient de prier pour lui; mais il méprisait tout ce qu'on lui disait. Pendant ce temps-là, on annonça une retraite qui devait se donner bientôt. L'on crut la circonstance favorable pour engager ce pécheur à profiter de l'occasion que le bon Dieu (lui donnait) pour rentrer dans le chemin du salut. Après bien des prières et instances de la part de ses amis, et bien des résistances et des refus de la sienne, il consentit, et donna sa parole qu'il se rendrait à la retraite avec les autres. Mais, hélas! M. F., qu'arriva-t-il? Oh! jugements de Dieu que vous êtes impénétrables et redoutables! Le matin même où on l'attendait, où l'on devait commencer la retraite, l'on annonça que cet homme avait été trouvé mort dans sa maison, sans connaissance, sans secours et sans sacrements. Comprendrons-nous une fois, M. F., ce que c'est que de rester dans le péché, dans l'espérance que nous en sortirons un jour?

Hélas! M. F., nous abusons du temps quand nous l'avons, nous méprisons les grâces quand le bon Dieu nous les offre; mais souvent le bon Dieu, pour nous punir, nous les ôte quand nous voudrions en profiter. Si nous ne pensons pas à présent à bien faire, quand nous le voudrons, peut-être nous ne le pourrons pas. N'est-ce pas que vous pensez qu'un jour vous vous confesserez, que vous quitterez le péché, et que vous ferez pénitence? — C'est bien mon intention. — C'est votre intention, mon ami, et moi je vais vous (dire) ce que vous ferez, et ce que vous serez. Vous êtes maintenant dans le

péché, vous ne me direz pas non : eh bien! après votre mort, vous serez un damné. — Et qu'en savez-vous? pensez-vous en vous-même. — Si je ne le savais pas, je ne vous (le) dirais pas. D'ailleurs, je vais vous prouver qu'en vivant dans le péché, quoique avec l'espérance que vous en sortirez, vous ne le ferez pas, même quand vous le voudriez de tout votre cœur, et vous comprendrez ce que c'est que de mépriser le temps et les grâces que le bon Dieu nous présente pour le moment. Il est rapporté dans l'histoire, qu'un certain étranger passant par Donzenac, (cet étranger était Lorrain et libraire de profession), il s'adressa à un prêtre pour l'entendre en confession; mais le prêtre le refusa, je ne sais pas pourquoi. De là il va dans une ville qu'on appelait Brives. S'étant présenté devant le procureur du roi en lui disant : Monsieur, je vous prie de me mettre en prison, parce que je me suis donné au démon il y a quelque temps, et j'ai toujours entendu dire qu'il n'a point de pouvoir sur ceux qui sont entre les mains de la justice. — Mon ami, lui répondit le procureur du roi, vous ne savez pas ce que c'est que d'être entre les mains de la justice; quand on y est une fois l'on n'en sort pas comme l'on veut. — Il n'importe, monsieur, mettez-moi en prison. Le procureur s'imagina que c'était un fou, et qu'en le mettant en prison, il s'exposerait à la raillerie du monde, si même il s'amusait davantage à lui parler. Il vit en même (temps) passer un prêtre à la rue qu'il connaissait, qui était le confesseur des Ursulines, il l'appela et lui dit : Monsieur, s'il vous plaît, prenez soin de l'âme de cet homme. Mon ami, lui dit-il, suivez ce bon prêtre, et faites tout ce qu'il vous dira. Ce prêtre lui ayant parlé, pensa, comme le procureur du roi, qu'il avait l'esprit démonté; il le pria d'aller ailleurs, que pour lui il

ne pouvait pas se charger de sa conduite. Ce pauvre malheureux, ne sachant plus que devenir, alla dans deux communautés pour demander un prêtre qui voulût bien avoir la charité de le confesser. Dans un endroit, on lui dit que les Pères s'étaient retirés, parce qu'ils devaient se lever à minuit; et dans l'autre, on le fait parler à un Père qui le renvoya au lendemain. Mais ce pauvre misérable se mit à pleurer, en lui disant : Oh! mon Père, je suis perdu, si vous n'avez pas pitié de moi; je me suis donné au diable, et mon temps vient cette nuit. Allez, mon ami, lui dit le Père, recommandez-vous à la sainte Vierge; il lui donna un chapelet et le renvoya. Passant par la place et en pleurant de ce qu'il n'avait pas pu trouver un confesseur parmi tant de prêtres qu'il y avait dans ces deux communautés : comme il était sur la place, voyant plusieurs bourgeois qui s'entretenaient ensemble, il leur demanda si un d'entre eux aurait la bonté de le loger? Il y eut un boucher qui lui dit qu'il pouvait le suivre. L'ayant mené en sa maison, ce pauvre malheureux lui conta combien il était malheureux de s'être donné au démon, il croyait bien avoir le temps de se confesser et de quitter le péché et faire pénitence, mais que point de prêtre n'avait voulu le confesser. Le boucher trouva bien extraordinaire que ces prêtres eussent si peu de charité. Hélas! monsieur, je vois bien que c'est le bon Dieu qui l'a permis pour me punir du temps et des grâces que j'ai méprisés. Mon ami, lui dit le boucher, il faut bien avoir recours au bon Dieu. Hélas! monsieur, je suis perdu; c'est cette nuit qu'il doit me tuer et emporter mon âme. Le boucher, selon toute apparence, ne s'était pas couché pour savoir si cet homme avait perdu l'esprit ou si cela était bien vrai. En effet, sur minuit, il entendit un bruit effroyable, des cris

épouvantables comme deux personnes dont l'une étrangle l'autre. Comme le boucher courait, il vit que le démon traînait ce pauvre malheureux à la cour. Le boucher s'enfuit et se ferma dans sa maison; et le lendemain on trouva cet homme pendu comme la moitié d'un mouton à un clou de la boucherie. Le démon lui avait coupé un morceau de son manteau, dont il l'avait étranglé et pendu. Le Père Lejeune, qui rapporte cela dans un de ses sermons, dit qu'il le tient de celui qui l'a vu pendu.

Voyez-vous, M. F., que souvent, en remettant notre conversion, nous nous exposons à ne jamais nous convertir. N'est-ce pas que quand vous êtes malade, vous avez bien fait venir un prêtre pour vous confesser, même avec grande crainte de ne pas bien faire votre confession? n'avez-vous pas dit vous-même dans votre maladie que l'on est bien aveugle d'attendre à la mort pour aimer le bon Dieu, et que, s'il vous rend la santé, vous ferez bien mieux que vous n'avez fait, vous serez plus sage? Mon ami, ou bien vous, ma sœur, si le bon Dieu vous rend la santé... pauvre enfant! vous ne faites pas attention que votre repentir ne vient pas de Dieu, ni de la douleur de vos péchés; mais seulement de la crainte de l'enfer. Vous faites comme Antiochus, qui pleurait les châtiments que ses crimes lui attiraient; son cœur n'était pas changé. Eh bien! ma sœur, le bon Dieu vous a rendu la santé que vous lui aviez demandée avec tant d'ardeur, en lui promettant que vous feriez mieux. Dites-moi, après avoir recouvré la santé, en êtes-vous devenue plus sage? avez-vous moins offensé le bon Dieu? vous êtes-vous corrigée de quelque défaut? vous voit-on plus souvent fréquenter les sacrements? Voulez-vous que je vous dise ce que vous êtes? le voici : avant votre maladie vous vous confessiez encore de temps en temps;

depuis que le bon Dieu vous a rendu la santé, vous ne faites plus même vos pâques. Hélas! combien parmi ceux qui m'écoutent sont de ce nombre! Mais ne vous inquiétez pas, vous verrez qu'à la première maladie, le bon Dieu vous fera sortir de ce monde; pour vous parler plus clairement, vous serez jetés en enfer. Vous voyez bien qu'en restant dans le péché, quoique avec votre belle espérance que vous en sortirez un jour, vous vous moquez du bon Dieu.

Tenez, M. F., voyez comme vous avez bonne grâce de croire que le bon Dieu vous pardonnera quand vous voudrez lui demander pardon. Je vais vous citer un exemple comme peut-être jamais exemple n'a été plus conforme à notre sujet. Il est rapporté qu'il y avait un bourgeois qui était extrêmement bon. Il avait un domestique qui ne manquait presque point l'occasion de dire des injures à son maître; son plaisir était (de le faire) quand il y avait bien du monde. Il lui vola plusieurs choses assez considérables, il finit par débaucher une de ses demoiselles; après ce coup, il s'enfuit de la maison, crainte d'être pris par la justice. Au bout de quelque temps, il alla trouver un prêtre qu'il savait avoir un grand crédit auprès de ce monsieur. Le prêtre y va pour prier le bourgeois de vouloir bien pardonner les fautes de ce domestique. Ce gentilhomme eut tant de bonté, qu'il dit au prêtre : « Je ferai tout ce que vous voudrez; mais je veux qu'il fasse au moins quelque satisfaction, autrement ce serait donner main-levée à tous les scélérats. » Le prêtre plein de joie va trouver le valet et lui dit : « Votre maître a bien eu la charité de vous pardonner; mais il veut quelque petite satisfaction, comme rien n'est si juste. » Le domestique lui dit : « Quelle est donc la satisfaction que mon maître veut, et dans quel temps? »

Le prêtre lui dit : « Dans sa maison, et à présent, à ses genoux et la tête nue. » « Ah! mon maître veut bien tant d'honneur! pour moi je ne veux que lui demander pardon; il veut que ce soit dans sa maison, à genoux, la tête nue, et moi je veux le faire dans ma chambre et couché dans mon lit. Il le veut à présent, et moi je veux que ce ne soit que dans dix ans, lorsque je penserai et serai prêt à mourir. » Que pensez-vous, M. F., de ce valet, et qu'en dites-vous? Quel conseil auriez-vous donné à ce gentilhomme? Ne lui auriez-vous pas dit : Monsieur, votre valet est un misérable, il mérite d'être jeté dans un cachot, et de n'en être tiré que pour être conduit au gibet. Eh bien! M. F., d'après cet exemple, voyez-vous la manière dont vous vous conduisez avec le bon Dieu, n'est-ce pas le même langage que vous tenez au bon Dieu, quand vous dites que vous avez encore le temps, que rien ne presse, que vous n'êtes pas encore mort? Hélas! que de pauvres pécheurs qui sont aveuglés sur l'état de leur pauvre âme; qui espèrent de faire ce qu'ils ne pourront plus faire quand ils croiront de le faire!...

Mais, allons plus loin, et nous verrons que plus vous différez de sortir du péché, plus vous vous mettez dans l'impossibilité d'en sortir. N'est-il pas vrai qu'il y a quelque temps, la parole de Dieu vous touchait, vous faisait faire quelques réflexions, et que, plusieurs fois, vous aviez résolu de quitter le péché et de vous donner au bon Dieu? N'est-il pas vrai que la pensée du jugement de Dieu et de l'enfer vous a fait verser des larmes, et que, maintenant, tout cela ne vous touche plus, ne vous fait plus faire la moindre réflexion? Pourquoi cela, M. F.? Hélas! c'est que votre cœur est endurci et que le bon Dieu vous abandonne, de sorte que plus vous

restez dans le péché, plus le bon Dieu s'éloigne de vous, et plus vous devenez insensibles à votre perte. Ah! si du moins vous étiez morts à votre première maladie, au moins vous ne seriez pas si profond en enfer! — Mais, si je voulais revenir au bon Dieu à présent, le bon Dieu me recevrait bien encore? — Mon ami, pour cela, je ne vous en dis rien. Si vous n'avez pas encore mis le comble au nombre des péchés que le bon Dieu a résolu de vous pardonner; si vous n'avez pas encore achevé de mépriser les grâces que le bon Dieu vous avait destinées, vous le pouvez. Mais, si la mesure des péchés et des grâces est pleine, tout est perdu pour vous; vous aurez beau former toutes vos belles résolutions..... D'ailleurs vous devez le voir par cet exemple épouvantable que nous venons de rapporter.

Ah! mon Dieu, pouvons-nous bien penser à tout cela et ne pas faire tout ce que nous pouvons pour essayer si le bon Dieu voudra avoir pitié (de nous). — Mais, pensez-vous en vous-mêmes, il y aurait bien de quoi jeter au désespoir? — Ah! mon ami, je voudrais pouvoir vous conduire à deux doigts du désespoir, afin que, frappé de l'état affreux ou vous êtes, vous preniez au moins les moyens que le bon Dieu vous présente encore aujourd'hui pour en sortir. — Mais, me direz-vous, il y en a bien qui se sont convertis à l'heure de la mort : le bon Larron s'est bien converti en ce moment. — Le bon Larron, M. F., d'abord, il n'avait jamais connu le bon Dieu. Dès qu'il l'a connu, il s'est donné à lui, et encore est-il le seul que l'Écriture sainte nous fournit pour ne pas tout à fait nous désespérer dans ce moment. — Mais il y en a bien d'autres qui se sont convertis, quoiqu'ils aient vécu longtemps dans le péché. — Mon ami, prenez bien garde, je crois que vous vous trompez : il faut me dire

que plusieurs se sont repentis, mais convertis, c'est autre chose. Voilà précisément ce que vous ferez, et ce que vous avez déjà fait dans vos maladies : puisque vous avez fait venir un prêtre, parce que vous étiez fâché d'avoir le mal. Eh bien! avec votre repentir, vous êtes-vous converti pour cela? sans doute vous n'en êtes devenu que plus endurci. Hélas! M. F., tous ces repentirs ne signifient pas grand chose. Saül s'est bien repenti puisqu'il a pleuré ses péchés; cependant il est damné; Caïn s'est bien repenti, puisqu'il a poussé des cris affreux d'avoir tué son frère, néanmoins il est en enfer. Judas s'est bien repenti, puisqu'il alla rendre son argent et que sa douleur fut si grande qu'il alla se pendre. Si vous me demandez maintenant où tous ces repentirs les ont conduits? je vous dirai... en enfer. Je viendrai toujours à ma conclusion que si vous vivez dans le péché, et que vous y mouriez, vous serez damnés; mais j'espère que non : vous n'en viendrez pas là.

En troisième lieu, si nous venons plus loin, je vais vous montrer que vous n'avez rien qui puisse vous rassurer dans votre manière de vivre : au contraire, tout doit vous effrayer, comme vous allez le voir. 1° Vous savez que, de vous-mêmes, vous ne pouvez pas sortir du péché; vous êtes parfaitement convaincus qu'il faut que le bon Dieu vous aide de sa grâce, puisque saint Paul nous dit que nous ne sommes pas capables de former une bonne pensée sans la grâce du bon Dieu. 2° Vous savez bien que vous ne pouvez obtenir votre pardon que de Dieu même. Pensez bien, M. F., à ces deux réflexions, et vous verrez combien vous êtes aveugles, ou, pour vous parler plus franchement, que vous êtes perdus, si vous ne sortez pas promptement du

péché. Mais, dites-moi, est-ce en méprisant les grâces du bon Dieu que vous pouvez espérer avoir plus de force pour rompre vos mauvaises habitudes? N'est-ce pas tout le contraire? plus vous allez, plus vous méritez que le bon Dieu se retire de vous et vous abandonne. De là je conclus que, plus vous retardez de revenir à Dieu, plus vous vous mettez en danger de ne vous convertir jamais. Nous disons que nous ne pouvons obtenir notre pardon que de Dieu seul. Eh bien! dites-moi, est-ce en multipliant vos péchés que vous espérez que le bon Dieu vous pardonnera plus facilement? Allez, mon ami, vous êtes un aveugle, vous vivez dans le péché pour y périr et vous serez damné. Voilà, mon ami, où votre manière de prier et de vivre vous conduira : « vie de pécheur, mort de réprouvé. » Mais pour mieux vous le faire sentir, avançons-nous jusqu'à ce moment qui est le dernier de la vie.

II. D'abord, je sais bien que vous avez résolu de faire une bonne mort, de vous convertir et de quitter le péché. Allons, M. F., auprès d'un tel, d'un mourant, et nous y trouverons une personne étendue, qui toute sa vie a fait comme vous, a vécu dans le péché; mais toujours dans l'espérance qu'elle en sortira avant de mourir. Examinez-la bien, considérez bien son repentir, sa douleur, sa confession et sa mort. Ensuite, voyez ce que vous êtes : vous verrez ce que vous serez un jour. Ne sortons pas, M. F., d'auprès du lit de ce mourant, avant que son sort ne soit fixé pour jamais. Il s'est toujours promis, quoique vivant dans le péché et dans les plaisirs, qu'il ferait une bonne mort, et qu'il réparerait tout le mal qu'il avait fait pendant sa vie. Gravez bien cela dans votre cœur, afin que vous n'en

perdiez jamais le souvenir, et que vous ayez continuellement devant les yeux quel sera votre sort. D'abord, je vous dirai que, pendant toute sa vie, il a été retenu par des obstacles qu'il avait cru insurmontables. Le premier, qu'il pensait ne pouvoir pas quitter ses mauvaises habitudes; l'autre, qu'il n'avait pas assez de force ni de de grâce. Il comprenait très-bien, quoique dans le péché, combien il en coûte, combien il est difficile de faire une bonne confession et de réparer toute une vie qui n'a été qu'une chaîne de crimes et d'horreurs. Cependant le temps arrive et même il presse; il faut commencer à faire ce qu'il n'a jamais voulu faire, il faut descendre dans ce cœur qui n'est qu'un abîme d'horreurs, semblable au buisson hérissé d'épines si affreuses que l'on ne sait par où commencer et que l'on (finit) par le laisser comme il est. Mais la connaissance se perd de temps en temps; cependant il ne veut pas mourir dans cet état. Il veut se convertir : c'est-à-dire, quitter le péché avant de mourir. Je sais bien qu'il mourra; mais pour se convertir, je n'en crois rien : il faudrait faire maintenant ce qu'il aurait dû faire en santé. Dans l'impossibilité de le faire, les larmes dans les yeux, il fait les mêmes promesses qu'il a déjà faites toutes les fois qu'il s'est vu mourir; mais le bon Dieu ne va plus écouter ces mensonges et ces faussetés. Il faudrait pour ça détruire le péché, qui a poussé des racines si profondes qu'il n'a plus la force de l'arracher, il lui faudrait une grâce extraordinaire. Mais le bon Dieu, en punition du mépris qu'il a fait de toutes celles qu'il lui a accordées pendant sa vie, la lui refuse et lui tourne le dos pour ne plus le voir; il se bouche les oreilles pour ne pas se laisser attendrir par ses cris et ses sanglots. Hélas! il faut mourir et point de conversion, même de connaissance; le voilà qui chan-

cèle, il répond une chose pour l'autre. Le prêtre se plaint, qu'il fallait le venir chercher hier, qu'il n'a pas assez de connaissance, qu'il ne peut pas se confesser. Mon ami, vous vous trompez, il a toute la connaissance qu'il doit avoir avant de mourir; si vous étiez venu hier pour le confesser, le bon Dieu lui aurait ôté pareillement sa connaissance; il a resté dans le péché en méprisant le temps et les grâces que le bon Dieu lui avait donnés, et, selon la justice de Dieu, il doit mourir dans le péché. Prenez patience, vous ne tarderez pas de le voir entraîné en enfer par les démons à qui il a si bien obéi pendant sa vie; ne sortez pas vos regards de dessus lui, et vous allez lui voir vomir sa maudite âme en enfer. Mais avant ce terrible moment, considérons, M. F., les mouvements qu'il se donne, demandez-lui s'il veut bien se confesser, s'il est bien fâché d'avoir offensé le bon Dieu; il vous fera signe que oui; qu'il voudrait bien se confesser, mais qu'il ne le peut pas. Hélas! il faut mourir, et point de confession! et point de conversion, point de connaissance! Approchez-vous, mon ami, voyez-vous ce vieux pécheur endurci, qui a tout méprisé, qui s'est raillé de tout, qui croyait que quand il serait mort tout serait fini pour lui. Voyez-vous ce jeune libertin, il n'y a pas même quinze jours qu'il faisait retentir les cabarets de ses chansons les plus infâmes, remplissant les jeux et les cabarets. Voyez-vous cette jeune mondaine portée sur les ailes de la vanité, qui croyait ne jamais pouvoir s'arrêter, ni mourir. O mon Dieu! il faut mourir! Hélas! quel changement, il faut mourir et être damnée! Voyez-vous ces yeux qui étincellent, qui annoncent que la mort est à la porte; il voit tout le monde dans un mouvement extraordinaire, on le regarde en pleurant. Me connaissez-vous? lui dit-on. Il se contente d'ouvrir des yeux affreux,

qui jettent l'épouvante dans tous ceux qui l'environnent. On le regarde en tremblant, on baisse la tête : sortez de là, laissez-le mourir comme il a vécu. Non, je me trompe, venez, M. F., vous, qui depuis combien d'années, remettez votre confession à un autre temps. Voyez-vous ses lèvres froides et tremblantes qui ne peuvent plus se remuer, qui lui annoncent qu'il faut mourir et être damné. Mon ami, quittez un moment ce cabaret, venez et considérez ces joues pâles et livides, ces cheveux baignés des sueurs de la mort. Voyez-vous ses cheveux se lever sur sa tête. Hélas! il semble qu'il éprouve déjà les horreurs de la mort. Hélas! tout est fini pour lui, il faut mourir, et être damné. Venez, ma sœur, laissez pour un instant ce musicien et cette danse; venez, et vous verrez ce que vous serez un jour. Voyez-vous ces démons qui l'environnent, qui le jettent au désespoir? Voyez-vous ces convulsions affreuses? Non, non, M. F., tout est désespéré; il faut que cette âme sorte de ce corps. O mon Dieu! où va aller cette pauvre âme? Hélas! l'enfer seul est sa demeure. Non, non, M. F., un moment, il lui reste encore quatre minutes de vie pour lui montrer tout son malheur. La voilà qui approche de sa fin..., les assistants et le prêtre se mettent à genoux pour essayer si le bon Dieu voudra avoir pitié de cette pauvre âme : « Ame chrétienne, lui dit le prêtre, sortez de ce monde! » — Et où voulez-vous qu'elle aille, puisqu'elle n'a vécu que pour le monde, elle n'a pensé qu'au monde. D'ailleurs, à la manière dont elle a vécu, elle croyait n'en jamais sortir. Vous lui souhaitez le ciel, mon père, mais elle ne le connaît pas seulement. Vous vous trompez, mon ami, dites-lui plutôt : « Sortez de ce monde, âme criminelle, allez brûler, parce que vous n'avez travaillé pendant toute votre vie que pour cela. »

— « Ame chrétienne, lui dit le prêtre, allez prendre votre repos dans la céleste Jérusalem. » Eh quoi! mon ami, vous envoyez dans cette belle cité une âme toute couverte de péchés, dont le nombre est plus grand que celui des heures de sa vie; une âme, dont toute la vie n'a été qu'une chaîne d'impuretés, vous allez la placer avec les anges, avec Jésus-Christ qui est la pureté même. Oh! horreur! oh! abomination! en enfer, en enfer, puisque sa place y est marquée! « Mon Dieu, continue le prêtre, Créateur de toute chose, reconnaissez cette âme comme étant l'ouvrage de vos mains. » Eh quoi! mon père, vous osez présenter au bon Dieu, comme étant son ouvrage, une âme qui n'est qu'un monceau de crimes, une âme qui est toute pourrie; quittez, mon ami, de vous adresser au Ciel, tournez vos regards du côté des abîmes et écoutez les démons qu'il appelle à son secours; jetez leur cette maudite âme, puisqu'elle n'a travaillé que pour eux. « Mon Dieu, dira peut-être encore le prêtre, recevez cette âme qui vous aime comme son Créateur et son Sauveur. » Elle aime le bon Dieu! mon ami, où en sont les marques? où sont ses bonnes prières, ses bonnes confessions et ses bonnes communions? Disons encore mieux, où sont ses pâques? Taisez-vous, écoutez le démon qui crie qu'elle lui appartient, que depuis longtemps elle s'est donnée à lui. Ils ont changé; il lui a donné de l'argent, les moyens de se venger, il lui a procuré les occasions de satisfaire ses désirs infâmes; non, non, mon ami, ne lui parlez plus du ciel. D'ailleurs, elle n'en veut point, elle aime mieux aller brûler dans les abîmes étant toute couverte de crimes, que d'aller au ciel, en présence d'un Dieu si pur.

Maintenant arrêtons-nous un instant, M. F., avant que le démon ne se saisisse de ce réprouvé; il ne lui

reste de connaissance qu'autant qu'il lui en faut pour apercevoir les horreurs du passé, du présent et de l'avenir, qui sont autant de torrents de la fureur de Dieu qui lui tombent dessus pour achever son désespoir. Le bon Dieu permet qu'à ce malheureux qui a tout méprisé, les moyens qu'il lui offrait pour sauver son âme se présentent tous, à ce moment, dans son esprit; il voit qu'il avait besoin de tout ce que le bon Dieu lui a présenté et qui ne lui a servi de rien. Le bon Dieu permet que, dans ce moment, il se rappelle jusqu'à une seule bonne pensée qui lui aura été donnée pendant sa vie; il voit combien il a été aveugle de ne pas se sauver. O mon Dieu! quel désespoir en ce moment de voir qu'il pouvait si bien se sauver, et être damné! Hélas! le présent et l'avenir achèvent son désespoir! Il est très-persuadé qu'en moins de trois minutes il sera en enfer pour n'en sortir jamais... Le prêtre, voyant qu'il n'y a plus de remèdes pour la confession, lui présente un crucifix pour l'exciter à la douleur et à la confiance, en lui disant : « Mon cher ami, voilà votre Dieu qui est mort pour vous racheter, prenez confiance en sa grande miséricorde qui est infinie. » — Sortez de là, mon ami, ne voyez-vous pas que vous ne faites qu'augmenter son désespoir. Mais y pense-t-on bien?.. Un Dieu couronné d'épines, entre les mains d'une volage et mondaine, qui, toute sa vie n'a cherché qu'à se parer et à plaire au monde!.. Un Dieu dépouillé de tout, jusqu'à ses habits, entre les mains d'un avare!.. O mon Dieu! quelle horreur!.. Un Dieu couvert de plaies entre les mains d'un impudique!.. Un Dieu qui meurt pour ses ennemis entre les mains d'un vindicatif!.. ô mon Dieu! peut-on bien y penser sans mourir d'horreur! Oh! non, non, ne lui présentez plus ce Dieu cloué sur une croix, tout est

fini pour lui, sa réprobation est assurée. Hélas! il faut mourir et être damné, et avoir eu tant de moyens de se sauver! Mon Dieu, quelle rage pendant l'éternité pour ce chrétien!

Hélas! M. F., écoutez-le faire ses tristes adieux. Ce pauvre malheureux voit que ses parents et ses amis s'enfuient de lui et l'abandonnent, en disant en pleurant : « C'est fait, il est mort... » C'est en vain qu'il s'efforce de leur faire ses derniers adieux : Adieu, mon père et ma mère! adieu, mes pauvres enfants, adieu pour toujours!.. Mais, hélas! il n'a pas encore rendu le dernier soupir, qu'il se voit séparé de tout, et on ne l'écoute plus. Hélas! je meurs et je suis damné... Ah! soyez plus sages que moi!.. Oh! lui dit-on, vous deviez bien faire pendant votre vie. Oh! triste consolation. Mais ce ne sont pas ces adieux-là qui lui font le plus : il savait qu'un jour il quitterait tout cela; mais avant de tomber en enfer, il lève ses yeux mourants vers le ciel qu'il a perdu pour jamais : Adieu, beau ciel! adieu, belle demeure, que j'ai perdue pour bien peu de chose; adieu belle compagnie des anges; adieu, mon bon ange gardien, que le bon Dieu ne m'avait donné que pour m'aider à me sauver, et malgré vous, je me suis perdu! Adieu, Vierge sainte et tendre Mère, si j'avais voulu implorer votre secours vous auriez obtenu mon pardon! Adieu, Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui avez tant souffert pour me sauver, et je me suis perdu; vous qui m'avez fait naître dans une religion si consolante, si facile à observer! Adieu, mon pasteur, à qui j'ai fait tant de chagrin en vous méprisant, vous et tout ce que votre zèle vous inspirait pour me montrer qu'en vivant comme je vivais je ne pourrais pas me sauver, adieu pour toujours!.. Ah! du moins ceux qui sont encore sur la terre peuvent

éviter mon malheur; mais pour moi tout cela est fini, plus de Dieu, plus de ciel, plus de bonheur!... toujours je pleurerai, toujours je souffrirai, sans espérance de jamais finir!... O mon Dieu! que votre justice est terrible! Éternité que tu me fais répandre de larmes et pousser de cris..., moi qui ai toujours vécu dans l'espérance qu'un jour je sortirais du péché et je me convertirais; hélas! la mort m'a trompé, je n'ai pas eu le temps!..

Ah! mon frère, nous dit saint Jérôme, veux-tu reste dans le péché puisque tu crains d'y périr? Un jour, nous dit ce grand saint, étant appelé pour aller voir un pauvre mourant, le voyant tout égaré, je lui demande ce qui semblait tant l'effrayer. Hélas! mon père, je suis damné! Et, en disant ces mots, il rendit le dernier soupir. O terrible destinée que celle d'un pécheur qui a vécu dans le péché! Hélas! que le démon en a traîné en enfer avec l'espérance qu'un jour ils se convertiraient! Hélas! M. F., que devez-vous penser, vous qui m'écoutez, (qui ne faites) ni prière, ni confession, et qui ne pensez pas même à vous convertir? Mon Dieu, peut-on bien rester dans une position qui nous expose à chaque (instant) à tomber dans les abîmes!.. Mon Dieu, donnez-nous la foi, qui nous fera connaître la grandeur de notre malheur si nous nous perdons, et qui nous mettra dans l'impossibilité de rester dans le péché! C'est le bonheur que je vous souhaite.

DIMANCHE DE LA PASSION.

Sur la Contrition.

Væ mihi, quia peccavi nimis in vita mea.

Malheur à moi, parce que j'ai beaucoup péché pendant ma vie. (*Des Confes. de S. Augustin, liv.* II, *c.* 10.)

Tel était, M. F., le langage de saint Augustin, lorsqu'il repassait les années de sa vie, où il s'était plongé avec tant de fureur dans le vice infâme d'impureté. « Ah! malheur à moi, parce que j'ai beaucoup péché pendant les jours de ma vie. » Et chaque fois que cette pensée lui venait, il se sentait le cœur dévoré et déchiré par le regret. « O mon Dieu! s'écriait-il, une vie passée sans vous aimer! ô mon Dieu, que d'années perdues! Ah! Seigneur, daignez, je vous en conjure, ne plus vous rappeler mes fautes passées! » Ah! larmes précieuses, ah! regrets salutaires qui d'un grand pécheur en ont fait un si grand saint. Oh! qu'un cœur brisé de douleur a bientôt regagné l'amitié de son Dieu! Ah! plût à Dieu que chaque fois que nous nous remettons nos péchés devant les yeux, nous puissions dire avec autant de regret que saint Augustin : Ah! malheur à moi, parce que j'ai beaucoup péché pendant les années de

ma vie! Mon Dieu, faites-moi miséricorde! Oh! que nos larmes couleraient bientôt, et comme notre vie ne semblerait bientôt plus la même! Oui, M. F., convenons, tous, tant que nous sommes, avec autant de douleur que de sincérité, que nous sommes des criminels dignes de porter toute (la colère) d'un Dieu justement irrité par nos péchés, qui peut-être sont plus multipliés que les cheveux de notre tête. Mais, bénissons à jamais la miséricorde de Dieu qui nous ouvre dans ses trésors une ressource à nos malheurs! Oui, M. F., quelque grands que soient nos péchés, quelque déréglée qu'ait été notre conduite, nous sommes sûrs de notre pardon, si à l'exemple de l'enfant prodigue, nous allons nous jeter avec un cœur (brisé) de douleur aux pieds du meilleur de tous les pères. Quel est mon dessein, M. F.? Le voici : c'est de vous montrer que pour obtenir le pardon de nos péchés, il faut que notre regret renferme quatre qualités : 1° il faut que le pécheur haïsse et déteste sincèrement ses péchés par la contrition; 2° qu'il (ait) conçu un ferme propos de n'y plus retomber; 3° qu'il en fasse une humble déclaration au ministre du Seigneur; et 4° qu'il répare, autant qu'il le peut, l'injure faite à Dieu et le tort au prochain.

I. Pour vous faire comprendre ce que c'est que la contrition, c'est-à-dire la douleur que nous devons avoir de nos péchés, il faudrait pouvoir vous faire connaître, d'un côté, l'horreur que Dieu en a eu lui-même, les tourments qu'il a endurés pour nous en obtenir le pardon auprès de son Père; et de l'autre, les biens que nous perdons en péchant et les maux que nous nous attirons pour l'autre vie, et cela, il ne sera jamais donné à l'homme de le comprendre. Où vais-je vous conduire,

M. F., pour vous le faire connaître? Serait-ce au fond des déserts, où tant de grands saints ont passé vingt, trente, quarante, cinquante et même quatre-vingts ans à pleurer des fautes, qui selon le monde ne sont pas des fautes? Ah! non, non, votre cœur ne serait pas encore touché. Serait-ce à la porte de l'enfer pour y entendre les cris, les hurlements et les grincements de dents, occasionnés par le seul regret de leur péché? Ah! douleur amère, mais douleur et regrets infructueux et inutiles! Ah! non, non, M. F., ce n'est pas encore là où vous apprendrez à pleurer vos péchés avec la douleur et le regret que vous devez en avoir! Ah! c'est au pied de cette croix encore teinte du sang précieux d'un Dieu qui ne l'a (répandu) que pour effacer nos péchés. Ah! s'il m'était permis de vous conduire dans ce jardin de douleurs où un Dieu égal à son Père pleure nos péchés, non avec des larmes ordinaires, mais avec tout son sang qui ruisselle par tous les pores de son corps, et où sa douleur fut si violente qu'elle le jette dans une agonie qui semble lui ôter la vie tant elle lui déchire le cœur. Ah! si je pouvais vous mener à sa suite, (le montrer) chargé de sa croix dans les rues de Jérusalem : autant de pas, autant de chutes et autant de fois relevé à coups de pieds. Ah! si je pouvais vous faire approcher de ce Calvaire où un Dieu meurt en pleurant nos péchés! Ah! dirons-nous encore : il faudrait que Dieu nous donnât cet amour ardent dont il avait embrasé le cœur du grand Bernard auquel la seule vue de la croix faisait verser des larmes avec tant d'abondance! Ah! belle et précieuse contrition, que celui qui te possède est heureux!

Mais à qui vais-je en parler, qui est celui qui la renferme dans son cœur? Hélas! je n'en sais rien. Serait-

ce à ce pécheur endurci qui peut-être depuis vingt ans, trente ans a abandonné son Dieu et son âme. Ah! non, non, ce serait faire la même fonction que celui qui voudrait attendrir un rocher en y jetant de l'eau dessus, tandis qu'il ne ferait que l'endurcir davantage. Serait-ce à ce chrétien qui a méprisé missions, retraites et jubilé et toutes les instructions de ses pasteurs? Ah! non, non, ce serait vouloir réchauffer de l'eau en y mettant de la glace. Serait-ce à ces personnes qui se contentent de faire leurs pâques, en continuant leur même genre de vie, qui tous les ans ont les mêmes péchés à raconter? Ah! non, non, ce sont des victimes que la colère de Dieu engraisse pour servir d'aliments aux flammes éternelles. Ah! disons mieux, ils sont semblables à des criminels qui ont les yeux bandés et qui, en attendant d'être exécutés, se livrent à tout ce que leur cœur gâté peut désirer. Serait-ce encore à ces chrétiens qui se confessent toutes les trois semaines ou un mois, qui chaque jour retombent? Ah! non, non, ce sont des aveugles qui ne savent ni ce qu'ils font ni ce qu'ils doivent faire. A qui pourrais-je donc adresser la parole? hélas! je n'en sais rien... O mon Dieu! où faut-il aller pour la trouver, à qui faut-il la demander? Ah! Seigneur, je sais d'où elle (vient) et qui la donne; elle vient du ciel, et c'est vous qui la donnez. O mon Dieu! donnez-nous, s'il vous plaît, cette contrition qui déchire et dévore nos cœurs. Ah! cette belle contrition qui désarme la justice de Dieu, qui change notre éternité malheureuse en une éternité bienheureuse! Ah! Seigneur, ne nous refusez pas cette contrition qui renverse tous les projets et les artifices du démon; cette contrition qui nous rend si promptement l'amitié de Dieu! Ah! belle vertu, que tu es nécessaire, mais que

tu es rare! Cependant, sans elle, point de pardon, sans elle, point de ciel; disons plus, sans elle, tout est perdu pour nous, pénitences, charité et aumônes et tout ce que nous pouvons faire.

Mais pensez-vous en vous-mêmes, qu'*est-ce* que cela veut dire, ce mot de contrition, et par quelle marque peut-on connaître si on l'a? — Mon ami, désirez-vous le savoir, le voici. Écoutez-moi un moment : vous allez voir si vous l'avez oui ou non, et ensuite le moyen de l'avoir. Entrons dans un détail bien simple : Si vous me demandez : Qu'est-ce que la contrition? Je vous dirai que c'est une douleur de l'âme et une détestation des péchés que l'on a commis avec une ferme résolution de ne plus y tomber. Oui, M. F., cette disposition est celle qui est le plus nécessaire de toutes celles que Dieu demande pour pardonner le pécheur; non-seulement elle est nécessaire, mais j'ajoute encore que rien ne peut nous en dispenser. Une maladie qui nous ôte l'usage de la parole peut nous dispenser de la confession, une mort prompte peut nous dispenser de la satisfaction, du moins pour cette vie; mais il n'en est pas de même de la contrition; sans elle il est impossible, et tout à fait impossible d'avoir le pardon de ses péchés. Oui, M. F., nous pouvons dire en gémissant que c'est ce défaut de contrition qui est cause d'un nombre infini de confessions et de communions sacriléges; mais ce qu'il y a encore de plus déplorable, c'est que l'on ne s'en aperçoit presque jamais, et que l'on vit et meurt dans ce malheureux état. Oui, M. F., rien de plus facile à comprendre. Si nous avons eu le malheur de cacher un péché dans nos confessions, ce crime est continuellement devant les yeux comme un monstre qui semble nous dévorer, ce qui fait qu'il est bien rare, si nous ne nous en déchargeons pas

une fois ou l'autre. Mais pour la contrition, il n'en est plus de même; nous nous confessons, notre cœur n'est pour rien dans l'accusation que nous faisons de nos péchés, nous recevons l'absolution, nous nous (approchons) de la table sainte avec un cœur aussi froid, aussi insensible, aussi indifférent que si nous venions de faire le récit d'une histoire; nous allons de jour en jour, d'année en année, enfin nous arrivons à la mort où nous croyons avoir fait quelque bien; nous ne trouvons et ne voyons que des crimes et des sacriléges que nos confessions ont enfantés. O mon Dieu! que de confessions mauvaises par défaut de contrition! O mon Dieu! que de chrétiens qui ne vont trouver à l'heure de la mort que des confessions indignes. Mais, sans aller plus loin, crainte de vous troubler; je dis vous troubler. Ah! c'est bien à présent qu'il faudrait vous conduire à deux doigts du désespoir, afin que, frappés de votre état, vous puissiez le réparer, sans attendre le moment où vous le connaîtrez sans pouvoir le réparer. Mais venons, M. F., à l'explication, et vous allez voir si, chaque fois que vous vous êtes confessés, vous avez eu la douleur nécessaire, et absolument nécessaire pour avoir l'espérance que vos péchés soient pardonnés.

Je dis 1° la contrition est une douleur de l'âme. Il faut de toute nécessité que le pécheur pleure ses péchés ou dans ce monde ou dans l'autre. Dans ce monde, vous pouvez les effacer par le regret que vous en ressentez, mais non dans l'autre. O combien nous devrions être reconnaissants envers la bonté de Dieu, de ce que, au lieu de ces regrets éternels et de ces douleurs les plus déchirantes que nous méritons de souffrir dans l'autre vie, c'est-à-dire en enfer, Dieu se contente seulement que nos cœurs soient touchés d'une

véritable douleur, qui sera suivie d'une joie éternelle! O mon Dieu! que vous vous contentez de peu de chose!

1° Je dis que cette douleur doit avoir quatre qualités, si une seule manque, nous ne pouvons pas obtenir le pardon de nos péchés. Sa première qualité : elle doit être intérieure, c'est-à-dire dans le fond du cœur. Elle ne consiste donc pas dans les larmes, elles sont bonnes et utiles il est vrai; mais elles ne sont pas nécessaires. En effet, lorsque saint Paul et le bon larron se sont convertis, il n'est pas dit qu'ils ont pleuré et leur douleur a été sincère. Non, M. F., non, ce n'est pas sur les larmes que l'on doit compter : elles-mêmes sont souvent trompeuses, bien des personnes pleurent au tribunal de la pénitence et à la première occasion retombent. Mais la douleur que Dieu demande de nous, la voici. Écoutez ce que nous dit le prophète Joël : « Avez-vous eu le malheur de pécher? Ah! mes enfants, brisez et déchirez vos cœurs de regrets! » « Si vous avez perdu le Seigneur par vos péchés, nous dit Moïse, cherchez-le de tout votre cœur dans l'affliction et l'amertume de votre cœur. » Pourquoi, M. F., Dieu veut-il que notre cœur se repente? C'est que c'est notre cœur qui a péché : c'est de notre cœur, dit le Seigneur, que sont nés toutes ces mauvaises pensées, tous ces mauvais désirs; il faut donc absolument que si notre cœur a fait le mal, il se repente, sans quoi jamais Dieu ne nous pardonnera.

2° Je dis qu'il faut que la douleur que nous devons ressentir de nos péchés soit surnaturelle, c'est-à-dire que ce soit l'Esprit-Saint qui l'excite en nous, et non des causes naturelles. Je distingue : être affligé d'avoir, commis tel ou tel péché, parce qu'il nous exclut du paradis et qu'il mérite l'enfer; ces motifs sont surnaturels, c'est l'Esprit-Saint qui en est l'auteur; cela

peut nous conduire à une véritable contrition. Mais s'affliger à cause de (la) honte que le péché entraîne nécessairement avec lui, ainsi que des maux qu'ils nous attirent, comme la honte d'une jeune personne qui a perdu sa réputation, ou d'une autre personne qui a été prise à voler son voisin; tout cela n'est qu'une douleur purement naturelle qui ne mérite point notre pardon. De là il est facile de concevoir que la douleur de nos péchés, que le repentir de nos péchés peuvent venir ou de l'amour que nous avons pour Dieu ou de la crainte des châtiments. Celui qui dans son repentir ne considère que Dieu a une contrition parfaite, disposition si éminente qu'elle purifie le pécheur par elle-même avant d'avoir reçu la grâce de l'absolution, pourvu qu'il soit dans la disposition de la recevoir s'il le peut. Mais, pour celui qui n'a (le) repentir de ses péchés qu'à cause des châtiments que ses péchés lui attirent, il n'a qu'une contrition imparfaite qui ne le justifie point, mais elle le dispose seulement à recevoir sa justification dans le sacrement de Pénitence (1).

Troisième condition de la contrition : elle doit être souveraine, c'est-à-dire la plus grande de toutes les douleurs, plus grande, dis-je, que celle que nous éprouvons en perdant nos parents et notre santé, et généralement tout ce que nous avons de plus cher au monde. Si après avoir péché vous n'êtes pas dans ce regret, tremblez pour vos confessions. Hélas! combien de fois, pour la perte d'un objet de neuf ou dix sous, l'on pleure, on se tourmente combien de jours, jusqu'à ne pouvoir manger, hélas! et pour des péchés et souvent des péchés mortels, l'on ne versera ni une larme, ni l'on ne poussera un soupir. O mon Dieu que l'homme connaît peu

(1) Voir note R à la fin du volume.

ce qu'il fait en péchant! — Mais pourquoi est-ce, me direz-vous, que notre douleur doit être si grande? — Mon ami, en voici la raison : Elle doit être proportionnée à la grandeur de la perte que nous faisons et au malheur où le péché nous jette. D'après cela, jugez quelle doit être notre douleur, puisque le péché nous fait (perdre) le ciel avec toutes ses douceurs. Ah! que dis-je? il nous fait perdre notre Dieu avec toutes ses amitiés et nous précipite en enfer qui est le plus grand de tous les malheurs. — Mais, pensez-vous, comment peut-on donc reconnaître si cette véritable contrition (est) en nous? Rien de plus facile. Si vous l'avez véritable, vous n'agirez, vous ne penserez plus de même, elle vous aura totalement (changé) dans votre manière de vivre : vous haïrez ce que vous avez aimé, et vous aimerez ce que vous avez fui et méprisé; c'est-à-dire, que vous vous êtes confessés d'avoir eu de l'orgueil dans vos actions et dans vos paroles, il faut maintenant que vous fassiez paraître en vous une bonté, une charité pour tout le monde. Il ne faut pas que ce soit vous qui jugiez que vous avez fait une bonne confession, parce que vous pourriez bien vous tromper; mais il faut que les personnes qui vous ont vu et entendu avant votre confession, puissent dire : Il n'est plus de même; un grand changement s'est opéré en lui. Hélas! mon Dieu! où sont ces confessions qui opèrent ce grand bien? oh! qu'elles sont rares; mais aussi que celles qui sont faites avec toutes les dispositions que Dieu (demande) le sont aussi!

Avouons, M. F., à notre confusion, que si nous paraissons si peu touchés, cela ne peut venir que de notre peu de foi et de notre peu d'amour que nous avons pour Dieu. Ah! si nous avions le bonheur de comprendre combien Dieu est bon et combien le péché est énorme,

et combien noire (est) notre ingratitude d'outrager un si bon Père, ah! sans doute que nous paraîtrions autrement affligés que nous ne le sommes pas. Mais, me direz-vous, je voudrais l'avoir, cette contrition lorsque je me confesse et je ne peux pas l'avoir. Mais, qu'est-ce que je vous ai dit en commençant? Ne vous ai-je pas dit qu'elle venait du ciel, que c'était à Dieu qu'il fallait la demander? Qu'ont fait les saints, mon ami, pour mériter ce bonheur, de pleurer leurs péchés? Ils l'ont demandée à Dieu par le jeûne, la prière, par toutes sortes de pénitences et de bonnes œuvres, car pour vos larmes, vous n'y devez nullement compter. Je vais vous le prouver : ouvrez les livres saints et vous en serez convaincu. Voyez Antiochus, combien il pleure, combien il demande miséricorde, cependant le Saint-Esprit nous dit qu'en pleurant, il descendit en enfer. Voyez Judas, il a conçu une si grande douleur de son péché, il le pleure avec tant d'abondance qu'il finit *pour* se pendre. Voyez Saül, il pousse des cris affreux d'avoir eu le malheur de mépriser le Seigneur, cependant il est en enfer. Voyez Caïn, les larmes qu'il verse d'avoir péché, cependant il brûle. Qui de nous, M. F., qui aurait vu couler toutes ses larmes et ses repentirs, n'eût cru que le bon Dieu les eût pardonnés; cependant aucun d'eux n'est pardonné; au lieu que dès que David eut dit : « J'ai péché; » de suite son péché lui fut remis. — Et pourquoi cela, me direz-vous? pourquoi cette différence, que les premiers ne sont pas pardonnés, tandis que David l'est? — Mon ami, le voici. C'est que les premiers ne se repentent et ne détestent leurs péchés qu'à cause des châtiments et de l'infamie que le péché entraîne nécessairement avec lui, et non par rapport à Dieu; au lieu que David pleura ses péchés, non à cause des châtiments que le Seigneur allait

lui faire subir, mais à la vue des outrages que ses péchés avaient (faits) à Dieu. Sa douleur fut si vive et si sincère que Dieu ne lui put refuser son pardon. Avez-vous demandé à Dieu la contrition avant de vous confesser? hélas! peut-être que jamais vous ne l'avez fait. Ah! tremblez pour vos (confessions); ah! que de sacriléges! O mon Dieu! que de chrétiens damnés!

4° Elle doit être universelle. Il est rapporté dans la vie des Saints, au sujet de la douleur universelle que nous devons avoir de nos péchés, que si nous ne les détestons pas tous, ils ne seront pas pardonnés ni les uns ni les autres. Il est rapporté que saint Sébastien étant à Rome et faisant les miracles les plus éclatants qui remplissaient d'admiration, le gouverneur Chromos qui, dans ce temps, était accablé d'infirmités, désira ardemment de le voir, pour lui demander la guérison de ses maux. Lorsque le saint fut devant lui : Il y a bien longtemps que je gémis, couvert de plaies, sans avoir pu trouver un homme dans le monde pour me délivrer; le bruit court que vous obtenez tout ce que vous voulez de votre Dieu; si vous voulez lui demander ma guérison, je vous promets que je me ferai chrétien. Eh bien! lui dit le saint, si vous êtes dans cette résolution, je vous promets de la part du Dieu que j'adore, qui est le Créateur du ciel et de la terre, que dès que vous aurez brisé toutes vos idoles, vous serez parfaitement guéri. Le gouverneur lui dit : Non-seulement je suis prêt à faire ce sacrifice, mais encore de plus grands s'il le faut. S'étant séparés l'un de l'autre, le gouverneur commence à briser ses idoles; la dernière qu'il prit pour la briser, lui parut si respectable qu'il n'eut pas le courage de la détruire; il se persuada que cette réserve ne lui empêcherait pas sa guérison. Mais ressentant sa douleur plus

violente que jamais, tout en fureur, il va trouver le saint en lui faisant les reproches les plus sanglants, qu'après avoir brisé ses idoles comme il lui avait commandé, que bien loin d'être guéri, il souffrait encore davantage. Mais, lui dit le saint, les avez-vous bien toutes brisées sans en réserver une seule? Hélas! fait le gouverneur en pleurant, il ne m'en reste qu'une petite qui depuis bien des années est conservée dans notre famille; ah! elle m'est trop chère pour la détruire! Eh bien! lui dit le saint, est-ce là ce que vous m'aviez promis? allez, brisez-la et vous serez guéri. Il la prend et la brise, et à l'instant même il fut guéri. Voilà, M. F., un exemple qui nous retrace la conduite d'un nombre presque infini qui se repentent de certains péchés et non de tous, et qui, semblables à ce gouverneur, bien loin de guérir les plaies que le péché a faites à leur pauvre âme, ils en font de plus profondes; et, tant qu'ils n'auront pas fait comme lui, brisé cette idole, c'est-à-dire rompu cette habitude de certains péchés, tant qu'ils n'auront pas quitté cette mauvaise compagnie, cet orgueil, ce désir de plaire, cet attachement aux biens de la terre, toutes leurs confessions ne feront qu'ajouter crimes sur crimes, sacriléges sur sacriléges. Ah! mon Dieu, quelle horreur et quelle abomination! Et dans cet état ils vivent tranquilles, tandis que le démon leur creuse une place en enfer.

Nous lisons dans l'histoire un exemple qui nous montre combien les saints regardaient cette douleur de nos péchés comme nécessaire pour obtenir leur pardon. Un officier du Pape étant tombé malade, le Saint-Père qui l'estimait beaucoup pour sa vertu et sa sainteté, lui envoya un de ses cardinaux pour lui témoigner la douleur que lui causait sa maladie et en même temps lui

appliquer les indulgences plénières. Hélas! dit le mourant au cardinal, dites bien au Saint-Père que je suis infiniment reconnaissant de la tendresse de son cœur pour moi, mais dites-lui bien aussi que je serais infiniment plus heureux s'il voulait demander à Dieu pour moi la contrition de mes péchés. Hélas! s'écrie-t-il, que me servira tout cela si mon cœur ne se brise et ne se déchire de douleur d'avoir offensé un Dieu si bon! Mon Dieu! s'écrie ce pauvre mourant, faites, s'il est possible, que le regret de mes péchés égale les outrages que je vous ai faits!...

Oh! M. F., que ces douleurs sont rares, cherchez : hélas! elles sont aussi rares que les bonnes confessions. Oui, M. F., un chrétien qui a péché et qui veut en obtenir le pardon doit être dans la disposition de souffrir toutes les cruautés les plus affreuses plutôt que de retomber dans les péchés qu'il vient de confesser. 1° Je vais vous le prouver par un exemple, et si, après nous être confessés, nous ne sommes dans ces dispositions, point de pardon... Nous lisons dans l'histoire du quatrième siècle, que Sapor, empereur des Perses, étant devenu le plus cruel ennemi des chrétiens, ordonna que tous les prêtres qui n'adoreraient pas le Soleil et qui ne le reconnaîtraient pas pour dieu seraient mis à mort. Le premier qu'il fit prendre ce fut l'archevêque de Séleucie qui était saint Siméon. Il commença à essayer s'il pourrait le séduire par toutes sortes de promesses. Ne pouvant rien gagner, dans l'espérance de l'effrayer, il étala devant lui tous les tourments que sa cruauté avait pu inventer pour faire souffrir les chrétiens, en lui disant que si son opiniâtreté lui faisait refuser ce qu'il commandait, il le ferait passer par de si affreux et de si rigoureux (tourments) qu'il le ferait bien obéir, et,

de plus, qu'il chasserait tous les prêtres et tous les chrétiens de son royaume. Mais le voyant aussi ferme qu'une roche au milieu des mers battues par les tempêtes, il le fit conduire en prison dans l'espérance que la pensée des tourments qui lui étaient préparés, lui ferait changer de sentiments. En chemin il rencontra un vieil eunuque qui était surintendant du palais impérial. Celui-ci, touché de compassion de voir un saint évêque traité si indignement, se prosterna devant lui pour lui témoigner le respect dont il était plein pour lui. Mais l'évêque, bien loin de paraître sensible au témoignage respectueux de cet eunuque, se tourna de l'autre côté pour lui reprocher le crime de son apostasie, parce que, autrefois, il avait été chrétien et catholique. Ce reproche auquel il ne s'attendait pas lui fut si sensible, lui pénétra si vivement le cœur, qu'à l'instant même, il ne fut plus maître ni de ses larmes, ni de ses sanglots. Le crime de son apostasie lui parut si affreux qu'il arracha les habits blancs dont il était revêtu et en prend de noirs, court comme un désespéré se jeter (à la porte du palais, et là) se livre à toutes les amertumes de la douleur la plus déchirante. Ah! malheureux, que vas-tu devenir? Hélas! quels châtiments (as-tu) à attendre de Jésus-Christ que tu (as) renoncé, si je suis si sensible au reproche d'un évêque qui n'est que le ministre de Celui que j'ai si honteusement trahi... Mais l'empereur ayant appris tout ce qui se passait, tout étonné d'un tel spectacle, lui demanda : « Quelle est donc la cause d'une telle douleur et de tant de larmes? » — Ah! plût à Dieu, s'écria-t-il, que toutes les disgrâces et tous les malheurs du monde me fussent tous *dessus*, plutôt que ce qui est la cause de ma douleur. Ah! je pleure de ce que je ne suis pas mort. Ah! pourrais-(je) encore

regarder le soleil que j'ai eu le malheur d'adorer, crainte de vous déplaire. — L'empereur, qui l'aimait à cause de sa fidélité, essaya s'il pourrait le gagner en lui promettant toutes sortes de biens et de faveurs. — Ah! non, non, s'écria-t-il; ah! trop heureux si je peux par ma mort réparer les outrages que j'ai faits à Dieu, (retrouver) le ciel que j'ai perdu. O mon Dieu et mon Sauveur, aurez-vous encore pitié de moi. Ah! si du moins, j'avais mille vies à donner pour vous témoigner mon regret et mon retour. — L'empereur qui lui entendait tenir (ce) langage mourait de rage, et désespérant de pouvoir (rien) gagner, le condamna à mourir dans les supplices. Écoutez-le allant au supplice : « Ah! Seigneur, quel bonheur de mourir pour vous; oui, mon Dieu, si j'ai eu le malheur de vous renoncer, du moins j'aurai le bonheur de donner ma vie pour vous. » Ah! douleur sincère, douleur puissante, qui avez si promptement regagné l'amitié de mon Dieu!...

Nous lisons dans la vie de sainte Marguerite, qu'elle eut une si grande douleur d'un péché qu'elle avait commis dans sa jeunesse, qu'elle le pleura toute sa vie : étant près de mourir, on lui demanda quel était le péché qu'elle avait commis qui lui avait fait verser tant de larmes. « Hélas! s'écria-t-elle en pleurant : comment ne pourrais-je pas pleurer? Ah! ou plutôt que ne suis-je morte avant ce péché! A l'âge de cinq ou six ans, j'eus le malheur de dire un mensonge à mon père. » Mais, lui dit-on, il n'y avait pas là tant de quoi pleurer. « Ah! peut-on bien me tenir un tel langage! vous n'avez donc jamais conçu ce que c'est que le péché, l'outrage qu'il fait à Dieu et les malheurs qu'il nous attire? » Hélas! M. F., qu'allons-nous devenir, si tant de saints ont fait retentir les rochers et les déserts de leurs gémissements, ont formé, pour ainsi

dire, des rivières de leurs larmes pour des péchés dont nous nous faisons un jeu, tandis que nous avons commis des péchés mortels, peut-être plus que nous n'avons de cheveux à la tête. Et pas une larme de douleur et de repentir! Ah! triste aveuglement où nos désordres nous ont conduits.

Nous lisons dans la vie des Pères du désert, qu'un voleur nommé Jonathas, poursuivi par la justice, courut se cacher auprès de la colonne de saint Siméon Stylite, espérant que le respect que l'on aurait pour le saint le garantirait de la mort. En effet, personne n'osa le toucher; le saint s'étant mis en prières pour demander à Dieu sa conversion; dans le moment même, il ressentit une douleur si vive de ses péchés, que pendant huit jours il ne fit que pleurer. Au bout des huit jours, il demanda à saint Siméon la permission de le quitter. Le saint lui dit : « Mon ami, vous allez retourner dans le monde, recommencer vos désordres. » — Ah! Dieu me préserve d'un tel malheur; mais je vous demande pour m'en aller au ciel; j'ai vu Jésus-Christ qui m'a dit que tous mes péchés m'étaient pardonnés par la grande douleur que j'en ai ressentie. — « Allez, mon fils, lui dit le saint; allez chanter dans le ciel les grandes miséricordes de Dieu pour vous. » Dans ce moment il tombe mort, et le saint rapporte lui-même qu'il vit Jésus-Christ qui conduisait son âme au ciel. O belle mort! ô mort précieuse de mourir de douleur d'avoir offensé Dieu! Ah! si du moins nous ne mourons pas de douleur comme ces grands pénitents, voulons-nous, M. F., exciter en nous une véritable contrition, imitons ce saint évêque mort dernièrement, qui chaque fois qu'il se présentait au tribunal de la pénitence pour avoir une vive douleur de ses péchés, faisait trois stations. La première en enfer,

la deuxième dans le ciel, la troisième sur le calvaire. D'abord il portait sa pensée dans ces lieux d'horreur et de tourments, il se figurait voir les damnés qui vomissaient des torrents de flammes par la bouche, qui hurlaient et se dévoraient les uns et les autres; cette pensée lui glaçait le sang dans les veines, il croyait ne plus pouvoir vivre à la vue d'un tel spectacle, surtout en considérant que ses péchés lui avaient mille fois mérité ces supplices. De là son esprit se transportait dans le ciel et faisait la revue de tous ces trônes de gloire où étaient assis les bienheureux, il se représentait les larmes qu'ils avaient répandues et les pénitences qu'ils avaient faites pendant leur vie pour des péchés si légers et que lui-même en avait tant commis et n'avait encore rien fait pour les expier, ce qui le plongeait dans une tristesse si profonde qu'il semblait que ses larmes ne pouvaient plus se tarir. Non content de tout cela, il dirigeait ses pas du côté du calvaire et là, à mesure que ses regards se rapprochaient de la croix où un Dieu était mort pour lui, les forces lui manquaient, il restait immobile, à la vue des souffrances que ses péchés avaient causées à son Dieu. On l'entendait à chaque instant répéter ces paroles avec des sanglots : « Mon Dieu, mon Dieu! puis-je encore vivre en considérant les horreurs que mes péchés vous ont causées? » Voilà, M. F., ce que nous pouvons appeler une véritable contrition, parce que nous voyons qu'il ne considère ses péchés que par rapport à Dieu.

II. — Nous avons dit qu'une véritable contrition doit renfermer un bon propos, c'est-à-dire une ferme résolution de ne plus pécher à l'avenir; il faut que notre volonté soit déterminée et que ce ne soit pas un faible

désir de se corriger; l'on n'obtiendra jamais le pardon de ses péchés si l'on n'y renonce pas de tout son cœur. Nous devons être dans le même sentiment que le saint Roi-Prophète : « Oui, mon Dieu, je vous ai promis d'être fidèle à observer vos commandements; j'y serai (fidèle) avec le secours de votre grâce. » Le Seigneur nous dit lui-même : « Que l'impie quitte la voie de ses iniquités et son péché lui sera remis. » Il n'y a donc de miséricorde à espérer que pour celui qui renonce à ses péchés de tout son cœur et pour jamais, parce que Dieu ne nous pardonne que d'autant que notre repentir est sincère et que nous faisons tous nos efforts pour ne plus y retomber. D'ailleurs ne serait-ce pas se moquer de Dieu que de lui demander pardon d'un péché que l'on voudrait encore commettre.

Mais, me direz-vous, comment (peut-)on donc connaître et distinguer un ferme propos d'avec un désir faible et insuffisant? si vous désirez le savoir, M. F., écoutez-moi un instant, je vais vous le montrer, cela se peut connaître de trois manières : 1° c'est le changement de vie; 2° c'est la fuite des occasions prochaines du péché, et 3° c'est de travailler de tout son pouvoir à se corriger et à détruire ses mauvaises habitudes.

Je dis d'abord que la première marque d'un bon propos, c'est le changement de vie; c'est celui-ci qui nous le montre le plus sûrement et qui est le moins sujet à nous tromper. Venons-en à l'explication : une mère de famille s'accusera de s'être souvent emportée contre ses enfants ou son mari; après sa confession, allez la visiter dans l'intérieur de son ménage : il n'est plus question ni d'emportement, ni de malédictions; au contraire, vous voyez en elle cette douceur, cette bonté, cette prévenance même pour ses inférieurs; les croix, les chagrins et les

pertes ne lui font point perdre la paix de l'âme. Savez-vous pourquoi cela, M. F.? le voici : c'est que son retour à Dieu a été sincère, que sa contrition a été parfaite et par conséquent elle a véritablement reçu le pardon de (ses) péchés; enfin, que la grâce a pris de profondes racines dans son cœur, et qu'elle y porte des fruits en abondance. Une jeune fille viendra s'accuser d'avoir suivi les plaisirs du monde, les danses, les veillées et autres mauvaises compagnies. Après sa confession, si elle est bien faite, allez la demander dans cette veillée, ou bien allez la chercher dans cette partie de plaisir, que vous dira-t-on? « Voilà quelque temps nous ne la voyons plus; je crois que si vous voulez la trouver, il faut aller ou à l'église, ou chez ses parents. » En effet, si vous voulez aller chez ses parents, vous la trouverez, et à quoi s'occupe-t-elle? est-ce à parler de la vanité comme autrefois ou à se contempler devant une glace de miroir, ou bien à folâtrer avec des jeunes gens? Ah! non, M. F., ce n'est plus ici son ouvrage, elle a foulé aux pieds tout cela; vous la verrez faire une lecture de piété, soulager sa mère dans l'ouvrage de son ménage, instruire ses frères et ses sœurs, vous la verrez obéissante et prévenante envers ses parents; elle aimera leur compagnie. Si vous ne la trouvez pas chez elle, allez à l'église, vous la verrez qui témoigne à Dieu sa reconnaissance d'avoir opéré en elle un si grand changement : vous voyez en elle cette modestie, cette retenue, cette prévenance pour tout le monde, aussi bien pour les pauvres que pour les riches; la modestie sera peinte sur son front, sa seule présence vous porte à Dieu. Pourquoi est-ce, M. F., me direz-vous, que tant de biens sont en elle? Pourquoi, M. F., c'est que sa douleur a été sincère et qu'elle a véritablement reçu le pardon de ses péchés.

Une autre fois ce sera un jeune homme qui va s'accuser d'avoir été dans les cabarets et dans les jeux; maintenant qu'il a promis à Dieu de tout quitter ce qui pourrait lui déplaire, autant il aimait les cabarets et les jeux, autant maintenant il les fuit. Avant sa confession son cœur ne s'occupait que des choses terrestres, mauvaises; à présent ses pensées ne sont que pour Dieu, et le mépris des choses du monde. Tout son plaisir est de s'entretenir avec son Dieu et de penser aux moyens de sauver son âme. Voilà, M. F., les marques d'une véritable et sincère contrition; si après vos confessions (vous êtes ainsi), vous pourrez espérer que vos confessions ont été bonnes et que vos péchés vous sont pardonnés. Mais si vous faites tout le contraire de ce que je viens de dire; si quelques jours après ses confessions l'on voit cette fille qui avait promis à Dieu de quitter le monde et ses plaisirs pour ne penser qu'à lui plaire, si je la vois, dis-je, comme auparavant dans ces assemblées mondaines; si je vois cette mère aussi emportée et aussi négligente envers ses enfants et ses domestiques, aussi querelleuse avec ses voisins qu'avant sa confession; si je retrouve ce jeune homme de nouveau dans les jeux et les cabarets, ô horreur! ô abomination! ô monstre d'ingratitude que tu fais! O grand Dieu! dans quel état est cette pauvre âme! ô horreur! ô sacrilége! les tourments de l'enfer seront-ils assez longs et assez rigoureux pour punir un tel attentat.

2° Nous disons que la deuxième marque d'une véritable contrition est la fuite des occasions prochaines du péché. Il y en a de deux sortes : les unes nous y portent par elles-mêmes, comme sont les mauvais livres, les comédies, les bals, les danses, les peintures, les tableaux et chansons déshonnêtes et la fréquentation des

personnes de sexes différents; les autres ne sont une occasion de péché que par les mauvaises dispositions de ceux qui y sont : comme les cabaretiers, les marchands qui trompent ou qui vendent les dimanches; une personne en place qui ne remplit pas ses devoirs soit par respect humain, soit par ignorance. Que doit faire une personne qui se trouve dans une de ces positions? le voici : elle doit tout quitter quoi qu'il en coûte, sans quoi point (de salut). Jésus-Christ nous dit que si notre œil ou notre main nous (scandalise), nous devons les arracher et les jeter loin de nous, parce que, nous dit-il, il vaut beaucoup mieux aller au ciel avec un bras et un œil de moins que d'être jeté en enfer avec tout son corps; c'est-à-dire, quoi qu'il nous en coûte, quelque perte que nous fassions, nous ne devons pas laisser que de les quitter; sans quoi, point, point de pardon.

3° Nous disons que la troisième marque d'un bon propos, c'est de travailler de tout son pouvoir à détruire ses mauvaises habitudes. L'on appelle habitude, la facilité que l'on a de retomber dans ses anciens péchés. Il faut 1° veiller soigneusement sur soi-même, faire souvent des actions qui soient contraires : comme si nous sommes sujets à l'orgueil, il faut s'appliquer à pratiquer l'humilité, être content d'être méprisé, ne jamais chercher l'estime du monde, soit dans ses paroles, soit dans ses actions; toujours croire que ce que nous faisons est mal fait; si nous faisons bien, nous représenter que nous étions indignes que Dieu se servît de nous, ne nous regardant dans le monde que comme une personne qui ne fait que mépriser Dieu pendant sa vie, et que nous méritons bien plus que ce que l'on peut dire de nous, en mal. Sommes-nous sujets à la colère? il faut pratiquer la douceur, soit dans ses paroles, soit dans la manière de nous

comporter envers notre prochain. Si nous sommes sujets à la sensualité, il faut nous mortifier soit dans le boire, soit dans le manger, dans nos paroles, dans nos regards, nous imposer quelques pénitences toutes les fois que nous retombons. Et si vous ne prenez pas ces précautions, toutes les fois que (vous) *recommettrez* les mêmes péchés, vous pourrez conclure que toutes vos confessions ne valent rien et que vous n'avez fait que des sacriléges, crime si horrible, qu'il serait impossible de pouvoir vivre, si vous en connaissiez toute l'*horribilité*, la noirceur et les atrocités...

Voici la conduite que nous devons tenir, en faisant comme l'enfant prodigue, qui, frappé de l'état où ses désordres l'avaient plongé, fut prêt à tout ce que son père exigeait de lui pour avoir le bonheur de se réconcilier avec lui. D'abord il quitta sur-le-champ le pays où il avait éprouvé tant de maux, ainsi que les personnes qui avaient été pour lui une occasion de péché; il ne daigna pas même les regarder, bien (convaincu) qu'il n'aurait le bonheur de se réconcilier avec son père qu'autant qu'il s'éloignerait d'elles : de sorte qu'après son péché, pour montrer à son père que son retour était sincère, il ne chercha qu'à lui plaire en faisant tout le contraire de ce qu'il avait (fait) jusqu'à présent. Voilà le modèle sur lequel nous devons former notre contrition : la connaissance que nous devons avoir de nos péchés, la douleur que nous devons en avoir doivent nous mettre dans la disposition de tout sacrifier pour ne plus retomber dans nos péchés. Oh! qu'elles sont rares ces contritions! Hélas! où sont ceux qui sont prêts à perdre la vie même, plutôt que de *recommettre* les péchés dont ils se sont déjà confessés? ah! je n'en sais rien! Hélas! combien au contraire, nous dit saint

Jean Chrysostôme, qui ne font que des confessions de théâtre, qui cessent de pécher quelques instants sans quitter entièrement le péché; qui sont, nous dit-il, semblables à ces comédiens qui représentant des combats sanglants et opiniâtres, et semblent se percer de coups mortels; l'on en voit un qui est terrassé, étendu, perdant son sang : il semblerait véritablement qu'il a perdu la vie, mais attendez que la toile soit baissée, vous le verrez se relever plein de force et de santé, il sera tel qu'il était avant la représentation de la pièce. Voilà précisément, nous dit-il, l'état où se trouve la plupart des personnes qui se présentent au tribunal de la pénitence. A les voir soupirer et gémir sur les péchés dont elles s'accusent, vous diriez que vraiment elles ne sont plus les mêmes, qu'elles se comporteront d'une manière tout autre qu'elles ne l'ont fait jusqu'à présent. Mais, hélas! attendez, je ne dis pas cinq jours, mais un ou deux jours, vous les retrouverez les mêmes qu'avant leur confession : mêmes emportements, même vengeance, même gourmandise, même négligence dans leurs devoirs de religion. Hélas! que de confessions et de mauvaises confessions.

Ah! mes enfants, nous dit saint Bernard, voulez-vous avoir une véritable contrition de vos péchés? tournez-vous du côté de cette croix où votre Dieu a été cloué par amour pour vous; ah! bientôt vous verrez couler vos larmes et votre cœur se brisera. En effet, M. F., (ce) qui fit tant verser de larmes à sainte Magdeleine lorsqu'elle fut dans son désert, nous dit le grand Salvien...., ce ne fut autre chose que la vue de la croix. Nous lisons dans sa vie, qu'après l'Ascension de Jésus-Christ, s'étant retirée dans une solitude, elle demanda à Dieu le bonheur de pleurer toute sa vie les fautes

de sa jeunesse. Après sa prière, saint Michel archange lui apparut auprès de sa solitude, planta une croix à la porte, elle se jeta au pied comme elle avait fait sur le calvaire, elle pleura toute sa vie avec tant d'abondance, que ses deux yeux étaient semblables à deux fontaines. Le grand Ludolphe rapporte qu'un solitaire demandait un jour à Dieu ce qui pourrait être le plus capable d'attendrir son cœur pour pleurer ses péchés. Dans ce moment Dieu lui apparut tel qu'il était sur l'arbre de la croix, tout couvert de plaies, tout tremblant, chargé d'une pesante croix, en lui disant : « Regarde-moi, ton cœur fût-il plus dur que les rochers des déserts, il se brisera et ne pourra plus vivre à la vue des douleurs que les péchés du genre humain m'ont causées. » Cette apparition le toucha tellement que jusqu'à sa mort, sa vie ne fut qu'une vie de larmes et de sanglots. Tantôt il s'adressait aux anges et aux saints, (les priant) de venir pleurer avec lui sur les tourments que les péchés avaient causés à un Dieu si bon. Nous lisons dans l'histoire de saint Dominique, qu'un religieux demandant à Dieu la grâce de pleurer ses péchés, Jésus-Christ lui apparut avec ses cinq plaies ouvertes, le sang coulait en abondance. Notre Seigneur après l'avoir embrassé, lui dit d'approcher sa bouche de l'ouverture de ses plaies; il en ressentit tant de bonheur, qu'il ne pouvait comprendre que ses yeux pussent tant verser de larmes. Oh! qu'ils étaient heureux, M. F., ces grands pénitents, de trouver tant de larmes pour pleurer leurs péchés, crainte d'aller les pleurer dans l'autre vie! Oh! quelle différence entre eux et les chrétiens de nos jours qui ont commis tant de péchés! Et point de regrets ou de larmes!... Hélas! qu'allons-nous devenir? quel sera notre demeure? oh! que de chrétiens

perdus parce qu'il faut, ou pleurer ses péchés dans ce monde ou aller les pleurer dans les abîmes. O mon Dieu! donnez-nous cette douleur et ce regret qui regagnent votre amitié! Que devons-nous conclure de ce que nous venons de dire, M. F.? le voici : c'est de demander sans cesse à Dieu cette horreur du péché, de fuir les occasions du péché et de ne jamais perdre de vue que les damnés ne brûlent et ne pleurent dans les enfers que parce qu'ils ne se sont pas repentis de leurs péchés dans ce monde et qu'ils n'ont pas voulu les quitter. Non, quelque grands que soient les sacrifices que nous ayons à faire, ils ne doivent pas être capables de nous retenir; il faut absolument combattre, souffrir et gémir dans ce monde, si nous voulons avoir l'honneur d'aller chanter les louanges de Dieu pendant l'éternité, c'est le bonheur que.....

JEUDI SAINT.

Caro mea vere est cibus.
Ma chair est vraiment une nourriture. (*S. Jean*, VI, 56.)

POUVONS-NOUS, M. F., dans toute notre sainte religion, trouver un moment plus précieux, une circonstance plus heureuse, que celle de l'instant où Jésus-Christ institua le Sacrement adorable des autels? Non, M. F., non, parce que cette circonstance nous rappelle l'amour immense d'un Dieu pour ses créatures. Il est vrai que dans tout ce que Dieu a fait, ses perfections se manifestent à l'infini. En créant le monde il fait éclater la grandeur de sa puissance. En gouvernant ce vaste univers, il nous prouve une sagesse incompréhensible, et même nous pouvons dire avec le treizième psaume : « Oui, mon Dieu, vous êtes infiniment grand dans les plus petites choses, et dans la création des plus vils insectes. » Mais, dans l'institution de ce grand Sacrement d'amour, ce n'est pas seulement sa puissance et sa sagesse, mais l'amour immense de son cœur pour nous. Sachant très-bien que son temps était proche pour retourner à son Père, il ne put se résoudre de nous laisser seuls sur la terre, à travers tant d'ennemis, qui tous ne cherchaient que notre perte. Oui,

avant que Jésus-Christ instituât ce Sacrement d'amour, il savait très-bien à combien de mépris, de profanations, il allait s'exposer; mais tout cela n'est pas capable de l'arrêter; il veut que nous ayons le bonheur de le trouver toutes les fois que nous voudrons le chercher, et, par ce grand Sacrement, il s'engage à rester au milieu de nous, et le jour et la nuit; et dans Lui nous trouverons un Dieu Sauveur, qui, chaque jour, s'offrira pour nous à la justice de son Père. O nation heureuse! qui l'a jamais compris? Pour nous inspirer un respect et un grand amour envers Jésus-Christ dans le sacrement adorable de l'Eucharistie, je vous montrerai combien Jésus-Christ nous a aimés dans l'institution de ce sacrement. O quel bonheur, M. F., une créature recevoir son Dieu! s'en nourrir! et s'en engraisser! O amour infini, immense et incompréhensible!... Un chrétien, peut-il bien y penser, et ne pas mourir d'amour et de frayeur à la vue de son indignité!...

I. Il est vrai que dans tous les sacrements que Jésus-Christ a institués, il nous montre une miséricorde infinie. Dans le sacrement de Baptême, il nous arrache d'entre les mains de Lucifer et nous rend les enfants de Dieu son Père; il nous ouvre le Ciel qui nous était fermé; il nous rend participants de tous les trésors de son Église, et, si nous sommes fidèles à nos engagements, un bonheur éternel nous est assuré. Dans le sacrement de Pénitence, il nous montre et nous fait part de sa miséricorde jusqu'à l'infini; puisqu'il nous arrache de l'enfer, où nos péchés de malice nous avaient entraînés, et, de nouveau, nous applique les mérites infinis de sa mort et de sa passion. Dans le sacrement de Confirmation, il nous donne un esprit de lumière pour nous con-

duire dans le chemin de la vertu, qui nous fait connaître le bien que nous devons faire, et le mal que nous devons éviter; de plus, il nous donne un esprit de force pour surmonter tout ce qui peut nous empêcher de faire notre salut. Dans le sacrement de l'Extrême-Onction nous voyons des yeux de la foi que Jésus-Christ nous couvre des mérites de sa mort et de sa passion. Dans celui de l'Ordre, Jésus-Christ donne tous ses pouvoirs à ses prêtres; ils le font descendre..... Dans celui du Mariage, nous voyons que Jésus-Christ sanctifie toutes nos actions, même celles où l'on semble ne suivre que les penchants corrompus de la nature.

Voilà, me direz-vous, des miséricordes dignes d'un Dieu qui est infini en tout. Mais, dans le sacrement adorable de l'Eucharistie, il va plus loin : tout ceci, ne semble être qu'un apprentissage de son amour pour les hommes; il veut, pour le bonheur de ses créatures, que son corps et son âme et sa divinité se trouvent dans tous les coins du monde, afin que toutes les fois qu'on voudra, l'on puisse le trouver; et qu'avec Lui, nous trouvions toute sorte de bonheur. Si nous sommes dans les peines et le chagrin, il nous consolera et nous soulagera. Sommes-nous malades? ou il nous guérira, ou il nous donnera des forces pour souffrir de manière à mériter le ciel. Si le démon, le monde et nos penchants nous font la guerre, il nous donnera des armes pour combattre, pour résister, et pour remporter la victoire. Si nous sommes (pauvres), il nous enrichira de toute sorte de richesses pour le temps et pour l'éternité. C'est bien assez de grâce, pensez-vous. Oh! non, M. F., son amour n'est pas encore satisfait. Il a encore d'autres dons à nous faire, que son amour immense a trouvés dans son cœur brûlant pour le monde, ce monde ingrat, qui ne

semble être comblé de tant de biens que pour outrager son bienfaiteur. Mais non, M. F., laissons l'ingratitude des hommes pour un moment, ouvrons la porte de ce Cœur sacré et adorable, renfermons-nous un instant dans ses flammes d'amour, et nous verrons ce que peut un Dieu qui nous aime. O mon Dieu! qui pourra le comprendre, et ne pas mourir d'amour et de douleur, en voyant, d'un côté, tant de charité et, de l'autre, tant de mépris et d'ingratitude!

Nous lisons dans l'Évangile que Jésus-Christ, sachant très-bien que le moment où les Juifs devaient le faire mourir était arrivé, il dit à ses Apôtres qu'il désirait grandement célébrer la Pâque avec eux. Ce moment à jamais heureux pour nous étant arrivé, il se mit à table, voulant nous laisser un gage de son amour. Il se lève de table, quitte ses vêtements, prend un linge autour de lui; ayant mis de l'eau dans un vase, il commence à laver les pieds de ses Apôtres et même de Judas, sachant très-bien qu'il allait le trahir. C'est qu'il voulait nous montrer par là avec quelle pureté nous devions approcher de lui (1). S'étant remis à table, il prit du pain entre ses mains saintes et vénérables, levant les yeux au ciel pour rendre (grâces) à son Père, afin de nous faire comprendre que ce grand don nous venait du ciel; il le bénit et le distribua à ses Apôtres, en leur disant : « Mangez-en tous, ceci est véritablement mon Corps qui sera livré pour vous. » Ayant ensuite pris le calice, où il y avait du vin mêlé avec de l'eau, il le bénit de même, et le leur présenta en leur disant : « Buvez-en tous, ceci est mon Sang,

(1) Pour nous montrer deux choses : la pureté et l'humilité. (*Note du Vénérable.*)

qui sera répandu pour la rémission des péchés, et toutes les fois que vous prononcerez les mêmes paroles, vous ferez le même miracle; c'est-à-dire, vous changerez le pain en mon Corps et le vin en mon Sang. » Quel amour? pour nous, M. F., que celui d'un Dieu dans l'institution du sacrement adorable de l'Eucharistie! Dites-moi, M. F., de quel sentiment de respect n'aurions-nous pas été pénétrés si nous avions été sur la terre, et que nous eussions vu de nos propres yeux Jésus-Christ lorsqu'il institua ce grand *saint* Sacrement d'amour. Cependant, M. F., ce grand miracle se fait chaque fois que le prêtre célèbre la sainte messe, où ce divin Sauveur se rend présent sur nos autels. Ah! si nous avions cette foi vive, de quel respect ne serions-nous pas pénétrés? avec quel respect et tremblement ne paraîtrions-nous pas devant ce grand sacrifice, où un Dieu nous montre la grandeur de son amour et de sa puissance! Il est vrai que vous le croyez; mais vous agissez comme si vous ne le croyiez pas.

S'il faut vous bien faire comprendre la grandeur de ce mystère, écoutez-moi, et vous allez voir combien devrait être grand le respect que nous devons y apporter. Nous lisons dans l'histoire qu'un prêtre disant la sainte messe dans une église de la ville de Bolsène, et doutant, après avoir prononcé les paroles de la consécration, de la réalité du Corps de Jésus-Christ dans la sainte Hostie : c'est-à-dire, si les paroles de la consécration avaient vraiment changé le pain au Corps de Jésus-Christ et le vin en son Sang, à l'instant même, la sainte Hostie fut toute couverte de sang. Jésus-Christ sembla vouloir reprocher à son ministre son infidélité, le porter à en gémir, lui faire recevoir la foi qu'il venait de perdre par son doute; et, en même temps, nous montrer

par ce grand miracle, combien nous devons être convaincus de sa sainte présence dans la sainte Eucharistie. Cette Hostie sainte versa du sang avec tant d'abondance, que le corporal, la nappe et l'autel même en furent tout couverts. Le Pape, à qui l'on fit part de ce miracle, ordonna qu'on lui apportât ce corporal tout sanglant; il fut porté dans la ville d'Orviette, où il fut reçu avec une pompe extraordinaire, et déposé dans l'église. Ayant ensuite fait bâtir une magnifique église pour recevoir ce précieux dépôt... Tous les ans on porte en procession cette précieuse relique, le jour de la Fête-Dieu. Voyez, M. F., combien cela doit affermir la foi pour ceux qui ont quelque doute. Mais, mon Dieu, comment pouvoir douter, après les paroles de Jésus-Christ même qui a dit à ses apôtres, et en leur personne à tous les prêtres : « Toutes les fois que vous prononcerez ces mêmes paroles, vous ferez le même miracle, c'est-à-dire, que vous ferez comme moi : vous changerez le pain en mon Corps et le vin en mon Sang. »

Quel amour! M. F., quelle charité que celle de Jésus-Christ, de choisir la veille (du jour) qu'on doit le faire mourir pour instituer un Sacrement par lequel il va rester au milieu de nous, pour être notre Père, notre Consolateur et tout notre bonheur! Plus heureux encore que ceux qui vivaient pendant sa vie mortelle, où il n'était que dans un lieu, où il fallait faire bien des lieues pour avoir le bonheur de le voir; aujourd'hui, nous le trouvons dans tous les lieux du monde, et ce bonheur nous est promis jusqu'à la fin du monde. O amour immense d'un Dieu pour ses créatures! Non, M. F., rien ne peut l'arrêter, quand il s'agit de nous montrer la grandeur de son amour. Dans ce moment heureux pour nous, tout Jérusalem est en feu, toute la

populace en fureur, tous conspirent sa perte; tous veulent répandre ce sang adorable; et c'est précisément dans ce moment qu'il leur prépare le gage le plus ineffable de son amour. Les hommes trament les plus noirs complots contre lui, tandis que lui n'est occupé qu'à leur donner tout ce qu'il a de plus précieux, qui est lui-même. L'on ne pense qu'à lui élever une croix infâme pour le faire mourir, et il ne pense qu'à élever un autel pour s'immoler lui-même chaque jour pour nous. L'on se prépare à verser son Sang, Jésus-Christ veut que ce même Sang soit pour nous un breuvage d'immortalité pour la consolation et le bonheur de nos âmes. Oui, M. F., nous pouvons dire que Jésus-Christ nous aime jusqu'à épuiser les richesses de son amour, se sacrifiant en tout ce que sa sagesse et sa puissance ont pu lui inspirer. O amour tendre et généreux d'un Dieu pour de viles créatures comme nous, qui en sommes si indignes! Ah! M. F., quel respect ne devrions-nous pas avoir pour ce grand sacrement où un Dieu fait homme se rend présent chaque jour sur nos autels! Quoique nous voyions que Jésus-Christ soit la bonté même, (il ne laisse pas) quelquefois que de punir rigoureusement le mépris que l'on fait de sa sainte présence, comme nous le voyons dans plusieurs endroits de l'histoire (1).

Il est rapporté, qu'un prêtre de Fribourg, portant le bon Dieu à un malade, il se trouva de passer dans une place, où il y avait beaucoup de monde qui dansaient. Le musicien, quoique sans religion, s'arrêta en disant : « J'entends la clochette, l'on porte le bon Dieu à un ma-

(1) Hélas! combien qui n'ont pas la foi des démons qui tremblent en sa présence. Hélas! nous n'avons qu'une foi languissante et presque morte. (*Note du Vénérable.*)

lade, mettons-nous à genoux. » Mais dans cette compagnie, il se trouva une femme impie inspirée par la fureur de l'enfer : « Continuons seulement, dit-elle, il y a des sonnettes pendues au cou des bestiaux de mon père ; quand elles passent, l'on ne s'arrête pas, ni l'on ne se met pas à genoux. » Toute la compagnie applaudit à cette impiété, et tous continuèrent à danser. Dans le même moment, il vint un orage si fort que toutes les personnes qui dansaient furent emportées sans qu'on pût jamais savoir ce qu'elles sont devenues. Hélas! M. F., tous ces misérables payèrent bien cher le mépris qu'ils firent de la présence de Jésus-Christ : ce qui nous doit faire comprendre combien nous devons respecter la sainte présence de Jésus-Christ, soit dans son temple, soit quand nous apprenons qu'on le porte aux pauvres malades.

II. Nous disons que Jésus-Christ, pour opérer ce grand miracle, choisit du pain qui est la nourriture de tout le monde, des riches comme des pauvres, de celui qui est fort comme de celui qui est languissant, pour nous montrer que cette nourriture céleste est pour tous les chrétiens qui veulent conserver la vie de la grâce et la force pour combattre le démon. Nous voyons que quand Jésus-Christ opéra ce grand miracle, il leva les yeux au ciel pour rendre grâces à son Père, pour nous faire voir combien ce moment heureux pour nous était désiré par lui et afin de nous prouver la grandeur de son amour. Oui, mes enfants, leur dit ce divin Sauveur, mon Sang est impatient de se répandre pour vous ; mon Corps brûle du désir d'être déchiré pour guérir vos plaies ; bien loin d'être effrayé par l'idée de la tristesse amère que m'a causée d'avance la pensée de mes souffrances et

de ma mort, au contraire, c'est pour moi le comble de mon plaisir. Ce qui cause cela, c'est que vous trouverez dans mes souffrances et ma mort un remède à tous vos maux. Oh! quel amour, M. F., que celui d'un Dieu pour ses créatures! Saint Paul nous dit que dans le mystère de l'Incarnation, il a caché sa divinité; mais que dans celui du sacrement de l'Eucharistie, il est allé jusqu'à cacher son humanité. Hélas! M. F., il n'y a que la foi qui puisse agir dans un mystère si incompréhensible. Oui, M. F., dans quelque lieu que nous soyions, tournons avec plaisir nos pensées, nos désirs, du côté où repose ce Corps adorable, pour nous unir aux anges qui l'adorent avec tant de respect. Prenons bien garde de faire comme ces impies qui n'ont point de respect dans ces temples qui sont si saints, si respectables et si sacrés par la présence d'un Dieu fait (homme), qui, jour et nuit, habite au milieu de nous!..

Souvent nous voyons que le Père éternel punit rigoureusement (ceux) qui méprisent son divin Fils. Nous lisons dans l'histoire, qu'un tailleur s'étant trouvé dans une maison où l'on apporta le bon Dieu à un malade, ceux qui étaient auprès du malade lui dirent de se mettre à genoux, il ne voulut pas; mais, par un horrible blasphême : « Moi, dit-il, me mettre à genoux, je respecte beaucoup plus une araignée qui est le plus vil animal, que votre Jésus-Christ que vous voulez que j'adore. » Hélas! M. F., de quoi est capable celui qui a perdu la foi! Mais le bon Dieu ne laissa pas cet horrible péché impuni, dans le même moment, une grosse araignée toute noire se détacha des lambris, et vint se reposer sur la bouche du blasphémateur et lui piqua les (lèvres). Aussitôt il enfla, et mourut sur-le-champ. Voyez, M. F., combien nous sommes coupables lorsque nous n'avons

pas ce grand respect pour la présence de Jésus-Christ.

Non, M. F., ne nous lassons pas de contempler ce mystère d'amour où un Dieu, égal à son Père, nourrit ses enfants, non d'une nourriture ordinaire, ni de cette manne dont le peuple juif était nourri dans le désert; mais de son Corps adorable et de son Sang précieux. Qui pourrait jamais le penser si ce n'était lui-même qui nous le dit et le fait en même temps? Oh! M. F., que toutes ces merveilles sont bien dignes de notre admiration et de notre amour! Un Dieu, après s'être chargé de nos faiblesses, nous fait part de tous ces biens! O nation des chrétiens, que vous êtes heureuse d'avoir un Dieu si bon et si riche!... Nous lisons dans saint Jean qu'il vit un ange à qui le Père éternel remettait le vase de sa fureur pour le verser sur toutes les nations; mais ici nous voyons tout le contraire. Le Père éternel remet entre les mains de son Fils le vase de sa miséricorde pour être répandu sur toutes les nations de la terre. En nous parlant de son Sang adorable, il nous dit comme à ses Apôtres : « Buvez-en tous et vous y trouverez la rémission de vos péchés et la vie éternelle. » O bonheur ineffable!... ô heureuse source! qui prouvera jusqu'à la fin des siècles comme cette croyance devait faire tout notre bonheur. Jésus-Christ n'a cessé de faire des miracles pour nous porter à une foi vive en sa présence réelle. Nous voyons dans l'histoire qu'il y avait une femme chrétienne, mais bien pauvre. Ayant emprunté d'un Juif une petite somme d'argent, elle lui donna pour gage les meilleurs de ses vêtements. La fête de Pâques étant proche, elle pria le Juif de lui rendre pour un jour la (robe) qu'elle lui avait donnée. Le Juif (lui dit) que non-seulement il voulait lui remettre ses effets, mais encore son argent, à condition seulement

qu'elle apporterait la sainte Hostie quand elle l'aurait reçue de la main du prêtre. Le désir que cette misérable avait d'avoir ses effets, de n'être pas obligée de rendre son argent qu'elle avait emprunté, la porta à une action bien horrible. Dès le lendemain, elle se rendit à l'église de sa paroisse. Après qu'elle eut reçu la sainte Hostie sur la langue, elle se hâta de la prendre et de la mettre dans un mouchoir. Elle la porta à ce misérable Juif qui ne lui avait fait cette demande que pour exercer sa fureur contre Jésus-Christ. Cet homme abominable traita Jésus-Christ avec une fureur épouvantable; et nous voyons que Jésus-Christ lui-même montra combien ces outrages qu'on lui faisait lui étaient sensibles. Le Juif commença par mettre la sainte Hostie sur une table, lui donna des coups de canif autant qu'il en fut content; mais ce malheureux vit aussitôt sortir de la sainte Hostie du sang en abondance, ce qui faisait frémir son enfant. Ensuite l'ayant ôtée avec mépris de dessus la table, il l'a suspendit par un clou contre le mur et lui donna des coups de fouet autant qu'il voulut. Il la perça d'une lance; il en sortit de nouveau du sang. Après toutes ces cruautés, il la jeta dans une chaudière d'eau bouillante : aussitôt l'eau sembla se changer en sang. L'hostie parut alors sous la forme de Jésus-Christ en croix : ce qui l'effraya tellement, qu'il courut se cacher dans un coin de sa maison. Pendant ce temps-là les enfants de ce Juif, qui voyaient aller les chrétiens à l'église, leur disaient : « Où allez-vous? puisque mon père a tué votre Dieu; il est mort, vous ne le trouverez plus. » Une femme qui écoutait ce que disaient ces enfants entra dans leur maison. Et, en effet, elle vit encore la sainte Hostie qui était sous la forme de Jésus-Christ crucifié; mais elle reprit bientôt sa forme ordinaire.

Cette femme ayant pris un vase qu'elle présenta, la sainte Hostie vint se reposer dedans. Cette femme heureuse, fort contente, de suite la porta dans l'église de Saint-Jean en Grève, où elle fut placée dans un lieu convenable pour y être adorée. Pour ce malheureux, on lui offrit son pardon s'il voulait se convertir en se faisant (chrétien); mais il se trouva si endurci, qu'il aima mieux se laisser brûler tout vif que de se faire chrétien. (Cependant) sa femme, ses enfants, et quantité de Juifs se firent baptiser. D'après ces miracles que Jésus-Christ venait d'opérer, et pour ne jamais perdre le souvenir de ces merveilles, l'on changea la maison en église où l'on établit une communauté, afin qu'il y eût continuellement des personnes pour faire amende honorable à Jésus-Christ, pour les outrages que ce malheureux Juif lui avait faits. Nous ne pouvons pas entendre cela, M. F., sans frémir. Eh bien! M. F., voilà à quoi Jésus-Christ s'expose pour l'amour de nous, et à quoi il sera exposé jusqu'à la fin du monde. Quel amour, M. F., d'un Dieu pour nous! à quels excès il le porte envers ses créatures!

Nous disons que Jésus-Christ tenant le calice entre ses mains saintes, leur dit : Encore quelque temps et ce Sang précieux va être répandu d'une manière sanglante et visible, c'est pour vous qu'il va être répandu, l'ardeur que j'ai de le verser dans vos cœurs m'a fait employer ce moyen. Il est vrai que la jalousie de mes ennemis est bien une cause de ma mort, mais elle n'est (pas) une des principales; les accusations qu'ils ont inventées contre moi pour me perdre, la perfidie du disciple qui va me trahir, la lâcheté du juge qui va me condamner et la cruauté des bourreaux qui vont me faire mourir, sont autant d'instruments dont mon amour infini se sert pour vous prouver combien je

vous aime. Oui, M. F., c'est pour la rémission de nos péchés que ce sang va être répandu, et ce sacrifice se renouvellera chaque jour pour la rémission de nos péchés. Voyez-vous, M. F., combien Jésus-Christ nous aime, puisqu'il se sacrifie pour nous à la justice de son Père avec tant d'empressement; et bien plus, il veut que ce sacrifice se renouvelle tous les jours et dans tous les lieux du monde. Quel bonheur, pour nous, M. F., de savoir que nos péchés, même avant de les avoir commis, ont été expiés dans ce moment du grand sacrifice de la croix! Venons souvent, M. F., au pied de nos tabernacles, pour nous consoler dans nos peines, pour nous fortifier dans nos faiblesses. Avons-nous le grand malheur d'avoir péché? Le Sang adorable demandera grâce pour nous.

Ah! M. F., que la foi des premiers chrétiens était bien plus vive que la nôtre! Dans les premiers temps, quantité de chrétiens traversaient les mers pour aller visiter les lieux saints où s'était opéré le mystère de notre rédemption. Quand on leur montrait le cénacle où Jésus-Christ avait institué ce divin Sacrement qui a été consacré à nourrir nos âmes, quand on leur faisait voir l'endroit où il avait arrosé la terre de ses larmes et de son Sang pendant sa prière et son agonie, ils ne pouvaient quitter ces lieux saints sans verser des larmes en abondance. Mais lorsqu'on les menait sur le Calvaire où il avait tant enduré de tourments pour nous, ils semblaient ne plus pouvoir vivre; ils étaient inconsolables, parce que ces lieux rappelaient le temps, les actions et les mystères qui se sont opérés pour nous; ils sentaient en eux la foi se rallumer, leur cœur brûler d'un feu nouveau. O heureux lieux! s'écriaient-ils, où tant de prodiges se sont opérés pour nous sauver. Mais,

M. F., sans aller si loin et sans nous donner la peine de traverser les mers, de nous exposer à bien des dangers; n'avons-nous pas ici Jésus-Christ au milieu de nous, (non-seulement) comme Dieu, mais en corps et en âme? Nos églises ne sont-elles pas aussi dignes de respect que ces lieux saints où allaient ces pèlerins? Oh! M. F., notre bonheur est trop grand; non, non, jamais nous ne le comprendrons. O nation heureuse que celle des chrétiens! de voir se renouveler chaque jour tous les prodiges que la toute-puissance de Dieu opéra autrefois sur le Calvaire pour sauver les hommes.

Pourquoi donc, M. F., *que* nous ne voyons pas ce même amour, cette même reconnaissance, ce même respect, puisque les mêmes miracles se font tous les jours sous nos yeux? Hélas! c'est que nous avons tant abusé des grâces, que le bon Dieu, en punition de nos ingratitudes, nous a ôté en partie notre foi; à peine la sentons-nous, et comprenons-nous que nous sommes en la présence de Dieu. Mon Dieu! quel malheur pour celui qui a perdu la foi! Hélas! M. F., dès que nous avons perdu la foi, nous n'avons plus que du mépris pour cet auguste Sacrement, et combien qui se laissent (aller) jusqu'à l'impiété, en raillant ceux qui sont si heureux d'y venir puiser les grâces et les forces nécessaires pour se sauver. Craignons, M. F., que le bon Dieu ne nous punisse du peu de respect que nous avons pour sa présence adorable; en voici un exemple des plus effrayants. Le cardinal Baronius rapporte dans ses Annales qu'il y avait dans la ville de Lusignan, près de Poitiers, une personne qui avait un grand mépris pour la personne de Jésus-Christ : elle raillait et méprisait ceux qui fréquentaient les Sacrements; elle tournait en ridicule leur dévotion. Cependant le bon Dieu, qui aime bien mieux la

conversion du pécheur que sa perte, lui donna plusieurs fois des remords de conscience, elle voyait bien qu'elle faisait mal, que ceux dont elle se raillait étaient plus heureux qu'elle; mais dès que l'occasion s'en présentait elle recommençait, et, par ce moyen, *de peu à peu*, elle finit par étouffer ces remords que le bon Dieu lui donnait. Mais pour mieux se cacher, elle tâcha de gagner l'amitié d'un saint religieux, supérieur du monastère de Bonneval qui était tout voisin. Elle y allait souvent, s'en faisant même gloire, quoiqu'impie, et voulait se croire bonne lorsqu'elle était avec ces bons religieux. Le supérieur, qui apercevait à peu près ce qu'il y avait dans l'âme, lui dit plusieurs fois : « Mon cher ami, vous n'avez pas assez de respect pour la présence de Jésus-Christ dans le Sacrement adorable de nos autels; mais je crois que si vous voulez vous convertir, il vous faudra quitter le monde et vous retirer dans un monastère pour y faire pénitence. Vous savez vous-même combien de fois vous avez profané les Sacrements, vous êtes couvert de sacriléges; si vous veniez à mourir vous seriez jeté en enfer pour toute l'éternité. Croyez-moi, pensez à réparer vos profanations; comment pouvez-vous vivre dans un état si malheureux? » Ce pauvre homme semblait l'écouter et même profiter de ses conseils, car il sentait bien lui-même que sa conscience était chargée de sacriléges; mais il ne voulait pas faire quelques petits sacrifices qu'il devait, de sorte qu'avec toutes ses pensées il restait toujours de même; mais le bon Dieu se lassant de son impiété et de ses sacriléges, l'abandonna à lui-même; il tomba malade. L'abbé s'empressa d'aller le voir, sachant combien sa pauvre âme était en mauvais état. Ce pauvre homme voyant ce bon père, qui était un saint et qui venait le voir, se mit à pleurer de joie,

et peut-être dans l'espérance qu'il allait prier pour lui, pour *lui* aider à sortir son âme du bourbier de ses sacriléges, il pria l'abbé de rester un peu longtemps. La nuit étant arrivée, tout le monde se retira, sinon l'abbé qui resta avec le malade. Ce pauvre malheureux se mit à crier horriblement : « Ah! mon Père, secourez-moi! ah! mon Père, venez, venez à mon secours! » Mais, hélas! il n'était plus temps, le bon Dieu l'avait abandonné en punition de ses sacriléges et de ses impiétés. « Ah! mon Père, voilà deux lions effroyables qui veulent m'emporter. Ah! mon Père, à mon secours! » L'abbé, tout épouvanté, se jeta à genoux pour demander grâce pour lui; mais c'était trop tard, la justice de Dieu l'avait livré à la puissance des démons. Le malade change tout à coup de voix et prend un ton rassis; il se mit à lui parler comme une personne qui n'est nullement (malade) et qui a tout son esprit : « Mon Père, lui dit-il, ces lions qui tout à l'heure étaient autour de moi se sont retirés; » mais comme ils parlaient familièrement ensemble, le malade perdit la parole et sembla être mort. Cependant quoique le religieux crût qu'il était mort, il voulut voir la fin malheureuse de tout cela; il passa le reste de la nuit auprès du malade. Ce pauvre malheureux, après quelques moments, revint à lui-même, reprend la parole comme auparavant, dit au supérieur : « Mon Père, je viens d'être cité au tribunal de Jésus-Christ, et mes impiétés et mes sacriléges sont cause que je suis condamné à aller brûler dans les enfers. » Le supérieur, tout épouvanté, se mit à prier, afin de demander s'il y aurait encore ressource pour le salut de ce malheureux; le mourant, le voyant prier lui dit : « Mon Père, quittez votre prière, le bon Dieu ne vous exaucera jamais à mon égard, les démons sont à mes côtés; ils n'attendent que le moment

de (ma) mort, qui ne tardera pas, pour m'entraîner dans les enfers pour y brûler une éternité. » Tout à coup saisi de frayeur : « Ah ! mon Père, le démon m'emporte ; adieu mon Père, j'ai méprisé vos conseils et je suis damné. » En disant cela, il vomit sa maudite âme en enfer. Le supérieur se retira en versant des larmes sur le sort de ce malheureux qui, de son lit, était tombé en enfer. Hélas ! M. F., que le nombre est grand de ces profanateurs, que de chrétiens qui ont perdu la foi par les sacriléges ! Hélas ! M. F., si nous voyons tant de chrétiens qui ne fréquentent plus les sacrements ou qui ne les fréquentent que bien rarement, n'en cherchons point d'autres raisons que les sacriléges. Hélas ! combien d'autres sont déchirés par les remords de conscience, qui se sentent coupables de sacriléges et qui, dans un état qui fait frémir le ciel et la terre, attendent la mort. Ah ! M. F., n'allez pas plus loin, vous n'êtes pas encore arrivés au même malheur que ce réprouvé dont nous venons de parler. Mais *que savez-vous* si avant la mort vous ne serez pas abandonnés de Dieu comme lui, et jetés dans le feu ? O mon Dieu ! comment pouvoir vivre dans un état aussi effrayant ? Ah ! M. F., il est encore temps, revenons, allons nous jeter aux pieds de Jésus-Christ qui repose dans le sacrement adorable de l'Eucharistie. Il offrira de nouveau le mérite de sa mort et passion pour nous à son Père, et nous (serons) sûrs d'obtenir miséricorde.

Oui, M. F., nous sommes sûrs que si nous avons un grand respect pour la présence de Jésus-Christ dans le Sacrement adorable de nos autels, nous obtiendrons tout ce que nous voudrons. Puisque, M. F., *ces* processions sont toutes consacrées pour adorer Jésus-Christ dans le sacrement adorable de l'Eucharistie, pour le

dédommager des outrages qu'il y reçoit, suivons-le dans nos processions, marchons à sa suite avec autant de respect et de dévotion que les premiers chrétiens le suivaient dans ses prédications, où il ne passait jamais dans un endroit sans y répandre toute sorte de bénédictions (1). Oui, M. F., nous voyons dans l'histoire (par) quantité d'exemples comment le bon Dieu punit les profanateurs de la présence adorable de son Corps et de son Sang. Il est rapporté qu'un voleur étant entré dans une église pendant la nuit, il enleva tous les vases sacrés où étaient renfermées les saintes hosties, il (les) emporta jusque dans un endroit, c'est-à-dire, une place qui était près de Saint-Denis. Étant là il voulut voir de nouveau les vases afin de savoir s'il avait encore laissé quelques hosties. Il en trouva encore une qui, dès que le vase fut ouvert, s'envola en l'air et voltigeait après lui; ce fut ce prodige qui fit découvrir le voleur par des personnes qui l'arrêtèrent. L'abbé de Saint-Denis en fut averti, et en donna avis à l'évêque de Paris. La sainte Hostie demeura miraculeusement suspendue en l'air. L'évêque étant venu avec tous ses prêtres et quantité d'autres personnes en procession, la sainte Hostie alla se reposer dans le ciboire du prêtre qui l'avait consacrée. On la porta dans une église où l'on fonda une grand'messe un jour de chaque semaine en mémoire de ce miracle.

Dites-moi, M. F., en faut-il davantage pour nous inspirer un grand respect pour la présence de Jésus-Christ, soit que nous soyons dans nos églises, soit que nous le suivions dans nos processions? Venons à Lui avec

(1) Voyez le prophète dans le désert, Zachée, la B. M. de Saint-Pierre, Magdeleine, la femme malade d'une perte de sang, Lazare ressuscité. (*Note du Vénérable.*)

une grande confiance; il est bon, il est miséricordieux, il nous aime, et, d'après cela, nous sommes sûrs de recevoir tout ce que nous lui demandons; mais ayons l'humilité, la pureté, l'amour de Dieu, le mépris de la vie;... prenons bien garde de ne pas nous laisser aller aux distractions..... Aimons le bon Dieu, M. F., de tout notre cœur, et par là, nous aurons notre paradis en ce monde...

VENDREDI SAINT.

Le péché renouvelle la passion de Jésus-Christ.

Prolapsi sunt : rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.

Ceux qui pèchent crucifient en eux-mêmes de nouveau le Fils de Dieu.

(*S. Paul aux Hébreux*, VI, 6.)

OUVONS-NOUS, M. F., concevoir un crime plus horrible que celui des Juifs, quand ils firent mourir le Fils de Dieu qu'ils attendaient depuis quatre mille ans, lui qui avait été l'admiration des prophètes, l'espérance des patriarches, la consolation des justes, la joie du ciel, le trésor de la terre, le bonheur de l'univers? Quelques jours auparavant, ils l'avaient reçu en triomphe à son entrée à Jérusalem, manifestant ainsi clairement qu'ils le reconnaissaient pour le Sauveur du monde. Dites-moi, M. F., est-il possible que, malgré tout cela, ils veuillent le faire mourir après l'avoir accablé de toutes sortes d'outrages? Quel mal leur avait donc fait ce divin Sauveur? ou plutôt, quel bien ne leur faisait-il pas en venant les délivrer de la tyrannie du démon, les réconcilier avec son Père, leur ouvrir la porte du ciel que le péché d'Adam leur avait fermée? Hélas! de

quoi n'est pas capable l'homme qui se laisse aveugler par ses passions! Pilate laissa aux Juifs le choix de leur délivrer ou Jésus ou Barabbas qui était un insigne voleur. Ils délivrent le voleur chargé de crimes; et Jésus, qui était l'innocent même, bien plus encore, leur Rédempteur, ils veulent qu'on le fasse mourir! O mon Dieu! quelle indigne préférence! Cela vous étonne, M. F., vous avez bien raison; cependant, si j'osais, je vous dirais que nous faisons cette préférence toutes les fois que nous péchons. Et pour mieux vous le faire sentir, je vais vous montrer combien grand est l'outrage que nous faisons à J.-C. en préférant la voie de nos penchants à la voie de Dieu.

Oui, M. F., la malice des hommes leur a fait trouver des moyens pour renouveler les souffrances et la mort de J.-C., non-seulement d'une manière aussi cruelle que chez les Juifs; mais encore d'une manière sacrilége et pleine d'horreur. J.-C., sur la terre, n'avait qu'une vie et qu'un calvaire où il devait être crucifié; mais, depuis sa mort, l'homme par son péché lui fait trouver autant de croix qu'il y a de cœurs sur la terre. Pour mieux vous en convaincre, voyons cela de plus près. Qu'apercevons-nous dans la passion de J.-C.? n'est-ce pas un Dieu trahi, abandonné même de ses disciples; un Dieu mis en parallèle avec un infâme voleur? un Dieu exposé à la fureur du libertinage et traité comme un Roi de théâtre? enfin, n'est-ce pas un Dieu crucifié sur une croix? Tout cela, vous en conviendrez, était bien humiliant et bien cruel dans la mort de J.-C. Cependant, M. F., je ne crains pas de vous dire que ce qui se passe tous les jours parmi les chrétiens, est encore bien plus sensible à Jésus-Christ, que tout ce que les Juifs ont pu lui faire souffrir.

1° Je sais bien que J.-C. fut trahi et abandonné de ses apôtres : ce fut là peut-être même, la plaie la plus sensible à son cœur si bon. Mais je dis que par la malice de l'homme et du démon, cette plaie si douloureuse est renouvelée chaque jour, chez un nombre infini de mauvais chrétiens. Si J.-C., M. F., dans la sainte messe, nous a laissé le souvenir et le mérite de sa passion ; il a permis qu'il y eût encore des hommes, des chrétiens portant le caractère de ses disciples, et qui, néanmoins, le trahissent et l'abandonnent dès que l'occasion s'en présente. Ils ne se font point scrupule de renoncer à leur baptême ni de renier leur foi ; et cela, par la crainte d'être raillés ou méprisés de quelques libertins ou de quelques petites ignorantes. De ce nombre sont les trois quarts des gens de nos jours, qui n'osent montrer par leurs actes qu'ils sont chrétiens. Or, nous abandonnons notre Dieu toutes les fois que nous laissons nos prières soir ou matin, et que nous manquons la sainte Messe, les Vêpres, ou autres exercices qui se font dans l'église. Nous avons abandonné le bon Dieu depuis que nous ne fréquentons plus les sacrements. Ah ! Seigneur, où sont ceux qui vous sont fidèles, et qui vous suivent jusqu'au Calvaire?... Jésus-Christ, dans le temps de sa passion, prévoyait déjà combien peu de chrétiens le suivraient partout, combien peu, que ni les tourments ni la mort ne pourraient séparer. Parmi tous ses disciples, il n'y eut alors que sa sainte Mère et saint Jean, qui eurent assez de courage pour l'accompagner jusqu'au Calvaire. Tant que N. S. combla ses disciples de bienfaits, ils furent toujours prêts à souffrir. Tels étaient saint Pierre, saint Thomas ; mais le moment de l'épreuve arrivé, tous s'enfuirent, tous l'abandonnèrent. Image évidente de tant de chrétiens qui font à Dieu les plus

belles résolutions; mais qui, à la moindre épreuve, le laissent et l'abandonnent. Ils ne veulent reconnaître ni Dieu ni sa providence. Une petite calomnie, un petit tort qu'on leur fera, une maladie un peu longue, la crainte de perdre l'amitié d'une personne de qui ils ont reçu ou de qui ils attendent quelque bien, leur fait alors regarder la religion comme rien. Ils la mettent de côté, et vont même jusqu'à se déchaîner contre ceux qui la pratiquent. Ils tournent tout en mal, maudissent les personnes qu'ils croient en être cause. Hélas! mon Dieu, que de déserteurs! qu'il y a peu de chrétiens pour vous suivre, comme la sainte Vierge, jusqu'au Calvaire!...

Mais, me direz-vous, comment pouvons-nous connaître que nous suivons J.-C.? M. F., rien de plus facile à savoir. C'est lorsque vous observez fidèlement les commandements. Il nous est ordonné de prier Dieu soir et matin avec un grand respect: eh bien! le faites-vous à genoux, avant de travailler, dans le désir de plaire à Dieu et de sauver votre âme; ou bien, au contraire, le faites-vous par habitude, par routine, sans penser à Dieu, sans songer que vous êtes en danger de vous perdre, et que, par conséquent, vous avez besoin des grâces du bon Dieu pour ne pas vous damner? Les commandements de Dieu vous défendent de travailler le saint jour du dimanche. Eh bien! voyez si vous y êtes fidèles, si vous avez passé saintement ce jour, à prier, à vous confesser de vos péchés, *crainte* que la mort ne vous surprenne dans un état capable de vous conduire en enfer. Examinez la manière dont vous avez assisté à la sainte Messe, pour voir si vous avez été bien pénétré de la grandeur de cette action, si vous avez vraiment pensé que c'était J.-C. lui-même comme homme et comme Dieu qui était présent à l'autel. Y êtes-vous venu avec les dispositions que la

sainte Vierge avait sur le Calvaire, puisque c'est le même Dieu et le même sacrifice? Avez-vous témoigné à Dieu combien vous étiez fâchés de l'avoir offensé, et qu'avec le secours de sa grâce, vous aimeriez mieux mourir que de pécher à l'avenir? Avez-vous fait tout votre possible pour vous rendre dignes des faveurs que le bon Dieu voulait vous accorder? Lui avez-vous demandé qu'il vous fasse la grâce de bien profiter des instructions que vous avez le bonheur d'entendre, et dont le but était de vous instruire sur vos devoirs envers lui et votre prochain? Les commandements de Dieu vous défendent de jurer. Voyez quelles paroles sont sorties de votre bouche, consacrée à Dieu par le saint baptême; examinez si vous n'avez jamais juré le saint nom de Dieu, si vous n'avez point dit de mauvaises paroles, etc. Le bon Dieu vous ordonne par un commandement d'aimer vos pères et vos mères, et le reste. Vous dites que vous êtes enfant de l'Église? voyez si vous observez ce qu'elle vous commande... (citer les commandements).

Oui, M. F., si nous sommes fidèles à Dieu comme la sainte Vierge, nous ne craindrons, ni le monde, ni le démon; nous serons prêts à tout sacrifier, même notre vie. Voici un exemple. L'histoire raconte qu'après la mort de saint Sixte, toutes les richesses de l'Église furent confiées à saint Laurent. L'empereur Valérien fit venir le saint, et lui ordonna de lui livrer tous ses trésors. Saint Laurent, sans s'émouvoir, demanda au prince un délai de trois jours. Pendant ce temps, il rassembla tout ce qu'il put trouver d'aveugles, de boiteux, et d'autres pauvres ou malades, remplis d'infirmités ou couverts d'ulcères. Les trois jours écoulés, saint Laurent les montra à l'empereur en lui disant que là, était tout le trésor de l'Église. Valérien, surpris et épouvanté de se trouver

en présence d'une foule qui semblait réunir toutes les misères de la terre, entra en fureur, et, se tournant vers ses soldats, il ordonna de charger Laurent de chaînes et de fers, se réservant le plaisir de le faire mourir d'une mort lente et cruelle. En effet, il le fit battre de verges, lui fit déchirer la peau et subir des tourments de toutes sortes. Le saint se jouait de toutes ces tortures; aussi, Valérien ne se possédant plus, fit dresser un lit de fer sur lequel Laurent fut étendu. Puis on alluma dessous un petit feu de charbons, afin de le faire rôtir à loisir, et rendre ainsi sa mort plus cruelle et plus lente. Quand le feu eut consumé une partie de son corps, saint Laurent, se jouant toujours des supplices, se tourna vers l'empereur, le visage riant et tout éclatant de lumière : « Ne vois-tu pas, lui dit-il, que ma chair est assez rôtie d'un côté? Tourne-la donc de l'autre, afin qu'elle soit également glorieuse dans le ciel. » Sur l'ordre du tyran, les bourreaux tournèrent le martyr. Quelque temps après, saint Laurent s'adressa à l'empereur : « Ma chair est présentement assez rôtie, tu peux en manger. » Ne reconnaissez-vous pas là, M. F., un chrétien, qui, imitant la sainte Vierge et sainte Magdeleine, sait suivre son Dieu jusqu'au Calvaire? Hélas! M. F., qu'allons-nous devenir lorsque le bon Dieu va nous mettre en face de ces saints, qui ont préféré tout souffrir, plutôt que de trahir leur religion et leur conscience?

2° Nous ne nous sommes pas contentés d'abandonner Jésus-Christ, comme les apôtres, qui, après avoir été comblés de ses bienfaits, s'enfuirent, alors qu'il avait le plus besoin de consolation. Mais, hélas! que le nombre est grand de ceux qui donnent la préférence à Barabbas, c'est-à-dire, qui aiment mieux suivre le monde et leurs passions, que J.-C. portant sa croix! Que de fois nous l'a-

vons reçu comme en triomphe dans la sainte communion, et quelque temps après, séduits par nos passions, nous avons préféré à ce Roi de gloire tantôt un plaisir d'un moment, tantôt un vil intérêt, que nous poursuivions malgré les remords de notre conscience. Que de fois, M. F., n'avons-nous pas été partagés entre notre conscience et nos passions, et, dans ce combat, n'avons-nous pas étouffé la voix de Dieu pour n'écouter que celle de nos mauvais penchants? Si vous en doutez, écoutez-moi un instant, et vous le comprendrez aussi clairement qu'il est possible. Notre conscience, qui est notre juge, lorsque nous faisons quelque chose contre la loi de Dieu, nous dit intérieurement : « Que vas-tu faire?..... Voilà ton plaisir d'un côté et ton Dieu de l'autre; tu ne peux plaire à tous les deux en même temps : pour lequel des deux veux-tu te déclarer?... Renonce ou à ton Dieu ou à ton plaisir. » Hélas! que de fois nous faisons comme les Juifs; nous donnons la préférence à Barabbas, c'est-à-dire, à nos passions! combien de fois n'avons-nous pas dit : « Je veux mon plaisir. » Notre conscience nous a répondu : « Mais ton Dieu que va-t-il devenir? » — « Qu'il en soit de mon Dieu ce qu'il lui plaira; reprennent nos passions, je veux me satisfaire. » — « Tu sais bien, nous dit la conscience par le remords qu'elle nous fait éprouver, qu'en prenant ces plaisirs défendus, tu vas faire mourir ton Dieu une seconde fois. » — « Que m'importe, répond notre passion, si mon Dieu est crucifié, pourvu que je me *contente.* » — « Mais quel mal a fait ton Dieu, et quelle raison as-tu de l'abandonner? Tu sais bien que chaque fois que tu l'as méprisé, tu t'en es repenti, et qu'en suivant tes mauvais penchants, tu perds ton âme, le ciel et ton Dieu! » — Mais la passion, qui brûle du désir de se satisfaire : « Mon plaisir, voilà ma

raison. Dieu est l'ennemi de mon plaisir, qu'il soit crucifié! » — « Préfèreras-tu un plaisir d'un instant à ton Dieu? » — « Oui, crie la passion, advienne que pourra de mon âme et de mon Dieu, pourvu que je jouisse. »

Voilà cependant, M. F., ce que nous faisons toutes les fois que nous péchons. Il est vrai que nous ne nous en rendons pas toujours compte aussi clairement; mais nous savons très-bien qu'il nous est impossible de désirer et de commettre le péché, sans perdre notre Dieu, le ciel et notre âme. N'est-il pas vrai que, chaque fois que nous sommes sur le point de pécher, nous entendons une voix intérieure qui nous crie d'arrêter; sinon, nous allons nous perdre et faire mourir notre Dieu? Ah! nous pouvons bien le dire, M. F., la passion que les Juifs firent souffrir à J.-C., n'était presque rien en comparaison de celle que les chrétiens lui font endurer, par les outrages du péché mortel. Les Juifs préférèrent à J.-C. un voleur qui avait commis plusieurs meurtres; et que fait le chrétien pécheur?... Ce n'est pas un homme qu'il préfère à son Dieu, c'est, disons-le en gémissant, une misérable pensée d'orgueil, de haine, de vengeance ou d'impureté; c'est un acte de gourmandise, un verre de vin, un misérable gain de cinq sous à peine; c'est un regard déshonnête ou quelque action infâme : voilà ce qu'il préfère au Dieu de toute sainteté! Ah! malheureux, que faisons-nous? quelle ne sera pas notre horreur, lorsque J.-C. nous montrera ce que nous lui aurons préféré!... Ah! M. F., pouvons-nous porter si loin notre fureur contre un Dieu qui nous a tant aimés!...

Ne soyons pas étonnés si les saints, qui connaissaient la grandeur du péché, ont préféré souffrir tout ce que la fureur des tyrans a pu inventer, plutôt que de le commettre. Nous en voyons un admirable exemple dans la

personne de sainte Marguerite. Son père, prêtre idolâtre et de grande réputation, la voyant chrétienne, et ne pouvant la faire renoncer à sa religion; la maltraita de la manière la plus indigne, puis la chassa de sa maison. Marguerite ne se rebuta pas, et malgré la noblesse de son origine, elle alla mener une vie humble et obscure auprès de sa nourrice, qui, dès son jeune âge, lui avait inspiré les vertus chrétiennes. Un certain préfet du prétoire nommé Olybrius, épris de sa beauté, se la fit amener pour lui faire renier sa foi et l'épouser. Aux premières questions que lui fit le préfet, elle répondit qu'elle était chrétienne, et qu'elle resterait toujours l'épouse du Christ. Olybrius irrité de la réponse de la sainte, commanda aux bourreaux de la dépouiller de ses habits et de l'étendre sur le chevalet. Là, il la fit battre de verges avec tant de cruauté, que le sang coulait de tous ses membres. Au milieu de ces tourments, on lui disait de sacrifier aux dieux de l'empire, afin de ne pas perdre sa beauté et la vie par son opiniâtreté. Mais au milieu des supplices elle criait : « Non, non, jamais pour un bien périssable et un plaisir honteux, je ne quitterai mon Dieu. Jésus-Christ qui est mon époux a soin de moi, et il ne m'abandonnera pas. » Le juge voyant son courage qu'il appelait opiniâtreté, la fit frapper si cruellement, que tout barbare qu'il était, il fut obligé de détourner ses regards. Craignant qu'elle ne succombât, il la fit conduire en prison. Le démon apparut à la jeune vierge sous la forme d'un horrible dragon qui semblait vouloir l'engloutir. Mais la sainte, ayant fait le signe de la croix, il *creva* à ses pieds. Après ce terrible combat, elle vit une belle croix comme un globe de lumière, et une colombe d'une blancheur admirable qui planait au-dessus. Elle se sentit toute fortifiée. Quelque temps après, le juge inique

voyant qu'il ne pouvait rien sur elle, malgré les tortures dont les bourreaux eux-mêmes étaient épouvantés, lui fit enfin trancher la tête.

Eh bien! M. F., faisons-nous comme sainte Marguerite, nous qui préférons un vil intérêt à Jésus-Christ? Nous qui aimons mieux trangresser les commandements de Dieu ou de l'Église que de déplaire au monde; nous qui, pour plaire à un ami impie, mangeons de la viande les jours défendus; nous qui, pour rendre service à un voisin, ne faisons point scrupule de travailler ou de prêter nos bêtes le saint jour du dimanche; nous enfin, qui passons une partie de ce jour et même le temps des offices au jeu ou au cabaret, plutôt que de déplaire à quelque misérable ami? Hélas! M. F., les chrétiens qui sont disposés à faire comme sainte Marguerite, à tout sacrifier, leurs biens et leur vie plutôt que de déplaire à J.-C., sont aussi rares que les élus, c'est-à-dire, que ceux qui iront au ciel. Mon Dieu, que le monde a changé!

3° Nous avons dit que J.-C. fut exposé aux insultes du libertinage, et traité comme un roi de théâtre par une troupe de faux adorateurs. Voyez ce Dieu que le ciel et la terre ne peuvent contenir, qui, s'il le voulait, d'un seul regard anéantirait le monde : on lui jette sur les épaules un vil manteau d'écarlate, on lui met un roseau à la main et une couronne d'épines sur la tête, on le livre à une cohorte insolente de soldats. Hélas! dans quel état est réduit celui que les anges n'adorent qu'en tremblant! On plie le genoux devant lui par la plus amère dérision, on arrache le roseau qu'il tenait à la main, on lui en frappe la tête. Oh! quel spectacle! oh! quelle impiété!... Mais la charité de Jésus est si grande, que, malgré tant d'outrages et sans faire entendre aucune plainte, il meurt volontairement pour nous sauver tous. Et pourtant,

M. F., ce spectacle que nous ne pouvons considérer qu'en frémissant, se reproduit tous les jours dans la conduite d'un grand nombre de chrétiens.

Considérons la manière dont ces malheureux se comportent pendant les offices divins; en présence d'un Dieu qui s'est anéanti pour nous, qui ne repose sur nos autels et dans nos tabernacles, que pour nous combler de toutes sortes de biens; quelles adorations lui rendent-ils? Jésus-Christ n'est-il pas traité encore plus cruellement par les chrétiens que par les Juifs, qui n'avaient pas, comme nous, le bonheur de le connaître? Voyez ces personnes sensuelles : à peine plient-elles un genou pendant les instants les plus redoutables du mystère; voyez ces rires, ces paroles; ces regards jetés de toute part dans l'église, ces signes que se font tous ces petits impies et ces petits ignorants. Et ce n'est encore que l'extérieur. Si nous pouvions pénétrer jusque dans le fond des cœurs; hélas! que de pensées de haine, de vengeance, d'orgueil! Oserais-je le dire, que de pensées impures dévorent et corrompent ces cœurs! Ces pauvres chrétiens n'ont souvent ni livres ni chapelets pendant la sainte Messe, et ne savent à quoi occuper le temps des offices; aussi écoutez-les se plaindre et murmurer de ce qu'on les retient trop longtemps en la sainte présence de Dieu. O Seigneur! quel outrage et quelle insulte l'on vous fait, à l'heure même où vous ouvrez avec tant de bonté et d'amour les entrailles de votre miséricorde!... Je ne m'étonne pas, M. F., que les Juifs aient comblé J.-C. d'opprobres, l'aient regardé comme un criminel, bien plus, aient cru faire en cela une bonne œuvre; car « s'ils l'avaient connu, nous dit saint Paul, jamais ils n'auraient fait mourir le Roi de gloire. » Mais, des chrétiens qui savent très-bien que J.-C. lui-même est présent sur nos

autels, et combien leur peu de respect l'offense et leur impiété le méprise!... O mon Dieu! des chrétiens, s'ils n'avaient pas perdu la foi, pourraient-ils paraître dans vos temples sans trembler et pleurer amèrement leurs péchés! Combien vous crachent au visage par trop de soin d'embellir leur tête; combien vous couronnent d'épines par leur orgueil; combien vous font sentir les rudes coups de la flagellation par les actions impures dont ils profanent leur corps et leur âme; combien, hélas! vous donnent la mort par leurs sacriléges; combien vous tiennent cloué sur la croix en restant dans le péché!... O mon Dieu! que vous retrouvez de Juifs parmi les chrétiens!...

4°, Nous ne pouvons penser sans frémir à ce qui se passa au pied de la croix. C'était là que le Père éternel attendait son Fils adorable pour décharger sur lui tous les coups de sa justice. Nous pouvons dire aussi que c'est au pied des autels, que Jésus-Christ reçoit les outrages les plus sanglants. Hélas! que de mépris de la sainte présence! que de confessions mal faites! que de messes mal entendues! que de communions sacriléges! Ah! M. F., ne pourrais-je pas vous dire avec saint Bernard : « Que pensez-vous de votre Dieu, quelle idée en avez-vous? Malheureux, si vous en aviez l'idée que vous devez en avoir, viendriez-vous jusqu'à ses pieds pour l'insulter? » C'est insulter J.-C. que de venir dans nos églises, à la face de nos autels, avec un esprit distrait et tout rempli des affaires du monde; c'est insulter la majesté de Dieu, que de se tenir en sa présence avec moins de modestie que dans la maison des grands du monde. Elles l'outragent, ces femmes et ces filles mondaines, qui semblent ne venir au pied des autels que pour étaler leur vanité, attirer les regards, et dérober la gloire et l'adoration qui ne sont

dues qu'à Dieu seul. Dieu est patient, M. F., mais il aura son tour... Laissez venir l'éternité !...

Si autrefois Dieu se plaignait que son peuple lui était infidèle, et profanait son saint nom, quelles plaintes ne devrait-il pas nous faire, maintenant que, non content d'outrager son saint nom par des jurements à faire frémir l'enfer, on profane le corps adorable de son Fils et son sang précieux !... O mon Dieu, où en êtes-vous réduit?... Autrefois vous n'avez eu qu'un calvaire, et maintenant, vous en avez autant qu'il y a de ces mauvais chrétiens !...

Que conclure de tout cela, M. F.? sinon que nous sommes bien malheureux de faire tant souffrir notre Sauveur qui nous a tant aimés. Non, ne faisons plus mourir J.-C. par nos péchés, laissons-le vivre en nous, et vivons nous-même de sa grâce. Ainsi nous aurons le sort de tous ceux qui ont évité le péché et fait le bien, dans la seule vue de lui plaire. C'est ce que je vous souhaite.

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES

NOTES.

NOTE A.

Sermon pour le premier Dimanche de l'Avent.

N° 1, p. 7.

« Chaos de la mer, » expression biblique. — « *Abyssus vallavit me;* l'abîme de la mer m'a englouti. » Jonas, c. II, v. 6.

N° 2, p. 13.

« Les péchés de tes enfants sont les tiens. » Les péchés des enfants deviennent ceux des parents, quand les parents « vivent » tranquilles, » c'est-à-dire s'endorment sur ces péchés, qu'ils sont tenus de prévenir.

Les paroles qui suivent, expliquent ce que la pensée du Vénérable paraît avoir de sévère : « Où sont les vertus que tu leur » a fait pratiquer? Où sont les bons exemples que tu leur a » donnés, ou les bonnes œuvres que tu leur a fait faire? Hélas! » que vont devenir ces parents qui voient que leurs enfants, les » uns s'en vont danser, les autres dans les jeux et les cabarets, » et *qui vivent tranquilles.* »

N° 3, p. 22.

Chacun est « responsable des péchés qu'il n'a pas commis lui-même, » mais que par sa faute, il a fait ou laissé commettre aux autres. Il y a encore, outre les péchés de *commission*, les péchés d'*omission*, beaucoup plus nombreux, dit saint Thomas (sur Job) : *Homo quotidiè plus peccat omittendo opera bona quæ facere obligatur aut posset, quam mala committendo.*

Note D.

Sermon pour le IV^e^ Dimanche de l'Avent.

N° 1, p. 68.

« Toute perso ne qui, dans son examen, ne demande pas les » lumières du Saint-Esprit, *ne peut faire* qu'une confession sa- » crilège. »

Il est plus exact de dire qu'une personne qui ne demande pas les lumières du Saint-Esprit, *s'expose* à faire une confession sacrilège, à cause de la faiblesse de sa mémoire, des ruses du démon, de l'illusion des passions, surtout du respect humain, de la vanité et de la routine.

N° 2, p. 68.

« Cette accusation ne sera faite comme il faut, qu'autant que » vous en aurez demandé la force au bon Dieu; sans cela, il » vous est *impossible* de les déclarer comme vous le devez, pour » en recevoir le pardon. »

Le Vénérable entend le mot *impossible*, dans le sens de *difficile*.

Il n'est pas absolument impossible de déclarer ses péchés sans une prière préalable, mais cette accusation est souvent très-difficile sans une grâce particulière de sincérité, qui ne s'obtient que par la prière; et en tout cas, une bonne confession est une œuvre surnaturelle, qui ne peut pas se faire sans la grâce; or, le moyen ordinaire d'obtenir la grâce est la prière.

N° 3, p. 79.

« L'on comprend sous le nom de jeûne. »

Le Vénérable prend ce mot de jeûne, non dans le sens rigoureux et strict, mais dans le sens large et étendu.

Dans le sens rigoureux et strict, le jeûne consiste à ne prendre qu'un seul repas, auquel on peut joindre une légère collation, suivant la tolérance de l'Eglise.

Dans le sens large et étendu, le jeûne « comprend, comme dit le Vénérable, tout ce qui peut mortifier le corps et l'esprit. »

N° 4, p. 84.

Litanies du saint Nom de Jésus.

Pie IX accorda, en 1862, sur la requête d'un grand nombre d'évêques et pour leurs diocésains, une indulgence de 300 jours, à la récitation des litanies du saint Nom de Jésus.

Décret de la S. Cong. des Rites, du 21 août 1862.

Litanies de la sainte Vierge.

Les litanies de la sainte Vierge, appelées « litanies de Lorette » en plusieurs Constitutions des Papes, sont approuvées et enrichies de 300 jours d'indulgence, chaque fois qu'on les récite, et d'une indulgence plénière aux cinq fêtes de précepte du Calendrier romain, savoir : L'Immaculée Conception, la Nativité, l'Annonciation, la Purification et l'Assomption, pour tous les fidèles qui les disent chaque jour, pourvu qu'ils s'approchent ces jours-là des Sacrements, qu'ils visitent une église publique, et y prient à l'intention du Pontife Romain.

Pie VII, décret du 30 septembre 1817.

NOTE G.

Sermon pour le premier Dimanche de l'année.

P. 137.

Les *veilles*, les *veillées* dans les Dombes et dans d'autres campagnes, sont des réunions organisées pendant les soirées d'hiver, pour faire en commun et plus gaîment quelques travaux faciles.

Mais, comme dit le Vénérable, « ces assemblées nocturnes » sont ordinairement l'école où les jeunes gens perdent toutes » les vertus de leur âge, et apprennent toutes sortes de vices. »

NOTE H.

Sermon pour la fête de l'Épiphanie.

P. 164.

Le P. Giry, dans sa *Vie des Saints*, cite le fait de la sépulture commune des Rois Mages, d'après le Calendrier de Cologne,

mais il ajoute : « Ces choses sont peu sûres, car il n'y a point » d'auteur ancien qui en fasse mention. »

P. Giry, tom. I, p. 372, édit. Palmé.

NOTE I.

Sermon pour le IIe Dimanche après l'Épiphanie.

P. 189.

Le Vénérable cite en note ce passage de Jean Gibert, docteur de Sorbonne : « Une dispense obtenue sans des raisons légi- » times, rend le mariage nul. »

Une dispense sans raisons légitimes, est une dispense qui a été obtenue en ne déclarant pas ce que l'on devrait découvrir, ou en alléguant faussement des raisons demandées par le droit, la coutume ou le style de la Chancellerie romaine.

NOTE M.

Sermon pour le Dimanche de la Sexagésime.

N° 1, p. 275.

Sur la parole de Dieu.

« Cela vous étonne, que Jésus-Christ nous dise, que celui » qui écoute la parole de Dieu avec un vrai désir d'en profiter, » est plus agréable à Dieu que celui qui le reçoit dans la com- » munion. »

1° Jésus-Christ, dans le texte indiqué de saint Luc, a désigné la sainte Vierge, et non pas l'âme communiante; mais le Vénérable passe naturellement de la sainte Vierge portant Jésus-Christ dans son sein, au chrétien qui le reçoit dans la communion.

2° Il est peut-être hasardé de dire : « Que celui qui écoute la » parole de Dieu est plus agréable à Dieu que celui qui le reçoit » dans la sainte communion (p. 254). » Mais il est vrai de dire que celui qui écoute la parole de Dieu, la garde et la met en pratique, est plus agréable à Dieu qu'un grand nombre de personnes qui communient (p. 275).

3° « La parole sainte est préférable à la sainte communion, »

c'est-à-dire, qu'elle est plus nécessaire que l'Eucharistie, comme l'explique le Vénérable un peu plus loin : « Combien de per-» sonnes sont allées au ciel, sans avoir reçu le sacrement du » Corps adorable et du Sang précieux de Jésus-Christ... Mais » pour l'instruction qui est la parole de Dieu, dès que nous » avons l'âge capable de nous faire instruire, il nous est aussi » difficile d'y aller sans être instruits que sans être baptisés. »

4° Bossuet, dans son Sermon du 2e Dimanche de Carême, établit sur l'autorité de saint Césaire, de Tertullien, d'Origène et de saint Jean Chrysostome, le rapport étroit de similitude qui existe entre la parole de Dieu et l'Eucharistie, rapport qui exige les mêmes dispositions pour écouter l'une et recevoir l'autre.

N° 2, p. 275.

« Je vous avertis, de la part de Jésus-Christ même, que les » hommes subiront un jugement. »

Ces paroles, que le Vénérable attribue à saint Thomas, sont de saint Paul, en plusieurs endroits de ses épîtres.

Note N.

Sermon pour le premier Dimanche de Carême.

SUR LES TENTATIONS.

P. 280.

« Le bon Dieu veut que vous passiez saintement le saint jour » de Dimanche à prier, c'est-à-dire, à *assister à tous les offices.* »

A tous les offices, c'est-à-dire *à la messe,* comme étant de précepte, et aux autres offices, comme les vêpres, la prière du soir, comme étant de conseil et bien utiles.

N° 2, p. 280.

« Le bon Dieu veut que vous aimiez tout le monde, que vous » fassiez du bien à tout le monde, sans aucune préférence, » même à vos ennemis. »

Il ne faudrait point prendre cette proposition dans toute sa rigueur. Pourvu que nous ne fassions pas d'exclusion pour nos ennemis dans notre charité, Jésus-Christ ne nous défend pas

d'avoir certaines préférences justifiées par la parenté, l'amitié. Le Sauveur lui-même n'a-t-il point manifesté de préférences d'affection vis-à-vis de saint Pierre, de saint Jacques et de saint Jean?

NOTE O.

Sermon pour le premier Dimanche de Carême.

P. 310.

« Si nous ne sommes pas en état de grâce, nous ne pouvons » pas gagner les indulgences pour nous; mais, *quoique nous* » *soyons dans le péché, nous pouvons les gagner pour les âmes* » *du purgatoire.* »

C'est une question controversée entre les théologiens, si l'état de grâce est nécessaire pour gagner les indulgences en faveur des âmes du purgatoire. Néanmoins, il semble plus probable que l'état de grâce est nécessaire, c'est le sentiment de saint Liguori.

Gury recommande également cette opinion.

Gury, tom. II, p. 511, 512.

NOTE R.

Sermon pour le Dimanche de la Passion.

P. 357.

« Mais pour celui qui n'a le repentir de ses péchés qu'à cause » des châtiments que ses péchés lui attirent, il n'a qu'une con- » trition imparfaite qui ne le justifie point, mais elle le dispose » seulement à recevoir sa justification dans le sacrement de » Pénitence. »

Cette contrition qui naît de la pensée des châtiments mérités par le péché, pourvu qu'elle soit surnaturelle, dispose le pécheur à recevoir sa justification *par l'absolution*, dans le sacrement de Pénitence; mais elle ne le justifie pas toute seule.

Concile de Trente, Ses. XIV, c. IV.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉFACE..... v

Ier Dimanche de l'Avent. — Sur le Jugement dernier.... 1

Ier Dimanche de l'Avent. — Sur les Vérités éternelles... 25

IIe Dimanche de l'Avent. — Sur le Respect humain..... 47

IVe Dimanche de l'Avent. — Sur la Satisfaction 66

Pour le jour de Noël. — Sur le Mystère..... 109

Ier Dimanche de l'année 127

Epiphanie..... 150

IIe Dimanche après l'Epiphanie. — Sur le Mariage..... 169

IIIe Dimanche après l'Epiphanie. — Sur la Prière d'un pécheur qui ne veut pas quitter le péché 190

IIIe Dimanche après l'Epiphanie. — Sur l'enfer des Chrétiens..... 212

IVe Dimanche après l'Epiphanie. — Sur les ennemis de notre salut..... 234

La Sexagésime. — Sur la parole de Dieu..... 254

Pages.

Ier Dimanche de Carême. — Sur les Tentations..... 278

Ier Dimanche de Carême. — Sur les Indulgences..... 300

IVe Dimanche de Carême. — Sur la Mort du pécheur.... 319

IVe Dimanche de Carême. — Délai de la conversion..... 326

Dimanche de la Passion. — Sur la Contrition..... 350

Jeudi saint..... 375

Vendredi saint. — Le péché renouvelle la passion de Jésus-Christ..... 394

Notes justificatives..... 409

BAR-LE-DUC, IMPRIMERIE CONTANT-LAGUERRE.

SERMONS

DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU

JEAN-BAPTISTE-MARIE

VIANNEY

CURÉ D'ARS

TOME DEUXIÈME

DU DIMANCHE DE QUASIMODO AU XI^e^ DIMANCHE
DE LA PENTECÔTE

PARIS

LIBRAIRIE
VICTOR LECOFFRE
90, RUE BONAPARTE, 90

LYON

LIBRAIRIE CHRÉTIENNE
(Ancienne Maison BAUCHU)
ED. RUBAN
6, PLACE BELLECOUR, 6

1883

Bibliothèque Saint Libère

http://www.liberius.net

© Bibliothèque Saint Libère 2011.
Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

SERMONS

DU

Vénérable Serviteur de Dieu

J.-B.-M. VIANNEY

CURÉ D'ARS

II

PROPRIÉTÉ

TOUS DROITS ET TRADUCTION RÉSERVÉS

IMPRIMERIE
CONTANT-LAGUERRE

BAR LE-DUC

SERMONS

DU

Vénérable Serviteur de Dieu

J.-M.-B. VIANNEY,

CURÉ D'ARS.

DIMANCHE DE QUASIMODO.

Sur la Confession pascale.

Erat autem proximum Pascha, dies festus Judæorum.

La fête de Pâques, qui était la grande fête des Juifs, était proche. (*S. Jean*, VI, 4.)

Oui, M. F., le voilà arrivé et passé ce temps heureux où tant de chrétiens ont quitté le péché, le démon, et ont arraché leurs pauvres âmes d'entre les griffes de l'enfer, pour se remettre sous le joug aimable du Sauveur. Ah! plût à Dieu que nous fussions nés dans le temps heureux des premiers chrétiens, qui voyaient venir ce moment avec une sainte allégresse! O beau jour! ô jour de salut et de grâce, qu'êtes-vous devenu? où sont ces joies saintes et célestes

qui font le bonheur des enfants de Dieu? Oui, M. F., ou ce temps de grâce tournera à notre salut ou il tournera à notre perte : il sera la cause de notre bonheur si nous correspondons aux grâces qui nous (sont offertes) dans ce moment précieux, ou il tournera à notre perte si nous n'en profitons pas ou que nous en abusions. Mais, me direz-vous, que veut dire ce mot de Pâques? Vous ne le savez donc pas, mon ami? eh bien! écoutez-le et vous allez le savoir. Cela veut dire passage : c'est-à-dire, sortie de la mort du péché (et passage) à la vie de la grâce. D'après cela, vous allez voir si vos pâques sont bonnes, et si vous pouvez être tranquilles, surtout vous, nos braves gens, qui vous contentez d'accomplir le commandement de l'Église, qui est de faire seulement une confession et une communion pour Pâques.

I. Pourquoi est-ce, M. F., que l'Église a établi le saint temps de Carême? C'est, me direz-vous, pour nous préparer à célébrer dignement le saint temps de Pâques, qui est un temps où le bon Dieu semble redoubler ses grâces, (et excite) le remords de nos consciences pour nous faire sortir du péché. C'est très-bien, mon ami, c'est ce que vous enseigne votre catéchisme; mais si je demandais à un enfant quel est le péché de ceux qui ne font (point) de pâques? Il me répondrait tout simplement que c'est un gros péché mortel; et si je lui disais : combien faut-il de péchés mortels pour être damné? il me dirait : Un seul suffit si l'on meurt sans en avoir obtenu le pardon. Eh bien! mon ami, que dites-vous de cela? Vous n'avez point fait de pâques? — Eh non! me direz-vous. — Mais puisque vous n'avez point fait de pâques, et que de les manquer c'est un péché mortel, vous serez donc damné. Qu'en pensez-vous, mon ami?

n'est-ce pas, cela ne vous fait rien? — Ah! vous avez bien raison, dites-vous en vous-mêmes; mais si je suis damné, je ne le serai pas seul. — A la bonne heure, si cela ne vous fait rien, si vous aimez autant (être) damné que sauvé, il faudra aussi s'en consoler; si vous espérez d'adoucir votre malheur en vous *refiant* que vous ne serez pas seul, il ne faudra donc plus vous tourmenter. Pauvre âme! que dites-vous du langage que tient ce corps de péché où vous avez le malheur d'habiter? Oh! que de larmes vous allez répandre pendant l'éternité! Oh! que de gémissements! Oh! que de hurlements vous allez pousser dans les flammes, sans espérer d'en sortir! Oh! que vous êtes malheureux d'avoir tant coûté à Jésus-Christ, et vous en avoir séparé pour jamais! Pourquoi, mon frère, n'avez-vous point fait de pâques? — C'est, me direz-vous, parce que je n'ai pas voulu. — Mais si vous mourez dans cet état, (vous serez) damné. — Tant pis! — Eh bien! dites-moi, croyez-vous d'avoir une âme? — Ah! je sais bien que j'ai une âme. — Mais, peut-être croyez-vous que quand vous serez mort, tout sera fini? Ah! vous pensez en vous-mêmes : Je sais bien que notre âme sera heureuse ou malheureuse, selon qu'elle aura bien ou mal fait. — Et qui peut la rendre malheureuse? — C'est le péché, me direz-vous; vous vous sentez coupable de péché, donc je conclus que vous êtes damné. N'est-ce pas, mon ami, vous êtes bien venu (vous) confesser une fois ou deux; mais vous (vous) en êtes tenu là. Pourquoi cela? c'est que vous n'avez pas voulu vous corriger et que vous aimez autant vivre dans le péché et être damné que de le quitter pour être sauvé. Vous voulez être damné? Eh bien! ne vous inquiétez pas, vous le serez bien. — N'est-ce pas, ma sœur, vous avez laissé passer les pâques sans vous confesser; le Carême vous

(avez vécu) dans le péché et Pâques aussi; pourquoi cela? En voici la raison : c'est que vous n'avez plus de religion, que vous avez perdu la foi, que vous ne pensez plus qu'à vous réjouir un peu dans le monde en attendant que vous soyez jetée dans les flammes. Nous vous verrons, ma sœur, oui, nous vous (verrons) un jour. Oui, nous verrons vos larmes, votre désespoir. Je vous reconnaîtrai, du moins, je crois, vous vous serez perdue, vous en êtes bien la maîtresse. Oui, M. F., tirons le bandeau, laissons cachées toutes ces ordures dans les ténèbres jusqu'au jour du jugement.

Examinons maintenant ce que c'est que la confession et la communion de ceux qui se contentent d'une fois tous les ans, et nous verrons s'ils ont lieu d'être tranquilles ou non. Mon ami, si pour faire une bonne confession, il suffisait de demander pardon à Dieu, de déclarer ses péchés et de faire quelques pénitences, le péché, dont la religion nous fait un monstre, n'aurait rien qui dût tant nous effrayer; rien ne serait plus facile que de réparer la perte de la grâce de Dieu, (et de suivre, le chemin qui conduit au ciel et qui est si difficile selon Jésus-Christ même. Écoutez le langage qu'il tient à ce jeune homme, qui lui demandait s'il y en aurait *bien* de sauvés et si le chemin qui conduit au ciel est bien malaisé à suivre. Que lui répond le Sauveur? « Oh! que ce chemin est étroit! Oh! qu'il y en a peu qui le suivent! Oh! que parmi ceux (qui) le commencent, peu vont jusqu'au bout. » En effet, M. F., après avoir vécu une année entière sans gêne, sans contrainte, ne restant occupé que de vos affaires temporelles, de vos biens, ou même de vos plaisirs, sans vous mettre en peine de vous corriger, ni de travailler à acquérir les vertus qui vous manquent; vous viendrez seulement dans la quinzaine

de Pâques, toujours le plus tard que vous pourrez, raconter vos péchés de la même manière que vous feriez le récit d'une histoire; vous lirez dans un livre quelques prières ou vous en ferez quelques autres pendant un certain temps. Moyennant cela, tout sera dit, vous irez votre train ordinaire; vous ferez ce que vous avez fait, vous vivrez comme de coutume : l'on vous a vu dans les jeux et les cabarets, l'on vous y reverra; l'on vous a trouvé dans la danse et les bals, l'on vous y retrouvera; ainsi de tout le reste. Les pâques prochaines, vous répéterez la même chose. Ainsi vous ferez ce commerce jusqu'à la mort : c'est-à-dire, que le sacrement de Pénitence, où Dieu semble oublier sa justice pour ne manifester que (sa) miséricorde, ne sera plus pour vous qu'un jeu ou (un) amusement. Vous sentez très-bien, mon ami, que si vos confessions n'ont rien de mieux, vous pouvez très-bien conclure qu'elles ne valent rien, pour ne pas dire autre chose.

II. Mais pour vous convaincre davantage, examinons la chose de plus près. Pour faire une bonne confession, qui puisse nous réconcilier avec Dieu, il faut détester nos péchés de tout notre cœur, non parce que nous (sommes) obligés de dire des choses au prêtre que nous voudrions pouvoir cacher à nous-mêmes; mais il faut nous repentir d'avoir offensé un Dieu si bon, *d'avoir* resté si longtemps dans le péché, d'avoir méprisé toutes ses grâces par lesquelles il nous sollicitait d'en sortir. Voilà, M. F., ce qui doit faire couler nos larmes et briser notre cœur. Dites-moi, mon ami, si vous aviez cette véritable douleur, ne vous empresseriez-vous pas de réparer le mal qui en est la cause et de *vite* rentrer en grâce avec Dieu? Que diriez-vous d'un homme qui, mal à propos, serait

brouillé avec son ami, mais qui, reconnaissant sa faute, s'en repent de suite; ne cherchera-t-il pas la manière de se réconcilier? Si son ami fait quelques démarches auprès de lui pour cela, ne profitera-t-il (pas) de l'occasion? Mais au contraire, s'il méprisait tout, n'auriez-vous pas raison de dire qu'il *lui est égal* d'être bien ou mal avec cette personne? La comparaison est sensible. Celui qui a eu le malheur de tomber dans le péché, soit par faiblesse ou surprise, ou même par malice; s'il en a un véritable regret, pourra-t-il rester longtemps dans cet état? N'aura-t-il pas de suite recours au sacrement de Pénitence? Mais au contraire, s'il reste un an dans le péché et qu'il ne voie même (venir) le saint temps de Pâques qu'avec peine, parce qu'il faut se confesser; si, bien loin de venir se présenter au tribunal de la pénitence au commencement du Carême, afin d'avoir quelque temps pour faire pénitence, et ne (point) passer, de suite, du péché à la table sainte; s'il ne veut entendre parler qu'à Pâques de la confession, que même il tâchera de retarder jusqu'à la quinzaine, où il viendra se présenter avec les mêmes dispositions qu'un criminel que l'on conduit à la mort : que signifie cela, mon ami? le voici. C'est que si les pâques étaient prolongées jusqu'à la Pentecôte, vous ne vous confesseriez qu'à la Pentecôte, ou que si elles ne venaient que tous les dix ans, vous ne vous confesseriez que tous les dix ans; et enfin, que si l'Église ne vous en faisait pas un commandement, vous ne (vous) confesseriez qu'à la mort. Qu'en pensez-vous, mon frère? N'est-ce pas, mon ami, que ce n'est ni le regret d'avoir offensé Dieu qui vous fait (vous) confesser, ni l'amour de Dieu qui vous fait faire vos pâques? — Ah! me direz-vous, c'est bien quelque chose, (nous) ne les faisons pas sans savoir pourquoi. — Ah! vous n'en savez

rien du tout ; vous les faites par habitude, pour dire que vous avez fait vos pâques, ou, si vous vouliez dire la vérité, vous diriez que vous avez ajouté à vos anciens péchés un péché nouveau. Ce n'est donc ni l'amour de Dieu, ni le regret de l'avoir offensé qui vous fait confesser et faire vos pâques, ni même le désir de mener une vie plus chrétienne. En voici la preuve. Si vous aimiez le bon Dieu, pourriez-vous consentir à commettre le péché avec tant de facilité et même avec tant de plaisir? si vous aviez horreur du péché, comme vous devriez l'avoir, pourriez-*vous* le garder un (an) entier sur votre conscience? Si vous aviez un vrai désir de mener une vie plus chrétienne ne verrait-on pas au moins quelque petit changement dans votre manière de vivre? Non, M. F., je ne veux pas vous parler aujourd'hui de ces malheureux qui ne disent que la moitié de leurs péchés, *crainte* de ne pas faire leurs pâques ou d'être renvoyés; peut-être même pour couvrir leur vie honteuse du voile de la vertu ; et qui, dans cet état, s'approchent de la table sainte et vont consommer leur réprobation, livrer leur Dieu au démon, et vomir leur maudite âme en enfer.

Non, j'ose espérer que cela ne vous regarde pas; mais cependant je continuerai à vous dire que les confessions d'un an n'ont rien qui puisse vous tranquilliser. — Mais, me direz-vous, que faut-il faire afin qu'une confession soit bonne ? — Vous le voulez savoir, mon ami, le voici; écoutez-le bien, et vous (verrez) si vous êtes en sûreté. Pour que votre confession mérite le pardon, il faut qu'elle soit humble et sincère, accompagnée d'une véritable douleur causée par le regret d'avoir offensé (Dieu), et non à cause des châtiments que le péché mérite, avec un ferme propos de ne plus pécher à l'avenir. D'après cela,

je dis qu'il est très-difficile que toutes ces dispositions se trouvent dans ceux qui ne se confessent qu'une fois l'année : vous allez le voir. Qu'est-ce qu'un chrétien aux pieds du prêtre auquel il fait l'aveu de ses péchés? C'est un pécheur qui vient avec la douleur dans le cœur, et se jette aux pieds de son Dieu comme un criminel devant son juge, pour s'accuser lui-même afin de demander sa grâce. Comment s'accusera-t-il? le voici : Je suis un criminel indigne d'être appelé enfant; j'ai vécu jusqu'à présent d'une manière tout opposée à ce que ma religion me commandait; je n'ai eu que du dégoût pour tout ce qui avait rapport au service de Dieu; les saints jours de dimanche et de fête n'ont été pour moi que des jours de plaisirs et de débauches, ou, pour mieux dire, je n'ai rien fait jusqu'à présent; je suis perdu et damné si Dieu n'a pas pitié de moi. Voilà, M. F., les sentiments d'un chrétien qui a le péché en horreur.

Mais, dites-moi, est-ce de cette manière que s'accusent ceux qui trouvent que ce n'est pas assez de rester douze mois dans le péché, qui trouvent que les pâques viennent toujours trop (tôt)? Hélas! mon Dieu, vous voyez ces confessions d'un an que font ces pauvres malheureux, qui ne les font qu'avec un dégoût mortel. Oh! non, non, mon ami, ce n'est plus un criminel couvert de honte et pénétré de douleur d'avoir offensé Dieu, qui s'humilie, qui s'accuse lui-même, qui demande un pardon dont il se reconnaît infiniment indigne; mais, hélas! oserai-je bien le dire? c'est un homme qui semble raconter une histoire et qui la raconte mal, qui tâche de se défigurer et de paraître le moins coupable qu'il peut. Écoutez-le : ce n'est pas lui qui a commis ce péché d'impureté, c'est un autre qui l'a sollicité, comme s'il n'avait pas été maître de ne pas suivre son conseil. Ce

n'est pas lui qui s'est mis en colère, c'est son voisin qui lui a dit une parole piquante. Il a manqué la messe, c'est vrai; mais c'est la compagnie qui en est la cause. C'est une fois qu'il fit gras, un jour défendu, si on ne l'avait sollicité il ne l'aurait pas fait. Il a (mal) parlé, c'est celui qui s'est trouvé auprès de lui qui l'a fait pécher. Disons mieux : le mari accuse la femme, la femme le mari; le frère, la sœur, et la sœur, le frère; le maître, le domestique et le domestique tâche, autant qu'il peut, de se décharger *dessus* son maître. En disant leur *confiteor*, ils s'accusent eux-mêmes, en disant : C'est par ma faute; deux minutes après, ils s'excusent et accusent les autres. Point d'humilité, point de sincérité et point de douleur : voilà précisément les dispositions de ceux qui ne se confessent que tous les ans. Un pauvre pasteur verra bien que, *de* la manière dont ils s'accusent, ils n'ont nullement les dispositions nécessaires pour recevoir l'absolution. Veut-il leur donner quelque temps pour ne pas leur faire faire un sacrilége, que font-ils? écoutez-les : ils murmurent en disant qu'ils n'ont pas le temps de revenir et qu'une autre fois ils ne seront pas mieux disposés; et ils finissent *pour* vous *dire* que si l'on ne veut pas les recevoir, ils iront (à) un autre qui ne sera pas si scrupuleux, qui les *passera* bien.... Comme s'il ne pouvait pas vivre sans eux, pauvres aveugles!... Jugez d'après cela quelles sont leurs dispositions. Le prêtre voit bien à la manière dont ils s'accusent, qu'ils ne disent pas tout; il est obligé de leur faire mille questions; ils ne disent ni le nombre, ni les circonstances qui changent l'espèce. Il y a certain péché qu'ils ne voudraient pas dire, ni les cacher. Que font-ils? ils les disent à moitié, comme si le prêtre pouvait savoir ce qui se passe dans leur cœur. L'on se contente de ra-

conter en gros les péchés, sans même distinguer les pensées d'avec les désirs. Le prêtre lui dira : N'avez-vous jamais eu des pensées d'orgueil, de vanité, de vengeance ou d'impureté? Vous savez bien que toutes (ces) choses sont des péchés mortels quand on s'y arrête volontairement. Avez-vous commis quelques-unes de ces fautes? — Peut-être bien, dira-t-il, mais je ne m'en souviens pas. — Mais il faut dire à peu près le nombre, sans quoi vos confessions ne valent rien. — Ah! monsieur, comment voulez-vous que je me rappelle toutes les pensées que j'ai eues pendant l'année? cela m'est impossible. — Ah! mon Dieu, que de confessions, ou plutôt que de sacriléges!... Non, M. F., presque jamais l'on ne s'accuse des circonstances qui aggravent le péché et qui peuvent rendre le péché mortel. Écoutez comment l'on s'accuse : je me suis enivré, j'ai calomnié mon prochain, j'ai commis le péché contre la sainte vertu de pureté, je me suis disputé, je me suis vengé; si le confesseur (ne fait) point de question, il n'y a rien de plus. Mais, lui dira le confesseur, combien de fois cela vous est-il arrivé? Avez-vous commis de ces péchés dans l'église? est-ce un saint jour de dimanche? est-ce en présence de vos enfants, de vos domestiques? y avait-il bien du monde? la réputation de votre prochain en a-t-elle souffert quelque dommage? Ces pensées d'orgueil vous sont-elles venues dans l'église, pendant la sainte messe? vous y êtes-vous arrêté longtemps? ces pensées contraires à la sainte vertu de pureté, ont-elles été accompagnées de mauvais désirs de commettre? Cet autre péché, est-ce par surprise ou par malice? n'avez-vous ajouté péché sur péché, dans la pensée qu'il ne vous en coûterait pas plus de vous confesser de *beaucoup* que de *peu?* Il y en a qui ne se contentent

pas de ne faire aucun détail de leurs péchés, ils vous disent qu'ils n'ont rien à se reprocher, qu'ils n'ont pas le temps, qu'il faut qu'ils s'en aillent. Vous n'avez pas le temps, mon ami, eh bien! allez vous-en. De vous en aller, ou de demeurer, l'un vaut autant que l'autre.

O mon Dieu! quelles dispositions! O mon Dieu! sont-ce là des pécheurs qui viennent pour pleurer leurs péchés? Il faut cependant convenir qu'il y en a qui font tout ce qu'ils peuvent (pour) bien s'examiner, et qui disent leurs (péchés) autant qu'ils peuvent; mais, avec une telle indifférence, une telle froideur, et une si grande insensibilité que cela déchire le cœur d'un pauvre prêtre. Point de soupirs, point de gémissements, point de larmes! pas un seul signe qui annonce la douleur que leur donnent leurs péchés! Il (faut) que le prêtre, pour leur donner l'absolution, soit persuadé qu'ils ont de meilleures dispositions qu'ils ne le montrent. Je sais bien que les larmes et les soupirs ne sont pas des marques infaillibles de contrition ni de conversion. Il n'arrive que trop souvent qu'il y en a qui pleurent leurs péchés au tribunal de la pénitence, et qui (ne) sont pas plus chrétiens. Mais aussi il est bien difficile de raconter avec tant de froideur et d'indifférence ce qui doit nécessairement nous attrister et exciter nos larmes. Si un homme était sûr de recevoir sa grâce en faisant l'aveu de ses crimes, je vous laisse à penser s'il pourrait même les déclarer sans faire couler ses larmes, dans l'espérance que son extérieur touchera le cœur de son juge, qui lui accordera son pardon. Voyez un malade, quand il découvre ses plaies à son médecin, de suite vous entendez ses soupirs et vous voyez ses larmes qui coulent. Voyez un ami qui vous fera le récit de ses peines : ses gestes, son ton de voix, sa manière de s'exprimer, tout

en lui vous dépeint son chagrin et sa douleur. Pourquoi est-ce, M. F., que rien de tout cela ne paraît quand nous accusons nos péchés? N'est-ce pas, mon ami, vous n'en savez rien? souvent vous en êtes étonné. Eh bien! je vais vous l'apprendre : c'est que votre cœur n'est pas plus touché que vos paroles, et que votre intérieur est semblable à votre extérieur, que vos péchés ne vous donnent pas plus de douleur que vous n'en faites paraître. Cela est bien facile à concevoir puisque, après vos pâques, vous êtes si peu chrétien, et que vous n'êtes ni plus sage, ni moins pécheur qu'auparavant.

III. Nous avons dit que le regret d'avoir offensé Dieu, s'il est véritable, doit nécessairement renfermer une volonté sincère de ne plus pécher; que si cette volonté est sincère, elle nous portera à nous tenir sur nos gardes; à regretter toutes ces mauvaises (pensées), soit de vengeance, soit d'impureté, aussitôt que nous les apercevons; à fuir les occasions qui nous avaient porté au péché; ou bien à ne rien négliger pour nous corriger de nos mauvaises habitudes. Eh bien! mon ami, (votre) volonté de ne plus offenser le bon Dieu n'a donc pas été sincère, puisque l'on vous a vu dans les cabarets et que l'on vous y voit encore; l'on vous a trouvé dans cette compagnie où vous avez commis ce péché et que vous y paraissez encore aujourd'hui. Vous conviendrez avec moi que vous n'avez fait aucun effort pour mieux vivre que vous n'aviez fait pendant l'année. Pourquoi cela, mon ami? Pourquoi? le voici : c'est que vous ne désirez nullement de vous corriger, que votre confession n'a été que mensonge et votre contrition un fantôme de pénitence.

En voulez-vous une seconde preuve, la voici. De quoi

vous accusiez-vous l'année passée? D'ivrognerie, d'impureté, d'orgueil, de colère, de négligence dans le service de Dieu? Et de quoi vous accusez-vous cette année? De la même (chose). Et de quoi vous accuserez-vous l'année prochaine si vous êtes en vie? Encore de la même (chose). Pourquoi cela, M. F.? c'est que vous ne désirez nullement de mener une vie plus chrétienne; mais vous vous confessez seulement par manière d'*acquit* et pour dire que vous avez fait vos pâques; ou, si vous disiez la vérité, vous diriez que (vous) vous confessez chaque année pour ajouter un nouveau péché à vos anciens : alors, disant cela, vous diriez ce que vous faites. Vous ne voyez donc pas que c'est le démon qui vous trompe. S'il vous proposait de tout abandonner, à vous qui avez l'habitude de vous confesser tous les ans, vous auriez horreur de cela, vous ne voudriez pas le croire. Mais pour vous avoir un jour, il se contente de vous tenir toujours dans vos mauvaises habitudes. Doutez-vous de ce que je vous dis? examinez votre conduite et voyez si vous (vous) êtes corrigés de quelques péchés depuis tant d'années que vous (vous) confessez tous les ans; ou si je disais mieux, chaque année vous enfonce plus profond dans les abîmes.

Mais, me direz-vous, tout cela n'est pas trop engageant à nous faire faire nos pâques. — C'est bien; mais pourquoi vous tromper? Il y a bien déjà assez du démon qui vous trompe sans me mettre encore avec lui. Je vous dis la vérité telle qu'elle est; ensuite vous en ferez ce que vous voudrez. Je me comporte envers vous comme un médecin au milieu d'un grand nombre de malades: il commence à leur proposer à chacun les remèdes convenables pour rétablir leur santé; ceux qui méprisent ces remèdes, il les laisse de côté; mais ceux qui veulent

les prendre, il les instruit de la manière de les prendre, il leur dit le grand bien qu'ils leur feront s'ils les reçoivent avec toutes les préparations qu'il leur indiquera, et en même temps le mal que ces remèdes leur feront s'ils ne font pas tout ce qu'il ordonne avant de s'en servir. Oui, M. F., je fais la même chose, je vous fais considérer combien sont grands les avantages que nous promettent les sacrements; ou, pour mieux dire, que si nous ne fréquentons pas les sacrements, jamais nous ne verrons la face de Dieu, et nous sommes (sûrs) d'être damnés. Pour ceux qui, soit par ignorance, soit par impiété, méprisent ces remèdes salutaires seuls capables de les réconcilier avec le bon Dieu, je fais (comme) ce médecin qui laisse de côté ceux qui ne veulent pas de ses remèdes. Mais à ceux qui témoignent le désir de les prendre, il faut absolument leur faire (connaître) les dispositions qu'il faut y apporter. Je pense, M. F., que peut-être tout ce que je viens de vous dire vous donnera quelque inquiétude sur vos confessions passées : je le désire de tout mon cœur, afin qu'étant vivement touchés par la grâce du bon Dieu et par vos remords de conscience, vous preniez les moyens que Dieu vous offre encore aujourd'hui pour sortir du péché.

Mais, me direz-vous, que faut-il faire pour réparer tout cela? — Voulez-vous le savoir et le faire, mon ami? le voici. C'est de recommencer vos confessions, d'(aussi) loin que vous pouvez juger les avoir faites sans contrition; vous vous accuserez du nombre de confessions et de communions; et vous direz bien si vous avez déguisé quelque péché, si vous avez fait quelques efforts pour ne plus retomber. Il faut, pour que vos confessions puissent vous consoler, que chaque confession ait opéré en vous quelque changement; il faut que (vous) fassiez

comme nous dit l'évangile de Pâques, en parlant de Jésus-Christ, qu'une fois sorti du tombeau, il n'y rentre plus; de même, vous étant confessés de vos péchés, vous ne devez plus les *recommettre*. Il faut que vous fassiez naître dans votre cœur la douceur, la bonté et la charité, à la place de cette colère, de cet air de mépris que vous faisiez paraître à la moindre injure qu'on vous faisait. Vous manquiez vos prières le matin et le soir, l'on vous voyait les faire sans attention et sans respect; maintenant si vous êtes véritablement sorti du péché, l'on vous verra faire vos prières tous les matins et tous les soirs avec ce respect et cette attention que doit vous inspirer la pensée de la présence de Dieu. Les saints jours de dimanche l'on (vous) voyait souvent venir à l'église que les offices étaient bien avancés; maintenant, si vous avez bien fait vos pâques, l'on vous verra de bonne heure commencer à vous préparer pour assister saintement à cette grande action. L'on verra cette mère, au lieu de courir de maison en maison, repassant la conduite de l'un et de l'autre, on la verra occupée à son ménage, à instruire ses enfants, ou, pour mieux dire, la vertu paraîtra dans tout ce qu'elle fera. Elle fera comme cette jeune fille, qui, pendant quelque temps, s'était livrée aux plaisirs, même les plus honteux; mais ayant réfléchi sur l'état affreux où elle se plongeait, ayant horreur d'elle, elle se convertit. Quelque temps après elle rencontra un jeune homme avec lequel elle avait souvent couru dans les plaisirs; il commença à lui tenir le même langage qu'autrefois. Elle le regarda d'un air de mépris et d'indignation, en se rappelant combien ce malheureux avait été cause qu'elle avait offensé le bon Dieu. Tout étonné, il lui dit que sans doute elle ne le connaissait plus. « Ah! malheureux, je ne t'ai que

trop connu! Je vois bien que tu es toujours le même, enseveli dans la fange du crime; mais, pour moi, grâce à Dieu, je ne suis plus la même; j'ai quitté ce maudit péché qui avait tant défiguré ma pauvre âme. Ah! non, plutôt mille fois mourir que de retomber dans mes anciens péchés! O! beau modèle pour un chrétien qui a eu le malheur de pécher! »

Que devons-nous conclure de tout cela? Le voici, M. F. C'est que si vous voulez ne pas être damnés, vous ne devez pas vous contenter de vous confesser une fois l'année; parce que, à chaque fois que vous seriez en état de péché vous courriez risque d'y périr et d'être perdus pour une éternité. C'est que si vous aviez été assez malheureux d'avoir caché quelque péché par crainte ou par honte, ou, que vous les ayez confessés sans contrition, sans désir de vous en corriger; ou même, si depuis tant d'années que vous vous confessez, vous n'avez connu aucun changement dans votre vie : concluez de là que toutes vos confessions ne valent rien, et par conséquent n'ont été que des sacriléges et des abominations qui vous jetteront en enfer. Pour ceux qui ne font point de pâques, je n'ai rien à leur dire; puisqu'ils veulent absolument se damner, ils en sont les maîtres. Pleurons leur malheur, prions pour eux : la charité que nous devons avoir les uns pour les autres nous y oblige. Demandons à Dieu de ne pas tomber dans un tel aveuglement! Résistons courageusement au monde et au démon! Soupirons sans cesse après notre véritable (patrie) qui est le ciel, notre gloire, notre récompense et notre félicité. C'est ce que je vous souhaite...

DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Sur la Persévérance.

Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.

Celui qui persévèrera jusqu'à la fin, sera sauvé. (*S. Matth.*, x, 22.)

CELUI, nous dit le Sauveur du monde, qui combattra et qui persévèrera jusqu'à la fin de ses jours, sans avoir été vaincu, ou qui, étant tombé, s'est relevé et persévère, sera couronné, c'est-à-dire sauvé : paroles, M. F., qui devraient nous faire trembler et nous glacer d'effroi, si nous considérons d'un côté les dangers auxquels nous sommes exposés, et de l'autre, notre faiblesse et le nombre des ennemis qui nous environnent; ne soyons pas étonnés si les plus grands saints ont quitté leurs parents et leurs amis, leurs biens et leurs plaisirs, pour aller les uns s'enfoncer dans les forêts, les autres pleurer entre des rochers; enfin d'autres s'enfermer entre quatre murs pour y pleurer le reste de leurs jours, pour être plus libres et débarrassés de tous les tracas du monde, et n'être occupés qu'à combattre les ennemis de leur salut, bien convaincus que le ciel ne serait accordé qu'à leur persévérance.

Mais, me direz-vous, qu'est-ce que c'est que persévérer? Mon ami, le voici. C'est être prêt à tout sacrifier : ses biens, sa volonté, sa liberté et sa vie même plutôt que de déplaire à Dieu. Mais, me direz-vous encore, qu'est-ce que c'est que de ne pas persévérer? Le voici. C'est de retomber dans les péchés que nous avons déjà confessés, de suivre les mauvaises compagnies qui nous ont portés au mal qui est le plus grand de tous les malheurs, puisque nous y avons perdu notre Dieu; nous avons tourné contre nous toute sa colère, nous arrachons notre âme du ciel, nous la traînons en enfer. Plût à Dieu que les chrétiens qui ont le bonheur de se réconcilier avec Dieu par le sacrement de Pénitence, le comprissent bien! Et pour vous en donner une idée, je vais vous montrer les moyens que vous devez prendre pour persévérer dans la grâce que vous avez reçue dans le saint temps de Pâques. J'en trouve trois principaux qui sont la prière, la fuite des mauvaises compagnies, et enfin la fréquentation des sacrements.

C'est vraiment aujourd'hui que vous pourrez dire que tout ce que vous allez entendre ne vous regarde pas, du moins un bon tiers. Moi, vous parler de la persévérance! mais je suis donc un faux pasteur, je ne viens donc travailler qu'à votre perte! Il faudra que le démon se serve de moi pour accélérer votre réprobation! je vais donc faire tout le contraire de ce que le bon Dieu m'a commandé de faire : il ne m'envoie au milieu de vous que pour vous sauver, et mon occupation serait donc de vous conduire dans les abîmes! Moi, être le cruel bourreau de vos pauvres âmes! Mon Dieu! quel malheur! Moi, vous parler de la persévérance! mais ce langage ne convient qu'à ceux qui ont quitté le péché pour tout de bon, qui sont dans la résolution

de perdre mille vies, plutôt que de *recommettre* le péché; mais dire à un pécheur de persévérer dans ses désordres. O mon Dieu! ne serais-je pas la plus malheureuse créature que la terre ait jamais portée? Non, non, ce n'est pas le langage que je devrais tenir. Ah! plutôt, cesse, mon ami, ah! cesse, de persévérer dans ton état déplorable, sans quoi tu es damné. Moi, dire à cet homme qui depuis nombre d'années ne fait point de pâques ou qui les fait mal, de persévérer! Non, non, mon ami, si tu persévères, tu es perdu, jamais de ciel pour toi! Moi, dire à cette personne qui se contente de faire ses pâques de persévérer; mais ne serait-ce pas lui mettre un bandeau devant les yeux et la traîner en enfer! Moi, dire à ces pères et mères qui font leurs pâques, et qui lâchent la bride à leurs enfants, de persévérer! Ah! non, non, je ne veux pas être le bourreau de leur pauvre âme. Moi, dire (de persévérer) à ces jeunes filles qui ont fait leurs pâques avec la pensée et le désir de retourner dans les danses et les plaisirs! Oh malheur à moi! ô horreur! ô abomination! ô chaîne de crimes et de sacriléges! Moi, dire de persévérer à ces personnes qui fréquentent cinq ou six fois les sacrements par année, qui ne font paraître aucun changement dans leur manière de vivre : mêmes murmures dans leurs peines, mêmes emportements, même avarice, même dureté envers les pauvres; toujours aussi empressés à calomnier et à noircir la réputation de leur prochain... O mon Dieu! que de chrétiens aveugles et vendus à l'iniquité! Moi, dire de persévérer à ces personnes qui, sans se gêner, ou par respect humain, mangent de la viande les jours défendus et qui travaillent sans scrupule le saint jour du dimanche! O mon Dieu! quel malheur! A qui vais-je m'adresser? Je n'en sais rien.

Ah! non, non, M. F., ce n'était pas sur la persévérance dans la grâce que j'aurais dû vous parler aujourd'hui! Ah! plutôt, il aurait fallu vous dépeindre l'état affreux et désespérant d'un pécheur qui n'a point fait de pâques ou qui les a mal faites, et qui persévère dans cet état. Ah! plût à Dieu qu'il me fût permis de dessiner à vos yeux le désespoir d'un pécheur cité devant le tribunal de son juge, (dont les) mains sont garnies de foudres et d'éclairs, et de vous faire entendre ces torrents de malédiction. Va, maudit réprouvé, va pécheur endurci, va pleurer ta vie criminelle et tes sacriléges. Oh! ce n'est pas encore assez d'y avoir croupi pendant ta vie... Il faudrait les traîner jusqu'à la porte de l'enfer, avant que le démon les y précipite pour n'en sortir jamais, et leur faire entendre les cris, les hurlements de ces malheureux réprouvés et leur montrer à chacun la place qui leur (est) désignée. O mon Dieu! pourraient-ils encore vivre. Un ciel perdu... un enfer... une éternité... (Ils ont) méprisé, profané les souffrances... ah! que dis-je? les souffrances, la mort d'un (Dieu)... Voilà la récompense de la persévérance dans le péché; oui, voilà le sujet que j'aurais dû traiter aujourd'hui. Mais vous parler de la persévérance, qui suppose une âme qui craint plus le péché que la mort même, qui passe ses jours dans l'amour de son Dieu; une âme, dis-je, dépouillée de toute affection terrestre, dont les désirs ne sont plus que pour le ciel... Eh bien! où voulez-vous donc que j'aille? où pourrais-je donc la trouver (cette âme)! ah! où est-elle? où est la terre qui (est) si heureuse que de la posséder. Hélas! je n'en ai point (trouvée), ou du moins, je n'en trouve presque point. O mon Dieu! peut-être en voyez-vous quelqu'une que je ne connais pas. Je vais donc

parler comme si j'étais sûr qu'il y en eût au moins une ou deux, pour leur montrer les moyens qu'elles doivent employer pour continuer la route heureuse qu'elle ont commencée. Ecoutez-moi bien, âmes saintes, si toutefois il s'en trouve parmi ceux qui m'écoutent, ce que (Dieu vous) dira par ma bouche.

I. Je dis donc 1° que le premier moyen de persévérer dans le chemin qui conduit au ciel, c'est d'être fidèle à suivre et à profiter des mouvements de la grâce que Dieu veut bien nous accorder. Tous les saints ne sont redevables de leur bonheur qu'à leur fidélité à suivre les mouvements que l'esprit leur a donnés, et les damnés ne peuvent attribuer leur malheur qu'au mépris qu'ils en ont fait. Cela seul peut suffire pour vous en faire sentir tout le prix et la nécessité d'y être (fidèles). Mais, me direz-vous, comment, par quel moyen pouvons-nous connaître que nous correspondons à ce que la grâce veut de nous, ou bien que nous y résistons? — Si vous ne savez pas, écoutez-moi un instant, et vous en connaîtrez le plus essentiel. Je dis d'abord que la grâce, c'est une pensée qui nous fait sentir la nécessité d'éviter le mal et de faire le bien. Entrons dans quelques détails familiers, pour mieux vous le faire comprendre et vous verrez quand vous y résistez ou quand vous y êtes fidèles. Le matin, en vous éveillant, le bon Dieu vous suggère la pensée de lui donner votre cœur, de lui offrir votre travail, de faire votre prière de suite et à genoux : si vous le faites de suite, de bon cœur, vous suivrez le mouvement de la grâce; et, si vous ne faites pas, ou bien si vous faites mal, vous ne le suivez pas. Vous vous sentez, tout à coup, le désir d'aller vous confesser et de vous corriger de vos défauts, de ne pas rester

comme vous êtes; (vous pensez) que si vous veniez à mourir vous seriez damnés. Si vous suivez ces bonnes inspirations que le bon Dieu vous donne, vous êtes fidèles à la grâce. Mais vous laissez passer cela sans rien faire. Vous avez la pensée de faire quelque aumône, quelque pénitence, d'aller à la messe les jours ouvriers, d'y envoyer vos domestiques; vous ne le faites pas. Voilà, M. F., ce que c'est que suivre la grâce ou y résister. Tout ceci c'est (ce que l'on appelle) des grâces intérieures. Pour celles qui sont appelées grâces extérieures, c'est, (par exemple,) une bonne lecture, une conversation que vous aurez eue avec quelques personnes sages, qui vous font sentir la nécessité de changer de vie, de mieux servir le bon Dieu, le regret que vous aurez à l'heure de la mort; (c'est) un bon exemple que vous aurez devant les yeux, qui semble vous *tourmenter* de vous convertir; (c'est) enfin, une instruction qui vous apprend les moyens qu'il faut prendre pour servir Dieu et remplir vos devoirs envers lui, envers vous-mêmes et envers votre prochain. Votre salut ou damnation en dépend, faites-y bien attention. Les saints ne se sont sanctifiés que par leur grande attention à suivre toutes les bonnes inspirations que le bon Dieu (leur envoyait), et les damnés ne sont tombés en enfer que parce qu'ils les ont méprisées; vous allez en voir la preuve.

Nous voyons dans l'Évangile que toutes les conversions que Jésus-Christ a opérées pendant sa vie ont été appuyées sur la persévérance. Comment savons-nous, M. F., que saint Pierre a été converti? Il est bien dit que Jésus-Christ le regarda, que saint Pierre pleura son péché; mais qui nous assure sa conversion? sinon qu'il a persévéré dans la grâce, et qu'il n'a plus péché. Com-

ment est-ce que saint Matthieu a été converti? Nous savons bien que Jésus-Christ, l'ayant vu dans son bureau, lui dit de le suivre, et qu'il le suivit; mais ce qui nous assure que sa conversion a été véritable, c'est qu'il ne rentra plus dans ce bureau, qu'il ne commit plus d'injustice; c'est qu'après avoir commencé à suivre Jésus-Christ, il ne le quitta plus. La persévérance dans la grâce, le renoncement pour toujours au péché, furent les marques très-certaines de sa conversion. Oui, M. F., quand vous auriez vécu vingt ou trente ans dans la vertu et dans la pénitence, si vous ne persévérez pas, tout est perdu pour vous. Oui, dit un saint évêque à son peuple, quand vous auriez donné tout votre bien aux pauvres, quand vous auriez déchiré votre corps, quand vous l'auriez mis tout en sang, quand, à vous seul, vous auriez souffert autant que tous les martyrs ensemble, quand vous auriez été écorché comme un saint Barthélemi, scié entre deux planches comme un prophète Isaïe, brûlé à petit feu comme un saint Laurent; si, par malheur, vous manquez de persévérance, c'est-à-dire, si vous retombez dans le péché que vous avez déjà confessé, tout est perdu pour vous si la mort vous surprend dans cet état. Qui de nous sera sauvé? Est-ce celui qui aura combattu quarante ou soixante ans? Non, M. F., est-ce celui qui aura blanchi ses cheveux dans le service de Dieu? Non, M. F., s'il manque de persévérance, tel qu'un Salomon, dont l'Esprit-Saint, parlant de lui, dit qu'il est le plus sage des rois de la terre, qui semblait être parfaitement assuré de son salut, et qui, cependant, nous laisse dans une grande incertitude de son salut. Saül nous en présente une image encore plus effrayante. Choisi de Dieu même pour régner sur son peuple, comblé de tant de bienfaits, il

meurt en réprouvé. « Ah! malheureux! nous dit saint Jean Chrysostôme, prends (garde), après avoir reçu la grâce de ton Dieu de ne pas la mépriser. Ah! je tremble quand je considère combien le pécheur retombe facilement dans son péché déjà confessé; comment oserait-il bien redemander son pardon? »

Oui, M. F., il suffirait, avec le secours de la grâce, pour ne jamais retomber dans le péché, de considérer l'état malheureux où le péché vous avait réduits avec celui où la grâce vous a mis. Oui, M. F., une âme, une âme qui retombe dans le péché, livre son Dieu au démon, lui sert de bourreau, et le crucifie sur la croix de son cœur; arrache son âme d'entre les mains de son Dieu, la traîne en enfer, la livre à toute la fureur et la rage des démons, lui ferme le ciel, et tourne à sa condamnation toutes les souffrances de son Dieu. Ah! mon Dieu, qui pourrait *recommettre* le péché, si l'on faisait toutes ces réflexions? Écoutez, M. F., ces terribles paroles du Sauveur : « Celui qui aura combattu jusqu'à la fin sera sauvé. » D'après cela, M. F., tremblons, nous qui tombons à chaque instant. Jamais de ciel si nous ne sommes pas plus fermes que nous n'avons été jusqu'à présent; mais ce n'est pas encore là tout. Vos confessions sont-elles bien faites? car vous pouvez persévérer dans la pratique de la vertu et être damnés. Avez-vous pris toutes les précautions que vous deviez prendre pour bien faire et confession et communion? Avez-vous bien examiné votre conscience avant de vous approcher du tribunal de la pénitence? Avez-vous bien déclaré tous vos péchés, tels que vous les pensiez, sans dire, peut-être, que ce n'est pas mal fait, que ce n'est rien, ou : je le dirai une autre fois? Avez-vous cette véritable contrition de vos péchés? l'avez-vous bien demandée à Dieu en sortant du confes-

sionnal? Auriez-vous plutôt préféré la mort que de *recommettre* les péchés que vous veniez de confesser? Êtes-vous bien dans la résolution ferme de ne plus revoir les personnes avec lesquelles vous avez fait le mal! Témoignez-vous au bon Dieu que si vous deviez encore l'offenser, vous aimeriez mieux qu'il vous fasse mourir? Et cependant, quand vous seriez dans toutes ces dispositions, tremblez toujours, vivez entre une espèce de désespoir et l'espérance. Vous êtes aujourd'hui dans l'amitié de Dieu, tremblez que, peut-être demain, vous ne soyez dans sa haine et un réprouvé. Écoutez saint Paul, ce vase d'élection, qui avait été choisi de Dieu pour porter son nom devant les princes et les rois de la terre, qui a tant conduit d'âmes à Dieu, dont à chaque instant les yeux se troublaient par l'abondance des larmes qu'il répandait; il s'écriait à tout moment : « Hélas! je ne cesse de traiter durement mon corps, et de le réduire en servitude, crainte qu'après avoir prêché aux autres et montré les moyens d'aller au ciel, je n'en sois moi-même banni et réprouvé. » Dans un autre endroit, il semble avoir un peu plus de confiance; mais sur quoi est-elle fondée cette confiance? « Oui, mon Dieu, s'écrie-t-il, je suis comme une victime prête à être immolée, bientôt mon corps et mon âme (seront) séparés, je vois bien que je ne vivrai pas longtemps; mais toute ma confiance est que j'ai toujours suivi les mouvements que la grâce de Dieu m'a donnés. Depuis que j'ai eu le bonheur de me convertir, j'ai conduit autant d'âmes à Dieu qu'il m'a été possible, j'ai toujours combattu, j'ai fait une guerre continuelle à mon corps. Ah! combien de fois j'ai demandé à Dieu la grâce de me défaire de ce misérable (corps) qui toujours tendait vers le mal; mais grâce à mon Dieu, je vais recevoir la récompense de

celui qui a combattu et persévéré jusqu'à la fin. » O mon Dieu! qu'il y en a peu qui persévèrent, et par conséquent, qu'il y en a peu de sauvés !

Nous lisons dans la vie de saint Grégoire, qu'une dame romaine lui écrivit pour lui demander le secours de ses prières, afin que Dieu lui fît connaître si ses péchés lui avaient été pardonnés, et si, un jour, elle recevrait la récompense de ses bonnes œuvres. « Ah! je tremble que Dieu ne m'ait pas pardonnée! » — « Hélas! lui dit saint Grégoire, vous me demandez une chose très-difficile; cependant je vous dirai que vous pouvez espérer que Dieu vous pardonnera et que vous irez au ciel si vous persévérez; mais, malgré tout ce que vous avez fait, vous serez damnée si (vous) ne persévérez pas. » Hélas! combien de fois ne tenons-nous pas le même langage en nous tourmentant pour savoir si nous serons damnés ou sauvés! Pensées inutiles, M. F.! Écoutons un Moïse qui, étant sur le point de mourir, fit assembler les douze tribus d'Israël. « Vous (savez), leur dit-il, que je vous ai tendrement aimés, que je n'ai recherché que votre salut et votre bien ; maintenant que je vais rendre compte à Dieu de toutes mes actions, il faut que je vous avertisse, que je vous presse de ne jamais oublier ceci : servez le Seigneur fidèlement, rappelez-vous tant de grâces dont il vous a comblés; quoiqu'il vous en coûte, ne vous séparez jamais de lui. Vous aurez des ennemis qui vous persécuteront, et qui feront ce qu'ils pourront pour vous le faire abandonner; mais prenez courage, vous êtes sûrs de les vaincre si vous êtes fidèles à Dieu. »

Hélas! M. F., les grâces que le bon Dieu nous accorde sont encore bien plus nombreuses et les ennemis qui nous environnent sont bien plus puissants. Je dis : les

grâces, parce qu'ils n'avaient reçu que quelques biens temporels et la manne; et nous, qui avons eu le bonheur de recevoir le pardon de nos péchés, d'arracher notre âme de l'enfer et d'être nourris, non d'une manne, mais du corps et du sang adorable de Jésus-Christ!... O mon Dieu! quel bonheur! Il ne faut donc pas *retourner* travailler continuellement à nous faire perdre ce trésor. O combien peu qui persévèrent parce qu'ils craignent le combat!

Nous lisons dans l'histoire qu'un saint prêtre rencontra un jour un chrétien, qui était dans une appréhension continuelle de succomber à la tentation. « Pourquoi craignez-vous, lui dit le prêtre? » « Hélas! mon père, lui dit-il, je crains d'être tenté, de succomber et de périr. Ah! s'écrie-t-il en pleurant, n'ai-je pas lieu de trembler, si tant de millions d'anges ont succombé dans le ciel, si Adam et Ève ont été vaincus dans le paradis terrestre, si Salomon, qui a passé pour le plus (sage) des rois, et qui était parvenu jusqu'au plus haut degré de perfection, a souillé ses cheveux blancs par les crimes les plus honteux et les plus déshonorants, si cet homme, après avoir fait l'admiration du monde, en est devenu l'horreur et l'opprobre; quand je considère un Judas, qui succomba en compagnie de Jésus-Christ même; si tant de brillantes lumières se sont éteintes, que dois-je penser de moi-même, qui ne suis que péché? qui pourrait compter le nombre d'âmes qui sont en enfer, et qui, sans la tentation, seraient dans le ciel? O mon Dieu! s'écrie-t-il, qui est celui qui ne tremble et qui pourra espérer persévérer? » — « Mais, mon ami, lui dit le saint prêtre, ne savez-vous pas ce que nous dit saint Augustin, que le démon est comme un gros chien à l'attache, il aboie et fait grand bruit; mais il ne mord que celui qui s'approche

de trop près. Ayez confiance en Dieu, fuyez les occasions du péché, et vous ne succomberez pas. Si Ève n'avait pas écouté le démon, si elle avait pris la fuite dès qu'il lui parla de transgresser les commandements de Dieu, elle n'aurait pas succombé. Lorsque vous serez tenté, rejetez de suite les tentations, et, si vous pouvez, faites dévotement le signe de la croix, pensez aux tourments qu'endurent les réprouvés pour n'avoir (pas su) résister à la tentation; levez les yeux vers le ciel, et vous verrez la récompense de celui qui combat; appelez votre bon ange à votre secours, jetez-vous promptement entre les bras de la Mère de Dieu, en réclamant sa protection; vous êtes sûr d'être victorieux de vos ennemis et vous les verrez bientôt couverts de confusion. »

Si nous succombons, M. F., cela ne vient donc que de ce que nous ne voulons pas prendre les moyens que le bon Dieu nous offre pour combattre. Il faut surtout (être) bien convaincus que, de nous-mêmes, nous ne pouvons que nous perdre; mais qu'avec une grande confiance en Dieu, nous pouvons tout. Voyez saint Philippe de Néri, il disait souvent à Dieu : « Hélas! Seigneur, tenez-moi bien, je suis si mauvais qu'il me semble qu'à chaque instant, je vais vous trahir; je suis si peu de chose, que même lorsque je sors pour faire une bonne œuvre, je me dis en moi-même : Tu sors chrétien, peut-être vas-tu rentrer comme un païen, après avoir renié ton Dieu. » Un jour, se croyant seul dans un désert, il se mit à crier : « Hélas! je suis perdu, je suis damné! » Quelqu'un qui l'entendait vint à lui en lui disant : « Mon ami, est-ce que vous désespérez de la miséricorde de Dieu? est-ce qu'elle n'est pas infinie? » — « Hélas! lui dit ce grand saint, je ne désespère pas, au contraire, j'espère beaucoup; mais je dis que je suis perdu et

damné, si Dieu m'abandonne à moi-même. Quand je considère combien de personnes qui ont persévéré jusqu'à la fin et qu'une seule tentation a perdues : voilà ce qui me fait trembler nuit et jour, dans la crainte d'être du nombre de ces malheureux. »

Hélas! M. F., si tous les saints ont tremblé toute leur vie, crainte de ne pas persévérer, que sera-ce donc de nous qui, sans vertu, sans presque confiance en Dieu, de nous-mêmes chargés de péchés, (ne sommes) nullement attentifs à prendre garde de ne pas nous laisser *enfiler* dans les piéges que le démon nous tend; nous qui marchons comme des aveugles au milieu des plus grands dangers, qui dormons tranquillement parmi une foule d'ennemis, les plus acharnés à notre perte! Mais, me direz-vous, que faut-il donc faire pour ne pas succomber? Mon ami, le voici : il faut fuir les occasions qui nous ont fait tomber les autres fois; avoir sans cesse recours à la prière, et enfin, fréquenter souvent et dignement les sacrements; si vous le faites, si vous suivez ce chemin, vous êtes sûr de persévérer; mais si vous ne prenez ces précautions, vous aurez beau faire et prendre toutes vos mesures, vous ne laisserez pas d'être perdu.

Je dis 1° que vous devez fuir le monde autant que vous le pourrez; parce que son langage et sa manière de vivre sont entièrement opposés à ce que doit faire un bon chrétien : c'est-à-dire, une personne qui cherche les moyens les plus sûrs pour aller au ciel. Demandez à sainte Marie Égyptienne qui quitta le monde et passa sa vie au fond d'un affreux désert : elle vous dira qu'il est impossible de pouvoir sauver son âme et plaire à Dieu si l'on ne fuit pas le monde; car partout l'on n'y trouve que piéges et embûches ; et, comme il est opposé à Dieu,

il faut absolument le mépriser et le quitter pour jamais. Où avez-vous entendu des mauvaises chansons, les propos les plus infâmes qui vous donnent une infinité de mauvaises pensées et de mauvais désirs? n'est-ce pas dans ce moment où vous vous êtes trouvé dans cette compagnie de libertins? Qui vous a fait faire des jugements téméraires? n'est-ce pas en entendant parler du prochain dans la compagnie de ce médisant? Qui vous a donné l'habitude de faire des regards ou des *touchements* abominables sur vous ou sur d'autres? n'est-ce pas depuis que vous avez fréquenté cet impudique? Quelle est *la cause que* vous ne fréquentez plus les sacrements? n'est-ce pas depuis que vous allez avec cet impie, qui a tâché de vous faire perdre la foi, en vous disant que tout ce que le prêtre vous disait, c'étaient des bêtises; que la religion n'était que pour retenir les jeunes gens; que l'on était des imbéciles d'aller conter ce qu'on avait fait à un homme; que tous ceux qui sont instruits se moquent de tout cela, c'est-à-dire, jusqu'à la mort; ensuite ils avoueront qu'ils se sont trompés (1). Eh bien! mon ami, sans cette mauvaise compagnie, auriez-vous eu tous ces doutes? Non sans doute. Dites-moi, ma sœur, depuis quel temps est-ce que vous avez tant de goût pour les plaisirs, les danses, les bals, les rendez-vous, les parures mondaines? N'est-ce pas depuis le moment que vous avez fréquenté cette jeune fille mondaine, qui n'est pas encore contente d'avoir perdu sa pauvre âme et qui a perdu la vôtre? Dites-moi, mon ami, combien y a-t-il de temps que vous fréquentez les

(1) Saint Grégoire le Grand, — saint Léon le Grand, — saint Augustin, — Massillon. — Il est vrai que Voltaire et d'autres, à la mort, ont avoué qu'ils se sont trompés : c'est-à-dire, qu'ils ont vécu en impies et qu'ils sont morts dans leur impiété. (*Note du Vénérable.*)

cabarets, les jeux? n'est-ce pas depuis l'instant que vous avez connu ce débauché? Dites-moi, depuis quel temps l'on vous entend vomir toute sorte de jurements et de malédictions? n'est-ce pas depuis que vous êtes en condition chez ce maître dont la bouche et le gosier crie et n'est qu'un *tuyau* d'abomination? Oui, M. F., au jour du jugement, chaque libertin verra l'autre libertin lui demander son âme, son Dieu et son paradis. Ah! malheureux, se diront-ils les uns aux autres, rends-moi mon âme que tu m'as perdue, et rends-moi le ciel que tu m'as ravi. Malheureux, où est mon âme? arrache-la donc de l'enfer où tu me jettes. Ah! sans toi, je n'aurais pas commis ce péché qui me damne. Non, non, je ne le connaissais pas. Non, non, jamais je n'aurais eu cette pensée; ah! ce beau ciel que tu m'as fait perdre! Adieu, beau ciel que tu m'as ravi. Oui, chaque pécheur se jettera sur celui qui lui a donné mauvais exemple, et qui l'a porté le premier au péché. Ah! plût à Dieu que je ne t'aie jamais connu! ah! si du moins j'étais mort avant de te voir, je serais dans le ciel; et jamais je n'irai... Adieu, beau ciel, je t'ai perdu pour bien peu de chose!... Non, M. F., non, jamais vous ne persévérerez dans la vertu si vous ne fuyez les compagnies du monde; vous aurez beau vouloir vous sauver, vous ne laisserez pas d'être damnés. Ou l'enfer, ou la fuite; point de milieu. Choisissez lequel des deux vous voulez prendre. Dès qu'une jeune fille ou un jeune homme suit ses plaisirs, fille et jeune homme réprouvés... Vous aurez beau dire que vous ne faites point de mal, que peut-être je suis scrupuleux. Moi je vous dis que vous en viendrez toujours là, qu'un jour vous serez en enfer, si vous ne changez pas; non-seulement vous le verrez, mais, de plus, vous le sentirez. Tirons le voile, M. F., et passons à un autre sujet.

II. J'ai dit 2° que la prière est absolument nécessaire pour avoir le bonheur de persévérer dans la grâce de Dieu après l'avoir reçue dans le sacrement de Pénitence. Avec la prière vous pouvez tout, vous êtes, pour ainsi dire, maîtres des volontés de Dieu, si j'ose parler ainsi; et, sans la prière, vous n'êtes capables de rien, et cela seul suffit pour vous montrer la nécessité de la prière et le pouvoir de la prière. Tous les saints ont commencé leur conversion par la prière et ont persévéré par la prière; et tous les damnés se sont perdus par leur négligence de la prière. Je dis donc que la prière nous est absolument nécessaire pour persévérer; mais je distingue : non une prière faite en dormant, appuyé sur une chaise, ou couché contre son lit; non (une prière faite) en s'habillant et se déshabillant, en marchant; non une prière faite en poussant son bois au feu, en criant après ses enfants ou ses domestiques; non une prière faite en tournant son chapeau ou son bonnet *par* ses mains; non une prière faite en baisant ses enfants, ou *rangeant* son mouchoir ou son tablier; non une prière faite en laissant occuper son esprit par un étranger; non une prière que nous faisons avec précipitation comme une chose qui nous ennuie, dont nous ne voyons *que le moment* de nous débarrasser : tout ceci n'est plus une prière, mais une insulte que nous faisons à Dieu. Bien loin d'y trouver les moyens de nous *garantir* de tomber dans le péché, cette prière elle-même nous est un sujet de chute; parce que, au lieu d'y trouver un nouveau degré de grâce, Dieu nous retire celle qu'il nous avait donnée, pour (punir) le mépris que nous faisons de sa présence. Au lieu d'y affaiblir nos ennemis, nous les fortifions; au lieu de leur arracher les armes qu'ils avaient pour nous combattre, nous leur en donnons de nouvelles; au lieu de fléchir la justice de Dieu,

nous l'irritons davantage! Voilà, M. F., le profit que nous faisons et que nous retirons de nos prières.

Mais la prière dont je vous parle, qui est si puissante auprès de Dieu, qui nous attire tant de grâces, qui semble même lier la volonté de Dieu, qui semble, pour ainsi dire, le forcer à nous accorder ce que nous lui demandons, c'est une prière faite dans une espèce de désespoir et d'espérance. Je dis désespoir, considérant notre indignité et le mépris que nous avons fait de Dieu et de ses grâces, nous reconnaissant indignes de paraître devant lui et d'oser lui demander notre grâce, nous qui l'avons tant (de fois) déjà reçue, et l'avons toujours payé d'ingratitude, ce qui doit nous porter, à chaque instant de notre vie, à croire que la terre va s'ouvrir sous nos pieds, que toutes les foudres du ciel sont prêtes à nous frapper, et que toutes les créatures crient vengeance à la vue des outrages que nous avons faits à leur Créateur; et là, tout tremblant devant lui, nous attendons si Dieu lancera sa foudre pour nous écraser ou s'il voudra bien nous pardonner encore une fois. Le cœur brisé de regret d'avoir offensé un Dieu si bon, nous laissons couler nos larmes de repentir et de reconnaissance; notre cœur et notre esprit sont tout abîmés dans la profondeur de notre néant et de la grandeur de celui que nous avons outragé et qui nous laisse encore l'espérance de notre grâce. Bien loin de regarder le temps de la prière comme un moment perdu, nous le regardons comme le plus heureux et le plus précieux de notre vie, parce qu'un chrétien pécheur ne doit avoir d'autres occupations dans ce monde que de pleurer ses péchés aux pieds de son Dieu; bien loin de faire passer ses affaires temporelles les premières et de les préférer à celles de son salut, il les regarde comme des riens ou

plutôt comme des obstacles à son salut, il n'y donne des soins et de l'attention qu'autant que Dieu le lui commande, bien convaincu que s'il ne les fait pas, d'autres les feront; mais que, s'il n'a pas le bonheur d'obtenir sa grâce et de se rendre Dieu favorable, tout est perdu pour lui, personne après lui ne le fera. Il ne quitte la prière qu'avec la plus grande peine, les moments où il est en la présence (de Dieu) ne sont rien ou plutôt passent comme un éclair; si son corps quitte la présence de Dieu, son cœur et son esprit y sont toujours. Pendant sa prière, il n'est plus question ni de travail, ni de se coucher sur une chaise ou contre son lit...

J'ai dit qu'un chrétien doit être entre le désespoir et l'espérance. Je dis l'espérance, en se représentant la grandeur de la miséricorde de Dieu, le désir qu'il a de nous rendre heureux, ce qu'il a fait pour nous mériter le ciel. Animés par une pensée si consolante, nous nous adresserons à lui avec une grande confiance; nous dirons comme saint Bernard : « Mon Dieu, ce que je vous demande je ne l'ai pas mérité, mais vous l'avez mérité pour moi. Si vous m'accordez, ce n'est que parce que vous êtes bon et miséricordieux. » Dans ces sentiments, que fait un chrétien? le voici. Pénétré de la plus vive reconnaissance, il prend la plus ferme résolution de ne plus outrager son Dieu, qui vient de lui accorder sa grâce. Voilà, M. F., la prière dont je veux parler, qui nous est absolument nécessaire pour avoir notre pardon et le don précieux de la persévérance.

III. En troisième lieu, nous avons dit que nous devons joindre la fréquentation des sacrements pour avoir le bonheur de conserver la grâce de Dieu. Un chrétien qui fait un saint usage de la prière et des sacre-

ments, est aussi redoutable au démon qu'un dragon monté sur un coursier, armé de sa cuirasse, de soh sabre et de ses pistolets, les yeux étincelants, en présence de son ennemi sans armes : sa seule présence le renverse de front, et le met en fuite. Mais, qu'il descende de son cheval et qu'il quitte ses armes : de suite son ennemi lui tombe *dessus*, le foule sous ses pieds et s'en rend maître; tandis que, muni de ses armes, sa seule présence semblait anéantir cet ennemi. Image sensible d'un chrétien qui est muni des armes de la prière et des sacrements. Non, non, un chrétien qui prie, et qui fréquente les sacrements avec les dispositions nécessaires, est plus redoutable au démon que ce dragon dont je viens de vous parler. Qu'est-ce qui rendait saint Antoine si terrible aux puissances de l'enfer, sinon la prière? Écoutez le langage que le démon lui tenait un jour, lui disant : pourquoi il le faisait tant souffrir, qu'il était son plus cruel ennemi. « Ah! que vous êtes peu de chose, lui dit saint Antoine, moi qui ne suis qu'un pauvre solitaire, qui ne peux me tenir sur mes pieds, d'un seul signe de croix je vous mets tous en fuite. » Voyez encore ce que le démon dit à sainte Thérèse, que par le grand amour qu'elle avait pour Dieu, par la fréquentation des sacrements, il ne pouvait pas même respirer là où elle avait passé. Pourquoi? C'est que les sacrements nous donnent tant de force pour persévérer dans la grâce de Dieu, que jamais l'on n'a vu un saint s'éloigner des sacrements et persévérer dans l'amitié de Dieu; et que dans les sacrements, ils ont trouvé toutes les forces pour ne pas se laisser vaincre *au* démon : en voici la raison. Quand nous prions, Dieu nous donne des amis, il nous envoie tantôt un saint ou un ange pour nous consoler; comme il fit à Agar, la servante d'Abraham, et

au chaste Joseph lorsqu'il était dans sa prison ; de même à saint Pierre..; il nous fait sentir avec plus d'abondance ses grâces pour nous fortifier et nous encourager. Mais dans les sacrements, c'est non un saint ou un ange, c'est lui-même qui vient avec ses foudres pour anéantir notre ennemi. Le démon, le voyant dans notre cœur, se précipite comme un désespéré dans les abîmes (1) ; voilà précisément pourquoi le démon fait tout ce qu'il peut pour nous en éloigner et nous les faire profaner. Oui, M. F., dès qu'une personne fréquente les sacrements, le démon perd toute sa puissance. Disons cependant, il faut bien distinguer : ce sont ceux qui les fréquentent avec les dispositions nécessaires, qui ont véritablement le péché en horreur, qui prennent tous les moyens que Dieu nous donne pour ne plus y retomber et profiter des grâces qu'il nous fait. Je ne veux pas vous parler de ceux qui se confessent aujourd'hui et qui demain retombent dans leur faute ; je ne veux pas parler de ceux qui s'accusent de leurs péchés avec aussi peu de regret et de repentir que s'ils faisaient le récit d'une histoire faite à plaisir, ni de ceux qui n'apportent point ou presque point de préparation, qui viendront se confesser sans peut-être s'examiner, qui diront ce qui se présente à leur esprit ; ils s'approcheront de la table sainte sans avoir sondé les replis de leur cœur, sans avoir demandé la grâce de connaître leurs péchés et la douleur qu'ils doivent en avoir, sans avoir (pris) aucune résolution de ne plus pécher. Non, non, tous ceux-ci ne travaillent qu'à leur perte. Au lieu de combattre contre le démon, ils se tournent de son côté, et se creusent eux-mêmes un enfer. Non, non, ce n'est pas de ceux-là

(1) Voyez sainte Thérèse et saint Martin. (*Note du Vénérable.*)

dont je veux vous parler. Si tous ceux qui fréquentent les sacrements étaient de ces personnes, quoique le nombre en soit bien petit, il y en aurait plus de sauvés qu'il n'y en aura. Mais je parle de ceux qui sortent, soit du tribunal de la pénitence, soit de la table sainte, pour paraître avec grande confiance devant le tribunal de Dieu, sans crainte d'être condamnés pour les défauts de préparation dans leurs confessions ou communions. O mon Dieu! qu'ils sont rares! que de chrétiens se sont perdus!

IV. Je dis que pour avoir le bonheur de conserver la grâce que nous avons reçue dans le sacrement de Pénitence, nous devons pratiquer la mortification : c'est le chemin que tous les saints ont tenu. Ou châtiez ce corps de péché, ou vous ne serez pas longtemps sans tomber. Voyez le saint roi David : pour demander au bon Dieu la grâce de persévérer, il châtia son corps toute sa vie. Voyez saint Paul qui vous dit qu'il traitait son corps comme *un cheval* D'abord, nous ne devons jamais passer un repas sans nous priver de quelque chose; afin qu'à la fin de chaque repas, nous puissions offrir quelque privation à Dieu. Dans notre sommeil, de temps en temps, en retrancher un peu. Dans notre démangeaison de parler, dès lors que nous avons la pensée de dire quelque chose, nous en priver pour le bon Dieu. Eh bien! M. F., qui sont ceux qui prennent toutes ces précautions dont je viens de vous montrer (l'importance)? Où sont-ils? hélas! je n'en sais rien. Qu'ils sont rares! et que le nombre en est petit! Mais aussi, où sont ceux qui, ayant reçu le pardon de leurs péchés, persévèrent dans l'état heureux où le sacrement de pénitence les a mis? Hélas! mon Dieu, où faut-il les aller chercher? Y en a-t-il parmi ceux

qui m'écoutent qui soient ces heureux chrétiens? Hélas! je n'en sais rien.

Que devons-nous conclure de tout cela, M. F.? le voici. Si nous retombons, comme auparavant, dès que les occasions se présentent, (c'est) que nous ne prenons pas de meilleures résolutions, que nous n'augmentons pas nos pénitences, que nous ne redoublons pas nos prières et nos mortifications. Tremblons sur nos confessions, qu'à l'heure de la mort nous ne trouvions que des sacriléges, et par conséquent, notre perte éternelle. Heureux, et mille fois heureux, celui qui persévèrera jusqu'à la fin, puisque le ciel n'est que pour ceux-là!...

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Sur les Afflictions.

Amen, amen dico vobis : quia plorabitis et flebitis vos; mundus autem gaudebit.

En vérité, en vérité je vous le dis : vous pleurerez et vous gémirez, et le monde se réjouira. (*S. Jean*, XVI, 20.)

Qui pourrait, M. F., entendre sans étonnement le langage que le Sauveur tient à ses disciples avant de monter au ciel, en leur disant que leur vie ne serait qu'une suite de larmes, de croix et de souffrances; tandis que les gens du monde se livreraient et s'abandonneraient à une joie insensée et riraient comme des frénétiques? « Ce n'est pas, nous dit saint Augustin, que les gens du monde, c'est-à-dire, les méchants, n'aient aussi leurs peines, puisque les troubles et les chagrins sont les suites d'une conscience criminelle, et qu'un cœur déréglé trouve son supplice dans son propre dérèglement. » Hélas! ils sont enveloppés dans la malédiction que Jésus-Christ prononce contre ceux qui ne pensent qu'à se livrer au plaisir et à la joie. Le partage des bons chrétiens est bien différent : il leur faut se résoudre à passer leur vie à souffrir et à

gémir; mais, de leurs larmes et de leurs souffrances, ils passeront à une joie et à un plaisir infini dans sa grandeur et sa durée; au lieu que les gens du monde, après quelques instants d'une joie mêlée de bien des amertumes, passent leur éternité dans les flammes. Malheur à vous, leur dit Jésus-Christ, à vous qui ne pensez qu'à vous réjouir, parce que vos plaisirs vous engendrent des maux infinis dans le lieu de ma justice. Ah! bienheureux, dit-il ensuite aux bons chrétiens, ah! bienheureux, vous qui passez vos jours dans les larmes, parce qu'un jour viendra que je vous consolerai moi-même. Je vais donc vous montrer, M. F., que les croix, la pauvreté, le mépris et les souffrances sont le partage d'un chrétien qui cherche à sauver son âme et à plaire à Dieu. (Il faut) ou souffrir dans ce monde, ou ne jamais espérer de voir Dieu dans le ciel. Examinons cela d'un peu plus près.

I. Je dis 1° que dès l'instant que nous sommes admis au nombre des enfants de Dieu, nous prenons une croix qui ne doit nous quitter qu'à la mort. Dans quelque endroit que Jésus-Christ nous parle du ciel, il ne manque jamais (de nous dire) que ce n'est que par les croix et les souffrances que nous pouvons le mériter : « Prenez votre croix, nous dit Jésus-Christ, et suivez-moi, non un jour, un mois, une année, mais toute votre vie. » Saint Augustin nous dit : « Laissez les plaisirs et la joie aux gens du monde; mais pour vous, qui êtes les enfants de Dieu, pleurez avec les enfants de Dieu. » Les souffrances et les persécutions nous sont très-avantageuses sous deux rapports. Le premier est, que nous y trouvons des moyens très-efficaces pour expier nos péchés passés, puisque, ou dans ce monde

ou dans l'autre, il faut en subir la peine. Dans ce monde, les peines ne sont infinies ni dans leur rigueur ni dans leur durée : c'est un Dieu miséricordieux qui ne nous châtie que parce qu'il a de grands desseins de miséricorde sur nous; il nous fait souffrir un instant, pour nous rendre heureux pendant toute une éternité. Quelque grandes que soient nos peines, ce n'est que son petit doigt qui nous touche; au lieu que dans l'autre vie, les supplices et les tourments que nous endurerons seront engendrés par sa puissance et sa fureur. Il semblera prendre à (tâche) de s'épuiser à nous faire souffrir. Nos maux seront infinis dans leur durée et leur rigueur. Dans ce monde, nos peines sont encore adoucies par les consolations et les secours que nous trouvons dans notre sainte religion; mais, dans l'autre, point de consolations ni d'adoucissement : au contraire, tout sera pour nous comme un sujet de désespoir. Oh! heureux est le chrétien qui passe sa vie dans les larmes et les souffrances, puisqu'il pourra éviter tant de maux et se procurer tant de plaisirs et de joies éternelles!

Le saint homme Job nous dit que la vie de l'homme n'est qu'une suite de misères. Entrons dans quelques détails. En effet, si nous allons de maisons en maisons, nous y trouvons partout plantée la croix de Jésus-Christ; ici, c'est une perte de biens, une injustice qui a réduit une pauvre famille à la misère; là, c'est une maladie, qui tient ce pauvre homme sur un lit de douleur, pour qu'il passe ses jours dans les souffrances; ailleurs c'est une pauvre femme, qui trempe son pain dans ses larmes, par le chagrin qu'elle éprouve de la part d'un mari brutal et sans religion. Dans un autre endroit, ce sont de pauvres vieillards rejetés et mé-

prisés de leurs enfants, réduits à mourir de chagrin et de misères. Si je me tourne vers un autre, je vois la tristesse peinte sur son front : si je lui en demande la raison, elle me répondra qu'elle est accusée de choses auxquelles elle n'a jamais pensé. Enfin, dans un autre endroit, j'entends une maison retentir des cris causés par la perte d'un père, d'une mère ou d'un enfant. Voilà en général, M. F., ce qui rend la vie de l'homme si triste et si misérable, si nous ne considérons tout cela qu'humainement; mais si nous nous tournons du côté de la religion, nous verrons que nous sommes infiniment malheureux de nous désoler et de nous plaindre, comme nous le faisons.

D'abord, je commencerai à vous dire que ce qui vous fait vous trouver si malheureux, c'est que vous regardez toujours ceux qui sont mieux que vous. Un pauvre, dans les misères de sa pauvreté, au lieu de penser aux (criminels) qui sont chargés de fer, condamnés à passer (leurs jours) dans les prisons, ou à perdre leur vie languissante sur un poteau; portera sa pensée dans la maison d'un grand du monde, qui regorge de biens et de plaisirs. — Un malade, bien loin de penser aux tourments qu'endurent les malheureux réprouvés qui hurlent dans les flammes, qui sont écrasés par la colère de Dieu, dont une éternité de tourments ne sera pas *dans le cas* d'effacer le moindre des péchés; il jettera les yeux sur ceux que la maladie et la pauvreté n'ont jamais touchés. Voilà, M. F., ce qui nous fait trouver nos maux insupportables. Mais que *s'ensuit-il* de là, M. F., sinon des murmures et des plaintes, qui nous en font perdre tout le mérite pour le ciel? Car d'un côté, nous souffrons sans consolations et sans espérance d'en être récompensés; d'un autre

côté, au lieu de nous en servir pour expier nos péchés, nous ne faisons que les augmenter par nos murmures et notre défaut de patience. En voici la preuve : depuis que vous dites du mal de cette personne qui a cherché à vous nuire, en êtes-vous plus avancé? sa haine s'est-elle apaisée? Non, M. F., non. Depuis tant d'années que vous ne cessez *de crier après* ce mari qui vous désole par son ivrognerie, ses débauches et ses folles dépenses, en est-il devenu plus raisonnable? Non, ma sœur, non. Lorsqu'étant accablés de maladies et (de perte) vous vous êtes laissés aller au désespoir, presque jusqu'à vouloir vous détruire, jusqu'à maudire ceux qui vous ont donné la vie; vos maux ont-ils cessés, vos peines sont-elles moins cuisantes? Non, M. F., non. Cet enfant qui vous a tant fait verser de larmes, est-il ressuscité? Non, M. F., non. Eh bien! M. F., vos impatiences, votre défaut de soumission à la volonté de Dieu et votre désespoir n'ont donc (servi) qu'à vous rendre plus malheureux, vous n'avez donc fait qu'ajouter de nouveaux péchés à vos anciens. Hélas! M. F., voilà le sort malheureux et désespérant d'une personne qui a perdu de vue la fin pour laquelle Dieu lui envoie ses croix.

Mais, me direz-vous, nous avons cent fois entendu ce langage, ce sont des paroles et non des consolations; nous en disons autant à ceux qui sont dans les peines. — Ah! mon ami, regarde, regarde en haut; tire ton cœur du limon de la terre où tu l'as plongé, déchire ces brouillards qui te cachent les biens que tes peines peuvent te procurer. Ah! regarde en haut, considère la main d'un bon père qui te destine une place heureuse dans son royaume; un Dieu te frappe pour guérir les plaies que le péché a faites à ta pauvre (âme); un Dieu

te fait souffrir pour te couronner d'une gloire immortelle!...

Voulez-vous savoir, M. F., comment il faut recevoir les croix qui nous viennent ou de la main de Dieu ou de celle des créatures? Le voici. Je veux dire, comme le saint homme Job, qui après avoir perdu des biens immenses et une famille nombreuse, ne s'en prit, ni au feu du ciel qui avait brûlé une partie de ses troupeaux, ni aux voleurs qui avaient emporté le reste, ni au vent impétueux qui, en renversant sa maison, avait écrasé ses pauvres enfants; (mais) il se contenta de dire : « Hélas! la main du Seigneur s'est appesantie sur moi. » Lorsque, couché pendant un an sur un fumier, tout couvert d'ulcères, sans ressources et sans consolations, méprisé des uns, abandonné des autres, persécuté même par sa femme qui, au lieu de le consoler, se moquait de lui, en lui disaut : « Demande à Dieu la mort, afin de faire fuir ces maux. Vois-tu ton Dieu, que tu sers avec tant de fidélité, vois-tu comment il te traite? » « Taisez-vous, lui dit le saint homme, si nous avons reçu les biens de sa main bienfaisante avec actions de grâces, pourquoi ne recevrions-nous pas les maux dont il nous afflige? »

Mais, pensez-vous, je ne peux pas comprendre que ce soit Dieu qui nous afflige, lui qui est la bonté même, qui nous aime infiniment. Demandez-moi donc aussi s'il est possible qu'un bon père châtie son enfant, qu'un médecin donne le remède amer à ses malades. Penseriez-vous qu'il serait plus à propos de laisser vivre cet enfant dans le libertinage, plutôt que de le châtier pour le faire vivre dans le chemin du salut et le conduire au ciel? Croiriez-vous qu'un médecin ferait mieux de laisser périr son malade, crainte de lui donner des re-

mèdes amers? Oh! que nous sommes aveugles si nous raisonnons de la sorte! Il faut bien que le bon Dieu nous châtie, sinon, nous ne serions pas du nombre de ses enfants; puisque Jésus-Christ lui-même nous dit que le ciel ne sera donné qu'à ceux qui souffrent et qui combattent jusqu'à la mort. Pensez-vous, M. F., que Jésus-Christ ne dit pas la vérité? Eh bien! examinez la vie que les saints ont menée, voyez le chemin qu'ils ont pris; dès l'instant qu'ils ne souffrent pas, ils se croient perdus et abandonnés de Dieu. « Mon Dieu, mon Dieu, s'écriait saint Augustin en pleurant, ne m'épargnez pas en ce monde, faites-moi bien souffrir; pourvu que vous me fassiez miséricorde dans l'autre, je suis content. » « O que je suis heureux, disait saint François de Sales dans ses maladies, de trouver un moyen si facile d'expier mes fautes! Oh! qu'il est bien plus doux et consolant de satisfaire à la justice de Dieu sur un lit de douleur que d'aller y satisfaire dans les flammes! » Et moi je dis, après tous les saints, que les souffrances, les persécutions et autres misères, sont les moyens les plus efficaces pour attirer une âme à Dieu. En effet, nous voyons que les plus grands saints sont ceux qui ont le plus souffert, Dieu ne distingue ses amis que par les croix. Voyez saint Alexis qui demeura pendant quatorze ans couché sur un côté tout écorché, et, dans cette cruelle situation, il se contentait de dire : « Mon Dieu vous êtes juste, vous me châtiez parce que je suis un pécheur et que vous m'aimez. » Voyez encore sainte Liduvine, dont la beauté était extraordinaire, demander à Dieu, si sa beauté pouvait être un sujet de chute et de perte pour son âme, de lui faire la grâce de la détruire. Dès l'instant même, elle devint toute couverte de lèpre, ce qui la rendit un objet d'horreur aux yeux

du monde, et cela pendant trente-huit ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort. Et pendant ce temps, elle ne laissa pas même échapper une parole de plainte. Combien, M. F., qui sont en enfer qui seraient maintenant dans le ciel, si Dieu leur avait fait la grâce d'avoir été longtemps malades. Écoutez saint Augustin : « Mes enfants, nous dit-il, dans les sacrifices, encouragez-vous par la pensée de la récompense qui vous est préparée. »

Il est rapporté dans l'histoire qu'une pauvre femme était depuis nombre d'années étendue sur un lit de douleur; on lui demanda ce qui pouvait lui donner tant de courage pour souffrir avec tant de patience. « Hélas! leur dit-elle, je suis si contente d'être ce que Dieu veut, que je ne changerais pas mon état avec tout l'empire du monde. Lorsque je pense que Dieu veut que je souffre, je suis toute consolée. » Sainte Thérèse nous dit qu'un jour Jésus-Christ lui ayant apparu, lui dit : « Mon enfant, ne vous étonnez pas de ce que vous voyez; mes fidèles serviteurs passent leur vie dans les croix, le mépris; plus mon Père aime quelqu'un, plus il lui envoie de quoi souffrir. » Saint Bernard recevait les croix avec tant d'actions de grâces, qu'un jour il disait à Dieu en pleurant : « Ah! Seigneur, que je serais heureux si j'avais la force de tous les hommes, afin de pouvoir souffrir toutes les croix de l'univers! » Sainte Élisabeth reine de Hongrie, ayant été chassée de son palais par ses propres sujets et traînée dans la boue, au lieu de penser à les punir, elle courut à l'église pour faire chanter le *Te Deum* en actions de grâces. Saint Jean Chrysostôme, ce grand amateur de la croix, disait qu'il aimait mieux souffrir avec Jésus-Christ que de régner avec lui dans le ciel. Saint Jean de la Croix, après avoir essuyé toute la cruauté de ses disciples, qui

le mirent en prison, le frappèrent avec tant de cruauté qu'il était tout couvert de sang; que répond-il à ceux qui étaient témoins de ces horreurs? « Hélas! mes amis, vous pleurez sur ce que je souffre, je n'ai jamais passé un moment si heureux. » Jésus-Christ lui étant apparu lui dit : « Jean, que veux-tu que je te donne pour te récompenser de tout ce que tu souffres pour l'amour de moi? » « Ah! s'écria-t-il, Seigneur, faites que je souffre de plus en plus! » Convenons tous ensemble, M. F., que les saints comprenaient bien mieux que nous le bonheur de souffrir pour Dieu.

L'on entend dire à plusieurs (d'entre vous), lorsqu'ils ont des peines : Mais qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour avoir tant de misères? — Quel mal vous avez fait, mon ami, pour que le bon Dieu vous afflige de la sorte?... prenez tous les commandements de Dieu, les uns après les autres, voyez s'il y en a un seul contre lequel vous n'ayez pas péché. Quel mal vous avez fait?... parcourez toutes les années de votre jeunesse, repassez dans votre mémoire tous les jours de votre misérable vie; après cela, demandez quel mal vous avez fait pour que le bon Dieu vous afflige de la sorte? Vous comptez donc pour rien toutes les habitudes honteuses dans lesquelles vous avez croupi depuis longtemps? Vous comptez donc pour rien cet orgueil, qui vous fait croire que l'on doit se mettre à vos pieds pour quelques pièces de terre que vous avez de plus que les autres et qui, peut-être, seront cause de votre damnation? Vous comptez donc pour rien cette ambition qui fait que vous n'êtes jamais content, cet amour-propre, cette vanité qui vous occupent continuellement, ces vivacités, ces ressentiments, ces intempérances, ces jalousies? Vous comptez donc pour rien cette négligence affreuse

pour les sacrements et tout ce qui regarde le salut de votre pauvre âme : tout cela vous l'avez oublié ; mais êtes-vous moins coupable? Eh bien! mon ami, si vous êtes coupable, n'est-il pas juste que le bon Dieu vous châtie? Dites-moi, mon ami, quelle pénitence avez-vous faite pour expier tant de péchés? Où sont vos jeûnes, vos mortifications et vos bonnes œuvres? Si après tant de péchés, vous n'avez pas versé une larme; si après tant d'avarice, vous vous êtes seulement contenté de faire quelque légère aumône; si après tant d'orgueil, vous ne voulez pas essuyer les moindres humiliations; si après avoir fait servir tant de fois votre corps au péché, vous ne voulez pas entendre parler de pénitence, il faut que le ciel se fasse justice puisque vous ne voulez (pas) la lui faire vous-même.

Hélas! que nous sommes aveugles! nous voudrions faire le mal sans en être punis, ou plutôt, nous voudrions que Dieu ne fût pas juste. Eh bien! Seigneur, laissez vivre ce pécheur tranquille, n'appesantissez pas votre main sur lui, laissez-le s'engraisser comme une victime destinée aux vengeances éternelles, et dans ce feu, vous aurez le temps de le faire satisfaire à votre justice; épargnez-le en ce monde, puisqu'il le veut; dans les flammes vous saurez bien lui faire faire une pénitence inutile, sans fin. O mon Dieu! que ce malheur ne nous arrive jamais. « Oh! plutôt, s'écrie saint Augustin, multipliez mes afflictions et mes souffrances autant qu'il vous plaira, pourvu que vous fassiez miséricorde dans l'autre vie! »

Mais, dira un autre, tout cela est bien bon pour ceux qui ont commis de gros péchés; mais, pour moi, grâces à Dieu, je n'ai pas fait grand mal. Eh! vous croyez donc que, parce que vous pensez n'avoir pas beaucoup

fait de mal, vous ne devez pas souffrir; et moi je vous dirai : précisément parce que vous avez tâché de bien faire, le bon Dieu vous afflige et il permet que l'on se moque de vous, qu'on vous méprise et que l'on tourne votre dévotion en ridicule, et c'est Dieu lui-même qui vous fait éprouver des chagrins et des maladies. Vous vous étonnez de cela, mon ami? jetez un coup d'œil sur Jésus-Christ, votre véritable modèle, voyez s'il a passé un seul instant sans souffrir ce que jamais l'homme ne pourra comprendre. Dites-moi, pourquoi est-ce que les pharisiens le persécutaient, et cherchaient sans cesse le moyen de le surprendre pour le condamner à la mort? Est-ce parce qu'il était coupable? Non, sans doute; mais en voici la raison. C'est que ses miracles et ses exemples d'humilité et de pauvreté étaient la condamnation de leur orgueil et de leurs mauvaises actions. Disons mieux, M. F., si nous parcourions les saintes Écritures, nous verrions que, dès le commencement du monde, les souffrances, le mépris et les railleries ont été le partage des enfants de Dieu : c'est-à-dire, de ceux qui ont pensé à plaire à Dieu. En effet, qui peut mépriser et railler une personne qui remplit ses devoirs de religion, sinon un pauvre malheureux réprouvé, que l'enfer a vomi sur la terre pour faire souffrir les bons, ou bien essayer s'il pourra les entraîner dans les abîmes où il est déjà pour jamais? En voulez-vous la preuve? la voici. Pourquoi est-ce que Caïn tua son frère Abel? N'est-ce pas parce qu'il faisait mieux que lui? n'est-ce pas parce qu'il ne put le porter au mal, qu'il lui ôta la vie? Quel était le dessein des frères de Joseph, lorsqu'ils le jetèrent dans une citerne, n'est-ce pas parce que sa vie sainte condamnait leur vie libertine? Qui attira tant de persécutions aux apôtres qui, à chaque instant,

pour ainsi dire, étaient jetés en prison, fouettés, garottés, ou plutôt, dont la vie depuis la mort de Jésus-Christ ne fut qu'un martyre continuel; tous ont fini leur vie de la manière la plus cruelle et la plus douloureuse? Or, quel mal faisaient-ils : puisqu'ils ne cherchaient que la gloire de Dieu et le salut des âmes? On vous méprise, on vous raille et on vous persécute quoique vous ne disiez et ne fassiez rien à personne? tant mieux que l'on vous méprise, que l'on vous raille. Si vous n'aviez rien à souffrir, qu'auriez-vous donc à offrir à Dieu à l'heure de la mort?

Mais, me direz-vous, ils offensent (Dieu); ils se perdent en faisant souffrir les autres; si Dieu voulait, il les empêcherait bien. — Certainement qu'il les empêcherait, s'il le voulait. Pourquoi est-ce que Dieu souffrait les tyrans? Il lui était aussi facile de les punir que de les conserver; mais il se servait de leurs mauvais desseins pour éprouver les bons et hâter leur bonheur. Il n'y a pas de doute que vous devez les plaindre et prier pour eux, non pas parce qu'ils vous méprisent et qu'ils vous raillent, puisque Dieu s'en sert pour vous faire gagner le ciel; mais à cause du mal qu'ils se font. En effet, il faut convenir que c'est être bien aveugle que de mépriser quelqu'un parce qu'il sert le bon Dieu (mieux) que nous, qu'il cherche avec plus d'empressement le chemin du ciel, et qu'il fera plus de bonnes œuvres ou de pénitences. Ici c'est un mystère vraiment incompréhensible. Si tu veux te damner : eh bien! fais-le. Pourquoi es-tu fâché que j'aille où tu ne veux pas aller? Je veux aller au ciel, si tu n'y vas pas c'est bien parce que tu ne veux pas. Ouvre les yeux, mon ami, reconnais ton aveuglement : quand tu m'auras empêché de servir le bon Dieu, ou que tu seras la cause que je serai damné,

qu'en auras-tu (de plus), encore une fois? Ouvre les yeux et reviens de ton égarement. Tâche d'imiter ceux que tu as méprisés jusqu'à présent, et tu y trouveras ton bonheur dans ce monde ainsi que dans l'autre.

Mais, me direz-vous, je ne leur fais point de mal, pourquoi veulent-ils m'en faire? — Tant mieux, mon ami, c'est *bonne marque*, vous êtes sûr d'être dans le chemin qui conduit au ciel. Écoutez Notre Seigneur : « Prenez votre croix et suivez-moi; l'on me persécute, on vous persécutera; l'on me méprise, on vous méprisera; mais, bien loin de vous décourager, réjouissez-vous, parce qu'une grande récompense vous est promise dans le ciel. Celui qui n'est pas prêt à tout souffrir, jusques à perdre la vie pour l'amour de moi, n'est pas digne de moi. » Pourquoi est-ce que le saint homme Tobie devint aveugle? n'est-ce pas parce qu'il était un homme de bien? Écoutez Jésus-Christ parlant à saint Pierre, martyr, lorsqu'il se plaignit d'un outrage qu'on lui faisait, quoique innocent. « Et moi, Pierre, lui dit Jésus-Christ, quel mal avais-je fait lorsqu'on me fit mourir? »

Convenons tous ensemble, M. F., que nous faisons de belles promesses au bon Dieu tant que personne ne nous dit rien, que tout va selon nos désirs; mais, la première petite raillerie, le premier petit mépris, ou bien la moindre plaisanterie qu'un impie, qui n'a pas la force de faire ce que vous faites, vous fera, vous rougissez et abandonnez le service de Dieu. Ah! ingrat, tu ne te rappelles pas ce que ton Dieu a souffert pour l'amour de toi. N'est-ce pas, mon ami, parce que l'on vous a dit que vous faisiez le sage, que vous n'étiez qu'un hypocrite, et que vous étiez plus méchant que ceux qui ne se confessent jamais; vous avez abandonné

Dieu pour vous mettre du côté de ceux qui seront des réprouvés? Arrêtez-vous, mon ami, n'allez pas plus loin, reconnaissez votre folie et ne vous jetez pas en enfer.

Dites-moi, M. F., qu'est-ce que nous répondrons lorsque Dieu va confronter notre vie avec celle de tant de martyrs, dont les uns ont été hachés en morceaux par les bourreaux, les autres ont pourri dans les prisons, plutôt que de trahir leur foi? Non, M. F., si nous sommes bons chrétiens, nous ne nous plaindrons jamais des railleries qu'on fera de nous : au contraire, plus on nous méprisera, plus nous serons contents, et plus nous prierons le bon Dieu pour ceux (qui nous persécutent); nous remettrons toute la vengeance entre les mains de Dieu, et, s'il le trouve à propos pour sa gloire et notre salut, il le fera. Voyez Moïse, accablé d'injures de la part de son frère et de sa sœur, à tous ces mépris il oppose une bonté et une charité si grande que Dieu en fut touché. L'Esprit-Saint dit qu'il était le plus doux des hommes qui fussent alors sur la terre. Le Seigneur frappa sa sœur d'une lèpre affreuse pour la punir de ce qu'elle avait murmuré contre (son) frère. Moïse, la voyant punie, bien loin d'en être content, dit à Dieu : « Ah! Seigneur, pourquoi punissez-vous ma sœur? vous savez bien que je n'ai jamais demandé vengeance, guérissez, s'il vous plaît, ma sœur. » Dieu ne put résister à sa bonté : à l'instant il la guérit.

O quel bonheur pour nous, M. F., si, dans les mépris et les railleries que l'on fait de nous, nous nous comportions de la même manière! Que de trésors pour le ciel! Non, M. F., tant que l'on ne nous verra pas faire du bien à ceux qui nous méprisent, les préférer même à nos amis, et n'opposer à leurs outrages que bonté et charité, nous ne serons pas du nombre de ceux que Dieu a destinés

pour le ciel. Savez-vous ce que nous sommes? le voici. Nous faisons comme ces soldats qui, tant qu'il n'y a point de danger, semblent être invincibles, et qui, au premier danger, prennent la fuite; de même, tant que l'on nous flatte dans notre manière de nous conduire, et que l'on loue nos bonnes œuvres, nous croyons que rien ne nous pourra faire tomber, et un rien nous fait tomber et tout abandonner. Mon Dieu, que l'homme est aveugle lorsqu'il se croit capable de quelque chose, tandis qu'il n'est capable que de vous trahir et de se perdre! Et moi je dis, M. F., que rien n'est plus capable de convertir ceux qui déchirent notre réputation que la douceur et la charité. Ils ne peuvent pas y résister. S'ils sont trop endurcis, et qu'ils aient mis déjà le sceau à leur réprobation, ils seront tout confus, ils s'en iront comme des désespérés : en voici la preuve. Il est rapporté que saint Martin avait un clerc depuis son enfance. Quoiqu'il eut fait tout ce qu'il avait pu pour le bien élever dans le service de Dieu, il devint un véritable libertin, un scandaleux; il n'y avait sorte d'injures et d'outrages qu'il ne fît à son saint évêque. Mais saint Martin, au lieu de le chasser de chez lui comme il le méritait, lui montra une si grande charité, qu'il semblait multiplier ses soins à proportion des insultes qu'il en recevait. A chaque instant il répandait des larmes au pied de son crucifix, pour solliciter sa conversion. Tout à coup, le jeune homme ouvre les yeux; considérant d'un côté, la charité de son évêque, de l'autre, les injures dont il l'avait accablé, il court se jeter à ses pieds pour lui demander pardon. L'évêque l'embrasse et bénit le bon Dieu d'avoir eu pitié de cette pauvre âme. Ce jeune homme fut toute sa vie un modèle de vertu et reconnu comme un saint. Avant de mourir, il

répéta plusieurs fois que la patience et la charité de Martin, lui avaient valu la grâce de sa conversion.

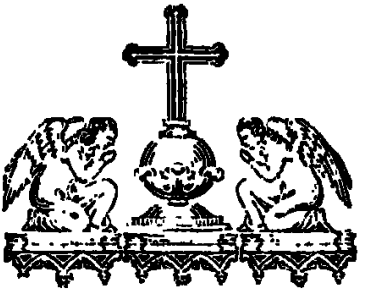
Oui, M. F., voilà ce que nous ferions si, au lieu de rendre injure pour injure, nous avions le bonheur de n'y opposer que douceur et charité. Hélas! quand les saints n'avaient pas l'occasion d'être méprisés, ils la cherchaient : en voici la preuve. Nous lisons dans la vie de saint Athanase, qu'une dame, désirant de travailler à gagner le ciel, alla trouver l'évêque et lui demanda un des pauvres que l'on nourrit d'aumônes, pour en avoir soin chez elle; parce que, disait-elle, je voudrais que ma patience soit un peu exercée. Le saint évêque lui envoya une femme qui était extrêmement humble, qui ne pouvait (souffrir) d'être servie par cette dame. Chaque fois qu'elle lui rendait quelque service, elle lui faisait mille remercîments. Non contente de tous ces remercîments, la dame toute triste, va trouver l'évêque, lui disant : « Monseigneur, vous ne m'avez pas bien servie comme je le désirais; vous m'avez donné une personne qui me couvre de confusion par son humilité. Au moindre service que je lui rends, elle s'abaisse jusqu'à terre; donnez-m'en (une) autre. L'évêque, voyant son courage à souffrir, lui en donna une qui était d'un caractère orgueilleux, colère, méprisant. Chaque fois que cette dame la servait, elle l'accablait d'injures, en lui disant qu'elle l'avait demandée, non pour en avoir soin, mais pour la faire souffrir. Elle alla même jusqu'à la frapper, et que fit-elle? M. F., le voici : plus elle méprisait la dame, plus (celle-ci) la servait avec empressement et sans cesser (malgré tant de) peines. De là que s'ensuivit-il? sinon que, touchée de tant de charité, cette femme se convertit et mourut comme une sainte. Oh! M. F., que d'âmes, au jour du jugement, nous re-

procheront que si nous n'avions opposé que bonté et charité à leurs injures, elles seraient dans le ciel, tandis qu'elles brûleront pendant une éternité.

Si nous avons dit, M. F., en commençant, que les croix, ainsi que toutes les misères de la vie, nous étaient données de Dieu pour satisfaire à sa justice pour nos péchés, nous pouvons dire aussi qu'elles sont un préservatif contre le péché. Pourquoi est-ce que Dieu a permis que l'on vous fît tort, qu'un autre vous trompât? En voici la raison. C'est que Dieu, qui voit l'avenir, a prévu que votre cœur s'attacherait trop aux choses de la terre et que vous perdriez le ciel de vue. Il permet que l'on noircisse votre réputation, que l'on vous décrie : pourquoi cela, M. F.? sinon parce que vous êtes trop orgueilleux, trop jaloux de votre réputation; c'est pour cela qu'il a permis que vous fussiez humiliés, sans quoi vous vous seriez damnés. Je dis donc, M. F., en finissant, qu'il n'y a rien de si malheureux dans les croix, qu'un homme sans religion. Tantôt il s'accuse lui-même en disant : Si j'avais pris ces mesures, ce malheur ne me serait pas arrivé. Tantôt il accuse les autres : C'est cette personne qui est cause de mes maux; je ne lui pardonnerai jamais. Il se souhaite la mort, il la (lui) souhaite. Il maudit le jour de sa naissance; il fera mille bassesses qu'il se croira permises pour se tirer d'embarras; mais, non, sa croix, ou plutôt son enfer, le suivra.

Telle est la fin malheureuse de celui qui souffre sans se tourner du côté de Dieu, qui seul peut le consoler et le soulager. Mais regardez une personne qui aime Dieu, qui désire *de* l'aller voir dans le ciel : O mon Dieu, (dit-elle), que mes souffrances sont peu de chose en comparaison de ce que mes péchés méritent de souf-

frir dans l'autre vie! Vous me faites souffrir un petit moment dans ce monde pour me rendre heureux pendant toute l'éternité. Que vous êtes bon, mon Dieu! faites-moi souffrir, que je sois un objet de mépris et d'horreur aux yeux du monde, pourvu que j'aie le bonheur de vous plaire, je ne veux rien autre. Concluons de cela que celui qui aime Dieu est heureux même au milieu de toutes les tempêtes de ce monde. Mon Dieu, faites que nous souffrions toujours afin qu'après vous avoir imité ici bas, nous allions avec vous dans le ciel!



CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Sur la Prière.

Amen, amen dico vobis : si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.

En vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. (*Saint Jean*, XVI, 23.)

ON, M. F., rien de plus consolant pour nous que les promesses que Jésus-Christ nous fait dans l'Évangile, en nous disant que tout ce que nous demanderons à son Père en son nom, il nous l'accordera. Non content de cela, M. F., non-seulement il nous permet de lui demander ce que nous désirons; mais il va jusqu'à nous le commander, il nous en prie. Il disait à ses Apôtres : « Voilà bien trois ans que je suis avec vous et vous ne me demandez rien. Demandez-moi donc, afin que votre joie soit pleine et parfaite. » Ce qui nous montre que la prière est la source de tous les biens et de tout le bonheur que nous pouvons espérer sur la terre. D'après cela, M. F., si nous sommes si pauvres, si dénués de lumières et des biens de la grâce; c'est que nous ne prions pas ou que nous prions mal. Hélas! M. F., disons-

le en gémissant : une grande partie ne savent pas même ce que c'est que de prier, et d'autres n'ont qu'une grande répugnance pour un exercice qui est si doux et si consolant pour un bon chrétien. Cependant nous en voyons quelques-uns qui prient, mais qui n'obtiennent rien, cela vient de ce qu'ils prient mal : c'est-à-dire, sans préparation, et sans savoir même ce qu'ils vont demander au bon Dieu. Mais pour mieux vous faire sentir la grandeur du bien que la prière nous attire, M. F., je vous dirai que tous les maux qui nous accablent sur la terre ne viennent que de ce que nous ne prions pas, ou que nous prions mal; et, si vous voulez en savoir la raison, la voici. C'est que si nous avions le bonheur de prier le bon Dieu comme il faut, il nous serait impossible de tomber dans le péché; et si nous étions exempts de péché, nous nous retrouverions pour ainsi dire comme Adam avant sa chute. Pour vous engager, M. F., à prier souvent et à prier comme il faut, je vais vous montrer 1° que sans la prière, il est impossible de nous sauver; 2° que la prière est toute puissante auprès de Dieu; 3° quelles sont les qualités que doit avoir une prière pour être agréable à Dieu et méritoire pour celui qui la fait.

I. Pour vous montrer, M. F., le pouvoir de la prière et les grâces qu'elle vous attire du ciel, je vous dirai que ce n'est que par la prière que tous les justes ont eu le bonheur de persévérer. La prière est à notre âme ce que la pluie est à la terre. Fumez une terre, tant que vous voudrez; si la pluie manque, tout ce que vous ferez ne servira de rien. De même, faites des bonnes œuvres tant que vous voudrez; si vous ne priez pas souvent et comme il faut, jamais vous ne

serez sauvés; parce que la prière ouvre les yeux de notre âme, lui fait sentir la grandeur de sa misère, la nécessité d'avoir recours à Dieu, elle lui fait redouter sa faiblesse. (Le chrétien) compte (pour) tout sur Dieu seul, et rien sur lui-même. Oui, M. F., c'est par la prière que tous les justes ont persévéré. En effet, qui a porté tous ces saints à faire de si grands sacrifices que d'abandonner tous leurs biens, leurs parents, et toutes leurs commodités, pour aller passer le reste de leur vie dans les forêts, afin d'y pleurer leurs péchés? C'est, M. F., la prière, qui enflammait leur cœur de la pensée de Dieu, (du désir) de lui plaire, et de ne vivre uniquement que pour lui. Voyez Magdeleine, quelle est son occupation après sa conversion? N'est-ce pas la prière? Voyez saint Pierre; voyez encore saint Louis, roi de France, qui, dans ses voyages, au lieu de passer la nuit dans son lit, la passait dans une église, pour y prier, en demandant au bon Dieu le don précieux de persévérer dans sa grâce. Mais sans aller si loin, M. F., ne voyons-nous pas nous-mêmes que dès que nous négligeons nos prières, nous perdons de suite le goût des choses du ciel : nous ne pensons plus qu'à la terre; et si nous reprenons la prière, nous sentons renaître en nous la pensée et le désir des choses du ciel. Oui, M. F., si nous avons le bonheur d'être dans la grâce de Dieu, ou nous aurons recours à la prière, ou nous sommes sûrs de ne pas persévérer longtemps dans le chemin du ciel.

En second lieu, nous disons, M. F., que tous les pécheurs ne doivent, sans un miracle extraordinaire, ce qui arrive très-rarement, leur conversion qu'à la prière. Voyez sainte Monique, ce qu'elle fait pour demander la conversion de son fils : tantôt, (elle est) au pied de son

crucifix, qui prie et qui pleure; tantôt, auprès des personnes qui sont sages, pour demander le secours de leur prière. Voyez saint Augustin lui-même, lorsqu'il voulut sérieusement se convertir; voyez-le dans un jardin, livré à la prière et aux larmes, afin de toucher le cœur de Dieu et changer le sien. Oui, M. F., *comme que* nous soyons pécheurs, si nous avions recours à la prière et si nous priions comme il faut, nous serions sûrs que le bon Dieu nous pardonnerait. Hélas! M. F., ne soyons pas étonnés de ce que le démon fait tout ce qu'il peut pour nous faire manquer nos prières, et nous les faire faire mal; c'est qu'il comprend bien mieux que nous combien la prière est redoutable à l'enfer, et qu'il est impossible que le bon Dieu puisse nous refuser ce que nous lui demandons par la prière. Oh! que de pécheurs sortiraient du péché, s'ils avaient le bonheur d'avoir recours à la prière!

En troisième lieu, je dis que tous les damnés se sont damnés parce qu'ils n'ont pas prié ou prié mal. De là je conclus, M. F., que sans la prière, nous ne pouvons que nous perdre pour l'éternité, et qu'avec la prière bien faite, nous sommes sûrs de nous sauver. Oui, M. F., tous les saints étaient tellement convaincus que la prière leur était absolument nécessaire pour se sauver, qu'ils ne se contentaient pas de passer les jours à prier, mais encore les nuits entières. Pourquoi est-ce, M. F., que nous avons tant de répugnance pour un exercice si doux et si consolant? Hélas! M. F., c'est que, le faisant mal, nous n'avons jamais senti les douceurs que les saints y éprouvaient. Voyez saint Hilarion, qui pria pendant cent ans sans discontinuer, et ces cent ans de prières furent si courts que sa vie lui sembla passer comme un éclair. En effet, M. F.,

une prière bien faite est une huile embaumée qui se répand dans toute notre âme, qui semble déjà lui faire sentir le bonheur dont jouissent les bienheureux dans le ciel. Cela est si vrai, que nous lisons dans la vie de saint François d'Assise que, souvent quand il priait, il tombait dans le ravissement, au point qu'il ne pouvait distinguer s'il était sur la terre ou dans le ciel parmi les bienheureux. C'est qu'il était embrasé par le feu divin que la prière allumait dans son cœur, (et qui) lui communiquait une chaleur naturelle. Un jour qu'il était à l'église, il se sentit un amour si violent qu'il se mit à crier à haute voix : « Mon Dieu, je ne peux plus y tenir. » Mais, pensez-vous en vous-mêmes, cela est bien bon pour ceux qui savent bien prier et (dire) de belles prières. — M. F., ce ne sont ni les longues, ni les belles prières que le bon Dieu regarde; mais celles qui se font du fond du cœur, avec un grand respect et un véritable désir de plaire à Dieu. En voici un bel exemple. Il est rapporté dans la vie de saint Bonaventure, qui était un grand docteur de l'Église, qu'un religieux très-simple lui dit : « Mon père, moi qui suis peu instruit, pensez-vous que je puisse prier le bon Dieu, et l'aimer? » Saint Bonaventure lui dit : « Ah! mon ami, c'est principalement ceux-là que le bon Dieu chérit le plus, et qui lui sont le plus agréables. » Ce bon religieux, tout étonné d'une si bonne nouvelle, va se mettre à la porte du monastère, disant à tous ceux qu'il voyait passer : « Venez, mes amis, j'ai une bonne nouvelle à vous donner; le docteur Bonaventure m'a dit que nous autres, quoique ignorants, nous pouvions autant aimer le bon Dieu que les savants. Quel bonheur pour nous de pouvoir aimer Dieu et lui plaire, sans rien savoir! » D'après cela, M. F., je vous dirai

que rien n'est plus facile que de prier le bon Dieu, et qu'il n'est rien de plus consolant.

Nous disons que la prière est une élévation de notre cœur vers Dieu. Disons mieux, M. F., c'est un doux entretien d'un enfant avec son père, d'un sujet avec son roi, d'un serviteur avec son maître, d'un ami avec son ami, dans le sein duquel il dépose ses chagrins et ses peines. Pour mieux encore vous exprimer ce bonheur : c'est une vile créature que le bon Dieu reçoit entre ses bras pour lui prodiguer toutes sortes de bénédictions. Que vous dirai-je encore, M. F.? c'est la réunion de tout ce qu'il y a de plus vil, avec tout ce qu'il y a de plus grand, de plus puissant, de plus parfait en toutes sortes de manières. Dites-moi, M. F., nous en faut-il davantage, pour nous faire sentir le bonheur de la prière et la nécessité de la prière? D'après cela, M. F., vous voyez donc que la prière nous est absolument nécessaire si nous voulons plaire à Dieu et nous sauver.

D'un autre côté, nous ne pouvons trouver notre bonheur sur la terre qu'en aimant Dieu; et nous ne pouvons l'aimer qu'en le priant. Nous voyons que Jésus-Christ, pour nous encourager à avoir souvent recours à lui par la prière, nous promet de ne jamais rien nous refuser si nous le prions comme il faut. Mais, sans aller chercher de grands détours pour vous montrer que nous devons souvent prier, vous n'avez qu'à ouvrir votre catéchisme, et vous y verrez que le devoir d'un bon chrétien est de prier le matin et le soir et souvent pendant le jour : c'est-à-dire, toujours.

Je dis 1° que, le matin, un chrétien qui désire de sauver son âme doit, dès l'instant qu'il s'éveille, faire le signe de la croix, donner son cœur à Dieu, lui offrir

toutes ses actions, se préparer à faire sa prière. Il ne faut jamais travailler avant de la faire; mais la faire à genoux, après avoir pris de l'eau bénite, et la faire devant son crucifix. Ne perdons jamais de vue, M. F., que c'est le matin que le bon Dieu nous prépare toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour passer saintement la journée; parce que le bon Dieu sait toutes les occasions que nous aurons de pécher, toutes les tentations que le démon nous livrera pendant le jour; et, si nous prions à genoux et comme il faut, il nous donne toutes les grâces dont nous avons besoin pour ne pas succomber. C'est pour cela que le démon fait tout ce qu'il peut pour nous les faire manquer ou pour nous les faire faire mal; étant très-convaincu, comme il l'avoua un jour par la bouche d'un possédé, que s'il peut avoir le premier moment de la journée, il est sûr d'avoir tout le reste. Qui de nous, M. F., pourrait entendre, sans pleurer de compassion, ces pauvres chrétiens qui osent vous dire qu'ils n'ont pas le temps! Vous n'avez pas le temps! pauvres aveugles; quelle est l'action la plus précieuse, ou de travailler à plaire à Dieu et à sauver votre âme, ou d'aller (donner) à manger à vos bêtes qui sont à l'écurie, ou bien d'appeler vos enfants ou vos domestiques pour les envoyer remuer la terre ou le fumier? Mon Dieu, que l'homme est aveugle!... Vous n'avez pas le temps! mais dites-moi, ingrats, si le bon Dieu vous avait (fait) mourir cette nuit, auriez-vous travaillé? Si le bon Dieu vous avait envoyé trois ou quatre mois de maladie, auriez-vous travaillé? Allez, misérables, vous méritez que le bon Dieu vous abandonne à votre aveuglement, que vous périssiez. Nous trouvons que c'est trop de lui donner quelques minutes pour le remercier des grâces qu'il nous accorde à chaque

instant! Vous voulez faire votre ouvrage, dites-vous. Mais, mon ami, vous vous trompez grandement, vous n'avez pas d'autre ouvrage que de plaire à Dieu et de sauver votre âme, tout le reste n'est pas votre ouvrage : si vous ne le faites pas, d'autres le feront; mais si vous perdez votre âme, qui la sauvera? Allez, vous êtes un insensé : quand vous serez en enfer, vous apprendrez ce que vous eussiez dû faire; mais ce que, malheureusement, vous n'avez pas fait.

Mais, me direz-vous, quels sont donc les avantages que nous recevons par la prière, que nous devons si souvent prier? M. F., les voici. La prière fait que nos croix sont moins pesantes, elle adoucit nos peines et nous sommes moins attachés à la vie, elle attire sur nous le regard de la miséricorde de Dieu, elle fortifie notre âme contre le péché, elle nous fait désirer la pénitence et nous la fait pratiquer avec plaisir, elle nous fait sentir et comprendre combien le péché outrage le bon Dieu. Disons mieux : M. F., par la prière nous plaisons à Dieu, nous enrichissons nos âmes, et nous nous assurons la vie éternelle. Dites-moi, M. F., en faut-il davantage pour nous porter à faire que notre vie ne soit qu'une prière continuelle par notre union avec Dieu? Quand on aime quelqu'un, a-t-on besoin de le voir pour penser à lui? Non, sans doute. De même, M. F., si nous aimons le bon Dieu, la prière nous sera aussi familière que la respiration. Cependant, M. F., je vous dirai que pour prier de manière qu'elle puisse nous attirer tous ces biens, il ne suffit pas d'y employer un instant à la hâte, c'est-à-dire, avec précipitation. Le bon Dieu veut que nous passions un temps convenable, que nous ayons au moins le temps de lui demander les grâces qui nous sont nécessaires, de le remercier de ses

bienfaits, et de gémir sur nos fautes passées, en lui en demandant pardon.

Mais, me direz-vous, comment pouvons-nous donc prier sans cesse? — M. F., rien de plus facile : c'est de nous occuper du bon Dieu, de temps en temps, pendant notre travail; tantôt faisant un acte d'amour, pour lui témoigner que nous l'aimons, parce qu'il est bon et digne d'être aimé; tantôt, un acte d'humilité, nous reconnaissant indignes des grâces dont il ne cesse de nous combler; tantôt, un acte de confiance, (de ce que, quoique bien misérables, nous savons qu'il nous aime et qu'il veut nous rendre heureux. Ou bien, nous penserons à la mort et passion de Jésus-Christ, (nous le verrons) au jardin des Olives, portant sa croix; nous nous rappellerons son couronnement d'épines, son crucifiement; ou, si vous voulez, son incarnation, sa fuite en Égypte, sa naissance; ou bien encore, la pensée de la mort, du jugement, de l'enfer ou du ciel. Nous ferons quelques prières en l'honneur de notre saint ange gardien, et ne manquerons jamais de dire nos *Benedicite*, nos actions de grâces, nos *Angelus*, le *Salut, Marie*, quand l'heure sonne, ce qui nous fait ressouvenir de nos fins dernières, que bientôt nous ne serons plus sur la terre, et ce qui nous porte à ne pas nous y attacher, et à ne pas rester dans le péché, crainte que la mort nous y surprenne. Voyez, M. F., combien il est facile de prier sans cesse en faisant cela. Voilà, M. F., comme les saints priaient toujours.

II. Le deuxième motif qui doit nous porter à avoir recours à la prière, c'est que tout l'avantage tourne *contre* nous. Le bon Dieu veut notre bonheur et il sait que ce n'est que par la prière que nous pouvons nous

le procurer. D'ailleurs, M. F., quel plus grand honneur pour une vile créature comme nous, que Dieu veuille bien s'abaisser jusqu'à elle, en s'entretenant avec elle aussi familièrement qu'un ami avec son ami. Voyez quelle bonté de sa part en nous permettant de lui faire part de nos chagrins, de nos peines. Et ce bon Sauveur s'empresse de nous consoler, de nous soutenir dans les épreuves, ou, pour mieux dire, il souffre pour nous. Dites-moi, M. F., ne serait-ce pas vouloir renoncer à notre salut et à notre bonheur sur la terre que de ne pas prier : puisque, sans la prière, nous ne pouvons être que malheureux, et qu'avec la prière nous sommes sûrs de tout obtenir ce qui nous est nécessaire pour le temps et pour l'éternité, comme nous allons le voir.

Je dis 1°, M. F., que tout est promis à la prière, et 2° que la prière obtient tout quand elle est bien faite : c'est une vérité que Jésus-Christ nous répète presque à chaque page de la sainte Écriture. La promesse que Jésus-Christ nous en fait est formelle : « Demandez, nous dit-il, et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez; frappez, l'on vous ouvrira. Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez, si vous le faites avec foi. » Jésus-Christ ne se contente pas de nous dire que la prière bien faite obtient tout. Pour mieux encore nous en convaincre, il nous l'assure avec serment : « En vérité, en vérité je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » D'après les paroles de Jésus-Christ même, M. F., il me semble qu'il serait impossible de douter du pouvoir de la prière. D'ailleurs, M. F., d'où pourrait venir notre défiance? serait-ce de notre indignité? Mais, le bon Dieu sait bien que nous sommes pécheurs et coupables, et que nous comptons (en) tout

sur sa bonté qui est infinie, et que c'est en son nom que nous prions. Et notre indignité n'est-elle pas couverte, et comme cachée par ses mérites? Est-ce parce que nos péchés sont trop affreux ou trop nombreux? Mais, ne lui est-il pas aussi facile de nous pardonner mille péchés qu'un seul? N'est-ce pas principalement pour les pécheurs qu'il a donné sa vie? Écoutez ce que nous dit le saint Roi-Prophète : « A-t-on jamais vu quelqu'un qui ait prié le Seigneur et dont la prière n'ait pas été exaucée. » « Oui, nous dit-il, tous ceux qui invoquent le Seigneur, et qui ont recours à lui, ont éprouvé les effets de sa miséricorde. »

Voyons cela par des exemples, ce qui vous sera plus sensibles. Voyez Adam après son péché demander miséricorde. Non-seulement le Seigneur lui pardonne, mais encore à tous ses descendants; lui envoie son Fils, qui devait s'incarner, souffrir et mourir pour réparer son péché. Voyez les Ninivites qui étaient si coupables, puisque le Seigneur leur envoie son prophète Jonas, pour les avertir qu'il allait les faire périr de la manière la plus épouvantable : c'est-à-dire, par le feu du ciel. Tous se livrent à la prière, et le Seigneur leur accorde à tous leur pardon. Lors même que le bon Dieu était prêt à faire périr l'univers par un déluge universel, si ces pécheurs avaient eu recours à la prière, ils auraient été sûrs que le Seigneur les aurait pardonnés. Si vous allez plus loin, voyez Moïse sur la montagne, pendant que Josué combat les ennemis du peuple de Dieu. Tant que Moïse prie, ils sont victorieux; et aussitôt qu'il cesse de prier, ils sont vaincus. Voyez encore ce même Moïse qui va demander au Seigneur le pardon de trente mille coupables que le Seigneur avait résolu de faire périr : par ses prières, il força pour ainsi dire le Sei-

gneur à les pardonner. « Non, Moïse, lui dit le Seigneur, ne demande pas grâce pour ce peuple, je ne veux pas le pardonner. » Moïse continue, et le Seigneur est vaincu par les prières de son serviteur, et les pardonne. Que fait Judith, M. F., pour délivrer sa patrie de ce redoutable ennemi? elle se met en prière, et, pleine de confiance en celui qu'elle vient de prier, elle va chez Holopherne, lui tranche la tête et sauve sa patrie. Voyez le pieux roi Ézéchias, à qui le Seigneur envoie son prophète pour lui dire de mettre ordre à ses affaires parce qu'il va mourir. Il se prosterne devant le Seigneur, en le priant de ne pas l'ôter encore de ce monde. Le Seigneur, touché de sa prière, lui donne encore quinze ans de vie. Si vous passez plus loin, voyez le publicain qui, se reconnaissant coupable, va dans le temple prier le Seigneur de le pardonner. Jésus-Christ nous dit lui-même que ses péchés lui sont pardonnés. Voyez la pécheresse qui, prosternée aux pieds de Jésus-Christ, le prie avec larmes. Jésus-Christ ne lui dit-il pas : « Vos péchés vous sont pardonnés. » Le bon larron prie sur la croix, quoique tout couvert des crimes les plus énormes : non-seulement Jésus-Christ le pardonne; mais, bien plus, lui promet qu'au même jour, il sera dans le ciel avec lui. Oui, M. F., s'il vous fallait citer tous ceux qui ont obtenu leur pardon par la prière, il faudrait vous citer tous les saints qui ont été pécheurs; puisque ce n'est que par la prière qu'ils ont eu le bonheur de se réconcilier avec le bon Dieu, qui se laissa toucher par leurs prières.

III. Mais peut-être pensez-vous : D'où peut donc venir que malgré tant de prières, nous sommes toujours pécheurs et pas meilleurs une fois que l'autre? Mon ami,

notre malheur vient de ce que nous ne prions pas comme il faut, c'est-à-dire que (nous prions) sans préparation et sans désir de nous convertir, souvent même sans savoir ce que nous voulons demander au bon Dieu. Rien de si sûr, M. F., que cela, puisque tous les pécheurs qui ont demandé au bon Dieu leur conversion l'ont obtenue, et que tous les justes qui ont demandé à Dieu la persévérance ont persévéré. Mais peut-être me direz-vous : L'on est trop tenté. — Vous êtes trop tenté, mon ami, vous pouvez prier et vous êtes sûr que la prière vous donnera la force de résister à la tentation. Vous avez besoin de grâce? Eh bien! la prière vous l'obtiendra. Si vous en doutez, écoutez ce que nous dit saint Jacques, qu'avec la prière nous dominons sur le monde, sur le démon et sur nos penchants. Oui, M. F., dans quelques peines que nous soyons, si nous prions, nous aurons le bonheur de les supporter avec résignation à la volonté de Dieu; et quelque violentes que soient nos tentations, si nous avons recours à la prière, nous les surmonterons. Mais que fait le pécheur? le voici. Il est très-persuadé que la prière lui est absolument nécessaire pour éviter le mal et pour faire le bien, et pour sortir du péché quand il a le malheur d'y être tombé; mais comprenez, si vous le pouvez, son aveuglement : il n'en fait presque point ou il la fait mal. Cela n'est-il pas vrai, M. F.? Voyez la manière dont un pécheur fait sa prière, supposé même qu'il en fasse, car la plupart des pécheurs n'en font point, hélas! on les voit se lever et se coucher comme des bêtes. Mais examinons ce pécheur faisant sa prière : voyez-le se couchant sur une chaise ou *contre* son lit, la faisant en s'habillant ou se déshabillant, en allant ou en criant, et peut-être même en jurant après ses

domestiques ou ses enfants. Quelle préparation y apporte-t-il? hélas! point du tout. Souvent et la plupart du temps, ils ont fini leur prétendue prière, non-seulement sans savoir ce qu'ils ont dit; mais encore sans penser devant qui ils étaient et ce qu'ils venaient faire et demander. Voyez-les dans la maison du bon Dieu, cela ne vous ferait-il pas mourir de compassion? Pensent-ils qu'ils sont en la sainte présence de Dieu? Non, sans doute : ils regardent qui entre et qui sort, ils parlent à l'un et à l'autre, ils bâillent, ils dorment, ils s'ennuient, peut-être même sont-ils en colère de ce que les offices sont, selon eux, trop longs. Ils ont de (la) dévotion en prenant l'eau bénite à peu près comme quand ils en prennent dans le seau pour boire. A peine mettent-ils les deux genoux par terre, il leur semble que c'est beaucoup que de courber un *petit peu* la tête pendant la Consécration ou la Bénédiction. Vous les voyez promener leurs regards dans l'église, peut-être même sur des objets qui peuvent les porter au mal; ils ne sont pas même entrés, qu'ils voudraient déjà être dehors. Quand ils sortent vous les entendez crier comme des personnes que l'on tire d'une prison pour les mettre en liberté. Eh bien! M. F., voilà le besoin du pécheur : vous voyez qu'il est bien grand. D'après cela, devons-nous nous étonner si un pécheur reste toujours dans son péché, et de plus, qu'il y persévère.

Nous avons dit, en troisième lieu, que les avantages de la prière sont attachés à la manière dont nous nous acquittons de ce devoir, comme vous allez le voir. 1° Pour qu'une prière soit agréable à Dieu et avantageuse à celui qui la fait, il faut être en état de grâce ou du moins dans une bonne résolution de sortir du péché promptement, parce que la prière d'un pécheur qui ne

veut pas sortir du péché est une insulte qu'il fait à Dieu. Pour qu'une prière soit bonne, il faut nous y être préparé. Toute prière qui est faite sans préparation est une prière mal faite, et cette préparation c'est, au moins, de s'occuper un instant du bon Dieu avant de se mettre à genoux, pensant à qui vous (allez) parler, ce que vous allez lui demander. Hélas! que le nombre de ceux qui s'y préparent est petit, et par conséquent qu'il y en a peu qui prient comme il faut, c'est-à-dire, de manière à être exaucés! D'ailleurs, M. F., que voulez-vous que le bon Dieu vous accorde, puisque vous ne voulez rien et ne désirez rien! Disons encore mieux : c'est un pauvre qui ne veut (pas d'aumône), c'est un malade qui ne veut pas de guérison, c'est un aveugle qui veut rester dans son aveuglement; enfin, c'est un damné qui ne veut point de ciel et qui consent d'aller en enfer.

En deuxième lieu, nous avons dit que la prière est l'élévation de notre cœur vers Dieu, c'est un doux et heureux entretien d'une créature avec son Dieu. Ce n'est donc pas, M. F., prier le bon Dieu comme il faut, lorsque nous pensons à autre chose pendant que nous prions. Aussitôt que nous nous apercevons que notre esprit s'égare, il faut vite revenir en la présence du bon Dieu, nous en humilier devant lui, et ne jamais laisser nos prières parce que nous ne sentons point de plaisir à prier. Au contraire, plus nous avons de dégoût, plus notre prière est méritoire aux yeux de Dieu, si nous continuons toujours dans la pensée de plaire à Dieu. Il est rapporté dans l'histoire qu'un jour un saint disait à un autre saint : « Pourquoi est-ce que quand l'on prie le bon Dieu, notre esprit se remplit de mille pensées étrangères et que, bien souvent, si l'on n'était

pas occupé à la prière, l'on n'y penserait pas. » L'autre lui répondit : « Mon ami, cela n'est pas étonnant : d'abord, le démon prévoit les grâces abondantes que nous pouvons obtenir par la prière, et par conséquent, il désespère de gagner une personne qui prie comme il faut; ensuite, plus nous prions avec ferveur, plus nous le faisons.... » Un autre à qui le démon apparut, lui demanda pourquoi il était continuellement occupé à tenter les chrétiens? Le démon lui répondit lui-même qu'il ne pouvait pas souffrir qu'un chrétien, qui tant de fois a péché, puisse encore obtenir son pardon, et que tant qu'il y aurait un chrétien sur la terre, il le tenterait. Ensuite il lui demanda comment il les tentait. Le démon lui répondit, le voici : « Les uns, je leur met le doigt dans la bouche pour les faire bâiller; les autres, je les endors; et d'autres, je transporte leur esprit de ville en ville. » Hélas! M. F., cela n'est que trop véritable; nous éprouvons chaque jour ces choses, toutes les fois que nous sommes en la sainte présence de Dieu pour le prier.

Il est rapporté que le supérieur d'un monastère voyant un de ses religieux qui, avant de commencer ses prières, se donnait certain mouvement et semblait parler avec quelqu'un, lui demanda de quoi il s'occupait avant de commencer ses prières. « Mon père, lui dit-il, c'est qu'avant de commencer mes prières, j'ai la coutume d'appeler toutes mes pensées et mes désirs en leur disant : Venez tous et nous adorerons Jésus-Christ notre Dieu. » « Ah! M. F., nous dit Cassien, qu'il faisait bon voir prier les premiers fidèles! Ils avaient un si grand respect en la présence de Dieu, qu'il semblait qu'ils étaient morts, tant le silence était grand; on les voyait dans l'Église tout tremblants; il n'y avait ni chaises

ni bancs; ils se tenaient prosternés comme des criminels qui attendent leur sentence. Mais aussi, M. F., que le ciel se peuplait vite et qu'il faisait bon vivre sur la terre! Ah! bonheur infini pour ceux qui ont vécu dans ces temps heureux! »

3° Nous avons dit qu'il faut que nos prières soient faites avec confiance, et avec une espérance ferme que le bon Dieu peut et veut nous accorder ce que nous lui demandons, si nous le demandons comme il faut. Dans tous les endroits où Jésus-Christ nous promet de tout accorder à la prière, il met toujours cette condition : « Si vous la faites avec foi. » Quand quelqu'un lui demandait sa guérison ou autre chose, il ne manquait jamais de leur dire : « Qu'il vous soit fait selon votre foi. » D'ailleurs, M. F., qui pourrait nous porter à douter, puisque notre confiance est appuyée sur la toute-puissance de Dieu qui est infinie, et sur sa miséricorde qui est sans bornes, et sur les mérites infinis de Jésus-Christ au nom duquel nous prions. Quand nous prions au nom de Jésus-Christ, ce n'est pas nous qui prions, mais c'est Jésus-Christ lui-même qui prie son Père pour nous. L'Évangile nous donne un bel exemple de la foi que nous devons avoir en priant, dans la personne de cette femme qui était atteinte d'une perte de sang. Elle se disait en elle-même : « Si je peux seulement toucher le bord de son manteau, je suis sûre d'être guérie. » Vous voyez qu'elle croyait fermement que Jésus-Christ pouvait la guérir; elle attendait avec une grande confiance une guérison qu'elle désirait ardemment. En effet, le Sauveur passant près d'elle, elle se jette au pied de Jésus-Christ, lui touche son manteau, et aussitôt elle fut guérie. Jésus-Christ voyant sa foi, la regarda avec bonté, en lui disant : « Allez, votre

foi vous a sauvée. » Oui, M. F., c'est à cette foi et à cette confiance que tout est promis.

4° Nous disons que quand nous prions, il faut avoir des intentions bien pures dans tout ce que nous demandons, et ne rien demander que ce qui peut contribuer à la gloire de Dieu et à notre salut. « Vous pouvez, nous dit saint Augustin, (demander) des choses temporelles; mais toujours dans la pensée que vous vous en servirez pour la gloire de Dieu et le salut de votre âme, ou pour celui de votre prochain; autrement, vos demandes ne sont que des demandes qui ne sont formées que par l'orgueil et l'ambition; et si, dans ce cas, le bon Dieu refuse (de vous accorder ce) que vous lui demandez; c'est qu'il ne veut pas contribuer à votre perte. Mais que faisons-nous dans nos prières, nous dit encore saint Augustin? Hélas! nous demandons une chose, et nous en désirons une autre. En récitant notre *Pater*, nous disons : « Notre Père, qui êtes aux cieux; c'est-à-dire : Mon Dieu, détachez-nous de ce monde; faites-nous la grâce de mépriser toutes les choses qui ne sont que pour la vie présente; faites-moi la grâce que toutes mes pensées et tous mes désirs soient pour le ciel! » Hélas! nous serions bien fâchés si le bon Dieu nous faisait cette grâce; du moins, un grand nombre (1).

Nous devons souvent prier, M. F., mais nous devons redoubler dans les épreuves et les tentations. En voici un bel exemple. Nous lisons dans l'histoire que, du temps de l'empereur Licinius, l'on voulut que tous les soldats fissent des sacrifices au démon. Dans le nombre il y en a eu quarante qui refusèrent, en disant que les sacrifices n'étaient dûs qu'à Dieu seul, et

(1) Citer le reste du *Pater*... Exemple du Berger. (*Note du Vén.*)

non au démon. On leur fit toutes sortes de promesses. Voyant que rien ne pouvait les vaincre, ils furent condamnés après bien des tourments à être jetés nus dans un étang d'eau glacée, pendant une nuit, dans les rigueurs de l'hiver, afin de les faire mourir par la rigueur du froid. Les saints martyrs, se voyant ainsi condamnés, se dirent les uns aux autres : « Mes amis, que nous reste-t-il à présent, sinon de nous jeter entre les mains du Dieu tout-puissant, de qui seul nous devons attendre la force et la victoire. Ayons recours à la prière, et prions sans cesse pour attirer sur nous les grâces du Ciel; demandons à Dieu que tous les quarante nous ayons le bonheur de persévérer. » Mais pour les tenter, l'on mit un bain chaud près de là. Malheureusement, un d'entre eux perdant courage, quitte le combat, et va se mettre dans le bain chaud; mais en entrant il perdit la vie. Celui qui les gardait voyant trente-neuf couronnes descendre du ciel, une seule restait. « Ah! s'écria-t-il, c'est ce malheureux qui a quitté les autres!.. » Il se met à sa place, reçoit la quarantième et est baptisé dans son sang. Le lendemain, comme ils respiraient encore, le gouverneur ordonna qu'ils fussent jetés dans le feu. Les ayant mis sur un chariot, excepté le plus jeune qu'on espérait encore pouvoir gagner; sa mère qui en fut témoin, s'écria : « Ah! mon fils, courage! un moment de souffrance te vaudra une éternité de bonheur. » Et prenant elle-même son fils, elle le porte sur le chariot avec les autres; pleine de joie, elle le conduit, comme en triomphe, à la gloire du martyre. Ils ne cessèrent de prier pendant tout le temps de leur martyre, tant ils étaient persuadés que la prière est le moyen le plus puissant pour attirer sur nous les secours du Ciel. Nous voyons que saint Augustin, après sa

conversion, se retira pendant longtemps dans un petit désert, pour demander au bon Dieu la grâce de persévérer dans ses bonnes résolutions. Étant évêque, une bonne partie de la nuit était occupée à la prière. Saint Vincent Ferrier, qui a tant converti d'âmes, disait que rien n'était si puissant pour convertir les pécheurs que la prière; qu'elle était semblable à un dard qui perce le cœur du pécheur.

Oui, M. F., nous pouvons dire que la prière fait tout : c'est elle qui nous fait connaître nos devoirs, c'est elle qui nous fait connaître l'état misérable de notre âme après le péché, c'est elle qui y met les dispositions qui nous sont nécessaires pour recevoir les sacrements; c'est elle qui nous fait comprendre combien la vie et les biens de ce monde sont peu de chose, ce qui nous porte à ne pas nous y attacher; c'est elle qui imprime vivement la crainte salutaire de la mort, du jugement, de l'enfer et de la perte du ciel. Ah! M. F., si nous avions le bonheur de prier comme il faut, que nous serions bientôt de saints pénitents! Nous voyons que saint Hugues, évêque de Grenoble, dans sa maladie, ne pouvait se *contenter* (1) de dire le « Notre Père. » On lui dit que cela pourrait contribuer à augmenter sa maladie. « Ah! non, leur répondit-il, au contraire, cela soulage. »

Nous avons dit, M. F., que la troisième condition, afin que notre prière soit bien agréable à Dieu, est la persévérance. Nous voyons souvent que le bon Dieu ne nous accorde pas toujours de suite ce que nous lui demandons; c'est pour nous le faire désirer davantage, ou pour nous le faire mieux apprécier. Ce retard n'est pas un refus, mais une épreuve, qui nous dispose à recevoir

(1) Se lasser.

avec plus d'abondance ce que nous demandons. Voyez saint Augustin qui, pendant cinq ans, demande au bon Dieu la grâce de sa conversion. Voyez sainte Marie Égyptienne qui, pendant dix-neuf ans, demanda au bon Dieu la grâce de la délivrer des sales pensées. Mais qu'ont fait les saints? Le voici. Ils ont toujours persévéré à demander, et par leur persévérance, ils ont toujours obtenu ce qu'ils ont demandé au bon Dieu. Pour nous, quoique tout couverts de péchés, si le bon Dieu ne nous accorde pas de suite ce que nous lui demandons, nous pensons que le bon Dieu ne veut pas nous accorder ce que nous lui demandons, et de suite, nous laissons la prière. Non, M. F., ce n'est pas là la conduite qu'ont tenue les saints en persévérance : ils ont toujours pensé qu'ils étaient indignes d'être exaucés, et que, si Dieu le leur accordait, ils n'écoutaient que sa miséricorde et non leur mérite. Je dis donc que quand nous prions, quoiqu'il semble que le bon Dieu n'écoute pas nos prières, il ne faut pas se lasser de prier; mais toujours continuer. Si le bon Dieu ne nous accorde pas ce que nous lui demandons, il nous accorde une autre grâce qui nous est plus avantageuse que celle que nous demandons. Nous avons un exemple de la manière dont nous devons persévérer dans la prière, en la personne de cette femme chananéenne, qui s'adresse à Jésus-Christ pour lui demander la guérison de sa fille. Voyez son humilité et sa persévérance, etc... Voici un autre (exemple) admirable de la puissance de la prière. Nous lisons dans l'histoire des Pères du désert, que les catholiques étant allés trouver un saint dont la réputation s'étendait bien au loin, pour le prier de venir confondre un certain hérétique, dont les discours séduisaient beaucoup de monde, (ce saint) s'étant mis en dispute avec ce mal-

heureux, sans pouvoir le porter à convenir qu'il avait tort, et qu'il était un malheureux qui semblait n'être né que pour perdre les âmes; voyant toujours que, par ses détours, il voulait faire croire qu'il n'avait pas tort; le saint lui dit : « Malheureux, le royaume de Dieu ne consiste pas en paroles, mais en œuvres; allons tous les deux, et avec tout ce *monde* qui *seront* autant de témoins, allons au sépulcre : nous invoquerons (le bon Dieu) sur le premier mort que nous trouverons, et nos œuvres feront voir notre foi. » Cet hérétique fut tout interdit de cette proposition, il n'osa se rendre à l'invitation; il demanda au saint d'attendre jusqu'au lendemain; le saint y consentit. Le lendemain, le peuple, qui désirait avec empressement de savoir à quoi cela aboutirait, se rendit en foule (au sépulcre). L'on attendit jusqu'à trois heures du soir; mais on annonça au saint que son adversaire avait pris la fuite pendant la nuit, et s'était retiré en Égypte. Alors saint Macaire conduisit tout ce peuple qui attendait le résultat de leur conférence, et surtout ceux que ce malheureux avait trompés, il les mena au cimetière. S'étant arrêté sur un tombeau, là, en leur présence, il se mit à genoux, pria quelque temps, et s'adressant au plus ancien cadavre qui fût enterré dans ce lieu, lui dit : « O homme! écoute-moi : si cet hérétique fût venu ici avec moi, et que, devant lui, j'eusse invoqué le nom de Jésus-Christ mon Sauveur, ne te serais-tu pas levé pour rendre témoignage à la vérité de ma foi? » A ces (mots), le mort se lève et en présence de tout le monde, dit qu'il l'aurait de suite fait comme il le faisait maintenant. Saint Macaire lui dit : « Qui es-tu? et en quel âge du monde as-tu vécu? As-tu connaissance de Jésus-Christ? Le mort ressuscité lui répondit qu'il avait vécu du temps des plus

anciens rois; mais qu'il n'avait jamais entendu nommer le nom de Jésus-Christ. Alors, saint Macaire, voyant que tout le monde était parfaitement convaincu que ce malheureux (hérétique) était un trompeur : « Dors en paix jusqu'à la résurrection générale. » Et tout le monde se retira en louant Dieu, qui avait si bien fait connaître la vérité de notre sainte religion. Pour saint Macaire, il retourna dans son désert pour y continuer à faire pénitence.

Voyez-vous, M. F., la puissance de la prière quand elle est bien faite? Ne conviendrez-vous pas avec moi que si nous n'obtenons pas ce que nous demandons au bon Dieu, c'est que nous ne prions pas avec foi, avec un cœur assez pur, avec une confiance assez grande, ou que nous ne persévérons pas assez dans la prière. Non, M. F., jamais (Dieu) n'a refusé et ne refusera rien à tous ceux qui lui demandent quelque grâce comme il faut. Oui, M. F., (c'est) la seule ressource qui nous reste pour sortir du péché, pour persévérer dans la grâce, pour toucher le cœur de Dieu, et pour nous attirer toutes sortes de bénédictions du ciel, soit pour l'âme, soit même pour les choses temporelles.

De là, je conclus que si nous restons dans le péché, si nous ne nous convertissons pas, si nous nous trouvons si malheureux dans les peines que le bon Dieu nous envoie, c'est que nous ne prions pas ou que nous prions mal. Sans la prière, nous ne pouvons pas fréquenter les sacrements dignement; sans la prière, vous ne connaîtrez jamais l'état où le bon Dieu vous appelle. Sans la prière, nous ne pouvons qu'aller en enfer. Sans la prière, jamais nous ne goûterons les douceurs que nous pouvons goûter en aimant Dieu. Sans la prière, toutes nos croix sont sans mérite. Oh! que de plaisirs, M. F., nous aurions en priant, si nous avions le bonheur de

savoir prier comme il faut ! Ne prions donc jamais sans bien penser à qui nous parlons et à ce que nous voulons demander au bon Dieu. Prions surtout, M. F., avec humilité et confiance, et par là, nous aurons le bonheur d'obtenir tout ce que nous désirons, si nos demandes sont selon Dieu. Ce que je vous souhaite...

SUR LES ROGATIONS,

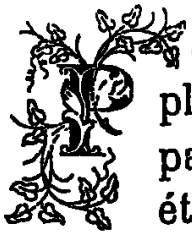
LES PROCESSIONS,

L'Abstinence et les Quatre-Temps.

Surrexit David et abiit et universus populus, ut adducerent arcam Domini.

David s'en alla, accompagné de tout son peuple, pour amener l'arche du Seigneur.

(*II Liv. des Rois*, VI, 2.)



OUVONS-NOUS, M. F., trouver une cérémonie plus touchante que de voir le saint roi, accompagné de tous les prêtres et des lévites, qui étaient eux-mêmes suivis de tout le peuple, transportant l'arche sainte du tabernacle de Silo dans le lieu qu'il lui avait préparé à Jérusalem. Les prêtres et les lévites, exerçaient autour d'elle les fonctions de leur ministère, et chaque tribu marchait sous son étendard. Nous voyons en cela : c'est-à-dire, en ce triomphe du peuple Juif conduisant l'arche, une figure bien naturelle du pieux concours des chrétiens qui vont en processions d'un endroit à un autre, sous la conduite de leur pasteur, ayant à leur tête la croix et les bannières. Réunis ensemble, ils forment un petit corps (d'armée) redoutable au démon et puissant auprès de Dieu, pour le remercier de quelques grâces, ou pour lui en demander.

Il est donc très-nécessaire de vous faire comprendre pourquoi l'on a établi ces processions et comment nous devons y assister. Nous dirons aussi un mot sur l'abstinence, qui est établie à peu près pour les mêmes motifs : c'est-à-dire, pour demander au bon Dieu de conserver les récoltes, de nous fournir les moyens de satisfaire à sa justice pour nos péchés, et, en même temps, nous préserver d'en commettre de nouveaux. Il est donc de votre intérêt de bien écouter cette instruction, qui vous apprendra les moyens de profiter de ces biens que l'Église nous présente.

I. Je vous dirai d'abord, M. F., que la première et la plus ancienne loi que le bon Dieu ait imposée à l'homme est celle de l'abstinence. Dès qu'Adam eut été créé, et que le bon Dieu l'eut placé dans le paradis terrestre, en lui donnant la puissance sur toutes les créatures, il lui défendit, en même temps, de toucher au fruit d'un certain arbre qu'il lui marqua. Si Adam avait été fidèle à cette loi, nous n'aurions pas eu besoin que l'Église nous imposât de nouvelles abstinences. Mais, par le péché, notre chair s'étant soulevée contre notre esprit, il a fallu nécessairement la dompter par le jeûne et l'abstinence. C'est pour cela que l'Église ordonne à ses enfants, outre les jeûnes de Carême, ceux des Vigiles et des Quatre-Temps, et l'abstinence du vendredi et du samedi. Voilà, M. F., la fin générale que l'Église se propose en ordonnant l'abstinence et le jeûne en certains jours : c'est d'entretenir dans ses enfants l'esprit de pénitence, que Jésus-Christ n'a cessé de recommander lorsqu'il était sur la terre, et qui est comme l'abrégé de la divine morale. Oui, M. F., c'est en mortifiant nos corps que nous affaiblissons nos passions, que nous

pouvons expier nos péchés passés, et que nous trouverons un remède pour nous préserver d'en commettre de nouveaux. Puisque, M. F., nous avons tant de fautes à expier, il faut donc profiter des moyens si efficaces pour satisfaire à la justice de Dieu. Oui, M. F., nous avons tous des passions à dompter, et c'est précisément en retranchant tout ce qui peut nous flatter dans le goût, que nous pourrons les surmonter. L'Église, qui sait le besoin que nous en avons et notre répugnance à le faire, vient à notre secours, en nous en faisant un commandement, afin de déterminer plus efficacement notre volonté à nous y soumettre (1).

Mais, outre cette loi générale, elle a encore des vues particulières : elle nous ordonne aussi des jeûnes, les veilles de grandes fêtes, pour nous disposer, par la pénitence, à les célébrer avec plus de piété et en retirer plus de fruit. Comme l'Église a consacré le dimanche à la mémoire de la résurrection de Jésus-Christ, de même, elle a consacré le vendredi au souvenir de la mort et passion de Jésus-Christ. N'est-il pas juste que nous consacrions ces jours à la pénitence et à la mortification; puisque ce sont nos péchés qui ont attaché Jésus-Christ à la croix? N'est-il pas juste que nous prenions part à ses souffrances, si nous voulons avoir part à la grâce de la rédemption? C'est pour cela, M. F., que, dans les premiers siècles de l'Église, tous les vendredis étaient des jours de jeûne. L'on jeûnait aussi le samedi pour honorer la sépulture de Jésus-Christ, et, en même temps, pour se préparer à la sanctification du dimanche. Puisque ces jours, M. F., sont des jours de grâce et de bénédiction, nous devons donc nous y pré-

(1) Rodriguez, t. IV, p. 519. (*Note du Vénérable.*)

parer par la mortification, si nous voulons recevoir avec abondance les biens que le bon Dieu veut nous y donner. Aujourd'hui, M. F., comme vous le voyez, ce jeûne du vendredi et du samedi, se réduit seulement à se priver de manger de la viande, et l'Église nous en fait un commandement : « Vendredi chair ne mangeras ni le samedi mêmement. » Oui, M. F., nous devons tous nous soumettre à cette loi, et même les enfants, dès qu'ils le peuvent; il n'y a que ceux qui véritablement ne le peuvent pas, qui en sont exempts (1).

Mais, hélas! dans quel siècle misérable sommes-nous venus? l'on ne connaît plus parmi les chrétiens s'ils sont les enfants de l'Église, presque tous semblent se faire une joie de violer les lois de l'abstinence. Hélas! l'on ne se fait plus de scrupule de manger de (la) viande le samedi ou le vendredi; la mauvaise compagnie vous fait renoncer à votre religion. Hélas! que de péchés mortels! Vous voit-on faire des fiançailles le samedi sans que l'on mange de (la) viande comme des païens ou des idolâtres? Hélas! quel scandale pour les enfants, et quelle source de malédictions pour ceux qui se marient! — C'est l'habitude. — Hélas! mon ami, si c'est l'habitude de manger de la viande le vendredi, le bon Dieu ne prendra jamais l'habitude de mettre dans le ciel ceux qui méprisent sa loi. La religion se perd donc parmi nous, parce que nous ne faisons plus cas de ses lois. Si Adam, M. F., s'est perdu en mangeant du fruit défendu, de même nous nous perdons en mangeant de (la) viande les jours défendus. Oh! triste pensée de mieux aimer aller brûler dans les enfers pour une éternité, que de se priver de manger de la viande. — Mais, me direz-vous,

(1) Rodriguez, t. III, p. 599. (*Note du Vénérable.*)

c'est la compagnie. — Ah! la compagnie, M. F.! vous aussi! eh! quoi, la compagnie! elle ne vous y force pas; l'on ne vous ouvre pas la bouche pour vous mettre de la viande dedans. — Malheureux, vous aurez bien le temps de vous repentir!... Non, non, M. F., que jamais ce maudit respect humain ne vous fasse faire une action si indigne d'un chrétien et qui montre une si grande ingratitude envers le bon Dieu. Eh! quoi, mon ami, vous craignez le monde; mais jetez donc vos regards sur cette croix? voyez donc si votre Dieu a eu honte d'y mourir tout nu, à la vue d'une foule immense de monde; allez, malheureux, vous êtes ingrats; le bon Dieu vous attend devant son tribunal, où vous paierez cher votre respect humain. Vous craignez qu'on vous raille? Oh! certainement, vous êtes bien tant une belle *relique*, pour tant craindre que l'on se moque de vous! Regardez donc, votre modèle, M. F., a-t-il craint les railleries qu'on lui a faites pendant sa passion? s'il les avait craintes, ne nous aurait-il pas laissés dans l'esclavage du démon? Allez, misérable, allez manger votre viande, vous aurez bien le temps de la regretter pendant l'éternité!.. Non, M. F., que jamais ce maudit respect humain ne vous fasse trahir si lâchement votre devoir (1). Mais passons à une deuxième réflexion sur les jeûnes des Quatre-Temps.

Nous lisons dans l'Écriture sainte que les Juifs chassés de Jérusalem à cause de leurs infidélités, conduits en captivité à Babylone, éloignés du temple du Seigneur, reconnaissant que leurs péchés leur avaient mérité tous ces châtiments, voulurent essayer d'apaiser la colère de Dieu, et pour cela, ils se prescrivirent de jeûner le

(1) Rodriguez, tome III, p. 521. (*Note du Vénérable.*)

quatrième, le cinquième, le septième et le dixième jour du mois, et c'est à cet exemple, que l'Église a institué les jeûnes des Quatre-Temps, afin de nous faire expier les péchés que nous ne cessons de commettre chaque jour, et afin d'attirer sur nous par cette pénitence générale, qui est beaucoup plus méritoire que si nous nous l'imposions à nous-mêmes, pour nous attirer, dis-je, la miséricorde et les bénédictions du Ciel. Vous conviendrez avec moi que les trois jours de jeûne que nous pratiquons chaque saison : c'est-à-dire, tous les trois mois, n'ont guère de proportion avec les péchés que nous avons le malheur de commettre tous les jours. Cependant, l'Église qui est une bonne mère et qui aime ses enfants, se contente de ce peu, si nous le faisons bien et de bon cœur : c'est-à-dire, du jeûne et des autres bonnes œuvres que nous pourrons (faire). Pour mieux nous faire sentir la nécessité où nous sommes de bien accomplir ces saints jeûnes, elle nous en fait un commandement : « Quatre-Temps, Vigiles jeûneras. » Elle veut, par ces jeûnes des Quatre-Temps, nous faire ressouvenir que, comme il n'y a point de temps où nous n'ayons le malheur d'offenser le bon Dieu, qu'il y en a point aussi où nous ne fassions pénitence, afin d'apaiser la colère du bon Dieu par le sacrifice d'un cœur contrit et humilié. Voilà la première raison qui a porté l'Église à instituer les Quatre-Temps.

La deuxième raison se rapporte à nos besoins temporels. Vous savez qu'il y a des jeûnes de Quatre-Temps dans le printemps, parce que c'est dans ce moment que le retour du soleil commence à ranimer la nature, et à ouvrir la terre pour la production des fruits. L'Église nous avertit de demander à Dieu (qu'il veuille bien) donner la fécondité à la terre par ses bénédictions. Dans

l'été, comme la récolte est exposée à mille accidents fâcheux, l'intention de l'Église est que nous priions le bon Dieu de les conserver et de nous accorder, par miséricorde, ce qui nous est nécessaire à la vie pendant l'année. Je dis, M. F., par miséricorde; c'est parce que, étant pécheur comme nous le sommes, nous n'avons aucun droit aux biens même nécessaires à la vie. D'après cela nous devons donc humblement demander au bon Dieu la nourriture, le vêtement, comme une aumône qu'il peut nous refuser sans injustice, et les recevoir avec beaucoup de reconnaissance, comme un bienfait tout gratuit qu'il répand sur nous par sa pure bonté. C'est pour cela qu'en automne, où l'on est occupé à la récolte, et en hiver, lorsqu'elle est achevée, l'Église veut que nous offrions à Dieu nos jeûnes et nos aumônes comme un sacrifice d'actions de grâces, pour tous les biens qu'il nous accorde pendant l'année.

La troisième raison pour laquelle l'Église a institué les Quatre-Temps, c'est pour demander au bon Dieu la grâce de faire un bon usage des biens qu'il nous a donnés, et de ne jamais perdre de vue Celui qui nous les a donnés. Mais, malheureusement, ce n'est pas ce que nous faisons! Hélas! M. F., qui de nous pourrait ne pas déplorer l'aveuglement des chrétiens, qui, dans le temps des récoltes, devraient remercier le bon Dieu des biens qu'il nous donne, et qui, bien loin de là, semblent redoubler leur fureur envers le bon Dieu par les péchés qui se commettent dans ces mêmes temps qu'ils ramassent les biens que le bon Dieu leur a donnés. Nous devons donc conclure, M. F., que si nous sommes en état de jeûner, et que nous ne le fassions pas, nous péchons mortellement, et que, si nous ne pouvons pas jeûner, nous devons toujours le rempla-

cer par quelques bonnes œuvres : soit en nous privant de quelque chose dans nos repas, soit en assistant à la sainte messe, ou bien faisant quelque prière de plus que les autres jours. Nous (devons nous) exciter à la contrition de nos péchés, gémir de ce que nous ne pouvons pas faire pénitence, pour nous unir à l'Église, afin de satisfaire à la justice de Dieu pour nos péchés.

La quatrième raison qui a porté l'Église à instituer le jeûne, c'est pour demander au bon Dieu que les évêques n'ordonnent que de bons prêtres ; puisque c'est par le ministère du prêtre que le bon Dieu nous éclaire, nous conduit, nous distribue ses grâces et nous applique dans les sacrements le prix du sang de Jésus-Christ. Un bon pasteur, un pasteur selon le cœur de Dieu : ceci est le plus grand trésor que le bon Dieu puisse accorder à une paroisse, et un des plus précieux dons de la miséricorde divine. Au contraire, un mauvais prêtre est un des plus terribles fléaux de la colère de Dieu; c'est pour cela que l'Église invite et commande à tout le monde *qui sont* en état, de faire le jeûne, afin d'attirer sur les évêques les lumières nécessaires pour bien connaître ceux que le bon Dieu destine à son service, et pour qu'il répande ses grâces et ses dons sur ceux qui vont être ordonnés. Vous voyez, M. F., combien nous y sommes tous intéressés, puisqu'il semble que notre salut en dépend; en effet, si vous êtes conduits par un bon prêtre, vous pouvez recevoir toute sorte de bénédictions; soit par les prières qu'il fera pour vous, soit par les bons conseils qu'il vous donnera.

II. En deuxième lieu, nous avons dit que nous parlerions des différentes processions qui se font pendant

l'année, qui ont chacune un objet particulier. La procession du Saint-Sacrement a pour objet de célébrer le triomphe que Jésus-Christ a fait remporter à son Église sur ses ennemis qui nient la présence réelle dans le sacrement adorable, et, en même temps pour lui faire rendre les hommages qui lui sont dûs dans ce sacrement d'amour. C'est la plus auguste de toutes les processions, puisque Jésus-Christ y marche en personne. Oh! de quel respect et de quel amour ne devrions-nous pas être pénétrés dans ce moment si heureux, si nous avions le bonheur de le bien comprendre, puisque nous avons le même avantage que ceux qui le suivaient lorsqu'il était sur la terre! La procession des Rameaux se fait pour honorer la marche, l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem, cinq jours avant sa mort. Celle de la Purification, pour représenter le voyage que la sainte Vierge fit au Temple, portant Jésus-Christ entre ses bras. Celle de l'Assomption a été instituée pour célébrer le triomphe de la Mère de Dieu élevée au ciel, et pour renouveler la consécration de la France à cette auguste Reine, qui nous a tant donné de preuves de sa protection. Les dimanches, avant la messe de paroisse, on fait une procession pour honorer Jésus-Christ ressuscité, qui alla de Jérusalem en Galilée; parce que tous les dimanches sont une suite de la résurrection de Jésus-Christ. L'on fait cette procession avant la Messe, pour rappeler le voyage que Jésus-Christ fit en allant au Calvaire; puisque le saint sacrifice de la Messe n'est autre chose qu'une continuation du sacrifice de la croix. Dites-moi, si vous aviez bien réfléchi les dimanches que la procession que nous faisons avant la sainte Messe était pour honorer le voyage que Jésus-Christ fit en allant au Calvaire, avec quel empressement ne vous y rendriez-

vous pas pour avoir le bonheur de suivre en esprit Jésus-Christ, qui va s'immoler une deuxième fois pour nous? Avec quelle piété, M. F., et avec quel respect, vous y assisteriez? ne vous semblerait-il pas voir le sang que ce divin Sauveur a répandu en allant au Calvaire? Hélas! si nous voyons tant d'indifférence et si peu de respect, c'est que l'on ne connaît pas ce que l'on fait et les mystères que ces différentes cérémonies nous rappellent. Heureux le chrétien qui est instruit et qui entre dans l'esprit de l'Église!

Nous voyons que, dans les temps de calamités publiques, les évêques ordonnent des processions extraordinaires pour apaiser la colère de Dieu, ou pour obtenir de sa miséricorde quelque grâce particulière. Dans ces processions, l'on porte quelquefois les reliques des saints, afin que le bon Dieu, à la vue de ce dépôt précieux, se laisse fléchir en notre faveur. L'Église a fixé quatre jours dans l'année pour faire ces processions de pénitence, qui sont : le jour de Saint-Marc et les trois jours des Rogations. Dans ces processions, l'on porte une croix et des bannières, où est peinte l'image de la sainte Vierge et du patron de la paroisse; c'est pour avertir les fidèles qu'ils doivent toujours marcher à la suite de Jésus-Christ crucifié, et s'efforcer d'imiter les saints que l'Église nous a donnés pour patrons, protecteurs et modèles. Nous devons regarder toutes les processions que nous faisons comme une espèce de triomphe où nous accompagnons Jésus-Christ et les saints ou saintes. Jésus-Christ se plaît à répandre les bénédictions dans tous les lieux où son image ou celle des saints a passée : c'est ce qui s'est vu d'une manière particulière à Rome, lorsque la peste semblait ne vouloir *laisser personne.* Le Pape voyant que ni

les pénitences, ni les autres bonnes œuvres, ne pouvaient faire cesser ce fléau, ordonna une procession générale, où l'on porta l'image de la sainte Vierge peinte par saint Luc. Dès que l'on fut en route, partout où l'image de la sainte Vierge passait, la peste cessait, et l'on entendit des anges qui chantaient : « *Regina cœli lætare, Alleluia.* » Alors la peste cessa entièrement. Cette marche, que nous faisons en suivant la croix, nous rappelle que notre vie ne doit être autre chose qu'une imitation de celle de Jésus-Christ qui s'est donné pour être (notre) modèle, et en même temps notre guide; et que, toutes les fois que nous le quittons, nous sommes sûrs de nous égarer. La croix et les bannières, M. F., que nous voyons à la tête des processions, sont pour les vrais fidèles un grand sujet de joie, parce que nous faisons un petit corps d'armée qui est formidable au démon et nous donne droit aux grâces de Dieu, puisqu'il n'y a rien de si puissant que les prières qui se font, tous réunis ensemble, sous la conduite des pasteurs (1). Voyez, M. F., ce qui arriva aux Israélites sous la conduite de Josué : ils firent pendant sept jours le tour des remparts de la ville de Jéricho avec l'arche, marchant respectueusement avec les ministres sacrés. Les Chananéens s'en moquaient du haut de leurs murailles; mais ils changèrent bientôt de sentiments. A la fin de cette étrange procession, les fortifications tombèrent au seul son des trompettes, et le Seigneur livra leurs ennemis entre leurs mains avec la même facilité que des agneaux sans aucune résistance. Tel est, M. F., la victoire que Jésus-Christ nous fait remporter sur les ennemis de notre salut, lorsque nous avons le bon-

(1) Rodriguez, tome IV, page 620. (*Note du Vénérable.*)

heur d'assister (à ces processions) avec beaucoup de religion et de respect.

III. En troisième lieu, nous disons que les processions doivent nous faire penser que nous ne sommes que de pauvres voyageurs sur la terre, que le ciel est notre véritable patrie, et que nous avons des lumières et des grâces de Jésus-Christ pour y arriver. Il est lui-même le chemin, puisque c'est lui qui nous a montré tout ce que nous devions faire pour y parvenir. L'Église veut nous inspirer par ces processions que nous ne devons point nous attacher à la vie; mais à Jésus-Christ, jusqu'à la mort, puisqu'il est notre récompense pour l'éternité. Oui, M. F., voilà les avantages que nous trouvons dans les processions, si nous avons le bonheur de bien nous pénétrer de ce que nous faisons. Hélas! quel mépris Jésus-Christ ne reçoit-il pas dans les processions que nous faisons? Les uns ne savent plus ce qui les y conduit; (ils y vont) comme en riant; les autres parlent comme dans une place ordinaire, regardent d'un côté et d'un autre. Hélas! si j'osais le dire, combien promènent leurs regards sur des objets qui animent, enflamment leurs passions et qui, à la fin de la procession, sont beaucoup plus criminels que dans le moment où ils sont entrés parmi les fidèles. Mon Dieu, que de grâces méprisées! que de péchés qui se commettent dans un moment si précieux pour obtenir les grâces les plus abondantes! que de choses pour contenter le démon! Si nous y paraissions avec de bonnes dispositions..... Nous devons donc nous faire un devoir d'assister aux processions autant que nous le pouvons; si absolument, nous ne pouvons pas y assister, il nous faut y suppléer en faisant toutes les prières que font

ceux qui ont le bonheur d'y assister, (et nous efforcer) de les accompagner avec les saintes dispositions que l'Église nous commande. La première disposition, c'est de nous pénétrer de ce que l'Église veut nous représenter dans chaque procession. Ne perdons jamais de vue, M. F., que pour plaire à Dieu, mériter ses grâces, il faut l'adorer en esprit et en vérité, et que nous faisons comme les Juifs quand nous nous contentons de n'y être que de corps. Mais un bon chrétien doit se pénétrer l'esprit de ce que l'Église veut lui représenter dans toutes les cérémonies qu'elle fait. Il faut que nous croyions véritablement que nous sommes en la présence de Dieu, que nous le suivions comme faisaient les premiers chrétiens dans le cours de sa vie mortelle, et que nous ne venions dans ces processions que pour y demander miséricorde et, par conséquent, être sensiblement affligés d'avoir offensé un Dieu si bon.

La seconde disposition que le bon Dieu veut que nous ayons dans les processions, c'est de marcher avec beaucoup d'ordre : parce qu'il y a assez d'une personne qui va mal, pour donner *combien* de distractions aux autres. (L'ordre) consiste à marcher avec modestie sans regarder d'un côté et d'un autre, sans parler, sans rire ; parce que ceci serait un mépris que l'on ferait de la présence de Dieu et des choses saintes.

La troisième disposition est de joindre ses prières à celles que la sainte Église fait pendant la procession ; c'est-à-dire que vous devez vous unir au prêtre en faisant toutes les prières qu'on y fait. Si vous ne savez pas lire, eh bien ! vous dites votre chapelet, en unissant vos prières à celles du prêtre et de tous les autres fidèles. (Il faut) bien prendre garde de ne pas laisser égarer notre esprit par les différents objets que nous

voyons devant nous; mais il faut un peu baisser les yeux pour que le démon n'y ait pas tant d'occasion de nous distraire. Avant que de commencer, il faut bien demander au bon Dieu (pardon) de nos péchés, afin qu'il arrête sa miséricorde sur nous. Hélas! depuis combien d'années assistons-nous aux saintes processions, et malgré cela nous n'en valons pas mieux! Savez-vous, M. F., d'où nous peut venir ce malheur? c'est que nous ne nous sommes jamais bien pénétrés de ce que nous faisons, et que toujours nous l'avons fait par habitude, par coutume, et non par un esprit de piété et d'amour. Oui, M. F., un bon chrétien doit toujours assister aux prières et à tous les exercices de la religion avec un nouveau goût, toujours avec un nouveau désir d'en profiter mieux qu'il n'a fait. Quelle bonté de la part du bon Dieu que de nous souffrir en sa sainte présence, et de nous permettre de faire ce que font les saints dans le ciel! Que l'homme serait mieux sur la terre s'il avait le bonheur de connaître la sainte religion!

Mais voyons maintenant un mot de ce que c'est que la procession de Saint-Marc, et celle des Rogations. Écoutez bien : ceci est assez intéressant. Il faut que vous sachiez qui les a instituées, quand elles ont été instituées, et pourquoi elles ont été instituées.

En l'année 442, les tremblements de terre furent si grands, et les habitants de la ville de Vienne en Dauphiné furent si épouvantés qu'ils se croyaient à la fin du monde. Ce qui les effraya encore plus, ce fut le feu du ciel qui tomba sur la maison de ville, et la réduisit en cendres avec plusieurs maisons voisines. Les bêtes féroces sortaient des forêts, et venaient attaquer les hommes au milieu des places publiques. Les habi-

tants, tout effrayés, coururent dans l'église avec leur évêque, pour se garantir de ces monstres. Saint Mamert, qui était leur évêque, fit faire beaucoup de prières et de pénitences; et ensuite, pour demander à Dieu la cessation de ces maux, il ordonna, trois jours avant l'Ascension, des processions solennelles et des jeûnes pour apaiser la colère de Dieu. Les autres églises de France, et plusieurs autres églises (en firent de même), et ensuite (ces processions) se firent dans tout le monde chrétien. Rien n'était plus édifiant que la manière dont ces processions se faisaient alors : on y assistait nu-pieds, revêtu de cilice et couvert de cendres; on observait un jeûne très-rigoureux pendant les trois jours; il était défendu de travailler, afin que l'on eût plus de temps pour la prière, et tout ce temps était employé à demander pardon au bon Dieu des péchés, (à prier) pour la conservation des fruits de la terre et pour les besoins de l'État.

Pour la procession de Saint-Marc, elle a été instituée par le pape saint Grégoire le Grand, en 590, à l'occasion d'une horrible calamité qui ravageait Rome. Les eaux ayant croupi longtemps après une furieuse inondation, elles corrompirent l'air, ce qui causa une peste cruelle qui fit périr une multitude considérable *de monde*, de tout âge et de tout état. La procession que saint Grégoire le Grand ordonna se fit avec tant de piété, de ferveur et de larmes que la peste cessa sur-le-champ. L'Église voyant combien le péché se multipliait sur la terre, voyant que le bon Dieu nous châtiait rigoureusement, ordonna de continuer ces saintes processions; afin de nous porter à la pénitence, d'apaiser la justice de Dieu et de conserver les fruits de la terre, qui sont exposés pendant neuf mois de l'année à mille acci-

dents. On appelle ces processions grandes et petites Litanies, ce qui veut dire : prière et supplication. Les litanies n'étaient au commencement que des cris redoublés qu'on poussait vers le bon Dieu en demandant miséricorde par ces deux mots : *Kyrie eleison.* On y a ensuite ajouté les noms de la sainte Vierge et des saints, pour les prier de s'intéresser à nous auprès du bon Dieu. L'Église, après avoir invoqué le nom de Dieu, réclame l'intercession des saints, expose dans ces litanies les maux dont elle se sent pressée et les biens dont elle se sent le besoin ; elle conjure la bonté de Dieu, par tous les mystères de Jésus-Christ, et surtout par sa qualité d'Agneau et de Victime de Dieu pour nos péchés, qui est le titre le plus capable d'apaiser la colère de Dieu. Oui, ces litanies, ces processions, et la sainte Messe, l'abstinence que (l'Église) nous prescrit ces jours-là nous montrent parfaitement quelles sont ses vues dans tout cela.

Nous devons donc, M. F., pour nous conformer à son intention, regarder ces jours comme des jours consacrés à la prière, à la pénitence et aux autres bonnes œuvres; nous faire un grand scrupule d'y manquer; et y paraître avec un extérieur modeste et recueilli, avec un cœur contrit et profondément humilié sous la puissante main de Dieu, par la vue de nos péchés et des châtiments qu'ils méritent. Étant animés de ces sentiments, nous devons solliciter avec instance, au nom de Jésus-Christ, la divine Miséricorde pour nous, pour nos frères, pour tous les besoins de l'Église, pour les besoins de l'État, et particulièrement pour la conservation des biens de la terre. Mais, hélas! des devoirs si nécessaires et fondés sur des motifs si intéressants sont presque entièrement oubliés; tandis qu'on voit certaines

personnes sans cesse aux *vogues* (1) du monde. Eh quoi! si l'Église nous prescrit des prières pendant ces quatre jours, nous nous ferions une peine d'y assister, puisque ce n'est que pour apaiser la colère du bon Dieu et pour détourner les maux que méritent nos péchés?

Savez-vous, M. F., à quoi l'Église nous invite lorsqu'elle nous appelle aux processions? le voici, M. F. C'est de quitter, quelques moments, le travail de la terre, pour nous occuper de celui de notre salut. Quel bonheur, quelle grâce de nous forcer en quelque sorte de sauver notre âme! Mon Dieu, quel don!..... nous cherchons le ciel dans ces processions. Disons encore que nous faisons, dans ce moment, ce que les saints ont fait toute leur vie. Dites-moi, M. F., qu'a fait Jésus-Christ pendant sa vie? Rien autre, sinon que de travailler à nous sauver. Eh bien! M. F., voilà ce que nous faisons pendant les jours de Saint-Marc et des Rogations. Quel bonheur, M. F., de travailler dans ce moment au salut de notre âme! Hélas! M. F., que le bon Dieu se contente de peu de chose, si nous comparons ce que nos péchés méritent à ce que les saints ont fait! Ils ne se sont pas contentés de quelques jours de jeûne et de quelques voyages de dévotion, ni de quelques jours d'abstinence; mais, hélas! combien d'années de larmes et de pénitences pour bien moins de péchés que nous! Voyez un saint Hilarion, qui pleura pendant quatre-vingts ans dans un bois. Voyez un saint Arsène, qui passa le reste de sa vie entre deux roches. Voyez un saint Clément, qui a enduré un martyre qui a duré trente-deux ans. Voyez encore ces foules de martyrs, qui ont donné leur vie pour assurer leur salut. On en

(1) Voir note E, à la fin du volume.

voit un exemple bien frappant dans la personne de sainte Félicité, (mère) de sept enfants, qui vivait sous l'empereur Antonin. Les prêtres des idoles, voyant combien cette sainte savait faire sortir les gens de l'idolâtrie, dirent à l'empereur : « Nous croyons, Seigneur, (devoir) vous avertir qu'il y a dans Rome une veuve avec ses sept enfants qui, étant de cette secte impie que l'on nomme chrétienne, font des vœux sacriléges qui rendront vos dieux implacables. » Sur-le-champ, l'empereur dit au préfet de faire venir cette veuve, de la forcer, par toutes sortes de tourments, à sacrifier à ses dieux; et à son refus, de la faire mourir. Le préfet l'ayant fait venir, la pria avec bonté de quitter sa religion impie, et de sacrifier aux dieux de l'empire; sinon, l'empereur avait ordonné de la faire mourir. Mais sainte Félicité lui répondit avec une sainte fierté : « N'espérez pas, Publius, que vous me gagnerez par vos prières ni par vos menaces. Vous avez le choix, ou de me laisser vivre, ou de me faire mourir; mais vous êtes sûr d'être vaincu par une femme. » — « Mais, lui dit le préfet, si tu veux mourir, meurs; mais au (moins) ne sois pas la cause que tes enfants périssent. » — « Mes enfants périraient, s'ils savaient sacrifier au démon, qui sont tes dieux; mais, s'ils meurent pour le vrai Dieu, ils vivront éternellement. » — Mais le préfet : « Ayez au moins pitié de vos enfants qui sont à la fleur de leur âge. » — « Gardez votre compassion pour d'autres, nous n'en voulons point. » Ensuite se tournant *contre* ses enfants qui étaient présents : « Voyez-vous, mes enfants, ce ciel si beau et si élevé, c'est là que Jésus-Christ vous attend pour vous récompenser; combattez généreusement, mes enfants, pour le grand Roi du ciel et de la terre. » On la fit frapper cruellement

au visage. Il fait venir le premier de ses enfants nommé Janvier; ne pouvant le gagner, il le fit cruellement fouetter et le fit conduire en prison. Félix se présenta ensuite, et lui répondit : « Non, préfet, vous ne nous ferez pas renoncer à notre Dieu pour sacrifier au démon, faites-nous endurer tous les tourments que vous voudrez, nous ne les craignons pas. » Les ayant fait passer devant son tribunal sans rien pouvoir gagner, le dernier lui (dit) : « Ah! préfet, si tu savais les feux qui te sont préparés pour te brûler pendant toute l'éternité. Ah! si tu savais que la justice de Dieu est prête à te frapper! Profite du temps que notre Dieu te laisse encore pour te repentir. » Rien ne put le gagner, il les fit tous mourir; mais pendant l'exécution, la mère les engageait à souffrir généreusement pour Jésus-Christ : « Courage, mes enfants; voyez le ciel, où Jésus-Christ vous attend pour vous récompenser. »

Eh bien! voilà des saints qui n'avaient qu'une âme à sauver, qu'un Dieu à servir comme nous, et voyez ce qu'ils ont fait. Hélas! M. F., ils ne se sont pas contentés de quelques prières comme nous les faisons pendant quelques moments où l'Église nous appelle à prier; mais ils ont courageusement donné leur vie (pour sauver) leur âme. Finissons, M. F., en disant que nous devons nous faire un grand plaisir, une grande joie d'assister à toutes ces saintes processions qui se font dans le courant de l'année, et tâchons d'y venir avec un désir sincère, pour demander miséricorde. Faisons que jamais le respect humain, ni la moindre incommodité ne soient capables de nous faire transgresser la loi de l'abstinence et du jeûne. Heureux, M. F., si nous remplissons toutes ces petites pratiques de piété, puisque le bon Dieu veut s'en contenter.....

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Gaudete, et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.

Réjouissez-vous, faites éclater votre joie, parce qu'une grande récompense vous est promise dans le ciel. (*S. Matth.*, v, 12.)

TELLES furent, M. F., les consolantes paroles que Jésus-Christ adressa à ses Apôtres pour les consoler et les animer à souffrir courageusement les croix et les persécutions qui devaient leur arriver. « Oui, mes enfants, leur dit ce tendre Père, vous allez devenir l'objet de la haine et des mépris des méchants, vous serez la victime de leur fureur, les hommes vous haïront, vous conduiront devant les princes de la terre, pour être jugés et condamnés aux supplices les plus affreux, à la mort la plus cruelle, la plus honteuse; mais, bien loin de vous décourager, réjouissez-vous parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel. » O beau ciel! qui ne vous aimerait pas, puisque tant de biens sont renfermés dans vous! N'est-ce pas, en effet, M. F., la pensée de cette récompense qui rendait les Apôtres infatigables dans leurs travaux apostoliques, invincibles contre les persécutions qu'ils eurent à souffrir de la part de leurs ennemis?

N'est-ce pas la pensée de ce beau ciel qui faisait paraître les martyrs devant leurs juges avec un courage qui étonnait les tyrans? N'est-ce pas la vue d'un tel objet, qui éteignait l'ardeur des flammes destinées à les dévorer, et qui émoussait le tranchant des glaives qui les frappaient? Oh! combien ils se trouvaient heureux de sacrifier leurs biens, leur vie, pour leur Dieu, dans l'espérance qu'ils passeraient à une meilleure vie, qui ne finirait jamais! O heureux habitants de la cité céleste, que de larmes vous avez versées et que de souffrances vous avez endurées pour acquérir la possession de votre Dieu! Oh! nous crient-ils, du haut de ce trône de gloire où ils sont assis, oh! comme Dieu nous récompense pour le peu de bien que nous avons fait! Oui, nous le verrons, ce tendre Père; oui, nous le bénirons, cet aimable Sauveur; oui, nous le remercierons ce charitable Rédempteur, pendant des années sans fin. O heureuse éternité! s'écrient-ils, que tu vas nous faire éprouver de douceurs et de joies!

Beau ciel, quand te verrons-nous? ô heureux moment quand viendras-tu (1)? Sans doute, M. F., que tous, nous désirons et soupirons après de si grands biens; mais pour vous les faire désirer (avec) encore (plus) d'ardeur, je (vais) vous montrer, autant qu'il me sera possible, le bonheur dont les saints sont enivrés; ensuite, le chemin qu'il faut prendre pour y aller.

I. Si je devais, M. F., vous faire le triste et déplorable tableau des peines qu'endurent les réprouvés dans

(1) Il est certain qne nous sommes faits pour être heureux : (chacun) depuis le plus pauvre jusqu'au plus riche, cherche quelque chose qui le contente et remplisse ses désirs. (*Note du Vénérable.*)

les abîmes, je commencerais à vous prouver la certitude de ces peines; ensuite, j'étalerais devant vos yeux avec un tremblement, ou pour mieux dire, avec une espèce de désespoir, la grandeur et la durée des maux qu'ils souffrent et qu'ils souffriront éternellement. A ce récit lamentable, vous vous sentiriez saisis d'horreur, et pour vous le faire encore mieux comprendre, je vous montrerais quelles sont les causes qui peuvent si vivement dévorer leurs âmes de désespoir et d'horreur. Il y en a quatre, vous dirais-je, qui sont : la privation de la vue de Dieu, la douleur qu'ils ressentent, la certitude qu'ils ont qu'elle ne finira jamais, et les moyens qu'ils avaient, par lesquels ils pouvaient si facilement s'en exempter : ce qui sera comme autant de bourreaux qui les dévoreront pendant une éternité entière. En effet, quand un damné demanderait pendant mille éternités, (s'il était possible d'en avoir mille,) avec les cris les plus déchirants et les plus attendrissants, le bonheur de voir Dieu une seule minute, il est certain que jamais cela ne lui sera accordé. En deuxième lieu, je dis qu'à chaque instant, lui seul souffre plus que jamais n'ont souffert tous les martyrs ensemble, ou, pour mieux dire, il endure, à chaque minute de l'éternité, toutes les souffrances qu'il doit souffrir pendant l'éternité. La troisième cause de leurs supplices c'est que, malgré la rigueur de leurs peines, ils sont assurés qu'elles ne finiront jamais. Mais ce qui achèvera de mettre le comble à leurs tourments, à leur désespoir, c'est qu'ils verront tant de moyens si faciles, non-seulement pour éviter toutes ces horreurs, mais encore pour être heureux pendant toute l'éternité; ils verront sans cesse toutes les grâces que Dieu leur a offertes pour se sauver, ce qui sera autant de bourreaux qui les dévoreront. Du

fond des flammes, ils verront les bienheureux assis sur des trônes de gloire, saisis d'un amour ardent et si tendre qu'ils seront dans une ivresse continuelle; (pour eux,) la pensée des grâces que Dieu leur a faites, le souvenir du mépris qu'ils en ont fait, leur feront pousser des hurlements de rage et de désespoir si affreux que l'univers entier, si Dieu permettait qu'ils fussent entendus, en perdrait la vie et tomberait dans le néant. De là s'ensuivront les blasphêmes les plus horribles qu'ils vomiront les uns contre les autres. Un enfant criera qu'il n'est perdu que parce que ses parents l'ont bien voulu; il invoquera la colère de Dieu, et lui demandera, avec les plus horribles cris, de lui accorder d'être le bourreau de son père. Une fille arrachera les yeux à sa mère qui, au lieu de la conduire au ciel, l'a poussée, traînée en enfer par ses mauvais exemples, par des paroles qui ne respiraient que la mondanité, le libertinage. (Ces enfants) vomiront des blasphêmes horribles contre Dieu de n'avoir pas assez de puissance et de fureur pour faire souffrir (leurs parents); ils courront (dans) les abîmes comme des désespérés qu'ils seront, pour arracher et traîner les démons, pour les jeter sur leurs pères et mères; afin de faire sentir que jamais ils ne seront assez tourmentés pour les avoir perdus, tandis qu'ils pouvaient si bien les sauver. O éternité malheureuse! ô malheureux pères et mères! que les tourments qui vous sont réservés sont affreux. Encore un instant, et vous les éprouverez, encore un instant et vous brûlerez dans les flammes!..

Mais non, M. F., n'allons pas plus loin; ce n'est pas le moment de nous entretenir d'un objet aussi triste et (aussi) malheureux; ne troublons pas la joie que nous avons ressentie en.... aux approches d'un jour consacré

à publier le bonheur dont jouissent les élus dans la cité céleste et permanente. Je vous ai dit, M. F., que quatre choses accableront de maux les réprouvés dans les flammes; de même, par rapport aux bienheureux, je vous dirai que quatre choses s'unissent ensemble pour ne rien leur laisser à désirer. Ces choses sont : 1° la vue et la présence (du Fils) de Dieu, qui se manifestera dans tout l'éclat de sa gloire, de sa beauté et de toutes ses amabilités : c'est-à-dire, tel qu'il est dans le sein de son Père; 2° c'est ce torrent de douceur, de chastes plaisirs, qu'ils ressentiront, qui sera semblable au débordement d'une mer agitée par les fureurs d'une horrible tempête; elle transporte dans ses flots, et les..... .....d'une ivresse si ravissante qu'ils en oublient qu'ils existent. La troisième cause de leur bonheur, au milieu de toutes ces délices, c'est l'assurance où ils seront qu'elles ne finiront jamais; et enfin, ce qui achèvera de les noyer dans ces torrents d'amour, c'est que tous ces biens leur sont donnés pour récompense des vertus et des pénitences qu'ils auront faites. Ces saintes âmes verront que c'est à leurs bonnes œuvres qu'elles sont redevables des chastes embrassements de leur époux.

Je dis d'abord que le premier transport d'amour qui s'emparera de leur cœur, c'est la vue des beautés qu'elles découvriront aux approches de la présence de Dieu. Dans ce monde, si beau et si flatteur que soit un objet qui se présente à nous, après un instant de plaisir, notre esprit se lasse et se tourne d'un autre côté, s'il y trouve de quoi se satisfaire; il va d'une chose à (l'autre) sans pouvoir trouver de quoi se contenter, mais, dans le ciel, il n'en est pas de même; il faut, au contraire, que Dieu nous rende participants de ses forces, pour pouvoir soutenir l'éclat de ses beautés et des choses

tendres et ravissantes qui s'offrent continuellement à nos yeux : ce qui jette les âmes des élus dans un tel abîme de douceur et d'amour, qu'elles ne peuvent pas distinguer si elles vivent, ou si elles se changent en amour. O heureuse demeure! O bonheur permanent! qui de nous te goûtera un jour?

En deuxième lieu, je dis que quelque grandes et ravissantes que soient ces douceurs, nous entendrons continuellement les anges qui chanteront qu'elles dureront toujours. Je vous laisse à penser ce que les bienheureux ressentent de tout cela. 3° Dans ce monde, si nous goûtons quelques plaisirs, nous ne tardons pas à ressentir quelques peines qui en diminuent les douceurs, soit par la crainte que nous avons de les perdre, soit aussi par les soins qu'il faut prendre pour les conserver : ce qui fait que nous ne sommes jamais parfaitement contents. Dans le ciel, ce n'est pas de même : nous sommes dans la joie et les délices, et assurés que jamais rien ne pourra nous les ravir ni les diminuer. En quatrième lieu, je dis que le dernier trait d'amour dont notre cœur sera percé, c'est le tableau que Dieu mettra devant nos yeux de toutes les larmes que nous aurons versées et de toutes les pénitences que nous aurons faites pendant notre vie, sans même laisser échapper une bonne pensée, un bon désir. Oh! quelle joie pour un bon chrétien, qui verra le mépris qu'il a eu pour lui-même, les duretés qu'il aura exercées sur son corps, le plaisir qu'il éprouvait en se voyant méprisé! Il verra sa fidélité à rejeter toutes ses mauvaises pensées dont le démon avait tâché de (salir) son imagination; il se rappellera ses préparations pour ses confessions, son empressement à nourrir son âme à la table sainte; il aura devant les yeux chaque fois qu'il s'est dépouillé pour couvrir son

frère pauvre et souffrant. « O mon Dieu ! O mon Dieu ! s'écriera-t-il à chaque instant, que de biens pour si peu de chose ! » Mais Dieu, pour enflammer les élus d'amour et de reconnaissance, placera sa croix sanglante au milieu de sa cour, et leur fera la description de toutes les souffrances qu'il a endurées pour les rendre heureux, guidé (qu'il était) par son seul amour. Je laisse à penser quels seront leurs transports d'amour et de reconnaissance ; quels chastes embrassements ne vont-ils pas lui prodiguer pendant l'éternité, en se rappelant que cette croix est l'instrument dont Dieu s'est (servi) pour leur donner tant de biens !

Les saints Pères, en nous faisant la description des peines qu'endurent les réprouvés, nous disent que chacun de leurs sens est tourmenté, selon les crimes qu'ils ont commis et les plaisirs qu'ils ont goûtés : une personne qui aura eu le malheur de s'être livrée au vice (impur) sera couverte de serpents et de dragons qui la dévoreront pendant l'éternité ; ses yeux qui auront eu des regards déshonnêtes, ses oreilles qui auront pris plaisir aux chansons et discours impudiques, sa bouche qui aura vomi ces impudicités, seront autant de canaux par où sortiront des tourbillons de flammes qui les dévoreront ; leurs yeux ne verront que les objets les plus horribles. Un avare y ressentira une faim à se dévorer lui-même ; un orgueilleux sera foulé sous les pieds des autres damnés, un vindicatif sera traîné par les démons dans les flammes. Non, M. F., il n'y aura aucune (partie) de notre corps qui ne souffrira à proportion des crimes qu'elle aura commis. O horreur ! O malheur épouvantable !... D'après cela, je dis que, par rapport au bonheur des bienheureux dans le ciel, il en sera de même : leur bonheur, leurs plaisirs et leurs joies seront grands

à proportion de ce qu'ils auront fait souffrir leur corps pendant leur vie. Si nous avons eu horreur des chansons et des discours infâmes, nous n'entendrons, dans le ciel, que des cantiques tendres et ravissants, dont les anges feront retentir la voûte des cieux; si nous avons été chastes dans nos regards, nos yeux ne seront occupés qu'à contempler des objets dont la beauté les tiendra dans un ravissement continuel sans pouvoir s'en lasser : c'est-à-dire, que toujours nous découvrirons de nouvelles beautés semblables à une source d'amour qui coule sans cesse. Notre cœur qui aura gémi, pleuré pendant son exil, ressentira une telle ivresse de douceur qu'il ne sera plus à lui-même. Le Saint-Esprit nous dit que les personnes chastes seront semblables à une personne couchée sur un lit de roses, dont les odeurs la tiennent dans une extase continuelle. Pour mieux dire, ce ne sont que des plaisirs chastes et purs dont les saints seront nourris et enivrés pendant l'éternité.

Mais, pensez-vous en vous-même, quand nous serons dans le ciel, nous serons bien tous heureux de même. Oui, mon ami, mais il y a quelque chose à distinguer. Si les damnés sont malheureux, et souffrent selon les crimes qu'ils ont commis; de même, il ne faut pas douter que plus les saints ont fait de pénitences, plus leur gloire est brillante; et voici comment cela se fera. Il est nécessaire ou plutôt, il faut que Dieu nous donne des forces proportionnées à l'état de gloire dont il veut nous environner, de sorte qu'il nous donnera des forces à proportion des douceurs qu'il veut nous faire éprouver. A ceux qui ont fait de grandes pénitences sans avoir commis de péchés, il donnera des forces suffisantes pour soutenir les grâces qu'il leur communiquera pendant

toute l'éternité. Il est très-véritable que nous serons tous très-heureux et tous contents, parce que nous trouverons des délices autant qu'il nous en faudra pour ne rien nous laisser à désirer. « O mon Dieu! mon Dieu! s'écrie saint François de Sales, dans une furieuse tentation qu'il éprouve, vos jugements sont épouvantables; mais si j'étais assez malheureux que de ne pas vous aimer (dans l'éternité), ah! du moins, accordez-(moi) la grâce de vous aimer autant que je pourrai en ce monde. » Ah! si du moins, pauvres pécheurs qui ne voulez pas revenir à votre Dieu, si du moins, vous aviez les mêmes (désirs) que ce grand saint, que vous aimassiez le bon Dieu autant que vous le pouvez en cette vie! O mon Dieu! combien de chrétiens qui m'écoutent ne vous verront jamais. O beau ciel! ô belle demeure! quand te verrons-nous? O mon Dieu! jusques à quand nous laisserez-vous languir dans cette terre étrangère? dans ce bannissement?... Ah! si vous voyez celui que mon cœur aime! ah! dites-lui que je languis d'amour, que je ne vis plus; mais que je meurs à toute heure!... Oh! qui me donnera des ailes comme à la colombe pour quitter cet exil et voler dans le sein de mon bien-aimé!... O cité heureuse! d'où sont bannies toutes les peines et où l'on nage dans un délicieux torrent d'amour éternel!...

II. Eh bien! mon ami, vous *en fâcherait-il* d'être de ce nombre; tandis que les damnés brûleront, et pousseront des cris horribles sans jamais espérer de fin? — Oh! me direz-vous, (non-)seulement il ne m'en *fâcherait pas;* mais je voudrais déjà y être. — Je pensais bien que vous m'alliez dire cela; mais il y a plus qu'à le désirer, il faut travailler pour le mériter. — Eh bien! que faut-il donc faire? — Vous ne le savez donc pas, mon ami; eh bien!

le voici : écoutez-le bien et vous le saurez. Il faudrait ne pas tant vous attacher aux biens de ce monde, avoir un peu plus de charité pour votre femme, vos enfants, vos domestiques et vos voisins; avoir un cœur un peu plus tendre pour les malheureux; au lieu de ne penser qu'à ramasser de l'argent, à acheter des terres, il faudrait penser à vous acheter une place dans le ciel; au lieu de travailler le dimanche, il faudrait le bien sanctifier en venant dans la maison de (Dieu) pour y pleurer vos péchés, lui demander de ne plus y retomber et de vous pardonner; bien loin de ne pas donner le temps à vos enfants et à vos domestiques de remplir leurs devoirs de religion, vous devriez être les premiers à les y porter par vos paroles et vos bons exemples; au lieu de vous emporter à la moindre perte ou contradiction qui vous arrive, vous devriez considérer qu'étant pécheur, vous en méritez bien plus, et que Dieu ne se conduit envers vous que de la manière la plus sûre pour vous rendre heureux un jour. Voilà, mon ami, ce qu'il faudrait faire pour aller au ciel, et vous ne le faites pas.

Non, me direz-vous. — Et qu'allez-vous devenir, mon frère, puisque vous tenez le chemin qui conduit dans un lieu où l'on souffre des maux si affreux? Prenez garde, si vous ne quittez pas cette route, vous ne tarderez pas d'y tomber; faites là-dessus vos réflexions, et ensuite vous me direz ce que vous aurez trouvé, et moi je vous dirai ce qu'il faudra faire. N'est-ce pas, mon ami, que vous portez envie à ces heureux habitants de la cour céleste? — Ah! je voudrais y être déjà; au moins je serais délivré de toutes les misères de ce monde. — Et moi aussi, je voudrais; mais c'est qu'il y a autre chose à faire et à penser. — Que faut-il donc faire? Je le ferai. — Vos pensées sont très-bonnes; eh bien!

écoutez un instant et je vais vous le montrer. Ne dormez pas, s'il vous plaît. Il faudrait, ma sœur, être un peu plus soumise à votre mari, ne pas vous laisser monter le sang à la tête pour un rien; il faudrait un peu plus le prévenir, et lorsque vous le voyez revenir dans le vin, ou bien ayant (fait) quelque mauvais marché, il ne faudrait pas vous déchaîner contre lui jusqu'à ce que vous l'ayez fait mettre dans une fureur à ne plus se posséder. De là viennent les blasphèmes et les malédictions sans nombre contre vous, et qui scandalisent vos enfants et vos domestiques; bien loin d'aller courir les maisons (pour) rapporter ce que vous dit ou fait votre mari, vous devriez employer ce temps-là en prières pour demander au bon Dieu de vous donner la patience et la soumission que vous devez à votre mari; demander que Dieu lui touche le cœur pour le changer. Je sais bien ce qu'il faudrait encore faire pour aller au ciel : ma mère, écoutez-le bien et cela ne vous sera pas inutile. Ce serait de donner un peu plus de temps à instruire vos enfants et vos domestiques, à leur apprendre ce qu'ils doivent faire pour aller au ciel; ce serait de ne leur acheter pas tout à fait de si beaux (habits), pour avoir de quoi faire l'aumône, et attirer les bénédictions de Dieu, et peut-être même vous donner de quoi payer vos dettes; (il faudrait) laisser les vanités de côté et que sais-je, encore? Il faudrait qu'il n'y ait dans votre (conduite) que de bons exemples, cette exactitude à faire vos prières, le matin et le soir, à vous préparer à la sainte communion, à approcher des sacrements; (il faudrait) ce détachement des biens du monde, un langage qui montre le mépris que vous faites de toutes les choses d'ici-bas et l'estime que vous faites des choses de l'autre vie. Voilà (quels) devraient être vos occupations et tous vos soins; si vous

vous comportez autrement, vous êtes perdus; pensez y bien aujourd'hui, peut-être que demain il ne sera plus temps; faites votre examen là-dessus, et ensuite, jugez-vous vous-même; pleurez vos fautes, et tâchez de mieux faire, sinon vous ne serez jamais au ciel.

N'est-ce pas, ma sœur, que toutes ces ravissantes beautés dont les saints sont enivrés vous font envie? — Ah! me direz-vous, l'on porterait bien envie à un bonheur moins grand que celui-là. — Vous avez bien raison, je serais, je crois, comme vous; mais ce qui me donne de l'inquiétude, c'est que je n'ai rien fait pour le mériter; peut-être que vous êtes comme moi? — Quoi qu'il faille faire, pensez-vous, je le ferais bien si je le savais; que ne doit-on pas entreprendre pour se procurer tant de biens? S'il était nécessaire de tout quitter et de tout sacrifier, même d'abandonner le monde, pour passer le reste de ses jours dans un monastère, je le ferais bien volontiers. — Voilà qui est très-bien : ces pensées sont vraiment dignes d'une bonne chrétienne; je ne croyais pas que votre courage fût si grand; mais je vous dirai que Dieu n'en demande pas autant. — Eh bien! pensez-vous, dites ce qu'il faut faire, et je le ferai très-volontiers. — Je vais donc vous le dire et vous prier d'y bien faire réflexion. Ce serait de ne pas autant prendre soin de votre corps, le faire un peu plus souffrir; ne pas tant craindre que cette beauté se perde ou se diminue; n'être pas tout à fait si longue, le dimanche matin, à vous *arranger*, à vous considérer devant une glace de miroir, afin d'avoir plus de temps à donner au bon Dieu. Ce serait seulement (d'avoir) un peu plus de soumission à vos parents, en vous rappelant qu'après Dieu c'est à eux que vous devez la vie, et que vous devez leur obéir de bon cœur et non

en murmurant. Ce serait aussi, au lieu de vous voir dans les plaisirs, dans les danses et les rendez-vous, de vous voir dans la maison du Seigneur, à le prier, à vous purifier de vos péchés et à nourrir votre âme du pain des anges. Ce serait aussi d'être un peu plus réservée dans vos paroles, un peu plus réservée dans les entretiens que vous avez avec les personnes d'un différent sexe. Voilà seulement ce que Dieu demande de vous; si vous le faites, vous irez au ciel.

Et vous, mon frère, que pensez-vous de tout cela? De quel côté portez-vous (vos) désirs? — Ah! dites-vous, j'aimerais bien mieux aller au ciel, puisque (l'on) y est si bien, (que) d'être jeté en enfer où l'on souffre tant et de toutes sortes de tourments; mais c'est qu'il y a bien *de quoi faire* pour y aller, c'est qu'il me (manque) du courage. Si un seul péché nous condamne, moi qui, à chaque instant, me mets en colère, je n'ose pas même entreprendre! — Vous n'osez pas entreprendre? Voulez-vous m'écouter un moment, et je vais vous montrer bien clairement que ce n'est pas si malaisé que vous le croyez bien; et que vous aurez moins de peine à plaire à Dieu et à sauver votre âme, que vous en avez à vous procurer des plaisirs et à contenter le monde. Tournez seulement vos soins et vos peines que vous avez donnés au monde du côté du bon Dieu, et vous verrez qu'il n'en demande pas tant que le monde vous en demande. Vos plaisirs sont toujours mêlés de tristesses et d'amertumes, et de plus, suivis du repentir de les avoir goûtés. Combien de fois vous dites (en) revenant de passer une partie de la nuit dans un cabaret ou une danse : « Je suis fâché d'y avoir été; si j'avais su tout ce qui s'y passe, je n'y aurais pas été. » Mais, au contraire, si vous aviez passé

une partie de la nuit en prières, bien loin d'être fâché, vous sentiriez au dedans de vous-mêmes une certaine joie, une douceur qui dévorerait votre cœur par ses traits d'amour. Plein de joie, vous diriez comme le saint roi David : « O mon Dieu ! qu'un jour passé dans votre temple est préférable à mille passés dans les assemblées du monde. » Les plaisirs que vous goûtez pour le monde vous dégoûtent ; presque chaque fois que (vous) vous y livrez, vous prenez des résolutions (de) n'y plus retourner ; souvent même vous vous livrez aux larmes, presque jusqu'à vous désespérer de ce que vous ne pouvez pas vous corriger ; vous maudissez les personnes qui ont commencé à vous déranger ; (vous) vous en plaignez à chaque instant ; vous enviez le bonheur de ceux qui passent tranquillement leurs jours dans la pratique de la vertu, dans un entier mépris des plaisirs du monde ; combien de fois même vos yeux laissent couler des larmes en voyant cette paix, cette joie qui brillent sur le front (des bons chrétiens) ; que sais-je? vous portez envie jusqu'aux personnes qui ont le bonheur d'habiter sous le même toit.

J'ai dit, mon ami, que quand vous avez passé les nuits dans les excès du vice, et de quelque autre libertinage que je n'ose nommer, vous ne trouvez *après* vous que trouble, qu'ennuis, que regrets et désespoir ; cependant vous avez fait tout ce que vous avez pu pour vous contenter, sans en pouvoir venir à bout. Eh bien ! mon ami, voyez combien il est plus doux de souffrir pour Dieu que pour le monde. Quand on a passé une nuit ou deux en prière, bien loin d'en être fâché, de s'en repentir, de porter envie à ceux qui passent ce temps dans le sommeil et la mollesse : au contraire, l'on pleure leur malheur et leur aveuglement ; l'on bénit

mille fois le Seigneur de nous avoir inspiré la pensée de nous procurer tant de douceurs et de consolations; bien loin de maudire les personnes qui nous ont fait embrasser un tel genre de vie, nous ne pouvons (les) voir (sans) laisser couler des larmes de reconnaissance, tant (nous) nous trouvons heureux; bien loin de prendre la résolution de ne plus y retourner, nous nous sentons résolus d'en faire davantage, et nous portons une sainte envie à ceux qui ne sont occupés qu'à louer le bon Dieu. Si vous avez dépensé votre argent pour vos plaisirs, le lendemain, vous le pleurez; mais un chrétien qui l'a donné pour conserver la vie à un pauvre homme qui ne pouvait vivre, un chrétien qui a vêtu un malheureux qui était nu, bien loin de le regretter, au contraire, il cherche continuellement le moyen d'en faire davantage; il est prêt, s'il le faut, à se refuser le nécessaire, à se dépouiller de tout, tant il a de joie de soulager Jésus-Christ dans la personne de ses pauvres. Mais, sans aller si loin, mon ami, il ne vous en coûterait pas plus, quand vous êtes à l'église, de vous y tenir avec respect et modestie que d'y rire et tourner la tête; vous seriez aussi bien d'avoir vos deux genoux par terre que d'en tenir un (en) l'air; lorsque vous entendez la parole de Dieu, vous serait-il plus pénible de l'écouter dans l'espérance d'en profiter, et de la mettre en pratique dès que vous le pourrez, que de sortir dehors pour vous amuser à causer de choses indifférentes, peut-être mauvaises? Ne seriez-vous pas plus content si votre conscience ne vous reprochait rien, (et si vous) vous approchiez de temps en temps des sacrements, ce qui vous donnerait tant de force pour supporter avec patience les misères de la vie? Si vous en doutez, M. F., demandez à ceux qui ont fait leurs pâques, combien ils étaient

contents pendant quelque temps : c'est-à-dire, tant qu'ils ont eu le bonheur d'être les amis du bon Dieu.

Dites-moi, mon ami, vous serait-il aussi pénible que vos parents vous grondent, parce que vous *avez* trop resté à l'église, que (s'ils vous reprochent) d'avoir passé la nuit dans la débauche? Non, non, mon ami, de quelque côté que vous considériez ce que (vous) faites pour le monde, il vous en coûte beaucoup plus que pour plaire à Dieu et sauver votre âme. Je ne vous parlerai pas de la différence qu'il y a, à l'heure de la mort, entre un chrétien qui a bien servi le bon Dieu, et les regrets et le désespoir de celui qui n'a suivi que ses plaisirs, qui n'a cherché qu'à contenter les désirs corrompus de son cœur; car rien de si beau que de voir mourir un saint : Dieu lui-même se fait honneur d'y être présent, ainsi qu'il est rapporté dans la vie de plusieurs. (Peut-on le comparer) avec les horreurs qui se passent à celle du pécheur, où les démons le suivent de si près, et se dévorent les uns et les autres, à celui qui aura la barbare satisfaction de le traîner le premier dans les abîmes. Mais non, laissons tout cela; et considérons seulement la vie présente.

Concluons que si vous faisiez pour Dieu ce que vous faites pour le monde, vous seriez des saints. Oh! dites-vous en vous-mêmes, vous nous dites qu'il n'est pas difficile d'aller au ciel; il me semble qu'il y a encore bien des sacrifices à faire. — Cela n'est pas douteux : il (y a) des sacrifices à faire, sinon ce serait faussement que Jésus-Christ nous aurait dit que la porte du ciel est étroite, qu'il faut faire des efforts pour y entrer, qu'il faut se renoncer soi-même, prendre sa croix et le suivre, qu'il y en a beaucoup qui ne seront pas du nombre des élus; aussi nous promet-il le ciel comme une récompense

que nous aurons méritée. Voyez ce qu'ont fait les saints pour se la procurer. Allez, mon F., dans ces antres du fond des déserts, entrez dans les monastères, parcourez ces rochers, et demandez à toutes ces troupes de saints : pourquoi tant de larmes et de pénitences? Montez sur les échafauds, et informez-vous de ce qu'ils prétendent faire. Tous vous diront que c'est pour acheter le ciel. O mon Dieu! que de larmes ces pauvres solitaires ont versées pendant tant d'années! O mon Dieu! que de pénitences et de rigueurs n'ont-ils pas exercées sur leur corps, tous les illustres anachorètes! Et moi, je ne voudrais rien souffrir, (moi) qui ai la même espérance qu'eux, et le même juge qui doit m'examiner? O mon Dieu! que je suis lâche lorsqu'il s'agit de travailler pour le ciel! Que vos saints vont me servir de condamnation, lorsqu'ils vont vous montrer tant de sacrifices qu'ils ont faits pour vous plaire! Vous dites qu'il en coûte pour aller au ciel : dites-moi, mon ami, ne coûtait-il rien à saint Barthélemy de se laisser écorcher tout vif pour plaire à Dieu? N'en coûtait-il rien à saint Vincent lorsqu'on l'étendit sur un chevalet et qu'on lui faisait brûler le corps avec des torches allumées, jusqu'à ce que ses entrailles tombèrent dans le feu; lorsqu'ensuite on le conduisit en prison, et lui ayant (fait) un lit de morceaux de bouteilles de verre, on le coucha dessus? Mon ami, demandez à saint Hilarion ce qu'il fit pendant quatre-vingts ans dans son désert, à pleurer nuit et jour? Allez, interrogez un saint Jérôme, ce grand savant : demandez-lui pourquoi il se frappait la poitrine avec des pierres, jusqu'à ce qu'il en fût tout meurtri. Allez dans les rochers trouver le grand saint Arsène, et demandez-lui pourquoi il a quitté les plaisirs du monde pour venir pleurer le reste de ses jours parmi les bêtes

sauvages. Point d'autre réponse, mon ami : « Ah! c'est pour gagner le beau ciel, encore l'avons-nous pour rien; oh! que ces pénitences sont peu de choses, si nous les comparons au bonheur qu'elles nous préparent! » Non, M. F., les saints, il n'y a sorte de tourments qu'ils n'aient été prêts à endurer pour acheter ce beau ciel.

Nous lisons que du temps de l'empereur Néron, il fit aux chrétiens des cruautés si affreuses, que la seule pensée en fait frémir. Ne sachant de quelle manière ouvrir sa persécution contre les chrétiens, il mit le feu dans la ville, afin de faire croire que c'étaient les chrétiens qui l'avaient fait. Se voyant applaudi de tous ses sujets, il se livre à tout ce que sa fureur peut lui inspirer. Semblable à un tigre en fureur, qui ne respire que le carnage, les uns, il les faisait coudre dans des peaux de bêtes et les faisait jeter dans les champs pour les faire manger aux chiens; aux autres, il faisait prendre une robe enduite de poix et de soufre, et les faisait pendre aux arbres des grands chemins pour servir de torches aux passants pendant la nuit; lui-même en avait formé deux allées dans son jardin, et, la nuit, il y faisait mettre le feu pour avoir le barbare plaisir de conduire son char à la lueur de ce spectacle triste et déchirant. Sa fureur (ne) se trouvant pas encore assez satisfaite, il inventa un autre supplice, le voici : il fit faire des masses de cuivre comme des taureaux, les faisait rougir pendant plusieurs jours, et tous les chrétiens que l'on pouvait prendre, on les jetait dedans, où il les voyait impitoyablement brûler. Ce fut dans cette même persécution que saint Pierre fut mis à mort. Étant en prison avec saint Paul qui eut la tête tranchée, saint Pierre trouva le moyen de sortir de la prison. En chemin, Notre Seigneur lui apparut et lui dit : « Pierre,

je vais mourir une seconde fois à Rome, » et il disparut. Saint Pierre connaissant par là qu'il ne devait pas fuir la mort, retourna dans la prison, où il fut condamné à mourir en croix. Lorsqu'il entendit prononcer sa sentence : « O grâce! ô bonheur! de mourir de la mort de mon Dieu! » Mais il demanda une grâce à ses bourreaux, c'est de lui permettre d'être crucifié la tête en bas : « parce que, disait-il, je ne mérite pas ce bonheur de mourir d'une manière semblable à mon Dieu. » Eh bien! mon ami, n'en a-t-il rien coûté aux saints d'aller au ciel? O beau ciel! si vous nous coûtez tant qu'à tous ces bienheureux, qui de nous ira? Mais non, M. F., consolons-nous, Dieu n'en demande pas tant de nous.

Mais, pensez-vous, que faut-il donc faire pour y aller? — Ah! mon ami, ce qu'il faut faire, je le sais bien, moi. Avez-vous envie d'y aller? — Oh! sans doute, dites-vous, c'est bien là tout mon désir; si je fais des prières, si je fais des pénitences, c'est bien pour mériter ce bonheur. — Eh bien! écoutez-moi un instant, et vous allez le savoir. (Ce qu'il faut faire)? c'est de ne pas manquer vos prières le matin ni le soir; de ne pas travailler le dimanche; de fréquenter les sacrements de temps en temps; de ne pas écouter le démon quand il vous tente, et vite avoir recours au bon Dieu. — Mais pensez-vous, il y a bien des choses qu'on ferait; mais, pour se confesser, cela n'est pas trop commode. — Cela n'est pas trop commode, mon ami? vous aimez donc mieux rester entre les mains du démon que de le chasser pour rentrer dans le sein de votre Dieu, qui, tant de fois, vous a fait éprouver combien il est bon? Vous ne regardez donc pas comme un moment des plus heureux, celui où vous avez le bonheur de recevoir votre Dieu? O mon Dieu! si l'on vous ai-

mait, combien l'on soupirerait après cet heureux moment!..

Courage! mon ami, ne vous découragez pas; tout à l'heure vous allez (être) à la fin de vos peines; regardez le ciel, cette demeure sainte et permanente; ouvrez les yeux, et vous verrez votre Dieu qui vous tend la main pour vous attirer à lui. Oui, mon ami, dans quelques instants il vous fera comme l'on fit à Mardochée, pour publier la grandeur de vos victoires sur le monde et sur le démon. Le roi Assuérus, pour reconnaître les bienfaits de son général, voulut le faire monter sur son char de triomphe avec un héraut qui marchait devant lui, criant : « C'est ainsi que le roi récompense les services qu'on lui a rendus. » Mon ami, si dans ce moment, Dieu présentait à nos yeux un de ces bienheureux dans tout l'éclat de la gloire dont il (est) revêtu dans le ciel, qu'il nous montrât ces joies, ces douceurs, ces délices dont les saints sont inondés dans la céleste patrie, et qu'il nous criât à tous : « O hommes! pourquoi (n'aimez-vous) pas votre Dieu? Pourquoi ne travaillez-vous pas à mériter un si grand bien? O homme ambitieux, qui avez collé votre cœur à la terre, que sont les honneurs de ce monde frivole et périssable, en comparaison des honneurs et de la gloire que Dieu nous prépare dans son royaume? O hommes avares, qui désirez ces richesses périssables, que vous êtes aveugles de (ne) pas travailler à en mériter qui ne finiront jamais! L'avare cherche le (bonheur) dans ses biens, l'ivrogne dans son vin, l'orgueilleux dans ses honneurs, et l'impudique dans les plaisirs de la chair. Ah! non, non, mon ami, (vous) vous trompez, levez les yeux de votre âme vers le ciel, portez vos regards vers ce beau ciel et vous trouverez votre bonheur parfait, foulez et

méprisez la terre et vous trouverez le ciel! Mon frère, pourquoi te plonges-tu dans ces vices honteux? Regarde ces torrents de délices que Jésus-Christ te prépare dans la céleste patrie! ah! soupire après cet heureux moment!... »

Oui, M. F., tout nous le prêche, tout nous sollicite à ne pas perdre ce trésor. Les saints qui sont dans ce beau séjour nous crient du haut de ces trônes de gloire : « Oh! si vous pouviez bien comprendre le bonheur dont nous jouissons, pour quelques moments, que nous avons combattu. » Mais les damnés nous le disent d'une manière bien plus touchante : « O vous qui êtes encore sur la terre , oh! que vous êtes heureux de pouvoir gagner le ciel que nous avons perdu! Oh! si nous étions à votre place, que nous serions plus sages (que) nous n'avons été; nous avons perdu notre Dieu et nous l'avons perdu pour toujours! O malheur incompréhensible!.. ô malheur irréparable!.. beau ciel, nous ne te verrons jamais!.. » Oh! M. F., qui de nous ne soupire pas après un si grand bonheur?

FÊTE-DIEU.

Incola ego sum in terra.

Je suis comme un étranger sur la terre. (*Ps.* CXVIII, 19.)

Ces paroles, M. F., nous montrent toutes les misères de la vie, le mépris que nous devons faire des choses créées et périssables, et le désir que nous devons ressentir d'en sortir pour aller dans notre véritable patrie, puisque ce monde n'est pas la nôtre.

Cependant, M. F., consolons-nous dans notre exil; nous y avons un Dieu, un ami, un consolateur et un rédempteur, qui peut adoucir nos peines, qui, de ce lieu de misères, nous fait envisager de grands biens; ce qui doit nous porter à nous écrier, comme l'Epouse des cantiques : « Avez-vous vu mon bien-aimé, et si vous l'avez vu, ah! dites-lui bien que je ne fais plus que languir. » « Ah! jusques à quand, Seigneur, s'écrie le saint Roi-Prophète dans ses transports d'amour et de ravissement, ah! jusques à quand prolongerez-vous mon exil séparé de vous? » Oui, M. F., plus heureux que ces saints de l'Ancien Testament, non-seulement, nous le possédons par la grandeur de son immensité, qui se trouve partout; mais encore nous l'avons tel qu'il fut

pendant neuf mois dans le sein de Marie, tel que sur la croix. Encore plus heureux que les premiers chrétiens, qui faisaient cinquante ou soixante lieues pour avoir le bonheur de le voir, oui, M. F., chaque paroisse le possède; chaque paroisse peut jouir, autant qu'elle le veut, de sa douce compagnie. O nation heureuse! Quel est mon dessein? le voici. C'est de vous montrer combien Dieu est bon dans l'institution du sacrement adorable de l'Eucharistie, et les grands avantages que nous en pouvons tirer.

I. Je dis que ce qui fait le bonheur d'un bon chrétien, fait le malheur d'un pécheur. En voulez-vous la preuve? la voici. Oui, M. F., pour un pécheur, qui ne veut pas sortir du péché, la présence de Dieu devient son supplice : il voudrait pouvoir effacer la pensée que Dieu le voit et le jugera; il se cache, il fuit la lumière du soleil, il s'enfonce dans les ténèbres, il a en horreur tout ce qui peut lui en donner la pensée; un ministre lui fait ombrage, il le hait, il le fuit; chaque fois qu'il pense qu'il a une âme immortelle, qu'un Dieu la récompensera ou la punira pendant une éternité, selon ce qu'elle aura (fait) : tout cela lui est un bourreau qui le dévore sans cesse. Ah! triste existence, que celle d'un pécheur qui vit dans son péché! En vain, mon ami, voudras-tu te cacher de la présence de Dieu, tu ne le pourras jamais! « Adam, Adam, où es-tu? » — « Ah! Seigneur, s'écrie-t-il, j'ai péché, et j'ai craint votre présence. » Adam, tout tremblant, court se cacher, et c'est précisément dans le moment où il croyait que Dieu ne le voyait pas, que sa voix se fait entendre. « Adam tu me trouveras partout; tu as péché, et j'ai été témoin de ton crime; et mes yeux étaient arrêtés sur toi. » « Caïn, Caïn, où est ton

frère! » Caïn entendant la voix du Seigneur, fuit comme un désespéré. Mais Dieu le poursuit l'épée aux reins. « Caïn, le sang de ton frère crie vengeance. » Oh! qu'il est donc bien vrai qu'un pécheur est dans une frayeur et un désespoir continuels. Pécheur, qu'as-tu fait? Dieu te punira. Non, non, s'écrie-t-il, Dieu ne m'a pas vu, il n'y a point de Dieu! Ah! malheureux, Dieu te voit et te punira. De là, je conclus qu'un pécheur a beau vouloir se rassurer, effacer ses péchés, (fuir) la présence de Dieu (et se procurer) tout ce que son cœur peut désirer, il ne sera que malheureux; partout il traînera ses chaînes et son enfer. Ah! triste existence! Non, M. F., n'allons pas plus loin, cette pensée est trop désespérante, ce langage ne nous convient nullement aujourd'hui; laissons ces pauvres malheureux dans les ténèbres, puisqu'ils veulent bien y rester; laissons-les se damner, puisqu'ils ne veulent pas se sauver.

« Venez, mes enfants, disait le saint roi David, venez, j'ai de grandes choses à vous annoncer; venez, et je vous dirai combien le Seigneur est bon pour ceux qui l'aiment. Il a préparé à ses enfants une nourriture céleste qui porte des fruits pour la vie. Partout nous le trouverons, notre Dieu : si nous allons dans le ciel, il y sera; si nous passons les mers, nous le verrons à côté de nous; si nous nous enfonçons dans le *chaos* de la mer, il nous accompagnera. » Non, non, notre Dieu ne (nous) perd pas plus de vue qu'une mère ne perd (de vue) son enfant qui commence à remuer le pied. « Abraham, dit le Seigneur, marche en ma présence, et tu la trouveras partout. » — « Mon Dieu! s'écria Moïse, montrez-moi, s'il vous plaît, votre face; j'aurai tout ce que je peux désirer. » Ah! qu'un chrétien est consolé, par cette heureuse pensée, qu'un Dieu le voit, qu'un Dieu

est témoin de ses peines et ses combats, qu'un Dieu est à ses côtés. Ah! disons mieux, M. F., un Dieu, le presse tendrement contre son sein! Ah! nation des chrétiens, que tu es heureuse de jouir de tant d'avantages que tant d'autres nations n'ont pas! Ah! n'avais-je pas raison de vous dire, que si la présence (de Dieu) est un tyran pour le pécheur, cette même présence est un bonheur infini, un ciel anticipé pour un bon chrétien.

Oui, M. F., tout (cela) est bien (beau), c'est vrai; mais c'est encore (peu) de chose, si j'ose le dire, en comparaison de l'amour que Jésus-Christ nous porte dans le sacrement adorable de l'Eucharistie. Si je parlais à des incrédules ou à des impies, qui osent douter de la présence de Jésus-Christ dans ce sacrement adorable, je commencerais par leur (donner) des preuves si claires et si convaincantes, qu'ils mourraient de douleur d'avoir douté d'un mystère appuyé sur (des raisons) si fortes et si convaincantes; je leur dirais : si Jésus-Christ est véritable, ce mystère l'est aussi, puisque, ayant pris du pain en présence de ses Apôtres, il leur dit : « Voici du pain, eh bien! je vais le changer en mon corps; voici du vin, je vais le changer en mon sang; ce corps est vraiment le même que celui qui sera crucifié et ce sang est le même que celui qui sera répandu pour la rémission des péchés; et chaque fois que vous prononcerez ces mêmes paroles, dit-il encore à ses Apôtres, vous ferez le même miracle; ce pouvoir vous vous le communiquerez les uns aux autres jusqu'à la fin des siècles. » Mais ici laissons ces preuves de côté, ce raisonnement est inutile à des chrétiens, qui ont tant de fois goûté les douceurs que Dieu leur communique dans le sacrement d'amour.

Saint Bernard nous dit qu'il y a trois mystères aux-

quels il ne peut penser sans sentir son cœur mourir d'amour et de douleur. Le premier est celui de l'Incarnation, le deuxième est celui de la mort et passion de Jésus-Christ, et le troisième est celui du sacrement adorable de l'Eucharistie. Quand l'Esprit-Saint nous parle du mystère de l'Incarnation, il emploie des termes qui nous mettent dans l'impossibilité de pouvoir comprendre jusqu'où va l'amour de Dieu pour nous, en nous disant : « C'est ainsi que Dieu aime le monde, » comme s'il nous disait : je laisse à votre esprit, à votre imagination la liberté de former telles idées que vous voudrez; quand vous auriez toutes les sciences des prophètes, toutes les lumières des docteurs et toutes les connaissances des anges, il vous serait impossible de comprendre l'amour que Jésus-Christ a eu pour vous dans ces mystères. Quant saint Paul nous parle des mystères de la Passion de Jésus-Christ, voici comment il s'explique : « Quoique Dieu soit infini en miséricorde et en grâce, il semble s'être épuisé pour l'amour de nous. Nous étions morts, il nous a donné la vie. Nous étions destinés à être malheureux pendant toute l'éternité, et par sa bonté et sa miséricorde, il a changé notre sort. » Enfin, quand saint Jean nous parle de la charité que Jésus-Christ a eue pour nous en instituant le sacrement adorable de l'Eucharistie, il nous dit « qu'il nous a aimés jusqu'à la fin : » c'est-à-dire, qu'il a aimé l'homme, pendant toute sa vie, d'un amour sans égal. Disons mieux, M. F., il nous aime autant qu'il pouvait nous aimer. O amour que tu es grand! et peu connu!

Quoi! mon ami, nous n'aimerions pas un Dieu qui a soupiré pendant toute l'éternité pour notre bonheur! Un Dieu!... Ah! un Dieu, qui a tant pleuré nos péchés, et qui est mort pour les effacer! Un Dieu, qui a bien

voulu quitter les anges du ciel où il est aimé d'un amour si pur et si parfait, pour venir dans ce monde, quoiqu'il sût très-bien combien il serait méprisé. Il savait d'avance les profanations qu'il recevrait dans ce sacrement d'amour. Il savait que les uns le recevraient sans contrition; les autres, sans désir de se corriger; hélas! d'autres peut-être, avec le crime dans leur cœur, et le feraient mourir. Mais non, tout cela n'a pas pu arrêter son amour. O heureuse nation que celle des chrétiens!... « O ville de Sion, réjouissez-vous, faites éclater votre joie, s'écrie le Seigneur par la bouche du prophète Isaïe, parce que votre Dieu habite au milieu de vous. » Oui, M. F., ce que le prophète Isaïe disait à son peuple, je peux encore vous le dire, ce semble, avec plus de vérité. Chrétiens, réjouissez-vous! votre Dieu va paraître au milieu de vous. Oui, M. F., ce tendre Sauveur va visiter vos places, vos rues et vos maisons; partout il va répandre ses bénédictions les plus abondantes. O heureuses maisons, devant lesquelles il va passer! O heureux chemins, qui soutiendront ses pas saints et sacrés! Pouvons-nous, M. F., nous empêcher de dire en nous-mêmes lorsque nous repasserons dans cette même route : Voilà où mon Dieu a passé, voilà le sentier qu'il a pris lorsqu'il répandait ses bénédictions bienfaisantes dans cette paroisse.

O que ce jour est consolant pour nous, M. F.! Ah! s'il est permis de goûter quelques consolations dans ce monde, n'est-ce pas dans ce moment heureux? Oui, M. F., oublions, s'il est possible, toutes les misères. Cette terre étrangère va devenir vraiment l'image de la céleste Jérusalem, les fêtes et les joies du ciel vont descendre sur la terre. Ah! si ma langue peut oublier ces bienfaits, qu'elle s'attache à mon palais!... Ah! si

mes yeux doivent encore porter leurs regards sur des choses terrestres, que le ciel leur refuse la lumière!

Oui, M. F., si nous considérons tout ce que Dieu a fait : le ciel et la terre, ce bel ordre qui règne dans ce vaste univers, tout nous annonce une puissance infinie qui a tout créé, une sagesse admirable qui gouverne tout, une bonté suprême qui prévoit à tout avec la même facilité que si elle n'était occupée qu'à un seul être : tant de prodiges ne peuvent que nous remplir d'étonnement et d'admiration. Mais, si nous parlons du sacrement adorable de l'Eucharistie, nous pouvons dire que c'est ici le prodige de l'amour d'un Dieu pour nous; c'est ici que sa puissance, sa grâce et sa bonté éclatent d'une manière tout extraordinaire. Nous pouvons dire avec beaucoup de vérité, que c'est ici le pain descendu du ciel, le pain des anges, qui nous est donné pour nourriture de nos âmes. C'est ce pain des forts qui nous console et adoucit nos peines. C'est là vraiment le pain des voyageurs; disons mieux, M. F., c'est la clef qui nous a ouvert le ciel. « Celui, dit le Sauveur, qui me recevra aura la vie éternelle; celui qui ne me recevra pas mourra. Celui, dit le Sauveur, qui aura recours à ce banquet sacré fera naître en lui une source qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle. »

Mais pour mieux connaître l'excellence de ce don, il faut examiner jusqu'à quel point Jésus-Christ a porté son amour pour nous dans ce sacrement. Non, M. F., ce n'est pas assez pour le Fils de Dieu de s'être fait homme pour nous; il fallut, pour contenter son amour, qu'il se donnât à chacun de nous en particulier. Voyez, M. F., combien il nous aime. Dans le même moment que ses pauvres enfants prenaient les mesures pour le faire mourir, son amour le porte à faire un miracle, afin de

rester parmi (eux). A-t-on vu, peut-on voir un amour plus généreux et plus libéral que celui qu'il nous témoigne dans le sacrement de son amour? Ne pouvons-nous pas dire, comme le Concile de Trente, que c'est là que sa libéralité et sa générosité ont épuisé toutes ses richesses. Peut-on, en effet, trouver quelque chose sur la terre, et même dans le ciel, qui puisse lui être comparé? A-t-on vu quelquefois la tendresse d'un père, la libéralité d'un roi pour ses sujets, aller si loin que celle de Jésus-Christ dans le sacrement de nos autels? Nous voyons que les parents, dans leur testament, donnent leurs biens à leurs enfants; mais dans le testament que Jésus-Christ nous fait, ce ne sont pas des biens temporels, puisque nous avons... , mais il nous donne son Corps adorable et son Sang précieux. Oh! bonheur du chrétien, que tu es peu goûté! Non, non, M. F., il ne pouvait pas porter plus loin son amour qu'en se donnant; puisqu'en le recevant, nous le recevons avec toutes ses richesses. N'est-ce pas là, M. F., une véritable prodigalité d'un Dieu pour ses créatures? Oui, M. F., si Dieu nous avait donné la liberté de lui demander tout ce que nous voudrions, aurions-nous osé porter si loin nos espérances? « D'un autre côté, Dieu lui-même, tout Dieu qu'il est, pouvait-il trouver quelque chose de plus précieux à nous donner? » nous dit saint Augustin.

Savez-vous encore, M. F., ce qui porta Jésus-Christ à consentir à rester nuit et jour dans nos églises? Hélas! M. F., c'est pour que, chaque fois que nous voudrions le voir, nous puissions le trouver. Ah! tendresse de père, que tu es grande! Quoi, M. F., de plus consolant pour un chrétien qui sent qu'il adore un Dieu présent en corps et en âme! « Ah! Seigneur, s'écrie le Roi-Prophète, qu'un jour passé auprès de vous est préfé-

rable à mille passés dans les assemblées du monde! » Qu'est-ce qui rend nos églises si saintes et si respectables? N'est-ce pas la présence de Jésus-Christ? Ah! heureuse nation que celle des chrétiens!

II. Mais, me direz-vous, que devons-nous faire pour témoigner à Jésus-Christ notre respect et notre reconnaissance? Le voici, M. F. 1° Nous ne paraîtrons devant lui qu'avec le plus grand respect, et nous le suivrons avec une joie toute céleste, en nous représentant le grand jour de cette procession qui se fera après le jugement général. Oui, M. F., il nous suffit pour nous pénétrer du respect le plus profond, de nous rappeler que nous (sommes des) pécheurs, qui sommes indignes de suivre un Dieu si saint et si pur. C'est un bon père que nous avons tant de fois méprisé et outragé, qui nous aime encore, et qui nous dit qu'il est prêt à nous accorder notre grâce. Que fait Jésus-Christ, M. F., lorsque nous le portons en procession? le voici. (Il est) comme un bon roi au milieu de ses sujets, comme un bon père environné de ses enfants, et enfin, comme un bon pasteur qui visite ses troupeaux. Quelle est la pensée, M. F., que nous devons avoir en marchant à la suite de notre Dieu? la voici. Nous devons le suivre comme les premiers fidèles qui le suivaient lorsqu'il était sur la terre, faisant du bien à tout ce monde. Oui, si nous avons le bonheur de l'accompagner avec une foi vive, nous sommes sûrs d'obtenir tout ce que nous lui demanderons.

Nous lisons dans l'Évangile, que deux aveugles, s'étant trouvés sur le chemin où le Sauveur passait, se mirent à crier : « O Jésus! fils de David, ayez pitié de nous! » Les voyant, il en fut touché de compassion,

leur demanda ce qu'ils voulaient. « Ah! Seigneur, lui disent-ils, faites, s'il vous plaît, que nous voyions. » « Eh! bien, voyez, » leur dit ce bon Sauveur. Un grand pécheur, nommé Zachée, désirant le voir, monte sur un arbre; mais Jésus-Christ, qui n'était venu que pour sauver les pécheurs, lui cria : « Zachée, descendez, car c'est chez vous que je veux aller loger aujourd'hui. » Chez vous! c'est comme s'il lui avait dit : Zachée, depuis longtemps la porte de votre cœur (est fermée) par votre orgueil et vos injustices; ouvrez-moi aujourd'hui, je viens vous donner votre pardon. A l'instant même, Zachée descend, s'humilie profondément devant son Dieu, répare toutes ses injustices, et ne veut plus que la pauvreté et la souffrance pour partage. O heureux moment, qui lui a valu une éternité de bonheur! Un autre jour que le Sauveur passait par un autre rue, une pauvre femme affligée depuis douze ans d'une perte de sang (le suivait). « Ah! se disait-elle en elle-même, ah! si j'avais le bonheur de toucher seulement le bord de la frange de son habit, je suis sûre que je serais guérie. » Pleine de confiance, elle court se jeter aux pieds du Sauveur; à l'instant même, elle fut délivrée. Oui, M. F., si nous avions la même foi, la même confiance, nous obtiendrions la même grâce; parce que c'est le même Dieu, le même Sauveur et le même père, animé de la même charité. « Venez, disait le Prophète, venez, Seigneur, sortez de vos tabernacles; montrez-vous à votre peuple qui vous désire et vous aime. » Hélas! M. F., que de malades à guérir; que d'aveugles, à qui il faudrait rendre la vue! Que de chrétiens, qui vont suivre Jésus-Christ, et dont les pauvres âmes seront toutes couvertes de plaies! Que de chrétiens qui sont dans les ténèbres, et qui ne voient (pas) qu'ils

sont prêts à tomber en enfer! Mon Dieu! guérissez les uns et éclairez les autres! Pauvres âmes, que vous êtes malheureuses!

Saint Paul, nous dit qu'étant à Athènes il trouva (écrit) sur un autel : « Ici, réside le Dieu inconnu, ou du moins, oublié. » Mais, hélas! M. F., je pourrais bien vous dire le contraire : je viens vous annoncer un Dieu que vous n'adorez pas, et que vous savez être votre Dieu, et que vous méprisez. Hélas! combien de chrétiens qui, ces saints jours de dimanche, sont embarrassés de leur temps; qui ne daignent pas seulement venir, quelques petits moments, visiter leur Sauveur qui brûle du désir de les voir auprès de lui, pour leur dire qu'il les aime, et qu'il veut les combler de bienfaits. Oh! quelle honte pour nous!... Arrive-t-il quelque nouveauté? l'on quitte tout, et l'on court. Pour notre Dieu, nous ne faisons que le mépriser et nous le fuyons; le temps nous dure en sa sainte présence, tout ce que nous faisons est toujours long. Ah! quelle différence entre les premiers fidèles et nous! ils regardaient comme le plus heureux temps de leur vie lorsqu'ils avaient le bonheur de passer des jours et des nuits entières dans les églises à chanter les louanges du Seigneur, ou à pleurer leurs péchés; mais aujourd'hui ce n'est plus de même. Il est délaissé, il est abandonné de nous, (il y en a) même qui le méprisent; pour la plupart, nous paraissons dans nos églises, ces lieux sacrés, sans respect, sans amour de Dieu, sans savoir même ce que nous venons y faire. Les uns laissent occuper leur esprit et leur cœur de mille choses terrestres, et peut-être même criminelles; les autres (y sont) avec ennui et dégoût; (il y en a) d'autres qui à peine se mettent à genoux, tandis qu'un Dieu répand

son sang précieux pour leur pardon; enfin d'autres, à peine laisseront-ils descendre le prêtre de l'autel, qu'ils fuient déjà. Mon Dieu, que vos enfants vous aiment peu ou plutôt qu'ils vous méprisent! En effet, M. F., quel esprit de légèreté et de dissipation ne faites-vous pas paraître, lorsque vous êtes dans l'église? les uns dorment, les autres parlent, et presque personne n'est occupé à ce qu'il doit faire.

2° Je dis, M. F., que tous les hommes n'étant faits que pour Dieu, comblés sans cesse de ses bienfaits les plus abondants, nous devons tous lui témoigner notre reconnaissance, et nous affliger de le voir tant outragé. Nous devons faire comme un ami qui s'attriste sur les malheurs de son ami : c'est par là qu'il lui montre une amitié sincère. Cependant, M. F., quelques services que cet ami lui ait pu rendre, il ne fera jamais ce que Dieu a fait pour nous. Mais, direz-vous, qui sont ceux qui doivent, ce semble, porter un amour plus grand et plus ardent à la vue des outrages que Jésus-Christ va recevoir de la part des mauvais chrétiens? Il est vrai que tout le monde doit s'affliger des mépris que l'on fait (de lui), et tâcher de le dédommager; mais il y en a quelques-uns, parmi les chrétiens, qui y sont tenus d'une manière toute particulière, les voici : ce sont ceux qui ont le bonheur d'être de la confrérie du Saint-Sacrement. Je dis : « qui ont le bonheur. » Ah! peut-on en trouver un plus grand que d'être choisis pour faire réparation à Jésus-Christ, pour les outrages qu'il reçoit dans le sacrement de son amour! Mais ne vous y trompez pas, M. F., vous, comme confrères, vous êtes obligés de mener une vie bien plus parfaite que le commun des chrétiens. Vos péchés sont beaucoup plus sensibles à Jésus-Christ.

Non, M. F., il ne suffit pas d'avoir un cierge à la main, pour montrer que nous sommes de ceux que Dieu a choisis; mais il faut que notre vie nous distingue, comme notre cierge nous distingue de ceux qui n'en ont point. Pourquoi, M. F., ces cierges qui brillent? sinon, parce que votre vie doit être un modèle de vertu, que vous vous faites gloire d'être de véritables enfants de Dieu, et que vous êtes prêts à donner votre vie pour soutenir les intérêts de votre Dieu, à qui vous vous êtes voués pour toute la vie. Oui, M. F., s'empresser à parer les églises et les reposoirs : toutes ces marques extérieures sont bien bonnes et louables; mais ce n'est pas assez. Les Bethsamites, lorsque l'arche du Seigneur passa sur leur terre, montrèrent le plus grand empressement et le zèle le plus ardent : dès qu'ils l'aperçurent, tout le peuple sortit en foule pour lui aller au devant; tous s'empressèrent de couper du bois pour faire les sacrifices. Cependant cinquante mille furent frappés de mort; parce que leur respect n'avait pas été assez grand. Oh! M. F., que cet exemple doit nous faire trembler! Que renfermait cette arche, M. F.? Hélas! un peu de manne, les tables de la Loi; et parce que ceux qui s'en approchent ne sont pas assez pénétrés de sa présence, le Seigneur les frappe de mort. Mais, dites-moi, qui est celui qui, réfléchissant tant soit peu sur la présence de Jésus-Christ, ne serait pas saisi de crainte? Combien, M. F., qui sont assez malheureux d'assister à la compagnie du Sauveur, avec un cœur *tout de péchés*. Ah! malheureux, tu auras beau fléchir les genoux, *tandis* qu'un (Dieu) se lève pour bénir son peuple; mais ses regards perçants ne laisseront pas que de voir les horreurs qui se passent dans ton cœur. Mais si notre âme est bien pure, représentons-nous à la suite de Jésus-

Christ comme d'un grand roi, qui sort de sa ville capitale, pour recevoir les hommages de ses sujets et les combler de bienfaits.

Nous lisons dans l'Évangile que les deux disciples d'Emmaüs marchaient avec le Sauveur sans le connaître; lorsqu'ils le reconnurent, il disparut. Tout ravis de leur bonheur, ils se disaient l'un à l'autre : « Comment est-ce que nous ne l'avons pas connu? N'est-il pas vrai que nos cœurs se sentaient tout enflammés d'amour, lorsqu'il nous parlait en nous expliquant la sainte Écriture? » Mille fois plus heureux, M. F., que ces disciples, qui marchaient avec Jésus-Christ sans le connaître, pour nous, nous savons que c'est notre Dieu et notre Sauveur qui marche devant nous, qui va parler au fond de notre cœur, qui va y faire naître un nombre infini de bonnes pensées, de bonnes inspirations. « Mon fils, va-t-il dire, pourquoi ne veux-tu pas m'aimer? Pourquoi ne pas quitter ce maudit (péché) qui met un mur de séparation entre nous deux? Ah! mon fils, peux-tu bien m'abandonner! faudra-t-il bien que tu me forces à te condamner à des supplices éternels! Mon fils, voilà ton pardon, veux-tu te repentir? » Mais que lui dit le pécheur : « Non, non Seigneur, j'aime mieux vivre sous la tyrannie du démon, et être réprouvé, que de vous demander pardon. »

Mais, me direz-vous, nous ne disons pas cela au bon Dieu. — Et moi je vous dis que vous le dites continuellement : chaque fois que Dieu vous donne la pensée de vous convertir. Ah! malheureux, viendra un jour que tu demanderas ce que tu refuses aujourd'hui, et qui peut-être ne te sera pas accordé. Il est bien certain, M. F., que si nous avions le bonheur de tant de saints à qui Dieu se faisait voir, comme à une sainte Thérèse, tantôt

comme un enfant dans sa crèche, tantôt comme sur la croix, nous aurions sans doute bien plus de respect et d'amour pour lui ; mais nous ne le méritons pas, et nous nous croirions déjà des saints, ce qui nous serait un sujet d'orgueil. Mais, quoique le bon Dieu ne nous accorde pas cette grâce, il n'est pas moins présent, et prêt à nous accorder tout ce que nous demanderons. Il est rapporté dans l'histoire qu'un prêtre doutant de cette vérité, après avoir prononcé les paroles de la consécration : « Comment, se disait-il en lui-même, (est-il possible) que les paroles d'un homme fassent un si grand miracle? » Mais Jésus-Christ, pour lui reprocher son peu de foi, fit que la sainte Hostie sua du sang avec tant d'abondance, que l'on fut obligé de le ramasser avec une cuillère. Écoutez ce que nous dit le même auteur : que le feu s'étant mis dans une chapelle, tout le bâtiment brûla, et fut détruit, et la sainte Hostie resta suspendue en l'air, sans être appuyée sur rien ; (le prêtre) étant venu pour la recevoir dans un vase, de suite elle descendit dedans. Nous voyons dans l'histoire ecclésiastique que la domestique d'un Juif, par pure complaisance à son maître, lui apporta la sainte Hostie. Après qu'elle l'eut reçue dans la bouche, cette malheureuse la prend, la met dans son mouchoir et la donne à son maître. Ce monstre, ravi de joie d'avoir Jésus-Christ en son pouvoir, comme autrefois ses pères lorsqu'ils le crucifièrent sur la croix, se livra à tout ce que la fureur put lui inspirer. Or, il semble que Jésus-Christ (voulut lui) montrer combien il était sensible aux outrages qu'il lui faisait. Ce malheureux ayant mis la sainte Hostie sur une table, lui donna plusieurs coups de canif; elle fut toute couverte de sang : ce qui fit frémir sa femme et ses enfants, qui étaient pré-

sents à ce spectacle si affreux. Il la reprend, la suspend à un clou et lui donne quantité de coups de fouet et de lance; le sang sortait avec (autant) d'abondance que la première fois. Il la reprend, pour la troisième fois, la jette dans une chaudière d'eau bouillante. Aussitôt l'eau fut changée en sang; et, dans ce même moment, Jésus-Christ reprend la forme qu'il avait sur l'arbre de la croix. En cet état, il semble que Jésus-Christ voulait essayer s'il pouvait le toucher. Mais ce malheureux, semblable à Judas, regarde son crime comme trop grand, et désespérant de son pardon, il fut condamné à être brûlé vif. Non, M. F., nous ne pouvons entendre ces horreurs sans frémir. Hélas! que de chrétiens qui le traitent encore plus cruellement!

Mais, me direz-vous, comment *est-ce* que l'on pourrait se comporter de cette manière? — Hélas! mon ami, plaise à Dieu que ce malheur ne vous arrive jamais! Toutes les fois que vous consentez au péché (1) : une pensée d'orgueil le foule sous les pieds et lui donne la mort; une pensée d'impureté lui percera le cœur. Hélas! représentons-nous dans cette procession le Sauveur comme allant au Calvaire : les uns lui donnaient des coups de pieds, les autres le chargeaient d'injures et de blasphêmes... quelques saintes âmes seulement le suivaient en pleurant et mêlaient leurs larmes avec son sang précieux dont il arrosait le pavé. Oh! que de Juifs et de bourreaux vont suivre Jésus-Christ, et qui ne se contenteront pas seulement de le faire mourir une fois, mais sur autant de calvaires que de cœurs! Ah! est-il bien possible qu'un Dieu qui nous aime tant soit si méprisé et maltraité!

(1) Voir la note G à la fin du volume.

Oui, M. F., si nous aimions bien le bon Dieu, nous nous ferions une joie et un bonheur de venir, tous les dimanches, passer quelques instants pour l'adorer, pour lui demander la grâce de nous pardonner; nous regarderions ces moments comme les plus beaux de notre vie. Ah! que les instants (passés) avec ce Dieu de bonté sont doux et consolants! Etes-vous dans le chagrin? venez un instant vous jeter à ses pieds et vous vous sentirez tout consolé. Etes-vous méprisé du monde? venez ici, et vous trouverez un bon ami qui ne vous manquera jamais de fidélité. Etes-vous tenté? oh! c'est ici que vous allez trouver des armes fortes et terribles pour vaincre votre ennemi. Craignez-vous le jugement formidable qui a fait trembler les plus grands saints? profitez du temps que votre Dieu est le Dieu de miséricorde, et qu'il est si aisé d'en avoir votre grâce. Etes-vous opprimé par la pauvreté? venez ici, vous y trouverez un Dieu infiniment riche et qui vous dira que tous ses biens sont à vous, non dans ce monde, mais dans l'autre : C'est là que je te prépare des biens infinis; va, méprise ces biens périssables, et tu en auras qui ne périront jamais. Voulons-nous commencer à goûter le bonheur des saints? venons ici, et nous en éprouverons les heureux commencements.

Ah! qu'il fait bon, M. F., jouir des chastes embrassements du Sauveur! Ah! vous ne les avez jamais goûtés! Si vous aviez eu ce bonheur, vous ne pourriez plus en sortir. Ne soyons plus étonnés de ce que tant de saintes âmes ont passé leur vie dans sa maison et le jour et la nuit; elles ne pouvaient plus se séparer de sa présence.

Nous lisons dans l'histoire, qu'un saint prêtre trouvait tant de douceurs et de consolations dans nos églises,

qu'il couchait sur le marchepied de l'autel pour avoir le bonheur, en s'éveillant, de se trouver auprès de son Dieu; et Dieu, pour le récompenser, permit qu'il mourût au pied de l'autel. Voyez saint Louis, qui, dans ses voyages, au lieu de passer la nuit dans un lit, la passait au pied des autels, auprès de la douce présence de son Sauveur. Pourquoi est-ce, M. F., que nous avons tant d'indifférence et de dégoût lorsqu'il faut venir ici? Hélas! M. F., c'est que nous n'avons jamais ressenti ces heureux moments.

Que devons-nous conclure de tout cela? le voici. C'est de regarder comme le moment le plus heureux de notre vie celui où nous pouvons venir tenir compagnie à un si bon ami. Marchons à sa suite avec un saint tremblement; comme pécheur, demandons-lui avec larmes et douleur le pardon de nos péchés et nous sommes sûrs de l'obtenir... Etant réconciliés, sollicitons le don précieux de la persévérance. Ah! disons-lui bien que, si nous devons encore l'offenser, nous aimons bien (mieux) mourir. Non, M. F., tant que vous n'aimerez pas votre Dieu, vous ne serez jamais contents : tout vous accablera, tout vous ennuiera, et dès que vous l'aimerez, vous passerez une vie heureuse; vous attendrez la mort!... Ah! cette heureuse mort, qui nous va réunir à notre Dieu!... Ah! bonheur! quand viendras-tu?... Que ce temps est long!... Ah! viens! tu nous procureras le plus grand de tous les biens, qui est la possession de Dieu même!... Ce que...

DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la sainte Messe.

In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.

On sacrifie et on offre en tous lieux, en mon nom, une oblation pure. (*Malach.*, I, 11.)

Il est certain, M. F., que l'homme, comme créature, doit à Dieu l'hommage de tout son être, et comme pécheur, il lui doit une victime d'expiation; c'est pourquoi, dans l'ancienne loi, on offrait à Dieu, tous les jours, ces multitudes de victimes dans le temple. Mais ces victimes ne pouvaient pas satisfaire entièrement à Dieu pour nos péchés; il en fallait une autre plus sainte et plus pure, qui devait continuer jusqu'à la fin du monde, et qui fût capable de payer ce que nous devons à Dieu. Cette sainte victime c'est Jésus-Christ lui-même, qui est Dieu comme son Père, et homme comme nous. Il s'offre tous les jours sur nos autels, comme autrefois sur le Calvaire, et, par cette oblation pure et sans tache, il rend à Dieu tous les honneurs qui lui sont dus, et il s'acquitte, pour l'homme, de tout ce que l'homme doit à son Créateur; il s'immole

chaque jour; afin de reconnaître le souverain domaine que Dieu a sur ses créatures, et l'outrage que le péché a fait à Dieu est pleinement réparé. Jésus-Christ, étant le médiateur entre Dieu et les hommes, nous obtient, par ce sacrifice, toutes les grâces qui nous sont nécessaires; s'étant fait, pareillement, victime d'actions de grâces, il rend à Dieu pour les hommes, toute la reconnaissance qu'ils lui doivent. Mais, pour avoir le bonheur, M. F., de recevoir tous ces biens, il faut aussi que nous fassions quelque chose de notre côté. Pour mieux vous le faire sentir, je vais vous faire comprendre, du moins autant qu'il me sera possible, 1° la grandeur du bonheur que nous avons d'assister à la sainte Messe; 2° les dispositions avec lesquelles nous devons y assister; 3° comment la plupart des chrétiens y assistent.

Je ne veux pas, M. F., entrer dans l'explication de ce que signifient les ornements dont le prêtre est revêtu; je pense que vous le savez, ou du moins, plusieurs. Lorsque le prêtre va à la sacristie pour s'habiller, cela nous représente Jésus-Christ qui descend du ciel pour s'incarner dans le sein de la très-sainte Vierge, en prenant un corps comme le nôtre, afin de le sacrifier à son Père pour nos péchés. Quand le prêtre prend l'amict, qui est le linge blanc qu'il se met sur les épaules, c'est pour nous représenter le moment où les Juifs bandèrent les yeux à Jésus-Christ, en lui donnant des coups de poings et lui disant : « Devine qui t'a frappé. » L'aube marque la robe blanche, dont Hérode le fit revêtir par moquerie quand il le renvoya à Pilate. La ceinture représente les cordes dont il fut lié, quand on le prit au jardin des Oliviers, et les fouets dont il fut déchiré. Le manipule, que le prêtre se met au bras gauche, nous représente les cordes dont Jésus-Christ fut attaché à la colonne pour

être flagellé; le manipule se met au bras gauche parce qu'il est plus près du cœur, ce qui nous montre que c'est l'excès de son amour qui lui a fait souffrir cette cruelle flagellation pour nos péchés. Pour l'étole, elle nous représente la corde qu'on lui jeta au cou lorsqu'il portait sa croix. La chasuble nous rappelle la robe de pourpre, et sa robe sans couture que l'on jeta au sort.

L'*Introït* nous représente le désir ardent que les patriarches avaient de la venue du Messie, c'est pour cela qu'on le répète deux fois. Lorsque le prêtre dit le *Confiteor*, il nous représente Jésus-Christ se chargeant de nos péchés, afin de satisfaire à la justice de Dieu son Père (1). Le *Kyrie eleison*, qui veut dire : « Seigneur, ayez pitié de nous, » représente l'état malheureux où nous étions avant la venue de Jésus-Christ. Je ne veux pas aller plus loin. L'*Épître* signifie la doctrine de l'Ancien Testament; le *Graduel* signifie la pénitence que firent les Juifs après la prédication de saint Jean-Baptiste; l'*Alleluia* nous représente la joie d'une âme qui a obtenu sa grâce; l'*Évangile* nous rappelle la doctrine de Jésus-Christ. Les différents signes de croix que l'on fait sur l'hostie et sur le calice nous rappellent toutes les souffrances que Jésus-Christ a endurées pendant le cours de sa Passion. Je pourrai revenir une autre fois là-dessus.

I. Avant de vous montrer la manière d'entendre la sainte messe, il faut vous dire un mot de ce que l'on entend par le mot de *saint sacrifice* de la messe. Vous savez que le saint sacrifice de la messe est le même que celui de la croix, qui a été offert une fois sur le

(1) Rodriguez, t. III, p. 575. Saint Grégoire. (*Note du Vén.*)

Calvaire, le vendredi saint. Toute la différence qu'il y a, c'est que, quand Jésus-Christ s'est offert sur le Calvaire, ce sacrifice était visible, c'est-à-dire, qu'on le voyait des yeux du corps; que (Jésus) y a été offert à Dieu, son Père, par les mains de ses bourreaux, et qu'il y a répandu son sang; c'est ce que l'on appelle sacrifice sanglant : cela veut dire que le sang sortait de ses veines, et qu'on le vit couler jusqu'à terre. Mais, à la sainte messe, Jésus-Christ s'offre à son Père d'une manière invisible; c'est-à-dire, que nous ne le voyons que des yeux de l'âme et non de ceux du corps. Voilà, M. F., en abrégé, ce que c'est que le saint sacrifice de la messe. Mais, pour vous donner une idée de la grandeur du mérite de la sainte messe, M. F., il me suffit de vous dire avec saint Jean Chrysostôme, que la sainte messe réjouit toute la cour céleste, soulage toutes les pauvres âmes du purgatoire, attire sur la terre toutes sortes de bénédictions, et rend plus de gloire à Dieu que toutes les souffrances de tous les martyrs, que les pénitences de tous les solitaires, que toutes les larmes qu'ils ont répandues depuis le commencement du monde et que tout ce qu'ils feront jusqu'à la fin des siècles. Si vous m'en demandez la raison, c'est tout clair : toutes ces actions sont faites par des pécheurs plus ou moins coupables; tandis que (dans) le saint sacrifice de la messe, c'est un homme-Dieu égal à son Père qui lui offre le mérite de sa mort et passion. Vous voyez, d'après cela, M. F., que la sainte messe est d'un prix infini. Aussi, voyons-nous dans l'Évangile que, dans le moment de la mort de Jésus-Christ, il s'opéra beaucoup de conversions : le bon larron y reçut l'assurance du paradis, plusieurs Juifs se convertirent et des Gentils se frappaient la poitrine, en disant qu'il était vraiment le Fils

de Dieu. Les morts ressuscitèrent, les rochers se fendirent et la terre trembla.

Oui, M. F., si nous avions le bonheur d'y assister avec de *bien* bonnes dispositions, quand nous aurions le malheur d'être aussi obstinés que les Juifs, plus aveugles que les Gentils, plus durs que les rochers qui se fendirent, nous obtiendrions très-certainement notre conversion. En effet, saint Jean Chrysostôme nous dit qu'il n'y a point de temps plus précieux pour traiter avec Dieu de notre salut que celui de la sainte messe, où Jésus-Christ s'offre lui-même en sacrifice à Dieu son père, pour nous obtenir toutes sortes de bénédictions et de grâces. « Sommes-nous dans l'affliction? dit ce grand saint, nous y trouvons toutes sortes de consolations; sommes-nous accablés de tentations? allons entendre la sainte messe et nous y trouverons la manière de vaincre le démon. » Et, en passant, je vais vous en citer un bel exemple. Il est rapporté par le pape Pie II, qu'un gentilhomme de la province d'Ostie était continuellement combattu d'une tentation de désespoir qui le portait à se pendre, et il avait été plusieurs fois sur le point de le faire. Étant allé trouver un saint religieux pour lui découvrir l'état de son âme et lui demander conseil, le serviteur de Dieu, après l'avoir consolé et fortifié le mieux qu'il put, lui conseilla d'avoir dans sa maison un prêtre qui lui dît tous les jours la sainte messe. Le gentilhomme lui dit qu'il le ferait volontiers. Dans le même temps, il alla se retirer dans un château qu'il avait; et tous les jours un saint prêtre lui disait la sainte messe, à laquelle il assistait aussi dévotement qu'il pouvait. Après y avoir demeuré dans une grande tranquillité d'esprit, il arriva que le prêtre le pria de lui permettre d'aller dire la sainte messe dans le voisinage pour une fête

particulière; ce qu'il lui accorda facilement, dans l'intention d'y aller aussi entendre la sainte messe. Mais une affaire qui survint l'arrêta *insensiblement* jusqu'à midi. Alors, plein de frayeur d'avoir perdu la sainte messe, ce qui ne lui arrivait jamais, et se sentant déjà tourmenté de son ancienne tentation, il sort de chez lui et rencontre un paysan qui lui demande où il va. « Je vais, répond le gentilhomme, entendre la sainte messe. » — « Mais, c'est trop tard, lui dit le paysan, elles sont toutes dites. » Ce fut une nouvelle si cruelle pour lui, qu'il se mit à crier : « Hélas! puisque j'ai perdu la sainte messe, je suis perdu. » Le paysan qui le voyait dans cet état et qui aimait bien l'argent, lui dit : « Si vous voulez je vous vendrai la messe que j'ai entendue et tout le bien que j'en ai retiré. » L'autre, sans réfléchir à rien, et si chagrin d'avoir manqué la sainte messe : « Eh bien! voilà mon manteau. » Cet homme ne pouvait certainement pas lui vendre la sainte messe sans commettre un gros péché. S'étant séparés, il ne laisse pas cependant de continuer son chemin pour faire ses prières à l'église, et comme il s'en retournait chez lui, après les avoir faites, il trouva ce pauvre paysan avare, pendu à un arbre, dans le même endroit où il avait pris le manteau. Le bon Dieu, en punition de son avarice, permit que la tentation du gentilhomme passât à cet avare. Frappé d'un tel spectacle, ce gentilhomme remercia (Dieu) toute sa vie de l'avoir délivré d'un si grand châtiment, et ne manqua jamais d'assister à la sainte messe pour remercier le bon Dieu de l'avoir délivré. A l'heure de la mort, il avoua que depuis qu'il avait eu le bonheur d'assister tous les jours à la sainte messe, le démon ne l'avait plus tenté de désespoir.

Eh bien! M. F., saint Jean Chrysostôme n'a-t-il pas

bien raison de nous dire que si nous sommes tentés il faut entendre dévotement la sainte messe, et nous sommes sûrs que le bon Dieu nous délivrera. Oui, M. F., si nous avions assez de foi, la sainte messe serait un remède pour tous les maux que nous pourrions avoir pendant notre vie; en effet, Jésus-Christ n'est-il pas notre médecin de l'âme et du corps?...

II. Nous avons dit que la sainte messe est le sacrifice du Corps et du Sang adorable de Jésus-Christ, qui n'est offert qu'à Dieu seul, et non aux anges et aux saints. Vous savez que le saint sacrifice de la sainte messe a été institué le jeudi saint, lorsque Jésus-Christ prit du pain, le changea en son Corps, puis du vin, et le changea en son Sang. Dans le même moment, il donna à ses apôtres et à tous leurs successeurs ce pouvoir, qui est ce que nous appelons le sacrement de l'Ordre. La sainte messe consiste dans les paroles de la consécration; et vous savez que les ministres de la sainte messe sont les prêtres et le peuple (1), qui a le bonheur d'y assister, s'il s'unit à eux; d'où je conclus, M. F., que la meilleure manière d'entendre la sainte messe est de s'unir au prêtre dans tout ce qu'il dit, de le suivre dans toutes ses actions, autant qu'on le peut, et de tâcher de se pénétrer des plus vifs sentiments d'amour et de reconnaissance : (il faut) bien conserver cette méthode.

Nous pouvons distinguer trois parties dans le saint sacrifice de la sainte messe : la première partie, depuis le commencement jusqu'à l'Offertoire; la deuxième, depuis l'Offertoire jusqu'à la Consécration; la troisième, depuis la Consécration jusqu'à la fin. Il faut bien vous faire re-

(1) Voir Note G (*bis*) à la fin du volume.

marquer que si nous étions distraits volontairement pendant une de ces parties, nous commettrions un péché mortel (1); ce qui doit nous porter à bien prendre garde de ne pas laisser aller notre esprit à des choses étrangères, c'est-à-dire, qui n'ont pas rapport au saint sacrifice de la messe. Je dis, M. F., que, depuis le commencement jusqu'à l'Offertoire, nous devons nous comporter comme des pénitents qui sont pénétrés de la plus vive douleur de leurs péchés. Depuis l'Offertoire jusqu'à la Consécration, nous devons nous conduire comme des ministres qui doivent offrir Jésus-Christ à Dieu son père, et lui faire le sacrifice de tout ce que nous sommes : c'est-à-dire, (lui offrir) nos corps, nos âmes, nos biens, notre vie, et même notre éternité. Depuis la Consécration, nous devons nous regarder comme des personnes qui doivent participer au Corps adorable et au Sang précieux de Jésus-Christ; et il faut, par conséquent, faire tous nos efforts pour nous rendre dignes de ce bonheur.

Pour mieux, M. F., vous le faire comprendre, je vais vous proposer trois exemples tirés de la sainte Écriture, qui vont vous montrer la manière dont vous devez entendre la sainte messe : c'est-à-dire, de quoi vous devez vous occuper pendant ce moment heureux pour celui qui a le bonheur de le bien comprendre. Le premier, c'est celui du publicain, qui vous apprendra ce que vous devez faire au commencement de la sainte messe. Le deuxième est celui du bon larron, qui vous apprendra comment vous devez vous comporter pendant la Consécration. Le troisième, le centenier, qui vous guidera pendant la sainte Communion.

Nous disons 1° que le publicain nous apprendra com-

(1) Lorsque la messe est d'obligation.

ment nous devons nous conduire au commencement de la sainte messe, qui est une action si agréable à Dieu et si puissante pour nous obtenir toutes sortes de grâces. Nous ne devons donc pas attendre d'être à l'église pour nous y préparer. Non, M. F., non, un bon chrétien commence à se préparer en s'éveillant, en ne laissant occuper son esprit de rien qui n'ait rapport à ce bonheur. Nous devons nous représenter Jésus-Christ au jardin des Olives, qui, prosterné la face contre terre, se prépare au sacrifice sanglant qu'il va endurer sur le Calvaire, et de la grandeur de sa charité, qui va lui faire subir le châtiment que nous devrions subir pendant l'éternité. Il faut y venir à jeûn, autant que nous le pouvons; ce qui est très-agréable au bon Dieu. Dans les commencements de l'Église, tous les chrétiens y allaient à jeûn. Il faut, la matinée, ne jamais vous laisser occuper l'esprit à vos affaires temporelles; vous rappelant qu'ayant travaillé toute la semaine pour votre corps, il est bien juste que vous donniez cette journée aux soins de votre âme, et à demander pardon au bon Dieu de vos péchés. Lorsque vous venez à l'église, ne faites point de conversation; pensez que vous suivez Jésus-Christ portant sa croix au Calvaire et qu'il va mourir pour vous sauver. Il faut avoir toujours un moment, avant la sainte messe, pour se recueillir un peu; pour gémir sur ses péchés et en demander pardon au bon Dieu; pour examiner les grâces qui nous sont les plus nécessaires, afin de les lui demander pendant la messe; et bien prendre garde de ne jamais manquer ni l'eau bénite, ni la Passion, ni les processions, parce que ce sont de saintes actions qui vous préparent à bien entendre la messe.

Lorsque vous entrez dans l'église, pénétrez-vous de

la grandeur de votre bonheur par un acte de (la) foi la plus vive, et un acte de contrition sur vos péchés, qui vous rendent indignes d'approcher d'un Dieu si saint et si grand. Pensez, en ce moment, aux dispositions du publicain, lorsqu'il entra dans le temple pour offrir à Dieu le sacrifice de sa prière. Écoutez saint Luc : « Le publicain, nous dit-il, se tenait au bas du temple, baissant les yeux contre terre, n'osant regarder l'autel et se frappant la poitrine en disant à Dieu : Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis un grand pécheur. » Vous voyez donc, M. F., qu'il ne faisait pas comme ces chrétiens qui entrent dans nos églises avec un air fier et arrogant, « qui semblent vouloir s'approcher de Dieu, nous dit le prophète Isaïe, comme des personnes qui n'ont rien sur la conscience qui puisse les humilier devant leur Créateur. » En effet, si vous voulez prendre la peine de voir entrer ces chrétiens, qui ont peut-être plus de péchés sur leur conscience qu'ils n'ont de cheveux sur la tête; vous les voyez, dis-je, entrer avec un air de dédain, ou plutôt, avec une espèce de mépris de la présence de Dieu. Ils prennent de l'eau bénite à peu près comme ils prennent un bassin d'eau pour se laver les mains en venant de travailler; ils le font, pour la plupart, sans dévotion et sans penser que l'eau bénite, prise avec bien du respect, efface les péchés véniels et nous dispose à bien entendre la sainte messe. Voyez notre publicain, qui, se croyant indigne d'entrer dans le temple, va se placer dans l'endroit le moins apparent qu'il peut (trouver); il est tellement confus à la vue de ses péchés, qu'il n'ose pas même lever les yeux au ciel. Il est donc bien éloigné de ces chrétiens de nom, qui ne sont jamais assez bien placés, qui se mettent seulement à genoux sur une chaise, qui baissent à peine la tête

pendant l'élévation, qui s'étendent sur une chaise ou se croisent les jambes. Nous ne disons rien de ces gens qui ne devraient venir à l'église que pour y pleurer leurs péchés, et qui n'y viennent que pour insulter un Dieu humilié et méprisé, par leurs vains étalages de vanité; dans l'intention d'y attirer les yeux du *monde;* et d'autres, pour y entretenir le feu de leurs passions criminelles. O mon Dieu! avec de telles dispositions peut-on bien oser venir assister à la sainte messe (1)? « Mais notre publicain, nous dit saint Augustin, frappe son cœur, pour montrer à Dieu le regret qu'il ressent de l'avoir offensé. » Hélas! M. F., si les chrétiens avaient le bonheur d'assister à la sainte messe avec les mêmes dispositions que le publicain, que de grâces, que de biens nous obtiendrions! nous sortirions aussi chargés des biens du ciel que les abeilles après avoir trouvé des fleurs *plus* qu'elles n'en voulaient! Oh! si le bon Dieu nous faisait la grâce qu'au commencement de la sainte messe nous soyons bien pénétrés de la grandeur de Jésus-Christ devant qui nous paraissons et du poids de nos péchés, que nous aurions bientôt obtenu le pardon de nos péchés et la grâce de persévérer!

Nous devons surtout nous tenir dans de grands sentiments d'humilité pendant la sainte messe; c'est ce que le prêtre doit nous inspirer lorsqu'il descend de l'autel pour dire le *Confiteor* en s'inclinant profondément, lui qui, tenant la place de Jésus-Christ même, semble se charger de tous les péchés de ses paroissiens. Hélas! si le bon Dieu nous faisait une fois bien comprendre ce que c'est que la sainte messe, que de grâces, que de

(1) Saint Ambroise..... « Où vas-tu? — Je vais à l'église. — Va, malheureux, pour y pleurer... » (*Note du Vénérable.*)

biens que nous n'avons pas et que nous aurions! Que de dangers, dont nous serions préservés si nous avions une grande dévotion à la sainte messe! Pour vous le prouver, M. F., je vais vous citer un bel exemple, qui vous montrera que le bon Dieu protége d'une manière (visible) ceux qui ont le bonheur d'y assister avec dévotion. Nous lisons dans l'histoire, que sainte Elisabeth, reine de Portugal, et nièce de sainte Elisabeth, reine de Hongrie, était si charitable envers les pauvres que, quoiqu'elle eût ordonné à son aumônier de ne jamais rien leur refuser, elle faisait encore de continuelles aumônes de ses propres mains ou par celles de ses domestiques. Elle se servait ordinairement d'un page, dont elle avait reconnu la grande piété; ce que voyant, un autre page en fut jaloux. Il alla un jour trouver le roi, et lui dit qu'un tel page avait un commerce criminel avec la reine. Le roi, sans rien examiner, résolut de suite de se défaire de ce page le plus secrètement possible. Un moment après, s'étant trouvé de passer dans un endroit où l'on faisait cuire de la chaux, il fit appeler les gens qui avaient soin d'entretenir le feu du fourneau, et leur dit que, le lendemain au matin, il leur enverrait un page dont il était mécontent, qui leur demanderait s'ils avaient exécuté les ordres (du roi); qu'ils ne manquassent pas de le prendre et de le jeter aussitôt dans le feu. Après cela, il s'en retourna et commanda au page de la reine d'aller, le lendemain de bonne heure, faire cette commission. Mais, vous allez voir que le bon Dieu n'abandonne jamais ceux qui l'aiment. Le bon Dieu permit qu'il passât auprès d'une église pour aller faire sa commission, et que, dans ce moment, il entendît qu'on sonnait l'élévation. Il entre pour adorer Jésus-Christ et entend le reste de la messe. Une autre

commence, il l'entend; une troisième commence après la deuxième finie, il l'entend encore. Cependant le roi, impatient de savoir si l'on avait exécuté ses ordres, envoie son page pour leur demander s'ils avaient fait ce qu'il leur avait commandé. Croyant que c'était le premier, ils le prennent et le jettent dans le feu. L'autre, qui, pendant ce temps-là, avait achevé ses dévotions, va faire sa commission, en leur *disant* s'ils avaient fait ce que le roi leur avait ordonné. Ils lui répondirent que oui. Il retourna rendre réponse au roi, qui fut fort étonné de le voir revenir. Tout en fureur de ce qu'il en était arrivé tout au contraire de ce qu'il espérait, le roi lui demanda où il était resté si longtemps?... Le page lui dit que, passant près d'une église pour aller où il lui avait ordonné, il avait entendu la clochette de l'Élévation, que cela l'avait obligé d'entrer, qu'il y était demeuré jusqu'à la fin de la messe, et, qu'une autre messe ayant ensuite commencé avant que celle-là finît et enfin, une troisième, et qu'il les avait toutes entendues; parce que son père, avant de mourir, après lui avoir donné sa bénédiction, lui avait bien recommandé de ne jamais quitter une messe commencée sans attendre qu'elle fût finie : que cela nous attirait beaucoup de grâces et nous garantissait de bien des malheurs. Alors le roi, rentrant en lui-même, comprit bien que cela n'était arrivé que par un juste jugement de Dieu; que la reine était innocente et le page, un saint; que l'autre n'avait fait cela que par envie. Vous voyez que ce pauvre jeune homme aurait été brûlé sans sa dévotion, et que le bon Dieu lui inspira d'entrer dans l'église pour le *garantir* de la mort; tandis que l'autre, qui n'avait pas de dévotion pour Jésus-Christ dans le sacrement adorable de l'Eucharistie, fut jeté dans le feu.

Saint Thomas nous dit qu'il vit un jour pendant la sainte messe Jésus-Christ, les mains pleines de trésors, qu'il cherchait à distribuer, et que, si nous avions le bonheur d'assister saintement et souvent à la sainte messe, nous aurions beaucoup plus de grâces que nous n'en avons, pour sauver nos âmes, et même pour le temporel.

En second lieu, nous avons dit que le bon larron nous instruirait de la manière de nous conduire pendant le temps de la Consécration et de l'Élévation de la sainte hostie, qui est le temps où nous devons nous offrir à Dieu avec Jésus-Christ, comme étant ceux qui doivent participer à cet auguste mystère. Voyez, M. F., comment cet heureux pénitent se comporte dans le temps même de son supplice; voyez-vous comment il ouvre les yeux de l'âme pour reconnaître son libérateur? Mais aussi, M. F., quel progrès ne fait-il pas, pendant les trois heures qu'il se trouve en la compagnie de son Sauveur mourant? Il est attaché à la croix, il ne lui reste plus que son cœur et sa langue de libre, voyez avec quel empressement il offre à Jésus-Christ l'un et l'autre : il lui donne tout ce qu'il peut lui donner, il lui consacre son cœur par la foi et par l'espérance, il lui demande humblement une place en paradis, c'est-à-dire, dans son royaume éternel. Il lui consacre sa langue en publiant son innocence et sa sainteté. Il dit à son compagnon de supplice : « Il est juste que nous souffrions; mais, pour lui, il est innocent. » Dans le temps que les autres ne s'occupent qu'à outrager Jésus-Christ par les blasphêmes les plus horribles, il devient son panégyriste; pendant que ses disciples même l'abandonnent, il prend son parti; et sa charité est si grande, qu'il fait tous ses efforts pour porter l'autre à se convertir. Non, M.

F., ne soyons nullement étonnés si nous découvrons tant de vertu dans ce bon larron, parce qu'il n'y a rien de si capable de nous toucher que la vue de Jésus-Christ mourant; il n'y a point de moment où la grâce nous soit donnée avec tant d'abondance, et cependant nous en sommes témoins tous les jours. Hélas! M. F., si, dans ce moment heureux de la Consécration, nous avions le bonheur d'être animés d'une foi vive, une seule messe suffirait pour nous arracher de quelques mauvais vices où nous serions, et pour faire de nous de vrais pénitents, c'est-à-dire, de parfaits chrétiens.

Pourquoi *est-ce* donc, me direz-vous, que nous assistons à tant de messes et que nous sommes toujours les mêmes? Hélas! M. F., c'est que nous y sommes présents de corps et que notre esprit n'y est nullement, et que nous y venons plutôt achever notre réprobation par les mauvaises dispositions avec lesquelles nous y assistons. Hélas! que de messes mal entendues, qui, bien loin d'assurer notre salut, nous endurcissent davantage! Jésus-Christ étant apparu à sainte Mechtilde, lui dit : « Sache, ma fille, que les saints assisteront à la mort de tous ceux qui auront entendu dévotement la sainte messe, pour les aider à bien mourir, pour les défendre contre les tentations du démon et pour présenter leurs âmes à mon Père. » Quel bonheur pour nous, M. F., d'être assistés, dans ce moment redoutable, par autant de saints que nous aurons entendu de saintes messes!...

Non, M. F., ne craignons jamais que la sainte messe nous retarde dans nos affaires temporelles; c'est bien tout le contraire : nous sommes sûrs que tout ira mieux, et que même nos affaires nous réussiront mieux que si nous avons le malheur de ne pas y assister. En voici un

exemple admirable. Il est rapporté de deux artisans, qui étaient du même métier et qui demeuraient dans un même bourg, que l'un d'eux, étant chargé d'une grande quantité d'enfants, ne manquait jamais d'entendre tous les jours la sainte messe et vivait très-commodément dans son métier; mais l'autre, au contraire, qui n'avait point d'enfants....., travaillait une partie de la nuit et tout le jour, et souvent le saint jour de dimanche, encore avait-il toutes les peines du monde à vivre. Celui-ci, qui voyait les affaires de l'autre si bien lui réussir, lui demanda, un jour qu'il le rencontra, où il pouvait prendre de quoi entretenir si bien une famille si grande que la sienne; tandis que lui, qui n'avait que lui et sa femme, et qui travaillait sans cesse, était souvent dépourvu de toutes choses. L'autre lui répondit que, s'il voulait, il lui montrerait le lendemain, d'où il tenait tout son profit. L'autre, bien content d'une si bonne nouvelle, *ne voyait que l'heure* d'arriver au lendemain qui lui devait apprendre à faire sa fortune. En effet, l'autre ne manqua pas d'aller le prendre. Le voilà qui part de bon cœur et le suit avec bien de la fidélité. L'autre le conduisit jusqu'à l'église, où ils entendirent la sainte messe. Après qu'ils furent retournés : « Mon ami, lui dit celui qui était bien à son aise, retournez à votre travail. » Il en fit autant le lendemain; mais, l'étant allé prendre une troisième fois pour la même chose : « Comment, lui dit l'autre, si je veux aller à la messe, je sais le chemin sans que vous preniez la peine de venir me chercher; ce n'est pas ce que je voulais savoir; mais le lieu où vous trouvez tout ce bien qui vous fait vivre si bien à votre aise (je voulais) voir si, faisant comme vous, je pourrais y *trouver mon compte.* » — « Mon ami, lui répondit l'autre, je ne sais point d'autre lieu que celui de l'église, et pas

d'autre moyen que d'entendre tous les jours la sainte messe; et pour moi, je vous assure que je n'ai point employé d'autres moyens pour avoir tout le bien qui vous étonne. Mais, n'avez-vous pas vu ce que Jésus-Christ nous dit dans l'Évangile, de chercher premièrement le royaume des cieux, et que tout le reste nous sera donné *de surplus*. » Ces paroles firent comprendre à cet homme le dessein de l'autre en le menant à la sainte messe. « Eh bien! lui dit-il, vous avez raison : celui qui ne compte que sur son travail est un aveugle, et (je vois) que jamais la sainte messe n'appauvrira personne. Vous en êtes une preuve bien grande. Je veux faire comme vous, et j'espère que le bon Dieu me bénira. » En effet, le lendemain, il commença et continua toute sa vie; et, en peu de temps, il fut fort à son aise. Quand on lui demandait d'où venait que, maintenant, il ne travaillait plus les dimanches ni la nuit, comme autrefois; qu'il allait tous les jours à la messe et qu'il devenait plus riche; il disait : « J'ai suivi le conseil de mon voisin; allez le trouver, et il vous apprendra à être *bien* sans travailler (davantage); (mais en entendant) la messe tous les jours. »

Cela vous étonne peut-être, M. F.? *pas moi.* C'est ce que nous voyons tous les jours dans les maisons où il y a de la piété : ceux qui viennent souvent à la sainte messe, font beaucoup mieux leurs affaires que ceux auxquels leur peu de foi fait croire qu'ils n'ont jamais le temps. Hélas! si nous avions mis toute notre confiance en Dieu et ne *rien* compter sur notre travail, que nous serions plus heureux que nous ne sommes! — Mais, me direz-vous, si nous n'avons rien, l'on ne nous donne rien. — Que voulez-vous que le bon Dieu vous donne, quand vous ne comptez que sur votre travail et pour

rien sur lui? puisque vous ne vous donnez pas seulement le temps de faire vos prières le matin ni le soir, et que (vous vous contentez) de venir une fois la semaine à la sainte messe. Hélas! vous ne connaissez pas les ressources de la providence du bon Dieu pour celui qui se confie en lui. En voulez-vous une preuve bien frappante? (elle est) devant vos yeux : jetez les yeux sur votre pasteur, et examinez cela devant le bon Dieu. — Oh! me direz-vous, c'est parce que l'on vous donne. — Mais qui me donne, sinon la providence du bon Dieu? voilà où sont tous mes trésors, et pas ailleurs. Hélas! que l'homme est aveugle de tant se tourmenter pour se damner et être bien malheureux en ce monde! Si vous aviez le bonheur de bien penser à votre salut et d'assister à la sainte messe, autant que vous le pouvez, vous verriez bientôt la preuve de ce que je vous dis.

Non, M. F., point de moment plus précieux pour demander à Dieu notre conversion, que celui de la sainte messe, vous allez le voir. Un saint ermite nommé Paul, vit un jeune homme fort bien habillé qui entrait dans une église, une quantité de démons l'accompagnaient; mais, après la sainte messe, il vit sortir le jeune homme accompagné d'une troupe d'anges qui marchaient à ses côtés. « O mon Dieu, s'écria le saint, qu'il faut que la sainte messe vous soit agréable! » Le saint concile de Trente nous dit que la sainte messe apaise la colère de Dieu, convertit le pécheur, réjouit le ciel, soulage les âmes du purgatoire, rend gloire au bon Dieu et attire toutes sortes de bénédictions sur la terre. Oh! M. F., si nous pouvions bien comprendre ce que c'est que le saint sacrifice de la sainte messe, avec quel respect n'y serions-nous pas?...

Le saint abbé Nilus nous rapporte que son maître

saint Jean Chrysostôme lui avait dit un jour, en confidence, qu'il voyait, pendant la sainte messe, une troupe d'anges qui descendaient du ciel pour adorer Jésus-Christ sur l'autel, et que plusieurs allaient dans l'église pour inspirer aux fidèles le respect et l'amour qu'ils doivent avoir pour Jésus-Christ présent sur l'autel. Moment précieux, moment heureux pour nous, M. F., que celui où Jésus-Christ est présent sur nos autels! Hélas! si les pères et mères le comprenaient bien et qu'ils sussent en profiter, leurs enfants ne seraient pas si misérables, si éloignés du chemin du ciel. Mon Dieu, que de gens pauvres auprès d'un si grand trésor!

3° Nous avons dit que le centenier nous servirait d'exemple quand nous avons le bonheur de communier, ou spirituellement ou corporellement. Je dis que nous devons communier spirituellement par un grand désir de nous unir à Jésus-Christ (1). L'exemple de ce centenier est si admirable, qu'il semble que l'Église prenne plaisir à nous le remettre devant les yeux, chaque jour, à la sainte messe. « Seigneur, lui dit cet humble serviteur, je ne suis pas digne que vous veniez dans ma maison, mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. » Ah! si le bon Dieu voyait en nous cette même humilité, cette même connaissance de notre néant, avec quel plaisir et avec quelle abondance de grâces ne viendrait-il pas dans notre cœur? Que de force et de courage pour vaincre l'ennemi de notre salut! Voulons-nous, M. F., obtenir notre changement de vie : c'est-à-dire, (quitter) le péché pour revenir au bon Dieu? Entendons quelques messes à cette intention, et

(1) Saint Bonaventure... Rodriguez, t. III, p. 73.
(*Note du Vénérable.*)

nous sommes sûrs, si nous les entendons dévotemen , que le bon Dieu nous aidera à sortir du péché; en voici un exemple. Il est rapporté dans l'histoire qu'une jeune fille, pendant plusieurs années, menait une vie bien misérable avec un jeune homme. Tout, *par une fois*, elle se sentit frappée de frayeur, en considérant l'état où pouvait être sa pauvre âme, en menant la vie qu'elle menait. De suite, après la sainte messe, elle va trouver un prêtre pour le prier de l'aider à sortir du péché. Le prêtre, qui connaissait sa vie, lui demanda ce qui l'avait portée à un tel changement. « Mon père, lui dit-elle, pendant la sainte messe, que ma mère, avant de mourir, me fit promettre d'entendre tous les samedis; j'ai conçu une si grande horreur de mon état, que je ne puis plus y tenir. » — « O mon Dieu! s'écrie le saint prêtre, voilà une âme sauvée par le mérite de la sainte messe! »

Ah! M. F., que d'âmes sortiraient du péché, si elles avaient le bonheur d'entendre la sainte messe avec de bonnes dispositions! Ne soyons pas étonnés si le démon nous *met dans la tête* tant de pensées étrangères. Hélas! c'est qu'il prévoit, bien mieux que vous, la perte que vous faites, en y assistant avec si peu de respect et de dévotion. Ah! M. F., combien la sainte messe nous préserve d'accidents et de morts subites! combien de personnes que, pour une sainte messe qu'elles auront entendues, le bon Dieu garantira du malheur! Saint Antonin nous en rapporte un bel exemple. Il nous dit qu'un jour de fête, il y avait deux jeunes gens qui étaient allés faire une partie de chasse : l'un avait entendu la sainte messe, pas l'autre. Étant en chemin, le temps devint noir; ils entendaient les tonnerres les plus épouvantables, et ils voyaient des éclairs si multipliés,

qu'il leur semblait que le ciel fût en feu. Mais ce qui les effrayait encore plus, c'est que, parmi toutes ces foudres, ils entendaient, à chaque instant, une voix qui semblait être en l'air, et qui criait : « Frappez ces malheureux, frappez-les ! » Mais le temps s'étant un peu calmé, ils commencèrent à se rassurer. Continuant leur chemin, tout à coup il vint un coup de tonnerre qui *moulut* celui qui n'avait pas entendu la sainte messe. L'autre fut saisi d'une si grande frayeur, qu'il ne savait s'il devait aller plus loin ou tomber par terre. Comme il était dans cette frayeur, il entendit la voix qui criait : « Frappez, frappez le malheureux ! » ce qui redoublait d'autant plus sa frayeur, qu'il venait de voir écraser à ses pieds son compagnon. « Frappez, frappez encore celui-ci ! » Se croyant perdu, il entendit une autre voix qui dit : « Non, ne le frappez pas, il a entendu la sainte messe ce matin. » De sorte que ce fut la sainte messe qu'il avait entendue avant de partir, qui le préserva d'une mort si épouvantable. Voyez-vous, M. F., combien le bon Dieu nous accorde de grâces et nous préserve de malheurs, quand nous avons le bonheur d'entendre la (sainte messe) comme il faut? Hélas! à quels châtiments doivent s'attendre ceux qui ne font point difficulté d'y manquer le dimanche! D'abord, ce qu'il y a de visible, c'est qu'ils périssent presque tous misérablement; leurs biens vont en décadence, la foi abandonne leur cœur, et, par là, ils sont doublement malheureux. Mon Dieu! que l'homme est aveugle sous tous les rapports, pour l'âme et pour le corps!

III. La plupart des gens du monde n'entendent la sainte messe qu'en pharisiens, en mauvais larron, en Judas. Nous avons dit que la sainte messe est le sou-

venir de la mort de Jésus-Christ sur le Calvaire; c'est pourquoi Jésus-Christ veut que toutes les fois que nous célébrons le saint sacrifice de la messe, nous le fassions en mémoire de lui. Cependant, nous pouvons dire en gémissant que, pendant que nous renouvelons le souvenir des souffrances de Jésus-Christ, plusieurs des assistants renouvellent le crime des Juifs et des bourreaux qui l'attachèrent à la croix. Mais, pour mieux vous faire connaître si vous avez le malheur d'être du nombre de ceux qui déshonorent de la sorte nos saints mystères, (je vais vous faire) remarquer, M. F., que parmi ceux qui furent témoins de la mort de Jésus-Christ sur la croix, il y en avait de trois sortes : les uns ne faisaient que passer devant la croix, sans s'arrêter et sans entrer dans les sentiments d'une véritable douleur, plus insensibles que les créatures les plus inanimées. D'autres s'approchaient du lieu du supplice, et considéraient toutes les circonstances de la passion de Jésus-Christ; mais ce n'était que pour s'en moquer, en faire un sujet de raillerie et l'outrager par les blasphêmes les plus horribles. Enfin, un petit nombre versait des larmes amères de voir exercer tant de cruautés sur le corps de leur Dieu et de leur Sauveur. Voyez à présent *desquelles* personnes vous êtes. Je ne parlerai pas de ceux qui courent entendre une messe à la hâte dans une paroisse où ils ont quelque affaire, ni de ceux qui n'y viennent que la moitié du temps; qui, *pendant ce temps*, vont trouver un voisin pour boire une bouteille; laissons-les de côté, parce que ce sont des personnes qui vivent comme si elles étaient sûres de n'avoir point d'âme à sauver; elles ont perdu la foi, et, par là, tout est perdu. Mais parlons seulement de ceux qui y viennent ordinairement.

Je dis 1° que plusieurs n'y viennent que pour voir et être vus, avec un air tout dissipé, comme vous iriez dans un marché, dans une foire et, si j'ose le dire, dans un bal. Vous vous y tenez sans modestie : à peine mettez-vous les deux genoux par terre pendant l'Élévation ou la Communion. Y priez-vous, M. F...? hélas! non; c'est que la foi vous manque. Dites-moi, quand vous allez chez quelques personnes qui sont au-dessus de vous, pour leur demander quelque grâce, vous en êtes occupés tout le long du chemin; vous entrez avec modestie, vous leur faites un profond salut, vous vous tenez découverts devant elles, vous ne pensez pas même à vous asseoir; vous avez les yeux baissés, vous ne pensez qu'à la manière de bien vous exprimer et dans les termes les plus *hauts*. Si vous leur manquez, vous vous excusez vite sur votre peu d'éducation... Si ces personnes vous reçoivent avec bonté, vous sentez la joie naître dans votre cœur. Eh bien! dites-moi, M. F., cela ne doit-il pas vous confondre, voyant que vous prenez tant de précautions pour quelque bien temporel? tandis que vous venez à l'église avec une espèce de dédain, de mépris, devant un Dieu qui est mort pour nous sauver, et qui répand chaque (jour) son sang pour vous obtenir grâce auprès de son Père. Quel affront, M. F., n'est-ce pas pour Jésus-Christ, de se voir insulté par de viles créatures? Hélas! combien qui, pendant la sainte messe, commettent plus de péchés que pendant toute la semaine. Les uns ne pensent pas seulement au bon Dieu, d'autres parlent, tandis que leur cœur et leur esprit se noient les uns, dans l'orgueil ou le désir de plaire, les autres, dans l'impureté. O grand Dieu! (se peut-il) qu'ils osent nommer Jésus-Christ, qui, auprès d'eux, est si saint et si pur!.... Combien d'autres laissent entrer et sortir toutes

les pensées et les désirs que le démon veut bien leur donner. Combien ne font point de difficulté de regarder, de tourner la tête, de rire et de causer, de dormir comme dans leur lit, et peut-être, encore bien mieux. Hélas! que de chrétiens qui sortent de l'église avec peut-être plus de trente et cinquante péchés mortels de plus que quand ils y sont entrés!

Mais, me direz-vous, il vaut bien mieux ne pas y assister. — Savez-vous ce qu'il faut faire?... Y assister et y assister bien comme il faut, en faisant trois sacrifices à Dieu, je veux dire : celui de votre corps, de votre esprit et de votre cœur. Je dis : notre corps, qui doit honorer Jésus-Christ par une modestie religieuse. Notre esprit, en entendant la sainte messe, (doit se) pénétrer de notre néant et de notre indignité; évitant toutes sortes de dissipations, repoussant loin de lui les distractions. Nous lui devons consacrer notre cœur, qui est l'offrande qui lui est la plus agréable, puisque c'est notre cœur qu'il nous demande avec tant d'instances : « Mon fils, nous dit-il, donne-moi ton cœur. »

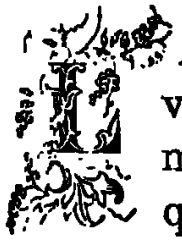
Concluons, M. F., en disant combien nous sommes malheureux lorsque nous entendons mal la sainte messe, puisque nous (trouvons) notre réprobation là où les autres trouvent leur salut. Fasse le ciel, que toutes les fois que nous pourrons, nous assistions à la sainte messe; puisque les grâces y sont si abondantes; et que nous y apportions toujours d'aussi bonnes dispositions que nous pourrons! et que, par là, nous attirions sur nous toutes sortes de bénédictions en ce monde et en l'autre!... C'est ce que je vous souhaite.

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la miséricorde de Dieu.

Erant autem appropinquantes ei publicani et peccatores, ut audirent illum.

Les publicains et les pécheurs se tenaient auprès de Jésus-Christ pour l'écouter. (*S. Luc*, xv, 1.)



La conduite que Jésus-Christ tenait pendant sa vie mortelle, nous montre la grandeur de sa miséricorde pour les pécheurs. Nous voyons qu'ils viennent tous lui tenir compagnie; et lui, bien loin de les rebuter ou du moins de s'éloigner d'eux, au contraire, il prend tous les moyens possibles pour se trouver parmi eux, afin de les attirer à son Père. Il les va chercher par les remords de conscience, il les ramène par sa grâce et les gagne par ses manières amoureuses. Il les traite avec tant de bonté, qu'il prend même leur défense contre les scribes et les pharisiens qui veulent les blâmer, et qui semblent ne pas vouloir les souffrir auprès de Jésus-Christ. Il va encore plus loin, il veut se justifier de la conduite qu'il tient à leur égard, par une parabole qui leur dépeint, comme l'on ne peut pas mieux, la grandeur de son amour pour les pécheurs, en leur disant : « Un bon pasteur qui avait cent brebis,

en ayant perdu une, laisse toutes les autres pour courir après celle qui s'est égarée, et, l'ayant retrouvée, il la met sur ses épaules pour lui éviter la peine du chemin; puis, l'ayant rapportée à son bercail, il invite tous ses amis à se réjouir avec lui, d'avoir retrouvé la brebis qu'il croyait perdue. » Il ajoute encore cette parabole d'une femme qui, ayant dix drachmes et en ayant perdu une, allume sa lampe pour la chercher dans tous les coins de sa maison, et l'ayant retrouvée, elle invite toutes ses amies pour s'en réjouir. « C'est ainsi, leur dit-il, que tout le ciel se réjouit du retour d'un pécheur qui se convertit et qui fait pénitence. Je ne suis pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs; ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui sont malades. » Nous voyons que Jésus-Christ s'applique à lui-même ces vives images de la grandeur de sa miséricorde envers les pécheurs. Ah! M. F., quel bonheur pour nous de savoir que la miséricorde de Dieu est infinie! quel violent désir ne devons-nous pas sentir naître en nous, d'aller nous jeter aux pieds d'un Dieu qui nous recevra avec tant de joie! Non, M. F., si nous nous damnons, nous n'aurons point d'excuses, quand Jésus-Christ nous montrera lui-même que sa miséricorde a toujours été assez grande pour nous pardonner *comme que* nous soyons coupables. Et pour vous en donner une idée, je vais aujourd'hui vous montrer : 1° la grandeur de la miséricorde de Dieu envers le pécheur; 2° ce que nous devons faire, de notre côté, pour mériter ce bonheur.

I. Oui, M. F., tout est consolant, tout est engageant dans la conduite que Dieu tient à notre égard. Quoique bien coupables, sa patience nous attend, son

amour nous invite à sortir du péché pour revenir à lui, sa miséricorde nous reçoit entre ses bras. Par la patience, le prophète Isaïe nous dit que le Seigneur nous attend pour nous faire miséricorde. Nous n'avons pas plus tôt péché que nous méritons d'être punis : Rien, nous dit-il, n'est plus (dû) au péché que la punition; dès que l'homme s'est révolté contre Dieu, toutes les créatures demandent vengeance, en disant : Seigneur, voulez-vous que nous allions faire périr ce pécheur qui vous a outragé? Voulez-vous, lui dit la mer, que je l'engloutisse dans mes abîmes? La terre lui dit : Seigneur, que j'ouvre mes entrailles pour le faire descendre tout vivant dans les enfers. L'air lui dit : Seigneur, souffrirez-vous que je le suffoque? Le feu lui dit : Ah! de grâce, Seigneur, laissez-le-moi brûler. Et ainsi, toutes les autres créatures demandent à grands cris vengeance. Le tonnerre et les éclairs vont jusqu'au trône de Jésus-Christ pour lui demander le pouvoir de l'écraser et de le dévorer. Mais non, reprend ce bon Jésus, laissez-le sur la terre jusqu'au moment que mon Père a résolu; peut-être que j'aurai le bonheur de le voir converti. Si ce pécheur s'égare davantage, ce tendre Père en verse des larmes, et ne cesse de le poursuivre par sa grâce, en faisant naître en lui de violents remords de conscience. « O Dieu des miséricordes, s'écrie saint Augustin, encore pécheur, je m'éloignais de vous toujours de plus en plus, mes pas et toutes mes démarches étaient comme autant de nouvelles chutes dans le mal, mes passions s'allumaient toujours davantage, et cependant, vous preniez patience et vous m'attendiez. O patience de mon Dieu! il y a tant d'années que je vous offense, et vous ne m'avez pas encore puni : d'où peut venir ce long retard? Hélas! Seigneur, c'est que vous

vouliez que je me convertisse, et que je retournasse à vous par la pénitence. »

Est-il bien possible, M. F., que, malgré le désir que le bon Dieu a de nous sauver, nous nous perdions si volontairement? Oui, M. F., si nous voulons parcourir les différents âges du monde, nous voyons partout la terre couverte des miséricordes du Seigneur, et les hommes enveloppés de ses bienfaits. Non, M. F., ce n'est pas le pécheur qui revient à Dieu pour lui demander pardon; mais c'est Dieu lui-même qui court après le pécheur et qui le fait revenir à lui. En voulez-vous un bel exemple? Voyez comment il s'est comporté avec Adam. Après son péché, au lieu de le punir, comme il le méritait, pour cette révolte contre son Créateur, qui lui avait accordé tant de priviléges, qui (l'avait) orné de tant de grâces, destiné à une fin si heureuse, qui était d'être son ami et de ne jamais mourir... Adam, après son péché, s'enfuit de la présence de (Dieu); mais le Seigneur, comme un père désolé qui a perdu son enfant, court le chercher et l'appelle comme en pleurant : « Adam, Adam, où es-tu? pourquoi fuis-tu la présence de ton Créateur? » Il a tant le désir de le pardonner, qu'à peine il lui donne le temps de demander pardon, pour lui dire qu'il le pardonne, et qu'il lui enverra son Fils, qui naîtra d'une Vierge, et réparera la perte que le péché lui a faite à lui et à tous ses descendants, et que cette réparation se ferait d'une (manière) admirable. En effet, M. F., sans le péché d'Adam, nous n'aurions jamais eu le bonheur d'avoir Jésus-Christ pour Sauveur, ni de le recevoir dans la sainte communion, ni même de le posséder (dans) nos églises. Pendant tant de siècles que le Père éternel demeura sans envoyer son Fils sur la terre, il ne cessa de renouveler ces consolantes pro-

messes, par la bouche de ses patriarches et de ses prophètes. O charité, que vous êtes grande pour les pécheurs! Voyez-vous, M. F., la bonté de Dieu pour le pécheur? Pourrons-nous encore désespérer de notre pardon?

Puisque le Seigneur témoigne tant le désir de nous pardonner; si nous restons dans le péché, c'est donc bien notre faute. Voyez la manière dont il se conduisit envers Caïn, après qu'il eut tué son frère? Il va le trouver pour le faire rentrer en lui-même, afin de pouvoir le pardonner; parce qu'il faut nécessairement lui demander pardon (si nous voulons) qu'il nous le donne.. Ah! mon Dieu, est-ce trop? « Caïn, Caïn, qu'as tu fait? demande-moi pardon pour que je puisse te pardonner. » Caïn ne veut pas, il désespère de son salut, il s'endurcit dans son péché. Cependant nous voyons que le bon Dieu le laissa longtemps sur la terre, afin de lui donner le temps de se convertir, s'il l'avait voulu. Voyez encore sa miséricorde envers le monde, lorsque les crimes des hommes eurent couvert la terre et l'eurent imbibée du *jus* des infâmes passions : le Seigneur se voyait forcé de les punir; mais, avant que d'en venir à l'exécution, que de précautions, que d'avertissements, que de retards! Il les menace bien longtemps (avant) que de les punir, afin de les toucher, et de les faire rentrer en eux-mêmes. Voyant que leurs crimes allaient toujours en augmentant, il leur envoya Noé, à qui il commanda de bâtir une arche, et d'y mettre cent ans, et de dire à tous ceux qui demanderaient pourquoi il faisait ce bâtiment, que c'était le Seigneur qui allait faire (périr) le monde entier par un déluge universel; mais que, s'ils voulaient se convertir et faire pénitence, il changerait son arrêt. Mais voyant que tous ces avertissements ne servaient de rien,

qu'on se moquait de ses menaces, il fut forcé de les punir. Cependant, nous voyons que le Seigneur dit qu'il se repentait de les avoir créés : ce qui nous montre la grandeur de sa miséricorde. C'est comme s'il avait dit : J'aimerais mieux ne pas vous avoir créés que de me voir forcé de vous punir. Dites-moi, M. F., tout Dieu qu'il est, pouvait-il porter plus loin sa miséricorde?

M. F., c'est ainsi qu'il attend les pécheurs à la pénitence, et qu'il les y invite par les mouvements intérieurs de sa grâce et par la voix de ses ministres. Voyez encore comment il se comporte envers Ninive, cette grande ville pécheresse. Avant d'en punir les habitants, il commande à son prophète Jonas, d'aller, de sa part, leur annoncer que, dans quarante jours, il allait les punir. Jonas, au lieu d'aller à Ninive, s'enfuit d'un autre côté. Il veut traverser la mer; mais, bien loin de laisser les Ninivites sans avertissement (avant) de les punir, Dieu fait un miracle pour conserver son prophète, pendant trois jours et trois nuits dans le sein d'une baleine, qui, au bout de trois jours, le vomit sur la terre. Alors le Seigneur dit à Jonas : « Va annoncer à la grande ville de Ninive, que dans quarante jours elle périra. » Il ne leur donne point de conditions. Le prophète étant parti, annonça à Ninive que, dans quarante jours elle allait périr. A cette nouvelle, tous se livrent à la pénitence et aux larmes, depuis le paysan jusqu'au roi. « Qui sait, leur dit le roi, si le Seigneur n'aura pas encore pitié de nous. » Le Seigneur, les voyant avoir recours à la pénitence, semblait se réjouir d'avoir le plaisir de les pardonner. Jonas voyant le temps échu pour les punir, se retira hors de la ville, afin d'attendre que le feu du ciel tombât sur elle. Voyant qu'il ne tombait pas : « Ah! Seigneur, s'écrie Jonas, est-ce que vous m'allez faire passer

pour un faux prophète? Faites-moi plutôt mourir. Ah! je sais bien que vous êtes trop bon, vous ne demandez qu'à pardonner! » — « Eh quoi! Jonas, lui dit le Seigneur, tu voudrais que je fisse périr tant de personnes qui se sont humiliées devant moi? Oh! non, non, Jonas, je n'en n'aurais pas le courage; au contraire, je les aimerai et les conserverai. »

Voilà précisément, M. F., la conduite que Jésus-Christ tient à notre égard; il semble quelquefois vouloir nous punir sans miséricorde; au moindre repentir, il nous pardonne et nous rend son amitié. Voyez ce qu'il fit, lorsqu'il voulut faire descendre le feu du ciel sur Sodome, Gomorrhe et les villes voisines! il semblait ne pas pouvoir s'y résoudre sans consulter son serviteur Abraham, (comme pour) savoir ce qu'il devait faire. « Abraham, lui dit le Seigneur, les crimes de Sodome et Gomorrhe sont montés jusqu'à mon trône, je ne puis plus les souffrir : je vais les faire périr par le feu du ciel. » — « Mais Seigneur, lui dit Abraham, allez-vous punir les justes avec les pécheurs? » — « Oh! non, non, lui dit le Seigneur. » — « Eh bien! lui dit Abraham, s'il y avait trente justes dans Sodome, la puniriez-vous, Seigneur? » — « Non, dit-il, si j'en trouve trente, je pardonne à toute la ville en faveur des justes. » Il alla jusqu'à dix. Hélas! chose étrange! dans une si grande ville, il n'y en eut pas dix. Vous voyez que le Seigneur semblait prendre plaisir à consulter son serviteur sur ce qu'il fallait faire. Se voyant forcé de les punir, il envoya vite un ange dire à Loth de sortir, lui et toute sa famille, afin de ne pas les punir avec les coupables. Ah! mon Dieu, quelle patience! que de retards avant d'en venir à l'exécution!

Voulez-vous savoir quel est le péché qui a forcé le

Seigneur à faire tomber sur la terre tant de châtiments? Hélas! c'est ce maudit péché d'impureté dont la terre était toute couverte. Voulez-vous voir comment (Dieu) est long à punir? voyez ce qu'il fit pour punir Jéricho. Il ordonna à Josué de faire porter l'arche d'alliance, qui était un instrument qui montrait la grandeur de la miséricorde du Seigneur. Il voulut qu'elle fût portée par les prêtres, qui sont les dépositaires de ses miséricordes. Il ordonna de faire, pendant sept jours, le tour des murs de la ville, faisant sonner les mêmes trompettes dont on se servait pour annoncer l'année du jubilé, qui était une année de réconciliation et de pardon. Cependant nous voyons (que) ces mêmes trompettes qui leur annonçaient leur pardon, firent tomber les murs de la ville, pour nous montrer que si nous ne voulons pas profiter des grâces que le bon Dieu veut bien nous accorder, nous n'en devenons que plus coupables; mais que si nous avons le bonheur de nous convertir, il en éprouve une si grande joie qu'il nous dit qu'il vient plus promptement nous accorder notre pardon qu'une mère ne tire son enfant du feu.

Nous venons de voir, M. F., que depuis le commencement du monde, jusqu'à la venue du Messie, ce n'est que miséricorde, que grâce et que bienfaits. Cependant nous pouvons dire que, sous la loi de grâce, les bienfaits dont il a comblé le monde sont encore bien plus abondants et bien plus précieux. Quelle miséricorde dans la personne du Père éternel, de n'avoir qu'un Fils et de consentir à lui faire perdre la vie pour nous sauver tous! Hélas! M. F., si nous parcourions toute la passion de Jésus-Christ avec un cœur reconnaissant, que de larmes ne verserions-nous pas! En voyant le tendre Jésus dans sa crèche, et le reste...

Nous voyons que la miséricorde du Père ne peut pas aller plus loin, puisque, n'ayant qu'un Fils, il le sacrifie pour nous sauver, ce Fils, qui est tout ce qu'il a de plus cher. Mais si nous considérons l'amour du Fils, qu'en dirons-nous? Il consent si volontairement à souffrir tant de tourments, et la mort même, pour nous procurer le bonheur du ciel! Hélas, M. F., que n'a-t-il pas fait pour nous pendant les jours de sa vie mortelle? Non content de nous appeler à lui par sa grâce, et de nous fournir tous les moyens pour nous sanctifier, voyez comment il court après ses brebis égarées; voyez comment il parcourt les villes et les campagnes pour les chercher, et les ramener dans le lieu de sa miséricorde; voyez comment il quitte ses Apôtres pour aller attendre la Samaritaine auprès du puits de Jacob, où il savait qu'elle viendrait; il la prévient lui-même, il commence à lui parler, afin que son langage plein de douceur, uni à sa grâce, la touche et la console; il lui demande de l'eau à boire, afin qu'elle-même lui demande quelque chose de bien plus précieux, qui (est) sa grâce. Il fut si content d'avoir gagné cette âme que (lorsque) ses Apôtres le prièrent de prendre de la nourriture : « Oh! non, leur dit-il. » Il semblait leur dire : « Ah! non, non, je ne pense pas à la nourriture du corps, tant j'ai de joie d'avoir gagné une âme à mon Père! »

Voyez-le dans la maison de Simon le lépreux; ce n'est pas pour y manger qu'il y va; mais il savait qu'il y viendrait une Madeleine pécheresse : voilà, M. F., ce qui le conduit dans ce festin. Considérez la joie qu'il montre sur son visage en voyant Madeleine à ses pieds, qui les arrose de ses larmes et qui les essuie de ses cheveux, pendant tout le temps du repas.

Mais le Sauveur, de son côté, la paie bien de retour; il vide à pleines mains sa grâce dans son cœur. Voyez comme il prend sa défense contre ceux qui s'en scandalisent. Il va si loin, que non content de lui pardonner tous ses péchés, en chassant les sept démons qu'elle avait dans son cœur, il veut encore la choisir pour une de ses épouses; (il veut) qu'elle l'accompagne dans tout le cours de sa passion et que, dans le monde où cet Évangile sera prêché, l'on raconte ce qu'elle vient de faire à son égard; il ne veut pas parler de ses péchés, parce qu'ils sont déjà tous pardonnés par l'application de son sang adorable, qu'il doit répandre.

Voyez-le prendre la route de Capharnaüm pour aller (trouver) un autre pécheur dans son bureau; c'était saint Mathieu, c'est pour en faire un zélé apôtre. Demandez-lui pourquoi il prend la route de Jéricho, il vous dira : qu'il y a un homme nommé Zachée, qui passe pour un pécheur public, et qu'il veut aller voir s'il pourra le sauver. Afin d'en faire un parfait pénitent, il fait comme un bon père qui a perdu son enfant, il l'appelle : « Zachée, lui crie-t-il, descendez; car c'est chez vous que je veux aller loger aujourd'hui, je viens vous accorder votre grâce. » C'est comme s'il lui disait : Zachée, quittez cet orgueil et cet attachement aux biens de ce monde; descendez, c'est-à-dire, choisissez l'humilité et la pauvreté. Pour bien le faire comprendre, il dit à tous ceux qui étaient avec lui : « Cette maison reçoit aujourd'hui le salut. » — O mon Dieu! que votre miséricorde est grande pour les pécheurs!

Demandez-lui encore pourquoi il a passé dans cette place publique. « Ah! vous dira-t-il, c'est que j'attends cette femme adultère que l'on doit amener pour la faire lapider; et moi, je vais prendre sa défense contre

ses ennemis, la toucher et la convertir. » Voyez-vous ce tendre Sauveur auprès de cette femme, comment il se comporte, comment il prend sa défense? La voyant tout environnée de cette populace qui n'attendait que le signal pour l'assommer, le Sauveur semble leur dire : « Un moment, laissez-moi agir, ensuite vous agirez à votre tour. » Il s'abaisse sur la terre, il écrit, non sa sentence de condamnation, mais d'absolution. S'étant relevé, il les regarde. Ne semble-t-il pas leur dire : « Maintenant que cette femme est pardonnée, elle n'est plus une pécheresse; mais une sainte pénitente; qui est celui d'entre vous qui est égal à elle? Si vous êtes sans péché, jetez la première pierre. » Tous ces *fameux* hypocrites, voyant que Jésus-Christ lisait dans leur conscience, les plus vieux, qui sans doute étaient les plus coupables, se retirèrent les premiers, et ainsi des autres. Jésus-Christ la voyant seule, lui dit avec bonté : « Femme, qui sont ceux qui vous ont condamnée? » comme s'il lui avait dit : Après que je vous ai pardonnée, qui serait celui qui aurait osé vous condamner? « Ah! Seigneur, lui répondit cette pécheresse, personne. » — « Eh bien! allez, et ne péchez plus. »

Voyez encore ce qu'il éprouve en voyant cette femme qui, depuis douze ans, avait une perte de sang. Elle se jette humblement à ses pieds ; « car, disait-elle, si (je) peux seulement toucher le bord de son manteau, je suis sûre d'être guérie. » Jésus-Christ se tournant d'un air de bonté : « Qui est-ce qui me touche? Allez, mon enfant, ayez confiance, lui dit-il, vous êtes guérie dans l'âme et dans le corps. » Voyez-le, comme il prend compassion du chagrin de ce père qui lui présente son fils, possédé du démon dès son enfance...

Voyez-le pleurer en approchant de la ville de Jérusa-

lem, qui était la figure des pécheurs qui ne veulent plus se laisser toucher le cœur. Voyez comment il verse des larmes sur sa perte éternelle. « Oh! combien de fois, ingrate Jérusalem, n'ai-je pas voulu te ramener dans le sein de ma miséricorde, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes; mais tu n'as pas voulu. O ingrate Jérusalem! qui as tué les prophètes et fait mourir les serviteurs de Dieu! oh! si, du moins, tu voulais encore aujourd'hui recevoir ta grâce que je viens t'apporter! » Voyez-vous, M. F., comment le bon Dieu pleure la perte de nos âmes quand il voit que nous ne voulons pas nous convertir?

D'après tout ce que nous voyons que Jésus-Christ (a fait) pour nous sauver, comment pourrions-nous désespérer de sa miséricorde, puisque son plus grand plaisir est de nous pardonner; de sorte que *comme que* nos péchés soient multipliés, si nous voulons les quitter et nous en repentir, nous sommes sûrs de notre pardon. Quand nos fautes égaleraient les feuilles des forêts, nous serons pardonnés, si notre cœur est vraiment contrit. Pour vous en convaincre, en voici un bel exemple. Nous lisons dans l'histoire qu'un jeune homme, nommé Théophile, qui était prêtre, fut accusé auprès de son évêque, et déposé d'une dignité dont il était pourvu. Cet affront le porta à une telle fureur, qu'il appela le démon à son secours. Cet esprit malin lui apparut sous une forme ordinaire, lui promettant de lui faire recouvrer sa dignité s'il voulait renoncer de suite à Jésus et à Marie. Il le fit, étant aveuglé par la fureur, et donna au démon une renonciation par un écrit fait de sa main. Le jour suivant, l'évêque ayant reconnu sa faute, le fit appeler dans l'église, lui demanda pardon d'avoir cru trop facilement ce que l'on avait dit de lui, et le rétablit

dans sa dignité. Sur cela il se trouva dans un grand embarras; il demeura longtemps déchiré par les remords de sa conscience. Il lui vint (en pensée) d'avoir recours à la sainte Vierge, voyant qu'il était si indigne de demander lui-même pardon au bon Dieu. Il alla devant une image de la sainte Vierge, la priant de lui obtenir son pardon auprès de son divin Fils; et, pour cela, il jeûna quarante jours et pria continuellement. Au bout de quarante jours, la sainte Vierge lui apparut, lui disant qu'elle avait obtenu son pardon. (Il fut) bien consolé de cette grâce; mais il lui restait encore une épine bien profonde à tirer : c'était ce billet qu'il avait donné au démon. Il pensa que le bon Dieu ne refuserait pas cette grâce à sa Mère; il continua trois jours à la prier, et, à son réveil, il trouva son billet sur sa poitrine. Plein de reconnaissance, il va à l'église, et, devant tout le monde, il publie la grâce que le bon Dieu lui avait accordée par l'entremise de sa sainte Mère. Faisons de même : si nous nous trouvons trop coupables pour demander pardon au bon Dieu, adressons-nous à la sainte Vierge, et nous sommes sûrs de notre pardon.

Mais, pour vous engager à avoir une grande confiance en la miséricorde de Dieu qui est infinie, en voici un exemple que nous donne l'Évangile et qui nous montre la miséricorde de Dieu à l'infini : c'est celui de l'enfant prodigue, qui, après avoir demandé à son père tout le bien qui pouvait lui revenir, alla dans un pays étranger. Il y dissipa tout son bien en vivant comme un libertin et un débauché. Sa mauvaise conduite le réduisit à une telle misère qu'il se trouvait trop heureux d'avoir les restes des pourceaux, encore ne lui en donnait-on pas autant qu'il en voulait. Réfléchissant un jour sur la grandeur de sa misère, il disait à son maître, chez qui

il était pour garder ces pourceaux : Donnez-moi au moins de ce que mangent les plus sales animaux. Quelle misère, M. F., est comparable à celle-là? cependant personne ne lui en donnait. Se voyant contraint de mourir de faim, et vivement touché de son malheureux état, il ouvre les yeux et se rappelle qu'il avait un si bon père qui l'aimait tant. Il prend la résolution de retourner dans la maison paternelle, où les plus simples valets avaient du pain plus qu'il ne leur en fallait. Il se disait à lui-même : « J'ai bien fait *du mal* d'avoir abandonné mon père qui m'aimait tant; j'ai dissipé tout mon bien en menant une mauvaise vie; je suis tout déchiré et tout sale, comment *est-ce* que mon père pourra me reconnaître pour son fils? Mais je me jetterai à ses pieds, je les arroserai de mes larmes; je lui demanderai de me mettre seulement au nombre de ses serviteurs. » Le voilà qui se lève et qui part, tout occupé de l'état malheureux où son libertinage l'avait réduit. Son père, qui pleurait depuis bien longtemps sa perte, le voyant venir de loin, oublia son grand âge et la mauvaise vie (de ce fils), il se jeta à son cou pour l'embrasser. Ce pauvre enfant, tout étonné de l'amour de son père pour lui : « Ah! mon père, s'écrie-t-il, j'ai péché contre vous et contre le ciel! je ne mérite plus d'être appelé votre fils, mettez-moi seulement au nombre de vos serviteurs. » — « Non, non, mon fils, s'écrie le père tout plein de joie d'avoir le bonheur de retrouver son fils qu'il croyait perdu; non, mon fils, tout est oublié, ne pensons plus qu'à nous réjouir. Qu'on lui apporte sa première robe pour l'en revêtir, qu'on lui mette un anneau au doigt et des souliers aux pieds; qu'on tue le veau gras et qu'on se réjouisse; car mon fils était mort et il est ressuscité, il était perdu et il est retrouvé. »

Belle figure, M. F., de la grandeur de la miséricorde de Dieu pour les pécheurs les plus misérables! En effet, dès que nous avons le malheur de pécher, nous nous éloignons de Dieu, et nous nous réduisons, en suivant nos passions, à un état plus misérable que les pourceaux qui sont les plus sales animaux. O mon Dieu! que le péché est quelque chose d'affreux! comment peut-on le commettre? Mais tout misérables que nous sommes, dès que nous prenons la résolution de nous convertir, à la première preuve de conversion, les entrailles de sa miséricorde sont touchées de compassion. Ce tendre Sauveur court, par sa grâce, au devant des pécheurs, il les embrasse en les favorisant des consolations les plus délicieuses. En effet, jamais un pécheur n'éprouve plus de plaisir que dans le moment où il quitte le péché pour se donner au bon Dieu; il lui semble que rien ne pourra l'arrêter; ni prière, ni pénitence, rien ne lui paraît trop dur. O moment délicieux! que nous serions heureux si nous avions le bonheur de le comprendre! Mais, hélas! nous ne correspondons pas à la grâce, et alors, ces heureux moments disparaissent. Jésus-Christ dit (au pécheur) par la bouche de ses ministres : « Que l'on revête ce chrétien qui est converti, de sa première robe qui est la grâce du baptême qu'il a perdue; qu'on le revête de Jésus-Christ, de sa justice, de ses vertus et de tous ses mérites. » Voilà, M. F., la manière dont Jésus-Christ nous traite quand nous avons le bonheur de quitter le péché pour nous donner à lui. Ah! M. F., quel sujet de confiance pour un pécheur, quoique bien coupable, de savoir que la miséricorde de Dieu est infinie!

II. Non, M. F., ce n'est pas la grandeur de nos péchés, ni leur nombre, qui doivent nous effrayer; mais seulement, les dispositions que nous devons avoir. Tenez, M. F., voici un autre exemple qui va vous montrer que, *comme que* nous soyons coupables, nous sommes sûrs de notre pardon, si nous voulons le demander au bon Dieu. Nous lisons dans l'histoire qu'un grand prince, dans sa dernière maladie, fut attaqué d'une tentation terrible de méfiance en la bonté et la miséricorde de Dieu. Le prêtre qui l'assistait dans ce moment, voyant qu'il perdait confiance, faisait tout ce qu'il pouvait pour lui inspirer une grande confiance, en lui disant que jamais le bon Dieu n'a refusé le pardon à celui qui le lui a demandé. « Non, non, dit le malade, il n'y a plus de pardon pour moi, j'ai trop fait de mal. » Le prêtre voyant qu'il n'y avait plus de ressources, se mit en prière. Dans ce moment, le bon Dieu lui mit à la bouche ces paroles que le saint Roi-Prophète prononça avant de mourir. « Prince, lui dit-il, écoutez le prophète pénitent; vous êtes pécheur comme lui, dites sincèrement avec lui : Seigneur, vous aurez pitié de moi, parce que mes péchés sont bien grands, et c'est précisément la grandeur de mes péchés qui sera le motif qui vous engagera à me pardonner. » A ces paroles, le prince revenant comme d'un profond sommeil, s'arrête un moment tout transporté de joie, et poussant un profond soupir : « Ah! Seigneur, c'est bien pour moi que ces paroles ont été prononcées! Oui, mon Dieu, c'est précisément parce que j'ai fait bien du mal que vous aurez pitié de moi! » Il se confesse et reçoit tous ses sacrements en versant des torrents de larmes; il fait avec joie le sacrifice de sa vie, et meurt ayant entre les mains son crucifix

qu'il arrose de ses larmes. En effet, M. F., qu'est-ce que nos péchés, si nous les comparons à la miséricorde de Dieu? c'est un *grain de navette* devant une montagne. O mon Dieu! comment peut-on consentir à être damné, puisqu'il en coûte si peu pour se sauver et que Jésus-Christ désire tant notre salut?...

Cependant, M. F., si le bon Dieu est si bon de nous attendre et de nous recevoir, il ne faut pas lasser sa patience : s'il nous appelle, s'il nous invite à venir à lui, il faut aller à sa rencontre; s'il nous reçoit, il faut lui rester fidèle. Hélas! M. F., il y a peut-être plus de cinq à six ans que le bon Dieu nous appelle; pourquoi restons-nous dans nos péchés? Il est toujours présent pour nous offrir notre grâce, pourquoi ne pas quitter le péché? En effet, M. F., saint Ambroise nous dit : « Le bon Dieu, tout bon et tout miséricordieux qu'il est, jamais il ne nous pardonne, si nous ne lui demandons pardon, si nous n'unissons pas notre volonté à celle de Jésus-Christ. »

Mais quelle volonté, M. F., est-ce que Dieu demande de nous? La voici. C'est une volonté qui corresponde aux saints empressements de sa miséricorde, qui nous fasse dire comme à saint Paul : « Vous avez entendu dire quelles ont été ma conduite et mes actions, avant que Dieu ne m'eût fait la grâce de me convertir. Je persécutais l'Église de Jésus-Christ avec tant de cruauté, que j'en ai horreur moi-même toutes les fois que j'y pense. Qui aurait pu croire que ce fut ce moment que Jésus-Christ avait choisi pour m'appeler à lui? Ce fut dans ce moment que je fus tout environné d'une lumière; j'entendis une voix qui me dit : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » Hélas! M. F., combien de fois le bon Dieu ne nous a-t-il pas fait la même grâce? combien de fois dans le

péché, ou prêts à pécher, n'avons-nous pas entendu une voix intérieure qui nous criait : « Ah ! mon fils, pourquoi veux-tu me faire souffrir et perdre ton âme? » En voici un bel exemple.

Nous lisons dans l'histoire qu'un enfant dans la colère tua son père. Il en conçut un si grand regret qu'il lui semblait continuellement entendre une voix qui lui criait : « Ah ! mon fils, pourquoi m'as-tu tué? » Ce qui lui fut si sensible, qu'il alla lui-même se dénoncer à la justice. Non-seulement, M. F., nous devons quitter le péché parce que le bon Dieu est si bon que de nous pardonner; mais nous devons encore pleurer de reconnaissance. Nous en avons un bel exemple dans la personne du jeune Tobie conduit et ramené par l'ange; ce qui nous montre combien cela plaît à Dieu quand (on) le remercie. Nous lisons dans l'Évangile que cette femme qui, depuis douze ans, était atteinte d'une perte de sang, ayant été guérie par Jésus-Christ, en reconnaissance, afin de montrer à tout le monde la bonté de Dieu à son égard, fit placer près de sa maison, une belle statue représentant une femme auprès de Jésus-Christ, qui l'avait guérie. Plusieurs auteurs nous disent qu'il y venait une herbe inconnue à tout le monde, et que dès qu'elle montait jusqu'à la frange (de la robe) de la statue, elle guérissait toutes sortes de maladies. Voyez saint Mathieu : afin de remercier Jésus-Christ de la grâce qu'il lui avait faite, il l'invita chez lui et lui fit tous les honneurs qu'il pouvait lui faire. Voyez le lépreux samaritain : se voyant guéri, il retourne sur ses pas, se jette aux pieds de Jésus-Christ pour le remercier de la grâce qu'il venait de lui faire.

Saint Augustin nous dit que la principale action de grâces, c'est que votre âme soit sincèrement reconnais-

sante envers la bonté de Dieu, en se donnant tout à lui avec toutes ses affections. Voyez le Sauveur, quand il eut guéri les dix lépreux, voyant qu'il n'y en avait qu'un qui revenait le remercier : « Et les neuf autres, leur dit Jésus-Christ, n'ont-ils pas aussi été guéris? » comme s'il leur avait dit : Pourquoi *est-ce* que les autres ne viennent pas me remercier? Saint Bernard nous dit qu'il faut être très-reconnaissants envers le bon Dieu, parce que cela l'engage à nous accorder beaucoup d'autres grâces. Hélas! M. F., que de grâces n'avons-nous pas à rendre à Dieu de nous avoir créés, de nous avoir rachetés par sa mort et passion, de nous avoir fait naître dans le sein de son Église, tandis que tant d'autres (vivent et meurent) hors de son sein. Oui, M. F., puisque la bonté et la miséricorde (de Dieu) sont infinies, tâchons donc d'en bien profiter, et, par là, nous aurons le bonheur de lui plaire, et de conserver nos âmes dans sa grâce : ce qui nous procurera le bonheur d'aller jouir de sa sainte présence avec tous les bienheureux dans le ciel. C'est ce que je vous souhaite.

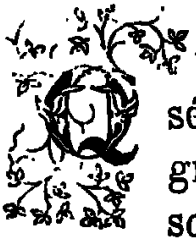
TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la miséricorde de Dieu

envers le Pécheur.

Erant autem appropinquantes ei publicani et peccatores, ut audirent illum.

Les publicains et les pécheurs se tenaient auprès de Jésus-Christ pour l'écouter. (*S. Luc*, xv, 1.)



ui pourrait comprendre la grandeur de la miséricorde du Seigneur envers ces pécheurs? Sa grâce va les chercher au milieu de leurs désordres, les amène à ses pieds. Il se rend leur protecteur contre les Scribes et les Pharisiens qui ne peuvent les souffrir, et il justifie sa conduite à leur égard par la parabole d'un bon pasteur qui, de cent brebis, en ayant perdu une, abandonne tout son troupeau pour aller chercher celle qui s'égare, et, l'ayant trouvée, la charge sur ses épaules, la ramène au bercail, où il n'est pas plus tôt arrivé, qu'il invite ses amis à venir partager, avec lui, sa joie d'avoir retrouvé la brebis qu'il croyait perdue. Il joint à cette parabole celle d'une femme qui, de dix drachmes, en ayant égarée une, allume sa lampe pour la chercher dans le lieu le plus

obscur de sa maison, et qui, l'ayant enfin recouvrée, témoigne la même joie que le bon pasteur d'avoir retrouvé sa brebis égarée. Le Sauveur du monde, se faisant à lui-même l'application de ces vives images de sa miséricorde pour les pécheurs, dit que tout le ciel se réjouira de la sorte pour un pécheur qui se convertira et fera pénitence. Si notre conversion cause tant de joie à toute la cour céleste, hâtons-nous de nous convertir. Quelque coupable que nous soyons, quelque déréglée que soit notre vie, allons sincèrement à Dieu, et nous sommes sûrs de notre pardon. Pour vous y engager, je vous montrerai combien est grande la miséricorde de Dieu envers les pécheurs, et ensuite ce que le pécheur doit faire pour y correspondre.

I. Tout est engageant et consolant dans la conduite que la miséricorde de Dieu tient à l'égard des pécheurs : elle les attend, elle les invite et les reçoit à la pénitence. « Dieu, nous dit le prophète Isaïe, attend le pécheur, et cela, par un pur effet de sa bonté, car le pécheur, aussitôt qu'il est tombé en faute, mérite d'être puni. » Rien n'est plus dû au péché que le châtiment. Dès que ce misérable pécheur s'est révolté contre son Dieu, toutes les créatures demandent vengeance de sa révolte. Seigneur, lui disent-elles, comme les serviteurs de ce père de famille, (permettez) que nous allions arracher du champ de votre église cette ivraie qui gâte et déshonore le bon grain. Voulez-vous, lui dit la mer, que je l'engloutisse dans mes abîmes? La terre : que je m'entrouvre pour le faire descendre tout vivant dans les enfers? L'air : que je le suffoque? Le feu : que je le brûle. L'eau : que je le noie. Mais, que répond le Père des miséricordes? Non, non, dit-il, cette ivraie peut

devenir un bon grain ; ce pécheur peut se convertir. Que ce pécheur s'égare, il ne dit mot. Qu'il s'éloigne de lui, qu'il coure à sa perte, il le souffre. « O Seigneur ! ô Dieu des miséricordes ! encore pécheur je m'éloignais tous les jours de plus en plus, dit saint Augustin ; tous mes pas et toutes mes démarches étaient autant de chutes dans de nouveaux précipices, mes passions s'allumaient toujours davantage ; cependant vous y aviez patience. O patience infinie de mon Dieu ! il y a tant d'années que je vous offense, et vous ne m'avez pas encore puni ! D'où vient donc cela ? Ah ! je le connais maintenant ; c'est que vous vouliez que je me convertisse et que je retournasse à vous par la pénitence. »

Veut-il, ce Dieu de miséricorde, punir les hommes au temps du déluge à cause des crimes horribles dont ils s'étaient rendus coupables ? Il ne le fait qu'à regret, dit l'Écriture. Ce repentir que Dieu témoigne, dit saint Ambroise, nous montre l'énormité des crimes dont les hommes avaient souillé la terre. Cependant, il se contente de dire : « Je les détruirai. » Pourquoi parler comme d'une chose à venir ? est-ce que sa sagesse manquait de moyens ? Non, sans doute ; mais il parle de cette punition comme chose à venir, afin de donner le temps aux coupables de désarmer sa colère. Il les avertit du malheur dont il les menace cent vingt ans avant qu'il arrive, afin de leur donner le temps de le détourner par la pénitence. Il leur envoie Noé pour la leur prêcher, cette pénitence ; pour les assurer que s'ils changent de vie, lui-même changera de résolution. Le saint patriarche demeure cent ans à bâtir cette arche ; afin que les hommes, voyant ce nouveau bâtiment, lui en demandent la raison et rentrent en eux-mêmes. Combien de délais ! combien de remises ! Dieu attend leur

pénitence. Enfin ils lassent sa patience. C'est ainsi que Dieu attend encore aujourd'hui à la pénitence ce misérable pécheur, qui sans cesse en (voit) mourir devant ses yeux un nombre infini des morts les plus effrayantes. Les uns sont précipités dans les eaux, les autres, écrasés par la foudre du ciel; d'autres, enlevés à la fleur de leur âge; d'autres, arrachés du sein des plaisirs et d'une fortune florissante. Ce Dieu de bonté et de tendresse, qui désire la conversion du pécheur avec empressement, permet que ces bruits se répandent dans différentes parties du monde, comme une trompette qui annonce à tous les pécheurs de se tenir prêts, que leur tour sera bientôt venu, et que s'ils ne profitent pas de ces exemples pour rentrer en eux-mêmes, hélas! peut-être, hélas! *dans peu* vont-ils servir d'exemple aux autres. Mais ces misérables pécheurs (sont) semblables à ces hommes dont parle l'Écriture, qui n'étaient nullement émus des menaces que Dieu leur faisait par la bouche du saint patriarche Noé.

« Ah! pécheur, s'écrie un saint Père, pourquoi ne te rends-tu pas à la voix de ton Dieu qui t'appelle? il te tend la main pour t'arracher de cet abîme où tes péchés t'ont précipité; reviens, il te promet ton pardon. » O qu'il est triste, M. F., de ne pas connaître son état déplorable! Rendons-nous donc à la voix de celui qui ne nous appelle que pour nous guérir de ces maux dont notre pauvre âme est défigurée.

2° Nous disons que Dieu invite lui-même le pécheur à la pénitence. « O Jérusalem, tu as été une infidèle, tu t'es prostituée à l'amour impur des créatures; néanmoins, reviens à moi et je te recevrai. » Ainsi parlait le Seigneur, par la bouche du prophète Jérémie, à une pécheresse de l'Ancien Testament. Écoutons ce que nous dit

encore ce divin Sauveur. « Pécheurs, vous vous êtes lassés dans la voix de l'iniquité, cependant, venez à moi et je vous soulagerai. Venez goûter et éprouver combien le Seigneur (est doux), combien son joug est léger, combien ses commandements sont aimables. » O le bon Pasteur de nos âmes ! non content de rappeler ses brebis égarées, il va les chercher. Voyez-le, accablé de lassitude auprès du puits de Jacob, poursuivant une de ses brebis, dans la personne de la Samaritaine. Voyez-le dans la maison de Simon le lépreux, (la poursuivant) dans la personne de Madeleine : car si elle vint trouver le Sauveur dans la maison de ce pharisien, ce ne fut que par un attrait de la grâce qui toucha son cœur et conduisit ses pas. Voyez-le dans Jéricho, faisant d'un Zachée, d'un pécheur public, un parfait pénitent. Voyez encore ses entrailles émues sur tous les pécheurs en général. « Je veux la miséricorde et non le sacrifice, dit-il ; je suis venu appeler le pécheur et non le juste. » « O combien de fois, s'écrie-t-il, ô ingrate Jérusalem, n'ai-je pas voulu rassembler tes petits sous les ailes de ma miséricorde, comme une poule rassemble ses petits poussins sous les siennes, et tu n'as pas voulu. » N'est-ce pas encore cette même grâce, qui, tous les jours, presse et sollicite le pécheur de se convertir?

3° Je dis que si le pécheur est assez heureux pour retourner à Dieu, il le recevra à la pénitence et lui pardonnera sans délai. Oui, M. F., si ce pécheur quitte ses crimes d'iniquités et revient sincèrement à Dieu, (Dieu) est tout prêt à lui pardonner. Voyons-le dans le plus consolant de tous les exemples que l'Évangile nous propose, qui est celui de l'enfant prodigue. Il avait dissipé tout son bien en vivant comme un libertin et un débauché. Sa mauvaise vie le réduisit à une si grande misère

qu'il était content de se nourrir des restes des pourceaux; cependant personne ne lui en donnait. Enfin, vivement touché de sa misère, il tourne les yeux sur son malheureux état : il prend la résolution de retourner dans la maison de son père, où le dernier des esclaves était infiniment mieux que lui. Le voilà qui part. Il est encore fort éloigné, lorsque son père l'aperçoit. Le voyant, il en est touché de compassion, oublie son grand âge, court au devant de lui, se jette à son cou et le baise. « Ah! mon père, que faites-vous? j'ai péché contre le ciel et devant vous. Je ne mérite plus d'être appelé votre fils, mettez-moi seulement au nombre de vos esclaves. » — « Non, non, mon fils, lui dit ce bon père, j'oublie tout le passé. Qu'on apporte sa première robe pour l'en revêtir, qu'on lui mette un anneau au doigt et des souliers à ses pieds, qu'on tue le veau, qu'on se réjouisse; mon fils était mort, il est ressuscité; il était perdu, il est retrouvé. » Voilà la figure, et voici la réalité. Dès que le pécheur prend la résolution de retourner à Dieu et de se convertir, à sa première démarche, la miséricorde est touchée de compassion; elle court au devant de lui, en le prévenant par sa grâce, elle le baise, en le favorisant de ses consolations spirituelles, elle le rétablit dans son premier état, en lui pardonnant tous ses dérèglements passés.

Mais, dira ce pécheur converti, Seigneur, j'ai dissipé tout le bien que vous m'aviez donné, je ne m'en suis servi que pour vous offenser. N'importe, dira ce bon Père, je veux oublier tout le passé. Qu'on rende à ce pécheur converti sa première robe en le revêtant de Jésus-Christ, de sa grâce, de ses vertus et de ses mérites. Voilà, M. F., la manière dont la justice de Dieu traite le pécheur. Avec quelle confiance, et avec quel empres-

sement, ne devons-nous pas retourner à Dieu, lorsque nous avons eu le malheur de l'abandonner en suivant les désirs corrompus de notre cœur! Pouvons-nous craindre d'en être rebuté, après tant de marques de tendresse et d'amour pour les plus grands pécheurs?

Non, M. F., ne différons plus de retourner à Dieu; les temps présent et à venir doivent nous faire trembler. D'abord, le temps présent; si malheureusement nous sommes en état de péché mortel, nous sommes dans un danger imminent d'y mourir. L'Esprit-Saint nous dit : « Celui qui s'expose au danger y périra. » Ainsi, en vivant dans la haine de Dieu, nous avons bien lieu de craindre que la mort ne nous y surprenne. Puisque Dieu vous offre aujourd'hui sa grâce, pourquoi n'en profitez-vous pas? Dire que rien ne presse, que vous avez le temps, n'est-ce pas, M. F., raisonner comme des insensés? Voyez, de quoi êtes-vous capables quand vous êtes malades? Hélas! de rien du tout; vous ne pouvez pas seulement faire comme il faut un acte de contrition, parce que vous êtes tellement absorbés par vos souffrances, que vous ne pensez nullement à votre salut.

Eh bien, M. F., ne sommes-nous pas trop malheureux d'attendre à la mort pour nous convertir? Faites du moins, pour votre pauvre âme, ce que vous faites pour votre corps qui n'est cependant qu'un monceau de pourriture et qui, dans quelques moments, sera la pâture des plus vils animaux. Lorsque vous êtes dangereusement blessés, attendez-vous six mois ou un an pour y appliquer les remèdes que vous croyez être nécessaires pour vous guérir? Lorsque vous êtes attaqués par une bête féroce, attendez-vous d'être à moitié dévorés pour crier au secours? N'implorez-vous pas, de suite, le secours de vos voisins? Pourquoi, M. F., n'agissez-vous

pas de même, lorsque vous voyez votre pauvre âme souillée et défigurée par le péché, réduite sous la tyrannie des démons? Pourquoi n'employez-vous pas aussitôt l'assistance du ciel, et n'avez pas recours à la pénitence?

Oui, M. F., quelque grands pécheurs que vous soyez, (vous ne) voudriez pas mourir dans le péché. Eh bien! puisque vous désirez quitter un jour le péché, pourquoi ne le quitteriez-vous pas aujourd'hui, puisque Dieu vous donne le temps et les grâces pour cela? Croyez-vous que, dans la suite, Dieu sera plus disposé à vous pardonner, et que vos mauvaises habitudes seront moins difficiles à rompre? Non, non, M. F., plus vous différerez votre retour à Dieu, plus votre conversion sera malaisée. Le temps, qui affaiblit tout, ne fait que fortifier nos mauvais penchants.

II. Peut-être que vous vous rassurez sur le temps à venir. Hélas! M. F., ne vous y trompez pas : les jugements de Dieu sont si redoutables que vous ne pouvez pas différer votre conversion d'une seule minute, sans vous exposer à être perdus pour jamais. L'Esprit-Saint nous dit, par la bouche du Sage, « que le Seigneur surprendra le pécheur dans sa colère. » Jésus-Christ nous dit lui-même « qu'il viendra comme un voleur de nuit, qui arrive dans le moment où l'on n'y pense pas. » Il nous répète aussi ces paroles : « Veillez et priez continuellement, de crainte que quand je viendrai, je ne vous trouve endormis. » Jésus-Christ veut nous montrer par ces paroles que nous devons constamment veiller à ce que notre âme ne soit point trouvée en état de péché, quand la mort nous frappera. Faisons, M. F., comme les vierges sages, qui firent leurs provisions d'huile

pour attendre l'arrivée de l'époux, afin d'être prêtes à partir lorsqu'il les appellerait. De même, faisons provision de bonnes œuvres, avant que Dieu nous appelle devant son tribunal. N'imitons pas ces vierges folles, qui attendirent l'arrivée de l'époux pour aller chercher de l'huile; lorsqu'elles furent arrivées, la porte fut fermée; elles eurent beau prier l'époux de leur ouvrir; il leur répondit qu'il ne les connaissait pas. Figure triste, mais bien sensible, M. F., du pécheur qui renvoie son retour à Dieu de jour en jour. Arrivé à la mort, il voudrait encore profiter de ce moment, mais (il est) trop tard, il n'y a plus de remède.

Oui, M. F., la seule incertitude du moment où Dieu nous citera à paraître devant lui, nous devrait faire trembler et nous engager à ne pas perdre un seul instant pour assurer notre salut. D'ailleurs, M. F., savons-nous le nombre de péchés que Dieu veut souffrir de nous, la mesure des grâces qu'il veut nous accorder, et enfin, jusqu'où doit aller sa patience? Ne devons-nous pas craindre que le premier péché que nous commettrons ne mette le sceau à notre réprobation! Puisque nous voulons nous sauver, pourquoi différer plus longtemps? combien d'anges et de millions d'hommes, qui n'ont commis qu'un seul péché mortel! Cependant, ce seul péché sera *l'auteur* qu'ils souffriront pendant toute l'éternité. Non, M. F., les voleurs ne sont pas punis également; les uns vieillissent dans le brigandage; d'autres, au premier crime, sont surpris et punis. Ne devons-nous pas craindre que la même chose ne nous arrive? Il est vrai que vous vous rassurez sur ce que Dieu ne vous punit pas, quoique vous l'offensiez continuellement. Mais aussi, peut-être que c'est au premier péché que vous commettrez, qu'il vous attend pour vous frapper

et vous précipiter dans les abîmes. Voyez un aveugle qui marche vers un précipice, le dernier pas qu'il fait n'est pas plus grand que le premier; cependant, c'est ce pas qui le jette dans le précipice. Non, M. F., pour tomber en enfer, il n'est pas nécessaire de commettre de grands crimes, il suffit de continuer à vivre dans l'éloignement des sacrements pour être perdu à jamais. Allons, M. F., ne lassons plus la patience de Dieu, hâtons-nous de correspondre à sa bonté, qui ne veut que notre bonheur. Mais voyons, d'une manière encore plus particulière, ce que nous devons faire pour correspondre aux desseins que la miséricorde de Dieu a sur nous.

Nous disons que si la miséricorde de Dieu attend le pécheur à la pénitence, il ne faut pas lasser sa patience; elle nous appelle, elle nous invite, nous devons aller au devant d'elle; elle nous reçoit et nous pardonne, nous devons lui demeurer fidèles. Ce sont là des devoirs de reconnaissance qu'elle demande de nous. Oui, Dieu attend et souffre le pécheur. Mais, hélas! combien de pécheurs, qui, au lieu de profiter de sa patience, pour rentrer en eux-mêmes, ajoutent péché sur péché? Il y a dix, vingt ans, que Dieu attend ce misérable pécheur à la pénitence; mais, qu'il tremble, il n'y a plus qu'un petit filet par lequel la miséricorde suspend l'exécution de ses vengeances Ah! misérable pécheur, mépriserez-vous toujours les richesses de sa patience, de sa bonté et de sa longue tolérance? Est-ce parce que Dieu vous attend à la pénitence, que vous ne la ferez jamais? N'est-ce pas, au contraire, dit le saint Apôtre, cette bonté divine qui doit vous engager à ne plus différer. Cependant, dit-il, par la dureté et l'impénitence de votre cœur, vous vous amassez des trésors

de colère pour le jour de la manifestation du Seigneur. En effet, quelle dureté pareille à celle d'un homme qui n'est point amolli par la douceur et la tendresse d'un Dieu qui, depuis tant d'années, l'attend à la pénitence? c'est donc le pécheur seul qui est cause de sa perte. Oui, Dieu a fait tout ce qu'il devait faire pour son salut, il lui a fait la grâce de le connaître, il lui a appris à discerner le bien d'avec le mal, il lui a manifesté les richesses de son cœur pour l'attirer à lui, il l'a même menacé des rigueurs de son jugement pour l'engager à se convertir; si donc le pécheur meurt dans l'impénitence, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Profitons, M. F., de la miséricorde que Dieu met à nous attendre à la pénitence. Ah! ne lassons plus sa patience par des délais continuels de conversion.

2° Nous disons que la miséricorde de Dieu nous appelle, il faut que nous allions au devant d'elle. Dieu, dit saint Ambroise, s'engage à nous pardonner; mais il faut que notre volonté s'unisse à celle de Dieu; il veut nous sauver, il faut que nous le voulions aussi, parce que l'une de ses volontés n'a son effet que conjointement unie à l'autre : celle de Dieu commence l'ouvrage, le conduit et le consomme; et celle de l'homme doit concourir à l'accomplissement de ses desseins. Nous devons être dans la même disposition que saint Paul au commencement de sa conversion, ainsi qu'il nous l'apprend dans son épître aux Galates. « Vous avez ouï parler de ma conduite et de mes actions toutes criminelles. Avant que Dieu m'eut fait la grâce de me convertir, je persécutais l'Église de Dieu d'une manière si cruelle que j'en ai horreur toutes les fois que j'y pense; qui eût cru que la miséricorde divine eût choisi ce moment pour m'appeler à elle? Ce fut pour lors que

je me vis tout environné d'une lumière éclatante, et que j'entendis une voix qui me dit : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Je suis ton Sauveur et ton Dieu, contre qui tu tournes ta rage et tes persécutions. » Oui, M. F., nous pouvons dire que ce qui arriva une fois, d'une manière si éclatante, à saint Paul, arrive encore tous les jours en faveur du pécheur. Sa grâce le cherche et le poursuit, même lorsque ce misérable l'offense. S'il veut avouer la vérité, il sera forcé de convenir que toutes les fois qu'il est prêt à faire le mal, la voix de Dieu se fait entendre au fond de son cœur, qui semble s'opposer à ses desseins criminels. Que doit faire ce pécheur? il doit obéir à la voix du ciel, et dire comme le saint homme Job. « Seigneur, vous avez compté mes pas dans mes égarements; mais voici que je reviens à vous, daignez me faire miséricorde.

3° Nous disons que si Dieu reçoit le pécheur et lui pardonne, ce pécheur doit lui demeurer fidèle. Plus de rechutes dans ses désordres : il doit renoncer entièrement aux péchés qui lui ont été pardonnés; n'être plus à charge à la miséricorde divine, qui condamne autant les conversions inconstantes qu'elle se réjouit de celles qui sont solides et persévérantes; il doit gémir le reste de ses jours, pour avoir tant attendu de se donner à Dieu; il doit continuellement bénir le nom du Seigneur, d'avoir fait éclater en lui son infinie miséricorde, en l'arrachant de cet abîme où ses péchés l'avaient précipité. Tels doivent être les sentiments d'un pécheur véritablement converti.

Nous venons de voir combien est grande la miséricorde de Dieu; ainsi, quelque pécheur que nous soyons, ne désespérons jamais de notre salut, parce que la bonté de Dieu surpasse infiniment notre malice. Mais aussi

n'en abusons pas ; « car, dit le Prophète, la miséricorde divine est pour ceux qui la craignent et non pour ceux qui la méprisent. » Le juste doit espérer en la miséricorde de Dieu ; mais il lui faut persévérer, afin qu'elle recouvre en lui ses droits en récompensant ses mérites. Le pécheur doit pareillement espérer à la miséricorde de Dieu ; mais, qu'il fasse pénitence. Afin que notre conversion soit sincère, nous devons joindre l'espérance à la pénitence : car faire pénitence sans espérer, c'est le partage des démons, et espérer sans faire pénitence, la présomption du libertin. Heureux, M. F., si nous correspondons aux soins, à l'empressement et aux grâces que Dieu ne cesse de nous prodiguer pour nous faire opérer notre salut ! Ce que je vous souhaite.

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Espérance.

Diliges Dominum Deum tuum.
Vous aimerez le Seigneur votre Dieu.
(*S. Matthieu*, XXII, 37.)

Il est vrai, M. F., que saint Augustin nous dit que, quand il n'y aurait point de ciel à espérer, point d'enfer à craindre, il ne laisserait (pas que) d'aimer le bon Dieu, parce qu'il est infiniment aimable et qu'il mérite d'être aimé; cependant le bon Dieu, pour nous encourager à nous attacher à lui et à l'aimer par-dessus toutes choses, nous promet une récompense éternelle. Si nous nous acquittons dignement d'une si belle fonction qui fait tout le bonheur de l'homme sur la terre, nous (préparons) notre félicité et notre gloire dans le ciel. Si la foi nous apprend que Dieu voit tout, et qu'il est témoin de tout ce que nous faisons et souffrons, la vertu d'espérance nous fait endurer (nos peines) avec une entière soumission à sa sainte volonté, par la pensée que nous en serons récompensés pendant toute l'éternité. Nous voyons aussi que ce fut cette belle vertu qui soutint les martyrs au milieu de leurs tourments, les solitaires dans les ri-

gueurs de leurs pénitences et les saints infirmes et malades dans leurs maladies. Oui, M. F., si la foi nous découvre partout Dieu présent, l'espérance nous fait faire tout ce que nous faisons dans la seule vue de plaire au bon Dieu par la pensée heureuse d'une récompense éternelle. Puisque, M. F., cette vertu adoucit tant nos maux, voyons tous ensemble en quoi consiste cette belle et précieuse vertu d'espérance.

Si, M. F., nous avons le bonheur de connaître par la foi, qu'il y a un Dieu qui est notre Créateur, notre Sauveur et notre souverain Bien, qui ne nous a créés que pour le connaître, l'aimer, le servir et le posséder; l'espérance nous apprend que, quoique indignes de ce bonheur, nous pouvons l'espérer par les mérites de Jésus-Christ. Pour rendre, M. F., nos actions dignes d'être récompensées, il faut trois choses, que voici : la foi, qui nous y fait voir Dieu présent; l'espérance, qui nous les fait faire dans la seule vue de lui plaire, et l'amour, qui nous attache à lui comme à notre souverain Bien. Oui, M. F., nous ne connaîtrons jamais le degré de gloire que chaque action nous procurera dans le ciel, si nous la faisons bien purement pour le bon Dieu; les saints mêmes qui sont dans le ciel ne le comprennent pas. En voici un exemple bien frappant. Nous lisons dans la vie de saint Augustin, qu'écrivant à saint Jérôme pour lui demander de quelle expression il fallait se servir pour mieux faire sentir la grandeur du bonheur dont les saints jouissent dans le ciel; dans le moment qu'il mettait, selon sa coutume, au commencement de toutes ses lettres : « Salut en Jésus-Christ Notre Seigneur, » sa chambre fut éclairée d'une lumière tout extraordinaire qui était plus belle que le soleil dans son midi et très-odoriférante; il en fut si charmé, qu'il manqua mourir de plaisir. Dans

le même instant, il entendit sortir de cette lumière une voix qui lui dit : « Ah ! mon cher ami Augustin, tu me crois encore sur la terre, grâces à Dieu, je suis dans le ciel. Tu veux me demander de quel terme l'on pourrait se servir pour mieux faire sentir le bonheur dont jouissent les saints, sache, mon cher ami, que ce bonheur est si grand et si au-dessus de tout ce qu'une créature peut penser, qu'il te serait plus facile de compter toutes les étoiles qui sont au firmament, de mettre l'eau de toutes les mers dans une fiole, et de tenir toute la terre dans ta main, que de pouvoir comprendre la félicité du moindre des bienheureux dans le ciel. Il m'est arrivé ce qui arriva à la reine de Saba; elle avait conçu une grande idée du roi Salomon d'après le bruit de sa réputation; mais après avoir vu par elle-même le bel ordre qui régnait dans son palais, la magnificence sans égale, la science et les connaissances de ce roi, elle en fut si étonnée et si ravie, qu'elle s'en retourna chez elle en disant que tout ce qu'on lui avait dit n'était rien en comparaison de ce qu'elle avait vu elle-même. J'en ai fait de même pour la beauté du ciel et le bonheur dont jouissent les saints, je croyais avoir compris quelque chose de ces beautés qui sont renfermées dans le ciel et du bonheur dont les saints y jouissent; malgré toutes les pensées les plus sublimes que j'ai pu produire, tout cela n'est rien en comparaison de ce bonheur qui est le partage des bienheureux. »

Nous lisons dans la vie de sainte Catherine de Sienne, que le bon Dieu (lui) fit voir quelque chose de la beauté du ciel et de sa félicité. Elle en fut si ravie qu'elle en tomba en extase. Étant revenue à elle-même, son confesseur lui demanda ce que le bon Dieu lui avait fait voir. Elle lui dit que le bon Dieu lui avait fait voir quel-

que chose de la béauté du ciel et du bonheur dont les saints y jouissent; mais qu'il était impossible d'en dire la moindre chose, tant cela surpassait tout ce que nous pouvons penser. Eh bien! M. F., voilà où nous conduisent nos bonnes actions si nous les faisons dans la vue de plaire à Dieu; voilà les biens que la vertu d'espérance nous fait désirer et attendre.

2° Nous avons dit que la vertu d'espérance nous console et nous soutient dans les épreuves que le bon Dieu nous envoie. Nous en avons un bel exemple dans la personne du saint homme Job, sur son fumier, couvert d'ulcères depuis les pieds jusqu'à la tête. Il avait perdu tous ses enfants, qui avaient été écrasés sous les ruines de sa maison. Lui-même se vit traîné de son lit sur un fumier dans le coin des rues, abandonné de tout le monde; son pauvre corps était tout couvert de pourriture, les vers le mangeaient tout vivant, il était obligé de les ôter avec des morceaux de pots cassés; insulté même de sa femme qui, au lieu de le consoler, l'accablait d'injures, en lui disant : « Le vois-tu, ton Dieu, que tu sers avec tant de fidélité? vois-tu comment il te récompense? demande-lui donc la mort, au moins tu seras délivré de tes maux. » Ses meilleurs amis ne semblaient venir le voir que pour augmenter ses douleurs. Cependant, malgré cet état si pitoyable où il est réduit, il ne laisse pas de toujours espérer en Dieu. « Non, mon Dieu, disait-il, je ne cesserai jamais d'espérer en vous, quand vous m'ôteriez même la vie, je ne laisserais pas d'espérer en vous, et d'avoir une grande confiance en votre charité. Pourquoi, mon Dieu, voudrais-je me décourager et m'abandonner au désespoir? J'accuserai devant vous mes péchés qui sont la cause (de mes maux); mais j'espère que vous serez vous-même mon Sauveur.

Mon espérance est que vous me récompenserez un jour des maux que j'endure pour votre amour. » Voilà, M. F., ce que nous pouvons appeler une véritable espérance : puisque, malgré qu'il lui semblât que toute la colère de Dieu fût tombée sur lui, il ne laissait pas que d'espérer en Dieu. Sans examiner pourquoi il souffrait tant de maux, il se contente seulement de dire que ce sont ses péchés qui en sont la cause. Voyez-vous, M. F., les grands biens que la vertu d'espérance nous procure? Tout le monde le trouve malheureux et lui seul, sur son fumier, abandonné des siens et méprisé des autres, se trouve heureux parce qu'il met toute sa confiance en Dieu. Ah! si, dans nos peines, nos chagrins et nos maladies, nous avions cette grande confiance en Dieu, que de biens nous ramasserions pour le ciel! Hélas! que nous sommes aveugles, M. F.! Si au lieu de nous désespérer dans nos misères, nous avions cette ferme espérance que le bon Dieu nous envoie tout cela comme autant de moyens pour nous faire mériter le ciel, avec quelle joie ne les souffririons-nous pas!

Mais, me direz-vous, que veut dire ce mot : espérer? Le voici, M. F.. C'est soupirer après quelque chose qui doit nous rendre heureux dans l'autre vie; c'est désirer ardemment la délivrance des maux de cette vie, et désirer la possession de toutes sortes de biens capables de nous contenter pleinement. Lorsque Adam eut péché et qu'il se vit accablé de tant de misères, toute sa consolation était que, non-seulement ses souffrances lui mériteraient le pardon de ses péchés; mais encore, lui procureraient des biens pour le ciel. Quelle bonté de Dieu, M. F., de récompenser de tant de biens la moindre de nos actions, et cela, pendant toute l'éternité!

Mais, pour nous faire mériter ce bonheur, le bon Dieu veut que nous ayons une grande confiance en lui, comme des enfants envers un bon père. C'est pour cela que nous voyons dans plusieurs endroits de l'Écriture sainte qu'il prend le nom de Père, afin de nous inspirer une plus grande confiance. Il veut que nous ayons recours à lui dans toutes nos peines, soit de l'âme, soit du corps. Il nous promet de nous secourir toutes les fois que nous aurons recours à lui. S'il prend le nom de père, c'est pour nous inspirer une plus grande confiance en lui. Voyez combien il nous aime : il nous dit par son prophète Isaïe, qu'il nous porte tous dans son sein. « Une mère, nous dit-il, qui porte son enfant dans son sein, ne peut pas l'oublier, et, quand même elle serait assez barbare que de le faire, pour moi, je n'oublierai jamais celui qui met sa confiance en moi. » Il se plaint même que nous n'avons pas assez confiance en lui; il nous avertit de ne plus mettre notre confiance dans les rois et les princes, parce que notre espérance sera trompée. Il va plus loin, puisqu'il nous menace de sa malédiction si nous n'avons pas grande confiance en lui; il nous dit par son prophète Jérémie : « Maudit soit celui qui ne met pas sa confiance en son Dieu! » et plus loin, il nous dit : « Béni soit celui qui a confiance au Seigneur. » Voyez la parabole de l'Enfant prodigue, qu'il nous cite avec tant de plaisir, afin de nous inspirer une grande confiance en lui. « Un père, nous dit-il, avait un enfant qui lui demanda ce qui pouvait lui revenir de son héritage. Ce bon père lui donna son bien. Ce fils abandonne ce bon père, part dans un pays étranger, et là, se livre à toutes sortes de désordres. Mais, quelque temps après, ses débauches l'avaient réduit à la plus grande misère; sans argent et sans aucune ressource, il aurait voulu se nourrir des

restes des pourceaux ; mais personne ne lui en donnait. Se voyant accablé de tant de maux, il se rappela qu'il avait abandonné un bon père, qui n'avait cessé de le combler de toutes sortes de bienfaits tout le temps qu'il avait été auprès de lui ; il se dit en lui-même : « Je me lèverai et j'irai, les larmes aux yeux, me jeter aux pieds de mon père ; il est si bon, j'espère qu'il aura encore pitié de moi. Je lui dirai : « Mon tendre père, j'ai péché » contre vous et contre le ciel, je n'ose plus vous regar- » der ni le ciel ; je ne mérite plus d'être placé au nom- » bre de vos enfants ; mais je serai trop heureux si vous » voulez bien me mettre parmi vos esclaves. » Mais que fait ce bon père? nous dit Jésus-Christ, qui est lui-même ce tendre père ; bien loin d'attendre qu'il vienne se jeter à ses pieds, d'aussi loin qu'il le voit, il court pour l'embrasser. L'enfant veut avouer ses péchés ; mais le père ne veut plus qu'il lui en parle. « Non, non, mon fils, » il n'est plus question de péchés, ne pensons qu'à nous » réjouir. » Ce bon père invite toute la cour céleste à remercier le bon Dieu de ce que son fils qui était mort, est ressuscité, de ce qu'il l'avait perdu et l'a retrouvé. Pour lui témoigner combien il l'aime, il lui rend tous ses biens et son amitié.

Eh bien! M. F., voilà la manière dont Jésus-Christ reçoit le pécheur toutes les fois qu'il revient à lui : il le pardonne et lui rend tous les biens que le péché lui avait ravis. D'après cela, M. F., qui de nous n'aura pas une grande confiance en la charité du bon Dieu? Il va plus loin, puisqu'il nous dit que quand nous avons le bonheur de quitter le péché pour l'aimer, tout le ciel se réjouit. Si vous lisez plus loin, voyez avec quel empressement il court chercher sa brebis égarée! Une fois qu'il l'a trouvée, il en a tant de joie qu'il veut même la prendre sur

ses épaules pour lui éviter la peine de voyager. Voyez avec quelle bonté il reçoit Madeleine à ses pieds, voyez avec quelle tendresse il la console : non-seulement il la console; mais encore, il la défend contre les insultes des pharisiens; voyez avec quelle charité et quel plaisir il pardonne à la femme adultère : elle l'offense, et c'est lui-même qui veut être son protecteur et son sauveur. Voyez son empressement à courir après la Samaritaine; pour sauver son âme il va lui-même l'attendre auprès du puits de Jacob; il veut lui adresser le premier la parole, afin de lui faire voir d'avance combien il est bon; il fait semblant de lui demander de l'eau, pour lui donner sa grâce et le ciel.

Dites-moi, M. F., quelles excuses aurons-nous pour nous excuser lorsqu'il nous fera voir combien il était bon à notre égard, et comment il nous aurait reçus si nous avions voulu revenir? Avec quel plaisir il nous aurait pardonné et rendu sa grâce! Ne pourra-t-il pas nous dire : « Ah! malheureux, si tu as vécu et si tu es mort dans le péché, c'est bien parce que tu n'as pas voulu en sortir; moi qui désirais tant te pardonner! Voyez, M. F., combien le bon Dieu (veut) que nous venions à lui avec confiance dans nos maux spirituels. Il nous dit, par son prophète Michée, que quand nos péchés seraient aussi nombreux que les étoiles du firmament et que les gouttes d'eau de la mer, que les feuilles des forêts et que les grains de sable qui bordent l'Océan, si nous nous convertissons sincèrement, il nous promet de les oublier tous, et il nous dit que quand ils auraient rendu notre âme aussi noire que le charbon, aussi rouge que l'écarlate, il nous la rendra aussi blanche que la neige. » Il nous dit qu'il jette nos péchés dans les *chaos* de la mer, afin qu'ils ne paraissent jamais plus. Quelle charité, M.

F., de la part de Dieu! avec quelle confiance ne devons-nous pas nous adresser à lui? Mais quel désespoir pour un chrétien damné de savoir combien le bon Dieu aurait désiré le pardonner s'il avait voulu lui demander pardon! Dites-moi, M. F., si nous sommes damnés ce sera bien parce que nous l'aurons voulu, puisque le bon Dieu nous a tant de fois dit qu'il voulait nous pardonner. Hélas! M. F., combien de remords de conscience, combien de bonnes pensées, combien de désirs cette voix n'a-t-elle pas fait naître en nous? O mon Dieu! que l'homme est malheureux de se damner, tandis qu'il peut si bien se sauver. Hélas! M. F., pour nous confirmer dans tout cela, nous n'avons qu'à examiner ce qu'il a fait pour nous, pendant les trente-trois ans qu'il a vécu sur la terre.

En deuxième lieu, je dis que nous devons avoir une grande confiance en Dieu, même pour nos besoins temporels. Pour nous exciter à nous adresser à lui avec une grande confiance pour ce qui regarde le corps, il nous assure qu'il aura soin de nous; et nous voyons nous-mêmes combien il a fait de miracles, plutôt que de nous laisser manquer du nécessaire. Nous voyons dans l'Écriture sainte qu'il a nourri son peuple pendant quarante ans, dans le désert, avec de la manne qui tombait tous les jours avant le soleil levé. Pendant les quarante ans qu'ils restèrent dans le désert, leurs habits ne s'usèrent *rien* du tout. Il nous dit dans l'Évangile de ne pas nous mettre en peine pour ce qui (regarde) la nourriture et le vêtement : « Considérez, nous dit-il, les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils ne mettent rien dans les greniers; voyez avec quel soin votre Père céleste les nourrit; n'êtes-vous pas plus qu'eux? vous êtes les enfants de Dieu. Gens de peu de

foi, ne vous mettez donc pas en peine de ce que vous mangerez et de quoi vous vous vêtirez. Considérez les lis des champs, comment ils croissent; et cependant ils ne labourent point ni ne filent, voyez comme ils sont vêtus; je vous déclare que Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si donc, conclut ce divin Sauveur, le Seigneur prend tant de soin de vêtir une herbe qui est aujourd'hui et que, demain, on jette dans le four, à combien plus forte raison prendra-t-il soin de vous, qui êtes ses enfants? Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné avec abondance. » Voyez encore combien il veut que nous ayons confiance : « Quand vous me prierez, nous dit-il, ne dites pas : Mon (Dieu), mais Notre Père; parce que nous voyons qu'un enfant a une confiance sans borne à son père. » Lorsqu'il fut ressuscité et qu'il apparut à sainte Madeleine, il lui dit : « Allez trouver mes frères, et dites-leur que je vais monter à mon Père, qui est aussi votre Père. » Dites-moi, M. F., ne conviendrez-vous pas avec moi que si nous sommes si malheureux sur la terre, cela ne peut venir que de ce que nous n'avons pas assez de confiance en Dieu?

En troisième lieu, nous disons que nous devons avoir une grande confiance en Dieu dans nos peines, nos chagrins et nos maladies. Il faut, M. F., que cette grande espérance du ciel nous soutienne et nous console; voilà ce qu'ont fait tous les saints. Nous lisons dans la vie de saint Symphorien, qu'étant conduit au martyre, sa mère, qui l'aimait véritablement pour le bon Dieu, monta sur un mur pour le voir passer, et élevant la voix autant qu'elle put : « Mon fils, mon fils, lui cria-t-elle, regarde le ciel; mon fils, courage! que l'espérance du ciel te

soutienne! mon fils, courage! Si le chemin du ciel est difficile, il est bien court. » Cet enfant, animé par le langage de sa mère, endura les tourments et la mort avec une (grande) intrépidité. Saint François de Sales avait une si grande confiance en Dieu, qu'il semblait être insensible aux persécutions qu'on lui faisait; il se disait à lui-même : « Puisque rien n'arrive que par la permission de Dieu, les persécutions ne sont donc que pour notre bien. » Nous lisons dans sa vie, qu'une fois il fut horriblement calomnié; malgré cela, il ne perdit rien de sa tranquillité ordinaire. Il écrivit à un de ses amis qu'on venait de l'avertir qu'on le déchirait *d'une belle façon;* mais qu'il espérait que le bon Dieu arrangerait tout cela pour sa gloire et pour le salut de son âme. Il se contenta de prier pour ceux (qui le calomniaient). Voilà, M. F., la confiance que nous devons avoir en Dieu. Lorsque nous sommes persécutés ou qu'on nous méprise, ce sont là les *montres* (1) que nous sommes véritablement chrétiens, c'est-à-dire, enfants d'un Dieu méprisé et persécuté.

En quatrième lieu, M. F., je vous disais que, si nous devons avoir une confiance aveugle envers Jésus-Christ, parce que nous sommes sûrs que jamais il ne manquera de venir à notre secours dans toutes nos peines, si nous allons à lui comme des enfants à leur père; je dis aussi que nous devons avoir une grande confiance envers sa sainte Mère qui est si bonne, qui désire tant nous aider dans tous nos besoins spirituels et temporels; mais, surtout, lorsque nous voulons revenir au bon Dieu. Si nous avons quelque péché qui nous donne de la honte pour nous accuser, allons nous jeter à ses

(1) Marques, preuves.

pieds, nous sommes sûrs qu'elle nous obtiendra la grâce de bien le confesser, et, en même (temps), elle ne manquera pas de demander notre pardon. Pour vous le prouver, en voici un exemple admirable. Il est rapporté dans l'histoire qu'un homme, pendant longtemps, avait mené une vie assez chrétienne, de manière à espérer le ciel. Mais le démon, qui ne travaille qu'à notre perte, le tenta, si souvent et si longtemps, qu'il le fit tomber dans un péché grave. Étant ensuite rentré en lui-même, il comprit toute l'énormité de son péché, et sa première pensée fut de recourir au remède salutaire de la pénitence. Mais il conçut tant de honte de son péché, qu'il ne put jamais se déterminer à le confesser. Bourrelé par les remords de sa conscience, qui ne lui laissaient pas un moment de repos, il prit la résolution insensée d'aller se noyer, espérant, par là, mettre fin à ses peines. Mais, quand il fut arrivé au bord de la rivière, il frémit à la vue du malheur éternel où il allait se précipiter, et s'en retourna en pleurant à chaudes larmes, et priant le Seigneur de lui pardonner sans qu'il fût obligé de se confesser. Il crut recouvrer la paix de l'âme en visitant plusieurs églises, en faisant des prières et des pénitences; mais, malgré toutes ses prières et ses pénitences, ses remords le poursuivaient toujours. Le bon Dieu ne voulait lui accorder son pardon que par la protection de sa sainte mère. Une nuit qu'il (était) plongé dans une grande tristesse, il se sentit fortement inspiré d'aller se confesser, et, pour cela, il se leva de grand matin et se rendit à l'église; mais quand il fut près de se confesser, il se sentit tourmenté plus que jamais par la honte de son péché, et n'eut jamais la force de faire ce que la grâce du bon Dieu lui avait inspiré. Quelque temps après, la même chose lui arriva; il se rendit à la même

église; mais il fut encore arrêté par la honte, et, dans ce moment de désespoir, il prit la résolution de mourir plutôt que de jamais déclarer son péché à un confesseur. Cependant, il lui vint en pensée de se recommander à la sainte Vierge. Avant de rentrer chez lui, il alla se prosterner au pied de l'autel de la Mère de Dieu; il lui représenta le grand besoin qu'il avait de son secours, et la conjura avec larmes de ne le pas abandonner. Quelle bonté de la part de la Mère de Dieu, quel empressement à le secourir! A peine se fut-il mis à genoux, que toutes ses peines disparurent, son cœur fut tout changé, il se leva plein de courage et de confiance, alla trouver son confesseur, lui déclara tous ses péchés en versant des torrents de larmes. A mesure qu'il déclarait ses péchés, il lui semblait ôter un poids énorme de dessus sa conscience. Il avoua ensuite que, quand il reçut l'absolution, il éprouva plus de contentement que si on lui eût fait présent de tout l'or de l'univers. Hélas! M. F., quel malheur pour cet homme s'il n'avait pas eu recours à la sainte Vierge! il brûlerait maintenant en enfer.

Oui, M. F., après le bon Dieu, dans toutes nos peines, soit de l'âme, soit du corps, il nous faut une grande confiance envers la sainte Vierge. En voici un autre exemple, qui va nous inspirer une tendre confiance envers la sainte Vierge, surtout quand nous voulons avoir une grande horreur du péché. Le bienheureux Liguori rapporte qu'une grande pécheresse appelée Hélène, étant entrée dans une église, le hasard, ou plutôt la Providence, qui dispose de tout pour le bien de ses élus, voulut qu'elle entendît un sermon sur la dévotion au saint Rosaire. Elle fut si frappée de tout ce que le prédicateur dit de l'excellence et des admirables effets de

cette sainte pratique, qu'elle prit envie d'avoir un chapelet. Elle *fut* l'acheter après le sermon; mais, pendant quelque temps, elle avait soin de bien le cacher, de peur qu'on ne le vît et qu'on ne la tournât en ridicule. Elle commença ensuite à le réciter, mais sans *guère* de dévotion ni de plaisir. Quelque temps après, la sainte Vierge lui fit trouver tant de dévotion et de plaisir, qu'elle ne pouvait plus se lasser de le dire; et, par cette pratique de piété, qui est si agréable à la sainte Vierge, elle en mérita un regard de compassion qui lui fit concevoir une telle horreur de sa vie passée, que sa conscience devint pour elle un enfer, ne lui donnant de repos ni jour ni nuit. Déchirée continuellement par ses remords cuisants, elle ne pouvait plus résister à la voix intérieure qui lui disait que le sacrement de Pénitence était le seul remède pour avoir la paix qu'elle desirait tant, qu'elle cherchait partout et qu'elle ne trouvait pas; que le sacrement de Pénitence était le seul remède pour les maux de son âme. Invitée par cette voix, conduite et pressée par la grâce, elle va se jeter aux pieds du ministre du Seigneur, et lui fait l'aveu de toutes les misères de son âme, c'est-à-dire, de tous ses péchés; ce qu'elle fit avec tant de contrition et avec une si grande abondance de larmes, que le confesseur était dans un étonnement admirable, ne sachant à quoi attribuer ce miracle de la grâce. La confession étant finie, Hélène alla se prosterner au pied d'un autel de la sainte Vierge, et là, pénétrée des sentiments de la plus vive reconnaissance : « Ah! très-sainte Vierge, il est vrai que j'ai été un monstre jusqu'ici; mais vous, dont le pouvoir est si grand auprès de Dieu, aidez-moi, s'il vous plaît, à me corriger; je veux employer le reste de mes jours à faire pénitence. » Dès ce moment, elle rentra chez elle, et

brisa pour jamais (les liens) des funestes compagnies qui l'avaient retenue dans ses désordres; elle donna tous ses biens aux pauvres, et se livra à toutes les rigueurs de la pénitence que son amour pour Dieu et le regret de ses péchés purent lui inspirer. Le bon Dieu, pour marquer sa *reconnaissance* de la grande confiance que (cette fille) avait eue envers sa très-sainte Mère... dans sa dernière maladie, ils lui apparurent tous les deux, (c'est-à-dire, le bon Dieu avec la sainte Vierge;) elle rendit entre leurs mains sa belle âme, qu'elle avait si bien purifiée par la pénitence et par les larmes, de sorte que, après le bon Dieu, c'est à la protection de la très-sainte Vierge que cette grande pénitente dut son salut.

Voici un autre exemple de confiance envers la sainte Vierge qui n'est pas moins admirable, et qui montre combien la dévotion à la sainte Vierge est favorable pour nous aider à sortir du péché. Il est rapporté dans l'histoire qu'un jeune homme, qui avait été bien instruit par ses parents, eut le malheur de contracter une habitude criminelle, qui devint pour lui la source d'une infinité de péchés. Comme il avait encore la crainte de Dieu et désirait renoncer à ses désordres, il faisait de temps en temps quelques efforts pour en sortir; mais le poids de ses mauvaises habitudes l'entraînait toujours. Il détestait son péché, et, malgré cela, il y retombait à chaque instant. Voyant qu'il ne pouvait pas se corriger, il s'abandonna au découragement et prit la résolution de ne plus se confesser. Son confesseur, qui ne le voyait plus venir au temps marqué, voulut faire un nouvel effort pour ramener cette pauvre âme au bon Dieu. Il va le trouver dans un moment où il était seul à travailler. Ce pauvre jeune homme, voyant venir le prêtre, se mit à pousser de profonds soupirs et des cris lamentables.

« Qu'avez-vous, mon ami, lui dit le prêtre? » — « Oh! mon père, lui dit-il, je suis damné, je vois bien que jamais je ne me corrigerai et j'ai résolu de tout abandonner. » — « Que dites-vous, mon cher ami, je sais, au contraire, que si vous voulez faire ce que je vais vous dire, vous vous corrigerez et vous obtiendrez votre pardon. Allez, dès ce moment, vous jeter aux pieds de la sainte Vierge pour lui demander votre conversion, et venez ensuite me trouver. » Le jeune homme va, dans ce moment, se jeter, c'est-à-dire, se prosterner au pied d'un autel de la sainte Vierge, et arrosant le pavé de ses larmes, il la supplie d'avoir pitié d'une âme qui a coûté tout le sang de Jésus-Christ, son divin Fils, et que le démon veut entraîner en enfer. Dans ce moment, il sentit naître en lui une si grande confiance, qu'il se leva et alla se confesser. Il se convertit sincèrement; toutes ses mauvaises (habitudes) furent entièrement détruites, et il servit le bon Dieu toute sa vie. Convenons tous ensemble que si nous restons dans le péché, c'est bien parce que nous ne voulons pas prendre les moyens que la religion nous présente, ni avoir recours avec confiance à cette bonne Mère, qui aurait aussi bien pitié de nous que de tous ceux qui l'ont priée avant nous.

En cinquième lieu, nous avons dit que la vertu d'espérance nous fait faire toutes nos actions dans la seule vue de plaire à Dieu, et non au monde. Nous devons, M. F., commencer à pratiquer cette belle vertu, en nous éveillant, en donnant notre cœur au bon Dieu avec amour, avec ferveur, pensant combien sera grande la récompense de notre journée si nous faisons bien tout ce que nous faisons dans la seule vue de plaire au bon Dieu. Dites-moi, M. F., si, dans tout ce que nous faisons, nous avions le bonheur de penser à la grande

récompense que le bon Dieu attache à chacune de nos actions, de quels sentiments de respect et d'amour pour le bon Dieu ne serions-nous pas pénétrés? Voyez combien nous aurions des intentions pures en faisant toutes nos aumônes. — Mais, me direz-vous, quand je fais quelque aumône, c'est bien pour le bon Dieu et non pour le monde. — Cependant, M. F., nous sommes bien contents quand on nous voit, quand on nous en loue, nous aimons même à le dire aux autres. Dans notre cœur nous aimons à y penser, nous nous applaudissons au dedans de nous-mêmes; mais si nous avions cette belle vertu dans l'âme, nous ne chercherions que Dieu seul, le monde n'y serait pour rien, ni nous-mêmes. Ne soyons pas étonnés, M. F., de ce que nous faisons si mal nos actions. C'est que nous ne pensons pas véritablement à la récompense qne le bon Dieu y attache si nous les faisons bien pour lui plaire. Lorsque nous rendons service à quelqu'un qui, bien loin d'être reconnaissant, nous paie d'ingratitude, si nous avions cette belle vertu d'espérance, nous en serions bien contents en pensant que notre récompense sera bien plus grande auprès du bon Dieu. Saint François de Sales nous dit que si deux personnes se présentaient à lui pour recevoir quelque bienfait et qu'il ne pût rendre service qu'à une, il choisirait celle qu'il penserait lui être la moins reconnaissante, parce que le mérite serait plus grand auprès du bon Dieu. Le saint roi David disait que quand il faisait quelque chose, il le faisait toujours en la présence de Dieu, comme s'il devait être jugé de *suite après* pour en recevoir la récompense; ce qui le portait à bien faire tout ce qu'il faisait pour plaire à Dieu seul. En effet, ceux qui n'ont pas cette vertu d'espérance font tout ce qu'ils font pour le monde, ou pour se faire aimer

et estimer, et, par là, en perdent toute la récompense.

Nous disons que nous devons avoir une grande confiance en Dieu dans nos maladies et nos chagrins : c'est précisément là où le bon Dieu nous attend (pour voir) si nous lui montrerons une grande confiance. Nous lisons dans la vie de saint Elzéard que les gens du monde faisaient publiquement une raillerie de sa dévotion, et les libertins en faisaient un jeu. Sainte Delphine lui dit un jour que le mépris de sa personne rejaillissait sur sa vertu. « Hélas! lui dit-il en pleurant, quand je pense à tout ce que Jésus-Christ a souffert pour moi, je suis si touché, que, quand on me crèverait les yeux, je n'aurais point de paroles pour me plaindre, en pensant à la grande récompense de ceux qui souffrent pour l'amour de Dieu : c'est là toute mon espérance et ce qui me soutient dans toutes mes peines. » Ce qui est très-facile à comprendre. Qu'est-ce qui peut consoler une personne malade dans ses maux, sinon la grandeur de la récompense que le bon Dieu lui promet dans l'autre vie?

Nous lisons dans l'histoire, qu'un prédicateur étant allé prêcher dans un hôpital, son sermon fut sur les souffrances. Il montra combien les souffrances nous acquièrent de grands mérites pour le ciel, et combien une personne qui souffre avec patience est agréable au bon Dieu. Dans ce même hôpital, il y avait un pauvre malade qui, depuis bien des années souffrait beaucoup; mais, malheureusement, toujours en se plaignant; il comprit par ce sermon combien il avait perdu de biens pour le ciel, et, après le sermon, il se mit à pleurer et à sangloter d'une manière extraordinaire. Un prêtre qui le vit, lui demanda pourquoi il se livrait à un tel chagrin, si quelqu'un lui avait fait quelque peine, (ajoutant) que,

en sa qualité d'administrateur, il pouvait lui faire rendre justice. Ce pauvre homme lui dit : « Oh ! non, monsieur, personne ne m'a fait tort, mais c'est moi-même qui me suis fait grandement tort. » — « Comment? » lui dit le prêtre. — « Ah ! monsieur, que de biens j'ai perdus depuis tant d'années que je souffre, où j'aurais tant mérité pour le ciel, si j'avais eu le bonheur de souffrir les maladies avec patience. Hélas ! que je suis malheureux ! moi qui me croyais si à plaindre; si j'avais bien compris mon état, j'étais le plus heureux du monde. »

Hélas, M. F., que de personnes vont tenir le même langage à l'heure de la mort, et que leurs peines, si elles avaient eu le bonheur de les souffrir bien pour le bon Dieu, auraient conduites au ciel; au lieu qu'elles n'ont servi qu'à les perdre par le mauvais usage qu'elles en ont fait. L'on demandait un jour à une pauvre femme qui, depuis bien longtemps, était dans un lit où elle souffrait des maux affreux, et qui, cependant, paraissait toujours contente, on lui demandait ce qui pouvait la soutenir dans un état si pitoyable, elle répondit : « Quand je pense que le bon Dieu est témoin de mes souffrances et qu'il m'en récompensera pour l'éternité, j'en ai tant de joie, je souffre avec tant de plaisir, que je ne changerais pas mon état avec tous les empires du monde ! » Convenez avec moi, M. F., que ceux qui ont le grand bonheur d'avoir cette belle vertu dans le cœur, ont bientôt changé leur douleur en douceur.

Hélas ! M. F., si nous voyons tant de personnes malheureuses dans le monde, maudire leur existence, et passer leur pauvre vie dans une espèce d'enfer, par les chagrins et le désespoir qui les poursuivent partout; hélas ! tous ces malheurs ne viennent que de ce qu'elles ne mettent pas leur confiance en Dieu et ne pensent pas

à la grande récompense qui les attend dans le ciel. Nous lisons dans la vie de sainte Félicité que, craignant que le plus jeune de ses enfants n'ait pas le courage de souffrir le martyre, elle lui cria : « Mon fils, regarde le ciel qui sera ta récompense; encore un moment, et tes souffrances seront finies. » Ces paroles, sorties de la bouche d'une mère, fortifièrent tellement ce pauvre enfant, qu'il livra, avec une joie incroyable, son pauvre petit corps à tous les tourments que les bourreaux voulurent lui faire souffrir. Saint François Xavier nous dit qu'étant chez les Barbares, il eut à souffrir, sans recevoir aucune consolation de personne, tout ce que ces idolâtres pouvaient inventer; mais qu'il avait tellement mis sa confiance en Dieu, qu'il avait reconnu que le bon Dieu l'avait toujours secouru d'une manière visible.

Jésus-Christ, pour nous montrer combien nous devons avoir confiance en lui, et ne jamais craindre de lui demander tout ce qui nous est nécessaire pour l'âme et pour le corps, nous dit dans l'Évangile, qu'un homme étant allé pendant la nuit, demander à un de ses amis trois pains pour donner à un homme qui était venu le voir; l'autre lui répondit qu'il était couché avec ses enfants, qu'il ne fallait pas le déranger. Mais le premier continua de le prier, en disant qu'il n'avait point de pain pour son ami. L'autre lui donna ce qu'il lui demandait, non parce que c'était son ami, mais pour se délivrer de son importunité. De là, conclut Jésus-Christ, « Demandez et l'on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira, et vous êtes sûrs que toutes les fois que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous obtiendrez. »

En sixième lieu, je dis qu'il faut que notre espérance soit universelle, c'est-à-dire, (qu'il faut) avoir recours au bon

Dieu dans tout ce qui peut nous arriver. Si nous sommes malades, M. F., ayons une grande confiance en lui, puisque c'est lui-même qui a guéri tant de malades pendant qu'il était sur la terre, et si notre santé peut contribuer à sa gloire et au salut de notre âme, nous sommes sûrs de l'obtenir; si, au contraire, la maladie nous est plus avantageuse, il nous donnera la force de la souffrir avec patience, pour nous en donner la récompense pendant l'éternité. Si nous nous trouvons dans quelque danger, imitons les trois enfants que le roi avait fait jeter dans la fournaise de Babylone; ils mirent tellement leur confiance en Dieu que le feu ne fit que brûler les cordes qui les liaient, de sorte qu'ils se promenaient tranquillement dans la fournaise comme dans un jardin de délices. Sommes-nous tentés, M. F.? mettons notre confiance (en Jésus-Christ), et nous sommes sûrs de ne pas succomber. Il nous a, ce tendre Sauveur, mérité la victoire dans nos tentations en se laissant tenter lui-même. Sommes-nous, M. F., plongés dans quelque mauvaise habitude, craignons-nous de ne pas pouvoir en sortir? ayons seulement confiance en Dieu; puisque c'est lui qui nous a mérité toutes sortes de grâces pour vaincre le démon. Voilà bien, M. F., de quoi nous consoler dans nos misères qui sont inséparables de la vie. Mais voici ce que nous dit saint Jean Chrysostôme : pour mériter ce bonheur il ne faut pas avoir de présomption, en nous exposant volontairement au danger de pécher. Le bon Dieu ne nous a promis sa grâce qu'autant que, de notre côté, nous ferons tout ce que nous pourrons pour éviter les dangers du péché. Il faut encore prendre garde de ne pas abuser de la patience du bon Dieu en restant dans le péché, sous prétexte que le bon Dieu nous pardonnera, quoique nous retardions de nous confesser. Prenons bien garde

M. F., tant que nous sommes dans le péché, nous sommes en grand danger de tomber en enfer, et tout le repentir que nous avons à la mort, quand nous sommes restés volontairement dans le péché, ne nous assure guère notre salut; parce que, pouvant en sortir, nous ne l'avons pas fait. Ah! malheureux que nous sommes; comment osons-nous rester dans le péché, puisque nous n'avons pas une minute de sûreté pour notre vie? Notre Seigneur nous dit qu'il viendra dans le moment que nous y penserons le moins.

Je dis que si nous ne devons pas trop espérer, il ne faut pas désespérer de la miséricorde de Dieu, puisqu'elle est infinie. Le désespoir est un plus grand péché que tous les péchés que nous avons commis; puisque nous sommes sûrs que jamais le bon Dieu ne nous refusera notre pardon, si nous revenons à lui avec sincérité. Ce n'est pas la grandeur de nos péchés qui doit nous faire craindre de ne pas pouvoir obtenir notre pardon; puisque tous nos péchés sont moins *envers* la miséricorde de Dieu, qu'un grain de sable *envers* une montagne. Si Caïn, après avoir tué son frère, avait voulu demander pardon au bon Dieu, il était sûr de son pardon. Si Judas s'était jeté aux pieds de Jésus-Christ, pour le prier de le pardonner, Jésus-Christ lui aurait remis son péché aussi (bien) qu'à saint Pierre.

Mais, en finissant, voulez-vous que je vous dise pourquoi l'on reste si longtemps dans le péché, et que l'on se tourmente tant pour le moment qu'il faut s'en accuser? C'est, M. F., que nous sommes des orgueilleux, et rien autre. Si nous avions l'humilité pour partage, nous ne resterions jamais dans le péché, ni nous ne craindrions nullement de les accuser. Demandons au bon Dieu, M. F., le mépris de nous-mêmes, nous crain-

drons le péché et nous le confesserons aussitôt que nous l'aurons commis. Je conclus en vous disant qu'il nous faut souvent demander au bon Dieu cette belle vertu d'espérance, qui nous fera faire toutes nos actions dans l'intention de plaire à Dieu seul. Prenons bien garde dans nos maladies, dans nos chagrins, de ne jamais nous désespérer. Pensons que toutes ces choses sont des biens que le bon Dieu nous envoie pour être la matière de notre récompense éternelle. Je vous la souhaite...

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur le deuxième Commandement de Dieu.

« Dieu en vain tu ne jureras ni autre chose pareillement. »

Il est bien étonnant, M. F., que le bon Dieu soit obligé de nous faire un commandement pour nous défendre de profaner son saint nom. Peut-on bien concevoir, M. F., que des chrétiens puissent se livrer au démon, pour être un instrument dont il se sert pour maudire un Dieu si bon et si bienfaisant? Peut-on bien concevoir qu'une langue, qui a été consacrée au bon Dieu par le saint Baptême, et, tant de fois, arrosée par son sang adorable, soit employée à maudire son Créateur? Le pourrait-il faire, (celui qui) croirait véritablement que le bon Dieu ne la lui a donnée que pour le bénir et chanter ses louanges? Vous conviendrez avec moi que c'est là un crime épouvantable, qui semble forcer le bon Dieu à nous accabler de toute sorte de malheurs, et à nous abandonner au démon à qui nous obéissons avec tant de zèle. Ce crime fait dresser les cheveux de la tête à toute personne qui n'a pas encore entièrement perdu la foi. Cependant, malgré la

grandeur de ce péché, son *horribilité*, et sa noirceur, y a-t-il un péché plus commun que le jurement, les blasphêmes, les imprécations et les malédictions? N'a-t-on pas la douleur de voir sortir même de la bouche des enfants, qui à peine savent leur *Notre Père*, ces sortes de jurements, capables d'attirer toutes sortes de malheurs sur une paroisse. Je vais donc, M. F., vous montrer ce que l'on entend par jurements, blasphêmes, reniements, imprécations et malédictions. Tâchez, (pendant ce temps-là,) de bien dormir; afin qu'au jour du jugement, vous ayez fait le mal sans savoir ce que vous faisiez, et que vous soyez damnés parce que votre ignorance sera toute de (votre) faute.

I. Pour vous faire comprendre la grandeur de ce péché, M. F., il faudrait pouvoir vous faire comprendre la grandeur de l'outrage qu'il fait au bon Dieu : ce qui ne sera jamais donné à un mortel. Non, M. F., il n'y a que l'enfer, il n'y a que la colère, la puissance et la fureur d'un Dieu, toutes réunies sur ses monstres infernaux, qui puissent faire sentir la grandeur de son atrocité; non, non, M. F., n'allons pas plus loin, il faut pour cela un enfer éternel. D'ailleurs, ce n'est pas mon dessein : je vais seulement vous faire connaître la différence qu'il y a entre les jurements, les blasphêmes, les reniements, les imprécations, les malédictions et les paroles grossières. Une bonne partie les confond, et prend une chose pour l'autre; ce qui est cause que, presque jamais, vous ne vous accusez de vos péchés comme il faut, ce qui vous expose à faire de mauvaises confessions, et, par conséquent, à vous damner. Le deuxième commandement, qui nous défend de faire des serments faux, inutiles et de ne pas se parjurer, s'exprime en ces

termes : « Vous ne prendrez point le nom du Seigneur, votre Dieu, en vain. » C'est, comme si le Seigneur nous disait : « Je vous ordonne et vous commande de révérer ce nom, parce qu'il est saint et adorable ; je vous défends de le profaner, en l'employant pour autoriser le mensonge, l'injustice, et même la vérité, sans une raison suffisante ; » et Jésus-Christ nous dit de ne le jurer en aucune manière.

Je dis 1° que les personnes peu instruites confondent souvent les blasphêmes avec les jurements. Un malheureux, dans un (moment) de colère, ou plutôt de fureur, dira : « Le bon Dieu n'est pas juste de me faire souffrir ou perdre cela. » Par ces mots, il a *renié* le bon Dieu ; il s'accusera en disant : « Mon père, je m'accuse d'avoir juré, » or, ce n'est pas un jurement, mais un (blasphême), qu'il a proféré. Une (personne) sera accusée faussement d'une faute qu'elle n'a pas faite ; elle dira (pour se justifier) : « Si j'ai fait cela, je ne veux jamais voir la face de Dieu ! » Ce n'est pas un jurement ; mais une horrible imprécation. Voilà deux péchés qui sont bien aussi mauvais que les jurements. Un autre, qui aura dit à son voisin qu'il est un voleur, un coquin, s'accusera « d'avoir juré *après* son voisin. » Ce n'est pas jurer, mais c'est lui dire des injures. Un autre dira des paroles sales et déshonnêtes, et s'accusera « d'avoir dit de *mauvaises raisons.* » Vous vous trompez, il faut dire que vous avez dit des obscénités. Voici, M. F., ce que c'est que jurer : c'est prendre le bon Dieu à témoin de ce que l'on dit ou promet ; et le parjure est un serment qui est faux : c'est-à-dire, c'est quand on jure pour un mensonge.

Le nom du bon Dieu est si saint, si grand et si adorable, que les anges et les saints, nous dit saint Jean,

disent sans cesse dans le ciel : « Saint, saint, saint, est le grand Dieu des armées; que son saint nom soit béni dans tous les siècles des siècles! » Lorsque la sainte Vierge alla visiter sa cousine Élisabeth, et que cette sainte lui dit : « Que vous êtes heureuse d'avoir été choisie pour être la mère de Dieu! » La sainte Vierge lui répondit : « Celui qui est tout-puissant, et dont le nom est saint, a fait en moi de grandes choses. » Nous devrons donc, M. F., avoir un grand respect pour le nom du bon Dieu, et nous ne le prononcerons qu'avec une grande vénération, et jamais en vain. Saint Thomas nous dit que de prononcer le nom du bon Dieu en vain, est un grand péché; qu'il n'en est pas de ce péché comme des autres : dans les autres péchés, la légèreté de la matière en diminue la noirceur et la malice, et, bien souvent, ce qui est péché mortel n'est plus que véniel : comme le larcin qui est un péché mortel; mais, si c'est de peu de chose, comme un ou trois sous, ce ne sera qu'un péché véniel. La colère et la gourmandise sont des péchés mortels; mais une petite colère, une petite gourmandise, ne sont plus que des péchés véniels. Mais pour le jurement, il n'en est plus de même : plus la matière (1) est légère, plus la profanation est grande. La raison en est que plus la matière est légère, plus le mépris est grand; comme si une personne priait le roi de lui servir de témoin pour une bagatelle, ce serait se moquer de lui et le mépriser. Le bon Dieu nous dit que celui (qui) jurera son nom sera puni rigoureusement. Nous lisons dans l'Écriture sainte que, du temps de Moïse, (il y avait) deux hommes, (dont) l'un jura le saint nom de Dieu; on le prit et on le mena à Moïse, qui demanda au bon Dieu ce qu'il en fallait faire. Le Seigneur lui dit de le

(1) Voir note J à la fin du volume.

conduire dans un champ, et (d'ordonner à) tous ceux qui avaient été témoins de ce blasphême de lui mettre la main sur la tête et de l'assommer, afin d'ôter le blasphémateur du milieu de son peuple.

Le Saint-Esprit nous dit encore, que celui qui est accoutumé de jurer, sa maison sera remplie d'iniquités, et que la malédiction ne sortira point de sa maison, jusqu'à ce qu'elle soit détruite. Notre Seigneur Jésus-Christ nous dit, dans l'Évangile, de ne point jurer ni par le ciel, ni par la terre, parce que ni l'un ni l'autre ne nous appartiennent. Quand vous voudrez assurer une chose, dites : « Cela est, ou n'est pas; oui ou non; je l'ai fait, ou je ne l'ai pas fait; et tout ce que vous direz de plus, ne vient que du démon. » D'ailleurs, une personne qui a l'habitude de jurer, c'est une personne emportée, attachée à ses propres sentiments; et toujours elle (jure), aussi bien pour le mensonge que pour (la vérité). Mais, me dira-t-on, si je ne jure pas, (on ne me croira) pas. — Vous vous trompez; jamais l'on ne croit une personne qui jure, parce que cela suppose une personne qui n'a point de religion, et une personne sans religion n'est pas digne d'être crue. Il y en a souvent, qui ne savent pas vendre la moindre chose sans jurer, comme si leur jurement *bonifiait* leur marchandise. Si l'on voit un marchand qui jure en vendant, de suite, l'on pense que cette personne n'a point de foi, qu'il faut prendre garde qu'elle ne nous trompe pas. Ses jurements font horreur et on ne la croit pas. Au contraire, une personne qui ne jurera pas, nous ajouterons foi à ce qu'elle nous dit.

Nous lisons dans l'histoire un exemple rapporté par le cardinal Bellarmin, qui va vous montrer que les jurements n'avancent rien. Il y avait, nous dit-il, deux marchands dans Cologne, (qui) semblaient ne pouvoir (rien) vendre

sans jurer. Leur pasteur les engagea fort à quitter cette mauvaise habitude, parce que, bien loin d'y perdre, ils y gagneraient beaucoup; ils suivirent son conseil. Cependant, pendant quelque temps, ils ne vendirent pas beaucoup. Ils allèrent trouver leur pasteur, en lui disant qu'ils ne (vendaient) pas autant qu'il leur avait fait espérer. Le pasteur leur dit : « Prenez patience, mes enfants, vous êtes sûrs que le bon Dieu vous bénira. » En effet, au bout de quelque temps, le concours fut si grand, qu'il semblait que l'on donnait la marchandise pour rien. Ils voyaient eux-mêmes que le bon Dieu les bénissait d'une manière particulière. Le même cardinal nous dit qu'il y avait une bonne mère de famille, qui avait une grande habitude de jurer; à force *qu'on lui* représenta combien ces jurements étaient indignes d'une mère, et qu'elle ne pouvait qu'attirer la malédiction sur sa maison; s'étant bien corrigée, elle avoua elle-même que depuis qu'elle avait perdu sa mauvaise habitude, elle voyait que tout réussissait chez elle, et que le bon Dieu la bénissait d'une manière particulière.

Voulez-vous, M. F., être heureux pendant votre vie, et que le bon Dieu bénisse vos maisons? prenez garde de ne jamais jurer, et vous verrez que tout ira bien chez vous. Le bon Dieu nous dit que dans la maison où le jurement régnera, la malédiction du Seigneur y tombera, et elle sera détruite. Et pourquoi, M. F., vous laissez-vous aller au jurement, puisque le bon Dieu le défend, sous peine de nous rendre malheureux en ce monde et reprouvés dans l'autre? Hélas! que nous connaissons peu ce que nous faisons! Nous le connaîtrons; mais trop tard.

En deuxième lieu, nous disons qu'il y a encore un

autre jurement bien plus mauvais : c'est lorsque on ajoute au jurement des serments d'exécration, ce qui fait trembler. Comme les malheureux qui disent : « Si ce que je dis n'est pas vrai, je veux bien ne jamais voir la face de Dieu. » Ah ! malheureux ! vous ne risquez que trop de ne jamais la voir !... D'autres disent : « Si ce n'est pas vrai, je veux perdre ma place dans le paradis ! que le bon Dieu me damne ! ou, que le démon m'emporte !... » Ah ! vieux endurci ! le démon, ne t'emportera que trop, sans que tu te donnes si longtemps d'avance, à lui. Combien d'autres qui ont toujours le démon à la bouche à la moindre chose qui ne va pas comme ils veulent. « Ah ! le diable d'enfant, la diable de bête ou d'ouvrage !... que tu crèves donc une fois, tant tu m'ennuies !... » Hélas ! une personne qui a si souvent le nom du démon dans la bouche, il est bien à craindre qu'elle l'ait dans le cœur ! Combien d'autres qui sont toujours *après* dire : « Oh ! ma foi, oui... oh ! ma foi, non...; ah ! mâtin d'enfant ! » ou bien encore : « Pardi !... mardi !... sur ma conscience !... sur la foi des chrétiens !... »

Il y a une autre sorte de jurements, de malédictions auxquelles l'on ne pense pas, ce sont les jurements que l'on fait dans son cœur : il y en a qui croient que parce qu'ils ne le disent pas de bouche, il n'y a point de mal : vous vous trompez grandement, mes amis. Il vous est arrivé que quelqu'un vous a fait quelque dégât dans vos terres, ou ailleurs; vous leur jurez *après* dans votre cœur, et vous les maudissez en disant : « Au moins si le démon les avaient emportés !... que le tonnerre les eût écrasés !... ou que ces raves ou ces *truffes* (1)

(1) *Truffes* : pommes de terre.

les eussent empoisonnés en les mangeant !... » Et vous conserverez ces pensées *combien* de temps dans votre cœur, et vous croyez que, parce que vous ne les dites pas de bouche, ce n'est rien : mon ami, c'est un gros péché, il faut bien vous en accuser, sans quoi vous serez perdu. Hélas! qu'il y a peu de personnes qui connaissent l'état de leur pauvre âme, telle qu'elle est aux yeux du bon Dieu!

En troisième lieu, nous disons qu'il y en a d'autres, encore plus coupables, qui jurent non-seulement pour des choses véritables ; mais encore pour des choses fausses. Si vous pouviez comprendre combien votre impiété méprise le bon Dieu, vous n'auriez jamais le courage de le faire. Vous vous comportez envers le bon Dieu, comme un vil esclave disant au roi : « Sire, il faut que vous me serviez de faux témoin ; » cela ne vous fait-il pas horreur, M. F.? Le bon Dieu nous dit dans l'Écriture sainte : « Soyez saints, parce que je suis saint. Ne mentez point, et ne trompez point votre prochain, et ne vous parjurez point en prenant le nom du Seigneur votre Dieu, à témoin pour un mensonge, et ne profanez point le nom du Seigneur. » Saint Jean Chrysostôme, nous dit : « Si c'est déjà un si grand crime que de jurer pour une chose véritable, quelle est la grandeur du crime de celui qui jure faussement, pour assurer un mensonge? » Le Saint-Esprit nous dit que celui qui dit des mensonges périra. Le prophète Zacharie nous assure que la malédiction viendra dans la maison de celui qui jurera pour assurer un mensonge, et qu'elle y restera jusqu'à ce que cette maison soit renversée et détruite. Saint Augustin nous dit que le parjure est un grand crime et une bête féroce, qui fait un ravage effroyable. Voici

ce qui augmente encore ce péché; c'est qu'il y en a qui ajoutent au jurement faux un serment d'exécration, en disant : « Si cela n'est pas vrai, je ne veux jamais voir la face de Dieu!... que Dieu me damne!... ou : que le démon m'emporte!... » Ah malheureux! si le bon Dieu vous prenait au mot; où en seriez-vous? Depuis déjà *combien* d'années vous brûleriez dans les enfers! Dites-moi, M. F., peut-on bien concevoir qu'un chrétien puisse se rendre coupable d'un tel crime et d'une telle *horribilité?* O mon Dieu! un ver de terre (pousse la) barbarie à un tel excès! Non, M. F., non, cela n'est pas (concevable) pour un chrétien.

Il faut encore examiner si vous aviez résolu de jurer ou bien de faire des serments faux, et combien de jours vous aviez eu cette pensée : c'est-à-dire, combien (de temps) vous avez été disposé à le faire. Une bonne partie des chrétiens n'y fait pas seulement attention, quoique ce soit un gros péché. — Mais, me direz-vous, j'y ai bien pensé, mais je ne l'ai pas fait. — Vous ne l'avez pas fait; mais votre cœur l'a fait, et, puisque vous êtes dans la disposition de le faire, vous êtes coupables aux yeux du bon Dieu. Hélas! pauvre religion, que l'on te connaît peu!

Nous voyons dans l'histoire un exemple frappant de la punition de ceux qui font de faux serments. Du temps de saint Narcisse, évêque de Jérusalem, trois jeune libertins, qui s'abandonnaient à l'impureté, calomniaient horriblement leur saint évêque, en l'accusant des crimes dont ils étaient coupables eux-mêmes, dans l'espérance qu'il n'oserait pas les reprendre. Ils allèrent devant les juges en disant que l'évêque avait commis tel péché; et ils assurèrent leurs jurements par des serments affreux. Le premier dit : « Si ce que je dis

n'est pas vrai, je veux être étouffé. » Le deuxième : « Si cela n'est pas, je veux être brûlé tout vif. » Le troisième : « Si cela n'est pas, je veux perdre les yeux. » Hélas ! la justice du bon Dieu ne tarda pas de les punir : le premier fut étouffé et mourut misérablement ; le deuxième, le feu se mit dans sa maison par une fusée d'un feu de joie que l'on faisait dans la ville ; il brûla tout vivant ; le troisième, quoique puni, fut plus heureux que les autres : il reconnut sa faute, en fit pénitence, et pleura tant qu'il en perdit la vue. En voici un autre exemple, qui n'est pas moins frappant. Nous lisons dans l'histoire que saint Édouard (étant) roi d'Angleterre, le comte Gondevin, qui était beau-père du roi, était si jaloux et si orgueilleux, qu'il ne voulait souffrir personne auprès du roi. Le roi lui dit un jour qu'il avait participé à la mort de son frère. « Si cela est, lui dit le comte, je veux que ce morceau m'étrangle. » Le roi prit ce morceau de pain, fit le signe de la croix dessus lui (sans) se douter (de rien). L'autre le mangea ; mais il lui resta au gosier, l'étrangla, et il mourut sur-le-champ. Vous conviendrez avec moi, M. F., d'après ces effroyables exemples, combien il faut que ce péché soit affreux aux yeux du bon Dieu pour (qu'il veuille) les punir d'une manière si terrible.

Il y a encore des pères et mères et des maîtres et maîtresses qui ont à tout moment à la bouche ces paroles : « Ah ! charogne d'enfant !... ah ! bête d'enfant !... ah ! imbécile d'enfant ! que tu crèves donc une fois, tant vous me tourmentez !... Je voudrais être aussi loin que je suis près !... Le bon Dieu ne vous punira donc pas une fois !... » et en prononçant le b... et le f..., ceci a rapport aux malédictions : je vous le dis tandis que j'y pense. Oui, M. F., il y a des pa-

rents qui ont si peu de religion, qu'ils ont toujours ces mots à la bouche. Hélas! combien de pauvres enfants sont infirmes et faibles d'esprit, revèches, vicieux à cause des malédictions que leurs père et mère leur ont données! Nous lisons (dans l'histoire), qu'il y avait une mère qui dit à son enfant : « Tu ne crèveras donc pas, tant tu me tourmentes? » Ce pauvre enfant tomba mort à ses pieds. Un autre qui dit à son fils : « Le démon ne t'emportera donc pas? » L'enfant disparut sans (qu'on pût) savoir où il passa. Mon Dieu! quel malheur! malheur pour l'enfant et la mère! Il y avait dans la province de Vallerie, un homme très-respectable par sa bonne conduite. Étant un jour revenu de voyage, il appelle son domestique d'une manière assez négligée, il lui dit : « Viens donc, diable de valet, viens donc me déchausser! » De suite sa chaussure commence à se défaire sans que personne ne la tirât. Tout épouvanté, il se mit à crier : « Retire-toi, Satan, ce n'est pas toi que j'appelle; mais c'est mon valet, » de sorte que le démon (s'enfuit) sur-le-champ, et sa chaussure resta à moitié retirée. Cet exemple nous prouve, M. F., combien le démon *roule* autour de nous pour nous tromper et nous perdre dès que l'occasion s'en présente. C'est pour cela que nous voyons que les premiers chrétiens avaient tant d'horreur du démon, qu'ils n'osaient pas même en prononcer le nom. Vous devez donc bien prendre garde de ne jamais le prononcer, ni le laisser prononcer à vos enfants et à vos domestiques : lorsque vous les entendrez, il faut les reprendre, jusqu'à ce que vous voyez qu'ils soient corrigés.

Non-seulement, M. F., il est *mal fait* de jurer, mais encore de faire jurer les autres. Saint Augustin nous

dit que celui qui est cause qu'une autre personne a juré faussement en justice est plus coupable que celui qui commet un homicide, « parce que, nous dit-il, qui tue un homme ne tue que le corps, au lieu que celui qui fait jurer faussement un autre en justice, tue son âme. » Pour vous donner une idée de la grandeur de ce péché, (je vais vous montrer) combien l'on est coupable lorsque l'on prévoit que les personnes que l'on appelle en justice jureront faussement. Nous lisons dans l'histoire, qu'il y avait un bourgeois dans la ville d'Hippone, qui était un homme de bien, mais un peu trop attaché à la terre. Il voulut contraindre un homme qui lui devait quelque chose d'aller en justice. Ce misérable, jura faussement : c'est-à-dire assura qu'il ne devait rien. La nuit suivante, celui qui avait fait conduire l'autre en justice pour être payé, fut présenté lui-même devant un tribunal, où il vit un juge qui lui parla d'une voix terrible et menaçante, en lui demandant pourquoi il avait fait parjurer cet homme; s'il ne fallait pas plutôt perdre sa dette que de damner cette âme; qu'il lui faisait grâce pour cette fois à cause de ses œuvres; mais il le condamna à être fouetté avec des verges. En effet, le lendemain, il vit son corps tout en sang. — Mais, me direz-vous, si je ne fais pas jurer, je perdrai ce qu'il me doit. — Mais vous aimez donc mieux perdre son âme et la vôtre que de perdre votre argent? D'ailleurs, M. F., soyez bien sûrs que si vous faites un sacrifice pour ne pas faire offenser le bon Dieu, vous verrez que le bon Dieu ne manquera pas de vous récompenser d'un autre côté. Cependant ceci n'arrive pas bien souvent; mais il faut bien prendre garde de ne jamais donner des cadeaux, ni solliciter ceux qui doivent déposer contre

vous en justice de ne pas dire la vérité : vous les damneriez et vous aussi. Si vous aviez fait cela, et que l'on eût condamné (quelqu'un) qui ne le méritât pas, parce que vous avez dit un mensonge, vous seriez obligés de réparer tout le mal que cela a fait et de dédommager la personne, soit dans son bien, soit dans sa réputation et autant que vous le pourrez, sans quoi vous serez damnés. Il faut encore voir si vous n'avez pas eu la pensée de jurer à faux, et combien de temps cette pensée vous est restée dans l'esprit. Il y en a qui croient que parce qu'ils ne l'ont pas dit, il n'y a point de mal. Mon ami, quoique vous ne l'ayez pas dit, votre péché est commis; puisque vous êtes dans la disposition de le faire. Voyez encore si vous n'avez pas donné des demi-conseils. Une personne vous dira : « Je crois que je vais être appelée en justice pour un tel; qu'en penses-tu? J'ai envie de ne pas dire ce que j'ai vu, pour ne pas le faire condamner : l'autre a bien plus de quoi payer; cependant je vais faire mal. » Vous lui direz : « Ah! le mal n'est pas bien grand... Tu vas trop lui porter perte... » Si d'après cela il jure à faux, vous êtes obligé, si celui à qui vous avez conseillé n'a pas de quoi dédommager l'autre, de le faire vous-même. Voulez-vous, M. F., savoir ce qu'il vous (faut) faire en justice et ailleurs? écoutez Jésus-Christ lui-même, qui nous dit : « Plutôt que de plaider, si l'on vous demande votre robe de dessus, donnez celle de dessous, parce que cela vous est beaucoup plus avantageux que de plaider. » Hélas! qu'un procès fait commettre de péchés! que d'âmes les procès damnent par ces serments faux, ces haines, ces tromperies et ces vengeances!

Mais, voici, M. F., les serments qui se font le plus souvent, ou plutôt, à *tout bout de champ*. Si nous

disons quelque chose à quelqu'un, s'il ne veut pas nous croire, nous jurons même avec serment. Les pères et mères, les maîtres et maîtresses doivent bien prendre garde à cela : souvent leurs enfants ou leurs domestiques ont fait quelque faute, ils les pressent de leur dire, *si c'est eux;* et les enfants ou les domestiques, crainte d'être battus ou grondés, jureront *combien* de fois que ce n'est pas vrai, qu'ils veulent bien ne pas bouger de la place si cela est. Il vaut bien mieux ne rien dire et en souffrir la perte, (que) de les faire damner. D'ailleurs, qu'avancez-vous? vous offensez tous le bon Dieu, et puis, c'est tout ce que vous avez. Quel regret, M. F., si au jour du jugement, vous voyez ces pauvres enfants damnés pour une bagatelle et une chose de rien.

Il y en a encore d'autres qui jurent ou promettent de faire ou de donner quelque chose à un autre, sans avoir l'intention de le faire. Il faut bien examiner avant de promettre une chose, si on pourra la faire. Avant de le promettre, il ne faut jamais dire : « Si je ne fais pas cela, je veux bien ne jamais voir le bon Dieu, ne pas bouger de la place. » Prenez garde, M. F., ce sont des péchés plus horribles que vous ne pourrez jamais le comprendre. Si, par exemple, vous avez, dans un accès de colère, (promis) de vous venger, il est bien certain qu'il ne faudrait pas le faire; mais, au contraire, bien en demander pardon au bon Dieu. Le Saint-Esprit nous dit que celui qui jurera sera puni...

II. Si vous me demandez ce que l'on entend par ce mot de blasphême... Ce péché, M. F., est si horrible, qu'il semble que des chrétiens ne devraient pas avoir la force de le proférer. Le blasphême est un (mot) qui veut dire maudire et détester une beauté infinie, ce qui

indique que ce péché, s'attaque directement au bon Dieu. Saint Augustin nous dit : « Nous blasphémons lorsque nous attribuons au bon Dieu quelque chose qu'il n'a pas ou qui ne lui convient pas, ou bien qui ôte ce qui convient, ou enfin, quand on s'attribue à soi-même ce qui convient à Dieu, et qui n'est dû qu'à lui seul. » Je dis donc que nous blasphémons : 1° lorsque nous disons que le bon Dieu n'est pas juste d'en faire de si riches et qui ont tout en abondance, tandis que tant d'autres sont si misérables qu'ils ont à peine du pain à manger; 2° qu'il n'est pas si bon que l'on dit; puisqu'il laisse tant de personnes dans le mépris et les infirmités, tandis que d'autres sont aimées et respectées de tout le monde; 3° ou bien en disant que le bon Dieu ne voit pas tout, qu'il ne fait pas attention à ce qui se passe sur la terre; 4° encore en disant : « Si le bon Dieu fait miséricorde à un tel, il n'est pas juste, il en a trop fait; » 5° ou bien, quand nous faisons quelque perte, et que nous nous emportons contre le bon Dieu en disant : « Ah! que je suis malheureux! le bon Dieu ne m'en peut pas faire davantage! je crois qu'il ne me sait pas au monde, ou s'il me sait, ce n'est que pour me faire souffrir! » C'est aussi un blasphême que de se moquer de la sainte Vierge et des saints, en disant : « En voilà un qui n'a pas grand pouvoir : j'ai fait tant de prières, je n'ai jamais rien obtenu. »

Saint Thomas nous dit encore que le blasphême est une parole injurieuse, outrageuse contre le bon Dieu ou contre les saints : ce qui se fait en quatre manières. Par affirmation, en disant : « Le bon Dieu est un cruel et un injuste de permettre que je souffre tant de maux, que l'on me calomnie de la sorte, que l'on me laisse perdre cet argent ou ce procès. Ah! que je suis malheu-

reux ! tout périt chez moi, je ne puis rien avoir ; tandis que tout réussit chez les autres. » 2° On blasphême en disant que le bon Dieu n'est pas tout-puissant, et que l'on peut faire quelque chose sans lui. Ce fut ce blasphême que Sennachérib, roi des Assyriens, proféra lorsqu'il assiégea la ville de Jérusalem, en disant que malgré le bon Dieu il prendrait la ville. Il se moquait de Dieu, en disant qu'il n'était pas assez puissant pour lui empêcher d'entrer et de mettre tout à feu et à sang. Mais le bon Dieu, pour punir ce misérable de son blasphême et lui montrer qu'il était tout-puissant, lui envoya un ange qui, dans une seule nuit, lui tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Le roi, le lendemain, voyant toute son armée égorgée, sans savoir par qui, tout épouvanté, s'enfuit à Ninive, où il fut tué lui-même par ses deux enfants. 3° L'on blasphême lorsqu'on attribue à une créature ce qui n'est dû qu'à Dieu, comme ces misérables qui diront à une créature infâme qui sera l'objet de leur passion : « Je vous aime de toute la tendresse de mon cœur... Je vous suis si attaché, que je vous adore ! » Crime qui fait horreur, et cependant bien commun, du moins dans l'action. 4° L'on blasphême, en disant : « Ah ! S... N... de D... » Cela fait horreur !

Ce péché est si grand et si affreux aux yeux de Dieu qu'il attire toutes sortes de malheurs sur la terre. Les Juifs avaient tant d'horreur des blasphêmes, que, quand ils entendaient quelqu'un qui blasphémait, ils déchiraient leurs habits. Ils n'osaient pas même prononcer ce mot, ils l'appelaient : Bénédiction. Le saint homme Job avait si peur que ses enfants eussent blasphémé, qu'il offrait des sacrifices au Seigneur dans le cas qu'ils eussent blasphémé... Saint Augustin dit que ceux qui blasphêment

(Jésus-Christ) étant dans le ciel, sont plus cruels (que ceux qui l'ont crucifié) étant sur la terre. Le mauvais larron blasphêmait Jésus-Christ étant sur la croix, en disant : « S'il est Tout-Puissant, qu'il se délivre et nous aussi. » Le prophète Nathan dit au roi David : « Parce que vous avez été cause que l'on a blasphêmé le nom du bon Dieu, votre enfant mourra, et le châtiment ne sortira point de votre maison de toute votre vie. » Le bon Dieu nous dit : « Celui qui blasphêmera le nom du Seigneur, je veux qu'il soit mis à mort. » Nous lisons dans l'Écriture sainte qu'on amena à Moïse un homme qui avait blasphêmé. Moïse consulta le Seigneur, qui lui dit qu'il fallait le mener dans un champ, et le faire mourir : c'est-à-dire, l'assommer à coups de pierres.

Nous pouvons dire que le blasphême est vraiment le langage de l'enfer. Saint Louis, roi de France, avait tellement en horreur ce crime, qu'il avait ordonné que tous les blasphêmateurs seraient marqués d'un fer rouge au front. Lui ayant amené un bourgeois de Paris qui avait blasphêmé, plusieurs voulurent solliciter sa grâce; mais le roi leur dit qu'il voudrait mourir lui-même pour détruire ce maudit péché, et ordonna qu'il fût puni. L'empereur Justin faisait arracher la langue à ceux qui avaient eu le malheur de commettre un si grand crime. Pendant le règne du roi Robert, le royaume de France était accablé de toutes sortes de malheurs, et le bon Dieu révéla à une sainte que tant que les blasphêmes dureraient, les châtiments dureraient. L'on porta une loi, qui condamnait tous ceux qui blasphêmaient à avoir la langue percée d'un fer rouge pour la première fois, et (ordonnait) que, la deuxième fois, on les ferait mourir.

Prenez bien garde, M. F., que si le blasphême règne dans vos maisons, tout ira en périssant. Saint Augustin

nous dit que le blasphême est un plus grand péché que le parjure ; parce que, nous dit-il, par le parjure, nous prenons le nom du bon Dieu à témoin d'une chose fausse, au lieu que par le blasphême, nous disons une chose fausse du bon Dieu. Quel crime ! qui de nous a pu jamais le comprendre? Saint Thomas, nous dit encore qu'il y a une autre sorte de blasphême contre le Saint-Esprit, qui se commet en trois façons : 1° en attribuant au démon les œuvres du bon Dieu, comme faisaient les Juifs, qui disaient que Jésus-Christ chassait les démons au nom du prince des démons ; comme faisaient les tyrans et les bourreaux, qui attribuaient à la magie et au démon les miracles que les saints faisaient. 2° L'on blasphême contre le Saint-Esprit, nous dit saint Augustin, « quand on meurt dans l'impénitence finale. » L'impénitence est un esprit de blasphême ; puisque la rémission de nos péchés se fait par la charité, qui est le Saint-Esprit. 3° Quand nous faisons des actions qui sont directement opposées à la bonté de Dieu, comme lorsque nous désespérons de notre salut, et que nous ne voulons pas prendre tous les moyens de l'obtenir ; comme lorsque nous sommes fâchés de ce que d'autres reçoivent (plus de grâces) que nous. Prenez bien garde de ne jamais vous laisser aller à ces sortes de péchés, parce qu'ils sont si affreux ! Nous traitons le bon Dieu d'injuste, en disant qu'il donne plus aux autres qu'à nous.

N'avez-vous pas blasphêmé, M. F., en disant qu'il n'y a de Providence que pour les riches et les méchants. N'avez-vous pas blasphêmé, quand il vous arrive quelque perte, en disant : « Mais qu'ai-je donc fait au bon Dieu de plus qu'un autre, pour que j'aie tant de malheurs? » — Ce que vous avez fait, mon ami ! levez les yeux et vous verrez que vous l'avez crucifié. N'avez-vous pas

encore blasphêmé en disant que vous êtes trop tenté, que vous ne (pouvez) pas faire autrement, que c'est votre sort... Eh! quoi, M. F., vous n'y pensez pas?... c'est que le bon Dieu vous aurait fait vicieux, colères, emportés, fornicateurs, adultères, blasphémateurs! Vous n'avez pas la foi du péché originel qui a dégradé l'homme de l'état de droiture et de justice, dans lequel nous avons d'abord été créés! C'est plus fort que vous... Mais, mon ami, la religion ne vient donc pas à votre aide pour vous faire connaître toute la corruption originelle? Et vous osez, misérable, blasphêmer encore contre celui qui vous l'a donnée comme le plus grand don qu'il pouvait vous faire!

N'avez-vous pas encore blasphêmé contre la sainte Vierge et les saints? ne vous êtes-vous pas moqué de leurs vertus, de leurs pénitences, et de leurs miracles? Hélas! dans ce malheureux siècle, combien ne trouvons-nous pas d'impies qui portent leur impiété jusqu'à mépriser les saints qui sont dans le ciel et les justes qui sont sur la terre; combien de personnes qui se raillent des austérités qu'ont faites les saints, et qui ne veulent ni servir le bon Dieu, ni souffrir que les autres le servent. Voyez encore, M. F., si vous n'avez pas fait répéter vos jurements et vos blasphêmes aux enfants. Ah! malheureux, quels sont les châtiments qui vous attendent dans l'autre vie!

Mais, me direz-vous, quelle différence y a-t-il entre le blasphême et le reniement de Dieu? Il y a, M. F., une grande différence entre les blasphêmes et les reniements de Dieu. En parlant de *reniement*, je ne veux pas parler de ceux qui renient le bon Dieu en quittant la véritable religion : nous appelons ces personnes-là des renégats, ou des apostats. Mais je veux parler de ceux qui, en

parlant, ont cette maudite habitude, par colère et par emportement, de renier le saint nom de Dieu : comme une personne qui perdra dans un marché qu'elle fera, ou au jeu, elle s'emporte contre Dieu, comme voulant faire croire qu'il en est la cause. Lorsque cela vous arrive, il faut que le bon Dieu essuie toutes les fureurs de votre colère, comme s'il était la cause de votre perte, ou de l'accident qui vous est arrivé. Ah! malheureux, celui qui vous a tiré du néant, qui vous conserve et qui vous comble continuellement de biens, vous osez encore le mépriser, profaner son saint nom et le renier; tandis que, s'il avait écouté sa justice, depuis longtemps vous seriez abîmés dans les enfers! Nous voyons ordinairement qu'une personne qui a le malheur de commettre ces gros crimes fait une fin malheureuse. Il est rapporté dans l'histoire, qu'il y avait un homme malade et réduit à la misère. Un missionnaire étant entré chez lui pour le (voir) et le confesser, le malade lui dit : « Ah! mon père, le bon Dieu me punit de mes colères, de mes emportements, de mes blasphêmes et de mes reniements de Dieu. Je suis malade depuis bien longtemps, je suis extrêmement pauvre, tout mon bien a fait une mauvaise fin; mes enfants me méprisent et m'abandonnent, ils ne valent rien, à cause des mauvais exemples que je leur ai donnés; il y a déjà bien longtemps que je souffre sur ce pauvre grabat; ma langue est toute pourrie, je ne peux rien avaler sans ressentir des douleurs incroyables. Hélas! mon père, je crains bien, qu'après avoir bien souffert en ce monde, il me faille encore souffrir dans l'autre vie. » Nous voyons même de nos jours, que ces jureurs et ces renieurs du saint nom de Dieu font presque toujours des fins malheureuses. Prenez bien garde, M. F., si vous avez cette mauvaise habitude, (il faut) vite vous

corriger, crainte que si vous ne faites pas pénitence en ce monde, vous n'alliez la faire dans les enfers. Ne perdez jamais de vue que votre langue ne doit être employée que pour prier le bon Dieu et chanter ses louanges. Si vous avez (la) mauvaise coutume (de jurer), il faut souvent prononcer le saint nom de Jésus avec bien du respect, pour purifier vos lèvres.

4° Si, maintenant, vous me demandez ce que l'on entend par malédiction et par imprécation : c'est, M. F., dans un moment de colère ou de désespoir, maudire une personne, une chose ou une bête ; c'est vouloir l'anéantir ou la rendre malheureuse. Le Saint-Esprit nous dit que celui qui a souvent la malédiction à la bouche doit bien craindre que le bon Dieu ne lui accorde ce qu'il souhaite. Il y en a qui ont toujours le démon à la bouche, qui lui donnent tout ce qui les fâche. Si une bête, en travaillant, ne va pas comme ils veulent, ils la maudissent, ou la donnent au démon. Il y en a qui, quand le temps est mauvais, disent : « Maudit temps ! maudite pluie ! ah ! maudit froid ! ah ! maudits enfants !... » N'oubliez jamais que le Saint-Esprit nous dit qu'une malédiction prononcée en vain et légèrement, tombera sur quelqu'un. Saint Thomas nous dit que si nous prononçons une malédiction contre quelqu'un, c'est un péché mortel, si l'on souhaite ce que l'on dit. Saint Augustin nous dit qu'une mère avait maudit ses enfants, qui étaient au nombre de sept ; ils furent tous possédés du démon. L'on voit que plusieurs enfants, pour avoir été maudits de leurs parents, avaient été infirmes, et misérables toute leur vie. Nous lisons qu'il y avait une fois une mère que sa fille avait fait mettre en colère, elle lui dit : « Je voudrais que le bras te séchât ! » En effet,

à cette enfant, le bras lui sécha presque tout de suite (1).

Les gens mariés doivent bien prendre garde de ne jamais se maudire. Il y en a qui, s'ils sont malheureux dans leur ménage, maudissent la femme, les enfants, les parents et ceux qui se sont mêlés du mariage. Hélas! mon ami, tout votre malheur vient de ce que vous y êtes entré avec une conscience toute couverte de péchés. Pensez à cela devant le bon Dieu, et vous verrez que c'est la vérité. Les ouvriers ne doivent jamais maudire leur travail, ni ceux qui les font travailler; d'ailleurs, vos malédictions ne font pas mieux aller vos affaires : au contraire, si vous preniez patience, (si vous saviez) bien offrir toutes vos peines au bon Dieu, vous (gagneriez beaucoup) pour le ciel. N'avez-vous pas encore maudit les instruments dont vous vous servez pour travailler, en disant : « Maudite bêche, maudite serpe, maudite charrue! » et le reste. Voilà M. F., ce qui attire toute sorte de malédictions sur vos bêtes, vos travaux et vos terres, qui souvent sont ravagées par les grêles, ou les pluies et les gelées. Ne vous êtes-vous pas maudit vous-même : « Ah! si, au moins, je n'avais jamais vu le jour!... si j'étais mort en venant (au monde)!... Ah! si j'étais encore dans le néant!... » Hélas! que de péchés, dont une bonne partie ne s'accusent nullement, et n'y pensent pas même! Je vous dirai encore que vous ne devez jamais maudire ni vos enfants, ni vos bêtes, ni votre travail, ni le temps, parce qu'en tout cela, vous maudissez de ce que le bon Dieu fait sa sainte volonté. Les enfants doivent bien prendre garde de ne jamais donner occasion à leurs parents de les maudire, ce qui est le

(1) Il y a encore ces jurements déguisés en disant : S....di, c'est comme si vous disiez : S... Dieu. (*Note du Vénérable.*)

plus grand de tous les malheurs; souvent un enfant maudit de ses parents est maudit du bon Dieu. Lorsque quelqu'un vous aura fait quelque chose qui vous fâchera, eh bien! au lieu de le donner au démon, ne feriez-vous pas mieux de lui dire : « Que le bon Dieu vous bénisse! » Alors vous seriez véritablement les bons serviteurs du bon Dieu, qui rendent le bien pour le mal.

Il y aurait encore (à vous parler), sur ce commandement, des vœux que l'on fait. Il faut bien prendre garde de ne jamais faire des vœux sans consulter. Il y a des personnes qui, quand elles sont malades, se vouent à tous les saints, et ensuite, ne se mettent pas en peine d'accomplir leurs vœux. Il faut encore voir si vous les avez bien faits comme il faut, c'est-à-dire, étant en état de grâce, si vous les avez..... les dimanches, les fêtes d'obligation. Hélas! que de péchés se commettent dans ces vœux! ce qui loin de plaire au bon Dieu ne peut que l'offenser!

Si vous me demandiez pourquoi *est-ce* qu'il y en a tant maintenant qui jurent, qui font des serments faux, qui prononcent des malédictions et des imprécations affreuses et des reniements de Dieu; je vous dirais que ceux qui se livrent à ces sortes d'horreur sont ceux qui n'ont ni foi, ni religion, ni conscience, ni vertu, ce sont des gens en partie abandonnés du bon Dieu. Que nous serions plus heureux si nous avions le bonheur de n'employer notre langue, qui a été consacrée au bon Dieu par le saint Baptême, qu'à prier un Dieu si bon, si bienfaisant, et à chanter ses louanges! Puisque c'est pour cela que le bon Dieu nous a donné une langue, tâchons, M. F., de la lui consacrer; afin qu'après cette vie, nous ayons le bonheur d'aller le bénir pendant toute l'éternité dans le ciel. C'est ce que je vous souhaite.

SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la Communion.

Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita.
Le pain que je vous donnerai, c'est ma propre chair pour la vie du monde. (*S. Jean*, VI, 52.)

Qui de nous, M. F., aurait jamais pu comprendre que Jésus-Christ eût porté son amour envers ses créatures jusqu'à leur donner son Corps adorable et son Sang précieux pour servir de nourriture à nos âmes, si ce n'était lui-même qui nous le dise? Eh quoi! M. F., une âme se nourrir de son Sauveur!... et cela autant de fois qu'elle le désire!... O abîme de bonté et d'amour d'un Dieu pour ses créatures!... Saint Paul nous dit, M. F., que le Sauveur, en se revêtant de notre chair, a caché sa divinité et a porté l'humiliation jusqu'à l'anéantissement. Mais, en instituant le sacrement adorable de l'Eucharistie, il a voilé jusqu'à son humanité, il n'a laissé paraître que les entrailles de sa miséricorde. Oh! M. F., (voyez) de quoi est capable l'amour d'un Dieu pour ses créatures!... Non, M. F., de tous les sacrements, il n'y en a point qui puisse être comparé à celui de l'Eucharistie. Dans celui du Baptême nous recevons, il est vrai, la qualité

d'enfants de Dieu et, par conséquent, nous avons part à son royaume éternel; dans celui de la Pénitence, les plaies de notre âme sont guéries et l'amitié de notre Dieu nous est rendue; mais dans le sacrement adorable de l'Eucharistie, non-seulement nous recevons l'application de son Sang précieux; mais encore, l'auteur de toute grâce. Saint Jean nous dit que Jésus-Christ ayant aimé les hommes jusqu'à la fin, trouva le moyen de monter au ciel sans quitter la terre : il prit du pain entre ses mains saintes et vénérables, le bénit et le changea en son Corps; il prit du vin et le changea en son Sang précieux, et donna à tous les prêtres, dans la personne de ses apôtres, le pouvoir de faire le même miracle, toutes les fois qu'ils prononceraient les mêmes paroles; afin que par ce miracle d'amour, il pût rester avec nous, nous servir de nourriture, nous consoler et nous tenir compagnie. « Celui, nous dit-il, qui mange ma chair et qui boit mon sang vivra éternellement; mais celui qui ne mange pas ma chair et qui ne boit pas mon sang n'aura pas la vie en lui. » Oh! M. F., quel bonheur pour un chrétien d'aspirer à un si grand honneur que de se nourrir du pain des anges!... Mais, hélas! qu'il y en a peu qui le comprennent!... Ah! M. F., si nous comprenions la grandeur du bonheur que nous avons de recevoir Jésus-Christ, ne travaillerions-nous pas continuellement à le mériter? Pour vous faire concevoir une idée de la grandeur de ce bonheur, je vais vous montrer 1° combien est grand le bonheur de celui qui reçoit Jésus-Christ dans la sainte communion, et 2°, les fruits que nous en devons tirer.

I. Vous savez tous, M. F., que la première disposition pour recevoir dignement ce grand sacrement, c'est

d'avoir bien examiné sa conscience, après avoir imploré les lumières du Saint-Esprit; et d'avoir bien avoué ses péchés, avec toutes les circonstances qui peuvent les (rendre) plus graves ou en changer l'espèce, les faisant connaître tels que Dieu nous les fera connaître quand il nous jugera. C'est d'avoir une grande douleur de les avoir commis, et même d'être prêts à sacrifier tout ce que nous avons de plus cher plutôt que de les *recommettre*. C'est enfin d'avoir un grand désir de nous unir à Jésus-Christ. Voyez l'empressement des mages à chercher Jésus-Christ dans sa crèche; voyez la sainte Vierge; voyez sainte Magdeleine (comme) elle s'empresse à chercher le Sauveur ressuscité.

Je ne veux pas, M. F., entreprendre de vous montrer toute la grandeur de ce sacrement, ceci n'est pas donné à un homme; il faudrait être Dieu lui-même pour vous raconter les grandeurs de ces merveilles; car ce qui nous jettera dans l'étonnement pendant toute l'éternité, c'est que nous, étant si misérables, ayons reçu un Dieu si grand. Cependant, M. F., pour vous en donner une idée, je vais vous montrer que Jésus-Christ n'a jamais passé dans un lieu, pendant sa vie mortelle, sans y répandre ses bénédictions les plus abondantes, et, par conséquent, combien doivent-être grands et précieux les biens que reçoivent ceux qui sont si heureux que de le recevoir dans la sainte communion; ou que, si nous disions mieux, tout notre bonheur en ce monde consiste à recevoir Jésus-Christ dans la sainte communion; ce qui est très-facile à comprendre : car la sainte communion est profitable, non-seulement à notre âme en la nourrissant, mais encore à notre corps, comme nous allons le voir.

Nous lisons dans l'Évangile que Jésus-Christ, entrant

dans la maison de sainte Élisabeth, quoiqu'il fût renfermé dans le sein de sa mère, la mère et l'enfant furent remplis du Saint-Esprit, et saint Jean fut même purifié du péché originel, et la mère s'écria : « Ah ! d'où me vient un bonheur si grand que la mère de mon Dieu daigne venir à moi? » Je vous laisse à penser, M. F., combien est plus grand encore le bonheur de celui qui reçoit Jésus-Christ dans la sainte communion, non dans sa maison, comme Élisabeth, mais dans le fond de son cœur; maître de le garder, non, six mois, comme Élisabeth, mais toute notre vie. Lorsque le saint vieillard Siméon qui, depuis tant d'années, soupirait après le bonheur de (voir) Jésus-Christ, le reçut seulement entre ses mains; il en fut si transporté de joie et si ravi que, ne se possédant plus, il s'écria dans ses transports d'amour : « O Seigneur, que puis-je désirer maintenant sur la terre, puisque mes yeux ont vu le Sauveur du monde?... Je puis maintenant mourir en paix ! » Mais encore une fois, M. F., quelle différence entre le recevoir entre ses bras, le contempler quelques instants, et le recevoir dans son cœur?... O mon Dieu ! que nous connaissons peu notre bonheur !... Lorsque Zachée, entendant parler de Jésus-Christ, désira grandement le voir, en étant empêché par la foule du *monde* qui accourait de toute part, il monta sur un arbre. Mais le Seigneur, le voyant, lui dit : « Zachée, descendez, parce que je veux aller, aujourd'hui, loger chez vous. » Il se hâte de descendre et court préparer tout ce qu'il peut pour recevoir le Sauveur. En entrant dans sa maison, celui-ci dit : « C'est aujourd'hui que cette maison a reçu le salut. » Zachée, voyant la grande charité de Jésus-Christ d'être venu loger chez lui, dit : « Seigneur, je donnerai la moitié de mon bien aux

pauvres, et je rendrai au double à tous ceux à qui j'ai fait quelques torts. » De sorte que, M. F., la seule visite de Jésus-Christ, d'un grand pécheur en fit un grand saint, puisqu'il eut le bonheur de persévérer jusqu'à la mort. Nous lisons dans l'Évangile que, lorsque Jésus-Christ entra dans la maison de saint Pierre, celui-ci le pria de guérir sa belle-mère, qui était travaillée d'une violente fièvre. Jésus-Christ commanda à la fièvre de la quitter, à l'instant même elle fut guérie, au point qu'elle les servit à table. Voyez encore cette femme, qui était atteinte d'une perte de sang, elle se disait à elle-même : « Si je puis, si j'avais seulement le bonheur de toucher le bas de sa robe, je serais guérie ; » et, en effet, lorsque le Sauveur passa, elle se jeta à ses pieds et fut parfaitement guérie. Qui fut encore la cause que le Sauveur alla ressusciter Lazare, mort depuis quatre jours?... N'est-ce pas parce que celui-ci l'avait souvent reçu chez lui, qu'il lui montra un si grand attachement, qu'il en versa des larmes. Les uns lui demandaient la vie, les autres, la guérison de tout leur corps ; et personne ne se retirait sans avoir obtenu ce qu'il désirait. Je vous laisse à penser s'il veut bien accorder tout ce qu'on lui demande. Quels torrents de grâces ne doit-il pas accorder, lorsque c'est lui-même qui vient dans nos cœurs, pour y fixer sa demeure pour le reste de nos jours? Oh ! M. F., quel bonheur pour celui qui reçoit Jésus-Christ dans la sainte communion, étant bien disposé !..... Ah ! qui pourra jamais comprendre le bonheur du chrétien qui reçoit Jésus-Christ dans son cœur, qui, par là, devient un petit ciel ; lui seul est aussi riche que tout le ciel ensemble.

Mais, me direz-vous, pourquoi donc la plupart des

chrétiens sont-ils si insensibles à ce bonheur, que plusieurs même le méprisent, et raillent ceux qui sont si heureux de le recevoir? Hélas! mon Dieu, quel malheur est comparable à celui-là! C'est que ces pauvres malheureux n'ont jamais connu ni goûté la grandeur de ce bonheur. En effet, M. F., un homme mortel, une créature, se nourrir, se rassasier de son Dieu, en faire son pain quotidien!... ô miracle des miracles! ô amour des amours!... ô bonheur des bonheurs, qui n'est pas même connu des anges!... O mon Dieu! quelle joie pour un chrétien qui a la foi, qui, en se levant de la Table sainte, s'en va avec tout le ciel dans son cœur!... Ah! heureuse maison où ces chrétiens habitent!... quel respect ne doit-on pas avoir pour eux, pendant toute la journée. Avoir, dans sa maison, un second tabernacle où le bon Dieu a résidé véritablement en corps et en âme!...

Mais, peut-être me direz-vous encore, si ce bonheur est si grand, pourquoi donc l'Église nous fait-elle un commandement de communier tous les ans une fois? — Ce commandement, M. F., n'est pas pour les bons chrétiens, il n'est que pour les chrétiens lâches et indifférents, pour le salut de leur pauvre âme. *Du* commencement de l'Église, la plus grande punition que l'on pouvait imposer aux chrétiens était de les priver de ce bonheur; toutes les fois qu'ils avaient le bonheur d'assister à la sainte messe, ils avaient le bonheur de communier. Mon Dieu! comment se peut-il faire, que des chrétiens restent trois, quatre ou cinq et six mois, sans donner cette nourriture céleste à leur pauvre âme? Ils la laissent mourir de misère!... Mon Dieu! quel malheur et quel aveuglement!... ayant tant de remèdes pour la guérir et une nourriture si capable de lui con-

server la santé!... Hélas! M. F., disons-le en gémissant, l'on *n'épargne* rien pour un corps qui tôt ou tard sera détruit et mangé des vers; et une âme créée à l'image de Dieu, une âme qui est immortelle, est méprisée et traitée avec la dernière cruauté!... L'Église, voyant déjà combien les chrétiens perdaient de vue le salut de leurs pauvres âmes, espérant que la crainte du péché leur ferait ouvrir les yeux, leur fit un commandement qui les obligerait de communier trois fois chaque année, à Noël, à Pâques et à Pentecôte. Mais, par la suite, voyant que les chrétiens devenaient toujours plus insensibles à leur malheur, (l'Église) a fini par ne plus les obliger de s'approcher de leur Dieu qu'une fois tous les ans. O mon Dieu! quel malheur et quel aveuglement qu'un chrétien soit forcé par des lois à chercher son bonheur! De sorte que, M. F., quand vous n'auriez point d'autres péchés sur votre conscience que celui de ne pas faire vos pâques, vous seriez damnés. Mais, dites-moi, M. F., quel profit pouvez-vous trouver en laissant votre âme dans un état si malheureux?... Vous êtes tranquilles et contents, dites-vous, si toutefois il faut vous croire; mais, dites-moi où vous pouvez trouver votre tranquillité et votre contentement? Est-ce que parce que votre âme n'attend que le moment où la mort la frappera pour être traînée en enfer? Est-ce parce que le démon est maître de nous? Mon Dieu! quel aveuglement et quel malheur pour celui qui a perdu la foi!

Pourquoi encore, M. F., l'Église a-t-elle établi l'usage du pain bénit, que l'on distribue pendant la sainte messe, et qui, par la bénédiction que l'Église lui donne, est distingué des choses ordinaires? Si vous ne le savez pas, M. F., je vais (vous le dire). C'est pour consoler

les pécheurs, et en même temps pour les couvrir de confusion. Je dis, c'est pour consoler les pécheurs, parce que, au moins, en prenant ce pain qui est bénit, il leur fait avoir quelque part au bonheur de ceux qui reçoivent Jésus-Christ, en s'unissant à eux par un grand désir de le recevoir et une foi bien vive. Mais aussi, c'est pour les couvrir de confusion : en effet, quelle confusion, (si leur foi n'était pas encore éteinte), de voir aller un père ou une mère, un frère ou une sœur, un voisin ou une voisine, à la table sainte, se nourrir du corps adorable de Jésus-Christ, et de s'en voir priver soi-même! O mon Dieu! quel malheur, et d'autant plus grand qu'on ne le comprend pas!... Oui, M. F., tous les saints Pères nous disent qu'en recevant Jésus-Christ dans la sainte communion, nous recevons toutes sortes de bénédictions pour le temps et pour l'éternité; en effet, si je demandais à un enfant : « Doit-on désirer de communier? — Oui, me répondrait-il. — Et pourquoi? — A cause des excellents effets que la sainte communion produit en nous. — Mais quels sont ces effets? — Il me dirait : la sainte communion nous unit intimement à Jésus-Christ, elle affaiblit notre penchant au mal, elle augmente en nous la vie de la grâce, elle est pour nous le principe et le gage de la vie éternelle. » Je dis 1° que la sainte communion nous unit intimement à Jésus-Christ; union si intime, M F., que Jésus-Christ nous dit lui-même : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi (en lui); ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang un véritable breuvage; de sorte que, M. F., par la sainte communion, le sang adorable de Jésus-Christ coule véritablement dans nos veines, sa chair est vraiment mêlée avec la nôtre; ce qui fait dire à saint Paul : « Ce

n'est pas moi qui agis, qui pense; mais c'est Jésus-Christ qui agit et qui pense en moi. Ce n'est pas moi, nous dit-il, qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Saint Léon nous dit que, quand nous avons le grand bonheur de communier, nous renfermons véritablement le corps adorable et le sang précieux de Jésus-Christ et sa divinité dans nous-mêmes. Dites-moi, comprenez-vous bien toute la grandeur de ce bonheur? Ah! non, non, M. F., ce ne sera que dans le ciel que nous le comprendrons. O mon Dieu! une créature enrichie d'un tel don!...

2° Je dis qu'en recevant Jésus-Christ dans la sainte communion, nous y recevons une augmentation de grâces, ce qui est facile à comprendre; puisqu'en recevant Jésus-Christ, nous recevons la source de toutes sortes de bénédictions spirituelles, qui prennent naissance dans nos âmes. En effet, M. F., celui qui reçoit Jésus-Christ sent, en lui, la foi se ranimer, nous sommes plus pénétrés des vérités de notre sainte religion; nous sentons mieux la grandeur du péché et ses dangers; la pensée du jugement nous effraie davantage, la perte de Dieu nous devient plus sensible. En recevant Jésus-Christ, notre esprit se fortifie; nous sommes fermes dans les combats, nos intentions sont plus pures dans tout ce que nous faisons et notre amour s'enflamme de plus en plus. La pensée que nous possédons Jésus-Christ dans nos cœurs, le plaisir que nous éprouvons dans ce moment heureux semble nous unir et nous lier tellement à Dieu, que notre cœur ne peut penser et ne peut désirer que Dieu seul. La pensée de la possession parfaite de Dieu nous remplit tellement que notre vie nous paraît longue; nous portons envie, non à ceux qui vivent longtemps, mais à ceux qui *partent* de bonne

heure pour aller se réunir à Dieu pour jamais. Tout ce qui nous annonce la destruction de notre corps nous réjouit. Voilà, M. F., le premier effet que la sainte communion produit en nous, quand nous sommes si heureux que de recevoir Jésus-Christ dignement.

3° Nous disons que la sainte communion affaiblit notre penchant au mal, ce qui est très-facile à comprendre. Le sang précieux de Jésus-Christ, qui coule dans nos veines, et son corps adorable qui se mêle avec le nôtre, ne peut pas moins faire que de détruire ou, du moins, d'affaiblir grandement le penchant au mal que le péché d'Adam y avait fait naître. Cela est si vrai, M. F., que quand l'on vient de recevoir Jésus-Christ, on sent un nouveau goût pour les choses du ciel et un nouveau mépris pour les choses créées. Dites-moi, M. F., comment voulez-vous que l'orgueil puisse trouver entrée dans un cœur qui vient de recevoir un Dieu, qui, en descendant dans son âme, s'est humilié jusqu'à l'anéantissement? Pourrait-il consentir à croire que, de soi-même, il est quelque chose? Au contraire, pourra-t-il trouver assez de quoi s'humilier et se mépriser. Un cœur qui vient de recevoir un Dieu qui est si pur, qui est la sainteté même, ne sent-il pas naître en lui l'horreur la plus *exécrable* pour tout péché d'impureté? Ne serait-il pas plutôt prêt à se laisser couper en morceaux, que de consentir, je ne dis pas à une mauvaise (action), mais même à une mauvaise pensée? Un cœur qui vient de recevoir, dans la sainte communion, Celui à qui tout appartient, et qui a passé sa vie dans la plus grande pauvreté; qui n'avait pas même où reposer sa tête sainte et sacrée, sinon sur une poignée de paille; qui est mort tout nu sur une croix; dites-moi, (ce cœur) pourrait-il bien s'attacher aux biens du monde en voyant la manière dont

Jésus-Christ s'est conduit? Une langue qui, depuis un instant, a été si heureuse que de porter son Créateur et son Sauveur, pourrait-elle bien oser s'employer à des paroles sales, à des baisers impurs? Non, sans doute, elle n'oserait jamais le faire. Des yeux qui, depuis peu, désiraient si vivement de contempler leur Créateur qui est plus pur que les rayons du soleil, pourraient-ils bien, M. F., après un tel bonheur, se fixer sur des objets impurs : cela semble n'être pas possible. Un cœur, qui vient de servir de trône à Jésus-Christ, pourrait-il bien le chasser, pour y placer le péché ou plutôt, le démon lui-même? Voyez même : un cœur, qui serait une fois saisi des chastes embrassements de son sauveur, ne pourrait point trouver d'autre bonheur qu'en lui. Un chrétien qui vient de recevoir Jésus-Christ mort pour ses ennemis, pourrait-il *en vouloir* à ceux qui lui ont fait quelque peine? Non, sans doute; son plaisir sera de leur faire du bien autant qu'il pourra. Aussi saint Bernard disait à ses religieux : « Mes enfants, si vous vous sentez moins portés au mal, et plus au bien, remerciez-en Jésus-Christ, qui vous accorde cette grâce dans la sainte communion. »

4° Nous disons que la sainte communion est pour nous le gage de la vie éternelle, de sorte que la sainte communion nous assure le ciel; ce sont des arrhes que le ciel nous envoie pour nous dire qu'il sera un jour notre demeure; et, bien plus, Jésus-Christ ressuscitera nos (corps d'autant plus) glorieux, à proportion que nous l'aurons souvent et dignement reçu. Oh! M. F., si nous pouvions bien comprendre combien Jésus-Christ aime à venir dans notre cœur!... Une fois qu'il y est, il ne voudrait plus en sortir, il ne peut plus se séparer de nous, pendant notre vie ni après notre mort!... Nous lisons

dans la vie de sainte Thérèse, qu'étant apparue après sa mort à une religieuse, en compagnie de Notre Seigneur; cette religieuse, étonnée de voir Jésus-Christ apparaître avec (elle), demanda à Jésus-Christ pourquoi il lui apparaissait ainsi. Le Sauveur lui-même, répondit que Thérèse, pendant sa vie, lui avait été si unie par la sainte communion, qu'il ne pouvait s'en séparer. Non, M. F., nous n'avons point d'actions qui embellissent plus nos corps pour le ciel que la sainte communion.

Oh! M. F., quelle gloire vont avoir ceux qui auront communié souvent et dignement pendant leur vie!... Le corps adorable de Jésus-Christ et son sang précieux, qui seront répandus partout dans notre corps seront semblables à un beau diamant dans une gaze, qui, quoique caché, n'en ressort que mieux. Si vous en doutez, écoutez saint ..... qui nous dit que celui qui reçoit Jésus-Christ dans la sainte communion est tellement uni à lui, qu'ils sont semblables à deux morceaux de cire que l'on fait fondre et qui finissent par ne faire qu'un, et qui sont tellement mêlés et confondus ensemble qu'on ne peut plus les *démêler*. Oh! M. F., quel bonheur pour un chrétien qui comprend cela!... Sainte Catherine de Sienne s'écriait dans ses transports d'amour : « O mon Dieu! ô mon Sauveur! ah! quel excès de charité et de bonté pour les créatures de vous donner avec tant d'empressement. Et, en vous donnant, vous donnez tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes! Mon tendre Sauveur, lui disait-elle, je vous en conjure, arrosez ma pauvre âme de votre sang précieux, nourrissez mon corps de votre corps adorable, afin que mon corps et mon âme ne soient que pour (vous), et n'aspirent uniquement qu'à vous plaire et à vous posséder. » Sainte Magdeleine de Pazzi nous dit qu'il ne fau-

drait qu'une seule communion, faite avec un amour tendre et un cœur bien pur, pour nous élever à la plus haute perfection. La bienheureuse Victoire disait à ceux qu'elle voyait languir dans le chemin du ciel : « O mes enfants, pourquoi *est-ce* que vous vous traînez dans les voies du salut? Pourquoi est-ce que vous avez si peu de courage pour travailler, pour mériter le grand bonheur d'aller vous asseoir à la Table sainte et d'y manger le pain des anges qui donne tant de force aux faibles. Oh! si vous saviez combien ce pain céleste adoucit les misères de la vie. Oh! si, une fois, vous aviez goûté combien Jésus-Christ est bon et bienfaisant pour celui qui le reçoit dans la sainte communion!... Allez, mes enfants, mangez ce pain des forts, et vous reviendrez remplis de joie et de courage; vous ne désirerez plus que la souffrance, les tourments et les combats, pour plaire à Jésus-Christ. » Sainte Catherine de Gênes était si affamée de ce pain céleste, qu'elle ne pouvait le voir entre les mains (du prêtre) sans se sentir mourir d'amour, tant était grand le désir qu'elle avait de le posséder; elle s'écriait : « Ah! Seigneur, venez en moi! mon Dieu, venez à moi, je ne peux plus y tenir! Ah! mon Dieu, venez, s'il vous plaît, dans le fond de mon cœur; non, mon Dieu, je ne peux plus y tenir. Vous êtes toute ma joie, tout mon bonheur et toute la nourriture de mon âme! »

Oui, M. F., si nous pouvions concevoir un *petit peu* la grandeur de ce bonheur, nous ne pourrions désirer la vie qu'autant que nous aurions le bonheur de faire de Jésus-Christ notre pain de chaque jour. Non, M. F., toutes les choses (créées) ne nous seraient plus rien, nous les mépriserions pour nous attacher à Dieu seul, et toutes nos démarches et nos actions ne tendraient

qu'à nous rendre tous les jours plus dignes (de le recevoir.)

II. Cependant, M. F., si nous avons le bonheur de recevoir tant de biens par la sainte communion, il faut, pour mériter tous ces dons, travailler aussi, de notre côté, à nous en rendre dignes; ce que nous allons voir d'une manière bien sensible. Si je demandais à un enfant quelles sont les dispositions nécessaires pour bien communier : c'est-à-dire, pour recevoir dignement le Corps adorable de Jésus-Christ et son Sang précieux, afin de recevoir les grâces accordées à tous ceux qui sont bien disposés, il me répondrait : « Il y a (deux sortes) de dispositions, les unes qui regardent l'âme, les autres qui regardent le corps. » Comme Jésus-Christ vient aussi bien dans notre corps que dans notre âme, nous devons donc les rendre l'un et l'autre dignes d'un tel bonheur. Je dis que la première disposition est celle qui regarde le corps; c'est-à-dire, être à jeûn, ne rien avoir mangé ni bu, ne rien avoir mis dans sa bouche, pas même...., depuis minuit. Si vous doutiez que ce fût plus de minuit, il faut renvoyer votre communion à un autre jour. Il y en a qui communient quoiqu'ils doutent que ce fût plus de minuit; vous vous exposez à commettre un gros péché, ou du moins, vous vous exposez à ne retirer aucun fruit de votre communion, ce qui est un grand malheur, quand même ce serait le dernier jour des pâques, ou d'un jubilé ou une grande fête; c'est-à-dire, qu'il ne faut jamais le faire, sous quelque prétexte que ce soit. Il y a des femmes qui goûtent *le manger* de leurs enfants, qui se le mettent à la bouche et qui croient ne rien avaler. Ne vous y *fiez* pas; parce qu'il est bien difficile de faire ces choses-là sans qu'il en descende rien dans le gosier.

2° Je dis qu'il faut avoir des *habillements* propres, je ne veux pas dire riches, mais seulement qui ne soient point crasseux ni déchirés : c'est-à-dire, lavés et raccommodés, à moins que l'on n'en ait point d'autre. (Il y en a qui n'ont pas de quoi *se changer*), ou qui, par paresse, ne le font pas; ne changent pas de linge, c'est-à-dire de chemise. Pour ceux qui n'en ont point, il n'y a pas de mal; mais ceux qui en ont, font mal, puisque c'est manquer de respect à Jésus-Christ, qui veut bien venir dans leur cœur. Il faut s'être peigné, avoir le visage et les mains propres; ne jamais venir à la sainte Table sans avoir des bas, bons ou mauvais. Ce n'est pas que l'on doive approuver ces jeunes personnes qui, en allant à la sainte Table, ne mettent point de différence d'avec l'instant où elles vont dans un bal ou une danse; je ne sais pas comment elles peuvent aller recevoir un Dieu humilié et méprisé avec tout leur étalage de vanité. Mon Dieu, mon Dieu, quelle contradiction!...

La troisième disposition c'est la pureté du corps. Ce sacrement est appelé le pain des anges, pour nous montrer que, pour le recevoir dignement, il faut approcher de la pureté des anges autant que nous le pouvons. Saint Jean Chrysostôme nous dit que ceux qui ont le malheur de laisser traîner leur cœur sur quelque objet impur, doivent bien prendre garde de ne pas aller manger le pain des anges, parce que le Seigneur les punirait. Dans les commencements de l'Église, une personne qui avait péché contre la sainte vertu de pureté était condamnée à rester trois ans sans communier; et, si elle y retombait, elle en était privée (durant) sept ans : ce qui est facile à comprendre, puisque ce péché souille l'âme et le corps. Saint Jean Chrysostôme nous dit que la bouche qui reçoit Jésus-Christ et le corps

qui le renferme, doivent être plus purs que les rayons du soleil. Il faut que tout notre extérieur annonce à tous ceux qui nous voient que nous nous préparons à quelque chose de grand.

Vous conviendrez avec moi que si, pour communier, les dispositions du corps sont déjà si nécessaires, je vous laisse à penser combien celles de l'âme le sont encore davantage pour mériter les grâces que Jésus-Christ vient nous apporter en venant en nous par la sainte communion. Oui, M. F., lorsque nous allons à la sainte Table, si nous voulons recevoir Jésus-Christ avec de bonnes dispositions, il faut que notre conscience ne nous reproche rien; il faut que nous soyons convaincus que nous avons mis tout le temps qu'il fallait pour nous examiner, afin de bien connaître nos péchés; il faut que notre conscience ne nous reproche rien sur l'accusation que nous avons faite de nos péchés et que nous soyons dans une véritable résolution de faire, avec la grâce de Dieu, tout ce qui dépend de nous pour ne pas retomber; il faut que nous ayons un grand désir d'accomplir, *autant* bien que nous pouvons, la pénitence que l'on nous a donnée. Pour bien nous pénétrer de la grandeur de l'action que nous allons (faire), il faut en commençant, regarder la sainte Table comme le tribunal de Jésus-Christ, où nous serons jugés. Si nous avons eu le malheur de ne pas bien accuser nos péchés, d'en avoir détourné ou déguisé quelques-uns; soyons bien persuadés que ce n'est pas Jésus-Christ que nous allons loger, mais le démon. Oh! M. F., quelle horreur de placer Jésus-Christ même aux pieds du démon!... Nous lisons dans l'Évangile, que lorsque Jésus-Christ institua le sacrement adorable de l'Eucharistie, ce fut dans un appar-

tement bien propre et bien meublé, pour nous montrer combien nous devons prendre soin d'embellir notre âme de toutes sortes de vertus pour recevoir Jésus-Christ dans la sainte communion. Et, bien plus, avant de donner son Corps adorable et son Sang précieux, Jésus-Christ se leva de table et alla laver les pieds de ses apôtres, afin de nous faire concevoir combien il faut que nous soyons exempts des péchés, même les plus légers, c'est-à-dire n'avoir aucune affection aux péchés véniels. Le parfait renoncement de nous-mêmes, dans tout ce qui n'est pas contraire à notre conscience; ne faire aucune difficulté de parler à ceux qui nous ont fait quelque peine, ni de les voir, les porter dans le fond de nos cœurs... Disons encore mieux, M. F., lorsque nous allons recevoir le corps de Jésus-Christ dans la sainte communion, il faut que nous nous sentions en état de mourir et d'aller paraître avec confiance devant le tribunal de Jésus-Christ. Saint Augustin nous dit : « Si vous voulez communier de manière à bien plaire à Jésus-Christ, il faut que vous soyez détachés de tout ce qui peut tant soit peu déplaire au bon Dieu. » Saint Jean Chrysostôme nous dit : « Lorsque vous serez tombés dans quelque péché mortel, il faut vous en confesser aussitôt; mais, il faut rester quelque temps sans vous approcher de la sainte Table pour avoir le temps de faire pénitence. Déplorez, nous dit-il, le malheur de ces personnes qui, après avoir confessé de gros péchés mortels, demandent, de suite, la sainte communion, croyant que la confession seule suffit. Il faut encore pleurer nos péchés et en faire pénitence, avant d'avoir le bonheur de recevoir Jésus-Christ dans nos cœurs. » Saint Paul nous dit à tous « de bien purifier notre âme de ses péchés avant de manger le pain des anges, qui est le Corps ado-

rable de Jésus-Christ et son Sang précieux; parce que, si notre âme n'était pas bien pure, nous nous attirerions toutes sortes de malheurs pour ce monde et pour l'autre. » Saint Bernard nous dit : « Pour communier dignement, il faut faire comme le serpent, quand il veut boire à son aise. Afin que l'eau lui profite, il quitte son venin. Pour nous, il faut faire de même : quand nous voulons recevoir Jésus-Christ, il faut quitter notre venin qui est le péché, qui est le poison de notre âme et de Jésus-Christ; mais, nous dit ce grand saint, il faut le quitter pour tout de bon. Oh! mes enfants, nous dit-il, n'empoisonnez pas Jésus-Christ dans votre cœur! »

Oui, M. F., ceux qui vont à la sainte Table sans avoir bien purifié leur cœur, doivent grandement craindre d'éprouver le même châtiment que ce serviteur qui osa se mettre à table sans avoir la robe nuptiale. Le maître commanda à ses officiers de le prendre, de lui lier pieds et mains, de le jeter dans les ténèbres. De même, M. F., Jésus-Christ dira à l'heure de la mort, à ceux qui auront eu le malheur de le recevoir dans leur cœur sans être convertis : « Pourquoi avez-vous eu l'audace de me recevoir dans votre cœur, étant souillés de tant de péchés? » Non, M. F., n'oublions jamais que pour communier il faut être converti et dans une véritable résolution de persévérer. Nous avons vu que quand Jésus-Christ voulut donner son Corps adorable et son Sang précieux à ses apôtres, pour leur montrer combien il fallait être pur pour le recevoir, il alla jusqu'à leur laver les pieds. C'est qu'il veut nous montrer par là, que nous ne saurions jamais être assez purifiés de nos péchés même véniels. Il est vrai que le péché véniel ne rend pas nos communions indignes; mais il est cause que nous ne profitons presque *rien* de tant de bonheur.

La preuve en est bien claire, voyez combien pendant notre vie nous avons fait de communions; eh bien! en sommes-nous devenus meilleurs? — Non, sans doute, et la véritable cause de cela, c'est que nous conservons presque toujours nos mauvaises habitudes, et que nous ne nous corrigeons pas plus une fois que l'autre. Nous avons en horreur ces gros péchés qui donnent la mort à notre âme; mais pour toutes ces petites impatiences, ces murmures lorsqu'il nous arrive quelques misères ou quelques chagrins, quelque contradiction, ces petits détours dans ce que nous disons : cela ne nous coûte guère. Vous convenez avec moi que, malgré tant de confessions et de communions, vous êtes toujours les mêmes, que vos confessions ne sont pas autre chose depuis bien des années, qu'une répétition (des mêmes péchés) qui, quoique véniels, ne vous font pas moins perdre presque tout le mérite de vos communions. L'on vous entend dire, avec raison, que vous ne valez pas plus une fois que l'autre; mais qui vous empêche de vous corriger de vos fautes?... Si vous êtes toujours de même, c'est bien parce que vous ne voulez pas faire quelques petits efforts pour vous corriger; vous ne voulez rien souffrir et n'être contredit en rien; vous voudriez que tout le monde vous aimât et aie bonne opinion de vous, ce qui est bien difficile. Tâchons de travailler, M. F., à détruire tout ce qui peut *tant soit peu* déplaire à Jésus-Christ, et nous verrons combien nos communions nous feront marcher à grands pas vers le ciel; et plus nous en ferons, plus nous nous sentirons détachés du péché et portés à Dieu.

Saint Thomas nous dit que la pureté de Jésus-Christ est si grande, que le moindre péché véniel l'empêche de s'unir à nous aussi intimement qu'il le voudrait.

Pour bien recevoir Jésus-Christ, il faut avoir dans l'esprit et dans le cœur une grande pureté d'intention. Il y en a qui pensent au monde, ou qu'on les estimera ou qu'on les méprisera : cela ne vaut rien. D'autres, c'est par habitude d'y aller ces jours-là. Voilà, M. F., de pauvres communions, puisqu'elles manquent de pureté d'intention.

M. F., ce qui doit nous porter à nous approcher de la sainte Table : c'est 1° parce que Jésus-Christ nous le commande sous peine de ne pas avoir la vie éternelle ; 2° que nous en avons grandement besoin pour nous fortifier contre le démon; 3° pour nous détacher de la vie et nous attacher à Dieu. Nous disons que pour avoir le grand bonheur de recevoir Jésus-Christ, bonheur si grand que tous les anges nous portent envie..... (ils peuvent l'aimer et l'adorer comme nous, mais ils n'ont pas le bonheur de le recevoir comme nous, ce qui semble nous élever au-dessus des anges)..... D'après cela, M. F., je vous laisse à penser avec quelle pureté, avec quel amour, nous devons nous présenter à Jésus-Christ pour le recevoir. Nous devons communier pour recevoir les grâces dont nous avons besoin. Si nous avons besoin de l'humilité, de la patience et de la pureté ; eh bien! M. F., nous trouverons tout cela dans la sainte communion, et toutes les vertus nécessaires à un chrétien. 4° Nous devons aller à la sainte Table, pour nous unir à Jésus-Christ, afin qu'il nous change en d'autres lui-même, ce qui arrive dans tous ceux qui le reçoivent saintement. Si nous communions souvent et dignement, nos pensées, nos désirs et aussi toutes nos actions et nos démarches ont la même fin que celles de Jésus-Christ lorsqu'il était sur la terre. Nous aimons Dieu, nous sommes touchés des misères spirituelles et même tem-

porelles du prochain, nous ne pensons nullement à nous attacher à la terre; notre cœur et notre esprit ne pensent et ne respirent plus que le ciel.

Oui, M. F., pour faire une bonne communion, il faut avoir une foi vive touchant ce grand mystère; ce sacrement étant un mystère de foi, il faut croire véritablement que Jésus-Christ est réellement présent dans la sainte Eucharistie, qu'il y est vivant et glorieux comme dans le ciel. Autrefois, M. F., avant de donner la sainte communion, le prêtre, tenant la sainte Eucharistie entre ses doigts, disait à haute voix : « Croyez, M. F., que le Corps adorable et le Sang précieux de Jésus-Christ est véritablement dans ce sacrement. » Alors tous les fidèles répondaient : « Oui, nous le croyons. » O quel bonheur pour un chrétien de venir s'asseoir à la table des vierges et de manger le pain des forts!... Non, M. F., (il n'y a rien) qui nous rende si redoutables au démon que la sainte communion, et, bien plus, elle nous conserve non-seulement la pureté de l'âme, mais encore celle du corps. Voyez sainte Thérèse, qui était devenue si agréable à Dieu par la sainte communion, qu'elle faisait si souvent et si dignement, qu'un jour Jésus-Christ lui apparut, et lui dit qu'elle lui plaisait tant que, quand il n'y aurait point de ciel, il en créerait un pour elle seule. Nous voyons dans sa vie qu'un dimanche de Pâques, après la sainte communion, elle fut si ravie en Dieu, qu'étant revenue à elle-même, elle se sentit la bouche toute pleine du sang adorable de Jésus-Christ qui semblait sortir de ses veines; ce qui lui communiqua tant de douceur, qu'elle crut mourir d'amour. « Je vis, nous dit-elle, mon divin Sauveur qui me dit : « Ma fille je veux que ce sang adorable qui te cause tant d'amour soit employé à te sauver; ne crains jamais

que ma miséricorde te manque. Lorsque j'ai répandu ce sang précieux, je n'ai éprouvé que douleur et amertume; mais, pour toi, en le recevant, il ne te communiquera que douceur et amour. » Plusieurs fois, lorsqu'elle avait le grand bonheur de communier, les anges descendaient en foule du ciel et semblaient faire leurs délices de s'unir à elle pour louer le Sauveur qu'elle avait le bonheur de porter dans son cœur. Bien des fois l'on a vu sainte Thérèse prise par les anges à la Table sainte, ils la portaient sur une haute tribune.

Oh! M. F., si nous avions une fois bien compris combien ce bonheur est grand, nous n'aurions pas besoin d'être sollicités à venir partager ce bonheur. Sainte Gertrude demandait un jour à Jésus-Christ ce qu'il fallait (faire) pour le recevoir le plus dignement possible. Jésus-Christ lui répondit qu'il fallait avoir autant d'amour que tous les saints ensemble, et que son seul désir serait récompensé. Voulez-vous savoir, M. F., comment vous devez vous comporter quand vous voulez avoir le bonheur de recevoir le bon Dieu? faites comme ce bon chrétien qui communiait tous les huit jours; il en employait trois en actions de grâces et trois à se préparer. Eh bien! qui vous empêche de faire de même toutes vos actions pour cela. Pendant ce temps-là, entretenez-vous avec Jésus-Christ, qui règne dans votre cœur; pensez qu'il va venir sur l'autel, et que, de là, il va venir dans votre cœur pour visiter votre âme et l'enrichir de toutes sortes de biens et de bonheur. Il faut implorer la sainte Vierge, les anges et les saints, afin qu'ils prient le bon Dieu pour nous, que nous le recevions *autant* dignement qu'il nous sera possible. Ce jour-là il faut venir *plus de* bonne heure à la sainte messe, et l'entendre encore mieux que les autres fois. Il faut que notre

esprit et notre cœur soient sans cesse aux pieds du tabernacle, qu'ils soupirent continuellement après cet heureux moment, il faut que nos pensées ne soient plus de ce monde, mais toutes pour le ciel, et que nous soyons tellement abîmés dans la pensée de Dieu que nous semblions être morts au monde. Il faut (avoir) vos Heures ou votre Chapelet et dire vos actes avec autant de ferveur que vous pourrez, pour ranimer en vous la foi, l'espérance et un grand amour pour Jésus-Christ qui va, dans un instant, de votre cœur faire son tabernacle, ou, si vous voulez, un petit ciel. Mon Dieu, quel bonheur et quel honneur pour des misérables comme nous ! Nous devons lui témoigner un grand respect. Être si misérable !... Mais nous espérons qu'il aura *tout de même* pitié de nous. Après avoir dit vos actes, il faut offrir votre communion pour vous ou pour d'autres; vous vous levez pour aller à la sainte Table avec beaucoup de modestie, ce qui annonce que vous allez faire quelque chose de grand; vous vous mettez à genoux et vous vous efforcez de ranimer en vous la foi qui vous fasse sentir la grandeur de votre bonheur. Il faut que votre esprit et votre cœur soient tout à Dieu. Vous prenez bien garde de ne pas tourner la tête, vous tenez vos yeux à moitié fermés, les mains jointes, et vous dites votre : « Je confesse à Dieu. » Si vous attendez pour communier, il faut vous exciter à un grand amour pour Jésus-Christ, en le priant bien humblement qu'il daigne venir dans votre pauvre et misérable cœur.

Après que vous avez eu le grand bonheur de communier, il faut vous lever avec modestie, retourner à votre place, vous mettre à genoux et ne pas prendre de suite un livre ou votre chapelet; il faut vous entretenir un moment avec Jésus-Christ, que vous avez le

bonheur d'avoir dans votre cœur, où, pendant un quart-d'heure, il est en corps et en âme, comme pendant sa vie mortelle. O bonheur infini! qui est celui qui pourra jamais le comprendre!... Hélas! presque personne ne le comprend!... Après que vous avez demandé au bon Dieu toutes les grâces que vous désirez pour vous et pour les autres, il faut reprendre vos Heures et continuer. Ayant dit vos actes après la communion, il faut inviter la sainte Vierge, tous les anges et tous les saints à remercier le bon Dieu pour vous. Il faut bien prendre garde de ne pas cracher, au moins d'une bonne demi-heure après la sainte communion. Il ne faut pas sortir de suite après la sainte messe, mais rester un instant pour demander au bon Dieu de bien vous affermir dans vos bonnes résolutions. Lorsque vous sortez de l'église, il ne faut pas vous arrêter à causer; mais, pensant au bonheur que vous avez de renfermer Jésus-Christ, il faut vous en aller chez vous. Si vous avez un petit moment entre les offices, il faut l'employer à faire une bonne lecture ou à faire une visite au Saint-Sacrement, pour remercier le bon Dieu de la grâce qu'il vous a faite le matin, et vous entretenir des affaires du monde *tant moins* que vous pouvez. Il faut tellement veiller sur toutes vos pensées, vos paroles et vos actions, que vous conserviez la grâce du bon Dieu toute votre vie.

Que (faut-il) conclure de cela, M. F.?... Rien autre, sinon que tout notre bonheur consiste à mener une vie digne de recevoir souvent Jésus-Christ, puisque c'est par là que nous pouvons espérer le ciel, que je vous souhaite...

SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la fausse et vraie Vertu.

A fructibus eorum cognoscetis eos.
Vous les connaîtrez à leurs fruits. (S. *Matth.*, VII, 16.)

JÉSUS-CHRIST pouvait-il, M. F., nous donner des preuves plus claires et plus certaines pour nous faire connaître et distinguer les bons chrétiens d'avec les mauvais, qu'en nous disant que nous les connaîtrons, non à leurs paroles, mais à leurs œuvres. « Un bon arbre, nous dit-il, ne peut porter de mauvais fruits, comme un mauvais arbre n'en peut porter de bons. » Oui, M. F., un chrétien qui n'a qu'une fausse dévotion, une vertu affectée et qui n'est qu'extérieure, malgré toutes les précautions qu'il prendra pour se contrefaire, ne tardera pas de laisser paraître de temps (en temps) les dérèglements de son cœur, soit dans ses paroles, soit dans ses actions. Non, M. F., rien de si commun que ces vertus en apparence : c'est-à-dire, cette hypocrisie. Ce qui est d'autant plus déplorable, c'est que presque personne ne veut le reconnaître. Faudra-t-il, M. F., les laisser dans un état si malheureux qui les conduit sûrement en enfer? Non, M. F., non, essayons du moins de leur en faire aper-

cevoir quelque chose. Mais, mon Dieu! qui sont ceux qui vont se reconnaître coupables? Hélas! presque personne! Cette instruction va donc être encore pour les aveugler davantage? Cependant, malgré cela, M. F., je vais vous parler comme si vous deviez tous en profiter.

Pour bien vous faire connaître l'état malheureux de ces pauvres chrétiens, qui, peut-être, se damnent en faisant le bien, ne connaissant pas bien la manière de le faire, je vais vous montrer 1° quelles sont les conditions pour avoir une véritable vertu; 2° quels sont les défauts de celle qui n'a que l'apparence. Écoutez bien cette instruction, qui peut grandement vous servir dans tout ce que vous ferez par rapport à Dieu.

I. Si vous me demandez, M. F., pourquoi *est-ce* qu'il y a si peu de chrétiens qui agissent uniquement dans la vue de plaire à Dieu? En voici la raison toute pure. C'est que la plus grande partie des chrétiens sont ensevelis dans l'ignorance la plus épouvantable, qu'ils font humainement tout ce qu'ils font. De sorte que si vous compariez leurs intentions avec celles des païens, vous ne trouveriez aucune différence. Eh! mon Dieu, que de bonnes œuvres perdues pour le ciel! D'autres, qui ont quelques lumières de plus, ne cherchent que l'estime des hommes, et tâchent de se contrefaire autant qu'ils peuvent : leur extérieur semble être bon, tandis que leur intérieur est rempli d'ordures et de duplicité. Oui, M. F., nous verrons au jugement que la plus grande partie des chrétiens n'ont eu qu'une religion de caprice ou d'humeur : c'est-à-dire, de penchants, et que très-peu n'ont cherché que Dieu seul dans ce qu'ils ont fait.

Nous disons, 1° qu'un chrétien qui veut travailler sincèrement à son salut, ne doit pas se contenter de

faire de bonnes œuvres; mais il lui faut encore savoir pour qui il les fait et comment il doit les faire.

En second lieu, nous disons qu'il n'est pas assez de paraître vertueux aux yeux du monde, mais qu'il faut encore l'être dans le cœur. Si, maintenant, M. F., vous me demandez comment nous pourrons connaître qu'une vertu est véritable et qu'elle nous conduira au ciel, M. F., le voici : écoutez-le bien, gravez-le bien dans votre cœur; afin que chaque action que vous ferez, vous puissiez connaître si elle sera récompensée pour le ciel. Je dis, 1° que pour qu'une action plaise à Dieu, il faut qu'elle ait trois conditions : la première, qu'elle soit intérieure et parfaite; la deuxième, qu'elle soit humble et sans retour sur soi-même; la troisième, qu'elle soit constante et persévérante; si dans tout ce que vous faites, vous trouvez ces conditions, vous êtes sûrs de travailler pour le ciel.

Nous avons dit qu'il faut qu'elle soit intérieure : il ne suffit donc pas qu'elle paraisse au dehors. Non, sans doute, M. F., il faut qu'elle prenne naissance dans le cœur, et que la charité seule en soit l'âme et le principe, puisque saint Grégoire nous dit que tout ce que Dieu demande de nous doit être fondé sur l'amour que nous lui devons; notre extérieur ne doit donc être que comme un instrument pour manifester, ce qui se passe au dedans de nous. Aussi, M. F., toutes les fois que nos paroles et nos actions ne sont pas produites par le mouvement de notre cœur, nous ne sommes que des hypocrites aux yeux de Dieu.

En troisième lieu, nous disons que notre vertu doit être parfaite : c'est-à-dire, que ce n'est pas assez de nous attacher à la pratique de quelques vertus, parce que notre penchant nous y porte; mais nous devons les

embrasser toutes, c'est-à-dire, toutes celles qui sont compatibles avec notre état. Saint Paul nous dit que nous devons faire d'abondantes provisions de toutes sortes de bonnes œuvres pour notre sanctification. Allons plus loin, M. F., et nous verrons combien de personnes se trompent en faisant le bien et marchent du côté de l'enfer. Il y en a qui se rassurent dans quelques vertus qu'ils pratiquent, parce que leur penchant les y porte, comme par exemple : une mère se *refiera* sur ce qu'elle fait quelques aumônes, qu'elle est assidue à faire ses prières, à fréquenter les sacrements, à faire même des lectures de piété; mais elle voit, sans chagrin, ses enfants s'éloigner des sacrements. Ses enfants ne font point de pâques; mais cette mère leur donne de temps en temps la permission pour aller dans les plaisirs, les danses, les mariages et quelquefois les veillées; elle aime à faire paraître ses filles, elle croit que si elles ne fréquentent pas ces lieux de débauches, elles seront inconnues, qu'elles ne pourront pas trouver à s'établir. Oui, sans doute, qu'elles seront inconnues; mais aux libertins; oui, M. F., elles ne trouveront pas à s'établir avec des personnes qui les maltraiteront comme de viles esclaves. Mais cette mère aime à les voir bien parées; mais cette mère aime à les voir en la compagnie de quelques jeunes gens qui sont plus riches qu'elles. Après quelques prières et quelques bonnes œuvres qu'elle fera, elle se croit dans le chemin du ciel. Allez, ma mère, vous n'êtes qu'une aveugle et une hypocrite, vous n'avez qu'une apparence de vertu. Vous vous rassurez de ce que vous faites quelques visites au Saint-Sacrement : sans doute, cela est bon; mais votre fille est à la danse; mais elle est au cabaret avec des libertins, et il n'y a sorte de saletés qu'ils ne vomissent; mais votre fille,

la nuit, est dans des lieux, où elle ne devrait pas être. Allez, mère aveugle et réprouvée, sortez et quittez votre prière; ne voyez-vous pas que vous faites comme les Juifs, qui ployaient les genoux devant Jésus-Christ pour faire semblant de l'adorer? Eh! quoi, vous venez adorer le bon Dieu, tandis que vos enfants sont *après* le crucifier! Pauvre aveugle, vous ne savez pas ce que vous dites ni ce que vous faites; votre prière n'est qu'une injure que vous faites à Dieu. Commencez à aller chercher votre fille qui perd son âme : ensuite, vous reviendrez demander à Dieu votre conversion.

Un père croit que c'est assez que de maintenir le bon ordre dans sa maison, il ne veut pas que l'on jure ni que (l'on) prononce des paroles sales : cela est très-bien ; mais il ne se fait pas scrupule de laisser ses garçons dans les jeux, les foires et les plaisirs. Mais ce même père laisse travailler ses ouvriers le dimanche, sous le moindre prétexte, ou même pour ne pas contrarier ses moissonneurs ou ses batteurs. Cependant, vous le voyez à l'église adorer le bon Dieu, même bien prosterné; il tâche de renvoyer les moindres distractions. Dites-moi, mon ami, de quel œil pensez-vous que le bon Dieu puisse regarder ces personnes? Allez, mon ami, vous êtes un aveugle; allez vous instruire de vos devoirs, et ensuite vous viendrez présenter vos prières à Dieu. Ne voyez-vous pas que vous faites les fonctions de Pilate, qui reconnaît Jésus-Christ et qui le condamne. Vous verrez ce voisin qui est charitable, qui fait des aumônes, qui est touché de la misère de son prochain : cela est assez bien; mais il laisse vivre ses enfants dans la plus grande ignorance; peut-être ne savent-ils pas même ce qu'il faut faire pour être sauvé. Allez, mon ami, vous

êtes un aveugle; vos aumônes et votre sensibilité vous conduisent à grands pas en enfer. Celui-ci a assez de bonnes qualités, il aime même à rendre service à tout le monde; mais il ne peut plus souffrir sa pauvre femme ni ses pauvres enfants, qu'il accable d'injures et peut-être même de mauvais traitements. Allez, mon ami, votre religion ne vaut rien. Celui-là se croit assez sage parce qu'il n'est pas un blasphémateur, un voleur, ni même un impudique; mais il ne se met pas en peine de se corriger de ces pensées de haine, de vengeance, d'envie et de jalousie qui le travaillent presque chaque jour. Mon ami, votre religion ne peut que vous perdre. Nous en verrons d'autres, qui sont de toutes les pratiques de piété, qui se font un grand scrupule de laisser quelques prières qu'ils ont coutume de dire; ils se croiront perdus de ne pas communier en certains jours où ils ont l'habitude de le faire; mais un rien les impatiente, les fait murmurer; une parole qui n'aura pas été dite comme ils voudraient leur fait naître une froideur; ils ont peine à voir (leur prochain) de bonne grâce, ils aiment à n'avoir rien à faire avec vous, sous différents prétextes ils évitent votre compagnie, ils trouveront qu'on agit mal à leur égard. Allez, pauvres hypocrites, allez vous convertir; ensuite vous aurez recours aux sacrements, que, dans cet état, sans le savoir, vous ne faites que profaner avec votre dévotion mal entendue.

Un père est sans doute louable de corriger ses enfants lorsqu'ils offensent le bon Dieu; mais peut-on le louer de ce qu'il ne se corrige pas lui-même des vices qu'il reprend dans ses enfants? Non, sans doute : ce père n'a qu'une religion fausse qui le jette dans l'aveuglement. L'on ne peut que louer un maître qui reprend ses domestiques de leurs vices; mais peut-on le louer lorsqu'on

l'entend jurer et blasphêmer lui-même dans quelque chose fâcheuse qui lui arrive? Non, M. F., non, c'est un homme qui n'a jamais connu sa religion ni ses devoirs. Celui-ci fera l'homme sage, instruit, il reprendra les défauts qu'il apercevra dans son voisin : cela est bon; mais que penserez-vous de lui en lui voyant beaucoup plus de défauts qu'à celui qu'il reprend? « D'où vient cette conduite, nous dit saint Augustin, si ce n'est de ce qu'il n'est qu'un hypocrite, qui ne connaît nullement sa religion. » Allez, mon ami, vous n'êtes qu'un pharisien, toutes vos vertus ne sont que de fausses vertus; tout ce que vous faites, que vous croyez être bien, ne sert qu'à vous tromper. Nous verrons bien encore ce jeune homme fréquenter les offices et même, peut-être, les sacrements; mais nous le voyons aussi fréquenter les cabarets et les jeux. Cette jeune fille paraîtra bien aussi, de temps en temps, à la sainte table; mais elle paraîtra aussi dans les danses, les assemblées où les bons chrétiens ne se trouvent jamais. Allez, pauvre hypocrite, allez, fantôme de chrétienne, un jour viendra où vous verrez que vous n'aurez travaillé qu'à vous perdre. Un chrétien, M. F., qui veut se sauver ne se contente pas d'observer un commandement, de remplir une ou deux de ses obligations; mais il observe tous les commandements de Dieu, et ensuite, il remplit toutes les obligations de son état.

En deuxième lieu, nous avons dit qu'il fallait que notre vertu fût humble, sans retour sur soi-même. Jésus-Christ nous dit de ne jamais faire nos actions avec l'intention d'être loué des hommes : si nous voulons en recevoir la récompense, il (faut) cacher autant que nous pouvons le bien qu'il a mis en nous, crainte que le démon d'orgueil ne nous ravisse le mérite du bien

que nous faisons. — Mais, peut-être, pensez-vous, le bien que nous faisons, nous le faisons bien pour le bon Dieu et non pour le monde. — Mon ami, je ne le sais pas : il y en a beaucoup qui se trompent là-dessus; je crois qu'il serait facile de vous montrer que vous n'avez qu'une religion extérieure, et non dans l'âme. Dites-moi, n'est-ce pas que vous éprouveriez moins de peine si l'on savait que vous jeûnez aux jours prescrits par l'Église que si l'on savait que vous ne jeûnez pas? N'est-ce pas que vous éprouveriez moins de chagrin si l'on vous voyait faire l'aumône que si l'on vous voyait prendre quelque chose à votre voisin. Laissons le scandale de côté. (N'est-ce pas) que vous aimeriez mieux que l'on (vous) vît prier que de vous entendre jurer, (supposons que vous ayez fait l'un et l'autre)? N'est-ce pas que vous préféreriez que l'on vous vît faire la prière ou donner de bons conseils à vos enfants, que si l'on vous entendait leur conseiller de se venger de leurs ennemis? — Oui, sans doute, me direz-vous, cela ne ferait pas autant de peine. — Et pourquoi cela? sinon parce que nous n'avons qu'une fausse religion, et que nous ne sommes que des hypocrites et rien autre.

Cependant nous voyons que les saints faisaient tout le contraire; pourquoi encore? Sinon parce qu'ils connaissaient leur religion, et qu'ils ne cherchaient qu'à s'humilier; afin d'attirer sur eux les miséricordes du Seigneur. Hélas! que de pauvres chrétiens qui n'ont qu'une religion de penchants, de caprices et d'habitude, et rien autre! Mais, me direz-vous, cela est bien un peu fort. — Oui, sans doute, c'est un peu fort; mais ce n'en est pas moins la vérité. Pour vous donner une horreur infinie de ce maudit péché d'hypocrisie, je vais vous montrer où ce malheureux péché nous con-

duit par un exemple qui est bien digne d'être gravé dans vos cœurs.

Nous lisons dans l'histoire que saint Palémon et saint Pacôme vivaient dans une grande sainteté. Une nuit qu'ils veillaient et qu'ils avaient fait le feu, il survint un solitaire qui voulait demeurer avec eux. L'ayant reçu près d'eux pour s'unir ensemble afin de prier le bon Dieu, au milieu de leur discours, il leur dit : « Si vous avez la foi, avancez-vous hardiment et tenez-vous debout sur ces charbons ardents, et prononcez lentement l'Oraison dominicale. » Ces bons saints, voyant que ce solitaire leur faisait une telle proposition, et pensant qu'il n'y avait qu'un orgueilleux ou un hypocrite qui pût dire cela : « Mon frère, lui dit saint Palémon, priez Dieu; vous êtes tenté, gardez-vous bien de faire cette folie ni de nous jamais rien proposer de semblable. Notre Sauveur ne nous a-t-il pas dit qu'il ne faut jamais tenter Dieu, et c'est vraiment le tenter que de lui demander un miracle de cette manière. » Ce pauvre aveugle et ce pauvre hypocrite, au lieu de profiter de ce bon conseil, son esprit s'élève encore davantage par la vanité de ses prétendues bonnes œuvres; il s'avance hardiment et se tient sur le feu sans que personne le lui commande, le démon coopérant avec lui, comme étant l'ennemi des hommes... Le bon Dieu, que son orgueil avait fait retirer de lui, permit au démon, par un jugement secret et effroyable, qu'il fût garanti du feu, ce qui l'aveugla encore davantage, se croyant être déjà parfait et un grand saint. Le lendemain matin, il quitta les deux solitaires en leur reprochant leur peu de foi : « Vous avez vu, leur disait-il, ce que peut faire celui qui a la foi. » Mais, hélas! peu de temps après, le démon, voyant que cet homme était

à lui et craignant de le perdre, voulut s'assurer sa victime et lui faire mettre le sceau à sa réprobation. Il prit la figure d'une femme richement parée, frappa à la porte de sa cellule, lui disant qu'il était poursuivi par ses créanciers, qu'il craignait de tomber dans quelque malheur, n'ayant pas de quoi les payer, et qu'il avait recours à lui comme bien charitable. « Je vous supplie, lui dit-elle, de me recevoir dans votre cellule, afin que je sois garantie de ce péril. » Ce pauvre homme, ayant abandonné le bon Dieu, le démon lui ayant tiré les yeux de l'âme, ne voyait plus le danger auquel il s'exposait; il la reçut dans sa cellule. Un moment après, il se sentit horriblement tenté contre la sainte vertu de pureté, et il s'arrêta à ces pensées. Il s'approcha même de cette prétendue femme, qui n'était autre chose que le démon, pour lui parler plus familièrement, et même il la toucha. Le démon lui *tombe dessus*, le prend, le traîne dans le chemin, où il le bat avec tant de force que son corps fut tout fracassé. Il le laissa sur le pavé où il resta fort longtemps comme mort. Quelques jours après, il reprit un peu de force, et se repentant de sa faute, il retourna trouver les deux saints pour leur faire part du malheur qui lui était arrivé. Après leur avoir conté tout cela avec beaucoup de larmes, il leur dit : « Ah! mes Pères, je confesse bien que tout ne m'est arrivé que par ma faute; c'est bien moi qui suis cause de ma perte, parce que je n'étais qu'un orgueilleux et un hypocrite, qui voulais passer pour plus sage que je n'étais. Je vous prie bien, en grâce, de m'assister du secours de vos prières, car je crains que si le démon me reprend, il ne me mette en pièces. Pendant qu'ils pleuraient tous les trois ensemble, tout à coup, voilà le démon qui se saisit de lui, l'emporte avec une rapi-

dité épouvantable à travers les forêts jusqu'à la ville de Panople, où il y avait un fourneau. Il le précipita dedans, où il fut brûlé à l'heure même (1). Eh bien! M. F., d'où lui vint ce châtiment si affreux? Hélas! c'est que son cœur manquait d'humilité, il est vrai; mais il était un hypocrite et ne connaissait pas sa religion.

Hélas! que de personnes qui font beaucoup de bonnes œuvres, et qui ne laissent pas d'être perdues, parce qu'elles ne connaissent pas leur religion. Un certain nombre feront bien des prières, fréquentent même souvent les sacrements; mais conservent toujours les mêmes habitudes et finissent par se familiariser avec le bon Dieu et avec le péché. Hélas! que le nombre en est grand! Voyez cet homme qui semble être un bon chrétien, faites-lui apercevoir qu'il a fait tort à quelqu'un, faites-lui apercevoir ses défauts ou quelque injustice dont il s'est rendu coupable dans son cœur, de suite il *se monte* et ne peut plus vous voir. La haine et la rancune s'ensuivent... Voyez un autre : vous ne jugerez pas bon de le faire approcher de la sainte table, il vous répondra grossièrement et conservera de la haine contre vous, comme si l'on était cause qu'il ait fait mal. D'autres, s'il leur arrive quelque chagrin, de suite ils abandonnent les sacrements, les offices. Si *un habitant* a quelque difficulté avec son pasteur, qui lui aura dit quelque chose pour le bien de son âme; de suite, voilà la haine; il en parlera mal, il aimera à en entendre dire du mal, il tournera tout en mal ce qu'on lui dira. D'où peut venir tout cela, M. F.? Hélas! c'est que cette personne n'a qu'une fausse dévotion et rien autre. Une autre fois ce sera une personne à qui vous aurez refusé l'absolution ou la sainte commu-

(1) Tiré des Pères du désert.

nion; elle se révolte contre son confesseur, vous serez à ses yeux pire qu'un démon. Cependant, dans un temps de paix, vous la voyez servir Dieu avec ferveur; elle vous parlera de Dieu comme un ange revêtu d'un corps humain. Et pourquoi donc, M. F., cette inconstance? Hélas! c'est qu'elle n'est qu'une hypocrite, qui ne se connaît pas, qui peut-être ne se connaîtra jamais et qui ne veut pas même qu'on la regarde comme telle. L'on en voit d'autres qui, sous prétexte qu'elles ont quelque apparence de vertu, si on se recommande à leurs prières pour obtenir quelques grâces; dès qu'elles auront fait quelques prières, elles leur demanderont s'ils ont obtenu ce qu'ils demandaient. Si elles ont été exaucées, vous les voyez qui redoublent leurs prières: elles pensent que peut-être elles peuvent bien faire des miracles. Mais, si elles n'ont pas obtenu ce qu'elles demandaient, vous les voyez se décourager, perdre le goût de la prière. Allez, pauvre aveugle, vous ne vous êtes jamais connue, vous n'êtes qu'une hypocrite. Une autre parlera du bon Dieu avec empressement; si vous l'applaudissez, les larmes même tomberont de ses yeux; mais si vous lui dites un mot qui la pique un peu, vous la voyez se monter la tête; (elle a peur de se montrer telle qu'elle est), et elle vous conservera une haine dans son cœur, *combien* de temps. Pourquoi cela? sinon parce que sa religion n'est qu'une religion de caprice et de penchant. Vous trompez *le monde*, et vous vous trompez vous-même; mais vous ne tromperez pas le bon Dieu, qui, un jour, vous fera bien voir que vous n'avez été qu'une hypocrite.

Voulez-vous savoir ce que c'est qu'une fausse vertu? en voici un bel exemple. Nous lisons dans l'histoire, qu'un solitaire étant venu trouver saint Sérapion pour se recommander à ses prières, saint Sérapion lui dit

de prier pour lui; mais l'autre lui dit avec des paroles qui annonçaient l'humilité la plus profonde, qu'il ne méritait pas ce bonheur, qu'il était trop pécheur. Le saint lui dit de s'asseoir à côté de lui, mais l'autre lui répondit qu'il en était indigne. Le saint, pour connaître si vraiment ce solitaire était tel qu'il voulait bien le faire croire, lui dit : « Mon ami, je crois que vous feriez beaucoup mieux de rester dans votre solitude que de courir le désert. » Ceci le mit dans une colère épouvantable. « Mon ami, lui dit le saint, vous me disiez tout à l'heure que vous êtes un si grand pécheur que vous ne voulez pas même vous asseoir à côté de moi, et maintenant, parce que je vous dis une parole pleine de charité, vous vous mettez en colère. Allez, mon ami, vous n'avez qu'une fausse vertu ou, plutôt, vous n'en avez point. » Hélas! M. F., qu'il y en a qui sont de ce nombre! qui semblent, à leurs paroles, être des saints, et qui, à la moindre parole qui ne leur convient pas, s'emportent et se font connaître tels qu'ils sont dans l'âme.

Si nous voyons que ce péché est si mauvais, voyons aussi que le bon Dieu le punit bien rigoureusement, comme vous allez le voir dans un exemple. Nous lisons dans l'Écriture sainte que le roi Jéroboam envoya sa femme vers le prophète Abias, pour le consulter sur la maladie de son fils, l'ayant fait déguiser, avec toute l'apparence d'une personne de piété. Il usait de cet artifice, crainte que le peuple ne s'aperçût qu'il consultait le prophète du vrai Dieu et qu'on ne remarquât le peu de confiance qu'il avait en ses idoles. Il est vrai que nous pouvons bien quelquefois tromper les hommes, mais jamais le bon Dieu. Lorsque cette femme entra dans le logis du prophète, sans même qu'il la vît,

il lui cria : « Femme de Jéroboam, pourquoi feignez-vous d'être une autre que vous n'êtes? venez, hypocrite, je vais vous annoncer une méchante nouvelle de la part du Seigneur. Oui, une méchante nouvelle, écoutez-la : le Seigneur m'a commandé de vous dire qu'il va faire tomber sur la maison de Jéroboam toutes sortes de maux; il en fera périr jusqu'aux animaux même; ceux de sa maison qui mourront dans les campagnes seront mangés des oiseaux, ceux qui mourront dans la ville seront mangés des chiens. Allez, femme de Jéroboam, allez annoncer cela à votre mari. Et dans le moment même que vous mettrez le pied dans la ville, votre enfant mourra. » Tout cela arriva comme le prophète l'avait dit : pas un n'échappa à la vengeance du Seigneur.

Vous voyez, M. F., combien le Seigneur punit ce maudit péché d'hypocrisie. Hélas! combien de pauvres personnes que le démon trompe là-dessus, qui, non-seulement perdent tout le mérite du bien qu'elles font, mais encore leurs actions deviennent (pour elles) un sujet de condamnation. Cependant je vous dirai, M. F., que ce n'est pas la grandeur des actions qui leur donne le mérite; mais la pureté d'intention avec laquelle nous les faisons. L'Évangile nous en donne un bel exemple. Saint Marc rapporte que Jésus-Christ étant entré dans le temple, s'assit vis-à-vis du tronc où l'on jetait les aumônes pour les pauvres. Il observa de quelle manière le peuple y jetait cet argent; il vit que plusieurs riches y jetaient beaucoup; il vit en même temps une pauvre femme veuve qui s'approcha humblement du tronc et y mit seulement deux pièces de monnaie. Alors Jésus-Christ appela ses apôtres, et leur dit : « Voilà beaucoup de *monde* qui *ont* mis des aumônes considérables dans

ce tronc, et voilà qu'une pauvre veuve n'y a mis que deux oboles; que pensez-vous de cette différence? A en juger selon les apparences, vous croirez peut-être que ces riches ont plus mérité; et moi je vous dis que cette veuve a plus donné qu'eux, parce que ces riches n'ont donné que de leur abondance et de leur superflu, au lieu que cette veuve a donné même de son nécessaire; la plupart des riches n'ont cherché que l'estime des hommes pour se faire croire meilleurs qu'ils ne sont, au lieu que cette veuve n'a donné qu'en vue de plaire à Dieu seul. » Bel exemple, M. F., qui nous apprend avec quelle pureté d'intention et avec quelle humilité nous devons faire toutes nos actions, si nous voulons en recevoir la récompense. Il est vrai que le bon Dieu ne nous défend pas de faire nos actions devant les hommes; mais il veut que le monde n'y soit pour rien et que Dieu seul en soit le motif.

D'ailleurs, M. F., pourquoi voudrions-nous paraître meilleurs que nous ne sommes, en voulant faire voir du bien qui n'est pas en nous? Hélas! M. F., c'est que nous aimons à être applaudis dans ce que nous faisons; nous sommes jaloux de cette forme d'orgueil et nous sacrifions tout pour nous la procurer : c'est-à-dire, nous sacrifions notre Dieu, notre âme et notre bonheur éternel. O mon Dieu, quel aveuglement! Ah! maudit péché d'hypocrisie, que tu traînes d'âmes en enfer, avec des actions qui, si elles étaient bien faites, les conduiraient droit au ciel! Hélas! une bonne partie des chrétiens ne se connaissent pas et ne cherchent pas même à se connaître; l'on suit ses routines, ses habitudes, et l'on ne veut pas entendre raison; on est aveugle, et l'on marche en aveugle. Si un prêtre veut leur faire connaître leur état, ils ne vous écoutent pas,

ou s'ils font semblant de vous écouter, ils n'en font *rien* pour cela. Voilà, M. F., l'état le plus malheureux que l'on puisse imaginer et, peut-être, le plus dangereux.

II. Nous avons dit que la troisième condition nécessaire à la véritable vertu est la persévérance dans le bien. Il ne faut donc pas se contenter de faire le bien pendant quelque temps : c'est-à-dire, de prier, de se mortifier, de renoncer à sa volonté, de souffrir les défauts de ceux qui nous environnent, de combattre les tentations du démon, de souffrir le mépris, les calomnies, de veiller sur tous les mouvements de notre cœur; non, M. F., non, il faut continuer jusqu'à la mort, si nous voulons être sauvés. Saint Paul dit que nous devons être fermes et inébranlables dans le service de Dieu, et que nous devons travailler tous les jours de notre vie à la sanctification de nos âmes, sachant très-bien que notre travail ne sera pas récompensé si nous ne persévérons pas jusqu'à la fin. « Il faut, nous dit-il, que ni les richesses, ni la pauvreté, ni la santé, ni la maladie, ne soient capables de nous faire quitter le salut de notre âme et de nous séparer de Dieu; puisque nous sommes sûrs que le bon Dieu ne couronnera que les vertus qui auront été persévérantes jusqu'à la mort. »

C'est ce que nous voyons d'une manière admirable dans l'Apocalypse et dans la personne d'un évêque qui paraissait si saint, que Dieu lui-même en fait l'éloge. « Je sais, lui dit-il, toutes les bonnes œuvres que vous avez faites, toutes les peines que vous avez essuyées, la patience que vous avez eue; oui, je sais que vous ne pouvez souffrir les méchants et que vous avez enduré toutes ces choses pour la gloire de mon nom; oui, je sais tout cela, cependant, j'ai un reproche à vous faire : c'est

qu'au lieu de persévérer dans toutes vos bonnes œuvres, dans toutes vos vertus, vous vous êtes relâché, vous avez quitté votre première ferveur, vous n'êtes plus ce que vous étiez autrefois. Souvenez-vous d'où vous êtes déchu, reprenez votre première ferveur par une prompte pénitence, sinon je vais vous rejeter et vous punir. » Dites-moi, M. F., de quelle crainte ne devons-nous pas être saisis en voyant les menaces que Dieu fait lui-même à cet évêque, parce qu'il s'était un *petit peu* relâché? Hélas! M. F., que sommes-nous devenus, même depuis notre conversion? Au lieu d'aller toujours en augmentant, hélas! quelle lâcheté et quelle indifférence! Non, le bon Dieu ne peut pas souffrir cette perpétuelle inconstance où l'on passe de la vertu au vice et du vice à la vertu. Dites-moi, M. F., n'est-ce pas là votre conduite ou votre manière de vivre? Votre pauvre vie est-elle autre chose qu'une suite de péchés et de vertus? N'est-ce pas que vous vous confessez, et que, le lendemain, vous retombez et, peut-être, le même jour? N'est-ce pas que vous avez promis de ne plus retourner avec ces personnes qui vous ont porté au mal, et qu'à la première occasion, vous les avez reçues. N'est-ce pas que vous vous êtes confessé d'avoir travaillé le dimanche, et que vous l'avez *refait?* N'est-ce pas que vous avez promis au bon Dieu de ne plus retourner dans les danses, les jeux, les cabarets, et que vous *avez* retombé dans toutes ces fautes? Pourquoi cela, M. F., sinon parce que vous n'avez qu'une fausse religion, une religion d'habitude et de penchant, et non une religion dans le cœur. Allez, mon ami, vous n'êtes qu'un inconstant. Allez, mon frère, vous n'avez qu'une fausse dévotion; vous n'êtes, dans tout ce que vous faites, qu'un hypocrite et rien de plus : le bon Dieu n'a pas la première place dans votre cœur;

mais bien le monde et le démon. Hélas! M. F., combien (de personnes) qui, pendant un certain temps, semblent aimer le bon Dieu *tout de bon*, et ensuite l'abandonnent! Que trouvez-vous donc de dur et de pénible dans le service de Dieu, qui vous a si fort rebuté et vous a fait tourner du côté du monde? Cependant, dans le moment où Dieu vous a fait connaître votre état, vous en avez gémi, vous avez reconnu combien vous vous étiez trompé. Hélas! si vous avez peu persévéré, la raison de ce malheur est que le démon était bien fâché de vous avoir perdu; il a tant fait qu'il vous a regagné, il espère maintenant vous garder tout à fait. Hélas! que d'apostats, qui ont renoncé à leur religion, et qui ne sont plus chrétiens que de nom!

Mais, me direz-vous, comment peut-on connaître que nous avons la religion dans le cœur, cette religion qui ne se dément jamais? M. F., le voici : écoutez-le bien, et vous comprendrez si vous l'avez telle que Dieu la veut pour vous conduire au ciel. Une personne qui a une véritable vertu, rien n'est capable de la faire changer, elle est comme un rocher au milieu de la mer et battu par la tempête. Qu'on vous méprise, que l'on vous calomnie, que l'on se moque de vous, que l'on vous traite d'hypocrite, de faux dévot : tout cela ne vous ôte nullement la paix de l'âme; vous les aimez autant que vous les aimiez quand ils disaient du bien de vous; vous ne laissez pas de leur faire du bien et de les soutenir quand même ils en disent du mal; vous faites vos prières, vos confessions, vos communions, vous allez à la sainte messe, tout comme à votre ordinaire. Pour mieux vous le faire comprendre, en voici un exemple. Il est rapporté que dans une paroisse, il y avait un jeune homme qui était un modèle de vertu. Il allait presque

tous les jours à la sainte messe, il communiait souvent. Il arriva qu'un autre, jaloux de l'estime que l'on avait de ce (jeune homme), un jour qu'ils étaient tous les deux dans une compagnie (avec) un voisin qui avait une belle tabatière en or, le (jaloux) la prit de la poche de son voisin et la mit dans celle du jeune homme sans qu'il s'en aperçût. Après avoir fait ce coup, sans *faire semblant*, il lui demande à voir sa tabatière, l'autre croit la trouver dans sa poche et est bien étonné de ne pas la trouver. L'on ne laisse sortir personne de la chambre sans fouiller tout le monde; on la trouve dans la (poche) du jeune homme qui était un (modèle) de sagesse. Voilà que tout le monde se met à crier au voleur et à *tomber sur* sa religion; à le traiter d'hypocrite, de faux dévot. Ce jeune (homme) ne pouvait pas se défendre, vu qu'on l'avait trouvée dans sa poche; il ne dit rien, il souffrit tout cela comme venant de la main (de Dieu). Quand il passait dans la rue, qu'il venait de l'église, de la messe ou de communier, tous ceux qui le voyaient passer le raillaient en l'appelant hypocrite, faux dévot et voleur. Cela dura bien longtemps. Malgré tout cela, il continua toujours ses exercices de religion, ses confessions, ses communions et toutes ses prières, comme si tout le monde lui avait porté le plus grand respect. Au bout de quelques années, celui qui avait été cause de tout cela, étant tombé malade, confessa devant tous ceux qui étaient présents, que c'était lui-même qui avait été cause de tout le mal qu'on avait dit de ce jeune homme qui était un saint, et que, par jalousie, afin de le faire mépriser, il lui avait mis cette tabatière dans sa poche.

Eh bien! M. F., voilà une religion qui est une véritable religion, qui a pris racine dans l'âme. Dites-moi, si tous ces pauvres chrétiens qui font profession de reli-

gion étaient mis à de pareilles épreuves, imiteraient-ils ce jeune homme? Hélas! M. F., que de murmures, que de rancunes, que de pensées de vengeance; et la médisance et la calomnie, et peut-être même aller en justice.... On se déchaîne contre la religion, on la raille, on la méprise, on en dit du mal, l'on ne peut plus prier le bon Dieu, l'on ne peut plus entendre la sainte messe, on ne sait plus ce que l'on fait, l'on en parle, on tâche de dire tout ce qui est capable de nous justifier, on ramasse tout le mal que cette personne a fait, on le dit à d'autres, on le répète à tous ceux que l'on connaît pour les faire passer pour des menteurs et calomniateurs. Pourquoi cette conduite, M. F.? sinon que nous n'avons qu'une religion de caprice, de penchant et de routine, et, si nous disions mieux, parce que nous ne sommes que des hypocrites, qui ne servons le bon Dieu que lorsque tout va selon nos caprices. Hélas! M. F., toutes ces vertus que nous voyons paraître dans le plus grand nombre des chrétiens ne sont que comme ces fleurs du printemps, qu'un seul coup de vent chaud brûle.

Nous disons encore que notre vertu, pour être véritable, doit être constante : c'est-à-dire, qu'il faut que nous soyons aussi attachés à Dieu et aussi fervents dans les croix et le mépris que dans le temps où rien ne nous chagrine. C'est ce qu'ont fait tous les saints; voyez toutes ces foules de martyrs qui ont enduré tout ce que la rage des tyrans a pu inventer, et qui, bien loin de se relâcher, au contraire, s'unissaient toujours de plus en plus à Dieu. Ni les tourments, ni le mépris qu'on faisait d'eux ne pouvaient les faire changer.

Mais, je crois que le plus beau modèle que je puisse

vous donner, est le saint homme Job dans les épreuves que le bon Dieu lui envoya. Le Seigneur dit un jour à Satan : « D'où viens-tu? » — « Je viens, lui répond le démon, de faire le tour du monde. » — « N'as-tu pas vu mon *bon homme* Job, qui est sans égal sur la terre par sa simplicité et la droiture de son cœur? » Le démon lui répondit : « Ce n'est pas difficile qu'il vous serve et vous aime bien : vous le comblez de toutes sortes de bénédictions; mais éprouvez-le un peu, et vous verrez s'il vous sera toujours fidèle. » Le Seigneur lui dit : « Je te donne tout pouvoir sur lui, sinon de lui ôter la vie. » Le démon plein de joie, dans l'espérance de le porter à murmurer contre Dieu, commence à lui faire périr tous ses biens qui étaient immenses. Vous allez voir la manière dont le démon (s'y prit) pour l'éprouver. Dans l'espérance de lui arracher quelques blasphèmes ou du moins quelques plaintes, il lui suscita, coup sur coup, toutes sortes d'ennuis, de disgrâces et de malheurs, afin qu'il n'eût pas le temps de respirer. Un jour, qu'il était dans sa maison bien tranquille, tout à coup arrive un de ses domestiques tout effrayé. « Seigneur, lui dit-il, je viens vous annoncer un grand malheur : toutes vos bêtes de charge et vos animaux employés au labourage viennent d'être enlevés par des brigands, qui ont tué tous vos jeunes gens; j'ai pu seul m'échapper pour venir vous l'annoncer. » Comme il parlait encore, voici un nouveau messager plus effrayé que le premier : « Hélas! seigneur, un orage épouvantable est venu fondre sur nous, le feu du ciel a dévoré tous vos troupeaux et a brûlé tous vos pasteurs, j'ai été seul conservé pour venir vous l'annoncer. » Il n'a pas achevé, qu'un troisième arrive, parce que le démon ne voulait pas lui donner

le temps de respirer et de se reconnaître. Ce troisième lui dit d'un air tout consterné : « Nous avons été attaqués par des voleurs, qui nous ont enlevé tous vos chameaux et tous vos serviteurs, et la fuite m'a dérobé seul au carnage pour venir vous en instruire. » A ces mots, un quatrième entre tout en pleurs : « Ah! seigneur, lui dit-il, vous n'avez plus d'enfants!... comme ils mangeaient tous ensemble, tout à coup une furieuse tempête a renversé la maison, et les a tous écrasés sous ses ruines, ainsi que tous vos domestiques; je suis seul sauvé par miracle. » Pendant le récit de tant de maux selon le monde, il n'est pas douteux que son âme fut émue de compassion de la mort de ses pauvres enfants. A l'instant même, tout le monde lui tourne le dos et l'abandonne : chacun s'enfuit de son côté, il reste tout seul avec le démon qui (était) dans l'espérance que tant de maux le porteraient au désespoir, ou, du moins, à quelques plaintes, à quelque impatience; car il faut bien croire que la vertu, quelque solide qu'elle soit, ne rend pas insensible aux maux que nous éprouvons, les saints n'ont pas plus que nous un cœur de marbre. Ce saint reçoit, dans un seul instant, tous les traits les plus sensibles à un grand du monde, à un riche et à un bon père. Dans un seul jour, de prince et, par conséquent du plus heureux des hommes, il devient le plus malheureux, accablé d'infortunes, privé de tout ce qu'il avait de plus cher au monde. Fondant en larmes, il se prosterne la face contre terre; mais que fait-il? se plaint-il? murmure-t-il? Non, M. F., non. L'Écriture sainte nous (dit) qu'il adore et respecte la main qui le frappe; il fait au Seigneur le sacrifice de ses richesses, de sa famille; il le fait avec la résignation la plus généreuse, la plus parfaite et la plus entière

en disant : « Le Seigneur est le maître de tous mes biens comme il en est l'auteur; tout cela n'est arrivé que de la manière qu'il a voulu; que son saint nom soit béni en toutes choses! »

Que pensez-vous, M. F., de cet exemple? est-ce là une vertu solide, constante et persévérante? Croyons-nous, M. F., avoir quelque vertu, lorsqu'à la première épreuve nous murmurons et souvent nous abandonnons le service de Dieu? Mais ce n'est pas tout, le démon voyant qu'il n'avait rien gagné, l'attaqua lui-même; son corps ne fut plus qu'une plaie, sa chair se détachait par lambeaux. Voyez encore, si vous voulez, saint Eustache, combien il fut constant dans tout ce que le bon Dieu lui envoya pour l'éprouver!

Hélas! M. F., qu'il y aurait peu de chrétiens qui ne se laisseraient pas aller à la tristesse, au murmure et peut-être même au désespoir, maudiraient leur sort, conserveraient de la haine contre Dieu en pensant : « Q'avons-nous fait pour être traités de cette manière? » Hélas! M. F., que de vertus qui n'ont que l'apparence, qui sont tout extérieures, et qui, à la moindre épreuve, se démentent!

Concluons, M. F., en disant qu'il faut que notre vertu, pour être solide et agréable à Dieu, soit dans le cœur, rapporte tout à Dieu, cache ses bonnes œuvres autant que nous pouvons. Il faut (bien) prendre garde de ne pas nous relâcher dans le service de Dieu; au contraire, nous devons toujours aller en augmentant, et c'est par là que tous les saints se sont assurés leur bonheur éternel. C'est ce que je vous souhaite....

SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur le Mensonge.

Attendite a falsis prophetis.
Gardez-vous des faux prophètes. (*S. Matth.*, VII, 15.)

GARDEZ-VOUS bien, nous dit Jésus-Christ, de fréquenter toute personne qui use de fourberie dans ses paroles et dans ses actions. En effet, M. F., nous voyons que rien n'est plus indigne d'un chrétien, lequel doit être un fidèle imitateur de son Dieu qui est la droiture et la vérité même, que de penser une chose et de dire l'autre. Aussi Jésus-Christ, dans l'Évangile, nous recommande de ne jamais mentir : « Dites oui ou non, cela est ou cela n'est pas. » Saint Pierre nous dit que « nous devons être semblables aux petits enfants, qui sont simples et sincères, ennemis de tout mensonge et de toute dissimulation? Oui, M. F., si nous voulons examiner les suites funestes de la duplicité et du mensonge, nous voyons qu'ils sont la source d'une infinité de maux qui désolent le monde. Arrêtons-nous un instant, M. F., à une morale si peu connue, et qui est cependant si nécessaire. Non, M. F., il n'y a point de vice plus répandu dans le monde que la dupli-

cité et le mensonge : c'est dans ce sens que l'on dit que presque tous les hommes sont menteurs. Si nous voulons, M. F., plaire à Dieu, nous devons grandement craindre de contracter une si mauvaise habitude, qui est d'autant plus dangereuse que tout la favorise et la fomente. Pour vous en donner autant d'horreur que vous en devez avoir, je vais vous montrer 1° ce que c'est que le mensonge et la duplicité ; 2° combien le bon Dieu lui-même l'a en horreur et 3° combien il le punit, même en ce monde.

I. Si je demandais à un enfant ce que c'est que mentir, il me répondrait : « Monsieur le curé, mentir, c'est parler contre sa pensée, c'est dire une chose et en penser une autre. »

Mais, direz-vous, en combien de manières est-ce que l'on ment? Le voici, M. F., écoutez-le bien. L'on ment 1° par orgueil, quand l'on raconte ce que l'on a fait ou dit et qu'on l'augmente, que l'on dit plus qu'il *n'y en a;* 2° l'on ment pour *porter perte* à son prochain, en disant du mal de sa personne et de ses marchandises, ou quand l'on dit des choses qui sont fausses, et cela, par vengeance; 3° l'on ment pour faire plaisir au prochain : ce qui arrive quand nous cachons certains défauts que nous devrions faire connaître, comme font les domestiques ou les enfants qui voient des gens de la maison voler leurs maîtres, et étant interrogés, soutiennent que cela n'est pas, qu'ils ne les ont jamais vus; ou bien, c'est quand nous sommes appelés en justice, et que nous ne disons pas la vérité pour ne pas faire condamner les personnes que nous aimons; 4° nous mentons pour vendre plus cher ou pour acheter à meilleur marché : ce que nous faisons par avarice; 5° nous mentons pour *attraper* quelqu'un, ou

pour faire rire et amuser la compagnie; 6° nous mentons en nous confessant.

Voilà, M. F., les mensonges les plus ordinaires et que nous devons bien expliquer dans nos confessions, puisque vous voyez que nous avons des sentiments différents dans chaque mensonge que nous disons. Oui, M. F., de quelque côté que nous considérions le mensonge et la duplicité, ils nous doivent paraître infiniment odieux. D'abord, du côté de Dieu, qui est la vérité même, ennemi de tout mensonge. Hélas! M. F., que nous connaissons peu ce que c'est que ce péché? combien de mensonges qui sont des péchés mortels, et qui, par conséquent, donnent la mort à notre âme et nous ravissent le ciel pour jamais! En effet, M. F., mentir par orgueil c'est un péché mortel, en disant plus que nous n'avons fait ou dit pour nous faire estimer. Mentir en justice est aussi un péché mortel si l'on cache la vérité; mentir par vengeance, en est un aussi; mentir en confession est un sacrilége. Hélas! mon Dieu, que le mensonge conduit d'âmes en enfer! Mais supposons, M. F., que vos mensonges, ou du moins le plus grand nombre, ne soient que des péchés véniels; avons-nous bien compris ce que c'est que le péché véniel? Parcourez toutes les différentes circonstances de la mort et de la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ jusque sur le Calvaire, examinez tout ce qu'il a souffert, et alors, vous pourrez vous faire une idée de la grandeur du mensonge et de l'outrage qu'il fait à Dieu. Vous dites que le mensonge ne donne pas la mort à notre âme, ni à Jésus-Christ! Ah! malheureux! vous comptez donc pour rien son agonie au jardin des Olives, lorsqu'il fut pris, lié et garrotté par ses ennemis? Vous comptez donc pour peu de chose, M. F., lorsqu'il fut couronné d'épines et fla-

gellé, où son pauvre corps fut réduit tout en sang? Vous comptez donc pour peu de chose les tourments qu'il endura pendant cette nuit affreuse, où on lui fit subir tout ce que jamais les hommes ni les anges ne pourront comprendre? Vous comptez donc pour rien les horreurs qu'on lui fit essuyer en portant sa croix sur le Calvaire? Eh bien! M. F., voilà les tourments que le mensonge procure à Jésus-Christ. C'est-à-dire, M. F., que chaque mensonge que nous disons, selon qu'il est plus ou moins mauvais, conduit Notre Seigneur Jésus-Christ jusqu'au Calvaire. Dites-moi, M. F., croiriez-vous que vous avez traité Jésus-Christ, notre tendre Sauveur, d'une manière si indigne, toutes les fois que vous dites des mensonges? Hélas! que celui qui pèche connaît peu ce qu'il fait!

II. Si nous considérons le mensonge par rapport à nous-mêmes, nous verrons combien il nous éloigne de Dieu, combien il affaiblit en nous la source de ses grâces, combien il porte le bon Dieu à nous diminuer ses bienfaits. Hélas! que de chrétiens qui ont commencé leur damnation par ces péchés et qui maintenant sont en enfer! Mais, d'un autre côté, considérons-le par rapport à notre dignité de chrétiens : nous, M. F., qui, par le Baptême, sommes devenus les temples du Saint-Esprit qui est ennemi de tout mensonge, hélas! M. F., dès que nous avons le malheur de mentir, le Saint-Esprit s'en va et nous abandonne, et le démon prend sa place et devient notre maître. Voilà, M. F., les tristes effets et les ravages effroyables que le mensonge produit en celui qui est si aveugle que de le commettre. Cependant, M. F., que ces péchés sont communs dans le monde! Voyez ces pères et mères qui ne cessent de vomir ces péchés pendant toute la journée à leurs enfants, sous

prétexte de les amuser et d'*en avoir la paix*. Hélas! ces pauvres misérables ne voient pas qu'ils attirent la malédiction sur leurs pauvres enfants, et qu'ils chassent le Saint-Esprit de leur cœur en leur donnant aussi l'habitude de mentir. — Mais, me diront ces pères et mères qui n'ont jamais connu leur devoir, c'est pour les faire rester tranquilles. Ils nous sont *toujours après*, cela ne *porte* de *perte* à personne. — Cela ne *porte perte* à personne? Mon ami, ne comptez-vous pour rien d'éloigner de vous le Saint-Esprit, de diminuer en vous la source des grâces pour votre salut? ne comptez-vous pour rien d'attirer la malédiction du ciel sur vos pauvres enfants? Ne comptez-vous pour rien de prendre Jésus-Christ lui-même et de le conduire jusqu'au Calvaire? Mon Dieu! que nous connaissons peu le ravage que le péché fait dans celui qui a le malheur de le commettre!

Mais, cependant, il faut convenir que vos mensonges les plus ordinaires et les plus pernicieux sont ceux que vous dites dans les ventes et dans les achats que vous faites les uns avec les autres : sur quoi je trouve une belle expression de l'Écriture sainte. « Le mensonge, nous dit le Saint-Esprit, est entre le vendeur et l'acheteur comme un morceau de bois serré entre deux pierres; » c'est-à-dire, c'est à celui qui aura le plus de ruses et de fourberie et moins de bonne foi, et dira le plus de mensonges. Voyez l'acheteur : il n'y a sorte de mensonge qu'il ne dise pour rabaisser autant qu'il peut la marchandise qu'il achète; il (y) trouve mille défauts, grands ou petits. Voyez le vendeur : de son côté, il invente toutes sortes de faussetés pour relever le prix de sa marchandise. Chose étrange! M. F., celui qui vient de l'acheter il n'y a qu'un instant, qui en disait

tant de mal, qui y trouvait mille défauts, maintenant qu'il en est maître, il n'y a mensonge qu'il ne dise pour en relever le prix et la faire valoir plus qu'elle ne vaut; et, pour justifier que cela est vrai, que de serments faux! que de fourberies! que de paroles inutiles! Mais, d'où vient tout cela, M. F.? du désir d'avoir du bien ou de l'argent, qui nous fait préférer un bien périssable au salut de notre âme et à la jouissance de Dieu. Hélas! qui pourra jamais comprendre combien nous sommes misérables, de vendre notre âme, le ciel et notre Dieu, pour si peu de chose?

Mais, me direz-vous, il est bien permis de louer ses marchandises. — Oui, sans doute, mon ami, quand nous ne disons que la vérité; mais est-il permis de mentir pour tromper votre voisin? Vous savez très-bien que non. Si quelqu'un vous a trompé dans quelque marché, vous dites vite qu'il est un fripon, un *adroit*, que vous n'auriez jamais *dit* cela de lui; et vous, à la première occasion, vous en trompez un autre si vous le pouvez, et vous seriez un brave homme? Comprenez-vous bien, M. F., jusqu'à quel point l'avarice vous aveugle? — Mais, me direz-vous, quand on vend quelque chose, est-on obligé de faire connaître les défauts? — Oui, sans doute, quand vous vendez quelque chose qui a des défauts cachés, que le marchand ne peut ni voir ni connaître, vous êtes obligés de les faire connaître, sinon vous êtes aussi coupables, et même plus, que si vous lui preniez son argent dans sa poche; parce qu'il se méfierait de vous, au lieu qu'il se confie à vous, et vous le trompez. Si cela vous est arrivé, vous devez rendre, et réparer la perte que vous lui avez causée. Si c'est dans une foire, et que vous ne connaissiez nullement la personne ni ses parents, vous devez le donner

aux pauvres, afin que le bon Dieu bénisse cette personne dans ses biens pour la récompenser du tort que vous lui avez fait. Ne croyez pas, M. F., que le bon Dieu laisse passer tout cela; vous verrez qu'au jour du jugement, vous allez retrouver toutes les injustices que avez commises dans vos ventes et vos achats; et cela, jusqu'à un sou.

Mais, me direz-vous, l'on m'a bien trompé, et quand on me trompe l'on ne me rend pas; je fais aux autres comme l'on a fait à moi-même : tant pis pour celui qui se laisse *attraper*. — Oui, sans doute, M. F., voilà le langage du monde : c'est-à-dire, des gens sans religion. Mais, dites-moi, M. F., êtes-vous bien persuadés que lorsque vous irez paraître devant le tribunal de Jésus-Christ, il va recevoir toutes ces frivoles excuses? Que vous dira-t-il? « Misérables, est-ce parce que les autres faisaient mal, se damnaient et me faisaient souffrir, qu'il fallait les imiter? » Cependant, à vous entendre parler, vos mensonges ne *portent perte* à personne. Dites-vous cela avec bien de la réflexion? Prenez tous vos marchés et toutes vos ventes les uns après les autres; repassez dans votre mémoire tous les mensonges que vous avez dits. N'est-il pas vrai que vous n'avez jamais menti à votre désavantage? et qu'au contraire, toutes les fois que vous avez menti, c'était au désavantage de votre prochain en le trompant? Combien de fois, M. F., en vendant vos marchandises, ou vos bêtes, ou autre chose, vous avez dit que vous en aviez trouvé tant... tandis que, le plus souvent, cela n'était pas vrai. Si cela vous a fait vendre davantage, ne manquez pas, M. F., de vous examiner; et si cela vous est arrivé, de rendre à la personne, si vous la connaissez, ou bien aux pauvres, si vous ne la con-

naissez pas. Je sais bien que vous ne le ferez pas; mais je vous dirai toujours ce que vous devez faire, car je ne serai pas damné parce que vous n'aurez pas bien fait; mais seulement si je ne vous faisais pas connaître vos devoirs. — Mais, me direz-vous, je ne fais pas plus de mal que les autres, qui me trompent quand ils peuvent. — Mais si les autres se damnent, il ne faut pas vous damner pour si peu de chose. Laissez-les se perdre, puisque vous ne pouvez pas les en empêcher; mais, pour vous, tâchez de sauver votre pauvre âme; puisque Notre Seigneur Jésus-Christ nous dit que si nous voulons nous sauver, il nous faut faire tout le contraire *du monde*. Je fais comme les autres, dites-vous; mais si vous voyez une personne courir dans un précipice, parce qu'elle va s'y jeter, iriez-vous (vous-) même? Non, sans doute. Dites donc plutôt que vous n'avez point de foi; que peu vous importe de tromper vos voisins, pourvu que vous y trouviez votre compte et de quoi rassasier votre avarice.

Mais, me direz-vous, comment faut-il donc nous comporter quand nous vendons ou quand nous achetons? — Comment? M. F. Voilà, ce que vous devez faire; mais ce que vous ne faites presque jamais. C'est de vous mettre à la place de celui qui vend lorsque vous achetez, et à la place de celui qui achète lorsque vous vendez; et ne jamais profiter de la bonne foi des personnes ou de leur ignorance pour leur vendre plus cher ou acheter meilleur marché. — Mais, me direz-vous, malgré toutes les précautions que l'on prend, souvent l'on est *attrapé*. — Cependant, M. F., je vous dirai que si vous désirez le ciel, quoique l'on vous trompe, vous ne devez pas vous servir de ce prétexte pour tromper les autres. — Mais, me direz-vous, d'après la ma-

nière dont la plupart des gens se conduisent, je crois qu'il y en aura bien peu de sauvés. — Cela est très-véritable ; mais, bien qu'il soit vrai qu'il y en aura très-peu de sauvés, il faut tâcher de l'être. (Nous devons) préférer plutôt n'être pas si riches, faire quelque perte et n'attraper personne *tant moins que* nous pouvons, et aller au ciel.

III. Maintenant, pour vous donner, M. F., une grande horreur du mensonge, nous n'avons qu'à parcourir l'Écriture sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament, et nous y verrons combien sont grands les châtiments que le bon Dieu exerce, même dès cette vie, sur ceux qui se rendent coupables de ce péché ; et, en même temps, nous verrons combien les saints ont mieux aimé et préféré toutes sortes de tourments, même les plus rigoureux et la mort, plutôt que de dire un simple mensonge. Le Saint-Esprit nous dit : « Ne mentez jamais et ne trompez jamais personne. » Le Prophète nous dit « que le Seigneur fera périr tous ceux qui osent mentir. » Oui, M. F., les saints nous disent qu'il vaudrait mieux que tout le monde tombât en ruine que de dire un simple mensonge. Ils nous disent encore que, quand un seul mensonge devrait délivrer tous les damnés de leurs tourments et les conduire au ciel, nous ne devrions pas le dire. Nous lisons dans la vie de saint Anthime, qu'étant cherché par les archers de l'empereur, avec ordre de lui ôter la vie, ceux-ci s'étant adressés à lui-même sans le connaître, il leur fit faire bonne chère. Quand ils connurent, à ce qu'il leur dit, que c'était lui-même, ils n'eurent jamais le courage de le faire mourir après tant de bonté. « Non, lui dirent-ils, nous n'avons pas le courage de vous faire mourir, vous nous avez trop

bien reçus; restez-là, nous dirons à l'empereur que nous ne vous avons pas trouvé. » — « Non, mes frères, leur dit le saint, il n'est jamais permis de mentir; j'aime mille fois mieux mourir que si je suis cause que vous dites un mensonge. » Il part avec eux pour souffrir la mort la plus cruelle. Nous lisons dans l'histoire que l'empereur envoya des gens armés pour se saisir d'un homme nommé Phocas, qui était jardinier, avec ordre de le faire mourir; mais comme personne ne le connaissait, l'ayant rencontré lui-même, ils lui demandèrent s'il connaissait un nommé Phocas qui était jardinier, ajoutant qu'ils venaient de la part de l'empereur pour le faire mourir. Il leur répondit, d'un ton de voix assuré et tranquille, que oui, qu'il le connaissait bien. Il les invita à venir chez lui en disant de se tenir en paix, qu'il se chargeait de cela. Pendant que ces gens faisaient bonne chère et qu'ils prenaient leur repas, il se fit une fosse dans son jardin. Le lendemain, il se présenta devant eux et leur dit : « C'est moi qui suis ce Phocas que vous cherchez. » Mais ces soldats, tout étonnés de cela, lui dirent : « Eh! comment pourrions-nous vous faire mourir, après que vous venez de nous traiter avec (tant) de bonté et de libéralité? Non, nous ne le pouvons pas; nous dirons à l'empereur que, malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu vous trouver. » — « Non, mes amis, leur dit le saint, ne mentez pas, j'aime mieux mourir que si vous dites un mensonge. » Ils lui coupèrent la tête et l'enterrèrent dans son jardin où il avait fait lui-même sa fosse. Dites-moi, M. F., ces saints comprenaient-ils, oui ou non, la grandeur du mal que fait celui qui ment? Mon Dieu, que celui qui a perdu la foi est misérable, puisqu'il ne connaît pas combien le péché est un grand malheur!

Le Saint-Esprit nous dit « que toute bouche qui ment tue son âme. » Notre Seigneur disait aux Juifs « qu'ils étaient des enfants du démon, parce que la vérité n'était pas en eux. » Pourquoi cela, M. F.? c'est que le démon est le père du mensonge. Nous lisons dans la vie du saint homme Job, que le Seigneur demanda à Satan d'où il venait. « Je viens, lui répondit le démon, de faire le tour du monde. » — « N'as-tu pas trouvé, lui dit le Seigneur, mon bon homme Job, qui est un homme simple et agissant avec une grande droiture de cœur, craignant Dieu, évitant le mal avec soin, et qui est ennemi du mensonge et de toute sorte de duplicité? » Voyez-vous comment le bon Dieu prend plaisir à faire l'éloge d'une personne simple et droite dans toutes ses actions? Voyez ce qui arriva à Aman, favori du roi Assuérus, pour avoir menti, en faisant passer les Juifs pour des perturbateurs. Ayant fait dresser une potence pour y attacher Mardochée, il y fut pendu lui-même. Voyez ce page de la reine Élisabeth, qui ayant menti contre l'autre page, fut brûlé à sa place. Nous lisons dans l'Évangile que saint Jean vit, dans une vision, Notre Seigneur assis sur un trône éclatant de gloire, qui lui dit : « Je renouvellerai toutes choses. » Il lui fit voir la céleste Jérusalem qui était d'une beauté inexplicable, et lui dit que celui qui se surmontera et vaincra le monde et la chair possédera cette belle Jérusalem; mais pour ceux qui sont des homicides, des fornicateurs, des adultères et des menteurs, (ils) seront jetés dans un étang de soufre et de feu, qui est une seconde mort. Notre Seigneur nous dit que les menteurs auront la même punition en enfer que les fornicateurs. Dites-moi, M. F., pourrons-nous traiter comme peu de chose ou comme une faute légère ce que le bon Dieu punit si rigoureusement, et même dès ce monde?

Voyez ce qui arriva à Ananie et à Saphire sa femme, qui furent frappés de mort subite pour avoir menti à saint Pierre. Nous lisons dans l'Écriture sainte qu'ayant vendu une terre, ils voulurent garder une partie de l'argent et porter le reste aux Apôtres pour le distribuer aux pauvres, voulant faire penser qu'ils donnaient tout. Ils voulaient paraître pauvres et rester riches; mais le bon Dieu fit connaître à saint Pierre qu'ils le trompaient. Saint Pierre leur dit : « Comment l'esprit de Satan vous a-t-il rempli le cœur jusqu'à vous faire mentir au Saint-Esprit? Ce n'est pas aux hommes que vous mentez, mais à Dieu même. » A peine Ananie eut-il entendu ces paroles, qu'il tomba mort. Trois heures après, Saphire, sa femme, vint sans savoir ce qui était arrivé à son mari, elle se présenta devant les Apôtres. Saint Pierre lui dit : « Est-ce bien vrai que vous n'avez vendu le fonds de votre terre que cela? » Elle lui répondit : « Oui, nous ne l'avons vendu que cela; » alors saint Pierre lui dit : « Comme votre mari, vous (vous) êtes accordés à tromper l'Esprit du Seigneur; pensez-vous que vous pouvez en imposer à l'Esprit du Seigneur? Vous serez punie de votre mensonge comme votre mari. Voilà des gens qui viennent de porter votre mari en terre, et, maintenant, ils vont vous y porter aussi. » A peine eut-il dit cela, qu'elle tomba morte et fut emportée par les mêmes personnes.

Mais cependant, M. F., nous pouvons dire que les mensonges les plus mauvais sont ceux que nous disons lorsque nous nous confessons : c'est-à-dire, dans le tribunal de la pénitence. Par là, non-seulement nous méprisons le commandement qui nous ordonne d'être sincères, mais encore nous profanons le sang adorable de Jésus-Christ. Nous changeons en poison mortel ce

qui nous devait rendre la santé de notre pauvre âme, et nous outrageons même le bon Dieu dans la personne de ses ministres, qui sont placés sur le trône de sa miséricorde; nous réjouissons l'enfer en attristant tout le ciel; nous mentons à Jésus-Christ lui-même, qui voit et qui a compté tous les mouvements de notre cœur. Vous ne doutez pas, M. F., que, si vous aviez menti en vous confessant, et que vous vous contentiez de vous accuser que vous avez menti, cela ne vaudrait rien.

Je dis encore, M. F., que nous mentons par notre silence ou par quelque signe qui fait croire le contraire de ce que nous pensons. Nous lisons dans l'histoire un exemple qui nous fait voir combien le bon Dieu punit rigoureusement les menteurs. Il est rapporté dans la vie de saint Jacques, évêque de Nisibe en Mésopotamie, qui vivait dans le quatrième siècle, que, passant par une ville, il (y) eut deux pauvres qui vinrent lui demander de l'argent, en lui disant que leur camarade venait de mourir et qu'ils n'avaient rien pour le faire enterrer. Ces gens, sachant qu'il était bien charitable, avaient dit à l'un d'eux de faire semblant d'être mort, et qu'ils iraient demander de quoi se divertir à cet évêque. En effet, l'autre se couche par terre comme si, véritablement, il avait été mort. Le saint, plein de charité, leur donna ce qu'il put. Pleins de joie, revenant vers leur compagnon pour lui faire part de ce que l'évêque leur avait donné, ils le trouvèrent véritablement mort. Le saint évêque s'étant mis en prières pour demander le pardon des péchés de ce pauvre homme, dans le temps qu'il était en prières, il vit revenir ces deux jeunes gens qui étaient tout en larmes d'avoir été punis de leur mensonge. (Ils) se jetèrent aux pieds du saint en le priant de les pardonner; que, s'ils l'avaient trompé,

c'était la misère qui les avait portés à cela; ils le conjurèrent, en grâce, de prier le bon Dieu de ressusciter (leur compagnon.) Le saint, au lieu de les gronder, imita la charité de son divin Maître; il y consentit volontiers, pria pour lui, et le bon Dieu rendit la vie à celui auquel le mensonge avait donné la mort. « Mes enfants, leur dit le saint, pourquoi avez-vous menti? Il fallait me demander; je vous aurais donné, et le bon Dieu n'aurait pas été offensé. »

Non, M. F., il n'est pas permis de mentir, comme le croient certaines personnes ignorantes et sans religion, pour éviter le bruit dans un ménage, soit les enfants envers père et mère, soit envers les domestiques. Vous ferez toujours moins de mal en laissant crier le mari ou la femme ou le voisin, que si vous mentez. Ne vaut-il pas mieux que vous supportiez les humiliations que si vous (les) faites supporter à Dieu même? Nous ne devons pas même mentir pour cacher nos bonnes œuvres. Si quelqu'un vous demande si vous avez fait quelque bonne œuvre, si vous êtes obligé de parler, dites que oui, parce que votre mensonge outragerait plus le bon Dieu que votre bonne œuvre ne le glorifierait. En voici un bel exemple. Il est rapporté qu'un saint nommé Jean, étant allé visiter un monastère, lorsque les religieux furent réunis ensemble, (il y avait là un diacre qui, par humilité, crainte qu'on eût quelque égard pour lui, n'avait jamais dit ce qu'il était;) ce saint leur demanda s'il n'y avait point d'ecclésiastique parmi eux. Tous répondirent que non; mais le saint, se tournant du côté de ce jeune homme, dit en le prenant par la main : « Mais, en voilà un qui est diacre. » Le supérieur lui répondit : « Mon père, il ne l'a dit à personne, sinon à un seul. » Lui baisant la main, le saint lui dit : « Mon ami, gardez-

vous bien de désavouer la grâce que le bon Dieu vous a faite, de peur que vous ne tombiez dans un malheur, et que votre humilité ne vous fasse tomber (dans) le mensonge; car il ne faut jamais mentir, non-seulement en mauvais dessein, mais encore sous le prétexte d'un bien. » Le diacre le remercia et ne cacha plus ce qu'il était.

Saint Augustin nous dit qu'il n'est jamais permis de mentir, (pas) même quand il s'agirait de faire éviter la mort à quelqu'un. Il nous dit qu'il y avait dans la ville de Tagaste en Afrique, un évêque nommé Firmin; un jour il lui vint des gens de la part de l'empereur, lui demander un homme qu'il tenait caché chez lui. Il répondit à ceux qui l'interrogeaient, qu'il ne pouvait ni mentir ni leur dire où il était. Alors, voyant son refus de leur dire l'endroit où était celui qu'ils cherchaient, ils le prirent et lui firent souffrir tout ce que leur cruauté put leur inspirer. Ensuite, l'ayant présenté à l'empereur, celui-ci en fut si touché que, non-seulement il ne le fit pas mourir, mais encore accorda la grâce à celui qui était chez lui. Hélas! M. F., si le bon Dieu nous mettait à de pareilles épreuves, qui de nous ne succomberait pas? Que le nombre serait petit de ceux qui feraient comme ce saint évêque, qui préférait la mort plutôt que de dire un mensonge pour sauver sa vie et celle de son ami! Hélas! M. F., c'est que ce saint comprenait combien le mensonge outrage le bon Dieu, et qu'il vaut bien mieux tout souffrir, et même perdre la vie, que de le commettre; tandis que nous, dans notre aveuglement, nous regardons comme rien ce qui est bien grand aux yeux de Dieu, et qu'il punit bien rigoureusement dans l'autre vie. Oui, M. F., il vaudrait bien mieux perdre, si vous voulez, votre santé, votre bien ou votre

réputation et votre vie même, que d'offenser le bon Dieu et de perdre le ciel. Tous les biens ne sont que pour le temps présent, au lieu que le bon Dieu et notre âme sont pour l'éternité.

Si nous venons de voir combien le mensonge et la duplicité sont communs dans les ventes et les achats, ils ne se trouvent pas moins dans la conversation et dans les sociétés. Si le bon Dieu nous faisait voir et découvrir les cœurs de ceux qui composent une société ou une compagnie, nous verrions que presque toutes les pensées sont différentes des paroles qui sortent de leur bouche. L'on sait *mettre* le langage et tous les dehors de l'estime, de la bienveillance et de l'amitié, avec des sentiments de haine et de mépris que l'on a dans le cœur, contre ceux avec qui l'on cause. Si vous entrez dans une maison, si vous paraissez dans une compagnie où l'on est occupé à diffamer votre réputation, aussitôt tous les visages changent de face; l'on vous reçoit, l'on vous accueille avec un air gracieux et l'on vous accable, pour ainsi dire, de politesses. Êtes-vous sorti? aussitôt les railleries et les médisances sur votre compte recommencent. Dites-moi, M. F., peut-on trouver quelque chose de plus faux et de plus indigne d'un chrétien? Hélas! M. F., cependant rien de si commun dans le monde. Hélas! M. F., ce monde si ingrat a beau nous tromper, nous avons beau lui servir de risée, nous l'aimons et nous nous trouvons infiniment heureux d'en être aimé. O aveuglement du cœur humain, jusques à quand te laisseras-tu séduire? Jusques à quand tarderas-tu de te tourner du côté de ton Dieu, qui ne t'a jamais trompé, pour quitter ce monde faux et hypocrite, qui ne peut te rendre que bien malheureux, même dès cette vie et encore bien plus dans l'autre? Hélas! M. F., que celui-

là est insensé, qui se réjouit d'en être applaudi et d'en être aimé, puisque ce monde est si faux et si trompeur! Qui pourra jamais compter toutes les ruses et toutes les tromperies qui se forment dans le monde?

Voyez encore, M. F., votre langage par rapport à Dieu. « Mon Dieu, dit cet avare lorsqu'il fait sa prière, je vous aime par-dessus toutes choses, je méprise les richesses, elles ne sont que de la boue en comparaison des biens que vous nous promettez dans l'autre vie. » Mais, hélas! M. F., ce même homme, au sortir de sa prière ou d'une église, n'est plus le même; ces biens qui dans sa prière étaient si vils, il les préfère à son Dieu et à son âme; il ne pense ni aux pauvres ni aux infirmes, et, peut-être, il se détourne d'eux, par crainte qu'ils lui demandent quelque chose. Diriez-vous, M. F., que c'est le même homme, qui, tout à l'heure, disait au bon Dieu qu'il était tout à lui? Appliquez, M. F., la même réflexion au vindicatif. « Je vous aime, mon Dieu, et tout le monde, » dit-il dans son acte de charité; et à deux pas, il n'y a sorte de mal qu'il ne dise de son voisin. Voyez cet ambitieux, qui, dans sa prière, dit à Dieu : « Si j'ai le bonheur de vous aimer, je suis assez riche, je ne demande rien de plus; » et un moment après, s'il aperçoit quelqu'un qui fasse quelque profit qu'il aurait pu faire, il est comme un désespéré. Écoutez cet impudique qui vous fait tant d'éloges de la sainte vertu de pureté; d'ici à quelques moments, il vomira toutes sortes de saletés, ou s'y plongera. Voyez cet ivrogne, qui blâme tous ceux qui se mettent dans le vin, qui perdent la raison et dépensent mal à propos leur argent; dans une heure, peut-être, à la première compagnie, il se laissera traîner dans les cabarets et se remplira de vin. Disons

de même, M. F., de tous ceux qui joignent la pratique extérieure de la religion avec leurs inclinations vicieuses. Dans l'église, auprès du bon Dieu, tous sont bons chrétiens, du moins en apparence; mais, répandus dans le monde, ils ne sont plus les mêmes, on ne les reconnaît plus.

Ouvrons les yeux, M. F., et reconnaissons combien tous ces mensonges et toutes ces fourberies sont indignes d'un enfant de Dieu, qui est la charité et la vérité même. Oui, M. F., soyons sincères dans tout ce que nous faisons pour le bon Dieu et pour le prochain, faisons pour les autres ce que nous voudrions que l'on fît pour nous, si nous ne voulons pas marcher dans le chemin de la perdition.

En troisième lieu, nous avons dit que souvent l'on ajoute au mensonge des serments et des malédictions, ce qui arrive presque tous les jours. Si quelqu'un ne veut pas vous croire, vous dites : « Si ce n'est pas vrai, que jamais je ne bouge! C'est aussi vrai que le bon Dieu vous voit, que cette marchandise est bonne ou que cette bête n'a pas de défauts. » Prenez bien garde, M. F., de ne jamais ajouter au mensonge des serments, même pour assurér une chose vraie. Jésus-Christ nous le défend : « Quand vous voudrez assurer une chose, dites cela est ou cela n'est pas; oui ou non; je l'ai fait ou je ne l'ai pas fait. Tout ce que vous dites de plus vient du démon. Soyez bien persuadés, M. F., que ce ne sont ni vos mensonges, ni vos jurements, qui vous font vendre davantage, ni qui font croire ce que vous dites; c'est tout le contraire. Voyez par vous-mêmes si vous vous prenez à tous ces serments et ces mensonges que vous font et vous disent ceux de qui vous achetez. Vous dites : « Je sais que les

mensonges et les jurements ne leur coûtent rien, ils n'ont que cela à la bouche. » Mais voilà le langage du monde : « Si je ne mens pas en vendant, je ne vendrai pas autant que les autres. » Vous vous trompez; plus l'on voit une personne conter ses mensonges en louant sa marchandise, plus on lui entend faire ses serments, moins on la croit et plus on se méfie d'elle. Mais si, en vendant ou achetant, vous avez la crainte de Dieu, vous vendrez autant et vous achèterez aussi bon marché que les autres, et vous aurez le bonheur de sauver votre âme. D'ailleurs, M. F., ne devons-nous pas préférer perdre quelque chose (plutôt) que de perdre notre âme, notre Dieu et notre paradis. Quand nous mourrons, de quoi vont nous servir toutes ces fourberies et ces duplicités dont nous nous sommes servis pendant notre vie? Que de regrets d'avoir perdu le ciel pour si peu de chose!

Voyez ce que vous dit le cardinal Bellarmin. Il y avait, nous dit-il, dans Cologne deux marchands, qui, pour vendre leurs marchandises, mentaient et juraient presque à tous les mots qu'ils disaient. Leur pasteur leur conseilla de quitter cette mauvaise habitude, parce que tous ces mensonges et ces jurements leur *porteraient perte*, qu'il croyait que s'ils disaient simplement la vérité, le bon Dieu les bénirait. Ils ne voulaient pas s'y résoudre : cependant, pour obéir à leur pasteur, ils le firent enfin, et dirent à tous ceux qui venaient pour acheter leur marchandise qu'ils en voulaient tant...., sans mentir ni jurer. Après quelque temps, leur pasteur leur demanda s'ils avaient (fait) ce qu'il leur avait dit; ils lui dirent que oui. Il leur demanda s'ils ne vendaient pas autant qu'autrefois; ils lui dirent : « Monsieur, depuis que nous avons quitté cette habitude de

mentir et de jurer, nous vendons plus qu'auparavant. Nous voyons bien, maintenant, que tous ces mensonges et tous ces jurements ne sont que des ruses du démon pour tromper et perdre les marchands. A présent que les gens savent que nous ne mentons point et ne jurons (plus), nous vendons le double d'autrefois, nous voyons que le bon Dieu bénit notre maison d'une manière visible et que tout réussit bien chez nous. » Ah ! M. F., si nous avions le bonheur d'imiter ces marchands dans nos ventes et nos achats, que de péchés de moins, que de crainte de moins pour quand la mort viendra, alors qu'il en faudra rendre (compte), comme personne n'en doute ; puisque Jésus-Christ nous dit lui-même que nous rendrons compte d'une parole inutile. Mais non, l'on ne pense pas à tout cela ; (n'auriez)-vous à vendre que pour un sol, vous mentez dès que l'occasion s'en présente ; vous ne craignez ni de faire souffrir le bon Dieu, ni de perdre votre âme ; pourvu que vous gagniez deux sols, vous êtes contents, tout le reste n'est rien.

Mais, M. F., surtout (gardez-vous de) jamais ajouter le serment au mensonge. Voyez ce qui arriva devant saint Édouard, roi d'Angleterre. Étant à table avec le comte Gondovin, son beau-père, qui était très-orgueilleux et très-jaloux, au point qu'il ne pouvait souffrir personne auprès du roi, celui-ci lui dit qu'il savait bien qu'il avait contribué à la mort de son père ; le comte lui répondit : « Si cela est véritable, je veux que ce morceau de pain que je vais manger m'étrangle. » Hélas ! à peine eut-il mis son morceau de pain dans sa bouche, qu'il lui resta au gosier et l'étrangla. Il tomba mort à côté du roi. Il est vrai que le bon Dieu ne nous châtie pas toujours d'une manière si terrible, mais nous ne sommes pas moins coupables à ses yeux.

Que devons-nous conclure de tout cela? le voici, M. F. C'est de ne jamais nous accoutumer à mentir; car, une fois qu'on en a pris l'habitude, on ne peut plus s'en corriger; il faut être sincère et véritable dans tout ce que nous disons et faisons. Si l'on ne veut pas nous croire, eh bien! qu'on le laisse! Ne jamais forcer d'autres personnes à mentir; il y en a qui vous questionnent tant, qu'ils vous font dire des mensonges, ou bien vous font mettre en colère. Ils sont encore plus coupables que (celui) qui ment, puisque, sans eux, l'on n'aurait pas menti. Quand nous voulons nous confesser, (il faut) bien déclarer quels sont les mensonges que nous avons dits; puisque vous avez vu qu'il y en a qui peuvent être des péchés mortels, selon notre intention en les disant. D'ailleurs, M. F., comment pouvons-nous employer (à mentir) notre langue qui a été arrosée du sang précieux de Jésus-Christ, notre bouche, qui, tant de fois, a servi de tabernacle au corps adorable de Jésus-Christ. O mon Dieu! si nous pensions à tout cela, aurions-nous bien ce courage? Heureux, M. F., celui qui agira avec simplicité et qui parlera toujours dans la vérité! C'est le bonheur que je vous souhaite.

SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la nécessité de faire de bonnes œuvres.

Omnis arbor, quæ non facit fructum bonum, excidetur, et in ignem mittetur.

Tout arbre qui ne rapporte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. (*S. Matth.*, VII, 19.)

CETTE parabole, M. F., n'est pas difficile à comprendre. C'est précisément nous qui sommes cet arbre que Jésus-Christ a planté dans le sein de son Église, qu'il a cultivé par ses soins, ses travaux et ses souffrances : c'est-à-dire, qu'il nous a rendus dignes, par sa mort et passion, de porter des œuvres dignes d'être récompensées pendant l'éternité. Mais il nous menace de nous punir dans sa colère et de nous jeter en enfer, si nous ne faisons pas le bien, le pouvant si facilement par les mérites de sa mort et passion, et par l'institution de cette religion sainte, dans laquelle nous avons le grand bonheur d'être nés et nourris. De sorte, M. F., que le bon Dieu a droit d'attendre de nous que nous fassions des œuvres capables de le glorifier et de lui donner lieu de nous récompenser dans l'autre vie. Nous sommes dans ce monde comme cet arbre, dont nous parle le Psalmiste, en disant que

nous devons être « comme un arbre qui est planté le long des eaux, qui produit des fruits en abondance et dans son temps, capables de réjouir son maître. » Oui, M. F., tout homme dont les actions ne sont pas bonnes, quand même elles ne seraient pas mauvaises, est au moins, aux yeux de Dieu, un arbre stérile, qui sera coupé et jeté au feu éternel. Hélas! et combien de chrétiens qui se perdent pour ne pas bien réfléchir sur cette vérité. Oui, M. F., voilà quelle est la vie des chrétiens, ou du moins, du plus grand nombre : les uns ne passent leur temps qu'à faire des œuvres mauvaises; les autres, se contentent de n'en point faire de mauvaises, mais n'en font point de bonnes; d'autres (enfin), en font de bonnes, mais qu'ils ne devraient pas faire, ou, qui ne leur convenaient pas dans l'état où ils sont; et très-peu font de bonnes œuvres qui plaisent à Dieu et qui seront récompensées pendant l'éternité. Mais, pour mieux vous le faire comprendre, M. F., je vais vous montrer 1° la nécessité où nous sommes de faire des bonnes œuvres si nous voulons nous sauver; 2° quelles sont les bonnes œuvres que le bon Dieu veut de nous, en général et en particulier.

I. Vouloir, M. F., vous convaincre de la nécessité où nous sommes de faire de bonnes œuvres, de pratiquer les vertus qui nous conviennent dans l'état où le bon Dieu nous a placés : c'est comme si nous voulions prouver à un domestique la nécessité de faire ce que son maître attend de lui pour recevoir son gage à la fin de l'année. De même, M. F., nous savons très-bien que (nous) tous, chrétiens et nés dans le sein de l'Église catholique, nous ne sommes sur la terre que pour faire ce qui peut glorifier le bon Dieu et lui donner lieu de nous récompenser.

Si l'on reproche à ces chrétiens lâches leur indifférence et leur tiédeur dans le service de Dieu, soit dans leurs prières, soit dans la fréquentation des sacrements, ils vous répondent qu'ils ne font point de mal. Vous dites que vous (ne faites) (point de mal), ce qui est très-difficile à croire, et quand même vous ne feriez point de mal, si vous ne faites point de bien, c'est-à-dire, de bonnes œuvres; si vous ne pratiquez pas les vertus qui conviennent (à votre état), vous ne laisserez pas d'être damnés. Ecoutez saint Paul, qui a tant converti d'âmes à Jésus-Christ, après tout ce qu'il a fait pour contribuer à la gloire de Dieu, après une infinité de bonnes œuvres, puisque toute sa vie en a été une chaîne continuelle : « Hélas! je crains bien qu'après avoir appris aux autres ce qu'il fallait faire pour aller au ciel, je ne sois moi-même réprouvé. » Ecoutez encore saint François de Sales, cet homme dont les vertus feront l'admiration de tous les siècles : « Hélas! s'écrie-t-il, quand je pense comment j'ai employé ce temps précieux que le bon Dieu ne m'avait donné que pour faire de bonnes œuvres, je tremble qu'il ne puisse pas me donner son éternité bienheureuse. » Disons plutôt, M. F., que c'est le langage de tous les saints. Et nous, M. F., qui n'avons ni piété, ni religion, nous osons assurer témérairement que nous ne faisons point de mal! Mon Dieu, quel aveuglement sur notre salut! Que de pauvres chrétiens maintenant brûlent, qui, sous prétexte qu'ils ne faisaient point de mal, ne se sont pas mis en peine de faire le bien et se sont perdus!

Oui, M. F., quand même cela serait vrai, que vous n'auriez pas ces vices grossiers, qui sont indignes d'un chrétien, et même d'une créature raisonnable; quand même vous ne seriez pas du nombre de ces avares qui

ne perdent point d'occasion pour ramasser du bien, qui ne se font point de scrupule de travailler le saint jour du dimanche et de tromper leur prochain; quand vous ne seriez pas un ivrogne, qui, par le vin, devient moins raisonnable qu'une bête brute; et que vous ne seriez pas, non plus, du nombre de ces vieux sales, infâmes impudiques, qui se traînent et se roulent dans la fange et les joies de ces sales voluptés; si cependant, M. F., malgré cela, vous ne faites pas de bonnes œuvres, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux, parce que vous savez aussi (bien) que moi, que pour aller au ciel, il faut nécessairement bien faire deux choses : éviter le mal, et faire le bien. Remplir une de ces obligations et manquer (à l'autre,) ce n'est rien faire. Comme, par exemple : si vous faites de grandes pénitences; que vous donniez beaucoup aux pauvres, cela est très-bien; mais si, avec cela, vous n'évitez pas le mal que vous pouvez; si vous entretenez dans votre cœur des sentiments de haine, de vengeance contre votre prochain; si vous médisez contre lui; si vous le jugez témérairement; si vous laissez traîner les sentiments de votre cœur dans les sales pensées d'impureté et d'orgueil, toutes vos bonnes œuvres ne sont rien, parce qu'un seul péché détruit tout le mérite de ce bien que vous venez de faire. D'un autre côté, quand vous seriez bien réglé dans vos mœurs, ne faisant tort à personne, évitant le mal autant que vous le pouvez, si, avec tout cela, vous ne pratiquez pas le bien, vous ne faites que la moitié de ce que vous devez faire, et, d'après Jésus-Christ lui-même, vous ne laisserez pas d'être damnés.

Mais, M. F., si vous voulez vous convaincre, de manière à ne pas pouvoir en douter, que, malgré que nous ne fassions pas de mal, si nous ne faisons pas le bien,

nous serons tout de même perdus; écoutez Jésus-Christ, qui ne fait porter son jugement uniquement que sur l'omission des bonnes œuvres que nous aurions dû faire pendant notre vie. « Retirez-vous de moi, maudits! allez au feu éternel, qui est préparé au démon et à ceux qui l'ont imité. J'ai eu faim et soif, vous ne m'avez pas donné à manger ni à boire; j'ai été malade et prisonnier, et vous ne m'êtes pas venu visiter; j'ai été nu, et vous ne m'avez pas vêtu. » Saint Augustin nous dit que c'est comme si Jésus-Christ nous disait : « Non, non, malheureux pécheurs, ce n'est pas seulement pour le sujet que vous croyez que je vous condamne, non pas même pour avoir commis de grands crimes; car, si vous aviez fait de bonnes œuvres, par là vous les auriez effacés, et si vous aviez racheté vos péchés par l'aumône, comme vous l'auriez pu, je ne vous aurais jamais condamnés. Mais, parce que vous avez négligé de faire de bonnes œuvres, et que vous n'avez pas fait le bien que je voulais de vous, je vous réprouve et vous condamne aux flammes éternelles. Allez, malheureux, vous viviez sans faire de bien, retirez-vous de moi; jamais vous ne verrez ma face, qui aurait fait tout votre bonheur dans le ciel. » Voulez-vous encore une autre preuve qui nous montre, *comme l'on ne peut pas mieux*, la nécessité de faire de bonnes œuvres pour aller au ciel, écoutez Jésus-Christ. « Venez les bénis de mon Père, prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai été en prison et malade, et vous m'avez visité; j'ai été nu, et vous avez eu la charité de me couvrir. »

Que devons-nous conclure de tout cela, M. F.? rien

autre, si ce n'est que, si nous ne faisons pas de bonnes œuvres, quand même nous ne ferions point de mal, nous ne laisserons pas que d'être perdus. Aussi, voyons-nous que notre divin Sauveur nous compare, tantôt à un laboureur qui sème pour recueillir, et qui ne cueille que s'il sème, et qui ne recueille rien, s'il ne sème rien; tantôt à un figuier que le père de famille a planté dans sa vigne : il le taille, il le cultive avec soin dans l'espérance qu'il rapportera du (fruit); mais, voyant qu'il n'en porte point, quoiqu'il n'en porte pas de mauvais, il l'arrache et le jette au feu. D'autres fois, Jésus-Christ compare le paradis au salaire qu'on donne à un ouvrier qui a rempli sa tâche. Dites-moi, n'est-ce pas bien nous montrer que Jésus-Christ ne donnera son paradis qu'à ceux qui l'ont mérité par leurs bonnes œuvres? Voyez Jésus-Christ, qui est notre modèle : a-t-il été un instant de sa vie sans travailler à faire de bonnes œuvres, à convertir les âmes à son Père, et à souffrir? Et nous, tout misérables que nous sommes, nous voudrions qu'il ne nous en coûtât rien? Non, non, M. F., cela ne sera pas ainsi. Ou nous ferons de bonnes œuvres, ou nous serons damnés, quand même nous ne ferions point de mal.

Voyez maintenant, M. F., les bonnes œuvres que vous avez faites. Les avez-vous faites uniquement pour Dieu, (de sorte) que le monde n'y ait été pour rien, et que jamais vous n'ayez été fâchés de les avoir faites à cause de ces quelques retours d'ingratitude que l'on vous a fait essuyer? Vous êtes-vous jamais applaudis en vous-mêmes du bien que vous avez fait, rendu au prochain? parce que, si tout cela vous est arrivé, ou vous n'avez rien fait, ou il faut tout compter comme pour rien, parce que vous en avez déjà perdu la récom-

pense. Savez-vous, M. F., le parti que vous avez à prendre? Si vous n'avez rien fait, ou si ce que vous avez fait est perdu pour quelque vue humaine, commencez de suite, afin qu'à la mort, vous puissiez vous trouver encore quelque chose à présenter à Jésus-Christ pour qu'il vous donne la vie éternelle. — Mais, me direz-vous, peut-être, je n'ai fait que du mal pendant toute ma vie; je ne suis qu'un mauvais arbre qui ne peut plus porter de bon fruit. — M. F., cela se peut encore, et je vais vous l'apprendre. Changez cet arbre de terre, arrosez-le avec d'autre eau, fumez-le avec d'autres engrais, et vous verrez que vous porterez du bon fruit, quoique vous en ayez porté de bien mauvais jusqu'à présent. Si cet arbre, qui est vous-mêmes, a été fertile en orgueil, en avarice et en impureté, vous pouvez faire, avec la grâce du bon Dieu (que ses fruits) deviennent abondants en humilité, en charité et en pureté. Faites de vous-mêmes comme la terre, qui, avant le déluge, tirait de son sein l'eau pour s'arroser elle-même, sans avoir recours aux nuées du ciel, pour lui donner la fécondité. De même, M. F., tirez de votre propre cœur cette eau salutaire qui en changera les dispositions. Vous l'aviez arrosé avec l'eau bourbeuse de vos passions; eh bien! à présent, arrosez-le avec les larmes du repentir, de la douleur et de l'amour, et vous verrez que vous cesserez d'être un mauvais arbre, pour en devenir un qui portera du fruit pour la vie éternelle.

Pour vous montrer, M. F., que cela se peut très-bien, en voici un exemple admirable dans la personne de sainte Madeleine. Voyez, d'après Jésus-Christ même, combien elle était un mauvais arbre, et ensuite, combien la grâce en a fait un bon arbre, qui a porté du bon fruit avec abondance. Saint Luc nous dit qu'elle était

une pécheresse, et connue pour telle dans toute la ville de Jérusalem. Je vous laisse à penser ce que ces paroles, sorties de la bouche de Jésus-Christ même, veulent nous dire. C'était une jeune fille née avec les passions les plus vives, une beauté extraordinaire, de grands biens : ce qui est un feu qui allume encore davantage les passions, qui les nourrit et les engraisse continuellement. Elle avait un grand attrait pour les plaisirs du monde, un goût extrême pour les modes et un grand désir de plaire; de sorte que ses pensées et tous ses soins étaient employés à cela. Un air peu modeste annonçait déjà d'avance que son innocence ne tarderait pas de faire naufrage. Vaine idole du monde, elle cherche autant qu'elle peut à lui plaire, soit dans ses regards enflammés par un feu impur qui sort du fond de son cœur, soit dans toute ses démarches et cet air efféminé qui paraît sur son front. Tout cela annonce un arbre qui ne peut porter que de bien mauvais fruits. Elle reçoit avec une complaisance incroyable les profanes regards des mondains; elle reçoit avec amour-propre les fades éloges des hommes; elle aime à se produire, avec une joie au delà de ce que l'on peut comprendre, dans les assemblées du grand monde. Étant d'une grande beauté, possédant de grandes richesses, jeune et bien faite; tout le monde, ce semble, n'avait du cœur, des yeux que pour elle. Les danses, les spectacles et le soin de plaire à tout le monde, font toute son occupation. Si elle se rend parmi les fidèles dans les lieux destinés à la prière, elle s'y rend avec empressement, non pour y pleurer ses péchés, comme elle l'aurait dû faire; mais, bien mieux, pour s'y placer comme une idole, pour y voir et, encore plus, pour y être vue et admirée. Elle semble, par là, vou-

loir disputer les cœurs à Dieu même et l'honneur qui n'est dû qu'à lui seul. Enfin, elle va si loin qu'elle finit par être un sujet de scandale à toute la ville de Jérusalem. Les entretiens avec les jeunes gens, les embrassements, les conversations peu modestes, les corruptions auxquelles elle se livre finissent par ne plus la faire regarder que comme une fille de mauvaise vie. Elle finit *pour* être fuie et méprisée par tous les gens de bien. Tous les gens de la ville ne la nomment plus que la femme pécheresse et scandaleuse. Vous conviendrez avec moi que voilà un bien mauvais arbre; si vous avez été aussi loin, il n'en est guère qui l'ait passée. Hélas! M. F., quel fruit d'orgueil n'a pas porté cette tête embellie et ornée avec tant de soin? hélas! que de fruits de corruption n'a pas produit ce cœur pourri et brûlé par un feu impur? Et ainsi de toutes les autres passions qui la dominaient. Je crois, M. F., qu'il est assez difficile de trouver un arbre plus mauvais. Eh bien! M. F., vous allez voir que si nous voulons nous prêter à la grâce, qui jamais ne nous manquera plus qu'à Madeleine, quelque misérables que nous soyons, nous (pouvons) changer notre arbre, qui, jusqu'à présent n'a porté que de mauvais fruit; nous pouvons lui en faire porter de bon, si seulement nous voulons nous prêter à la grâce qui vient à notre secours. De mauvais chrétien, nous pouvons devenir bon, et porter du fruit digne de la vie éternelle, ce que nous allons voir dans le retour de Madeleine.

Saint Jérôme nous dit que, pendant que Madeleine était ainsi abandonnée à tous ses désordres, le bruit de tant de miracles que le Sauveur faisait en guérissant les malades et ressuscitant les morts remplissait d'étonnement toute la Judée; chacun s'empressait de voir

un homme si extraordinaire. Madeleine, pour son bonheur, se trouva de ce nombre. Les premières paroles qu'elle entendit sortir de la bouche du Sauveur, ce fut la parabole de l'Enfant prodigue et celle du Bon Pasteur. Elle se reconnut véritablement (dans) cet enfant prodigue ; et (reconnut) le Sauveur pour le Bon Pasteur. Les traits de la grâce étaient trop vifs et trop perçants pour qu'elle n'en ressentît pas l'atteinte. Au récit de cette parole elle se sentit attendrie et touchée jusqu'aux larmes. Si tant de prodiges qu'elle a vus et entendus elle-même la remplissent d'étonnement, la grâce achève de la changer, en faisant, d'un bien mauvais arbre, un très-bon, qui doit porter des fruits excellents. Mais ce qui achève de la détacher d'elle-même et du péché, en rompant tout ce qui pouvait l'en retenir, ce fut cette grande (bonté) de Dieu pour les pécheurs. Ah ! M. F., que la grâce est puissante quand elle trouve un cœur bien disposé ! La voilà qui commence à ne plus penser ni agir de même, la grâce la poursuit, les remords de sa conscience la tourmentent, elle sent son cœur qui se brise de douleur de ses péchés ; ses yeux qui, autrefois, étaient si allumés du feu impur, et qui savaient si bien l'allumer dans le cœur des autres, commencent à verser des larmes amères. Comme (son cœur) avait goûté le premier les plaisirs du monde, elle veut aussi qu'il soit le premier à ressentir tout le regret d'avoir fait mal. Dès lors, ce grand monde qui, autrefois, faisait tout son plaisir et son bonheur, ne fait plus que l'importuner et la dégoûter de plus en plus. Elle ne se trouve bien que séparée du monde et dans la retraite, où elle peut réfléchir et verser des larmes en toute liberté. Son cœur se sent toujours percé plus vivement, à mesure qu'elle considère la vie qu'elle a menée jusqu'à présent,

l'outrage qu'elle a fait à Dieu, le nombre d'âmes qu'elle a perdues par une vie mauvaise. Cet amour d'elle-même, cette orgueilleuse complaisance qu'elle avait dans sa beauté, tous ces profanes hommages qui la flattaient : tout cela ne lui est plus qu'une vanité insensée et une espèce d'idolâtrie. Ce luxe immodeste, ces amusements mondains, qu'elle avait toujours regardés comme les priviléges de son âge et de son sexe, ne sont maintenant à ses yeux qu'une vie païenne et une véritable apostasie de sa religion. Ces sentiments passionnés, ces libertés indécentes, ces tendres attachements, autrefois si chers à son cœur, et tous ces mystères d'iniquités ne lui (semblent) à présent que crimes et abomination. Elle reconnaît, en versant des larmes en abondance, que si le bon Dieu l'avait ornée de tant de dons, cela n'était que pour qu'elle lui fût plus agréable. Elle n'en conçoit que plus vivement son ingratitude et sa révolte. Dans ces combats, elle apprend qu'un pharisien distingué a le bonheur de recevoir chez lui le Sauveur; elle se rappelle tout ce qu'elle a entendu du Sauveur : « Oui, se dit-elle à elle-même, je ne peux plus douter qu'il soit ce Pasteur si bon et si charitable, et que moi, je ne sois cette brebis perdue. Ah! s'écrie-t-elle, c'est à moi-même qu'il en voulait, lorsqu'il parlait de cet enfant prodigue! oui, je me lèverai et j'irai le trouver! » En effet, ne se possédant plus, elle se lève, foule aux pieds toutes ses plumes et toutes ses vanités; elle court, ou plutôt la grâce, dont son cœur était déjà tout brûlant, l'entraîne; foulant tout respect humain, elle entre dans la salle du festin avec un air abattu, ses cheveux, autrefois si bien tirés et frisés, tout épars, les yeux baissés et baignés de larmes, la confusion et la rougeur sur le front; elle se jette aux pieds du Sau-

veur qui était à table. « Ah! Madeleine, Madeleine, s'écrie un Père de l'Église, que faites-vous, et qu'êtes-vous devenue? où sont ces plaisirs, cette vanité et cet amour profane? » Ah! non, non, M. F., plus de Madeleine pécheresse, mais (Madeleine) pénitente, et une amante fidèle du Sauveur.

Oui, M. F., ce fut dans ce moment que tout changea en elle; si elle avait tant perdu d'âmes par une vie si scandaleuse, elle va, par sa vie pénitente, en gagner encore plus qu'elle n'en a perdu. Elle n'a nul respect humain, elle accuse publiquement ses péchés devant une nombreuse assemblée, elle embrasse les pieds du Sauveur, elle les arrose de ses larmes, elle les essuie de ses cheveux. Non, non, M. F., Madeleine n'est plus Madeleine, mais une sainte amante du Sauveur. « Non, non, M. F., nous dit saint Augustin, dans Madeleine, plus de vanité, plus de plaisirs, plus d'amour profane, tout est saint et pur en elle. Oui, M. F., nous dit ce grand saint, ces parfums si recherchés qu'elle avait donnés tout au luxe, cette chevelure si bien parée et ornée, ces yeux animés d'un feu si dangereux, tout cela est maintenant purifié dans les larmes. Ah! M. F., nous dit-il, qui pourrait nous faire connaître ce qui se passe dans son cœur? Chacun de ceux qui furent témoins de ce coup de générosité la tourne en ridicule, la traite d'insensée, la blâme et la condamne, *sinon* Jésus-Christ lui-même, qui connaît bien que c'est sa grâce qui a tout fait en elle. » Il en est si touché qu'il ne lui parle nullement de ses péchés; mais il prend un singulier plaisir à faire l'éloge de tout le bien qu'elle a fait, et cela devant tout le monde : « Allez, lui dit tendrement le Sauveur, vos péchés vous sont pardonnés, ne pleurez plus. »

Aussi voyons-nous que si le bon Dieu fut si miséricordieux envers elle, elle fut une des plus fidèles à lui tenir compagnie pendant sa Passion; elle ne peut plus le quitter; elle se jette au pied de la croix; elle mêle ses larmes avec le sang adorable de Jésus-Christ. Après la mort du Sauveur, étant revenue le chercher dans son tombeau, ne l'ayant pas trouvé, elle s'en prend au ciel et à la terre, aux anges et aux hommes; il faut qu'elle le trouve, à quel prix que ce soit. Le Sauveur, vaincu par son amour, ne peut plus se cacher à cette grande sainte pénitente. Il se montra le premier à elle pour lui dire qu'il était ressuscité comme il leur avait dit. Après l'Ascension du Sauveur, (les Juifs,) par haine de ce que Jésus-Christ l'aimait, la prirent, avec son frère Lazare et sa sœur Marthe, les exposèrent dans un mauvais vaisseau sans gouvernail, dans l'espérance de les faire périr; mais ce fut Dieu lui-même qui le conduisit : ils vinrent débarquer à Marseille, d'où, après quelque temps, Madeleine alla se retirer dans une solitude, pour y finir ses jours dans les larmes et la pénitence.

Eh bien! M. F., ne conviendrez-vous pas avec moi qu'un arbre qui a porté de bien mauvais fruits, avec la grâce de Dieu peut en porter de très-bons, dignes de plaire à Dieu et d'être récompensés pendant l'éternité? Vous, M. F., qui avez porté des fruits aussi mauvais que Madeleine; qui vous êtes roulés et livrés à bien des péchés; qui, peut-être, dans la vie de Madeleine pécheresse, reconnaissez avoir fait tout cela; hélas! M. F., donc pleurez! Que de péchés d'orgueil, de vanité, d'avarice, de vengeance et d'impureté! Hélas! mon Dieu! que nous en verrons au grand jour du jugement, qui n'ont jamais paru aux yeux du monde, mais bien aux yeux de Dieu à qui rien n'est caché. Eh! M. F., si vous avez,

comme Madeleine, porté du mauvais fruit, qui vous empêche maintenant d'en porter de bon? Vous avez entendu, comme Madeleine, le récit de la parabole de l'Enfant prodigue, où vous vous reconnaissez parfaitement bien être ce pécheur; vous avez entendu, comme Madeleine, le récit de la parabole du Pasteur qui court après sa brebis qui est perdue, vous ne manquerez pas de vous dire en vous-même : c'est moi-même que Jésus-Christ cherche par sa grâce, qui me donne tant de fois la pensée de me convertir. Pourquoi ne feriez-vous pas comme Madeleine, puisque vous sentez votre conscience qui crie, et la grâce qui vient à votre secours pour vous faire changer dans votre manière de vivre? Pourquoi encore, après vous être réconciliés avec le bon Dieu par la grâce du sacrement de Pénitence, ne feriez-vous pas comme Madeleine, qui, non contente d'avoir quitté le mal, s'attache au bon Dieu de tout son cœur et pour toute sa vie? Croyez-vous que la grâce vous manque? Non, M. F., non, votre âme est aussi précieuse aux yeux de Dieu que celle de Madeleine, et, par conséquent, vous êtes sûrs que jamais la grâce ne vous manquera pour vous convertir et persévérer.

II. En deuxième lieu, M. F., nous lisons dans l'Écriture sainte que le Seigneur disait à son peuple, en lui parlant de la nécessité de faire des bonnes œuvres pour lui plaire et pour être du nombre des saints : « Les choses que je vous demande ne sont pas au-dessus de vos forces; pour les faire, il n'est pas nécessaire de vous élever jusqu'aux nues, ni de traverser les mers; tout ce que je vous commande est, pour ainsi dire, sous vos mains, dans votre cœur et autour de vous. » Je peux bien, M. F., vous répéter la même chose : il est vrai

que jamais nous n'aurons le bonheur d'aller au ciel si nous ne faisons pas de bonnes œuvres; mais ne nous effrayons pas, M. F.: ce que Jésus-Christ demande de nous, ce ne sont pas des choses extraordinaires, ni au-dessus de notre portée, il ne demande pas de nous que nous soyons tout le jour à l'église, ni même de faire de grandes pénitences : c'est-à-dire, jusqu'à ruiner notre santé, ni même encore de donner tout notre bien aux pauvres (quoiqu'il soit très-véritable que nous sommes obligés de donner aux pauvres, autant que nous le pouvons, ce que nous devons faire pour plaire (à Dieu) qui nous le commande et pour racheter nos péchés). Il est encore vrai que nous devons pratiquer la mortification en bien des choses, dompter nos penchants. Il n'est pas douteux qu'une personne qui vit sans se mortifier est une personne qui ne viendra jamais à bout de se sauver. Il n'est pas douteux que, quoique nous ne puissions être tout le jour à l'église, ce qui serait un grand bonheur pour nous; cependant nous savons très-bien que nous ne devons jamais manquer à nos prières, du moins le matin et le soir. Mais, me direz-vous, il y en a plus d'un qui ne peuvent pas jeûner, d'autres qui ne peuvent donner l'aumône, d'autres qui sont tellement occupés que, souvent, ils ont peine à faire leur prière le matin et le soir, comment pourront-ils donc se sauver, puisqu'il faut prier continuellement et qu'il faut nécessairement faire de bonnes œuvres, pour avoir le ciel? Puisque toutes vos bonnes œuvres se réduisent à la prière, au jeûne et à l'aumône, M. F., nous pourrons facilement faire tout cela, comme vous allez le voir.

Oui, M. F., quoique nous ayons mauvaise santé, et que nous soyons même infirmes, il y a un jeûne que nous pouvons faire facilement. Fussions-nous même bien

pauvres, nous pouvons encore faire l'aumône, et, quelque grandes que soient nos occupations, nous pouvons prier le bon Dieu sans rien déranger de nos affaires, prier soir et matin, et même toute la journée, et voici comment. Nous pratiquons un jeûne qui est très-agréable à Dieu, toutes les fois que nous nous privons de quelque chose qu'il nous ferait plaisir de faire, parce que le jeûne ne consiste pas tout dans la privation du boire et du manger; mais, de ce qui nous flatte le plus dans notre goût; les uns (peuvent se mortifier) dans la manière de *s'arranger*, les autres dans les visites qu'ils veulent faire aux amis qu'ils aiment à voir; les autres, dans les paroles et les discours qu'ils aiment à tenir; celui-ci fait un grand jeûne, et qui est très-agréable à Dieu, quand il combat son amour-propre, son orgueil, sa répugnance à faire ce qu'il n'aime pas faire, ou en étant avec des personnes qui contrarient son caractère, ses manières d'agir. Vous pouviez aller dans cette certaine compagnie sans même offenser le bon Dieu; mais vous vous en privez pour le bon Dieu : voilà un jeûne qui est bien *méritant*. Vous trouvez-vous dans une occasion où vous pourriez contenter votre gourmandise? au lieu de le faire, vous prenez sans le faire apercevoir, ce qui vous convient le moins. Lorsque vous achetez des meubles ou des habillements, vous ne prenez pas ce qui vous conviendrait le mieux : voilà encore un jeûne, dont la récompense vous attend à la porte du ciel pour vous aider à entrer. Oui, M. F., si nous voulions bien nous y prendre, non-seulement nous trouverions chaque jour de quoi pratiquer le jeûne; mais encore, à chaque instant de la journée.

Mais, dites-moi, y a-t-il encore un jeûne qui soit plus agréable à Dieu que de faire et de souffrir avec

patience certaines choses qui souvent vous déplaisent grandement? Sans parler des maladies, des infirmités et tant d'autres afflictions qui sont inséparables de notre misérable vie, combien n'avons-nous pas l'occasion de nous mortifier en souffrant ce qui nous gêne et nous répugne? Tantôt c'est un ouvrage qui nous ennuie; tantôt, c'est une personne qui nous déplaît; d'autres fois, c'est une humiliation qu'il nous coûte de souffrir. Eh bien! M. F., si nous souffrons tout cela pour le bon Dieu, et uniquement pour lui plaire, ce sont là les jeûnes les plus agréables à Dieu et les plus *méritants*. Vous êtes obligés, pendant toute l'année, de travailler à des ouvrages bien pénibles, qui souvent semblent vous (faire) mourir, ne vous donnant pas même le temps de respirer. Oh! M. F., que de trésors vous ramasseriez pour le ciel, si vous vouliez, en ne faisant que ce que vous faites; si, au milieu de vos peines, vous aviez la précaution d'élever votre cœur vers le bon Dieu, en lui disant : « Mon bon Jésus, j'unis mes peines à vos peines, mes souffrances à vos souffrances; faites-moi la grâce que je me trouve toujours content dans l'état où vous m'avez placé. Je bénirai votre saint nom en tout ce qui m'arrivera! » Oui, M. F., si vous aviez le grand bonheur de vous comporter de cette manière, toute votre misère, tous vos travaux deviendraient comme autant de fruits très-précieux, que vous présenteriez au bon Dieu à l'heure de votre mort. Voilà, M. F., comment chacun, dans son état, peut pratiquer une espèce de jeûne très-méritoire et qui lui sera bien compté pour l'éternité.

2° Nous disons qu'il y a une sorte d'aumône que tout le monde peut faire. Vous voyez donc bien que l'aumône ne consiste pas seulement à nourrir ceux qui ont

faim et à donner des habits à ceux qui n'en ont pas; mais ce sont tous les services que l'on rend au prochain, soit pour le corps, soit pour l'âme, quand nous le faisons en esprit de charité. Quand nous avons peu, eh bien! nous donnons peu; et quand nous n'avons pas, nous prêtons si nous le pouvons. Celui qui ne peut pas fournir au besoin des malades, eh bien! il peut les visiter, leur dire quelques paroles de consolation, prier pour eux, afin qu'ils fassent un bon usage de leur maladie. Oui, M. F., tout est grand et précieux aux yeux du bon Dieu, lorsque nous agissons par un motif de religion et de charité, parce que Jésus-Christ nous a dit qu'un verre d'eau ne serait pas sans récompense. Vous voyez donc, M. F., que quoique nous soyons bien pauvres, nous pouvons facilement faire l'aumône.

3° Je dis que, quelque grandes que soient nos occupations, il y a une espèce de prière que nous pouvons faire continuellement, sans même nous déranger de nos occupations, et voici comment cela se fait. C'est en tout ce que nous faisons, de ne chercher qu'à faire la volonté de Dieu. Dites-moi, M. F., est-il bien difficile de ne chercher qu'à faire la volonté de Dieu dans toutes nos actions, quelque petites qu'elles soient? Oui, M. F., avec cette prière tout devient méritoire pour le ciel, et, sans cette volonté, tout est perdu. Hélas! que de biens sans récompense, qui nous aideraient tant pour gagner le ciel en ne faisant que ce que nous faisons.

Mais, me direz-vous, quels sont donc les fruits qu'un père et une mère de famille doivent porter? M. F., les voici. Il y a les bons fruits que nous devons tous porter en général, tels que l'humilité, la charité, la pureté et ainsi de toutes les autres vertus qui nous conviennent à tous. Il y en a qui voudraient pouvoir rester tout le jour

et la nuit cachés dans un coin de leur maison et y pleurer leurs péchés, ce qui cependant, serait très-bon; mais les fruits les plus précieux pour eux, c'est de bien instruire leurs enfants, de leur faire connaître, avec la grâce du bon Dieu, la fin pour laquelle ils sont sur la terre; c'est de leur apprendre à prier le bon Dieu avec attention, avec respect; c'est de ne jamais leur donner de mauvais exemples, de leur parler souvent des souffrances que Jésus-Christ a endurées pour nous mériter le ciel, du regret que nous aurons à l'heure de la mort d'avoir méprisé tout cela; c'est de ne jamais parler mal de la religion ni du prochain devant eux; de leur faire concevoir un grand mépris pour les plaisirs du monde et pour toutes les choses du monde, qui ne sont que bien peu, puisque nous restons si peu sur la terre; c'est de leur faire considérer le service du bon Dieu comme la seule chose qui puisse nous consoler en ce monde et adoucir nos peines; c'est de leur faire bien connaître que, n'étant sur la terre que pour Dieu seul, jamais nous ne serons heureux si nous ne servons pas le bon Dieu avec zèle et avec amour. C'est encore de faire souvent des jeûnes et aumônes, ou d'autres bonnes œuvres pour ses enfants, surtout quand on voit qu'ils sont dans l'éloignement de Dieu et qu'ils vivent comme s'ils n'avaient point d'âmes à sauver. Voilà, M. F., les fruits qu'un père et une mère doivent porter et qui sont les seuls que le bon Dieu demande d'eux. Comme les maîtres et maîtresses ont les mêmes obligations à remplir envers leurs domestiques, ils doivent porter les mêmes fruits : c'est-à-dire, faire tout ce que les pères et mères sont obligés de faire envers leurs enfants. De sorte qu'en faisant cela, vous faites une prière continuelle, tout en ne cherchant qu'à faire la volonté de

Dieu dans chaque action que vous avez le bonheur de faire. Un enfant, qui, dans tous les devoirs qu'il rend à ses parents, n'a en vue que de plaire à Dieu, qui lui ordonne de respecter, d'aimer ses parents, d'en avoir soin, de les soulager dans leurs misères, ou de les consoler dans leurs chagrins ou maladies, et de prier le bon Dieu pour eux; voilà, M. F., les fruits précieux que le bon Dieu demande de lui, et dont il sera récompensé pendant l'éternité.

Un laboureur ou un ouvrier qui supportent la mauvaise humeur de ceux qui les occupent, qui offrent leurs peines et les mauvais temps qu'ils endurent, dans la seule vue de plaire à Dieu et sauver leurs âmes : voilà du bon fruit, et une prière continuelle que Dieu ne laissera pas sans récompense. Ah! M. F., que d'occasions de mérite nous laissons échapper, et qui nous conduiraient à grands pas au ciel, si nous avions le bonheur d'offrir à Dieu toutes nos actions; si nous le priions de bénir nos travaux, de bien régler nos démarches et de présider à tout ce que nous faisons; si nous avions soin de conserver et de renouveler de temps en temps nos intentions dans notre travail. M. F., disons souvent à Dieu : « Ayez pitié de moi! venez à mon secours; mon Dieu, je ne veux rien faire que ce qui peut vous plaire. » Vous conviendrez avec moi que toutes ces prières ne vous dérangeront en rien dans vos travaux; tous ces jeûnes n'incommoderont nullement votre santé; vous avez vu que nous pouvons bien faire des aumônes sans avoir de l'or ni de l'argent, et une infinité de bonnes œuvres qui ne nous coûteront qu'un peu de vigilance et de contrainte.

Cependant, M. F., je vous dirai 1° que pour que ces œuvres soient méritoires pour le ciel, il faut qu'elles

soient faites en état de grâce, parce que vous savez aussi bien que moi que toutes les bonnes œuvres que nous faisons étant en état de péché sont mortes pour le ciel. Il est vrai qu'elles peuvent mériter notre conversion, ce qui est déjà un grand bonheur; mais elles ne seront point récompensées pour le ciel; c'est une vérité expressément marquée dans l'Évangile, ce qui nous doit grandement faire prendre garde de ne jamais rester dans le péché, puisque tout le bien que nous faisons, ne nous accompagnera pas devant le tribunal de Jésus-Christ. Ah! malheureux qui, depuis tant de temps, croupissez dans le péché, que de bonnes œuvres perdues, qui vous auraient conduits sûrement (au ciel). Hélas! de quoi vous servent tous vos maux et toutes les misères de la vie, sinon à vous perdre? O mon Dieu! que de chrétiens perdus qui, en ne faisant que ce qu'ils font, se sauveraient si bien!

2° Nous disons qu'il faut agir par un motif surnaturel : c'est-à-dire, par amour pour Dieu, en vue de notre salut; parce que, si vous agissez par un motif purement naturel, comme par exemple : si vous ne travaillez que pour bien faire vos affaires, gagner votre vie, nourrir et entretenir vos enfants; cela n'a rien de plus parfait que (ce que font) les païens; dans cela, il n'y a point de récompense pour le ciel. Si vous ne rendez service au prochain, que, parce qu'il est votre parent ou votre ami, parce que vous êtes touché de compassion des maux qu'il éprouve; mais que vous n'ayez pas en vue de plaire à Dieu et le salut de votre âme, votre travail et toutes vos aumônes seront bien récompensés dans ce monde; mais jamais pour le ciel. Hélas! M. F., que de bonnes œuvres perdues! Combien parmi nous, M. F., qui ont fait bien des bonnes œuvres, rendu bien

des services au prochain, qui ont fait même de grands sacrifices; mais qui, n'ayant pas la pensée de le faire pour plaire à Dieu, n'en auront point de récompense! Oui, M. F., si nous voulons que tout ce que nous faisons soit récompensé pour le ciel, il faut avoir, le matin, en nous éveillant, la pensée de faire tout ce que nous ferons pendant la journée dans la seule vue de plaire au bon Dieu et pour le salut de notre âme, et renouveler cette offrande, de temps en temps, dans le courant du jour. Il faut que, toujours, la pensée de plaire à Dieu nous accompagne partout, car tout ce que nous faisons, séparé de cette pensée, est perdu pour le ciel.

N'ai-je pas bien raison, en vous disant que l'ignorance sera la cause de la perte du plus grand nombre des chrétiens? Hélas! que de chrétiens, qui ont peut-être plus de cinquante ans et qui n'ont jamais eu cette pensée de plaire à Dieu en faisant leur travail, leur prière, leurs aumônes, et en rendant quelques services à leur prochain! Ah! M. F., si nous voulions!... Que de fruits nous pourrions porter pour le ciel, si nous voulions ne plaire qu'à Dieu seul dans tout ce que nous faisons; et bien plus, que nous en ferions porter à d'autres! Nous en avons un bel exemple dans la personne de saint Denis. Étant arrivé à Paris qui était encore plongé dans l'idolâtrie, il fit tant par ses prières, ses instructions et ses miracles, que tous ces peuples, qui n'étaient que de bien mauvais arbres et ne portaient que de bien mauvais fruits, devinrent presque tous des arbres capables de porter du fruit pour la vie éternelle. Les prêtres des idoles, voyant le nombre de personnes qu'il convertissait, allèrent trouver le gouverneur, en lui disant qu'un nouveau prédicateur faisait un grand mépris de ses dieux, et que presque tous

(les habitants) se faisaient chrétiens. Le gouverneur entra dans une grande colère contre saint Denis, le fit prendre, et jeter dans un cachot, où on lui fit (subir) tout ce que la rage des tyrans put inventer. On lui brisa tout le corps, en faisant rouler sur lui de gros quartiers de pierre. Le tyran, l'ayant fait reparaître devant son tribunal, lui dit finement que ses pensées avaient bien changé. Le saint lui répondit que les tourments les plus horribles, et la mort même, ne lui feraient jamais changer de sentiments. A ces paroles, le juge ne lui répondit que par une grêle de coups de fouets, armés de pointes de fer, qui lui déchirèrent le corps jusqu'aux entrailles. C'était un spectacle digne des anges, de voir un bon vieillard, qui avait plus de cent et six ans, chanter les louanges de Dieu pendant cette horrible boucherie. Le juge, voyant son courage, le fit étendre sur un chevalet; on lui ouvrit toutes ses plaies avec des ongles de fer, ensuite, l'ayant étendu sur un gril, on le rôtit à petit feu, ce qu'il endura sans laisser sortir de sa bouche une seule plainte. Ensuite, on le jeta dans une fournaise ardente, où le bon Dieu le *garantit* d'être brûlé. Après cela, il fut attaché à une croix, d'où il prêchait au peuple, comme d'une chaire. Le tyran, voyant que rien ne pouvait le vaincre, le condamna à avoir la tête tranchée; et c'est une tradition aussi ancienne que sa mort, que son corps, s'étant levé, prit sa tête entre ses mains, fit près d'une lieue jusqu'à ce qu'il trouva une personne qu'il avait convertie, et il tomba à ses pieds. Après tant de miracles, de prières et d'instructions, presque tous se convertirent.

Dites-moi : n'est-ce pas là un arbre qui a porté du bon fruit et qui en fait porter aux autres? Ah! M. F., si

nous étions bons chrétiens nous-mêmes, que de fruits nous porterions pour la vie éternelle! Que de fruits nos bons exemples feraient porter aux autres! Prenons donc bien garde de ne pas nous trouver du nombre de ceux à qui Jésus-Christ dira : « Otez cet arbre, qui n'a point porté de bons fruits; coupez-le et jettez-le dans le feu. » Mais au contraire, M. F., tâchons que tout ce que nous faisons ou disons soit du fruit pour le ciel, par une grande pureté d'intention, et, par là, nous aurons le bonheur d'entendre de la bouche de Jésus-Christ même, ces paroles : « Venez les bénis de mon père prendre possession du royaume des cieux, parce que tout ce que vous avez fait, vous ne l'avez fait qu'en vue de me plaire. » C'est ce que vous souhaite...

HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur le jugement particulier.

Redde rationem villicationis tuæ.

Rendez-moi compte de votre administration. (*S. Luc*, XVI, 2.)

POUVONS-NOUS bien, M. F., réfléchir sur la sévérité du jugement de Dieu, sans nous sentir pénétrés de la crainte la plus vive? Quoi! M. F., les jours de notre vie sont tous comptés; plus encore, nous ignorons l'heure et le moment où notre souverain Juge doit nous citer devant son tribunal, et ce moment sera peut-être celui auquel nous pensons le moins, où nous serons le moins disposés à rendre ce compte redoutable!... Je vous assure, M. F., que, quand on y pense bien, il y aurait de quoi jeter dans le désespoir, si la religion ne nous enseignait pas que nous pouvons adoucir ce moment par une vie qui soit toujours *dans le cas* de nous assurer l'espérance que le bon Dieu aura pitié de nous. Prenons bien garde, M. F., de ne pas nous trouver embarrassés quand ce moment viendra, comme cet économe dont

Jésus-Christ nous parle dans l'Évangile. Je vais donc, M. F., vous montrer 1° qu'il y a un jugement particulier, où nous rendrons un compte très-exact de tout le bien et de tout le mal que nous aurons fait; 2° quels sont les moyens que nous devons prendre pour prévenir la rigueur de ce compte.

I. Nous savons tous, M. F., que nous serons jugés deux fois : une fois, au grand jour des vengeances, c'est-à-dire, à la fin du monde, en présence de tout l'univers, où toutes nos actions, bonnes ou mauvaises, seront manifestées aux yeux de tout le monde. Mais, avant ce jour terrible et malheureux pour les pécheurs, nous en aurons subi un, au moment où nous mourrons, et dès que nous aurons rendu le dernier soupir. Oui, M. F., toute la condition de l'homme est renfermée dans ces trois mots : vivre, mourir et être jugé. C'est une loi fixe et invariable pour tous les hommes. Nous naissons pour mourir, nous mourrons pour être jugés, et ce jugement décidera de notre bonheur ou de notre malheur éternel. Le jugement universel auquel nous devons tous paraître, ne sera que la publication de la sentence particulière qui aura été prononcée à l'heure de notre mort. Vous savez tous, M. F., que Dieu a compté nos années; et, dans ce nombre d'années qu'il a résolu de nous accorder, il en a marqué une qui sera la dernière pour nous; dans cette dernière année, un dernier mois; dans ce dernier mois, un dernier jour; et enfin, dans ce dernier jour, une dernière heure, après laquelle il n'y aura plus de temps pour nous. Hélas! que deviendront ce pécheur et cet impie qui se promettent toujours une plus longue vie? Qu'ils comptent, ces pauvres malheureux, tant qu'il leur plaira; après cette dernière

heure, il n'y aura plus de retour, plus d'espérance et plus de ressource!

Au même instant, M. F., écoutez-le bien, vous qui ne craignez pas de passer vos jours dans le péché, voyez : au même instant que votre âme sortira de votre corps, elle sera jugée. — Mais, me direz-vous, nous le savons bien. — Oui, mais vous ne le croyez pas. Dites-moi, si vous le croyiez sérieusement, comment pourriez-vous rester, dans un état qui vous met *dans le cas* de tomber en enfer continuellement? Non, non, mon ami, vous ne le croyez pas; parce que si vous le croyiez bien, vous ne vous exposeriez pas à un si grand malheur. Cependant, le moment viendra où le bon Dieu appliquera le sceau de son immortalité et le cachet de son éternité sur (votre) dette, (au point) où elle se trouvera dans ce moment; et ce sceau et ce cachet ne seront jamais rompus. O moment terrible! mais si peu médité, si court et si long, qui coule avec tant de rapidité et qui entraîne avec soi une suite si effroyable de siècles! Que va-t-il donc, M. F., nous arriver, dans ce moment si capable de nous effrayer? Hélas! M. F., c'est que nous paraîtrons tous, chacun en particulier, devant le tribunal de Jésus-Christ, pour y être jugés et y rendre compte de tout le bien et (de tout) le mal que nous aurons fait. Le jugement particulier, M. F., est si certain, que le bon Dieu, pour nous en convaincre, en a fait paraître (les signes) à plusieurs, dès leur vivant; afin que nous nous y préparions (1). Nous voyons dans l'histoire, qu'un jeune libertin (était) adonné à toutes sortes de vices; mais qu'ayant été instruit par une mère sage, une nuit qui suivit un jour où

(1) Saint Jérôme. (*Note du Vénérable.*)

il avait donné dans les plus grands excès, il eut un songe pendant son sommeil. Il se vit transporté au tribunal de Dieu. L'on ne peut dire quelle fut sa honte, sa confusion et l'amertume de son âme. A son réveil, il avait une fièvre ardente, il était en sueur et hors de lui-même, ses cheveux étaient devenus tout blancs. « Laissez-moi seul, disait-il fondant en larmes, à ceux qui le virent les premiers dans cet état, laissez-moi seul, j'ai vu mon Juge : ah! qu'il est (terrible)! Pardon, mon Dieu! ô pardon! » Ses compagnons de débauches, apprenant que leur ami était malade, et qu'il se désolait, vinrent le voir pour le consoler. « Retirez-vous de moi, leur disait-il, vous n'êtes plus mes amis, je ne vous veux (plus) désormais. Ah! j'ai vu mon Juge. Ah! qu'il est terrible! Quelle majesté! quelle gloire (que celle) dont il est revêtu! Ah! que d'accusations et que d'interrogations auxquelles je n'ai rien pu répondre. Tous mes crimes sont écrits, je les ai tous lus. Ah! que le nombre en est grand! C'est bien maintenant que j'en connais toute l'énormité! Hélas! j'ai vu une troupe de démons, qui n'attendaient que le signal pour me traîner dans les enfers. Retirez-vous, faux amis, non jamais je ne vous verrai! Que je serais heureux, si je pouvais, par les rigueurs de la pénitence, apaiser ce juge si terrible!... Je m'y dévoue pour toute ma vie. Hélas! bientôt il me faudra paraître pour tout de bon! hélas! peut-être que ce sera aujourd'hui!... Mon Dieu, pardonnez-moi!... Mon Dieu, faites-moi miséricorde!... Ah! de grâce, ne me perdez pas, ayez pitié de moi!... Je ferai pénitence toute ma vie. Oh! que de péchés j'ai commis!... Oh! que de grâces méprisées.... Oh! que de bien j'aurais pu faire, et que je n'ai pas fait!... Mon Dieu ne me jetez pas en enfer! » Mais, M. F., il ne s'en tint pas là. Il passa le reste

de sa vie à pleurer, à faire pénitence. Que ce moment, M. F., sera terrible pour celui qui n'aura point fait de bien et qui aura fait beaucoup de mal.

Oui, M. F., nous rendrons compte de toutes nos actions bonnes et mauvaises : tout paraîtra devant notre Juge au moment où notre âme se séparera de notre corps. Oui, M. F., le bon Dieu nous fera rendre compte de tous les biens que nous avons reçus. Je dis 1° qu'il y a les biens de la nature, de la fortune et de la grâce. Tous ces biens entreront en ligne de compte. Les biens de la nature regardent le corps et l'âme ; il faudra rendre compte de l'usage que nous avons fait de notre corps. Il demandera si nous avons employé nos forces à rendre service au prochain, à travailler pour avoir de quoi faire des aumônes, à faire pénitence, à faire des voyages pour aller visiter les endroits que le bon Dieu a privilégiés, (comme Notre-Dame de Fourvière, saint François Régis, et ailleurs...). Mais, si, au contraire, nous n'avons employé notre santé et notre corps qu'à courir dans les jeux, dans les cabarets, à aller voler le prochain, à travailler le saint jour du dimanche, à faire des voyages ces saints jours, au lieu de les employer à prier, à aimer le bon Dieu, à instruire les ignorants, à leur donner de bons conseils, à les porter au bon Dieu et à les détourner du mal. Ensuite il examinera si nous ne nous sommes pas servis de notre esprit pour le mal : c'est-à-dire, à nous instruire pour les mauvaises (choses). (Si nous avons lu) de mauvais livres, fréquenté les impies, appris aux autres à faire le mal. (Si nous l'avons fait servir) à tromper dans les ventes et les achats, à témoigner à faux en justice, à susciter des procès, à porter les autres à se venger et à parler mal contre la religion, à leur apprendre des impiétés sur la religion :

comme en leur voulant faire croire que la religion n'est pas bonne, que tout ce que l'on dit n'est pas vrai, que les prêtres disent bien ce qu'ils veulent! Il examinera encore si nous n'avons pas employé notre esprit à composer de mauvaises chansons contre la pureté, contre la réputation du prochain; si nous n'avons pas communiqué nos mauvaises connaissances aux autres. Il nous demandera si nous avons employé notre esprit à nous instruire, si nous avons tiré vanité de la beauté de notre corps, au lieu d'admirer en nous la sagesse et la puissance de Dieu. Si nous nous en sommes servis pour porter les autres au mal, comme une personne qui se pare de manière à attirer les yeux du *monde* sur elle. Le bon Dieu examinera si nous avons bien employé notre bien, nous rappelant que nous ne sommes que des économes, et que tout ce que nous dépensons mal à propos, nous sera imputé à péché. Alors le bon Dieu fera voir à ces pères et mères toutes ces *vanités* qu'ils ont achetées à leurs enfants, ce qui n'a servi qu'à perdre leur âme; il leur montrera tout cet argent dépensé dans les jeux, les cabarets, les danses, et toutes les autres dépenses inutiles. Et ensuite, tout ce que nous avons laissé perdre, et que nous aurions pu donner aux pauvres. Hélas! que de péchés auxquels on n'aura jamais pensé, et que nous ne voulons pas maintenant reconnaître; et que nous reconnaîtrons bien dans ce moment, mais trop tard!

Venons à présent, M. F., à un autre rendement de compte qui sera bien plus terrible, c'est celui de la grâce. Le bon Dieu commencera à nous faire voir les bienfaits qu'il nous a accordés : 1° en nous faisant naître dans le sein de l'Église catholique, tandis que tant d'autres sont nés et morts hors de son sein. Il nous fera voir

que, même parmi les chrétiens, un nombre infini, morts sans avoir reçu la grâce du saint Baptême. Il nous fera voir combien d'années, de mois, de semaines, de jours, il nous a conservé la vie, (étant) dans le péché; et que si, dans ces moments, il nous avait fait mourir, nous aurions été précipités dans les enfers. Il nous remettra devant les yeux toutes les bonnes pensées, toutes les bonnes inspirations, les bons désirs qu'il nous a donnés pendant toute notre vie. Hélas! que de grâces méprisées! Il nous rappellera toutes les instructions que nous avons reçues et entendues pendant notre vie; tous les catéchismes, toutes les lectures qui étaient mises à notre disposition, afin d'en profiter. Toutes nos confessions, toutes nos communions, et tant d'autres grâces du ciel que nous avons reçues. Et combien de chrétiens n'en ont pas reçu la centième partie, et se sont sanctifiés! Mais, M. F., que sont devenus tous ces bienfaits et toutes ces grâces, et quel profit en avons-nous fait? Triste moment pour un chrétien qui a tout méprisé et qui n'a profité de rien! Savez-vous, M. F., ce que vous....? voyez ce que nous dit saint Grégoire. « Ah! mon ami, regarde cette croix, et tu verras ce qu'il en a coûté à un Dieu pour nous mériter (la vie). » C'est pour cela que, quand saint Augustin méditait sur le rendement de compte qu'il faudrait faire des grâces qu'on aurait reçues et méprisées; il s'écriait : « Hélas! malheureux, que vais-je devenir après tant de grâces reçues! Hélas! je crains encore plus pour les grâces que j'ai reçues que pour les péchés que j'ai commis, quoiqu'ils soient bien nombreux! Mon Dieu, quel sera mon sort? » Nous lisons dans la vie de sainte Thérèse que, dans sa dernière maladie, elle fut transportée au jugement de Dieu; étant revenue à elle-même,

on lui demanda ce qu'elle craignait, après avoir fait tant de pénitence. « Hélas! dit-elle, je crains beaucoup. » On lui demanda si elle avait peur de la mort? « Non, » dit-elle. Si c'était de l'enfer? « Non, » répondit-elle. Qu'est-ce donc qui la faisait trembler? « Hélas! il faut que ma vie soit confrontée avec celle de Jésus-Christ; ah! malheur à moi, si j'ai même l'ombre du péché! » Mais qu'allons-nous penser, M. F., lorsque Jésus-Christ nous reprochera le mépris et l'abus que nous avons fait de son Sang précieux et de tous ses mérites? Ah! pécheur ingrat, nous dira-t-il, vigne infructueuse, arbre stérile, qu'ai-je dû faire pour ton salut que je n'aie pas fait? n'avais-je pas lieu d'attendre que tu porterais de bons fruits pour la vie éternelle? Où sont les bonnes œuvres que tu as faites? où sont tes bonnes prières qui (m'ont) fait plaisir, qui m'ont touché le cœur? Où sont tes bonnes confessions? Les bonnes communions qui m'ont fait naître dans ton âme, qui m'ont dédommagé, en quelque sorte, des tourments que j'ai endurés pour ton salut? Où sont les pénitences et les larmes que tu as répandues pour effacer les péchés que tu as commis? Où sont les bonnes œuvres que tu as faites, pour tant de bonnes pensées, de bons désirs et tant d'occasions que je t'ai données et fournies? Où sont ces messes bien entendues, où tu aurais pu me satisfaire pour tes péchés? Va, malheureux, tu n'as produit que des œuvres d'iniquité, tu n'as travaillé qu'à renouveler les souffrances de ma passion et de ma mort. Va, retire-toi de moi, je te maudis pour l'éternité! Va, au jour du jugement général, je manifesterai tout ce bien que tu aurais pu faire et que tu n'as pas (fait), et toutes les grâces que je t'ai accordées et que tu as méprisées. » Hélas! que de re-

proches et que de péchés, auxquels nous n'avons jamais pensé! Hélas! que ce compte sera terrible! En voici un exemple qui va vous le prouver. Il est rapporté par saint Jean Climaque, qu'un anachorète, nommé Étienne, après avoir mené une vie des plus austères et des plus saintes, étant déjà fort vieux, tomba malade de la maladie dont il mourut. La veille de sa mort, se trouvant tout un coup hors de lui-même, et néanmoins, ayant les yeux ouverts, il regardait à droite et à gauche de son lit, comme s'il avait vu quelque personne qui lui faisait rendre (compte) de ses actions. L'on entendait une personne qui l'interrogeait, et le malade répondait si haut que tous ceux qui étaient dans l'appartement pouvaient l'entendre. On l'entendait qui disait : « Oui, il est vrai, j'ai commis ce péché, mais j'ai jeûné pour ce péché, tant d'années. » Ensuite l'autre voix disait qu'il avait fait tel péché, le mourant lui disait : « Non, c'est faux, je ne l'ai pas fait. » Un autre moment, on l'entendait qui disait : « Oui, je l'avoue, je l'ai commis; mais le bon Dieu est *tant* miséricordieux, qu'il me l'a pardonné. » C'était, nous dit saint Jean Climaque, un spectacle effrayant que d'entendre le compte invisible et si exact que l'on demandait à ce solitaire de toutes ses actions. Mais, nous dit-il, ce qu'il y avait encore de plus épouvantable, c'est qu'il était accusé même des péchés qu'il n'avait jamais commis. Quoi! M. F., un saint solitaire, qui avait passé quarante ans dans le désert, qui avait tant versé de larmes, avoue lui-même qu'il ne peut se justifier de quelques accusations qu'on lui fait. Il nous laissa, dit saint Jean Climaque, dans une grande incertitude de son salut. Mais, que deviendra un pécheur qui, dans ce moment, ne verra que du mal et point de bien. Moment terrible! moment désespérant! Et ne rien avoir sur quoi se reposer!

Vous savez que ce jugement se passera entre trois témoins : le bon Dieu qui jugera, notre bon ange gardien qui montrera les bonnes œuvres que nous aurons faites, et le démon qui manifestera tout ce que nous aurons pu commettre de mauvais pendant tous les instants de notre vie. D'après leurs dépositions, le bon Dieu nous jugera et fixera notre sort pour l'éternité. Hélas! M. F., quelle doit être la frayeur d'un pauvre chrétien qui attend son jugement, et qui, dans quelques minutes, sera en enfer ou dans le ciel!

Nous lisons dans l'histoire qu'un saint abbé, nommé Agathon, étant à l'extrémité, demeura toujours les yeux fixés vers le ciel sans les remuer. Les religieux lui dirent : « Où croyez-vous être maintenant, mon père? » — « Je suis en la présence de Dieu, dont j'attends le jugement. » — « Ne l'appréhendez-vous pas? » — « Hélas! je ne sais si toutes mes actions seront bien reçues de Dieu; je crois bien avoir accompli les commandements; mais les jugements de Dieu sont différents de ceux des hommes. » Dans ce moment, il s'écria : « Hélas! je suis en jugement. » Hélas! M. F., que de regrets d'avoir perdu tant de moyens de nous sauver, et méprisé tant de grâces que le bon Dieu nous a faites pour nous aider à gagner (le ciel), et (de voir) que tout cela a été perdu pour nous, ou plutôt, que tout cela tourne à notre condamnation!

Mais, s'il est déjà si terrible de rendre compte des grâces que le bon Dieu nous avait faites pour nous *garantir* de l'enfer, que sera-ce donc lorsque nous serons examinés et jugés sur tous les péchés que nous aurons commis? Peut-être, pour vous consoler, dites-(vous) que vous n'avez pas commis ces péchés monstrueux, aux yeux du monde. Mais ces péchés intérieurs, M. F...! Hélas! que de pensées d'impureté, que de désirs im-

purs, que de pensées de haine, de vengeance et d'envie ont roulé dans votre imagination pendant une vie de trente ou quarante ans, et peut-être quatre-vingts ans! Hélas! que de pensées d'orgueil, de jalousie, que de désirs de se venger, que de désirs de nuire à son prochain, que de désirs de tromper! Et quand il (en) viendra à ces péchés d'actions?... Hélas! quand le bon Dieu va prendre le livre des mains des démons, pour examiner toutes ces actions d'impuretés,..... toutes ces corruptions, toutes ces *turpidités*, tous ces regards honteux, toutes ces confessions et ces communions sacriléges, tous ces détours et toutes ces ruses que l'on aura employés pour séduire cette personne..... Hélas! que vont devenir ces victimes de l'impureté! Oh! qu'elles seraient plus heureuses si le bon Dieu les précipitait en enfer avant leur mort, pour éviter de paraître devant un Juge si pur!

Selon toute apparence, ce jugement se fera dans le lit du mourant ou dans la chambre. Hélas! ces pauvres malheureux qui n'ont pas plus de retenue et de réserve que les animaux, peut-être moins, ne verront-ils pas, comme l'impie Balthazar, leur sentence de réprobation écrite *contre* les murs de leurs maisons, ou plutôt dans tous les coins de leurs maisons. Pourront-ils nier, quand Jésus-Christ, le livre à la main, leur montrera le lieu et l'heure où ils ont commis le péché! « Va, malheureux, leur dira-t-il, je te réprouve et je te maudis pour jamais! » Hélas! M. F., quand le bon Dieu leur offrirait leur pardon, il est comme sûr qu'ils n'en voudraient point, tant le péché endurcit le cœur. Ah! Jésus-Christ pourrait leur faire les mêmes menaces qu'il fit à cet impie, dont il est parlé dans l'histoire. Étant sur le point de sortir de ce monde, Jésus-Christ lui dit :

« Veux-tu me demander pardon et je te pardonnerai. » Mais non! quand on s'est roulé dans le péché pendant sa vie, il n'y a plus de retour. « Non, » lui dit le mourant. « Eh bien! lui dit Jésus-Christ, en lui jetant une goutte de son sang précieux au front, va, au grand jour du jugement, ce sang adorable, méprisé et profané toute ta vie, sera ta marque de réprobation. » Après ces paroles, il meurt, et il est jeté en enfer. O terrible moment pour un pécheur qui ne verra rien de bon pour (lui faire) espérer le ciel! Ce pauvre pécheur, tout tremblant, voudrait déjà être en enfer, n'ayant rien à répondre. Il se meurt, il ne peut que dire : « Oui, j'ai mérité l'enfer, il est juste que j'y sois précipité ; puisque j'ai tant profané ce sang adorable que vous aviez versé sur l'arbre de la croix pour mon salut. » Jésus-Christ, toujours avec le livre où sont écrits ses péchés, verra toutes ses prières manquées ou mal faites, peut-être même faites avec la haine et la vengeance ; que dis-je? peut-être, avec un cœur brûlé par le feu de l'impureté. Non, non, mon Dieu, n'examinez pas davantage, jetez-le vite dans les enfers, c'est la plus grande grâce que vous puissiez lui faire, si vous devez lui en faire encore une avant de le jeter dans le feu éternel. Oui, Jésus-Christ tournera le feuillet où il verra écrits tous ces jurements, toutes ces imprécations, toutes ces malédictions qu'il n'a cessé de vomir pendant sa vie, avec une langue et une bouche qui ont été tant de fois arrosées de ce sang adorable. Oui, M. F., Jésus-Christ tournera le feuillet, il y trouvera écrites toutes ces profanations des saints jours du dimanche. Ah! non, non, il n'y aura plus de prétextes, tout sera mis en évidence. Oui, il verra toutes ces ivrogneries qui se sont commises dans ces saints jours ; toutes ces débauches, ces jeux, ces danses, qui

ont profané ces jours consacrés à Dieu. Hélas! que de messes manquées ou mal entendues! Que de saintes messes où nous ne nous sommes *presque rien* occupés du bon Dieu. Hélas! peut-être que nous y aurons commis plus de péchés que pendant toute la semaine! Oui, M. F., Jésus-Christ tournera le feuillet, il verra écrits tous ces crimes des enfants ingrats qui ont méprisé leur père et leur mère, qui les ont maudits; leur ont souhaité la mort pour être maîtres de leurs biens; qui les ont fait souffrir dans leur vieillesse, qui, par leurs mauvais traitements..... Oui, M. F., Jésus-Christ tournera le feuillet et verra écrites toutes ces injustices et toutes ces usures dans les ventes et dans les prêts. Oui, toutes ces rapines seront mises au jour.

Hélas! ce pauvre malheureux entendra lire le détail de toute sa vie, et, sans pouvoir trouver une seule excuse. Hélas! où en sera réduit ce pauvre orgueilleux qui voulait toujours avoir droit, qui méprisait tout le monde, qui se raillait de tout? Mon Dieu, dans quel état de désespoir cet examen l'a-t-il réduit? Oui, M. F., daus ce monde, nous avons toujours quelques prétextes pour diminuer nos péchés, si nous ne pouvons pas tout à fait les cacher. Mais, avec Jésus-Christ, M. F., tout ceci ne sera plus. Il nous fera convenir lui-même de tout ce que nous avons fait, et nous serons forcés d'*approuver* que telle a été notre vie, et que c'est avec justice que nous serons condamnés à aller brûler dans les enfers et bannis pour jamais de la présence de notre Dieu. O malheur épouvantable! Mais malheur sans avoir l'espérance de le réparer! O que celui qui y penserait bien serait bien plus sage que nous ne sommes!

Mais, ce n'est pas encore assez : le démon qui a travaillé toute notre vie à notre perte, présentera à Jésus-

Christ un livre où seront écrits tous les péchés que nous aurons fait commettre aux autres. Hélas! que le nombre sera grand et ce ne sera que dans ce moment là où nous pourrons le savoir (1). Hélas! que vont devenir ces pères et mères, ces maîtres et maîtresses, qui ont tant de fois fait manquer la prière à leurs enfants et à leurs domestiques, crainte de perdre un moment pour leur travail? que de messes n'ont-ils pas fait manquer à leur berger? Que de vêpres, que d'instructions, que de catéchismes et que de sacrements que leurs gens n'ont pas fréquentés, faute de leur donner du temps. Combien de fois ne les ont-ils pas fait travailler les dimanches, et ne se sont-ils pas moqués d'eux lorsqu'ils faisaient quelques pratiques de religion? et quelquefois ne les ont-ils pas empêchés de les faire? Combien de libertins ont fait commettre des péchés à de jeunes personnes par leurs sollicitations et leurs promesses? Et parmi les filles, n'ont-elles pas porté les autres à de mauvaises pensées, à des regards impurs, par leurs manières affectées et recherchées? Combien d'ivrognes qui ont été cause que d'autres se sont mis dans le vin et ont passé leur dimanche dans le cabaret, en manquant les offices? Hélas! que de péchés n'ont pas laissé commettre les cabaretiers, en donnant à boire aux ivrognes. Combien de paroles sales et combien d'autres actions impures, parce que dans les cabarets tout est permis. C'est là où l'on fait couler de son cœur le venin de l'impureté, qui enivre de ses sales plaisirs presque tous ceux qui se trouvent dans la maison. Hélas! (qu'il y aura) de quoi rendre

(1) Hélas! ce ne sera qu'au jugement général que nous connaîtrons bien les péchés que nous avons fait commettre aux autres.

(*Note du Vénérable.*)

compte! Combien de jeunes gens qui volent leurs parents pour avoir de quoi aller au cabaret; et, qui en porte le péché? personne autre, sinon les cabaretiers. Hélas! combien ces impies n'ont-ils pas donné de doutes sur la religion par leurs impiétés, en débitant tout ce qu'ils ont inventé pour affaiblir la foi dans le cœur de ceux qui étaient avec eux. Combien de calomnies contre les prêtres! comme si le défaut de l'un rendait les autres mauvais. Hélas! combien de personnes qui n'ont *quitté* de fréquenter les sacrements, que parce qu'elles se sont trouvées avec des impies qui leur ont tant débité de faussetés contre la religion qu'ils ont tout abandonné. Qui pourrait compter le nombre des âmes qu'ils ont perdues? Cependant tout cela leur sera imputé à péché, tout cela sera cause de leur condamnation. Toutes les âmes qu'ils ont perdues viendront demander vengeance à ce moment..... Hélas! si le saint roi David disait qu'il craignait plus pour les péchés d'autrui que pour les siens, que vont donc devenir ces pauvres malheureux qui n'ont passé leur vie qu'à perdre de pauvres âmes par leurs mauvais exemples et leurs discours méchants? Hélas! quel étonnement, lorsqu'ils verront qu'ils ont jeté tant d'âmes dans les enfers!

Qui de nous, M. F., ne tremblera pas en pensant que le bon Dieu ne laissera rien sans examen, pas même les bonnes œuvres, pour savoir si elles ont été bien faites, et pour lui seul. Hélas! que d'actions qui n'ont eu pour principe que le monde, que le désir d'être remarqué et de passer pour un brave homme! Que de bonnes actions qui vont se trouver ne rien valoir aux yeux de Dieu! Hélas! que d'hypocrisies, que de respect humain en ont fait perdre tout le mérite! Si les saints, M. F., qui n'étaient coupables que de quelques

petites fautes, ont tant craint ce moment, ont fait des pénitences si dures et si longues; comment voulons-nous pouvoir espérer que le bon Dieu aura pitié (de nous)! Hélas! qu'il *y en tombe* chaque jour de moins coupables que nous. Mon Dieu, ne nous jetez pas en enfer! faites-nous plutôt souffrir tout ce que vous voudrez pendant notre vie.

Pour bien vous faire sentir combien le bon Dieu nous jugera rigoureusement; ce qui n'est pas difficile à croire... Quoi! un chrétien comblé de tant de bienfaits, qui a eu tant de grâces pour se sauver et auquel rien n'a manqué, que sa volonté seule, n'est-il pas juste que le bon Dieu l'examine avec une rigueur effroyable? Nous lisons dans l'histoire un exemple rapporté par saint Jean Climaque, qui semble nous montrer en partie la rigueur de la justice de Dieu envers le pécheur. Il nous dit qu'un de ses amis, qui se nommait Jean Sabaïte, lui avait dit que, dans un monastère de l'Asie, il y avait un jeune homme qui, voyant que son supérieur le traitait avec trop de bonté et de douceur, pensait que ceci lui nuirait; il lui demanda permission d'aller dans un autre monastère. Étant parti, la première nuit qu'il y fut, il vit en songe une personne qui lui demandait compte de ses actions. Après un examen qui fut très-sévère, il se trouva redevable à la justice (divine) de sommes considérables, et le bon Dieu lui fit voir qu'il n'avait encore rien fait pour expier ses péchés. Tout effrayé de cette vision, il demeura encore trois ans dans ce lieu où le bon Dieu, voulant lui faire expier ses péchés, permit qu'il fût méprisé et maltraité de tout le monde. Il semblait que chacun prît à tâche de le faire souffrir; dans tout cela, jamais il ne se plaignait. Le bon Dieu lui fit voir dans une vision, qu'il n'avait encore ac-

quitté qu'un tiers de ce qu'il devait à sa justice. Tout épouvanté, il se mit à contrefaire le fou, et continua ce genre de vie pendant treize ans; ensuite le bon Dieu lui (dit) qu'il n'en avait encore payé que la moitié. Ne sachant plus comment s'y prendre, tout le reste de sa vie il ne fit que crier miséricorde vers (Dieu). Il ne tenait plus ni borne, ni mesure pour ses pénitences. « Ah! Seigneur, n'aurez-vous pas pitié de moi, faites-moi souffrir tout ce que vous voudrez et pardonnez-moi. » Cependant, avant de mourir, le bon Dieu lui dit que ses péchés lui étaient pardonnés. Eh bien! M. F., qui osera espérer que nos péchés sont effacés, quand seulement nous les avons confessés et dit au bon Dieu que nous lui en demandons pardon. Hélas! que de chrétiens sont dans l'aveuglement, qui croient avoir beaucoup fait, tandis qu'ils verront qu'ils n'ont rien (fait). Le bon Dieu leur fera voir ce que leurs péchés méritaient, et les pénitences qu'ils ont faites. Hélas! que de chrétiens perdus!

Mais le jugement particulier, M. F., sera encore suivi d'un autre examen. Quoique ce que je viens de vous dire semble déjà être rigoureux, celui-ci ne sera pas moins terrible; je veux dire que Jésus-Christ nous jugera sur tout le bien que nous aurions pu faire et que nous n'aurons pas fait. Jésus-Christ remettra devant les yeux du pécheur, toutes les prières qu'il n'a pas faites, et qu'il aurait pu faire, tous les sacrements qu'il aurait pu recevoir pendant sa vie. Combien de fois de plus, il aurait pu recevoir son Corps et son Sang, s'il avait voulu mener une vie plus sainte. Jésus-Christ lui demandera même compte de toutes les fois qu'il a eu la pensée de faire quelques bonnes actions et qu'il ne les a pas faites. Que de prières, que de saintes messes! que de

confessions! que de pénitences! que de devoirs de charité il aurait pu rendre au prochain! que de privations dans ses repas, dans ses visites! Que de visites de plus il aurait pu faire au Saint-Sacrement les saints jours de dimanche. Hélas! que de bonnes œuvres manquées, sur lesquelles nous subirons un jugement! Jésus-Christ demandera même compte de tout le bien que les bons exemples auraient fait faire aux autres. Ah! grand Dieu, où en serons-nous?

II. Mais, me direz-vous, que devons-nous donc faire pour nous rassurer dans un moment si malheureux pour celui qui aura vécu dans le péché, et sans penser à fléchir la justice de Dieu que ses péchés ont si grandement irrité? le voici. C'est 1° de rentrer en nous-mêmes, de penser sérieusement que nous n'avons encore rien fait qui puisse nous donner espérance pour ce moment; que tous nos péchés sont dans un livre que le démon présentera à Dieu pour nous juger, afin de lui faire connaître nos péchés, même les plus cachés. 2° C'est de rendre, à l'exemple de Zachée, tout ce qui n'est pas à nous; sans quoi, jamais nous n'éviterons l'enfer. C'est d'avoir une grande douleur de nos péchés, de les pleurer comme fit le saint roi David, qui pleura son péché jusqu'à la mort et qui n'en commit point d'autres. C'est de nous humilier profondément devant le bon Dieu, recevant tout ce que le bon Dieu voudra nous envoyer, non-seulement avec soumission, mais avec une grande joie; puisqu'il n'y a point de milieu, (et qu'il faut) ou pleurer dans ce monde ou pleurer dans l'autre, là où les larmes ne servent de rien, et la pénitence est sans mérite. C'est de ne jamais perdre la pensée que nous ne savons pas le jour que nous serons jugés, et que si malheureusement

nous sommes trouvés en état de péché, nous serons perdus pour l'éternité.

Que conclure de cela, M. F.? c'est qu'il faut que nous soyons *fameusement* (1) aveugles; puisque tout bien examiné, pas un ne pourrait dire qu'il est (prêt) à paraître devant Jésus-Christ, et que, malgré cette *sûreté* que nous ne sommes pas prêts, pas un d'entre nous ne fera un pas de plus vers le bon Dieu pour s'assurer une sentence favorable. O mon Dieu! que le pécheur est aveugle! Hélas! que son sort est déplorable! Non, non, M. F., ne vivons plus comme des insensés, puisque dans le moment où nous y penserons le moins, Jésus-Christ frappera à notre porte. Heureux celui qui n'aura pas attendu ce moment pour s'y préparer! Ce que je vous souhaite...

(1) Complétement.

NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur les larmes de Jésus-Christ.

Videns Jesus civitatem flevit super illam.

Jésus voyant la ville, pleura sur elle. (*Saint Luc*, XIX, 41.)

ÉSUS-CHRIST, en entrant dans la ville de Jérusalem, pleura sur elle, en disant : « Si, du moins, tu connaissais les grâces que je viens t'apporter et que tu voulusses bien en profiter, tu pourrais encore recevoir ton pardon ; mais, non, ton aveuglement est monté à un tel excès, que toutes ces grâces ne vont servir qu'à ton endurcissement et à ton malheur ; tu as tué les prophètes et fait mourir les enfants de Dieu ; maintenant, tu vas mettre le comble à tous ces crimes en faisant mourir le Fils de Dieu même. » Voilà, M. F., ce qui faisait couler les larmes de Jésus-Christ avec tant d'abondance en approchant de cette ville. Hélas ! il découvrait dans tous ces malheurs, la perte de tant d'âmes bien plus coupables que les Juifs, puisqu'elles allaient être plus favorisées de grâces qu'eux tous ne l'avaient été. Hélas ! M. F., ce qui le toucha si vivement, c'est que, malgré les mérites de sa mort et

passion, qui aurait de quoi racheter mille mondes plus grands que celui que nous habitons, le plus grand nombre serait perdu. Oui, M. F., il voyait d'avance ceux qui d'entre nous mépriseraient ces grâces et ne s'en serviraient (que) pour leur malheur. Hélas! M. F., qui de nous ne tremblera pas en pensant véritablement à conserver son âme pour le ciel? Hélas! ne sommes-nous pas de ce nombre? n'est-ce pas pour nous que Jésus-Christ a dit en pleurant : « Ah! si, au moins, ma mort et mon sang ne servent pas à votre salut, ils allumeront la colère de mon Père sur vous, pendant l'éternité. » Un Dieu vendu!... une âme réprouvée!... un ciel rejeté!... est-il bien possible que nous soyons insensibles à tant de malheurs?... Est-il bien possible, M. F., que, malgré tout ce que Jésus-Christ a fait pour sauver nos âmes, nous soyons si insensibles à leur perte?... Mais, pour nous tirer, M. F., de cette insensibilité, je vais vous montrer 1° ce que c'est qu'une âme; 2° ce qu'elle a coûté à Jésus-Christ; et 3° ce que le démon fait pour la perdre.

I. Ah! M. F., si nous avions le bonheur de connaître la valeur (de notre âme), avec quel soin ne la conserverions-nous pas? Hélas! nous ne le comprendrons (jamais assez!) Vouloir, M. F., vous montrer la grandeur de la valeur d'une âme : ceci est impossible à un mortel; il n'y a que Dieu seul qui connaisse toutes les beautés, les perfections dont il orne une âme. Je vous dirai seulement que tout ce que Dieu a créé : le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment, toutes ces merveilles sont créées en sa faveur. Notre catéchisme nous donne la plus belle preuve possible de la grandeur de notre âme. Quand l'on demande à un enfant : Qu'entendez-vous, quand vous

dites que l'âme de l'homme est un esprit créé à l'image de Dieu? C'est, vous dit l'enfant, que cette âme a, comme Dieu, le pouvoir de connaître, d'aimer et de se déterminer librement dans toutes ses actions. Voilà, M. F., le plus bel éloge que nous puissions faire des qualités dont Dieu a embelli notre âme, créée par les trois Personnes de la Sainte-Trinité et à leur ressemblance. Un esprit, comme Dieu, éternel pour l'avenir, capable de connaître les beautés et toutes les perfections de Dieu autant qu'il est possible à une créature; une âme, qui est l'objet des complaisances des trois Personnes divines; une âme, qui peut glorifier Dieu dans toutes ses actions; une âme, dont toute l'occupation sera de chanter les louanges de Dieu pendant des jours sans fin; une âme, qui sera lumineuse du bonheur de Dieu même; une âme qui a une telle liberté dans toutes ses actions, qu'elle peut donner son amitié, son amour à qui bon lui semble : elle peut ne pas aimer Dieu ou l'aimer; mais, si elle est si heureuse de tourner son amour du côté de Dieu, ce n'est plus elle qui obéit à Dieu; mais Dieu lui-même qui fait les volontés (de cette âme) et qui semble se faire un plaisir de le faire. Nous pourrions même dire que, depuis le commencement du monde, vous ne trouveriez pas une âme qui, s'étant donnée à Dieu sans partage, le bon Dieu lui ait refusé quelque chose qu'elle ait désiré. Nous voyons que Dieu nous a créés avec de tels désirs, que rien de créé n'est capable de nous contenter. Présentez à une âme toutes les richesses et tous les trésors du monde, rien de cela ne pourra la contenter; Dieu l'ayant créée pour lui, il n'y a aussi que lui seul qui soit capable de remplir tous ses vastes désirs. Oui, M. F., notre âme peut aimer Dieu, ce qui est le plus grand de tous les

bonheurs! En l'aimant, nous avons tous les biens et les plaisirs que nous pouvons désirer sur la terre et dans le ciel. Nous pouvons encore le servir : c'est-à-dire, le glorifier en chaque action de notre vie. Il n'y a pas (jusqu'à) la moindre chose que nous fassions, que Dieu n'en soit glorifié, si nous le faisons en vue de lui plaire. Notre occupation, pendant que nous sommes sur la terre, n'a rien de différent de (celle des) anges qui sont dans le ciel : la seule chose (qui diffère, c'est) que nous ne voyons tous ces biens que des yeux de la foi.

Notre âme est si noble, ornée de tant de belles qualités, que le bon Dieu n'a voulu la confier qu'à un prince de sa cour céleste. Notre âme est si précieuse aux yeux de Dieu même, que, dans toute sa sagesse, il n'a point trouvé de nourriture qui fût digne d'elle que son Corps adorable, dont il veut qu'elle fasse son pain de chaque jour; et pour sa boisson, il n'y avait que son Sang précieux qui fût digne de lui en servir. « Oui, M. F., si nous avons une âme que Dieu estime tant, nous dit saint Ambroise, que, quand elle aurait été seule dans le monde, il n'aurait pas cru en trop faire que de mourir pour elle; et que, quand le bon Dieu, en la créant, n'aurait point créé de ciel, quoique seule dans le monde, le bon Dieu en aurait créé un pour elle seule, » comme il le dit un jour à sainte Thérèse : « Vous m'êtes si agréable, lui dit Jésus-Christ, que, quand il n'y aurait point de ciel, j'en créerais un pour vous seule. » « O mon corps, s'écrie saint Bernard, que vous êtes heureux de loger une âme ornée de tant de belles qualités! Un Dieu, tout infini qu'il est, en fait l'objet de ses complaisances! » Oui, M. F., notre âme est destinée à aller passer son éternité dans le sein de Dieu même. Disons tout en un mot, M. F. : notre âme est

quelque chose de si grand, de si précieux, qu'il n'y a que Dieu seul qui la surpasse. Un jour, le bon Dieu fit voir une âme à sainte Catherine. Elle la trouva si belle, qu'elle s'écria : « O mon Dieu, si la foi ne m'apprenait pas qu'il n'y a qu'un Dieu, je croirais que c'est une divinité; non, mon Dieu, je ne m'étonne plus que vous soyez mort pour une si belle âme! »

Oui, M. F., notre âme, pour l'avenir, sera éternelle, ainsi que Dieu lui-même. Non, non, M. F., n'allons pas plus loin; l'on se perd dans cet abîme de grandeur. D'après cela seul, M. F., je vous laisse à penser si nous devons nous étonner que Dieu, qui en connaît si (bien) le mérite, pleure si amèrement la perte d'une âme. Je vous laisse à penser quel est le soin que nous en devons prendre pour lui conserver toutes ses beautés. Hélas! M. F., le bon Dieu est si sensible à la perte d'une âme, qu'il l'a pleurée avant que d'avoir des yeux pour pleurer; il a emprunté les yeux de ses prophètes pour pleurer la perte de nos âmes. C'est ce que nous voyons, d'une manière bien sensible, dans la personne du prophète Amos. « M'étant, nous dit ce prophète, retiré dans l'obscurité, considérant l'effroyable multitude de crimes que le peuple de Dieu commettait chaque jour, voyant que la colère de Dieu était prête à lui *tomber dessus*, et que l'enfer ouvrait ses gouffres pour les engloutir, les ayant tous fait assembler, (et) étant moi-même tout tremblant, je leur dis en pleurant amèrement : O mes enfants, savez-vous bien quelle est mon occupation, nuit et jour? Hélas! je me représente vivement tous vos péchés, dans toute l'amertume de mon cœur. Si à force... accablé de fatigue, je m'assoupis, aussitôt je m'éveille en sursaut en m'écriant, les yeux baignés de larmes et le cœur brisé de douleur : Mon Dieu, mon Dieu, n'y

aurait-il point d'âmes en Israël qui ne vous offensent? Alors que je me remplis l'imagination de cette triste et déplorable idée, j'en parle au Seigneur, j'en gémis amèrement en sa sainte présence en lui disant : Mon Dieu, quel moyen vais-je employer pour obtenir leur grâce? Voici ce que le Seigneur m'a répondu : Prophète, si vous voulez obtenir le pardon de ce peuple ingrat, allez, courez dans les rues et les places publiques; faites-les retentir des gémissements les plus amers; entrez dans la boutique des marchands et des artisans; allez jusque dans les lieux où l'on rend la justice; montez dans la chambre des grands et le cabinet des juges; dites à tous ceux que vous trouverez au-dedans et au-dehors de la ville : « Malheur à vous! ah! malheur à vous, qui avez péché contre le Seigneur! » Ce n'est pas même assez, vous appellerez à votre secours tous ceux qui sont capables de pleurer, afin qu'ils joignent leurs larmes aux vôtres, et que vos gémissements et vos cris soient si effrayants qu'ils jettent la consternation dans tous les cœurs qui vous entendront; afin qu'ils quittent leurs péchés, et les pleurent jusqu'au tombeau; afin qu'ils comprennent par là combien la perte de leurs âmes m'est sensible. »

Le prophète Jérémie, M. F., va encore plus loin. Pour nous montrer combien la perte d'une âme est sensible au bon Dieu, écoutez-le lui-même, dans un moment (où) il se trouva saisi de l'esprit du Seigneur : « Ah! mon Dieu, ah! mon Dieu, que vais-je devenir, vous m'avez donné le soin d'un peuple rebelle, d'une nation ingrate, qui ne veut pas vous écouter, ni se soumettre à votre conduite; hélas! que ferai-je? quel parti prendrai-je? Voici ce que le Seigneur m'a répondu : « Pour leur montrer combien je suis sensiblement touché de la perte de leur âme,

prends tes cheveux, arrache-les de ta tête, jette-les loin de toi, parce que le péché de ce peuple m'a forcé à l'abandonner, et que ma fureur a pris naissance dans l'intérieur de leurs âmes. » Quand la colère du Seigneur est allumée par le péché, dans le cœur, c'est la plus terrible maladie. « Mais, Seigneur, lui dit le prophète, que vais-je faire pour vous engager à détourner vos regards de colère *de dessus* votre peuple. « Prends un sac pour vêtement, m'a dit le Seigneur, mets des cendres sur ta tête et pleure sans cesse, et avec tant d'abondance que tes larmes couvrent ton visage, et pleure si amèrement, que vos péchés soient noyés dans vos larmes. » Comprenez-vous, M. F., combien la perte de nos âmes est sensible au bon Dieu? Vous voyez combien nous sommes malheureux en perdant une âme que Dieu aime (tant), que, n'ayant pas encore des yeux pour pleurer, il emprunte ceux de ses prophètes pour verser des larmes amères sur leur perte. Le Seigneur nous dit par son prophète Joël : « Pleurez la perte des âmes comme un jeune époux qui vient de perdre son épouse, qui devait faire toute sa consolation, et qui est réduit à toutes sortes de malheurs ! »

Saint Bernard nous dit que trois choses sont capables de nous faire pleurer; mais il n'y en a qu'une seule qui soit capable de rendre (nos larmes) méritoires, qui est lorsque nous pleurons nos péchés ou ceux de nos frères; partout ailleurs ce ne sont que des larmes profanes ou criminelles, ou enfin, infructueuses. Pleurer la perte d'un procès injuste, la mort d'un enfant : larmes inutiles. Pleurer la privation d'un plaisir charnel : larmes criminelles. Pleurer une longue maladie : larmes infructueuses et inutiles. Mais, pleurer la mort spirituelle de son âme, l'éloignement de Dieu, la perte

du ciel : « ô larmes précieuses ! nous dit ce grand saint, mais que vous êtes rares! » Et pourquoi, M. F., sinon parce que vous ne sentez pas la grandeur de votre malheur, pour le temps et pour l'éternité.

Hélas! M. F., c'est la crainte de cette perte qui a dépeuplé le monde, pour remplir les déserts et les monastères de tant de chrétiens; c'est qu'ils comprenaient bien mieux (que nous) que, si nous perdons notre âme, tout est perdu, et qu'il fallait donc qu'elle fût d'un grand prix, puisque Dieu lui-même en faisait tant de cas. Oui, M. F., les saints ont tant souffert pour conserver leur âme pour le ciel! L'histoire nous en fournit des exemples sans nombre; en voici un, M. F.; si nous n'avons pas le courage de l'imiter, au moins nous pourrons l'admirer pour en bénir le bon Dieu.

Nous voyons dans la vie de saint Jean Calybite, qui était né à Constantinople, (qu'il) commença dès son enfance à comprendre le néant des choses humaines et à sentir un grand goût pour la solitude. Un religieux d'un monastère voisin passant à Constantinople pour aller en pèlerinage à Jérusalem, logea chez ses parents, qui recevaient avec un grand plaisir les pèlerins. L'enfant leur demanda quelle était la vie que l'on menait dans leur monastère. Quand on lui raconta la vie sainte et pénitente des religieux, le plaisir qu'on y goûtait, séparé du monde pour n'avoir plus de commerce qu'avec Dieu seul, il en fut si touché et conçut un si grand désir de quitter le monde, pour aller partager ce bonheur, qu'il ne pouvait plus se trouver dans le monde. Il dit à ses parents qu'il ne fallait penser à aucun établissement dans le monde pour lui, que le bon Dieu l'appelait à aller finir ses jours dans la retraite. Ses parents voulurent essayer s'ils pourraient le faire chan-

ger de résolution ; mais tout fut inutile ; il leur demanda pour tout héritage, le livre des saints Évangiles dont il fit tout son trésor. Mais, pour se délivrer des pressantes (sollicitations) de ses parents, et pour se donner tout à Dieu, il abandonna leur maison, et alla se présenter à la porte d'un monastère pour (y) être reçu. Ses parents l'envoyèrent chercher de tous côtés. Ne pouvant le trouver, ils s'abandonnèrent aux larmes les plus amères. Ce jeune saint passa six ans dans cette retraite à pratiquer toutes les vertus et les pénitences que son amour pour le bon Dieu put lui inspirer. Au bout de ce temps, il lui vint la pensée d'aller trouver ses parents, espérant que le bon Dieu lui accorderait la même grâce qu'à saint Alexis, qui passa vingt ans chez lui sans qu'on le connût. A peine fut-il sorti du monastère, que, trouvant un pauvre, il changea d'habit avec lui pour se rendre encore plus méconnaissable ; d'ailleurs, ses austérités qui avaient été si grandes et une grave maladie, l'avaient extrêmement défiguré. D'aussi loin qu'il vit la maison de ses parents, il se mit à genoux pour demander à Dieu de le conduire dans son entreprise. La porte étant déjà fermée à cause de la nuit, il passa la nuit à la porte. Le lendemain, les domestiques l'ayant trouvé, en eurent compassion et lui permirent d'entrer dans une petite loge pour s'y retirer. Il n'y a que Dieu seul qui ait connu combien il eut à souffrir, voyant ses parents, qui, à chaque moment, passaient devant lui en pleurant amèrement la perte de leur enfant qui faisait toute leur consolation. Son père, qui était très-charitable, lui envoyait de temps en temps de quoi le nourrir ; mais sa mère ne pouvait approcher de lui sans sentir son cœur se soulever, tant elle trouvait ce pauvre dégoûtant. Si sa charité ne l'avait

pas portée à vaincre cette répugnance, elle l'aurait chassé de chez elle. Toujours plongée dans la tristesse, toujours versant des larmes, et cela devant celui qui ne pouvait pas être insensible à ce qui faisait le plus grand de tous les tourments de sa mère...

Ce bon saint passa trois ans dans cette triste position, n'étant occupé qu'à la prière et au jeûne qu'il portait jusqu'à l'excès ; ses larmes coulaient sans cesse. Lorsque le bon Dieu lui eut fait connaître sa fin, il pria l'intendant de la maison d'inspirer à sa maîtresse la charité de venir le voir, parce qu'il désirait ardemment de lui parler. Quand on lui fit cette commission, elle en parut tout ennuyée, quoique accoutumée à visiter souvent les malades; mais elle avait une si grande répugnance à visiter celui-ci, qu'elle dut se faire une grande violence pour aller jusqu'à l'entrée de la loge où était ce pauvre. Le mourant la remercia bien de tous les soins qu'elle avait voulu prendre d'un misérable inconnu comme lui, et lui assura qu'il prierait instamment le Seigneur pour elle, afin qu'il la récompensât de tout ce qu'elle avait fait pour lui. Il lui demanda encore la grâce de prendre soin de sa sépulture. Après qu'elle le lui eut promis, il lui fit présent du livre des saints Évangiles fort bien relié. Elle fut bien surprise de voir qu'un pauvre avait un livre si bien relié ; alors elle se ressouvint de celui qu'elle avait autrefois donné à son fils qu'elle avait perdu. Sa douleur se renouvelant, elle se mit à verser des larmes par torrents. Le père vint à ce bruit, et ayant examiné ce livre, reconnut que c'était celui de son fils. Il lui demanda ce qu'était devenu leur fils. Ce saint, qui n'avait plus qu'un souffle de vie, leur dit en soupirant et versant des larmes : « Ce livre est celui que vous m'avez donné il y a dix ans; je suis ce fils que vous

avez tant cherché et pour qui vous avez versé tant de larmes. » A ces paroles, ils restèrent comme morts de voir leur cher fils qu'ils avaient tant cherché et si loin, l'ayant chez eux; ils semblaient ne plus pouvoir vivre. Mais dans le moment qu'ils le serraient entre leurs bras, il leva ses mains et ses yeux vers le ciel et rendit à Dieu sa belle âme, qui, pour se conserver dans l'innocence, avait fait tant de sacrifices, de pénitences et répandu (tant) de larmes... Voilà, M. F., ce que nous pouvons dire : ce chrétien avait le bonheur de connaître la grandeur de son âme et les soins qu'il devait en prendre. Voilà, M. F., un chrétien qui a glorifié Dieu dans toutes les actions de sa vie; voilà une âme, qui maintenant rayonne de gloire dans le ciel, qui bénit le bon Dieu de lui avoir fait la grâce de vaincre le monde, la chair et le sang. Oh! que ces morts sont heureuses, M. F., même aux yeux du monde!

II. En deuxième lieu, nous avons dit que, pour connaître le prix de notre (âme, nous) n'avons qu'à considérer ce que Jésus-Christ a fait pour elle. Qui de nous, M. F., pourra jamais comprendre combien le bon Dieu estime notre âme, puisqu'il a fait tout ce qu'il était possible à un Dieu de faire, pour rendre heureuse une créature (1). Pour se sentir plus porté à l'aimer, il a voulu la créer à son image et ressemblance; afin qu'en la contemplant, il se contemplât lui-même. Aussi, voyons-nous qu'il donne à notre âme les noms les plus tendres et les plus capables de montrer un amour jusqu'à l'excès. Il l'appelle son enfant, sa sœur, sa bien-aimée, son épouse, son unique, sa colombe. Mais ce n'est pas assez : l'amour (se) montre encore bien mieux par

(1) Voir note O à la fin du volume.

les actions que par les paroles. Voyez son empressement à venir du ciel, pour prendre un corps semblable au nôtre; et épousant notre nature, il a épousé toutes nos infirmités, sinon le péché; ou plutôt il a voulu se charger de la justice que son Père demandait de nous. Voyez son anéantissement dans le mystère de l'incarnation; voyez cette pauvreté : pour nous (il naît) dans une crèche; voyez les larmes qu'il répandait sur cette paille, où il pleure d'avance nos péchés; voyez ce sang qui coule sous le couteau de la circoncision; voyez-le fuir en Égypte comme un criminel; voyez cette humilité et cette soumission à ses parents; voyez-le dans le jardin des Oliviers, qui gémit, qui prie et répand des larmes de sang; voyez-le pris, lié, garrotté, jeté par terre et battu à coups de pieds et de bâtons par ses propres enfants; considérez-le attaché à cette colonne, tout en sang; son pauvre (corps a reçu) tant de coups, (le sang coule tellement), que les bourreaux en sont eux-mêmes tout couverts; voyez cette couronne d'épines qui perce cette tête sainte et sacrée; voyez-le portant sa croix au Calvaire : autant de pas, autant de chutes; voyez-le cloué sur la croix et s'y étendant lui-même, sans laisser sortir de sa bouche une seule parole de murmure. Voyez ces larmes d'amour qu'il répandait en mourant, qui se mêlent à son sang adorable! Est-ce bien là, M. F., un amour digne d'un Dieu qui est l'amour! Est-ce là, M. F., nous montrer l'estime qu'il fait d'une âme! En est-ce (assez) pour nous faire comprendre ce qu'elle vaut et les soins que nous en devons prendre?

Ah! M. F., si nous avions le bonheur, une fois dans notre vie, de bien comprendre la beauté et la valeur de notre âme, ne serions-nous pas prêts, comme Jésus-

Christ, à faire tous les sacrifices pour la conserver? Oh! qu'une âme est belle, qu'elle est précieuse aux yeux de Dieu même! Comment se peut-il faire que nous en fassions si peu de cas, et que nous la traitions plus durement que le plus vil des animaux? Quelle doit être la pensée de cette âme qui connaît sa beauté et toutes ses belles qualités, de se voir traînée dans les ordures du péché? Ah! sentons, M. F., lorsque nous la roulons dans les eaux de ces sales voluptés, quelle horreur ne doit pas avoir d'elle-même, une âme qui n'a que Dieu seul qui la surpasse!... Mon Dieu, est-il bien possible que nous fassions si peu de cas d'une telle beauté?

Voyez, M. F., ce que devient une âme qui a le malheur de tomber dans le péché. Dans la grâce de Dieu, on la prendrait pour une divinité; mais, dans le péché!... Le Seigneur fit un jour voir à un prophète une âme en état de péché, il nous dit qu'elle était semblable à une *charogne*, traînée pendant huit jours dans une rue à la rigueur du soleil. Ah! c'est bien là, M. F., que nous pouvons dire avec le prophète Jérémie : « Elle est tombée, la grande Babylone, elle est devenue le repaire des démons. » Oh! qu'une âme est belle, quand elle a le bonheur de posséder la grâce de son Dieu! Non, non, il n'y a que Dieu qui en peut (connaître) tout le prix et toute la valeur!

Aussi, voyez comment Dieu a établi une religion pour la rendre heureuse ici-bas, en attendant de la faire jouir d'un plus grand bonheur dans l'autre vie. Pourquoi, M. F., a-t-il institué tous ces sacrements? n'est-ce pas pour la guérir, quand elle a eu le malheur de recevoir des plaies par le péché, et pour la fortifier dans ses combats? Voyez à combien d'outrages Jésus-Christ s'est exposé pour elle; combien ses commandements sont

violés! combien de fois ses sacrements sont profanés, combien de sacriléges dans la réception des sacrements! Mais non, M. F., quoique Jésus-Christ sache bien toutes les insultes qu'il y recevrait, l'amour qu'il a pour nos âmes n'a pas pu l'arrêter... disons mieux, M. F., Jésus-Christ a tant aimé ou plutôt aime tant notre âme que, s'il fallait mourir une seconde fois, il le ferait. Voyez son empressement à venir à notre secours dans nos peines et dans nos chagrins; voyez les soins qu'il prend de tous ceux qui veulent l'aimer; voyez-vous toutes ces foules de saints qu'il nourrit d'une manière miraculeuse. Ah! M. F., si une fois nous avions le bonheur de bien comprendre ce que c'est qu'une âme et combien Dieu...., combien il l'aime, et combien il doit la récompenser pendant toute l'éternité, nous ferions bien comme les saints : ni les biens, ni les plaisirs, ni la mort ne seraient capables de nous la faire vendre au démon. Voyez toutes ces foules de martyrs, les tourments qu'ils ont endurés pour ne pas la perdre, voyez-les monter sur les échafauds, et se livrer entre les mains des bourreaux avec une joie incroyable.

Nous en avons un bel exemple dans la personne de sainte Christine, vierge et martyre. Cette illustre martyre était de la Toscane. Son père, qui en était gouverneur, devint lui-même son propre bourreau. Le sujet de sa colère fut que sa fille avait enlevé toutes les idoles qu'il adorait dans sa maison; elle les mit toutes en pièces pour en faire des aumônes aux pauvres chrétiens. Cette action porta son père à un tel accès de fureur, qu'il la mit sur-le-champ entre les mains des bourreaux, qui, par son ordre, la fouettèrent cruellement et la tourmentèrent avec une cruauté inouïe. Son pauvre petit corps était déjà tout en sang. Le père ordonna de prendre des crochets de fer pour lui dé-

chirer le corps. Ils allèrent si loin qu'on lui voyait une grande partie des os dans presque tous les membres de son corps; mais, bien loin qu'une douleur si cuisante abattît son courage et troublât la paix de son âme, elle ramassa, sans étonnement, sa propre chair et la présenta à son père en lui disant s'il voulait en manger. Une action si surprenante, au lieu de toucher le cœur de ce père barbare, ne servit qu'à l'irriter encore davantage : il la fit jeter dans une affreuse prison, chargée de chaînes et de fers; il la chargeait de malédictions, lui disant que bien d'autres tourments lui étaient préparés; mais la sainte fille, qui n'avait encore que dix ans, n'en fut point troublée. En effet, quelques jours après, son père la fit sortir de prison et la fit attacher à une roue un peu élevée de terre, qu'il fit arroser d'huile de tous côtés, et sous laquelle il fit allumer un grand feu, afin que la roue venant à tourner, le corps de cette petite innocente souffrît à la fois double supplice. Mais un grand miracle en arrêta les effets : le feu respecta la pureté (de la vierge) et ne donna aucune atteinte à son corps; au contraire, le feu se tourna contre les idolâtres, et en brûla un nombre presque infini. Le père, voyant tous ces prodiges, manqua mourir de dépit. Ne pouvant supporter cet affront, sans en tirer toute la vengeance que sa haine lui inspirait, il ramena sa fille en prison; mais elle n'y demeura pas sans secours : un ange descendit dans son cachot pour la consoler, et en même (temps), la guérit de toutes ses plaies. Il lui donna de nouvelles forces. Le père dénaturé ayant appris ce miracle, résolut d'ordonner un dernier effort. Il commanda au bourreau d'attacher à sa fille une pierre (au cou), et de la précipiter dans le lac. Mais le bon Dieu, qui avait su la préserver des flammes,

sut bien aussi la retirer des eaux : le même ange, qui l'avait accompagnée dans la prison, l'accompagna sur l'eau. Il la fit tranquillement revenir sur le bord du rivage, où on la trouva aussi saine qu'auparavant. Ce père, voyant que tout ce qu'il faisait pour (la faire) souffrir ne lui servait de rien, en eut un si grand désespoir, qu'il en mourut de rage. Dion, qui fut son successeur dans le gouvernement de la ville, le fut aussi de sa cruauté : il crut qu'il était de son devoir de venger la mort du père, dont il croyait que la fille était cause. Il inventa mille sortes de tourments contre cette innocente vierge; mais le plus rigoureux fut lorsqu'il la fit coucher dans un berceau rempli d'huile bouillante mêlée de poix. Mais la sainte fille, que le bon Dieu prenait plaisir de protéger à la face et à la confusion de ses tyrans, (fit que), par un seul signe de croix, toute cette matière perdit sa force. Par une sainte insulte, elle leur dit qu'ils l'avaient mise dans ce berceau comme un enfant que l'on vient de baptiser. Ces détestables ministres de Satan furent indignés de voir qu'une enfant de dix ans triomphait de tous leurs efforts; aussi ces infâmes barbares, oubliant tout le respect qu'ils devaient à la pudeur et à la modestie de cette vierge, lui coupèrent les cheveux et la dépouillèrent de ses habits, et, dans cet état déplorable, la traînèrent dans un temple d'idoles pour la forcer à présenter de l'encens au démon; mais entrant dans le temple, l'idole tomba en pièces et le tyran tomba raide mort. Les foules d'idolâtres, qui en furent (témoins), se convertirent presque toutes : le nombre fut de trois mille. Cette sainte fille passa entre les mains d'un troisième (bourreau), nommé Justin. Ce tyran, croyant qu'il y allait de son honneur de venger la honte et même la mort de celui qui l'avait précédé dans

sa charge, éprouva encore sur elle tout ce que la fureur put lui inspirer ; il commença à la faire jeter dans une fournaise ardente, pour y être consumée; mais le bon Dieu, par un nouveau miracle, (permit) que les flammes ne lui fissent aucun mal, et la vierge y demeura cinq jours sans en rien souffrir. Alors, les hommes se trouvant *courts* en leur malice, ils eurent recours au démon, et pour cela, ils s'adressèrent à un magicien qui jeta quantité de serpents horribles dans sa prison, dans la pensée qu'elle serait étouffée par le venin; mais cette exécution diabolique ne servit qu'à relever davantage la gloire de (la vierge), à la faire triompher des animaux, après avoir été triomphante de la rage des hommes. On lui fit couper la langue, mais elle se faisait encore mieux entendre et chantait encore avec plus de force les louanges du Dieu qu'elle adorait. Enfin, ne sachant plus que faire, le bourreau la fit attacher au poteau où son corps fut percé de flèches, jusqu'à ce que son âme sortit de son corps pour aller jouir de la présence de Dieu qu'elle avait si bien méritée. Dites-moi, M. F., cette jeune fille comprenait-elle la grandeur et le prix de son âme? Était-elle pénétrée de ce qu'elle devait faire pour la conserver aux dépens de ses biens, de ses plaisirs et de sa vie même? Ah! M. F., si nous avions une fois compris ce que notre âme vaut, l'estime que Dieu lui-même en fait, pourrions-nous la laisser périr comme nous le faisons? Non, non, M. F., ne soyons plus étonnés de ce que Jésus-Christ a tant versé de larmes sur la perte de notre âme.

Mais, pensez-vous, sur quoi est-ce donc que Jésus-Christ a tant pleuré? — Hélas! il a pleuré sur notre orgueil, en voyant que nous ne cherchons que les honneurs et l'estime du monde au lieu de ne penser

qu'à nous anéantir, à la vue des humiliations qu'un Dieu a pratiquées pour nous élever; il a pleuré sur nos haines et nos vengeances, tandis qu'il meurt lui-même pour ses ennemis; il a pleuré sur nos vices infâmes d'impureté, en voyant combien ce péché déshonore notre âme et nous plonge dans une boue sale et infecte. Hélas! M. F., il a pleuré sur tous vos péchés. Il voulait tous nous sauver et nous rendre heureux; il ne voulait pas que de si belles (âmes), qui sont ses créatures, soient perdues, déshonorées et réduites à l'esclavage du démon, tandis qu'elles sont douées de tant de belles qualités, et destinées à un si grand bonheur.

III. Saint Augustin nous dit : « Voulez-vous savoir ce que vaut votre âme? Allez, allez le demander au démon, il vous le dira bien. Le démon estime tant une âme, que quand nous vivrions quatre mille ans, si après ces quatre mille ans de tentations il nous gagnait, il compterait tout cela pour rien. » Ce saint homme qui avait éprouvé les tentations du démon d'une manière toute particulière, nous dit que notre vie n'est qu'une tentation continuelle. Le démon lui-même dit un jour par la bouche d'un possédé, que tant qu'il y aurait un homme sur la terre, il le tenterait. Parce que, dit-il, je ne puis souffrir que des chrétiens, après tant de péchés, puissent encore espérer le ciel que j'ai perdu d'une seule fois, sans avoir pu le regagner.

Mais, hélas! si nous ne sentons pas nous-mêmes que dans presque toutes nos actions nous (sommes) tentés, tantôt par l'orgueil, la vanité, la bonne opinion que nous pensons que l'on aura de nous, tantôt par la jalousie, la haine, la vengeance. D'autres fois, le démon ne vient-il pas nous représenter les images les plus sales

et les plus impures. Voyez dans nos prières, il emporte notre esprit de part et d'autre; ne nous semble-t-il pas même que nous sommes dans un état....., lorsque nous sommes en la sainte présence de Dieu? Et, bien plus, vous ne trouverez pas un saint qui n'ait pas été tenté depuis Adam, les uns d'une manière, les autres (d'une autre), et les plus grands saints ce sont ceux qui l'ont été le plus. Si Notre Seigneur a été tenté, (c'est) pour nous montrer que nous devions l'être aussi, il faut donc absolument nous y attendre. Si vous me demandez ce qui est la cause de nos tentations, je vous dirai que c'est la beauté et la valeur de notre âme que le démon estime et aime tant, qu'il consentirait à souffrir deux enfers s'il le fallait, et si par là il pouvait entraîner notre âme en enfer.

Nous ne devons jamais cesser (de veiller) sur nous-mêmes, crainte que le démon ne nous trompe dans le moment que nous ne nous y attendrons pas. Saint François nous dit que le bon Dieu lui fit voir, un jour, la manière dont le démon tentait ses religieux, surtout contre la pureté. Il lui fit voir une troupe innombrable de démons qui ne faisaient autre chose que de tirer des flèches contre ces religieux, les unes retournaient avec violence contre les démons mêmes, qui les avaient tirées. Alors ils s'enfuyaient en poussant des hurlements effroyables; les autres retombaient contre qui elles étaient tirées, tombaient à leurs pieds sans leur faire aucun mal; les autres entraient jusqu'au bout du fer, et enfin les perçaient de part en part. Il faut, pour les chasser, nous servir, comme nous dit saint Antoine, des mêmes armes : quand il nous tente d'orgueil, il faut vite nous humilier et nous abaisser devant Dieu; s'il veut nous tenter contre la sainte vertu de pureté, il

faut tâcher de mortifier nos corps et tous nos sens et être encore plus vigilants sur nous-mêmes. S'il veut nous tenter par le dégoût dans nos prières, il faut encore en faire davantage, avec plus d'attention, et plus le démon nous dira de les laisser, plus (nous) devons en augmenter (le nombre).

Les tentations les plus à craindre sont celles que nous ne connaissons pas. Saint Grégoire nous dit qu'il y avait un religieux qui, pendant quelque temps, avait été un bon religieux; il conçut un grand désir de sortir du monastère et de retourner dans le monde, disant que le bon Dieu ne le voulait pas dans ce monastère. Son supérieur lui dit : « Mon ami, c'est le démon qui est fâché que vous puissiez sauver votre âme, combattez-le. » Mais non, l'autre crut toujours que cela était. Le saint lui donna la permission de s'en aller; mais en sortant du monastère, le saint se mit à genoux pour demander au bon Dieu qu'il fît connaître à ce pauvre religieux que ce n'était que le démon qui voulait le perdre. A peine eut-il mis le pied sur le seuil de la porte pour sortir, qu'il vit un gros dragon qui lui *tomba dessus*. « Oh! M. F., s'écria-t-il, à mon secours! voilà un dragon qui va me dévorer. » En effet, les religieux, qui étaient accourus à ce bruit, trouvèrent ce pauvre religieux étendu par terre, à demi mort; ils l'emportèrent dans le monastère et, celui-ci reconnut véritablement que ce n'était que le démon qui voulait le tenter et qui mourait de rage de ce que son supérieur avait prié pour lui et qu'il l'avait empêché de *l'avoir*. Hélas! M. F., que nous devons craindre de ne pas connaître nos tentations! Et nous ne les connaîtrons jamais, si nous ne le demandons au bon Dieu.

Que faut-il conclure de cela? M. F., sinon qu'il faut

que notre âme soit quelque chose de bien grand aux yeux des démons, puisqu'ils sont si attentifs à ne pas manquer une seule occasion de nous tenter, afin de nous perdre, pour nous entraîner dans leur malheur. Mais si nous avons vu, M. F., combien notre âme est quelque chose de grand, combien Dieu l'aime, combien il a souffert pour la sauver, les biens qu'il lui prépare dans l'autre vie; si nous avons vu en même temps toutes les ruses et tous les piéges que le démon nous tend pour la perdre; à présent, M. F., qu'en pensons-nous? et quelle estime en faisons-nous? et quels soins en prenons-nous? Avons-nous jamais, M. F., conçu une pensée de la grandeur de notre âme, et du soin que nous en devons prendre?

Que faisons-nous, M. F., de cette âme qui a tant coûté à Jésus-Christ? Hélas! M. F., si nous disions que nous ne l'avons que pour la rendre malheureuse et la faire souffrir!... Nous la tenons pour moins estimable que nos plus vils animaux; quand ils sont dans l'écurie, nous leur donnons à manger; nous avons soin d'ouvrir et de fermer les portes crainte que les voleurs ne nous les prennent; s'ils sont malades, nous allons chercher le médecin pour les soulager; nous sommes touchés souvent, jusqu'au (cœur), en les voyant souffrir. Le faisons-nous pour notre âme, M. F.? Avons-nous soin de la nourrir par la grâce, par la fréquentation des sacrements? Avons-nous soin de bien fermer les portes, crainte que les voleurs ne l'emportent? Hélas! M. F., disons-le à notre honte, nous la laissons périr de misère; nous la laissons déchirer par nos ennemis, qui sont nos passions; nous laissons toutes les portes ouvertes; le démon de l'orgueil vient, nous le laissons entrer, meurtrir et déchirer notre pauvre âme; celui de l'impureté vient,

il entre, salit et pourrit cette pauvre âme. « Ah! pauvre âme, nous dit saint Augustin, que l'on t'estime peu de chose. Un orgueilleux te vend pour une pensée d'orgueil; un avare, pour une pièce de terre, un ivrogne, pour un verre de vin, et un vindicatif, pour une pensée de vengeance! »

En effet, M. F., où sont nos bonnes prières, nos bonnes communions, nos prières bien faites, nos messes bien entendues, notre résignation à la volonté de Dieu dans nos peines, notre charité pour nos ennemis? Est-il bien possible, M. F., que nous fassions si peu de cas d'une âme qui est si belle, que Dieu a aimée plus que lui-même, puisqu'il est mort pour la sauver? Hélas, nous aimons le monde et les plaisirs du monde; et tout ce qui a rapport à la gloire de Dieu ou au salut de notre âme nous ennuie, nous rebute; nous murmurons même, quand il faut le faire. Hélas! qu'un jour nous aurons de regret!... Le monde semble nous donner quelques plaisirs; mais nous nous trompons. Écoutez ce que nous en dit saint Jean Chrysostôme, vous allez voir combien le bonheur (est plus grand) pour celui qui cherche à conserver son âme que pour celui qui ne cherche que ses plaisirs, et laisse son âme de côté. « Dans mon sommeil, nous dit ce grand saint, j'eus un songe extraordinaire, qui, à mon réveil, me présenta bien des sujets de réflexion devant Dieu. Dans ce sommeil, je vis un endroit délicieux, une vallée charmante, où la nature avait réuni toutes les beautés, toutes les richesses et les plaisirs capables de réjouir un mortel. Ce qui m'étonna, c'est qu'au milieu de cette vallée de délices, je vis un homme à l'air triste, le visage altéré, l'esprit occupé; son maintien annonçait le trouble et l'émotion de son âme : tantôt immobile et

regardant fixément la terre, tantôt marchant à grands pas d'un air égaré; puis, s'arrêtant tout à coup, poussant de profonds soupirs et se plongeant dans une mélancolie profonde qui semblait approcher du désespoir. En considérant attentivement, j'aperçus que cette vallée de délices aboutissait à un précipice affreux, à un gouffre immense où une force étrangère semblait le traîner. Cet homme était agité malgré tant de délices, car à cette vue, il ne pouvait goûter un moment de joie ni de paix. Mais portant mes regards plus loin, je vis un autre endroit tout contraire, un vallon sombre et obscur, des montagnes escarpées, des déserts stériles; la sécheresse seule paraissait habiter ce séjour; nul feuillage, nulle verdure, des ronces et des épines : tout inspirait la tristesse, la solitude, une espèce d'horreur. Mais ma surprise fut à son comble quand j'aperçus dans cette vallée, un homme pâle, défait, exténué et cependant avec un visage serein, un maintien tranquille et un air content; malgré ces dehors affligeants, tout annonçait un homme qui jouit de la paix de l'âme; mais portant mes regards encore plus loin, j'aperçus au bout de cette vallée de misères et cet affreux désert, je vis un endroit délicieux, un agréable lointain où l'on découvrait toutes sortes de beautés. Cet homme considérait sans cesse ce terme, ne le perdait jamais de vue, marchait avec courage, passant à travers les ronces où souvent il se blessait; mais ses plaies semblaient ranimer ses forces. Étonné de tout cela, (je demandai) pourquoi l'un était si triste dans ce lieu de plaisirs et l'autre si content dans ce lieu de misères. Alors, j'entendis une voix qui me dit : Ces deux hommes, que vous voyez, sont l'image de ceux qui sont ou entièrement attachés au monde, ou sincèrement dévoués au

service de Dieu. Le monde, me dit cette voix, présente d'abord à ses sectateurs, les biens, les plaisirs, (au moins) en apparence : l'on s'y jette comme des insensés; mais l'on reconnaît bientôt que l'on n'a pas trouvé ce que l'on croyait. Ce qu'il y a de plus triste et de plus accablant, c'est qu'au bout de ce terme, l'on ne trouve qu'un gouffre, où vont se précipiter tous ceux qui marchent dans cette route qui semble être agréable. L'autre, au contraire, me dit cette voix, éprouve en soi tout le contraire : dans le service de Dieu, d'abord il y a des épreuves et des peines, c'est une vallée de larmes qu'on habite; il faut se mortifier, se faire quelques violences, se priver des douceurs de la vie, passer ses jours dans la contrainte. Mais l'on s'anime par la vue et l'espérance d'un avenir à jamais heureux; c'est le partage de cet homme qui est dans cette vallée triste; mais la pensée du bonheur qu'il espère le console et le soutient dans ses combats. Tout devient consolant pour lui, son âme goûte déjà les biens qui lui sont promis et qui l'attendent, et dont bientôt il jouira. »

Peut-on, M. F., trouver une image plus naturelle que celle-là, pour nous faire comprendre la différence de celui qui, pendant sa vie, ne cherche qu'à plaire à Dieu, à sauver son âme, avec celui qui laisse son Dieu et son âme de côté pour courir après quelques plaisirs qui nous conduisent, sans avoir rien goûté de consolant ni de parfait, dans un précipice qui n'est autre chose que le gouffre de l'enfer. Heureux celui, M. F., qui marchera dans ce chemin, où il y a quelques peines, mais de peu de durée, et qui, au bout, nous conduit dans un lieu si heureux à la possession de Dieu même! C'est le bonheur...

DIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Orgueil.

Non sum sicut cæteri hominum.
Je ne suis pas comme les autres. (*S. Luc,* XVIII, 11.)

Tel est, M. F., le langage ordinaire de la fausse vertu et celui de l'orgueilleux, qui, toujours content de lui-même, est toujours prêt à censurer et à critiquer la conduite des autres. Tel est encore le langage des riches, qui regardent les pauvres comme s'ils étaient d'une nature différente de la leur, et les traitent en conséquence. Disons mieux, M. F., c'est le langage de presque tout le monde. Il y en a très-peu, même dans les conditions les plus basses, qui ne soient atteints de ce maudit péché, qui n'aient pas bonne opinion d'eux-mêmes, en se mettant entièrement au-dessus de leurs égaux, et qui ne portent leur détestable orgueil jusqu'à croire qu'ils valent mieux que beaucoup d'autres. D'où je conclus que l'orgueil est la source de tous les vices, et la cause de tous les maux qui sont arrivés et qui arriveront dans la suite des siècles. Nous portons même notre aveuglement si loin, que, souvent, nous nous glorifions de ce qui devrait nous couvrir de

confusion. Les uns tirent leur orgueil de ce qu'ils croient avoir plus d'esprit; les autres, à cause de quelques pouces de terre ou de quelque argent; tandis qu'ils devraient trembler sur le compte redoutable que Dieu leur en demandera un jour. Oh! M. F., qu'il en est qui ont besoin de faire cette prière que saint Augustin faisait à Dieu : « Mon Dieu, faites-moi connaître ce que je suis, et je n'ai pas besoin d'autre chose pour me couvrir de confusion et de mépris de moi-même. » Je vais donc vous montrer 1° combien l'orgueil aveugle l'homme et le rend odieux aux yeux de Dieu et des hommes; 2° en combien de manières nous le commettons; et 3° enfin, ce que nous devons faire pour nous en corriger.

I. Oui, M. F., pour vous donner une idée de la grandeur de ce maudit péché, il faudrait que Dieu me permît d'aller arracher Lucifer du fond des abîmes, et de le traîner ici à ma place, et qu'il vous dépeignît lui-même les horreurs de ce crime, en vous montrant les biens que ce péché lui a ravis, c'est-à-dire, le ciel, et les maux qu'il lui a attirés, qui sont les peines de l'enfer. Hélas! M. F., pour un péché qui peut être d'un moment, une punition qui durera une éternité! Ce qu'il y a de plus malheureux dans ce péché, c'est que plus l'on en est atteint, moins l'on s'en croit coupable. En effet, jamais un orgueilleux ne voudra croire qu'il est orgueilleux, ni connaître qu'il a tort : ce qu'il fait et dit, est bien fait et bien dit. Voulez-vous concevoir, M. F., la grandeur de ce péché? Voyez ce que Dieu a fait pour l'expier. Pourquoi est-ce qu'il a voulu naître de parents pauvres, vivre dans l'oubli, passer (dans le monde), non comme ceux d'une condition médiocre, mais comme une personne de rien? C'est qu'il voyait que ce péché avait

tellement outragé son Père, qu'il ne pouvait être expié (par lui) qu'en se livrant à l'état le plus humiliant et le plus méprisable, qui est celui de la pauvreté; car il suffit de ne rien avoir pour être méprisé des uns et rebuté des autres.

Voyez, M. F., combien sont grands les maux que le péché a faits. Sans ce péché, il n'y aurait point d'enfer. Sans ce péché, Adam serait encore dans le paradis terrestre, et nous tous heureux, sans maladie, sans toutes ces autres misères qui nous accablent chaque jour; point de mort, point de jugement à subir, ce qui a fait trembler les grands saints; point d'éternité malheureuse à craindre; le ciel nous était assuré. Heureux dans ce monde et plus heureux encore dans l'autre : notre vie se serait passée à bénir les grandeurs, les bontés de notre Dieu, et nous serions allés, en corps et en âme, continuer cet heureux travail. Ah! que dis-je, M. F.? sans ce maudit péché, Jésus-Christ ne serait pas mort! O que de tourments épargnés à ce divin Sauveur!...

Mais, me direz-vous, pourquoi est-ce que ce péché a causé plus de maux que les autres? — Pourquoi? en voici la raison. Si Lucifer et les autres mauvais anges n'avaient pas eu d'orgueil, il n'y eût point eu de démons, et, par conséquent, personne n'aurait tenté nos premiers parents et ils auraient eu le bonheur de persévérer. Je sais bien que tous les péchés outragent Dieu, que tous les péchés mortels méritent une punition éternelle : un avare qui ne cherche qu'à *ramasser* et qui sacrifiera sa santé, sa réputation, et même sa vie pour accumuler quelque argent, dans l'espérance de prévoir pour l'avenir, fait sans doute bien injure à la providence de Dieu, qui nous a promis que, si nous avions

soin de le servir et de l'aimer, il aura soin de nous. Un ivrogne qui se livre aux excès du boire en perdant la raison, se mettant au-dessous de la bête brute, de même, fait un grand outrage à Dieu, qui ne lui donne du bien que pour en faire un bon usage en consacrant ses forces, sa vie à le servir. Un vindicatif qui se venge des injures qu'on lui a faites, fait un mépris sanglant à Jésus-Christ, qui, depuis tant de mois et peut-être même d'années, le souffre sur la terre, et bien mieux, lui fournit tout ce qui lui est nécessaire, tandis qu'il ne mériterait que d'être abîmé dans les flammes. Un impudique, en se plongeant dans la fange de ses passions, se met plus bas que les pourceaux, perd son âme et donne la mort à son Dieu; d'un temple du Saint-Esprit, fait un temple des démons, des membres de Jésus-Christ en fait les membres d'une infâme prostituée, de frère du Fils de Dieu, devient, non-seulement le frère des démons, mais l'esclave de Satan. Ce sont là des crimes, dont nul terme ne pourrait exprimer les horreurs ni la grandeur des tourments qu'ils méritent. Eh bien! M. F., nous disons que ces péchés sont aussi éloignés (de l'orgueil) par les outrages qu'ils font à Dieu, que le ciel l'est de la terre: tenez, rien de si facile à concevoir, vous allez le voir. Lorsque nous commettons les autres péchés, tantôt nous violons les commandements de Dieu, tantôt nous y méprisons ses bienfaits; ou bien, si vous voulez, nous rendons inutiles tous les travaux, les souffrances et la mort de Jésus-Christ. Mais celui-ci, c'est-à-dire, l'orgueilleux, fait comme un sujet, qui, non content d'avoir méprisé et foulé aux pieds les lois et les ordonnances de son souverain, porte sa fureur jusqu'à essayer de lui planter un poignard dans le sein, l'arrache de son trône, le foule sous ses pieds et prend sa place. Peut-on con-

cevoir une atrocité plus grande, M. F.? Eh bien! M. F., voilà ce que fait une personne qui tire vanité quand elle réussit dans ce qu'elle fait ou dit. O mon Dieu! que le nombre en est grand!

Ecoutez, M. F., ce que nous dit l'Esprit-Saint, en parlant de l'orgueilleux : « Il sera en abomination à Dieu et aux hommes. Car le Seigneur déteste l'orgueilleux et le superbe. » Jésus-Christ nous dit lui-même « qu'il remerciait son Père d'avoir caché ses secrets aux orgueilleux. » En effet, si nous parcourons l'Ecriture sainte, les maux dont Dieu accable l'orgueilleux sont si affreux et si multipliés qu'il semble qu'il épuise sa fureur et sa puissance pour le punir, et nous voyons que Dieu prend plaisir à humilier les superbes à proportion qu'ils veulent s'élever. Nous voyons que souvent un orgueilleux tombe dans quelque vice honteux qui le déshonore aux yeux du monde (1).

Le grand Nabuchodonosor nous en fournit un bel exemple. Ce prince était si orgueilleux, il avait *tant* bonne opinion de lui-même, qu'il voulait qu'on le regardât comme un Dieu. Dans le moment qu'il était rempli de la grandeur de la puissance, tout à coup il entend une voix du ciel disant que le Seigneur ne pouvait plus souffrir son orgueil, et que, pour lui faire connaître qu'il y avait un Dieu, maître des royaumes, son royaume lui serait ôté et donné à un autre; qu'on le chasserait de la compagnie des hommes, qu'il irait demeurer parmi les bêtes farouches, qu'il mangerait l'herbe et le bois comme une bête de somme. A l'heure même, Dieu lui *renversa* tellement la cervelle, qu'il crut être une bête, s'enfuit dans

(1) Rodriguez rapporte (p. 313, tom. IV), que Pallade... le démon sous la forme d'une femme qui le traîna. (*Note du Vénérable.*)

les forêts jusqu'à ce qu'il reconnût qu'il n'était rien. Voyez les châtiments que le Seigneur fit subir à Coré, Dathan et Abiron, avec deux cents des plus considérables des Juifs. Remplis d'orgueil, ils disent à Moïse et à Aaron : « Et pourquoi est-ce que nous n'aurions pas aussi l'honneur d'offrir de l'encens au Seigneur aussi bien que vous? » Le Seigneur dit à Moïse et à Aaron de les séparer, avec tout ce qui leur appartenait; qu'il voulait les punir... A peine furent-ils séparés que la terre s'ouvrit sous leurs pieds, et les engloutit tout vivants en enfer. Voyez Hérode, qui fit mourir saint Jacques et emprisonner saint Pierre. Il était si orgueilleux, qu'étant un jour vêtu de sa robe royale et assis sur son trône, il parla avec tant d'éloquence au peuple, qu'on alla jusqu'à dire : « Non, non, ce n'est pas un homme qui parle, mais c'est un dieu. » Dans le même moment un ange le frappa d'une maladie si affreuse, que les vers le rongeaient tout vivant, et il périt malheureusement. Il voulut se faire passer pour Dieu, et il fut mangé par le plus vil des insectes. Voyez encore Aman, ce fameux orgueilleux, qui avait commandé que tout sujet pliât le genou devant lui. Irrité jusqu'à la rage de ce que Mardochée le méprisait, il fit dresser une potence pour le pendre; mais Dieu, qui a en horreur les orgueilleux, permit que ce fût lui-même qui y fût attaché.

Nous lisons dans l'histoire, qu'un solitaire rempli d'orgueil voulut montrer la grandeur de sa foi. Étant allé trouvé saint Palémon, celui-ci le voyant faire tout son étalage d'orgueil, lui dit charitablement qu'il était bien difficile d'avoir, avec tant d'orgueil, la foi qu'il disait; que n'ayant rien de bon de nous-mêmes, nous ne pouvions que nous humilier, gémir devant Dieu et lui demander la grâce de ne pas nous abandonner.

Mais ce pauvre aveugle, bien loin de profiter de ce charitable avis, court se jeter dans un brasier de feu, et Dieu permit même, pour mettre le comble à son orgueil, qu'il ne ressentît seulement pas l'ardeur du feu. Mais peu de temps après, il tomba dans un gros péché, un péché honteux contre la sainte vertu de pureté. Le démon se présenta à lui sous la figure d'une femme, qui le pressa tant, s'étant assise à côté de lui et voulut l'embrasser; alors le démon se jeta sur lui, le meurtrit de tant de coups, qu'il le laissa étendu sur le pavé. Enfin, reconnaissant sa faute, c'est-à-dire, son orgueil, il revint trouver saint Palémon et lui avoua sa faute en pleurant. Chose étrange, M. F., comme il lui parlait encore, le démon se saisit de lui, devant saint Palémon, le traîna avec tant de fureur et le précipita dans une fournaise enflammée, où il y perdit la vie.

Oui, M. F., nous voyons partout que Dieu se plaît à confondre les orgueilleux. Non-seulement un orgueilleux est en abomination aux yeux de Dieu; mais il est encore insupportable aux yeux des hommes. — Pourquoi cela? me direz-vous. — C'est qu'il ne peut s'accorder avec personne : tantôt il veut s'élever au-dessus de ses égaux, tantôt égaler ceux qui sont au-dessus de lui, de sorte qu'il ne peut s'accorder avec personne. Ainsi les orgueilleux sont toujours en dispute avec quelqu'un, et de là il s'ensuit que tout le monde les hait, les fuit, les méprise. Non, M. F., il n'y a pas de péché qui fasse un si grand changement dans celui qui le commet, puisqu'un ange, la plus belle créature, est devenu par ce péché le démon le plus horrible; et dans l'homme, d'un enfant de Dieu, il en fait un esclave du démon.

II. Ce péché, me direz-vous, est vraiment affreux;

il faut que celui qui le commet ne connaisse ni le bien qu'il perd, ni les maux qu'il s'attire, ni enfin les outrages qu'il fait à Dieu et à son âme? Mais comment peut-on donc savoir quand on s'en est rendu coupable? — Comment, mon ami? le voici. Nous pouvons même dire que ce péché se trouve partout, accompagne l'homme dans ce qu'il fait et dit; c'est une espèce d'*assaisonnement* qui trouve partout sa place. Écoutez-moi un instant et vous allez le voir. Jésus-Christ nous en donne un exemple dans l'Évangile, en disant qu'un pharisien, étant allé dans le temple pour y faire sa prière, se tenait debout en présence de tout le monde, disant à haute voix : « Je vous rends grâce, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, couvert de péchés; je passe ma vie à faire le bien et à vous plaire. » Voilà le véritable caractère d'un orgueilleux: au lieu de remercier Dieu de ce qu'il a été si bon que de se servir de lui pour le bien, de lui rendre grâce, il regarde tout cela comme venant de lui-même et non de Dieu. Entrons dans quelques détails, et vous verrez que presque personne n'en est excepté. Les vieillards comme les jeunes gens, les pauvres comme les riches; chacun se loue et se flatte de ce qu'il est ou de ce qu'il fait, ou plutôt de ce qu'il n'est pas et de ce qu'il n'a pas fait. Chacun s'applaudit et aime à être applaudi; chacun court mendier les louanges des hommes, et chacun travaille à se les attirer. Ainsi se passe la vie de la plus grande partie des gens.

La porte par laquelle l'orgueil entre avec le plus d'abondance, c'est la porte des richesses. Dès qu'une personne augmente ses biens, vous la voyez changer de manière de vivre; elle fait, comme nous dit Jésus-Christ des pharisiens : « (ces gens) aiment qu'on les appelle

maîtres, qu'on les salue, ils veulent les premières places; ils commencent à paraître vêtus plus richement; » ils quittent cet air de simplicité; si on les salue, à peine vous *branleront-ils* la tête, sans lever leur chapeau; marchant la tête levée, ils s'étudieront à chercher tous les plus beaux mots, dont souvent il ne connaissent pas même la signification; ils aiment à les répéter. Cet homme vous *cassera la tête* des héritages qu'il aura reçus, pour montrer que sa fortune s'est augmentée. Tous ses soins sont de travailler à se faire estimer et louer. Aura-t-il réussi dans quelque ouvrage? il s'empresse de le publier pour étaler son prétendu savoir. A-t-il dit quelque chose dont il aura été applaudi, il ne cesse d'en *casser les oreilles* à ceux qui sont autour de lui, jusqu'à les ennuyer et à se faire moquer de lui. A-t-on fait quelque voyage? vous entendez ces orgueilleux en dire cent fois plus qu'ils n'en ont dit ou fait : ce qui fait compassion à ceux qui les entendent. Ils croient se faire passer pour avoir de l'esprit, tandis qu'on les méprise intérieurement. L'on ne peut s'empêcher de se dire en soi-même : Voilà un *fameux* orgueilleux, il se persuade qu'on croit tout ce qu'il dit!...

Voyez une personne d'état examinant l'ouvrage d'un autre; elle y trouvera mille défauts, en disant : « Ah! que voulez-vous? il n'en sait pas davantage! » Mais comme l'orgueilleux n'abaisse jamais les autres, sans s'élever lui-même; alors elle s'empressera de parler de quelque ouvrage qu'elle a fait, qu'un tel a trouvé si bien fait, qu'il en a parlé à plusieurs. Un orgueilleux, voyant plusieurs personnes qui parlent ensemble, croit qu'on dit de lui du mal ou du bien.

Une jeune fille aura-t-elle une bonne tournure? du moins, croit-elle l'avoir? Vous la voyez marcher à pas

comptés, avec affectation, avec un orgueil qui semble monter jusqu'aux nues. A-t-elle des chemises, des robes? elle laissera son armoire ouverte pour les faire voir. On *tire orgueil* de ses bêtes et de son ménage. On *tire orgueil* de bien savoir se confesser, de bien prier le bon Dieu, d'être plus modeste à l'église. Une mère *tire orgueil* de ses enfants; *un habitant*, de ce que ses terres sont en meilleur état que celles des autres, qu'il condamne; et il s'applaudit de son savoir. Un jeune homme a-t-il une montre dans son gousset, et peut-être même, souvent, (n'a-t-il) que la chaîne, avec cinq sols dans sa poche? vous l'entendez dire : « Je ne sais pas si c'est bien tard; » afin qu'on lui dise de regarder à sa montre, pour qu'on sache qu'il en a une. Si l'on joue, pour (essayer de) gagner, n'aurait-il que deux sous à donner, il prendra dans sa main tout ce qu'il a, et (même ce) qui souvent n'est pas à lui; ou bien il dira plus qu'il n'a (en réalité). Combien (en est-il) qui empruntent, pour aller dans ces parties de plaisir, des *habillements* ou de l'argent!

Une personne entre-t-elle dans une compagnie dont elle croit être inconnue? de suite vous la voyez faire le récit de sa famille, de ses biens, de ses talents et de tout ce qui peut la relever, et faire connaître ce qu'elle est ou plutôt ce qu'elle n'est pas. Non, M. F., il n'y a rien de si ridicule et de si sot que d'être toujours *après* parler de ce que l'on a, et de ce que l'on a fait. Écoutez un père de famille, quand ses enfants sont en état de se marier. Dans toutes les compagnies où il se trouve, on l'entend dire : « J'ai tant de mille francs de prêtés, mon bien me rend tant, » et ensuite demandez-lui cinq sols pour les pauvres, il n'a rien. Une tailleuse ou un tailleur auront-ils bien réussi à faire une robe ou un

habit, s'ils se trouvent de voir passer (les personnes qui en sont revêtues) : « voilà qui va bien, je ne sais pas qui l'a fait. » — « Eh bien ! c'est moi, diront-ils. » Et pourquoi ont-ils dit cela? c'est afin de faire voir qu'ils sont bien habiles. Mais s'ils n'ont pas bien réussi, ils se garderont bien d'en parler, crainte d'être humiliés. Les femmes dans leur ménage..... Et moi je vous dirai que ce péché est encore plus à craindre dans les personnes qui semblent faire profession de piété. En voici un bel exemple (1).

Ce maudit péché d'orgueil se glisse même dans les fonctions les plus basses (2). Un laboureur, ou une personne qui coupera du bois, si c'est au passage, ils y mettront tous leurs soins; « afin, disent-ils, que quand il passera quelqu'un, l'on ne trouve pas que je ne sais pas travailler. » Ce péché se glisse même dans le crime, et dans la vertu : l'on en voit qui se font gloire d'avoir fait le mal. Écoutez la conversation de plusieurs ivrognes. « Ah ! disent-ils, je me suis trouvé un jour avec un tel ; il a voulu *se prendre* avec moi à celui qui boirait le plus sans s'enivrer ; mais j'en ai bien, *d'abord*, eu vu le bout ! » C'est encore un orgueil que le désir d'être plus riche et de porter envie à ceux qui le sont, parce que l'on voit que les riches sont respectés et honorés.

L'on en trouvera d'autres qui, dans leur langage, seront extrêmement humbles et qui même se mépriseront et semblent faire publiquement l'aveu de leur faiblesse. Mais, dites-leur quelque chose qui pénètre

(1) Origène... *Pasteur apostolique*, tome I, p. 261. (*Note du Vénérable.*)

(2) Des petits montagnards et des bergers de cochons n'en sont pas exempts. (*Note du Vénérable.*)

jusqu'au cœur. Dès la première parole, vous les voyez *se monter*, vous tenir tête, jusqu'au point de vous décrier et déchirer votre réputation, pour un prétendu affront qu'elles auront reçu. Elles auront une grande humilité en apparence, tant qu'on les flatte ou qu'on les loue. Quelquefois, si l'on dit du bien d'une autre personne devant nous, cela nous fâche, il semble que cela nous humilie; nous faisons paraître un air triste, ou bien nous disons : « Ah! elle est bien comme les autres, elle a bien fait ça, elle a bien dit cela, elle n'a pas tant de bonnes qualités que vous dites bien, vous ne la connaissez pas!... »

Je dis que l'orgueil se glisse même dans nos bonnes œuvres. Il en est plusieurs qui ne feront l'aumône et ne rendront service au prochain que pour se faire passer pour de bonnes gens, des personnes charitables. S'ils font l'aumône devant quelqu'un, ils donneront davantage que s'il n'y avait personne. Voudront-ils faire savoir qu'ils ont fait quelque bien, ou rendu quelque service à leur voisin, ils commenceront à dire : « Un tel a bien du malheur, il a bien peine de pouvoir vivre; il est venu un jour, il m'a témoigné sa misère, je lui donnai telle chose. »

Un orgueilleux ne veut jamais être repris, il a toujours droit; tout ce qu'il dit est bien dit, et tout ce qu'il fait est bien fait. Et vous le voyez sans cesse examiner la conduite des autres; partout il trouve des défauts : il n'y a rien de bien fait ni de bien dit. Une personne fera-t-elle une action avec les meilleures intentions du monde, le voilà qui, avec sa langue venimeuse, la tourne en mal.

Combien n'y en a-t-il pas qui inventent par orgueil? S'ils racontent ce qu'ils ont fait ou dit, ils en diront

beaucoup plus qu'il n'y en a. Mais d'autres mentent, crainte d'être humiliés. Disons mieux : les vieillards se font gloire de ce qu'ils n'ont pas fait; à les entendre, ils semblent être les plus grands conquérants du monde, (on dirait) qu'ils ont parcouru l'univers entier; et les jeunes gens se louent de ce qu'ils ne feront jamais : tous mendient et tous courent après une fumée d'honneur. Tel est le monde aujourd'hui, M. F.; mettez la main sur votre conscience, sondez votre cœur, et vous reconnaîtrez la vérité de ce que je vous dis.

Mais ce qu'il y a de plus triste, c'est que ce péché jette des ténèbres si épaisses dans les âmes, que l'on ne se croit pas même coupable. L'on connaît bien quand les autres se louent à faux, qu'ils s'attribuent des louanges qu'ils n'ont pas méritées; mais, pour nous, nous croyons toujours les mériter. Je dis, M. F., que toute personne qui cherche l'estime des hommes est un aveugle. — Pourquoi? me direz-vous. — Mon ami, en voici la raison. D'abord, je ne dirai pas qu'il perd tout le mérite de ce qu'il fait, que toutes ses charités, toutes ses prières et ses pénitences ne lui seront qu'un sujet de condamnation. Il croira avoir fait quelque bien, tout se trouvera gâté par l'orgueil. Mais je dis qu'il est aveugle. S'il mérite l'estime de Dieu et des hommes, il n'a qu'à les fuir au lieu de les rechercher, il n'a qu'à bien se persuader qu'il n'est rien, qu'il ne mérite rien; il est sûr de tout avoir. Nous voyons partout que plus une personne veut s'élever, plus Dieu permet qu'elle soit humiliée; et plus elle veut se cacher, plus Dieu fait éclater sa réputation. Tenez : mettez la main et les yeux sur la vérité, et vous allez la reconnaître. Une personne, c'est-à-dire, un orgueilleux, court mendier les louanges des hommes; et à peine est-il connu dans une paroisse!

Mais celui qui se cache autant qu'il peut, qui se méprise lui-même; allez à vingt ou cinquante lieues, on publie ses bonnes qualités. Disons mieux : sa réputation vole aux quatre coins du monde; plus il se cache, plus il est connu; et plus l'autre veut se montrer, plus il s'enfonce dans les ténèbres, ce qui fait que presque personne ne le connaît et lui se connaît encore moins.

Si le pharisien, comme vous l'avez vu, est le véritable portrait de l'orgueilleux, le publicain est une image sensible d'un cœur sincèrement pénétré de son néant, de son peu de mérite et de sa grande confiance en Dieu. Jésus-Christ nous le présente comme un modèle accompli, sur lequel nous pouvons nous guider. Le publicain, nous dit saint Luc, oublie tout le bien qu'il aurait pu faire pendant sa vie, pour ne s'occuper que de sa misère spirituelle, de son indignité; il n'ose paraître devant un Dieu si saint. Bien loin d'imiter le pharisien, qui se met dans un endroit où il peut être aperçu de tout le monde et en recevoir les louanges, ce pauvre publicain, à peine est-il entré dans le temple, qu'il court se cacher dans un coin, se regarde comme seul devant son juge, la face contre terre, le cœur brisé de douleur, ses yeux baignés de larmes; il n'ose regarder l'autel, tant il est couvert de confusion à la vue de ses péchés, et de la sainteté de Dieu, devant lequel il se trouve indigne de paraître. Il s'écrie dans la plus grande amertume de son cœur : « Mon Dieu, ayez, s'il vous plaît, pitié de moi, car je suis un grand pécheur! » Cette humilité toucha tellement le cœur de Dieu, que, non-seulement il lui pardonna tous ses péchés; mais, de plus, il le loua publiquement en disant à tout le monde que ce publicain, quoique pécheur, lui avait été plus agréable par son humilité, que le pharisien avec tout son vain étalage

de prétendues bonnes œuvres : « car, je vous déclare, dit Jésus-Christ, que ce publicain retourna chez lui sans péchés, tandis que le pharisien est plus coupable qu'avant d'entrer dans le temple. De là je conclus que celui qui s'élève sera humilié, et que celui qui s'humilie sera élevé. » Nous avons vu, M. F., ce que c'est que l'orgueil, combien ce vice est affreux, combien il outrage Dieu, et enfin combien le Seigneur se plaît à le punir. Voyons maintenant ce que c'est que l'humilité, qui est la vertu opposée.

III. Si l'orgueil est la source de toutes sortes de vices, nous pouvons dire que l'humilité est la source et le fondement de toutes les vertus ; elle est la porte, par laquelle Dieu nous fait passer toutes ses grâces ; c'est elle qui assaisonne toutes nos actions, qui leur communique tant de valeur, qui les rend si agréables à Dieu ; enfin, c'est elle qui nous rend maîtres du cœur de Dieu, qui en fait notre serviteur, si j'ose le dire ; car jamais Dieu n'a pu résister à un cœur humble. — Mais, me direz-vous, en quoi consiste cette humilité, qui nous mérite tant de grâces ? — Mon ami, le voici. Ecoutez-moi : vous avez dû connaître si vous êtes atteint de l'orgueil, vous verrez, maintenant, si vous avez le bonheur de posséder cette belle et rare vertu ; si vous l'avez dans son entier, le ciel vous est assuré. L'humilité, nous dit saint Bernard, consiste à nous faire connaître nous-mêmes, à n'avoir que du mépris de nous. L'humilité est un flambeau qui nous montre au grand jour nos imperfections ; elle ne consiste donc pas dans les paroles, ni dans les actions ; mais dans la connaissance de soi-même, qui nous fait découvrir une infinité de fautes que notre orgueil nous avait cachées jusqu'à présent. Je dis que cette vertu

nous est absolument nécessaire pour aller au ciel; écoutez ce que nous dit Jésus-Christ dans l'Évangile : « Si vous n'êtes pas semblables à un petit enfant, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux. En vérité, je vous déclare que si vous ne vous convertissez, si vous ne quittez pas ces sentiments d'orgueil et d'ambition si naturels à l'homme, vous n'irez jamais au ciel. » « Oui, nous dit le Sage, l'humilité obtient tout. » Voulez-vous recevoir le pardon de vos péchés, présentez-vous à Dieu dans la personne de ses ministres, couverts de confusion, indignes d'obtenir la grâce que vous demandez, vous êtes sûrs de votre grâce. Etes-vous tentés? allez vous humilier de votre misère et reconnaître que vous ne pouvez rien de vous-mêmes, que vous perdre : vous êtes sûrs d'être délivrés. O belle vertu, que tu rends une âme agréable à Dieu! Jésus-Christ lui-même ne pouvait nous donner une plus belle idée de la grandeur de son mérite, qu'en nous disant qu'il avait bien voulu prendre la forme d'un esclave, qui est la plus vile condition. (Qu'est-ce) qui rendit la sainte Vierge si agréable à Dieu? sinon son humilité et le mépris qu'elle faisait d'elle-même.

Nous lisons dans l'histoire que saint Antoine eut une vision, où Dieu lui fit voir le monde tout couvert d'un filet et les démons qui le tenaient par les quatre bouts. « Ah! s'écrie le saint, qui pourra ne pas tomber dans ce filet? » « Antoine, lui dit le Seigneur, l'humilité seule suffit : c'est-à-dire, si vous reconnaissez ne rien mériter de vous-même, n'être capable de rien, vous serez victorieux. » Un ami de saint Augustin lui demandait quelle était la vertu qu'il fallait pratiquer pour être plus agréable à Dieu? Il lui répondit : « L'humilité seule suffit. J'ai eu beau travailler à chercher la vérité, pour con-

naître le chemin le plus sûr pour aller à Dieu, jamais je n'en ai pu trouver d'autres. » Ecoutez ce que nous dit (l'histoire). Saint Macaire, revenant avec une brassée de bois, trouva le démon armé d'une fourche tout en feu, qui lui dit : « O Macaire, que tu me fais souffrir de ne pouvoir te maltraiter ; pourquoi me fais-tu tant souffrir? puisque tout ce que tu fais, je le fais mieux que toi : si tu jeûnes, je ne mange jamais; si tu veilles, je ne dors point; il n'y a qu'une seule chose que tu as de plus que moi et par laquelle tu m'as vaincu. » Le savez-vous, M. F., la chose qui était dans saint Macaire que le démon n'avait pas? Ah! mes amis, c'est l'humilité. O belle vertu, que celui qui te possède est heureux et capable de grandes choses!

En effet, M. F., quand vous auriez toutes les autres vertus, si vous n'avez celle-ci, vous n'avez rien. Donnez votre bien aux pauvres, pleurez vos péchés toute votre vie, faites pénitence autant que votre corps pourra le soutenir, vivez dans la retraite toute votre vie; vous ne laisserez pas d'être damnés si vous n'avez pas l'humilité. Aussi voyons-nous que tous les saints ont travaillé toute leur vie ou à l'acquérir ou à la conserver. Plus Dieu les comblait de bienfaits, plus ils s'humiliaient. Voyez saint Paul, élevé jusqu'au troisième ciel, il ne se regarde que comme un grand pécheur, un persécuteur de l'Église de Jésus-Christ, un misérable, un avorton, indigne de la place qu'il occupe. Voyez saint Augustin, saint Martin : ils n'osaient pas entrer dans l'église sans trembler, tant leur misère spirituelle les effrayait. Telles doivent être nos dispositions, si nous voulons être agréables à Dieu. Nous voyons, M. F., que plus un arbre est chargé de fruit, plus ses branches baissent : de même, plus nous faisons de

bonnes œuvres, plus nous devons nous humilier en nous reconnaissant indignes que Dieu se serve d'un si vil instrument pour faire le bien. Non, M. F., nous ne pouvons reconnaître un bon chrétien qu'à l'humilité.

Mais, me direz-vous, comment est-ce qu'on peut connaître qu'un chrétien est humble? — Rien de plus facile, vous allez le voir. Premièrement, je dis qu'une personne vraiment humble ne parle jamais (d'elle), ni en bien ni en mal; elle se contente de s'humilier devant Dieu qui la connaît telle (qu'elle est). Elle n'a les yeux que sur sa conduite, et elle gémit de se voir si coupable; elle travaille à se rendre plus digne de Dieu. Vous ne la voyez point porter son jugement sur la conduite des autres, elle a bonne opinion de tout le monde. Sait-elle mépriser quelqu'un? ce n'est qu'elle-même. Elle tourne en bien tout ce que ses frères font; elle est très-persuadée qu'il n'y a qu'elle qui soit capable de mal faire. De là vient que si elle parle de son prochain, ce n'est qu'en bien; s'il n'y a rien de bien à dire, elle garde le silence, si on la méprise, elle pense qu'on ne fait que ce que l'on doit, et qu'après avoir méprisé Dieu elle-même, elle trouve qu'elle en mérite bien davantage; si on lui donne des louanges, vous la voyez rougir, et prendre la fuite, en gémissant de voir combien elle va détromper, au jour du jugement, ceux qui la croient une personne de bien; tandis qu'elle est toute couverte de péchés. Elle a autant d'horreur des louanges que les orgueilleux en ont des humiliations. Ses amis seront toujours ceux qui lui font connaître ses défauts. Si elle a du bien à faire, elle choisira toujours (de le faire à) celui qui l'a calomniée ou (qui lui a) fait quelque tort. Les orgueilleux cherchent la compagnie de ceux qui les flattent, les estiment; elle, au contraire, fuira ceux-

là, pour aller avec ceux qui paraissent avoir mauvaise opinion d'elle. Ses plaisirs sont d'être seule avec Dieu, de lui représenter sa misère, en le priant d'avoir pitié d'elle. Seule ou en compagnie, vous ne verrez nul changement dans ses prières, ni dans sa manière d'agir. Ne faisant toutes ses actions que pour Dieu et qu'en vue de lui plaire, elle ne pense nullement à ce qu'en pensent ou disent (les autres). Elle travaille à plaire à Dieu, et, pour le monde, elle peut dire qu'elle le met sous ses pieds. Ainsi pensent et agissent ceux qui ont l'humilité pour partage.....

Jésus-Christ ne semble point mettre de distinction entre le sacrement de Baptême, celui de Pénitence et l'humilité. Il nous dit que, sans le Baptême, nous n'entrerons jamais dans le royaume des cieux; sans celui de la Pénitence, après avoir péché, il n'y a point de pardon, et, de suite, il nous dit que, sans l'humilité, nous n'entrerons jamais dans le ciel. Oui, M. F., si nous avons l'humilité, quand nous serions tout couverts de péchés, nous sommes sûrs d'être pardonnés; et, sans l'humilité, aurions-nous fait toutes les bonnes œuvres possibles, nous ne serons jamais sauvés. Voici un exemple qui va vous le montrer, comme l'on ne peut *pas mieux*.

Nous lisons dans le livre des Rois, que le roi Achab était le plus abominable des rois qui eussent régné jusqu'à ce jour; je ne crois pas qu'on en puisse dire davantage que ce que le Saint-Esprit nous en dit : Écoutez : « C'était un roi adonné à toutes sortes d'impuretés, il portait la main impunément et sans discrétion sur tous les biens de ses sujets; il fit révolter les Israélites contre Dieu, il paraissait comme un homme vendu et engagé à faire toute sorte de maux : en un mot, il surpassa par ses crimes tous ceux qui l'avaient précédé. C'est pour-

quoi, Dieu ne pouvant plus souffrir ses crimes et bien résolu de le punir, appelle son prophète Élie, lui commande d'aller trouver ce roi et de lui dire ses desseins : « Dis-lui que les chiens boiront son sang et qu'ils mangeront sa chair; je ferai tomber sur sa tête tous les courroux de mes vengeances; je n'épargnerai rien, je ferai sentir, jusque par ces chiens, l'excès de ma fureur. » Remarquez ici, M. F., quatre choses : 1° vit-on jamais un plus méchant homme que lui? 2° vit-on jamais une plus claire détermination de faire mourir un homme qui mérite si bien d'être puni? 3° jamais ne donna-t-on un ordre plus précis? « C'est dans ce lieu, dit le Seigneur, que cela se fera. » 4° A-t-on jamais vu, dans l'histoire, un homme condamné à un supplice plus infâme que celui dont Achab est condamné, que de faire manger son corps et de faire boire son sang aux chiens? Ah! M. F., qui pourra le retirer d'entre les mains d'un ennemi si puissant qui a déjà commencé?

Achab, ayant entendu parler le prophète, se mit à déchirer ses vêtements. Écoutez ce que le Seigneur lui dit : « Va, ce n'est plus temps, tu as attendu trop tard, je me moque de toi. » Il se couvre d'un cilice : « Tu crois, lui dit le Seigneur, que cela me donnera des sentiments de pitié, et me fera révoquer mon arrêt; tu jeûnes maintenant : il fallait jeûner du sang de tant de personnes que tu as fait mourir. » Alors s'étant jeté par terre, il se couvrit de cendre, et quand il fallait paraître, il marchait la tête nue, les yeux attachés à la terre. « Prophète, dit le Seigneur, as-tu vu comment Achab s'est humilié et s'est prosterné la face contre terre? Eh bien! va lui dire que, puisqu'il s'est humilié, pour moi, je ne le punirai pas, et que je ne ferai pas tomber sur sa tête la foudre et la vengeance que je lui

avais préparées. Vas lui dire que son humilité m'a touché, m'a fait révoquer mes ordres et a désarmé ma colère. »

Eh bien! M. F., n'avais-je pas raison de vous dire que l'humilité est la plus belle et la plus précieuse de toutes les vertus, qu'elle est toute-puissante auprès de Dieu, et que Dieu ne sait rien lui refuser? En la possédant, nous avons toutes les autres; sans elle, toutes les autres ne sont rien. Concluons, M. F., en disant que nous connaîtrons si un chrétien est un bon chrétien par le mépris qu'il a de lui-même et de tout ce qu'il fait, et parce qu'il interprète en bonne part tout ce que son prochain fait ou dit. De là, M. F., nous (pouvons assurer) que votre cœur (goûtera) le bonheur sur la terre et que le ciel sera pour nous.....

ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur le Jugement téméraire.

Deus, gratias ago tibi, quia non sum, sicut cæteri hominum : raptores, injusti, adulteri, velut hic publicanus.

Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères, ni comme ce publicain que voici. (*S. Luc*, XVIII, 11.)

TEL est, M. F., le langage de l'orgueilleux, qui, étant plein de bonne opinion de lui-même, méprise, de pensée, le prochain, censure sa conduite, et condamne les actions qui sont faites avec les intentions les plus pures et les plus innocentes. Il ne trouve rien de bien fait ni de bien dit, que ce qu'il fait et ce qu'il dit lui-même ; vous le voyez toujours attentif sur les paroles et les actions de son voisin, et, sur les moindres apparences du mal, sans rien examiner, il les blâme, il les juge, il les condamne. Ah ! maudit péché, que tu causes de divisions, de haines, de disputes, ou pour mieux dire, que tu traînes d'âmes dans les enfers ! Oui, M. F., nous voyons qu'une personne qui est sujette à ce péché, se scandalise et se choque de tout. Il fallait que Jésus-Christ jugeât ce péché

bien mauvais, (il faut) que les ravages qu'il fait dans le monde soient bien affreux; puisque, pour nous en donner autant d'horreur que possible, il nous le dépeint d'une manière si claire et si sensible dans la personne de ce pharisien. Ah! M. F., que les maux que ce maudit péché entraîne avec lui sont grands et affreux! Oh! qu'il est difficile à celui qui en est atteint de s'en corriger!... Pour vous engager, M. F., à ne jamais vous laisser dominer (par un) aussi mauvais (défaut), je vais 1° vous (le) montrer autant que je le pourrai; 2° nous verrons les moyens que nous devons employer pour nous en *garantir*.

I. Je dis, premièrement, que le jugement téméraire est une pensée ou une parole désavantageuse sur le compte du prochain et sur de légères apparences. Il ne peut venir que d'un cœur mauvais, rempli d'orgueil ou d'envie; parce qu'un bon chrétien, qui est pénétré de sa misère, ne pense et ne juge mal de personne; (jamais) du moins, sans en avoir une connaissance certaine, et encore, quand il est obligé par son devoir de veiller sur ces personnes et jamais autrement. Nous disons, M. F., que les jugements téméraires prennent naissance dans un cœur orgueilleux ou envieux, ce qui est très-facile à comprendre. Un orgueilleux ou envieux n'a bonne opinion que de lui-même, et tourne en mal tout ce que fait son prochain; le bien qu'il aperçoit dans son prochain l'afflige et le ronge. L'Écriture sainte nous en donne un bel exemple dans la personne de Caïn, qui tournait en mal tout ce que son frère faisait. Voyant qu'il était agréable à Dieu, il conçut le noir dessein de le tuer. Ce fut le même péché qui porta Ésaü à vouloir tuer son frère Jacob. Il ne passait son temps qu'à examiner ce

qu'il faisait, en pensait toujours mal dans son cœur, et dans tout ce qu'il faisait, il ne trouvait point de bonnes actions. Mais son bon frère Jacob, qui avait un cœur bon et un (esprit) humble, ne pensait pas seulement mal de son frère; il l'aimait de tout son cœur, il pensait toujours bien de lui, il excusait toutes ses actions, quoique bien mauvaises, puisqu'il ne cherchait qu'à lui ôter la vie. Jacob faisait tout ce qu'il pouvait pour changer les dispositions du cœur (de son frère). Il priait le bon Dieu pour lui, il lui faisait même des présents pour lui montrer qu'il l'aimait et qu'il n'avait pas les pensées (qu'Ésaü) croyait. Hélas! M. F., que ce péché est mauvais dans un chrétien qui ne peut souffrir le bien dans les autres, en tournant en mal tout ce que les autres font! Oui, M. F., ce péché est un ver rongeur qui dévore, nuit et jour, ces pauvres personnes : vous les voyez toutes tristes, chagrines, sans vouloir même dire ce qui les fatigue, parce que l'orgueil s'en trouverait blessé; ce péché les fait mourir à petit feu. O mon Dieu! quelle triste vie! Mais quelle vie plus heureuse, M. F., que celle de celui qui n'est point sujet à juger mal son prochain, qui tourne tout en bien! Son âme est en paix, il ne pense mal que de lui seul, et, par là, il s'humilie devant Dieu et espère en sa miséricorde. En voici un bel exemple.

Nous lisons dans l'histoire des Pères du déserts, qu'un religieux qui avait mené une vie des plus pures et des plus chastes, fut attaqué d'une maladie, dont il mourut. Comme il était proche de la mort, et que tous les religieux du monastère étaient autour de lui, le supérieur le pria de leur dire en quoi il croyait s'être rendu plus agréable à Dieu. « Mon père, répondit ce saint religieux, cela me fait bien de la peine;

mais, par obéissance, je vous le dirai. Dès mon enfance, j'ai été en butte aux plus rudes tentations du démon; mais *autant* il me tourmentait, *autant* le bon Dieu me consolait, ainsi que la sainte Vierge, laquelle un jour que j'étais bien tourmenté par le démon, m'apparut toute pleine de gloire, chassa le démon et m'encouragea à la persévérance dans la vertu. Afin, me dit-elle, de vous en rendre les moyens plus aisés, je vous découvrirai quelque chose des trésors immenses de mon divin Fils; je veux vous apprendre trois choses, qui, si vous les pratiquez bien, vous rendront très-agréable aux yeux de Dieu, et vous feront vaincre facilement le démon votre ennemi, qui ne cherche que votre perte éternelle. C'est de vous humilier : dans le manger, ne jamais chercher ce que vous aimez le mieux; dans vos vêtements, vous vêtir toujours simplement; dans vos fonctions, ne jamais chercher ce qui peut vous relever aux yeux du monde, mais ce qui est capable de vous abaisser; et pour votre prochain, ne juger jamais mal de lui dans les paroles et les actions que vous lui voyez faire, parce que souvent les pensées du cœur ne sont pas conformes à l'action. Jugez et pensez bien de tout le monde; c'est une action très-agréable à mon Fils. La sainte Vierge disparut en me disant cela, et c'est ce que je me suis appliqué à faire depuis ce temps: ce qui m'a fait grandement mériter pour le ciel. »

D'après cela, M. F., vous voyez donc qu'il n'y a qu'un mauvais cœur qui puisse juger mal de son prochain. D'ailleurs, on ne doit pas juger son prochain sans avoir égard à sa faiblesse et au repentir qu'il peut avoir de son péché. Ordinairement, et presque toujours, l'on se repent d'avoir pensé mal ou mal parlé des autres, parce que, souvent, après avoir bien examiné, l'on reconnaît

que ce que l'on a dit du prochain est faux. Il nous arrive ce qui arriva à ceux qui jugèrent la chaste Suzanne, sur le rapport de deux faux témoins, sans vouloir même lui donner le temps de se justifier; d'autres imitent la présomption et la malice des Juifs, qui publièrent que Jésus-Christ était un blasphémateur, qu'il était possédé du démon; enfin, d'autres se conduisent comme ce pharisien, qui, sans examiner si Madeleine avait renoncé à ses désordres, ou non, ne la considérait que comme une infâme pécheresse, quoiqu'il la vît affligée, accuser ses péchés et les pleurer aux pieds de Jésus-Christ (son) Sauveur et son Rédempteur.

Le pharisien, M. F., que Jésus-Christ nous présente comme un infâme modèle de ceux qui pensent et qui jugent mal du prochain, tomba, selon toute apparence, dans trois péchés. En condamnant ce pauvre publicain, il en pense mal, il en juge mal et il le condamne, sans seulement connaître les dispositions de son cœur. Il ne portait son jugement que par conjecture : voilà, M. F., le premier caractère du jugement téméraire. Il ne le méprise en lui-même que par un effet de son orgueil et de sa malice : voilà le second caractère de ce maudit péché. Enfin, ne sachant pas si ce qu'il lui imputait était vrai ou faux, il le jugea et le condamna; pendant que ce pénitent, réduit dans un coin du temple, frappait sa poitrine, et arrosait le pavé de ses larmes en demandant miséricorde au bon Dieu.

Je dis, 1°, M. F., que ce qui donne occasion à tant de jugements téméraires, c'est que nous ne regardons cela que comme peu de chose; tandis que, souvent, il peut y avoir un péché mortel, si la chose est une matière considérable. — Mais, me direz-vous, cela ne se passe que dans le cœur. — C'est précisément ce qui

rend ce péché bien mauvais, en ce que notre cœur n'est créé que pour aimer le bon Dieu et le prochain ; et c'est être un traître..... Souvent, en effet, dans nos paroles nous faisons croire (aux autres) que nous les aimons, que nous avons bonne opinion d'eux ; tandis que, dans nous-mêmes, nous les haïssons. Mais il y en a qui croient que, quand ils ne disent pas ce qu'ils pensent, il n'y a point de mal. Il est vrai, que le péché est moindre que quand on le manifeste à l'extérieur, parce que, alors, c'est un poison que nous tâchons de faire passer dans le cœur de notre voisin sur le compte du prochain.

Si ce péché est déjà si grand, quand même nous ne le commettons que dans le cœur, je vous laisse à penser ce qu'il est aux yeux de Dieu, quand nous avons le malheur de le manifester par des paroles. Cela doit nous porter à bien examiner les choses avant de porter notre jugement sur le compte de notre prochain, crainte de nous tromper : ce qui nous arrive souvent. Voyez un juge, lorsqu'il condamne quelque personne à mort : il fait venir les témoins, les uns après les autres ; il les interroge, il est extrêmement attentif (à examiner) s'ils ne se *coupent* point ; il les menace, il les regarde d'un air effrayant : ce qui jette l'effroi et la terreur dans leur cœur ; il fait même tous ses efforts pour tirer, s'il peut, la vérité de la bouche du coupable. Vous voyez que, sur le moindre doute, il suspend son jugement ; et, s'il se voit forcé de prononcer la sentence de mort, il ne le fait qu'en tremblant, dans la crainte où il est de condamner une personne innocente. Ah ! M. F., que de jugements téméraires de moins, si nous avions le bonheur de prendre toutes ces précautions, lorsque nous voulons juger la conduite et les actions de notre prochain. Ah ! M. F., que d'âmes de moins dans les enfers !

Le bon Dieu nous donne un bel exemple de la manière dont nous devons juger notre prochain, et cela dans la personne de notre premier père, Adam. (Le Seigneur) avait certainement tout vu et tout entendu ce qu'il avait dit et fait; il pouvait bien condamner (nos premiers parents) sans autre examen; mais non, pour nous apprendre à ne rien précipiter dans le jugement que nous voudrions porter sur les actions du prochain, il les interrogea l'un après l'autre, afin qu'ils avouassent le mal qu'ils avaient fait. D'où peut donc venir, M. F., cette foule de jugements si précipités sur le compte de nos frères? Hélas! d'un grand orgueil, qui nous aveugle en nous cachant nos propres défauts, qui sont sans nombre, et, souvent, bien plus affreux que ceux (des personnes) de qui nous pensons ou parlons mal; et nous pouvons dire que, presque toujours, nous nous trompons en jugeant mal les actions de nos voisins. J'en ai vu qui, très-certainement, faisaient des jugements faux; quoiqu'on leur fît bien apercevoir qu'ils se trompaient, ils n'en voulaient point pour cela *démordre*. Allez, allez, pauvres orgueilleux, le bon Dieu vous attend, et, *vers* lui, vous serez bien forcés de reconnaître que ce n'était que votre orgueil qui vous a porté à penser mal de votre prochain. D'ailleurs, M. F., pour juger une personne sur ce qu'elle fait ou sur ce qu'elle dit, et ne pas se tromper, il faudrait connaître les dispositions de son cœur et l'intention qu'elle avait en faisant ou disant cela. Hélas! M. F., nous ne prenons pas toutes ces précautions : ce qui nous porte à tant faire de mal en examinant la conduite de nos voisins. Nous faisons comme si l'on condamnait à mort une personne d'après le simple rapport de quelques étourdis, sans vouloir lui donner le temps de se justifier.

Mais, me direz-vous peut-être, nous ne jugeons que ce que nous voyons, et d'après ce que nous avons entendu, et ce dont nous sommes les témoins : « Je l'ai vu faire l'action, donc je l'assure; je l'ai entendu de mes oreilles, ce qu'il a dit; d'après cela, je ne puis pas me tromper. » — Eh bien ! moi, je vous dirai de commencer à rentrer dans votre cœur qui n'est qu'un *tas* d'orgueil, qui en est tout *rôti* : vous vous reconnaîtrez infiniment plus coupable que celui que vous jugez si témérairement, et vous avez grandement lieu de craindre qu'un jour, vous ne le voyiez entrer dans le ciel, tandis que vous serez, vous, traînés avec les démons dans les enfers! « Ah! malheureux orgueilleux, nous dit saint Augustin, vous osez juger votre frère sur les moindres apparences du mal, et savez-vous s'il ne s'est pas déjà repenti de sa faute, et s'il n'est pas au nombre des amis de Dieu? Prenez garde seulement qu'il ne prenne pas la place que votre orgueil vous met en grand danger de perdre.» Oui, M. F., tous ces jugements téméraires et toutes ces interprétations ne viennent que d'une personne (qui a) un orgueil secret, qui ne se connaît pas, et qui ose vouloir connaître l'intérieur de son prochain : ce qui n'est connu que de Dieu seul. Hélas! M. F., si nous pouvions venir à bout de déraciner ce premier péché capital de notre cœur, jamais notre prochain ne ferait mal selon nous; jamais nous ne nous *amuserions* à examiner sa conduite; nous nous contenterions de pleurer nos péchés et de travailler, tant que nous pourrions, à nous corriger, et rien autre. Non, M. F., je ne crois pas qu'il y ait un péché plus à craindre et plus difficile à corriger, et cela, même parmi les personnes qui semblent remplir assez bien leurs devoirs de religion. Oui, M. F., une personne qui n'est pas atteinte de ce maudit péché peut se sauver

sans de grandes pénitences; en voici un bel exemple.

Il est rapporté dans l'histoire des Pères du désert qu'un religieux avait mené une vie très-commune, qui, aux yeux des autres religieux, était fort imparfaite. Étant arrivé à la mort, le supérieur le voyait si tranquille et si content qu'il lui semblait que le ciel lui fût assuré. Etonné de cette paix, craignant que ce ne fût cet aveuglement par lequel le démon en a tant trompé, il lui dit : « Mon frère, vous me paraissez bien tranquille et comme une personne qui ne craint rien; cependant, votre vie n'a rien qui puisse vous rassurer; au contraire, le peu de bien que vous avez fait doit vous effrayer, pour un moment où les plus grands saints ont tremblé. » — « Cela est vrai, mon père, lui répondit ce religieux, tout ce que j'ai pu faire est très-peu de chose, et presque rien; mais ce qui me console dans ce moment, c'est que, toute ma vie, je me suis occupé à accomplir le grand précepte du Seigneur, qui est donné à tout le monde, de ne penser, de ne parler, de ne juger mal (de) personne : je pensais que tous mes frères faisaient mieux que moi, j'ai toujours cru que j'étais le plus criminel du monde; j'ai toujours caché et excusé leurs défauts, autant que le bon Dieu le voulait, et, puisque Jésus-Christ a dit : « Ne jugez point, et vous ne serez point jugé, » je m'attends à être jugé favorablement. Voilà, mon père, sur quoi je fonde mon espérance. » Le supérieur, tout étonné de cela, s'écrie : « Ah! belle vertu, que vous êtes d'un grand prix aux yeux de Dieu! Allez, mon frère, vous avez tout fait, le ciel vous est assuré! » O belle vertu, que vous êtes rare! Hélas! vous êtes aussi rare que ceux qui sont pour le ciel sont rares!

En effet, M. F., qu'est-ce que c'est qu'un chrétien qui aura toutes les autres vertus s'il n'a pas celle-là?

Hélas! ce n'est qu'un hypocrite, un faux, un méchant, qui, pour être vertueux extérieurement, n'en est que plus mauvais et plus méchant. Voulez-vous, M. F., connaître si vous êtes au bon Dieu? voyez la manière dont vous vous conduisez avec votre prochain, voyez comment vous examinez et jugez ses actions. Allez, pauvres orgueilleux, pauvres envieux et pauvres jaloux, l'enfer vous attend, et rien autre. Mais touchons cela d'un peu plus près.

Dira-t-on du bien d'une fille en racontant ses bonnes qualités? Ah! vous dira l'un, si elle a de bonnes qualités, elle en a bien aussi de mauvaises; elle fréquente la compagnie d'un tel qui n'a pas trop bonne réputation; je suis bien sûr qu'ils ne se voient pas pour faire le bien. En voilà une telle, qui va bien parée, et qui pare bien ses enfants; mais elle ferait bien mieux de payer ce qu'elle doit. A voir une telle, elle paraît bonne et affable à tout le monde, si vous la connaissiez comme moi, vous en jugeriez bien autrement; elle ne fait toutes ces grimaces que pour mieux cacher ses désordres; un tel va la demander en mariage, mais, s'il me demandait conseil, je lui dirais ce qu'il ne sait pas; pour mieux dire, c'est un mauvais sujet. Qui est cette personne qui passe? dira un autre? Hélas! mon ami, quand vous ne la connaîtriez pas, il n'y aurait pas grand mal; je ne vous en dis rien de plus. Fuyez seulement sa compagnie, c'est un véritable scandaleux; tout le monde le regarde comme tel. Tenez, c'est encore comme cette femme qui fait la sage et la dévote, il n'y a pas de plus mauvaise personne que la terre puisse porter; d'ailleurs, c'est l'ordinaire que ces personnes qui veulent se faire passer pour être vertueuses, ou, si vous voulez, pour être sages, sont des méchantes, et les plus *rancuneuses*. — Peut-être

que cette personne vous a fait quelque outrage ? — Oh ! non ; mais vous savez bien qu'elles sont toutes de même. Je me suis trouvé un jour avec une de mes anciennes connaissances, c'est un bon ivrogne et un fameux insolent. — Peut-être, lui dira l'autre, qu'il vous a dit quelque chose qui vous a fâché? — Ah ! non, il ne m'a jamais rien dit qui ne *fût de dire*, mais tout le monde le regarde comme cela. — Si ce n'était pas vous qui me le disiez, je ne voudrais pas le croire. — Quand il est avec ceux qui ne le connaissent pas, il sait assez faire l'hypocrite, pour faire croire qu'il est un homme honnête. C'est comme, un jour, je me suis trouvé avec un tel que vous connaissez bien, c'est aussi un homme vertueux : s'il ne fait tort à personne, il ne faut pas lui en savoir gré, c'est bien quand il ne peut pas (mieux faire); je vous assure que je ne voudrais pas me trouver seul avec lui. — Peut-être, lui dira l'autre, qu'il vous a fait tort quelquefois? — Non, jamais, parce que je n'ai rien eu à faire avec lui. — Et comment savez-vous donc qu'il est si mauvais sujet? — Oh ! ce n'est pas malaisé de le savoir, tout le monde le dit. C'est encore celui qui était un jour avec vous : à l'entendre parler, l'on dirait qu'il est l'homme le plus charitable du monde, et qu'il ne peut rien refuser à celui qui lui demande quelque chose; tandis que c'est un avare *fini*, qui ferait dix lieues pour gagner deux sols ; je vous assure que maintenant l'on ne connaît plus le monde, l'on ne peut plus avoir confiance en personne. C'est encore celui qui vous parlait tout à l'heure : il fait bien ses affaires, il se tient bien, tous (ceux de chez lui) vont bien *rangés*. Ce n'est pas bien malaisé, il ne *dort pas toute la nuit*. — Peut-être que vous l'avez vu prendre quelque chose? — Oh ! non, je ne lui ai jamais rien vu prendre ; mais l'on a dit qu'une

belle nuit, il est rentré chez lui bien chargé; d'ailleurs, il n'a pas trop bonne réputation. Il conclut, en disant : Je vous assure que je ne suis pas sans défaut, mais je serais bien fâché de si peu valoir que ces gens-là. Voyez-vous ce *fameux* pharisien, qui jeûne deux fois la semaine, qui paie la dîme de tout ce qu'il possède, et qui remercie le bon Dieu de n'être pas comme le reste des hommes, qui sont injustes, voleurs et adultères! Voyez-vous cet orgueil, cette haine et (cette) jalousie!

Mais, dites-moi, M. F., sur quoi sont fondés tous ces jugements et ces sentences? Hélas! c'est sur de faibles apparences, et, le plus souvent, sur un *on dit*. Mais, peut-être me direz-vous que vous avez vu et entendu. Hélas! vous pouvez *la même chose* vous tromper en voyant et en entendant, vous allez le voir. 1° Pour ne pas se tromper, il faut connaître les dispositions du cœur de la personne et son intention en faisant (cette action). Voici un exemple qui va vous montrer, comme *on ne peut pas mieux*, que nous pouvons facilement nous tromper, et que nous nous trompons presque toujours. Dites-moi, M. F., qu'auriez-vous dit si vous aviez vécu du temps de saint Nicolas, et que vous l'eussiez vu venir, au milieu de la nuit, tourner autour de la maison de trois jeunes demoiselles, examinant bien et prenant bien garde que personne ne le vît. Voilà un évêque, auriez-vous, tout de suite, pensé, qui déshonore son caractère, c'est un *fameux* hypocrite; dans l'église (il) semble être un saint, et le voilà, au milieu de la nuit, à la porte de trois demoiselles qui n'ont pas trop bonne réputation. Cependant, M. F., cet évêque qui très-certainement serait condamné, était un grand saint et très-chéri de Dieu; parce que ce qu'il faisait était la meilleure œuvre du monde. Afin d'éviter à ces

jeunes personnes la honte de demander, il venait la nuit, et leur jetait de l'argent par leur fenêtre, craignant que la pauvreté les fît s'abandonner au péché. Si vous aviez vu la belle Judith quitter un habit de deuil, et prendre tout ce que la nature et l'art pouvaient lui fournir pour relever sa beauté qui était si extraordinaire; vous auriez dit, la voyant entrer dans la chambre du général d'armée, qui n'était qu'un vieux impudique; la voyant, dis-je, sembler faire tout ce qu'elle pouvait pour lui plaire, vous auriez dit : « Voilà une femme de mauvaise vie. » Cependant, c'était une pieuse veuve, bien chaste et très-agréable à Dieu, qui exposait sa vie pour sauver celle de son peuple. Dites-moi, M. F., avec votre précipitation de juger mal du prochain, qu'auriez-vous donc pensé si vous aviez vu le chaste Joseph sortir de la chambre de la femme de Putiphar, et en entendant crier cette femme, tenant entre ses mains un morceau du manteau de Joseph, le poursuivant comme un infâme qui avait voulu lui ravir son honneur? De suite, sans examiner, vous auriez pensé et dit que ce jeune homme était un mauvais sujet et un libertin, d'avoir cherché à porter (au mal) la femme même de son maître, de qui il avait reçu tant de bienfaits. En effet, Putiphar, son maître, le condamne, et tout le monde le croit coupable, le blâme et le méprise; mais le bon Dieu, qui connaît le fond du cœur et l'innocence de Joseph, le félicite de sa victoire, de ce qu'il avait préféré perdre sa réputation et sa vie même, (plutôt) que de perdre son innocence en commettant le moindre péché.

Conviendrez-vous avec moi, M. F., combien nous sommes en danger de juger mal les actions de notre prochain, malgré toutes les connaissances et les marques certaines que nous croyons en avoir? Ce qui doit

nous porter à ne jamais juger des actions de notre prochain sans avoir bien réfléchi auparavant, et encore, seulement lorsque nous sommes chargés de la conduite de ces personnes, comme les pères et mères, les maîtres et maîtresses; mais, pour toute autre personne, nous faisons presque toujours mal. Oui, M. F., j'ai vu des personnes jugeant mal les intentions de leur prochain, dont je savais très-bien que les intentions étaient bonnes. J'avais beau le leur bien faire comprendre, cela ne faisait rien. Ah! maudit orgueil, que tu fais de mal et que tu conduis d'âmes en enfer! Dites-moi, M. F., sommes-nous mieux fondés sur les jugements que nous portons sur les actions de notre prochain, que ceux qui auraient vu saint Nicolas qui *roulait* autour de cette maison, et qui tâchait de trouver la porte de la chambre de ces trois demoiselles; sommes-nous plus sûrs que ceux (qui) auraient vu la belle Judith se parer si avantageusement et paraître si libre avec Holopherne? Non, M. F., nous ne sommes pas plus sûrs des jugements que nous portons envers notre prochain que (ne l'étaient) ceux qui virent la femme de Putiphar avec un morceau du manteau de Joseph entre ses mains, et criant à tous ceux qui voulaient l'entendre qu'il avait voulu lui ravir son honneur. Voilà, M. F., trois exemples que le Saint-Esprit nous a laissés, pour nous apprendre combien les apparences sont trompeuses, et combien l'on s'expose à pécher en jugeant mal des actions du prochain; surtout quand nous ne sommes pas obligés de rendre compte de leur conduite devant le tribunal de Dieu.

Nous voyons que ce pharisien jugeait bien témérairement ce publicain d'être un voleur, parce qu'il recevait les impôts; en disant, sans le savoir, qu'il demandait

plus qu'il ne fallait et qu'il ne se servait de son autorité que pour faire des injustices. Cependant, ce prétendu voleur se retire des pieds de Dieu, justifié, et ce pharisien, qui se croyait parfait, s'en va chez lui plus coupable; ce qui nous montre que, le plus souvent, celui qui juge est plus coupable que celui qui est jugé. Mais ces mauvais cœurs, ces cœurs orgueilleux, jaloux et envieux, puisque ce sont ces trois vices qui engendrent tous ces jugements que l'on porte sur ses voisins..... A-t-on volé quelqu'un? A-t-on perdu quelque chose? De suite, nous pensons que c'est peut-être bien un tel qui a fait cela, et (nous le pensons) sans même en avoir la moindre connaissance. Ah! M. F., si vous connaissiez bien ce péché, vous verriez que c'est un des péchés les plus à craindre, qui est le moins connu et le plus difficile à corriger. Écoutez ces cœurs qui sont imbus de ce vice. Si quelqu'un exerce quelque emploi, quelque charge dans lesquels d'autres ont fait quelque injustice; de suite, ils concluent que tous ceux qui prennent la place font de même, qu'ils ne valent pas mieux que les autres, qu'ils sont tous des voleurs et des *adroits*. Si, dans une famille, un enfant donne dans le travers, tous les autres ne valent rien. Si, dans une paroisse, quelques personnes *ont eu fait* quelque bassesse, toute la paroisse est composée de mauvais sujets. Si, parmi les prêtres, il y en a qui, peut-être, ne sont pas aussi saints qu'ils devraient l'être; tous les autres prêtres sont de même, ils ne valent *tous* rien : ce qui n'est ordinairement qu'un faux prétexte (pour excuser sa propre) indifférence pour son salut. Parce que Judas ne valut rien, voudriez-vous faire croire que les autres apôtres ne valaient rien? De ce que Caïn était un mauvais sujet, pensez-vous que Abel, son frère, lui ressemblait? Non,

sans doute. Parce que les frères de Joseph furent si misérables et si méchants, croyez-(vous que) Joseph fût de même? Non, vraiment, puisqu'il est un saint. Si nous voyons une personne qui refuse l'aumône à quelqu'un, de suite nous disons que c'est un avare, qu'il a le cœur plus dur qu'un rocher, que, d'ailleurs, il n'a jamais rien valu; tandis qu'il aura fait, en secret, de grandes charités que nous ne verrons qu'au jugement.

Hélas! M. F., disons que chacun parle de l'abondance du cœur, comme nous le dit très-bien Jésus-Christ lui-même, « nous connaissons un arbre à son fruit. » Voulez-vous connaître le cœur d'une personne? (écoutez)-la parler. Un avare ne sait parler que des avares, de ceux qui trompent, qui sont injustes; un orgueilleux ne cesse de vous *casser la tête* de ceux qui veulent se faire valoir, qui croient avoir beaucoup d'esprit, qui se louent de ce qu'ils font ou de ce qu'ils disent. Un impudique n'a pas autre chose à la bouche que : un tel mène mauvaise vie; il a affaire avec une telle, qui perd sa réputation; et le reste, car se serait trop long d'entrer dans ces détails.

Ah! M. F., si nous avions le bonheur d'être exempts de l'orgueil et de l'envie, nous ne jugerions jamais personne, nous nous contenterions de pleurer sur nos misères spirituelles et de prier pour les pauvres pécheurs, et pas autre chose; étant bien convaincus que le bon Dieu ne nous demandera compte que de nos actions et non de celles des autres. D'ailleurs, M. F., comment oser juger et condamner quelqu'un, quand même (nous) lui aurions vu commettre un péché? Saint Augustin ne dit-il pas que celui qui était hier un pécheur peut être aujourd'hui un saint pénitent. Quand nous voyons bien du mal dans notre prochain, disons au moins : Hélas,

si le bon Dieu ne m'avait pas accordé plus de grâces qu'à lui, j'aurais peut-être été encore plus loin. Oui, M. F., le jugement téméraire entraîne nécessairement avec lui la ruine et la perte de la charité chrétienne. En effet, M. F., dès que nous soupçonnons une personne de mal se conduire, nous n'avons plus d'elle cette bonne opinion que nous devrions avoir. D'ailleurs, M. F., ce n'est pas à nous que les autres doivent rendre compte de leur vie, mais à Dieu seul; c'est vouloir nous établir juge de ce qui ne nous regarde pas; les péchés des autres seront pour les autres, c'est-à-dire, pour eux, et les nôtres, pour nous. Le bon Dieu ne nous demandera pas compte de ce que les autres ont fait; mais bien de ce que nous aurons fait nous-mêmes; prenons seulement garde à nous et ne nous *tourmentons* pas tant des autres, en pensant et en disant ce qu'ils ont fait ou dit. Tout cela, M. F., n'est que peine perdue, qui ne peut venir que d'un fond d'orgueil semblable à (celui de) ce pharisien, qui n'était occupé qu'à penser et à juger mal de son prochain, au lieu de bien s'occuper de lui-même et de gémir sur sa pauvre vie. Non, M. F., laissons la conduite du prochain de côté, contentons-nous de dire, comme le saint roi David : « Mon Dieu, faites-(moi) la grâce de me connaître, tel que je suis; afin que je voie ce qui peut vous déplaire, pour que je puisse me corriger, me repentir et obtenir le pardon. » Non, M. F., tant qu'une personne *s'amusera* à examiner la conduite des autres, ni elle ne se connaîtra, ni elle ne sera au bon Dieu, c'est-à-dire, qu'elle vivra en orgueilleuse et en entêtée.

Notre Seigneur nous dit : « Ne jugez point et vous ne serez point jugés. Mon Père vous traitera de la même manière que vous aurez traités les autres; vous serez

mesurés de la même mesure dont vous vous serez servis pour mesurer les autres. » D'ailleurs, M. F., qui est celui d'entre nous qui serait content qu'on jugeât mal de ce qu'il fait ou dit? Personne. Notre Seigneur ne dit-il pas : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît. » Hélas! M. F., que de péchés nous commettons de cette manière! Hélas! qu'il y en a qui ne les connaissent pas, et qui, par conséquent, ne s'en sont jamais accusés! Mon Dieu, que de personnes damnées, faute de se faire instruire ou de bien réfléchir sur leur manière de vivre!

II. Nous venons de voir combien ce péché est commun et affreux aux yeux de Dieu, et, en même temps, combien il est difficile de s'en corriger. Pour ne pas vous laisser sans vous donner le moyen de vous en corriger, voyons quels sont les remèdes que nous devons employer pour nous en préserver et pour nous en corriger, si nous avons le malheur de nous en être rendus coupables. Saint Bernard, ce grand saint, nous dit que, si nous voulons ne pas juger mal de notre prochain, il faut éviter cette curiosité, (ce désir) de trop savoir, et ne point nous informer de ce que fait l'un et dit l'autre, ni de ce qui se passe dans l'intérieur des maisons. Laissons aller le monde comme le bon Dieu permet qu'il aille, ne pensons et ne jugeons mal que de nous. L'on disait un jour à saint Thomas, qu'il avait trop bonne opinion des gens, et que plusieurs profitaient de sa bonté pour le tromper. Il leur fit cette belle réponse, bien digne d'être gravée à jamais dans nos cœurs : « Peut-être que cela est vrai; mais je pense qu'il n'y a que moi qui sois capable de faire le mal, comme étant le plus misérable du monde; j'aime beaucoup mieux que l'on me trompe,

que si je me trompais en jugeant mal de mon prochain (1). Écoutez, ce que Jésus-Christ nous dit lui-même, par la bouche de saint Jean : « Qui aime son prochain accomplit tous les commandements de Dieu. » Pour ne pas juger mal d'une personne, M. F., il faut toujours séparer ce qu'elle fait de l'intention qu'elle a pu avoir en le faisant. Peut-être, devez-vous penser en vous-même, ne croyait-il pas faire mal en le faisant; peut-être, qu'il s'était proposé quelque bonne fin, ou bien, il aura été trompé lui-même; qui sait? c'est peut-être par légèreté et non par malice; quelquefois on agit sans réfléchir, quand il verra ce qu'il a (fait), il s'en repentira; le bon Dieu pardonne facilement une action de légèreté, il se peut bien faire qu'un jour il soit un bon chrétien et un saint.....

Saint Ambroise nous donne un bel exemple, dans l'éloge qu'il fait de l'empereur Valentinien, en nous disant que cet empereur ne jugeait jamais mal de personne et qu'il ne punissait que le plus tard qu'il pouvait les crimes dans lesquels tombaient ses sujets. S'ils étaient jeunes, il attribuait leurs fautes à la légèreté de leur âge et à leur peu d'expérience. S'ils étaient âgés, il répondait que la faiblesse de l'âge et leur caducité pouvait bien leur servir d'excuse; que peut-être, ils avaient longtemps résisté et combattu avant de faire le mal, et que le repentir avait certainement suivi de près le péché. S'ils étaient élevés à quelque dignité, il se disait à lui-même : hélas! personne ne doute que les honneurs et les dignités ne soient un grand poids pour nous entraîner au mal; à chaque instant l'on y rencontre l'occasion de le faire. S'ils étaient simples par-

(1) Ici le Vénérable répète le trait d'histoire cité plus haut, p. 405.

ticuliers : mon Dieu, se disait-il, cette pauvre personne n'a peut-être fait mal que par crainte; c'est sans doute pour ne pas vouloir déplaire à quelque personne qui lui avait fait du bien. S'ils étaient tout à fait pauvres : qui peut douter que la pauvreté ne soit quelque chose de bien dur? c'est qu'ils avaient besoin (de cela) pour ne pas mourir de faim eux ou leurs enfants; peut-être qu'ils ne l'ont fait qu'avec beaucoup de peine, avec la pensée de réparer le tort qu'ils faisaient. Mais, lorsque la chose était trop évidente, qu'il ne pouvait plus l'excuser : mon Dieu, s'écriait-il, que le démon est fin! il y a peut-être *combien* de temps qu'il le tente; il a fait cette faute, il est vrai, mais, peut-être que son repentir lui a déjà mérité son pardon auprès du bon Dieu; que sait-on? si le bon Dieu m'avait mis à de semblables épreuves, n'aurais-je pas fait plus mal encore? Comment aurais-je le courage de le juger et de le punir? il a bien le temps d'être jugé et puni par Dieu, qui ne peut pas se tromper dans son jugement; tandis que, le plus souvent, nous nous trompons, faute de lumières; mais je pense que le bon Dieu aura pitié de lui, et qu'un jour, il priera pour moi, qui peux tomber à tout moment et me perdre.

Voyez-vous, M. F., la manière dont se conduisait cet empereur; voyez-vous comment il trouvait partout de quoi excuser les défauts de son prochain et tournait tout en bien et jamais en mal? Ah! M. F., c'est que son cœur était exempt de ce détestable orgueil et de cette noire jalousie ou envie, dont nous avons le malheur d'être couverts. Voyez, M. F., voyez la conduite des gens du monde, voyez s'ils ont cette charité chrétienne qui tourne tout en bien et jamais en mal. Hélas! M. F., si nous avions le bonheur de jeter un coup d'œil sur

notre vie passée, nous nous contenterions de pleurer nos malheurs d'avoir passé nos jours à faire le mal, et nous laisserions bien ce qui ne nous regarde pas.

Nous voyons, M. F., qu'il y a peu de vices que les saints aient eu plus en horreur que celui de la médisance. Nous lisons dans la vie de saint Pacôme que, quand quelqu'un parlait mal du prochain, il en faisait paraître une aversion étonnante en disant que, de la bouche d'un chrétien, il ne devait jamais sortir des paroles désavantageuses contre le prochain. S'il ne pouvait pas les empêcher de médire, il s'enfuyait avec précipitation; afin de leur montrer par là, combien cela lui faisait de la peine. Saint Jean l'aumônier, lorsqu'il voyait quelqu'un qui médisait en sa compagnie, il défendait à celui qui ouvrait la porte de le laisser rentrer une autre fois, s'il le voyait revenir, afin de lui apprendre à se corriger. Un saint solitaire disait un jour à saint Pacôme : « Mon père, comment peut-on s'empêcher de parler mal du prochain? » Saint Pacôme lui répondit : « Il faut toujours avoir devant les yeux le portrait de notre prochain et le nôtre : si nous regardons attentivement le nôtre et ses défauts, alors nous (sommes) sûrs de bien estimer celui de notre prochain et de n'en parler jamais en mal; nous l'aimerons au moins comme nous-même, le voyant beaucoup plus parfait que nous. Saint Augustin, étant évêque, avait une telle horreur de la médisance et du médisant que, pour arrêter une coutume si mauvaise et si indigne d'un chrétien, il avait fait écrire dans *l'appartement* où il mangeait, ces paroles : « Quiconque aime à déchirer la réputation de son prochain, doit savoir que cette table lui est interdite. » Si quelqu'un, même des autres évêques, s'échappait en des paroles de médisance, il les reprenait si

vivement, qu'il leur disait : « Ou effacez ces paroles qui sont écrites dans cet appartement, ou levez-vous et allez-vous-en dans vos maisons, avant que le dîner soit fini; ou, si vous ne voulez quitter ces discours, moi-même je me lèverai et vous laisserai là. » Possidius, qui a écrit sa vie, nous dit qu'il a (été) témoin lui-même de ce fait.

Il est rapporté dans la vie de saint Antoine qu'il faisait un voyage avec plusieurs solitaires qui, durant toute la route, causaient de différentes bonnes choses; mais comme il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de parler longtemps sans *tomber sur* la conduite du prochain, au bout de leur voyage, saint Antoine dit à ces solitaires : « Vous avez eu bien du bonheur d'avoir eu pour compagnon ce bon vieillard, » et il se tourna de même vers un vieillard qui n'avait pas dit un mot dans tout le voyage, lui disant : « Eh bien! mon père, n'est-ce pas que vous avez fait un bon voyage d'avoir rencontré la compagnie de ces solitaires? » — « Il est vrai qu'ils sont bons, lui répondit le vieillard, mais ils n'ont point de porte à leur maison; » voulant dire qu'ils n'avaient pas de retenue dans leurs paroles, et que, souvent, ils avaient blessé la réputation du prochain.

Ah! M. F., concluons qu'il y en a bien peu qui mettent des portes à leur maison, c'est-à-dire, à leur bouche, pour ne pas l'ouvrir au désavantage du prochain. Heureux celui qui laissera la conduite du prochain, n'en étant pas chargé, pour ne penser qu'à soi-même en gémissant sur ses fautes et en faisant tous ses efforts pour s'en corriger! Heureux celui qui n'occupera son esprit et son cœur que pour ce qui regarde le bon Dieu, et sa langue que pour demander pardon au bon Dieu, et (qui n'aura) des yeux que pour pleurer ses péchés!....

ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la Médisance.

Solutum est vinculum linguæ ejus, et loquebatur recte.
Sa langue se délia, et il parla très-bien. (*S. Marc*, VII, 35.)

Qu'il serait à désirer, M. F., que l'on pût dire de chacun de nous ce que l'Évangile dit de ce muet que Jésus guérit, qu'il parlait très-bien. Hélas! M. F., ne pourrait-on pas, au contraire, nous reprocher que nous parlons presque toujours mal, surtout lorsque nous parlons de notre prochain. Quelle est, en effet, la conduite de la plupart des chrétiens de nos jours? La voici. Critiquer, censurer, noircir et condamner ce que fait et dit le prochain : voilà de tous les vices le plus commun, le plus universellement répandu, et, peut-être, le plus mauvais de tous. Vice que l'on ne pourra jamais assez détester, vice qui a les suites les plus funestes, qui porte partout le trouble et la désolation. Ah! plût à Dieu, de me donner un de ces charbons dont l'ange se servit pour purifier les lèvres du prophète Isaïe, afin d'en purifier la langue de tous les hommes! Oh! que de maux l'on bannirait de dessus la terre, si l'on pouvait en chasser la médi-

sance ! Puissé-je, M. F., vous en donner tant d'horreur, que vous ayez le bonheur de vous en corriger pour toujours ! Quel est mon dessein, M. F.? le voici. — C'est de vous faire connaître : 1° ce que c'est que la médisance ; 2° quelles en sont les causes et les suites ; 3° la nécessité et la difficulté de la réparer.

I. Je ne veux pas entreprendre de vous montrer la grandeur, la noirceur de ce crime qui fait tant de mal ; c'est-à-dire, qui est la cause de tant de disputes, de haines, de meurtres et d'inimitiés qui durent souvent autant que la vie des personnes, vu qu'il n'épargne pas plus les bons que les plus mauvais ; il me suffit de vous dire que ce crime est un de ceux qui traînent le plus d'âmes en enfer. Je crois qu'il vous est plus nécessaire de vous faire connaître en combien de manières nous pouvons nous en rendre coupables ; afin que, connaissant le mal que vous faites, vous puissiez vous en corriger, et éviter les tourments qui lui sont préparés dans l'autre vie. Si vous me demandez : Qu'est-ce qu'une médisance? je vous dirai : c'est faire connaître un défaut ou une faute du prochain (d'une manière) capable de nuire, plus ou moins, à sa réputation, et cela se fait en plusieurs manières.

1° On médit lorsqu'on impute au prochain un mal qu'il n'a pas fait ou un défaut qu'il n'a pas, c'est ce qui s'appelle calomnie ; crime infiniment affreux, qui, cependant, est très-commun. Ne vous y trompez pas, M. F., de la médisance à la calomnie, il n'y a qu'un petit pas. Si nous examinons bien les choses, nous voyons que, presque toujours, on ajoute ou augmente au mal qu'on dit du prochain. Une chose qui passe par plusieurs bouches n'est plus la même, celui qui l'a dite

le premier ne la reconnaît plus tant on change ou ajoute (1); de là, je conclus qu'un médisant est presque toujours un calomniateur, et tout calomniateur est un infâme. Il y a un saint Père qui nous dit que l'on devrait chasser les médisants de la société des hommes comme des bêtes féroces.

2° L'on médit quand on augmente le mal que le prochain a fait. Vous avez vu quelqu'un qui a fait quelque faute; que faites-vous? au lieu de la couvrir du manteau de la charité, ou, du moins, de la diminuer, vous la grossissez. Vous verrez un domestique qui se reposera un instant, un ouvrier, de même; si quelqu'un vous en parle, vous direz, sans autre examen, qu'il est un fainéant, qu'il vole l'argent de son maître. Vous verrez passer une personne dans une vigne ou un verger, elle prendra quelques raisins et quelques fruits, ce qu'elle ne devrait pas faire, il est vrai; vous allez raconter à tous ceux que vous verrez qu'un tel est un voleur, qu'il faut prendre (garde), quand même il n'a jamais rien volé; ainsi du reste... C'est ce qu'on appelle médire par exagération. Écoutez saint François de Sales : « Ne dites pas, nous dit cet admirable saint, qu'un tel est un ivrogne et un voleur, pour l'avoir vu voler ou s'enivrer une fois. Noé et Loth s'enivrèrent une fois; cependant, ni l'un ni l'autre n'étaient ivrognes. Saint Pierre ne fut pas un blasphémateur pour avoir blasphémé dans une occasion. Une personne n'est pas vicieuse pour être tombée une fois dans le vice, et quand même elle tomberait plusieurs fois, l'on court toujours risque de médire dans une accusation. C'est ce qui arriva à Simon le lépreux,

(1) Médire en se confessant..., médire d'une personne qui veut s'établir. (*Note du Vénérable.*)

lorsqu'il vit Madeleine aux pieds du Sauveur, qu'elle arrosait de ses larmes : « Si cet homme, disait-il, était un prophète comme on le dit, est-ce qu'il ne connaîtrait pas que c'est une pécheresse qui est à ses pieds. » Il se trompait grossièrement : Madeleine n'était plus une pécheresse, mais une sainte pénitente, parce que ses péchés lui étaient tous pardonnés. Voyez encore cet orgueilleux pharisien, qui, se tenant au haut du temple, faisait l'étalage de toutes ses prétendues bonnes œuvres en remerciant Dieu de n'être pas de ces hommes qui sont adultères, injustes et voleurs, tel qu'est ce publicain. Il disait que ce publicain était un pécheur; tandis qu'il avait été justifié à l'heure même. Ah! mes enfants, nous dit cet aimable saint François de Sales, parce que la miséricorde de Dieu est si grande, qu'un seul instant suffit pour qu'il pardonne le plus (grand) crime du monde, comment pouvons-nous oser dire que celui qui était hier un grand pécheur le soit aujourd'hui. » Je conclus en disant que, presque toujours, nous nous trompons lorsque nous jugeons mal du prochain, quelque apparence de vérité qu'ait la chose sur laquelle nous portons notre jugement.

3° Je dis que l'on médit quand on fait connaître, sans raison légitime, un défaut caché du prochain, ou une faute qui n'est pas connue. Il y a des personnes qui s'imaginent que quand elles savent quelque mal du prochain, elles peuvent le dire à d'autres et s'en entretenir. Vous vous trompez, mon ami. Qu'avons-nous, dans notre sainte religion, de plus recommandé que la charité? La raison même nous inspire de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes. Voyez cela un peu de près : serions-nous bien contents si quelqu'un nous avait vus faire une faute,

et qu'il allât la publier à tout le monde? non, sans doute; au contraire : s'il avait la charité de la tenir cachée, nous lui serions bien reconnaissants. Voyez combien cela vous fâche si l'on dit quelque chose sur votre compte, ou sur celui de votre famille : où est donc la justice et la charité? Tant que la faute de votre prochain est cachée, il conservera sa réputation; mais dès que vous la faites connaître, vous lui enlevez sa réputation, et, en cela, vous lui faites un plus grand tort que si vous lui enleviez une partie de ses biens, puisque l'Esprit-Saint nous dit qu'une bonne réputation vaut mieux que les richesses (1).

4° On médit lorsqu'on interprète en mauvaise part les bonnes actions du prochain. Il y a des personnes qui sont semblables à l'araignée, qui change en poison la meilleure chose. Une pauvre personne, une fois sur la langue des médisants, est semblable à un grain de blé sous la meule du moulin : il est déchiré, écrasé et entièrement détruit. Ces personnes-là vous prêteront des intentions que vous n'avez jamais eues, elles empoisonneront toutes vos actions et vos démarches : si vous avez de la piété, que vous vouliez remplir fidèlement vos devoirs de religion, vous n'êtes plus qu'un hypocrite, un dieu d'église et un démon de maison. Si vous faites des bonnes œuvres, elles penseront que c'est par orgueil, pour vous faire voir. Si vous fuyez le monde, vous serez un être singulier, une personne qui est faible d'esprit; si vous avez soin de votre bien, vous n'êtes plus qu'un avare; disons mieux, M. F. : la langue du médisant est comme un ver qui pique les bons fruits, c'est-à-dire, les meilleures actions du monde et tâche

(1) Dire du mal du prochain dans son cœur. (*Note du Vénérable.*)

de les tourner en mauvaise part. La langue du médisant est une chenille qui salit les plus belles fleurs en y laissant la trace dégoûtante de son écume.

5° Je dis que l'on médit même en ne disant rien, et voici comment : on louera en votre présence une personne que l'on sait que vous connaissez ; vous n'en dites rien ou vous ne la louez que faiblement : votre silence et votre affectation font penser que vous savez sur son compte quelque chose de mauvais qui vous porte à ne rien dire. D'autres médisent par une manière de compassion. Vous ne savez pas, disent-ils, vous connaissez bien une telle; avez-vous entendu dire ce qui lui est arrivé? que c'est donc dommage qu'elle se soit laissée tromper!... n'est-ce pas, vous êtes bien comme moi, vous ne l'auriez pas cru?... Saint François nous dit qu'une pareille médisance est semblable à un trait envenimé, qu'on trempe dans l'huile, afin qu'il pénètre plus avant. Enfin, un geste, un sourire, un *mais*, un coup de tête, un petit air de mépris : tout cela fait beaucoup penser de la personne dont on parle.

Mais la médisance la plus noire et la plus funeste dans ses suites, c'est de rapporter à quelqu'un ce qu'un autre a dit de lui ou fait contre lui. Ces rapports produisent les maux les plus affreux, qui font naître des sentiments de haine, de vengeance qui durent souvent jusqu'à la mort. Pour vous montrer combien ces sortes de gens sont coupables, écoutez ce que nous dit l'Esprit-Saint : « Il y a six choses que Dieu hait, mais il déteste la septième, cette septième ce sont les rapports (1).

(1) L'on peut faire connaître les défauts d'une personne si l'on vous demande ce que c'est qu'une telle personne, parce que l'on voudrait faire un établissement. Vous pouvez dire la vérité; mais, jamais par vengeance, ni n'étant pas sûr de ce que vous dites. (*Note du Vénérable.*)

Voilà à peu près, M. F., en combien de manières l'on peut pécher par la médisance. Sondez votre cœur, et voyez si vous n'êtes, en rien, coupables sur cette matière.

D'abord, je vous dirai que l'on ne doit pas facilement croire le mal que l'on dit des autres, et, quoiqu'une personne accusée ne se défende pas, l'on ne doit pas croire que ce que l'on dit est bien sûr; en voici un exemple qui vous montrera que nous pouvons tous nous tromper, et que nous ne devons croire que très-difficilement le mal que l'on nous dit des autres. Il est rapporté dans l'histoire, qu'un homme veuf n'ayant qu'une fille unique fort jeune, la recommanda à un de ses parents et alla se faire religieux dans un monastère de solitaires. Sa vertu le fit aimer de tous les religieux. De son côté, il était très-content de sa vocation; mais, quelque temps après, pensant à sa fille, la tendresse qu'il sentit pour cette enfant, le remplit de douleur et de tristesse de l'avoir ainsi abandonnée. Le père abbé s'en aperçut, et lui dit un jour : « Qu'avez-vous, mon frère, qui vous afflige tant? » — « Hélas! mon père, lui répondit le solitaire, j'ai laissé dans la ville une enfant fort jeune : voilà le sujet de ma peine. » L'abbé ne sachant pas que ce fût une fille, croyant que c'était un fils, lui dit : « Allez le chercher, amenez-le ici, et vous l'élèverez auprès de vous. » De suite, il part, regardant cela comme une voix du ciel, il va trouver sa petite fille qui s'appelait Marine. Il lui dit de prendre le nom de Marin, lui défendit de jamais faire connaître qu'elle était une fille, et il l'amena dans son monastère. Son père prit tant de soin de lui montrer la nécessité de la perfection dans une personne qui quittait le monde pour se donner (à Dieu), que, dans peu de temps, elle devint un

modèle de vertu, même pour les anciens religieux, toute jeune qu'elle était. Son père, avant de mourir, lui recommanda bien de nouveau de ne jamais dire qui elle était. Marine n'avait encore que dix-sept ans lorsque son saint père la laissa; tous les religieux ne l'appelaient que le frère Marin. Son humilité qui était si profonde et sa vertu si peu commune la firent aimer et respecter de tous les religieux. Mais, le démon, jaloux de la voir marcher avec tant de rapidité dans la vertu, ou plutôt, Dieu, voulant l'éprouver, permit qu'elle fût calomniée de la manière la plus noire. Il lui eût été facile de faire reconnaître son innocence; mais elle (ne le fit pas). Vous allez (voir) qu'une personne qui aime véritablement Dieu, regarde tout ce que Dieu (permet) qu'il nous arrive, même la médisance et la calomnie, comme ne nous étant donné que pour notre bien. Les frères avaient coutume d'aller au marché certains jours de la semaine pour aller chercher leurs provisions, le frère les y accompagnait. Le maître de l'hôtellerie avait une fille, qui s'était abandonnée au péché avec un soldat. S'étant aperçu que sa fille était enceinte, il voulut savoir d'elle qui l'avait débauchée; cette fille, pleine de malice, inventa la plus noire médisance et la plus affreuse calomnie, et dit à son père que c'était le frère Marin qui l'avait séduite, et qu'elle était tombée dans le péché avec lui. Le père, plein de fureur, vient faire ses plaintes à l'abbé, qui fut bien étonné d'un tel (fait) de la part du frère Marin, qui passait pour un grand saint. Le père abbé fit venir le frère Marin en sa présence, lui demanda ce qu'il avait fait, quelle vie il avait (menée), quelle honte pour un religieux! Le pauvre frère Marin, élevant son cœur à Dieu, pensa à ce qu'il devait répondre, et plutôt que de diffamer cette impudique fille, il se contenta de dire :

« Je suis un pécheur qui mérite de faire pénitence. » L'abbé n'examina pas davantage, la croyant coupable du crime dont on l'accusait, la fit châtier sévèrement et la chassa du monastère. Mais, cette pauvre enfant, semblable à Jésus-Christ, reçoit les coups et les affronts sans ouvrir la bouche pour se plaindre, ni pour faire reconnaître son innocence, elle, à qui cela était si facile. Elle resta trois ans à la porte du monastère, étant regardée de tous les religieux comme une infâme; quand les religieux passaient, elle se prosternait devant eux pour leur demander le secours de leurs prières; un pauvre morceau de pain pour ne pas mourir de faim. La fille de l'hôtellerie étant accouchée, garda pendant quelque temps cet enfant; mais (dès) qu'il fut sevré, elle l'envoya au frère Marin comme s'il en avait été le père. Sans rien faire paraître de son innocence, elle le reçut comme son enfant, le nourrit pendant deux ans, partageant avec cet enfant les petites aumônes qu'on lui faisait. Les religieux, touchés de voir tant d'humilité, allèrent prier l'abbé d'avoir pitié du frère Marin, en lui représentant que, depuis cinq ans, il faisait pénitence à la porte du monastère, qu'il fallait le recevoir et lui pardonner pour l'amour de Jésus-Christ. Le père abbé l'ayant fait venir, lui fit de sanglants reproches : « Votre père était un saint, lui dit l'abbé, il vous fit entrer ici dès votre enfance, et vous avez eu l'effronterie de déshonorer cette maison par le crime le plus détestable; cependant, je vous permets d'entrer dans cette maison avec cet enfant, dont vous êtes l'indigne père, et je vous condamne, pour l'expiation de votre péché, aux ouvrages les plus vils et les plus bas, et à servir tous les frères. Ce pauvre frère Marin, sans dire un mot de plainte, se soumet à tout, toujours content et toujours bien résolu de ne rien dire

pour faire connaître qu'il n'était point coupable. Ce nouveau travail, qu'à peine un homme robuste aurait pu soutenir, ne le découragea point. Cependant, au bout de quelque temps, accablé par la fatigue du travail et les austérités de ses jeûnes, il succomba, et, peu de temps après il mourut. L'abbé ordonna, par charité, qu'on lui rendît les derniers devoirs comme à un autre religieux; mais, que pour donner plus d'horreur de ce vice, on l'enterrât loin du monastère, afin qu'on en perdît le souvenir. Mais, Dieu voulut faire connaître son innocence qu'elle avait tenue cachée si longtemps. Ayant reconnu que c'était une fille : « O mon Dieu, s'écrièrent-ils, en se frappant la poitrine, comment cette sainte fille a-t-elle pu souffrir avec tant de patience, tant d'opprobres et d'afflictions, sans se plaindre, lui étant si facile de se justifier. » Ils courent au père abbé, poussant de grands cris et répandant des larmes en abondance : « Venez, mon père, disent-ils, venez voir le frère Marin. » L'abbé, étonné de ces cris et de ces larmes, court vers cette pauvre fille innocente. Il fut saisi d'une si vive douleur, qu'il se mit (à genoux), frappant la terre de son front et versant des torrents de larmes. Ils s'écrièrent tous ensemble, lui, et ses religieux éplorés : « O sainte et innocente fille, je vous conjure, par la miséricorde de Jésus-Christ, de me pardonner toutes les peines et les injustes reproches que je vous ai faits! — Hélas! s'écriait l'abbé, j'ai été dans l'ignorance, et vous avez eu assez de patience pour tout souffrir, et moi, trop peu de lumières pour reconnaître la sainteté de votre vie. » Ayant fait déposer le corps de cette sainte fille dans la chapelle du monastère, ils portèrent cette nouvelle au père de la fille qui avait accusé le frère Marin. Cette pauvre malheureuse, qui avait faussement ac-

cusé sainte Marine, était, depuis son péché, possédée du démon, et vint toute désespérée avouer son crime aux pieds de la sainte, lui en demandant pardon. Elle fut sur-le-champ délivrée par son intercession.

Voyez, M. F., combien la calomnie et la médisance font souffrir de pauvres innocents ! combien y a-t-il, même dans le monde, de pauvres personnes que l'on accuse faussement, et qui, au jugement, nous reconnaîtrons innocentes. Cependant, ceux qui sont accusés de cette manière doivent reconnaître que c'est Dieu qui le permet, et que le meilleur moyen pour eux est de laisser entre les mains de Dieu leur innocence et ne point se tourmenter de ce que leur réputation peut en souffrir; presque tous les saints ont fait cela. Voyez encore saint François de Sales, qui fut accusé devant un grand nombre, d'avoir fait tuer un homme pour vivre avec sa femme. Le saint laissa tout entre les mains de Dieu, ne se mit point en peine de sa réputation. A ceux qui lui conseillaient de la défendre, il répondait qu'il laissait à celui qui avait permis que sa réputation fût flétrie, le soin de la rétablir dès qu'il le trouverait bon. Comme la calomnie est quelque chose de très-sensible, Dieu permet que presque tous les saints aient été calomniés. Je crois que le meilleur parti que nous ayons à prendre dans ces choses-là, c'est de ne rien dire, de bien demander au bon Dieu de souffrir tout cela pour l'amour de lui et de prier pour eux. D'ailleurs, Dieu ne (permet) cela que pour ceux sur lesquels il a de grandes vues de miséricorde. Si une personne est calomniée, c'est que Dieu a résolu de la faire parvenir à une haute perfection. Nous devons plaindre ceux qui noircissent notre réputation et nous réjouir par rapport à nous; parce que ce sont des biens que nous *ramassons* pour le ciel. Reve-

nons à notre matière, parce que notre principal but est de faire connaître le mal que le médisant se fait à lui-même.

Je vous dirai que la médisance est un péché mortel, lorsque c'est quelque chose de grave, puisque saint Paul met ce péché au nombre de ceux qui excluent du royaume des cieux. Le Saint-Esprit nous dit que le médisant est maudit de Dieu, qu'il est en abomination à Dieu et aux hommes. Il est vrai que la médisance est plus ou moins grande, selon la qualité, la proximité et la dignité des personnes de qui on parle. C'est, par conséquent, un plus grand péché de faire connaître les défauts et les vices de ses supérieurs, comme de son père et de sa mère, de sa femme, de son mari, de ses frères et sœurs et de ses parents, que ceux des étrangers, parce que l'on doit avoir plus de charité pour eux que pour les autres. Parler mal des personnes consacrées et des ministres de l'Église, c'est encore un plus grand péché, à cause des suites qui sont si funestes pour la religion et à cause de l'outrage que l'on fait à leur caractère. Écoutez, voici ce que le Saint-Esprit nous dit par la bouche de son prophète : « Médire de ses ministres, c'est toucher à la prunelle de son œil ; » c'est-à-dire, que rien ne peut l'outrager d'une manière si sensible, et par conséquent, crime toujours si grand que jamais vous ne pourrez le comprendre... Jésus-Christ nous dit aussi : « Celui qui vous méprise, me méprise. » Aussi, M. F., quand vous êtes avec des personnes d'une autre paroisse, qui sont toujours *après* parler mal de leur pasteur, il ne faut jamais y (prendre) part; vous retirer, si vous le pouvez, ou bien, si vous ne le pouvez pas, ne rien dire.

D'après cela, M. F., vous conviendrez avec moi que

pour faire une bonne confession il ne suffit pas de dire que l'on a médit du prochain ; il faut encore dire si c'est par légèreté, par haine, par vengeance, si nous avons cherché à nuire à sa réputation ; dire de quelles personnes nous avons parlé : si c'est d'un supérieur, d'un égal, d'un père et d'une mère, de nos parents, des personnes consacrées à Dieu ; devant combien de personnes : tout cela est nécessaire pour faire une bonne confession. Beaucoup de personnes se trompent sur ce dernier acte ; l'on s'accusera bien d'avoir médit du prochain, mais on ne dit ni de qui, ni quelle était l'intention en disant du mal de ces personnes, ce qui est cause de bien des confessions sacriléges. D'autres, si on leur demande si ces médisances ont *porté perte* au prochain, vous répondront que non. — Mon ami, vous vous trompez ; toutes les fois que vous avez dit une chose qui n'était pas connue de la personne à qui vous parlez, cela *porte perte* au prochain, parce que vous avez toujours diminué dans l'esprit de cette personne la bonne estime qu'elle pouvait avoir de lui. De là, nous pouvons facilement conclure que presque jamais l'on ne médit sans nuire ou affaiblir, en quelque manière, la réputation du prochain. — Mais, me direz-vous, quand c'est public, il n'y a point de mal. — Mon ami, quand c'est public, c'est comme si une personne avait tout le corps couvert de lèpre, sinon un petit endroit et que vous disiez, parce que ce corps est presque tout couvert de lèpre, il faut achever de l'en couvrir. C'est la même chose. Si la chose est publique, vous devez au contraire avoir de la compassion de ce pauvre malheureux, cacher et diminuer (sa faute) autant que vous pouvez. Voyez s'il est juste, en voyant une personne malade sur le bord d'un précipice, de profiter de sa faiblesse et de ce qu'elle est

prête à tomber, pour l'y pousser? Eh bien! voilà ce que l'on fait quand on renouvelle ce qui est déjà public. — Mais, me direz-vous, lorsqu'on le dit à un ami, avec promesse de ne le dire à personne? — Vous vous trompez encore; comment voulez-vous que les autres ne le disent pas, puisque vous ne pouvez pas vous empêcher de le dire? C'est comme si vous disiez à quelqu'un : « Tenez, mon ami, je vais vous dire quelque chose, je vous prie d'être plus sage et plus discret que moi; ayez plus de charité que moi; ne faites pas, ne dites pas ce que je vous dis. » Je crois que le meilleur moyen, c'est de ne rien dire; quoi que l'on fasse, que l'on dise, ne vous mêlez de rien, sinon de travailler à gagner le ciel. Jamais l'on n'est fâché de ne rien avoir dit, et presque toujours l'on se repent d'avoir trop parlé. L'Esprit-Saint nous dit que « tel qui parle tant, ne parle pas toujours bien (1). »

II. Voyons maintenant quelles sont les causes et les suites de la médisance. Il y a plusieurs motifs qui nous portent à médire du prochain. Les uns médisent par envie, c'est ce qui arrive, surtout parmi les gens du même état, pour s'attirer les pratiques; ils diront du mal des autres : que leurs marchandises ne valent rien; ou qu'ils trompent, qu'il n'y a rien chez eux et qu'ils leur serait impossible de donner la (marchandise) à ce prix; que plusieurs personnes s'en sont plaintes... qu'ils verront bien qu'elle ne leur fera pas bon usage... ou bien : que le poids n'y est pas ni la mesure. Un journalier dira qu'un autre n'est pas bon ouvrier; que voilà

(1) Où l'on médit le plus, c'est dans les ventes : on commence à dire de bonnes choses, et l'on finit par dire toutes sortes de médisances... dans les cabarets... (*Note du Vénérable.*)

combien de maisons où il va, et qu'on n'en est pas trop content; il ne travaille pas, il s'amuse; ou bien : il ne sait pas travailler. « Ce que je vous dis, il n'en faut rien dire, ajoutent-ils, parce que cela lui *porterait perte.* » « Il faut, » lui dites-vous? il valait bien mieux vous-mêmes ne rien dire, cela aurait été bien plus tôt fait.

Un *habitant* verra que le bien de son voisin prospère mieux que le sien : cela le fâche, il en dira du mal. D'autres parlent mal de leurs voisins par vengeance : si vous avez dit ou fait quelque chose à quelqu'un, même par devoir ou charité, ils chercheront à vous décrier, à inventer mille choses contre vous, afin de se venger. Si l'on dit du bien, cela les fâche, ils vous diront : « Il est bien comme les autres, il a bien ses défauts; il a fait cela, il a dit cela; vous ne le connaissez pas? c'est que vous n'avez jamais eu à faire avec lui. » Plusieurs médisent par orgueil, ils croient se relever en rabaissant les autres, en disant du mal des autres; ils feront valoir leurs prétendues bonnes qualités; tout ce qu'ils diront et feront sera bien, et tout ce que les autres feront ou diront sera mal. Mais, la plupart médisent par légèreté, par une certaine démangeaison de parler, sans examiner si c'est vrai ou non; il faut qu'ils parlent. Quoique ceux-là soient moins coupables que les autres, c'est-à-dire, que ceux qui médisent par haine, par envie ou vengeance, ils ne sont pas sans péché; quelque motif qui les fasse agir, ils ne flétrissent pas moins la réputation du prochain.

Je crois que le péché de médisance renferme presque tout ce qu'il y a de plus mauvais. Oui, M. F., ce péché renferme le poison de tous les vices, la petitesse de la vanité, le venin de la jalousie, l'aigreur de la colère, le fiel de la haine et la légèreté si indigne d'un chrétien :

c'est ce qui fait dire à saint Jacques, apôtre, « que la langue du médisant est pleine d'un venin mortel, qu'elle est un monde d'iniquité. » Si nous voulons nous donner (la peine) d'examiner, rien de si clair à concevoir. N'est-ce pas, en effet, la médisance qui sème presque partout la discorde, la division, qui brouille les amis, qui empêche les ennemis de se réconcilier, qui trouble la paix des ménages, qui aigrit le frère contre le frère, le mari contre la femme, la belle-fille contre sa belle-mère, le gendre contre son beau-père. Combien de ménages bien d'accord, qu'une seule mauvaise langue a mis *sens dessus dessous*, qui ne peuvent ni se voir, ni se parler. Qui en est la cause? La seule mauvaise langue du voisin ou de la voisine...

Oui, M. F., la langue d'un médisant empoisonne toutes les bonnes actions et met à jour toutes les mauvaises. (C'est elle) qui, tant de fois, répand sur toute une famille des taches, qui passent des pères aux enfants, d'une génération à une autre, et qui, peut-être, ne s'effaceront jamais? La langue médisante va même fouiller jusque dans le tombeau des morts, elle remue les cendres de ces pauvres malheureux, en faisant revivre, c'est-à-dire en renouvelant, leurs défauts qui étaient ensevelis avec eux dans le tombeau. Quelle noirceur! M. F., de quelle indignation ne seriez-vous pas pénétrés, si vous voyiez un malheureux acharné contre un cadavre, le déchirer en mille pièces? Cela vous ferait gémir de compassion. Eh bien! le crime est encore bien plus grand d'aller renouveler les fautes d'un pauvre mort. Combien de personnes, qui ont cette habitude en parlant de quelqu'un qui *sera* mort : « Ah! il en a bien fait en son temps, c'était un ivrogne accompli, un *adroit* fini, enfin, c'était un mauvais vivant. » Hélas!

mon ami, peut-être que vous vous trompez, et quand cela serait tel que vous le dites, peut-être qu'il est maintenant dans le ciel, le bon Dieu l'a pardonné. Mais où est votre charité? Ne faites-vous pas attention que vous flétrissez la réputation de ses enfants, s'il en a, ou de ses parents? seriez-vous content que l'on parlât de la sorte de vos parents?

Avec la charité, nous n'aurions rien à dire de personne, c'est-à-dire nous ne nous mettrions en peine d'examiner que notre conduite et non celle des autres. Mais, si vous mettez la charité de côté, vous ne trouverez pas un homme sur la terre en qui vous n'aperceviez quelque défaut; de sorte que la langue du médisant trouve toujours de quoi dire. Non, M. F., nous ne connaîtrons qu'au grand jour des vengeances, le mal que la langue d'un médisant a fait. Voyez, la seule calomnie qu'Aman fit contre les Juifs, parce que Mardochée n'avait pas voulu plier le genou devant lui, avait déterminé le roi à faire mourir tous les Juifs. Si la calomnie n'avait pas été découverte, la nation juive allait être *définie :* c'était le dessein du général. O mon Dieu! que de sang répandu pour une seule calomnie! Mais Dieu, qui n'abandonne jamais l'innocent, permit que ce malheureux périt par le même supplice dont il voulait faire périr les Juifs.

Mais, sans aller si loin, combien de mal ne fait pas une personne qui dira à un enfant du mal de son père ou de sa mère ou de ses maîtres. Vous lui en avez donné mauvaise opinion, il les regardera avec mépris; s'il ne craignait pas d'être puni, il les outragerait. Les pères et mères, maîtres ou maîtresses les maudiront, leur jureront *après*, les traiteront durement; qui sera la cause de tout cela? votre mauvaise langue. Vous

avez parlé mal des ministres de l'Église, et peut-être même, de votre pasteur; vous avez affaibli la foi en (ceux qui vous écoutaient), ils ont abandonné les sacrements, ils vivent sans religion; et qui en est la cause? votre mauvaise langue. Vous êtes cause que ce marchand et cet ouvrier n'ont plus les mêmes pratiques, parce que vous les avez décriés. Cette femme, qui faisait bien bon ménage avec son mari, vous l'avez calomniée auprès de lui; maintenant, il ne peut plus la souffrir, de sorte que, depuis vos rapports, ce n'est plus que haine et malédiction.

III. Si les suites de la médisance, M. F., sont si terribles, la difficulté de la réparer n'en est pas moins grande. Lorsque la médisance est considérable, M. F., il ne suffit pas de s'en confesser; (je ne veux pas dire, qu'il ne faut pas s'en confesser; non, M. F., si vous ne confessez pas vos médisances, vous serez damnés, malgré toutes les pénitences que vous pourriez faire;) mais je veux dire qu'en les confessant, il faut absolument, si l'on peut, réparer la perte que la calomnie a causée à votre prochain, et comme le voleur qui ne rend pas le bien qu'il a volé ne verra jamais le ciel, de même, celui qui aura ôté la réputation à son prochain ne verra jamais le ciel, s'il ne fait pas tout ce qui dépendra de lui pour réparer la réputation de son voisin.

Mais, me direz-vous, comment faut-il donc faire pour réparer la réputation de son prochain? le voici. Si ce que l'on a dit contre lui est faux, il faut absolument aller trouver toutes les personnes à qui on a parlé mal de cette personne, en disant que tout ce que l'on a dit était faux, que c'était par haine, par vengeance ou par légèreté; quand même nous devrions nous faire

passer pour un menteur, un fourbe, un imposteur, nous devons le faire. Si ce que nous avons dit est vrai, nous ne pouvons pas nous dédire, parce qu'il n'est jamais permis de mentir; mais l'on doit dire tout le bien que l'on connaît de cette personne, afin d'effacer le mal que l'on en a dit. Si cette médisance, cette calomnie, lui ont causé quelque tort, l'on est obligé de le réparer autant qu'on le peut. Jugez d'après cela, M. F., combien il est difficile de réparer les suites de la médisance. Voyez, M. F., combien il est sensible d'aller publier que l'on est un menteur; cependant, si ce que nous avons dit est faux, il faut le faire, ou jamais de ciel! Hélas! M. F., que ce défaut de réparation va damner du monde! Le monde est rempli de médisants et de calomniateurs, et (il n'y en a) presque point qui réparent, et, par conséquent, presque point qui seront sauvés. Il n'y a pas de milieu, M. F., ou la réparation, si nous le pouvons, ou la damnation. C'est comme le bien que nous aurions pris; nous serons damnés, si nous pouvons le rendre et que nous ne le rendions pas. Eh bien! M. F., sentez-vous à présent le mal que vous faites par votre langue et la difficulté qu'il y a de le réparer.

Il faut cependant (comprendre) que tout n'est pas médisance, lorsqu'on fait connaître les défauts d'un enfant à ses parents, d'un domestique à son maître, pourvu que se soit dans la pensée qu'ils s'en corrigeront, qu'on n'en parle qu'à ceux qui peuvent y remédier et toujours guidé par les liens de la charité.

Je finis en disant que, non-seulement, il est mal fait de médire et de calomnier, mais encore d'écouter la médisance et la calomnie avec plaisir; car si personne n'écoutait, il n'y aurait pas de médisants. Par là, on se

rend complice de tout le mal que fait le médisant. Saint Bernard nous dit qu'il est très-difficile de savoir qui est le plus coupable de celui qui médit ou de celui qui écoute; l'un a le démon sur la langue et l'autre dans les oreilles. Mais, me direz-vous, que faut-il faire lorsqu'on se trouve dans une compagnie qui médit? Le voici. Si c'est un inférieur, c'est-à-dire, une personne qui soit au-dessous de vous, vous devez lui imposer silence de suite, en lui faisant voir le mal qu'elle fait. Si c'est une personne de votre rang, vous devez adroitement détourner la conversation en parlant d'autre chose, ou ne faisant pas semblant d'entendre ce qu'elle dit. Si c'est un supérieur, c'est-à-dire une personne qui est au-dessus de vous, il ne faut pas la reprendre; mais faire paraître un air sérieux et triste, qui lui montre qu'il vous fait de la peine, et, si vous pouvez vous en aller, il faut le faire.

Que devons-nous conclure de tout cela, M. F.? Le voici. C'est de ne pas prendre l'habitude de parler de la conduite des autres, de penser qu'il y aurait bien à dire sur notre compte si l'on nous connaissait tel que nous sommes, et de fuir les compagnies du monde autant que nous pouvons, de dire souvent comme saint Augustin : « Mon Dieu, faites-moi la grâce de me connaître tel que je suis. » Heureux! mille (fois) heureux, celui qui ne se servira de sa langue que pour demander (à Dieu) le pardon de ses péchés et chanter ses louanges! C'est ce que je.....

ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur les péchés cachés en confession.

Adducunt ei surdum et mutum.

Voici que l'on présenta à Jésus-Christ un homme qui était sourd et muet. (*S. Marc*, VII, 32.)

Le sourd et muet, M. F., que l'on présenta à Jésus-Christ pour être guéri, est la triste peinture d'un grand nombre de chrétiens, lorsqu'ils se présentent au tribunal de la pénitence. Les uns sont sourds à la voix de leur conscience, qui les presse de déclarer leurs péchés; les autres sont muets, quand il faut les accuser ils se taisent, et par là, profanent les sacrements. O mon Dieu! quel malheur! Oui, M. F., cacher un péché mortel par honte ou par crainte, ou l'accuser de manière à ne pas le faire connaître tel que la conscience le reproche, c'est mentir à Jésus-Christ lui-même, c'est changer en poison mortel le remède sacré que la miséricorde de Dieu nous offre pour guérir les plaies que le péché a faites à notre pauvre âme. Ah! que dis-je? c'est nous rendre coupables du plus grand de tous les crimes, qui est le sacrilége. Ah! plût à Dieu que ce crime fût aussi rare parmi les chrétiens que les monstres! Ah! plaise à Dieu

que tout ce que je vais dire n'attaque personne de ceux qui sont ici! Mais, hélas! M. F., disons-le en pleurant amèrement, il est plus commun qu'on ne le pense! O mon Dieu! que le grand jour du jugement va faire trouver de confessions sacriléges! ô mon Dieu! que de péchés qui n'ont jamais été connus, et qui vont paraître en ce moment! O mon Dieu, un chrétien peut-il bien se rendre coupable d'un tel outrage envers son Dieu et son Sauveur!... Pour vous en donner autant d'horreur qu'il me sera possible, M. F., je vais dépeindre à vos yeux combien en le commettant, un chrétien est barbare et cruel envers Jésus-Christ son Rédempteur, et combien il faut que la miséricorde de Dieu soit grande pour souffrir sur la terre un tel monstre, après un attentat aussi affreux.

I. Oui, M. F., vous parler de la confession, c'est vous parler de tout ce qu'il y a de plus précieux dans notre sainte religion, si nous en exceptons la mort de Jésus-Christ et le sacrement de Baptême. Allez, M. F., allez interroger tous les damnés qui brûlent dans les enfers; tous vous répondront qu'ils ne sont réprouvés que parce qu'ils n'ont pas eu recours à ce sacrement, ou parce qu'ils l'ont profané. Montez dans le ciel, demandez à tous les bienheureux assis sur ces trônes de gloire, ce qui les a conduits dans ce lieu si heureux; presque tous vous diront que la confession a été le seul remède dont ils se sont servis pour sortir du péché et se réconcilier avec le bon Dieu. O belle religion! si l'on te méprise, c'est bien parce que l'on ne te connaît pas! O consolante religion, que vous nous fournissez des moyens efficaces et faciles, pour revenir à Dieu quand nous avons eu le malheur de nous en éloigner

par le péché! Mais, me direz-vous, qu'est-ce donc qui peut rendre nos confessions mauvaises? — Mon ami, bien des choses sont cause de ce malheur. C'est 1° lorsque nous ne donnons pas assez de temps à nous examiner; 2° lorsque nous ne déclarons pas nos péchés tels que nous les connaissons; 3° lorsque nous n'avons pas assez de contrition pour recevoir l'absolution; 4° lorsque en recevant l'absolution, nous ne sommes pas dans la résolution d'accomplir la pénitence que le prêtre nous donne; et 5° quand nous ne voulons pas faire les restitutions que nous pouvons et devons faire, que le prêtre nous commande. Je vous assure, M. F., que la seule pensée d'entrer dans ce détail, me fait trembler; je suis comme sûr que si la foi n'est pas éteinte en vous, et que si vous désirez véritablement votre salut, il y en aura bien peu parmi (vous) qui ne soient inquiets sur leurs confessions passées.

Allons, M. F., demandons à ces pauvres consciences, qui, depuis tant d'années, sont déchirées par les remords; prenons d'une main ce flambeau des grands jours de vengeance, et de l'autre cette balance qui pèsera toutes les actions des hommes, et nous verrons ce que nous n'avons jamais vu, ou, du moins, ce que nous n'avons jamais voulu voir; et nous entendrons les cris de cette conscience que vous avez tâché d'étouffer jusqu'à présent. Lâchez, M. F., la bride à tous vos remords, trop heureux, si vous n'avez pas encore perdu le don précieux de la foi, si le désespoir ne vous gagne pas en considérant l'abîme où vous vous êtes précipités. Entendez-vous cette pauvre âme, qui vous crie d'avoir pitié d'elle, car si la mort vous frappait dans cet état, elle serait damnée : « Ah! de grâce, ayez pitié de moi, arrachez-moi de cet abîme

où vous m'avez jetée! Faut-il que je sois séparée pour jamais de mon Dieu, qui devait faire tout mon bonheur? O mon Dieu! ne (vous) voir jamais, quel malheur épouvantable! » Mais non, M. F., venons-en à la preuve, et nous connaîtrons encore mieux si nous sommes du nombre de ces malheureux dont nous (allons) vous parler aujourd'hui.

Je dis donc 1°, M. F., que si nous ne prenons pas assez de temps pour nous examiner, nos confessions ne valent rien, pour ne pas dire (qu'elles sont) sacriléges. Il est vrai qu'il n'est guère possible de déterminer le temps que nous devons employer pour notre examen. Celui qui est resté longtemps (sans) se confesser doit *rester* plus longtemps que celui qui se confesse souvent. D'après cela, nous devons y donner du temps selon l'état (dans lequel) nous sommes engagés, et selon le temps que nous ne nous sommes pas confessés. Donnons-y le temps et les soins que nous donnerions à une affaire dont nous aurions bien à cœur la réussite.

L'examen est donc la première chose que nous devons faire pour espérer une bonne confession. On doit le commencer par la prière, en implorant de tout son cœur les lumières du Saint-Esprit et la protection de la sainte Vierge. (Il faut faire) quelque bonne action, comme d'entendre la sainte messe; et, si nous pouvons, faire pour cela quelques petites privations dans nos repas, dans notre sommeil; offrir nos peines de la journée au bon Dieu pour commencer à fléchir sa justice. (Ensuite il faut) se retirer dans un coin, si l'on peut, ou du moins, à son réveil, ou pendant que l'on est en chemin, à mesure que le bon Dieu vous fait connaître (vos péchés), lui en témoigner votre douleur. Il ne faut pas vous contenter de voir vos péchés une fois, mais plusieurs, et au

point que vous les graviez dans votre mémoire, de manière à ne pas les perdre de vue, pour le moment où vous aurez le bonheur de vous en confesser; car vous savez aussi bien que moi que si vous laissez quelques péchés mortels, faute de vous être examinés, quand même vous les auriez dits, si vous les aviez connus, cela n'empêcherait pas que votre confession ne soit un sacrilége.

Si, avant de communier, vous vous rappelez de quelques péchés mortels, il faut bien prendre garde : si vous les avez laissés par votre faute, ou parce que vous n'avez pas assez donné de temps à votre examen, il faut, si vous le pouvez, vous réconcilier, et, si vous ne le pouvez..... Il faut encore examiner devant le bon Dieu si, en vous confessant de ce péché, le prêtre vous a donné la permission de communier..... Si vous êtes dans le doute, il vaut mieux laisser votre communion pour une autre fois. Hélas! M. F., si nous prenions autant de précautions pour le salut de notre âme que nous en prenons pour bien faire nos affaires temporelles, toutes nos confessions seraient très-bonnes et nous assureraient notre pardon! Hélas! que de confessions faites presque sans examen, sans préparation! D'après cela, peut-on bien vivre tranquille dans un état si malheureux?

Nous avons dit, en second lieu, qu'après avoir bien examiné notre conscience, il faut accuser nos péchés *autant* bien que nous le pouvons, si nous voulons en obtenir le pardon. Si je parlais à des impies ou à des incrédules, je commencerais à leur prouver toute la certitude de cette nécessité d'accuser ses péchés, mais, non, M. F., à vous, cela serait inutile. Personne ne doute d'une grâce si précieuse, qui fait tout le bonheur d'un chrétien ici-bas; car, après le péché, c'est sa seule et

unique espérance pour obtenir le ciel. Je dis donc, M. F., que cette seconde condition est absolument nécessaire pour que notre confession soit bonne. C'est l'accusation qui coûte le plus aux pécheurs orgueilleux; c'est elle aussi qui fait le plus de confessions sacriléges. Vous allez voir combien ces mauvais chrétiens prennent de détours pour paraître moins coupables : nous sommes plus occupés de la manière dont nous accuserons nos péchés pour éprouver moins de confusion, que de la manière de les dire tels que le bon Dieu les connaît. Combien de fois avons-nous senti notre conscience qui nous faisait connaître que nous ne les disions pas comme il faut, et nous nous tranquillisions en pensant que c'était bien *la même chose*. Combien de fois avons-nous été fâchés de si bien connaître nos péchés, et même d'en tant connaître, parce que nous nous trouvions trop coupables; au lieu de remercier le bon Dieu de tout notre cœur, de cette grande grâce. Combien de fois n'avons-nous pas choisi le moment où le prêtre a moins de temps, pour qu'il n'ait pas celui de nous faire aucune interrogation? Combien de fois n'avons-nous pas dit nos péchés avec précipitation, sans laisser au prêtre le temps de nous faire dire les circonstances (notables), qu'il est absolument nécessaire (de découvrir) pour faire une bonne confession.

Je ne parlerai pas, M. F., de ceux qui prient le bon Dieu de trouver des confesseurs qui ne les forcent pas à quitter leurs mauvaises habitudes. Ils ne veulent pas cependant y mourir; mais ils ne sont pas résolus de les quitter pour le moment. Hélas! ce sont de pauvres aveugles, qui courent en enfer à pas de géant et peut-être sans y penser. Mais combien (en est-il) qui, par ignorance ou par crainte, ne veulent pas seulement

prendre la peine de s'examiner ni de distinguer les circonstances qui rendent le péché plus grave, ou qui le changent d'espèce. Je n'entrerai pas dans un grand détail, parce que, l'année passée, je vous ai assez expliqué tout cela. Vous vous accusez bien d'avoir travaillé le dimanche; mais vous ne dites pas (pendant) combien d'heures, ni combien de personnes vous avez fait travailler, ni si c'est pendant les saints offices; combien de personnes vous ont vues, ce qui les a scandalisées. Vous vous accusez bien d'avoir mangé de la viande les jours défendus; mais vous ne dites pas combien de personnes en ont mangé à cause (de vous), et combien vous ont vues, ce qui les a scandalisées, et, peut-être, les a portées à faire de même; (vous ne dites pas) si vous avez sollicité vos enfants ou vos domestiques. Vous vous accusez bien d'avoir mangé de la viande; mais vous ne dites pas si c'est par impiété, en vous raillant des commandements de l'Église; vous dites bien que vous avez fait gras sans y penser; mais vous ne dites pas que c'est votre gourmandise qui en a été la cause. Vous vous accusez bien d'avoir manqué à vos prières : votre *Benedicite*, vos grâces, vos *Angelus*, le signe de la croix passant devant une croix ou une église; mais vous ne dites pas que c'est par respect humain, ce qui augmente considérablement votre péché. Vous vous accusez bien d'avoir eu des distractions dans vos prières; mais vous ne dites pas que c'est pendant la sainte messe et pendant vos pénitences, ce qui est souvent un péché mortel, et (ce qui ne l'est) pas dans les autres prières du jour. Vous dites bien que vous avez chanté de mauvaises chansons; mais vous ne dites pas combien elles avaient de *mauvaises raisons*, et combien il y avait de personnes qui les ont entendues; (vous ne dites pas) si vous les avez ap-

prises à d'autres, si vous avez prié d'autres personnes de vous en apprendre. Vous vous accusez bien d'avoir dit du mal de votre prochain ; mais vous ne dites pas si c'est de votre père, de votre mère ou des personnes consacrées à Dieu, ce qui rend votre péché plus considérable; vous ne dites pas même que vous avez mal parlé de votre prochain par haine, par vengeance ou par jalousie, et que vous avez cherché les personnes qui lui voulaient du mal, afin d'en parler mieux à votre aise. Mon Dieu, que de choses auxquelles l'on ne (pense) pas! mon Dieu, que de confessions sacriléges!

Mais voilà, M. F., une ruse dont le démon se sert pour en tromper et en perdre un grand nombre. Une personne aura caché un péché, il y a deux, ou trois ou dix ans, si vous voulez : étant trop tourmentée, elle s'en accuse comme si elle l'avait commis depuis sa dernière confession, et après, pour cela, elle se croit tranquille, (bien qu'elle n'ait pas dit) combien de confessions et de communions (elle a faites), ni accusé de nouveau tous les péchés qu'elle a commis et confessés depuis ce temps-là. Mon Dieu, quel aveuglement! Bien loin d'effacer son péché, elle ne fait qu'ajouter un nouveau sacrilége aux anciens. Ah! qui pourrait, M. F., vous raconter le nombre d'âmes que le démon traîne en enfer de cette manière? D'autres, qui auront commis quelques gros péchés, n'osant pas les accuser, demanderont à faire une confession générale; afin d'envelopper ce péché avec les autres, comme l'ayant commis depuis longtemps. Vous vous trompez, votre confession ne vaut rien. Il faut accuser en particulier tous les péchés que vous avez commis depuis que vous avez reçu l'absolution, si vous voulez que votre confession soit bonne.

Voici un autre piége que le démon nous tend. Quand

il voit que les péchés que nous avons cachés nous tourmentent trop, il tâche de nous calmer en nous disant que nous les confesserons la première fois que nous y retournerons, toujours dans l'espérance que, (d'ici-là,) nous serons morts ou que le bon Dieu nous aura abandonnés. Oui, M. F., le sacrilége est un crime qui nous éloigne tellement de Dieu, qui éteint si vite la foi en nous, que, souvent, malgré tous les moyens que nous avons de sortir de cet état, nous ne le faisons pas, et cela, par un juste châtiment de Dieu, que nos sacriléges nous ont attiré; en voici un exemple effrayant. Le Père Lejeune rapporte un trait, qu'il nous dit tenir de (la bouche de) celui qui en a été témoin. Il nous dit qu'il y avait près de la ville de Bruxelles, une pauvre qui, aux yeux du monde, remplissait parfaitement bien ses devoirs de religion. Les gens la considéraient comme une sainte; mais la pauvre malheureuse cachait toujours un péché honteux qu'elle avait commis dans sa jeunesse. Étant tombée malade de la maladie dont elle mourut, s'étant comme évanouïe un moment, et ayant repris la connaissance, elle appelle sa sœur qui la servait, en lui disant : « Ma sœur, je suis damnée. » Cette pauvre fille s'approcha de son lit et lui dit : « Ma sœur, vous rêvez: réveillez-vous et recommandez-vous au bon Dieu. » — « Je ne rêve point, lui dit-elle, je sais bien ce que je dis; je viens de voir la place qui m'est préparée en enfer. » Sa sœur court promptement chercher monsieur le curé. (Celui-ci) n'y étant pas, son frère, qui était son vicaire, vint vite à sa place pour voir cette pauvre malade; et c'est de lui, nous dit le Père Lejeune, que je l'ai appris, sur les lieux, faisant une mission. En nous accompagnant, il nous fit voir la maison où était cette pauvre femme; il nous fit tous pleurer en nous racontant (ce

trait). Il nous dit qu'étant entré dans la maison, il s'approcha de cette malade : « Eh bien! ma bonne, qu'avez-vous donc (vu) qui vous a paru si effrayant? » — « Monsieur, lui répondit-elle, je suis damnée; je viens de voir la place qui m'est préparée en enfer, parce que, autrefois, j'avais commis un tel péché. » (Elle l'avoua devant tout le monde qui était dans la chambre). « Eh! ma bonne, dites-le-moi en confession, et je vous en absoudrai. » — « Monsieur, lui dit-elle, je suis damnée. » — « Mais, lui dit le prêtre, vous êtes encore (en) vie et dans la voie du salut; si vous voulez, je vous donnerai un billet signé de mon sang (par) lequel je m'obligerai, âme pour âme, à être damné pour vous dans le cas où vous le seriez, si vous voulez demander pardon à Dieu et vous confesser. » — « Je sais bien, lui dit-elle, que si je veux demander pardon de tout mon cœur au bon Dieu, il me pardonnera; (je sais) que je puis réparer tous mes sacriléges; mais je ne veux pas lui demander pardon, parce qu'il y a trop longtemps que j'abuse de ses grâces et que je le crucifie par mes sacriléges. » Le prêtre resta trois jours et trois nuits à pleurer auprès de cette malade, sans pouvoir seulement lui faire faire un acte de contrition ni (l'amener) à se confesser; au contraire, un moment avant de mourir, elle renia le bon Dieu, elle renonça à son baptême et se donna au démon. O mon Dieu, quel malheur! Comprenez-vous, M. F., ce que c'est que de profaner les sacrements? Ne voyez-vous pas que, malgré tous les moyens que nous avons de réparer le mal que nous avons fait, nous n'en faisons (rien)? Hélas! une fois que le bon Dieu nous abandonne en punition de nos horreurs, que devenons-nous? Hélas! qu'il y en a qui sont de ce nombre, sans être si visibles aux yeux du

monde; mais qui, aux yeux de Dieu, ne sont pas moins (coupables). Combien (en est-il) qui sont dans cet état, non parce qu'ils cachent leurs péchés, mais parce qu'ils n'ont point de contrition, parce qu'ils ne se corrigent nullement de leurs mauvaises habitudes; qui vivent toujours de même, chez qui l'on ne voit point de changement. Mon Dieu, que de chrétiens damnés, et qui, aux yeux du monde, semblent être de bons chrétiens!

Vous voyez donc, M. F., que si nous comprenions bien ce que c'est que recevoir les sacrements, nous y apporterions bien d'autres dispositions que nous ne le faisons. Il est vrai que le plus grand nombre, en cachant leurs péchés, conservent toujours la pensée de les accuser; mais, sans un miracle, ils n'en seront pas moins perdus. Si vous en voulez la raison, il est bien facile de vous la donner; puisque, plus nous restons dans cet état épouvantable qui fait frémir le ciel et la terre, plus le démon prend d'empire sur nous, plus la grâce de Dieu *se diminue*, plus notre crainte s'augmente, plus nos sacriléges se multiplient et plus nous reculons; et par là, nous nous mettons presque dans l'impossibilité de rentrer (en grâce avec Dieu). Je vous en citerai cent exemples pour un. Dites-moi, M. F., est-ce que vous pouvez même espérer qu'après avoir passé dans le sacrilége peut-être de cinq à six ans, pendant lesquels vous avez *plus* outragé le bon Dieu que tous les Juifs ensemble, vous oseriez croire que le bon Dieu va vous donner toutes les grâces qu'il vous faudrait pour sortir de cet état épouvantable; vous croyez peut-être qu'en considération de tant d'atrocités, dont vous vous êtes rendus coupables envers Jésus-Christ, vous n'aurez qu'à dire : « Je vais quitter le péché; » et tout

sera fini? Hélas! mon ami, qui vous garantit que Jésus-Christ ne vous aura pas (fait) la menace qu'il fit (aux Juifs) et prononcé la même sentence qu'il prononça contre eux : « Vous ne voulez profiter des grâces que je voulais vous donner; mais je vous laisserai, et vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas et vous mourrez dans votre péché. » Hélas! M. F., notre pauvre âme, une fois entre les mains du démon, n'en sort pas si facilement que nous le croyons bien.

Voilà, M. F., ce que le démon fait pour nous tromper : quand nous commettons le péché, il nous le représente comme bien peu de chose. (Il nous fait penser) qu'il y en a bien d'autres qui en font plus que nous; ou bien, que nous nous en confesserons, que nous en aurons aussitôt dit quatre que deux. Mais quand le péché est commis, il fait tout le contraire : il nous le représente comme une montagne, il nous en donne tant d'horreur que nous n'avons plus la force de nous en confesser. Si nous sommes trop tourmentés d'avoir caché un péché, pour nous rassurer, il nous dit que nous le déclarerons à la première confession; ensuite, il nous dit que nous n'en aurons pas le courage, qu'il faut attendre une autre fois pour le dire. Prenez garde, M. F., il n'y a que le premier pas qui coûte; une fois dans la prison du péché, il est extrêmement difficile d'en sortir.

Mais, de tous les péchés, celui qui nous fait faire le plus de sacriléges, c'est celui qui est contre la sainte vertu de pureté (1); ce maudit péché porte une telle infamie avec lui qu'il nous entraîne dans toutes sortes de malheurs; et nous verrons, au jour du jugement, que le plus grand nombre de mauvaises confessions, ont été

(1) Et le bien d'autrui... (*Note du Vénérable.*)

rendues mauvaises par ce péché. Il est rapporté dans l'histoire qu'il y avait un jeune homme qui s'était consacré à Dieu dès sa jeunesse. Il s'était même retiré dans un bois pour vivre en solitaire. Il devint par ses grandes vertus, un sujet d'admiration pour tous les environs; l'on en parlait comme d'un saint. Mais le démon, qui ne pouvait souffrir tant de vertus dans un si jeune homme, mit tous ses artifices pour le perdre. Il le poursuivait continuellement par de mauvaises pensées. Ce jeune homme avait aussitôt recours à la prière, en demandant au bon Dieu la force de ne pas succomber. Le démon ne le quittait ni jour ni nuit, toujours dans l'espérance qu'il le gagnerait. Hélas! ce pauvre jeune homme, las de combattre, se rendit peu à peu; et enfin, dans son cœur, il donna un consentement à un désir d'impureté. Hélas! à peine eut-il consenti seulement à ce désir, qu'il se sentit tout troublé dans l'âme. Tant il est vrai, hélas! que dès que le péché entre dans notre cœur, la paix de l'âme s'en va. Se voyant vaincu, il s'abandonna à une si profonde tristesse que rien ne pouvait le consoler; il pleurait continuellement : « Ah! Pélage, disait-il, en se parlant à lui-même, que tu as peu tardé à te laisser tromper! toi qui, il y a si peu de temps, étais un enfant chéri de Dieu, et, maintenant, te voilà un enfant esclave du démon : il faudra bien t'en confesser, faire pénitence de ton péché. Mais, si je le confesse, que va-t-on penser de moi? Je vais perdre l'estime que l'on a de moi dans le monde. » Au milieu de tant de sortes de pensées, étant allé vers la porte de son ermitage, il vit passer un personnage vêtu en pèlerin, qui lui dit : « Pélage, pourquoi vous livrez-vous à une si profonde tristesse; celui qui sert un Dieu si bon, ne doit pas être si triste; si vous l'avez offensé, faites pénitence et confessez-vous,

et sans doute, le bon Dieu étant si bon, vous pardonnera. » — « Et où m'avez-vous connu? lui demanda Pélage. » — « Je vous connais fort bien, répondit le pèlerin, pour Pélage qui passe pour un saint dans tout le pays. Si vous voulez sortir de cette tristesse, confessez-vous, et vous reprendrez l'ancienne paix de votre âme et votre première tranquillité. » Le pauvre Pélage demeura tout étonné de ce que lui disait le pèlerin, et, regardant de tous côtés, il n'aperçut plus son pèlerin, parce qu'il avait disparu : ce qui lui fit bien comprendre que c'était un avertissement du Ciel. Alors il résolut de faire une véritable pénitence qui fût capable d'apaiser la justice de Dieu; et pour mieux exécuter son dessein, il (résolut) d'aller dans un monastère voisin où l'on faisait de grandes pénitences. Il alla trouver le supérieur en lui disant qu'il avait un grand désir de prendre le saint habit. L'abbé et tous les religieux en eurent une grande joie, d'autant plus qu'il passait pour un grand saint. En effet, quand il fut dans le monastère, il était toujours le premier dans tous les exercices de piété; il faisait de rigoureuses pénitences, il portait toujours un cilice et jeûnait fort exactement. Au bout de quelque temps, il tomba malade, il ne douta pas qu'il allait mourir. Le bon Dieu dans sa miséricorde, en *reconnaissance* de tant de vertus qu'il avait pratiquées dans son monastère, lui donna de fortes pensées de se confesser de son péché caché; mais jamais il n'eut la force de le confesser; toujours retenu par la crainte et la honte, il confessa bien tous ses autres péchés avec un grand regret. Un moment après avoir reçu le saint Viatique, il mourut. Les religieux firent l'enterrement, non comme celui d'un mort ordinaire, mais d'un saint dont on commençait déjà à implorer la protection auprès du bon Dieu. Tous les ha-

bitants des pays voisins venaient en foule pour se recommander à ses prières. Hélas! que le bon Dieu juge bien autrement que les hommes. La nuit suivante, le sacristain s'étant levé pour aller sonner l'office, et passant par l'église, jeta les yeux sur l'endroit où était enterré Pélage; il s'aperçut que le corps était sur la terre, et pensant qu'on ne l'avait pas bien couvert, il l'enterra sans rien dire. Mais, le lendemain, il le trouva encore hors de sa tombe; il remarqua que la terre l'avait rejeté dehors. Il alla trouver l'abbé et lui raconta ce qu'il avait vu. L'abbé fit rassembler tous ses religieux et ordonna d'aller à l'église. Étant auprès de la sépulture de Pélage, ils prièrent Notre Seigneur Jésus-Christ de vouloir bien manifester sa volonté s'il fallait enterrer (le défunt) dans un lieu plus honorable; ils s'adressèrent même au défunt, en lui disant à haute voix : « Vous, Pélage, qui avez été si obéissant pendant votre vie, dites-nous si c'est la volonté de Dieu que votre corps soit mis dans un endroit plus digne de vous? » Alors le défunt jeta un cri épouvantable en leur disant : « Ah! malheureux que je suis, pour avoir caché un péché en confession, je suis condamné au feu de l'enfer, pour autant de temps que Dieu sera Dieu; si vous voulez vous en assurer, approchez-vous et regardez mon corps. » L'abbé s'approcha et vit son corps tout embrasé semblable aux morceaux de fer qui sont dans une fournaise. Alors le défunt lui dit que la volonté de Dieu était qu'il fût jeté à la voirie comme une bête. Hélas! quel malheur, M. F.! combien il lui aurait été facile de se sauver puisqu'il était un saint *sous le rapport* de toutes les autres vertus! O mon Dieu, quel malheur! pour n'avoir pas eu la force de confesser un seul mauvais désir, qu'à peine avait-il laissé naître dans son cœur, il s'en était aussitôt repenti. Hélas! que de

regrets et que de larmes pendant toute l'éternité! Hélas M. F., que ce péché fait faire de mauvaises confessions, ou plutôt que ce péché conduit d'âmes en enfer! Hélas! combien, parmi ceux qui maintenant m'écoutent, sont du nombre et auxquels il faut toutes leurs forces pour ne (point) le laisser paraître au-dehors! Ah! mon ami, lâchez la bride à vos remords, laissez couler vos larmes, venez vous jeter aux pieds du Seigneur, et vous trouverez la paix et l'amitié de votre Dieu que vous avez perdues.

Mais, pensez-vous, je ne crois pas qu'il y en ait qui soient capables de cacher leurs péchés, parce qu'ils seraient bien trop tourmentés. — Ah! M. F., s'il me fallait prêter serment, (pour affirmer) qu'il y en a ou qu'il n'y en a point, je ne balancerais pas à dire qu'il y en a au moins cinq ou six qui sont brûlés par leurs remords et par leurs péchés, et qui m'entendent, et qui pensent que cela est vrai; mais, prenez patience, vous les verrez au jour du jugement, et vous vous rappellerez ce que je vous dis aujourd'hui. O mon Dieu! la honte ou la crainte peuvent-elles bien retenir un chrétien dans un état si épouvantable? Ah! mon ami, qu'est-ce que vous vous préparez à vous-même? Vous n'osez pas vous en ouvrir à votre pasteur? mais est-il seul dans le monde? Ne trouveriez-vous pas des prêtres qui auraient la charité de vous recevoir? Pensez-vous que l'on vous donnera une trop longue pénitence? Ah! mon ami, que cela ne vous arrête pas! l'on vous aidera, l'on en fera la plus grande partie; on priera pour vous, on pleurera vos péchés, pour attirer avec plus d'abondance les miséricordes de Dieu sur vous! Mon ami, ayez pitié de cette pauvre âme qui a coûté si cher à Jésus-Christ!... O mon Dieu! qui pourra jamais comprendre l'aveuglement de

ces pauvres pécheurs! Vous avez caché votre péché, mon ami, mais il faudra qu'il soit connu un jour, et même aux yeux de tout l'univers; tandis que, d'une parole, vous l'auriez caché pour jamais et vous changeriez votre enfer en une éternité de bonheur! Hélas! qu'un sacrilége conduit loin ces pauvres pécheurs! ils ne veulent pas mourir dans cet état, mais ils n'ont pas la force d'en sortir. Mon Dieu, tourmentez-les si fort qu'ils ne puissent pas y rester!...

Nous avons dit en troisième lieu, que le défaut de contrition rend nos confessions mauvaises. Quoique vous veniez de voir, par ce que nous avons dit, combien de personnes font de mauvaises confessions, je vous dirai cependant que, tout bien examiné, le défaut de contrition sera la cause du plus grand nombre de confessions sacriléges. Je ne veux pas m'étendre sur cela, parce que je vous en parlerai peut-être dimanche; je vous dirai seulement, en passant, que nous ne devons jamais nous confesser sans demander (la contrition) au bon Dieu de tout notre cœur, par de ferventes prières. C'est vrai, M. F., nous faisons très-bien de nous *tourmenter* (pour obtenir) le bonheur de bien accuser nos péchés; mais nous devons bien mieux encore nous *tourmenter* pour (savoir) si nous aurons bien la contrition de nos péchés. Quand nous avons le malheur de cacher un péché, c'est un tigre qui nous dévore; mais le défaut de contrition ne nous fait rien. Mais, me direz-vous, que faut-il faire pour l'avoir? Il faut premièrement la demander au bon Dieu quelque temps avant de vous confesser, et, si vous voulez savoir si vous l'avez, ce qui est assez facile, voyez si vous avez changé de vie. Pour que notre confession ne nous laisse point d'inquiétudes, il faut, qu'après avoir confessé nos péchés, nous possédions les

vertus qui leur sont contraires. Il faut que l'humilité, le mépris de nous-même, prenne la place de l'orgueil et de cette bonne opinion que nous avons de nous; il faut que cet esprit de charité, de bonté et de miséricorde, prenne la place de cet esprit de haine, de vengeance, de jalousie et d'envie; il faut que cet esprit de détachement des biens de ce monde succède à cet esprit d'avarice, de cupidité, et au désir de tromper le prochain; il faut que cet esprit de mortification et de larmes prenne la place de la gourmandise et (de l'amour) des plaisirs du monde; il faut que cette belle vertu de pureté prenne la place sur le trône où le vice infâme était placé. Ah! que dis-je, M. F.? il faut que cette ferveur, cet amour pour la prière et cette vigilance à rejeter les tentations du démon, remplacent cette tiédeur, cette négligence et cette indifférence pour tout ce qui a rapport à Dieu et au salut de notre âme, et que cette douceur, cette patience soient placées au même endroit où étaient placées ces colères, ces emportements et toutes ces malédictions; en un mot, nous étions pécheurs, maintenant que nous sommes confessés, il faut cesser de l'être. Hélas! M. F., si nous ne voyons pas en nous ces changements, après tant de confessions et de communions, tremblons, ou plutôt, revenons sur nos pas, de crainte que nous n'en sentions, mais trop tard, la nécessité.

En quatrième lieu, M. F., nous disons que nos confessions ne valent rien quand nous ne disons pas le nombre de nos péchés mortels, du moins *autant* bien que nous le pouvons. Il (y) en a qui se contentent de dire : « Je m'accuse d'avoir juré, d'avoir dit de mauvaises chansons, et rien de plus. » Jamais vos confessions ne seront bonnes, si vous ne déterminez pas le nombre de vos péchés mortels. Il est vrai que l'on ne

peut pas dire toujours au juste, mais (il faut se) rapprocher autant que l'on peut.

En cinquième lieu, nous avons dit qu'une confession est mauvaise lorsqu'en recevant l'absolution, on n'a pas l'intention de faire la pénitence que le prêtre nous donne. Il ne faut pas se contenter de s'accuser d'avoir manqué sa pénitence; mais, bien dire qu'en (vous) confessant, vous n'aviez pas l'intention de la faire; ensuite, si vous l'avez manquée par négligence. Si vous l'avez manquée volontairement et que vous ayez confessé des péchés mortels, vous commettez un péché mortel. Nous devons toujours faire notre pénitence à genoux, à moins que le prêtre nous dise que nous pouvons la faire assis. Il y en a qui la font en marchant, en travaillant, ce n'est pas faire votre pénitence. Vous ne devez jamais la changer de vous-mêmes, ni même la faire changer à un autre prêtre, à moins que vous ne puissiez pas aller trouver celui qui (vous l'a imposée); et ce changement ne doit se faire que quand il vous (est) impossible de l'accomplir. Il y en a qui ne savent pas assez lire; si on leur donne quelques prières sur des livres, par orgueil, ils ne veulent pas dire qu'ils ne savent pas assez bien lire, et, ensuite, ils la disent tout de travers. Il faut dire tout simplement que vous ne savez pas assez lire, afin qu'on vous la change, et, si cela vous est arrivé, il faut le dire en confession, (pour) qu'on vous en donne une autre.

6° Nous avons dit que le défaut de restitution rend nos confessions sacriléges. Je ne parle pas de ceux qui ont volé ou trompé le prochain et qui ne s'en confessent pas: ceux-là sont bien perdus; mais je dis que ceux à (qui) le confesseur a ordonné quelques restitutions, si dans le moment qu'ils recevaient l'absolution, ils n'ont pas

(eu) l'intention de rendre, leur confession ne vaut rien; et si vous avez manqué de rendre, le pouvant, comme vous l'aviez promis, il faut bien le dire en vous confessant. Convenez avec moi combien il est nécessaire de faire, de temps en temps, de petites revues de sa vie passée, (afin de) réparer les mauvaises confessions que nous aurions pu faire, même sans le connaître.

II. Mais, hélas! M. F., quelle vie malheureuse mènent ceux qui cachent leurs péchés en se confessant, et qui restent avec de tels bourreaux dans leur cœur! Vous avez toujours la pensée que vous les accuserez dans une confession ou avant de mourir. Mon ami, vous êtes un aveugle, vous ne le ferez pas; le démon vous en empêchera aussi bien dans vos autres confessions ou à l'heure de votre mort, qu'il vous en a empêché jusqu'à présent. Si vous en doutez, écoutez-moi et vous verrez que cela est vrai; que celui qui vit dans le sacrilége est à peu près sûr d'y mourir. Il est rapporté par le Père Jean Romain, de la Compagnie de Jésus, que le fameux Jean d'Avila, prêchant dans une ville d'Espagne, fut appelé pour entendre la confession d'une demoiselle qui, par les soins de sa mère avait été élevée dans toutes sortes de vertus. (Cette mère) ne manquait pas de communier tous les samedis en l'honneur de la sainte Vierge. La mère étant morte, la fille continua dans la même dévotion ajoutant, de plus, plusieurs aumônes, des jeûnes et autres bonnes œuvres. Comme elle entendait souvent prêcher le Père Jean d'Avila, elle en était vraiment touchée, elle se sentait vivement portée à la vertu. Étant tombée malade, elle le fit prier de venir la voir, parce qu'elle désirait bien se confesser à lui. Quoique son mal ne fût pas fort dangereux, elle voulait

pourvoir de bonne heure au salut de (son) âme. Elle le priait d'avoir la charité de l'entendre, (parce qu'il) y avait longtemps qu'elle désirait se confesser et bien lui découvrir l'état de son âme. Le Père lui accorda avec joie ce qu'elle demandait. Elle commença à se confesser avec des marques d'une douleur si vive et avec une si grande abondance de larmes, que le Père était dans l'admiration de trouver une si belle âme, du moins en apparence. Sa confession étant finie, le Père s'en va tout consolé; lui ayant donné l'absolution, il la laissait dans une grande sûreté pour son salut, (toujours) du moins en apparence. Il arriva cependant une chose fort extraordinaire. Le Frère, que ce Père avait mené pour l'accompagner, étant dans une autre chambre, voyait venir de temps en temps, du côté de la muraille, une main noire toute couverte de poils, qui serrait la gorge de la malade de manière qu'il semblait qu'elle voulût l'étouffer. Le Frère, voyant cela, fut fort étonné. Étant retourné au couvent, il va trouver le supérieur à qui il raconte ce qu'il avait vu. Le supérieur lui demanda s'il était bien sûr de cela. Il lui dit : « J'en suis aussi sûr que je suis sûr d'être devant vous. Pendant quelques (instants) j'en ai douté, mais, ayant encore redoublé d'attention, j'ai vu tout ce que je vous dis. » Alors le supérieur appelle le Père Jean, et, quoique ce fût la nuit, il lui commande de retourner chez la malade, en lui disant de faire tout ce qu'il pourrait pour l'engager à se réconcilier si elle se sentait quelque chose qui lui fît de la peine. Le Père part avec le même compagnon. Lorsqu'ils furent à la porte, ils entendirent des cris et des gémissements; mais à peine eurent-ils frappés, qu'un valet vint leur dire que sa maîtresse était morte, que presque aussitôt après sa confession, (elle avait perdu) la parole et l'usage de ses sens, de sorte

qu'elle n'avait pas pu communier. Après avoir vu la défunte, ils retournèrent au couvent où ils rendirent compte au supérieur de ce qui était arrivé, ce qui l'affligea beaucoup. Le Père qui avait confessé (la malade) fut saisi d'une si grande douleur qu'il se mit à pleurer amèrement, et s'en alla devant le Saint-Sacrement, où, étant prosterné, il commença à prier le Seigneur pour le repos de cette malheureuse fille, lui demandant de vouloir la retirer de la damnation éternelle. Après avoir prié quelques moments, il entendit un grand bruit comme de grosses chaînes qu'on traînait par terre. S'étant (tourné) du côté de ce bruit, il vit devant lui une personne environnée, depuis les pieds jusqu'à la tête, de chaînes et de flammes obscures. Le Père, sans s'effrayer, lui demanda qui elle était. Elle lui répondit : « Je suis l'âme de cette malheureuse fille que vous êtes venu confesser ce matin, je suis celle pour qui vous priez; mais en vain. J'ai trompé le *monde* par mes hypocrisies et mes fausses vertus. (Il faut) que vous connaissiez ces hypocrisies. Après la mort de ma mère, un jeune homme était épris d'amour pour moi; je fis d'abord quelques résistances; mais il vint à bout de ma faiblesse. Si ma faute fut grande, la répugnance que le démon fit naître en moi (pour la) confesser (alla) encore plus loin; je sentais de vifs remords de conscience, la crainte des tourments où je me trouve maintenant m'était un supplice. Inconsolable et ne cherchant qu'à sortir de cette peine, j'avais résolu plusieurs fois de m'en confesser; mais la honte et l'appréhension que mon confesseur perdît la bonne opinion qu'il avait de moi, m'en avait toujours empêchée. Dans cette crainte, je voulus toujours (continuer) mes confessions et mes communions. Lorsque j'entendais vos sermons, c'était autant de dards qui me perçaient le

cœur, et je pris enfin la résolution de me confesser à vous : c'est pour cela que je vous fis appeler. Ah ! j'aurais bien dû commencer par mes sacriléges, et non par les petites fautes ! car, ensuite, je n'eus jamais la force de vous accuser mon péché caché. Me voilà damnée pour jamais ! Ne perdez pas votre temps à prier pour moi. » — « Mais, quelle est la plus grande de vos peines? » lui demanda le Père. « C'est de voir, lui répondit-elle, que j'aurais pu me sauver en avouant mon péché, aussi facilement que je viens de vous le dire, sans que j'en tire aucun fruit. » Après cela elle disparut, poussant des cris épouvantables et faisant un bruit effroyable avec ses chaînes.

Ah ! M. F., quel état est celui d'une âme qui va paraître devant le tribunal de Jésus-Christ avec des sacriléges ! Cherchons dans les recoins les plus cachés de nos consciences, et, si nous sentons quelques remords, tâchons de les faire disparaître par une bonne confession, qui est le seul remède, puisque ni les pénitences ni les aumônes ne pourront y remédier. Hélas ! M. F., un pauvre chrétien dans ce péché n'a aucun mérite dans toutes ses bonnes œuvres; tout est perdu pour le ciel. Mon Dieu, peut-on bien vivre avec des sacriléges sur sa conscience, surtout quand on les connaît? N'est-on pas déjà en enfer par les remords que l'on éprouve continuellement? Peut-on trouver quelques plaisirs dans la vie?

Saint Antoine nous rapporte ce que le bon Dieu révéla à un saint prélat, pendant qu'il entendait la confession d'une personne qui, par honte, cachait un péché d'impureté. Le saint voyant à côté d'elle un démon, lui demanda ce qu'il faisait là. Le démon répondit qu'il observait un précepte de Jésus-Christ. « Eh quoi ! lui dit le saint, depuis quel temps *est-ce* que tu observes (les préceptes) de Jésus-Christ? » — « Oui, lui dit le démon,

moi qui avais ôté la honte à cette personne, pour qu'elle péchât plus hardiment, maintenant, je la lui restitue; afin qu'étant vaincue par la honte, elle ne confesse pas (son péché). »

O mon Dieu! qu'un orgueilleux est à plaindre et en danger de se damner; puisque, en effet, si nous cachons nos péchés, si nous ne les disons pas tels qu'ils sont, ce n'est pas autre chose que (l'effet de) l'orgueil. O mon Dieu! consentir à être damné! ou, plutôt, échanger une humiliation de cinq minutes avec une d'une éternité!.... Hélas! ces pauvres damnés accuseront leurs péchés cachés et leurs sacriléges pendant toute l'éternité sans en pouvoir obtenir le pardon; tandis que, dans ce monde, une simple accusation à un prêtre plein de charité, qui nous aide à demander au bon Dieu notre pardon, qui désire autant notre salut que nous-mêmes, (nous eût sauvé). Ah! non, non, M. F., ceci ne peut pas se comprendre! porter son aveuglement jusqu'à un tel point!... Vous êtes tombé, mon ami, vous avez sans doute fait bien du mal; mais, relevez-vous vite, puisque vous le pouvez encore; peut-être que vous ne pourrez pas un (autre) jour, et en voici la preuve.

Il est rapporté dans l'histoire qu'un missionnaire était allé voir une malade pendant la nuit. Voyant que sa maladie allait la conduire la mort, et s'étant approché de son lit, il lui dit : « Madame, vous voilà prête à rendre compte à Dieu de votre conduite, j'ai grand'peur que vous n'ayez caché quelques péchés dans vos confessions, et, si vous ne vous en accusez pas, vous serez damnée; (réfléchissez). » — « Est-il possible, s'écria la malade, il faut que je meure? J'avoue, dit-elle au missionnaire, qu'il y a bien longtemps que je me confesse fort mal, en cachant par honte des péchés. » Mais, en disant cela, elle perdit la parole sans pouvoir dire un seul mot, mou-

rut dans ce misérable état, et, sans doute, fut damnée. Hélas! dans quel état d'horreur vont paraître ces personnes au jour du jugement, étant toutes couvertes de sacriléges! Oh! montagnes, (diront-elles,) écroulez-vous sur nous, cachez-nous à Dieu comme nous avons caché nos sacriléges aux yeux du monde! Mais non, tout se verra et tout paraîtra à la face de (l'univers). Ah! que de regrets d'avoir vécu trois ou quatre ans, peut-être, dans cet état, et avoir été dévoré par les remords de conscience sans avoir voulu y remédier!

Mais, dites-moi, que doit penser une personne qui se sent coupable de ce péché, quand elle reçoit l'absolution? Que doit-elle penser quand le prêtre lui dit : « Allez en paix, et tâchez de bien persévérer. » Ah! (si elle) entendait Jésus-Christ qui, du haut du ciel, crie à son ministre : « Arrête, arrête, malheureux, ce sang précieux que tu fais couler sur cette âme crie vengeance, il va écrire sa sentence de réprobation; arrête, ministre, je réprouve et maudis cette âme! » Ah! malheureux, vous venez de vendre votre Dieu! Allez, allez, perfide, traître Judas, allez à la table sainte pour achever (l'œuvre de) votre fureur! allez lui donner la mort! Ah! si vous entendiez Jésus-Christ qui vous crie du fond de son tabernacle : « Arrête, arrête, mon fils! Ah! de grâce, épargne (ton Père)! Pourquoi, veux-tu me faire mourir? Arrête, arrête, mon fils, épargne ton Dieu, pourquoi veux-tu lui donner le coup de la mort? » Ah! si un chrétien pouvait comprendre la grandeur de son crime, pourrait-il porter sa fureur jusqu'à un tel excès contre un Dieu si bon, un Dieu qui nous aime plus que lui-même, qui ne veut et ne désire que notre bonheur? O mon Dieu! un chrétien qui aurait une fois commis un crime tel que le sacrilége, pourrait-il encore vivre? Ne lui semblerait-il pas entendre sans cesse intérieurement, au dedans de lui-même, (une

voix), comme ce jeune homme qui avait tué son père : « O mon fils, pourquoi m'as-tu égorgé, pourquoi m'as-tu ôté la vie? » Un chrétien qui aurait eu ce malheur, pourrait-il (encore) une fois, porter ses yeux sur cette croix, vers ce tabernacle; oh! que dis-je? vers cette table sainte où il a fait mourir Jésus-Christ, son Dieu et son Sauveur, d'une manière si épouvantable et si affreuse? Oui, M. F., ce péché est épouvantable, quoique si commun; il y aurait de quoi mourir d'y penser!...

Que devons-nous conclure de tout ce que nous venons de dire? le voici. C'est (qu'il nous faut) prendre tous les moyens possibles pour bien faire nos confessions; c'est de ne jamais recevoir l'absolution quand nous avons quelque mauvaise habitude, si nous ne sommes (pas dans l'intention de nous) corriger; de ne jamais faire nos confessions à la hâte; de ne jamais (chercher) les termes qui peuvent adoucir l'accusation de nos péchés ou les diminuer à nos yeux ou à ceux de notre confesseur, et ne jamais nous confesser sans bien demander à Dieu la contrition de nos péchés. Enfin, quand il y aurait vingt ans, trente ans, que nous aurions des péchés cachés, il ne faut rien écouter, vite les avouer; et si nous sommes sincères, nous sommes sûrs que le bon Dieu nous pardonnera; au lieu que, si nous attendons à la mort, ou nous ne pourrons pas, ou peut-être même, par un châtiment terrible de la justice (de Dieu), nous ne (le voudrons) pas comme nous venons de le voir. Quand nous avons la pensée de cacher quelque péché, pensons vite quels reproches nous fera notre confesseur lui-même au jour du jugement, quand il verra que nous l'avons trompé. Oui, faisons tout ce que nous ferons, comme nous voudrions l'avoir fait à l'heure de la mort, et tout sera bien fait. C'est ce que.....

NOTES.

NOTES.

Note A.

Sermon du Dimanche de Quasimodo.

P. 10.

« Avez-vous commis de ces péchés dans l'Eglise? *Est-ce un* » *saint jour de dimanche.* »

Le Vénérable semble insinuer que la circonstance du dimanche aggrave le péché.

Bien que plusieurs théologiens soient de cet avis, le plus grand nombre admettent le contraire. La circonstance du dimanche, à moins qu'elle ne soit entendue et voulue positivement par le pécheur dans son péché, n'augmente pas la malice de la faute.

Note B.

Sermon du IIe Dimanche après Pâques.

P. 24.

« Vos confessions sont-elles bien faites? car vous pouvez persévérer *dans la pratique de la vertu* et être damnés. »

Le contexte semble indiquer plutôt la persévérance dans la pratique de la piété, que la persévérance dans la pratique de la vertu, comme le montrent ces mots : « Vos confessions sont-elles bien faites?... » Et plus bas, « avez-vous pris toutes les précautions que vous deviez prendre pour bien faire confession et communion. » Ou bien le Vénérable veut-il parler d'une persévérance apparente seulement.

Note E.

Sermon sur les Rogations.

P. 97.

Les *vogues* sont des fêtes mondaines et bruyantes, données à certaines époques de l'année dans la région Lyonnaise, et qui durent deux et quelquefois huit jours. Des spectacles forains, des danses publiques, forment l'attrait et le danger de ces fêtes.

Note G.

Sermon pour la Fête-Dieu.

P. 136.

« Hélas! que de chrétiens le traitent encore plus cruellement! » Mais, me direz-vous, comment est-ce que l'on pourrait se » comporter de cette manière?... — Toutes les fois que vous » consentez au péché... »

Il s'agit ici, non pas de tout péché, mais du péché *mortel.*

Note G *bis.*

Sermon pour le IIe Dimanche après la Pentecôte.

P. 145.

1° Dans le saint sacrifice de la Messe, Jésus-Christ est le souverain prêtre et le principal ministre. Il offre le sacrifice en son nom et par sa puissance propre; sans doute, il se sert de mains étrangères pour l'offrir, mais lui seul communique toute l'efficacité au sacrifice.

2° Le prêtre qui célèbre est vraiment prêtre, et ministre du sacrifice. Il a été appelé et ordonné dans ce but; il a reçu ce pouvoir de Jésus-Christ. Il est le ministre de Jésus-Christ et tient la place du Sauveur. Il offre donc immédiatement le sacrifice par l'action et le ministère qui lui sont personnels. Il l'offre seul, sans qu'il soit besoin des assistants.

3° Les fidèles, en effet, ne sont pas vraiment, strictement, les ministres du sacrifice.

Si quelquefois ils sont appelés ministres offrant le saint sacri-

fice, c'est dans un sens large, ils ne l'offrent point par eux-mêmes, mais par le ministère du prêtre. Et voici comment ils y concourent.

1° *D'une façon générale*, comme membres de l'Église qui députe le prêtre pour offrir le sacrifice en son nom; 2° *d'une façon spéciale*, lorsque les fidèles assistant à la messe, s'y unissent d'intention au prêtre pour offrir à Dieu ce sacrifice; 3° *d'une façon très-spéciale*, lorsqu'ils concourent d'une manière plus prochaine au sacrifice, soit servant le prêtre à l'autel, soit en donnant des aumônes pour faire célébrer des messes.

Note H.

Sermon pour le IIe Dimanche après la Pentecôte.

P. 146.

« Si nous étions distraits volontairement pendant une de ces » parties, nous commettrions un péché mortel. »

Cette assertion du Vénérable curé d'Ars est sévère. Les fidèles ne doivent pas être traités plus rigoureusement que les prêtres. Or, les prêtres sont taxés de péché mortel seulement, s'ils se rendent coupables d'une distraction volontaire pendant la consécration.

Note J.

Sermon pour le Ve Dimanche après la Pentecôte.

P. 221.

Tout blasphême renferme la matière d'un péché mortel, parce que le blasphême est une injure à la Majesté divine, et que cette injure ne comporte pas de légèreté de matière, en raison de la souveraine dignité de Dieu.

Le péché ne peut donc devenir véniel que par défaut d'attention ou de consentement.

Note O.

Sermon pour le VIIe Dimanche après la Pentecôte.

P. 289 et 290.

« Mentir par orgueil, dit le Vénérable (p. 289), c'est raconter

ce que l'on a fait ou ce que l'on a dit, et qu'on l'augmente. » Et plus loin (p. 290), il ajoute : « Mentir par orgueil, c'est un péché mortel, en disant plus que nous n'avons fait ou dit, pour nous faire estimer. »

Pour qu'il y eût péché mortel dans cette circonstance, il faudrait que les choses augmentées, amplifiées, scandalisassent gravement les personnes présentes, ou que le sentiment d'orgueil fût extrêmement grave dans le cœur de celui qui profère le mensonge.

NOTE O *bis*.

Sermon pour le IX^e^ Dimanche après la Pentecôte.

P. 362.

« Combien le bon Dieu estime notre âme, puisqu'il a fait tout » ce qu'il était possible à Dieu de faire pour rendre heureuse » une créature. »

Jésus-Christ a établi la preuve la plus incontestable de l'amour dans le don de sa propre vie. « On ne peut témoigner une plus grande affection à ses amis, qu'en mourant pour eux. »

NOTE P.

Sermon pour le X^e^ Dimanche après la Pentecôte.

P. 392.

« Vous ne laisserez pas d'être damnés, si vous n'avez l'humi- » lité, » c'est-à-dire, vous vous exposerez au péril d'être damnés, si vous n'avez pas l'humilité que Dieu demande de vous.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Dimanche de Quasimodo. — Sur la Confession pascale.. 1
IIe Dimanche après Pâques. — Sur la Persévérance..... 17
IIIe Dimanche après Pâques. — Sur les Afflictions 39
Ve Dimanche après Pâques. — Sur la Prière..... 57
Rogations. — La Procession, l'Abstinence et les Quatre-Temps 81
Ascension 100
Fête-Dieu..... 121
IIe Dimanche après la Pentecôte. — Sur la sainte Messe. 139
IIIe Dimanche après la Pentecôte. — Sur la miséricorde de Dieu..... 163
IIIe Dimanche après la Pentecôte. — Même sujet..... 182
IVe Dimanche après la Pentecôte. — Sur l'Espérance.... 195
Ve Dimanche après la Pentecôte. — Sur le 2e commandement de Dieu..... 218
VIe Dimanche après la Pentecôte. — Sur la Communion.. 241
VIIe Dimanche après la Pentecôte. — Sur la fausse et vraie vertu..... 265
VIIe Dimanche après la Pentecôte. — Sur le Mensonge.. 288
VIIIe Dimanche après la Pentecôte. — Sur la Nécessité de faire de bonnes œuvres..... 309

Pages.

VIIIe Dimanche après la Pentecôte. — Sur le Jugement particulier 333

IXe Dimanche après la Pentecôte. — Sur les Larmes de Jésus-Christ 352

Xe Dimanche après la Pentecôte. — Sur l'Orgueil..... 376

XIe Dimanche après la Pentecôte. — Sur le Jugement téméraire..... 397

XIe Dimanche après la Pentecôte. — Sur la Médisance.. 419

XIe Dimanche après la Pentecôte. — Sur les péchés cachés en confession... 439

Notes..... 465

BAR-LE-DUC, IMPRIMERIE CONTANT-LAGUERRE.

SERMONS

DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU

JEAN-BAPTISTE-MARIE

VIANNEY

CURÉ D'ARS

TOME TROISIÈME

DU XII^e^ AU XXIII^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

PARIS

LIBRAIRIE

VICTOR LECOFFRE

90, RUE BONAPARTE, 90

LYON

LIBRAIRIE CHRÉTIENNE

(Ancienne Maison BAUCHU)

ED. RUBAN

6, PLACE BELLECOUR, 6

1883

Bibliothèque Saint Libère

http://www.liberius.net

© Bibliothèque Saint Libère 2011.
Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

SERMONS

DU

Vénérable Serviteur de Dieu

J.-B.-M. VIANNEY

CURÉ D'ARS

III

PROPRIÉTÉ

TOUS DROITS ET TRADUCTION RÉSERVÉS

IMPRIMERIE
CONTANT-LAGUERRE

BAR LE-DUC

SERMONS

DU

Vénérable Serviteur de Dieu

J.-M.-B. VIANNEY,

CURÉ D'ARS.

DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur le premier Commandement de Dieu.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.
Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces. (*Deut.*, VI, 5.)

POURQUOI, M. F., le Seigneur nous fait-il un commandement de l'aimer de tout notre cœur : c'est-à-dire, sans partage, de la manière dont il nous a aimés lui-même; de toute notre âme et de toutes nos forces; en nous promettant une récompense éternelle, si nous y sommes fidèles, et une punition éternelle si nous y manquons? Pour deux raisons : c'est 1° pour nous montrer la grandeur de son amour; 2° que nous ne pouvons être heureux qu'en l'aimant et qu'enfin

cet amour ne se trouve que dans l'accomplissement de ses commandements. Oui, M. F., si tant de maux nous accablent dans ce monde, cela vient de ce que nous violons les commandements de Dieu; puisqu'il nous dit lui-même : « Si vous gardez fidèlement mes commandements, je vous bénirai en toute manière; mais si vous les transgressez, vous serez maudits en tout ce que vous ferez. » De sorte, M. F., que si nous voulons être heureux en ce monde, du moins, autant qu'il est possible de l'être, nous n'avons point d'autres moyens que d'observer fidèlement les commandements de Dieu; et nous verrons que tant que nous nous écarterons du chemin que les commandements de Dieu nous ont tracé, nous serons toujours malheureux, pour l'âme et pour le corps, dans ce monde et dans l'autre. Je vais donc vous montrer, M. F., que notre bonheur est attaché à notre fidélité à observer les commandements que le bon Dieu nous a faits.

I. Si nous ouvrons les livres saints, M. F., nous y verrons que tous ceux qui se sont fait un devoir de bien observer ce que les commandements de Dieu leur prescrivaient ont toujours été heureux, parce qu'il est très-sûr que le bon Dieu n'abandonnera jamais celui qui se fait un devoir de faire tout ce qu'il lui commande. Notre premier père, Adam, nous en donne un bel exemple. Tant qu'il fut fidèle à observer les ordres du Seigneur, il fut heureux en toute manière : son corps, son âme, son esprit et tous ses sens n'avaient point d'autres penchants que vers Dieu; les anges mêmes descendaient du ciel avec plaisir pour lui tenir compagnie. Ainsi aurait *continué* le bonheur (de nos parents), s'ils avaient été fidèles à leurs devoirs; mais ce moment mille fois heu-

reux, ne dura pas longtemps. Le démon, jaloux d'un tel bonheur, les eut bientôt perdus et privés de tous ces biens qui devaient durer toute l'éternité. Dès qu'ils eurent le malheur de transgresser les commandements du Seigneur, tout alla *de travers* pour eux : les chagrins, les maladies, la crainte de la mort, du jugement et d'une autre vie malheureuse, prirent la place de leur premier bonheur; leur vie ne fut plus qu'une vie de larmes et de douleurs.

Le Seigneur dit à Moïse : « Dis à mon peuple que, s'il est fidèle à observer mes commandements, je le comblerai de toutes sortes de bénédictions; mais que s'il ose les transgresser, je l'accablerai de toutes sortes de maux. » Le Seigneur dit à Abraham : « Parce que vous êtes fidèles à garder mes commandements, je vous bénirai en tout; je multiplierai vos enfants comme les grains de sable qui sont au bord de la mer. Je bénirai tous ceux qui vous béniront; je maudirai tous ceux qui vous maudiront; de votre race naîtra le Sauveur du monde. » Il fit dire à son peuple lorsqu'il était prêt à entrer dans la Terre promise : « Les peuples qui habitent cette terre ont commis de grands péchés; c'est pourquoi je veux les chasser pour vous mettre à leur place. Mais prenez bien garde de ne pas violer mes commandements. Si vous êtes fidèles à les observer, je vous bénirai en tout et partout. Lorsque vous serez dans vos champs, dans vos villes et dans vos maisons; je bénirai vos enfants, qui vous aimeront, vous respecteront, vous obéiront et vous donneront toutes sortes de consolations. Je bénirai vos fruits et vos bestiaux. Je commanderai au ciel de vous donner la pluie dans le temps convenable, autant qu'il en faudra pour arroser vos terres et vos prés : tout vous réussira. » Dans un autre endroit, il

leur dit : « Si vous gardez fidèlement mes commandements, je veillerai sans cesse à votre conservation; vous serez sans crainte dans vos maisons; j'empêcherai que les bêtes féroces vous nuisent, vous dormirez en paix : rien ne pourra vous troubler. Je serai toujours au milieu de vous. Je marcherai avec vous. Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple. » Plus loin, il dit à Moïse : « Dis à mon peuple que s'il observe bien mes lois, je le délivrerai de tous ces maux qui l'accablent. » Et le Saint-Esprit nous dit lui-même « que celui qui a le bonheur de bien garder les commandements du Seigneur est plus heureux que s'il possédait toutes les richesses de la terre. »

Dites-moi, auriez-vous jamais pensé que le bon Dieu eût tant *à cœur* de nous faire garder ses commandements, et qu'il nous promît tant de biens si nous sommes assez heureux que de les bien observer? Vous conviendrez avec moi que nous devons faire consister tout notre bonheur à garder fidèlement ses commandements. Pour mieux vous convaincre, M. F., que, dès que nous transgressons les commandements de Dieu, nous ne pouvons être que malheureux, voyez ce qui se passa à l'égard de David. Tant qu'il fut fidèle à marcher dans le chemin que les commandements de Dieu lui avait tracé, tout alla bien pour lui : il était aimé, respecté et écouté de ses voisins. Mais dès l'instant qu'il voulut *quitter* d'observer les commandements de Dieu, de suite, son bonheur finit, et toutes sortes de maux lui tombèrent *dessus*. Les troubles, les remords de sa conscience prirent la place de cette paix et de ce calme dont il jouissait; les larmes et la douleur furent son pain de tous les jours. Un certain jour qu'il gémissait tant sur ses péchés, on vint lui dire que son fils Amon avait été poignardé

dans son ivresse par son propre (frère) Absalon. Absalon chercha même à *détruire* (son père), à lui ôter la vie pour régner à sa place; David fut forcé d'aller se cacher dans les forêts pour éviter la mort. La peste lui enleva un nombre presqu'infini de sujets. Si vous allez plus loin, voyez Salomon : tant qu'il fut fidèle à garder les commandements de Dieu, il était le miracle du monde; sa réputation s'étendait jusqu'à l'extrémité de la terre, puisque la reine de Saba vint de si loin, pour être témoin des merveilles que le Seigneur opérait en lui; mais, nous voyons que, dès qu'il eut le malheur de ne plus suivre les commandements de Dieu, tout alla mal pour lui. Après tant de preuves tirées de l'Écriture sainte, vous conviendrez avec moi, M. F., que tous nos maux ne viennent que (de ce que) nous n'observons pas fidèlement les commandements de Dieu, et que, si nous voulons espérer quelque bonheur et quelque consolation en ce monde, (du moins autant qu'il est possible d'en avoir, puisque ce monde n'est qu'un tissu de maux et de douleurs,) le seul moyen de nous procurer ces biens, c'est de faire tout ce que nous pourrons pour plaire à Dieu en faisant ce qu'il nous ordonne par ses commandements.

Mais si nous passons de l'Ancien Testament au Nouveau, les promesses ne sont pas moins grandes. Au contraire, nous voyons que Jésus-Christ nous les fait toutes pour le ciel, parce que rien de ce qui est créé n'est capable de contenter le cœur d'un chrétien, qui n'est fait que pour Dieu qui, seul, peut le contenter. Jésus-Christ nous engage fort à mépriser les choses de ce monde pour ne nous attacher qu'aux choses du ciel, qui ne finissent jamais. Nous lisons dans l'Évangile que Jésus-Christ se trouvant un jour avec des personnes qui semblaient ne penser qu'aux besoins du corps, il leur

dit : « Ne vous mettez pas tant en peine de ce que vous mangerez ni de quoi vous vous vêtirez. » Et pour bien leur faire comprendre que tout ce qui regarde le corps est fort peu de chose : « Considérez, leur dit-il, les lis des champs, ils ne filent ni ne prennent soin d'eux; voyez comment votre Père céleste prend soin de les vêtir; car je vous assure que Salomon dans toute sa richesse et sa force n'a jamais été si bien vêtu que l'un d'eux. Voyez encore les oiseaux du ciel, qui ne sèment ni ne moissonnent, ni ne renferment rien dans leur grenier, voyez comment votre Père céleste a soin de les nourrir. Gens de peu de foi, n'êtes-vous pas plus qu'eux?... Cherchez, avant tout, le royaume des cieux; c'est-à-dire, observez fidèlement mes commandements, et tout le reste vous sera donné avec abondance. »

Que voulons-nous dire par là, M. F.? Qu'à un chrétien qui ne cherche qu'à plaire à Dieu et à sauver son âme, ce qui est nécessaire aux besoins du corps ne lui manquera jamais. — Mais, me direz-vous peut-être, quand nous n'avons rien, personne ne nous apporte rien. — D'abord, je vous dirai que tout ce que nous avons, nous le tenons de la bonté de Dieu, et rien de nous-mêmes. Mais, dites-moi, M. F., comment voulez-vous que le bon Dieu fasse des miracles pour nous? (Serait-ce) parce qu'il y en a quelques-uns qui osent porter leur incrédulité et leur impiété jusqu'à vouloir croire que le bon Dieu n'existe pas, c'est-à-dire qu'il n'y a point de Dieu? parce que d'autres, moins impies, sans être moins coupables, disent que le bon Dieu ne fait pas attention à ce qui se passe sur la terre, que le bon Dieu ne se mêle pas de si peu de chose, et enfin, parce que d'autres ne veulent pas convenir que cette grande Providence est attachée à l'observance des commande-

ments de Dieu et qu'ils comptent pour tout sur leur travail et leurs soins? (ce qu'il me serait bien facile de vous prouver par vos travaux du dimanche, qui montrent véritablement que vous ne comptez *rien* sur Dieu; mais *tout* sur vous et sur votre travail?) Il y en a cependant qui croient à cette grande Providence, mais qui lui mettent une barrière impénétrable par leurs péchés.

Voulez-vous, M. F., éprouver la grandeur de la bonté de Dieu pour ses créatures? faites-vous un devoir de bien observer tout ce que les commandements vous ordonnent, et vous serez étonnés de voir combien le bon Dieu prend soin de ceux qui ne cherchent qu'à lui plaire. Si vous en voulez voir les preuves, M. F., ouvrez les livres saints et vous en serez parfaitement convaincus. Nous lisons dans l'Écriture sainte que le prophète Élie, fuyant la persécution de la reine Jézabel, alla se cacher dans un bois. Étant là, dépourvu de tout secours humain, le Seigneur le laissera-t-il mourir de misère? Non, certainement, M. F., le Seigneur, du haut du ciel, ne manque pas d'avoir les yeux sur son fidèle serviteur. De suite, il lui envoie un ange du ciel pour le consoler et lui porter tout ce qu'il lui fallait pour se nourrir. Voyez le soin que le Seigneur prend de nourrir la veuve de Sarepta. Il dit à son prophète : « Va trouver cette bonne veuve, qui me sert et observe mes commandements avec fidélité; tu multiplieras sa farine, *crainte* qu'elle ne souffre. » Voyez comment il commande à un autre prophète Habacuc d'aller porter à manger aux trois enfants qui étaient dans la fournaise de Babylone.

Si vous passez de l'ancienne loi à la nouvelle, les merveilles que le bon Dieu opère pour ceux qui ont soin de bien observer ses commandements, ne sont pas moins

grandes. Voyez comment le bon Dieu (nourrit) des milliers de personnes avec cinq pains et deux poissons; cela n'est pas (difficile à comprendre), puisqu'ils cherchaient, premièrement, le royaume des cieux et le salut de leur âme en suivant Jésus-Christ. Voyez comment il prend soin de nourrir un saint Paul ermite, pendant quarante ans, par le ministère d'un corbeau; preuve bien claire que le bon Dieu ne perd jamais de vue ceux qui l'aiment, pour leur fournir tout ce qui leur est nécessaire. Lorsque saint Antoine alla voir saint Paul, le bon Dieu lui envoya un double (repas). O mon Dieu! que vous aimez ceux qui vous aiment! que vous avez peur qu'ils souffrent! Dites-moi, M. F., qui commanda à ce chien d'aller chaque jour porter la petite provision à saint Roch dans un bois. Qui commanda à cette biche d'aller tous les jours donner son lait à l'enfant de Geneviève de Brabant dans son désert? N'est-ce pas le bon Dieu, M. F.? Et pourquoi, M. F., *est-ce que* le bon Dieu prend tant de soins de nourrir tous ces saints, sinon parce qu'ils étaient fidèles à observer tous les commandements qu'il leur donnait?

Oui, M. F., nous pouvons dire que les saints faisaient consister tout leur bonheur à observer les commandements de Dieu, et qu'ils auraient mieux aimé souffrir toutes sortes de tourments que de les violer; nous pouvons dire aussi que tous les martyrs n'ont été martyrs que parce qu'ils n'ont pas voulu violer les commandements de Dieu. En effet, M. F., demandez à sainte Reine, cette jeune vierge, pourquoi elle a tant enduré de tourments, ce qui lui fut d'autant plus sensible que ce fut son père qui fut son bourreau? Il la fit pendre par ses cheveux à un arbre où il la fit frapper de verges jusqu'à ce que son pauvre petit corps innocent ne fût

qu'une plaie. Après ces cruautés, qui firent frémir même les païens qui en furent témoins, il la fit conduire en prison, dans l'espérance qu'elle ferait ce qu'il lui commandait. La voyant inébranlable, il la fit ramener auprès de l'arbre, et ordonnant qu'on l'attachât comme la première fois, par les cheveux, il la fit écorcher tout en vie. Quand la peau fut séparée de son corps, il la fit jeter dans une chaudière d'huile bouillante, où il la regardait impitoyablement brûler. Si vous me demandez, M. F., pourquoi elle supporta tant de cruautés? Ah! M. F., le voici. C'est qu'elle ne voulut pas transgresser le sixième commandement de Dieu, qui défend toute impureté. Pourquoi *est-ce* que la chaste Suzanne ne voulut pas consentir aux désirs de ces deux infâmes vieillards et qu'elle préféra plutôt la mort? N'est-ce pas pour la même raison? Qui fut la cause que le chaste Joseph fut décrié, calomnié auprès de Putiphar, son maître, et conduit en prison? n'est-ce pas encore pour la même raison? Pourquoi *est-ce* que saint Laurent se laissa coucher sur un brasier de charbons allumés? N'est-ce pas parce qu'il ne voulut pas transgresser le premier commandement de Dieu, qui nous ordonne de n'adorer que Dieu et de l'aimer plus que nous-mêmes? Oui, M. F., si nous parcourons un peu les livres où sont renfermés les actions des saints, nous y voyons des exemples admirables et étonnants de leur fidélité à observer les commandements de Dieu, et nous voyons qu'ils ont préféré souffrir tout ce que les bourreaux ont pu inventer, plutôt que d'y manquer.

Nous lisons dans l'histoire des martyrs du Japon, que l'empereur fit arrêter, dans un même endroit, vingt-quatre chrétiens, à qui l'on fit souffrir tout ce que la rage des païens put leur inspirer. Les martyrs se di-

saient les uns aux autres : « Prenons bien garde de ne pas violer les commandements de Dieu pour obéir à ceux de l'empereur; prenons courage, le ciel vaut bien quelques souffrances qui ne durent que quelques moments. Espérons fermement, et le bon Dieu, pour qui nous voulons souffrir, ne nous abandonnera pas. » Lorsqu'on les eut conduit dans le lieu où l'on devait les interroger, celui qui les avait menés faisant l'appel et croyant qu'il en manquait, cria à haute voix : « Mathieu? où est Mathieu? » Un soldat, qui, depuis longtemps, désirait se faire connaître pour chrétien, s'écrie : « Me voici, qu'importe, d'ailleurs, dit-il, la personne, je m'appelle aussi Mathieu et je suis chrétien comme lui. » Le juge, tout en fureur, lui demanda s'il le disait *tout de bon*. « Oui, répondit le soldat, il y a longtemps que je professe la religion chrétienne, j'espère ne jamais la quitter; je ne désire que le moment de la manifester à l'extérieur. » De suite, le juge le fit mettre au nombre des martyrs. Il en eut tant de plaisir, qu'il en mourut de joie, avant de mourir dans les tourments. Parmi ce nombre, il y avait un enfant de dix ans. Le juge, le voyant si jeune, ne voulut pas, pendant quelque temps, le mettre sur la liste de ceux qui devaient mourir pour Jésus-Christ. (Cet enfant) était inconsolable de se voir privé de ce bonheur; il protesta si fort que jamais il ne changerait et qu'il mourrait dans cette religion, il fit tant, qu'il força, pour ainsi dire, le juge à le mettre au nombre des martyrs. Il en eut une si grande joie, qu'il semblait ne pouvoir plus se posséder; il voulait toujours être le premier, toujours répondre pour tous; il aurait voulu avoir le cœur de tous les hommes pour les sacrifier tous à Jésus-Christ. Un seigneur païen, ayant appris que

cet enfant était destiné à mourir avec les autres chrétiens, en fut touché de compassion. Il va lui-même trouver l'empereur, pour le prier d'avoir pitié de cet enfant, disant qu'il ne savait pas ce qu'il faisait. L'enfant, qui l'entendit, se tourna *contre* lui, en lui disant : « Seigneur, gardez votre compassion pour vous; pensez seulement à vous faire baptiser et à faire pénitence, sans quoi, vous irez brûler avec les démons. » Ce seigneur, le voyant si bien résolu à la mort, le laissa. L'enfant, s'étant trouvé présent quand on leur lut leur sentence, qui portait qu'on leur couperait le nez et les oreilles, et qu'on les promènerait sur des charrettes par toute la ville, pour donner plus d'horreur de la religion chrétienne, et afin que les païens les accablassent d'injures; ce pauvre petit eut une si grande joie, qu'il semblait qu'on venait de lui annoncer la possession d'un royaume entier. Les païens eux-mêmes étaient étonnés qu'un enfant si jeune eût tant de courage et (éprouvât tant) de joie de mourir pour son Dieu. Les bourreaux étant venus pour exécuter les ordres de l'empereur, tous ces saints martyrs allèrent se présenter à leur bourreau pour se faire découper, avec autant de tranquillité et de joie que si on avait voulu les conduire dans une salle de festin. Ils se laissèrent couper le nez et les oreilles avec la même tranquillité que si on leur avait coupé un morceau de leur habit. Leur pauvre corps était tout couvert de sang, ce qui fit horreur même aux païens qui en furent témoins. On entendait (ceux-ci) s'écrier de temps en temps : « O quelle cruauté! ô quelle injustice de faire tant souffrir des personnes qui n'ont point (fait) de mal! Voyez-vous, se disaient-ils les uns aux autres, voyez quel courage leur donne cette religion qu'ils professent. » Toutes les

fois qu'on les interrogeait, ils ne répondaient rien, sinon qu'ils étaient chrétiens et qu'ils savaient souffrir et mourir, mais que jamais ils ne violeraient les commandements de leur Dieu, parce qu'ils faisaient consister tout leur bonheur à y être fidèles. Hélas! ces pauvres martyrs, après qu'on les eût promenés par la ville sur ces charrettes, leur corps était tout couvert de sang; les pierres étaient toutes ensanglantées et la terre était toute rouge du sang qui coulait avec abondance de leurs plaies. Comme leur sentence portait qu'ils devaient mourir chacun sur une croix, celui qui les avait conduits pour la première fois, reconnut ces chrétiens. Ce qui le toucha grandement, ce fut cet enfant de dix ans. Il s'approcha de lui, en lui disant : « Mon enfant, vous êtes bien jeune, c'est bien dommage de mourir dans un âge si peu avancé; si vous voulez, je me charge d'obtenir votre grâce auprès de l'empereur, et bien plus, une grande récompense. » Cet enfant, l'entendant parler de la sorte, se mit à rire en lui disant qu'il le remerciait bien; mais de garder toutes ses récompenses pour lui-même, puisqu'il n'avait point d'espérance pour l'autre vie; mais que, pour lui, il méprisait tout cela comme étant trop peu de chose; que toute sa crainte était de ne pas avoir le bonheur de mourir, comme les autres martyrs, pour Jésus-Christ. Sa mère, qui était témoin de tout cela, quoique chrétienne, était inconsolable de voir mourir son enfant sur une croix. Ce pauvre petit, voyant sa mère si désolée, l'appela auprès de lui, en lui disant qu'il était peu édifiant pour une mère chrétienne de tant pleurer la mort d'un enfant martyr, comme si elle ne connaissait pas tout le prix d'un tel sacrifice; qu'elle devrait, au contraire, l'encourager et remercier le bon Dieu d'une telle grâce.

Cet enfant de bénédiction, un moment avant de mourir, dit des choses si belles et si touchantes sur le bonheur de ceux qui meurent pour Jésus-Christ, que les païens aussi bien que les chrétiens, tous fondaient en larmes. Lorsqu'on l'approcha de sa croix, avant d'y être attaché, il embrassa cette croix, il la baisa, il l'arrosa de ses larmes, tant il eut de joie de voir que véritablement il allait mourir pour son Dieu. Quand ils furent tous sur leur croix, l'on entendit une troupe d'anges qui chantaient le *Laudate, pueri, Dominum*, avec leur musique céleste; ce qui fut entendu de tous les païens. Quel spectacle! M. F., le ciel dans l'admiration!... la terre dans l'étonnement!... les assistants dans les larmes, et les martyrs dans l'allégresse, qui quittent la terre, c'est-à-dire, toutes les souffrances et les misères de la vie, pour aller prendre possession d'un bonheur qui durera autant que Dieu même...

Eh bien! M. F., dites-moi, qui porta tous ces martyrs à endurer tant de tourments? si ce n'est pour ne pas vouloir violer les commandements de Dieu? Quelle honte pour nous, M. F., lorsque Jésus-Christ nous confrontera avec eux; nous, que, si souvent, un simple respect humain, un maudit *qu'en dira-t-on*, fait rougir, ou plutôt, nous fait désavouer que nous sommes chrétiens, pour nous mettre du nombre des renégats.

II. Mais examinons cela, M. F., *un peu plus de près*, et nous verrons que, si le bon Dieu nous ordonne de garder fidèlement ses commandements, ce n'est que pour notre bonheur. Il nous dit lui-même qu'ils sont faciles à accomplir, et que, si nous les accomplissons, nous y trouverons la paix de nos âmes. Si, dans le premier commandement, le bon Dieu nous ordonne de l'ai-

mer, de le prier et de ne nous attacher qu'à lui, et si nous devons le prier soir et matin, et souvent dans la journée, dites-moi, M. F., n'est-ce pas là le plus grand de tous les bonheurs pour nous, que le bon Dieu veuille bien nous permettre de nous présenter tous les matins devant lui, pour lui demander les grâces qui nous sont nécessaires pour passer saintement la journée? N'est-ce pas une grâce qu'il nous fait? n'est-ce pas cette grâce, que le bon Dieu nous donne le matin, qui rend toutes nos actions méritoires pour le ciel? (n'est-ce pas) ce qui nous les fait trouver moins dures? Si ce même commandement nous ordonne de n'aimer que Dieu et de l'aimer de tout notre cœur, n'est-ce pas parce qu'il sait qu'il n'y a que lui qui puisse nous contenter et nous rendre heureux en ce monde? Voyez une maison, où tous ne vivent que pour Dieu : n'est-ce pas un petit paradis? Vous conviendrez donc avec moi, M. F., que ce commandement n'a rien que de doux et de consolant pour celui qui a le bonheur de l'observer avec fidélité.

Si nous passons au deuxième, qui nous défend toute sorte de jurements, de blasphèmes, d'imprécations et de malédictions, et toute sorte de colère, en nous recommandant la douceur, la charité, et la prévenance pour tous ceux qui nous environnent : dites-moi, M. F., qui sont ceux qui sont le plus heureux, ou de ceux qui se livrent à tous ces excès de colère, d'emportements et de malédictions, ou de ceux qui, dans tout ce qu'ils font ou disent, montrent cette égalité d'humeur, cette bonté, et qui s'étudient continuellement à faire la volonté des autres? Nous voyons donc que ce commandement ne contribue qu'à nous rendre heureux nous-mêmes et ceux qui sont avec nous.

Si nous venons au troisième, qui nous ordonne de

passer saintement le jour du dimanche, en cessant toute sorte de travail manuel pour ne nous occuper que de ce qui regarde le service de Dieu et le salut de notre âme : dites-moi, M. F., n'est-ce pas pour notre bien; puisque nous cessons de travailler pour ce monde qui n'est rien? puisque nous ne sommes qu'un instant sur la terre, et qu'en priant ou faisant de bonnes œuvres, nous nous ramassons pour le ciel un trésor que nous ne quitterons jamais, et, par là, nous attirons sur notre travail de la semaine toute sorte de bénédictions? N'est-ce pas déjà un (moyen) pour notre bonheur? Ce même commandement nous ordonne encore d'employer ce saint jour à pleurer nos péchés de la semaine, de nous en purifier par la vertu des sacrements : n'est-ce pas, M. F., nous forcer, pour ainsi dire, à ne chercher que notre bien, notre bonheur, et notre félicité éternelle? Ne sommes-nous pas plus contents lorsque nous avons bien passé le saint jour du dimanche à prier le bon Dieu, que si nous avons eu le malheur de le passer dans les plaisirs, les jeux et les débauches? Le troisième commandement n'a donc rien que de consolant et d'avantageux pour nous.

Si nous passons au quatrième, qui ordonne aux enfants d'honorer leurs parents, de les aimer, de les respecter et de leur souhaiter et procurer tous les biens dont ils sont capables : dites-moi, n'est-ce pas une chose juste et raisonnable? Des parents qui ont tant fait pour leurs enfants! (n'est-il pas juste) que ces mêmes enfants les aiment et leur donnent toutes les consolations dont ils sont capables? Si ce commandement était bien observé, ces familles ne seraient-elles pas un petit paradis par ce respect, cet amour que les enfants auraient pour leurs parents? Si ce même commandement ordonne aux parents d'avoir bien soin des âmes de leurs enfants,

et (leur dit) qu'un jour ils en rendront un compte rigoureux, n'est-ce pas une chose juste; puisque ces âmes ont tant coûté à Jésus-Christ pour les sauver, et qu'elles seront la joie et la gloire de leurs parents pendant toute l'éternité? Si ce même commandement ordonne aux maîtres et maîtresses d'avoir grand soin de leurs domestiques, de les regarder comme leurs enfants, ces maîtres ne sont-ils pas trop heureux de pouvoir aider à sauver des âmes qui ont tant coûté de tourments à un Dieu fait homme pour nous? Disons mieux, M. F. : si ce commandement était bien observé, le ciel ne descendrait-il pas sur terre par la paix et le bonheur que nous y goûterions?

Si nous passons au cinquième qui nous défend de faire tort à notre prochain dans ses biens, sa réputation et sa personne, n'est-ce pas une chose bien juste; puisque nous devons les aimer comme nous-mêmes, et (une chose), en même temps, bien avantageuse pour nous puisque Jésus-Christ nous dit que jamais le bien d'autrui n'entrera dans le ciel? Vous voyez que ce commandement n'a rien de dur, puisque (par lui) nous nous assurons le ciel. Si nous passons au sixième commandement, qui nous défend toute impureté dans les pensées, les désirs et les actions; n'est-ce pas pour notre paix et notre bonheur que le bon Dieu nous défend toutes ces choses? Si nous avons le malheur de nous livrer à quelques-uns de ces mauvais péchés infâmes, votre pauvre âme n'est-elle pas comme dans un enfer? n'êtes-vous pas tourmentés et le jour et la nuit? D'un autre côté, votre corps et votre âme ne sont-ils pas destinés à être la demeure de la Très-Sainte Trinité, ne doivent-ils pas, dis-je, aller passer une éternité avec les anges, auprès de Jésus-Christ qui est la pureté même? Vous

voyez donc que ce commandement ne nous est donné que pour notre bien et notre repos, même dès ce monde!

Si le bon Dieu nous dit, M. F., par la voix de son Église : « Je vous commande de ne jamais laisser passer plus d') un an, sans vous confesser; » dites-moi, ce commandement n'est-il pas pour nous montrer la grandeur de l'amour de Dieu pour nous? Dites-moi, quand même l'Église n'aurait pas fait ce commandement, peut-on vivre tranquille avec le péché dans le cœur et le ciel fermé pour nous, étant exposé à chaque instant à tomber en enfer. Si le bon Dieu nous commande de le recevoir à Pâques, hélas! M. F., une âme peut-elle bien vivre, ne faisant qu'un repas tous les ans? Mon Dieu, que nous connaissons peu notre bien, notre bonheur! Si l'Église nous ordonne de nous priver de manger de la viande, de jeûner certains jours; est-ce une chose injuste, puisqu'étant pécheurs, nous devons nécessairement faire pénitence dans ce monde ou dans l'autre? Et n'est-ce pas, en cela, changer contre de petites peines ou privations des maux bien rigoureux dans l'autre vie?

Ne conviendrez-vous pas avec moi, M. F., que si le bon Dieu nous a fait des commandements et nous oblige de les observer, cela n'est que pour nous rendre heureux dans ce monde et dans l'autre? De sorte, M. F., que si nous voulons espérer quelques consolations et quelques adoucissements dans nos misères, nous ne les trouverons qu'en observant avec fidélité les commandements de Dieu; et, tant que nous les violerons, nous ne serons que malheureux, même dès ce monde. Oui, M. F., quand même une personne serait maîtresse de la moitié du monde, si elle ne fait pas consister tout son bonheur à bien observer (les commandements), elle

ne sera que malheureuse. Voyez, M. F., lequel était le plus heureux de saint Antoine dans son désert, livré à toutes les rigueurs de la pénitence, ou de Voltaire, dans tous ses biens et ses plaisirs; et, comme nous dit saint Paul, dans son abondance et sa crapule. Saint Antoine vit heureux, meurt content et, maintenant, jouit d'un bonheur qui ne finira jamais; tandis que l'autre vit malheureux avec tous ses biens, meurt en désespéré, et, maintenant, selon toute apparence, sans le juger, souffre comme un réprouvé. Pourquoi, M. F., cette grande différence? c'est que l'un fait consister tout son bonheur à observer fidèlement les commandements de Dieu, et l'autre met tous ses soins à les violer et à les faire mépriser; l'un, dans la pauvreté, est content; et l'autre, dans l'abondance, est bien misérable; ce qui nous montre, M. F., qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse nous contenter et rien autre chose.

Voyez le bonheur que nous avons si nous observons fidèlement les commandements de Dieu, puisque nous lisons dans l'Évangile que Jésus-Christ nous dit : « Celui qui observe mes commandements m'aime et celui qui m'aime sera aimé de mon Père; nous viendrons en lui et nous y ferons notre demeure. » Quel bonheur peut être plus grand et quelle grâce plus précieuse; puisque en gardant les commandements de Dieu, nous attirons en nous tout le ciel. Le saint roi David avait bien raison de s'écrier : « O mon Dieu, (que ceux) qui vous servent sont heureux! » Voyez encore combien le bon Dieu bénit les maisons de ceux qui observent ses lois divines. Nous lisons dans l'Évangile que le père et la mère de saint Jean-Baptiste gardaient si bien les commandements que personne ne pouvait leur reprocher la moindre chose; aussi le bon Dieu, en récompense, leur donna un enfant

qui fut le plus grand de tous les prophètes. Ce fut un ange qui vint du ciel, pour leur annoncer cette heureuse nouvelle. Ce fut même le Père éternel qui lui donna le (nom de) Jean, qui veut dire : enfant de bénédiction et de bonheur. A peine Jésus-Christ est-il conçu dans le sein de sa mère, qu'il va lui-même dans cette maison, pour y répandre toute sorte de bénédictions. Il le sanctifia (cet enfant,) avant qu'il fût né, et remplit le père et la mère du Saint-Esprit. Voulez-vous, M. F., que le bon Dieu vous visite et vous comble de toute sorte de bénédictions? tâchez de mettre tous vos soins à bien observer les commandements de Dieu, et tout ira bien chez vous.

Nous lisons dans l'Évangile qu'un jeune homme demanda à Jésus-Christ ce qu'il fallait faire pour avoir la vie. Le Sauveur lui répondit : « Si vous voulez avoir la vie éternelle, gardez mes commandements avec fidélité. » Notre Seigneur s'entretenant un jour avec ses disciples sur le bonheur de l'autre vie, (dit) que le chemin qui conduit au ciel est étroit, qu'il y en a bien peu qui le cherchent véritablement, et, parmi ceux qui le trouvent, bien peu qui soient dans cette route; « ce n'est pas tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui seront sauvés; mais seulement ceux qui font la volonté de mon Père en gardant mes commandements. Plusieurs me diront au jour du jugement : Seigneur, nous avons prophétisé en votre nom; nous avons chassé les démons du corps des possédés et nous avons fait de grands miracles. Je leur répondrai : Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité. Vous avez fait de grandes choses; mais vous n'avez pas observé mes commandements; je ne vous connais pas. » Jésus-Christ dit au disciple bien-aimé : « Soyez-moi fidèle jusqu'à la fin, et je vous donnerai la couronne éternelle. » Vous voyez donc, M. F.,

que notre salut est absolument attaché à l'observance des commandements de Dieu. Si vous avez quelque doute (de savoir) si vous serez sauvés ou damnés, prenez les commandements de Dieu et confrontez-les avec votre vie. Si vous voyez que vous marchez dans le chemin qu'ils vous ont tracé, ne vous mettez en peine que de persévérer ; mais, si vous vivez d'une manière tout opposée, vous aurez beau vous tourmenter, vous ne laisserez pas que d'être damnés (1).

III. Nous disons que si nous voulons avoir la paix de l'âme, il faut garder les commandements de Dieu, parce que le Saint-Esprit nous dit que celui qui a une conscience pure est comme dans un festin continuel. Il est très-certain, M. F., que celui qui vit selon les lois de Dieu est toujours content, et, bien plus, rien n'est capable de le troubler. Saint Paul nous dit qu'il est plus heureux et plus content dans sa prison, dans ses souffrances, ses pénitences et sa pauvreté que ses bourreaux ne le sont dans leur liberté, leur abondance et leur crapule; que son âme est remplie de tant de joie et de consolation, qu'elle déborde de tous côtés. Sainte Monique nous dit qu'elle fut toujours contente quoiqu'elle fut souvent maltraitée par son mari, qui était un païen. Saint Jean de la Croix nous dit qu'il avait coulé les jours les plus heureux de sa vie, là où il avait le plus souffert. « Mais, au contraire, nous dit le prophète Isaïe, celui qui ne vit pas selon les lois du Seigneur ne sera ni content ni heureux. Sa conscience sera semblable à une mer agitée par une furieuse tempête, les troubles et les

(1) Saint Jérôme. — Demande que lui fait une dame romaine, si elle serait sauvée. (*Note du Vénérable.*)

remords le suivront partout. » Si ces personnes veulent vous dire qu'elles sont en paix ne les croyez pas, parce qu'elles sont des menteurs; parce que le pécheur n'aura jamais la paix. Voyez-en la preuve, M. F., dans Caïn. Dès qu'il eut le malheur d'avoir tué son frère Abel, son péché fut, toute sa vie, son bourreau, qui ne le quitta qu'à la mort pour le traîner en enfer. Voyez encore les frères de Joseph. Voyez même Judas : après avoir vendu son divin Maître, il fut si tourmenté, qu'il alla se pendre à un figuier, tant la vie lui était à charge. Nous lisons dans l'histoire qu'un jeune homme, dans un accès de fureur, tua son pauvre père. Son péché ne lui donna de repos ni jour, ni nuit. Il lui semblait entendre son père qui lui criait : « Ah ! mon fils, pourquoi m'as-tu égorgé. » Il alla lui-même se dénoncer pour qu'on le fît mourir, pensant que l'enfer ne serait pas plus rigoureux. Hélas! M. F., si nous avons le malheur de ne pas garder les commandements de Dieu, jamais nous ne serons contents, même avec les plus grands biens. Voyez Salomon, etc.

Mais, chose étrange, M. F., l'homme a beau être tourmenté et savoir les remèdes qu'il faut prendre pour avoir la paix avec son Dieu et avec lui-même, il aime mieux commencer son enfer que d'avoir recours aux remèdes que Jésus-Christ nous a donnés. Vous êtes malheureux, mon ami, pourquoi voulez-vous rester dans cet état? Revenez à Jésus-Christ et vous retrouverez la paix de l'âme que vos péchés vous ont ravie.

IV. Nous disons que si nous ne gardons pas les commandements de Dieu, nous serons malheureux tous les jours de notre vie. Voyez-en la preuve dans Adam. Dès qu'il eut péché, le Seigneur lui dit : « Parce que

tu as violé mes lois, la terre, pour toi, sera maudite; elle ne produira d'elle-même que des ronces et des épines. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, et cela, tous les jours de ta vie. » Voyez Caïn; le Seigneur lui dit : « Caïn, le sang de ton frère crie vengeance, tu seras errant, vagabond et fugitif tous les jours de ta vie. » Voyez encore Saül... De sorte, M. F., que, dès que nous cessons de suivre ce que les commandements de Dieu nous ordonnent, nous devons nous attendre à toutes sortes de maux spirituels et temporels. Pères et mères, voulez-vous être heureux? Commencez à bien observer les commandements de Dieu vous-mêmes, afin que vous puissiez vous donner pour modèles à vos enfants, et que vous puissiez toujours leur dire : « Faites comme moi. » Si vous voulez qu'ils fassent bien leur prière, donnez-leur-en l'exemple. Voulez-vous qu'ils soient bien modestes à l'église, donnez-leur l'exemple; mettez-les à côté de vous. Voulez-vous qu'ils observent bien le saint jour du dimanche? commencez vous-mêmes. Voulez-vous qu'ils soient charitables? soyez-le vous-mêmes. Hélas! M. F., si tant de maux nous accablent, n'en cherchons point d'autres raisons que la multitude des péchés que nous commettons, en transgressant les commandements de Dieu. Plaignons, M. F., ceux qui viendront quelques siècles après nous. Hélas! ce sera bien plus mauvais encore.

Voulons-nous, M. F., que Dieu cesse de nous châtier? cessons nous-mêmes de l'offenser; faisons comme les saints qui ont tout sacrifié plutôt que de violer ses saintes lois. Voyez un saint Barthélemy et une sainte Reine, qui ont été écorchés tout en vie, pour ne pas vouloir offenser Dieu. Voyez un saint Pierre et un saint André, qui ont été crucifiés sur une croix. Voyez toutes

ces foules de martyrs qui ont enduré mille tourments pour ne pas transgresser les commandements. Voyez tous les combats qu'ont soutenus les saints Pères des déserts contre le démon et leurs penchants. Lorsque saint François d'Assise était sur une montagne pour prier, les habitants du voisinage vinrent lui demander de les délivrer, par ses prières, de quantité de bêtes féroces qui dévoraient tout ce qu'ils avaient. Ce saint leur dit : « Mes enfants, cela ne vient que de ce que vous avez violé les commandements de Dieu; revenez à Dieu et vous serez délivrés. » En effet, aussitôt qu'ils eurent changé de vie, ils furent délivrés.

De même, en finissant, disons que si nous voulons que nos maux spirituels et temporels finissent, finissons d'offenser le bon Dieu; cessons de transgresser ses commandements. Cessez, M. F., de livrer votre cœur, votre esprit et peut-être même votre corps à l'impureté. Cessez, M. F., de fréquenter les jeux, les cabarets, les lieux de plaisirs. Cessez, M. F., les travaux du dimanche. Cessons de nous éloigner des sacrements. Cessons, M. F., de nous faire un jeu de violer les lois du jeûne et de l'abstinence; quittons la route que suivent les païens, à qui les commandements ne sont pas connus. Cherchons, M. F., notre véritable bonheur qui ne peut se trouver qu'en Dieu seul, en accomplissant fidèlement les commandements. Cessons, M. F., de travailler à nous rendre malheureux pour l'éternité. Revenons (à Dieu), M. F., et pensons que nous sommes chrétiens et que, par conséquent, nous devons combattre nos penchants et le démon, fuir le monde et ses plaisirs, vivre dans les larmes, la pénitence et l'humilité. Disons comme le saint roi David : « Oui, mon Dieu! je me suis éloigné de vos commandements par mes péchés; mais, mon

Dieu, aidez-moi, je reviendrai à vous par les larmes et la pénitence, et je marcherai tous les jours de ma vie dans la voie de vos commandements, qui me conduiront jusqu'à vous pour ne jamais vous perdre. » Heureux, M. F., celui qui imitera ce saint roi, qui, revenu à Dieu, ne le quitta jamais plus! C'est là, M. F., ce que je vous souhaite.

DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur le premier Commandement de Dieu.

(Deuxième Sermon.)

Diliges Dominum Deum tuum.
Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. (*S. Luc,* x, 27.)

ADORER Dieu, M. F., et l'aimer, c'est la plus belle fonction de l'homme sur la terre; puisque, par cette adoration, nous nous rendons semblables aux anges et aux saints qui sont dans le ciel. O mon Dieu! quel honneur et quel bonheur pour une vile créature, d'avoir le pouvoir d'adorer et d'aimer un Dieu si grand, si puissant, si aimable et si bienfaisant! Non, M. F., non, il me semble que Dieu n'aurait pas dû faire ce commandement; mais seulement nous souffrir prosternés en sa sainte présence. Un Dieu, M. F., nous commander de l'aimer et de l'adorer!... pourquoi cela, M. F.? Est-ce que Dieu a besoin de nos adorations et de nos prières? Dites-moi, M. F., est-ce nous qui plaçons ces rayons de gloire sur sa tête? Est-ce nous qui augmentons sa grandeur et sa puissance puisqu'il nous commande de l'aimer sous peine de châtiments éternels? Ah! vil néant, créature indigne de

ce bonheur, dont les anges même, tout saints et tout purs qu'ils sont, se reconnaissent infiniment indignes, et qui, si Dieu leur permet de se prosterner devant lui, ne le font qu'en tremblant! O mon Dieu! que l'homme connaît peu son bonheur et son privilége!... Mais non, M. F., ne sortons pas de notre simplicité ordinaire. Ah! M. F., cette pensée, que nous pouvons aimer et adorer un Dieu si grand, nous semble si au-dessus de nos mérites, qu'elle nous arrache de la voie de la simplicité. Ah! M. F., pouvoir adorer (Dieu), l'aimer et le prier. O mon Dieu, quel bonheur!... qui pourra jamais le comprendre?... Non, M. F., toutes nos adorations et toute notre amitié n'ajoutent rien au bonheur et à la gloire de notre Dieu; mais, comme le bon Dieu ne veut que notre bonheur ici-bas, il sait qu'il ne se trouve que (dans) l'amour que nous aurons (pour lui), et que tous ceux qui le chercheront hors de lui, ne le trouveront jamais. De sorte, M. F., que, quand le bon Dieu nous ordonne de l'aimer et de l'adorer, c'est qu'il veut nous forcer à être heureux. Voyons donc tous ensemble, 1° en quoi consiste cette adoration que nous devons à Dieu et qui nous rend si heureux, et 2° comment nous devons la lui rendre.

I. Si vous me demandez maintenant, M. F., ce que c'est qu'adorer Dieu. Le voici. C'est (à la fois) croire à Dieu et croire en Dieu. Remarquez bien, M. F., la différence qu'il y a entre croire à Dieu et croire en Dieu. Croire à Dieu, qui est la foi des démons, c'est croire qu'il y a un Dieu; qu'il existe, qu'il récompense la vertu et punit le péché. O mon Dieu! que de chrétiens n'ont pas la foi des démons! Ils nient l'existence de Dieu, et, dans leur aveuglement épouvantable et leur frénésie, osent soute-

nir qu'après ce monde, il n'y a ni punition ni récompense. Ah! malheureux, si la corruption de votre cœur vous a porté jusqu'à un tel excès d'aveuglement, allez, interrogez un possédé du démon, il vous apprendra ce que vous devez croire de l'autre vie; il vous dira que, nécessairement, le péché est puni et la vertu est récompensée. Oh! quel malheur, M. F.! Quand la foi est éteinte dans un cœur, de quelles extravagances n'est-on pas capable? Mais, quand nous disons croire en Dieu, c'est reconnaître qu'il est notre Dieu, notre Créateur, notre Rédempteur, et que nous le prenons pour notre modèle; c'est le reconnaître comme Celui dont nous dépendons en toutes choses, pour l'âme et pour le corps, pour les choses spirituelles et pour les temporelles; comme Celui de qui nous attendons tout, et sans lequel nous ne pouvons rien. Nous voyons dans la Vie de saint François qu'il passait des nuits entières sans faire d'autre prière que celle-ci : « Seigneur, vous êtes tout, et moi je ne suis rien; vous êtes le créateur de toutes choses, vous êtes le conservateur de tout l'univers; et moi je ne suis rien. »

Adorer Dieu, M. F., c'est lui offrir un sacrifice de tout nous-même, c'est-à-dire, M. F., être soumis à sa sainte volonté dans les croix, les afflictions, les maladies, les pertes de biens, et être prêt à donner volontiers notre vie pour son amour, s'il le faut. Disons encore mieux, M. F., c'est lui faire une offrande universelle de tout ce que nous sommes : je veux dire, de notre corps par un culte extérieur, et de notre âme avec toutes ses facultés, par un culte intérieur. Expliquons cela, M. F., d'une manière plus simple. Si je demandais à un enfant : Quand faut-il adorer Dieu, et comment faut-il l'adorer? il me répondrait : « Le matin et le soir, et souvent dans

la journée, c'est-à-dire, toujours. » C'est-à-dire, M. F.» que nous devons faire sur la terre ce que les anges et les saints font dans le ciel. Le prophète Isaïe nous dit qu'il vit Notre Seigneur assis sur un beau trône de gloire; les séraphins l'adoraient avec un si grand respect, qu'ils couvraient leurs faces et leurs pieds de leurs ailes, et ils chantaient continuellement : « Saint, saint, saint, est le grand Dieu des armées, gloire, honneur, adoration, lui soient rendus dans tous les siècles. » Nous lisons dans la Vie de la bienheureuse Victoire, de l'ordre de l'Incarnation, qu'il y avait une religieuse de son ordre, qui était très-dévote et remplie de l'amour divin. Etant un jour en oraison, Notre Seigneur l'appela par son nom ; cette sainte lui répondit, dans sa simplicité ordinaire : « Mon divin Jésus, que voulez-vous de moi? » Le Seigneur lui dit : « J'ai des séraphins dans le ciel qui me louent et me bénissent et m'adorent sans cesse; je veux en avoir aussi sur la terre, je veux que vous soyez de ce nombre. » C'est dire, M. F., que la fonction des bienheureux dans le ciel, est de n'être occupé qu'à bénir le bon Dieu dans toutes ses perfections, et que nous devons faire *tout de même*, pendant que nous sommes sur la terre; les saints, en triomphant et en jouissant, et nous, en combattant. Saint Jean nous dit qu'il vit une si grande troupe de saints, qu'il serait impossible de les compter; ils étaient devant le trône de Dieu, disant de tout leur cœur et de toute leur force : « Honneur, bénédiction, action de grâces soient rendus à notre Dieu. »

II. Je dis donc, M. F., que nous devons souvent adorer Dieu, 1° de corps : c'est-à-dire, (qu'il faut) nous mettre à genoux, quand nous voulons adorer Dieu, pour lui

montrer le respect que nous avons en sa sainte présence. Le saint roi David adorait le Seigneur sept fois par jour, et il se tenait si longtemps à genoux, qu'il avoue lui-même, qu'à force de prier, et, en priant, de se tenir à genoux, ses genoux étaient devenus faibles et infirmes. Le prophète Daniel, étant à Babylone, se tournait *contre* Jérusalem, et adorait Dieu trois fois le jour. Notre Seigneur lui-même, qui n'avait nullement besoin de prier, pour nous en donner l'exemple, passait souvent les nuits entières à prier, à genoux, le plus souvent la face contre terre; comme il le fit dans le jardin des Olives. Il y a eu *quantité* de saints qui ont imité Jésus-Christ dans sa prière. Saint Jacques adorait souvent Dieu, non-seulement à genoux, mais encore la face contre terre; en sorte que son front, à force de toucher la terre, était devenu dur comme la peau d'un chameau. Nous voyons, dans la Vie de saint Barthélemy, qu'il fléchissait cent fois par jour le genou à terre et autant la nuit. Si vous ne pouvez pas, M. F., adorer le bon Dieu aussi souvent et à genoux; au moins, faites-vous un devoir de le faire soir et matin et de temps en temps, dans le jour, quand vous êtes seuls dans vos maisons; pour lui montrer que vous l'aimez et que vous le reconnaissez pour votre créateur et votre conservateur.

Surtout, M. F., après avoir donné notre cœur à Dieu en nous éveillant, nous étant débarrassés de toutes pensées qui n'ont pas rapport à Dieu, nous étant habillés avec modestie, sans perdre la présence de Dieu, il faut faire notre prière avec autant de respect qu'il est possible, et un peu longue si nous le pouvons. (Il faut prendre) bien garde de ne jamais rien faire avant d'avoir fait ses prières : comme faire son lit, une partie de son ménage, mettre sa marmite sur le feu, appeler ses

domestiques ou ses enfants, aller donner à manger aux bêtes, ni ne jamais rien commander à ses enfants et à ses domestiques, avant qu'ils aient fait leur prière. (Si vous le faisiez, vous seriez les bourreaux de leurs pauvres âmes, et, si vous l'avez fait, il faut vous en confesser et ne plus y retourner.) Rappelez-vous bien que c'est le matin que le bon Dieu nous prépare toutes les grâces qui sont nécessaires pour passer saintement la journée. De sorte que, si nous faisons mal notre prière ou si nous ne la faisons pas, nous perdons toutes les grâces que le bon Dieu nous avait destinées pour rendre nos actions méritoires. Le démon sait combien il est avantageux pour un chrétien de bien faire sa prière; il n'oublie aucun moyen de nous la faire faire mal, ou manquer. Il disait un jour, par la bouche d'un possédé, que, s'il pouvait avoir le premier moment de la journée, il était sûr d'avoir tout le reste.

Pour faire votre prière comme il faut, il faut prendre de l'eau bénite, afin d'éloigner de vous le démon, et faire le signe de la croix, disant : « Mon Dieu, par cette eau bénite et par le Sang précieux de Jésus-Christ votre fils, lavez-moi, purifiez-moi de tous mes péchés. » Il faut bien nous persuader que si nous le faisons avec foi, nous effacerons tous nos péchés véniels, en supposant que nous n'en ayons point de mortel. O mon Dieu! un chrétien peut-il bien commettre un péché mortel qui lui ravit le ciel, le sépare de son Dieu pour toute l'éternité!... O mon Dieu, quel malheur, et, cependant, si peu connu du pécheur!

Je dis que nous devons faire notre prière à genoux, et non couché sur une chaise ou contre un lit, ni devant le feu; quoique l'on puisse s'appuyer les mains sur le dossier d'une chaise. Il faut commencer notre prière par

un acte de foi, la plus vive qu'il nous est possible; en nous pénétrant vivement de la présence de Dieu, c'est-à-dire, de la grandeur d'un Dieu si bon, qui veut bien nous souffrir en sa sainte présence, nous, qui, depuis bien longtemps, mériterions d'être abîmés dans les enfers. Il faut bien prendre garde de ne jamais se déranger, ni déranger ceux qui font leur prière, à moins que ce ne soit bien nécessaire : parce qu'on est cause qu'ils s'occupent de nous ou de ce que nous leur disons; ils font mal leur prière, et, par conséquent, nous en sommes la cause.

Si maintenant vous me demandez aussi comment il faut faire pour adorer, c'est-à-dire, prier Dieu continuellement; car l'on ne peut pas être à genoux toute la journée. Rien de plus facile; écoutez-moi un instant, et vous allez voir qu'on peut adorer Dieu et le prier, sans quitter son travail, en quatre manières; mais cela, après avoir bien fait sa prière à genoux. Je dis en quatre manières : par pensées, par désirs, par paroles, par actions. Je dis 1° par pensée. Quand on aime quelqu'un, ne trouve-t-on pas un certain plaisir à y penser? Eh bien! M. F., qui nous empêche de penser (à Dieu) pendant la journée, tantôt en pensant aux souffrances que Jésus-Christ a endurées pour nous; combien il nous aime, combien il désire nous rendre heureux, puisqu'il a bien voulu mourir pour nous; combien il a été bon de nous faire naître dans le sein de l'Église catholique, où nous trouvons tant de moyens de nous rendre heureux, c'est-à-dire, de nous sauver; tandis que tant d'autres n'ont pas le même bonheur. De temps en temps, dans le courant du jour, portons nos pensées et nos désirs vers le ciel, pour y contempler d'avance les biens et le bonheur que le bon Dieu nous y prépare après un moment de

combat. Cette seule pensée, M. F., qu'un jour nous irons y voir le bon Dieu, et que nous serons délivrés de toute sorte de peine, ne devrait-elle pas nous consoler dans nos croix? Si nous sommes chargés de quelque fardeau, pensons *vite* que nous sommes à la suite de Jésus-Christ, portant sa croix pour l'amour de nous; unissons nos souffrances et nos peines à celles de ce divin Sauveur. Sommes-nous pauvres? portons notre pensée dans la crèche : voyons et contemplons notre aimable Jésus couché sur une poignée de paille, sans aucune ressource humaine. Et, si vous voulez, regardez-le encore, mourant sur une croix, dépouillé même de ses habits. Sommes-nous calomniés? pensons, M. F., aux blasphêmes que l'on a vomis contre lui pendant sa passion, lui qui était la sainteté même. De temps en temps, pendant la journée, faisons prononcer à notre cœur ces douces paroles : « Mon Dieu, je vous aime, et je vous adore avec tous vos saints anges et tous vos saints qui sont dans le ciel. » Notre Seigneur dit un jour à sainte Catherine de Sienne : « Je veux que tu fasses une retraite dans ton cœur et que tu t'y enfermes avec moi, et que tu me tiennes compagnie. » Quelle bonté, M. F., de la part de ce bon Sauveur, de prendre plaisir à converser avec une chétive créature! Eh bien! M. F., faisons de même; entretenons-nous avec le bon Dieu, notre aimable Jésus, qui est dans notre cœur par sa grâce. Adorons-le, en lui donnant notre cœur; aimons-le, nous donnant tout à lui. Ne passons jamais un jour sans le remercier de tant de grâces qu'il nous a accordées pendant notre vie; demandons-lui pardon de nos péchés, en le priant de n'y plus penser, mais de les oublier pour l'éternité. Demandons-lui la grâce de ne penser qu'à lui, et de ne désirer que de lui plaire, dans

tout ce que nous ferons pendant toute notre vie. « Mon Dieu, devons-nous dire, je désire vous aimer autant que tous les anges et tous les saints ensemble. Je veux unir mon amour à celui que votre sainte Mère a eu pour vous, pendant qu'elle était sur la terre. Mon Dieu, quand est-ce que j'aurai le bonheur de vous aller voir un jour dans le ciel, afin de vous aimer plus parfaitement? » Si nous sommes seuls dans nos maisons, qui nous empêche de nous mettre à genoux? Quand nous ne ferions que dire : « Mon Dieu, je veux vous aimer de tout mon cœur, avec tous ses mouvements et toutes ses pensées et ses désirs; que le *temps me dure* de vous aller voir dans le ciel! » Voyez-vous, M. F., comme il est facile de nous entretenir avec le bon Dieu et de le prier continuellement? Voilà, M. F., ce que c'est que prier toute la journée.

2° Nous adorons Dieu par le désir du ciel. Comment ne pas désirer de posséder Dieu, de le voir, ce qui est tout notre bonheur?...

3° Nous disons que nous devons prier par paroles. Quand nous aimons quelqu'un, n'avons-nous pas un grand plaisir à nous entretenir de lui et à parler de lui! Eh bien! M. F., au lieu de parler de la conduite de l'un et de l'autre; (ce que nous ne faisons presque jamais sans offenser le bon Dieu); qui nous empêche de tourner notre conversation du côté des choses de Dieu, soit en lisant quelque Vie de Saint, soit en racontant ce que nous avons entendu dans une instruction, dans un catéchisme? Entretenons-nous surtout de notre sainte religion; du bonheur que nous avons dans la religion chrétienne, des grâces que le bon Dieu nous y fait. Hélas! M. F., s'il ne faut qu'une mauvaise conversation pour perdre une personne, souvent, il n'en faut qu'une bonne

pour la convertir, ou lui faire éviter le péché. Combien de fois, après avoir été avec quelqu'un qui nous a parlé du bon Dieu, nous sommes-nous sentis tout portés au bon Dieu; avons-nous pensé à mieux faire?... Voilà ce qui faisait tant de saints au commencement de l'Église; toutes les conversations, tous (les discours) étaient du bon Dieu. Par là, (les chrétiens) s'animaient les uns les autres; ils concevaient toujours un nouveau goût pour les choses de Dieu.

4° Nous avons dit, que nous devons adorer Dieu par nos actions. Rien de plus facile, de plus méritoire. Si vous désirez savoir comment cela se fait, le voici. Pour que nos actions soient méritoires et soient une prière continuelle nous devons d'abord, le matin, offrir toutes nos actions en général; c'est-à-dire, tout ce que nous ferons pendant la journée. Nous disons au bon Dieu, avant de commencer : « Mon Dieu, je vous offre toutes les pensées, les désirs, les paroles et les actions que je ferai pendant ce jour; faites-moi la grâce de les bien faire et dans la seule vue de vous plaire. » Ensuite, de temps en temps, pendant la journée, nous renouvelons notre offrande, en disant à Dieu : « Vous savez, mon Dieu, vous savez que je vous ai promis dès le matin de tout (faire) pour l'amour de vous. » Si nous faisons quelque aumône, dirigeons notre intention, en disant : « Mon Dieu, recevez cette aumône, ou ce service que je vais rendre à mon prochain; c'est pour vous demander telle grâce. » Une fois, vous les ferez en l'honneur de la mort et passion de Jésus-Christ, pour obtenir votre conversion ou celle de vos enfants, de vos domestiques ou d'autres personnes qui vous intéressent; une autre fois, en l'honneur de la très-sainte Vierge, pour demander sa sainte protection pour vous et pour d'autres. Si l'on

nous commande quelque chose qui nous répugne, disons au bon Dieu : « Mon Dieu, je vous (offre) cela pour honorer le moment où l'on vous a fait mourir pour moi. » Faisons-nous quelque chose qui nous fatigue bien? offrons-le au bon Dieu, afin qu'il nous délivre des peines de l'autre vie. Lorsque nous nous reposons un moment, regardons le ciel qui, un jour, sera notre demeure. Voyez, M. F., si nous avions le bonheur de nous comporter de cette manière, combien nous gagnerions pour le ciel, en ne faisant que ce que nous faisons; mais en le faisant uniquement pour Dieu, et dans la seule vue de lui plaire.

Saint Jean Chrysostôme nous dit que trois choses se font aimer : la beauté, la bonté et l'amour. « Eh bien! nous dit ce grand saint, le bon Dieu renferme toutes ces qualités. » Nous lisons dans la Vie de sainte Lidwine que, se sentant des douleurs très-violentes, un ange lui apparut pour la consoler. Elle nous le dit elle-même : sa beauté lui parut si grande, et elle en fut si ravie, qu'elle oublia entièrement ses souffrances. Valérien ayant vu l'ange qui conservait la pureté de sainte Cécile, sa beauté le charma tant, et lui toucha tellement le cœur, quoiqu'il fût encore païen, qu'il se convertit sur-le-champ. Saint Jean, le disciple bien-aimé, nous dit qu'il vit un ange d'une beauté si grande, qu'il voulut l'adorer; mais l'ange lui dit : « Ne faites pas cela, je ne suis qu'un serviteur de Dieu comme vous. » Lorsque Moïse demanda au Seigneur la grâce de lui faire voir sa face, le Seigneur lui dit : « Moïse, il est impossible à un homme mortel de voir ma face sans mourir; ma beauté est si grande, que toute personne qui me verra, ne pourra vivre; il faut que son âme sorte de son corps par la seule vue de ma beauté. » Sainte Thérèse nous

dit que Jésus-Christ lui était apparu souvent; mais que jamais (aucun homme) ne pourra se former une idée de la grandeur de sa beauté, tant elle est au-dessus de tout ce que nous pouvons penser. Dites-moi, M. F., si nous avions le bonheur de nous former une idée de la beauté (de Dieu), pourrions-nous ne pas l'aimer? Oh! que nous sommes aveugles! Hélas! c'est que nous ne pensons qu'à la terre et aux choses créées, et non aux choses de Dieu, qui nous élèveraient jusqu'à lui, qui nous démontreraient quelque peu ses perfections, et qui toucheraient nos cœurs. Écoutez saint Augustin : « O beauté ancienne et toujours nouvelle! je vous ai aimée bien tard! » Il appelle la beauté de Dieu ancienne, parce qu'elle est de toute éternité, et il l'appelle toujours (nouvelle), parce que, plus on la voit, plus on la trouve belle. Pourquoi est-ce, M. F., que les anges et les saints ne se lasseront jamais d'aimer Dieu et de le contempler? C'est, M. F., qu'ils sentiront toujours un nouveau goût et un nouveau plaisir. Et pourquoi, M. F., ne ferions-nous pas la même chose sur la terre, puisque nous le pouvons? Ah! M. F., quelle vie heureuse nous mènerions en nous préparant le ciel!

Nous lisons dans la Vie de saint Dominique, qu'il s'était (renoncé) si entièrement lui-même, qu'il ne pouvait penser, ni désirer, ni aimer autre chose que Dieu seul. Après avoir passé toute la journée à allumer dans les cœurs le feu de l'amour divin par ses prédications, il s'envolait la nuit dans le ciel, par ses contemplations et ses entretiens avec son Dieu. C'était toutes ses occupations. Dans ses voyages, il ne pensait uniquement qu'à Dieu; rien n'était capable de le distraire de cette heureuse pensée : que Dieu était bon, aimable, et qu'il méritait bien d'être aimé. Il ne pouvait comprendre

comment il se pouvait trouver des hommes sur la terre qui pussent ne pas aimer le bon Dieu, puisqu'il était si aimable. Il versait des torrents de larmes sur le malheur de ceux qui ne voulaient pas aimer un Dieu si bon et si digne d'être aimé. Un jour, des hérétiques ayant cherché le moyen de le faire périr, mais le bon Dieu l'ayant sauvé par un miracle, un d'entre eux, lui demanda ce qu'il aurait fait s'il était tombé entre leurs mains? Il lui répondit : « Je sens un si grand désir d'aimer le bon Dieu, je voudrais tant souffrir et mourir pour lui, que je vous aurais prié de me tuer, non d'un seul coup, mais de couper mes membres *à tant petits morceaux* que vous auriez pu, ensuite de m'arracher la langue et les yeux, les uns après les autres, et, après avoir roulé le tronc de mon corps dans mon sang, de me couper la tête; et je voudrais que tous les hommes fussent dans la même disposition que moi, parce que Dieu est si beau et si bon, que jamais l'on ne fera rien qui puisse approcher de ce qu'il mérite. » Eh bien! M. F., est-ce aimer le bon Dieu que d'être dans une si belle disposition? n'est-ce pas l'aimer *tout de bon*, de tout son cœur et plus que soi-même?

Dites-moi, M. F., l'aimons-nous comme ce saint, nous qui semblons nous faire une espèce de plaisir de l'offenser, nous qui ne voulons pas faire le moindre sacrifice pour éviter le péché? Dites-moi, M. F., aimons-nous le bon Dieu en manquant nos prières, en les faisant sans respect et sans dévotion? Que de fois nous ne nous mettons pas seulement à genoux? Aimons-nous le bon Dieu, M. F., lorsque nous ne donnons pas même le temps de prier le bon Dieu à nos domestiques ou à nos enfants? Aimions-nous le bon Dieu, M. F., lorsque nous avons mangé de la viande les jours défendus?

Dites-moi, M. F., aimons-nous le bon Dieu lorsque nous travaillons les saints jours du dimanche? Aimons-nous le bon Dieu lorsque nous sommes sans respect dans l'église, que nous y dormons, causons et tournons la tête ou que nous sortons dehors, (pendant les offices?) Hélas! M. F., disons-le en gémissant, que de fantômes d'adorateurs! Hélas! que de chrétiens qui ne sont chrétiens que de nom!

En troisième lieu, nous disons que nous devons aimer le bon Dieu parce qu'il est infiniment bon. Quand Moïse demanda au Seigneur de lui faire voir sa face, il lui dit : « Moïse, si je te fais voir ma face, je te montrerai l'abrégé et l'*assemblage* de tous les biens. » Nous lisons dans l'Évangile qu'une femme, s'étant prosternée devant Notre Seigneur, l'appela « Bon Maître. » Notre Seigneur lui dit : « Pourquoi m'appelez-vous Bon Maître, il n'y a que Dieu seul qui soit bon ; » voulant nous dire qu'il est la source de toute sorte de biens. Sainte Madeleine de Pazzi nous dit qu'elle voudrait avoir assez de force pour se faire entendre aux quatre coins du monde, afin de dire à tous les hommes d'aimer le bon Dieu de tout leur cœur, parce qu'il est infiniment aimable. Nous lisons dans la Vie de saint Jacques, religieux de Saint-Dominique, qu'il s'en allait dans les campagnes et dans les bois, criant de toutes ses forces : « O ciel! et vous, ô terre! n'aimez-vous pas le bon Dieu aussi bien que les autres créatures, puisqu'il est infiniment digne d'être aimé? O mon Sauveur! si les hommes sont si ingrats que de ne pas vous aimer, ô vous, toutes les créatures, aimez votre Créateur, puisqu'il est si bon et si aimable! » Ah! M. F., si nous pouvions une fois comprendre combien l'on est heureux en aimant le bon Dieu, nous pleurerions nuit et jour d'avoir été si longtemps privés de

ce bonheur!... Hélas! que l'homme est misérable! un simple respect humain, un petit *qu'en-dira-t-on*, lui empêchera de montrer à ses frères qu'il aime son Dieu!... O mon Dieu! peut-on bien le comprendre?...

Nous lisons dans l'histoire que, en (tourmentant) saint Polycarpe, ses bourreaux lui disaient : « Pourquoi est-ce que vous n'adorez pas les idoles? » — « C'est, leur dit-il, que je ne peux pas; parce que je n'adore qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. » — « Mais, lui disaient-ils, si vous ne faites pas (ce que nous voulons), nous vous ferons mourir. » — « Je consens volontiers à mourir, mais jamais je n'adorerai le démon. » — « Mais quel mal trouvez-vous à dire : *Seigneur César*, et à sacrifier, pour sauver votre vie? » — « Je ne le ferai pas, je préfère mourir. » — « Jure par la fortune de César, lui dit le juge, et dis des injures à ton Christ. » Le saint lui dit : « Comment pourrais-je dire des injures à mon Dieu : il y a quatre-vingts ans que je le sers, et il ne m'a fait que du bien. » Le peuple, tout en fureur d'entendre la manière dont il répondait au juge, s'écria : « C'est le docteur de l'Asie, le père des chrétiens; livrez-le nous. » — « Écoute, juge, lui dit le saint évêque, voici ma religion : je suis chrétien, je sais souffrir, mourir, et non dire des injures à mon Sauveur Jésus-Christ qui m'a tant aimé et qui mérite tant d'être aimé! » — « Si tu ne veux pas obéir, lui dit le juge, je te ferai brûler tout vif. » — « Le feu dont vous me menacez ne dure qu'un moment; mais vous ne connaissez pas celui de la justice de Dieu, qui brûlera éternellement les impies. Que tardez-vous? voilà mon corps prêt à recevoir tous les tourments que vous pourrez inventer. » Tous les païens se mirent à crier : « Il mérite la mort, qu'il soit brûlé vif. » Hélas! tous ces malheureux préparent le bûcher comme

des désespérés, et pendant ce temps-là, saint Polycarpe se prépare à la mort et remercie Jésus-Christ de lui faire part de son calice. Le bûcher étant prêt, on prit notre saint et on le jeta dedans; mais les flammes, moins cruelles que les bourreaux, respectaient notre saint et faisaient autour de lui comme un voile, de sorte que son corps n'en reçut aucun dommage : ce qui obligea le persécuteur à le faire poignarder dans son bûcher. Le sang coula avec tant d'abondance que le feu en fut tout éteint. Voilà, M. F., ce que l'on appelle aimer le bon Dieu parfaitement, c'est l'aimer plus que sa vie même. Hélas! où trouverions-nous des chrétiens, dans le malheureux siècle où nous vivons, qui fissent cela pour le bon Dieu? Hélas! qu'ils seraient *semés bien clairs!* Mais aussi, qu'il en est peu qui iront au ciel!

Nous devons aimer le bon Dieu à cause des biens que nous en recevons continuellement. D'abord, notre premier bienfait, c'est notre création. Nous avons le bonheur d'être doués de tant de belles qualités : un corps et une âme formés par la main du Tout-Puissant; une âme qui ne doit jamais périr, qui est destinée à aller passer son éternité avec les anges dans le ciel; une âme, dis-je, qui est capable de connaître Dieu, de l'aimer et de le servir; une âme qui est le plus (bel) ouvrage de la très-sainte Trinité, (une âme) que Dieu seul surpasse. En effet, toutes les créatures qui sont sur la terre périront; au lieu que notre âme ne sera jamais détruite. O mon Dieu, si nous étions *tant soit peu* pénétrés de ce bienfait, ne passerions-nous pas toute notre vie en actions de grâces, à la vue d'un don si grand et si précieux?

Un autre bienfait qui n'est pas moindre, M. F., c'est le don que le Père éternel nous a fait de son Fils, qui a souffert et enduré tant de tourments pour nous racheter,

après que nous nous fûmes vendus au démon par le péché d'Adam. Quel autre plus grand bienfait pouvait-il nous faire que d'établir une religion si sainte et si consolante pour tous ceux qui la connaissent et qui ont le bonheur de la pratiquer. Saint Augustin dit : « Ah! belle religion, si l'on te méprise, c'est bien parce que l'on ne te connaît pas. » « Non, M. F., nous dit saint Paul, vous n'êtes plus vous-mêmes, vous avez été rachetés tous par le sang d'un Dieu fait homme. » « O mes enfants, nous dit saint Jean, quel honneur pour de viles créatures d'avoir été adoptées pour les enfants de Dieu même, pour les frères de Jésus-Christ? Quelle charité, nous dit-il, que nous soyons appelés enfants de Dieu et que, véritablement, nous le soyons; et qu'avec cette qualité si glorieuse, il nous promette encore le ciel! »

Examinez encore, si vous voulez, tous ces bienfaits particuliers : il nous a fait naître de parents chrétiens, il nous a conservé la vie, malgré que nous fussions ses ennemis; il nous a tant de fois pardonné nos péchés, il nous a prodigué tant de grâces pendant toute notre vie. Après tout cela, M. F., est-il bien possible que nous n'aimions pas un Dieu si bon et si bienfaisant? O mon Dieu! quel malheur est comparable! Nous lisons dans l'histoire, qu'un homme avait tiré une épine de la patte d'un lion; ce même lion fut pris au bout de quelque temps pour être mis avec les autres dans la fosse. Cet homme, qui lui avait tiré son épine, fut condamné à être dévoré par les lions. Etant dans la fosse pour y être dévoré, ce lion le reconnut. Bien loin de le dévorer, il se jetta à ses pieds, et se laissa dévorer par les autres lions en défendant son bienfaiteur.

Ah! ingrats que nous sommes, est-il bien possible

que nous passions notre vie, sans vivre de manière à montrer au bon Dieu que nous lui sommes reconnaissants de tous ses bienfaits? Comprenez, si vous le pouvez, M. F., quelle sera notre honte, un jour, lorsque le bon Dieu nous montrera que les bêtes sans raison ont été plus reconnaissantes des moindres bienfaits qu'elles ont reçus des hommes, et que nous, comblés de tant de grâces, de lumières et de biens, bien loin d'en remercier notre Dieu, nous ne faisons que l'offenser! O mon Dieu! quel malheur est comparable à celui-là! Il est rapporté dans la Vie de saint Louis, roi de France, qu'étant allé dans la Terre sainte, un de ses cavaliers étant allé à la chasse, il entendit les gémissements d'un lion. S'étant approché, il vit ce lion qu'un gros serpent avait entouré de sa queue et commençait à manger. Ce cavalier (trouva) moyen de tuer le serpent. Ce lion en fut si reconnaissant, qu'il se mit à sa suite, comme un agneau qui suit son berger. Comme ce cavalier était obligé de traverser les mers, le lion ne pouvant entrer dans le vaisseau, se mit à la nage en suivant son bienfaiteur, jusqu'à ce qu'il eut perdu la vie dans les eaux. Quel exemple, M. F. : une bête perdre la vie pour témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur! et nous, bien loin de témoigner la nôtre à notre Dieu, nous ne cessons de l'offenser par le péché, qui lui fait tant d'outrages! Saint Paul nous dit que celui qui n'aime pas Dieu n'est pas digne de vivre; en effet, ou l'homme doit aimer son Dieu, ou il doit cesser de vivre.

Nous disons que nous devons aimer le bon Dieu parce qu'il nous le commande. Saint Augustin s'écrie, en nous parlant de ce commandement : « O aimable commandement! Mon Dieu! qui suis-je, pour que vous me commandiez de vous aimer? Si je ne vous aime

pas, vous me menacez de grandes misères; est-ce donc une petite misère que de ne pas vous aimer? Quoi! mon Dieu, vous me commandez de vous aimer? N'êtes-vous pas infiniment aimable? N'est-ce pas déjà trop que vous vouliez nous le permettre? O quel bonheur pour une créature aussi misérable que nous de pouvoir aimer un Dieu si aimable! Ah! grâce inestimable, que vous êtes peu connue! »

Nous lisons dans l'Évangile qu'un docteur de la loi dit un jour à Jésus-Christ : « Maître, quel est le plus grand de tous les commandements? » Jésus-Christ lui répondit, le voici : « Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. » Saint Augustin nous dit : « Si vous avez le bonheur d'aimer le bon Dieu, vous deviendrez, en quelque sorte, semblable à lui; si vous aimez la terre, vous deviendrez tout terrestre; mais si vous aimez les choses du ciel, vous deviendrez tout céleste. » O mon Dieu! quel bonheur de vous aimer; puisque (vous aimant) nous recevons toutes sortes de biens. Non, M. F., ne soyons pas étonnés si tant de grands du monde ont quitté le *brouard* (1) du siècle pour aller s'ensevelir dans des forêts ou entre quatre murs, pour ne plus rien faire autre qu'aimer Dieu. Voyez un saint Paul, ermite, dont toute l'occupation, pendant quatre-vingts ans, fut de prier et aimer le bon Dieu le jour et la nuit. Voyez encore un saint Antoine auquel il semble que les nuits ne soient pas assez grandes pour louer, dans le silence, son Dieu et son Sauveur, et qui se plaint que le soleil vient trop vite. Aimer le bon Dieu, M. F., ah! quel bonheur quand nous aurons le bonheur de le com-

(1) Tumulte.

prendre. Jusqu'à quand, M. F., aurons-nous de la répugnance pour faire un *ouvrage* qui devrait faire tout notre bonheur dans ce monde et notre félicité dans l'éternité?... Aimer Dieu, M. F., ah! quel bonheur!... Mon Dieu, donnez-nous la foi et nous vous aimerons de tout notre cœur.

Je dis que nous devons aimer le bon Dieu à cause des grands (biens) que nous en recevons. « Dieu, nous dit saint Jean, aime ceux qui l'aiment. » Dites-moi, M. F., pouvons-nous avoir un plus grand bonheur en ce monde que d'être aimés de Dieu même? Ainsi, M. F., le bon Dieu nous aimera selon que nous l'aimerons, c'est-à-dire que si nous l'aimons beaucoup, il nous aimera beaucoup; ce qui nous devrait porter à aimer le bon Dieu autant que nous le pouvons, et que nous en sommes capables. Cet amour sera la mesure de la gloire que nous aurons en paradis, elle sera à proportion de l'amour que nous aurons eu pour lui pendant notre vie; ceux qui auront plus aimé le bon Dieu en ce monde auront une plus grande gloire dans le ciel, et l'aimeront davantage; parce que la vertu de charité nous accompagnera toute l'éternité, et elle recevra un nouveau degré dans le ciel. Oh! M. F., quel bonheur d'avoir beaucoup aimé le bon Dieu pendant notre vie! nous l'aimerons beaucoup dans le paradis.

Saint Antoine nous dit qu'il n'y a rien que le démon craigne tant qu'une âme qui aime le bon Dieu; et que celui qui aime le bon Dieu porte avec lui la marque d'un prédestiné; puisqu'il n'y a que les démons et les réprouvés qui n'aiment pas le bon Dieu. Hélas! M. F., le plus grand de tous les malheurs, c'est qu'ils n'auront jamais le bonheur de l'aimer. O mon Dieu, peut-on bien y penser et ne pas (mourir) de regret!.. Nous lisons dans la

Vie de sainte Catherine de Gênes, qu'étant présente lorsqu'on exorcisait un possédé, elle lui demanda comment il s'appelait. Le démon lui répondit qu'ils 'appelait : Esprit sans amour de Dieu. « Eh quoi ! lui dit la sainte, tu n'aimes pas le bon Dieu qui est si aimable? » — « Oh! non, non, s'écria-t-il. » — « Ah! je n'aurais jamais cru qu'il y eut une créature qui n'aimât pas le bon Dieu. » Elle tomba morte. Étant revenue à elle, comme on lui demanda ce qui l'avait fait évanouir, elle répondit que jamais elle n'aurait pu croire qu'il y eût une créature qui n'aimât pas le bon Dieu; que cela l'avait tellement surprise, que le cœur lui avait manqué. Mais, dites-moi, M. F., n'avait-elle pas raison? puisque nous ne sommes créés que pour cela seul. Dès que nous cessons d'aimer le bon Dieu, nous ne faisons pas ce que le bon Dieu veut que nous fassions.

En effet, M. F., quelle est la première demande que l'on nous a faite lorsque nous sommes venus au catéchisme pour nous instruire de notre religion? « Qui vous a créé et conservé jusqu'à présent? » Nous avons répondu : « C'est Dieu. » — « Et pourquoi encore? » — « Pour le connaître, l'aimer, le servir et, par ce moyen, acquérir la vie éternelle. » Oui, M. F., notre unique occupation sur la terre est d'aimer le bon Dieu; c'est-à-dire de commencer à faire ce que nous ferons pendant toute l'éternité. Pourquoi encore devons-nous aimer le bon Dieu? C'est, M. F., que tout notre bonheur se trouve et ne peut se trouver que dans l'amour de Dieu. De sorte, M. F., que quand nous n'aimerons pas le bon Dieu, nous serons toujours malheureux; et si nous voulons avoir quelques consolations et quelques adoucissements dans nos peines, nous n'en trouverons que dans l'amour que nous aurons pour Dieu. Si vous voulez vous en

convaincre, allez trouver le plus heureux selon le monde; s'il n'aime pas le bon Dieu, il ne sera que malheureux; et au contraire, si vous allez trouver le plus malheureux aux yeux du monde, s'il vous répond qu'il aime (Dieu), il est heureux sous tous les rapports. O mon Dieu! ouvrez donc les yeux de notre âme, et nous chercherons notre bonheur où nous pouvons le trouver!

III. Mais, me direz-vous en finissant, comment devons-nous donc aimer le bon Dieu? Comment il faut l'aimer, M. F.? Écoutez saint Bernard, il va lui-même nous l'apprendre en nous disant que nous devons aimer Dieu sans mesure. « Comme Dieu est infiniment aimable, nous ne pourrons jamais l'aimer comme il le mérite. Mais Jésus-Christ lui-même nous apprend la mesure dont nous devons l'aimer, en nous disant : « Vous aimerez votre Dieu de toute votre âme, de tout votre cœur, de toutes vos forces. » Vous graverez bien ces pensées dans votre esprit, et vous apprendrez toutes ces choses à vos enfants. Saint Bernard nous dit, qu'aimer le bon Dieu de tout notre cœur, c'est l'aimer courageusement et avec ferveur : c'est-à-dire, être prêt à souffrir tout ce que le démon et le monde nous feront souffrir, plutôt que de cesser de l'aimer. C'est le préférer à tout, et n'aimer rien que pour l'amour de lui. Saint Augustin disait à Dieu : « Quand mon cœur, ô mon Dieu, sera trop grand pour vous aimer, alors j'aimerai quelque autre chose avec vous; mais comme mon cœur sera toujours trop petit pour vous, et que vous êtes infiniment aimable, je n'aimerai jamais que vous. » Nous devons aimer le bon Dieu, non-seulement comme nous-mêmes, mais encore plus que nous-mêmes, et être toujours dans la résolution de donner notre vie pour lui.

Nous pouvons dire que tous les martyrs l'ont véritablement aimé, puisqu'ils ont préféré souffrir la perte de leurs biens, le mépris, les prisons, les fouets, les roues, les gibets, le fer et le feu, et enfin tout ce que la rage des tyrans a pu inventer, plutôt que de l'offenser.

Il est rapporté dans l'histoire (des martyrs) du Japon, que quand on leur annonçait l'Évangile et qu'on les instruisait des grandeurs de Dieu, de ses bontés et de son amour pour les hommes; surtout quand on leur apprenait les grands mystères de notre sainte religion, tout ce que le bon Dieu avait fait pour les hommes : un Dieu naissant dans la pauvreté, un Dieu souffrant et mourant pour le salut, « oh! qu'il est bon, s'écriaient-ils, qu'il est bon le Dieu des chrétiens! oh! qu'il est aimable! » Mais quand on leur disait que ce même Dieu nous avait fait un commandement par lequel il nous ordonnait de l'aimer, et que si nous ne l'aimions pas il nous menaçait d'un châtiment éternel, ils en étaient si étonnés et si surpris qu'ils ne pouvaient en revenir. « Eh quoi! disaient-ils, faire à des hommes raisonnables un précepte d'aimer Dieu, qui nous a tant aimé!... n'est-ce pas le plus grand de tous les malheurs que de ne l'aimer pas, et n'est-ce pas le plus grand de tous les bonheurs que de l'aimer? Eh quoi! est-ce que les chrétiens ne sont pas toujours au pied des autels pour adorer leur Dieu, pénétrés de tant de bonté et tout embrasés de son amour? » Mais quand on venait à leur apprendre qu'il y avait des chrétiens qui, non-seulement ne l'aimaient pas, mais encore qui passaient presque toute leur vie à l'offenser : « O peuple ingrat! ô peuple barbare! s'écriaient-ils avec indignation, est-il bien possible que des chrétiens soient capables de telles horreurs! Ah! dans quelle terre maudite habitent donc ces hommes sans cœur et sans senti-

ments? » Hélas! M. F., si ces martyrs reparaissaient maintenant sur la terre, et qu'on leur fît le récit de tous les outrages que les chrétiens font à chaque instant à Dieu, à un Dieu si bon qui veut et qui ne cherche que leur bonheur éternel; hélas! M. F., pourraient-ils bien le croire? Triste pensée, M. F., jusqu'à présent nous n'avons pas aimé le bon Dieu!....

Non-seulement un bon chrétien doit aimer le bon Dieu de tout son cœur; mais encore il doit faire tous ses efforts pour le faire (aimer) des autres hommes. Les pères et mères, les maîtres et maîtresses doivent (user) de tout leur pouvoir pour le faire aimer de leurs enfants et de leurs domestiques. Oh! qu'un père et une mère auront de mérite auprès du bon Dieu, si tous ceux qui sont avec eux l'aiment autant qu'il est possible!... Oh! que de bénédictions le bon Dieu répandrait sur ces maisons!... Oh! que de biens et pour le temps et pour l'éternité!...

Mais quelles sont les marques par lesquelles nous reconnaîtrons que nous aimons le bon Dieu? Les voici, M. F. C'est si nous pensons souvent à lui, si notre esprit en est souvent occupé, si nous avons beaucoup de plaisir, si nous aimons à entendre parler de lui dans les instructions, et dans tout ce qui peut nous faire rappeler *de lui*. Si nous aimons le bon Dieu, M. F., nous craindrons grandement de l'offenser, nous serons toujours sur nos gardes, nous veillerons sur tous les mouvements de notre cœur, *crainte* d'être trompés par le démon. Mais le dernier moyen, c'est de le lui demander souvent, puisque son amour vient du ciel. Il faut y porter notre pensée pendant la journée, la nuit même, en nous éveillant, en produisant des actes d'amour de Dieu, lui disant : « Mon Dieu, faites-moi la grâce de vous aimer autant

qu'il est possible que je vous aime. » Il faut avoir une grande dévotion à la sainte Vierge qui a aimé le bon Dieu, elle seule, plus que tous les saints ensemble : avoir une grande dévotion au Saint-Esprit, surtout à neuf heures du matin. Ce fut le moment où le Saint-Esprit descendit sur les apôtres, pour les embraser de son amour. A midi, (il faut) nous rappeler le mystère de l'Incarnation, où le Fils de (Dieu) s'est incarné dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, en lui demandant (de descendre) dans nos cœurs, comme il descendit dans le sein de sa bienheureuse Mère. A trois heures, il faut nous représenter ce bon et charitable Sauveur, qui meurt pour nous mériter un amour éternel. Nous devons, dans ce moment, produire un acte de contrition, pour lui témoigner le regret que nous avons de l'avoir offensé.

Concluons, M. F., que puisque notre bonheur ne peut se trouver que dans l'amour que nous aurons pour Dieu, nous devons grandement craindre le péché, puisque lui seul nous le fait perdre. Allez, M. F., puiser cet amour divin dans les sacrements que vous pouvez recevoir! Allez à la table sainte avec un grand tremblement et avec une grande confiance, puisqu'il est notre Dieu, notre Sauveur et notre Père, qui ne veut que notre bonheur; je vous le souhaite...

DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

(Troisième Sermon.)

Sur l'amour du prochain.

Vade, et tu fac similiter.
Allez, et faites de même. (*S. Luc*, x, 37.)

Un docteur de la loi, nous dit saint Luc, se présenta à Jésus-Christ, lui disant pour le tenter : « Maître, que faut-il faire pour avoir la vie éternelle? » Jésus-Christ lui répondit : « Que porte votre loi, qu'y lisez-vous? » Il lui répondit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces, et le prochain comme vous-même. » — « Vous avez très-bien répondu, lui répliqua Jésus-Christ; allez, faites (cela), et vous aurez la vie éternelle. » Ensuite, (le docteur) lui demanda qui était son prochain, et qui il devait aimer comme lui-même. Jésus-Christ lui proposa cet exemple : « Un homme allait de Jérusalem à Jéricho; il tomba entre les mains des voleurs, qui, non contents de l'avoir dépouillé, le percèrent de plaies, et le laissèrent à demi mort sur la place. Dans le moment, il passa un prêtre qui descendait par le même chemin. Celui-ci

l'ayant vu dans ce pitoyable état, ne le regarda pas même. Ensuite un lévite, l'ayant aperçu, passa de même; mais un Samaritain qui suivait la même route, l'ayant vu, s'approcha de lui, et en fut sensiblement touché de compassion; il descendit de son cheval, et se mit en état de l'assister de tout son pouvoir. Il *bassina* ses plaies avec de l'huile et du vin, les banda; l'ayant mis sur son cheval, il le porta dans une hôtellerie où il commanda au maître d'en prendre tous les soins (nécessaires), en lui disant que, si l'argent qu'il lui donnait ne suffisait pas, à son retour, il lui rendrait ce qu'il aurait dépensé de plus. » Jésus-Christ dit au docteur : « lequel des trois pensez-vous avoir été le prochain de cet homme qui tomba entre les mains des voleurs? » Le docteur lui répondit : « Je crois que c'est celui qui a exercé les œuvres de miséricorde envers cet homme. » — « Eh bien! allez, lui dit Jésus-Christ, faites de même, et vous aurez la vie éternelle. » Voilà, M. F., le modèle parfait de la charité que nous devons avoir pour notre prochain. Voyons donc, M. F., si nous avons cette charité qui nous assure la vie éternelle.

Mais, pour mieux vous en faire sentir la nécessité, je vais vous montrer que toute notre religion n'est qu'une fausse religion, et que toutes nos vertus ne sont que fantômes, et que nous ne sommes que des hypocrites aux yeux de Dieu, si nous n'avons pas cette charité universelle pour tout le monde : c'est-à-dire, pour les bons comme pour les mauvais, pour les pauvres comme pour les riches, pour tous ceux qui nous font du mal, comme pour ceux qui nous font du bien.

Non, M. F., il n'y a point de vertu qui nous fasse mieux (connaître) si nous sommes les enfants du bon Dieu, que la charité; et l'obligation que nous avons d'ai-

mer notre prochain est si grande, que Jésus-Christ nous en fait un commandement, qu'il place de suite après celui par lequel il nous commande de l'aimer de tout notre cœur. Il nous dit que toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ce commandement d'aimer notre prochain. Oui, M. F., nous devons regarder cette obligation comme la plus universelle, la plus nécessaire et la plus essentielle à la religion, à notre salut; parce qu'en accomplissant ce commandement, nous accomplissons tous les autres. Saint Paul nous dit que les autres commandements nous défendent l'adultère, le vol, les injures, les faux témoignages; si nous aimons notre prochain, nous ne ferons rien de tout cela, parce que l'amour que nous avons pour notre prochain ne peut souffrir que nous lui fassions du mal.

Je dis 1° que ce commandement, qui nous ordonne d'aimer notre prochain, est le plus nécessaire à notre salut, puisque saint Jean nous dit que, si nous n'aimons pas notre frère, c'est-à-dire tout le monde, nous demeurons dans un état de réprobation. Nous voyons encore que Jésus-Christ a *tant à cœur* l'accomplissement de ce commandement, qu'il nous dit que ce n'est que par l'amitié que nous aurons les uns pour les autres, qu'il nous reconnaîtra pour ses enfants.

2° Je dis, M. F., que ce qui nous impose une si grande obligation de nous aimer les uns les autres, c'est que nous avons tous le même créateur, tous une même origine; que nous ne sommes tous qu'une même famille, dont Jésus-Christ est le père, et que nous portons tous son image et sa ressemblance; que nous sommes tous créés pour une même fin, qui est la gloire éternelle, et que nous avons tous été rachetés par la mort et passion de Jésus-Christ. D'après cela, M. F.,

nous ne pouvons pas refuser d'aimer notre prochain, sans outrager Jésus-Christ lui-même, qui nous le commande sous peine de damnation éternelle. Saint Paul nous dit que, puisque nous avons tous une même espérance, qui est la vie éternelle, un même Seigneur, une même foi, un même baptême et un même Dieu, qui est le père de tous les hommes, nous devons donc aimer tous les hommes comme nous-mêmes, si nous voulons plaire à Jésus-Christ et sauver nos âmes.

Mais, peut-être pensez-vous, en quoi consiste donc l'amour que nous devons avoir pour notre prochain? — M. F., cet amour consiste en trois choses : 1° à vouloir du bien à tout le monde; 2° à leur en faire toutes les fois que nous pouvons; 3° supporter, excuser et cacher leurs défauts. Voilà, M. F., la vraie charité due au prochain, et la véritable marque d'une vraie charité, sans laquelle nous ne pouvons ni plaire à Dieu, ni sauver nos âmes.

1° Nous devons souhaiter du bien à tout le monde, et être bien affligé lorsque nous apprenons qu'il lui arrive quelque mal, parce que nous devons considérer tous les hommes, même nos ennemis, comme nos frères; nous devons montrer un air bon et affable envers tout le monde; ne point porter envie à ceux qui *sont mieux* que nous; nous devons aimer les bons à cause de leurs vertus, et aimer les méchants, afin qu'ils deviennent bons; souhaiter la persévérance aux premiers et la conversion aux autres. Si un homme est un grand pécheur et un méchant, nous pouvons haïr le péché, qui est l'ouvrage de l'homme et du démon; mais il faut aimer sa personne, qui est l'image de Dieu.

2° Nous devons faire du bien à tout le monde, du moins autant que nous le pouvons; ce qui se fait en trois manières qui regardent les biens du corps, les biens de

l'honneur, et les biens de l'âme. Par rapport aux biens du corps, nous ne devons jamais faire tort au prochain, ni lui empêcher de gagner quelque chose, quand même ce profit pourrait nous revenir. Il n'y a point de chrétiens si agréables à Dieu que ceux qui portent compassion aux malheureux. Voyez saint Paul : il nous dit qu'il pleurait avec ceux qui pleuraient, et se réjouissait avec ceux qui étaient dans la joie. Quant à l'honneur du prochain, nous devons bien prendre garde de ne jamais nuire à sa réputation par des médisances, et, encore bien moins, par des calomnies. Si nous pouvons *empêcher* ceux qui en disent du mal, il faut les en empêcher, si nous ne pouvons pas, il faut les quitter, ou bien, dire tout le bien que nous savons de ces personnes. Mais pour les biens de l'âme, qui sont cent fois plus précieux que ceux du corps, nous pouvons leur procurer ces biens en priant pour eux, en les détournant du mal par nos conseils, et, surtout, par nos bons exemples; nous y sommes spécialement obligés envers ceux avec qui nous vivons. Les pères et mères, maîtres et maîtresses y sont obligés d'une manière particulière, à cause du compte qu'ils auront à rendre à Dieu de leurs enfants. Hélas! M. F., peut-on bien dire que les pères et mères aiment leurs enfants, quand ils les voient vivre avec tant d'indifférence pour tout ce qui regarde le salut de leurs âmes? Hélas! M. F., un père et une mère qui auraient la charité qu'ils devraient avoir pour leurs enfants, pourraient-ils vivre sans verser des larmes, nuit et jour, sur le malheureux état de leurs enfants qui sont dans le péché, qui vivent, hélas! en réprouvés, qui ne sont plus pour le ciel, qui ne sont plus que pour l'enfer?... Hélas! M. F., comment aimeront-ils à leur procurer leur salut, puisqu'ils ne pensent pas même à leur propre salut?

Hélas! M. F., combien de pères et mères qui devraient gémir et prier continuellement sur l'état de leurs pauvres enfants, et qui les détournent du bien et les portent au mal, en les entretenant des torts, des disputes, des injures que leur ont dites ou faits leurs voisins, de leur mauvaise foi, des moyens qu'ils ont employés pour se venger : ce qui porte souvent les enfants à vouloir (eux-mêmes) se venger, ou, du moins, à conserver la haine dans le cœur.

Oh! M. F., que les premiers chrétiens étaient bien éloignés de tout cela, parce qu'ils sentaient le prix d'une âme! Ah! M. F., si un père et une mère connaissaient la valeur d'une âme, pourraient-ils laisser (perdre), avec tant d'indifférence, celles de leurs pauvres enfants ou de leurs domestiques? pourraient-ils leur faire manquer leur prière, pour les faire travailler? auraient-ils le courage de leur faire manquer les saints offices? O mon Dieu! que vont-ils répondre à Jésus-Christ lorsqu'il va leur montrer qu'ils ont préféré une bête à l'âme de leurs enfants! Ah! que dis-je, une poignée de foin! Ah! pauvre âme que l'on t'estime peu! Non, non, M. F., ces pères et mères aveugles et ignorants n'ont jamais compris que la perte d'une âme est un plus grand mal que la destruction de toutes les créatures qui existent sur la terre. Jugeons, M. F., de la dignité d'une âme par celle des anges : un ange est si parfait que tout ce que nous voyons sur la terre et dans le ciel, est moins qu'un grain de poussière en comparaison du soleil; et cependant quelque parfaits que soient les anges, ils n'ont coûté à Dieu qu'une parole; tandis qu'une âme a coûté la valeur de son sang adorable. Le démon, pour tenter le Sauveur, lui offrit tous les royaumes du monde, en lui disant : « Si tu veux te prosterner devant moi, je te

donnerai tous ces biens; » ce qui nous montre qu'une âme est infiniment plus précieuse aux yeux de Dieu, et même du démon, que tout l'univers avec tout ce qu'il possède. Ah! quelle honte pour ces pères et mères qui estiment moins l'âme de leurs enfants, que le démon ne l'estime lui-même!

Oui, M. F., votre âme est d'un si grand prix, que saint Jean Chrysostôme nous dit que, quand il n'y aurait eu qu'un seul homme sur la terre, son âme est si précieuse à Jésus-Christ, qu'il n'aurait pas cru indigne de lui de mourir pour la sauver. « Oui, dit-il, une âme est si chère à son Créateur, que, si elle l'aimait, il anéantirait plutôt les cieux que de la laisser périr. » « O corps, s'écriait saint Bernard, que vous êtes honoré de loger une si belle âme! » Dites-moi, M. F., si vous aviez été au pied de la croix, et que vous eussiez ramassé le sang adorable de Jésus-Christ dans un vase, avec quel respect ne l'auriez-vous pas conservé? Or, M. F., nous devons avoir autant de respect et de soin pour conserver notre âme, parce qu'elle a coûté tout le sang de Jésus-Christ. « Depuis, nous dit saint Augustin, que j'ai reconnu que mon âme a été rachetée par le sang d'un Dieu, j'ai résolu de la conserver, aux dépens même de ma vie, et de ne jamais la vendre au démon par le péché. » Ah! pères et mères, si vous étiez bien convaincus que vous êtes les gardiens des âmes de vos enfants, pourriez-vous bien les laisser périr avec tant de froideur? Mon Dieu, que de personnes damnées pour avoir laissé perdre de pauvres âmes, ce qu'ils auraient bien pu empêcher s'ils l'avaient voulu! Non, M. F., nous n'avons pas la charité que nous devrions avoir les uns pour les autres, et surtout pour nos enfants et nos domestiques.

Nous lisons dans l'histoire, que du temps des premiers

chrétiens, lorsque les empereurs païens les interrogeaient pour savoir ce qu'ils étaient, ils leur répondaient : « Vous nous demandez ce que nous sommes, le voici : Nous ne faisons qu'un peuple et qu'une famille, que les liens de la charité unissent ensemble; pour nos biens, ils sont tous en commun : celui qui a donne à celui qui n'a pas; personne ne se plaint, personne ne se venge, personne ne *se dit* du mal, et personne ne s'en fait. Nous prions les uns pour les autres, et même pour nos ennemis; au lieu de nous venger, nous faisons du bien à ceux qui nous font du mal, nous bénissons ceux qui nous maudissent. » Ah! M. F., que sont devenus ces temps heureux? Hélas! que de chrétiens maintenant ne sont possédés que de l'amour d'eux-mêmes, et n'en ont point pour le prochain! Voulez-vous, M. F., savoir ce que sont les chrétiens de nos jours? Écoutez-moi, le voici. Si deux personnes qui sont ensemble sont de même humeur, de même caractère, ou bien, ont les mêmes inclinations, vous les voyez s'aimant bien, vivre ensemble; ce n'est encore pas difficile. Mais, si l'humeur ou le caractère ne s'accordent pas; il n'y a plus ni paix, ni amitié, ni charité, ni prochain. Hélas! M. F., ce sont des chrétiens qui n'ont qu'une fausse religion : ils n'aiment leur prochain qu'autant qu'il est de leur inclination, et qu'il entre dans leurs sentiments et leurs intérêts; autrement, l'on ne peut plus se voir, se souffrir ensemble : il faut se séparer, dit-on, pour avoir la paix et sauver son âme. Allez, pauvres hypocrites, allez, séparez-vous de ceux qui ne sont pas, dites-vous, de votre caractère, et avec qui vous ne pouvez pas vivre; vous ne vous éloignerez pas aussi loin d'eux que vous l'êtes de Dieu. Allez, votre religion n'est qu'un fantôme, et vous n'êtes vous-mêmes que des réprouvés. Vous n'avez

jamais connu ni votre religion, ni ce qu'elle vous commande, ni la charité que vous devez avoir pour votre frère afin de plaire à Dieu et vous sauver. Il n'est pas bien difficile d'aimer ceux qui nous aiment, et qui sont de nos sentiments dans tout ce que nous disons ou faisons; car en cela, il n'y a rien de plus que les païens, ils en faisaient tout autant. Saint Jacques nous dit : « Si vous faites bon accueil à un riche, et que vous méprisiez un pauvre; si vous saluez de bonne grâce celui qui vous a fait quelque bien, tandis qu'à peine saluez-vous celui qui vous a fait quelque insulte; ni vous n'accomplissez la loi, ni vous n'avez la charité que vous devez avoir; vous ne faites rien de plus que ceux qui ne connaissent pas le bon Dieu. » — « Mais, me direz-vous, comment devons-nous donc aimer notre prochain? » Le voici. Saint Augustin nous dit que, nous devons l'aimer comme Jésus-Christ nous aime : il n'a consulté ni la chair ni le sang, mais il nous a aimés pour nous sanctifier et nous mériter la vie éternelle. Nous devons souhaiter et désirer à notre prochain tout le bien que nous pouvons souhaiter pour nous-mêmes.

Oui, M. F., nous ne connaîtrons que nous sommes dans le chemin du ciel et que nous aimons véritablement le bon Dieu que d'autant que, nous trouvant avec des personnes entièrement opposées à notre caractère, et qui semblent nous contredire en tout, nous les aimons cependant comme nous-mêmes, nous les voyons de bonne grâce, nous en disons du bien et jamais du mal, nous recherchons leur compagnie, nous les prévenons et nous leur rendons service de préférence à tous ceux qui entrent dans nos intérêts et ne nous contredisent en rien. Si nous faisons cela nous pouvons *espérer* que notre âme est dans l'amitié de Dieu et que nous aimons

notre prochain chrétiennement. Voilà la règle et le modèle que Jésus-Christ nous a laissés et que tous les saints ont suivis; ne nous y trompons point, il n'y a point d'autre (chemin) qui nous conduise au ciel. Si vous ne faites pas cela, ne doutez pas d'un seul instant que vous ne marchiez dans (celui) de la perdition. Allez, pauvres aveugles, priez, faites pénitence, assistez bien aux offices, fréquentez les sacrements, tous les jours, si vous le voulez; (donnez) tout votre bien à ceux qui vous aiment, vous ne laisserez pas que d'aller brûler à la fin de votre vie! Hélas! M. F., qu'il y a peu de véritable dévotion! que de dévotions de caractère, de penchant! Il y a des gens qui donnent tout, et qui sont prêts à tout sacrifier, quand c'est pour des personnes qui leur conviennent ou qui les aiment. Hélas! qu'il y en a peu qui ont cette charité qui plaît à Dieu et qui conduit au ciel! Tenez, M. F., voulez-vous un bel exemple de la charité chrétienne? en voici un qui peut vous servir de modèle, toute votre vie. Il est rapporté dans l'histoire des Pères du désert, qu'un solitaire rencontra dans le chemin un pauvre estropié tout couvert d'ulcères et de pourriture; il était dans un état si misérable qu'il ne pouvait ni gagner sa vie, ni se traîner. Le solitaire, touché de compassion, le porta dans sa cellule, lui donna tous les soulagements qu'il put. Ce pauvre, ayant repris ses forces, le solitaire lui dit : « Voulez-vous, mon cher frère, demeurer avec moi, je ferai tout ce que je pourrai pour vous nourrir, et nous prierons et nous servirons le bon Dieu ensemble. » — « Oh! que vous me donnez de joie, lui dit le pauvre! que je suis heureux de trouver dans votre charité une ressource à ma misère! » Le solitaire, qui avait déjà bien de la peine à gagner sa vie, redoubla

son travail pour avoir de quoi nourrir son pauvre; et il tâchait de le nourrir le mieux qu'il pouvait et bien mieux qu'il ne se nourrissait lui-même. Mais, au bout de quelque temps, ce pauvre commença à murmurer contre son bienfaiteur, se plaignant de ce qu'il le nourrissait trop mal. « Hélas! mon cher ami, lui dit le solitaire, je vous nourris mieux que moi-même, je ne puis faire autre chose pour vous que ce que je fais. » Quelques jours après, cet ingrat recommença ses plaintes, et vomit contre son bienfaiteur un torrent d'injures. Le solitaire souffrit tout cela avec patience, sans rien répondre. Le pauvre fut honteux d'avoir parlé de la sorte à un si saint homme, qui ne lui faisait que du bien; et il lui demanda pardon. Mais, il retomba bientôt dans les mêmes impatiences et prit une telle haine contre ce bon solitaire, qu'il ne pouvait plus le supporter. « Je suis ennuyé de vivre avec toi, lui dit-il; je veux que tu me reportes dans le chemin où tu m'as trouvé; je ne suis pas accoutumé à être si mal nourri. » Le solitaire lui demanda pardon, lui promettant qu'il tâcherait de le mieux traiter. Le bon Dieu lui inspira d'aller trouver un bourgeois charitable du voisinage, pour lui demander de la nourriture un peu meilleure pour son estropié. Le bourgeois, touché de compassion, lui dit de venir tous les jours chercher de quoi le nourrir. Le pauvre parut content; mais au bout de quelques semaines, il recommença à faire de nouveaux et de piquants reproches au solitaire. « Vas, lui dit-il, tu n'es qu'un hypocrite, tu fais semblant d'aller chercher l'aumône pour moi, et c'est pour toi; tu manges le meilleur en secret, et tu ne me donnes que tes restes. » — « Ah! mon ami, lui dit le solitaire, vous me faites injure, je vous assure que je ne demande jamais rien pour moi, que je ne touche

pas même un morceau de ce que l'on me donne pour vous; si vous n'êtes pas content des services que je vous rends, ayez au moins patience pour l'amour de Jésus-Christ, en attendant que je fasse mieux. » — « Vas, lui dit le pauvre, je n'ai pas besoin de tes remontrances, » et, sur-le-champ, il se saisit d'un caillou, et le jeta à la tête du solitaire, qui évita le coup. Ensuite ce malheureux prit un gros bâton, dont il se servait pour se traîner, et lui en donna un si rude coup, qu'il le fit tomber par terre. « Le bon Dieu vous pardonne, lui dit le bon solitaire; pour moi, je vous pardonne bien, pour l'amour de Jésus-Christ, les mauvais traitements que vous me faites. » — « Tu dis que tu me pardonnes; mais ce n'est que du bout des lèvres, parce que je sais que tu me voudrais déjà voir mort. » — « Je vous assure, mon ami, lui dit tendrement le bon solitaire, que c'est de tout mon cœur que je vous pardonne. » Ce bon solitaire voulut l'embrasser pour marquer qu'il l'aimait. Dans ce moment, le pauvre le prit par la gorge, lui déchira le visage avec ses ongles, et voulait l'étrangler. Le solitaire s'étant *débarrassé* de ses mains, le pauvre lui dit : « Vas, tu ne mourras jamais que de mes mains. » Ce bon solitaire, qui était toujours touché de compassion et rempli d'une charité vraiment chrétienne, prit patience avec lui pendant trois ou quatre ans. Pendant ce temps-là, il n'y a que Dieu qui sache combien il eut à souffrir de la part du pauvre. Il lui disait à tout moment qu'il voulait qu'il le reportât dans le chemin où il l'avait trouvé, qu'il aimait mieux mourir de faim ou de froid, ou bien être dévoré par les bêtes, que de vivre avec lui. Ce bon solitaire ne savait à quoi se déterminer; d'un côté, sa charité lui représentait qu'en le reportant dans l'endroit où il l'avait trouvé,

il allait périr de misère; d'un autre côté, il craignait de perdre patience dans ce combat. Il lui vint la pensée d'aller consulter saint Antoine sur le parti qu'il devait prendre pour être le plus agréable au bon Dieu; il ne craignait ni la peine, ni les outrages qu'il recevait pour tous ses bienfaits; mais il voulait seulement connaître la volonté de Dieu. Étant auprès de saint Antoine, sans rien lui dire, celui-ci, par la bouche duquel le Saint-Esprit parlait, lui dit : « Ah! mon fils, je sais ce qui vous amène ici, et pourquoi vous venez me trouver. Gardez-vous bien de suivre la pensée que vous avez de renvoyer ce pauvre; c'est une rude tentation du démon, qui veut vous ôter votre couronne; si vous aviez le malheur de l'abandonner, mon fils, le bon Dieu ne l'abandonnerait pas. » Il semblait, d'après ce que saint Antoine lui dit, que son salut fût attaché aux soins qu'il donnait à ce pauvre. « Mais, mon père, lui dit le solitaire, je crains de perdre patience avec lui. » — « Et pourquoi la perdriez-vous, mon fils, lui répliqua saint Antoine, ne savez-vous pas que c'est envers ceux qui nous font le plus de mal, que nous devons exercer le plus généreusement notre charité? Mon fils, dites-moi, quel mérite auriez-vous d'avoir la patience avec une personne qui ne vous ferait jamais de mal? ne savez-vous pas, mon fils, que la charité est une vertu courageuse, qui ne regarde pas les vices de celui qui nous fait de la peine, mais qui ne regarde que Dieu seul. Aussi, mon fils, je vous engage grandement à garder ce pauvre : plus il est méchant, plus vous devez en avoir pitié; tout ce que vous lui ferez par charité, Jésus-Christ le tiendra pour fait à lui-même. Faites voir, mon fils, par votre patience, que vous êtes le disciple d'un Dieu souffrant. Souvenez-vous que c'est par la patience et

par la charité que l'on connaît un chrétien. Regardez ce pauvre comme celui dont Dieu veut se servir pour vous faire travailler à votre couronne. » Le solitaire fut très-satisfait de savoir de ce grand saint que c'était la volonté de Dieu qu'il gardât son pauvre, et que tout ce qu'il faisait envers lui était très-agréable à Dieu. Il va trouver son pauvre, et oubliant toutes les injures et les mauvais traitements qu'il en avait reçus jusqu'à ce jour, lui montrant une charité qui n'avait plus de bornes, il le servait avec une humilité admirable, et ne cessait de prier pour lui. Le bon Dieu vit dans ce jeune solitaire tant de patience et de charité qu'il convertit ce pauvre ; et par là montra à son serviteur, combien tout ce qu'il avait fait lui était agréable, puisqu'il accordait à ce malheureux son salut et sa conversion.

Que pensez-vous de cela, M. F.? est-ce là une charité chrétienne, oui ou non? Oh! que cet exemple, au grand jour du jugement, va confondre de chrétiens qui ne veulent pas seulement souffrir une parole, supporter, huit jours, le mauvais caractère d'une personne, sans murmurer, sans lui vouloir peut-être du mal. Il faut se quitter, il faut se séparer pour avoir la paix, dit-on. O mon Dieu! que de chrétiens se damnent par le défaut de charité! Non, non, M. F., quand vous feriez même des miracles, vous ne serez jamais sauvés, si vous n'avez pas la charité. Non, M. F., ce n'est pas connaître sa religion; ce n'est avoir qu'une religion de caprice, d'humeur et de penchant. Allez, allez, vous n'êtes que des hypocrites et des réprouvés! Sans la charité, jamais vous ne verrez le bon Dieu, jamais vous n'irez au ciel!... Donnez votre bien, faites de grandes aumônes à ceux qui vous aiment ou qui vous plaisent, assistez tous les jours à la sainte messe, communiez tous les jours, si

vous voulez; vous n'êtes que des hypocrites et des réprouvés; continuez votre route et vous serez bientôt en enfer!... Vous ne pouvez supporter les défauts de votre prochain parce qu'il est trop *pénible*, vous n'aimez pas à être avec lui. Allez voir, allez, malheureux, vous n'êtes qu'un hypocrite, vous n'avez qu'une fausse religion, qui, avec tout ce que vous faites de bien, vous conduira en enfer. O mon Dieu! que cette vertu est rare! Hélas! elle est aussi rare que sont rares ceux qui iront au ciel.

Je n'aime pas même les voir, direz-vous; à l'église, ils me donnent des distractions avec toutes leurs manières. Ah! malheureux, dites plutôt que vous n'avez pas la charité, et que vous n'êtes qu'un misérable, qui n'aimez que ceux qui (entrent) dans vos sentiments ou vos intérêts, qui ne vous contredisent en rien, et qui vous flattent de vos bonnes œuvres, qui aiment à vous remercier de vos bienfaits et qui vous paient de reconnaissance. Vous ferez tout pour ceux-ci, vous ne craignez pas même de vous priver de votre nécessaire pour les soulager; mais, s'ils vous méprisent ou paient d'ingratitude, vous ne les aimez plus, vous ne voulez plus les voir, vous fuyez leurs compagnies; vous êtes content de couper court aux entretiens que vous avez avec eux. O mon Dieu! que de fausses dévotions qui ne peuvent nous conduire que parmi les réprouvés!

Si vous en doutez, M. F., écoutez saint Paul, qui ne peut vous tromper : « Quand, nous dit-il, je donnerais tout mon bien aux pauvres, quand je ferais des miracles en ressuscitant les morts, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien autre qu'un hypocrite. » Mais pour mieux vous en convaincre, parcourez toute la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, voyez toutes les Vies des Saints,

vous n'en trouverez aucun qui n'ait pas cette vertu : c'est-à-dire, qui n'ait pas aimé ceux qui lui faisaient des injures, qui lui voulaient du mal, qui le payaient d'ingratitude pour ses bienfaits. Non, non, vous n'en verrez pas un qui n'ait pas préféré de faire du bien à celui qui lui aura fait quelques torts. Voyez saint François de Sales, qui nous dit que, s'il n'avait qu'une bonne œuvre à faire, il choisirait celui qui lui a fait quelque outrage, plutôt que celui qui lui a rendu quelque service. Hélas! M. F., qu'une personne qui n'a pas la charité va loin pour le mal! Si une personne lui a fait quelque peine, vous la voyez examiner toutes ses actions; elle les juge, elle les condamne, elle les tourne en mal, toujours croyant avoir raison. — Mais, me direz-vous, il y a bien des fois que l'on voit qu'ils agissent mal, l'on ne peut pas penser autrement. — Mon ami, comme vous n'avez point de charité, vous croyez qu'ils font mal; mais si vous aviez la charité, vous penseriez bien autrement, parce que vous penseriez toujours que vous pouvez bien vous tromper, comme cela arrive si souvent; et pour vous en convaincre, en voici un exemple, que je vous prie de ne jamais effacer de votre esprit, surtout quand vous penserez que votre prochain fait mal.

Il est rapporté dans l'histoire des Pères du désert, qu'un solitaire nommé Siméon, étant resté plusieurs années dans (la solitude), il lui vint la pensée d'aller dans le monde; mais il demanda au bon Dieu que jamais de sa vie, les hommes ne connussent ses intentions. Le bon Dieu lui ayant accordé cette grâce, il alla dans le monde. Il contrefaisait le fou, il délivrait les possédés du démon, et il guérissait les malades; il allait dans les maisons des femmes de mauvaise vie, leur faisait jurer qu'elles n'ai-

meraient que lui, leur donnant tout l'argent qu'il avait. Tout le monde le regardait comme un solitaire qui avait perdu l'esprit. L'on voyait tous les jours cet homme, qui avait plus de soixante-dix ans, jouer avec les enfants dans les rues; d'autres fois, il allait se jeter au travers des danses publiques pour sauter avec les autres, en leur disant quelques mots qui leur montraient bien le mal qu'ils faisaient. Mais on regardait cela comme venant d'un fou, et l'on ne faisait que le mépriser. D'autres fois, il montait sur les théâtres, d'où il jetait des pierres à tous ceux qui étaient en bas. Quand il voyait des personnes qui étaient possédées du démon, il se mettait avec elles, et contrefaisait le possédé comme si lui-même l'eût été. On le voyait courir dans les auberges, se mettre avec les ivrognes; dans les marchés, il se roulait par terre, et faisait mille autres choses toutes fort extravagantes. Tout le monde le condamnait, le méprisait; les uns le regardaient comme un fou, les autres, comme un libertin et un mauvais sujet qui ne méritait que la prison. Et cependant, M. F., malgré tout cela, c'était un saint, qui ne cherchait que le mépris et à gagner les âmes à Dieu, quoique tout le monde en jugeât mal. Ce qui nous montre que quoique les actions mêmes de notre prochain nous paraissent mauvaises, nous ne devons pas, nous, en juger mal. Souvent nous les jugeons mauvaises, tandis qu'aux yeux de Dieu, elles ne le sont pas.

Ah! que celui qui aurait le bonheur d'avoir la charité, cette belle et incomparable vertu, se garderait bien de juger et de vouloir mal à son prochain! — Mais, me direz-vous, son caractère est trop mauvais, l'on ne peut pas y tenir. — Vous ne pouvez pas y tenir, mon ami, vous croyez donc être un saint, et sans défaut? pauvre aveugle! vous verrez un jour que vous en avez

plus fait souffrir à ceux qui sont autour de vous, qu'ils ne vous en ont fait souffrir. C'est l'ordinaire que les plus mauvais croient qu'ils ne font rien souffrir aux autres, et qu'ils ont tout à souffrir des autres. O mon Dieu, que l'homme est aveugle, quand la charité n'est pas dans son cœur! D'un autre côté, si vous n'aviez rien à souffrir de la part de ceux qui sont avec vous, qu'auriez-vous donc à présenter au bon Dieu? — Quand est-ce donc que l'on pourra connaître que l'on est dans le chemin qui conduit au ciel? — Non, non, M. F., tant que vous n'aimerez pas ceux qui sont d'une humeur, d'un caractère tout différents du vôtre et même ceux qui vous contredisent en ce que vous faites, vous ne serez qu'un hypocrite et non un bon chrétien. Faites, tant que vous voudrez, *les autres biens*, cela n'empêchera pas que vous ne soyez damnés. D'ailleurs, voyez la conduite qu'ont tenue les saints, et comment ils se sont comportés envers leur prochain, en voilà un exemple qui nous montre que cette vertu seule semble nous assurer le ciel.

Il est rapporté dans l'histoire qu'un solitaire qui avait mené une vie bien imparfaite, du moins en apparence et aux yeux du monde, se trouva à l'heure de la mort si consolé et si content, que son supérieur en fut bien étonné. Pensant que c'était un aveuglement du démon, il lui demanda d'où pouvait venir ce grand contentement; qu'il savait bien pourtant que sa vie n'avait guère de quoi le rassurer, vu que les jugements (de Dieu) sont si terribles, même aux plus justes. « Il est vrai, mon père, lui dit le mourant, que je n'ai pas fait des œuvres extraordinaires, et même que je n'ai presque rien fait de bon; mais j'ai tâché toute ma vie de pratiquer ce grand précepte du Seigneur, qui est d'aimer tout le monde, de penser bien de tous, de supporter les défauts et de les

excuser et de leur rendre service ; (je l'ai fait) toutes les fois que l'occasion s'en est présentée; j'ai tâché de ne faire du mal à personne, de ne parler mal de personne et de penser bien de tout le monde : voilà mon père, ce qui fait toute ma consolation et mon espérance dans ce moment, et ce qui, malgré toutes mes imperfections, me donne l'espérance que le bon Dieu aura pitié de moi. » Le supérieur fut si étonné de cela, qu'il s'écria avec des transports d'admiration : « O mon Dieu ! que cette vertu est belle et précieuse à vos yeux ! » Allez, mon fils, dit-il au solitaire, vous avez tout fait et tout accompli, en accomplissant ce commandement; allez, le ciel vous est assuré. » Ah ! M. F., si nous connaissions bien cette vertu, et quel en est le prix aux yeux de Dieu, avec quel empressement ne saisirions-nous pas toutes les occasions de la pratiquer, puisqu'elle renferme toutes les autres vertus et nous assure si bien le ciel? Non, non, M. F., nous ne sommes que des hypocrites, tant que cette vertu n'accompagnera pas toutes nos actions.

Mais pensez-vous en vous-mêmes, d'où vient que nous n'avons pas cette charité, puisqu'elle nous rend déjà si heureux dans ce monde par la paix et l'union qui règnent entre ceux qui ont le grand bonheur de l'avoir? — M. F., trois choses nous la font perdre, savoir : l'avarice, l'orgueil et l'envie. Dites-moi, pourquoi est-ce que vous n'aimez pas cette personne? Hélas ! c'est parce qu'elle n'entre pas dans vos intérêts; qu'elle aura dit quelques paroles contre vous, ou fait quelque chose qui ne vous a pas convenu; ou bien parce que vous lui avez demandé quelque service qu'elle vous a refusé; ou bien qu'elle aura fait quelque profit que vous espériez faire : voilà ce qui vous empêche de l'aimer comme vous le devez. Vous ne faites pas attention que tant que vous

n'aimerez pas votre prochain, c'est-à-dire, tout le monde, comme vous voudriez que l'on vous aimât, vous êtes un..... que si vous veniez à mourir, vous seriez damné. Cependant vous aimez encore à nourrir dans votre cœur des sentiments qui ne sont pas bien charitables, vous fuyez ces personnes; mais, prenez bien garde, mon ami, que le bon Dieu ne vous fuie pas aussi. Ne perdez jamais de vue qu'autant de temps que vous n'aimez pas votre prochain, le bon Dieu est en fureur contre vous; si vous veniez à mourir, il vous précipiterait de suite en enfer. O mon Dieu! peut-on bien vivre avec la haine dans le cœur!... Hélas! mon ami, vous n'êtes plus qu'un abominable aux yeux de Dieu, si vous êtes sans charité. Est-ce parce que vous voyez de grands défauts dans votre voisin? Hélas! mon ami, soyez bien persuadé que vous en avez encore de bien plus grands aux yeux de Dieu et que vous ne connaissez pas. Il est vrai que nous ne devons pas aimer les défauts et les vices du pécheur; mais nous devons aimer sa personne; car, quoique pécheur, il ne laisse pas que d'être la créature de Dieu et son image. Si vous voulez n'aimer que ceux qui n'ont point de défauts, vous n'aimerez personne, parce que personne n'est sans défauts. Raisonnons, M. F., en meilleurs chrétiens : plus un chrétien est pécheur, plus il est digne de compassion et de posséder une place dans notre cœur. Non, M. F., tant mauvais que soient ceux avec qui nous vivons, nous ne devons pas les haïr; mais, à l'exemple de Jésus-Christ, les aimer plus que nous-mêmes.

Voyez comment Jésus-Christ, qui est notre modèle, s'est comporté envers ses ennemis : il a prié pour eux et il est mort pour eux. Qui a porté les apôtres à traverser les mers, et à aller finir leur vie par le martyre? N'est-ce

pas (l'amour) pour leurs ennemis? Voyez la charité de saint François Xavier, qui quitta sa patrie et tous ses biens, pour aller habiter parmi des barbares, qui lui font souffrir tout ce qu'il est possible de faire souffrir à un chrétien, *sinon* la mort. Voyez un saint Abraham, solitaire, qui quitta sa solitude pour aller prêcher la foi dans un pays où personne n'avait pu la faire recevoir. N'est-ce pas sa charité qui fut cause qu'il fut frappé et traîné par terre jusqu'à être laissé demi-mort. Ne pouvait-il pas les laisser dans leur aveuglement? Oui, sans doute, mais sa charité, le grand désir de sauver leurs pauvres âmes, lui fait souffrir toutes ces injures. Oui, M. F., celui qui a la charité ne voit point de défauts dans son frère, mais seulement la nécessité de l'aider à sauver son âme, quoi qu'il en coûte.

Nous disons que, si nous aimons bien notre prochain, nous prendrons bien garde de ne pas le scandaliser et de rien faire qui puisse le détourner du bien pour le porter au mal. Oui, M. F., nous devons aimer tout le monde et lui faire du bien autant que nous le pouvons pour l'âme et pour le corps; parce que Jésus-Christ nous dit, que quand nous faisons quelque bien au prochain dans son corps, nous le faisons à lui-même; mais, à bien plus forte raison, quand nous l'aidons à sauver son âme. Ne perdons jamais (de vue) ces paroles de Jésus-Christ, qui nous dit dans l'Évangile : « Venez les bénis de mon Père, j'ai eu faim, vous m'avez donné à manger, etc... » Voyez la charité de saint Sérapion, qui quitta son habit pour le donner à un pauvre; il en rencontra un autre, il lui donna son habit de dessous; ne lui restant plus que son livre d'évangile, il va le vendre pour (pouvoir) donner encore. Son disciple lui demanda qui l'avait ainsi dépouillé? Il lui dit, qu'il avait lu dans son livre : « Ven-

dez et donnez tout ce que vous avez aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel ; c'est pour cela que j'ai vendu jusqu'à mon livre. » Il alla encore plus loin, il se donna lui-même à une pauvre veuve pour se faire vendre, afin qu'elle eût de quoi nourrir ses enfants ; et, étant conduit parmi les barbares, il eut le grand bonheur d'en convertir un grand nombre. Oh ! belle vertu ! si nous avions le bonheur de vous posséder, que d'âmes nous mènerions au bon Dieu !.... Quand saint Jean l'Aumônier pensait à cette belle action de saint Sérapion : « J'avais cru, disait-il à ses amis, avoir fait quelque chose, en donnant tout mon argent aux pauvres ; mais j'ai reconnu que je n'ai encore rien fait, parce que je ne me suis pas donné moi-même comme le bienheureux Sérapion, qui se donna pour nourrir les enfants d'une veuve. »

Concluons, M. F., que la charité est une des plus belles vertus, et qui nous assure le plus l'amitié du bon Dieu ; avec d'autres vertus, nous pouvons encore être dans le chemin de l'enfer ; mais avec la charité, qui est universelle, qui ne fuit point, qui aime ses ennemis comme ses amis, qui fait du bien à ceux qui lui font du mal, comme à ceux qui lui font du (bien) !... celui qui la possède est sûr que le ciel est pour lui !... C'est le bonheur que je vous souhaite.

TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Absolution.

Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis : et quorum retinueritis, retenta sunt.

Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. (*S. Jean*, xx, 23.)

Qu'il en a coûté, M. F., à ce divin Sauveur pour donner l'efficacité à ces paroles : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et retenus à ceux à qui vous les retiendrez ! » Hélas ! que de tourments, que d'opprobres et quelle mort douloureuse !... Mais nous sommes si aveugles, si grossiers, si peu spirituels, que la plupart croient qu'il ne tient qu'au prêtre de donner ou de refuser l'absolution comme il lui plaît. Non, M. F., nous nous trompons grossièrement ; un ministre du sacrement de Pénitence n'est que le dispensateur des grâces et des mérites de Jésus-Christ ; il ne peut les donner que selon les règles qui lui sont prescrites. Hélas ! de quelle frayeur ne doit pas être saisi un pauvre prêtre, en exerçant un ministère si redoutable, où il est dans

un danger si grand de se perdre lui-même en voulant sauver les autres. Quel terrible rendement de compte pour un pauvre prêtre, lorsque le jugement viendra et que toutes ces absolutions lui seront remises devant les yeux par Dieu même, pour examiner s'il n'a point été ou trop prodigue des grâces du ciel, ou trop sévère. Hélas! M. F., qu'il est difficile de marcher toujours bien droit!..... Que de prêtres, au jugement, voudraient n'avoir pas été prêtres, mais simples laïques! Que de fidèles vont aussi se trouver coupables, qui, peut-être n'ont jamais prié Dieu pour leurs pasteurs qui se sont exposés à se perdre pour les sauver!... Mais, si un prêtre a le pouvoir de remettre les péchés, il a aussi le pouvoir de les retenir, et saint Grégoire le Grand nous dit qu'un prêtre doit bien examiner quelles sont les dispositions du pécheur, avant de lui donner l'absolution. Il doit voir si son cœur est changé, s'il a bien pris toutes les résolutions que doit avoir un pécheur converti.

Il est donc évident que le ministre de la pénitence doit différer ou refuser l'absolution à certains pécheurs, sous peine de se damner lui-même avec son pénitent. Je vais donc vous montrer ou vous apprendre, 1° ce que c'est que l'absolution; 2° quels sont ceux à qui il faut la donner ou la refuser : matière bien intéressante, puisqu'il s'agit de votre salut ou de votre perte.

Que l'homme est heureux, M. F., mais qu'il est coupable! Je dis qu'il est heureux; puisque, après avoir perdu son Dieu, le ciel et son âme, il peut encore espérer trouver des moyens si faciles pour réparer cette grande perte, qui est celle d'une éternité de bonheur. Le riche qui a perdu sa fortune, souvent, ne peut point, malgré sa bonne volonté, la rétablir; mais le chrétien

a-t-il perdu sa fortune éternelle? il peut la recouvrer sans qu'il lui en coûte rien, pour ainsi dire. O mon Dieu! que vous aimez les pécheurs, puisque vous nous fournissez tant de moyens de recouvrer le ciel! Je dis que nous sommes bien coupables de pouvoir gagner tant de biens et de tout mépriser! Vous avez perdu le ciel, mon ami, et pourquoi voulez-vous vivre dans une telle pauvreté?... Mon Dieu! *que* l'homme pécheur peut (éviter) son malheur, et quelle facilité (n'a-t-il pas) de pouvoir le réparer?

Si vous me demandez ce que c'est que l'absolution; je vous dirai que c'est un jugement que le prêtre prononce, au nom et par l'autorité de Jésus-Christ, et par lequel nos péchés sont aussi remis, aussi effacés que si nous ne les avions jamais commis, si celui qui les confesse la reçoit avec les dispositions que demande ce sacrement. Ah! M. F., qui de nous pourra s'empêcher d'admirer l'efficacité de ce jugement de miséricorde? O moment heureux pour un pécheur converti!... A peine le ministre a-t-il prononcé ces paroles : « Je vous absous, » que l'âme est lavée, purifiée de toutes ses souillures, par le sang précieux qui coule sur elle. Mon Dieu! que vous êtes bon pour un pécheur!... Disons encore, M. F., que notre pauvre âme est arrachée de la tyrannie du démon et rétablie dans l'amitié et la grâce de son Dieu; elle recouvre la paix, cette paix si précieuse, qui fait tout le bonheur de l'homme dans ce monde et dans l'autre; l'innocence lui est rendue, avec tous ses droits au royaume de Dieu, que ses péchés lui avaient ravis. Dites-moi, M. F., ne devons-nous pas être pénétrés et attendris jusqu'aux larmes à la vue de tant de merveilles? Auriez-vous pu penser que, chaque fois qu'un pécheur reçoit l'absolution, tous ces

biens lui soient accordés? Mais tout cela n'est donné et ne doit être donné qu'à ceux qui le méritent, c'est-à-dire, qui sont pécheurs, il est vrai, mais pécheurs convertis, qui regrettent leur vie passée, non-seulement parce qu'ils ont perdu le ciel; mais parce qu'ils ont été conduits à outrager (celui) qui mérite d'être infiniment aimé.

Si vous désirez savoir quand on doit vous différer ou refuser l'absolution, le voici : écoutez-le bien et gravez-le dans votre cœur, afin que, chaque fois que vous irez vous confesser, vous puissiez connaître si vous méritez d'être absous ou renvoyés. Je trouve huit raisons qui doivent porter le prêtre à vous différer l'absolution, c'est l'Église elle-même qui a donné ces règles sur lesquelles le prêtre ne doit pas passer; s'il les dépasse, malheur à lui et à celui qu'il conduit : c'est un aveugle qui en conduit un autre, ils se précipitent tous deux dans les enfers. Le devoir du ministre est de bien appliquer ces règles, et le vôtre, de ne jamais murmurer lorsqu'il ne vous donne pas l'absolution. Si un prêtre vous la refuse, c'est parce qu'il vous aime et qu'il désire véritablement sauver votre pauvre âme, et vous ne connaîtrez cela qu'au jour du jugement : c'est alors que vous verrez que ce n'était que le désir qu'il avait de vous conduire au ciel qui l'a porté à vous différer l'absolution. S'il vous l'avait accordée, comme vous le désiriez, vous seriez damné. Vous ne devez donc jamais, M. F., murmurer lorsqu'un prêtre ne vous donne pas l'absolution; au contraire, (vous devez) en remercier le bon Dieu, et travailler de toutes vos forces à mériter ce bonheur.

Je dis 1°, que ceux qui ne sont pas assez instruits ne méritent pas l'absolution : le prêtre ne doit pas la leur donner, et ne le peut sans se rendre coupable; parce que

tout chrétien est obligé de connaître Jésus-Christ avec ses mystères, avec sa doctrine, ses lois et ses sacrements. Saint Charles Borromée, archevêque de Milan, nous dit expressément que l'on ne doit pas donner l'absolution à ceux qui ne connaissent pas les principaux mystères du christianisme, et les obligations particulières de leur état : « surtout, nous dit-il, quand on reconnaît que leur ignorance vient de leur indifférence pour leur salut. » Les lois de l'Église défendent de donner l'absolution aux pères et aux mères, aux maîtres et maîtresses qui n'instruisent pas leurs enfants ou leurs domestiques, ou qui ne les font pas instruire par d'autres de tout ce qui est nécessaire pour être sauvé; qui ne veillent pas sur leur conduite; qui négligent de les corriger de leurs désordres et de leurs défauts. Vous dire que ceux qui ne savent pas ce qui est nécessaire pour être sauvé, ne méritent pas l'absolution, c'est comme si je disais à une personne qu'elle est dans le précipice sans lui donner les moyens d'en sortir. Je vais donc vous montrer ce que vous devez savoir pour sortir de cet abîme d'ignorance; gravez-le bien dans vos cœurs, afin qu'il ne s'y efface jamais, que vous l'appreniez à vos enfants et que vos enfants l'apprennent à d'autres. Renouvelons, M. F., ce que je vous ai dit déjà plusieurs fois : un chrétien doit savoir le *Notre Père*, le *Salue, Marie*, le *Crois en Dieu*, le *Confesse à Dieu*, les trois actes de Foi, d'Espérance et d'Amour, les Commandements de Dieu et de l'Église, et son acte de Contrition. Je ne veux pas seulement dire : les mots; parce qu'il faudrait être *furieusement* ignorant pour ne le (point) savoir; mais il faut que, si l'on vous interroge, vous puissiez rendre compte de l'explication de chaque article en particulier, et de ce qu'ils veulent dire. Voilà ce que l'on vous

(demande), et non de savoir les mots. Il faut que vous sachiez que le *Notre Père* a été composé par Dieu même; que le *Salue, Marie*, a été composé, une partie par l'ange, lorsqu'il vint trouver la sainte Vierge pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation, et l'autre partie par l'Église; il faut que vous sachiez que le *Crois en Dieu* a été composé par les Apôtres après la descente du Saint-Esprit, avant de se disperser dans le monde; ce qui fait que dans tous les lieux du monde l'on enseigne la même religion et les mêmes mystères. Il renferme l'abrégé de toute notre sainte religion, le mystère de la sainte Trinité, qui est un seul Dieu en trois personnes, que c'est le Père qui nous a créés, que c'est le Fils qui nous a rachetés par sa mort et ses souffrances, et que c'est le Saint-Esprit qui nous a sanctifiés dans le saint Baptême. Lorsque vous dites : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur, etc., » c'est comme si vous disiez : Je crois que le Père éternel a tout créé, nos corps et nos âmes, que le monde n'a pas toujours été, qu'il ne durera pas toujours, qu'un jour tout sera anéanti..... « Je crois en Jésus-Christ, » c'est comme si vous disiez : Je crois que (Jésus-Christ), la seconde personne de la sainte Trinité s'est fait homme, qu'il a souffert, qu'il est mort pour nous racheter, pour nous mériter le ciel que le péché d'Adam nous avait ravi. « Je crois au Saint-Esprit, à la sainte Église catholique, etc., » c'est comme si vous disiez : Je crois qu'il n'y a qu'une religion, qui est celle (de l'Église), que c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a établie, qu'il y a renfermé toutes ses grâces, que tous ceux qui ne sont pas dans cette Église ne seront pas sauvés, et que cette Église doit durer jusqu'à la fin du monde. Lorsque vous dites : « Je crois à la communion des saints, » c'est comme si vous disiez : Je crois que tous les chrétiens se font part

de leurs prières, de toutes leurs bonnes œuvres, je crois que les saints qui sont dans le ciel prient le bon Dieu pour nous, et que nous pouvons prier pour ceux qui sont dans les flammes du purgatoire. Lorsque vous dites : « Je crois à la rémission des péchés, » c'est comme si vous disiez : Je crois qu'il y a, dans l'Église de Jésus-Christ, des sacrements qui remettent toutes sortes de péchés, et qu'il n'y a point (de péchés) que l'Église de Jésus-Christ ne puisse remettre. En disant : « La résurrection de la chair, » cela veut dire que nos *mêmes* corps, que nous avons maintenant, ressusciteront un jour, que nos âmes y rentreront pour aller dans le ciel, si nous avons eu le bonheur de bien servir le bon Dieu, ou pour aller en enfer y brûler pendant l'éternité si..... En disant : « Je crois à la vie éternelle, » c'est dire : (Je crois) que l'autre vie ne finira jamais, que notre âme durera autant que Dieu lui-même, qui est sans fin. Lorsque vous dites : « D'où il viendra juger les vivants et les morts, » c'est comme si vous disiez : Je crois que Jésus-Christ est dans le ciel en corps et en âme, et que c'est lui-même qui viendra pour nous juger, pour récompenser ceux qui auront bien fait et pour punir ceux qui l'auront méprisé.

Il faut savoir que les Commandements de Dieu ont été donnés à Adam en le créant; c'est-à-dire, que Dieu les grava dans son cœur, et qu'après qu'Adam eut péché, Dieu les donna à Moïse écrits sur des tables de pierre, sur le mont Sinaï. Ce sont les mêmes que Dieu renouvela lui-même, lorsqu'il vint sur la terre pour nous sauver tous (1). Je dis que vous devez savoir vos trois actes, de Foi, d'Espérance et de Charité. Je ne veux pas dire

(1) Différence qu'il y a entre les Commandements de Dieu et ceux de l'Église. (*Note du Vénérable.*)

encore simplement les mots, (qui est-ce qui ne les sait pas?) mais le sens de ces actes. La foi nous fait croire tout ce que l'Église nous enseigne, quoique nous ne puissions pas le comprendre; elle nous fait croire que Dieu nous voit, veille à notre conservation, qu'il nous récompensera ou nous punira, selon que nous aurons bien ou mal fait; qu'il y a un ciel pour les bons et un enfer pour les méchants; que Dieu a souffert et qu'il est mort pour nous. L'espérance nous fait faire toutes nos actions dans la vue de plaire à Dieu, parce qu'elles seront récompensées pendant toute l'éternité. Nous devons croire que la foi ni l'espérance ne seront plus nécessaires dans le ciel, ou plutôt que nous n'aurons ni la foi ni l'espérance : rien à croire parce qu'il n'y aura plus de mystères, ni rien à espérer, puisque nous verrons tout ce que nous aurons dû croire et que nous posséderons tout ce que nous aurons espéré; il n'y aura plus que l'amour, qui nous consumera pendant toute l'éternité : ce qui fera tout notre bonheur. Dans ce monde, l'amour de Dieu consiste à aimer le bon Dieu au-dessus de tout ce qui est créé, le préférer à tout, même à notre vie. Voilà, M. F., ce que l'on veut dire lorsqu'on dit que vous devez savoir le *Notre Père*, le *Salue, Marie*, le *Crois en Dieu*, le *Confesse à Dieu*, le *Un seul Dieu* et vos trois actes. Si vous (ne) savez pas cela, vous ne savez pas ce qui est nécessaire pour vous sauver; il faut au moins que si l'on vous interroge sur ce que je viens de vous dire, vous puissiez y répondre.

Ce n'est pas encore tout : il faut que vous sachiez ce que c'est que le mystère de l'Incarnation et ce que veut dire ce mot d'Incarnation. Il faut que vous sachiez que ce mystère veut dire que la seconde personne de la sainte Trinité a pris un corps comme le nôtre dans le sein de

la très-sainte vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit. Nous honorons ce mystère le 25 mars, le jour de l'Annonciation; car c'est dans ce jour que le Fils de Dieu a uni, a *joint* sa divinité à notre humanité; qu'il a pris un corps comme le nôtre, sinon le péché, et qu'il s'est chargé de tous nos péchés pour satisfaire à la justice de son Père. Il faut savoir que c'est le 25 décembre que Jésus-Christ est venu au monde, à minuit, le jour de Noël. Vous savez que l'on dit trois messes ce jour, pour honorer les trois naissances de Jésus-Christ : la première, dans le sein de son Père, qui est de toute éternité, la seconde, sa naissance corporelle dans la crèche, et la troisième, sa naissance dans nos âmes par la sainte communion.

Il faut que vous sachiez que c'est le jeudi saint que Jésus-Christ a institué le sacrement adorable de l'Eucharistie. La veille de sa mort, étant avec ses apôtres, il prit du pain, le bénit, le changea en son corps. Il prit du vin avec un peu d'eau, le changea en son sang, et donna à tous les prêtres, en la personne de ses apôtres, (le pouvoir) de faire le même miracle toutes les fois qu'ils prononceraient les mêmes paroles : ce qui se fait pendant la sainte messe lorsque le prêtre prononce les paroles de la consécration. Il faut savoir que c'est le vendredi saint que Jésus-Christ est mort, c'est-à-dire, qu'il est mort comme homme et non comme Dieu; parce que, comme Dieu, il ne pouvait pas mourir; — qu'il est ressuscité le saint jour de Pâques, cela veut dire, que son âme s'est réunie à son corps, et qu'après être resté quarante jours sur la terre, il est monté au ciel le jour de l'Ascension; que le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres le jour de la Pentecôte. Il faut que si l'on vous interroge (et si l'on vous demande) quand est-ce que les

sacrements ont été institués par Jésus-Christ (ou quand ils) ont eu leur effet, c'est-à-dire, nous ont communiqué toutes ses grâces, il faut que vous puissiez dire que ce n'est qu'après la Pentecôte. — Si l'on vous demandait qui les a institués, il faut répondre qu'il n'y a que Jésus-Christ qui ait pu les instituer : ce n'est ni la sainte Vierge ni les apôtres. Il faut que vous sachiez combien il y en a, quels sont les effets de chaque sacrement, et quelles sont les dispositions qu'il faut avoir pour les recevoir; il faut que vous sachiez que le Baptême efface en nous le péché originel, qui est le péché d'Adam, (et que nous avons) en venant au monde; que celui de la Confirmation nous est donné par l'évêque, et qu'il nous donne le Saint-Esprit avec l'abondance de ses grâces, que celui de la Pénitence nous est donné lorsque nous nous confessons, et que, pendant que le prêtre nous donne l'absolution, si nous sommes bien préparés, tous nos péchés sont effacés. Dans la sainte Eucharistie, nous recevons, non la sainte Vierge, ni les anges, ni les saints, mais le Corps adorable et le Sang précieux de Jésus-Christ. Comme Dieu, nous y recevons les trois personnes de la sainte Trinité : c'est-à-dire, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et, comme homme nous ne recevons que le Fils : c'est-à-dire, son corps et son âme unis à sa divinité. — Le sacrement de l'Extrême-Onction est celui qui nous aide à bien mourir, (et est institué) pour nous purifier des péchés que nous avons commis par tous nos sens. Celui de l'Ordre communique aux hommes le même pouvoir que (le Fils de) Dieu donna à ses apôtres. Ce sacrement a été institué lorsque Jésus-Christ dit à ses apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi, et toutes les fois que vous prononcerez les mêmes paroles, vous opérerez le même miracle. » Le sacrement

de Mariage sanctifie les chrétiens qui s'unissent ensemble selon les lois de l'Église et de l'État. Il y a encore à vous dire qu'il y a une différence entre le sacrement de l'Eucharistie et les autres. Dans celui de l'Eucharistie, nous recevons le Corps adorable et le Sang précieux de Jésus-Christ, au lieu que dans les autres nous ne recevons que l'application de son Sang précieux. L'on donne encore le nom de (sacrements) des morts aux uns, et aux autres le nom de (sacrements) des vivants. Voici pourquoi l'on dit que le Baptême, la Pénitence et quelquefois l'Extrême-Onction sont des sacrements des morts : parce que notre âme est morte aux yeux de Dieu par le péché. Ces sacrements ressuscitent notre âme à la grâce; et les autres que l'on appelle (sacrements des) vivants....., c'est parce qu'il faut être en état de grâce pour les recevoir, c'est-à-dire, sans péché. Il faut encore savoir que lorsque Jésus-Christ a souffert sur la croix, le Père ni le Saint-Esprit n'ont point souffert, ni ne sont morts; mais c'est seulement le Fils qui a souffert et qui est mort comme homme et non comme Dieu.

Eh bien! M. F., si je vous avais interrogés, auriez-vous bien répondu à tout cela?... Si vous ne savez pas tout ce que je viens de vous dire, vous n'êtes pas suffisamment instruits pour vous sauver. Nous avons dit que les pères et mères, les maîtres et maîtresses doivent être instruits de tout ce qui regarde leur état pour se sauver. Un père, une mère, un maître, une maîtresse doivent connaître toutes les obligations qu'ils ont à remplir envers leurs enfants et leurs domestiques; c'est-à-dire, connaître parfaitement leur religion, pour l'apprendre à leurs enfants et à leurs domestiques; sans quoi, ils ne sont que de pauvres malheureux qui se précipitent tous dans les enfers. Hélas! combien de pères

et de mères, de maîtres et de maîtresses qui ne connaissent *pas seulement* leur religion, qui croupissent avec leurs enfants et leurs domestiques dans une ignorance crasse, et qui n'ont à attendre que la mort pour être jetés en enfer! Saint Paul nous dit que celui qui ignore ses devoirs mérite d'être ignoré de Dieu. Vous conviendrez avec moi que toutes ces personnes sont indignes de l'absolution, et, si elles ont le malheur de la recevoir, ce n'est qu'un sacrilége qui tombe sur leur pauvre âme. O mon Dieu! que l'ignorance damne *du monde!* Nous sommes bien sûrs que ce seul péché en damnera plus que tous les autres ensemble; parce que, une personne ignorante ne connaît ni le mal qu'elle fait en péchant, ni le bien qu'elle perd; de sorte qu'une personne ignorante est une personne perdue!

2°, Je dis que l'on doit différer l'absolution (à ceux) qui ne donnent aucune marque de contrition : c'est-à-dire, de regret des péchés qu'ils ont commis. D'abord, l'expérience nous apprend que nous ne devons guère nous fier à toutes les promesses et à toutes les protestations que l'on fait. Tous nous disent qu'ils sont fâchés d'avoir offensé le bon Dieu, qu'ils veulent se corriger *tout de bon*, et que, s'ils viennent se confesser, ce n'est que pour cela. Le prêtre, les croyant sincères, leur donne l'absolution. Que *s'ensuit-il* de toutes ces résolutions? Le voici : c'est que huit jours après qu'ils ont été absous, ils oublient toutes leurs promesses et retournent à leur vomissement, c'est-à-dire, à toutes leurs mauvaises habitudes. Ainsi, toutes les protestations ne sont donc pas des preuves suffisantes de conversion. Jésus-Christ nous dit que ce n'est qu'au fruit que l'on connaît l'arbre; de même, ce n'est que par le changement de vie que l'on peut connaître si l'on a eu la

contrition nécessaire pour être dignes de l'absolution. Lorsqu'on a véritablement renoncé à ses péchés, il ne faut pas se contenter de les pleurer, il faut encore renoncer, quitter et fuir tout ce qui est capable de nous y porter : c'est-à-dire, être prêts à tout souffrir plutôt que de retomber dans les péchés que nous venons de confesser. Il faut que l'on voie en nous un changement entier, sans quoi, nous n'avons pas mérité l'absolution, et il y a tout lieu de croire que nous n'avons fait qu'un sacrilége. Hélas! qu'il y en a peu en qui l'on voit ce changement après avoir reçu l'absolution!... Mon Dieu! que de sacriléges!... Ah! si du moins toutes les trente absolutions, il y en avait une de bonne, que le monde serait bientôt converti! Ces personnes ne méritent donc pas l'absolution, qui ne donnent pas des marques suffisantes de contrition. Hélas! *combien* de fois, parce qu'on les renvoie, elles ne viennent plus. C'est donc bien parce qu'elles n'avaient pas envie de se convertir, puisque, loin de laisser leur confession jusqu'à une autre Pâque, elles auraient travaillé de tout leur cœur à changer de vie, et à revenir se réconcilier avec le bon Dieu.

3°, Je dis que l'on doit refuser l'absolution à tous ceux qui conservent des haines, des ressentiments dans leur cœur, qui refusent de pardonner ou de faire les premières démarches pour se réconcilier; de sorte, M. F., qu'il faut bien prendre garde de ne jamais recevoir l'absolution lorsque vous avez quelque chose contre votre prochain. Après avoir eu quelque difficulté, il faut que vous soyez aussi bien portés à lui rendre service, et de bonne grâce, que si, toute votre vie, il ne vous avait fait que du bien. Si vous vous contentez de dire que vous ne lui voulez pas de mal, mais que

vous le laissez comme il est; et que vous ne le saluiez pas de bonne grâce, que vous évitiez sa compagnie, que vous en préfériez d'autres à eux : vous ne les aimez pas comme vous le devez, pour que le bon Dieu vous pardonne vos péchés. Dieu ne vous pardonnera qu'autant que vous pardonnerez véritablement votre prochain, et tant que vous ressentirez quelque chose dans votre cœur contre lui, le meilleur est de travailler à déraciner cela; après, vous recevrez l'absolution. Je sais bien que l'on peut, et même que l'on doit, éviter les compagnies qui peuvent nous exposer à nous disputer avec l'un et avec l'autre, où l'on ne parle que de la conduite des voisins. Par rapport à ces personnes-là, voilà comment il faut se comporter : ne les fréquenter que quand il est nécessaire; mais ne point leur vouloir de mal, ni en dire; se contenter de prier le bon Dieu pour elles. Écoutez ce que Jésus-Christ nous dit dans l'Évangile : « Si, étant sur le point de présenter votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, ou que vous l'avez offensé, laissez là votre offrande, et allez, auparavant, vous réconcilier avec votre frère. Un jugement, nous dit Jésus-Christ, est réservé à celui qui n'aura pas fait miséricorde à son frère. » Vous comprenez, M. F., aussi (bien) que moi, que toutes les fois que nous avons quelque chose contre quelqu'un, nous ne devons pas recevoir l'absolution; parce que ce serait nous exposer à faire un sacrilége, ce qui est le plus grand de tous les malheurs.

4°, Je dis que l'on doit traiter de même ceux qui ont fait quelque tort au prochain et qui refusent de réparer le mal qu'ils ont fait ou dans sa personne ou dans ses biens; l'on ne peut pas même donner l'absolution à une personne qui est à l'article de la mort, qui a des restitu-

tions à faire et qui les laisse à faire à ses héritiers. Tous les Pères disent, que pour celui qui a du bien d'autrui, qui pourrait le rendre et qui ne le rend pas, il n'y a point de pardon ni de salut à espérer pour lui.

5°, Je dis que l'on doit refuser l'absolution à ceux qui sont dans l'occasion prochaine de pécher, et qui refusent d'en sortir. L'on appelle occasion prochaine de pécher, tout ce qui peut nous porter ordinairement à le commettre, comme les spectacles, les bals, les danses, les mauvais livres, les conversations déshonnêtes, les chansons profanes, les tableaux indécents, les manières déshonnêtes de s'habiller, les mauvaises compagnies, la fréquentation des personnes de différents sexes, les liaisons avec les personnes avec lesquelles on a déjà péché, etc... Comme sont encore les marchands qui ne savent rien vendre sans mentir ou faire des injures, tels sont les cabaretiers qui donnent à boire aux ivrognes et pendant les offices ou la nuit; comme encore aux domestiques qui sont sollicités au mal par quelqu'un de la maison. A toutes ces sortes de personnes, le prêtre ne ne doit et ne peut, sans se damner, leur donner l'absolution, à moins que ces personnes ne promettent de quitter ces choses, et de renoncer à toutes celles qui peuvent les porter au péché, ou qui leur sont une occasion de péché. Autrement, en recevant l'absolution, ils ne peuvent faire qu'un sacrilége.

6°, Je dis que l'on doit refuser l'absolution à (ceux qui sont scandaleux; qui, par leurs paroles, leurs conseils et leurs exemples pernicieux, portent les autres au péché; tels sont ces mauvais chrétiens qui tournent en dérision la parole de Dieu et ceux qui l'annoncent, qu'ils soient leurs pasteurs ou d'autres prêtres; qui se moquent de la religion, de la piété et des choses saintes;

qui disent des paroles contraires à la foi ou bien aux bonnes mœurs; ceux qui tiennent dans leurs maisons les veillées, les danses profanes, des jeux défendus; qui ont des tableaux déshonnêtes, indécents, ou de mauvais livres; comme sont encore les personnes du sexe qui se parent dans l'intention de plaire, qui, par leurs regards, leurs manières, *leur tenue* de *prétention*, font commettre tant de fornications et d'adultères de cœur. Un confesseur, dit saint Charles, doit refuser l'absolution à toutes ces personnes, puisqu'il est écrit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive. »

7°, Je dis que l'on doit refuser l'absolution, c'est-à-dire, la différer aux pécheurs d'habitude, qui retombent depuis longtemps dans les mêmes péchés, qui ne font point, ou du moins, (font) bien peu d'efforts pour se corriger. De ce nombre sont ceux qui ont l'habitude de mentir à tout moment, qui ne s'en font point de scrupule, qui prendront plaisir à dire des mensonges pour faire rire les autres; comme ceux qui ont l'habitude de médire du prochain, qui ont toujours quelque chose à dire sur son compte; comme ceux qui jurent ces petits jurements : Mon Dieu, oui; mon Dieu, non; ma foi; pardi, parbleu, mâtin, le J... F..., B..., F..., S... N... F..., et autres choses semblables; ceux qui ont l'habitude de manger à toute heure, même sans nécessité; qui s'impatientent à tout moment, pour un rien; ceux qui boivent et mangent avec excès; comme ceux qui ne font pas assez d'efforts pour se corriger de ces pensées d'orgueil, de vanité, des mauvaises pensées contre la pureté; enfin, je dis que l'on refusera l'absolution à tous ceux qui n'accusent pas eux-mêmes leurs péchés, qui attendent, pour les dire, que le confesseur le leur demande. Ce n'est pas au prêtre à confesser vos péchés, mais bien

à vous; si le prêtre vous fait quelque interrogation, c'est pour suppléer à ce que vous n'auriez pas pu connaître. — Hélas! à *une partie*, il faut leur arracher, pour ainsi dire, leurs péchés du fond du cœur; et il y en a qui se disputeront avec leur confesseur, en disant qu'ils n'ont pas fait grand mal. Il est évident que ces personnes là ne sont pas dignes de recevoir l'absolution, et qu'elles n'ont pas les dispositions nécessaires que demande ce sacrement pour ne pas le profaner. Tous les Pères sont d'accord (sur ce point), que quand il n'y a point de changement ni d'amendement dans une personne qui se confesse, sa pénitence est fausse et trompeuse. Le saint Concile de Trente nous ordonne de ne donner l'absolution qu'à ceux en qui l'on voit la cessation du péché, la haine et la détestation du passé, la résolution et le commencement d'une vie nouvelle. Voilà, M. F., les règles dont un confesseur ne peut s'écarter, sans se perdre lui-même et ses pénitents.

Mais voyons maintenant, quelles sont les raisons que l'on donne, pour engager le confesseur à donner l'absolution. Les uns disent que ne pas donner l'absolution à ceux qui vont plusieurs fois se confesser, c'est détruire la religion, et faire paraître trop difficile à faire ce qu'elle nous commande; que c'est rebuter les pécheurs, que l'on est cause de ce qu'ils abandonnent la religion; que c'est les jeter en enfer; que bien d'autres sont plus faciles; qu'au moins l'on aurait le plaisir d'en voir, dans la paroisse, un grand nombre qui feraient leurs pâques, et que tous les ans, ils se feraient un plaisir de revenir se confesser; que de trop vouloir, l'on n'a rien. M. F., tous ceux qui raisonnent de la sorte, sont 1°, ceux qui ne méritent pas cette grâce. Mais, mes amis, dès le commencement de l'Église, tous les Pères ont suivi cette

règle : qu'il faut absolument avoir quitté le péché pour recevoir l'absolution. Ces refus ne paraissent durs qu'à des pécheurs impénitents ; cette conduite ne peut rebuter que ceux qui ne pensent pas à se convertir. Que résulte-t-il, M. F., de ces absolutions précipitées? vous ne le savez que trop vous-mêmes. Hélas ! une chaîne de sacriléges. A peine avez-vous été absous, que vous vous replongez dans vos anciens péchés ; la facilité avec laquelle vous avez obtenu votre pardon, vous a fait espérer que vous l'obtiendriez, une autre fois, aussi facilement, et vous avez continué votre même genre de vie ; au lieu que, si l'on vous avait refusé cette absolution, vous seriez rentrés en vous-mêmes ; vous auriez ouvert les yeux sur votre malheur, d'où, peut-être, vous ne sortirez jamais. Votre pauvre vie n'est qu'une suite d'absolutions et de rechutes. Mon Dieu, quel malheur ! Voilà où vous mène notre malheureuse facilité à vous absoudre. N'est-ce pas plutôt une cruauté de vous donner (l'absolution), que de vous la refuser, lorsque vous n'êtes pas en état de la recevoir. Saint Cyprien nous dit qu'un prêtre doit s'en tenir aux règles de l'Église, et attendre que son pénitent donne des marques certaines que son cœur est changé, et qu'il commence à mener une vie toute différente de celle qu'il a menée, avant de se confesser : car, Jésus-Christ lui-même, tout Dieu qu'il était, maître de la grâce, n'a accordé le pardon qu'aux vrais pénitents : il reçut le bon larron, dont la conversion était sincère ; mais il rejeta le mauvais, à cause de son impénitence. Il pardonna à saint Pierre, dont il connaissait le repentir ; mais il abandonna Judas, dont la pénitence était fausse. Qu'il est malheureux pour un prêtre et pour un pénitent, si le prêtre lui donne l'absolution, lorsque le pénitent ne la mérite pas ! si, dans le moment où le ministre dit au

pénitent : Je vous absous, Jésus-Christ dise : Moi, je le condamne..... Hélas! que le nombre de ceux-là est grand, puisqu'il y en a si peu qui quittent le péché après avoir reçu l'absolution, et changent de vie!

Tout cela est bien vrai, me direz-vous; mais, que dira-t-on de moi, après m'avoir vu plusieurs fois confesser et ne point faire de pâques? L'on va croire que je mène mauvaise vie; d'ailleurs, j'en connais bien d'autres, plus pécheurs que moi, qui ont bien *passé;* vous avez bien reçu un tel, qui a mangé de la viande avec moi; qui est bien allé *les dimanches*, aussi bien que moi, à..... — La conscience de *l'autre* n'est pas la vôtre; s'il fait mal, il ne faut pas l'écouter. Est-ce que vous voudriez, pour sauver les apparences, vous damner en faisant un sacrilége? ne serait-ce pas le plus grand des malheurs? Vous croyez qu'on vous remarque, parce que l'on vous a vu vous confesser plusieurs fois, et que vous ne communiez pas. Ah! mon ami, craignez plutôt les yeux de Dieu, devant qui vous avez fait le mal, et ne faites pas attention à tout le reste. Vous dites que vous en connaissez de plus coupables que vous, qui ont passé. Qu'en savez-vous? Un ange vous est-il venu dire si Dieu ne les a pas changés et convertis? Et, quand même ils ne seraient pas convertis, devez-vous faire mal parce qu'ils font mal? Voudriez-vous vous damner, parce que les autres se damnent? Mon Dieu, quel affreux langage! — Mais, disent ces pénitents, qui, non-seulement ne sont pas convertis, mais encore, qui ne désirent pas même de se convertir, mais bien seulement de sauver les apparences. Quand faudra-t-il donc venir pour communier, je ne voudrais guère attendre? — Quand il faudra venir pour communier? écoutez saint Jean Chrysostôme; il va lui-même nous apprendre quand il faudra

venir pour communier. Est-ce à Pâques, à la Pentecôte, à Noël? Non, vous dit-il. Est-ce à l'article de la mort? Non, vous dit-il encore. Quand est-ce donc? C'est, vous dit-il, quand vous aurez renoncé, pour tout de bon, au péché, et serez bien résolus de ne plus y retomber, avec le secours de la grâce du bon Dieu; quand vous aurez rendu ce bien qui n'est pas à vous; que vous vous serez réconciliés avec votre ennemi; c'est quand vous serez véritablement convertis. — D'autres pécheurs nous diront : Si vous êtes si difficile, nous irons à d'autres, qui *nous passeront bien.* Voilà tant de fois que je viens; j'ai autre chose à faire que de courir les chemins; de longtemps je ne reviens; je vois bien que vous m'en voulez. Quel mal ai-je donc tant fait? — Vous irez en trouver un autre, mon ami, vous êtes maître d'aller à qui bon vous semblera; mais, croyez-vous qu'un autre voudra, mieux que moi, se damner? Non, sans doute. S'il vous reçoit, c'est qu'il ne vous connaît pas assez. Voulez-vous savoir ce que c'est qu'une personne qui parle de la sorte, et qui va chercher une absolution ailleurs? Écoutez et tremblez. Elle quitte son guide, qui peut bien la conduire, pour chercher un passe-port pour aller droit en enfer. — Mais, me direz-vous, voilà tant de fois que je viens. — Eh bien! mon ami, corrigez-vous, et il vous *passera* la première fois que vous reviendrez. — De longtemps, dites-vous, je ne *reviens pas.* — Tant pis, pour vous seul, mon ami. En ne revenant plus, vous allez à pas de géant du côté de l'enfer. Il y en a qui sont si aveugles, qu'ils vont jusqu'à croire que le confesseur leur en veut, puisqu'il ne leur donne pas l'absolution. Sans doute, mon ami, il vous en veut; mais c'est le salut de votre pauvre âme qu'il veut de vous; c'est pour cela, qu'il ne veut pas vous donner une absolution, qui, bien

loin de vous sauver, vous damnerait pour l'éternité. — Mais, dites-vous, quel mal ai-je donc tant fait? Je n'ai ni tué, ni volé... — Vous n'avez ni tué, ni volé, dites-vous? Mais, mon ami, l'enfer renferme d'autres personnes qui n'ont ni tué, ni volé; il y a plus que ces deux péchés qui traînent les âmes en enfer. Mais, si nous étions assez lâches pour vous donner l'absolution, lorsque vous ne la méritez pas, ce serait être le bourreau de votre pauvre âme, qui a tant coûté de souffrances à Jésus-Christ (1).

Écoutez, M. F., ce trait d'histoire, qui va nous apprendre quels sont les effets de ces absolutions précipitées, sans que le pénitent y soit disposé. Saint Charles Borroméc nous rapporte qu'un homme riche de Naples menait une vie qui n'était guère chrétienne. Il s'adressa à un confesseur qui passait pour être bien indulgent et bien facile. Ce prêtre, en effet, n'eut pas plus tôt entendu ce pénitent, qu'il lui donna l'absolution sans (aucune preuve de repentir). Le gentilhomme, quoique sans religion, étonné de cette facilité que beaucoup de confesseurs sages et éclairés n'avaient pas eue pour lui, se lève brusquement, et tirant quelques pièces de monnaie de sa poche : « Tenez, mon Père, lui dit-il, recevez ces pièces et conservez-les bien jusqu'à ce que nous nous retrouvions ensemble dans le même lieu. — Quand, et dans quel lieu nous reverrons-nous, lui répondit le prêtre tout étonné? — Mon Père, ce sera au fond des enfers, où nous serons bientôt l'un et l'autre; vous, pour m'avoir donné l'absolution dont j'étais indigne, et moi, pour avoir été assez malheureux que de la recevoir sans avoir été converti. » Que pensez-vous de cela, M. F.? Méditons-le ensemble; il y a de quoi faire trembler les uns et les

(1) Instruction des jeunes gens, p. 172. (*Note du Vénérable.*)

autres. — Mais, me direz-vous, quand est-ce donc qu'on peut recevoir l'absolution? — Aussitôt que vous serez convertis, que vous aurez changé dans votre manière de (vivre); que vous prierez bien le bon Dieu qu'il fasse connaître à votre confesseur quelles sont les dispositions de votre cœur; lorsque vous aurez accompli bien exactement tout ce que votre confesseur vous aura prescrit, et que vous ne manquerez pas de revenir dans le temps qu'il vous a dit. Il est rapporté d'un pécheur qui se convertit dans une mission, qu'après sa confession, le prêtre le vit si bien disposé, qu'il allait lui donner l'absolution. Ce pauvre homme lui dit : « Eh quoi ! mon Père, à moi l'absolution ! ah ! laissez-moi pleurer quelque temps les péchés que j'ai eu le malheur de commettre; éprouvez-moi, afin que vous soyez assuré que mon repentir est sincère. » En recevant l'absolution, il croyait mourir de douleur. Mon Dieu ! que ces dispositions sont rares ! mais que les confessions bonnes le sont aussi ! Concluons, que nous ne devons jamais presser notre confesseur de nous donner l'absolution, parce que nous devons toujours trembler de n'être pas prêts, c'est-à-dire, assez convertis. Demandons au bon Dieu qu'il nous convertisse, en nous confessant, afin que nos péchés soient véritablement pardonnés. C'est le bonheur que je vous souhaite.

QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur le service de Dieu.

Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus.
Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice. (*S. Matthieu*, VI, 33.)

SAINT Matthieu nous apprend que Jésus-Christ s'étant un jour trouvé avec des personnes qui s'occupaient beaucoup des affaires temporelles, leur dit : Ne vous inquiétez pas tant de tout cela, « cherchez premièrement le royaume des cieux et sa justice, et tout le reste vous sera donné avec abondance; » voulant leur dire, par là, que s'ils avaient le bonheur de mettre tous leurs soins à plaire à Dieu et à sauver leurs âmes, son Père leur fournirait tout ce qui leur serait (nécessaire) pour les besoins du corps. — Mais pensez-vous, comment *est-ce* que nous pouvons chercher le royaume des cieux et sa justice? — Comment, M. F.? rien de plus facile et de plus consolant : c'est en vous attachant au service de Dieu qui est le seul moyen qui nous reste, pour nous conduire à la fin noble et heureuse pour laquelle nous sommes créés. Oui, M. F., nous le savons tous, et même les plus grands pécheurs sont convaincus qu'ils ne sont dans le monde que pour

servir le bon Dieu, en faisant tout ce qu'il nous commande. — Mais, me direz-vous, pourquoi est-ce donc qu'il y en a si peu qui travaillent à cela? — M. F., le voici : c'est que les uns regardent le service de Dieu comme une chose très-difficile; ils pensent qu'ils n'ont pas assez de force pour l'entreprendre, ou que, l'ayant entrepris, ils ne pourront pas persévérer. Voilà précisément, M. F., ce qui décourage ou détourne une grande partie des chrétiens. Au lieu d'écouter ces consolantes paroles du Sauveur, qui ne peut nous tromper, (et qui nous dit) que son service est doux et agréable, qu'en le faisant nous y trouverons la paix de nos âmes et la joie de notre cœur..... Mais, pour mieux vous le faire comprendre, je vais vous montrer lequel des deux mène une vie plus dure, plus triste et plus pénible, ou de celui qui remplit ses devoirs de religion avec fidélité, ou de celui qui les abandonne pour suivre ses plaisirs et ses passions, pour vivre à sa liberté (1).

I. Oui, M. F., de quelque côté que nous considérions le service de Dieu, qui consiste dans la prière, la pénitence, la fréquentation des sacrements, l'amour de Dieu et du prochain et un entier renoncement à soi-même; oui, M. F., nous ne trouvons dans tout cela que joies, que plaisirs et que bonheur, pour le présent et pour l'avenir, comme vous allez le voir. Celui qui connaît sa religion et qui la pratique sait que les croix et les persécutions, le mépris, les souffrances, et enfin, la pauvreté et la mort se changent en douceurs, en consolation et en récom-

(1) C'est-à-dire celui qui ne regarde que les besoins du corps, en disant : Que mangerons-nous, de quoi nous vêtirons-nous?
(*Note du Vénérable.*)

pense éternelle. Dites-moi, vous en êtes-vous jamais formé une idée sensible? Non, sans doute. Cependant, M. F., cela est tel que je vous le dis; et, pour vous le prouver de manière que vous ne puissiez pas en douter, écoutez Jésus-Christ lui-même : « Bienheureux les pauvres, parce que le royaume des cieux leur appartient, et malheur aux riches, parce qu'il est très-difficile que les riches se sauvent. » Vous voyez donc, d'après Jésus-Christ, que la pauvreté ne doit pas nous rendre malheureux, puisque le Sauveur nous dit : « Bienheureux les pauvres. »

En deuxième lieu, ce ne sont pas les souffrances ni les chagrins; puisque Jésus-Christ nous dit : « Bienheureux ceux qui pleurent et qui sont persécutés, parce qu'un jour viendra qu'ils seront consolés; mais malheur au monde et à ceux qui prennent leurs plaisirs, parce qu'un jour viendra que leur joie se changera en larmes et en tristesse éternelle. »

En troisième lieu, ce n'est pas d'être méprisé, puisque Jésus-Christ nous dit : « On me méprise et on vous méprisera, on me persécute et on vous persécutera; mais, bien loin de vous laisser aller à la tristesse, réjouissez-vous, parce qu'une grande récompense vous attend dans le ciel. » Dites-moi, M. F., que pourra répondre maintenant ce pauvre homme qui veut nous dire qu'il est malheureux, et qui nous demande comment il pourra se sauver au milieu de tant de persécutions, de calomnies et d'injustices qu'on lui fait? Non, non, M. F., disons-le : rien n'est capable de rendre l'homme malheureux ici-bas, que le défaut de religion; et l'homme, malgré tout ce qu'il pourra éprouver sur la terre, s'il veut s'attacher au service de Dieu, ne laissera pas que d'être heureux.

Nous avons dit, M. F., que celui qui s'attache au bon Dieu se trouve plus heureux que les gens du monde, dans le moment où tout va selon leurs désirs; et même, nous voyons que plusieurs saints ne respiraient que le bonheur de souffrir; nous en avons un bel exemple dans la personne de saint André. Il est rapporté dans sa vie qu'Egée, gouverneur de la ville, voyant que saint André, par ses prédications, rendait désert le temple de ses faux dieux, l'envoya prendre. Le saint étant présenté devant son tribunal, il lui dit d'un air menaçant : « Est-ce toi qui fais profession de détruire le temple de nos dieux, en annonçant une religion toute nouvelle? » Saint André lui répondit : « Elle n'est point nouvelle, au contraire, elle a commencé avec le monde. » — « Ou tu renonceras à ton crucifié, ou je te ferai mourir en croix comme lui. » — « Nous, chrétiens, lui répondit saint André, nous ne craignons point les souffrances, elles font tout notre bonheur sur la terre; plus nous aurons été conformes à Jésus-Christ crucifié, plus nous serons glorieux dans le ciel; vous serez plus tôt las de me faire souffrir, que moi, de souffrir. » Le proconsul le condamna à mourir en croix; mais pour rendre son supplice plus long, il ordonna de ne pas le clouer, mais seulement de l'attacher avec des cordes, pour qu'il souffrît plus longtemps. Saint André eut tant de joie d'être condamné à mourir en croix comme Jésus-Christ, son divin maître, que voyant deux mille hommes qui allaient assister à sa mort, et qui presque tous versaient des larmes, ayant peur qu'on le privât de son bonheur, il éleva la voix pour les conjurer, *en grâce*, de ne pas retarder son martyre. D'aussi loin qu'il aperçut la croix sur laquelle il devait être attaché, il s'écria tout transporté d'allégresse : « Je vous salue, ô Croix véné-

rable, qui avez été consacrée et ornée par l'attouchement du Corps adorable de Jésus-Christ, mon divin Sauveur! O Croix sacrée! ô Croix tant désirée! ô Croix aimée avec tant d'ardeur! ô Croix que j'ai recherchée et désirée avec tant de zèle et sans relâche! c'est vous qui allez satisfaire tous les désirs de mon cœur! O Croix bien aimée, recevez-moi des mains des hommes pour me remettre entre celles de mon Dieu, afin que je passe de vos bras entre (ceux de) celui qui m'a racheté. » L'auteur qui a écrit sa Vie nous dit qu'étant au pied de la croix pour y être attaché, il ne changea point de couleur, les cheveux ne lui dressèrent point à la tête, comme il arrive aux criminels, il ne perdit point la voix, le sang ne *lui glaça* point dans les veines, il ne fut pas même saisi de la moindre frayeur; mais, au contraire, l'on voyait que le feu de la charité, dont son cœur brûlait, lui faisait jeter des flammes ardentes par la bouche. Lorsqu'il fut auprès de la croix, il se dépouilla lui-même et donna ses habits au bourreau; il monta sans l'aide de personne sur le bois ou était placée la croix. Tout le peuple, qui était au moins de vingt mille, voyant saint André attaché, cria que c'était une injustice de faire souffrir un homme si saint, et courut au palais pour mettre en pièces le proconsul, s'il ne le détachait pas. Craignant pour sa vie, le proconsul va le faire détacher. D'aussi loin que saint André le vit venir, il s'écria : « O Egée, que venez-vous faire ici? Si vous venez pour apprendre à connaître Jésus-Christ, *bon*, venez; mais si vous venez pour me faire détacher, n'allez pas plus loin, sachez que vous n'en viendrez pas à bout et que j'aurai la consolation de mourir pour mon divin Maître! Ah! je vois déjà mon Dieu, je l'adore avec tous les bienheureux. » Malgré cela, le gouverneur voulut le faire déta-

cher, crainte que le peuple ne le fît mourir lui-même; mais il fut impossible de le détacher : à mesure qu'ils s'approchaient pour le détacher, les forces leur manquaient, ils restaient immobiles. Alors saint André s'écria en levant les yeux au ciel : « Mon Dieu, je vous demande la grâce de ne point permettre que votre serviteur, qui est en croix pour la confession de votre nom, reçoive cette humiliation que d'être délivré par les ordres d'Egée. Mon Dieu! vous êtes mon Maître, vous savez que je n'ai cherché et désiré que vous. » Comme il achevait ces paroles, on vit une lumière en forme de globe qui enveloppa tout son corps, et répandit une odeur qui embauma tous les assistants, et, dans le même moment, son âme partit pour l'éternité. Voyez-vous, M. F.? celui qui connaît sa religion et qui est attaché au service de son Dieu, ne regarde pas les souffrances comme des malheurs; mais il les désire et les regarde comme des biens inestimables. Oui, M. F., même dès ce monde, celui qui a le bonheur de s'attacher à Dieu, est plus heureux que le monde avec tous ses plaisirs. Écoutez saint Paul : « Oui, nous dit-il, je suis plus heureux dans mes chaînes, dans mes prisons, dans le mépris et les souffrances, que mes persécuteurs ne le sont dans leur liberté, dans leur abondance et leur crapule. Mon cœur est si rempli de joie, qu'il ne peut pas la contenir, elle déborde de tous côtés. » Oui, sans doute, M. F., saint Jean-Baptiste est plus heureux dans son désert, abandonné de tout secours humain, qu'Hérode sur son trône, enseveli dans ses richesses, et plongé dans le bonheur de ses infâmes passions. Saint Jean est dans son désert, il converse familièrement avec son Dieu, comme un ami avec son ami, tandis qu'Hérode est dévoré par une secrète crainte de perdre son royaume, ce

qui le porte à faire égorger tant de pauvres enfants. Voyez encore David : n'est-il pas plus heureux en fuyant la colère de Saül, quoique réduit à passer les nuits dans les forêts; trahi et abandonné de ses meilleurs amis, s'unissant pendant ce temps-là à son Dieu et mettant toute sa confiance en lui, n'est-il pas plus heureux que Saül dans les biens et l'abondance des richesses et des plaisirs? David bénit le Seigneur de lui prolonger ses jours pour lui donner le temps de souffrir pour son amour, tandis que Saül maudit sa vie et devient lui-même son bourreau. Pourquoi cela, M. F.? Hélas! c'est que l'un s'attache au service de son Dieu, et que (l'autre) l'abandonne.

Que conclure de cela, M. F.? rien autre chose, sinon que ce ne sont ni les biens, ni les honneurs, ni la vanité qui peuvent rendre l'homme heureux sur la terre; mais l'attachement seul au service de Dieu, quand nous avons le bonheur d'en avoir connaissance et de le bien remplir. Cette femme qui est méprisée de son mari n'est donc (pas) malheureuse dans son état parce qu'elle est méprisée, mais parce qu'elle ne connaît pas sa religion, ou parce qu'elle ne pratique pas ce qu'elle lui ordonne. Apprenez-lui sa religion, et, dès que vous (verrez) qu'elle pratiquera, elle cessera de se plaindre et de se croire malheureuse. Oh! que l'homme serait heureux, même sur la terre, s'il connaissait sa religion, et s'il avait le bonheur d'observer ce qu'elle nous commande, s'il considérait les biens qu'elle nous propose pour l'autre vie!

Oh! quel pouvoir n'a pas une personne auprès de Dieu, quand elle l'aime et le sert avec fidélité. Hélas! M. F., une personne, méprisée des gens du monde, qui semble n'être digne que d'être foulée aux pieds, voyez-la se rendre maîtresse de la volonté et de la puissance de

Dieu même. Voyez un Moïse, qui force le Seigneur d'accorder le pardon à trois cent mille hommes bien coupables; voyez Josué, qui commande au soleil de s'arrêter, le soleil devient immobile : ce qui n'était jamais arrivé et ce qui peut-être n'arrivera jamais. Voyez les apôtres, seulement parce qu'ils aimaient le bon Dieu, les démons fuyaient devant eux, les boiteux marchaient, les aveugles voyaient, les morts ressuscitaient. Voyez un saint Benoît qui commande aux rochers de s'arrêter dans leur course, ils restent suspendus en l'air; voyez-le qui multiplie les pains, qui fait sortir les eaux des rochers, et qui rend les pierres et le bois aussi légers qu'un brin de paille. Voyez un saint François de Paule qui commande aux poissons de venir entendre la parole de Dieu, ils se rendent (à son appel) avec tant de fidélité qu'ils applaudissent à ses paroles. Voyez un saint Jean qui commande aux oiseaux de se taire, ils lui obéissent. Voyez-en encore d'autres, qui traversent les mers sans aucun secours humain. Eh bien! mettez donc maintenant (en regard) tous ces impies et tous ces grands du monde avec tous leurs beaux esprits et leur science à tout faire : hélas! de quoi sont-ils capables? de rien du tout; et pourquoi cela? sinon parce qu'ils ne se sont pas attachés au service de Dieu. Oh! que celui qui connaît sa religion et qui pratique ce qu'elle commande est puissant et heureux en même temps!

Hélas! M. F., que celui qui vit au gré de ses passions et abandonne le service de Dieu est malheureux et capable de bien peu de chose! Mettez une armée de cent mille hommes auprès d'un mort, et que tous emploient leur puissance pour le ressusciter : non, non, M. F., il ne ressuscitera pas; mais qu'une personne qui est méprisée du monde et qui est dans l'amitié du bon Dieu, com-

mande à ce mort de reprendre la vie : de suite vous le verrez se lever et marcher. Nous en avons d'autres preuves encore (1). Si, pour servir le bon Dieu, il fallait être riche ou bien savant, beaucoup de personnes ne le pourraient pas. Mais non, M. F., les grandes sciences et les grandes richesses ne sont nullement nécessaires pour servir le bon Dieu; au contraire, elles sont bien souvent un très-grand obstacle. Oui, M. F., que nous soyions riches ou pauvres, dans quelque état que nous soyions, savants ou non, nous pouvons plaire à Dieu et nous sauver; et même, saint Bonaventure dit (que nous le pouvons) : « dans quelque état ou condition que nous soyions. » Écoutez-moi un instant, et vous allez voir que le service de Dieu n'a rien que de quoi nous consoler et nous rendre heureux au milieu de toutes les misères de la vie. Pour cela, vous n'avez besoin de quitter ni vos biens, ni vos parents, ni même vos amis, à moins qu'ils ne vous portent au péché; vous n'avez pas besoin d'aller passer vos jours dans un désert pour y pleurer vos péchés; si encore cela nous était nécessaire, nous devrions nous trouver heureux d'avoir un remède à nos maux; mais non, un père et une mère de famille peuvent servir le bon Dieu en vivant avec leurs enfants, les élevant chrétiennement; un domestique peut bien facilement servir le bon Dieu et son maître, rien n'empêche; au contraire, son travail et l'obéissance qu'il est obligé de donner à ses maîtres, deviennent un sujet de mérites. Non, M. F., la manière de vivre en servant le bon Dieu ne change rien dans tout ce que

(1) Mettez tous ces empereurs tels qu'un Néron, un Maximien, un Dioclétien... Voyez le prophète Elie; il était seul pour faire descendre le feu du ciel sur le sacrifice, et les prêtres de Baal étaient cinq cents. (*Note du Vénérable.*)

nous faisons; au contraire, nous faisons mieux tout ce que nous faisons; nous sommes plus assidus et plus attentifs à remplir les devoirs de notre état; nous sommes plus doux, plus humains et plus charitables; plus sobres dans nos repas, plus réservés dans nos paroles; moins sensibles aux pertes et aux injures que nous recevons; c'est-à-dire, M. F., que quand nous nous attachons au service de Dieu, nous faisons mieux tout ce que nous faisons, nous agissons seulement d'une manière plus noble, plus relevée et plus digne d'un chrétien. Au lieu de travailler par ambition, par intérêt, nous ne travaillons que pour plaire au bon Dieu, qui nous le commande, et pour satisfaire à sa justice. Au lieu de rendre service ou de faire l'aumône au prochain par orgueil, pour être estimés, nous ne le faisons qu'en vue de plaire à Dieu et de racheter nos péchés. Oui, M. F., encore une fois, un chrétien qui connaît sa religion et qui la pratique, sanctifie toutes ses actions sans rien changer à ce qu'il fait; et, sans rien y ajouter, tout devient un sujet de mérite pour le ciel. Eh bien! M. F., dites-moi, si vous aviez bien pensé qu'il fût si doux et si consolant de servir le bon Dieu, auriez-vous pu vivre comme vous avez vécu jusqu'à présent? Ah! M. F., quel regret à l'heure de la mort, quand nous verrons que si nous nous étions attachés au service de Dieu, nous aurions gagné le ciel en ne faisant que ce que nous avons fait! O mon Dieu! quel malheur pour celui qui sera du nombre de ces aveugles!

Maintenant, je vais vous demander si c'est l'extérieur de la religion qui vous paraît rebutant et trop difficile? Est-ce la prière, les offices divins, les jours d'abstinence, le jeûne, la fréquentation des sacrements, la charité envers votre prochain? Eh bien! vous allez voir que, de tout cela, il n'y a rien de pénible comme vous l'avez cru.

1°, Je dis : Est-ce la prière qui est pénible? N'est-ce pas, au contraire, le moment le plus heureux de notre vie? n'est-ce pas par la prière que nous conversons avec le bon Dieu, comme un ami avec son ami? n'est-ce pas dans ce moment que nous commençons à faire ce que nous ferons avec les anges dans le ciel? N'est-ce pas un trop grand bonheur pour nous, qu'étant si misérables, le bon Dieu, qui est si grand, nous souffre en sa sainte présence, où il nous fait part, avec tant de bonté, de toute sorte de consolations? D'ailleurs, n'est-ce pas lui qui nous a donné tout ce que nous avons? n'est-il pas juste que nous l'adorions et que nous l'aimions de tout notre cœur? N'est-ce pas le moment le plus heureux de notre vie, puisque nous y éprouvons tant de douceurs? Est-ce une peine de lui offrir tous les matins, nos prières et nos actions, afin qu'il les bénisse et qu'il nous en récompense pour l'éternité? Est-ce trop de lui consacrer chaque semaine un jour? Ne devons-nous pas, au contraire, voir venir ce jour avec un grand plaisir; puisque c'est dans ce saint jour que l'on nous apprend les devoirs que nous sommes obligés de remplir envers Dieu et notre prochain, et que l'on nous fait concevoir ce grand désir des biens de l'autre vie, qui nous porte à mépriser ce qui est méprisable? N'est-ce pas dans une instruction, que nous apprenons à connaître la grandeur des peines que mérite le péché? Ne nous sentons-nous pas tout disposés à ne plus le commettre, pour éviter les tourments qui lui sont réservés? O mon Dieu! que l'homme connaît peu son bonheur!

Dites-moi : est-ce la confession qui vous répugne? Mais, mon ami, peut-on trouver un plus grand bonheur que de voir, en moins de trois minutes, changer notre éternité malheureuse en une autre éternité de plaisirs, de joie et de bonheur? N'est-ce pas la confession qui nous rend

l'amitié de notre Dieu? N'est-ce pas la confession qui éteint en nous ces remords de conscience, qui nous déchirent sans cesse? N'est-ce pas elle (qui) donne la paix à notre âme, et qui nous donne une nouvelle espérance pour le ciel? N'est-ce pas dans ce moment que Jésus-Christ semble déployer les richesses de sa miséricorde jusqu'à l'infini? Ah! M. F., sans ce sacrement, que de damnés de plus et que de saints de moins!... Oh! que les saints qui sont dans le ciel sont reconnaissants à Jésus-Christ d'avoir établi ce sacrement!

Dites-moi, M. F., est-ce les jeûnes que l'Église vous prescrit qui vous font trouver le service de Dieu pénible? Mais l'Église ne vous en commande pas plus que vous n'en pouvez faire. D'ailleurs, M. F., si nous considérions cela avec les yeux de la foi, n'est-ce pas un grand bonheur que, par les petites privations, nous évitions les peines du purgatoire qui sont si rigoureuses? Mais *combien*, M. F., qui se condamnent à des jeûnes bien plus rigoureux, pour conserver leur santé et pour contenter (leur amour) des plaisirs ou leur gourmandise? Ne verra-t-on pas une jeune femme abandonner ses enfants entre les mains des étrangers, et aussi son ménage?... N'en verra-t-on pas (d'autres) passer souvent des nuits entières dans un cabaret, au milieu des ivrognes, qui souvent regorgent de vin, où elles n'entendent que saletés et abominations? Ne trouve-t-on pas des veuves qui arrachent les quelques minutes qui leur restent à vivre, et qu'elles ne devraient consacrer qu'à pleurer les folies de leur jeunesse....., n'en trouve-t-on pas, qui se livrent à toutes sortes de vices, comme des personnes qui ont subitement perdu la tête; elles servent de scandale à toute une paroisse? Ah! M. F., si l'on faisait pour le bon Dieu ce que l'on fait pour le monde, que de chrétiens iraient

au ciel! Hélas! M. F., s'il vous fallait passer des trois ou quatre heures dans une église à prier, comme vous les passez dans une danse ou dans un cabaret, que le temps vous durerait!... S'il fallait faire plusieurs lieues pour entendre un sermon, comme on le fait pour ses plaisirs ou bien pour contenter son avarice, hélas! M. F., que de prétextes, que de détours (on prendrait) pour ne pas y aller! mais, pour le monde, rien ne coûte; et, bien plus, l'on ne craint de perdre ni son Dieu, ni son âme, ni le ciel. Oh! M. F., que Jésus-Christ avait donc bien raison lorsqu'il disait que les enfants du siècle avaient bien plus de zèle pour servir leur maître qui est le monde, que les enfants de lumière n'en ont pour servir leur maître qui est le Seigneur. Hélas! M. F., disons-le à notre honte, l'on ne craint ni dépenses ni même de faire des dettes quand il s'agit de ses plaisirs; mais (si) un pauvre leur demande, ils n'ont rien : voilà ce que c'est, l'on a tout pour le monde et rien pour le bon Dieu, parce que l'on aime le monde et *rien* le bon Dieu.

Mais quelle est la cause, M. F., *que* nous abandonnons le service de Dieu? La voici, M. F.! Nous voudrions pouvoir servir Dieu et le monde : c'est-à-dire, pouvoir allier l'ambition et l'orgueil avec l'humilité, l'avarice avec cet esprit de détachement que l'Évangile demande de nous; il faudrait pouvoir mêler la corruption avec la sainteté de la vie divine, ou, pour mieux dire, le ciel avec l'enfer. Si la religion commandait ou, du moins, permettait la haine et la vengeance, la fornication et l'adultère, si cela pouvait se faire, nous serions tous de bons chrétiens; tous seraient des enfants fidèles à leur religion; le libertinage, ainsi que tous les autres vices, ne feraient plus de réprouvés. Mais, pour servir le bon Dieu, il n'est pas possible de se pouvoir

conduire de cette manière ; il faut absolument être tout à Dieu ou rien.

Quoique nous ayons dit, M. F., que tout est consolant dans notre sainte religion, comme cela est très-véritable, cependant il faut ajouter que nous devons faire du bien à ceux qui nous font du mal, aimer ceux qui nous haïssent, conserver la réputation de nos ennemis, les défendre, lorsque nous voyons d'autres personnes qui en parlent mal ; et au lieu de leur souhaiter du mal, il faut prier le bon Dieu qu'il les bénisse. Bien loin de murmurer, lorsque le bon Dieu nous envoie quelque peine et quelque chagrin, il faut le remercier, à l'exemple du saint roi David, qui baisait la main qui le châtiait. Notre religion veut que nous passions saintement le saint jour du dimanche, en travaillant à nous procurer l'amitié du bon Dieu, si nous avons le malheur de ne pas l'avoir, ou à la conserver, si nous sommes si heureux que de l'avoir ; elle veut que nous regardions le péché comme notre plus cruel ennemi. Eh bien ! M. F., voilà ce qui nous paraît le plus dur et le plus rebutant. Mais, dites-moi, dans tout cela, n'est-ce pas chercher notre bonheur sur la terre et pour l'éternité? Ah ! M. F., si nous connaissions notre sainte religion, et le plaisir que l'on a en la pratiquant, que tout cela nous paraîtrait peu de chose ! combien de saints sont allés au-delà de ce que Dieu demandait d'eux pour leur donner le ciel ! Ils nous ont dit que si l'on avait une fois goûté les douceurs et les consolations que l'on trouve dans le service de Dieu, il serait impossible de le quitter pour servir le monde avec ses plaisirs. Le saint roi David nous dit qu'un seul jour passé dans le service de Dieu, vaut mieux que mille (de ceux) que les mondains passent dans leurs plaisirs et leurs joies profanes.

II. Dites-moi, qui de nous voudrait du service du monde, si nous avions le bonheur, le grand bonheur de comprendre toutes les misères que l'on y éprouve, en cherchant (ses plaisirs), et les tourments que l'on se prépare pour l'éternité? O mon Dieu! que nous sommes aveugles de perdre tant de biens, même dès ce monde, et encore plus pour l'éternité! Et encore, pour des plaisirs, qui n'ont que l'apparence de plaisirs, des joies qui sont mêlées de tant de chagrins et de tristesses. En effet, qui voudrait du service de Dieu, s'il fallait *autant* souffrir et essuyer de soucis, de mortifications et de déchirements de cœur que pour le monde? Voyez un homme qui s'est *mis en tête* de ramasser du bien : il n'y a point de vents ni de *mauvais temps* qui l'arrêtent; il souffre tantôt la faim, tantôt la soif, tantôt le mauvais temps; il va même, nombre de fois, jusqu'à exposer sa vie et perdre sa réputation. *Combien* qui vont les nuits pour piller leurs voisins, qui s'exposent ou à être tués ou à perdre leur réputation et celle de toute leur famille. Sans aller si loin, M. F., vous en coûterait-il plus pendant les saints offices, d'être dans l'église à écouter la parole de Dieu avec respect, que d'aller dehors pour y causer de vos affaires temporelles ou de choses qui ne sont rien? Pendant que nous disons les Vêpres, ne seriez-vous pas aussi heureux d'y venir que de rester chez vous à vous ennuyer, pendant que l'on chante les louanges de Dieu?

Mais, me direz-vous, il y a encore bien des violences à se faire quand on veut servir le bon Dieu. — Eh bien! moi, je vous dirai qu'il y a beaucoup moins à souffrir pour suivre Dieu avec sa croix, que pour suivre le monde, pour suivre ses passions, et vous allez le voir. Vous pensez peut-être qu'il est difficile de pardonner une injure que l'on vous a faite; mais, dites-moi, lequel des

deux souffre le plus, de celui qui pardonne promptement et de bon cœur pour le bon Dieu, ou de celui qui nourrit, pendant des deux ou trois ans, des sentiments de haine contre son prochain? N'est-ce pas un ver qui le ronge et le dévore continuellement, qui, souvent, l'empêche et de manger et de dormir; au lieu que, l'autre, en pardonnant, a de suite trouvé la paix de l'âme? N'est-on pas plus heureux de dompter ses passions impures que de vouloir les contenter? Peut-on une fois les satisfaire entièrement? Non, M. F., jamais : au sortir d'un crime, elles vous portent à un autre, sans vous dire que c'est assez; vous êtes un esclave, elles vous traînent partout où elles (veulent). Mais, pour mieux vous en convaincre, allons trouver un de ces hommes qui font consister tout leur bonheur dans le plaisir des sens, et qui se jettent à corps perdu dans les ordures des plus infâmes et honteuses passions. Oui, M. F., si, avant qu'un tel homme eût donné dans le libertinage, quelqu'un lui avait fait la peinture de la vie qu'il mène maintenant, aurait-il pu y penser sans horreur? Si vous lui aviez dit : Mon ami, vous avez deux partis à prendre : ou réprimer vos passions ou vous y abandonner. L'un et l'autre a ses plaisirs et ses peines, les voici : vous choisirez lequel des deux vous voudrez. Si vous voulez prendre le parti de pratiquer la vertu, vous aurez bien soin de ne jamais fréquenter les libertins, vous choisirez vos amis parmi ceux qui pensent et agissent comme vous. Toutes vos lectures seront sur des livres saints, qui vous animeront à la pratique de la vertu, qui vous feront aimer le bon Dieu; vous concevrez chaque jour un nouvel amour pour lui; vous emploierez saintement votre temps, et tous vos plaisirs ne seront que des plaisirs innocents, qui, en délassant votre corps, nourriront votre âme;

vous remplirez vos devoirs de religion sans affectation, mais avec fidélité; vous choisirez pour vous conduire dans la voie du salut, un sage et éclairé confesseur, qui ne cherchera que le bien de votre âme, et vous suivrez avec fidélité tout ce qu'il vous commandera. Voilà, mon ami, toutes les peines que vous éprouverez dans le service de Dieu. Votre récompense sera d'avoir toujours l'âme en paix et votre cœur toujours content; vous serez aimé et estimé de tous les gens de bien; vous vous préparerez une heureuse vieillesse, exempte d'une infinité d'infirmités, qui ne sont que trop ordinaires à ceux qui passent une jeunesse déréglée; vos derniers moments seront doux et tranquilles; de quelque côté que nous considérions votre vie, rien ne pourra vous chagriner, au contraire, tout contribuera à vous réjouir. Vos croix, vos larmes et toutes vos pénitences ne seront plus que comme des ambassadeurs que le ciel vous enverra pour vous assurer que votre bonheur sera éternel et que vous n'avez plus rien à craindre. Si, dans ces moments, vous portez vos regards vers l'avenir, vous ne voyez que le ciel ouvert pour vous recevoir; enfin, vous sortirez de ce monde comme une sainte et chaste colombe qui va s'ensevelir et se cacher dans le sein de son bien-aimé; vous ne quitterez rien, pour tout prendre. Vous n'avez désiré que Dieu seul et vous voilà avec lui pour toute l'éternité. Mais, maintenant, si vous voulez quitter Dieu et son service pour suivre le monde et ses plaisirs, votre vie se passera à toujours désirer et à toujours rechercher, sans jamais être content ni heureux; vous aurez beau mettre tout en usage pour cela, vous n'en viendrez jamais à bout. Vous commencerez à effacer de votre esprit les principes de religion que vous avez appris dès votre enfance et que vous avez suivis jusqu'à

présent; vous ne verrez plus ces livres de piété qui nourrissaient votre âme, et qui la *garantissaient* de la corruption du monde; vous ne serez plus maître de vos passions, mais elles vous traîneront partout où elles voudront; vous vous ferez une religion à votre mode; vous lirez quelques mauvais livres, qui ne respireront que le mépris de la religion et le libertinage, et vous marcherez dans le chemin qu'ils vous auront tracé; vous ne vous rappellerez vos jours anciens, que vous passiez dans la pratique de la vertu et de la pénitence et où vous vous faisiez une si grande joie de vous approcher des sacrements, dans lesquels le bon Dieu vous comblait de tant de grâces, qu'en regrettant de n'avoir pas donné tout ce temps-là aux plaisirs du monde; vous irez jusqu'à ne rien croire et à tout nier; et, pour tout dire à la fois, vous ne serez plus qu'un petit impie : dans cette croyance, vous lâcherez la bride à toutes vos passions, en disant que, puisque tout finit avec la vie, il faut chercher tous les plaisirs que l'on peut goûter. Aveuglé par vos passions, vous vous précipiterez de péchés en péchés, sans même vous en apercevoir; vous vous livrerez à tous les excès d'une jeunesse bouillante et corrompue, vous ne craindrez pas de sacrifier votre repos, vos biens, votre santé, votre honneur, et votre vie même; je ne dis pas votre âme, parce que vous croyez que vous n'en avez point. Vous serez la fable de toute une paroisse; l'on vous regardera comme un monstre, l'on vous fuira et l'on vous craindra; n'importe, vous vous moquerez de tout cela, vous irez toujours votre train ordinaire, ne suivant plus que la voie de vos passions, qui vous traîneront partout où elles voudront. Tantôt on vous trouvera auprès d'une jeune personne, à mettre en mouvement tous les arti-

fices et toutes les ruses que le démon vous inspirera pour la tromper, la séduire et la perdre; tantôt, l'on vous verra au milieu de la nuit, à la porte d'une veuve lui offrant toutes les promesses possibles pour la faire consentir à contenter vos infâmes désirs. L'on vous verra même, sans aucun respect pour le droit sacré du mariage, fouler aux pieds toutes les lois de la religion, de la justice et de la nature même, et vous ne serez plus qu'un infâme adultère. Vous en viendrez même jusqu'à faire des membres de Jésus-Christ les membres d'une infâme prostituée. Vous irez encore plus loin, parce que les peines d'esprit et de cœur ne sont pas les seules peines que vous aurez à dévorer en vivant dans le libertinage : les infirmités du corps, un sang appauvri, une vieillesse languissante seront votre partage. Pendant votre vie, vous avez abandonné le bon Dieu; la mort fera reparaître cette foi que vous aviez éteinte par votre mauvaise vie... Si vous reconnaissez que vous avez abandonné le bon Dieu, il vous fera voir qu'il vous a aussi abandonné et rejeté pour jamais, et maudit pour une éternité; alors, les remords de la conscience, que vous aviez tâché d'éteindre, se feront sentir et vous dévoreront, malgré tout ce que vous pourrez faire pour les étouffer; tout vous troublera et vous jettera dans le désespoir. Si vous voulez repasser votre vie, vous ne compterez vos jours que par le nombre de vos crimes, qui vous seront comme autant de tyrans qui vous déchireront sans cesse; votre vie ne vous présentera que des grâces méprisées et qu'un temps bien précieux que vous aurez perdu; vous aviez besoin de tout et vous n'avez profité de rien. Si vous voulez considérer l'avenir : les tourments dont votre âme sera dévorée vous feront croire que les flammes qui brûlent les mal-

heureux réprouvés semblent déjà vous atteindre; le monde, que vous aviez tant aimé, à qui vous aviez tant craint de déplaire, à qui déjà vous aviez sacrifié votre Dieu et votre âme, vous abandonne et vous rejette pour jamais. Vous avez voulu suivre ses plaisirs : maintenant, c'est-à-dire, dans le moment où vous auriez besoin de tant de secours, vous serez abandonné à vous-même; votre seule ressource sera le désespoir, et, bien plus, vous mourrez, et en tombant en enfer, vous direz que le monde vous a séduit; mais que, trop tard, vous avez reconnu votre malheur. Eh bien! M. F., que pensez-vous de tout cela? Voilà cependant les peines et les joies de tous ceux qui vivent dans la vertu, et celles de ceux qui vivent pour le monde.

Oh! M. F., quel malheur pour celui qui ne veut que le monde et qui laisse de côté le salut de son âme!... Oh! M. F., que celui qui a le grand bonheur de ne chercher que Dieu seul et le salut de son âme, passe sa vie heureuse! Que de peines de moins! que de plaisirs de plus dans le service de Dieu! que de remords de conscience épargnés à l'heure de la mort! que de tourments évités pour l'éternité!... Oh! M. F., que notre vie serait heureuse, malgré tout ce que nous pouvons éprouver de la part du monde et du démon, si nous avions le bonheur de nous attacher au service de Dieu, en méprisant le monde et tout ce qui le suit! Oh! M. F., que le service de Dieu fait un grand changement en celui qui est si heureux que de ne chercher que Dieu sur la terre! Si vous êtes avec un orgueilleux qui ne veut rien souffrir, priez le bon Dieu qu'il l'attache à son service : alors vous verrez tout changer en lui; il aimera le mépris et se méprisera lui-même. Un mari ou une femme sont-ils malheureux dans leur ménage? tâchez de leur faire em-

brasser le service de Dieu; alors, vous ne les verrez plus se regarder comme malheureux, mais la paix et l'union régnera entre eux. Un domestique est-il traité durement de ses maîtres? conseillez-lui de s'adonner au service (de Dieu); dès lors, vous le verrez ne plus se plaindre, il bénira même la bonté de Dieu de lui faire faire son purgatoire en ce monde. Disons mieux, M. F., une personne qui connaît sa religion et qui la pratique, n'est plus pour elle-même, mais elle ne tend qu'à rendre heureux son prochain. Pour mieux vous le faire sentir, en voici un bel exemple.

Nous (lisons) dans l'histoire, qu'il y avait dans la ville de Toulouse, un saint prêtre, que son zèle et sa charité faisaient (considérer) dans toute la ville comme le père des pauvres. Quoiqu'il fût très-pauvre lui-même, les secours ne lui manquaient pas. Un jour, une femme dévote vint lui annoncer qu'on venait de mettre son mari en prison, et qu'il lui restait quatre enfants; que si quelqu'un n'avait pas pitié d'elle et de ses enfants, ils ne pouvaient que mourir de faim. Ce saint prêtre, attendri jusqu'aux larmes, quoiqu'il vînt déjà de faire la quête, repart pour redemander, surtout à un riche négociant. Mais, dans le moment où ce prêtre (entrait), le marchand venait de recevoir une lettre qui lui annonçait une perte considérable. Le prêtre, sans rien savoir, lui fait le récit des misères de cette famille. Le marchand lui dit d'un air bourru : « Vous voilà encore, c'en est trop. » — « Ah! monsieur, si vous saviez! lui dit le prêtre. » — — « Non, non, je ne veux rien savoir, retirez-vous promptement. » — « Mais, monsieur, lui dit le prêtre, que deviendra cette pauvre famille? ah! je vous en conjure, ayez pitié de ses malheurs! » L'autre, tout occupé de son malheur, se tourne *contre* le prêtre, et lui donne

un rude soufflet. Le prêtre, sans faire paraître la moindre émotion, lui présenta l'autre joue, en lui disant : « Monsieur, frappez tant que vous voudrez, pourvu que vous donniez pour soulager cette famille. » Le marchand, tout étonné de cela, lui dit : « Eh bien ! venez avec moi ; » et, le prenant par la main, il le conduisit dans son cabinet, lui ouvrit son coffre-fort : « Prenez tout ce que vous voudrez. » — « Non, monsieur, lui dit humblement le prêtre, donnez-moi ce que vous voudrez. » Le marchand plonge ses deux mains dans ses sacs, en lui disant : « Venez toutes les fois que vous voudrez. » Ah ! M. F., que la religion est quelque chose de précieux pour celui qui la connaît !

En effet, tout ce qu'il y a de bien dans le monde ce n'est que la religion qui l'a produit. Tous ces hôpitaux, tous ces séminaires, toutes ces maisons d'éducation, tout cela n'a été établi que par ceux qui sont attachés au service de Dieu. Ah ! si les pères et mères connaissaient combien ils seraient heureux eux-mêmes, et combien ils contribueraient à faire glorifier Dieu en élevant saintement leurs enfants ! Ah ! s'ils étaient bien convaincus qu'ils tiennent la place de Dieu même sur la terre, qu'ils travailleraient à se rendre méritoires les mérites de la mort et passion de Jésus-Christ !...

Concluons, M. F., en disant que jamais, en suivant le monde, en voulant contenter nos penchants, nous ne serons heureux, ni nous ne pourrons trouver ce que nous cherchons ; au lieu qu'en nous attachant au service de Dieu, toutes nos misères seront bien adoucies, ou plutôt, elles se changeront en joie et en consolation, pensant que nous travaillons pour le ciel. Quelle différence (entre celui qui meurt après avoir mal vécu) et celui qui meurt après avoir bien vécu : il n'a plus que

le ciel pour partage; tous ses combats vont finir; son bonheur, qu'il voit déjà devancé, va commencer pour ne plus finir! Oui, M. F., donnons-nous à Dieu *tout de bon*, et nous éprouverons ces grands bienfaits que Dieu ne refusera jamais à celui qui l'aura aimé! C'est le bonheur que je vous souhaite.

QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur le Monde.

Nemo potest duobus dominis servire.
Nul ne peut servir deux maîtres.
(S. *Matthieu*, VI, 24.)

JÉSUS-CHRIST nous dit, M. F., que nous ne pouvons pas servir deux maîtres, c'est-à-dire, Dieu et le monde. Vous ne pouvez plaire à Dieu et au monde, nous dit-il. Malgré tout ce que vous ferez, vous ne pourrez convenir à tous les deux (en) même temps. En voici la raison, M. F. : c'est qu'ils sont extrêmement opposés dans leurs pensées, leurs désirs et leurs actions : l'un promet une chose tout à fait contraire à ce que promet l'autre; l'un défend ce que l'autre permet et commande; l'un vous fait travailler pour le temps présent, et l'autre pour le temps à venir, qui est le ciel; l'un vous offre les plaisirs, les honneurs et les richesses, l'autre ne vous présente que les larmes, la pénitence et le renoncement à vous-mêmes; l'un vous appelle dans un chemin de fleurs, (du moins en apparence,) et l'autre dans celui des épines. Chacun, M. F., demande notre cœur, c'est à nous de choisir lequel de ces deux maîtres nous voulons suivre. L'un, qui est le

monde, nous promet de nous faire goûter tout ce que nous pouvons désirer pendant notre vie, (quoiqu'il promette toujours plus qu'il ne donne;) mais, en même temps, il nous cache les maux qui nous sont réservés pendant l'éternité. L'autre, qui est Jésus-Christ, ne nous promet point toutes ces choses; mais il nous dit, pour nous consoler, qu'il nous aidera et que même il adoucira grandement nos peines : « Venez à moi, je vous consolerai; et à ma suite vous trouverez la paix de l'âme et la joie du cœur. » Voilà, M. F., ces deux maîtres qui nous demandent notre cœur; auquel voulez-vous appartenir? Tout ce que le monde vous présente n'est que pour le temps présent. Les biens, plaisirs et honneurs finiront avec la vie, et en finissant la vie, nous allons commencer une éternité de tourments. Mais, si nous voulons suivre Jésus-Christ, qui nous appelle, chargé de sa croix, nous verrons bientôt que les peines de son service ne sont pas aussi grandes que nous le croyons bien : il marchera devant nous, il nous aidera, il nous consolera, et, il nous promet, après quelques petits instants de peines, un bonheur qui durera autant que lui-même. Mais, pour mieux vous le faire comprendre, M. F., je vais vous montrer qu'il est impossible de plaire à Dieu et au monde. Ou tout à Dieu, ou tout au monde : point de partage.

I. Il est certain, M. F., que si Jésus-Christ savait bien que plusieurs quitteraient le monde pour se donner à lui, embrasseraient les folies de sa croix, et, à son exemple, passeraient leur vie dans les larmes, les gémissements et la pénitence, pour se rendre dignes de la récompense qu'il nous a méritée; il savait aussi que plusieurs le quitteraient pour se donner au monde, qui ne

leur promet que (ce qu'il) ne leur donnera jamais, en leur cachant les malheurs de l'éternité ; c'est pourquoi, il a voulu ne nous donner qu'un cœur, afin que nous ne puissions nous donner qu'à un seul maître. Il nous dit formellement qu'il est impossible d'être à Dieu et au monde; car, lorsque nous voudrons plaire à l'un, nous deviendrons l'ennemi de l'autre. Le bon Dieu, M. F., pour nous montrer combien il est difficile de nous sauver *parmi* le monde, a maudit ce monde, en disant : « Malheur au monde! » Mais touchons cela un *peu plus de près*.

Vous savez, M. F., que l'esprit de Jésus-Christ est un esprit d'humilité et de mépris de soi-même, un esprit de charité et de bonté pour tout le monde. Eh bien! comment pouvez-vous conserver cet esprit, si vous allez vous *mêler* avec un orgueilleux, qui ne vous parlera que des plaisirs et des honneurs, qui se louera et se vantera de toutes ses prétendues bonnes qualités, de tout le bien qu'il a fait et même de celui qu'il n'a pas fait. Si vous le fréquentez quelque temps, nécessairement, sans vous en apercevoir, vous deviendrez orgueilleux comme lui. Vous entendrez continuellement (quelqu'un) parler mal de son prochain; de même, sans le savoir, vous allez devenir une mauvaise langue, qui portera le trouble partout où vous serez. Vous savez que Jésus-Christ, que vous avez pris pour votre maître, veut que nous lui conservions notre cœur et notre corps purs, autant qu'il est possible; mais si vous allez fréquenter ce libertin, qui n'est occupé qu'à penser et à dire les choses les plus sales et les plus infâmes; comment pourrez-vous conserver cette pureté que Dieu demande de vous? A force de le *voir*, vous deviendrez aussi sale et aussi infâme que lui. Vous savez que votre Maître veut que vous aimiez et respectiez la

religion, et tout ce qui a rapport à la religion; mais, si vous fréquentez un impie, qui se raille de tout, méprise ce qu'il y a de plus saint, et tourne tout en ridicule; comment pourrez-vous aimer la religion et pratiquer ce qu'elle vous commande, en entendant toutes ces impiétés? Comment pourrez-vous avoir confiance aux prêtres, après que les impies vous auront débité quelque calomnie et qu'ils vous auront persuadé que cela est vrai, et que tous les prêtres sont de même? Ah! M. F., malheur à celui qui suit (le monde)! Il est perdu! Dites-moi, comment aurez-vous du respect pour les lois de l'Église, si vous allez avec ces impies qui raillent et qui méprisent le jeûne et l'abstinence, en vous disant que (tout cela) n'est que de l'invention des hommes? — L'esprit de Dieu, comme vous le savez, est de mépriser les choses créées pour ne s'attacher qu'aux biens de l'éternité. Eh! comment pourrez-vous (vous) en former une idée si vous fréquentez cet homme qui est un incrédule, qui croit, (quoiqu'il ne le croie pas sérieusement), ou qui veut que tout finisse avec la vie. Mon ami, si vous voulez vous sauver, il faut nécessairement fuir le monde, sans quoi, vous penserez et vous agirez comme le monde, et vous vous trouverez du nombre de ceux qui sont maudits de Dieu.

Voyez, M. F., quand quelque grand pécheur ne veut pas se convertir, l'Église l'excommunie, c'est-à-dir , le rejette de son sein; elle ne le regarde plus comme son enfant, il n'a plus part aux grâces que le bon Dieu nous distribue par les mérites de sa mort et de sa passion; elle ne veut pas même que l'on mange et boive avec lui, ni qu'on le salue; elle nous défend d'avoir aucune communication avec lui, si nous ne voulons pas participer à son malheur. (Si de telles personnes) viennent à mourir, elles

sont enterrées dans un lieu profane, et n'ont point de droit aux prières, parce qu'elles meurent en réprouvées. Eh bien! M. F., si nous voulons suivre le monde, le même malheur nous arrivera. D'ailleurs, M. F., si vous en doutez, voyez ce qu'ont fait tous les saints : ils ont regardé le monde, ses plaisirs et même ses biens, comme une peste pour le salut de leurs âmes, et tous ceux qui ont pu l'ont quitté. Qu'est-ce qui est la cause de ce que les déserts se sont peuplés de tant de personnes, qui, autrefois, habitaient les villes et les campagnes, sinon parce qu'elles ont craint le monde, et qu'elles l'ont quitté, dans la crainte que la contagion du monde ne les perdît, en faisant naître en elles les mêmes sentiments et en les faisant agir avec le même esprit. Oui, M. F., fuyons le monde, ou nous sommes sûrs de nous perdre comme le monde. Non, M. F., jamais nous ne serons d'accord avec le monde si nous voulons nous sauver. Nous devons lui jurer une guerre éternelle : c'est ce qu'ont fait tous les saints. Ou renoncer au ciel, ou renoncer au monde!...

Tenez, M. F., voulez-vous savoir combien nous sommes ennemis du monde, et combien le monde nous a en haine? Écoutez-moi un instant, et vous verrez ce que nous devons faire, si nous voulons espérer d'avoir un jour le ciel. Nous en avons un bel exemple dans la personne de saint Janvier, qui était évêque de Bénévent. Il fut dénoncé au gouverneur Timothée, parce qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour fortifier les chrétiens, et pour porter les païens à se convertir; il leur disait qu'ils étaient du nombre de ceux que Jésus-Christ avait maudits (par ces paroles) : « Malheur au monde! » Le gouverneur, transporté de colère à ce rapport, ordonna d'aller, sur-le-champ, prendre le saint, et de le lui amener

pieds et mains liés, devant son tribunal. Il fit placer une idole devant le saint, lui ordonnant d'adorer aussitôt les dieux; ou bien qu'il devait s'attendre à mourir dans les tourments les plus rigoureux que l'on puisse inventer. Le saint lui répondit sans s'émouvoir, qu'il n'était pas né et baptisé pour suivre le parti du monde; mais pour suivre Jésus-Christ portant sa croix et mourant sur le Calvaire; que tous ces tourments dont il était menacé ne l'étonnaient point; c'était son partage qui devait faire un jour tout son bonheur. « Vous, dit-il au gouverneur, vous êtes de ce monde que Jésus-Christ a maudit. » Cette réponse mit le gouverneur dans une telle fureur, qu'il ordonna que le saint fût jeté de suite dans une fournaise allumée. Mais le bon Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui sont à lui et non du monde, fit que saint Janvier, au lieu d'être brûlé par les flammes, parut entrer dans un bain rafraîchissant. Ce saint en sortit sans que ni ses habits, ni même ses cheveux, fussent le moins du monde endommagés : ce qui étonna toute cette foule de païens qui étaient présents. Le gouverneur lui-même en fut tout étonné; mais, pensant que cela était fait par le démon, il n'en devint que plus furieux, et il fit mettre le saint à la torture, pour lui faire souffrir un supplice tel, que l'enfer seul avait pu le lui inspirer. Il ordonna qu'on lui arrachât tous les nerfs du corps les uns après les autres; ensuite, (voyant qu'il) ne pouvait plus marcher que par miracle, il ordonna de le conduire en prison, dans l'espérance de le faire souffrir encore davantage. Les fidèles de son diocèse, ayant appris ce que l'on avait fait souffrir au saint évêque, partirent aussitôt pour l'aller visiter et le soulager s'ils le pouvaient. Le gouverneur l'ayant appris, envoya aussitôt des soldats pour les arrêter tous et les amener devant

son tribunal. Quand ils furent devant lui, il les interrogea sur leur religion et sur le motif de leur voyage. Ils lui répondirent avec courage qu'ils étaient tous chrétiens et qu'ils venaient visiter leur évêque, dans l'espérance qu'ils auraient le bonheur de lui tenir compagnie dans ses supplices. Il s'adressa à saint Janvier en lui demandant si ces gens disaient la vérité. Le saint lui répondit que cela était tel, qu'ils étaient chrétiens comme lui, qu'ils avaient renoncé au monde pour se donner à Jésus-Christ. Sur cette déclaration, le gouverneur ordonna de leur mettre les fers aux pieds et aux mains, et de les faire marcher devant son chariot jusqu'à Pouzzoles pour y être dévorés par les bêtes. La joie que tous ces saints faisaient paraître en allant au martyre, étonnait les païens. Nos saints ne furent pas plus tôt arrivés, qu'on les mit dans l'arêne. Alors saint Janvier, qui était le chef, puisqu'il était leur évêque, s'adressant à tous ses compagnons : « Mes enfants, courage! voici le jour de notre triomphe. Combattons généreusement pour Jésus-Christ notre Maître, puisque nous l'avons pris pour notre Dieu : allons avec courage à la mort, comme il y est allé lui-même pour l'amour de nous. Donnons, mes enfants, donnons hardiment notre sang pour Jésus-Christ, comme il l'a donné pour nous. Oui, mes enfants, puisque nous avons renoncé au monde qui est maudit de Dieu, méprisons-le avec ceux qui suivent son parti; que, ni les promesses, ni les menaces, ne soient *dans le cas* de nous faire tourner du côté du monde maudit; mettons toute notre confiance en notre Dieu, et, avec son secours, ne craignons ni les tourments ni la mort. Voyez, mes enfants, voyez votre pasteur à qui l'on a tiré tous les nerfs du corps. Je donne volontiers tout le reste de mon corps aux bêtes féroces qui vont venir me dévorer. Regardons

le ciel, mes enfants, notre Dieu nous attend pour nous récompenser; (encore) un moment de souffrances, et nous aurons une éternité de bonheur. » A peine le saint eut-il fini de parler, qu'on lâcha contre eux, toutes ces bêtes féroces, en présence d'une multitude *étonnante* de peuple, qui était venu voir ce spectacle. Les lions, les tigres et les léopards, que l'on avait laissé jeûner depuis plusieurs jours, coururent avec autant de fureur qu'un torrent d'eau qui tombe du haut d'un rocher dans un précipice; mais, au lieu de les dévorer, comme tout le monde le croyait, on vit tout à coup ces bêtes perdre entièrement leur férocité naturelle, se jeter à leurs pieds, les lécher comme par respect, les flattant de leur queue, sans qu'aucune osât seulement les toucher. Ce miracle frappa tellement toute cette multitude, qu'on l'entendit s'écrier : « Oui, oui, il n'y a que le Dieu des chrétiens qui soit le vrai Dieu, et tous nos dieux ne sont que des dieux qui nous trompent et nous perdent; jamais les prêtres de nos idoles n'ont fait rien de semblable. » Le gouverneur, entendant ces murmures, craignit pour lui-même, et ordonna de mener les martyrs dans la place publique pour leur couper la tête; mais, comme on les y conduisait, saint Janvier, passant devant le gouverneur, dit : « Seigneur, ôtez, je vous prie, la vue à ce tyran, afin qu'il n'ait pas le barbare plaisir de voir mourir vos enfants. » Aussitôt, le gouverneur perdit la vue. Ce châtiment si miraculeux lui fit reconnaître le pouvoir de ce serviteur de Dieu. De suite, il commanda d'arrêter l'exécution de la sentence qui avait (été) portée contre les saints martyrs, et, s'étant fait amener le saint, il lui dit d'un ton suppliant : « Vous qui adorez le Dieu tout-puissant, priez-le donc pour moi, afin qu'il me rende la vue dont il m'a privé, en punition de mes péchés. »

Comme les saints n'ont ni fiel, ni haine, pour montrer par un double miracle la puissance du vrai Dieu, il fit une seconde prière en faveur du gouverneur. Elle fut aussi efficace que la première. Timothée recouvra la vue sur-le-champ. Cette merveille ne fut pas inutile pour la gloire de Dieu et le salut des âmes; presque cinq mille païens, qui en furent témoins, se convertirent le même jour; mais le gouverneur, pour qui ce miracle avait été fait, était si endurci qu'il ne se convertit pas lui-même. Craignant que, s'il venait à épargner les martyrs, il ne fût disgrâcié par l'empereur, il ordonna, en secret, à ses officiers de faire mourir le saint évêque. Pendant qu'on le conduisait en la place pour y être exécuté, un bon vieillard lui demanda, après s'être jeté à ses pieds, quelque chose qui lui eût servi pour le conserver bien respectueusement. Le saint, touché de sa foi, lui dit : « Mon ami, je n'ai que mon mouchoir qui va me servir pour me bander les yeux; mais soyez sûr, qu'après, vous l'aurez. » Ceux qui l'entendaient parler de la sorte se mirent à rire, et, après avoir fait mourir le saint, mirent les pieds sur le mouchoir, en disant : « Qu'il donne maintenant son mouchoir à ce *vieux* homme à qui il l'a promis. » Mais ils furent bien étonnés, lorsqu'en passant, ils virent ce vieillard qui le tenait entre les mains. Le saint s'écria, au moment qu'on lui coupa la tête : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains. » Eh bien! M. F., voilà le monde et Jésus-Christ, c'est-à-dire, ceux qui ont méprisé le monde pour ne suivre que Jésus-Christ avec sa croix; ceux qui ont véritablement quitté le monde, ses biens et ses plaisirs, pour ne chercher que le ciel et le salut de leur âme! Voyez, de quel côté vous vous tourneriez, si le bon Dieu vous mettait à une semblable épreuve que saint Janvier et ses compagnons

martyrs. Hélas! mon Dieu, qu'il y en aurait peu..... parce qu'il y en a bien peu qui ne soient pas du monde, c'est-à-dire, qui n'aiment pas le monde, ses biens et ses plaisirs.

Est-il bien possible que, quoique le monde ne fasse que des malheureux, qu'il promette beaucoup sans jamais donner ce qu'il promet, et quoique nous soyons si malheureux à sa suite, nous l'aimions encore! Tous se plaignent de sa perfidie, et malgré cela, nous cherchons encore à lui plaire, et si nous ne pouvons le contenter, nous voulons au moins lui donner nos plus beaux ans, notre jeunesse et souvent notre santé, notre réputation et même notre vie. Ah! maudit monde! jusques à quand nous tromperas-tu en nous appelant à ta suite pour nous accabler de tant de maux, être toujours malheureux et jamais heureux? O mon Dieu! ouvrez-nous, s'il vous plaît, les yeux de l'âme et nous connaîtrons notre aveuglement d'aimer celui qui ne cherche que notre perte éternelle! Mais pour vous faire comprendre mieux encore lequel des deux partis vous devez suivre, considérons ce monde composé de trois sociétés : les uns sont tout pour le monde, les autres sont tout pour le bon Dieu comme nous venons de le voir, et enfin, d'autres sont entre deux; ceux-là voudraient être au monde sans cesser d'être à Dieu, ce qui est impossible, comme vous allez le voir.

Nous disons, 1°, M. F., qu'une partie, et peut-être la plus grande partie, sont tout pour le monde; et, de ce nombre, sont ceux qui sont contents d'avoir étouffé tout sentiment de religion, toute pensée de l'autre vie, qui ont fait tout ce qu'ils ont pu pour effacer la pensée terrible du jugement qu'ils auront à subir un jour. Ils emploient toute leur science et souvent

leurs richesses pour attirer autant de personnes qu'ils peuvent dans leur route ; ils ne croient plus à rien, ils se font même gloire d'être plus impies et plus incrédules qu'ils ne le sont (en réalité), pour mieux convaincre les autres, et leur faire croire, je ne dis pas les vérités, mais les faussetés qu'ils voudraient faire naître dans leur cœur. Comme Voltaire qui un jour, dans un dîner donné à ses amis, c'est-à-dire, à des impies, se réjouissait de ce que, de tous ceux qui étaient là, pas un ne croyait à la religion. Et cependant lui-même y croyait, comme il le montra bien à l'heure de sa mort. Alors, il demanda avec empressement un prêtre pour pouvoir se réconcilier avec le bon Dieu ; mais c'était trop tard pour lui ; le bon Dieu, contre qui il s'était déchaîné avec tant de fureur, lui avait fait comme à Antiochus : il l'avait abandonné à la fureur des démons. (Voltaire) n'eut, dans ce terrible moment, que le désespoir et l'enfer pour partage. « L'impie, nous dit le Saint-Esprit, dit en lui-même qu'il n'y a point de Dieu, » mais ce n'est que la corruption de son cœur qui le peut porter à un tel excès, il ne le croit pas dans le fond de son âme. Ce mot : « Il y a un Dieu, » ne s'effacera jamais. Le plus grand pécheur le prononcera souvent, même sans y penser ; mais laissons ces impies de côté. Heureusement, quoique vous ne soyez pas aussi bon chrétiens que vous devriez l'être, grâce à Dieu, vous n'êtes pas encore de ce nombre.

Mais, me direz-vous, qui sont ceux qui sont tantôt à Dieu, tantôt au monde ? M. F., le voici. Je les compare (si j'ose me servir de ce terme), à ces chiens qui se donnent au premier qui les appelle. Suivez-les, M. F., du matin jusqu'au soir, du commencement de l'année jusqu'à la fin : ces gens-là ne regardent le dimanche que

comme un jour de repos et de plaisir ; ils restent plus longtemps au lit que les jours de la semaine, et, au lieu de donner leur cœur au bon Dieu, ils n'y pensent pas même. Ils penseront, les uns à leurs plaisirs, aux personnes qu'ils verront ; les autres, aux marchés qu'ils feront ou à l'argent qu'ils iront porter ou recevoir. A peine font-ils un signe de croix, tant bien que mal ; sous prétexte qu'ils iront à l'église, ils ne feront point de prières en se disant : « Oh ! j'ai bien le temps de la faire avant la messe. » Ils ont toujours à *faire* (avant) de partir à la messe ; ils ont cru qu'ils auraient du temps de reste pour faire leur prière, et ils ne sont pas seulement au (commencement) de la sainte messe. S'ils trouvent un ami en chemin, ils ne font point difficulté de le mener chez eux et de laisser la messe pour une autre fois. Cependant, *comme ils veulent encore* paraître chrétiens aux yeux du monde, ils y vont encore quelquefois ; mais, c'est avec un ennui et un dégoût mortel. Voilà la pensée qui les occupe : « Mon Dieu, quand est-ce que cela sera fini? » Vous les voyez à l'église, surtout pendant l'instruction, tourner la tête d'un côté et d'un autre, demander à leur voisin quelle heure il est ; d'autres bâillent et s'étendent, tournent les feuillets de leur livre, comme pour examiner si le libraire y a fait quelques fautes ; d'autres, vous les voyez dormir comme dans un bon lit. La première pensée qui se présente à eux, ce n'est pas d'avoir profané un lieu si saint, mais : « Mon Dieu, cela ne finira plus !... jamais je ne reviens !... » Et enfin, d'autres à qui la parole de Dieu, (qui a tant converti de pécheurs), (donne) mal au cœur : ils sont obligés de sortir, disent-ils, pour respirer un peu l'air, pour ne pas mourir ; vous les voyez tristes, peinés pendant les saints offices ; mais lorsque l'office est fini, et

même souvent, le prêtre n'est pas encore descendu de l'autel, qu'ils se pressent à la porte *à qui* sortira le premier; vous voyez alors renaître cette joie qu'ils avaient perdue à l'office. Ils sont si fatigués que, souvent, ils n'ont pas le courage de revenir à vêpres. Si on leur demande pourquoi ils ne vont pas à vêpres : « Ah! vous disent-ils, il faudrait être toute la journée à l'église; nous avons autre chose à faire! » Pour ces personnes-là, il n'est question ni de catéchisme, ni de chapelet, ni de prière du soir : tout cela est regardé par elles comme des riens. Si on leur demande ce que l'on a dit à l'instruction : « Ah! vous répondront-ils, il a assez crié!... il nous a assez ennuyés!.., je ne m'en rappelle pas seulement!... si ce n'était pas si long, on retiendrait bien mieux; voilà ce qui dégoûte *le monde* d'aller aux offices : (c'est) parce que c'est trop long. » Vous avez raison de dire : le monde, parce que ces gens-là sont du nombre de ceux qui sont du monde, sans bien le savoir. Mais, allons, nous tâcherons de leur mieux faire comprendre, (du moins s'ils le veulent); mais étant sourds et aveugles, (comme ils le sont), il est bien difficile de leur faire entendre les paroles de vie, et, étant aveugles, il sera encore mal aisé de leur faire comprendre leur état malheureux. D'abord, chez eux il n'est plus question de dire leur *Benedicite* avant le repas, ni leur action de grâces après, ni leur *Angelus*. Si, par une ancienne habitude, ils le font, si vous en êtes témoin, cela vous fait mal au cœur : les femmes le font en travaillant, en criant *après* leurs enfants ou leurs domestiques; les hommes le font en tournant leur chapeau ou leur bonnet entre les mains, comme pour examiner s'ils ont des trous; ils pensent bien *autant* du bon Dieu, que s'ils croyaient véritablement qu'il n'y en ait point, et que c'est pour rire qu'ils

font cela. Ils ne se font point de scrupule de vendre ou d'acheter le saint jour de dimanche, quoiqu'ils sachent très-bien, (ou du moins ils doivent savoir) qu'un marché un peu gros fait le dimanche, sans nécessité, est un péché mortel. Ces gens-là regardent toutes ces choses comme des riens. Ils iront dans une paroisse, en ces saints jours, pour affermer des domestiques; si on leur dit qu'ils font mal : « Ah! vous disent-ils, il faut bien y aller quand on peut les trouver. » Ils ne font point difficulté d'aller payer leurs impôts le dimanche; parce que, dans la semaine, il faudrait aller un peu plus loin, et prendre quelques moments de plus.

Ah! me direz-vous, nous ne faisons pas attention à tout cela. — Vous ne faites pas attention à tout cela, mon ami, je n'en suis pas étonné, c'est que vous êtes du monde; c'est-à-dire, que vous voudriez être à Dieu et contenter le monde. Savez-vous, M. F., ce que sont ces personnes? Ce sont des personnes qui n'ont pas encore entièrement perdu la foi, et à qui il reste encore quelque attachement au service de Dieu, qui ne voudraient pas tout abandonner, car elles blâment elles-mêmes ceux qui ne fréquentent plus les offices; mais elles n'ont pas assez de courage pour rompre avec le monde, et pour se tourner du côté du bon Dieu. (Ces gens-là) ne voudraient pas se damner, mais ils ne voudraient pas non plus se gêner; ils espèrent pouvoir se sauver, sans tant se faire de violence; ils ont la pensée que le bon Dieu étant si bon, ne les a pas créés pour les perdre, qu'il les pardonnera bien *tout de même;* qu'un temps viendra où ils se donneront au bon Dieu, qu'ils se corrigeront, qu'ils quitteront leurs mauvaises habitudes. Si, dans quelques moments de réflexion, ils se mettent leur pauvre vie *un petit peu* devant les yeux, ils en gémissent, et quelquefois même ils en verseront des larmes.....

Hélas, M. F., quelle triste vie mènent ceux qui voudraient être au monde sans cesser d'être à Dieu ! Allons un peu plus loin et vous allez encore mieux le comprendre, vous allez voir combien leur vie même est ridicule. Un moment, vous les entendrez prier le bon Dieu ou faire un acte de contrition, et un autre moment, vous les entendrez jurer, peut-être même le saint nom de Dieu, si quelque chose ne va pas comme ils veulent. Ce matin, vous les avez vus à la sainte messe chanter ou entendre les louanges de Dieu, et, dans le même jour, vous les voyez tenir les propos les plus infâmes. Les mêmes mains qui ont pris de l'eau bénite, en demandant à Dieu de les purifier de leurs péchés, un instant après, les mêmes mains sont employées à faire des attouchements sales sur eux ou peut-être même sur d'autres. Les mêmes yeux qui, ce matin, ont eu le grand bonheur de contempler Jésus-Christ lui-même dans la sainte hostie, dans le courant du jour se porteront volontairement sur les objets les plus déshonnêtes, et cela, avec plaisir. Hier, vous avez vu cet homme faire la charité à son prochain, ou lui rendre service; aujourd'hui, il tâchera de le tromper, s'il peut y trouver son profit. Il n'y a qu'un moment que cette mère souhaitait toutes sortes de bénédictions à ses enfants, et maintenant qu'ils l'ont contrariée, elle les accable de toutes sortes de *malheurs :* elle ne voudrait jamais les avoir vus, elle voudrait être aussi loin d'eux qu'elle en est près; elle finit par les donner au démon, afin de s'en débarrasser. Un moment, elle envoie ses enfants à la sainte messe ou se confesser; un autre, elle les enverra à la danse, ou du moins, elle fera semblant de ne pas le savoir, ou elle le leur défendra en riant, ce qui veut dire : « Pars. » Une fois, elle dira à sa fille d'être bien réservée, de ne pas fréquenter les mau-

vaises compagnies, et une autre fois, elle la voit passer des heures entières avec des jeunes gens, sans rien lui dire. Allez, ma pauvre mère, vous (êtes) du monde; vous croyez être à Dieu, par quelque extérieur de religion que vous pratiquez. Vous vous trompez : vous êtes du nombre de ceux à qui Jésus-Christ dit : « Malheur au monde! » Voyez ces gens qui croient être à Dieu et qui sont au monde : ils ne se font point scrupule de prendre à leur voisin, tantôt du bois, tantôt quelques fruits et mille autres choses; tant qu'ils sont flattés dans leurs actions, qu'ils font *pour ce qui regarde* la religion, ils ont même bien du plaisir à le faire, ils montrent beaucoup d'empressement, ils sont bons pour donner des conseils aux autres; mais, sont-ils méprisés ou calomniés, alors vous les voyez se décourager, se tourmenter parce qu'on les traite de cette manière; hier, ils ne voulaient que du bien à ceux qui leur font du mal, et aujourd'hui ils ne peuvent plus les souffrir, ni souvent même les voir ni leur parler.

Pauvre monde! que vous êtes malheureux, allez votre train ordinaire; allez, vous ne pouvez espérer que l'enfer! Les uns voudraient même fréquenter les sacrements, au moins une fois l'année; mais, pour cela, il faudrait un confesseur bien facile, ils voudraient seulement..... et voilà tout. Si le confesseur ne les voit pas assez bien disposés et qu'il leur refuse l'absolution; les voilà qui se déchaînent contre lui, en disant tout ce qui pourra les justifier de ce qu'ils n'ont pas achevé leur confession; ils en diront du mal; ils savent bien pourquoi ils restent en chemin, mais comme ils savent (aussi) que le confesseur ne peut rien leur accorder, alors ils se contentent en disant tout ce qu'ils veulent. Allez, monde, allez votre train ordinaire, vous

verrez un jour ce que vous n'avez pas voulu voir. Il faudrait donc que nous puissions partager notre cœur en deux! Mais non, mon ami, ou tout à Dieu ou tout au monde. Vous voulez fréquenter les sacrements? Eh bien! laissez les jeux, les danses et les cabarets. D'ailleurs, vous avez bien bonne grâce de venir aujourd'hui vous présenter au tribunal de la pénitence, vous asseoir à la table sainte manger le pain des anges; et, dans trois ou quatre semaines, peut-être moins, l'on vous verra passer la nuit parmi les ivrognes qui regorgent de vin, et encore bien plus, faire (les actes) les plus infâmes de l'impureté. Allez, monde, allez! vous serez bientôt en enfer : on vous y apprendra ce que vous deviez faire pour aller au ciel que vous avez perdu bien par votre faute.

Non, M. F., ne nous y trompons pas; il faut, de toute nécessité, ou sacrifier le monde à Jésus-Christ, ou bien faire à Jésus-Christ le sacrifice de tout ce que nous avons de plus cher sur la terre. Mais que peut vous donner le monde qui puisse entrer en comparaison avec ce que Jésus-Christ nous promet dans le ciel? D'ailleurs, M. F., parmi tous ceux qui se sont attachés au monde, qui n'ont cherché qu'à contenter leur penchant brutal et corrompu, il n'y en a pas un qui n'en soit la dupe et qui, à l'heure de la mort, ne se repente de l'avoir aimé. Oui, M. F., c'est alors que nous sentirons la vanité et la fragilité de ces choses, et nous les sentirions même dès ce moment, si nous voulions jeter un coup d'œil sur notre vie passée; nous verrions que la vie est bien peu de chose. Dites-moi, M. F., vous à qui les années commencent à faire courber la tête sur les épaules : pendant votre jeunesse, vous couriez après les plaisirs du monde, et il vous semblait ne plus pou-

voir vous en rassasier; vous avez passé nombre d'années à ne chercher que vos plaisirs : les danses, les jeux, les cabarets et la vanité faisaient toute votre occupation; vous avez toujours remis plus loin votre retour à Dieu. Lorsque vous avez atteint un âge plus avancé, vous avez pensé à ramasser du bien. Vous voilà donc arrivé à la vieillesse, sans que vous ayez rien fait pour votre salut. Maintenant, que vous voilà désabusé des folies de la jeunesse; maintenant, que vous avez travaillé pour vous *ramasser* quelque chose, vous pensez qu'à présent vous ferez mieux. Je n'en crois rien, mon ami. Les infirmités de la vieillesse qui vont vous accabler; vos enfants, qui, peut-être, vous mépriseront; tout cela sera un nouvel obstacle à votre salut. Vous avez cru être à Dieu et vous vous trouvez être du monde : c'est-à-dire, du nombre de ceux qui sont tantôt à Dieu et tantôt au monde, et qui finissent par recevoir la récompense du monde.

Malheur au monde! Allez, monde, suivez votre maître comme vous l'avez fait jusqu'à présent. Vous voyez très-bien que vous vous êtes trompés en suivant le monde; eh bien! M. F., en serez-vous plus sages? Non, M. F., non. Si une personne nous trompe une fois, nous dirons : Nous ne nous fions plus à elle; et nous avons bien raison; le monde nous trompe continuellement, et cependant nous l'aimons. « Gardez-vous bien, nous dit saint Jean, d'aimer le monde et de vous attacher à quoi que ce soit dans le monde. » — « C'est en vain, nous dit le Prophète, que nous porterions (la lumière) à cette sorte de gens; ils ont été trompés et ils le seront encore; ils n'ouvriront les yeux que dans le temps où ils n'auront plus d'espérance de revenir à Dieu. » Ah! M. F., si nous faisions bien réflexion sur ce que c'est que le monde,

nous passerions notre vie à recevoir ses adieux et à lui faire les nôtres. A l'âge de quinze ans nous avons dit adieu aux amusements de l'enfance, nous avons regardé comme des niaiseries que de courir après les mouches, comme font les enfants qui (leur bâtissent) des maisons de cartes ou de boue. A trente ans, vous avez commencé à dire adieu aux plaisirs bruyants d'une jeunesse fougueuse; ce qui vous plaisait si fort dans ce temps-là, commence déjà à vous ennuyer. Disons mieux, M. F., chaque jour nous disons adieu au monde; nous faisons comme un voyageur qui jouit de la beauté des pays où il a passé, à peine les voit-il, qu'il faut déjà les quitter; il en est de même des biens et des plaisirs auxquels nous avons tant d'attache. Enfin, nous arrivons au bord de l'éternité, qui engloutit tout dans ses abîmes. Ah! c'est alors, M. F., que le monde va disparaître pour toujours à nos yeux, et que nous reconnaîtrons notre folie de nous y être attachés. Et tout ce que l'on nous a dit du péché!.... Tout cela était donc bien vrai, dirons-nous. Hélas! je n'ai vécu que pour le monde, je n'ai cherché que le monde dans tout ce que j'ai fait, et les biens et les plaisirs du monde ne sont plus rien pour moi! tout m'échappe des mains : ce monde que j'ai tant aimé, ces biens et ces plaisirs, qui ont tant occupé mon cœur et mon esprit!.... Il faut maintenant que je retourne vers mon Dieu!.... Ah! M. F., que cette pensée est consolante, pour celui qui n'a cherché que Dieu seul pendant sa vie! mais qu'elle est désespérante pour celui qui a perdu de vue son Dieu et le salut de son âme!

Non, non, M. F., ne nous y trompons pas, fuyons, ou nous nous mettons dans un grand danger de nous perdre. Tous les saints ont fui, méprisé et abandonné le monde toute leur vie. Ceux qui ont été obligés d'y

rester, y ont vécu comme n'y étant pas. Combien de grands du monde l'ont quitté pour aller vivre dans la solitude! voyez un saint Arsène. Frappé de cette pensée : Qu'il est très-difficile de se sauver dans le monde, il abandonne la cour de l'empereur, et va passer sa vie dans les forêts, pour y pleurer ses péchés et y faire pénitence. Oui, M. F., si nous ne fuyons le monde, du moins autant qu'il nous sera possible, nous ne pouvons que nous perdre avec le monde, à moins d'un grand miracle. En voici un bel exemple et bien capable de nous le faire comprendre. Nous lisons dans l'écriture sainte que Josaphat, roi de Juda, fit alliance avec Achab, roi d'Israël. Le Saint-Esprit nous dit que le premier, c'est-à-dire, Josaphat, était un saint roi; mais il nous dit que le second, qui est Achab, était un impie. Néanmoins, Josaphat consentit à aller avec Achab pour combattre contre les Syriens. Avant de partir, il voulut voir un prophète du Seigneur, pour lui demander ce qu'il *en serait* de ce combat. Achab lui dit : « Nous avons bien ici un certain prophète du Seigneur, mais il ne nous prédit que des malheurs. » — « Eh bien! lui dit Josaphat, faites-le venir, et nous le consulterons. » Le prophète étant devant le roi, Josaphat lui demande s'il fallait aller combattre contre les ennemis, ou non. Le roi Achab se hâte de lui dire que tous ses prophètes l'ont assuré de la victoire. « Oui, dit le prophète du Seigneur, allez, Princes, vous attaquerez vos ennemis, vous les battrez et vous reviendrez victorieux et chargés de leurs richesses. » Le roi Josaphat vit bien que ce n'était pas ce que pensait le prophète, il lui demanda de dire ce que le Seigneur lui (inspirait.) Alors le prophète prenant le ton de prophète du Seigneur, « Vive le Seigneur, en la présence de qui je suis! Voici ce que le

Seigneur, le Dieu d'Israël, m'a commandé de vous dire : Vous livrerez bataille; mais vous serez vaincu. Le roi Achab y périra, et son armée sera mise tout en déroute et chacun reviendra chez soi sans chef. » Le roi Achab dit à l'autre : « Je vous avais bien dit que ce prophète n'annonce que des malheurs. » Il le fit mettre en prison, pour le punir à son retour. Mais le prophète s'inquiéta fort peu de cela, car il savait bien que le roi ne reviendrait pas, mais qu'il y périrait. Ayant livré le combat, Achab, voyant que le gros de l'armée se tournait *sur* lui, changea d'habit. Alors l'on prit le roi Josaphat pour Achab à qui seul on en voulait. Se voyant près d'être percé par les ennemis : « Ah! Seigneur, Dieu d'Israël, s'écria-t-il, ayez pitié de moi! » Alors le Seigneur le secourut et écarta de lui tous ses ennemis. Mais il lui envoya son prophète pour le reprendre de ce qu'il avait voulu accompagner ce roi (impie) : « Vous auriez mérité de périr avec lui, mais parce que le Seigneur a vu en vous de bonnes œuvres, il vous a conservé la vie, et vous aurez le bonheur de retourner dans votre ville. » Pour Achab, il périt dans ce combat, comme le prophète le lui avait prédit avant son départ.

Voilà, M. F., ce que c'est que de fréquenter le monde : ce qui nous montre que, nécessairement, nous devons fuir le monde si nous voulons ne pas périr avec lui. Avec les gens du monde, nous prenons l'esprit du monde et nous perdons l'esprit de Dieu : ce qui nous entraîne dans un abîme de péché, presque sans nous en apercevoir; nous en avons un bel exemple dans l'histoire. Saint Augustin nous rapporte qu'il avait pour ami un jeune homme qui vivait parfaitement bien. Il suivait son chemin aussi bien qu'un jeune homme peut le faire. Un jour, que quelques-uns de ses compagnons

d'études sortaient avec lui après dîner; ceux-ci fâchés de ce qu'il ne faisait pas comme eux, ils essayèrent de l'entraîner à l'amphithéâtre. C'était un jour que l'on y faisait égorger des hommes par d'autres hommes. Comme ce jeune homme avait une extrême horreur pour ces sortes de curiosités, il résista d'abord de toutes ses forces; mais ses compagnons usèrent de tant de flatteries et de tant de violences, que, cette fois, ils l'entraînèrent pour ainsi dire, malgré lui. Il leur dit : « Vous pouvez bien entraîner mon corps et le placer parmi vous à l'amphithéâtre; mais vous ne pouvez pas disposer de mon esprit ni de mes yeux, qui, assurément, ne prendront jamais part à un spectacle si horrible. Aussi y serai-je comme n'y étant pas, et, par là, je vous contenterai sans y prendre part. » Mais Alype eut beau dire, ils l'emmenèrent, et, pendant que tout l'amphithéâtre était dans les transports de ces barbares plaisirs, le jeune homme défendait à son cœur d'y prendre part, et à ses yeux de regarder, en les tenant fermés. Ah! plût à Dieu qu'il se fût bouché aussi les oreilles; car, ayant été frappé d'un grand cri qui se fit entendre, la curiosité l'emporta : ne voulant voir que cela, il ouvrit les yeux, c'en fut assez pour le perdre. Plus il regardait, plus son cœur y sentait du plaisir; il alla si loin dans la suite que, bien loin de se faire prier pour y aller, il y entraînait lui-même les autres. « Hélas! mon Dieu, s'écrie saint Augustin, qui pourra le tirer de cet abîme? *Rien autre*, sinon un miracle de la grâce de Dieu. »

Je conclus, M. F., en disant que si nous ne fuyons (le monde) avec ses plaisirs, si nous ne nous cachons pas autant que nous pourrons, nous nous perdrons et nous serons damnés. Mais la route la plus commode, c'est d'être tantôt au monde, tantôt à Dieu, c'est-à-

dire, faire quelques pratiques de piété et suivre le train du monde : les jeux, les danses, les cabarets, travailler le dimanche; (nourrir) ces haines, ces vengeances, ces ressentiments, (relever) ces petits torts. Mais pour être tout à Dieu, il faut vous attendre à être méprisés et rejetés du monde. Heureux, M. F., celui qui sera de ce nombre, et qui marchera avec courage à la suite de son Maître, portant sa croix; puisque ce n'est que par là que nous aurons le grand bonheur d'arriver au ciel! Ce que je vous souhaite.

QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la pensée de la mort.

Cum appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ : et hæc vidua erat.

Jésus, étant près des portes de la ville (de Naïm,) trouva qu'on portait en terre le fils unique d'une mère qui était veuve. (*S. Luc*, VII, 12.)

NON, M. F., rien n'est plus capable de nous détacher de la vie et des plaisirs du monde, et de nous porter à nous occuper de ce moment terrible qui doit décider de tout pour l'éternité; que la vue d'un cadavre que l'on conduit dans le tombeau. C'est pourquoi l'Église, qui est toujours attentive et occupée à nous fournir tous les moyens les plus capables de nous faire travailler à notre salut, nous met, trois fois par année, le souvenir de ces morts que Jésus-Christ ressuscita; afin de nous forcer, en quelque sorte, à nous en occuper pour nous préparer à ce voyage. Dans un endroit de l'Évangile, elle nous présente une jeune fille âgée seulement de douze ans, c'est-à-dire dans un âge où à peine l'on peut commencer à jouir des plaisirs. Quoiqu'elle fût fille unique, très-riche et tendrement aimée de ses parents, malgré

cela cependant, la mort la frappe et la fait disparaître pour jamais aux yeux des vivants. Dans un autre endroit, nous voyons un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, qui était à la fleur de son âge, le seul appui et la seule consolation d'une mère veuve; cependant, ni les larmes, ni la tendresse de cette mère désolée, ne peuvent empêcher que la mort, cette impitoyable mort, n'en fasse sa proie. Dans une autre partie de l'Évangile, nous voyons un autre jeune homme, qui est Lazare. Il tenait lieu de père à ses deux sœurs, Marthe et Magdeleine; il nous semble que la mort aurait dû au moins avoir égard à ce dernier; mais, non, cette cruelle mort le moissonne, et le réduit au tombeau, pour en faire la pâture des vers. Il fallut que Jésus-Christ fît trois miracles pour leur rendre la vie. Ouvrons les yeux, M. F., et contemplons un instant ce touchant spectacle, qui va nous prouver, de la manière la plus forte, la caducité de la vie et la nécessité de nous en détacher, avant que cette mort inexorable nous en arrache malgré nous. « Jeune ou vieux, disait le saint roi David, je penserai souvent que je mourrai un jour, et je m'y préparerai de bonne heure. » Pour vous engager à faire de même, je vais vous montrer combien la pensée de la mort nous est nécessaire pour nous détacher de la vie et pour nous attacher à Dieu seul.

I. Nous voyons, M. F., que malgré le degré d'impiété et d'incrédulité où les hommes sont parvenus dans le malheureux siècle où nous vivons, ils n'ont cependant pas encore osé nier la certitude de la mort; mais seulement, ils font tout ce qu'ils peuvent pour en bannir la pensée, comme d'un voisin qui pourrait les inquiéter dans leurs plaisirs, et les troubler dans leurs débauches.

Mais aussi, nous voyons dans l'Évangile, que Notre Seigneur Jésus-Christ veut que nous ne perdions jamais de vue la pensée de notre départ de ce monde pour l'éternité. Pour bien nous faire comprendre que nous pouvons mourir à tous les âges, nous voyons qu'il ne ressuscite ni des enfants qui sont encore insensibles aux plaisirs de la vie, ni des vieillards décrépits, qui, malgré leur attachement à la terre, ne peuvent pas douter que leur départ ne soit peu éloigné. Mais il ressuscite ceux qui sont dans un âge où nous oublions le plus ordinairement cette pensée salutaire : c'est-à-dire, depuis douze jusqu'aux environs de quarante ans. En effet, depuis quarante ans, la mort semble nous poursuivre rapidement; nous perdons tous les jours quelque chose, qui nous annonce que nous devons bientôt sortir de ce monde; nous sentons, chaque jour, nos forces diminuer, nous voyons nos cheveux blanchir, notre tête devenir chauve, nos dents tomber, notre vue s'affaiblir : tout cela nous dit adieu pour jamais, et, nous avouons nous-mêmes que nous ne sommes plus ce que nous étions autrefois. Non, M. F., personne n'a le moindre doute là-dessus. Oui, M. F., il est certain qu'un jour viendra où nous ne serons plus du nombre des vivants, et que l'on ne pensera pas plus à nous que si nous n'avions jamais été au monde. Voilà donc cette jeune fille mondaine, qui a pris tant de soin et tant de peine à paraître aux yeux du monde : la voilà réduite à un peu de poussière, qui est foulée sous les pieds des passants. Voilà cet orgueilleux, qui faisait tant de cas de son esprit, de ses richesses, de son crédit et de sa charge, (le voilà) conduit dans un tombeau, mangé des vers, et mis en oubli jusqu'à la fin du monde; c'est-à-dire, jusqu'à la résurrection générale, où nous le re-

verrons avec tout ce qu'il aura (fait) pendant les jours de sa malheureuse vie.

Mais, peut-être allez-vous me demander ce que c'est que ce moment de la mort qui doit tant nous occuper, et qui est si capable de nous convertir? C'est, M. F., un instant qui, peu sensible dans sa durée, nous est peu connu, et qui, cependant, suffit pour nous faire faire le grand passage de ce monde à l'éternité. Moment formidable par lui-même, M. F., où tout ce qui est dans le monde meurt pour l'homme, où l'homme, en même temps, meurt pour tout ce qui est à lui sur la terre. Moment terrible, M. F., où l'âme, malgré l'union si intime qu'elle a avec son corps, en est arrachée par la violence de la maladie; après quoi, l'homme étant dépouillé de tout, ne laisse aux yeux du monde qu'une figure hideuse de lui-même, des yeux éteints, une bouche muette, des mains sans action, des pieds sans mouvement, un visage défiguré, un corps qui commence à se corrompre et qui n'est plus qu'un objet d'horreur. Moment impitoyable, M. F., où les plus puissants et les plus riches perdent toutes leurs richesses et leur gloire, et où ils n'ont pour tout héritage que la poussière du tombeau. Moment bien humiliant, M. F., où le plus grand est confondu avec le plus misérable de la terre. Tout est confondu : plus d'honneurs, plus de distinctions, tous sont mis au même niveau. Mais moment, M. F., mille fois plus terrible encore par ses suites que par sa présence, puisque les pertes en sont irréparables. « L'homme, nous dit le Saint-Esprit, parlant du mourant, ira dans la maison de son éternité. » Moment court, il est vrai, M. F., mais bien décisif; après lequel le pécheur n'a plus de miséricorde à espérer, et le juste de mérites à acquérir. Moment dont la pensée a rempli les

monastères de tant de grands du monde, qui ont tout quitté pour ne penser qu'à ce terrible passage de ce monde à l'autre. Moment, M. F., dont la pensée a peuplé les déserts de tant de saints, qui n'ont cessé de se livrer à toutes les rigueurs de la pénitence que leur amour pour le bon Dieu a pu leur inspirer. Moment terrible, M. F., mais bien court, qui, cependant, va décider de tout pour une éternité entière.

D'après cela, M. F., comment se peut-il faire que nous n'y pensions pas ou, du moins, (que nous y pensions) d'une manière si faible? Hélas! M. F., que d'âmes brûlent maintenant, pour avoir négligé cette pensée salutaire! Laissons, M. F., laissons un peu le monde, ses biens et ses plaisirs, pour nous occuper de ce terrible moment. Imitons, M. F., les saints, qui en faisaient leur principale occupation; laissons périr ce qui périt avec le temps, donnons nos soins à ce qui est éternel et permanent. Oui, M. F., rien n'est plus capable de nous détacher de la vie du péché, et de faire trembler les rois sur leurs trônes, les juges et les libertins au milieu de leurs plaisirs, que la pensée de la mort. En voici un exemple, M. F., qui va vous montrer que rien ne peut résister à cette pensée bien méditée. Saint Grégoire nous rapporte qu'un jeune homme, au salut de l'âme duquel il s'intéressait beaucoup, avait conçu une telle passion pour une jeune fille, que celle-ci étant morte, il ne pouvait plus s'en consoler. Saint Grégoire, pape, après bien des prières et des pénitences, alla trouver ce jeune homme : « Mon ami, lui dit-il, venez avec moi, et vous verrez encore une fois celle qui vous fait pousser tant de soupirs et verser tant de larmes. » Le prenant par la main, il le conduit au tombeau de cette jeune fille. Quand il eut fait lever la planche qui couvrait son corps, ce jeune

homme voyant un corps si horrible, si puant, si rempli de vers, n'étant plus qu'un amas de corruption, recule d'horreur : « Non, non, mon ami, lui dit saint Grégoire, avancez et soutenez un instant (la vue de) ce spectacle que la mort vous présente. Voyez, mon ami, considérez ce qu'est devenue cette beauté périssable, à laquelle vous étiez éperdûment attaché. Voyez-vous cette tête toute décharnée, ces yeux éteints, ces ossements livides, cet amas horrible de cendres, de pourriture et de vers? Voilà, mon ami, l'objet de votre passion, pour lequel vous avez poussé tant de soupirs, et sacrifié votre âme, votre salut, votre Dieu et votre éternité. » Des paroles si touchantes, un spectacle si effrayant firent une impression si vive sur le cœur de ce jeune homme, que, reconnaissant dès ce moment le néant de ce monde et la fragilité de toute beauté périssable, il renonça aussitôt à toutes les vanités de la terre, ne pensa plus qu'à se préparer à bien mourir en se retirant du monde, pour aller passer sa vie dans un monastère, y pleurer, le reste de ses jours, les égarements de sa jeunesse, et mourir en saint. Quel bonheur, M. F., pour ce jeune homme! Faisons de même, M. F., puisque rien n'est plus capable de nous détacher de la vie, et de nous déterminer à quitter le péché que cette heureuse pensée de la mort.

Ah! M. F., à la mort, comme l'on pense bien autrement que pendant la vie! En voici un bel exemple. Il est rapporté dans l'histoire, qu'une dame possédait toutes les qualités capables de plaire au monde, dont elle goûtait tous les plaisirs. Hélas! M. F., cela ne l'empêcha pas d'arriver comme les autres à ses derniers moments, et bien plus tôt qu'elle n'aurait voulu. Au commencement de sa maladie, on lui dissimula le danger où elle se trouvait, comme on ne le fait que trop souvent à ces pau-

vres malades. Cependant le mal faisait chaque jour de nouveaux progrès ; il fallut l'avertir qu'elle devait penser à son départ pour l'éternité. Il lui fallait faire alors ce qu'elle n'avait jamais fait et penser (ce qu'elle) n'avait jamais pensé ; elle en fut extrêmement effrayée. « Je ne crois pas, dit-elle à ceux qui lui donnaient cette nouvelle, que ma maladie soit dangereuse, j'ai encore le temps ; » mais on la presse, en lui disant que le médecin la trouvait en danger. Elle pleure, elle se lamente de quitter la vie dans un temps où elle pouvait encore jouir de ses plaisirs. Mais, tandis qu'elle pleurait, on lui représente que personne n'étant immortel, si elle échappait à cette maladie, une autre l'emmènerait, que tout ce qu'elle avait à faire était de mettre ordre à sa conscience, afin de pouvoir paraître avec confiance devant le tribunal de Dieu. Peu à peu elle rentra en elle-même, et, comme elle était instruite, elle fut bientôt convaincue de cela ; ses larmes se tournèrent du côté de ses péchés ; elle demanda un confesseur pour lui faire l'aveu de ses fautes, qu'elle aurait bien voulu n'avoir jamais commises. Elle fait elle-même le sacrifice de sa vie ; elle confesse ses fautes avec une grande douleur, une abondance de larmes ; elle prie ses compagnes ou ses amies de venir la voir avant qu'elle ne sorte de ce monde, ce qu'elles firent avec empressement. Quand elles furent autour de son lit, elle leur dit en pleurant : « Mes chères amies, vous voyez dans quel état je suis ; il me faut aller paraître devant Jésus-Christ, pour lui rendre compte de toutes les actions de ma vie ; vous savez vous-mêmes combien (j'ai) mal servi le bon Dieu et combien j'ai à craindre ; mais, cependant, je vais m'abandonner à ses miséricordes. Tout le conseil que j'ai à vous donner, mes bonnes amies, c'est de ne pas attendre, pour

bien faire, ce moment où l'on ne peut rien, et où, malgré les larmes et le repentir, l'on est en si grand danger d'être perdu pour l'éternité. C'est pour la dernière fois que je vous vois; je vous en conjure, ne perdez pas un moment du temps que le bon Dieu vous donne et que je n'ai pas moi-même. Adieu, mes amies, je vais partir pour l'éternité, ne m'oubliez pas dans vos (prières), afin que, si j'ai le bonheur d'être pardonnée, vous m'aidiez à me tirer du purgatoire. » Toutes ses compagnes, qui ne s'attendaient nullement à ce langage, se retirèrent en versant des larmes, et remplies d'un grand désir de ne pas attendre ce moment, où nous avons tant de regrets d'avoir perdu un temps si précieux.

Oh! M. F., que nous serions heureux, si la pensée de la mort et la présence d'un cadavre, nous faisaient la même impression, (opéraient) le même changement en nous! Cependant nous avons une âme à sauver comme ces personnes, qui se convertirent à la vue de cette jeune dame qui allait mourir; et, de plus, nous avons les mêmes grâces si nous voulons en profiter. Hélas! mon Dieu, pourquoi s'attacher si fort à la vie, puisque nous n'y sommes que pour un instant, après lequel, nous laissons tout, pour n'emporter que le bien et le mal que nous avons fait?... Pourquoi, M. F., nous attacher si peu au bon Dieu, qui fait, même dès ce monde, notre bonheur, pour le continuer pendant l'éternité? Comment pourrions-nous nous attacher aux biens et aux plaisirs de ce monde, si nous avions ces paroles bien gravées dans nos cœurs : nous venons au monde tout nus et nous en sortirons de même? Cependant nous savons et nous voyons tous les jours que le plus riche n'emporte pas plus que le plus pauvre. Le grand Saladin le reconnut bien avant de mourir, lui qui avait fait trembler l'uni-

vers par la grandeur de ses victoires. Se voyant près de mourir, reconnaissant alors, mieux que jamais, le vide des grandeurs humaines, il commanda à celui qui marchait ordinairement devant lui, portant son étendard, de prendre un morceau du drap dont il devait être enveloppé, de le mettre à la pointe d'une pique, et de marcher dans la ville en criant *autant* fort qu'il pourrait : « Voilà tout ce que le grand Saladin, vainqueur de l'Orient et maître de l'Occident, emporte de tous ses trésors et de toutes ses victoires : un linceul. » O mon Dieu! que nous serions sages, si cette pensée ne nous quittait jamais!

En effet, M. F., si cet avare, dans le moment où il n'épargne ni injustices, ni tromperies, pour amasser du bien, pensait que, dans peu de temps, il va tout quitter, pourrait-il bien s'attacher si fort à des objets qui vont le perdre pour l'éternité? Mais, non, M. F., en voyant la manière dont nous vivons, l'on croirait que jamais nous ne devons quitter la vie. Hélas! qu'il est à craindre que si nous vivons en aveugles, nous mourrions de même! en voici un exemple bien frappant.

Nous lisons dans l'histoire que le cardinal Bellarmin, de la Compagnie de Jésus, fut appelé vers un malade qui avait été procureur, et qui, malheureusement, avait préféré l'argent au salut de son âme. Croyant qu'il ne le mandait que pour ranger les affaires de sa conscience, il y courut avec empressement. En entrant, il commence à lui parler de l'état de son âme; mais à peine eut-il commencé à parler que le malade lui dit : « Mon Père, ce n'est pas pour cela que je vous ai demandé; mais seulement, pour consoler ma femme qui se désole de me perdre; car, pour moi, je m'en vais tout droit en enfer. » Le cardinal rapporte que (cet homme) était si endurci et

si aveugle, qu'il prononça ces paroles avec autant de tranquillité et la même froideur que s'il eût dit qu'il allait prendre un moment de plaisir avec quelques-uns de ses amis. « Mon ami, lui dit le cardinal, qui se désolait de voir sa pauvre âme tomber en enfer, pensez donc à demander pardon au bon Dieu de vos péchés et confessez-vous; le bon Dieu vous pardonnera. » Ce pauvre malheureux lui dit qu'il ne fallait pas perdre son temps, qu'il ne connaissait pas ses péchés, ni ne voulait les connaître; qu'il avait bien le temps de les connaître en enfer. Le cardinal eut beau le prier, le conjurer, en grâce, de ne pas se perdre pour l'éternité, puisqu'il avait encore tous les moyens de gagner le ciel, lui promettant qu'il l'aiderait à satisfaire à la justice de Dieu, ajoutant qu'il était sûr que le bon Dieu aurait encore pitié de lui. Mais, non, rien ne fut capable de le toucher; il mourut sans donner aucun sentiment de repentir.

Hélas! M. F., celui qui ne pense pas à la mort pendant sa vie se met dans un grand danger de n'y jamais penser, ou de ne vouloir réparer le mal que quand il n'y (aura) plus de remèdes. O mon Dieu! que ceux qui ne perdent jamais la pensée de la mort évitent de péchés pendant la vie et de regrets pour l'éternité! Le même cardinal rapporte qu'étant allé visiter un de ses amis qui était malade par un excès de débauche, il voulut l'exhorter au repentir et à se confesser de ses péchés, ou du moins, à en faire un acte de contrition. Le malade lui répondit : « Mon père, que voulez-vous me dire par un acte de contrition? Je n'ai jamais connu ce langage. » Ce cardinal eut beau lui vouloir faire comprendre que c'était regretter les péchés qu'on avait commis, pour que le bon Dieu nous pardonne. — « Mon père, laissez-moi, vous me troublez, laissez-moi tran-

quille. » Il mourut sans vouloir produire un acte de contrition, tant il était aveuglé et endurci. O mon Dieu! quel malheur pour une personne qui a perdu la foi! hélas! il n'y a plus de ressources! Ah! M. F., que l'on a bien raison de dire : Telle est la vie, telle est la mort. Hélas! M. F., si cet ivrogne pensait un peu à ce moment de la mort, qui doit terminer toutes ses dissolutions et ses débauches, où son corps sera livré aux vers, pendant que sa pauvre âme brûlera en enfer; ah! M. F., aurait-il le courage de continuer ses excès? Mais, non, si on lui en parle, il s'en moque, il ne pense qu'à se divertir, à contenter son corps, comme si tout devait finir avec lui, nous dit le prophète Isaïe.

Ah! M. F., le démon a grand soin de nous en faire perdre le souvenir, parce qu'il sait bien mieux que nous (combien) il nous est salutaire pour nous tirer du péché et nous ramener au bon Dieu. Les saints, M. F., qui avaient tant à cœur le salut de leur âme, avaient soin de n'en perdre jamais le souvenir. Saint Guillaume, archevêque de Bourges, assistait aux enterrements autant qu'il le pouvait, afin de bien graver en lui la pensée de la mort. Il se représentait combien nous sommes misérables de nous attacher à la vie qui est si malheureuse, si remplie du danger de nous perdre pour l'éternité! Il y en a un autre qui alla passer un an dans un bois, pour avoir (le loisir) de se bien préparer à la mort : « parce que, disait-il, quand elle arrive, il n'est plus temps. » Ces saints avaient sans doute bien raison, M. F., parce que, de cette heure dépend tout, et que, souvent, si nous attendons pour y penser le moment où la mort nous frappe, quelquefois cela ne sert à rien.

Oh! que la pensée de la mort est puissante pour nous *garantir* du péché, et nous faire faire le bien!

Hélas! M. F., si ce malheureux qui se traîne dans les ordures de ses impuretés, pensait bien au moment de la mort où son corps, qu'il prend tant de soin de contenter, sera pourri en terre; ah! s'il faisait la moindre réflexion sur ces os secs et arides, amoncelés dans le cimetière; s'il prenait la peine d'aller sur ces tombeaux, pour y contempler ces cadavres puants et pourris, ces crânes à demi rongés par les vers, ne serait-il pas frappé d'un tel spectacle? Aurait-il d'autre pensée que de pleurer ses péchés et son aveuglement, s'il pensait au regret qu'il aura à l'heure de la mort, d'avoir profané un corps qui est le temple du Saint-Esprit et les membres de Jésus-Christ? Voulez-vous, M. F., (connaître) la fin malheureuse d'un impudique qui n'a pas voulu voir la mort pendant sa vie? Saint Pierre Damien rapporte qu'un Anglais, pour avoir de quoi satisfaire sa passion honteuse, se donna au démon, à condition qu'il l'avertirait trois jours avant sa mort, dans l'espérance qu'il aurait bien le temps de se convertir. Hélas! que l'homme est aveugle, une fois dans le péché! Mais, après qu'il se fut traîné, roulé et baigné dans le *jus* de ses impuretés, le moment de son départ arriva. Le démon, tout menteur qu'il est, tint parole à ce scélérat. Mais l'Anglais fut bien trompé dans son attente; car, au grand étonnement de tous les assistants, dès qu'on lui parlait de son salut, il paraissait s'endormir, ne faisait aucune réponse; mais, si on lui parlait des affaires temporelles, il avait parfaitement sa connaissance; de sorte qu'il mourut dans ses impuretés, comme il y avait vécu. Pour bien nous montrer qu'il était réprouvé, le bon Dieu permit que de gros chiens noirs parussent environner son lit, comme prêts à s'élancer sur leur proie; on les vit encore sur son

tombeau, comme pour garder ce dépôt abominable. Hélas! M. F., que d'autres exemples aussi effrayants que ceux-là!.....

Dites-moi, si cet ambitieux pensait bien à ce moment de la mort, qui lui fera voir tout le néant des grandeurs humaines, pourrait-il bien ne pas faire ces réflexions, que bientôt il sera couvert de terre et foulé aux pieds des passants, n'ayant pour toute marque de grandeur, que ces deux mots : « Ici repose un tel? » O mon Dieu! que l'homme est aveugle! Nous lisons dans l'histoire, qu'un homme, pendant toute sa vie, n'avait nullement (pensé) à son salut; mais seulement à se divertir et à amasser du bien. Étant près de mourir, il reconnut bien son aveuglement de n'avoir point travaillé à faire une bonne mort. Il recommanda que l'on mît sur sa tombe : « Ici repose l'insensé, qui est sorti de ce monde sans savoir pourquoi le bon Dieu l'y avait mis. » Si, M. F., tous ces pécheurs qui se raillent de toutes les grâces que le bon Dieu (leur fait) pour sortir du péché et qui les méprisent; s'ils pensaient bien que, dans le moment où ils sortiront de ce monde, ces grâces leur seront refusées, et que, le bon Dieu qu'ils ont fui, les fuira à son tour, et les laissera mourir dans leurs péchés; dites-moi, auraient-ils le courage de mépriser tant de grâces que le bon Dieu leur présente maintenant pour sauver leur pauvre âme?

Ah! M. F., que de péchés ne se commettraient pas, si l'on avait le bonheur de penser souvent à la mort. C'est pourquoi le Saint-Esprit nous recommande si fort de ne jamais (perdre) le souvenir de nos fins dernières, parce que nous ne pécherions jamais. Ce fut encore cette pensée, M. F., qui acheva de convertir saint François de Borgia. Étant encore dans le monde, il se trou-

vait à la cour d'Espagne, lorsque l'impératrice *Élisabeth*, femme de Charles-Quint (mourut). Comme on devait l'enterrer dans le tombeau de ses prédécesseurs, qui était à Grenade, l'on donna la conduite de ce corps à François de Borgia. A l'arrivée à Grenade, on voulut faire la cérémonie, et l'on ouvrit le cercueil où était le corps. François de Borgia devait *protester* que c'était bien le même que l'on avait mis dans le cercueil. Quand on eut découvert ce visage qui avait été si beau, il se trouva tout noir et à demi pourri; les yeux étaient tout fondus; il en sortait une odeur insupportable. Alors il dit : « Oui, je jure que c'est le corps qu'on a mis dans le cercueil, et que c'est celui de la princesse; mais je ne le reconnais plus. » Dès ce moment, il fit réflexion sur le néant des grandeurs humaines et combien elles sont peu de chose; il prit la résolution de quitter le monde, pour ne plus penser qu'à sauver son âme. « Ah! disait-il, qu'est devenue la beauté de cette princesse, qui était la plus belle créature du monde? O mon Dieu! que l'homme est aveugle de s'attacher à de viles créatures en perdant son âme! » Heureuse pensée, M. F., qui lui a valu le ciel!

Mais pourquoi est-ce, M. F., que nous oublions cette mort, qui nous ferait toujours tenir (prêts) à bien mourir? Hélas! l'on ne veut pas y penser, l'on meurt sans y avoir pensé, et nous regardons cette mort comme bien éloignée de nous. Le démon ne nous dit pas, comme autrefois, à nos premiers parents : « Vous ne mourrez pas; » parce que cette tentation serait trop grossière, elle ne tromperait personne; « mais, nous dit-il, vous ne mourrez pas si tôt; » et par cette illusion, nous renvoyons la pensée de nous convertir à notre dernière maladie, où nous ne serons plus en état de rien faire.

C'est ainsi, M. F., que la mort en a *tant* surpris, et en surprendra *tant* jusqu'à la fin du monde. C'est cependant cette pensée qui en a *tant* tiré du péché; en voici un exemple bien frappant. Il est rapporté dans l'histoire qu'un jeune homme et une jeune fille avaient eu (ensemble) un commerce infâme. Il arriva que ce jeune (homme), passant dans un bois, fut égorgé. Un petit chien qui le suivait, voyant son maître tué, va trouver cette fille, la prend par son tablier, la tirant comme pour lui dire de le suivre. Étonnée de cela, elle suit ce petit chien, qui la mène au lieu où était son maître. Il s'arrêta auprès d'un tas de feuilles. Ayant regardé ce qu'il y avait, elle vit ce pauvre jeune homme tout ensanglanté : des voleurs l'avaient poignardé. Rentrant en elle-même, elle se mit à pleurer, se disant : « Ah! malheureuse, si le même *sort* t'était arrivé, où serais-tu? hélas! tu brûlerais en enfer. Peut-être ce jeune homme brûle-t-il maintenant dans les abîmes à cause de toi!... Ah! malheureuse, comment as-tu pu mener une vie si criminelle? Ah! dans quel état est ta pauvre âme!... Mon Dieu! je vous remercie, de ne m'avoir pas fait servir d'exemple aux autres! » Elle quitta le monde, alla s'ensevelir dans un monastère pour toute sa vie, et mourut comme une sainte. Ah! M. F., combien y a-t-il de pécheurs que de semblables exemples ont convertis! O mon Dieu! qu'il faut que nos cœurs soient durs et insensibles pour n'être touchés de rien, et vivre dans le péché, peut-être, sans penser à en sortir!

Hélas! M. F., il est à craindre que, dans le moment où nous voudrons revenir au bon Dieu, nous ne le puissions pas; le bon Dieu, en punition de nos péchés nous aura abandonnés. Je vais vous le montrer dans un exemple. Nous lisons dans l'histoire, qu'un homme

avait vécu longtemps dans le désordre. S'étant converti, il retomba au bout de quelque temps dans ses anciens péchés. Ses amis, qui en étaient bien *chagrinés*, firent tout ce qu'ils purent pour le ramener au bon Dieu; il leur promettait toujours et n'en faisait rien. Ils (lui) dirent qu'il y avait une retraite dans la paroisse voisine; qu'ils l'y (conduiraient) avec eux, et qu'il devait s'y préparer. L'autre, qui depuis longtemps se moquait de Dieu et de tous leurs conseils, leur répondit en riant, que oui; qu'ils n'avaient qu'à venir le prendre le matin du jour où elle devait commencer, et qu'ils partiraient tous ensemble. Les autres ne manquèrent pas d'aller le trouver, dans l'espérance de le ramener au bon Dieu; mais en entrant, ils le virent étendu au milieu de sa maison : il était mort, la nuit, de mort subite sans avoir eu le temps ni de se confesser, ni de donner le moindre signe de repentir. Hélas! M. F., où alla cette pauvre âme qui avait tant méprisé les grâces du bon Dieu?

II. Nous avons dit qu'il est très-utile de penser souvent à la mort : 1° pour nous faire éviter le péché et nous faire expier ceux que nous avons eu le malheur de commettre, et 2° pour nous détacher de la vie. Saint Augustin nous dit qu'il ne faut pas seulement penser à la mort des martyrs, chez qui, par une grâce admirable, la peine du péché est devenue comme un instrument de mérite, mais à la mort de tous les hommes. Cette pensée de la mort serait pour nous un des plus puissants moyens de salut, et un des plus grands remèdes à nos maux, si nous en savions tirer les avantages que la miséricorde divine veut nous procurer par le châtiment que sa justice (exige) de nous. Nous ne sommes condamnés à mourir que parce que nous avons péché; mais il nous

suffirait, pour ne plus pécher, de bien penser à la mort, comme nous dit l'Esprit-Saint.

Nous disons, M. F., que la pensée de la mort produit en nous trois effets : 1° elle nous détache du monde; 2° elle arrête nos passions; 3° elle nous engage à mener une vie plus sainte. Si le monde, M. F., peut nous tromper pendant quelque temps, cela certainement ne durera pas toujours; car il est sûr que toutes les choses du monde n'ont pas grande force contre la pensée de la mort. Si nous pensons que, dans quelques moments, nous aurons dit adieu à la vie pour n'y reparaître jamais!..... L'homme qui a la mort toujours présente à l'esprit ne peut se regarder que comme un voyageur sur la terre, qui ne fait qu'y passer, et qui laisse sans peine tout ce qu'il rencontre, parce qu'il tend à un autre terme et qu'il avance vers une autre patrie. Telle fut, M. F., la disposition de saint Jérôme : comme (il voyait qu'une fois mort) il ne pourrait plus animer ses disciples par ses exemples de secrètes vertus, il voulut, en mourant, leur laisser de saintes instructions : « Mes enfants, leur dit-il, si vous voulez, comme moi, ne rien regretter à la mort, accoutumez-vous à vous détacher de tout pendant la vie. Voulez-vous encore ne rien craindre dans ce terrible moment? n'aimez rien de ce qu'il vous faudra quitter. Quand on est bien détrompé du monde et de toutes ses illusions, qu'on a méprisé ses biens, ses fausses douceurs et ses folles promesses; quand on n'a pas mis sa félicité dans la jouissance des créatures, l'on n'a (point de peine) à les quitter et à s'en séparer pour toujours. » O heureux état, s'écriait ce grand saint, que celui d'un homme, qui, plein d'une juste confiance en Dieu, ne se trouve retenu par aucun attachement au monde et aux biens de la terre! Voilà, M. F., les dis-

positions auxquelles nous conduit la pensée de la mort.

Le second effet que la pensée de la mort produit en nous, c'est d'arrêter nos passions. Oui, M. F., si nous sommes tentés, nous n'avons qu'à penser *vite* à la mort, et de suite, nous sentirons tomber la passion : c'était la pratique des saints. Saint Paul nous dit qu'il meurt tous les jours. Notre Seigneur étant encore sur la terre, parlait souvent de sa passion. Sainte Marie Égyptienne étant tentée, pensait *vite* à la mort; et de suite, la tentation la quittait. Saint Jérôme ne perdait pas plus cette pensée que la respiration. Il est rapporté dans la Vie des Pères du désert, qu'un solitaire qui avait vécu quelque temps dans le grand monde, étant touché de la grâce, alla s'ensevelir dans un désert. Le démon ne cessa de lui rappeler la jeune personne pour laquelle il avait eu un amour criminel. Un moment avant qu'elle mourût, Dieu le lui fit connaître. Il sort de sa solitude, il va la voir : elle était prête à être mise en terre; il s'approche du cercueil, lui découvre le visage, prend dans son mouchoir un abcès qui sortait de sa bouche. Après cela, il retourne dans son désert, et toutes les fois qu'il était tenté, il prenait ce mouchoir et se disait à lui-même, en se représentant les ordures de cette pauvre créature : « Insensé que tu es, voilà la douce faveur de l'objet que tu as tant aimé aux dépens de ton âme; si, à présent, tu ne peux supporter cette horrible puanteur qui est sortie du corps de cette créature, quelle n'a donc pas été ta folie de l'avoir aimée pendant sa vie, au préjudice de ton salut; mais quel serait ton aveuglement que d'y penser encore après sa mort! » Saint Augustin nous dit que quand il se sentait violemment porté au mal, la seule chose qui le retenait, c'était de penser qu'un jour il mourrait, et qu'après sa mort, il serait jugé. « Je disais

souvent à mon cher ami Alype, lorsque je m'entretenais avec lui de ce qui devait faire le différent partage des bons et des méchants, je lui avouais que, malgré tout ce que pouvaient me dire autrefois les impies, j'ai toujours cru, qu'à l'heure de notre mort, le bon Dieu nous fera rendre compte de tout le mal que nous aurons fait pendant notre vie. »

Il est rapporté dans l'histoire des Pères du désert, qu'un jeune solitaire disait à un ancien : « Mon père, que faut-il faire quand je suis tenté, surtout contre la sainte vertu de pureté? » — « Mon fils, lui dit le saint, pensez vite à la mort et aux tourments réservés aux impudiques dans les enfers, et vous êtes sûr que cette pensée chassera le démon. » Saint Jean Climaque nous dit qu'un solitaire qui avait toujours la pensée de la mort gravée dans son esprit, quand le démon voulait le tenter (pour le porter) à se relâcher, s'écriait : « Ah! malheureux, voilà que tu vas mourir, et tu n'as encore rien fait pour être présenté au bon Dieu. » Oui, M. F., une personne qui veut sauver son âme, ne doit jamais perdre le souvenir de la mort.

La pensée de la mort nous fournit encore de pieuses réflexions : elle nous met toute notre vie devant les yeux; alors, nous pensons que tout ce qui nous réjouit selon le monde pendant notre vie, nous fera verser des larmes à l'heure de la mort; tous nos péchés, qui ne doivent jamais s'effacer de notre mémoire, sont autant de serpents qui nous dévorent; le temps que nous avons perdu, les grâces que nous avons méprisées : tout cela nous sera montré à la mort. D'après cela, il est impossible de ne pas travailler à mieux vivre et à cesser de faire le mal. Il est rapporté dans l'histoire, qu'un mourant, avant de rendre le dernier (soupir), fit appeler son

prince, à qui il avait été très-fidèle pendant bien des années. Le prince s'y rendit avec empressement : Demandez-moi, lui dit-il, tout ce que vous voudrez, et vous êtes sûr de l'obtenir. » — « Prince, lui dit ce pauvre mourant, je n'ai qu'une chose à vous demander, c'est un quart-d'heure de vie. » — « Hélas, mon ami, lui reprit le prince, cela n'est pas en mon pouvoir, demandez-moi toute autre chose, afin que je puisse vous l'accorder. » — « Hélas! s'écria le malade, si j'avais servi le bon Dieu aussi bien que je vous ai servi, je n'aurais pas un quart-d'heure de vie, mais une éternité. » Même regret éprouva un (homme) de loi, lorsqu'il fut près de sortir de la vie, sans avoir pensé à sauver son âme : « Ah! insensé que je suis, moi qui ai tant écrit pour le monde, et rien pour mon âme; il me faut mourir, je n'ai rien fait qui puisse me rassurer, et il n'y a plus de remèdes; je ne vois rien dans ma vie que je puisse présenter au bon Dieu. » Heureux, M. F., s'il profita lui-même de cela, c'est-à-dire, de ses bons sentiments.

3° Voici (les) réflexions que la (pensée de) la mort doit nous faire faire : Si nous négligeons de nous y préparer, nous serons séparés pendant toute l'éternité de la compagnie de Jésus-Christ, de la sainte Vierge, des anges et des saints, et nous serons forcés d'aller passer notre éternité avec les démons, pour brûler avec eux. Nous lisons dans la Vie de saint Jérôme, qu'une longue expérience avait rendu si savant dans la science du salut, qu'étant au lit de la mort, il fut prié par ses disciples de leur laisser, comme par testament, de toutes les vérités de la morale chrétienne, (celle) dont il était le plus persuadé. Que pensez-vous, M. F., que leur répondit ce grand saint docteur? « Je vais mourir, leur dit-il, mon âme est sur le bord de mes lèvres; mais je vous déclare,

que de toutes les vérités de la morale chrétienne, (celle) dont je suis le plus convaincu, c'est, qu'à peine, sur cent mille personnes qui auront mal vécu, s'en trouvera-t-il une seule de sauvée en faisant une bonne mort, parce que, pour bien mourir, il faut y penser tous les jours de sa vie. Et ne croyez pas que ce soit un effet de ma maladie : je vous en parle avec l'expérience de plus de soixante ans. Oui, mes enfants, à peine de cent mille personnes qui auront mal vécu, y en aura-t-il une seule qui fasse une bonne mort! Non, mes enfants, rien ne nous porte mieux à bien vivre que la pensée de la mort! »

Que conclure de tout cela? M. F., le voici : c'est que, si nous pensons souvent à la mort, nous aurons un grand soin de conserver la grâce du bon Dieu; si nous avons le malheur d'avoir perdu cette grâce, nous nous hâterons de la (recouvrer), nous nous détacherons des biens et des plaisirs du monde, nous supporterons les misères de la vie en esprit de pénitence, nous reconnaîtrons que c'est le bon Dieu qui nous les envoie pour expier nos péchés. Hélas! devons-nous dire en nous-même, je cours à grands pas vers mon éternité, tout à l'heure, je ne serai plus de ce monde... Après ce monde, où vais-je aller passer mon éternité?... serai-je dans le ciel ou dans l'enfer?... cela dépend de la vie que je vais mener; oui, jeune ou vieux, je penserai souvent à la mort, afin de m'y préparer de bonne heure.

Heureux, M. F., celui qui sera toujours prêt! C'est le bonheur que je vous souhaite!...

SEIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Humilité.

Omnis, qui se exaltat, humiliabitur, et qui se humiliat, exaltabitur.

Quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'abaisse sera élevé. (*S. Luc*, XVIII, 14.)

OTRE divin Sauveur, M. F., pouvait-il nous montrer d'une manière plus claire et plus évidente, la nécessité de nous humilier, c'est-à-dire, d'avoir de bas sentiments de nous-mêmes, soit dans nos pensées, soit dans nos paroles, soit dans nos actions, si nous voulons espérer d'aller chanter les louanges (de Dieu) pendant l'éternité. — Etant un jour, dans la compagnie de plusieurs personnes, et voyant, dis-je, que plusieurs semblaient se glorifier du bien qu'elles avaient fait et méprisaient les autres, Jésus-Christ leur proposa cette parabole qui, selon toute apparence, était une véritable histoire. « Deux hommes, leur dit-il, montèrent au temple pour y faire leur prière; l'un d'eux était pharisien, et l'autre publicain. Le pharisien se tenant debout parlait ainsi à Dieu : « Je

vous rends grâce, ô mon Dieu, de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce publicain : je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. » Voilà sa prière, nous dit saint Augustin. Vous voyez bien que cette prière n'est qu'une affectation pleine de vanité et d'orgueil; il ne vient pas pour prier Dieu, ni lui rendre grâce; mais pour se louer et insulter à celui-là même qu'il prie. Le publicain, au contraire, se tenant loin de l'autel, n'osait même lever les yeux au ciel; il frappait sa poitrine, en disant : « Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. » — « Je vous déclare, ajoute Jésus-Christ, que celui-ci s'en est retourné chez lui justifié, et non pas l'autre. » Les péchés du publicain lui sont pardonnés; et le pharisien avec toutes ses vertus rentre dans sa maison plus criminel qu'il n'en était sorti. Si vous voulez en savoir la raison, la voici : c'est que l'humilité du publicain, quoique pécheur, fut plus agréable à Dieu que toutes les prétendues bonnes œuvres du pharisien avec son orgueil. Et Jésus-Christ conclut de là, que « celui qui veut s'élever sera humilié, et que celui qui s'humiliera sera élevé. » Voilà la règle, M. F., ne nous y trompons pas, la loi est générale; c'est notre divin Maître qui vient la publier. « Quand vous auriez élevé la tête jusqu'au ciel, dit le Seigneur, je vous en arracherais. » Oui, M. F., l'unique chemin qui conduit à l'élévation pour l'autre vie, c'est l'humilité. Sans l'humilité, cette belle et précieuse vertu, vous n'entrerez pas plus dans le ciel, que sans le baptême. Comprenons donc aujourd'hui, M. F., l'obligation que nous avons de nous humilier, et les motifs qui doivent nous y engager. Je vais donc, M. F., vous montrer : 1° Que l'humilité est

une (vertu) qui nous est absolument nécessaire, si nous voulons que nos actions soient agréables à Dieu et récompensées dans l'autre (vie); 2° Nous avons *tous sujets* de la pratiquer, soit du côté de Dieu, soit du côté de nous-mêmes.

I. Avant, M. F., de vous faire comprendre le besoin que nous avons de cette belle vertu, qui nous est aussi nécessaire que le baptême après le péché originel; aussi nécessaire, dis-je, que le sacrement de la pénitence après le péché mortel, il faut vous dire en quoi consiste cette aimable vertu, qui donne un si grand mérite à toutes nos bonnes actions, et orne si richement toutes nos bonnes œuvres. Saint Bernard, ce grand saint qui l'a pratiquée d'une manière si extraordinaire, qui a quitté biens, plaisirs, parents et amis, pour aller passer sa vie dans les forêts, parmi les bêtes sauvages, pour y pleurer ses péchés, nous dit que l'humilité est une vertu par laquelle nous nous connaissons nous-mêmes; ce qui nous porte à n'avoir que du mépris pour nous-mêmes, et à ne prendre nullement plaisir à nous voir louer. Je dis : 1° que cette vertu nous est absolument nécessaire si nous voulons que nos actions soient récompensées au ciel; puisque Jésus-Christ nous dit lui-même que nous ne pouvons pas plus nous sauver sans l'humilité que sans le baptême. Saint Augustin nous dit : « Si vous me demandez quelle est la première vertu d'un chrétien, je vous répondrai que c'est l'humilité; si vous me demandez quelle est la deuxième, je vous dirai que c'est l'humilité; si vous redemandez quelle est la troisième, je vous dirai encore que c'est l'humilité; et autant de fois que vous me ferez cette demande, je vous ferai la même réponse. »

Si l'orgueil engendre tous les péchés, nous pouvons de même dire que l'humilité engendre toutes les vertus. Avec l'humilité, vous aurez tout ce qu'il vous faut pour plaire à Dieu, sauver votre âme; et, sans l'humilité, avec toutes les autres vertus, vous n'avez rien. Nous lisons dans le saint Évangile que quelques (mères) présentaient leurs enfants à Jésus-Christ pour les (faire) bénir. Les apôtres les faisaient retirer. Notre Seigneur le trouvant mauvais, il leur dit : « Laissez venir à moi ces petits enfants; car le royaume du ciel est à eux et à ceux qui leur ressemblent. » Il les embrassait et leur donnait sa sainte bénédiction. Pourquoi tant d'accueil de la part de ce divin Sauveur? C'est que les enfants sont simples, humbles et sans malice. De même, M. F., si nous voulons être accueillis de Jésus-Christ, il faut que nous soyons simples et humbles, dans tout ce que nous faisons. « Ce fut, nous dit saint Bernard, ce fut cette belle vertu qui fut *la cause* que le Père éternel regarda la sainte Vierge avec complaisance; et si, nous dit-il, la virginité attira les regards de Dieu, son humilité fut cause qu'elle conçut le Fils de Dieu. Si la sainte Vierge est la Reine des vierges, elle est aussi la Reine des humbles. » Sainte Thérèse demandait un jour à Notre Seigneur, pourquoi autrefois, le Saint-Esprit se communiquait avec tant de facilité aux personnages de l'Ancien Testament, soit aux patriarches, soit aux prophètes, et leur déclarait ses secrets, tandis qu'il ne le faisait plus à présent. Notre Seigneur lui répondit, que c'était parce qu'ils étaient plus simples et plus humbles, et qu'à présent les hommes ont le cœur double et qu'ils sont remplis d'orgueil et de vanité. Dieu ne se communique pas à eux, il ne les aime pas, comme il aimait ces bons patriarches et ces prophètes, qui étaient sim-

ples et humbles. Saint Augustin nous dit : « Si vous vous humiliez profondément, et si vous reconnaissez que vous n'êtes rien, que vous ne méritez rien, le bon Dieu vous donnera des grâces avec abondance; mais si vous voulez vous élever et vous croire quelque chose, il se retirera de vous, et vous abandonnera dans votre pauvreté. »

Notre Seigneur, pour nous bien faire comprendre que l'humilité est la plus belle et la plus précieuse de toutes les vertus, commence les béatitudes par l'humilité, en disant : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient. » Saint Augustin nous dit que ces pauvres d'esprit, sont ceux qui ont l'humilité en partage. Le prophète Isaïe dit à Dieu : « Seigneur, sur qui votre Esprit-Saint descend-il ? est-ce sur ceux qui ont grande réputation dans le monde et sur les orgueilleux? Non, dit le Seigneur, mais sur celui qui a le cœur humble. »

Non-seulement cette vertu nous rend agréables à Dieu; mais encore aux hommes. Tout le monde aime une personne qui est humble; l'on se plaît dans sa compagnie. D'où vient qu'ordinairement les enfants sont aimés, sinon parce qu'ils sont simples et qu'ils sont humbles. Une personne qui est humble cède à tout, ne contrarie jamais personne, ne fâche personne, se contente de tout, elle cherche toujours à se cacher aux yeux du monde. Nous en avons un bel exemple dans la personne de saint Hilarion. Saint Jérôme rapporte que ce grand saint était recherché des empereurs, des rois et des princes, de la foule du peuple attiré, dans son désert, par l'odeur de sa sainteté et par l'éclat et le bruit de ses miracles; mais que lui, au contraire, fuyait le monde autant qu'il le pouvait. Il changeait souvent de cellule, afin de vivre caché et in-

connu; il pleurait sans cesse à la vue de cette multitude de religieux et de *monde* qui venaient à lui pour être guéris de leurs maux. Regrettant son ancienne solitude : « Je suis, disait-il en pleurant, je suis retourné dans le monde, je recevrai ma récompense dans cette vie, puisqu'on me regarde comme une personne de quelque considération. » Et rien, nous dit saint Jérôme, de plus admirable que de le voir si humble parmi tant d'honneurs qu'on lui rendait. Le bruit s'étant répandu, qu'il allait se retirer dans le fond du désert et qu'on ne pourrait plus le voir, l'on mit vingt mille hommes pour le garder; mais le saint leur dit qu'il ne prendrait pas de nourriture avant qu'on le laissât libre. On le garda pendant sept jours; voyant qu'il ne mangeait rien..... Il s'enfuit dans le désert le plus reculé, où il se livra à tout ce que son amour pour Dieu put lui inspirer. Ce fut seulement là qu'il crut commencer à servir le bon Dieu. Dites-moi, M. F., est-ce là une humilité, un mépris de soi-même? Hélas! que ces vertus sont rares! mais aussi que les saints sont rares! Autant on a de haine pour un orgueilleux, autant on aime une personne humble, parce qu'elle prend toujours la dernière place, elle respecte tout le monde et les estime tous; c'est ce qui fait qu'on aime tant la compagnie de ces personnes qui (ont) de si belles qualités.

2° Je dis que l'humilité est le fondement de toutes les autres vertus. Celui qui désire servir le bon Dieu et sauver son âme, doit commencer à pratiquer cette vertu dans toute son étendue. Sans quoi, notre dévotion sera semblable à quelques *bûches* de paille que vous aurez plantées, et qui, au premier coup de vent, seront renversées. Oui, M. F., le démon craint fort peu ces dévotions qui n'ont pas l'humilité pour fondement, parce

qu'il sait bien qu'il les renversera quand il voudra. Ce qui arriva à ce solitaire qui alla jusqu'à marcher sur des charbons ardents sans se brûler; mais qui, manquant d'humilité, tomba quelque temps après dans les excès les plus déplorables. Si vous n'avez pas l'humilité, dites que vous n'avez rien, qu'à la première tentation vous serez renversé. Il est rapporté dans la Vie de saint Antoine, que le bon Dieu lui fit voir le monde tout rempli de lacets que le démon avait tendus pour faire tomber les hommes dans le péché. Il en fut si surpris, que son corps tremblait comme la feuille des forêts, et s'adressant à Dieu : « Hélas ! Seigneur, qui pourra éviter tant de piéges? » Il entendit une voix qui lui dit : « Antoine, celui (qui sera) humble; parce que Dieu donne sa grâce aux humbles pour résister aux tentations; au lieu qu'il permet que le démon se joue des orgueilleux, qui, dès qu'ils seront dans l'occasion, tomberont dans le péché. Au contraire, il n'ose pas attaquer les personnes qui sont humbles. » Quand saint Antoine était tombé, il ne faisait que s'humilier profondément devant le bon Dieu, en disant : « Hélas! Seigneur, vous savez que je ne suis qu'un misérable pécheur! » De suite le démon prenait la fuite.

Lorsque nous sommes tentés, M. F., tenons-nous cachés sous le voile de l'humilité, et nous verrons que le démon aura peu de force sur nous. Nous lisons dans la Vie de saint Macaire, qu'allant un jour dans sa cellule chargé de feuilles de palmier, le démon vint au-devant de lui avec une fureur épouvantable, voulant le frapper, et ne le pouvant, vu que le bon Dieu ne lui en avait pas donné le pouvoir; il s'écria : « O Macaire! que tu me fais souffrir; je n'ai pas la force de te maltraiter, quoique j'accomplisse plus parfaitement (que toi) tout ce que tu

fais : car tu jeûnes quelquefois, mais, pour moi, je ne mange jamais; tu veilles quelquefois, mais, pour moi, je ne dors jamais. Il n'y a qu'une chose, en laquelle j'avoue que tu me *surmontes*. » Saint Macaire lui demanda *en quoi c'était*. — « C'est (en) ton humilité. » Le saint se jeta la face contre terre, demanda au bon Dieu de ne pas succomber à la tentation, et, de suite, le démon prit la fuite. Oh! M. F., que cette vertu nous rend agréables à Dieu, et qu'elle est puissante pour chasser le démon! Mais qu'elle est rare, ce qui est bien facile à comprendre, puisqu'il y a si peu de chrétiens qui résistent au démon lorsqu'ils sont tentés.

Mais, afin que vous ne vous trompiez pas et que vous connaissiez que vous ne l'avez jamais eue, entrons dans un détail bien simple. Non, M. F., ce ne sont pas toutes les paroles et toutes les belles manifestations de mépris de soi, qui nous prouvent que nous l'avons. Avant de commencer, je vais vous citer un exemple, qui vous prouvera que les paroles signifient peu de chose. Nous trouvons dans la Vie des Pères, qu'un solitaire étant venu voir saint Sérapion, ne voulait pas prier avec lui, parce que, disait-il, j'ai tant commis de péchés que j'en suis indigne; je n'ose même respirer là ou vous êtes. Se tenant assis à terre, il n'osait pas même s'asseoir sur le même siége que saint Sérapion. Saint Sérapion voulant lui laver les pieds selon la coutume, il lui résista encore davantage. Voilà une humilité qui, selon nous, a toute l'apparence d'être bien sincère, et vous allez voir à quoi aboutit cette humilité. Saint Sérapion se contenta de lui dire, qu'il ferait bien mieux de rester dans sa solitude, que de courir de cellule en cellule en vivant en vagabond, et de travailler pour vivre. Alors, le solitaire ne put s'empêcher de montrer que son

humilité n'était qu'une fausse vertu; il se *monta* contre le saint et le quitta. Sur quoi le saint lui dit : « Eh! mon fils, vous me disiez tout à l'heure que vous aviez fait tous les crimes imaginables, que vous n'osiez ni prier ni manger avec moi, et, pour un simple avertissement, qui n'a rien qui puisse vous offenser, vous vous laissez aller à la colère! Allez, mon ami, votre vertu et toutes vos bonnes œuvres sont dénuées de la plus belle qualité, qui est l'humilité.

Vous voyez, par cet exemple, qu'il y a bien peu de véritable humilité. Hélas! combien en est-il qui, tant qu'on les flatte, qu'on les loue, ou du moins, qu'on paraît les estimer, sont tout de feu pour les pratiques de la piété, ils donneraient tout et se dépouilleraient de tout; mais un petit reproche, un air d'indifférence leur jette l'amertume dans le cœur, les tourmente, leur arrache des larmes, leur fait prendre mauvaise humeur, leur fait faire mille jugements téméraires, pensant qu'on les traite indignement, *qu'on ne le ferait pas* à un autre. Hélas! que cette belle vertu est rare parmi les chrétiens de nos jours! que de vertus qui n'ont que l'apparence et qui, au premier coup, sont emportées!

Mais en quoi consiste l'humilité? Le voici : je vous dirai d'abord qu'il y a deux sortes d'humilité, l'une intérieure et l'autre extérieure. L'humilité extérieure (consiste), 1° à ne pas se louer d'avoir bien réussi dans quelque ouvrage que nous avons fait, à ne pas le répéter au *monde;* à ne pas raconter nos traits de folie, les voyages que nous avons faits, notre adresse et notre habileté, ni ce que l'on nous a dit (peut-être) à notre avantage; 2° à cacher le bien que nous pouvons avoir fait, comme sont nos aumônes, nos prières, nos pénitences, les services que nous avons rendus au prochain,

les grâces intérieures que le bon Dieu nous a faites; 3° à ne pas prendre plaisir quand on nous loue; à *tâcher* de détourner la conversation, attribuant à Dieu le bon succès dont on nous loue; (ou) à faire connaître que cela nous fait de la peine, et nous en aller, si nous le pouvons; 4° (à) ne jamais dire du bien ni du mal de soi-même. Il y en a qui disent souvent du mal d'eux, afin qu'on les loue : ceci est une fausse humilité, qu'on appelle une humilité *à crochet.* Ne dites rien de vous, contentez-vous de penser que vous êtes un misérable, qu'il faut toute la charité d'un Dieu pour vous souffrir sur la terre. 5° Il ne faut jamais se disputer avec ses égaux; il faut leur céder dans tout ce qui n'est pas contraire à la conscience; ne pas toujours croire qu'on a droit : quand on l'aurait, il faut vite penser que l'on pourrait bien se tromper, comme cela est arrivé tant d'autres fois; et surtout ne jamais s'opiniâtrer à avoir *le dernier mot*, ce qui montre un esprit très-orgueilleux. 6° Il ne faut jamais témoigner de la tristesse, lorsqu'on paraît nous mépriser, ni aller s'en plaindre à d'autres; cela montrerait que nous n'avons point d'humilité, puisque si nous en avions, nous ne trouverions jamais que l'on nous méprise, parce que jamais l'on ne pourra nous traiter comme nous le méritons, à cause de nos péchés; au contraire, il faut en remercier le bon Dieu, comme le saint roi David, qui rendait le bien pour le mal, en pensant combien il avait lui-même méprisé le Seigneur par ses péchés. 7° Il faut être bien content quand on vous méprise, à l'exemple de Jésus-Christ, dont il est dit « qu'il se rassasiait d'opprobres, » et à l'exemple des apôtres, de qui il est dit « qu'ils avaient une grande joie d'être trouvés dignes de souffrir quelque mépris, quelques ignominies pour

l'amour de Jésus-Christ; » ce qui fera tout notre bonheur et notre espérance à la mort. 8° Nous ne devons pas nous excuser de nos fautes, quand nous avons fait quelque chose qui peut nous faire blâmer; ne pas faire penser que *ce n'est pas*, soit par des mensonges ou des détours, ou par notre air qui semble dire que ce n'est pas nous. Quand même nous serions accusés à tort, pourvu que la gloire du bon Dieu n'y soit pas intéressée, nous ne devons rien dire. Voyez ce qui arriva à cette jeune fille à qui on avait donné le nom de frère Marin (1)..... Hélas! qui de nous aurait été mis à des épreuves pareilles à celle-là sans se justifier, le pouvant si facilement? 9° Cette humilité consiste à faire tout ce qu'il y a de plus dégoûtant, ce que les autres ne veulent pas faire, et à aimer à être vêtu simplement.

Voilà, M. F., en quoi consiste l'humilité extérieure. Mais en quoi consiste l'intérieure? Le voici. Elle consiste, 1°, à avoir de bas sentiments de soi-même, ne jamais s'applaudir dans son cœur, quand on a fait quelque chose qui a bien réussi, mais se croire indigne et incapable de faire aucune (bonne action), fondé sur les paroles de Jésus-Christ même, qui nous dit que, sans lui, nous ne pouvons rien faire de bon; nous ne pouvons pas même prononcer une parole, comme dire le saint nom de Jésus, sans le secours du Saint-Esprit. 2°, Être bien aise que les autres connaissent nos défauts, afin d'avoir l'occasion de nous tenir dans notre néant. 3°, Être bien content que les autres nous surpassent en biens, en esprit, en vertu, ou en tout autres choses; se soumettre à la volonté, au jugement d'au-

(1) Ici le Vénérable fait le récit de la Vie de sainte Marine, dont il a déjà parlé dans le sermon du onzième dimanche après la Pentecôte, tome II, p. 425.

trui, toutes les fois que ce n'est pas contre la conscience. Oui, M. F., une personne véritablement humble doit être semblable à un mort qui, ni ne se fâche pour les injures qu'on lui fait, ni ne se réjouit pour les louanges qu'on lui donne.

Voilà, M. F., ce que c'est que de posséder l'humilité chrétienne, qui nous rend si agréables à Dieu et si aimables au prochain. Voyez à présent, si vous l'avez ou non. Et, si vous ne l'avez pas, il ne vous reste pour vous sauver qu'à la demander au bon Dieu, jusqu'à ce que vous l'obteniez; parce que, sans elle, nous n'entrerons pas dans le ciel. Nous lisons dans la vie de saint Elzéar, qu'ayant été en danger de périr sur la mer, avec tous ceux qui étaient dans le vaisseau, le danger étant passé, sainte Delphine, son épouse, lui demanda s'il n'avait pas eu peur? Il lui répondit : « Quand je suis en pareil danger, je me recommande à (Dieu), et tous ceux qui sont avec moi; et, je lui dis que s'il y en a qui doivent mourir, ce soit moi, comme étant le plus misérable et le plus indigne de vivre. » Quelle humilité!... Saint Bernard était si pénétré de son néant, que quand il entrait dans une ville, il se mettait à genoux pour prier le bon Dieu de ne pas punir cette ville à cause de ses péchés; il croyait que partout où il allait, il n'était capable que d'attirer la malédiction dans l'*endroit*. Quelle humilité, M. F.! un si grand saint, dont la vie n'était qu'une chaîne de miracles (1)!

Il faut, M. F., que tout ce que nous faisons soit accompagné de cette belle vertu, si nous voulons que ce soit récompensé dans le ciel (2). En faisant vos prières,

(1) Exemple : Rodriguez, tome IV, pages 483 et 365. (*Note du Vénér.*)

(2) Exemple de l'impératrice qui fut traînée par ses domestiques. (*Note du Vénérable.*)

avez-vous cette humilité qui vous fait vous regarder comme des misérables, indignes d'être en la sainte présence de Dieu? Ah! si cela était, vous ne vous contenteriez pas de les faire en vous habillant ou en travaillant. Non, vous ne l'avez pas. Si vous l'aviez, lorsque vous êtes à la sainte messe, avec quel respect, avec quelle modestie, avec quel tremblement ne vous y tiendriez-vous pas? Ah! non, non, l'on ne vous verrait pas rire, causer, tourner la tête, promener vos regards dans l'église, y dormir, y faire vos prières sans dévotion, sans amour de Dieu. Bien loin de trouver les offices longs, vous ne pourriez plus en sortir, pensant combien il faut que la miséricorde de Dieu soit grande de vous souffrir parmi les fidèles, vous, qui méritez, par vos péchés, d'être maintenant parmi les réprouvés. Si vous aviez cette vertu, lorsque vous demandez quelque grâce au bon Dieu, vous feriez comme la Chananéenne, qui se jeta à genoux aux pieds du Sauveur devant tout le monde; comme Magdeleine, qui baisa les pieds du Sauveur dans une nombreuse assemblée. Si vous l'aviez, (vous feriez) comme cette femme, qui, depuis douze ans, était atteinte d'une perte de sang, et alla avec tant d'humilité se jeter devant le Sauveur, pour toucher humblement son manteau. Si vous aviez l'humilité d'un saint Paul, qui avait été élevé jusqu'au troisième ciel, et ne se regardait que comme un avorton, le dernier des apôtres, indigne du nom qu'il portait!... O mon Dieu! que cette vertu est belle; mais qu'elle est rare!... Si vous aviez cette vertu, M. F., lorsque vous vous confessez, ah! que vous seriez éloignés de cacher vos péchés, de les raconter comme une histoire faite à plaisir, (et surtout) de raconter ceux des autres! Ah! de quel tremblement ne seriez-vous pas saisis, voyant la grandeur de

vos péchés, les outrages qu'ils ont fait à Dieu; et voyant d'un autre côté, la charité (qu'il a) de vous pardonner? Mon Dieu! ne mourrait-on pas de douleur et de reconnaissance?... Si après avoir confessé vos péchés, vous aviez cette humilité dont nous parle saint Jean Climaque, qui, étant dans un monastère, nous dit y avoir vu lui-même des religieux si humbles, si humiliés et si mortifiés, qui sentaient de telle sorte le poids de leurs péchés, que le bruit de leurs cris, et les prières qu'ils adressaient à Dieu étaient capables de toucher des cœurs aussi durs que la pierre. Il y en avait qui étaient tout couverts d'ulcères, dont il sortait une puanteur insupportable; ils avaient si peu soin de leurs corps, qu'ils n'avaient plus que la peau attachée aux os. L'on entendait retentir le monastère des cris les plus déchirants. « Ah! malheur à nous qui sommes misérables! Avec justice, mon Dieu, vous pouvez nous précipiter dans les enfers! » D'autres s'écriaient : « Ah! Seigneur, pardonnez-nous, si nos âmes peuvent encore recevoir quelque pardon! » Ils avaient tous l'image de la mort devant les yeux; ils se disaient les uns aux autres : « Que deviendrons-nous, après avoir eu le malheur d'offenser un Dieu si bon? Pourrons-nous avoir quelque espérance pour le jour des vengeances? » D'autres demandaient d'être jetés dans la rivière pour être mangés des bêtes. Le supérieur voyant (saint Jean Climaque), lui dit : « Eh bien! mon Père, avez-vous vu nos soldats? » Saint Jean Climaque nous dit qu'il ne put ni parler, ni prier : car les cris de ces pénitents, si profondément humiliés, lui arrachaient malgré lui des larmes et des sanglots. Pourquoi *est-ce*, M. F., que nous n'avons point d'humilité, quoique nous soyons bien plus coupables? Hélas! c'est que nous ne nous connaissons pas!

II. Oui, M. F., un chrétien qui se connaît bien, tout doit le porter à s'humilier. Je veux dire trois choses : la considération des grandeurs de Dieu, les abaissements de Jésus-Christ et notre propre misère. 1° Quel est celui, M. F., qui pourrait considérer la grandeur d'un Dieu, sans s'anéantir en sa présence, en pensant que, de rien, il a créé le ciel par une seule parole, et qu'un seul de ses regards pourrait tout anéantir? Un Dieu qui est si grand, et dont la puissance n'a point de borne, (un Dieu) rempli de toutes sortes de perfections, (un Dieu) avec son éternité sans fin, sa justice si grande, sa providence qui gouverne tout avec tant de sagesse et qui pourvoit à nos besoins avec tant de soin! tandis que nous-mêmes, nous ne sommes qu'un vil néant! O mon Dieu! ne devrions-nous pas, à bien plus forte raison, craindre, comme saint Martin, que la terre ne s'ouvrît sous nos pieds pour nous engloutir, tant nous sommes indignes de vivre? A cette vue, M. F., ne feriez-vous pas comme cette grande pénitente dont il est parlé dans la vie de saint Paphnuce? Ce bon vieillard, dit l'auteur de sa vie, étant allé trouver cette pécheresse, fut bien surpris de l'entendre parler de Dieu. Le saint abbé lui dit : « Savez-vous bien qu'il y a un Dieu? » — « Oui, lui dit-elle, de plus, je sais qu'il y a un royaume pour ceux qui vivent selon ses commandements, et un enfer où les méchants seront jetés pour y brûler. » — « Si vous connaissez toutes ces choses, comment, en perdant tant d'âmes, vous exposiez-vous donc à y brûler? » La pécheresse connaissant à ces paroles que c'était un homme de Dieu, se jeta à ses pieds fondant en larmes : « Mon père, lui dit-elle, donnez-moi telle pénitence que vous voudrez, et je la ferai. » Il la renferma dans une cellule, en lui disant : « Etant si criminelle que vous (l'êtes),

vous ne méritez pas de prononcer le nom du bon Dieu; vous vous contenterez de vous tourner vers l'Orient, et, pour toute prière, vous direz : O vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi! » Voilà toute sa prière. Sainte Thaïs passa trois ans à faire cette prière, à verser des larmes et pousser des sanglots le jour et la nuit. O mon Dieu! que l'humilité nous fait bien connaître ce que nous sommes!

2° Nous disons que l'anéantissement de Jésus-Christ doit nous humilier encore bien davantage. « Quand je considère, nous dit saint Augustin, un Dieu qui, depuis son incarnation jusqu'à la croix, n'a mené qu'une vie d'humiliations et d'ignominies, un Dieu méconnu sur la terre, moi je craindrais de m'humilier? Un Dieu cherche les humiliations, moi, ver de terre, je voudrais m'élever? Mon Dieu! de grâce, détruisez cet orgueil qui nous éloigne tant de vous.

Le troisième motif, M. F., qui doit nous humilier, c'est notre propre misère. Nous n'avons qu'à la regarder *un peu* de près, nous y trouverons une infinité de sujets de nous humilier. Le prophète Michée nous dit : « Que nous portons au milieu de nous le principe et les motifs de notre humiliation. Ne savons-nous pas, dit-il, que le néant est notre origine, qu'une infinité de siècles se sont écoulés avant que nous fussions, et que, de nous-mêmes, nous n'aurions jamais pu sortir de cet affreux et impénétrable abîme. Pouvons-nous ignorer que tout créés que nous sommes, nous avons un violent penchant vers le néant, et qu'il faut que la main puissante de celui qui nous en a tirés, nous empêche d'y retomber, et que, si le bon Dieu cessait de nous regarder et de nous soutenir, nous serions effacés de dessus la terre, avec la même rapidité qu'une paille emportée par une

furieuse tempête. » Qu'est-ce donc que l'homme pour se vanter de sa naissance et de ses autres avantages? « Hélas! nous dit le saint homme Job, que sommes-nous? ordure avant de naître, misère quand nous venons au monde, infection quand nous en sortons. Nous naissons d'une femme, nous dit-il, nous vivons peu de temps; pendant notre vie, quoiqu'elle soit bien courte, nous pleurons beaucoup, la mort ne tarde guère à nous frapper. » — « Voilà notre partage, nous dit saint Grégoire, pape, jugez d'après cela, si nous pouvons trouver lieu de nous élever dans la moindre chose du monde? de sorte que celui qui ose avoir la témérité de croire qu'il est quelque chose, est un insensé, qui ne s'est jamais connu, parce que, nous connaissant tels que nous sommes, nous ne pouvons qu'avoir horreur de nous-mêmes. »

Mais nous n'avons pas moins sujet de nous humilier dans l'ordre de la grâce. Quelques dons et quelques talents que nous ayons, nous les tenons tous de la main libérale du Seigneur, qui les donne à qui il lui plaît, et, par conséquent, nous ne pouvons pas nous en glorifier. Un concile nous a déclaré que l'homme, bien (loin) d'être l'auteur de son salut, n'est capable que de se perdre, et qu'il n'a de soi-même que le péché et le mensonge. Saint Augustin nous dit que toute notre science consiste à savoir que nous ne sommes rien, et que tout ce que nous avons nous le tenons de Dieu.

Enfin, je dis que nous devons nous humilier par rapport à la gloire et au bonheur que nous attendons dans l'autre vie, car, de nous-mêmes, nous ne pouvons pas le mériter. Si le bon Dieu est si bon que (de nous le donner), nous ne pouvons compter que sur la miséricorde de Dieu et sur les mérites infinis de Jésus-Christ son fils.

Comme enfants d'Adam, nous ne méritons que l'enfer. Oh ! que le bon Dieu est charitable de nous donner l'espérance de tant de biens, à nous qui n'avons rien fait pour les mériter !

Que devons-nous conclure de cela? M. F., le voici : c'est de bien demander au bon Dieu, tous les jours, l'humilité, c'est-à-dire, qu'il nous fasse la grâce de connaître que nous ne sommes rien de nous-mêmes, et que les biens, soit du corps, soit de l'âme, nous viennent de lui... Pratiquons l'humilité toutes les fois que nous le pouvons;... soyons bien persuadés qu'il n'y a point de vertu plus agréable à Dieu que l'humilité, et qu'avec elle, nous aurons toutes les autres. Quelque pécheurs que nous soyons, nous sommes sûrs qu'avec l'humilité, le bon Dieu nous pardonnera. Oui, M. F., attachons-nous à cette belle vertu; c'est elle qui nous unira à Dieu, qui nous fera vivre en paix avec notre prochain, qui rendra nos croix moins pesantes, qui nous donnera cette grande espérance que nous verrons (Dieu), un jour. Il nous dit lui-même : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce qu'ils verront Dieu ! » C'est ce que je vous souhaite.

DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'amour de Dieu.

Diliges Dominum Deum tuum.
Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. (*S. Luc*, x, 27.)

Nous lisons dans l'Evangile, M. F., qu'un jeune homme s'étant présenté devant Jésus-Christ, lui dit : « Maître, que faut-il faire pour avoir la vie éternelle? » Jésus-Christ lui répondit : « Qu'est-il écrit dans la loi? » — « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, lui répondit le jeune homme, de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces, et le prochain comme vous-même. » — « Mais je fais tout cela. » — « Eh bien! lui repartit Jésus-Christ, vendez votre bien, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel (1). » Ce mot de vendre son bien pour le donner aux pauvres, le chagrina grandement. Jésus-Christ voulait lui montrer que c'est par les œuvres et non par les paroles que nous faisons voir si nous aimons véritablement le bon Dieu. Si, pour l'aimer, nous dit saint Grégoire, il suffisait de dire qu'on l'aime, cet amour divin ne serait pas aussi rare qu'il l'est, parce

(1) Voir note I à la fin du volume.

qu'il n'y a pas une personne qui, étant interrogée si elle aime le bon Dieu, ne réponde aussitôt qu'elle l'aime de tout son : cœur le juste le dira et le pécheur aussi; encore le juste ne le dira-t-il qu'en tremblant, à l'exemple de saint Pierre; au lieu que le pécheur le dira peut-être avec un ton d'assurance, qui semblera répondre de sa sincérité; mais il se trompe grandement, parce que l'amour de Dieu ne consiste pas dans les paroles, mais dans les œuvres. Oui, M. F., aimer le bon Dieu de tout son cœur est une chose si juste, si raisonnable, et, en quelque sorte, si naturelle, que ceux d'entre nous dont la manière de vivre lui est le plus opposée, ne laissent pas que de prétendre et d'être persuadés qu'ils l'aiment. Pourquoi tous croient-ils qu'ils aiment le bon Dieu, quoique leur conduite soit tout à fait opposée à cet amour divin? Ah! M. F., c'est que tout le monde cherche son bonheur, et que cet amour seul peut nous le procurer : voilà pourquoi l'on veut se persuader que l'on aime le bon Dieu. Cependant rien de si rare que cet amour divin. Voyons donc en quoi consiste cet amour, et à quoi nous pouvons connaître si nous aimons (Dieu). Pour mieux le comprendre, considérons, d'un côté, ce que Jésus-Christ a fait pour nous, et de l'autre, ce que nous devons faire pour lui.

I. Il est très-certain, M. F., que le bon Dieu ne nous a créés que pour l'aimer et le servir. Toutes les créatures qui sont sur la terre sont créées pour l'homme, mais l'homme est créé pour aimer le bon Dieu. Pourquoi *est-ce*, M. F., que le bon Dieu (nous a donné) un cœur dont les désirs sont si vastes et si étendus, que rien de créé n'est capable de le rassasier? C'est afin de nous forcer, en quelque sorte, à ne nous attacher qu'à lui et

à n'aimer que lui ; parce qu'il n'y a que lui qui puisse nous *contenter*. Quand l'homme posséderait l'univers entier, il ne sera jamais pleinement satisfait ; il lui restera toujours quelque chose à désirer, de sorte que rien de créé ne pourra le remplir. Oui, nous sommes si persuadés que nous sommes créés pour être heureux, que nous ne cessons pas, un (seul) instant de notre vie, de chercher le bonheur, et de faire tout ce qui dépend de nous pour nous le procurer. D'où vient donc que, malgré toutes nos recherches, toutes nos peines et tous nos soins, nous ne nous trouvons pas encore contents? Hélas! c'est que nous ne portons pas nos regards ni les mouvements de notre cœur vers l'objet qui seul est capable de remplir la vaste étendue de nos désirs. Dieu seul. Non, M. F., non, jamais vous ne pourrez vous *contenter* et être pleinement heureux, (du moins autant qu'il est possible de l'être dans ce monde,) si vous ne méprisez pas, au moins de cœur, les choses créées pour ne vous attacher qu'à Dieu seul. Nous devons donc appliquer tous nos soins et tous les mouvements de notre cœur à ne désirer et à ne chercher que Dieu seul en tout ce que nous faisons ; sans quoi, notre vie se passera à chercher vainement un bonheur que nous ne trouverons jamais. Nous nous sommes donc trompés jusqu'à présent ; puisque, malgré tout ce que nous avons fait pour être heureux, nous n'avons pas pu l'être. Croyez-moi, M. F., cherchez l'amitié du bon Dieu, et vous aurez trouvé votre bonheur. O mon Dieu! (que l'homme) est aveugle de ne pas vous aimer ; puisque vous pouvez si bien contenter son cœur! Mais, M. F., pour vous engager à aimer un Dieu si bon, si digne d'être aimé, et si capable de remplir toutes les affections de notre cœur, jetons un coup d'œil sur ce qu'il a fait pour

nous; suivons-le dans le cours de sa vie mortelle et jusqu'après sa mort.

Voyez-le, M. F., depuis le moment de son incarnation jusqu'à l'âge de trente ans, ne sont-elles pas grandes, les preuves de son amour pour nous? Qu'a-t-il fait dans son incarnation? Il s'est fait homme comme nous et pour nous. Dans sa naissance il nous a élevé à la dignité la plus éminente à laquelle une pure créature puisse être élevée; (il) est devenu notre frère!... O quel amour pour nous! l'avons-nous jamais bien compris?... Dans sa circoncision, il s'est fait notre Sauveur. Mon Dieu! que votre charité est grande!... Dans son épiphanie, il est devenu notre lumière, notre guide. Dans sa présentation au temple, il est devenu notre pontife, notre docteur; oh! que dis-je, M. F.? il s'est offert à son Père pour nous racheter tous. Plus tard, c'est-à-dire, dans la maison de saint Joseph, il est devenu notre modèle, pour l'amour et le respect que nous devons avoir pour nos parents et nos supérieurs. Disons mieux encore : il nous a montré comment nous devions mener une vie cachée et inconnue au monde, si nous voulions plaire à Dieu son Père. Suivons Jésus-Christ dans sa vie *agissante*, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour nous : ses prières, ses larmes, ses veilles, ses jeûnes, ses prédications, ses voyages, ses conversations, ses miracles; oui, tout cela a été fait pour nous. Voyez, M. F., avec quel zèle il nous a cherchés, dans la personne de la Samaritaine; voyez avec quelle tendresse il reçoit tous les pécheurs, et nous le sommes tous, dans la personne de l'enfant prodigue; voyez avec quelle bonté il s'oppose à la justice de son père, qui veut nous punir dans la personne de la pécheresse. Dans sa vie souffrante, hélas! que d'injures, que de tourments n'a-t-il pas

endurés? Il a été garrotté, souffleté, accusé, condamné, et enfin, crucifié pour nous. N'est-il pas mort pour nous, au milieu d'opprobres et de douleurs incompréhensibles?...

Ah! M. F., qui pourrait comprendre tout ce que son bon cœur a fait pour nous?... Entrons plus avant dans la plaie de ce bon cœur. Oui, Jésus-Christ pouvait satisfaire à la justice de son père, pour nos péchés, par une goutte de son sang, par une seule larme, ah! que dis-je? par un seul soupir; mais ce qui pouvait satisfaire à la justice de son père ne pouvait pas satisfaire la tendresse de son cœur pour nous. C'est encore son amour pour nous qui l'a fait souffrir d'une manière anticipée, dans le jardin des Olives, les souffrances qu'il devait endurer sur la croix. O abîme de tendresse d'un Dieu pour ses créatures!... Jésus-Christ s'est-il contenté de nous aimer jusqu'à la fin? Non, M. F., non. Après sa mort, la lance, ou plutôt son amour a ouvert son divin cœur, pour nous ouvrir comme un asile, où nous viendrions nous cacher et nous consoler dans nos peines, nos chagrins et nos autres misères.

Mais, allons plus loin, M. F. Il veut, ce divin Sauveur, répandre pour nous jusqu'à la dernière goutte de son sang précieux, afin de nous laver de toutes nos iniquités. Après avoir expié nos péchés d'orgueil par son couronnement d'épines; par le fiel et le vinaigre, les péchés que nous avons le malheur de commettre par notre langue, et qui sont en si grand nombre; tous nos péchés d'impureté par sa cruelle et douloureuse flagellation; tous ceux que nous avons commis par nos mains, c'est-à-dire, toutes les mauvaises actions que nous avons faites, par les plaies de ses pieds et de ses mains; il a voulu encore expier tous nos péchés

par la blessure de son divin cœur, parce que c'est dans le cœur que tous nos péchés prennent naissance. O prodige d'amour d'un Dieu pour ses créatures!... Il est offensé par nous et il est puni pour nous, et c'est sur lui-même qu'il se venge des offenses que nous lui avons faites!.. Hélas! si nous n'étions pas aussi aveugles que nous le sommes, nous reconnaîtrions que ce sont nos mains qui, véritablement, l'ont immolé sur la croix.

Mais, encore une fois, M. F., pourquoi tant de prodiges (d'amour)? Ah! vous le savez; c'est pour nous délivrer de toutes sortes de maux, et nous mériter toutes sortes de biens pour l'éternité. Et si, malgré cela, nous voyons que nous venons encore à l'offenser, qu'il est prêt à nous pardonner, à nous aimer et à nous combler de toutes sortes de biens, si nous voulons l'aimer. O quel amour pour des créatures si insensibles et si ingrates!...

Son amour va encore plus loin. Voyant que la mort allait le séparer de nous, et afin de rester parmi nous, il fit un grand miracle : il institua ce grand sacrement d'amour, où il nous laisse son corps adorable et son sang précieux, pour ne jamais plus nous quitter, jusqu'à la fin du monde. Quel amour pour nous, M. F., qu'un Dieu veuille bien nourrir notre âme de sa propre substance et nous faire vivre de sa propre vie! Par le moyen de ce grand et adorable sacrement il s'offre, chaque jour, à la justice de son père, satisfait de nouveau pour nos péchés et nous attire toutes sortes de grâces. Voyez encore, M. F., ce tendre Sauveur qui, mort pour notre salut, nous ouvre le ciel. Pour nous y conduire tous, il va lui-même être notre médiateur; c'est lui-même qui va présenter toutes nos prières à son Père, et demander grâce pour nous, chaque fois que nous aurons le mal-

heur de pécher. Oui, M. F., il nous attend dans ce lieu de bonheur, dans ce séjour où l'on aime toujours et où l'on n'offense jamais....

Non, M. F., jamais vous n'avez bien réfléchi *comme* le bon Dieu vous aime. Est-il bien possible que nous ne vivions que pour l'offenser, puisque nous ne pouvons être heureux qu'en l'aimant? Sans doute, si je vous demandais si vous aimez le bon Dieu, vous me diriez que vous l'aimez; mais cela ne suffit pas; il faut en donner la preuve. Mais, où sont-elles, M. F., ces preuves qui manifestent la sincérité de notre amour pour le bon Dieu? Où sont les sacrifices que nous avons faits pour lui? où sont nos pénitences? hélas! le peu de bien que nous faisons, est fait en grande partie sans *goût*, sans avoir une intention bien droite. Que de vues humaines!.. que de bonnes œuvres faites par pur penchant et sans véritable dévotion. Hélas! M. F., quelle pauvreté!...

II. Maintenant, M. F., si vous voulez savoir comment nous pouvons connaître si nous aimons véritablement le bon Dieu, écoutez bien ce que je vais vous dire, et ensuite, vous allez vous-mêmes juger si vous l'aimez en vérité. Voilà ce que Jésus-Christ nous dit lui-même : « Celui qui m'aime garde mes commandements; » mais celui qui ne m'aime pas ne les garde pas. Il vous est donc bien facile de savoir si vous aimez le bon Dieu. Les commandements de Dieu ou sa volonté, M. F., ne sont qu'une même chose. Il vous ordonne et veut que vous remplissiez bien tous les devoirs de votre état, avec des intentions bien pures et bien droites, sans humeur, sans impatience, sans négligence, sans fraude dans la vérité ni dans la bonne foi. Nous devons avoir un amour généreux envers le bon Dieu, qui (nous) fasse préférer

la mort à l'infidélité. De cela, M. F., nous avons des exemples à l'infini dans tous les saints, et surtout dans les martyrs dont beaucoup se sont laissés couper en morceaux, plutôt que de cesser d'aimer le bon Dieu. En voici un bel exemple dans la personne de la chaste Suzanne. Etant allée un jour au bain, deux vieillards, qui étaient juges du peuple d'Israël, l'ayant aperçue, conçurent le dessein de la solliciter au péché; ils la suivirent, lui proposèrent leur infâme dessein, dont elle eut horreur. Levant les yeux au ciel, elle dit : « Seigneur, vous savez que je vous aime, soutenez-moi. » « Je me vois dans la peine de toutes parts, dit-elle aux vieillards; nous sommes ici en la présence de Dieu qui nous voit; si j'ai le malheur de consentir à votre passion honteuse, je n'échapperai pas à la main de Dieu : il est mon juge, je sais qu'il me fera rendre compte d'une action aussi lâche et aussi criminelle. Si, au contraire, je ne consens pas à vos désirs, je n'échapperai pas à vos ressentiments; je vois bien que vous allez me faire mourir; mais j'aime mieux mourir qu'offenser Dieu. » Ces misérables, se voyant ainsi rebutés, sortirent avec colère, et publièrent aussitôt que Suzanne avait été surprise en adultère, qu'ils avaient vu un jeune homme faisant le mal avec elle. Malheureusement, hélas! on les crut, et, sur leur témoignage, elle fut condamnée à la mort. Lorsqu'on la conduisait au supplice, un enfant de douze ans, qui était le petit Daniel, s'écria du milieu de la foule : « Que faites-vous, peuple d'Israël, pourquoi condamnez-vous le juste? je vous déclare que je ne prends point part au crime que vous allez commettre, en versant le sang de cette innocente. » Le jeune Daniel, s'étant approché du peuple, leur dit : « Faites venir les deux vieillards. » Les ayant fait séparer l'un de l'autre (il les interrogea). Ils se

coupèrent dans leurs paroles de telle manière que l'on ne put douter qu'ils étaient eux-mêmes coupables, et non Suzanne; ils furent condamnés tous deux à la mort. Voilà ce que fait, M. F., une personne qui aime le bon Dieu, en montrant dans l'épreuve qu'elle l'aime véritablement, qu'elle l'aime plus que soi-même. Suzanne n'en pouvait pas donner une marque plus grande, puisqu'elle (choisit) la mort de préférence au péché. Il n'est pas douteux, que, quand il ne faut que des paroles pour dire qu'on aime le bon Dieu, il n'en coûte guère. Tous croient qu'ils aiment le bon Dieu et tous osent se le persuader; mais, si le bon Dieu nous mettait à l'épreuve, combien peu auraient le bonheur de la soutenir!

Voyez encore ce qui arriva sous le règne d'Antiochus. Ce cruel tyran commanda (aux Juifs), sous peine de mort, de manger de la viande défendue par la loi du Seigneur. Un saint vieillard nommé Eléazar, qui avait toujours vécu dans la crainte et l'amour de Dieu, refusa courageusement d'obéir; il fut condamné à mort. « Il ne tient qu'à vous, lui dit un de ses amis, de sauver votre vie, comme nous l'avons fait nous-mêmes. Voilà de la viande qui n'a pas été offerte aux idoles : mangez-la, cette petite dissimulation apaisera le tyran. » Le saint vieillard leur répondit : « Croyez-vous que je sois bien attaché à la vie, et que je la préfère à l'amour que je dois à mon Dieu? Et quand même j'échapperais à la fureur du tyran, croyez-vous que je puisse échapper à la justice de Dieu? Non, non, mes amis, j'aime mieux mourir que de déshonorer ma religion et offenser mon Dieu que j'aime plus que moi-même. Non, il ne *sera jamais dit* qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans j'abandonne mon Dieu et sa loi sainte. » Lorsqu'on le conduisait au supplice et que le bourreau le tourmentait

cruellement, on l'entendait s'écrier : « Mon Dieu, vous savez que c'est pour vous que (je souffre). Soutenez-moi, vous savez que c'est parce que je vous aime; oui, mon Dieu, c'est pour votre amour que je souffre! » Voyez son courage à *voir couper et dévorer son pauvre corps*. Eh bien! M. F., voilà ce que nous appelons aimer véritablement le bon Dieu. Ce bon vieillard, qui donne sa vie avec tant de joie pour Dieu, ne se contente pas de dire qu'il l'aime; mais il le montre par ses œuvres.

Nous disons bien que nous aimons le bon Dieu; mais, quand tout va selon nos désirs, quand rien ne nous contredit dans notre manière de penser, de parler et d'agir. Combien de fois une seule parole, un air de mépris, ou même un air un peu froid, une pensée de respect humain, ne nous font-ils pas abandonner le bon Dieu?

Nous avons dit, M. F., que si nous voulons témoigner au bon Dieu que nous l'aimons, il faut accomplir sa sainte volonté, qui est, que nous soyons soumis, respectueux envers nos parents, nos supérieurs, et tous ceux que le bon Dieu a placés au-dessus de nous pour nous conduire. La volonté de Dieu est que ceux qui sont supérieurs conduisent leurs inférieurs sans hauteur, sans dureté; mais avec charité et avec bonté, comme nous voudrions que l'on nous conduisît; la volonté (de Dieu) est que nous soyons bons et charitables envers tout le monde; et que, si on nous loue, bien loin de nous croire *quelque chose*, au contraire, nous pensions que l'on se moque de nous, comme nous dit très-bien saint Ambroise : « Si l'on nous méprise il ne faut point nous chagriner, mais, penser que si l'on connaissait bien ce que nous sommes, l'on dirait beaucoup plus de mal de nous que l'on en dit. » Ou comme nous dit saint Jean : « Si l'on nous insulte, la volonté de Dieu est que nous pardon-

nions de bon cœur et de suite ; et que nous soyons prêts à rendre service toutes les fois que l'occasion s'en présentera. » Cette volonté est que, dans nos repas, nous ne nous laissions jamais aller à la gourmandise ; que dans nos conversations nous tâchions de cacher et d'excuser les défauts de notre prochain et que nous priions pour lui. La volonté de Dieu est que, dans nos peines, nous ne murmurions pas, mais que nous les supportions avec patience et résignation à sa volonté ; c'est-à-dire, que dans ce que nous faisons, et dans tout ce qu'il nous envoie, le bon Dieu veut que nous pensions (que) tout vient véritablement de lui et que tout cela est pour notre bonheur, si nous savons en faire un bon usage. Voilà, M. F., ce que les commandements de Dieu nous ordonnent. Si vous aimez le bon Dieu, comme vous le dites, vous ferez tout cela, vous vous comporterez de cette manière ; sinon, vous avez beau dire que vous l'aimez, saint Jean vous dit que vous êtes menteurs et que la vérité n'est pas dans votre bouche.

Examinons, M. F., toute notre conduite et toute notre vie, et voyons en détail toutes nos actions. Il ne faut pas nous *arrêter* à toutes nos bonnes pensées, à tous nos bons désirs, et à tous les mouvements sensibles que nous éprouvons, comme, par exemple, lorsque nous (sommes) touchés en lisant un bon livre, en écoutant la parole sainte, nous formons toutes sortes de belles résolutions : tout cela n'est autre chose qu'illusions, si, d'ailleurs, nous ne nous appliquons pas à faire ce que Dieu nous ordonne par ses commandements, et si nous n'évitons pas ce qu'il nous y défend. Voyez, M. F., combien vous êtes en contradiction avec vous-mêmes. Le soir et le matin vous joignez les mains en faisant vos prières, vous dites : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon

cœur, et par-dessus toutes choses; » vous croyez dire la vérité? Cependant quelques moments après, vos mains sont occupées à voler votre prochain. Hélas! peut-être à quelque œuvre honteuse. Combien de fois n'avez-vous pas employé ces mains à vous remplir de vin et à vous livrer à la *crapule;* cette même bouche qui vient de prononcer un acte d'amour de Dieu, va se souiller, dès que l'occasion s'en présentera, par des jurements, par des rapports, des médisances, des calomnies et par toutes sortes de paroles qui vont offenser et déshonorer ce même Dieu, à qui vous venez de dire que vous l'aimez de tout votre cœur. Hélas! M. F., nous disons que nous aimons le bon Dieu de tout notre cœur! où sont les preuves qui nous assurent que ce que nous disons est vrai?

L'on dit dans le monde que les vrais amis se connaissent *dans l'occasion;* cela est vrai, et qu'il faut des épreuves pour savoir si les amis sont sincères : ce qui est bien facile à comprendre. En effet, si je vous disais que je suis votre ami et que je ne fisse rien pour vous le montrer, et qu'au contraire, je fisse mille choses pour vous faire de la peine; si, dans toutes les occasions où je pourrais vous témoigner mon attachement, je ne vous donnais que des marques d'aversion, vous ne voudriez pas croire que je vous aime, malgré que je vous l'aie dit souvent; il en est de même, M. F., par rapport à Dieu. Vous aurez beau lui dire cent fois par jour : « Mon Dieu, (je vous donne) mon cœur, » cela ne suffit pas. Il faut lui en donner des preuves en ce que nous pouvons faire chaque jour, parce qu'il n'y en a guère où nous ne soyons obligés à faire quelque sacrifice au bon Dieu, si nous ne voulons pas l'offenser et si nous voulons l'aimer. Combien de fois le démon ne nous donne-t-il

pas des pensées d'orgueil, de haine, de vengeance, d'ambition, de jalousie, combien de mouvements de colère et d'impatience : combien de pensées ou désirs contre la sainte vertu de pureté? et, d'autres fois, combien de pensées et de désirs d'avarice? Hélas! notre misérable corps nous porte sans cesse au mal, pendant que les lumières de la conscience et les impressions de la grâce nous portent au bien. Eh bien! M. F., voilà ce que c'est que de plaire à Dieu, ce que c'est que de l'aimer : c'est combattre, c'est résister courageusement à toutes les tentations. Voilà comment nous donnerons des preuves de l'amour que nous avons pour le bon Dieu; voilà ce qui nous mettra dans une disposition continuelle de tout sacrifier plutôt que d'offenser le bon Dieu. Vous dites que vous aimez le bon Dieu, ou du moins que vous désirez l'aimer, vous êtes un menteur. Pourquoi donc laissez-vous entrer cette pensée d'orgueil dans votre cœur? vous livrez-vous à ces murmures, à ces jalousies, à ces médisances et à ces complaisances en vous-même? c'est que vous n'êtes qu'un hypocrite. Vous en êtes fâché, je le crois bien; vous en serez bien fâché..... Hélas! qu'il y en a peu qui aiment le bon Dieu!... Disons-le, à la honte du christianisme, il n'y a presque personne qui l'aime de cet amour de préférence, (toujours) prêt à tout sacrifier pour lui plaire, (et toujours) dans la crainte de lui déplaire.

Voyez, M. F., comment se comporta saint Eustache avec toute sa famille, voyez sa constance et son amour pour le bon Dieu. Il est rapporté dans sa vie qu'étant à la chasse, il poursuivait un cerf d'une grosseur énorme; s'étant élancé sur un rocher et cherchant le moyen de l'atteindre, il aperçut entre ses cornes un beau crucifix qui lui dit d'aller se faire baptiser et de revenir, qu'il

lui apprendrait tout ce qu'il aurait à souffrir pour son amour; qu'il perdrait ses biens, sa réputation, sa femme, ses enfants et qu'il finirait par être brûlé dans le feu. Saint Eustache entendit tout cela sans la moindre frayeur ni la *moindre répugnance*, ni même le moindre murmure. En effet, peu de temps après, la peste se mit dans ses troupeaux et parmi ses esclaves, et n'en épargna pas un. Tout le monde commençait à le fuir et (personne ne voulait) le soulager. Se voyant aussi misérable et si méprisé, il (prit) le parti d'aller en Égypte où il avait encore quelque bien. Sa femme et lui prirent chacun leurs petits enfants par la main et s'abandonnèrent à la Providence du bon Dieu. Quand il fallut *traverser l'eau*, le maître du vaisseau garda la femme pour son passage, et jetant le père et les enfants à terre, fit voile d'un autre côté. Voilà notre saint Eustache encore privé d'une de ses plus grandes consolations. Supportant tout cela, sans un seul murmure contre la conduite que le bon Dieu tenait envers lui, nous dit l'auteur de sa vie, il prit un petit crucifix entre ses mains, et le baisant respectueusement, il continua son chemin. Un peu plus loin, il fallut passer une rivière assez large... *et le reste*... Voilà, M. F., ce que nous pouvons appeler un amour (véritable), puisque rien n'est capable de le séparer de son Dieu.

Nous disons, M. F., que si nous aimons véritablement le bon Dieu, nous devons grandement désirer de le voir aimer par toutes les créatures. Nous en avons un bel exemple dans l'histoire, et nous y voyons un beau spectacle de l'amour divin. On vit une femme, au milieu de la ville d'Alexandrie, tenant d'une main un vase plein d'eau, et de l'autre un flambeau allumé. Ceux qui la virent, tout étonnés, lui demandèrent ce qu'elle pré-

tendait faire avec tout cet appareil. Je voudrais, répondit-elle, avec ce flambeau, embraser tout le ciel et tous les cœurs des hommes, et, avec cette eau, éteindre tout le feu de l'enfer, afin que, désormais, l'on n'aimât plus le bon Dieu ni par l'espérance de la récompense, ni par crainte de la punition réservée aux pécheurs; mais uniquement parce qu'il est bon, et qu'il mérite d'être aimé. Beaux sentiments, M. F., dignes de la grandeur de l'âme qui connaît ce que c'est que Dieu, et combien il mérite par lui-même toutes les affections de notre cœur. L'on raconte dans l'histoire des Japonais, que, quand on leur annonçait l'Évangile, qu'on les instruisait de Dieu et de ses amabilités, surtout quand on leur apprenait les grands mystères de notre sainte religion, et tout ce que le bon Dieu avait fait pour les hommes : un Dieu naissant dans une pauvre étable, couché sur une poignée de paille dans les rigueurs de l'hiver, un Dieu souffrant et mourant sur une croix pour nous sauver; ils étaient si étonnés de tant de merveilles que Dieu avait faites pour notre salut, qu'on les entendait s'écrier tout transportés d'amour : « Oh! qu'il est grand! oh! qu'il est bon! oh! qu'il est aimable, le Dieu des chrétiens! » Mais quand ensuite on leur disait qu'il y avait un commandement qui leur ordonnait d'aimer le bon Dieu, et qui les menaçait de châtiments s'ils ne l'aimaient pas, ils en étaient tellement surpris, qu'ils ne pouvaient plus revenir de leur étonnement. « Eh quoi! disaient-ils, à des hommes raisonnables, faire un précepte d'aimer un Dieu qui nous a tant aimés!... mais, n'est-ce pas le plus grand bonheur de l'aimer et le plus grand malheur de ne pas l'aimer? Eh quoi! disaient-ils aux missionnaires, les chrétiens ne sont-ils pas toujours au pied des autels de leur Dieu, tout

pénétrés de la grandeur de ses bontés et tout embrasés de son amour? » Et quand on venait à leur apprendre que, non-seulement il y en avait qui ne l'aimaient pas, mais encore qui l'offensaient : « O peuple injuste! o peuple barbare! s'écriaient-ils avec indignation, est-il bien possible que des chrétiens soient capables de tel outrage envers un Dieu si bon? Dans quelle terre maudite habitent donc ces hommes sans cœur et sans sentiments? »

Hélas! d'après la manière dont nous nous conduisons envers le bon Dieu, nous ne méritons que trop ces reproches! Oui, M. F., un jour viendra où ces nations éloignées et étrangères appelleront ces témoignages contre nous, nous accuseront et nous condamneront devant Dieu. Que de chrétiens passent leur vie sans aimer le bon Dieu! Hélas! peut-être en trouverons-nous plusieurs, au grand jour du jugement, qui n'auront pas donné un seul jour tout entier au bon Dieu! Hélas! quel malheur!...

Saint Justin nous dit que l'amour a ordinairement trois effets. Quand nous aimons quelqu'un, nous pensons souvent, et volontiers à lui; nous donnons volontiers pour lui et nous souffrons volontiers pour lui : voilà, M. F., ce que nous devons faire pour le bon Dieu, si nous l'aimons véritablement. Je dis 1°, que nous devons souvent penser à Jésus-Christ. Rien n'est plus naturel que de penser à ceux qu'on aime. Voyez un avare : il n'est occupé que de ses biens ou du moyen de les augmenter; seul ou en compagnie, rien n'est capable de le distraire de cette pensée. Voyez un libertin : la personne qui fait tout l'objet de son amour ne le *quitte guère plus que la respiration;* il y pense tellement que, souvent, son corps en est si accablé qu'il en est malade. Oh! si

nous avions le bonheur d'aimer autant Jésus-Christ qu'un avare aime son argent ou ses terres, qu'un ivrogne, son vin, qu'un libertin, l'objet de sa passion, ne serions-nous pas continuellement occupés de l'amour et des grandeurs de Jésus-Christ? Hélas! M. F., nous nous occupons de mille choses qui, presque toutes, n'aboutissent à rien; tandis que, pour Jésus-Christ, nous passons des heures et même des jours entiers sans nous souvenir de lui, ou, d'une manière si faible, que nous croyons (à peine) ce que nous pensons. O mon Dieu, comment ne vous aime-t-on pas! Cependant, M. F., de tous nos amis y en a-t-il un plus généreux, plus bienfaisant? Dites-moi, si nous avions bien pensé qu'en écoutant le démon qui nous portait au mal, nous avons grandement affligé Jésus-Christ, que nous l'avons fait mourir une seconde fois, aurions-nous eu ce courage?... n'aurions-nous pas dit : Comment, mon Dieu, pourrais-je vous offenser, vous qui nous avez tant aimés! Oui, mon Dieu, le jour et la nuit mon esprit et mon cœur ne seront occupés que de vous.

2° Je dis que si nous aimons véritablement le bon Dieu, nous lui donnerons tout ce qu'il est en notre pouvoir de lui donner, et cela, avec un grand plaisir. Si nous avons du bien, faisons-en part aux pauvres, c'est comme si nous le donnions à Jésus-Christ lui-même; c'est lui qui nous dit dans l'Evangile : « Tout ce que vous donnerez au moindre des miens, c'est-à-dire aux pauvres, c'est comme si vous le donniez à moi-même. » Quel bonheur, M. F., pour une créature, de pouvoir être libérale envers son Créateur, son Dieu et son Sauveur! Ce ne sont pas seulement les riches qui peuvent donner; mais tous les chrétiens, même les plus pauvres. Nous n'avons (pas tous) des biens pour les donner à Jésus-Christ dans la

personne des pauvres; mais nous avons tous un cœur, et c'est précisément de ce présent qu'il est le plus jaloux; c'est celui-là qu'il demande avec tant d'empressement. Dites-moi, M. F., pourrions-nous lui refuser ce qu'il nous demande avec tant d'instances, lui qui ne nous a créés que pour lui? Ah! si nous y pensions bien, ne dirions-nous pas au divin Sauveur : « Seigneur, je ne suis qu'un pécheur, ayez pitié de moi; me voilà tout à vous. » Que nous serions heureux si nous faisions cette offrande universelle au bon Dieu! que notre récompense serait grande!...

3° Mais cependant la meilleure marque d'amour que nous puissions donner au bon Dieu, c'est de souffrir pour lui; car, si nous voulions bien considérer ce qu'il a souffert pour nous, nous ne pourrions pas nous empêcher de souffrir toutes les misères de la vie, les persécutions, les maladies, les infirmités et la pauvreté. Qui ne se laisserait pas attendrir à la vue de tout ce que Jésus-Christ a souffert pendant sa vie mortelle? Que d'outrages ne lui font pas souffrir les hommes, par la profanation de ses sacrements, par le mépris de sa religion sainte, dont l'établissement lui a tant coûté? Quel aveuglement, M. F., de ne pas aimer (un Dieu) si aimable et qui ne cherche, en tout, que notre bonheur! Nous avons un bel exemple dans la personne de sainte Magdeleine, devenue célèbre dans toute l'Eglise par ce grand amour qu'elle a eu pour Jésus-Christ. Une fois qu'elle fut à lui, elle ne le quitta plus; non-seulement de cœur, mais encore réellement : le suivant dans ses voyages, l'assistant de ses biens, et l'accompagnant jusqu'au calvaire. Elle fut présente à sa mort, elle prépara les parfums pour embaumer son corps et se rendit de grand matin au sépulcre. N'y trouvant plus (le corps de Jésus-Christ),

elle s'en prend au ciel, à la terre; elle supplie les anges et les hommes de lui dire où ils ont mis son Sauveur; parce qu'elle veut le trouver à quel prix que ce soit. Son amour était si ardent que nous pouvons dire qu'il fut impossible à Jésus-Christ de se cacher (à elle); car, elle n'a pensé qu'à lui, elle n'a désiré et n'a voulu que lui; toutes choses ne lui sont rien; elle n'a eu ni respect humain, ni crainte d'être méprisée ou raillée; elle a abandonné tous ses biens, elle a foulé aux pieds les parures et les plaisirs pour courir à la suite de son bien-aimé; tout le reste ne lui est plus rien.

Ecoutez encore (la leçon que nous donne) saint Dominique. Ce saint patriarche dont l'amour de Dieu avait rempli tous les désirs, après avoir prêché toute la journée, passait les nuits entières en contemplation; il se croyait déjà dans le ciel, et ne pouvait comprendre que l'on puisse vivre sans aimer le bon Dieu, puisque nous y trouvons tout notre bonheur. Un jour qu'il fut pris par des hérétiques, Dieu fit un miracle pour le tirer d'entre leurs mains. « Qu'auriez-vous fait, lui dit un de ses amis, s'ils avaient voulu vous faire mourir? » — « Ah! je les aurais conjurés de ne pas me faire mourir tout d'un coup, mais de me couper en *tant* petits morceaux qu'ils l'auraient pu; ensuite de m'arracher la langue et les yeux, et, après avoir roulé le reste de mon corps dans mon sang, de me trancher la tête. Je les aurais priés de ne laisser aucune partie de mon corps sans (la faire) souffrir. Ah! c'est alors que j'aurais eu le bonheur de dire véritablement au bon Dieu que je l'aime. Oui, je voudrais être maître de tous les cœurs des hommes, afin de les faire tous brûler d'amour. » Quel beau langage part de ce cœur brûlant de l'amour divin! Toute sa vie ce grand saint chercha le moyen

de mourir martyr, pour montrer au bon Dieu que vraiment il l'aimait.

Voyez encore saint Ignace, martyr, évêque d'Antioche, qui fut condamné, par l'empereur Trajan, à être exposé aux bêtes. Il eut tant de joie d'entendre la sentence qui le condamnait à être dévoré par les bêtes, qu'il crut mourir de bonheur. Il n'avait qu'une seule crainte, c'est que les chrétiens n'obtinssent sa grâce. Il leur écrivit en leur disant : « Mes amis, que je devienne la proie des bêtes et que je sois moulu comme un grain de froment de Dieu pour devenir le pain de Jésus-Christ. Je sais, mes amis, qu'il m'est très-utile de souffrir; (il faut que) les fers, les gibets, les bêtes farouches déchirent mes membres et les brisent dans mon corps, et que tous les tourments viennent fondre sur moi. Tout m'est bon pourvu que j'arrive à la possession de Dieu. Je commence maintenant à aimer Jésus-Christ; c'est à présent que je suis son disciple. Je n'ai plus que du dégoût pour les choses de la vie, je ne suis affamé que du pain de mon Dieu, qui doit me rassasier pendant toute l'éternité; je ne suis altéré que de la chair de Jésus-Christ, qui n'est que charité. » Dites-moi, M. F., peut-on trouver un cœur plus embrasé de l'amour de Dieu? En effet, il fut dévoré par les lions, qui ne laissèrent que quelques parties de son corps.

Que faut-il conclure de tout cela, M. F., sinon que tout notre bonheur sur la terre est de nous attacher à Dieu, c'est-à-dire, il faut que, dans tout ce que nous faisons, le bon Dieu soit l'unique but; puisque, nous savons tous par notre propre expérience que rien de créé n'est capable de nous rendre heureux, que le monde entier avec tous ses biens, ses plaisirs ne saurait satisfaire notre cœur. Ne perdez jamais de vue, M. F., que

tout nous quittera. Un moment viendra où tout ce que nous avons passera à d'autres mains... Au lieu que si nous avons le grand bonheur de posséder l'amour de Dieu nous l'emporterons dans le ciel, ce qui fera notre bonheur pendant l'éternité. Aimer Dieu, ne servir que lui seul et ne désirer que sa possession : voilà le bonheur que je vous souhaite.

DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la Charité.

(Fragments.)

Diliges Deum tuum in toto corde tuo.
Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur.
(*Matth.*, XXII, 37.)

POUR servir le bon Dieu parfaitement, ah! ce n'est pas assez de croire en lui. Il est vrai que la foi nous fait croire toutes les vérités que l'Église nous enseigne, et que, sans cette foi, toutes nos actions sont sans mérite aux yeux de Dieu. La foi nous est donc absolument nécessaire pour nous sauver. Cependant cette foi précieuse qui nous découvre d'avance les beautés du ciel nous quittera un jour, parce que, dans l'autre vie, il n'y aura plus de mystères. L'espérance, qui est un don du ciel, nous est aussi nécessaire pour nous faire agir avec des intentions bien droites et bien pures, dans la seule vue de plaire à Dieu, en tout ce que nous faisons, soit pour gagner le ciel, soit pour éviter l'enfer. Mais la charité nous porte à aimer Dieu parce qu'il est infiniment bon, infiniment aimable et qu'il mérite d'être aimé.

Mais, me direz-vous, comment donc connaître si nous avons cette belle vertu qui est si agréable à Dieu, et qui nous fait agir avec tant de noblesse; c'est-à-dire, qui nous porte à aimer le bon Dieu, non par la crainte des peines de l'enfer, ni par l'espérance du ciel; mais uniquement à cause de ses perfections infinies? Ce qui doit nous porter à *tant* désirer et à *tant* demander au bon Dieu cette belle vertu, c'est qu'elle doit nous accompagner toute l'éternité. Bien plus, c'est la charité qui doit faire tout notre bonheur, puisque la félicité des bienheureux consiste à aimer. Cette vertu si belle, si capable de nous rendre heureux, même dès ce monde, voyons, M. F., si nous l'avons, (et cherchons) les moyens de l'acquérir.

I. Si je demandais à un enfant : Qu'est-ce que la charité? il me répondrait : C'est une vertu qui nous vient du ciel, par laquelle nous aimons Dieu de tout notre cœur, et le prochain comme nous-mêmes par rapport à Dieu. Mais, me demanderez-vous maintenant, qu'est-ce qu'aimer le bon Dieu par-dessus toutes choses, et plus que soi-même? C'est le préférer à tout ce qui est créé; c'est être dans la disposition de perdre son bien, sa réputation, ses parents et ses amis, ses enfants, son mari ou sa femme et sa vie même, plutôt que de commettre le moindre péché mortel (1). Saint Augustin nous dit qu'aimer Dieu parfaitement, c'est l'aimer sans mesure, quand il n'y aurait ni ciel à espérer, ni enfer à craindre; c'est l'aimer de toute l'étendue de son cœur. Si vous m'en demandez la raison, c'est que Dieu est infiniment ai-

(1) Les 40 martyrs. — La mère de saint Symphorien. (*Note du Vénérable.*)

mable et digne d'être aimé. Si nous l'aimons véritablement, ni les souffrances, ni les persécutions, ni le mépris, ni la vie, ni la mort ne pourront nous ravir cet amour que nous devons à Dieu.

Nous sentons nous-mêmes, M. F., que si nous n'aimons pas le bon Dieu nous ne pouvons être que bien malheureux, très-malheureux. Si l'homme est créé pour aimer le bon Dieu, il ne peut trouver son bonheur qu'en Dieu seul. Quand nous serions maîtres du monde, si nous n'aimons pas le bon Dieu, nous ne pouvons être que malheureux *tout le temps de* notre vie. Si vous voulez mieux vous en convaincre, voyez, interrogez les gens qui vivent sans aimer le bon Dieu. Voyez ces personnes qui abandonnent la fréquentation des sacrements et la prière, voyez-les dans quelque chagrin, quelque perte, hélas! elles se maudissent, elles se tuent, ou meurent de chagrin. Un avare n'est pas plus content quand il a beaucoup que quand il a peu. Un ivrogne est-il plus heureux après avoir bu *le coup de vin* où il croyait trouver tout son plaisir? Il n'en est que plus malheureux. Un orgueilleux n'a jamais de repos : il craint toujours d'être méprisé. Un vindicatif, en cherchant à se venger, ne peut dormir ni le jour ni la nuit. Voyez encore un infâme impudique qui croit trouver son bonheur dans les plaisirs de la chair : il va jusqu'à, je ne dis pas perdre sa réputation, mais son bien, sa santé et son âme, sans cependant pouvoir trouver de quoi se contenter. Et pourquoi, M. F., ne pouvons-nous pas être heureux en tout ce qui semble devoir nous contenter? Ah! c'est que, n'étant créés que pour Dieu, il n'y a que lui seul qui pourra nous satisfaire, c'est-à-dire, nous rendre heureux autant qu'il est possible de l'être sur cette pauvre terre. Aveugles que nous sommes, nous nous attachons à la

vie, à la terre et à ses biens! hélas! aux plaisirs, disons mieux, nous nous attachons à tout ce qui est capable de nous rendre malheureux!

Combien les saints, M. F., ont été plus sages que nous de tout mépriser pour ne chercher que Dieu seul. Que celui qui aime véritablement le bon Dieu fait peu de cas de tout ce qui est sur la terre! Combien de grands du monde, combien même de princes, de rois et d'empereurs, ne voyons-nous pas, qui ont tout laissé pour aller servir le bon Dieu plus librement dans les déserts ou dans les monastères! Combien d'autres pour montrer au bon Dieu (leur amour), sont montés sur les échafauds, comme des vainqueurs sur leurs trônes! Ah! M. F., que celui qui a le bonheur de se détacher des choses du monde pour ne s'attacher qu'à Dieu seul est heureux! Hélas! combien en est-il parmi vous qui ont vingt ou trente ans, et n'ont jamais demandé au bon Dieu cet amour qui est un don du ciel, comme vous le dit votre catéchisme. Dès lors, il ne faut pas nous étonner, M. F., si nous sommes si terrestres et si peu spirituels! Cette manière de nous comporter ne peut nous conduire qu'à une fin bien malheureuse : la séparation de Dieu pour l'éternité. Ah! M. F., est-il bien possible que nous ne voulions pas nous tourner du côté de notre bonheur qui est Dieu seul! Quittons ce sujet, quoique si intéressant..... (La charité) fait toute la joie et la félicité des saints dans le ciel. Ah! beauté ancienne et toujours nouvelle, quand est-ce que nous n'aimerons que vous?

Si maintenant je demandais à un enfant : Qu'est ce que la charité par rapport au prochain? il me répondrait : La charité pour Dieu doit nous le faire aimer plus que nos biens, notre santé, notre réputation et notre vie même; la charité que nous devons avoir pour notre prochain

doit nous le faire aimer comme nous-mêmes, de sorte que, tout le bien que nous pouvons désirer (pour nous) nous devons le désirer pour notre prochain, si nous voulons avoir cette charité sans laquelle il n'y a ni ciel, ni amitié de Dieu à espérer. Hélas! que de sacrements fait profaner ce défaut de charité, et que d'âmes il conduit en enfer! Mais que doit-on entendre par ce mot : notre prochain? Rien de plus facile à comprendre. Cette vertu s'étend à tout le monde, aussi bien à ceux qui nous ont fait du mal, qui ont nui à notre réputation, nous ont calomnié et qui nous ont fait quelque tort, même quand ils auraient cherché à nous ôter la vie. Nous devons les aimer comme nous-mêmes, et leur souhaiter tout le bien que nous pouvons nous désirer. Non-seulement il nous est interdit de leur vouloir aucun mal, mais il faut leur rendre service toutes les fois qu'ils en ont besoin et que nous le pouvons. Nous (devons nous) réjouir quand ils réussissent dans leurs affaires, nous attrister quand ils éprouvent quelque disgrâce, quelque perte, prendre leur parti quand on en dit du mal, dire le bien que nous savons d'eux, ne point fuir leur compagnie, leur parler même de préférence à ceux qui nous ont rendu quelque service : voilà, M. F., comment le bon Dieu veut que nous aimions notre prochain. Si nous ne nous comportons pas de cette manière, nous pouvons dire que nous n'aimons ni notre prochain, ni le bon Dieu; nous ne sommes que de mauvais chrétiens, et nous serons damnés.

Voyez, M. F., la conduite que tint Joseph envers ses frères qui avaient voulu le faire mourir, qui l'avaient jeté dans une citerne et qui l'avaient ensuite vendu à des marchands étrangers. Dieu lui restait seul pour consolateur. Mais comme le Seigneur n'abandonne pas ceux qui l'aiment, autant Joseph avait été humilié, autant il fut

élevé. Lorsqu'il fut devenu presque maître du royaume de Pharaon, ses frères, réduits à la plus grande misère, vinrent le trouver sans le connaître. Joseph voit venir à lui ceux qui avaient voulu lui ôter la vie, et qui l'auraient fait mourir si l'aîné ne les en eût détournés. Il a tous les pouvoirs de Pharaon entre les mains, il pourrait les faire prendre et les faire mourir. Rien ne pouvait l'en empêcher; au contraire, il était même juste de punir des méchants. Mais que fait Joseph?..... la charité qu'il a dans le cœur lui a fait perdre le souvenir des mauvais traitements qu'il a reçus. Il ne pense qu'à les combler... il pleure de joie, il demande vite des nouvelles de son père et de ses autres frères; il veut, pour mieux leur faire sentir la grandeur de sa charité, qu'ils viennent tous auprès de lui pour toujours.

Mais, me direz-vous, comment peut-on connaître si l'on a cette belle et précieuse vertu, sans laquelle notre religion n'est qu'un fantôme? D'abord, M. F., une personne qui a la charité n'est point orgueilleuse, elle n'aime point à dominer sur les autres; vous ne l'entendrez jamais blâmer leur conduite, elle n'aime point à parler de ce qu'ils font. Une personne qui a la charité n'examine point quelle est l'intention des autres dans leurs actions, elle ne croit jamais mieux faire qu'ils ne font; et ne se met jamais au-dessus de son voisin; au contraire, elle croit que les autres *font toujours mieux* qu'elle. Elle ne se fâche point si on lui préfère le prochain; si on la méprise, elle n'en est pas moins contente, parce qu'elle pense qu'elle mérite plus de mépris encore.

Une personne qui a la charité évite autant qu'elle peut de faire de la peine aux autres, parce que la charité est un manteau royal qui sait bien cacher les fautes de ses frères et ne laisse jamais croire qu'on est meilleur qu'eux.

2° Ceux qui ont la charité reçoivent avec patience, et résignation à la volonté de Dieu, tous les accidents qui peuvent leur arriver, les maladies, les calamités, en pensant que tout cela nous rappelle que nous sommes pécheurs, et que notre vie n'est pas éternelle ici-bas.

Dans leurs chagrins, dans leurs peines, dans leurs maladies ou dans les pertes de biens, vous les voyez toujours soumis à la volonté de Dieu, et jamais ils ne désespèrent, pensant qu'ils accomplissent cette divine volonté.

Voyez le saint homme Job sur son fumier : n'est-il pas content? Si vous me demandez pourquoi il ne se laisse pas aller au désespoir? c'est qu'il a la charité dans l'âme, et qu'en se soumettant à la volonté de Dieu, il (acquiert des mérites) pour le ciel. Voyez encore le saint homme Tobie qui devint aveugle en ensevelissant les morts : il ne se désespère pas, et il est tranquille. Pourquoi encore cette tranquillité? Il sait qu'il fait la volonté de Dieu et que dans cet état il le glorifie (1)...

En troisième lieu, je dis que celui-ci a la charité, qui n'est point avare et ne cherche nullement à amasser les biens de ce monde. Il travaille parce que le bon Dieu le veut, mais sans s'attacher à son travail ni au désir de thésauriser pour l'avenir; il se repose avec confiance en la Providence qui n'abandonne jamais celui qui l'aime. La charité régnant dans son cœur, toutes les choses de la terre ne lui sont plus rien; il voit que tous ceux qui courent après les biens de ce monde sont les plus malheureux. Pour lui, il emploie autant qu'il le peut, son bien en bonnes œuvres pour racheter ses péchés et pour mériter le ciel. Il est charitable envers tout le monde et n'a de préférence pour personne; tout le bien qu'il

(1) Saint Eustache martyr. (*Note du Vénérable.*)

fait, il le fait au nom de Dieu. Il assiste le pauvre qui en a besoin, qu'il soit son ami ou son ennemi. Il imite saint François de Sales, qui, ne pouvant faire qu'une aumône, la remettait à celui dont il avait reçu quelque peine, plutôt qu'à celui dont il était l'obligé. La raison de cette conduite c'est que telle action est beaucoup plus agréable à Dieu. Si vous avez la charité, n'examinez jamais si ceux à qui vous donnez vous ont fait quelque tort, ou dit quelque injure; s'ils sont sages ou non. Ils vous demandent au nom de Dieu, donnez-leur de même. Voilà tout ce qu'il faut faire pour que vos aumônes soient rendues dignes d'être récompensées.

Nous lisons dans la vie de saint Ignace, qu'un jour, étant pressé par quelque affaire, il refusa l'aumône à un pauvre..... Mais il courut bientôt après ce malheureux pour lui donner, et dès lors promit au bon Dieu de ne jamais refuser l'aumône, quand on la lui demanderait en son nom. Mais, pensez-vous, si l'on donne à tous les pauvres, on sera bientôt pauvre soi-même. (Ecoutez ce que) le saint homme Tobie dit à son fils : Ne retenez jamais le salaire des ouvriers, payez toujours le soir après qu'ils ont travaillé; et quant aux pauvres, donnez à tous si vous le (pouvez). Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, donnez peu; mais donnez toujours de bon cœur; parce que l'aumône rachète les péchés et éteint les flammes du purgatoire. D'ailleurs nous pouvons dire qu'une maison qui donne aux pauvres ne tombera jamais en ruine, parce que le bon Dieu ferait plutôt un miracle (que de le permettre).

Voyez saint Antoine qui vend tous ses biens pour les donner aux pauvres, et qui va dans un désert où il s'abandonne entièrement entre les mains de la Providence. Voyez un saint Paul ermite, un saint Alexis, qui se dé-

pouillent absolument de biens, pour mener une vie pauvre et méprisée. Voyez un saint Sérapion, qui, non-seulement vend tous ses biens et ses vêtements, mais qui se vend encore pour racheter un captif.

Combien nous sommes coupables lorsque nous ne faisons pas l'aumône, et que nous méprisons les pauvres, en les rebutant, en leur disant qu'ils sont des fainéants; qu'ils peuvent bien travailler!... M. F., faisons l'aumône autant que nous pouvons, parce que c'est la chose qui doit nous rassurer à l'heure de la mort, et si vous en doutez, lisez l'Evangile où Jésus-Christ nous parle du jugement : « J'ai eu faim, etc. » Voulez-vous laisser des enfants heureux et sages? Donnez-leur l'exemple d'être aumônieux et charitables envers les pauvres, et vous verrez un jour que le bon Dieu les a bénis. C'est ce que comprenait sainte Blanche, disant : « Mon fils, nous serons toujours assez riches si nous aimons le bon Dieu, et si nous aimons à faire le bien à nos frères. »

Si nous avons vraiment la charité, cette vertu si agréable à Dieu, nous ne nous comporterons pas comme les païens qui font du bien à ceux qui leur en font, ou de qui ils en espèrent; mais nous ferons du bien au prochain, dans la seule vue de plaire à Dieu et de racheter nos péchés. Qu'on nous soit reconnaissant ou non, qu'on nous fasse du bien ou du mal, qu'on nous méprise ou qu'on nous loue : cela ne nous doit rien faire. Il y en a qui agissent tout humainement. Ont-ils fait une aumône, ont-ils rendu service à quelque personne, si elles n'usent pas de réciprocité, cela les fâche, et ils se reprochent d'avoir été *simples*. Que vous êtes..... Ou vous avez fait vos bonnes œuvres pour le bon Dieu, ou vous les avez faites pour le monde. Si vous les avez faites pour être estimés et loués des hommes, vous avez raison de vou-

loir être payés de reconnaissance; mais si vous les avez faites dans la seule vue de racheter vos péchés et de plaire à Dieu; pourquoi vous plaindre? C'est de Dieu seul que vous en attendez la récompense. Vous devez bien plutôt remercier le bon Dieu de ce que l'on vous paie d'ingratitude, parce que votre récompense sera bien plus grande. Ah! que nous sommes heureux! parce que nous aurons donné quelque (petite) chose, le bon Dieu nous donne le ciel en retour! Nos petites aumônes et nos petits services seront donc bien récompensés. Oui, M. F., préférons toujours faire du bien à ceux qui ne pourront jamais nous le rendre, parce que s'ils nous le rendent nous risquons d'en perdre le mérite.

Voulez-vous savoir si vous avez la (vraie) charité? En voici la marque : Voyez à qui vous préférez (faire) l'aumône ou rendre quelque service. Est-ce à ceux qui vous ont *fait* quelque peine,..... ou à ceux qui vous sont unis, qui vous remercient? Si c'est à ces derniers, vous n'avez pas la vertu de charité; et vous n'avez point à espérer pour l'autre vie; tout le mérite de ces bonnes actions est donc perdu (1). Je suis persuadé que si je voulais bien entrer dans le détail de tous les défauts dans lesquels on tombe sur ce point, je ne trouverais presque personne qui ait dans l'âme cette vertu toute pure et telle que Dieu la veut. Pour être récompensés dans tout ce que nous faisons pour le prochain, ne cherchons que Dieu, et n'agissons que pour lui seul. Que cette vertu est rare dans les chrétiens! Disons mieux, il est aussi rare de la trouver qu'il est rare de trouver des saints. Et quoi d'étonnant? Où sont ceux qui la demandent à Dieu, qui font quelques prières ou quelques bonnes œuvres pour

(1) Voir note J à la fin du volume.

l'obtenir? Combien ont vingt ans et peut-être trente, et ne l'ont jamais demandée? La preuve en est bien convaincante. L'ont-ils demandée ceux qui n'ont que des vues humaines? Voyez vous-même quelle répugnance vous avez à faire, *de suite*, du bien à celui qui vient de vous faire quelque tort ou quelque injustice. Ne conservez-vous même pas une certaine haine ou, du moins, une (certaine) froideur à son égard? A peine le saluez-vous, et consentez-vous à lui parler comme à une autre personne. Hélas! ô mon Dieu! que de chrétiens mènent une vie toute païenne, et se croient encore de bons chrétiens: Hélas! combien *vont être détrompés* quand le bon Dieu leur fera voir ce qu'est la charité, les qualités qu'elle devait avoir pour rendre méritoires toutes leurs actions.

4° Il n'est pas nécessaire de vous montrer qu'une personne qui a la charité est exempte du vice infâme de l'impureté, parce qu'une personne qui a le bonheur d'avoir cette précieuse vertu dans l'âme, est tellement unie au bon Dieu, et agit si bien selon sa sainte volonté, que le démon de l'impureté ne peut point entrer dans son cœur. Le feu de l'amour divin embrase tellement ce cœur, son âme et tous ses sens, qu'il (la met hors des atteintes du) démon de l'impureté. Oui, M. F., nous pouvons dire que la charité rend une personne pure dans tous ses sens. O bonheur infini qui te comprendra jamais!.....

5° La charité n'est point envieuse: elle ne ressent point de tristesse du bien qui arrive au prochain, soit au spirituel, soit au temporel. Vous ne verrez jamais une personne qui a la charité être fâchée de ce qu'une autre réussit mieux qu'elle, ou de ce qu'elle est plus aimée, plus estimée. Bien loin de s'affliger du bonheur de son prochain, elle en bénit le bon Dieu. Mais, me direz-vous, je ne suis pas fâché de ce que mon prochain

fait bien ses affaires, de ce qu'il est bien riche, bien heureux. — Convenez cependant avec moi que vous seriez plus content que (cela vous arrivât plutôt qu'à lui). — Cela est encore vrai. — Eh bien! si cela est, vous n'avez pas la charité telle que le bon Dieu (veut) que vous l'ayez, comme il vous le commande, et pour lui plaire.....

6° Celui qui a la charité n'est point sujet à la colère, car Saint Paul nous dit que la charité est patiente, bonne, douce pour tout le monde. Voyez comme nous sommes loin d'avoir cette charité. *Combien* de fois pour un rien nous nous fâchons, nous murmurons, nous nous emportons, nous parlons avec hauteur, et nous restons en colère pendant plusieurs jours!... — Mais, me direz-vous, c'est *ma manière* de parler; je ne suis pas fâché après. — Dites donc plutôt que vous n'avez pas la charité, qui est patiente, douce, et que vous ne vous conduisez pas comme un bon chrétien. Dites-moi, si vous aviez la charité dans l'âme, est-ce que vous ne supporteriez pas avec patience, et même avec plaisir, une parole que l'on dira contre vous, une injure, ou si vous voulez, un petit tort que l'on vous aura fait? — Il attaque ma réputation. — Hélas! mon ami, quelle bonne opinion voulez-vous qu'on ait de vous après que vous avez tant de fois mérité..... Ne devons-nous pas nous regarder comme trop heureux que l'on veuille bien nous souffrir parmi les créatures, après que nous avons traité si indignement le Créateur!... Ah! M. F., si nous avions cette charité, nous serions sur la terre presque comme les saints qui sont dans le ciel! Qui (donc) sait d'où nous viennent tous ces chagrins que nous éprouvons (aussi bien) les uns (que les autres); et pourquoi y en a-t-il tant dans le monde qui souffrent toutes sortes de misères? Cela vient de ce que nous n'avons pas la charité.

Oui, M. F., la charité est une vertu si belle, elle rend tout ce que nous faisons si agréable au bon Dieu, que les saints Pères ne savent de quels termes se servir pour nous en faire connaître toute la beauté et toute la valeur. Ils la comparent au soleil qui est le plus bel astre du firmament, et qui donne aux autres toute leur clarté et leur beauté. (Comme lui), la vertu de charité communique à toutes les autres vertus leur beauté et leur pureté, et les rend méritoires et infiniment plus agréables à Dieu. Ils la comparent au feu qui est le plus noble et le plus actif de tous les éléments. La charité est la vertu la plus noble et la plus active de toutes : elle porte l'homme à mépriser tout ce qui est vil, méprisable et de peu de durée, pour ne s'attacher qu'à Dieu seul et aux biens qui ne doivent jamais périr. Ils la comparent encore à l'or qui est le plus précieux de tous les métaux, et fait l'ornement et la beauté de tout ce que nous avons (de riche) sur la terre. La charité fait la beauté et l'ornement de toutes les autres vertus; la moindre action de douceur ou d'humilité, faite avec la charité dans le cœur, est d'un prix qui surpasse tout ce que nous pouvons penser. Le bon Dieu nous dit dans l'Ecriture sainte que son épouse lui avait blessé le cœur par un cheveu de son cou, pour nous faire comprendre que la moindre bonne œuvre faite avec amour, avec la charité dans l'âme, lui est si agréable, qu'elle lui *perce* le cœur. La moindre action, quelque petite qu'elle soit, lui est toujours très-agréable, puisqu'il n'y a rien de si petit que les cheveux du cou. O belle vertu! que ceux qui vous possèdent sont heureux; mais, hélas! qu'ils sont rares!... Les saints la comparent encore à la rose qui est la plus belle de toutes les fleurs, et très-odoriférante. De même, nous disent-ils, la charité est la plus belle

de toutes les vertus; son odeur monte jusqu'au trône de Dieu. Disons mieux, la charité nous est aussi nécessaire pour plaire à Dieu et pour rendre toutes nos actions méritoires, que notre âme est nécessaire à notre corps. Une personne qui n'a pas la charité dans le cœur, est un corps sans âme. Oui, M. F., c'est la charité qui soutient la foi et qui la ranime; sans la charité, elle est morte. L'espérance, comme la foi, n'est qu'une vertu languissante qui, sans la charité, ne durera pas longtemps.

II. Comprenons-nous maintenant, M. F., la valeur de cette vertu et la nécessité de la posséder pour nous sauver. Ayons au moins le soin de la demander tous les jours à Dieu, puisque, sans elle, nous ne faisons rien pour notre salut. Nous pouvons dire que lorsque la charité entre dans un cœur, elle y mène avec elle toutes les autres vertus : c'est elle qui purifie et sanctifie toutes nos actions; c'est elle qui perfectionne l'âme; c'est elle qui rend toutes nos actions dignes du ciel. Saint Augustin nous dit que toutes les vertus sont dans la charité, et que la charité est dans toutes les vertus. C'est la charité, nous dit-il, qui conduit toutes nos actions à leur fin, et qui leur donne accès auprès de Dieu. Saint Paul, qui a été et qui est encore la lumière du monde, en fait tant de cas et tant d'estime, qu'il nous dit qu'elle surpasse tous les dons du ciel. Ecrivant aux Corinthiens, il s'écrie : « Quand même je parlerais le langage des anges, « si je n'ai pas la charité, je suis semblable à une cym- « bale qui retentit, et ne produit qu'un son. Quand j'au- « rais le don de prophétie, et *tant de foi* que je pourrais « transporter les montagnes d'un endroit à l'autre, si je « n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand je donnerais « tout mon bien aux pauvres et que je livrerais mon

« corps aux souffrances, tout cela ne servirait de rien si « je n'ai pas la charité dans mon cœur, et si je n'aime pas « mon prochain comme moi-même. » Voyez-vous, mes frères, la nécessité où nous sommes de demander au bon Dieu, de tout notre cœur, cette incomparable vertu, puisque toutes les vertus ne sont rien sans elle?

En voulez-vous un beau modèle? Voyez Moïse : lorsque son frère Aaron et sa sœur Marie murmurèrent contre lui, le Seigneur les punit; mais Moïse voyant sa sœur couverte d'une lèpre qui était la punition de sa révolte : O Seigneur! lui dit-il, pourquoi punissez-vous ma sœur? vous savez bien que je ne vous ai jamais demandé vengeance, pardonnez-lui *s'il vous plaît.* Aussi le Saint-Esprit nous dit qu'il était le plus doux des hommes qui fussent alors sur la terre. Voilà, M. F., un frère qui a vraiment la charité dans le cœur, puisqu'il s'afflige de voir punir sa sœur. Dites-moi, si nous voyions punir quelqu'un qui nous aurait fait quelque outrage, ferions-nous comme Moïse : nous affligerions-nous, demanderions-nous au bon Dieu de ne pas le punir?..... Hélas! qu'ils sont rares, ceux qui ont dans l'âme cette charité de Moïse! Mais, me direz-vous, quand on nous fait *des choses* que nous ne méritons pas, il est bien difficile d'en aimer les auteurs. Difficile, M. F.?... voyez saint Etienne. Pendant qu'on l'assomme à coups de pierres, il lève les mains et prie Dieu de pardonner à ces bourreaux qui lui ôtent la vie, le péché qu'ils commettent. Mais, pensez-vous, saint Etienne était un saint. — C'était un saint, M. F.? mais si nous ne sommes des saints, c'est un grand malheur pour nous : il faut que nous le devenions; et aussi longtemps que nous n'aurons la charité dans le cœur, nous ne deviendrons jamais des saints.

Que de péchés, M. F., l'on commet contre l'amour

de Dieu et du prochain! Désirez-vous savoir combien souvent nous péchons contre l'amour que nous devons à Dieu?

L'aimons-nous de tout notre cœur? ne lui avons-nous pas souvent préféré nos parents, nos amis? Pour aller les voir, sans qu'il y eût nécessité, n'avons-nous pas souvent manqué les offices, les vêpres, le catéchisme, la prière du soir? Combien de fois n'avez-vous pas *fait manquer* la prière à vos enfants dans la crainte de leur faire perdre quelques minutes? hélas! pour aller (paître) vos troupeaux dans les champs!.... Mon Dieu! quelle indigne préférence!... Combien de fois n'avons-nous pas *manqué* nous-mêmes nos prières, ou les avons-nous faites dans notre lit, en nous habillant, ou en marchant? Avons-nous eu soin de rapporter toutes nos actions au bon Dieu, toutes nos pensées, tous nos désirs? Nous sommes-nous consacrés à lui dès l'âge de raison, et lui avons-nous bien donné tout ce que nous avions? Saint Thomas nous dit que les pères et mères doivent avoir un grand soin de consacrer leurs enfants au bon Dieu, dès l'âge le plus tendre, et que, ordinairement, les enfants qui sont consacrés au bon Dieu par leurs parents, reçoivent une grâce et une bénédiction toutes particulières, qu'ils ne recevraient pas sans cela. Il nous dit que si les mères avaient bien à cœur le salut de leurs enfants, elles les donneraient au bon Dieu avant qu'ils vinssent au monde.

Nous disons que ceux qui ont la charité reçoivent avec patience et résignation à la volonté de Dieu, tous les accidents qui peuvent leur arriver, les maladies, les calamités, en pensant que tout cela nous rappelle que nous sommes pécheurs, et que notre vie n'est pas éternelle ici-bas.

Nous péchons encore contre l'amour de Dieu, quand nous restons trop longtemps sans penser à Lui. Combien, hélas! passent *un quart* et même la moitié du jour sans faire une élévation de leur cœur vers Dieu, pour le remercier de tous ses bienfaits, surtout de les avoir faits chrétiens, de les avoir fait naître dans le sein de son Eglise, de les avoir préservés d'être morts dans le péché. L'avons-nous remercié de tous les sacrements qu'il a établis pour notre sanctification, de notre vocation à la foi? L'avons-nous remercié de tout ce qu'il a opéré pour notre salut, de son incarnation, de sa mort et passion? N'avons-nous pas eu de l'indifférence pour le service de Dieu en négligeant soit de fréquenter les sacrements, soit de nous corriger, soit d'avoir souvent recours à la prière? N'avons-nous pas négligé de nous instruire de la manière de nous comporter pour plaire à Dieu? Lorsque nous avons vu quelqu'un blasphémer le saint nom de Dieu, ou commettre d'autres péchés, n'avons-nous pas été indifférents, comme si cela ne nous regardait pas? N'avons-nous pas prié sans goût, sans dessein de plaire à Dieu; plutôt pour nous débarrasser, que pour attirer ses miséricordes sur nous, et nourrir notre pauvre âme? N'avons-nous point passé le saint jour de dimanche en nous contentant de la messe, des vêpres; sans faire aucune autre prière, ni visite au Saint-Sacrement, ni lecture spirituelle? Avons-nous été *affligés* lorsque nous avons été obligés de manquer les offices? Avons-nous tâché d'y suppléer par toutes les prières que nous avons pu?... Avez-vous fait manquer les offices à vos enfants, à vos domestiques sans des raisons graves?...

Avons-nous bien combattu toutes ces pensées de haine, de vengeance et d'impureté?

Pour aimer le bon Dieu, M. F., il ne suffit pas de dire

qu'on l'aime; il faut, pour bien s'assurer si cela est vrai, voir si nous observons bien ses commandements, et si nous les faisons bien observer à ceux dont nous (avons la responsabilité) devant le bon Dieu. Ecoutez Notre Seigneur : « En vérité, je vous dis que ce n'est pas celui » qui dira : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le » royaume des cieux; mais celui qui fera la volonté de » mon Père. » Nous aimons le bon Dieu, quand nous ne cherchons qu'à lui plaire dans tout ce que nous faisons. Il ne faut désirer ni la vie, ni la mort; toutefois, l'on peut désirer la mort pour avoir le bonheur d'aller vers le bon Dieu. Saint Ignace avait un si grand désir de voir Dieu, que, quand il pensait à la mort, il en pleurait de joie. Cependant dans l'attente de ce grand bonheur, il disait à Dieu, qu'il resterait autant qu'il voudrait sur la terre. Il avait tant à cœur le salut des âmes, qu'un jour ne pouvant convertir un pécheur endurci, il alla se plonger, jusqu'au cou, dans un étang glacé afin d'obtenir de Dieu la conversion de ce malheureux. Comme il allait à Paris, un de ses écoliers lui prit en route tout l'argent qu'il avait. Cet écolier étant tombé malade à Rouen, ce bon saint fit le voyage de Paris à cette ville, à pied et sans souliers, pour demander la guérison de celui qui lui avait pris tout son argent. Dites-moi, M. F., est-ce là une charité parfaite? Vous pensez en vous-mêmes que ce serait déjà beaucoup de pardonner. Vous feriez la même chose, si vous aviez la même charité que ce bon saint. Si nous trouvons si peu de personnes qui feraient cela, M. F., c'est qu'il en est très-peu qui ont la charité dans l'âme. Qu'il est consolant que nous puissions aimer Dieu et le prochain sans être savant, ni riche! Nous avons un cœur, il suffit pour cet amour.

Nous lisons dans l'histoire, que deux solitaires de-

mandaient à Dieu depuis longtemps, qu'il voulût bien leur apprendre la manière de l'aimer et de le servir, *comme il faut*, puisqu'ils n'avaient quitté le monde que pour cela. Ils entendirent une voix qui leur dit d'aller dans la ville d'Alexandrie où demeuraient un homme, nommé Eucharistе, et sa femme qui s'appelait Marie. Ceux-là servaient le bon Dieu plus parfaitement que les solitaires, et leur apprendraient comment il doit être aimé. Très-heureux de cette réponse, les deux solitaires se rendent en toute hâte dans la ville d'Alexandrie. Etant arrivés, ils s'informent, pendant plusieurs jours, sans pouvoir trouver (ces deux saints personnages). Craignant que cette voix ne les ait trompés, ils prenaient le parti de retourner dans leur désert, quand ils aperçurent une femme sur la porte de sa maison. Ils lui demandèrent, si elle ne connaîtrait pas *par hasard* un homme nommé Eucharistе. — C'est mon mari, leur dit-elle. — Vous vous appelez donc Marie, lui dirent les solitaires? — Qui vous a appris mon nom? — Nous l'avons appris, avec celui de votre mari, par une voix surnaturelle, et nous venons ici pour vous parler. Le mari arriva, sur le soir, conduisant un petit troupeau de moutons. Les solitaires coururent aussitôt l'embrasser, et le prièrent de lui dire quel était son genre de vie. — Hélas! mes pères, je ne suis qu'un pauvre berger. — Ce n'est pas ce que nous vous demandons, lui dirent les solitaires; dites-nous comment vous vivez et de quelle manière, vous et votre femme, servez le bon Dieu. — Mes pères, c'est bien à vous de me dire ce qu'il faut faire pour servir le bon Dieu; je ne suis qu'un pauvre ignorant. — N'importe! nous sommes venus de la part de Dieu vous demander comment vous le servez. — Puisque vous me le commandez, je vais vous le dire. J'ai eu le bonheur d'a-

voir une mère craignant Dieu, qui, dès mon enfance, m'a recommandé de tout faire et de tout souffrir pour l'amour de Dieu. Je souffrais les petites corrections que l'on me faisait pour l'amour de Dieu; je rapportais tout à Dieu : le matin, je me levais, je faisais mes prières et tout mon travail pour son amour. Pour son amour, je prends mon repos et mes repas; je souffre la faim, la soif, le froid et la chaleur, les maladies et toutes les autres misères. Je n'ai point d'enfants; j'ai vécu avec ma femme comme avec ma sœur, et toujours dans une grande paix. Voilà toute ma vie et c'est aussi celle de ma femme. — Les solitaires, ravis de voir des âmes si agréables à Dieu, lui demandèrent *s'il avait du bien*. — J'ai peu de bien, mais ce petit troupeau de moutons que mon père m'a laissés me suffit, j'en ai de reste. Je fais trois parts de mon petit revenu : j'en donne une partie à l'église, une autre aux pauvres, et le reste nous fait vivre ma femme et moi. Je me nourris pauvrement; mais jamais je ne me plains : je souffre tout cela pour l'amour de Dieu. — Avez-vous des ennemis, lui dirent les solitaires? — Hélas, mes pères, quel est celui qui n'en a point? Je tâche de leur faire tout le bien que je peux, je cherche à leur faire plaisir en toute circonstance, et je m'applique à ne faire de mal à personne. A ces paroles, les deux solitaires furent comblés de joie d'avoir trouvé un moyen si facile de plaire à Dieu et d'arriver à la haute perfection.

Vous voyez, M. F., que pour aimer le bon Dieu et le prochain il n'est pas nécessaire d'être bien savant, ni bien riche; il suffit de ne chercher qu'à plaire à Dieu, dans tout ce que nous faisons; de faire du bien à tout le monde, aux bons comme aux mauvais, à ceux qui déchirent notre réputation, comme à ceux qui nous aiment,

et qui..... Prenons Jésus-Christ pour notre modèle, nous verrons ce qu'il a fait pour tous les hommes et particulièrement pour ses bourreaux. Voyez comme il demande pardon, miséricorde pour eux; il les aime, il offre (pour eux) les mérites de sa mort et passion; il leur promet le pardon. Si nous n'avons pas cette vertu de charité, nous n'avons rien; nous ne sommes que des fantômes de chrétiens. Ou nous aimerons tout le monde, même nos plus grands ennemis, ou nous serons réprouvés. Ah! M. F., puisque cette belle vertu vient du ciel, adressons-nous donc au ciel pour la demander, et nous sommes sûrs de l'obtenir. Si nous possédons la charité, tout en nous plaira au bon Dieu, et par là nous nous assurerons le (paradis). C'est le bonheur que je vous souhaite.

DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la pureté.

Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. (*S. Matth.*, v, 8.)

Nous lisons dans l'Évangile, que Jésus-Christ voulant instruire le peuple qui venait en foule, apprendre de lui ce qu'il fallait faire pour avoir la vie éternelle, s'assit, et ouvrant la bouche, leur dit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Si nous avions un grand désir de voir Dieu, M. F., ces seules paroles ne devraient-elles pas nous faire comprendre combien la pureté nous rend agréables à lui, et combien elle nous est nécessaire ; puisque, selon Jésus-Christ, sans elle nous ne le verrons jamais. « Bienheureux, nous dit Jésus-Christ, ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront *le bon* Dieu. » Peut-on espérer une plus grande récompense que celle que Jésus-Christ attache à cette belle et aimable vertu, à savoir, la jouissance des trois personnes de la très-sainte Trinité, pendant toute l'éternité?.. Saint Paul, qui en connaissait si bien le prix, écrivant aux Corinthiens, leur dit : « Glorifiez le bon Dieu, puisque vous le portez dans vos

corps; et soyez fidèles à les conserver dans une grande pureté. Rappelez-vous bien, mes enfants, que vos membres sont les membres de Jésus-Christ, et que vos cœurs sont les temples du Saint-Esprit. Prenez bien garde de ne pas les souiller par le péché, qui est l'adultère, la fornication, et tout ce qui peut déshonorer votre corps et votre cœur, aux yeux de Dieu la pureté même. » Oh! M. F., que cette vertu est belle et précieuse, non-seulement aux yeux des hommes et des anges, mais aux yeux de Dieu même. Il en fait tant de cas, qu'il ne cesse de la louer dans tous ceux qui sont assez heureux pour la conserver. Aussi, cette vertu inestimable fait-elle le plus bel ornement de l'église, et, par conséquent, devrait-elle être la plus chérie des chrétiens. Nous, M. F., qui, dans le saint baptême, avons été arrosés par le sang adorable de Jésus-Christ, la pureté même; dans ce sang adorable qui a tant engendré de vierges de l'un et de l'autre sexe; nous, à qui Jésus-Christ a fait part de sa pureté en nous rendant ses membres et son temple... Mais, hélas! M. F., dans ce malheureux (siècle) de corruption où nous vivons, on ne connaît plus cette vertu, cette céleste vertu qui nous rend semblables aux anges!.. Oui, M. F., la pureté est une vertu qui nous est nécessaire à tous, puisque, sans elle, personne ne verra le bon Dieu. Je voudrais vous en faire concevoir une idée digne de Dieu, et vous montrer, 1° combien elle nous rend agréables à ses yeux en donnant un nouveau degré de sainteté à toutes nos actions, et 2° ce que nous devons faire pour la conserver.

I. Il faudrait, M. F., pour bien vous faire comprendre l'estime que nous devons avoir de cette incomparable vertu, pour vous faire le récit de sa beauté, et (vous en

faire apprécier) la valeur auprès de Dieu, il faudrait non un homme mortel, mais un ange du ciel. (En l'entendant), vous diriez avec étonnement : Comment tous les hommes ne sont-ils pas prêts à tout sacrifier plutôt que de perdre une vertu qui nous unit d'une manière intime avec Dieu? (Essayons) cependant d'en concevoir quelque chose en considérant que cette vertu vient du ciel, qu'elle fait descendre Jésus-Christ sur la terre, et qu'elle élève l'homme jusqu'au ciel, par la ressemblance qu'elle lui donne avec les anges, avec Jésus-Christ lui-même. Dites-moi, M. F., d'après cela, ne mérite-t-elle pas le titre de *précieuse* vertu? N'est-elle pas digne de toute notre estime et de tous les sacrifices nécessaires pour la conserver?

Nous disons que la pureté vient du ciel, parce qu'il n'y avait que Jésus-Christ lui-même qui fût capable de nous l'apprendre et de nous en faire sentir toute la valeur. Il nous a laissé des exemples prodigieux de l'estime qu'il a eue de cette vertu. Ayant résolu, dans la grandeur de sa miséricorde, de racheter le monde, il prit un corps mortel comme le nôtre; mais il voulut choisir une vierge pour mère. Quelle fut cette incomparable créature, M. F.? Ce fut Marie, la plus pure entre toutes, et qui, par une grâce accordée à nulle autre, fut exempte du péché originel. Elle consacra sa virginité au bon Dieu dès l'âge de trois ans, et en lui offrant son corps, son âme, elle lui fit le sacrifice le plus saint, le plus pur et le plus agréable que Dieu ait jamais reçu d'une créature sur la terre. Elle le soutint par une fidélité inviolable à garder sa pureté et à éviter tout ce qui pouvait tant soit peu en ternir l'éclat. Nous voyons que la sainte Vierge faisait tant de cas de cette vertu, qu'elle ne voulait pas consentir à être Mère de Dieu avant que

l'ange ne lui eût assuré qu'elle ne la perdrait pas. Mais l'ange lui ayant (dit que), en devenant la Mère de Dieu, bien loin de perdre ou de ternir sa pureté dont elle faisait tant d'estime, elle n'en serait que plus pure et plus agréable à Dieu. Elle consentit alors volontiers, afin de donner un nouvel éclat à cette pureté virginale. Nous voyons encore que Jésus-Christ choisit un père nourricier qui était pauvre, il est vrai; mais il voulut que sa pureté fut au dessus de celle de toutes les autres créatures, la sainte Vierge exceptée. Parmi ses disciples, il en distingua un, à qui il témoigna une amitié et une confiance singulières, à qui il fit part de ses plus grands secrets; mais il prit le plus pur de tous, et qui était consacré à Dieu dès sa jeunesse.

Saint Ambroise nous dit que la pureté nous élève jusqu'au ciel et nous fait quitter la terre, autant qu'il est possible à une créature de la quitter. Elle nous élève au dessus de la créature corrompue et, par ses sentiments et ses désirs, elle nous fait vivre de la vie même des anges. D'après saint Jean Chrysostome, la chasteté d'une âme est d'un plus grand prix aux yeux de Dieu que celle des anges, parce que les chrétiens ne peuvent acquérir cette vertu que par les combats, au lieu que les anges l'ont par nature. Les anges n'ont rien à combattre pour la conserver, tandis qu'un chrétien est obligé de se faire à lui-même une guerre continuelle. Saint Cyprien ajoute que, non-seulement la chasteté nous rend semblables aux anges, mais encore nous donne un caractère de ressemblance avec Jésus-Christ lui-même. Oui, nous dit ce grand saint, une âme chaste est une image vivante de Dieu sur la terre.

Plus une âme se détache d'elle-même (par la résistance à ses passions), plus elle s'attache à Dieu; et, par

un heureux retour, plus le bon Dieu s'attache à elle : il la regarde, il la considère comme son épouse et sa bien-aimée; il en fait l'objet de ses plus chères complaisances et y fixe sa demeure pour jamais. « Heureux, nous dit le Sauveur, ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront *le bon* Dieu. » Selon saint Basile, si nous trouvons la chasteté dans une âme, nous y trouvons toutes les autres vertus chrétiennes; elle les pratiquera avec une grande facilité, « parce que, nous dit-il, pour être chaste, il faut s'imposer beaucoup de sacrifices et se faire une grande violence. Mais une fois qu'elle a remporté de telles victoires sur le démon, la chair et le sang, tout le reste (lui) coûte fort peu; (car) une âme qui commande avec empire à ce corps sensuel surmonte facilement tous les obstacles qu'elle rencontre dans le chemin de la vertu. » Aussi, voyons-nous, M. F., que les chrétiens qui sont chastes sont les plus parfaits. Nous les voyons réservés dans leurs paroles, modestes dans toutes leurs démarches, sobres dans leurs repas, respectueux dans le lieu saint et édifiants dans toute leur conduite. Saint Augustin compare ceux qui ont le grand bonheur de conserver leur cœur pur, aux lis qui montent droit au ciel et qui répandent autour d'eux une odeur très-agréable; leur vue seule nous fait penser à cette précieuse vertu. (Ainsi) la sainte Vierge inspirait la pureté à tous ceux qui la regardaient..... Heureuse vertu, M. F., qui nous met au rang des anges, qui semble même nous élever au dessus d'eux! Tous les saints en ont fait le plus grand cas et ont mieux aimé perdre leurs biens, leur réputation et leur vie même que de ternir cette belle vertu.

Nous en avons un bel exemple dans la personne de sainte Agnès. Sa beauté et ses richesses l'avaient fait

rechercher, à l'âge de douze ans, par le (fils du) préfet de la ville de Rome. Elle lui fait connaître qu'elle s'était consacrée au bon Dieu. Elle fut arrêtée sous le prétexte qu'elle était chrétienne, mais (en réalité) afin qu'elle consentît aux désirs (du jeune homme)..... Elle était tellement unie au bon Dieu que ni les promesses, ni les menaces, ni la vue des bourreaux et des instruments étalés devant elle pour l'effrayer, ne lui firent changer de sentiments. Ses persécuteurs ne pouvant rien gagner sur elle, ils la chargèrent de chaînes, et voulurent lui mettre un carcan et des anneaux de fer au cou et aux mains; (ils ne purent y réussir) tant étaient faibles ses pauvres petites mains innocentes. Elle demeura ferme dans sa résolution, au milieu de ces loups enragés, et elle offrit son petit corps aux tourments avec un courage qui étonna les bourreaux. On la traîne aux pieds des idoles; mais elle confesse hautement qu'elle ne reconnaît pour Dieu, que Jésus-Christ, et que leurs idoles ne sont que des démons. Le juge cruel et barbare, voyant qu'il ne peut rien gagner, croit qu'elle sera plus sensible à la perte de cette pureté dont elle fait tant de cas. Il la menace de la faire exposer dans un lieu infâme; mais elle lui répond avec fermeté : « Vous pouvez bien me faire mourir, mais vous ne pourrez jamais me faire perdre ce trésor : Jésus-Christ lui-même en est trop jaloux. » Le juge, *mourant* de rage, la fait conduire dans ce lieu d'*ordures infernales*. Mais Jésus-Christ, qui veillait sur elle d'une manière particulière, inspire un si grand respect aux gardes, qu'ils ne la regardaient qu'avec une espèce de frayeur, et il commande à un de ses anges de la protéger. Les jeunes gens, qui entrent dans cette chambre, brûlants d'un feu impur, voyant un ange à côté d'elle, plus beau que le soleil, en sortent

tout brûlants de l'amour divin. Mais le fils du préfet, plus méchant et plus corrompu que les autres, pénètre dans la chambre où était sainte Agnès. Sans avoir égard à toutes ces merveilles, il s'approche d'elle dans l'espérance de contenter ses désirs impurs; mais l'ange qui garde la jeune martyre frappe le libertin, qui tombe mort à ses pieds. Aussitôt se répand dans Rome le bruit que le fils du préfet avait été tué par Agnès. Le père, tout en fureur, vient trouver la sainte et se livre à tout ce que son désespoir peut lui inspirer. Il l'appelle *furie de l'enfer, monstre né* pour la désolation de sa vie, puisqu'elle avait fait mourir son fils. Sainte Agnès lui répond tranquillement : « C'est qu'il a voulu me faire violence, alors mon ange lui a donné la mort. » Le préfet un peu adouci, lui dit : « Eh bien! prie ton Dieu de le ressusciter, afin que l'on ne dise pas que c'est toi qui l'as fait mourir. » Sans doute, lui dit la sainte, vous ne méritez pas cette grâce; mais afin que vous sachiez que les chrétiens ne se vengent jamais, qu'au contraire, ils rendent le bien pour le mal, sortez d'ici, et je vais prier le bon Dieu pour lui. » Alors Agnès se jette à genoux, prosternée la face contre terre. Pendant qu'elle prie, son ange lui apparaît et lui dit : « Prenez courage. » Au même instant le corps (inanimé) reprend la vie. Le jeune homme ressuscité par les prières de la sainte, s'élance de la maison, court par les rues de Rome en criant : « Non, non, mes amis, il n'y a point d'autre Dieu que celui des chrétiens; tous les dieux que nous adorons ne sont que des démons qui nous trompent et nous traînent en enfer. Cependant, malgré un si grand miracle, on ne laissa pas que de la condamner à mort. Alors le lieutenant du préfet commande qu'on allume un grand feu, et l'y fait jeter. Mais les flammes s'entrouvrant, ne lui font

aucun mal et brûlent les idolâtres accourus pour être les spectateurs de ses combats. Le lieutenant voyant que le feu la respectait et ne lui faisait aucun mal, ordonne qu'on la frappe d'un coup d'épée à la gorge, afin de lui ôter la vie; mais le bourreau tremble comme si lui-même était condamné à la mort... Comme les parents de sainte Agnès pleuraient la mort de leur fille, elle leur apparut en leur disant : « Ne pleurez pas ma mort, au contraire, réjouissez-vous de ce que j'ai acquis une si grande gloire dans le ciel. »

Vous voyez, M. F., ce que cette vierge a souffert plutôt que de perdre sa virginité. Concevez maintenant l'estime que vous devez avoir de la pureté, et combien le bon Dieu se plaît à faire des miracles pour s'en montrer le protecteur et le gardien. Comme cet exemple confondra un jour, ces jeunes gens qui font si peu de cas de cette belle vertu! Ils n'en n'ont jamais connu le prix. Le Saint-Esprit a donc bien raison de s'écrier : « Oh! qu'elle est belle cette génération chaste; sa mémoire est éternelle, et sa gloire brille devant les hommes et les anges! » Il est certain, M. F., que chacun aime ses semblables; aussi les anges, qui sont des esprits purs, aiment et protégent d'une manière particulière les âmes qui imitent leur pureté. Nous lisons dans l'Ecriture sainte que l'ange Raphaël, qui accompagna le jeune Tobie, lui rendit mille offices. Il le préserva d'être dévoré par un poisson, d'être étranglé par le démon. Si ce jeune homme n'avait pas été chaste, très-certainement l'ange ne l'aurait pas accompagné et ne lui aurait pas rendu tant de services. De quel plaisir ne jouit pas l'ange gardien qui conduit une âme pure!

Il n'y a point de vertu pour la conservation de laquelle le bon Dieu fasse des miracles aussi nombreux que ceux

qu'il prodigue en faveur d'une personne qui connaît le prix de la pureté et qui s'efforce de la sauvegarder. Voyez ce qu'il fit pour sainte Cécile. Née à Rome de parents très-riches, elle était très-instruite de la religion chrétienne, et suivant l'inspiration de Dieu, elle lui consacra sa virginité. Ses parents, qui ne le savaient pas, la promirent (en mariage) à Valérien, fils d'un sénateur de la ville. C'était, selon le monde, un parti très-considéré. Elle demanda à ses parents le temps d'y penser. Elle passa ce temps dans le jeûne, la prière et les larmes, pour obtenir de Dieu la grâce de ne pas perdre la fleur de cette vertu qu'elle estimait plus que sa vie. Le bon Dieu lui répondit de ne rien craindre et d'obéir à ses parents; car, non-seulement elle ne perdrait pas cette vertu, mais que celui qu'elle aurait..... Elle consentit donc au mariage. Le jour de ses noces, lorsque Valérien se présenta, elle lui dit : « Mon cher Valérien, j'ai un secret à vous communiquer. Celui-ci lui répondit : Quel est ce secret? — J'ai consacré ma virginité à Dieu et jamais homme ne me touchera, car j'ai un ange qui veille sur ma pureté; et si vous y attentiez, il vous frapperait de mort. » — Valérien fut fort surpris de ce langage, parce qu'étant païen, il ne comprenait rien à tout cela. Il répondit : « Montrez-moi cet ange qui vous garde. » La sainte répliqua : « Vous ne pouvez le voir parce que vous êtes païen. Allez trouver de ma part le pape Urbain, et demandez-lui le baptême, vous verrez ensuite mon ange. » Sur-le-champ, il part. Après avoir été baptisé par le Pape, il revient trouver son épouse. Entrant dans sa chambre, il aperçoit l'ange veillant avec sainte Cécile. Il le trouve si beau, si brillant de gloire, qu'il en est charmé et touché. Non-seulement il permit à son épouse de rester consacrée à Dieu, mais lui-même fit vœu de

virginité..... Ils eurent bientôt l'un et l'autre le bonheur de mourir martyrs. Voyez-vous comment le bon Dieu prend soin d'une personne qui aime cette incomparable vertu et travaille à la conserver?

Nous lisons dans la vie de saint Edmond, qu'étudiant à Paris il se trouva avec quelques personnes qui disaient des *sottises;* il les quitta de suite. Cette action fut si agréable à Dieu, qu'il lui apparut sous la forme d'un bel enfant et le salua d'un air fort gracieux, lui disant qu'il l'avait vu avec satisfaction quitter ses compagnons qui tenaient des discours licencieux; et, pour l'en récompenser, il lui promit qu'il serait toujours avec lui. De plus saint Edmond eut le grand bonheur de conserver son innocence jusqu'à la mort. Quand sainte Lucie alla sur le tombeau de sainte Agathe pour demander au bon Dieu, par son intercession, la guérison de sa mère, sainte Agathe lui apparut et lui dit qu'elle pouvait obtenir, par elle-même, ce qu'elle demandait, parce que, par sa pureté, elle avait préparé dans son cœur une demeure très-agréable à son Créateur. Ceci nous montre que le bon Dieu ne peut rien refuser à celui qui a le bonheur de conserver purs son corps et son âme....

Ecoutez le récit de ce qui arriva à sainte Potamienne qui vivait au temps de la persécution de Maximien. Cette jeune fille était esclave d'un maître débauché et libertin, qui ne cessait de la solliciter au mal. Elle aima mieux souffrir toutes sortes de cruautés et de supplices que de consentir aux sollicitations de ce maître infâme. Celui-ci, voyant qu'il ne pouvait rien gagner; dans sa fureur, la fit remettre comme chrétienne entre les mains du gouverneur auquel il promit une grande récompense s'il pouvait la gagner. Le juge fit conduire cette vierge devant son tribunal, et voyant que toutes les menaces ne

la faisaient pas changer de sentiments, il lui fit endurer tout ce que la rage put lui inspirer. Mais le bon Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui se sont consacrés à lui, donna à la jeune martyre tant de force qu'elle semblait être insensible à tous les tourments. Ce juge (inique) ne pouvant vaincre sa résistance, fit placer sur un feu très-ardent une chaudière remplie de poix, et lui dit : « Regarde ce que l'on te prépare, si tu n'obéis pas à ton maître. » La sainte fille répondit sans se troubler : « J'aime mieux souffrir tout ce que votre fureur pourra vous inspirer qu'obéir aux infâmes volontés de mon maître ; d'ailleurs, je n'aurais (jamais) cru qu'un juge fût si injuste que de vouloir me faire obéir aux desseins d'un maître débauché. » Le tyran irrité de cette réponse commanda qu'on la jetât dans la chaudière. « Du moins, ordonnez, lui dit-elle, que j'y sois jetée toute vêtue. Vous verrez quelle force le bon Dieu que nous adorons, donne à ceux qui souffrent pour lui. » Après trois heures de supplice, Potamienne rendit sa belle âme à son Créateur, et ainsi remporta la (double) palme du martyre et de la virginité.

Hélas ! M. F., que cette vertu est peu connue dans le monde, que nous l'estimons peu, que nous prenons peu de soin pour la conserver, que nous avons peu de zèle à la demander à Dieu, puisque nous ne pouvons l'avoir de nous-même. Non, nous ne connaissons point cette belle et aimable vertu qui gagne si facilement le cœur de Dieu, qui donne un si beau lustre à toutes nos autres bonnes œuvres, qui nous élève au dessus de nous-même, qui nous fait vivre sur la terre comme les anges dans le ciel !...

Non, M. F., elle n'est pas connue de ces *vieux infâmes impudiques* qui se traînent, se roulent et se noient dans la fange de leurs turpitudes, dont le cœur est sem-

blable à ces ..... sur le haut des montagnes ..... rôtis et brûlés par ces feux impurs. Hélas ! bien loin de chercher à l'éteindre, ils ne cessent de l'allumer et de l'enflammer par leurs regards, leurs pensées, leurs désirs et leurs actions. Dans quel état sera cette âme, quand elle paraîtra devant un Dieu, la pureté même? Non, M. F., cette belle vertu n'est pas connue de cette personne, dont les lèvres ne sont qu'une bouche et qu'un *tuyau* dont l'enfer se sert pour vomir ses impuretés sur la terre ; et qui s'en nourrit comme d'un pain quotidien. Hélas ! leur pauvre âme n'est plus qu'un objet d'horreur au ciel et à la terre ! Non, M. F., elle n'est pas connue cette aimable vertu de pureté de ces jeunes gens dont les yeux et les mains sont souillés par des regards et ..... O Dieu, combien d'âmes ce péché traîne dans les enfers !... Non, M. F., cette belle vertu n'est pas connue de ces filles mondaines et corrompues qui prennent tant de précautions et de soins pour attirer sur elles les yeux du monde ; qui, par leurs parures recherchées et indécentes, annoncent publiquement qu'elles sont d'infâmes instruments dont l'enfer se sert pour perdre les âmes; ces âmes, qui ont tant coûté de travaux, de larmes et de tourments à Jésus-Christ !... Regardez-les, ces malheureuses, et vous verrez que mille démons environnent leur tête et leur poitrine. O mon Dieu, comment la terre peut-elle supporter de tels suppôts de l'enfer ? Chose plus étonnante encore, comment des mères, *les souffrent*-elles dans un état indigne d'une chrétienne ! Si je ne craignais d'aller trop loin, je dirais à ces mères qu'elles ne valent pas plus que leurs filles. Hélas ! ce malheureux cœur et ces yeux impurs ne sont qu'une source empoisonnée qui donne la mort à quiconque les regarde ou les écoute. Comment de tels monstres osent-ils se présenter devant un Dieu saint

et si ennemi de l'impureté ! Hélas ! leur pauvre vie n'est autre chose qu'un (monceau) de graisse qu'elles amassent pour enflammer les feux de l'enfer pendant toute l'éternité. Mais, M. F., quittons une matière si dégoûtante et si révoltante pour un chrétien, dont la pureté doit imiter celle de Jésus-Christ lui-même; et revenons à notre belle vertu de pureté qui nous élève jusqu'au ciel, qui nous ouvre le cœur adorable de Jésus-Christ, et nous attire toutes sortes de bénédictions spirituelles et temporelles.

II. Nous avons dit, M. F., que cette vertu est d'un grand prix aux yeux de Dieu; (disons aussi) qu'elle ne manque pas d'ennemis (qui s'efforcent de) nous la faire perdre. Nous pouvons même dire que presque tout ce qui nous environne travaille à nous la ravir. Le démon est un de nos plus cruels ennemis; comme il vit dans l'ordure des vices impurs, comme il sait qu'il n'y a point de péché qui outrage tant le bon Dieu et qu'il connaît combien lui est agréable une âme pure, il nous tend toutes sortes de piéges pour nous enlever cette vertu. D'un autre côté, le monde qui ne cherche que ses aises et ses plaisirs, travaille aussi à nous la faire perdre, souvent en paraissant nous témoigner de l'amitié. Mais, nous pouvons dire que notre plus cruel et notre plus dangereux ennemi, c'est nous-mêmes, c'est-à-dire, notre chair qui, ayant été déjà gâtée et corrompue par le péché d'Adam, nous porte avec une sorte de fureur à la corruption. Si nous ne sommes pas continuellement sur nos gardes, elle nous a bientôt *brûlés* et dévorés par ses flammes impures. Mais, me direz-vous, puisqu'il est si difficile de conserver cette vertu, si précieuse aux yeux de Dieu, que faut-il donc faire? — M. F., en voici les moyens. Le premier est de bien veiller sur nos yeux, nos pensées, nos paroles et

nos actions ; le second d'avoir recours à la prière ; le troisième de fréquenter les sacrements souvent et dignement ; le quatrième de fuir tout ce qui est capable de nous porter (au mal) ; le cinquième d'avoir une grande dévotion à la sainte Vierge. Si nous faisons cela, malgré tous nos ennemis et malgré la fragilité de cette vertu, nous sommes cependant sûrs de la conserver.

Je dis 1° qu'il faut veiller sur nos regards ; cela n'est pas douteux, puisque nous voyons qu'il y en a tant qui sont tombés dans ce péché par un seul regard, et qui ne se sont jamais relevés..... Ne vous permettez jamais aucune liberté sans une véritable nécessité. Plutôt souffrir quelque incommodité que de vous exposer au péché...

2° Saint Jacques nous dit que cette vertu vient du ciel et que jamais nous ne l'aurons si nous ne la demandons pas au bon Dieu. Nous devons donc souvent demander au bon Dieu de nous donner la pureté dans nos yeux, dans nos paroles et dans toutes nos actions.

Je dis, en troisième lieu, que si nous voulons conserver cette belle vertu, nous devons souvent et dignement fréquenter les sacrements, sans quoi, jamais nous n'aurons ce bonheur. Jésus-Christ n'a pas seulement institué le sacrement de Pénitence pour remettre nos péchés, mais encore pour nous donner des forces pour combattre le démon ; ce qui est très-facile à comprendre. Quelle est la personne qui, ayant (fait) une bonne confession aujourd'hui, pourra se laisser entraîner à la tentation? Le péché, même avec tous ses plaisirs, lui ferait horreur. Quel est celui qui, ayant communié depuis peu, pourra consentir, je ne dis pas à une action d'impureté, mais à une seule mauvaise pensée? Ah! le divin Jésus, qui a fait sa demeure dans son cœur, lui fait trop comprendre combien ce péché est infâme et com-

bien il lui déplaît, et l'éloigne de lui. Oui, M. F., un chrétien qui fréquente saintement les sacrements peut bien être tenté; mais pécher, c'est autre chose. En effet, quand nous avons le grand bonheur de recevoir le corps adorable de Jésus-Christ, ne sentons-nous pas s'éteindre ce feu impur? Ce sang adorable qui coule dans nos veines peut-il moins faire que de purifier notre sang? Cette chair sacrée qui se mêle avec la nôtre, ne la divinise-t-elle pas en quelque manière? Notre corps ne semble-t-il (pas) retourner dans le premier état où était Adam avant son péché? Ah! ce sang adorable qui a engendré tant de vierges!... Soyons bien sûrs, M. F., que si nous ne fréquentons pas les sacrements, nous tomberons à chaque instant dans le péché.

Nous devons encore, pour nous défendre du démon, fuir les personnes qui peuvent nous porter au mal. Voyez ce que fit le chaste Joseph tenté par la femme de son maître : il lui laissa son manteau entre les mains, et s'enfuit pour sauver son âme. Les frères de saint Thomas d'Aquin ne pouvant souffrir que leur frère se consacrât à Dieu, pour l'en empêcher, l'enfermèrent dans un château et y firent venir une femme de mauvaise vie pour tâcher de le corrompre. Se voyant (poussé) à bout par l'effronterie de cette mauvaise créature, il prit un tison à la main et la chassa honteusement de sa chambre. Ayant vu le danger auquel il avait été exposé, il pria avec tant de larmes, que le bon Dieu lui accorda le don précieux de la continence, c'est-à-dire qu'il ne fut plus jamais (tenté) contre cette belle vertu.

Voyez ce que fit saint Jérôme pour avoir le bonheur de conserver la pureté; voyez-le dans son désert, s'abandonner à toutes les rigueurs de la pénitence, aux

larmes et à des macérations qui font frémir. Ce grand saint nous rapporte la victoire que remporta un jeune homme dans un combat peut-être unique dans l'histoire, au temps de la cruelle persécution que l'empereur Dèce déchaîna contre les chrétiens. Le tyran, après avoir soumis ce jeune homme à toutes les épreuves que le démon put lui inspirer, pensa que s'il lui faisait perdre la pureté de son âme, il l'amènerait facilement à renoncer à la vraie religion. Dans ce but, il ordonna de le mener dans un jardin de délices, au milieu des lis et des roses, près d'un ruisseau qui coulait avec un doux murmure, et sous des arbres agités par un vent agréable. Là, on le mit sur un lit de plumes ; on l'attacha avec des liens de soie, et il fut laissé seul dans cet état. Ensuite l'on fit venir une courtisane, parée aussi richement et aussi indécemment que possible. Elle commença à le solliciter au mal, avec toute l'impudence et tous les attraits que la passion peut inspirer. Ce pauvre jeune homme qui aurait donné mille fois sa vie plutôt que de souiller la pureté de sa belle âme, se voyait sans défense puisqu'il avait les pieds et les mains (liés). Ne sachant plus comment résister aux attaques de la volupté, poussé par l'esprit de Dieu, il se coupe la langue avec les dents et la crache au visage de cette femme. Ce que voyant, elle fut si couverte de confusion qu'elle s'enfuit. Ce fait nous montre que jamais le bon Dieu ne nous laissera être tentés au dessus de nos forces.

Voyez encore ce que fit saint Martinien, qui vivait dans le IV^e^ siècle. Après avoir passé vingt-cinq ans dans le désert, il fut exposé à une occasion très-prochaine de péché. Déjà il y avait consenti par la pensée et par la parole. Mais le bon Dieu vint à son secours et lui toucha

le cœur. Il conçut un si grand regret du péché qu'il allait commettre, qu'étant rentré dans sa cellule, il alluma un grand feu et y mit les pieds. La douleur qu'il éprouvait et le regret de son péché, lui faisaient pousser des cris affreux. Zoé, cette mauvaise femme qui était venue pour le tenter, accourut à ses cris; et elle en fut si touchée, qu'au lieu de le pervertir, elle se convertit. Elle passa toute sa vie dans les larmes et la pénitence. Mais pour saint Martinien, il resta sept mois sur le sol, sans mouvement, parce que ses deux pieds étaient brûlés. Après sa guérison, il se retira dans un autre désert, où il ne fit que pleurer le reste de sa vie, au souvenir du danger qu'il avait couru de perdre son âme. Voilà, M. F., ce que faisaient les saints; voilà les tourments qu'ils ont endurés plutôt que de perdre la (pureté) de leur âme. Cela vous étonne peut-être; mais vous devriez bien plutôt vous étonner du peu de cas que vous (faites) de cette belle et incomparable vertu. Hélas! ce déplorable dédain vient de ce que nous n'en connaissons pas le prix!

Je dis enfin que nous devons avoir une grande dévotion à la très-sainte Vierge, si nous voulons conserver cette belle vertu; cela n'est pas douteux, puisqu'elle est la reine, le modèle et la patronne des vierges....

Saint Ambroise appelle la sainte Vierge la maîtresse de la chasteté, saint Epiphane l'appelle la princesse de la chasteté, et saint Grégoire la reine de la chasteté....

Voici un exemple qui nous montrera le grand soin que prend la sainte Vierge, de la chasteté de ceux qui ont confiance en elle, au point qu'elle ne sait jamais rien refuser de tout ce qu'ils lui demandent. Un gentilhomme qui avait une grande dévotion à la sainte Vierge avait fait une petite chapelle en son honneur dans une cham-

bre du château qu'il habitait. Personne ne connaissait l'existence de cette chapelle. Chaque nuit, après quelques moments de sommeil, sans prévenir sa femme, il se levait pour se rendre auprès de la sainte Vierge et y rester jusqu'au matin..... Cette pauvre femme en conçut une grande peine; elle croyait qu'il sortait pour aller trouver quelque fille de mauvaise vie. Un jour, n'y tenant plus, elle lui dit qu'elle voyait bien qu'il lui préférait une autre femme. Le mari, pensant à la sainte Vierge, lui répondit affirmativement. Ce qui lui fut si sensible que, ne voyant aucun changement à la conduite de son mari, dans l'excès de son chagrin, elle se poignarda. Son mari, au retour de sa chapelle, trouva sa femme baignée dans son sang. Extrêmement affligé à cette vue, il ferme la porte de sa chambre à clé, va retrouver la sainte Vierge, et tout éploré se prosterne devant son image, en s'écriant : « Vous voyez, sainte Vierge, que ma femme s'est donné la mort parce que je venais la nuit vous tenir compagnie et vous prier. Rien ne vous est impossible, puisque votre Fils vous a promis que jamais vous n'auriez de refus. Vous voyez que ma pauvre femme est (damnée); la laisserez-vous dans les flammes, puisque c'est à cause de ma dévotion pour vous qu'elle s'est tuée dans son désespoir. Vierge sainte, refuge des affligés, rendez-lui, s'il vous plaît, la vie; montrez que vous aimez à faire du bien à *tout le monde*. Je ne sortirai pas d'ici sans que vous m'ayez obtenu cette grâce de votre divin Fils. » Pendant qu'il était absorbé dans ses larmes et ses prières, une servante le cherchait et l'appelait en lui disant que sa maîtresse le réclamait. Il répondit : « Est-il bien sûr qu'elle m'appelle? » — « Entendez sa voix, reprit la servante. » La joie du

gentilhomme était si grande qu'il ne pouvait s'éloigner de la sainte Vierge. Il se lève enfin, pleurant de joie et de reconnaissance. Il retrouve sa femme en pleine santé; il ne lui restait de ses blessures que les cicatrices, afin qu'elle ne perdît jamais le souvenir d'un tel miracle opéré par la protection de la sainte Vierge. Voyant entrer son mari, elle l'embrasse en lui disant : « Ah! mon ami, je vous remercie d'avoir eu la charité de prier pour moi. J'étais en enfer et condamnée à y brûler éternellement, parce que je m'étais donné la mort. Remercions donc bien la sainte Vierge qui m'a arrachée d'un tel abîme! Ah! que l'on souffre dans ce feu! qui pourra jamais le dire et surtout le faire comprendre! » Elle fut si reconnaissante de cette prodigieuse faveur, qu'elle passa toute sa vie dans les larmes, dans la pénitence, et ne pouvait raconter la grâce que la sainte Vierge lui avait obtenue de son divin Fils sans pleurer à chaudes larmes. Elle aurait voulu apprendre à tous combien la sainte Vierge est puissante pour secourir ceux qui se confient en elle.

Dites, M. F., si la sainte Vierge a le pouvoir d'arracher les âmes de l'enfer même, pourrions-nous douter qu'elle ne nous obtienne les grâces que nous lui demanderons, nous qui sommes sur la terre, lieu où s'exercent la miséricorde du Fils et la compassion de la Mère? Quand nous avons quelques grâces à demander au bon Dieu, adressons-nous donc avec une grande confiance à la sainte Vierge, et nous sommes sûrs d'être exaucés. Voulons-nous sortir du péché, M. F., allons à Marie; elle nous prendra par la main et nous mènera à son Fils pour recevoir notre pardon. Voulons-nous persévérer dans le bien? Adressons-nous à la Mère de Dieu; elle

nous couvrira du manteau de sa protection et tout l'enfer ne nous pourra rien. En voulez-vous la preuve? La voici : nous lisons dans la vie de sainte Justine qu'un jeune homme ayant conçu un violent amour pour elle; et, voyant qu'il ne pouvait rien gagner par ses sollicitations, il eut recours à un *certain* Cyprien qui avait affaire avec le démon. Il lui promit une somme d'argent, s'il amenait Justine à consentir à ce qu'il souhaitait. Bientôt après la jeune fille se sentit violemment tentée contre la sainte vertu de pureté; mais dès que le démon la sollicitait, elle avait *vite* recours à la sainte Vierge. Tout aussitôt le démon prenait la fuite. Le jeune homme ayant demandé pourquoi il ne pouvait gagner cette fille. Cyprien s'adressa au démon et lui reprocha son peu de pouvoir en cette circonstance, alors que, en semblable cas, il avait toujours pu accomplir ses desseins. — Le démon lui répondit : Cela est vrai, mais elle recourt à la Mère de Dieu; et, dès qu'elle la prie, je perds mes forces, et ne puis rien. Cyprien étonné qu'une personne qui avait recours à la sainte Vierge, fût si terrible à tout l'enfer, se convertit, et mourut en saint dans le martyre.

Je finis, en disant, que si nous voulons conserver la pureté de l'âme et du corps, il nous faut mortifier notre imagination; ne jamais laisser *rouler* dans notre esprit la pensée de ces objets qui nous conduisent au mal, et prendre garde de n'être pas un sujet de péché aux autres, soit par nos paroles, soit par notre manière de nous habiller, ce qui regarde surtout les personnes du sexe. Si nous en apercevons quelqu'une *mal arrangée*, il faut bien vite nous en détourner, et non pas faire comme ceux qui ont des yeux impudiques, qui s'y arrêtent autant que le démon le veut. Il faut mortifier nos oreilles :

ne jamais prendre plaisir à entendre des paroles ou chansons sales. Ah! mon Dieu, comment se fait-il que des pères et mères, des maîtres et maîtresses qui entendent, dans les veillées, les chansons les plus infâmes, et voient (commettre) des actions qui feraient horreur à des païens, puissent les souffrir, sans rien dire, sous prétexte que ce sont des enfantillages. Ah! malheureux, le bon Dieu vous attend au grand jour des vengeances!... Hélas! que de péchés vos enfants et vos domestiques auront commis pour vous!...

« Bienheureux, nous dit Jésus-Christ, ceux qui ont le cœur pur parce qu'ils verront Dieu. » Qu'ils sont heureux ceux qui ont le grand bonheur de posséder cette belle vertu! Ne sont-ils pas les amis de Dieu, les bien-aimés des anges, les enfants chéris de la très-sainte Vierge? Demandons souvent au bon Dieu, M. F., par l'intercession de cette très-sainte Mère, de nous donner une âme et un cœur purs, un corps chaste; et nous aurons le bonheur de plaire à Dieu, pendant notre vie, et d'aller le glorifier pendant toute l'éternité : ce que je vous souhaite...

DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la Tiédeur.

Sed quia tepidus es, et nec frigidus, nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo.

Mais parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid, ni chaud, je vais te vomir de ma bouche.

(*Ap.*, III, 16.)

NOUVONS-NOUS, M. F., entendre sans frémir une telle sentence sortir de la bouche de Dieu même, contre un évêque qui semblait parfaitement remplir tous les devoirs d'un digne ministre de l'Église? Sa vie était réglée, son bien n'était point dépensé mal à propos. Bien loin d'autoriser le vice, il s'y opposait au contraire fortement; il ne donnait point de mauvais exemples, et sa vie paraissait vraiment digne d'être imitée. Cependant, malgré tout cela, nous voyons que le Seigneur lui fait dire par saint Jean, que s'il continuait à vivre de cette manière, il allait le rejeter, c'est-à-dire le punir et le réprouver. Oui, M. F., cet exemple est d'autant plus effrayant que beaucoup suivent la même route, vivent de la même manière, et tiennent leur salut pour assuré. Hélas! M. F., qu'est petit le nombre de ceux qui ne sont ni du côté des pécheurs

déjà réprouvés aux yeux du monde, ni du nombre des élus! Dans quel chemin marchons-nous? (Est-ce le droit chemin que nous suivons?) Ce qui nous doit faire trembler, c'est que nous n'en savons rien. Incertitude effrayante!... Essayons cependant de connaître si vous êtes assez malheureux que d'être du nombre (des tièdes). Je vais 1° vous montrer les marques par lesquelles vous le connaîtrez; et 2° si vous êtes de ce nombre, je vous indiquerai les moyens d'en sortir.

I. En vous parlant aujourd'hui, M. F., de l'état épouvantable d'une âme tiède, mon dessein n'est pas de vous faire la peinture effrayante et désespérante d'une âme qui vit dans le péché (mortel), sans même avoir le désir d'en sortir; cette *pauvre malheureuse* n'est qu'une victime de la colère de Dieu pour l'autre vie. Hélas! ces pécheurs m'écoutent, ils savent bien de qui je parle (en ce moment)..... N'allons pas plus loin, tout ce que je dirais ne servirait qu'à les endurcir davantage. En vous parlant, M. F., d'une âme tiède, je ne veux pas davantage vous parler de ceux qui ne *font ni Pâques, ni confessions;* ils savent très-bien que malgré toutes leurs prières et leurs autres bonnes œuvres, ils seront perdus. Laissons-les dans leur aveuglement, puisqu'ils y veulent rester. Mais, me direz-vous, tous ceux qui se confessent, qui font leurs Pâques et qui communient souvent, ne seront-ils pas sauvés? Assurément, mon ami, ils ne le seront pas tous; car si le plus grand nombre de ceux qui fréquentent les sacrements étaient sauvés, il faut bien en convenir, le nombre des élus ne serait pas aussi petit qu'il le sera. Mais, cependant, reconnaissons-le; tous ceux qui auront le grand bonheur d'aller au ciel seront choisis parmi ceux qui fréquentent les sacrements, et ja-

mais parmi ceux qui ne *font ni Pâques, ni confessions*. Ah! me direz-vous, si tous ceux qui ne *font ni Pâques, ni confessions* sont damnés, le nombre (des réprouvés) sera bien grand! Oui, sans doute, il sera grand. Quoique vous puissiez en dire, si vous vivez en pécheurs, vous partagerez leur sort. Est-ce que cette pensée ne vous touche pas?... Si vous n'êtes endurcis au dernier degré, elle doit vous faire frémir et même *désespérer*. Hélas! mon Dieu! qu'une personne qui a perdu la foi est malheureuse! Bien loin de profiter (de ces vérités), ces pauvres aveugles, au contraire, s'en moqueront; et cependant, malgré tout ce qu'ils peuvent en dire, cela sera tel que je le dis : point de Pâques, ni de confessions, point de ciel, ni de bonheur éternel. O mon Dieu! que l'aveuglement du pécheur est affreux!

Je n'entends pas encore, M. F., par une âme tiède, celui qui voudrait être au monde sans cesser d'être à Dieu : vous le verrez, un moment, se prosterner devant Dieu, son Sauveur et son maître; et, un autre moment, vous le verrez se prosterner devant le monde, son idole. Pauvre aveugle, qui tend une main au bon Dieu et l'autre au monde, qu'il appelle tous deux à son secours, en promettant à chacun son cœur! Il aime le bon Dieu; du moins il voudrait l'aimer, mais il voudrait aussi plaire au monde. Lassé de vouloir se donner à tous les deux, il finit par ne plus se donner qu'au monde. Vie extraordinaire et qui présente un spectacle si singulier, que l'on ne peut pas se persuader que ce soit la vie d'une même personne. Je vais vous la montrer d'une manière si claire, que, peut-être, plusieurs d'entre vous en seront offensés; mais, peu m'importe, je vous dirai toujours ce que je dois vous dire, et vous en ferez ce que vous voudrez.

Je dis, M. F., que celui qui veut être au monde sans cesser d'être à Dieu, mène une vie si extraordinaire, qu'il n'est pas possible d'en concilier les différentes circonstances. Dites-moi, oseriez-vous penser que cette fille, que vous voyez dans ces parties de plaisirs, dans ces assemblées mondaines où l'on ne fait que le mal et jamais le bien, se livrant à tout ce qu'un cœur gâté et perverti peut désirer, est la même que vous avez vue, il y a (à peine) quinze jours ou un mois, au pied du tribunal de la pénitence faire l'aveu de ses fautes, protestant à Dieu qu'elle est prête à mourir plutôt que de retomber dans le péché? Est-ce bien là cette personne que vous avez vue monter à la table sainte les yeux baissés, la prière sur les lèvres? O mon Dieu! quelle horreur! Peut-on bien y penser sans mourir de compassion? Croiriez-vous, M. F., que cette mère qui, il y a trois semaines, envoyait sa fille se confesser, en lui recommandant avec raison de penser sérieusement à ce qu'elle allait faire, et en lui donnant un chapelet ou un livre; aujourd'hui, lui dit de se rendre à une danse, à un mariage ou à des fiançailles. Ces mêmes mains, qui lui ont donné un livre, sont employées à lui *arranger ses vanités*, afin de mieux plaire au monde. Dites-moi, M. F., est-ce bien cette personne qui, ce matin, était à l'église, chantait les louanges de Dieu, et qui maintenant emploie cette même langue à chanter de mauvaises chansons et à tenir les discours les plus infâmes? Est-ce bien là ce maître ou ce père de famille qui, tout à l'heure, était à la sainte messe avec un grand respect, qui semblait vouloir passer si saintement le dimanche, et que vous voyez maintenant travailler et faire travailler *son monde?* O mon Dieu! quelle horreur! comment le bon Dieu *va-t-il ranger tout cela* au jour du jugement? Hélas! que de chrétiens damnés!

Je dis plus, M. F.: celui qui veut plaire au monde et au bon Dieu, mène une vie des plus malheureuses. Vous allez le voir. Voici une personne qui fréquente les plaisirs, ou qui a contracté quelque mauvaise habitude; quelle n'est pas sa crainte quand elle remplit ses devoirs de religion, c'est-à-dire quand elle prie le bon Dieu, quand elle se confesse, ou veut communier? Elle ne voudrait pas être vue de ceux avec qui elle a dansé, et passé les nuits dans les cabarets, où elle s'est livrée à toutes sortes de désordres. Est-elle venue à bout de tromper son confesseur, en cachant tout ce qu'elle a fait de pire, et a-t-elle ainsi obtenu la permission de communier, ou plutôt de faire un sacrilége; elle voudrait communier avant ou après la sainte messe, c'est-à-dire dans le moment où il n'y a personne. Mais elle est contente d'être vue des personnes qui sont sages, qui ignorent sa mauvaise vie, et auxquelles elle espère inspirer une bonne opinion d'elle-même. Avec les personnes de piété, elle parle de la religion; avec les gens sans religion, elle ne parlera que des plaisirs du monde. Elle rougirait d'accomplir ses pratiques religieuses devant les compagnons ou devant les compagnes de ses débauches. Cela est si vrai, qu'un jour quelqu'un m'a demandé de le faire communier à la sacristie, afin que personne ne le vît. Quelle horreur! M. F., peut-on y penser et ne pas frémir d'une telle conduite!

Mais allons plus loin, vous allez voir l'embarras de ces pauvres personnes qui veulent suivre le monde sans quitter le bon Dieu, du moins en apparence. Voilà *les Pâques* qui approchent. Il faut aller se confesser; ce n'est pas qu'elles le désirent, ni qu'elles en sentent le besoin: elles voudraient bien plutôt que *les Pâques* n'arrivassent que tous les trente ans. Mais leurs parents tiennent encore

à la pratique extérieure de la religion; ils sont contents que leurs enfants se présentent à la sainte Table, ils les pressent même d'aller se confesser : en cela ils font très-mal. Qu'ils prient pour eux, et ne les *tourmentent* pas pour leur faire faire des sacriléges; hélas! ils en feront assez! Pour se délivrer de l'importunité de leurs parents, pour sauver les apparences, ces personnes se rassembleront afin de savoir à quel confesseur il faut aller pour être absoutes la première ou la deuxième fois. « Voilà déjà plusieurs fois, dit l'une, que les parents me *tourmentent* de ce que je ne vais pas me confesser. Où irons-nous? » — « Il ne faut pas aller chez notre curé, il est trop scrupuleux; il ne nous ferait pas faire de Pâques. Il nous faut aller trouver un tel. Il a *passé* (1) telles et telles qui en ont bien autant commis que nous. Nous n'avons pas fait plus de mal qu'elles. » Une autre dira : « Je t'assure, que si ce n'étaient mes parents, je ne ferais point *de Pâques;* puisque notre catéchisme nous dit que pour faire une bonne confession, il faut quitter le péché et l'occasion du péché, et nous ne faisons ni l'un ni l'autre. Je te le dis sincèrement, je suis bien embarrassée toutes les fois que *les Pâques* arrivent. *Je ne vois les heures* (2) d'être établie pour ne plus *courir*. Alors je ferai une confession de toute ma vie pour réparer celles que je fais maintenant, sans cela je ne mourrais pas contente. » — « Eh bien! lui dira une autre, il te faudra retourner à celui qui t'a confessée jusques à présent, il te connaîtra bien mieux. » « Ah! certes non, j'irai à celui qui ne m'a pas voulu *passer*, parce qu'il ne voulait pas me damner. » — « Ah! que tu es bonne! cela ne fait rien, ils ont bien tous le même pou-

(1) *Passer*, absoudre.

(2) Il me tarde.

voir. » — « Cela est bon à dire tant que l'on se porte bien; mais quand on est malade on pense bien autrement. Un jour, j'allais voir une *telle*, qui était bien malade; elle me dit que jamais elle ne retournerait se confesser à ces prêtres qui sont si faciles, et qui, en faisant semblant de vouloir vous sauver, vous jettent en enfer. » C'est ainsi que se conduisent beaucoup de ces pauvres aveugles. « Mon père, disent-elles au prêtre, je viens me confesser à vous, parce que notre curé est trop scrupuleux. Il veut nous faire promettre des choses que nous ne pouvons pas tenir; il voudrait que nous fussions des saints, et cela n'est pas trop possible dans le monde. Il voudrait que nous ne missions jamais le pied à la danse, que nous ne fréquentassions jamais les cabarets ni les jeux. Si l'on a quelque mauvaise habitude, il n'accorde plus l'absolution qu'on ne l'ait quittée tout à fait. S'il fallait faire tout cela, nous ne *ferions jamais de Pâques.* Mes parents, qui ont *bien* de la religion, *me sont toujours après,* sur ce que je ne fais pas mes Pâques. Je ferai tout ce que je pourrai; mais l'on ne peut pas dire que l'on ne retournera plus dans ces amusements, puisque l'on ne sait pas les occasions que l'on pourra rencontrer. » — « Ah! lui dira le confesseur trompé par ce beau langage, je vois que votre curé est un peu scrupuleux. Faites votre acte de contrition, je vais vous donner l'absolution, et tâchez d'être bien sage. » C'est-à-dire, baissez la tête; vous allez fouler le sang adorable de J.-C., vous allez vendre votre Dieu comme Judas l'a vendu à ses bourreaux, et demain vous communierez, ou plutôt, vous irez le crucifier. O horreur! ô abomination! Va, infâme Judas, va à la Table sainte; va donner la mort à ton Dieu et à ton Sauveur! Laisse crier ta conscience; tâche seulement d'en étouffer les remords, autant que tu le pourras....

Mais, M. F., je vais trop loin; laissons ces pauvres aveugles à leurs ténèbres.

Je pense, M. F., que vous désirez savoir ce que c'est que l'état d'une âme tiède, Hé bien! le voici : Une âme tiède n'est pas encore tout à fait morte aux yeux de Dieu, parce que la foi, l'espérance et la charité, qui sont sa vie spirituelle, ne sont pas tout à fait éteintes. Mais, c'est une foi sans zèle, une espérance sans fermeté, une charité sans ardeur. Je vais vous faire le portrait d'un chrétien fervent, c'est-à-dire d'un chrétien qui désire véritablement sauver son âme, (en même temps que) celui d'une personne qui mène une vie tiède dans le service de Dieu. Mettons-les à côté de l'un et de l'autre, et vous verrez auquel des deux vous ressemblez. Un bon chrétien ne se contente pas de croire toutes les vérités de notre sainte religion, il les aime, il les médite, il cherche tous les moyens de les apprendre; il aime à entendre la parole de Dieu; plus il l'entend, plus il désire l'entendre, parce qu'il désire en profiter, c'est-à-dire éviter tout ce que Dieu lui défend et faire tout ce qu'il commande. Les instructions ne lui paraissent jamais trop longues; au contraire, ces moments sont les plus heureux pour lui, puisqu'il apprend la manière dont il doit se conduire pour aller au ciel et sauver son âme. Non-seulement, il croit que Dieu le voit dans toutes ses actions et qu'il les jugera toutes à l'heure de la mort; mais encore il tremble toutes les fois qu'il pense qu'un jour il faudra aller rendre compte de toute sa vie devant un Dieu qui sera sans miséricorde (pour le péché). Il ne se contente pas d'y penser, de trembler; mais il travaille à se corriger chaque jour; il ne cesse d'inventer tous les jours de nouveaux moyens pour faire pénitence; il compte pour rien tout ce qu'il a fait jusque-là, et gémit d'avoir perdu beaucoup de temps,

pendant lequel il aurait pu ramasser de grands trésors pour le ciel.

Qu'il est différent le chrétien qui vit dans la tiédeur! Il ne laisse pas de croire toutes les vérités que l'église croit et enseigne, mais c'est d'une manière si faible, que son cœur n'y est presque pour rien. Il ne doute pas, il est vrai, que le bon Dieu le voit, qu'il est toujours en sa sainte présence; mais avec cette pensée il n'est ni plus sage, ni moins pécheur; il tombe avec autant de facilité dans le péché que s'il ne croyait rien; il est très-persuadé que, tant qu'il vit dans cet état, il est ennemi de Dieu, mais il n'en sort pas pour cela. Il sait que J.-C. a donné au sacrement de pénitence la puissance de remettre nos péchés, et de nous faire croître en vertu. Il sait que ce sacrement nous accorde des grâces proportionnées aux dispositions que nous y apportons; n'importe : même négligence, même tiédeur dans la pratique. Il sait que J.-C. est véritablement dans le sacrement de l'Eucharistie, qu'il est une nourriture absolument nécessaire à sa pauvre âme; cependant, vous voyez en lui peu de désirs! Ses confessions et ses communions sont très-éloignées les unes des autres; il ne se décidera qu'à l'occasion d'une grande fête, d'un jubilé, ou d'une mission; ou bien, parce que les autres y vont, et non par le besoin de sa pauvre âme. Non-seulement il ne travaille pas à mériter ce bonheur; mais il ne porte pas même envie à ceux qui le goûtent plus souvent. Si vous lui parlez des choses du bon Dieu, il vous répond avec une indifférence qui vous montre comme son cœur est peu sensible aux biens que nous pouvons trouver dans notre sainte religion. Rien ne le touche : il écoute la parole de Dieu, il est vrai; mais souvent il s'ennuie; il écoute avec peine, par habitude, comme une personne qui pense qu'elle en sait assez, ou

qu'elle en fait assez. Les prières qui sont un peu longues le dégoûtent. Son esprit est si rempli de l'action qu'il vient de finir, ou de celle qu'il va faire ; (son ennui est si grand) que sa pauvre âme est comme à l'agonie : il vit encore, mais il n'est capable de rien pour le ciel.

L'espérance d'un bon chrétien est ferme ; sa confiance en Dieu est inébranlable. Il ne perd jamais de vue les biens et les maux de l'autre vie. Le souvenir des souffrances de J.-C. lui est continuellement présent à l'esprit ; son cœur en est toujours occupé. Tantôt il porte sa pensée dans les enfers, pour concevoir combien est grande la punition du péché et combien est grand le malheur de celui qui le commet, ce qui le dispose à préférer la mort même au péché ; tantôt pour s'exciter à l'amour de Dieu, et pour sentir combien est heureux celui qui préfère le bon Dieu à tout, il porte sa pensée dans le ciel. Il se représente combien est grande la récompense de celui qui quitte tout pour le bon Dieu. Alors, il ne désire que Dieu et ne veut que Dieu seul : les biens de ce monde ne lui sont rien ; il aime à les voir méprisés et à les mépriser lui-même ; les plaisirs du monde lui font horreur. Il pense qu'étant le disciple d'un Dieu crucifié, sa vie ne doit être qu'une vie de larmes et de souffrances. La mort ne l'effraie nullement, parce qu'il sait très-bien qu'elle seule peut le délivrer des maux de la vie, et le réunir à son Dieu pour toujours.

Mais une âme tiède est bien éloignée de ces sentiments. Les biens et les maux de l'autre vie ne lui sont presque rien : elle pense au ciel, il est vrai, mais sans désirer véritablement d'y aller. Elle sait que le péché lui en ferme les portes ; malgré cela, elle ne cherche pas à se corriger, du moins d'une manière efficace ; aussi se trouve-t-elle toujours la même. Le démon la trompe en lui

faisant prendre beaucoup de résolutions de se convertir, de mieux faire, d'être plus mortifiée, plus retenue dans ses paroles, plus patiente dans ses peines, plus charitable envers son prochain. Mais, tout cela ne change nullement sa vie : il y a vingt ans qu'elle est remplie de bons désirs, sans avoir modifié en rien ses habitudes. Elle ressemble à une personne qui porte envie à celui qui est sur un char de triomphe, mais ne daigne pas seulement lever le pied pour y monter. Elle ne voudrait pas cependant renoncer aux biens éternels pour ceux de la terre ; mais elle ne désire ni sortir de ce monde, ni aller au ciel, et si elle pouvait passer son temps sans croix et sans chagrins, elle ne demanderait jamais à sortir de ce monde. Si vous lui entendez dire que la vie est bien longue et bien misérable, c'est seulement quand tout ne va pas selon ses désirs. Si le bon Dieu, pour la forcer, en quelque sorte, à se détacher de la vie, lui envoie des croix ou des misères, la voilà qui se tourmente, qui se chagrine, qui s'abandonne aux plaintes, aux murmures, et souvent à une espèce de désespoir. Elle semble ne plus vouloir reconnaître que c'est le bon Dieu qui lui envoie ces épreuves pour son bien, pour la détacher de la vie et l'attirer à lui. Qu'a-t-elle pu faire pour les mériter? pense-t-elle en elle-même, bien d'autres plus coupables qu'elle n'en subissent pas autant.

Dans la prospérité, l'âme tiède ne va pas jusqu'à oublier le bon Dieu, mais elle ne s'oublie pas non plus elle-même. Elle sait très-bien raconter tous les moyens qu'elle a employés pour réussir ; elle croit que bien d'autres n'auraient pas eu le même succès ; elle aime à le répéter, à l'entendre répéter ; chaque fois qu'elle l'entend, c'est avec une nouvelle joie. A l'égard de ceux qui la flattent, elle prend un air gracieux ; mais pour ceux qui ne lui ont

pas porté tout le respect qu'elle croit mériter, ou qui n'ont pas été reconnaissants de ses bienfaits, elle garde un air froid, indifférent, et semble leur dire qu'ils sont des ingrats qui ne méritaient pas de recevoir le bien qu'elle leur a fait.

Mais un bon chrétien, M. F., bien loin de se croire digne de quelque chose, et capable de faire le moindre bien, n'a que sa misère devant les yeux. Il se méfie de ceux qui le flattent, comme d'autant de piéges que le démon lui tend; ses meilleurs amis sont ceux qui lui font connaître ses défauts, parce qu'il sait qu'il faut absolument les connaître pour s'en corriger. Il fuit l'occasion du péché autant qu'il le peut; se rappelant combien peu de chose le fait tomber, il ne compte plus sur toutes ses résolutions, ni sur ses forces, ni même sur sa vertu. Il connaît, par sa propre expérience, qu'il n'est capable que de pécher; il met toute sa confiance et son espérance en Dieu seul. Il sait que le démon ne craint rien tant qu'une âme qui aime la prière, ce qui le porte à faire de sa vie une prière continuelle par un entretien intime avec le bon Dieu. La pensée de Dieu lui est aussi familière que la respiration; les élévations de son cœur vers lui sont fréquentes : il se plaît à penser à lui comme à son père, à son ami et à son Dieu qui l'aime, et qui désire si ardemment le rendre heureux dans ce monde, et encore plus dans l'autre. Un bon chrétien, M. F., est rarement occupé des choses de la terre; si vous lui en parlez, il montre autant d'indifférence que les gens du monde en témoignent quand on leur parle des biens de l'autre vie. Enfin, il fait consister son bonheur dans les croix, les afflictions, la prière, le jeûne et la pensée de la présence de Dieu. Pour une âme tiède, elle ne perd pas tout à fait, si vous le voulez, la confiance en Dieu;

mais elle ne se méfie pas assez d'elle-même. Quoiqu'elle s'expose assez souvent à l'occasion du péché, elle croit toujours qu'elle ne tombera pas. Si elle vient à tomber, elle attribue sa chute (au prochain) et elle affirme qu'une autre fois, elle sera plus ferme.

Celui qui aime véritablement le bon Dieu, M. F., et qui a à cœur le salut de son âme, prend toutes les précautions possibles pour éviter l'occasion du péché. Il ne se contente pas d'éviter les grosses fautes; mais il est attentif à détruire les moindres fautes qu'il aperçoit en lui. Il regarde toujours comme un grand mal tout ce qui peut déplaire tant soit peu à Dieu; ou pour mieux dire, tout ce qui déplaît à Dieu lui déplaît. Il se regarde comme au pied d'une échelle au haut de laquelle il doit monter; il voit que pour l'atteindre il n'a point de temps à perdre; aussi va-t-il tous les jours de vertus en vertus, jusqu'au jour de l'éternité. C'est un aigle qui fend les airs; ou plutôt c'est un éclair qui ne perd rien de sa rapidité, de l'instant où il paraît à celui où il disparaît. Oui, M. F., voilà ce que fait une âme qui travaille pour Dieu et qui désire de le voir. Comme l'éclair, elle ne trouve ni bornes ni retard, avant d'être ensevelie dans le sein de son Créateur. Pourquoi notre esprit se transporte-t-il avec tant de rapidité d'un bout du monde à l'autre? C'est pour nous montrer avec quelle rapidité nous devons nous porter à Dieu par nos pensées et nos désirs.

Mais tel n'est pas l'amour de Dieu dans une âme tiède. L'on ne voit pas en elle ces désirs ardents et ces flammes brûlantes, qui vont surmonter tous les obstacles qui s'opposent au salut. Si je voulais, M. F., vous peindre exactement l'état d'une âme qui vit dans la tiédeur, je vous dirais qu'elle est semblable à une tortue ou à un escargot. Elle ne marche qu'en se traînant sur la terre, et à peine

la voit-on changer de place. L'amour de Dieu, qu'elle ressent dans son cœur, est semblable à une petite étincelle de feu cachée sous un tas de cendres; cet amour est enveloppé de tant de pensées et de désirs terrestres, que s'ils ne l'étouffent pas, ils en empêchent le progrès et l'éteignent peu à peu. L'âme tiède en vient à ce point d'être tout à fait indifférente à sa perte. Elle n'a plus qu'un amour sans tendresse, sans activité et sans force, qui la soutient à peine dans tout ce qui est essentiellement nécessaire pour être sauvée; mais pour tout le reste, elle le regarde comme rien ou comme peu de chose. Hélas! M. F., cette pauvre âme est dans sa tiédeur, comme une personne entre deux sommeils. Elle voudrait agir; mais sa volonté est tellement molle qu'elle n'a ni la force, ni le courage d'accomplir ses désirs.

Il est vrai qu'un chrétien qui vit dans la tiédeur (remplit) encore assez régulièrement ses devoirs, du moins, en apparence. Il fera bien tous les matins sa prière, à genoux; il fréquentera bien les sacrements, tous les ans, à Pâques, et même plusieurs fois l'année; mais en tout cela, il y a tant de dégoût, tant de lâcheté et tant d'indifférence, si peu de préparation, si peu de changement; dans sa manière de vivre, que l'on voit clairement qu'il ne s'acquitte de ses devoirs que par habitude et par routine; parce que c'est une fête, et qu'il a l'habitude de les remplir en ce temps-là. Ses confessions et ses communions ne sont pas sacriléges, si vous le voulez; mais ce sont des confessions et des communions sans fruit, qui, bien loin de le rendre plus parfait et plus agréable à Dieu, ne le rendent que plus coupable. Pour ses prières, Dieu seul sait comment elles sont faites : hélas! sans préparation. Le matin, ce n'est pas du bon Dieu qu'il s'occupe, ni du salut de sa pauvre âme; mais il ne pense qu'à bien

travailler. Son esprit est tellement enveloppé des choses de la terre, que la pensée de Dieu n'y a point de place. Il pense à ce qu'il fera pendant la journée, où il enverra ses enfants et ses domestiques; de quelle manière il s'y prendra pour activer son ouvrage. Pour faire sa prière, il se met à genoux, il est vrai; mais il ne sait ni ce qu'il veut demander au bon Dieu, ni ce qui lui est nécessaire, ni même devant qui il se trouve; ses manières, si peu respectueuses, l'annoncent bien. C'est un pauvre qui, quoique bien misérable, ne veut rien et aime sa pauvreté. C'est un malade presque désespéré, qui méprise les médecins et les remèdes, et aime ses infirmités. Vous voyez cette âme tiède ne faire aucune difficulté de parler, sous le moindre prétexte, dans le cours de ses prières; un rien les lui fait abandonner, en partie, du moins, pensant qu'elle les fera à un autre moment. Veut-elle offrir sa journée à Dieu, dire son *benedicite* et ses grâces? Elle fait tout cela, il est vrai; mais souvent sans penser à qui elle parle. Elle ne quittera même pas son travail. Est-ce un homme? il tournera son bonnet ou son chapeau entre ses mains, comme pour examiner s'il est bon ou mauvais, comme s'il avait dessein de le vendre. Est-ce une femme? elle les récitera en coupant le pain de sa soupe, ou en poussant son bois au feu, ou bien en *criant après* ses enfants ou ses domestiques. Les distractions dans la prière ne sont pas bien volontaires, si vous le voulez; on aimerait mieux ne pas les avoir; mais, parce qu'il faut se faire quelque violence pour les chasser, on les laisse aller et venir à leur gré.

Une âme tiède ne travaille peut-être pas, le saint jour du dimanche, à des ouvrages qui paraissent défendus aux personnes qui ont un peu de religion; mais faire quelques points d'aiguille, arranger quelque chose dans

le ménage, envoyer ses bergers au champ, durant les offices, sous prétexte qu'ils n'ont pas *bien de quoi donner à leurs bêtes;* ils ne s'en font pas de scrupule, et ainsi aiment mieux laisser périr leur âme et celles de leurs ouvriers que (laisser périr) leurs bêtes. Un homme arrangera ses outils, ses charrettes pour le lendemain; il ira visiter ses terres, il bouchera un trou, il coupera quelques cordes, il apportera des *seillons* et les arrangera. Qu'en pensez-vous, M. F.? n'est-ce pas, hélas! la vérité toute pure?...

Une âme tiède se confessera encore tous les mois, et même bien plus souvent. Mais, hélas! quelles confessions? Point de préparation, point de désirs de se corriger; du moins ils sont si faibles et si petits, que le premier coup de vent les renverse. Toutes ses confessions ne sont qu'une répétition des anciennes, bienheureux encore s'ils n'ont rien à y ajouter. Il y a vingt ans qu'ils accusaient ce qu'ils accusent aujourd'hui; dans vingt ans s'ils se confessent encore, ce sera la même répétition. Une âme tiède ne commettra pas, si vous voulez, de gros péchés; mais une petite médisance, un mensonge, un sentiment de haine, d'aversion, de jalousie, une petite dissimulation ne lui coûtent guère. Si vous ne lui portez pas tout le respect qu'elle croit mériter, elle vous le fera bien apercevoir, sous prétexte que l'on offense le bon Dieu; elle devrait plutôt dire, parce qu'on l'offense elle-même.

Il est vrai qu'elle ne laissera pas de fréquenter les sacrements, mais ses dispositions sont dignes de compassion. Le jour où elle veut recevoir son Dieu, elle passera une partie de la matinée à penser à ses affaires temporelles. Si c'est un homme, il pensera à ses marchés ou à ses ventes; si c'est une femme, elle pensera à son

ménage et à ses enfants; si c'est une fille, à la manière dont elle va s'habiller; si c'est un garçon, il rêvera à quelques plaisirs frivoles, et le reste. Elle renferme son Dieu comme dans une prison obscure et malpropre. Elle ne lui donne pas la mort, mais il est dans ce cœur sans joie et sans consolation; toutes ses dispositions annoncent que sa pauvre âme n'a plus qu'un souffle de vie. Après avoir reçu la sainte communion, cette personne ne pense guère plus au bon Dieu que les autres jours. Sa manière de vivre nous annonce qu'elle n'a pas connu la grandeur de son bonheur.

Une personne tiède réfléchit peu sur l'état de sa pauvre âme, et ne revient presque jamais sur le passé; si elle pense cependant à mieux faire, elle croit qu'ayant confessé ses péchés, elle doit être parfaitement tranquille. Elle assiste à la sainte messe, à peu près comme à une action ordinaire; elle y pense peu sérieusement, et ne fait point de difficulté de causer de différentes choses en y allant; elle ne pensera pas même peut-être une seule fois qu'elle va participer au plus grand de tous les dons que le bon Dieu puisse nous faire, tout Dieu qu'il est. Pour les besoins de son âme, elle y pense, il est vrai, mais bien faiblement; souvent même elle se présente devant le bon Dieu sans savoir ce qu'elle va lui demander. Elle se fait peu de scrupules de retrancher, sous le moindre prétexte, la Passion, la procession et l'eau bénite. Pendant les saints offices, elle ne veut pas dormir, il est vrai, et elle a même peur qu'on l'aperçoive; mais elle ne se fait pas la moindre violence. Quant aux distractions pendant la prière ou la sainte messe, elle ne voudrait pas les avoir; mais comme il faudrait un peu combattre, elle les souffre avec patience, cependant, sans les aimer. Les jours de jeûne se réduisent presque à

rien, soit parce qu'on avance l'heure du repas, soit parce qu'on collationne abondamment, ce qui revient à un souper, sous le prétexte, *que le ciel ne se prend pas par famine.* Quand elle fait quelques bonnes actions, souvent son intention n'est pas bien purifiée : tantôt c'est pour faire plaisir à quelqu'un, tantôt c'est par compassion, et quelquefois pour plaire au monde. Avec eux, tout ce qui n'est pas un gros péché est assez bien.... Ils aiment à faire le bien, mais ils voudraient qu'il ne leur coûtât rien, ou du moins, bien peu. Ils aimeraient encore à voir les malades, mais il faudrait que les malades vinssent les voir eux-mêmes. Ils ont de quoi faire l'aumône, ils savent bien que telle personne en a besoin; mais ils attendent qu'elle vienne le leur demander, au lieu de la prévenir; ce qui rendrait leur bonne œuvre bien plus méritoire. Disons mieux, M. F., une personne qui mène une vie tiède, ne laisse pas que de faire beaucoup de bonnes œuvres, de fréquenter les sacrements, d'assister régulièrement à tous les saints offices; mais en tout cela, vous ne voyez qu'une foi faible, languissante, une espérance que la moindre épreuve renverse, un amour pour Dieu et pour le prochain qui est sans ardeur, sans plaisir; tout ce qu'elle fait n'est pas tout à fait perdu, mais peu s'en faut.

Voyez devant le bon Dieu, M. F., de quel côté vous êtes : du côté des pécheurs, qui ont tout abandonné, qui ne pensent nullement au salut de leur pauvre âme, qui se plongent dans le péché, sans remords? Du côté des âmes justes qui ne voient et ne cherchent que Dieu seul, qui sont toujours portées à penser mal d'elles-mêmes, et sont convaincues dès qu'on leur fait apercevoir leurs défauts; qui pensent toujours qu'elles sont mille fois plus misérables qu'on ne le croit, et qui comptent pour rien

tout ce qu'elles ont fait jusqu'à présent? Ou bien êtes-vous du nombre de ces âmes lâches, tièdes et indifférentes, telles que nous venons de les dépeindre? Dans quel chemin marchons-nous? Qui pourra s'assurer qu'il n'est ni grand pécheur, ni tiède; mais qu'il est élu! Hélas! M. F., combien semblent être de bons chrétiens aux yeux du monde, qui sont des âmes tièdes aux yeux de Dieu, qui connaît notre intérieur.

II. Mais, me direz-vous, de quels moyens faut-il donc se servir pour sortir de cet état si malheureux? M. F., si vous désirez le savoir, écoutez-le bien. Néanmoins laissez-moi vous dire encore que celui qui vit dans la tiédeur est dans un sens plus en danger que celui qui vit dans le péché mortel, et que les suites de cet état sont peut-être même plus funestes. En voici la preuve. Un pécheur qui ne fait point de Pâques, ou qui a des habitudes mauvaises et criminelles, gémit de temps en temps sur son état dans lequel il est résolu de ne pas mourir; il désire même en sortir, et il le fera un jour. Mais une âme qui vit dans la tiédeur, ne pense nullement à en sortir, parce qu'elle croit qu'elle est bien avec le bon Dieu.

Que conclure de tout cela? le voici, M. F. Cette âme tiède devient un objet insipide, fade et dégoûtant aux yeux de Dieu, qui finit par la vomir de sa bouche; c'est-à-dire, qu'il la maudit et la réprouve. O mon Dieu, que cet état perd des âmes! Veut-on faire sortir une âme tiède de son état, elle répond qu'elle ne veut pas être une sainte; que pourvu qu'elle aille au ciel, c'est assez. Vous ne voulez pas être une sainte, (dites-vous); mais il n'y a que les saints qui vont au ciel. Ou être un saint, ou être un réprouvé : il n'y a point de milieu.

Voulez-vous sortir de la tiédeur, M. F., transportez-

vous de temps en temps à la porte des abîmes, où l'on entend les cris et les hurlements des réprouvés, et vous vous formerez une idée des tourments qu'ils endurent pour avoir vécu avec tiédeur et négligence dans l'affaire de leur salut. Portez votre pensée dans le ciel, et voyez quelle est la gloire des saints pour avoir combattu et s'être fait violence pendant qu'ils étaient sur la terre. Transportez-vous, M. F., dans le fond des forêts et vous y trouverez ces multitudes de saints qui ont passé cinquante, soixante-dix ans à pleurer leurs péchés dans toutes les rigueurs de la pénitence. Voyez, M. F., ce qu'ils ont fait pour mériter le ciel. Voyez quel respect ils avaient de la présence de Dieu; quelle dévotion dans leurs prières, qui duraient toute leur vie. Ils avaient abandonné leurs biens, leurs parents et leurs amis pour ne plus penser qu'à Dieu seul. Voyez leur courage à combattre les tentations du démon. Voyez le zèle et l'empressement de ceux qui étaient renfermés dans les monastères à se rendre dignes de s'approcher souvent des sacrements. Voyez leur plaisir à pardonner et à faire du bien à tous ceux qui les persécutaient, qui leur voulaient et leur disaient du mal. Voyez leur humilité, leur mépris d'eux-mêmes et leur bonheur à se voir mépriser, et combien ils craignaient d'être loués et estimés du monde. Voyez avec quelle attention ils évitaient les plus petits péchés, et que de larmes ils ont versées sur leurs péchés passés. Voyez leur pureté d'intention dans toutes leurs bonnes œuvres : ils n'avaient en vue que Dieu seul, ils désiraient ne plaire qu'à Dieu seul. Que vous dirai-je encore? Voyez ces foules de martyrs qui ne peuvent se rassasier de souffrances, qui montent sur les échafauds avec plus de joie que les rois sur leurs trônes. Concluons, M. F. Il n'y a point d'état plus à craindre que celui d'une personne qui

vit dans la tiédeur, parce qu'un grand pécheur se convertira plutôt qu'une personne tiède. Demandons au bon Dieu de tout notre cœur, si nous sommes dans cet état, de nous faire la grâce d'en sortir, pour prendre la route que tous les saints ont prise, afin d'arriver au bonheur dont ils jouissent. C'est ce que je vous souhaite...

DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Envie.

Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris?
Pourquoi avez-vous de mauvaises pensées dans vos cœurs? (*S. Matth.*, IX, 4.)

ON, M. F., il n'y a rien de si saint ni de si parfait que les méchants ne blâment et ne condamnent; ils corrompent, par la malignité de leur envie, les plus belles vertus des hommes, et répandent le poison de leurs médisances et de leurs jugements téméraires sur les meilleures actions du prochain. Ils sont semblables aux serpents qui ne se nourrissent des fleurs que pour en faire la matière de leur venin. Ce qu'ils haïssent dans leurs frères, nous dit saint Grégoire le Grand, ce sont les plus belles qualités; et par là, ils semblent reprocher au bon Dieu le bien qu'il leur fait. Pourquoi les Juifs ont-ils si fort déclamé contre Jésus-Christ, ce tendre et aimable Sauveur, qui ne venait au milieu d'eux que pour les sauver? Pourquoi se sont-ils si souvent assemblés, tantôt pour le précipiter du haut de la montagne, tantôt pour le lapider, et d'autres fois pour le faire mourir? N'est-ce pas parce que sa vie sainte et exemplaire con-

damnait leur vie orgueilleuse et criminelle, et qu'elle était comme un bourreau secret qui les torturait? N'est-ce pas encore parce que ses miracles attiraient le peuple à sa suite, et parce que celui-ci semblait laisser de côté ces impies? Étant dévorés par une rage intérieure, ne pouvant *plus y tenir :* Qu'avons-nous à délibérer, s'écriaient-ils, qu'attendons-nous? Il faut, à quel prix que ce soit, nous en défaire. Ne voyez-vous pas qu'il étonne le monde par la grandeur de ses prodiges? Ne faites-vous pas attention que tous courent après lui et nous abandonnent? Faisons-le mourir : il n'y a pas d'autre moyen de nous en délivrer. Hélas! M. F., quelle passion est comparable à celle de l'envie? Toutes les belles qualités et tous les beaux traits de bonté que ces Juifs voyaient briller dans la conduite de Jésus-Christ, auraient dû les réjouir et les consoler; mais non, l'envie qui les dévore est cause qu'ils en sont affligés; ce qui devrait les convertir devient la matière de leur envie et de leur jalousie. On présente à Jésus-Christ un paralytique couché dans son lit. Ce tendre Sauveur le regarde et le guérit, en lui disant avec bonté : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. Allez, prenez votre lit, marchez. » Tout autre que les pharisiens aurait été pénétré de reconnaissance, et se serait empressé d'aller publier partout la grandeur de ce miracle; mais non, ils étaient si endurcis qu'ils en prirent occasion de le décrier, de le traiter de blasphémateur. C'est ainsi, M. F., que l'envie empoisonne les meilleures actions. Ah! si du moins ce maudit péché était mort avec les pharisiens! mais, au contraire, il a poussé des racines si profondes qu'on le trouve dans tous les états et dans tous les âges. Pour vous donner une idée de la bassesse de celui qui se livre à ce péché,

je vais vous montrer, 1°, que rien n'est plus odieux, et cependant rien n'est plus commun que ce péché; 2°, qu'il n'y a rien de dangereux pour le salut comme l'envie, et que, pourtant, il n'est point de péché dont on se corrige moins.

I. Avant de vous montrer, M. F., combien ce péché avilit et dégrade celui qui le commet, et combien le bon Dieu l'a en horreur, je veux vous faire comprendre, autant que je le pourrai, ce qu'est le péché d'envie. Ce maudit péché, saint Thomas l'appelle un chagrin et une tristesse mortels, que nous ressentons dans notre cœur, au sujet des bienfaits que Dieu daigne répandre sur notre prochain. C'est encore, nous dit-il, un malin plaisir que nous éprouvons quand notre prochain essuie quelque perte ou quelque disgrâce. Je suis sûr, M. F., que ce simple exposé commence déjà à vous faire sentir combien ce péché est odieux, non-seulement à Dieu, mais encore à toute personne qui n'en est pas dévorée.

Peut-on trouver une passion plus aveugle que celle qui consiste à s'affliger du bonheur de ses frères, et à se réjouir de leur malheur? Voilà précisément ce qu'on appelle péché d'envie, péché si odieux qu'il renferme tout à la fois une lâcheté, une cruauté et une secrète perfidie. Pourriez-vous, M. F., vous en former une idée? vous le représenter tel qu'il est? Non, vous ne le pourrez jamais. Cela est surtout impossible à ceux qui le commettent, tant il les aveugle. Dites-moi, pourquoi êtes-vous fâché de ce que votre voisin réussit mieux que vous dans ses affaires? Il ne vous empêche pas de faire ce que vous pouvez pour réussir aussi bien et même mieux que lui. Vous vous affligez de ce qu'il a plus de talent et plus d'esprit que vous; mais il ne vous ôte pas

ce que vous avez. Vous voyez avec peine qu'il augmente ses biens; mais cette augmentation ne diminue pas les vôtres. Vous vous chagrinez de ce qu'il est aimé et estimé; mais il ne vous prend pas l'amour ni l'estime que l'on a pour vous..... Vous *êtes fatigué* de voir une personne plus sage; eh! qui vous empêche de l'être encore plus qu'elle, si vous voulez? Le bon Dieu ne vous donnera-t-il pas sa grâce autant qu'il vous est nécessaire? D'autres fois, au contraire, vous vous réjouissez quand votre prochain éprouve quelque perte de biens, ou que l'on flétrit un peu sa réputation; mais ses disgrâces et ses misères ne vous donnent rien. Voyez-vous, M. F., combien cette passion aveugle celui qui s'y abandonne.

Il n'en est pas de ce péché comme des autres : un voleur, par exemple, en prenant, éprouve un certain plaisir à posséder ce qu'il a pris; un impudique qui se livre à ses turpitudes goûte une jouissance d'un moment, quoique les remords suivent de bien près; un ivrogne éprouve une satisfaction dans le moment où le vin passe du verre dans son estomac; un vindicatif croit éprouver une joie dans l'instant où il se venge; mais un envieux ou un jaloux n'a rien qui le dédommage. Son péché est semblable à une vipère, qui engendre dans son sein les petits qui la feront périr. Ah! maudit péché, quelle guerre cruelle et intestine ne fais-tu pas à celui qui a le malheur de t'avoir engendré!

Mais, me direz-vous peut-être, en quel lieu ce péché a-t-il été commis pour la première fois? — Hélas! il a commencé dans le ciel. Les anges, qui étaient les plus belles créatures de Dieu, devinrent jaloux et envieux de la gloire de leur Créateur, et voulurent s'attribuer à eux-mêmes ce qui n'était dû qu'à Dieu seul; et ce péché

d'envie fut la cause que le Seigneur creusa un enfer, pour y précipiter cette multitude infinie d'anges qui sont maintenant les démons. De là, le péché d'envie descendit sur la terre, et alla prendre racine dans le paradis terrestre; c'est donc véritablement par l'envie que le péché est entré dans le monde. Le démon qui, par son envie, avait déjà perdu le ciel, ne pouvant souffrir que l'homme, qui lui était très-inférieur par sa création, fût si heureux dans le paradis terrestre, voulut essayer de l'entraîner dans son malheur. Hélas! il ne réussit que trop bien. S'adressant à la femme comme à la plus faible, il fit briller à ses yeux les grandes connaissances qu'elle aurait de plus, si elle mangeait le fruit que le Seigneur lui avait défendu de manger. Elle se laissa tenter et tromper, et porta son mari à faire de même. Cette faute leur coûta bien cher; dès cet instant, ils furent condamnés à la mort : ce qui est la punition la plus humiliante; l'homme étant créé pour ne mourir jamais.

Depuis, ce péché a fait dans le monde les plus effroyables ravages. Le premier meurtre qui se commit eut l'envie pour cause. Pourquoi, nous dit saint Jean, Caïn tua-t-il son frère Abel? C'est parce que les actions de Caïn étaient mauvaises, et il s'attirait la haine de Dieu et des hommes; tandis que son frère étant bon, était aimé de Dieu et des hommes, et ses bonnes actions devenaient pour Caïn un reproche continuel. Mais l'envie dont il était dévoré ne se renferma pas seulement dans son âme. Elle se manifesta sur son visage par la grande tristesse qu'il faisait paraître. Aussi le Seigneur, nous dit la sainte Écriture, ne regarda ni Caïn ni son offrande. Alors il se dit en lui-même : Mon frère est aimé de tout le monde; il est cause que je suis méprisé. Il

faut que je me venge de ce mépris, il faut que je le tue de mes propres mains, et que j'ôte de devant mes yeux un objet qui m'est insupportable. « Allons, mon frère, lui dit ce malheureux envieux, allons nous promener dans les champs. » Le *pauvre innocent* le suit, sans savoir qu'il va être son bourreau. Dès qu'ils sont dans les champs, Caïn le frappe, le blesse et le tue. Abel tombe à ses pieds baigné dans son sang. Bien loin d'être saisi d'horreur d'un tel crime, Caïn au contraire s'en réjouit, au moins pour le moment; car son péché ne tardera pas à devenir son bourreau.

Voyez encore Esaü, que l'envie dévore. Comme Caïn, il veut aussi tuer son frère Jacob, à cause de la bénédiction que celui-ci a reçue de son père. Il se dit en lui-même : « Le temps de la mort de mon père viendra bien; alors je me vengerai, je le tuerai. » Le *pauvre* Jacob est obligé, pour éviter la mort, de fuir chez son oncle Laban, où il resta longtemps sans revenir, dans la crainte d'être encore exposé à l'envie de son propre frère. Ce fut aussi l'envie qui anima les frères de Joseph contre lui, jusqu'à vouloir lui ôter la vie. Mon Dieu! que cette passion est aveugle! Joseph rapporta à ses frères un songe qu'il avait eu, et qui semblait l'élever au-dessus d'eux. Ils résolurent dès lors de le tuer; car sa vie innocente et agréable à Dieu condamnait leur vie criminelle. De même, Saül dévoré d'envie contre David, auquel on donnait plus d'éloges qu'à lui-même, lui tendit toute sorte de pièges pour le faire périr, et ne put point avoir de repos jusqu'à la mort.

Ah! M. F., que nous devons prendre garde de ne point laisser naître cette passion dans nos cœurs; car une fois qu'elle a pris racine, il est difficile de la détruire! En voici un exemple bien frappant, rapporté

dans l'histoire de l'abbé Paphnuce. Ses vertus étaient si éclatantes, qu'il était un objet d'admiration pour tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître. Dans le même monastère vivait un autre religieux, tellement jaloux d'une si grande réputation, qu'il prit la résolution de faire tout ce qu'il pourrait pour le décrier. Un dimanche, cet envieux entra secrètement dans la cellule de saint Paphnuce, qui assistait en ce moment à la sainte messe, et ayant caché son livre sous un petit tas de bois, s'en alla avec les autres à l'église. Il vint porter ses plaintes au supérieur, et assurer, devant tout le monde, qu'on lui avait volé son livre. Le supérieur ordonna qu'aucun des religieux ne sortît de l'église; après quoi, il envoya trois anciens, qui parcoururent toutes les cellules, et trouvèrent ce livre dans la cellule de saint Paphnuce. A leur retour, ils le montrèrent à tout le monde, disant qu'ils l'avaient trouvé dans la cellule de Paphnuce. Celui-ci, quoique sa conscience fût en sûreté, ne chercha nullement à se justifier; de peur que, s'il le niait, on ne le crût coupable de mensonge. Personne, en effet, ne pouvait croire autre chose en cela, que ce qu'il avait vu de ses yeux. Ce pauvre jeune homme se contenta d'offrir ses larmes au bon Dieu, et s'humilia profondément devant tout le monde, comme s'il eût été véritablement coupable. Il passa presque deux semaines à jeûner, pour demander au bon Dieu la grâce de bien souffrir cette épreuve pour son amour. Témoin de la joie de son serviteur, Dieu ne tarda pas à faire connaître la vérité. Afin de révéler l'innocence de son disciple, qui soutenait avec tant de calme la noire calomnie que l'envie lui avait attirée, il permit, par un terrible jugement, que l'auteur d'un si grand crime fût possédé du démon, et forcé (d'avouer) ce crime d'envie en présence de tous les reli-

gieux. Cet esprit impur l'attaqua si violemment, et le tourmenta avec tant d'opiniâtreté, qu'aucun saint du désert ne fut capable de le chasser. Ce malheureux envieux fut enfin forcé d'avouer son imposture, et de proclamer que Paphnuce était un saint et pouvait seul le délivrer; (il ajouta) que le démon ne l'avait possédé qu'en punition de ce qu'il avait voulu faire passer ce saint pour un hypocrite. Il lui demanda bien pardon, le conjurant d'avoir pitié de lui. Comme tous les saints, Paphnuce, sans fiel et sans ressentiment, s'approcha du coupable, et commanda au démon de le quitter; ce qu'il fit sur-le-champ.

Hélas! dit saint Ambroise, qu'ils sont nombreux dans le monde les envieux qui sont fâchés de ce que le bon Dieu bénit leurs frères! Selon le saint homme Job, la colère fait mourir l'insensé, et l'envie fait mourir les petits esprits. En effet, M. F., n'est-ce pas avoir un bien petit esprit d'être fâché de ce qu'un voisin, et peut-être même un frère ou une sœur, est heureux, de ce qu'il fait bien ses affaires, de ce qu'il est aimé et de ce qu'il est béni du bon Dieu? Oui, mes enfants, nous dit saint Grégoire le Grand, il faut avoir un esprit bien faible pour se laisser tyranniser par une passion si déshonorante et si éloignée de la charité. Un chrétien ne doit-il pas se réjouir de voir son prochain heureux? Dites-moi, M. F., peut-on concevoir quelque chose de plus odieux que d'être fâché du bonheur de son voisin, et se réjouir de ses peines? Aussi voyons-nous que celui qui est atteint d'une passion si basse et si indigne d'une créature raisonnable, a bien soin de la cacher autant qu'il le peut. Il tâche de l'envelopper de mille prétextes, afin de faire croire qu'il n'agit que pour le bien. Quelle criminelle lâcheté! Être dévoré de chagrin de ce que le

bon Dieu comble de biens ceux qui le méritent beaucoup mieux que nous!...

Un envieux n'a pas un moment de repos. Sur qui l'envieux répand-il son écume venimeuse? C'est, ou sur son ennemi, ou sur son ami, ou enfin sur une personne qui lui est indifférente. 1° Si c'est sur un ennemi, l'envieux sait bien que non-seulement il ne doit pas lui souhaiter de mal; mais que Jésus-Christ lui commande de l'aimer comme lui-même, de lui faire du bien et de prier pour lui; afin que le bon Dieu le bénisse dans ses biens spirituels ou temporels. Mais, dites-vous, c'est que l'on m'a fait du mal, c'est que l'on m'a dit quelque chose qui ne m'a pas convenu. Soit, mais par là même vous montrez une lâcheté affreuse : vous n'avez pas le courage de faire ce que tant de saints ont fait avec la grâce divine. 2° S'il s'agit d'un ami, vous lui faites *bon semblant* quand vous le voyez, vous lui parlez comme si vous lui souhaitiez toutes sortes de biens, et dans votre cœur vous voudriez qu'il fût malheureux, que le bon Dieu l'abandonnât, le réduisît à la misère, ou bien qu'il devînt un objet de mépris aux yeux du monde : quelle perfidie, quelle cruauté! Il vous ouvre son cœur, tandis que vous vomissez sur lui le venin de votre envie. Que penseriez-vous d'une personne qui se comporterait de cette manière à votre égard? Si vous voyiez le fond de son cœur, vous en seriez indigné, vous diriez en vous-même : voilà un lâche, un perfide, un méchant, qui, en me parlant, me fait bonne grâce, et semble me souhaiter toutes sortes de biens; tandis que, dans son cœur, il voudrait me voir le plus malheureux des hommes. Est-il une passion plus méchante que celle-là? 3° Mais il s'agit d'une personne indifférente. Que vous a-t-elle fait pour s'attirer le venin de votre fiel? Pourquoi vous affliger de

ce qu'elle est heureuse, ou vous réjouir de ce qu'il lui arrive quelque disgrâce? Que cette passion de l'envie est cruelle, M. F., et qu'elle est aveugle!

Comme hommes, vous le savez, M. F., nous devons avoir de l'humanité les uns pour les autres; mais un envieux au contraire voudrait, s'il le pouvait, détruire ce qu'il aperçoit de bien dans son prochain. Comme chrétiens, vous le savez aussi, nous devons avoir une charité sans bornes pour nos frères. Nous avons vu des saints, qui, non contents de donner tout ce qu'ils avaient pour racheter leurs frères, se sont encore donnés eux-mêmes. Moïse consentait à se laisser effacer du livre de vie pour sauver son peuple, c'est-à-dire pour obtenir son pardon du Seigneur. Saint Paul nous dit qu'il donnerait mille fois sa vie pour sauver l'âme de ses frères. Mais un envieux est bien éloigné de toutes ces (vertus), qui font le plus bel ornement d'un chrétien. Il voudrait voir son frère se ruiner. Chaque trait de la bonté de Dieu envers son prochain est un coup de lance qui lui perce le cœur et le fait mourir secrètement. Puisque nous sommes tous un même corps dont Jésus-Christ est le chef, nous devons faire paraître en tout l'union, la charité, l'amour et le zèle. Pour nous rendre heureux les uns les autres, nous devons nous réjouir, comme nous dit saint Paul, du bonheur de nos frères, et nous affliger avec eux quand ils ont quelques peines. Loin d'avoir ces sentiments, l'envieux ne cesse de lancer des médisances et des calomnies contre son voisin. Il semble par là se soulager, et adoucir un peu son chagrin.

Hélas! nous n'avons pas dit assez encore. C'est ce vice redoutable qui renverse les rois et les empereurs de leur trône. Pourquoi, M. F., parmi ces rois, ces empereurs, ces hommes qui occupent les premières pla-

ces, les uns sont-ils chassés, les autres empoisonnés, d'autres poignardés? Ce n'est que pour régner à leur place. Ce n'est pas le pain, ni le vin, ni le logement qui manquent aux auteurs de ces crimes. Non, sans doute; mais c'est l'envie qui les dévore. D'autre part, voyez un marchand, il voudrait avoir toutes *les pratiques*, et *les autres point*. Si quelqu'un le quitte pour aller ailleurs, il tâchera de dire autant de mal qu'il pourra soit de la personne du marchand, soit de la marchandise. Il prendra tous les moyens possibles pour lui faire perdre sa réputation, en disant que sa marchandise n'est pas si bonne que la sienne, ou qu'il ne fait pas bon poids. Voyez encore (la ruse) diabolique de cet envieux : il ne faut pas le dire à d'autres, ajoute-t-il, dans la crainte de lui *porter perte;* j'en serais bien fâché, je vous le dis seulement afin que vous ne vous laissiez point tromper. Voyez un ouvrier, si un autre va travailler dans la maison où il a la coutume d'aller, *cela le fâche;* il fera tout ce qu'il pourra pour décrier cette personne afin qu'on ne la reçoive pas. Voyez un père de famille, comme il est fâché si son voisin fait mieux ses affaires que lui, si ses terres produisent plus que les siennes. Voyez une mère, elle voudrait que l'on ne parlât avantageusement que de ses enfants; si on loue d'autres enfants devant elle et qu'on ne loue pas les siens, elle répondra : Ils ne sont pas parfaits; et elle devient triste. Que vous êtes bonne, pauvre mère! les louanges que l'on donne aux autres n'ôtent rien aux vôtres. Voyez la jalousie d'un mari à l'égard de sa femme et d'une femme pour son mari; voyez comment ils s'examinent dans tout ce qu'ils font, dans tout ce qu'ils disent; comme ils remarquent toutes les personnes à qui ils parlent, toutes les maisons dans lesquelles ils vont. Si l'un s'aperçoit que l'autre parle à quelqu'un,

il n'y a sorte d'injures dont il ne l'accable, quoique souvent il soit bien innocent. N'est-ce pas ce maudit péché qui divise les frères et les sœurs? Un père ou une mère donnent-ils quelque chose de plus aux uns qu'aux autres, vous voyez aussitôt naître cette haine jalouse contre celui ou contre celle qui a été favorisé; (haine qui dure) des années entières et quelquefois toute la vie. Ces enfants ne sont-ils pas toujours à surveiller leur mère ou leur père, pour voir s'il ne donne pas quelque chose, ou fait bonne grâce à l'un d'eux? Alors, il n'y a sorte de mal qu'ils ne disent.

Nous voyons même que ce péché semble naître avec les enfants. Voyez, en effet, parmi eux, cette petite jalousie qu'ils conçoivent les uns contre les autres, s'ils aperçoivent quelque préférence de la part des parents. Voyez un jeune homme, il voudrait être le seul à avoir de l'esprit, du savoir, une bonne conduite; il est affligé si les autres font mieux, ou sont plus estimés que lui. Voyez une jeune fille, elle voudrait être la seule aimée, la seule bien parée, la seule recherchée. Si d'autres lui sont préférées, vous la voyez se chagriner et se tourmenter, peut-être même pleurer, au lieu de remercier le bon Dieu d'être méprisée des créatures pour ne s'attacher qu'à lui seul. Quelle aveugle passion, M. F.! qui pourrait bien la comprendre?

Hélas! M. F., ce vice se trouve même parmi ceux dans lesquels on ne devrait pas le rencontrer; je veux dire parmi les personnes qui font profession de religion. Elles examineront combien de temps *une telle* reste à se confesser, la manière dont elle se tient pour prier le bon Dieu; elles en parlent et elles les blâment. Elles pensent que toutes ces prières, ces bonnes œuvres ne sont que pour se faire voir, ou, si vous le voulez, ne sont que gri-

maces. On a beau leur dire que les actions du prochain le concerne seul ; elles s'irritent et prennent ombrage de ce que les autres agissent mieux qu'elles-mêmes. Voyez même parmi les pauvres, si l'on fait plus de bien à l'un d'eux, ils en disent du mal à celui qui a fait l'aumône, afin de le détourner pour une autre fois. Mon Dieu ! quelle détestable passion ! Elle s'attaque à tout, aux biens spirituels comme aux temporels.

Nous avons dit que cette passion montre un petit esprit. Cela est si vrai que personne ne croit l'avoir, du moins ne veut croire en être atteint. On tâchera de la couvrir de mille prétextes pour la cacher aux autres. Si, en notre présence, on dit du bien de notre prochain, nous gardons le silence ; cela nous afflige le cœur. Si nous sommes obligés de parler, nous le faisons d'une manière froide. Non, M. F., il n'y a point de charité dans un envieux. Saint Paul nous dit que nous devons nous réjouir du bien qui arrive à notre prochain. C'est, M. F., ce que la charité chrétienne doit nous inspirer les uns pour les autres. Mais les sentiments d'un envieux sont bien différents. Non, je ne crois pas qu'il y ait un péché plus mauvais et plus à craindre que celui d'envie, parce que c'est un péché caché, et souvent couvert d'une belle robe de vertu ou d'amitié. Disons mieux : c'est un lion que l'on fait semblant de museler, ou un serpent couvert d'une poignée de feuilles, qui vous mordra sans que vous vous en aperceviez ; c'est une peste publique qui n'épargne personne... Ce n'est ordinairement que ce maudit péché qui jette les divisions et le trouble dans les familles.

Je dis, M. F., que ce péché est un péché de malice : voici un exemple qui va vous le prouver clairement. Saint Vincent Ferrier rapporte qu'un prince ayant appris

qu'il y avait dans sa ville capitale deux hommes dont l'un était très-avare et l'autre très-envieux, les fit venir auprès de lui. Il leur promit de leur accorder tout ce qu'ils demanderaient, avec cette condition néanmoins, que celui qui demanderait le premier recevrait la moitié moins que son compagnon. Cette condition les troubla beaucoup. L'avare brûlait du désir d'avoir de l'argent, mais se disait en lui-même : Si je demande le premier, je ne vais avoir que la moitié de ce que l'autre aura. L'envieux était pressé de demander, mais il était jaloux de ce que l'autre aurait eu la moitié plus que lui. Le temps se passait ainsi en disputes, sans que ni l'un ni l'autre ne voulût commencer : l'un était retenu par l'avarice, l'autre par l'envie. Pour terminer enfin cette contestation, le prince ordonna que l'envieux demandât le premier. Dans son désespoir, voyez ce que fit celui-ci. Saisi d'un accès de fureur incompréhensible, il s'écria : « Puisque vous nous avez promis d'accorder tout ce que nous demanderions, je veux qu'on m'arrache un œil. » Savez-vous, M. F., pourquoi il fit cette demande? C'est que, vous vous le rappelez, le prince avait promis le double à celui qui demanderait le dernier. L'envieux se disait : J'aurai encore un œil pour jouir du plaisir de voir arracher les deux yeux à mon camarade, et lui n'aura pas plus que moi. Je ne crois pas, nous dit saint Vincent Ferrier, en déplorant le malheur de ceux qui sont atteints de ce vice, je ne crois pas que jamais une autre passion ait porté un homme à une telle méchanceté.

N'est-ce pas encore l'envie qui fit jeter le pauvre Daniel dans la fosse aux lions? Que ce péché est donc commun ! Il s'étend partout, à toutes les conditions, à tous les âges. Qu'il est détestable ! Mais ce qu'il y a de plus déplorable, M. F., c'est qu'il est peu connu, et il y en a très-peu qui

veuillent s'en croire coupables, et il y en a moins encore qui travaillent à s'en corriger.

II. Pour s'accuser d'un péché, s'en humilier et *cesser de le commettre*, il faut nécessairement le connaître. Mais un envieux, un jaloux est si aveugle qu'il ne reconnaît pas sa passion. C'est un endurci qui ne veut, ni la quitter, ni s'en accuser. De là, je conclus qu'il est très-rare qu'un envieux se convertisse. Vous me direz peut-être que tout péché aveugle bien qui le commet. Cela est vrai; mais, il n'y en a point qui enveloppe l'âme de nuages aussi épais que le péché d'envie, et qui ôte plus la connaissance de soi-même. C'est pourquoi, le Saint-Esprit nous dit, par la bouche du Sage, de ne pas fréquenter les envieux, parce qu'ils n'ont point de part à la sagesse. Un pauvre envieux se persuade que son péché n'est rien, ou du moins bien peu de chose, parce que ce péché ne le déshonore pas aux yeux du monde comme le ferait le vol, le blasphême, l'adultère. Il regarde la passion qui le dessèche comme une chose bien pardonnable; il ne pense pas que c'est le poison de Caïn, dont il devient l'imitateur. Ce misérable, nous dit l'Écriture sainte, ne put souffrir que Dieu préférât l'offrande de son frère Abel à la sienne. Sa passion l'aveugla à un tel point, qu'il n'eut pas de repos avant de lui avoir ôté la vie. Le Seigneur lui fit entendre sa voix du haut du ciel : « Caïn, Caïn, qu'as-tu fait? où est ton frère? son sang crie vengeance. » Caïn trembla et frissonna de tout son corps. Il devint lui-même son bourreau, et porta partout avec lui son supplice. Mais, nous dit saint Basile, se reconnaît-il? se convertit-il? Non, M. F., non, l'envie l'a tellement aveuglé qu'il périt misérablement dans son péché. Voyez encore les pharisiens.

L'envie leur fait demander à grands cris la mort de Jésus-Christ, qui avait opéré tant de miracles sous leurs yeux. Se sont-ils convertis? Non, M. F., non, ils sont morts dans leur péché.

Je dis de plus : ce péché non-seulement aveugle, mais encore il endurcit. Saint Basile ajoute qu'un envieux n'est autre chose qu'un monstre de... qui rend le mal pour le bien; son péché l'entraîne dans une suite d'autres péchés qui, toujours l'éloignent de Dieu, et toujours l'endurcissent davantage. Sa conversion devient toujours plus difficile.

Voyez ce qui arriva à la sœur de Moïse. Elle ne pouvait souffrir l'honneur que le Seigneur faisait à son frère. Est-ce que le Seigneur n'a parlé qu'à Moïse? disait-elle. Ne nous a-t-il pas parlé aussi bien qu'à lui? Mais le Seigneur la reprit de ce qu'elle osait porter envie à son frère, et lui dit : Vous allez bientôt subir la peine que mérite votre péché de jalousie; et il la frappa d'une lèpre qui lui couvrit tout le corps. Pourquoi le bon Dieu lui envoya-t-il cette maladie plutôt qu'une autre? C'est que cette maladie montre la nature de son péché : comme la lèpre gâte toutes les parties du corps, de même l'envie corrompt toutes les puissances de l'âme. La lèpre est une corruption de la masse du sang et un signe de mort; de même l'envie est une pourriture spirituelle qui s'insinue jusque dans la moëlle des os. Cela nous montre, M. F., combien il est difficile de guérir une personne qui est atteinte du péché d'envie. Voyez encore ce qui arriva à Coré, Dathan et Abiron. Jaloux des honneurs que l'on rendait à Moïse, ces misérables lui dirent : « Est-ce que nous ne sommes pas autant que vous? Est-ce que nous ne pouvons pas offrir de l'encens au Seigneur aussi bien que vous? » On eut

beau leur représenter qu'ils allaient irriter le Seigneur, qu'il les punirait. Rien ne fut capable de les arrêter. Ils voulurent offrir de l'encens. Mais Dieu dit à Moïse et à Aaron : « Faites-les séparer, et tout ce qui leur appartient. Je vais les punir rigoureusement. » En effet, dans le moment où ils croyaient contenter leur envie, la terre s'ouvrit sous leurs pieds, et les engloutit tout vivants dans les enfers.

Ah ! M. F., que ce péché est difficile à quitter quand une fois nous en sommes atteints. Combien de personnes ont conçu cette haine contre quelqu'un, et ne peuvent plus s'en défaire; elles la conservent durant des mois, des années entières et souvent toute leur vie. Elles ne le font pas paraître; elles rendront service *tout de même* à ceux qui en sont l'objet; mais elles aimeraient mieux ne pas les voir. Elles fuient, elles coupent court, si elles le peuvent, à leur conversation; elles aiment autant en entendre dire du mal que du bien; elles cherchent mille prétextes pour éviter d'avoir à faire avec elles. Si elles éprouvent quelque peine, elles pensent que ces personnes en sont la cause et elles disent : j'aimerais mieux ne pas les voir, parce que cela me fatigue, leurs manières me déplaisent. Vous vous trompez, mon ami, c'est votre passion d'envie qui vous ronge et vous dessèche; ôtez ce péché de votre cœur et vous les aimerez comme tout le monde.

Voulez-vous, M. F., un exemple qui vous fera connaître combien ce péché aveugle l'homme? Voyez Pharaon. Jaloux des bénédictions que le Seigneur répandait sur le peuple Juif, il l'accabla de travaux. Le Seigneur, par le ministère de Moïse et d'Aaron, fit des miracles extraordinaires pour le forcer à laisser partir son peuple. Mais les miracles, qui auraient dû convertir ce

prince, ne servirent qu'à l'endurcir de plus en plus. Cependant un dernier châtiment toucha son cœur. Dieu fit mourir tous les premiers-nés d'Égypte. Alors, le roi consentit à laisser partir (les Israélites). A peine furent-ils partis, qu'il s'en repentit et les poursuivit avec toute son armée. Mais le Seigneur protégeait toujours son peuple... Moïse se voyant pris entre la mer et l'armée de Pharaon, frappa la mer. La mer lui ouvrit un passage, et dès que les Israélites eurent passé, elle retourna dans son lit ordinaire, engloutit Pharaon et toute son armée sans qu'il en restât un seul.

C'est encore l'envie qui anima Saül contre le pauvre David, jusqu'à chercher tous les moyens de lui ôter la vie. Et savez-vous pourquoi? David avait tué dix mille ennemis. A son retour de la guerre, le peuple chanta : « Saül en a tué mille et David dix mille. » L'Écriture sainte nous dit que cela irrita tellement Saül que, depuis ce jour, il n'eut point de repos. Mais le bon Dieu, pour faire connaître (combien) ce péché lui est odieux, donna la permission au démon d'entrer dans le corps de Saül. Son orgueil engendra l'envie, parce que ces deux passions ne vont pas l'une sans l'autre. Nous pouvons dire qu'un orgueilleux est un envieux, et qu'un envieux est un orgueilleux (1). Nous voyons que presque tous ceux qui sont atteints de ce vice perdent même la vie par ce bourreau. Saül ne pouvant plus y tenir, s'égorgea lui-même.

Vous voyez donc, M. F., d'après ces exemples, combien ce péché est à craindre, puisque, presque jamais, un envieux ne s'est converti. Le bon Dieu, il est vrai, ne frappe pas toujours les envieux de ces châtiments

(1) Souvenez-vous du péché des frères de Joseph. (*Note du Vénérable.*)

épouvantables; mais ils n'en sont pas moins malheureux, et ne laissent pas que d'être damnés. Nous nous *conduisons* en enfer sans nous en apercevoir.

Mais comment, M. F., pouvons-nous nous corriger de ce vice, puisque nous ne nous croyons pas coupables? Je suis sûr que, de mille envieux, en bien les examinant, il n'y en aura pas un qui veuille croire qu'il est de ce nombre. Il n'y a point de péché que l'on connaisse moins que celui-là. Dans les uns, l'ignorance est si grande qu'ils ne connaissent pas même le quart de leurs péchés ordinaires; et comme le péché d'envie est beaucoup plus difficile à connaître, il n'est pas étonnant que si peu s'en confessent et s'en corrigent. Parce qu'ils ne font pas ces *gros péchés* que commettent les gens grossiers et abrutis, ils pensent que les péchés d'envie ne sont que de petits défauts de charité, tandis qu'en grande partie ce sont de *bien mauvais* péchés mortels, qu'ils nourrissent et entretiennent dans leur cœur, souvent sans bien les connaître. Mais, pensez-vous en vous-même, si je les connaissais, je tâcherais bien de me corriger. — Pour les connaître, M. F., il faut demander les lumières du Saint-Esprit : lui seulement vous fera cette grâce. On aurait beau vous les faire toucher au doigt, vous ne voudriez pas en convenir, vous trouveriez toujours quelque chose qui vous ferait croire que vous n'avez pas tort de penser et d'agir de la manière dont vous agissez. Savez-vous encore ce qui pourra contribuer à vous faire connaître l'état de votre âme et à découvrir ce maudit péché caché dans les plis secrets de votre cœur? C'est l'humilité : comme l'orgueil vous le cache, l'humilité vous le découvrira. Saint Augustin craignait tant ce péché (d'ignorance), que souvent il répétait cette prière : « Seigneur, mon Dieu, faites-moi connaître ce que je suis. »

Hélas! M. F., combien de personnes qui, même font profession de piété, en sont atteintes et ne le croient pas.

Si maintenant je demandais à un enfant quelle est la vertu opposée à l'envie, il me répondrait : C'est l'amour du prochain et la libéralité envers les pauvres. Que le monde serait heureux, M. F., si nous avions cet amour que la religion nous commande d'avoir les uns pour les autres; si nous savions nous réjouir avec ceux qui sont heureux et dans la joie, et nous attrister avec ceux qui sont dans la peine et les souffrances; remercier le bon Dieu du bien qu'il accorde à nos voisins, comme nous voudrions qu'ils le fissent à notre égard! C'est cependant, M. F., ce que tous les saints ont fait. Voyez Jésus-Christ lui-même, comme il était touché de nos misères et comme il désirait nous rendre heureux. Il quitta son père pour venir nous rendre le bonheur. Il sacrifia, non-seulement sa réputation, mais sa vie même, en mourant, comme un infâme, sur une croix. Voyez comme il était touché de compassion pour les malades, les infirmes; voyez avec quel empressement il va lui-même les guérir et les consoler. Voyez comme ses entrailles sont émues de la même compassion pour cette foule de peuple qui le suivait dans le désert; il fait même un miracle pour leur donner à manger. « Je crains, disait-il à ses apôtres, que ces pauvres gens ne tombent de faiblesse en chemin. » Voyez comme les apôtres ont tous sacrifié leur vie pour rendre leurs frères heureux! Voyez combien les premiers chrétiens étaient charitables les uns pour les autres, et comme le péché était éloigné d'eux! Le Saint-Esprit nous dit « qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, » et nous montre ainsi qu'ils voyaient avec autant de plaisir le bien que le bon Dieu faisait à leurs frères que s'il l'eût fait à eux-mêmes. Voyez tous les saints :

les uns ont donné leur vie pour sauver celle de leurs frères; les autres se sont dépouillés, non-seulement de leurs biens pour les pauvres ou les souffrants; mais, après avoir donné tout ce qu'ils pouvaient donner, ils se sont encore donnés eux-mêmes! Ils se sont vendus pour racheter les captifs! Que nous serions heureux, M. F., si nous voyions parmi nous cette charité, cet amour les uns pour les autres, ce plaisir et cette joie quand notre voisin est heureux et estimé des hommes, cette compassion, cette peine et ce chagrin en le voyant affligé et misérable! Le monde ne serait-il pas le commencement du ciel?

Finissons, M. F., en disant que nous devons craindre, par-dessus tout, que ce maudit péché d'envie ne prenne racine en notre cœur, puisqu'il rend une personne si malheureuse. Si le démon nous tente par des pensées d'envie contre notre prochain, bien loin de le lui faire connaître par un air indifférent; il faut lui montrer de l'amitié et lui rendre service autant que nous le pouvons. Quant à ses actions, si elles nous paraissent mauvaises, *pensons vite* que nous pouvons bien nous tromper étant si aveugles que nous le sommes; et que, d'ailleurs, nous ne serons pas jugés sur ce que les autres feront; mais seulement sur le bien et le mal que nous aurons faits pendant notre vie. Si nous avons des pensées d'envie parce que les autres réussissent mieux que nous dans leurs affaires temporelles, *pensons vite* qu'un bon chrétien doit remercier Dieu du bien qu'il a fait à son frère. Si c'est pour le bien spirituel, pensons combien nous sommes heureux que le bon Dieu aie des personnes qui le dédommagent des outrages que nous lui faisons. Je conclus, M. F., en vous disant que si nous voulons espérer d'aller au ciel, il faut absolument être contents du bien

que le bon Dieu fait à notre prochain, et nous attrister des maux qu'il éprouve, puisque saint Jean nous dit : Comment voulez-vous faire croire que vous aimez le bon Dieu que vous ne voyez pas, tandis que vous n'aimez pas votre frère que vous voyez. Jetons les yeux sur notre grand modèle, qui, pour nous guérir de ce maudit péché d'envie et de jalousie, est mort pour ses ennemis et pour nous rendre heureux; c'est le même bonheur que je vous souhaite.

DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Impureté.

Ligatis manibus et pedibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores : ibi erit fletus et stridor dentium.

Liez-lui pieds et mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures, et là il y aura des pleurs et des grincements de dents. (*S. Matthieu*, XXII, 13.)

Si tout péché mortel, M. F., doit nous traîner, nous précipiter, nous foudroyer dans les enfers, comme Jésus-Christ nous le dit dans l'Evangile, quel sera donc le sort de celui qui aura le malheur de se livrer au péché le plus infâme, le péché d'impureté? O mon Dieu! peut-on bien oser prononcer le nom d'un vice si horrible, non-seulement aux yeux des chrétiens, mais encore à ceux de créatures raisonnables? Pourrais-je le dire, M. F., et vous, pourrez-vous l'entendre sans frémir? Ah! si j'avais le bonheur, en vous montrant toute la noirceur et toute *l'horribilité* de ce péché, de vous le faire fuir pour jamais! O mon Dieu! un chrétien peut-il bien s'abandonner à une passion qui le dégrade jusqu'à le mettre au-dessous de la bête la plus vile, la plus brute, la plus immonde! Un chrétien peut-il bien se livrer à un crime qui fait tant

de ravages dans une pauvre âme! Un chrétien, dis-je, qui est le temple de l'Esprit-Saint, un membre de Jésus-Christ, peut-il bien se plonger et se rouler, se noyer, pour ainsi dire, dans le limon d'un vice aussi infâme, qui, en abrégeant ses jours, lui faisant perdre sa réputation, lui prépare tant de maux et de malheurs pour l'éternité! Oui, M. F., pour vous donner une idée de la grandeur de ce péché, je (vais) 1° vous montrer, autant qu'il me sera possible, toute *l'horribilité* de ce crime; 2° en combien de manières nous pouvons nous en rendre coupables; 3° quelles sont les causes qui peuvent nous y conduire; 4° enfin, ce que nous devons faire pour nous en préserver.

I. Pour vous faire comprendre la grandeur de ce maudit péché qui perd tant d'âmes, il faudrait ici étaler à vos yeux tout ce que l'enfer a de plus affreux, de plus désespérant, et, en même temps, tout ce que la puissance de Dieu exerce sur une victime coupable d'un tel crime. Mais, vous comprenez comme moi, que jamais il ne sera donné de saisir la grandeur de ce péché et la rigueur de la justice de Dieu envers les impudiques. Je vous dirai seulement que celui qui commet le péché d'impureté se rend coupable d'une espèce de sacrilége, puisque notre cœur étant le temple du Saint-Esprit, notre corps étant un membre de Jésus-Christ, nous profanons véritablement ce temple par les impuretés auxquelles nous nous abandonnons; et de notre corps, qui est un membre de Jésus-Christ, nous faisons véritablement le membre d'une prostituée. Examinez maintenant, si vous pourrez jamais vous former une idée qui approche de la grandeur de l'outrage que ce péché fait à Dieu et de la punition qu'il mérite. Ah! M. F., il faudrait pouvoir

traîner ici, à ma place, cette infâme reine Jézabel qui a perdu tant d'âmes par ses impudicités; il faudrait qu'elle vous fît elle-même la peinture désespérante des tourments qu'elle endure, et qu'elle endurera toute l'éternité, dans ce lieu d'horreur où elle s'est précipitée par ses turpitudes. Ah! vous l'entendriez crier du milieu de ces flammes qui la dévorent : Hélas! que je souffre! Adieu, beau ciel, je ne te verrai jamais, tout est fini pour moi. Ah! maudit péché d'impureté, les flammes de la justice de Dieu me font payer bien cher les plaisirs que j'ai goûtés! Si j'avais encore le bonheur d'être sur la terre, comme cette vertu de pureté me serait bien plus précieuse qu'elle ne m'a été!

Allons encore plus loin, M. F., peut-être que vous sentirez un peu mieux l'horreur de ce maudit péché. Je ne parle pas d'un païen, qui n'a pas le bonheur de connaître le bon Dieu; mais d'un chrétien qui connaît combien ce vice est opposé à la sainteté de sa condition d'enfant de Dieu, d'un chrétien qui a été tout arrosé du sang adorable, qui tant de fois lui a servi de demeure et de tabernacle. Comment ce chrétien peut-il bien s'abandonner à un tel péché! O mon Dieu! peut-on y penser et ne pas mourir d'horreur! Ecoutez ce que dit le Saint-Esprit : Celui qui est assez malheureux pour s'abandonner à ce maudit péché, mérite d'être foulé sous les pieds du démon comme le fumier sous les pieds des hommes. Jésus-Christ dit un jour à sainte Brigitte, qu'il se voyait forcé de préparer des tourments affreux pour punir les impudiques, et que presque tous les hommes étaient atteints de ce vice infâme.

Si nous prenons la peine de parcourir l'Ecriture sainte, nous voyons que, depuis le commencement du monde, le bon Dieu a poursuivi les impudiques de la manière

la plus sévère. Voyez tous les hommes avant le déluge qui s'abandonnent à ce vice infâme; le Seigneur ne peut plus les souffrir; il se repent de les avoir créés; il se voit forcé de les punir de la manière la plus effroyable, puisqu'il ouvre sur eux les cataractes du ciel et les fait tous périr par un déluge universel. Il fallait que cette terre souillée par tant de crimes, et si horrible aux yeux de Dieu, fût purifiée par le déluge; c'est-à-dire, par les eaux de la colère du Seigneur. Si vous allez plus loin : Voyez les habitants de Sodome et de Gomorrhe, ainsi que les autres villes voisines; leurs habitants se livraient à des crimes si épouvantables d'impureté, que le Seigneur, dans sa juste colère, fit tomber sur ces lieux maudits une pluie de feu et de souffre qui les brûla avec leurs habitants; les hommes, les bêtes, les arbres, les terres et les pierres furent comme anéantis; ce lieu a été si maudit de Dieu, qu'il n'est plus maintenant qu'une mer maudite. On l'appelle Mer-morte, parce qu'elle ne nourrit aucun poisson et que, sur ses rivages, on trouve certains fruits qui ont une belle apparence, mais ne renferment qu'une poignée de cendres. Dans un autre endroit, nous voyons que le Seigneur ordonna à Moïse de mettre à mort vingt-quatre mille hommes, parce qu'ils s'étaient abandonnés à l'impureté.

Oui, M. F., nous pouvons dire que ce maudit péché d'impureté a été, depuis le commencement du monde, jusqu'à la venue du Messie, la cause de presque tous les malheurs des Juifs. Voyez David, voyez Salomon et tant d'autres. Qui a attiré tant de châtiments sur leurs personnes et sur leurs sujets, sinon ce maudit péché? O mon Dieu! que ce péché vous ravi (d'âmes), oh! qu'il en traîne aux enfers!

Si nous passons de l'Ancien Testament au Nouveau, les châtiments ne sont pas moindres. Saint Jean nous dit que Jésus-Christ lui fit voir, dans une révélation, le péché d'impureté sous la figure d'une femme assise sur une bête qui avait sept têtes et dix cornes, pour nous montrer que ce péché attaque les dix commandements de Dieu et renferme les sept péchés capitaux. Si vous voulez vous en convaincre, vous n'avez qu'à examiner la conduite d'un impudique; vous verrez qu'il n'y a pas un commandement qu'il ne transgresse, et un des péchés capitaux dont il ne se rende coupable, en contentant les désirs de son corps. Je ne veux pas entrer dans tous ces détails, voyez-le vous-mêmes, et vous direz que cela est vrai. Mais j'ajouterai qu'il n'y a point de péché dans le monde qui fasse faire tant de sacriléges : les uns ne connaissent pas la moitié des péchés qu'ils commettent de cette manière, par conséquent ils ne les disent pas; les autres ne veulent pas les dire, quoiqu'ils les connaissent; de sorte que nous verrons au jour du jugement qu'il n'y a point de péché qui ait jeté tant d'âmes en enfer. Oui, M. F., ce péché est si affreux que non-seulement nous nous cachons pour le commettre; mais nous voudrions encore nous le cacher à nous-mêmes, tant il est infâme, même aux yeux de ceux qui s'en rendent coupables!

II. Mais, pour mieux vous faire comprendre combien ce péché, quoique si affreux, est commun parmi les chrétiens, et comme il est facile de le commettre, je vous dirai en combien de manières l'on pèche contre le sixième commandement de Dieu. L'on pèche en six manières : par pensées, par désirs, par regards, par paroles, par actions et par occasions.

Je dis 1°, par pensées; il y en a plusieurs qui ne savent pas distinguer une pensée d'avec un désir; ce qui peut faire faire des confessions sacriléges. Écoutez-moi bien et vous allez le voir : une mauvaise pensée, c'est lorsque notre esprit s'arrête volontairement à penser à une chose impure, soit par rapport à nous, soit par rapport à d'autres, sans désirer accomplir ce que l'on pense; on laisse seulement croupir son esprit sur ces choses sales et déshonnêtes. Vous vous accusez de cela; il faut dire combien de temps vous y avez laissé reposer votre pensée, sans vous en détourner, ou encore si vous avez pensé à des choses qui pouvaient vous y conduire par le souvenir de quelque conversation que vous avez eue, ou de quelque familiarité que vous avez permise, ou de quelque objet que vous avez vu. Le démon ne vous remet cela devant les yeux que dans l'espérance qu'il vous conduira au péché, au moins par la pensée.

2° Nous péchons par désirs. Voilà, M. F., la différence qu'il y a entre la pensée et le désir; le désir, c'est vouloir accomplir ce à quoi nous pensons; mais pour vous parler plus clairement, c'est vouloir commettre le péché d'impureté, après y avoir pensé pendant quelque temps, lorsque nous en trouverons l'occasion ou lorsque nous la chercherons. Il faut bien dire si ce désir est resté dans notre cœur, si nous avons fait quelque démarche pour accomplir ce que nous avons désiré, si nous avons sollicité quelques personnes à faire mal avec nous; ensuite bien dire quelles sont les personnes que nous avons voulu porter au mal, si c'est un frère, une sœur, un enfant, une mère, une belle-sœur, un beau-frère, un cousin. Il faut bien dire tout cela, autrement votre confession ne vaudrait rien. Cependant, il ne faut nommer les personnes qu'autant qu'il est nécessaire pour faire connaître

son péché. Il est bien certain que si vous aviez fait mal avec un frère ou une sœur, et que vous vous contentiez de dire que vous avez fait un péché contre la sainte vertu de pureté, cela ne suffirait pas.

3° L'on pèche par regards, lorsqu'on porte ses yeux sur des objets impurs, ou quelque chose qui peut nous y conduire. Il n'y a point de porte par laquelle le péché entre si facilement et si souvent que par les yeux; aussi le saint homme Job disait : « Qu'il avait fait un pacte avec ses yeux pour ne jamais regarder une personne en face. »

4° Nous péchons par paroles. Nous parlons, M. F., pour manifester à l'extérieur ce que nous pensons au dedans de nous-mêmes, c'est-à-dire ce qui se passe dans notre cœur. Vous devez vous accuser de toutes les paroles impures que vous avez dites, combien de temps votre conversation a duré; quel motif vous a engagé à les dire, à quelles personnes et à combien de personnes vous avez pu les dire. Hélas! M. F., il y a de pauvres enfants, pour lesquels il vaudrait bien mieux trouver sur leur chemin un tigre ou un lion, que certains impudiques. Si, comme l'on dit, la bouche parle de l'abondance du cœur, jugez quelle doit être la corruption du cœur de ces infâmes qui se roulent, se traînent et se noient pour ainsi dire dans la fange de leur impureté. O mon Dieu! si vous nous dites que l'on connaît l'arbre à son fruit, quel abîme de corruption peut être semblable!

5° Nous péchons par actions. Telles sont les libertés coupables sur soi-même ou sur d'autres, les baisers impurs, sans oser vous dire le reste; vous comprenez bien ce que je dis. Mon Dieu! où sont ceux qui, dans leurs confessions, s'accusent de tout cela? Mais aussi que de sacriléges ce maudit péché d'impureté fait faire! Nous

ne connaîtrons cela qu'au grand jour des vengeances. Combien de jeunes filles resteront deux ou trois heures avec des libertins, et il n'y aura sorte d'impureté que leur bouche infernale ne vomisse continuellement. Hélas! mon Dieu, comment ne pas brûler au milieu d'un brasier si ardent?

6° L'on pèche par occasion, soit en la donnant, soit en la prenant. Je dis, en la donnant, comme une personne du sexe qui est mise d'une manière indécente, laissant son mouchoir trop écarté, ayant le cou et les épaules découverts, portant des vêtements qui dessinent trop les formes du corps, ou ne portant point de mouchoir en été, ou bien s'habillant d'une manière trop affectée. Non, ces malheureuses-là ne sauront qu'au tribunal de Dieu le nombre de crimes qu'elles auront fait commettre. Combien de gens mariés qui ont moins de réserves que des payens! Une fille est encore coupable de quantité de péchés impurs, qui sont presque tous des péchés mortels, toutes les fois qu'elle est trop facile et trop familière avec les jeunes gens. L'on est encore coupable, lorsqu'on va avec des personnes que l'on sait n'avoir que des mauvaises paroles à la bouche. Vous pouvez ne pas y avoir pris plaisir, mais vous avez eu le tort de vous y exposer.

Souvent, on se fait illusion, l'on croit ne point faire de mal, tandis que l'on pèche affreusement. Ainsi les personnes qui se voient sous prétexte de mariage, croient qu'il n'y a point de mal de passer un temps considérable, seuls, le jour et la nuit. N'oubliez pas, M. F., que tous ces embrassements qui se font dans ces moments sont presque tous des péchés mortels, parce qu'ordinairement ce n'est qu'une amitié charnelle qui les fait faire. Combien de jeunes fiancés n'ont aucune réserve; ils se char-

gent des crimes les plus épouvantables, et semblent forcer la justice de Dieu de les maudire au moment où ils entrent dans l'état du mariage. Vous devez être aussi réservés pendant ce temps que vous l'êtes avec vos sœurs; tout ce que l'on fait de plus est un péché. Hélas! mon Dieu, où sont ceux qui s'en accusent? presque personne. Mais aussi, où sont ceux qui entrent dans l'état du mariage saintement? Hélas! presque point. De là résultent tant de maux dans le mariage et pour l'âme et pour le corps. Eh! mon Dieu! des parents qui le savent peuvent dormir! Hélas! que d'âmes qui se traînent dans les enfers!

On pèche encore contre la sainte vertu de pureté quand on se lève la nuit sans être habillé pour sortir, pour aller servir un malade, ou pour aller ouvrir la porte. Une mère doit faire attention de ne jamais avoir de regards déshonnêtes, ni d'attouchements sans nécessité sur ses enfants. Les pères et mères et les maîtres sont coupables de toutes les familiarités qu'ils permettent entre leurs enfants et leurs domestiques, pouvant les empêcher. L'on se rend encore coupable, en lisant et prêtant de mauvais livres ou des chansons licencieuses; en s'écrivant des lettres entre personnes de différent sexe. L'on participe au péché en favorisant des rendez-vous de jeunes gens, sous prétexte même de mariage.

Vous êtes obligés, M. F., de déclarer toutes les circonstances aggravantes, si vous voulez que vos confessions soient bonnes. Écoutez-moi, vous allez encore mieux le comprendre. Péchez-vous avec une personne déjà abandonnée au vice, qui en fait profession, vous vous rendez volontairement l'esclave de Satan, et encourez la damnation éternelle. Mais, apprendre le mal à une jeune personne, la porter au mal pour la première fois,

lui ravir l'innocence, lui enlever la fleur de sa virginité, ouvrir la porte de son cœur au démon, fermer le ciel à cette âme qui était l'objet de l'amour des trois personnes de la Sainte-Trinité, la rendre digne de l'exécration du ciel et de la terre : ce péché est encore infiniment plus grand que le premier, et vous êtes obligés de vous en accuser. Pécher avec une personne libre, ni mariée, ni parente, est, selon saint Paul, un crime qui nous ferme le ciel et nous ouvre les abîmes; mais pécher avec une personne engagée dans les liens du mariage, c'est un crime qui en renferme un grand nombre d'autres; c'est une horrible infidélité, qui anéantit et qui profane toutes les grâces du sacrement de mariage; c'est encore un exécrable parjure qui foule aux pieds une foi jurée au pied des autels, en présence non-seulement des anges, mais de Jésus-Christ lui-même; crime qui est capable d'attirer toutes sortes de malédictions, non-seulement sur une maison, mais encore sur une paroisse. Pécher avec une personne qui n'est ni parente, ni alliée, c'est un gros péché, puisqu'il nous perd pour jamais; mais, pécher avec une parente ou une alliée, c'est-à-dire, un père avec sa fille, une mère avec son fils, un frère avec sa sœur, un beau-frère avec sa belle-sœur, un cousin avec sa cousine, c'est le plus grand de tous les crimes que l'on puisse imaginer; c'est se jouer des règles les plus inviolables de la pudeur; c'est fouler aux pieds les droits les plus sacrés de la religion et de la nature. Enfin, pécher avec une personne consacrée à Dieu, c'est le comble de tous les malheurs, puisque c'est un sacrilége épouvantable. O mon Dieu! peut-il y avoir des chrétiens qui se livrent à toutes ces turpitudes! Hélas! si au moins, après de telles horreurs, l'on avait recours au bon Dieu pour lui demander de nous tirer de cet abîme!

Mais, non, l'on vit tranquille, et la plupart n'ouvrent les yeux qu'en tombant en enfer. Vous êtes-vous, M. F., formé une idée de la grandeur de ce péché? Non, sans doute, parce que vous en auriez bien plus d'horreur, et vous auriez pris plus de précautions pour ne pas y tomber.

III. Si vous me demandez maintenant ce qui peut nous conduire à un tel crime. Mon ami, je n'ai qu'à ouvrir mon catéchisme et à le demander à un enfant, en lui disant : Qu'est-ce qui nous conduit ordinairement à ce vice honteux? Il me répondra simplement : Monsieur le Curé, ce sont les danses, les bals, les fréquentations trop familières avec des personnes de différent sexe; les chansons, les paroles libres, les immodesties dans les habits, les excès dans le boire et le manger.

Je dis : les excès dans le boire et le manger. Si vous me demandez pourquoi cela, le voici, M. F. : C'est que notre corps ne tend qu'à la perte de notre âme; il faut nécessairement le faire souffrir en quelque manière, sans quoi, tôt ou tard, il jettera notre âme en enfer. Une personne qui a bien à cœur le salut de son âme ne passera jamais un jour sans se mortifier en quelque chose dans le boire, le manger, le sommeil. Pour l'excès du vin, saint Augustin nous dit clairement qu'un ivrogne est impudique, ce qui est bien facile à prouver. Entrez dans un cabaret, ou soyez en la compagnie d'un ivrogne, il n'aura pas autre chose à la bouche que les paroles les plus sales; vous le verrez faire les actions les plus honteuses; et certainement il ne les ferait pas s'il n'était pas dans le vin. Vous voyez donc par là, M. F., que, si nous voulons conserver la pureté dans notre âme, il faut nécessairement refuser quelque chose à notre corps, sans quoi il nous perdra.

Je dis que les bals et les danses nous conduisent à ce vice infâme. C'est le moyen dont le démon se sert pour enlever l'innocence au moins au trois quarts des jeunes gens. Je n'ai pas besoin de vous le prouver, vous ne le savez que trop malheureusement par votre propre expérience. Hélas! combien de mauvaises pensées, de mauvais désirs et d'actions honteuses causées par les danses! Il me suffirait de vous dire que huit conciles tenus en France défendaient la danse, même dans les noces, sous peine d'excommunication. Mais, me direz-vous, pourquoi donc y a-t-il des prêtres qui donnent l'absolution à ces personnes sans les éprouver? Pour cela, je ne vous en dis rien, chacun rendra compte de ce qu'il aura fait. Hélas! M. F., d'où est venue la perte des jeunes gens? Pourquoi n'ont-ils plus fréquenté les sacrements? Pourquoi ont-ils même laissé leurs prières? N'en cherchez pas d'autre cause que la danse. D'où peut venir ce grand malheur que plusieurs ne font plus de pâques, ou les font mal? Hélas! de la danse. Combien de jeunes filles, à la suite de la danse, ont perdu leur réputation, leur pauvre âme, le ciel, leur Dieu! Saint Augustin nous dit qu'il n'y aurait pas autant de mal à travailler toute la journée le dimanche, qu'à danser. Oui, M. F., nous verrons au grand jour du jugement, que ces filles mondaines ont fait commettre plus de péchés qu'elles n'ont de cheveux sur la tête. Hélas! que de mauvais regards, que de mauvais désirs, que d'attouchements déshonnêtes, que de paroles impures, que d'embrassements mauvais, que de jalousies, que de disputes, que de querelles ne voit-on pas commettre dans la danse ou à la suite des danses! Pour mieux vous en convaincre, M. F., écoutez ce que nous dit le Seigneur par la bouche du prophète Isaïe : « Les mondains » dansent au son des flûtes et des tambours, et un mo-

» ment après ils descendent dans les enfers. » L'Esprit-Saint nous dit par la bouche du prophète Ezéchiel : « Va » dire aux enfants d'amour, que parce qu'ils se sont li- » vrés à la danse, je vais les punir rigoureusement; afin » que tout Israël soit saisi de frayeur. » Saint Jean Chrysostôme nous dit que les patriarches Abraham, Isaac et Jacob ne voulurent jamais permettre que l'on dansât à leur mariage, dans la crainte d'attirer les malédictions du ciel sur eux. Mais, je n'ai pas besoin d'aller chercher d'autres preuves que vous-mêmes. Parlez-moi sincèrement, n'est-ce pas que vous ne voudriez pas mourir en venant d'une danse? Non, sans doute, parce que vous ne seriez guère prêts à aller paraître devant le tribunal de Dieu. Dites-moi pourquoi vous ne voudriez pas mourir dans cet état, et pourquoi vous ne manquez pas de vous en confesser? C'est donc bien prouvé, vous sentez vous-mêmes que vous faites mal; autrement vous n'auriez pas besoin de vous en accuser et ne craindriez pas de paraître devant Jésus-Christ. Ecoutez ce que nous dit saint Charles Borromée parlant de la danse : de son temps, l'on condamnait à trois ans de pénitence publique une personne qui allait à la danse, et, si elle continuait, on la menaçait d'excommunication. N'allons pas plus loin, M. F., la mort vous prouvera ce que nous disons aujourd'hui, mais trop tard pour un grand nombre. Il faut vraiment être aveugle pour croire qu'il n'y a pas grand mal dans la danse, lorsque nous voyons que toutes les personnes désireuses de s'assurer le ciel, l'ont quittée et ont pleuré le malheur d'y être allées, dans le temps de leurs folies. Mais, tirons le rideau jusqu'au grand jour des vengeances où nous verrons tout cela plus clairement, où la corruption du cœur ne pourra plus trouver d'excuse.

Je dis que les immodesties dans les habits, nous conduisent à ce vice honteux. Oui, M. F., une personne qui ne s'habille pas décemment est la cause de beaucoup de péchés : de mauvais regards, de mauvaises pensées, de paroles déshonnêtes. Voulez-vous savoir, du moins en partie, le mal dont vous êtes la cause? Mettez-vous un instant aux pieds de votre crucifix, comme si vous alliez être jugé. L'on peut dire que les personnes mises d'une manière mondaine sont une source d'impureté, et un poison qui donne la mort à tous ceux qui n'ont pas la force de les fuir. Voyez en elles cet air efféminé ou enjoué, ces regards perçants, ces gestes honteux, qui, comme autant de traits trempés dans le poison de leur impudicité, blessent presque tous les yeux assez malheureux pour les regarder. Hélas! que de péchés fait commettre un cœur une fois imbibé de ce limon impur! Hélas! il y a de ces pauvres cœurs qui sont aussi brûlés de ce vice impur, qu'une poignée de paille dans un feu. Je ne sais pas si vous avez commencé à vous former une idée de la grandeur de ce péché et en combien de manières l'on peut s'en rendre coupable, priez le bon Dieu, M. F., qu'il vous le fasse bien connaître et en concevoir une telle horreur que vous ne le commettiez jamais plus.

IV. Mais, voyons maintenant ce qu'il faut faire pour se garantir de ce péché, qui est si horrible aux yeux de Dieu, et qui traîne tant de pauvres âmes en enfer. Pour vous le montrer d'une manière claire et simple, je n'ai qu'à ouvrir encore une fois mon catéchisme. Si je demandais à un enfant, quels sont les moyens que nous devons employer pour ne pas tomber dans ce maudit péché, il me répondrait avec sa simplicité ordinaire : Il

y en a plusieurs, mais les principaux sont : la retraite, la prière, la fréquentation des sacrements, une grande dévotion envers la sainte Vierge, la fuite des occasions, et enfin rejeter promptement toutes les mauvaises pensées que le démon nous présente.

Je dis qu'il faut aimer la retraite, je ne veux pas dire qu'il faille se cacher dans un bois, ni même dans un monastère, ce qui serait cependant un grand bonheur pour vous; mais je veux dire, qu'il faut fuir seulement les compagnies des personnes qui ne parlent que de choses capables de vous salir l'imagination, ou bien qui ne s'occupent que d'affaires terrestres et nullement du bon Dieu. Voilà, M. F., ce que je veux dire. Le dimanche surtout, au lieu d'aller voir vos voisins ou voisines, prenez un livre, comme l'Imitation de Notre Seigneur Jésus-Christ, ou bien la vie des saints; vous y verrez comment ils ont combattu les tentations que le démon a tâché de faire naître dans leur esprit; vous verrez combien ils ont fait de sacrifices pour plaire à Dieu et sauver leurs âmes : cela vous encouragera. Vous ferez comme saint Ignace, qui, étant blessé, se mit à lire la vie des saints; voyant les luttes qu'ils avaient éprouvées et le courage avec lequel ils combattaient pour le bon Dieu, il se dit à lui-même : Et pourquoi ne ferais-je pas ce que ces saints ont fait? n'ai-je pas le même Dieu qui m'aidera à combattre, le même ciel à espérer et le même enfer à craindre?... Vous ferez de même. Oui, M. F. Il est nécessaire de fuir la compagnie des personnes qui n'aiment pas le bon Dieu. Ne soyons avec le monde que par nécessité, quand notre devoir nous y appelle.

Nous disons qu'il faut aimer la prière, si nous voulons conserver la pureté de notre âme. Si vous me demandez

pourquoi il faut prier, je vous en donnerai la raison : c'est que cette belle vertu de pureté vient du ciel, c'est donc par la prière que nous devons la demander et la conserver. Il est certain qu'une personne qui n'a pas recours à la prière ne conservera jamais son âme pure aux yeux de Dieu. Par la prière nous conversons avec le bon Dieu, les anges et les saints, et par cet entretien céleste nous devenons nécessairement spirituels; notre esprit et notre cœur se détachent peu à peu des choses créées pour ne considérer et n'aimer que les biens du ciel. Cependant il ne faut pas croire que, toutes les fois que l'on est tenté, l'on offense le bon Dieu; le péché ne se trouve que dans le consentement et dans le plaisir que l'on y prend. Quand nous serions tentés huit ou quinze jours, si cela nous fait horreur, nous faisons comme les enfants dans la fournaise de Babylone, qui n'en sortirent que plus beaux. Il nous faut vite avoir recours au bon Dieu en lui disant : Mon Dieu, venez à mon aide; vous savez que sans vous, je ne peux que me perdre; mais, aidé de votre grâce, je suis sûr de sortir victorieux du combat. Ah! Vierge sainte, devons-nous dire, ne permettez pas que le démon ravisse mon âme qui a coûté tant de souffrances à votre divin Fils.

Pour conserver la pureté, il faut avoir recours aux sacrements, et les recevoir avec de bonnes dispositions. Oui, M. F., une personne qui a le bonheur de fréquenter les sacrements souvent et saintement, peut très-facilement conserver cette belle vertu. Nous avons une preuve que les sacrements nous sont d'un grand secours, dans les efforts du démon pour nous en éloigner ou nous les faire profaner. Voyez, quand nous voulons nous en approcher, combien le démon suscite en nous de craintes, de troubles, de dégoûts. Tantôt il nous dit que nous

agissons presque toujours mal, tantôt, que le prêtre ne nous connaît pas, ou bien que nous ne nous faisons pas assez connaître, que sais-je? Mais, pour nous moquer de lui, il faut redoubler de soins, nous en approcher encore plus souvent, et ensuite nous ensevelir dans le sein de la miséricorde de Dieu, en lui disant : Vous savez, mon Dieu, que je ne cherche que vous et le salut de ma pauvre âme. Non, M. F., il n'y a rien qui nous rende si redoutables au démon que la fréquentation des sacrements; en voici la preuve. Voyez sainte Thérèse. Le démon avoua, par la bouche d'un possédé, que cette sainte lui était devenue si redoutable par la sainteté puisée dans la sainte communion, qu'il ne pouvait pas même respirer l'air où elle avait passé. Si vous en cherchez la raison, elle est très-facile à comprendre : le sacrement adorable de l'Eucharistie, n'est-il pas ce vin qui produit la virginité? Comment n'être pas vierge en recevant le roi de la pureté? Voulez-vous conserver ou acquérir cette belle vertu qui rend semblable aux anges? fréquentez souvent et saintement les sacrements, vous êtes sûrs que, malgré tous les efforts du démon, vous aurez le grand bonheur de conserver la pureté de votre âme.

Si nous voulons conserver pur ce temple du Saint-Esprit, il faut avoir une grande dévotion à la très-sainte Vierge, puisqu'elle est la Reine des vierges. C'est elle qui, la première a levé l'étendard de cette incomparable vertu. Voyez combien le bon Dieu en fait d'estime : il n'a pas dédaigné de naître d'une mère pauvre; inconnue dans le monde, d'avoir pour père nourricier un père pauvre; mais il lui fallait une mère pure et sans tache, un père d'une pureté telle que la sainte Vierge seule pouvait le surpasser en pureté. Saint Jean Damascène nous encou-

rage grandement à avoir une tendre dévotion envers la pureté de la sainte Vierge; il nous dit que tout ce que l'on demande au bon Dieu en l'honneur de la pureté de la sainte Vierge on l'obtient toujours. Il nous dit que cette vertu est si agréable aux anges qu'ils chantent sans cesse dans le ciel : « O Vierge des vierges, nous vous louons; nous vous bénissons, ô Mère du bel amour. » Saint Bernard, ce grand serviteur de Marie, nous dit qu'il a converti plus d'âmes par l'*Ave*, *Maria*, que par tous ses sermons. Etes-vous tentés? nous dit-il, appelez Marie à votre secours, et vous êtes sûrs de ne pas succomber à la tentation. Lorsque nous récitons l'*Ave*, *Maria*, nous dit-il, tout le ciel se réjouit et tressaille de joie, et tout l'enfer frémit en se rappelant que Marie a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour l'enchaîner. C'est pour cela que ce grand saint nous recommande tant la dévotion à la Mère de Dieu, afin que Marie nous regarde comme ses enfants. Si vous êtes bien aimés de Marie, vous êtes sûrs d'être bien aimés de son Fils. Plusieurs saints Pères nous recommandent d'avoir une grande dévotion envers Marie, et de faire de temps en temps quelques communions en son honneur, et surtout en l'honneur de sa sainte Pureté ; ce qui lui est si agréable qu'elle ne manquera pas de nous faire sentir son intercession auprès de son divin Fils.

Pour conserver cette vertu angélique nous devons combattre les tentations et fuir les occasions, comme ont fait les saints, qui ont mieux aimé mourir que de perdre cette belle vertu. Voyez ce que fit le patriarche Joseph, lorsque la femme de Putiphar voulut le solliciter au péché, il lui laissa la moitié de son manteau entre les mains. Voyez la chaste Suzanne; qui aima mieux perdre sa réputation, celle de sa famille et sa vie même, que de per-

dre cette vertu qui est si agréable à Dieu. Voyez encore ce qui arriva à saint Martinien, qui s'était retiré dans un bois, pour ne penser qu'à plaire à Dieu. Une femme de mauvaise vie vint le trouver, feignant de s'être égarée dans les forêts et le priant de vouloir bien avoir pitié d'elle. Le saint la reçut dans sa solitude et la laissa seule. Le lendemain étant revenu voir ce qu'elle était devenue, il la trouva bien parée. Alors elle lui dit que le bon Dieu l'avait envoyée pour faire alliance avec lui; qu'elle avait de grands biens dans la ville, qu'il pourrait faire beaucoup d'aumônes. Le saint voulut savoir si cela venait de Dieu ou du démon; il lui dit d'attendre, parce que tous les jours il venait des gens pour se recommander à ses prières et qu'il ne fallait pas leur laisser faire un voyage inutile; il allait sur la montagne pour voir s'il en arrivait quelques-uns. Lorsqu'il fut sur la montagne, il entendit une voix qui lui dit : Martinien, Martinien, que fais-tu? tu écoutes la voix de Satan. Il en fut si effrayé qu'il retourna dans sa solitude, fit un grand feu et se mit dedans; la douleur du péché qu'il était exposé à commettre et la douleur du feu lui firent pousser de grands cris. Cette malheureuse étant venue à ce bruit, lui demanda ce qui l'avait mis dans un tel état. Ah! lui répondit le saint, je ne puis pas supporter le feu de ce monde, comment pourrais-je endurer celui de l'enfer, si j'ai le malheur de pécher comme vous le désirez? Ce qui frappa tellement cette femme qu'elle resta dans la cellule du saint, fit pénitence toute sa vie, et Martinien alla plus loin pour continuer ses austérités.

Il est rapporté dans la vie de saint Thomas d'Aquin qu'on lui envoya une femme de mauvaise vie pour le porter au péché. On la fit entrer dans sa chambre pen-

dant qu'il était absent Lorsqu'il aperçut cette créature, il prit un tison ardent et la chassa honteusement. Voyez encore saint Benoît, qui, pour se délivrer de ses mauvaises pensées, se roulait dans les ronces où il se mettait tout en sang. D'autres fois, il se plongeait dans l'eau glacée jusqu'au cou pour éteindre ce feu impur. Mais je ne trouve rien dans la vie des saints qui soit comparable au récit de saint Jérôme. Du fond de son désert, il écrit à un de ses amis, et lui fait la peinture des combats qu'il éprouve et des pénitences qu'il exerce sur son corps; on ne peut le lire sans pleurer de compassion. « Dans cette vaste solitude que les ardeurs » du soleil rendent insupportable, dit-il, ne me nour- » rissant que d'un peu de pain noir et d'herbes crues, » couchant sur la terre nue, ne buvant que de l'eau, » même dans mes maladies, je ne cesse de pleurer aux » pieds de mon crucifix. Lorsque mes larmes manquent, » je prends une pierre, je m'en frappe la poitrine jus- » qu'à ce que le sang me sorte par la bouche, et » malgré cela, le démon ne me laisse point de repos; » il faut toujours avoir les armes à la main. »

Que conclure, M. F., de tout ce que nous venons de dire. Il n'y a point (de vertu) qui nous rende si agréable au bon Dieu, que la vertu de pureté, et point de vice qui plaise tant au démon que le péché d'impureté. Cet ennemi ne peut souffrir qu'une personne qui est à Dieu possède cette vertu; et c'est ce qui doit vous engager à ne rien négliger pour la conserver. Pour cela, veillez avec soin sur vos regards, vos pensées et tous les mouvements de votre cœur; ayez fréquemment recours à la prière; fuyez les mauvaises compagnies, les danses, les jeux; pratiquez la mortification; recourez à la très-sainte Vierge; fréquentez souvent les sacrements. Quel bon-

heur! si nous sommes assez heureux pour ne pas laisser souiller notre cœur par ce maudit péché, puisque Jésus-Christ nous dit qu'il n'y aura que ceux qui ont le cœur pur qui verront Dieu! Demandons, M. F., chaque matin au bon Dieu de purifier nos yeux, nos mains et généralement tous nos sens; afin que nous puissions paraître avec confiance devant Jésus-Christ, qui est le partage des âmes pures; c'est tout le bonheur que je vous souhaite.

VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Devoir des parents envers les enfants.

Credidit ipse et domus ejus tota.
Il crut, lui et toute sa maison. (*S. Jean*, IV, 53.)

POUVONS-NOUS trouver, M. F., un exemple plus capable de montrer à tous les chefs de famille qu'ils ne peuvent travailler efficacement à leur salut sans travailler en même temps à celui de leurs enfants. En vain les pères et mères passeraient-ils leur vie à faire pénitence, à pleurer leurs péchés, à distribuer leur bien aux pauvres; s'ils ont le malheur de négliger le salut de leurs enfants, tout est perdu pour eux. En doutez-vous, M. F.? Ouvrez les Écritures, et vous y verrez que si les parents ont été saints, les enfants et même leurs domestiques l'ont été également. Lorsque le Seigneur loue ces pères et mères qui se sont distingués par leur foi et leur piété, il n'oublie jamais de nous dire que leurs enfants et leurs domestiques ont marché sur leurs traces. L'Esprit-Saint veut-il nous faire l'éloge d'Abraham et de Sara, il ne manque pas en même temps de nous faire mention de l'innocence d'Isaac et de leur fervent et fidèle serviteur Éliézer? Et s'il nous met de-

vant les yeux les rares vertus de la mère de Samuel, de suite il relève les belles qualités de ce digne enfant. Veut-il nous manifester l'innocence de Zacharie et d'Élisabeth, de suite il nous parle de Jean-Baptiste, le saint précurseur du Sauveur. Le Seigneur veut-il nous représenter la mère des Machabées comme une mère digne de ses enfants, en même temps, il nous manifeste le courage et la générosité de ces enfants qui donnent leur vie avec tant de joie pour le Seigneur. Si saint Pierre nous parle du centurion Corneille comme d'un modèle de vertu, en même temps il dit que toute sa famille avec lui servait le Seigneur. Si l'Évangile nous parle de cet officier qui vint demander à Jésus la guérison de son fils, il nous dit qu'après l'avoir obtenue, il ne se donna point de repos avant que toute sa famille avec lui fut au Seigneur. Beaux exemples pour les pères et mères! O mon Dieu! si les pères et mères de nos jours avaient le bonheur d'être des saints eux-mêmes, que d'enfants de plus pour le ciel! que d'enfants de moins pour l'enfer!

Mais, me direz-vous peut-être, que faut-il donc faire pour remplir nos devoirs, puisqu'ils sont si grands et si redoutables? Hélas! je n'ose vous le dire, tant ils sont effrayants pour un chrétien qui veut les remplir, comme le bon Dieu le demande. Mais puisque je suis forcé de vous les montrer, les voici : instruire vos enfants, c'est-à-dire leur apprendre à connaître le bon Dieu et leurs devoirs; les corriger chrétiennement, leur donner bon exemple, les conduire dans le chemin qui va au ciel en y marchant vous-mêmes. Hélas! M. F., je crains bien que cette instruction ne vous soit, comme tant d'autres, un nouveau sujet de condamnation. Vouloir entreprendre de vous montrer la grandeur de vos devoirs, c'est vouloir descendre dans un abîme sans fond, c'est vouloir vous

développer une vérité qu'il est impossible à l'homme de montrer dans tout son jour. Pour cela, M. F., il faudrait pouvoir vous faire comprendre ce que valent les âmes de vos enfants, ce que Jésus-Christ a souffert pour leur procurer le ciel, le compte épouvantable que vous en rendrez un jour à Dieu, les biens que vous leur faites perdre pour l'éternité, les tourments que vous leur préparez pour l'autre vie; vous conviendrez, avec moi, M. F., que nul homme n'est capable de cela. Ah! malheureux parents, si vous les estimiez autant que le démon! Quand il emploirait trois mille ans à les tenter, si, au bout de ce temps, il pouvait les avoir, il compterait toutes ses peines pour rien. Pleurons, M. F., la perte de tant d'âmes que les parents jettent chaque jour en enfer.

Je vais passer bien légèrement sur vos obligations, et cependant si vous n'avez entièrement perdu la foi, vous allez voir que vous n'avez rien fait de ce que le bon Dieu veut que vous fassiez pour vos enfants, ou plutôt que vous avez fait tout ce qu'il fallait faire pour les perdre. Oh que de personnes mariées n'iront pas au ciel! Et pourquoi, me direz-vous? Mon ami, le voici. Parce qu'il en est beaucoup qui entrent dans l'état du mariage sans les dispositions nécessaires, et qui ainsi profanent tout d'abord ce sacrement. Oui, où sont ceux qui reçoivent ce sacrement avec la préparation convenable? les uns sont conduits par la pensée d'y contenter leurs désirs impurs; les autres sont attirés par des vues d'intérêts ou les séductions de la beauté; mais presque personne n'a Dieu seul pour objet. Hélas! que de mariages profanés, et qu'il y a peu d'unions où règnent la paix et la vertu! Mon Dieu! que de gens mariés qui seront damnés! Mais, non, M. F., n'entrons pas dans ces détails, nous y reviendrons une autre fois; parlons seulement des devoirs des parents

envers leurs enfants : ils sont assez vastes, assez étendus pour nous servir de sujet d'entretien.

Pour aujourd'hui, M. F., nous ne dirons rien de ces pères et mères, dont je ne pourrais dépeindre en termes assez vifs et assez énergiques, la noirceur et l'horreur du crime. Ils fixent, avant Dieu même, le nombre de leurs enfants, ils mettent des bornes aux desseins de la Providence, et s'opposent à ses volontés adorables. Couvrons, M. F., toutes ces turpitudes, d'un voile que Celui qui a tout vu, tout compté, et tout pesé, saura bien arracher au grand jour des vengeances. Tes crimes sont cachés, mon ami, mais attends encore quelques jours, et Dieu saura bien les manifester à la face de tout l'univers. Oui, M. F., nous verrons au jour du jugement des horreurs qui se sont commises dans le mariage, et qui auraient fait frémir les païens eux-mêmes.

Nous ne dirons rien non plus de ces mères criminelles, qui verraient sans douleur, hélas! peut-être même avec plaisir, périr leurs pauvres enfants, avant de leur avoir donné le jour, et de leur avoir procuré la grâce du saint baptême; les unes, par la crainte de la peine qu'elles éprouveraient pour les élever; les autres, par la crainte du mépris et rebut qu'elles essuieraient de la part d'un mari brutal et sans raison : je ne dis pas, sans religion, car les païens n'en feraient pas davantage. O mon Dieu! de tels crimes peuvent-ils bien se trouver parmi les chrétiens? Cependant, M. F., que le nombre en est grand! Encore une fois que de gens mariés sont damnés! Eh! quoi, mon ami, faut-il que le bon Dieu ne vous ait donné des connaissances si au-dessus des bêtes que pour mieux l'outrager? Faut-il que les petits oiseaux et les animaux même les plus féroces vous servent d'exemple? Voyez-les, ces pauvres petites bêtes, combien elles se réjouis-

sent de voir multiplier leur génération; le jour, elles sont occupées à leur chercher de la nourriture, et la nuit, elles les couvrent de leurs ailes, pour les garantir des injures de l'air. Si une main avide leur enlève leurs petits, vous les entendez pleurer en leur manière; elles semblent ne plus pouvoir quitter leurs nids, toujours dans l'espérance qu'elles les retrouveront. Quelle honte, je ne dis pas pour les païens, mais pour des chrétiens, que les animaux soient plus fidèles à accomplir les desseins de la Providence sur eux, que les propres enfants de Dieu; c'est-à-dire les pères et mères que le bon Dieu n'a choisis que pour peupler le ciel! Non, non, M. F., n'allons pas plus loin, quittons un sujet aussi révoltant; entrons dans des détails qui regarderont un plus grand nombre.

Je vais vous parler aussi simplement qu'il me sera possible, afin que vous puissiez bien comprendre vos devoirs et les accomplir. Je dis 1° que, dès qu'une mère est enceinte, elle doit faire quelque prière ou quelque aumône; mieux encore, si elle le peut, faire dire une messe pour prier la très-sainte Vierge de la recevoir sous sa protection, afin qu'elle obtienne du bon Dieu que ce pauvre enfant ne meure pas sans avoir reçu le saint baptême. Si une mère avait vraiment le sentiment religieux, elle se dirait à elle-même : ah! si j'avais le bonheur de voir ce pauvre enfant devenir un saint, de le contempler toute l'éternité à côté de moi, chantant les louanges du bon Dieu, quelle joie pour moi! Mais non, non, M. F., ce n'est pas la pensée qui occupe une mère enceinte; elle éprouvera plutôt un chagrin dévorant de se voir dans cet état, et peut-être aura-t-elle la pensée de détruire le fruit de son sein. O mon Dieu! le cœur d'une mère chrétienne peut-il bien concevoir un tel crime? Cepen-

dant, que nous en verrons au grand jour qui auront nourri dans elles-mêmes ces pensées d'homicide!

2° Je dis qu'une mère enceinte qui veut conserver son enfant pour le ciel, doit éviter deux choses : la première de porter de fardeaux trop lourds et de lever les bras pour prendre quelque chose, ce qui pourrait nuire à son pauvre enfant et le faire périr. La seconde chose à éviter, c'est de prendre des remèdes qui pourraient fatiguer son enfant, et de se mettre dans des accès de colère, ce qui pourrait souvent l'étouffer. Les maris doivent passer sur beaucoup de choses sur lesquelles ils ne passeraient pas dans un autre temps; s'ils ne le font pas par rapport à la mère, qu'ils le fassent par rapport à ce pauvre enfant; car peut-être perdrait-il la grâce du saint baptême : ce qui serait le plus grand de tous les malheurs!

3° Dès qu'une mère voit approcher ses couches, elle doit aller se confesser, et pour plusieurs raisons. La première est que plusieurs meurent dans leurs couches, et que, par conséquent, si elle avait le malheur d'être en état de péché, elle se damnerait. La seconde, c'est qu'étant en état de grâces, toutes les souffrances et les douleurs qu'elle endurera seront récompensées pour le ciel; la troisième, c'est que toutes les bénédictions qu'elle souhaitera à son enfant, le bon Dieu ne manquera pas de les lui accorder. Une mère, dans ses couches, doit conserver la pudeur et la modestie, autant qu'il lui est possible dans son état, et ne jamais perdre de vue qu'elle est en présence du bon Dieu, en la compagnie de son bon ange gardien. Elle ne doit jamais faire gras les jours défendus, sans permission, ce qui attirerait la malédiction sur elle et sur son enfant.

4° Ne laissez jamais passer plus de vingt-quatre heures

sans baptiser vos enfants; si vous ne le faites pas, vous vous rendez coupables, à moins que vous n'ayez des raisons sérieuses. Dans le choix que vous faites des parrains et marraines, prenez des personnes sages autant que vous le pourrez; en voici la raison : c'est que toutes les prières, les bonnes œuvres que feront leurs parrains et leurs marraines, en vertu de la parenté spirituelle avec vos enfants, leur obtiendront quantité de grâces du ciel. Oui, M. F., nous sommes sûrs de voir au jugement dernier beaucoup d'enfants qui se reconnaîtront redevables de leur salut aux prières, aux bons conseils et aux bons exemples de leurs parrains et marraines. Une autre raison vous y oblige : si vous venez à leur manquer, ce sont eux qui doivent tenir votre lieu et place. Donc, si vous aviez le malheur de prendre des parrains et des marraines sans religion, ils ne pourraient que conduire vos enfants dans les enfers.

Pères et mères, vous ne devez jamais laisser perdre le fruit du baptême à vos enfants; combien ne seriez-vous pas aveugles et cruels? L'Église vient de les sauver par le saint baptême, et vous, par votre négligence, vous les redonneriez au démon? Ah! pauvres enfants, entre les mains de qui avez-vous eu le malheur de tomber! Mais s'il s'agit des parrains et marraines, il ne faut pas oublier que pour répondre pour un enfant on doit être suffisamment instruit, afin de pouvoir instruire cet enfant si le père et la mère venaient à lui manquer. En outre, il faut qu'ils soient bons chrétiens, et même de parfaits chrétiens; puisqu'ils doivent servir d'exemples à leurs enfants spirituels. Ainsi, une personne qui ne fait pas ses pâques ne doit pas répondre pour un enfant, ni une personne qui garde une mauvaise habitude sans vouloir y renoncer, ni une personne qui court les danses, qui

fréquente habituellement les cabarets; parce que, à chaque interrogation du prêtre, il fait un faux serment : chose grave, comme vous le pensez, en présence de J.-C. même, au pied des fonts sacrés du baptême. Quand vous n'êtes pas dans les conditions requises pour être des parrains chrétiens, il faut refuser; et, si cela vous est arrivé, il faut vous en confesser et ne plus retomber dans ce péché.

5° Il ne faut pas faire coucher vos enfants avec vous avant qu'ils aient deux ans; si vous le faites, vous commettez un péché. Si l'Église a fait cette loi; ce n'est pas sans raison : vous êtes obligés de l'observer. Mais, me direz-vous, parfois il fait bien froid, ou l'on est bien las. Tout cela, M. F., n'est pas une raison qui puisse vous excuser aux yeux de Dieu. D'ailleurs, quand vous vous êtes mariés, vous saviez bien que vous seriez obligés de remplir les charges et les obligations qui sont attachées à cet état. Oui, M. F., il y a des pères et mères si peu instruits de leur religion, ou si peu soucieux de leurs devoirs, qu'ils feront coucher avec eux des enfants de quinze à dix-huit ans, et même souvent des frères et des sœurs ensemble. O mon Dieu! dans quel état d'ignorance sont ces pauvres pères et mères! — Mais, me direz-vous, nous n'avons point de lit. — Vous n'avez point de lit : mais il vaut bien mieux les faire coucher sur une chaise, ou chez votre voisin. O mon Dieu! que de parents et d'enfants damnés! Mais je reviens (à mon sujet) en vous disant que toutes les fois que vous faites coucher vos enfants avec vous, avant qu'ils aient deux ans, vous offensez le bon Dieu. Hélas! combien de pauvres enfants la mère trouve étouffés le matin, et combien de mères sont présentes auxquelles ce malheur est arrivé! Et quand même le bon Dieu vous en aurait préservé, vous n'êtes

pas moins coupables que si, chaque fois que vos enfants ont couché avec vous, vous les aviez trouvés étouffés le matin. Vous ne voulez pas en convenir, c'est-à-dire, que vous ne vous en corrigez pas; attendons le jugement, et vous serez forcés de reconnaître ce que vous ne voulez pas reconnaître aujourd'hui. Mais, me direz-vous, quand ils sont baptisés ils ne sont pas perdus; au contraire, ils vont au ciel. Sans doute, M. F., ils ne sont pas perdus; mais c'est vous qui serez perdus; et du reste, savez-vous à quoi Dieu destinait ces enfants? Peut-être que cet enfant aurait été un bon prêtre. Il aurait conduit quantité d'âmes au bon Dieu; chaque jour, en célébrant la sainte Messe, il aurait rendu plus de gloire à Dieu que les anges et les saints tous réunis ensemble dans le ciel. Il aurait tiré plus d'âmes du purgatoire que les larmes et les pénitences de tous les solitaires réunis auprès du tribunal de Dieu. Comprendrez-vous, maintenant, le malheur de laisser périr un enfant même baptisé? Si la mère de saint François Xavier, qui a été un si grand saint, qui a tant converti d'idolâtres, l'avait laissé périr : hélas! que d'âmes en enfer, qui, au jour du jugement, lui reprocheraient d'avoir été cause de leur malheur, parce que cet enfant était suscité de Dieu pour les convertir! Vous laissez périr cette fille qui peut-être se serait donnée au bon Dieu; par ses prières et ses bons exemples elle en aurait conduit un grand nombre au ciel. Peut-être, mère de famille, elle aurait bien élevé ses enfants, qui, à leur tour, en auraient élevé d'autres, et ainsi la religion se serait maintenue et conservée dans de nombreuses générations. Vous faites peu de cas, M. F., de la perte d'un enfant, sous prétexte qu'il est baptisé; mais attendez le jugement, et vous verrez et reconnaîtrez ce que vous ne comprendrez jamais en ce

monde. Hélas! si les pères et mères faisaient de temps en temps cette réflexion, que d'âmes de plus dans le ciel

6° Je dis que les parents sont très-coupables en caressant leurs enfants d'une manière inconvenante. Mais, me direz-vous, nous ne faisons point de mal, c'est pour les caresser; et moi je dirai que vous offensez le bon Dieu, et que vous attirez la malédiction sur ces pauvres enfants. Savez-vous ce qu'il en résulte? le voici. Il y a des enfants, qui ont pris cette habitude par le fait de leurs parents, et qui l'ont conservée jusqu'à leur première communion. Mais, mon Dieu! peut-on bien croire cela de la part de parents chrétiens?

7° Il y a des mères, qui ont si peu de religion, ou, si vous voulez, sont si ignorantes que pour montrer à une voisine la santé de leurs enfants elles les mettent à nu; d'autres, pour les langer, les laissent longtemps découverts devant tout le monde. Eh bien! même en l'absence de toute personne, vous ne devriez pas le faire. Est-ce que vous ne devez pas respecter la présence de leurs anges gardiens? Il en est de même, lorsque vous les allaitez. Est-ce qu'une mère chrétienne doit se laisser les seins découverts? et quoique bien couverte, ne doit-elle pas se tourner du côté où il n'y a personne? D'autres, sous prétexte qu'elles sont nourrices, ne sont toujours qu'à moitié couvertes : quelle abomination! n'y a-t-il pas même de quoi faire rougir les païens? L'on est obligé, pour ne pas s'exposer à des regards mauvais, de fuir leur compagnie. Oh quelle horreur! Mais, me direz-vous, quoiqu'il y ait du monde, il faut bien allaiter nos enfants, et les langer quand ils pleurent? Et moi je vous dirai que quand ils pleurent, vous devez faire tout ce que vous pourrez pour les apai-

ser; mais il vaut beaucoup mieux les laisser un peu pleurer que d'offenser le bon Dieu. Hélas! combien de mères sont cause de mauvais regards, de mauvaises pensées, d'attouchements déshonnêtes! Dites-moi, sont-ce là des mères chrétiennes qui devraient être si réservées? O mon Dieu! à quel jugement doivent-elles s'attendre? D'autres, sont si cruelles, qu'elles laissent leurs enfants en été courir toute la matinée à moitié couverts. Dites-moi, misérables, ne seriez-vous pas mieux à votre place parmi les bêtes sauvages? Où est donc votre religion et le souci de vos devoirs? Hélas! pour de la religion, vous n'en avez point, et vos devoirs, les avez-vous jamais connus? Vous en donnez la preuve chaque jour. Ah! pauvres enfants, que vous êtes malheureux d'appartenir à de tels parents!

8° Je dis, que vous devez encore surveiller vos enfants, lorsque vous les envoyez aux champs; alors, éloignés de vous, ils se livrent à tout ce que le démon veut leur inspirer. Si j'osais, je vous dirais qu'ils font toutes sortes de malhonnêtetés; qu'ils passent des moitiés de jour à faire des abominations. Je sais bien, que la plupart ne connaissent pas le mal qu'ils font; mais attendez qu'ils aient la connaissance. Le démon ne manquera pas de les faire ressouvenir de ce qu'ils ont fait dans ce moment, pour leur faire commettre le péché, ou de semblables choses. Savez-vous, M. F., ce que votre négligence ou votre ignorance produit? le voici : retenez-le bien. Une bonne partie des enfants que vous envoyez dans les champs font des sacriléges pour leur première communion; ils ont contracté ces habitudes honteuses; ou ils n'osent pas le dire, ou ils ne sont pas corrigés. Ensuite, si un prêtre, qui ne veut pas les damner, *les refuse;* on lui fera des reproches, en disant : C'est, parce

que c'est le mien... Allez, misérables, veillez un peu mieux sur vos enfants, et ils ne seront pas *refusés*. Oui, je dirai que la plus grande partie de vos enfants, ont commencé leur réprobation dans le temps qu'ils allaient aux champs. Mais, me direz-vous, nous ne pouvons pas toujours les suivre, il y aurait bien de quoi faire. Pour cela, M. F., je ne vous en dis rien; mais tout ce que je sais, c'est que vous répondrez de leurs âmes comme de la vôtre même. — Mais nous faisons bien ce que nous pouvons. — Je ne sais si vous faites ce que vous pouvez; mais ce que je sais, c'est que, si vos enfants se damnent chez vous, vous le serez aussi; voilà ce que je sais et rien autre. Vous aurez beau dire que non, que je vais trop loin; vous en conviendrez, si vous n'avez pas entièrement perdu la foi; cela seul suffirait à vous jeter dans un désespoir dont vous ne pourriez sortir. Mais je sais bien que vous ne ferez pas un pas de plus pour mieux vous acquitter de vos devoirs envers vos enfants; vous ne vous inquiétez pas de tout cela, et vous avez presque raison, parce que vous aurez bien le temps de vous tourmenter pendant toute l'éternité. Passons plus loin.

9° Vous ne devez pas faire coucher vos servantes ou vos filles, dans les appartements où vos domestiques vont chercher, le matin, vos raves et vos pommes de terre. Il faut le dire à la honte des pères et des mères, des maîtres et maîtresses, de pauvres enfants, des servantes auront la confusion de se lever, de s'habiller devant des gens qui n'ont pas plus de religion que s'ils n'avaient jamais entendu parler du vrai Dieu. Souvent les lits de ces pauvres enfants n'auront point de rideaux. Mais, me direz-vous, s'il fallait faire tout ce que vous dites, il y aurait bien de l'ouvrage. — Mon ami, c'est l'ou-

vrage que vous devez faire, et si vous ne le faites pas, vous en serez jugé et puni : voilà. Vous ne devez pas non plus faire coucher vos enfants dans la même chambre que vous, dès qu'ils ont sept ou huit ans. Tenez, M. F., vous ne connaîtrez le mal que vous faites qu'au jugement de Dieu. Je sais bien que vous ne ferez rien ou presque rien de ce que je viens de vous enseigner ; mais, n'importe, je vous dirai toujours ce que je dois vous dire; ensuite, tout le mal sera pour vous et non pour moi; parce que je vous fais connaître ce que vous devez faire pour remplir vos obligations envers vos enfants. Quand le bon Dieu vous jugera, vous ne pourrez pas dire que vous ne saviez pas ce qu'il fallait faire; je vous rappellerai ce que je vous dis aujourd'hui.

Vous venez de voir, M. F., que vos enfants, quoique petits, vous ont fait commettre bien des fautes; mais vous allez voir, que quand ils sont grands ils vous en font commettre de bien plus grandes et de bien plus funestes pour vous et pour eux. Vous conviendrez tous avec moi, M. F., que plus vos enfants avancent en âge, plus vous devez redoubler vos prières et vos soins, vu les dangers plus grands et les tentations plus fréquentes. Dites-moi maintenant, est-ce là ce que vous faites? Non, sans doute, quand vos enfants étaient petits, vous aviez le soin de leur parler du bon Dieu, de leur faire faire leur prière; vous veilliez un peu sur leur conduite, vous leur demandiez s'ils avaient été se confesser, s'ils avaient assisté à la sainte Messe; vous aviez la précaution de leur dire d'aller au catéchisme. Depuis qu'ils ont dix-huit à vingt ans, bien loin de leur inspirer la crainte et l'amour de Dieu, le bonheur de celui qui le sert pendant sa vie, le regret que nous avons en mourant de nous être perdus; hélas! ces pauvres enfants sont remplis de

vices, et ont mille fois transgressé les commandements de Dieu sans les connaître; leur esprit est plein des choses de la terre et vide de celles de Dieu. Vous leur parlez du monde. Une mère commencera à dire à sa fille qu'une telle s'est mariée avec un tel, qu'elle a bien trouvé un bon parti ; qu'il faudrait bien qu'elle ait le même bonheur. Cette mère n'aura que sa fille en tête, c'est-à-dire, qu'elle fera tout ce qu'elle pourra pour la faire briller aux yeux du monde. Elle la chargera de vanités, peut-être même jusqu'à faire des dettes; elle lui apprendra à marcher bien droit, en lui disant qu'elle marche toute courbée, qu'on ne sait à quoi elle ressemble. Cela vous étonne, qu'il y ait de ces mères si aveugles! Hélas! que le nombre est grand de ces pauvres aveugles qui cherchent la perte de leurs filles! Une autre fois, les voyant sortir le matin, elles sont plus empressées à vite regarder si elles ont leur bonnet bien droit, le visage et les mains bien propres, que de leur demander si elles ont donné leur cœur au bon Dieu, si elles ont fait leur prière et offert leur journée : de tout cela, elles n'en parlent pas. Une autre fois, elles diront qu'il ne faut pas paraître sauvage, qu'il faut faire bonne grâce à tout le monde; qu'il faut penser à faire des connaissances pour s'établir. Combien de mères ou de pauvres pères aveuglés, disent à leur enfant : Si tu es bien gentille ou si tu fais bien cela, je te laisserai aller à la foire de Montmerle, ou à la vogue; c'est-à-dire, si tu fais bien toujours ce que je voudrai, je te traînerai en enfer. O mon Dieu, est-ce bien le langage de parents chrétiens, qui devraient prier nuit et jour pour leurs pauvres enfants; afin que le bon Dieu leur inspirât une grande horreur pour les plaisirs, un grand amour pour lui avec le salut de leur âme! Ce qu'il y a encore de plus triste; c'est qu'il y a des en-

fants qui ne sont nullement portés à sortir; les parents sont à les prier, à les solliciter en leur disant : Tu restes toujours là, tu ne trouveras pas à t'établir, l'on ne te saura pas au monde. Vous voulez, ma mère, que votre fille fasse des connaissances? Ne vous inquiétez pas tant, elle en fera bien! sans que vous vous *tourmentiez* si fort; attendez encore quelque temps, et vous verrez bien qu'elle les a faites.

La fille, dont le cœur ne sera peut-être pas aussi gâté que celui de la mère, lui dira : « Je ferai bien » comme vous voudrez; mais non, M. le curé ne veut » pas; il nous dit que tout cela ne fait qu'attirer la malé- » diction du bon Dieu sur les mariages; j'ai envie de ne » pas aller dans les danses, qu'en pensez-vous, ma » mère? — Eh! bon Dieu, que tu es bonne, ma fille, d'é- » couter M. le curé, il faut bien qu'il nous dise quelque » chose; c'est son gagne-pain, l'on en prend ce que l'on » veut, et on laisse le reste à d'autres. — Mais nous ne » ferons point de pâques? — Ah! pauvre enfant, s'il ne » veut nous recevoir, nous irons à un autre; ce que l'un » ne veut pas, l'autre le prend toujours. Ma fille, sois » sage, reviens de bonne heure, va, seulement, tu ne te » divertiras pas quand tu ne seras plus jeune. » Une autre fois, ce sera une voisine qui lui dira : « Vous lais- » sez trop de liberté à votre fille; elle finira par vous » donner du chagrin. » — « Ma fille! lui répondra-t-elle, » je n'ai pas peur de cela. D'ailleurs, je lui ai recom- » mandé d'être bien sage, elle me l'a promis; je suis sûre » qu'elle ne voit que des personnes comme il faut. » — Ma mère, attendez quelque temps et vous verrez le fruit de sa sagesse. Quand le crime éclatera, il sera un sujet de scandale pour toute la paroisse, il couvrira la famille d'opprobre et de déshonneur; et si rien n'éclate

c'est-à-dire, si personne ne l'apprend, elle portera sous le voile du sacrement de mariage, un cœur et une âme gâtés par les impuretés auxquelles elle s'est livrée avant son mariage, source de malédictions pour toute sa vie. Mais, dira une mère, quand je verrai qu'elle en fera trop, je saurai bien l'arrêter; je ne lui donnerai plus la permission de sortir, ou bien je prendrai un bâton. — Vous ne lui donnerez plus la permission, ma mère; ne vous inquiétez pas, elle saura bien la prendre sans que vous ayez la peine de la lui donner, et si vous faites seulement semblant de la lui refuser, elle saura vous braver, se moquer de vous et partir. Vous l'avez poussée la première; mais ce n'est pas vous qui l'en retirerez. Vous pleurerez peut-être, mais de quoi serviront vos larmes? de rien, sinon de vous faire ressouvenir que vous vous êtes trompée, que vous auriez dû être plus sage et mieux conduire vos enfants. Si vous en doutez, écoutez-moi un instant, et vous verrez, malgré la dureté de votre cœur pour l'âme de vos pauvres enfants, qu'il n'y a que le premier pas qui coûte; une fois que vous les avez laissés s'égarer vous n'en êtes plus maîtresse, et souvent, ils font des fins bien misérables.

Il est rapporté dans l'histoire, qu'un père avait un fils, qui lui donnait toutes sortes de consolations; il était sage, obéissant, réservé dans ses paroles, il était en même temps l'édification de toute la paroisse. Un jour, qu'il y eut une petite partie de divertissement dans le voisinage, le père lui dit « : Mon fils, vous ne sortez jamais, allez un » moment vous amuser avec vos amis, ce sont tous des » jeunes gens comme il faut, vous n'y serez pas en mau- » vaise compagnie. » Le fils lui dit : « Mon père, je n'ai » point de plaisir plus grand et de meilleure récréation » que d'être en votre compagnie. » Voilà une belle ré-

ponse pour un enfant qui estime mieux la compagnie de son père, que tous les autres plaisirs et toutes les autres compagnies. « Ah ! mon fils, lui dit ce pauvre père aveu- » glé, si cela est, j'irai avec vous. » Le père part avec son fils. La seconde fois, le jeune homme n'a plus besoin de tant se faire prier pour partir ; la troisième fois, il part tout seul ; il n'a pas besoin de son père ; au contraire, son père commence à le gêner, il trouve parfaitement le chemin. Son esprit n'est plus occupé que du son des instruments qu'il a entendus, des personnes qu'il a vues. Il finit par abandonner ces petites pratiques de piété qu'il s'était prescrites dans le temps où il était tout à Dieu ; il se lie ensuite avec une jeune fille, bien plus mauvaise que lui. Les voisins commencent déjà à parler de lui comme d'un nouveau libertin. Dès que le père s'en aperçoit, il veut s'y opposer, il lui défend d'aller n'importe où sans sa permission ; mais il ne trouve plus dans son fils cette ancienne soumission. Rien ne peut le retirer ; il se moque de son père, en lui disant que, maintenant, ne pouvant plus se divertir, il veut empêcher les autres de le faire. Le père, au désespoir, ne voit plus de remède, il s'arrache les cheveux, il veut le corriger. La mère, qui sentait mieux que son mari les dangers de ces compagnies, lui avait souvent dit qu'il faisait bien mal, qu'il en serait fâché ; mais non, c'était trop tard. Un jour, que le père le voit venir de ces plaisirs, il le châtie. Le fils, voyant qu'il est gêné par ses parents, s'engage, et au bout de quelque temps, le père reçoit une lettre, lui annonçant que son fils a été écrasé sous les pieds des chevaux. Hélas ! où alla ce pauvre enfant ? Dieu veuille qu'il ne soit pas en enfer. Cependant, s'il est damné, selon les apparences, son père est la véritable cause de sa perte. Quand le père ferait pénitence, sa pénitence et ses larmes n'auront ja-

mais le pouvoir d'arracher ce pauvre enfant de l'enfer. Ah! malheureux parents, qui jetez vos enfants dans les flammes éternelles.

Vous trouvez cela un peu extraordinaire; cependant, si nous examinons de près la conduite des parents : voilà ce qu'ils font tous les jours. Si vous en doutez le moins du monde, touchons cela d'un peu plus près. N'est-ce pas que vous vous plaignez chaque jour de vos enfants? que vous ne pouvez plus en être maîtres? cela est bien vrai. Vous avez peut-être oublié le jour où vous avez dit à votre garçon ou à votre fille : Si tu veux aller à la foire à Montmerle, ou bien à la vogue chez le cabaretier, tu peux bien y aller; tu reviendras de bonne heure. Votre fille vous a dit que ce serait bien comme vous vouliez.— Vas seulement, tu ne sors jamais, il faut bien que tu aies un moment de plaisir. — Vous ne direz pas que non. Mais plus tard, vous n'aurez besoin ni de la solliciter, ni même de lui donner la permission. Alors, vous vous *tourmenterez* de ce qu'elle part sans vous le dire. Regardez en arrière, ma mère, et vous vous rappellerez que vous lui avez donné la permission une fois pour toutes. De plus, examinez ce qu'il arrivera quand vous lui aurez donné la liberté d'aller partout où sa pauvre tête écervelée la conduira. Vous voulez qu'elle fasse des connaissances pour s'établir. En effet, à force de courir, elle fera des connaissances, elle multipliera ses crimes. Ce sera comme une montagne de péchés qui empêchera la bénédiction du bon Dieu de se répandre sur ces enfants au moment de leur mariage. Hélas! ces pauvres personnes sont déjà maudites de Dieu! Pendant que le prêtre lève la main pour les bénir, le bon Dieu, du haut du ciel, lance ses malédictions. De là, pour elles une source épouvantable de malheur. Ce nouveau sacrilége, ajouté à tant

d'autres, leur fait perdre la foi pour toujours. Alors, dans le mariage, où l'on se croit tout permis, la vie n'est plus qu'un abîme de corruption, qui ferait frémir l'enfer même, s'il en était témoin. Mais, hélas! tout cela n'a qu'un temps. Bientôt après, les chagrins, les haines, les disputes et les mauvais traitements de la part de l'un et de l'autre époux ne sont pas rares. — Après cinq ou six mois de mariage, le père verra venir son fils tout en fureur comme un désespéré, maudissant le père, la mère, la femme, et peut-être même ceux qui ont sollicité le mariage. Son père, tout étonné lui demandera ce qui lui est arrivé : « Ah! que je suis malheureux; ah! du moins si après » ma naissance vous m'aviez écrasé, si avant de me ma- » rier quelqu'un m'avait empoisonné! — Mais, mon fils, » lui dira le père tout chagrin, il faut prendre patience. » Que *veux-tu!* peut-être que cela ne durera pas. — Ne » me dites rien, si je *croyais* mon courage, je me tire- » rais un coup de fusil ou j'irais me jeter dans l'eau : il » faut toujours être à se disputer ou se battre. » N'est-ce pas, mon père, laissons dire M. le curé, il faut bien faire des connaissances, sans quoi on ne trouverait pas à s'établir. Pars toujours, mon fils, sois sage, reviens de bonne heure et sois tranquille.

Oui, sans doute, mon ami, si vous aviez été sage, si vous aviez consulté le bon Dieu, vous ne vous seriez pas établi comme vous l'avez fait; Dieu ne l'aurait pas permis; mais il vous aurait fait comme il fit au jeune Tobie; il vous aurait choisi lui-même une épouse qui, en venant chez vous, aurait apporté la paix, la vertu, toutes sortes de bénédictions. Voilà, mon ami, ce que vous avez perdu de ne pas écouter votre pasteur, et d'avoir suivi le conseil de vos parents aveugles.

Une autre fois ce sera une pauvre fille qui viendra,

peut-être toute meurtrie de coups, déposer dans le sein de sa mère ses larmes et son chagrin. Elles mêleront leurs larmes ensemble : « Ah! pauvre mère, que j'ai du » malheur d'avoir pris un mari comme celui-là! Il est » si méchant et si brutal! Je crains bien que l'on dise » un jour qu'il m'a tuée. » — Mais, lui dira la mère : « il faut faire tout ce qu'il te commandera. » — « Je le » fais bien; rien ne le contente, il est toujours en co- » lère. » — « Pauvre enfant, lui dira la mère, si tu » avais eu le bonheur de prendre un tel, qui t'a de- » mandée, tu aurais été bien plus heureuse..... » Vous vous trompez, mère, ce n'est pas ce que vous devez lui dire. « Ah! pauvre enfant, si j'avais eu le bonheur de » t'inspirer la crainte et l'amour du bon Dieu, si je ne » t'avais jamais laissé courir les plaisirs : Dieu n'aurait » pas permis que tu fusses si malheureuse..... » N'est-ce pas, ma mère? laisse dire M. le curé, pars toujours; sois sage, reviens de bonne heure et sois tranquille. Ceci est très-bien, ma mère, mais écoutez..

Un jour, je me trouvai de passer auprès d'un gros feu, je pris une poignée de paille bien sèche, je la jetai dedans en lui disant de ne pas brûler. Ceux qui furent témoins de cela, me dirent en se moquant de moi : « Vous » avez beau lui dire de ne pas brûler, cela n'empêchera » pas qu'elle ne brûle. — Et comment, leur ai-je répondu, » puisque je lui dis de ne pas brûler? » — Qu'en pensez-vous, ma mère? vous y reconnaissez-vous? N'est-ce pas là votre conduite ou celle de votre voisine? N'est-ce pas que vous aviez dit à votre fille d'être bien sage, lorsque vous lui donniez la permission de partir? — Oui sans doute... — Allez, ma mère, vous avez été une aveugle et le bourreau de vos enfants. S'ils sont malheureux dans leur mariage, c'est vous seule qui en êtes la cause.

Dites-moi, ma mère, si vous aviez quelques sentiments de religion et d'amitié pour vos enfants, ne deviez-vous pas travailler de tout votre pouvoir à leur faire éviter le mal que vous avez fait vous-même, lorsque vous étiez dans le même cas que votre fille? Parlons plus clairement. Vous n'êtes pas assez contente d'être malheureuse vous-même, vous voulez encore que vos enfants le soient aussi. Et vous, ma fille, vous êtes malheureuse dans votre ménage? J'en suis bien fâché, j'en ai bien du chagrin; mais j'en suis moins étonné que si vous me disiez que vous êtes heureuse, après les dispositions apportées à votre mariage.

Oui, M. F., la corruption est montée aujourd'hui à un si haut degré parmi les jeunes gens, qu'il serait presque aussi impossible d'en trouver qui reçoivent saintement ce sacrement, qu'il est impossible de voir monter un damné dans le ciel. Mais, me direz-vous : il y en a bien encore quelques-uns. Hélas! mon ami, où sont-ils?... Ah! bien oui, une mère ou un père ne font point de difficulté de laisser une fille avec un jeune homme trois ou quatre heures le soir, ou bien pendant les vêpres. — Mais, me direz-vous, ils sont sages. — Oui, sans doute, ils sont sages; la charité doit nous le faire croire. Mais dites-moi, ma mère, étiez-vous bien sage lorsque vous étiez dans le même cas que votre fille?

Finissons, M. F., en disant que si les enfants sont malheureux en ce monde et dans l'autre, c'est la faute des parents qui n'ont pas employé tous les moyens dont ils étaient capables pour conduire saintement leurs enfants dans le chemin du salut, où très-certainement, le bon Dieu les aurait bénis. Hélas! aujourd'hui, un jeune homme ou une jeune fille veulent s'établir, il faut absolument qu'ils abandonnent le bon Dieu... Non, n'entrons pas

dans ce détail, nous y reviendrons une autre fois. Pauvres pères et mères, que de tourments vous attendent dans l'autre vie! Tant que votre génération durera, vous allez participer à tous les péchés qui s'y commettront, vous en serez punis comme si vous les aviez commis, et bien plus, vous rendrez compte de toutes les âmes de votre génération qui se seront damnées. Toutes ces pauvres âmes vous accuseront de les avoir perdues. Ceci est très-facile à comprendre. Si vous aviez bien élevé vos enfants, ils auraient bien élevé les leurs : ils se seraient sauvés les uns et les autres. Ce n'est pas tout encore, vous serez responsables devant Dieu de toutes les bonnes œuvres que votre génération aurait accomplies jusqu'à la fin du monde et qui ne se seront pas faites par votre faute.

Que pensez-vous de cela, pères et mères? Si vous n'avez pas encore perdu la foi, n'avez-vous pas de quoi pleurer sur le mal que vous avez fait et sur l'impossibilité où vous êtes de le réparer? Avais-je raison de vous dire en commençant qu'il est presque impossible de vous montrer dans tout son jour la grandeur de vos devoirs?... Encore ce que je vous ai dit aujourd'hui n'est qu'un petit aperçu... Revenez dimanche, pères et mères, faites garder la maison à vos enfants, et nous irons plus loin sans pouvoir vous tout faire connaître.

Hélas! que de parents traînent leurs pauvres enfants dans l'enfer, en y tombant eux-mêmes. Mon Dieu! peut-on bien penser sans frémir à tant de malheurs! Heureux ceux que le bon Dieu n'appelle pas au mariage! Quel compte de moins à rendre! — Mais me direz-vous : « Nous faisons bien ce que nous pouvons. » — Vous faites ce que vous pouvez, oui sans doute; mais c'est pour les perdre et non pour les sauver. En finissant, je

veux vous montrer que vous ne faites pas ce que vous pouvez. Où sont les larmes que vous avez versées, les pénitences et les aumônes que vous avez faites pour demander à Dieu leur conversion? Pauvres enfants, que vous êtes malheureux d'appartenir à des parents qui ne travaillent qu'à vous rendre malheureux dans ce monde et encore bien plus dans l'autre! Etant votre père spirituel, voici le conseil que j'ai à vous donner : Quand vous voyez vos parents qui manquent les offices, qui travaillent le dimanche, qui font gras les jours défendus, qui ne fréquentent plus les sacrements, qui ne s'instruisent pas : faites tout le contraire; afin que vos bons exemples les sauvent eux-mêmes, et si vous aviez ce bonheur, vous auriez tout gagné. C'est ce que je vous souhaite.

VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Ivrognerie.

Nolite inebriari vino, in quo est luxuria.

Ne vous laissez pas aller à l'ivrogneric, qui conduit à l'impureté. (*S. Paul aux Ephésiens*, v, 18.)

Saint Paul nous assure que les ivrognes n'entreront jamais dans le royaume des cieux; il faut donc, M. F., que l'ivrognerie soit un bien grand péché. Cela est très-facile à comprendre, car, sous quelqu'aspect que nous le considérions, ce péché est infâme, aux yeux même des païens; à plus forte raison, les chrétiens doivent-ils le craindre mille fois plus que la mort. Le Saint-Esprit nous le dépeint d'une manière effrayante; il nous dit : « Malheur à vous qui êtes puissants à boire du vin et vaillants à vous enivrer..., malheur à celui qui se lève dès le matin avec la pensée de se livrer à l'ivresse! » Hélas! M. F., il en est bien peu de ceux qui sont atteints de ce vice horrible qui travaillent à s'en corriger. Les uns ne voient aucun mal à boire en toute rencontre; les autres pensent que pourvu qu'ils ne perdent pas la raison, ils ne commettent pas un bien grand péché; d'autres, enfin, s'excusent sur ce que les

compagnies les entraînent. Pour les détromper tous de ces erreurs, je vais leur montrer : 1° que tout condamne l'ivrognerie, 2° que tous les prétextes qu'ils peuvent alléguer ne sont pas capables de les justifier devant le bon Dieu.

I. Pour vous montrer, M. F., la grandeur du péché de l'ivrognerie, il faudrait pouvoir vous faire connaître la grandeur des maux qu'il entraîne avec lui pour le temps et pour l'éternité ; ce qui ne sera jamais donné à l'homme mortel, parce qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse le connaître. Tout ce que je vous en dirai ne sera donc rien en comparaison de ce qu'il est.

D'abord, vous conviendrez avec moi qu'une personne, qui a encore un peu de bon sens et de religion, ne peut pas être indifférente et insensible à la perte de sa réputation, de sa santé et de son salut. Faut-il mieux m'expliquer encore, je vous dirai que l'ivrogne, par son péché, s'attire la ruine de sa santé, l'aversion des hommes et la malédiction de Dieu lui-même. Je crois, M. F., que cela seul devrait suffire pour vous en faire concevoir une horreur exécrable. Quelle honte pour une personne, mais surtout pour un chrétien, de se plonger dans cet infâme bourbier! Le Saint-Esprit nous dit dans l'Ecriture sainte, qu'il faut envoyer le paresseux à la fourmi pour apprendre d'elle à travailler; mais que pour l'ivrogne, il faut l'envoyer à la bête brute pour apprendre d'elle la tempérance dans le boire et le manger. Quand on veut engager un pécheur à sortir du péché, on s'empresse de lui proposer les exemples de J.-C. et des saints; mais pour un ivrogne, il faut bien changer de langage, il faut lui proposer l'exemple des animaux, et sans craindre de descendre jusqu'aux plus immondes. Grand Dieu, quelle

horreur! Saint Basile nous dit que l'on ne devrait pas souffrir les ivrognes parmi les hommes; mais qu'il faudrait les chasser, et les reléguer parmi les bêtes sauvages qui sont au fond des forêts.

Ce péché paraît odieux même aux païens. Il est rapporté dans l'histoire que les magistrats de la ville de Sparte, dont les habitants étaient très-sobres, pour bien faire comprendre aux jeunes gens combien ce vice est indigne d'une créature raisonnable, faisaient venir, à certain jour de l'année, au milieu de la place publique, un esclave que l'on avait enivré. Les jeunes gens, voyant cet homme se traîner dans l'eau ou dans la boue, s'en étonnaient et s'écriaient : O ciel! d'où peut venir un tel monstre? Il a une figure humaine, mais il a moins de raison qu'une bête brute. Vous le voyez, M. F., tout païens qu'ils étaient, ils ne pouvaient pas concevoir qu'une créature raisonnable fût capable de se livrer à une passion qui la réduisît à un état aussi déshonorant. Nous lisons encore qu'un jeune seigneur, homme de bien, avait un serviteur assez malheureux pour se mettre de temps en temps dans le vin. Un jour, comme il allait à l'église, il le trouva dans cet état, et lui demanda où il se rendait. Je vais à l'église, prier le bon Dieu, lui répondit le serviteur. Tu vas à l'église, lui repartit son maître, ah! infâme! comment pourrais-tu prier le bon Dieu quand tu ne serais pas en état de paître ton cheval.

Il n'en est pas de ce péché comme de ceux qui, avec le temps et la grâce, se corrigent; pour celui-là il faut un miracle de la grâce, et non une grâce ordinaire. Me demandez-vous pourquoi les ivrognes se convertissent si rarement? En voici la raison : c'est qu'ils n'ont ni foi, ni religion, ni piété, ni respect pour les choses saintes;

rien n'est capable de les toucher et de leur faire ouvrir les yeux sur leur état malheureux. Si vous les menacez de la mort, du jugement, de l'enfer qui les attend pour les brûler; si vous les entretenez du bonheur que Dieu réserve à ceux qui l'aiment; pour toute réponse ils vous feront un petit sourire malin qui signifie : « Vous croyez peut-être me faire peur comme l'on fait aux enfants; mais je ne suis pas encore du nombre de ceux qui se laissent..., pour croire tout cela. » Voilà tout ce que vous en tirez. Il croit que quand nous sommes morts, tout est fini. Son Dieu, c'est son vin et il s'en tient là. « Vas, malheureux, lui dit l'Esprit-Saint, ce vin que tu bois avec excès est comme une couleuvre qui te donne la mort. » Tu n'en crois rien maintenant; mais en enfer, tu apprendras qu'il y a un autre Dieu que ton ventre.

Outre le mal que l'ivrogne se fait à lui-même par ce péché, à quels excès n'est-il pas capable de se porter lorsqu'il est dans sa crapule! Saint Augustin nous en rapporte un exemple effrayant. Dans la ville où il était évêque, un jeune homme nommé Cyrille avait, comme tant d'autres, hélas! la malheureuse habitude de fréquenter les cabarets. Un jour qu'il revenait du lieu de ses débauches, il porta la fureur de la passion si loin qu'il attaqua sa mère elle-même qui était enceinte. Se voyant entre les mains de ce fils maudit, elle se débattit avec tant d'efforts qu'elle fit périr le pauvre enfant qu'elle portait. O mon Dieu, quel malheur! un enfant qui ne verra jamais le ciel par la fureur de ce malheureux libertin!... Cet infâme voyant qu'il ne pouvait pas gagner sa mère, se met à la poursuite d'une de ses sœurs, qui aima mieux se laisser poignarder que de consentir à son infâme désir. Le père, entendant un grand bruit, accourt pour délivrer sa fille. Le malheureux se

jette sur son père, le frappe à coups de couteau et le fait tomber à ses pieds. Une autre de ses sœurs court au secours de son père qu'elle voyait assassiner, le malheureux la poignarde aussi. O ciel! quelle horreur! quelle est la passion semblable à celle-ci? Saint Augustin ayant fait rassembler les fidèles à l'église pour leur faire part de cet événement, rapporte lui-même que tout le monde fondait en larmes, au récit d'un tel crime.

Voyez, M. F., quelle horreur de ce péché le Saint-Esprit veut vous inspirer, puisqu'il vous dit de ne pas même regarder le vin quand il brille dans le verre. Si vous le buvez avec excès, dit-il encore, il vous mordra comme un serpent, il vous empoisonnera comme un basilic. Voulez-vous, nous dit saint Basile, savoir ce que c'est que l'estomac d'un ivrogne, le voici : c'est un réservoir rempli de toutes les immondices du cabaret. Vous voyez ordinairement, dit-il, un ivrogne mener une vie languissante; il n'est capable de rien, sinon de ruiner sa santé, de manger son bien, de mettre sa famille à la misère : voilà tout ce dont il est capable. Il faut que cette passion soit bien déshonorante, puisque, le monde si corrompu qu'il soit, ne laisse pas que d'avoir un souverain mépris pour les ivrognes, et de les regarder comme des pestes publiques. Cela n'est pas bien difficile à comprendre : ne renferme-t-elle pas tout ce qui est capable de rendre un homme infâme et odieux aux yeux des païens même. N'est-il pas odieux, lorsque, par la négligence de ses affaires, il ruine sa famille et la met à la misère? N'est-il pas odieux par les scandales qu'il donne, par la turpitude de sa vie, et les injures qu'il débite aussi bien contre ses supérieurs que contre ses inférieurs; car un ivrogne n'a pas plus de respect pour les uns que pour les autres.

Vous conviendrez avec moi, M. F., qu'il n'en faudrait pas autant pour rendre une personne méprisable.

Écoutez-moi un instant encore, et vous le comprendrez mieux. Où trouverez-vous un père qui veuille donner sa fille à un ivrogne, s'il le connaît pour tel? Dès que vous lui en faites la proposition, il vous répond : « Si je voulais faire périr ma fille de chagrin, je le ferais; mais comme j'aime mes enfants, je préfère la garder avec moi toute ma vie. » D'ailleurs, M. F., où serait la fille qui voudrait consentir à prendre un jeune homme *qui roule* (1) les cabarets? — « J'aimerais mieux, vous dirait-elle, aller passer ma vie dans un bois que de prendre un abruti, qui, peut-être, dans son vin me tuera, comme on l'a vu bien souvent. » Dites-moi, M. F., quel est *le bourgeois* (2) qui voudrait confier le gouvernement de son domaine à un ivrogne, le charger de payer ses dépenses, de recevoir son argent? De *tous les cinq mille* vous n'en trouverez pas un qui y consente, et ils ont bien raison. Où est le juge qui voudrait recevoir en justice la déposition d'un ivrogne? Il le ferait chasser de son audience, et ordonnerait de le conduire dans son écurie, avec ses chevaux, ou même mieux avec ses pourceaux, s'il en avait. Où trouverez-vous un honnête homme, qui veuille paraître dans une auberge en la société d'un ivrogne? Si personne ne le connaît, il prendra peut-être patience; mais, s'il se croit reconnu d'une personne comme il faut, de suite il prend la fuite; ou, s'il ne le peut pas, il cherche mille détours pour faire entendre qu'il s'est trouvé dans cette compagnie sans le savoir. Voulez-vous dans une dispute lui faire de la peine, reprochez-lui de l'avoir vu en telle compagnie; c'est lui dire qu'il ne vaut

(1) Qui hante. — (2) Propriétaire.

pas mieux que cet ivrogne; et l'on suppose toutes sortes de mauvaises qualités à un ivrogne!

Saint Basile nous dit que si les bêtes étaient capables de connaître ce que c'est qu'un ivrogne, elles ne voudraient pas le souffrir en leur compagnie, elles croiraient se déshonorer. Un ivrogne ne se met-il pas au-dessous de la bête *la plus brute?* Voyez, en effet, une bête a des pieds pour aller où elle veut, où on l'appelle; mais un ivrogne n'en a point. Que de fois le trouvez-vous couché dans un chemin, semblable à un animal à qui l'on a coupé les quatre pieds. Si vous avez la charité de le relever, de suite il retombe, au point que vous êtes obligé ou de le laisser dans la boue, ou bien de le prendre sur vos épaules. N'est-ce pas la vérité? — Oui, sans doute, pensez-vous en vous-mêmes. — Une bête a des yeux pour voir, pour se conduire, pour aller à la maison de son maître, et se placer d'elle-même dans l'écurie qu'il lui a désignée. Un ivrogne n'a point d'yeux pour se conduire chez lui, il ne sait pas s'il doit prendre la droite ou la gauche; s'il est de vos voisins, il ne vous connaît pas seulement. Demandez-lui s'il est jour ou s'il est nuit, il n'en sait rien. Une bête a des oreilles pour entendre ce que son maître lui dit; elle ne peut pas lui répondre; mais elle le regarde pour montrer qu'elle comprend et qu'elle est prête à faire ce qu'il lui commande. Un chien voit-il son maître lui faire signe qu'il a perdu son mouchoir ou son bâton, il se met aussitôt en devoir d'aller le chercher, il le rapporte et témoigne à son maître la joie, le plaisir qu'il a de lui rendre service. Si vous trouvez un ivrogne étendu sur votre chemin, essayez de lui parler pendant des heures entières, il ne vous répondra pas seulement, tant ses oreilles sont bouchées, tant ses yeux sont obscurcis par

la fumée du vin. Si l'ivresse lui laisse encore la force d'ouvrir la bouche, il vous répondra une chose pour l'autre; et vous finirez par vous en aller, déplorant son malheureux penchant. Si, dans cet état, il a encore quelque connaissance, il n'y a sorte de saletés et d'infamies qu'il ne vomisse; vous lui verrez commettre des actions qui feraient rougir les païens s'ils en étaient témoins, et cela sans remords. Faut-il donner un dernier coup de pinceau pour vous faire mieux apprécier quelle est la valeur et quelles sont les belles qualités d'un ivrogne? je n'ajoute qu'un mot : c'est un démon d'impureté revêtu d'un corps, que l'enfer a vomi sur la terre, c'est le plus sale, le plus immonde de tous les animaux. Otez-lui son âme, et ce n'est plus que la dernière des bêtes que porte la terre.

Je crois qu'à présent, M. F., vous pouvez vous faire une idée de la grandeur du péché de l'ivrognerie. Nous le trouvons très-horrible, et cependant nous n'avons qu'une connaissance bien bornée de la malice du péché; je vous laisse à penser de quelle manière le bon Dieu, qui le connaît dans toute son étendue, doit le considérer! S'il n'était pas immortel, pourrait-il, sans mourir d'horreur, supporter la vue de ce vice qui le déshonore dans ses créatures, puisqu'elles sont, nous dit saint Paul, les membres de Jésus-Christ. N'allons pas plus loin, M. F., c'en est assez. Je vous dirai seulement qu'un impudique, quoique bien criminel, peut encore au moins, dans son péché, produire un acte de contrition qui le réconcilie avec le bon Dieu; mais pour un ivrogne, il est incapable de donner le moindre signe de repentir. Bien loin de connaître l'état de son âme, il ne sait pas même s'il est au monde; de sorte que, M. F., mourir dans l'ivresse ou mourir en réprouvé, c'est une même chose.

Nous disons, M. F., qu'un ivrogne est tout à fait incapable de travailler à son salut, comme vous allez le voir. Il faudrait, pour qu'il sortît de son état, qu'il pût en sentir toute l'*horribilité*. Mais, hélas! il n'a point de foi; il ne croit que très-faiblement les vérités que l'Église nous enseigne. Il faudrait qu'il recourût à la prière; mais il n'en fait presque point, ou bien s'il les fait, c'est en s'habillant ou en se déshabillant, ou encore il se contentera de faire le signe de la croix, tant bien que mal, en se jetant sur son lit comme un cheval sur son fumier. Il faudrait qu'il usât des sacrements, qui sont, malgré le mépris qu'en font les impies, les seuls remèdes que la miséricorde de Dieu nous présente pour nous attirer à lui. Mais, hélas! il ne connaît ni les dispositions qu'il faut apporter pour les recevoir dignement, ni même le plus nécessaire de ce qu'il faut savoir pour être sauvé. Si vous voulez l'interroger sur son (état), il n'y comprend rien, il vous répond une chose pour l'autre. Si, dans un temps de jubilé, ou de mission, il veut sauver les apparences, il se contentera de dire seulement la moitié de ses péchés; et, avec les autres, il va à la sainte table, c'est-à-dire, il va commettre un sacrilège; cela lui suffit. Mon Dieu, quel état est celui d'un ivrogne! qu'il est difficile d'en pouvoir sortir! M. F., si vous preniez la peine de considérer le maintien d'un ivrogne à l'église, vous penseriez qu'il est semblable à un athée qui ne croit rien; vous le voyez venir le dernier, ou bien sortir, afin de se délasser un peu, chercher quelques-uns de ses semblables pour l'accompagner au cabaret, pendant que les autres sont à entendre la sainte Messe.

Le prophète Isaïe nous dit que les ivrognes sont des créatures inutiles sur la terre pour le bien; mais qu'elles sont très-dangereuses pour le mal. Pour nous en con-

vaincre, M. F., entrez dans un cabaret, que saint Jean Climaque appelle la boutique du démon, l'école où l'enfer débite et enseigne sa doctrine, le lieu où l'on vend les âmes, où les ménages se ruinent, où les santés s'altèrent, où les disputes commencent et où les meurtres se commettent. Hélas! autant de choses qui font horreur à ceux qui n'ont pas encore perdu la foi. Qu'y entend-on? Vous le savez bien mieux que moi : blasphèmes, jurements, imprécations, paroles sales. Et que d'actions honteuses que l'on ne ferait pas partout ailleurs!...

Voyez, M. F., ce pauvre ivrogne! Il est plein de vin et sa bourse est vide. Il se jette sur un banc ou sur une table; le lendemain il est étonné de se trouver dans un cabaret, tandis qu'il se croyait chez lui. Il s'en va après avoir dépensé tout son argent, et souvent il est obligé de laisser (en gage) son chapeau ou ses *habillements* avec un billet, afin de pouvoir emporter son corps avec le vin qu'il a bu. Quand il rentre, sa pauvre femme et ses enfants, qu'il a laissés sans pain, avec leurs seuls yeux pour pleurer, sont obligés de vite prendre la fuite, sinon ils vont être maltraités, comme s'ils étaient la cause de la dépense de son argent et des mauvaises affaires qu'il a faites. Mon Dieu, que l'état d'un ivrogne est déplorable!

Le concile de Mayence a bien raison de nous dire qu'un ivrogne transgresse les dix commandements de Dieu. Si vous voulez vous en convaincre, examinez-les les uns après les autres, et vous verrez qu'un ivrogne est capable de faire tout ce que les commandements de Dieu nous défendent. Je ne veux pas entrer dans ce détail qui serait trop long. Saint Jean Chrysostome dit, en s'adressant au peuple de la ville d'Antioche : « Prenez bien garde, mes enfants, de ne pas vous laisser aller à

l'ivrognerie; parce que ce péché dégrade (l'homme) d'une manière si épouvantable, qu'il le met au-dessous de la bête brute privée de raison. Oui, continue-t-il, les ivrognes sont véritablement les amis du démon; là où sont les ivrognes, sont les démons en grand nombre. » Hélas! M. F., ne faut-il pas que ce péché soit horrible aux yeux de Dieu, pour qu'il le punisse d'une manière si effrayante, même dès ce monde. En voici un exemple frappant. Nous lisons dans l'Écriture sainte que le roi Balthasar avait fait pour recevoir les grands de sa cour un splendide festin, qui surpassait tous ceux qu'il leur avait offert durant son règne. Il avait fait chercher dans tout son royaume les vins les plus délicieux. Quand ses convives furent assemblés, et que, se faisant gloire de boire à longs traits, le sang commençait à s'échauffer et l'impudicité à s'allumer; nous pouvons bien dire que l'un ne va pas sans l'autre : quand déjà ils se plongeaient dans la volupté, tout à coup, parut devant la face du roi, une main *sans corps*, écrivant sur la muraille certains mots qui étaient la condamnation de ce roi, sans qu'il le connût. Hélas! M. F., que l'homme le plus fier, le plus orgueilleux et le plus féroce, est peu de chose dans un *accident* semblable, ou plutôt dans le moindre accident! Balthasar en fut si épouvanté, prit un si grand tremblement, que les jointures de ses reins se brisaient et ses genoux se heurtaient l'un contre l'autre. Tous les convives furent en proie à la même terreur et semblaient être demi-morts. Le roi s'empressa de faire chercher quelqu'un qui pût lui faire comprendre la signification de ces mots; mais personne n'y comprenait rien. Alors il ordonna de faire venir tous ses devins, c'est-à-dire ses faux prophètes. Chacun voulait savoir, mais sans y parvenir. Enfin on dit au roi que Daniel, le prophète du

Seigneur, pouvait seul lui en donner la signification. Comme il désirait vivement connaître le sens de ces paroles, il commanda de l'amener sur-le-champ. Le prophète se rend sans résistance auprès du roi, qui le reçoit avec beaucoup de respect, et lui demande l'explication de ces mots, en lui offrant plusieurs présents. Le prophète les refuse. « Prince, lui dit-il, écoutez. Voici ce que veulent dire ces trois mots MANÉ, THÉCEL, PHARÈS. Le premier, que vos jours sont comptés et que vous êtes à la fin de votre vie et de votre règne; le second, que vous avez été pesé et trouvé trop léger; le troisième, que votre royaume sera divisé entre les Mèdes et les Perses. » Ainsi le roi entendit de la bouche même du prophète la sentence de condamnation qui lui annonçait la fin de toutes ses débauches. Remarquez-le bien, ceci se passait au moment où ce malheureux buvait avec ses convives, dans les vases sacrés enlevés par son père dans le pillage du temple de Jérusalem; pendant qu'ils se remplissaient le corps de vin, et qu'ils se plongeaient dans les plus sales voluptés. O mon Dieu! quel coup de foudre de votre colère! Mais il n'en fut pas quitte pour la peur, comme on dit communément : tout arriva comme le prophète l'avait prédit. Le roi fut massacré, et son royaume fut partagé entre les Mèdes et les Perses. Malgré cet avertissement capable de convertir tout autre pécheur, ce malheureux ne fut qu'endurci; car il ne paraît pas qu'il ait donné le moindre signe de repentir. Selon toute apparence, de sa *crapule* et de sa *frayeur* il descendit en enfer. Ce qui nous montre combien il est difficile à un ivrogne de se convertir.

Voyez encore Holopherne, ce fameux orgueilleux, qui se faisait gloire de se remplir de vin jusqu'à *regorger*, en présence de la belle Judith. Ce fut précisément dans son

ivresse qu'elle lui coupa la tête. Oh ! M. F., quelle funeste passion ! qui pourrait en comprendre la tyrannie et s'y abandonner? Non, M. F., une personne qui s'abandonne à l'ivrognerie n'a plus de réserve, pas même pour ses parents, comme nous l'avons dit. Mais pour bien vous le graver dans le cœur, en voici un exemple qui n'est pas moins effrayant. L'histoire rapporte qu'un père avait un fils, qui, encore tout jeune, avait l'habitude d'aller assez souvent dans les cabarets. Un jour, le voyant revenir de ce lieu de malheur, et remarquant qu'il avait un peu trop bu, le père voulut lui représenter combien il était honteux pour lui, qui n'était encore qu'un enfant, d'aller dans les cabarets où l'on commet le mal et où l'on ne fait jamais le bien ; qu'il ferait beaucoup mieux de fuir ces lieux où se perdaient sa réputation et son argent, et que, s'il voulait continuer, il se verrait chassé par son père. Ce jeune homme entendant ces paroles, entra dans une si grande colère, qu'il courut sur son père, et, le frappant de coups de couteau, le poignarda et le renversa à ses pieds tout couvert de sang. Dites-moi, M. F., auriez-vous jamais pu penser que l'ivrognerie pût porter l'homme à de tels excès ?

Ainsi l'ivrogne ne commet pas seulement le péché de gourmandise ; mais il devient capable, par ce péché, de se livrer à tous les crimes. Si je ne craignais pas d'être trop long, je vous le montrerais si clairement que vous n'en sauriez douter. Après cela, M. F., il n'est pas nécessaire de vous dire combien vous devez redouter l'ivrognerie, et fuir ceux qui s'y livrent. Ah ! qu'il est à craindre que ceux qui en sont atteints ne s'en corrigent jamais !

Cependant, M. F., comme la miséricorde du bon Dieu est infinie, et qu'il veut sauver les ivrognes comme les autres hommes, quoique leur conversion soit bien dif-

ficile; s'ils voulaient se prêter à la grâce qui leur est donnée pour se corriger, ils viendraient à bout de se tirer de cet abîme. La première chose qu'ils doivent faire, c'est de fuir les ivrognes et les cabarets : cette condition leur est absolument nécessaire pour revenir au bon Dieu. Le second moyen, c'est d'avoir recours à la prière, afin de toucher le cœur de Dieu et de regagner son amitié. Le troisième, c'est d'avoir un grand respect pour les choses saintes, de ne jamais mépriser rien de ce qui a rapport à la religion. Le quatrième, d'avoir recours aux sacrements où tant de grâces nous sont accordées : c'est le moyen dont tous les pécheurs se sont servis pour revenir au bon Dieu, aussi bien les ivrognes que les autres.

Saint Augustin raconte, d'après le récit même de sa mère, qu'elle avait failli se damner en faisant *la petite gourmande, dans le vin.* Elle épiait le moment où personne ne la voyait, et alors elle tâchait de *se contenter* (1). Mais une servante qui l'avait aperçue quelquefois, et à laquelle il lui arriva un jour de déplaire, lui dit qu'elle était une petite *ivrognesse*. Ce mot lui fut tant à cœur, elle en eut une si grande confusion, que, dans son repentir, elle en pleura longtemps. Elle alla aussitôt se confesser de cette faute, qu'elle n'avait jamais osé dire à son confesseur, tant elle regardait ce péché comme infâme et honteux, quoiqu'elle eût douze ans à peine. Elle s'en corrigea si bien avec la grâce du bon Dieu, qu'elle n'y retomba plus de toute sa vie, et elle vécut d'une manière si exemplaire, qu'elle est devenue grande sainte. Nous voyons que le bon Dieu, pour lui faire expier son péché, permit qu'elle épousât un homme ivrogne et brutal qui lui fit essuyer mille mauvais traitements. Son fils

(1) Se satisfaire.

Augustin, jusqu'à l'âge de trente-deux ans, ne fut pas moins ivrogne que son père. Sainte Monique reconnaissant que le bon Dieu permettait cela pour qu'elle satisfît à sa justice, supporta si bien cette épreuve qu'on ne lui entendit jamais faire à personne la moindre plainte. Elle eut enfin le bonheur de voir son mari et son fils Augustin se convertir. Vous voyez, M. F., que le bon Dieu tend la main et donne la grâce à ceux qui la lui demandent, avec un vrai désir de sortir du péché, pour ne plus vivre que pour lui.

Mais un autre exemple va vous faire plaisir, car il vous montrera que les ivrognes, quoique bien misérables, peuvent encore se sauver; et que ceux qui ne se convertissent pas de leurs mauvaises habitudes, et croient qu'ils ne pourront pas se corriger, se trompent bien. Il est rare de trouver un trait qui convienne mieux à notre sujet. Dans un village près de Nîmes, il y avait un paysan nommé Jean. Dès sa jeunesse, il s'était tellement adonné à l'ivrognerie, qu'il était presque continuellement dans le vin, et passait généralement pour le plus grand ivrogne du pays. Le curé de la paroisse ayant fait venir des missionnaires, pour instruire ses paroissiens, pensa qu'il fallait leur faire connaître ce pécheur, de crainte qu'il ne les trompât. Cette sage précaution du pasteur parut d'abord inutile; car, non-seulement le paysan ne se présenta à aucun missionnaire, mais encore il n'assista à aucun des exercices de la mission. Deux jours avant qu'elle fût finie, il s'avisa d'aller entendre un sermon sur l'enfant prodigue ou sur la miséricorde de Dieu, qui fut prêché par M. Castel, prêtre de Nîmes, l'un des missionnaires qui avait le plus de talent et de zèle. Ce discours écrit avec une noble simplicité, mais prononcé avec beaucoup de force et d'onction, fit la plus vive

impression sur le nouvel auditeur. Il reconnut son portrait dans la peinture qu'on fit des désordres de l'enfant prodigue ; il vit dans la bonté de son père, une image touchante de celle de Dieu, et plein, tout à la fois, de repentir et de confiance, il dit : A l'exemple du jeune homme prodigue de l'Evangile, je sortirai enfin de la malheureuse habitude où je croupis depuis si longtemps ; j'irai me jeter aux pieds de ce Dieu de miséricorde qu'on vient de me représenter comme le plus tendre de tous les pères. Sa résolution ne fut pas moins efficace que prompte. Dès le lendemain, il va trouver ce même M. Castel dont il avait entendu le sermon, et en l'abordant il lui dit, les yeux mouillés de larmes : Vous voyez ici le plus grand pécheur qu'il y ait sur la terre. Vous dites que la miséricorde de Dieu est encore plus grande que nos péchés ; pour en attirer sur moi les salutaires effets, je viens vous prier d'avoir la charité d'entendre ma confession. Ah ! ne me le refusez pas, mon père, je vous en conjure ; vous me feriez tomber dans le désespoir. Je ne puis plus soutenir le poids de mes remords, et je ne serai tranquille que lorsque vous m'aurez réconcilié avec le bon Dieu que j'ai tant offensé. Le missionnaire fut d'autant plus touché et surpris de ce discours, qu'il reconnut dans son interlocuteur le *fameux* ivrogne dont le curé lui avait parlé. Il s'attendrit avec lui, l'embrassa tendrement, et lui montra les mêmes sentiments que le père de l'enfant prodigue avait témoigné à son fils ; mais, en même temps, il lui représenta avec bonté qu'il était trop tard, qu'il était presque à la veille de son départ, et qu'il craignait bien de n'avoir pas le temps de lui accorder ce qu'il demandait. Ah ! s'il en est ainsi, lui répondit le paysan en sanglotant, c'en est fait, je suis perdu. Quand vous me connaîtrez mieux, peut-être, aurez-vous pitié de moi.

Faites-moi donc la grâce de m'entendre, et que j'aie, au moins, la consolation de me confesser. Le missionnaire se rendit à ce désir, et le paysan fit sa confession aussi bien qu'il lui fut possible. Il accompagna l'accusation de ses péchés de tant de larmes et d'un si vif repentir; il résista avec tant de courage aux conseils prudents qu'on lui donnait, de ne pas entièrement renoncer au vin, à cause de sa santé, et d'en user seulement plus rarement et plus sobrement; il protesta si fortement que jamais rien ne pourrait le réconcilier avec ce cruel ennemi, qui avait donné la mort à son âme, et qu'il en aurait horreur toute sa vie, que le missionnaire, le voyant si bien disposé, lui donna l'absolution, en lui recommandant fortement de persévérer dans les bons sentiments que le bon Dieu lui avait inspirés. Ce grand pécheur le lui promit, et la suite prouvera que son repentir avait été sincère. Cinq ou six mois après la mission, une des sœurs de Jean fit un voyage à Nîmes. Elle rencontra le missionnaire qui fut bien curieux de savoir si son fameux ivrogne Jean avait persévéré. Vous venez, sans doute, de votre village, lui dit-il, pouvez-vous me donner des nouvelles du brave Jean? Ah! monsieur, lui répondit cette femme, nous vous avons de grandes obligations; vous en avez fait un saint. Depuis que vous avez quitté notre pays, non-seulement ses anciens amis n'ont pas pu l'entraîner dans les cabarets; mais il ne nous a pas été possible de lui faire boire une seule goutte de vin. Non, non, nous dit-il, quand nous lui en parlons, il a été mon plus grand ennemi, je ne me réconcilierai jamais avec lui; ne m'en parlez plus. Le missionnaire ne put entendre ces paroles sans verser des larmes, tant il eut de joie de savoir que ce pécheur converti avait eu le bonheur de persévérer. Toutes les fois qu'il racontait ce trait, il avait coutume

d'ajouter qu'après une telle conversion, l'on ne devrait jamais désespérer des plus grands pécheurs, si le pécheur veut correspondre à la grâce que le bon Dieu accorde à tous pour les sauver.

II. Nous allons voir, M. F., que les pécheurs, c'est-à-dire les ivrognes, n'ont point de prétextes qui justifient leurs excès. Saint Augustin nous dit que, quoique l'ivrognerie soit condamnée par tout le monde, cependant chacun croit pouvoir s'en excuser. Si vous demandez à un homme pourquoi il s'est mis dans le vin, il vous répondra, sans se *tourmenter* (1), qu'un ami est venu le voir; qu'ils sont allés au cabaret, et que, s'ils ont trop bu, ce n'est que par complaisance. — C'est par complaisance! mais, ou cet ami est un bon chrétien ou c'est un impie. S'il est bon chrétien, vous l'avez grandement scandalisé en le pressant de boire, et en passant votre temps dans un cabaret. Peut-être même était-ce pendant la sainte messe ou pendant les vêpres!..... Eh! quoi, mon frère, vous étiez entrés deux personnes raisonnables dans le cabaret, et vous en êtes sortis moins raisonnables que deux bêtes brutes! Croyez-moi, mon ami, si vous aviez gardé votre ami chez vous un moment, et que, n'ayant point de vin, vous lui eussiez offert de l'eau; vous lui auriez fait beaucoup plus de plaisir qu'en lui faisant vendre son âme au démon. Si cet ami est un mauvais chrétien ou un impie sans religion, vous ne devez pas aller avec lui, vous devez le fuir. — Mais, me direz-vous, si je ne le fais pas boire, et si je ne le mène pas au cabaret, *il me voudra mal*, il me traitera d'avare. — Mon ami, c'est un grand bonheur d'être méprisé des méchants,

(1) Se troubler.

parce que cela prouve qu'on ne leur ressemble pas. Vous devez leur servir d'exemple. Saint Augustin nous dit : Eh! quoi, misérable, vous vous êtes mis dans le vin pour être l'ami d'un ivrogne, d'un impie, d'un libertin ; tandis que vous devenez l'ennemi de Dieu même! Oh malheureux! quelle indigne préférence! Vous voyez donc, M. F., vous n'avez rien qui puisse vous excuser : vous vous mettez dans le vin, parce que votre gourmandise vous y entraîne. Quelques-uns vous disent qu'ils ont l'habitude d'aller au cabaret pour boire avec les autres ; mais que, si copieusement qu'ils boivent, jamais le vin ne trouble leur raison. Mon ami, vous vous trompez. Quoique le vin ne vous trouble pas, dès que vous en buvez plus qu'il ne vous est nécessaire, vous êtes aussi coupable, en vous-même, que si vous aviez perdu la raison; il n'y a qu'un petit scandale de moins. Et encore vous n'êtes pas moins, aux yeux du public, un pilier de cabaret. Ecoutez ce que nous dit le prophète Isaïe : Malheur à vous qui avez la tête assez forte pour boire avec excès, qui vous faites gloire d'enivrer les autres : vous vous enivrez vous-même. En voici qui vous disent encore : C'est pour faire un marché, pour donner ou pour recevoir de l'argent. — Hélas! mon ami, je ne veux pas vous prouver combien de ceux qui sont dans le vin font des marchés tout de travers. On leur fait signer des quittances sans qu'ils aient l'argent, ou s'ils l'ont reçu, on tâche bien vite de le leur reprendre. D'ailleurs comment voulez-vous connaître ce que vous faites? vous ne vous connaissez pas vous-même.

Quelle conclusion devons-nous tirer de tout cela, M. F.? la voici. C'est de rentrer sérieusement en nous-mêmes, comme le Seigneur nous le dit par la bouche du prophète Joël : Réveillez-vous, dit-il, ivrognes, parce que toutes sortes de malheurs vous attendent. Pleurez et criez, à la

vue des châtiments que la juste colère de Dieu vous prépare dans les enfers, à cause de votre ivrognerie. Réveillez-vous, malheureux, aux clameurs de cette pauvre femme que vous avez maltraitée après avoir mangé son pain; réveillez-vous, ivrognes, aux cris de ces pauvres enfants que vous réduisez à la mendicité ou que vous mettez dans le cas de mourir de faim. Ecoutez, infâme ivrogne, ce voisin qui vous demande l'argent qu'il vous a prêté, et que vous avez mangé en débauches et dans les cabarets. Il en a besoin pour nourrir sa femme et ses enfants, qui pleurent la misère que votre ivrognerie leur a causée. Ah! malheureux pécheurs, qu'aviez-vous promis au bon Dieu quand il vous a reçu pour son enfant? Vous lui avez promis de le servir, de ne plus retomber dans ces désordres. Qu'avez-vous fait dans votre ivresse? Hélas! vous avez révélé des secrets qu'on vous avait confiés et que vous ne deviez jamais dire. Vous avez commis un nombre infini de *turpidités* qui font horreur à tout le monde. Qu'avez-vous fait en vous livrant à l'ivrognerie? Vous avez ruiné votre réputation, votre fortune, votre santé et vous avez rendu votre famille si misérable, que, peut-être pour vivre, s'abandonnera-t-elle à toutes sortes de désordres. Vous êtes devenu vous-même un homme de rien, la fable et l'opprobre de vos voisins, qui, maintenant, ne vous regardent plus qu'avec mépris et horreur. Qu'avez-vous fait de votre âme, de cette âme si belle, que Dieu seul la surpasse en beauté? Vous l'avez rendue toute charnelle, toute défigurée par vos excès.

Qu'avez-vous perdu par votre ivrognerie? Hélas! mon ami, vous avez perdu le plus grand de tous les biens, vous avez perdu le ciel, un bonheur éternel, des biens infinis; vous avez perdu votre pauvre âme qui avait été rachetée par le sang adorable de Jésus-Christ. Ah! disons plus en-

core : Vous avez perdu votre Dieu, ce tendre Sauveur, qui n'a vécu que pour vous rendre heureux pendant toute l'éternité. Oh! quelle perte! Qui pourra la comprendre et y être insensible! Quel malheur est comparable à celui-là?

Mais qu'avez-vous mérité? Hélas! rien autre chose que l'enfer, pour y être brûlé pendant toute l'éternité. Vous avez mérité, mon ami, d'être placé sur la table des démons où vous allez nourrir et entretenir la fureur qu'ils ont contre Jésus-Christ lui-même. Vous allez être cette victime sur laquelle la juste colère de Dieu s'appesantira pendant des siècles sans fin !... Convenez avec moi que peut-être jamais vous n'auriez pu vous former une idée de la grandeur du péché d'ivrognerie, de l'état où il réduit celui qui le commet, des maux qu'il lui attire pendant sa vie et des châtiments qu'il lui prépare pour l'éternité. Qui ne serait touché de tant de maux, M. F.? Pleurez, malheureux ivrognes, vos déréglements et tous les mauvais exemples que vous avez donnés, au lieu d'en rire comme vous le faites. Poussez des cris vers le ciel, pour demander miséricorde, pour essayer, si le Seigneur voudra encore avoir pitié de vous. Prions le bon Dieu qu'il nous préserve de ce malheureux péché, qui semble nous mettre presque dans l'impossibilité de nous sauver. Pour cela, n'aimons que Dieu seul, c'est le bonheur que je vous souhaite.

XXI^E DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la Colère.

Tenens suffocabat eum, dicens : Redde quod debes.

L'ayant pris à la gorge, il lui dit : Rends-moi ce que tu dois. (*S. Matthieu*, XVIII, 28.)

QUE les sentiments de l'homme sont différents de ceux de Dieu! Ce misérable, qui venait de recevoir la remise de tout ce qu'il devait à son maître, bien loin d'être touché de reconnaissance, et d'être prêt à user de la même indulgence à l'égard de son frère, l'aperçoit à peine qu'il entre en fureur, ne se possède plus, lui saute à la gorge et semble vouloir l'étrangler. L'autre a beau se jeter à ses pieds pour lui demander grâce, rien ne le touche et rien ne l'arrête. Il faut qu'il épuise sa fureur contre ce pauvre malheureux, et le fait traîner en prison jusqu'à ce qu'il lui ait payé sa dette. Telle est, M. F., la conduite des gens du monde. Dieu nous est représenté par le maître. S'il nous remet volontairement tout ce que nous devons à sa justice, s'il nous traite avec tant de bonté et de douceur, c'est afin qu'à son exemple, nous nous comportions de la même manière envers nos frères. Mais un homme ingrat et

fougueux a bientôt oublié tout ce que son Dieu a fait pour lui. Pour un rien, on le verra se livrer à toute la fureur d'une passion si indigne d'un chrétien, si outrageante à un Dieu de douceur et de bonté. Craignons, M. F., une passion si mauvaise, si capable de nous éloigner de Dieu, et de nous faire passer à nous et à ceux qui nous environnent une vie malheureuse. Je vais donc vous montrer : 1° combien la colère outrage Dieu; 2° combien elle est indigne d'un chrétien.

I. Je ne veux pas vous parler de ces petites impatiences, de ces murmures qui sont si fréquents. Vous savez que toutes les fois que vous ne les repoussez pas, vous offensez Dieu. Quoique ce ne soit pas pour l'ordinaire des péchés mortels, il ne faut pas manquer de vous en accuser. Si vous me demandez ce que c'est que la colère, je vous répondrai que c'est un mouvement violent, impétueux de l'âme, qui repousse avec *instance* ce qui lui déplaît. Si nous ouvrons les livres saints, où sont contenues les actions des hommes qui ont fait l'admiration du ciel et de la terre, partout nous y voyons qu'ils ont toujours eu en horreur ce maudit péché, et qu'ils l'ont regardé comme une marque de réprobation. Cependant, je vous dirai avec saint Thomas, qu'il y a une sainte colère, qui vient du zèle que nous avons pour soutenir les intérêts de Dieu. On peut quelquefois, nous dit-il, se fâcher sans offenser Dieu, selon ces paroles du Roi-Prophète : « Mettez-vous en colère; mais ne péchez pas. » Il y a donc une colère juste et raisonnable, que l'on peut plutôt appeler zèle que colère. L'Écriture sainte nous en montre un grand nombre d'exemples. Nous y lisons que Phinées, qui était un homme craignant le Seigneur et soutenant ses intérêts, entra dans une sainte colère à la vue

du scandaleux péché d'un juif avec une Madianite, et les perça d'un coup d'épée. Non-seulement il n'a pas offensé le Seigneur par la mort de ces deux abominables, mais au contraire, il fut loué de son zèle à venger les outrages qu'on lui faisait. Telle fut aussi la conduite de Moïse. Indigné de ce que les Israélites avaient adoré un veau d'or, en mépris du vrai Dieu, il en fit tuer vingt-trois mille pour venger le Seigneur, et cela, par les ordres de Dieu lui-même. Telle fut encore celle de David qui, dès le matin, déclarait la guerre à tous ces grands pécheurs qui passaient leur vie à outrager son Dieu (1). Telle fut enfin celle de Jésus-Christ lui-même, quand il alla dans le temple pour en chasser ceux qui y vendaient et achetaient, leur disant : « Ma maison est une maison de prière et vous en faites une caverne de voleurs. » Telle doit être la colère d'un pasteur qui a le salut de ses paroissiens à cœur et la gloire de son Dieu. Si un pasteur reste muet en voyant Dieu outragé et les âmes s'égarer, malheur à lui! S'il ne veut pas se damner, il faut que, s'il y a quelques désordres dans sa paroisse, il foule aux pieds le respect humain et la crainte d'être méprisé ou haï de ses paroissiens; et serait-il sûr d'être mis à mort après être descendu de chaire, cela ne doit pas l'arrêter. Un pasteur qui veut remplir son devoir doit toujours avoir l'épée à la main pour défendre les innocents, et poursuivre les pécheurs jusqu'à ce qu'ils soient revenus à Dieu; cette poursuite ne doit cesser qu'à sa mort. S'il ne se comporte pas de cette manière, c'est un mauvais prêtre, qui perd les âmes au lieu de les conduire à Dieu. Si vous voyiez arriver quelque scandale dans votre paroisse, et que vos pasteurs ne disent rien : mal-

(1) Psaume c, v. 8.

heur à vous, parce que Dieu vous a puni en vous envoyant de tels pasteurs.

Je dis donc que toutes ces colères ne sont que de saintes colères, louées et approuvées de Dieu même. Si toutes vos colères étaient de cette nature, l'on ne pourrait que vous en louer. Mais quand nous réfléchissons un peu sur tout ce qui se passe dans le monde, quand nous entendons tous ces bruits, voyons ces dissensions qui règnent entre les voisins et les voisines, les frères et les sœurs : nous n'y reconnaissons qu'une passion fougueuse, injuste, vicieuse et déraisonnable, dont il est nécessaire de vous montrer les pernicieux effets; afin de vous en faire concevoir toute l'horreur qu'elle mérite. Écoutez ce que nous dit le Saint-Esprit : L'homme en se mettant en colère, non-seulement perd son âme et son Dieu, mais encore il abrège ses jours. Je vais vous le prouver par un exemple frappant. Nous lisons dans l'histoire de l'Église que l'empereur Valentinien, en recevant les députés des Quades, entra dans une colère si épouvantable qu'il en perdit la respiration et mourut sur-le-champ. O mon Dieu ! quelle horreur ! quelle passion détestable et monstrueuse ! elle donne la mort à celui qui l'enfante ! Je sais bien que l'on ne se livre pas souvent à de tels excès ; mais combien de femmes enceintes, par la colère à laquelle elles se livrent, font périr leurs pauvres enfants, avant de leur avoir donné le jour et le baptême ! Ces malheureux n'auront donc jamais le bonheur de voir le bon Dieu ! Au jour du jugement nous les verrons perdus : ils n'iront jamais au ciel ! Et la colère seule d'une mère en sera la cause ! Hélas ! ces pauvres enfants vont souvent s'écrier dans l'enfer : Ah ! maudit péché de colère, que tu nous as privés de biens !... c'est toi qui nous a ravi le ciel ; c'est toi qui nous a con-

damnés à être dévorés par les flammes! O mon Dieu! que ce maudit péché nous a ravi de grands biens! Adieu beau ciel, nous ne te verrons jamais; ah! quel malheur!... O mon Dieu! une femme qui se serait rendue coupable d'un tel crime, pourrait-elle bien vivre sans verser jour et nuit des torrents de larmes, et ne pas se dire à chaque instant: Malheureuse, qu'as-tu fait? où est ton pauvre enfant? tu l'as jeté en enfer. Hélas! quels reproches pour le jour du jugement, lorsque tu le verras venir te demander le ciel! Ce pauvre enfant va se jeter sur sa mère avec une fureur affreuse. Ah! mère! lui dira-t-il, maudite mère! rends-moi le ciel; c'est toi qui me l'a ravi! Ce beau ciel que je ne verrai jamais, toute l'éternité je te le demanderai; ce beau ciel que la colère d'une mère m'a fait perdre!... O mon Dieu! quel malheur! Et cependant que le nombre de ces pauvres enfants est grand! — Une femme enceinte doit, en se confessant d'un péché de colère, ne jamais manquer, si elle (veut) se sauver, de déclarer son état; parce que, au lieu d'un péché mortel, il peut y en avoir deux. Si vous ne faites pas cela, c'est-à-dire, si vous ne dites pas cette circonstance, vous devez bien douter pour vos confessions. De même, un mari qui aurait fait mettre en colère sa femme, doit s'accuser de cette circonstance; ainsi que tous ceux qui se sont rendus coupables de la même faute. Hélas! qu'il y en a peu qui s'accusent de cela! Mon Dieu, que de confessions mauvaises!

Le prophète Isaïe nous dit que l'homme en colère est semblable à une eau agitée par la tempête. Belle comparaison, M. F... En effet, rien ne représente mieux le ciel que la mer quand elle est calme; c'est un grand miroir dans lequel les astres semblent se reproduire; mais aussi, dès que l'orage en a troublé les eaux, toutes

ces images célestes disparaissent. Ainsi, l'homme qui a le bonheur de conserver la patience et la douceur est, dans ce calme, une image sensible de Dieu. Mais la colère, les impatiences n'ont pas plus tôt détruit ce calme, que l'image de la divinité disparaît. Cet homme cesse dès lors d'être l'image de Dieu pour être celle du démon. Il en redit les blasphêmes, en représente la fureur. Quelles sont les pensées du démon? Ce ne sont que pensées de haine, de vengeance, de division : telles sont celles d'un homme en colère. Quelles sont les expressions du démon? Ce ne sont que malédictions et jurements. Si j'écoute un homme en colère, je n'entends autre chose de sa bouche que jurements et malédictions. O mon Dieu! quelle triste compagnie que celle d'une personne qui est sujette à la colère! Voyez une pauvre femme qui a un mari de cette sorte : si elle a la crainte de Dieu, et veut lui éviter des offenses et à elle les mauvais traitements, elle ne peut *lever la langue* (1), quand même elle en aurait le plus grand désir du monde. Il faut qu'elle se contente de gémir et de pleurer en secret; afin de ne point faire mauvais ménage, ni donner scandale. Mais, me dira un homme emporté, pourquoi me tient-elle tête? on sait bien que je suis vif. — Vous êtes vif, mon ami, mais croyez-vous que les autres ne le soient pas aussi bien que vous? Dites donc plutôt que vous n'avez point de religion, et vous direz ce que vous êtes. Est-ce qu'une personne qui a la crainte de Dieu ne doit pas savoir gouverner ses passions, au lieu de se laisser gouverner par elles?

Hélas! si j'ai dit qu'il y a des femmes malheureuses parce qu'elles ont des maris emportés; il y a des maris

(1) Dire un seul mot.

qui ne sont pas moins malheureux, avec des femmes qui ne sauront jamais leur dire un mot de bonne grâce, qu'un rien emporte et met hors d'elles-mêmes. Mais quel malheur dans un ménage, lorsque ni l'un ni l'autre ne veulent plier; ce n'est plus que disputes, que colères et malédictions. O grand Dieu! n'est-ce pas là véritablement un enfer anticipé? Hélas! à quelle école sont ces pauvres enfants? quelles leçons de sagesse et de douceur reçoivent-ils? Saint Basile nous dit que la colère rend l'homme semblable au démon, parce qu'il n'y a que le démon qui soit capable de se livrer à ces sortes d'excès. Une personne dans cet état est semblable à un lion en fureur, dont le rugissement fait mourir d'effroi les autres animaux. Voyez Hérode : parce que les rois Mages l'avaient trompé, il entra dans une telle colère, ou plutôt dans une telle fureur, qu'il fit égorger tous les petits enfants de Bethléem et des environs. Il ne se contenta pas de ces horreurs; il fit encore poignarder sa femme et ses enfants. Hélas! combien de pauvres enfants sont estropiés pour leur vie, par les mauvais coups qu'ils on reçus de leurs parents, dans ces transports de colère. Mais j'ajoute que la colère ne marche presque jamais seule : elle est toujours accompagnée de beaucoup d'autres péchés, comme nous allons le voir.

II. La colère entraîne avec elle les jurements, les blasphêmes, les reniements de Dieu, les malédictions, les imprécations. Saint Thomas nous dit que jurer est un péché si grand, si affreux aux yeux de Dieu, que jamais nous ne pourrons comprendre l'outrage qu'il lui fait. Ce péché n'est pas comme les autres, dont la légèreté de matière ne fait souvent qu'un péché véniel. Dans les jurements, plus la matière est légère, plus le

péché est grand; puisque c'est un plus grand mépris, et une plus grande profanation du saint nom de Dieu. Le Saint-Esprit nous assure que la maison de l'homme qui est accoutumé à jurer, sera remplie d'iniquité, et que les châtiments de Dieu n'en sortiront pas jusqu'à ce qu'elle soit détruite. Peut-on bien entendre sans frémir ces malheureux, qui osent porter leur fureur jusqu'à jurer le saint nom de Dieu, ce nom adorable que les anges ont tant de joie à répéter sans cesse : Saint, saint, saint, le grand Dieu des armées! (qu'il) soit béni dans tous les siècles des siècles! Si l'on réfléchissait bien en employant sa langue, que c'est un instrument donné de Dieu pour le prier, pour chanter ses louanges; que cette langue a été arrosée par le sang précieux de Jésus-Christ; que, tant de fois, elle a servi de reposoir au Sauveur lui-même, pourrait-on s'en servir pour outrager un Dieu si bon, et pour profaner un nom si saint et si respectable!..

Voyez quelle horreur les saints avaient des jurements. Saint Louis, roi de France, avait fait une loi portant que celui qui jurerait aurait la langue percée d'un fer rouge. Un bourgeois de la ville, dans une dispute, jura le saint nom de Dieu. Il fut conduit devant le roi, qui le condamna sur-le-champ à avoir la langue percée. Tous les puissants de la ville étant venus pour demander sa grâce, le roi leur répondit que, s'il avait eu le malheur de commettre ce péché, il se la percerait lui-même. Et il ordonna que sa sentence fût exécutée. Lorsqu'il alla combattre pour la Terre sainte, il fut fait prisonnier. On lui demanda un serment, qui, cependant, ne paraissait pas blesser sa conscience; il aima mieux néanmoins s'exposer à la mort que de le faire, tant il craignait de jurer. Aussi, voyons-nous qu'une personne qui jure, est

ordinairement une personne abandonnée de Dieu, accablée de toutes sortes de malheurs, et qui souvent fait une fin malheureuse.

Nous lisons dans l'histoire un exemple capable de nous donner la plus grande horreur du jurement. Du temps que saint Narcisse gouvernait l'Église de Jérusalem, trois libertins calomnièrent horriblement le saint, appuyant leur affirmation par trois serments exécrables. Le premier dit que, si ce qu'il affirmait n'était pas vrai, il voulait être brûlé vif; l'autre, qu'il voulait mourir du mal caduc; le troisième, qu'il voulait que les yeux lui fussent arrachés. A cause de ces calomnies, saint Narcisse fut chassé de la ville comme un infâme, c'est-à-dire, comme un évêque qui s'abandonnait à toutes sortes d'impuretés. Mais la vengeance de Dieu ne tarda pas à punir ces malheureux. Le feu ayant été mis pendant la nuit dans la maison du premier, il y fut brûlé tout vif. Le second mourut du mal caduc; le troisième, épouvanté par de si horribles châtiments, perdit la vue en pleurant ses péchés. Je sais que bien peu se permettent ces sortes de jurements. Les jurements les plus ordinaires sont ceux-ci : Ma foi! Ma conscience! — Mon Dieu! oui; — Mon Dieu! non; — parbleu! — morbleu! — mâtin!

Lorsque vous vous confessez, il faut bien vous accuser de la raison pour laquelle vous avez juré; si c'est pour assurer des choses fausses ou la vérité. Si vous avez fait jurer d'autres personnes en ne voulant pas les croire. Vous devez dire si vous en avez l'habitude, et depuis combien de temps vous l'avez. Aux jurements, il faut bien prendre garde de ne pas ajouter le serment. Il en est qui disent : Si cela n'est pas vrai, je veux ne jamais bouger de place; voir le ciel; que Dieu me damne! que la peste m'étouffe! que le démon m'emporte!.... Hélas!

mon ami, peut-être que le démon n'attend que ta mort pour t'emporter!... Vous devez dire, dans vos confessions, si ce que vous avez dit était ou n'était pas contre la vérité. Il y en a qui croient qu'il n'y a point de mal (de faire un serment) pour assurer une chose qui est véritable. Le mal, il est vrai, n'est pas si grand que pour une chose fausse; mais c'est toujours un péché, et même *gros*. Vous êtes donc toujours obligé de vous en accuser, sans quoi vous êtes damnés. En voici un exemple qui fait trembler Il est rapporté dans la vie de saint Édouard roi d'Angleterre que (le comte Gondevin, beau-père du roi), était si orgueilleux, qu'il ne pouvait souffrir personne auprès de lui. Le roi l'accusa un jour d'avoir coopéré à la mort de son frère. Le comte lui répondit que, si cela était vrai, il voulait qu'un morceau de pain l'étranglât. Le roi fit le signe de la croix sur ce morceau de pain, son beau-père le prit, et comme il l'avalait, le pain lui resta au gosier, l'étrangla, et il en mourut. Terrible punition, M. F.! Hélas! où alla sa pauvre âme, puisqu'il mourut en commettant ce péché?

Non-seulement nous ne devons pas jurer, sous quelque prétexte que ce soit, quand même il s'agirait de perdre nos biens, notre réputation et notre vie, parce que, en jurant, nous perdons le ciel, notre Dieu et notre âme; mais nous ne devons pas même faire jurer les autres. Saint Augustin nous dit que, si nous prévoyons que ceux que nous faisons appeler en justice jureront à faux, (nous ne devons pas le faire;) nous sommes aussi coupables et même plus coupables que si nous leur ôtions la vie. En effet, en les égorgeant nous ne faisons que donner la mort à leur corps, s'ils ont le bonheur d'être en état de grâce; le seul mal est pour nous : au lieu qu'en les faisant jurer, nous perdons leur pauvre âme,

et nous les perdons pour l'éternité. Il est rapporté qu'un bourgeois de la ville d'Hippone, homme de bien, mais fort attaché à la terre, contraignit un homme à qui il avait prêté de l'argent de jurer en justice; celui-ci jura faussement. La même nuit, il fut présenté au tribunal de Dieu. — Pourquoi as-tu fait jurer cet homme...? Ne devais-tu pas plutôt perdre ce qu'il te devait que de perdre son âme? Jésus-Christ lui dit qu'il lui pardonnait, pour cette fois, mais qu'il le condamnait à être fouetté; ce qui fut exécuté sur-le-champ par les anges; car le lendemain, il se trouva tout couvert de plaies. Vous me direz : Il faudrait perdre ce que l'on me doit? — Il faudrait perdre ce que l'on vous doit; mais vous estimez donc moins l'âme de votre frère que votre argent? D'ailleurs, soyez bien sûrs que si vous faites cela pour le bon Dieu, il ne manquera pas de vous récompenser.

Les pères et mères, maîtres et maîtresses doivent examiner s'ils n'ont point été, pour leurs enfants ou leurs domestiques, la cause de quelques jurements, par la crainte où ils ont été quelquefois d'être maltraités ou grondés. On jure aussi bien pour le mensonge que pour la vérité. Prenez bien garde, lorsque vous serez appelés en justice, de ne jamais jurer à faux. Quoique vous n'ayez pas juré, il faut même examiner si vous n'en avez pas eu la pensée dans vous-même, et combien de fois vous avez eu cette pensée; si vous avez conseillé à d'autres de jurer à faux, sous prétexte que, s'ils disent la vérité, ils seront condamnés. Vous êtes obligé de dire cela. Accusez-vous encore si vous avez pris quelques détours pour dire autrement que vous ne pensiez; car vous êtes obligé de dire tel que vous le pensez ou tel que vous l'avez vu et entendu; sans quoi, vous commettez un gros péché. Vous devez de même distinguer si vous avez

donné quelque chose pour porter les autres à mentir : ainsi, un maître qui menacerait son domestique de le maltraiter ou *de lui* faire perdre son gage, doit s'expliquer en confession sur tout ceci, sans quoi sa confession ne serait qu'un sacrilége. Le Saint-Esprit nous dit que le faux témoin sera puni rigoureusement.

Nous venons de dire ce que c'est que le jurement et le serment, voyons maintenant ce que c'est que le blasphême. Il y en a plusieurs qui ne savent pas distinguer le blasphême du jurement. Si vous ne savez pas distinguer l'un de l'autre, vous ne pouvez pas espérer que vos confessions soient bonnes, parce que vous ne faites pas connaître vos péchés tels que vous les avez commis. Écoutez donc bien; afin que vous quittiez cette ignorance, qui vous damnerait très-certainement. Le blasphême est un mot grec qui veut dire détester, maudire une beauté infinie. Saint Augustin nous dit que l'on blasphême lorsqu'on attribue à Dieu quelque chose qu'il n'a pas, ou qui ne lui convient pas; lorsqu'on lui ôte ce qui lui convient, ou, enfin, quand l'on s'attribue ce qui n'est dû qu'à Dieu. Expliquons cela. 1° Nous blasphémons lorsque nous disons que Dieu n'est pas juste, si ce que nous faisons ou entreprenons ne réussit pas. 2° Dire que Dieu n'est pas bon, comme le font quelques malheureux dans l'excès de leurs misères, est un blasphême. 3° Nous blasphémons lorsque nous disons que Dieu ne sait pas tout; qu'il ne fait pas attention à ce qui se passe sur la terre; qu'il ne nous sait pas seulement au monde; que toutes choses vont comme elles veulent; que Dieu ne se mêle pas de si peu de chose; qu'en venant au monde nous apportons notre sort d'être malheureux ou d'être heureux, et que Dieu n'y change rien. 4° Lorsque nous disons : Si Dieu faisait miséricorde à celui-là, vraiment

il ne serait pas juste ; car il en a trop fait et n'a mérité que l'enfer. 5° Lorsque nous nous emportons contre Dieu à l'occasion de quelque perte, et que nous disons : Non, Dieu ne peut pas m'en faire davantage qu'il ne m'en fait. C'est aussi un blasphême que de se moquer et railler de la sainte Vierge, ou des saints, en disant : C'est un saint qui n'a pas grand pouvoir, voilà plusieurs jours que je (prie)..... et je n'ai rien obtenu ; je ne veux plus avoir recours à lui. C'est un blasphême de dire que Dieu n'est pas puissant, et de le traiter indignement, comme en disant : Malgré Dieu ! S... D..! S... N..!

Les Juifs avaient une telle horreur de ce péché que quand ils entendaient blasphémer, ils déchiraient leurs vêtements, en signe de douleur. Le saint homme Job redoutait ce péché à tel point, que dans la crainte que ses enfants l'eussent commis, il offrait à Dieu des sacrifices pour l'expier. Le prophète Nathan dit à David : Puisque vous avez été la cause de ce que l'on a blasphémé Dieu, votre enfant mourra, et les châtiments ne sortiront point de votre maison pendant votre vie. Le Seigneur dit dans l'Écriture sainte : Quiconque blasphémera mon saint nom, je veux qu'il soit mis à mort (1). Pendant que les Hébreux étaient dans le désert, on surprit un homme qui blasphémait, le Seigneur ordonna qu'il fût assommé à coups de pierres. Sennachérib, roi des Assyriens, qui assiégeait Jérusalem, ayant blasphémé le nom de Dieu, en disant que, malgré Dieu, il prendrait cette ville, et la mettrait toute à feu et à sang ; le Seigneur envoya un ange, qui, dans une seule nuit, tua cent quatre vingt-cinq mille hommes, et lui-même fut égorgé par ses propres enfants. Ces blasphêmes ont

(1) Père Le Jeune, t. II, page 234. (*Note du Vénérable.*)

toujours été en horreur depuis le commencement du monde; ils sont vraiment le langage de l'enfer, puisque le démon et les damnés ne cessent de les proférer. Lorsque l'empereur Justin apprenait que quelques-uns de ses sujets avaient blasphémé, il leur faisait couper la langue. Pendant le règne du roi Robert, la France fut affligée d'une grande guerre. Le bon Dieu révéla à une sainte âme que tous ces maux dureraient jusqu'à ce que le blasphême eût été banni du royaume. N'est-ce donc pas un miracle extraordinaire, qu'une maison, où se trouve un blasphémateur, ne soit pas écrasée par la foudre et accablée de toute sorte de malheurs? Saint Augustin dit encore que le blasphême est un péché plus grand que le parjure; car, dans celui-ci, on prend Dieu à témoin d'une chose fausse, dans celui-là, au contraire, c'est une chose fausse que l'on attribue à Dieu. Vous conviendrez avec moi, M. F., de la grandeur de ce péché et du malheur qui en résulte pour l'homme qui s'y livre. Après s'y être livré, ne doit-il pas craindre que la justice de Dieu le punisse sur-le-champ, comme tant d'autres?

Voyons maintenant quelle différence il y a entre le blasphême et le reniement de Dieu. Je ne veux pas vous parler de ceux qui renient Dieu en quittant la religion catholique pour en embrasser une fausse : tels sont les protestants, les jansénistes et tant d'autres. Nous appelons ces personnes des renégats et des apostats. Il s'agit ici de ceux qui, à la suite de quelque perte ou de quelque disgrâce, ont la maudite habitude de s'emporter en paroles de colère contre Dieu. Ce péché est horrible, parce qu'à la moindre chose qui nous arrive, nous nous en prenons à Dieu même, nous nous emportons contre lui; c'est comme si nous disions à Dieu : Vous êtes un

.....! un .....! un malheureux ! un vindicatif ! Vous me punissez pour telle action, vous êtes injuste. Il faut que Dieu essuie notre colère, comme s'il était cause de la perte que nous avons faite et de l'accident qui nous est arrivé. N'est-ce pas lui, ce tendre Sauveur, qui nous a tirés du néant, qui nous a créés à son image, qui nous a rachetés par son sang précieux et qui nous conserve depuis si longtemps; tandis que nous méritions d'être abîmés dans les enfers depuis bien des années !... Il nous aime d'un amour inconcevable, et nous le méprisons; nous profanons son saint nom, nous *le jurons*, nous le renions ! Quelle horreur ! Y a-t-il un crime plus monstrueux que celui-là? N'est-ce pas imiter le langage des démons? des démons qui ne font que cela dans les enfers? Hélas ! M. F., si vous les imitez en cette vie, vous êtes bien sûrs d'aller leur tenir compagnie dans les enfers. O mon Dieu ! un chrétien peut-il bien se livrer à de telles horreurs !

Une personne qui se livre à ce péché doit s'attendre à une vie malheureuse, et même dès ce monde. Il est raconté qu'un homme, après avoir été pendant toute sa vie un blasphémateur, dit au prêtre qui le confessait : Hélas ! mon père, que ma vie a été malheureuse ! J'avais l'habitude de jurer, de blasphémer le nom de Dieu; j'ai perdu tous mes biens, qui étaient considérables; mes enfants, sur qui je n'ai attiré que des malédictions, ne *valent rien;* ma langue, qui a juré, blasphémé le saint nom de Dieu, est ulcérée et tombe en pourriture. Hélas ! après avoir été bien malheureux dans ce monde, je crains encore d'être damné à cause de mes jurements.

Souvenez-vous, M. F., que votre langue ne vous a été donnée que pour bénir le bon Dieu; elle lui a été consacrée par le saint baptême et par la sainte communion. Si

par malheur vous êtes sujets à ce péché, il faut vous en confesser avec grande douleur et en faire une rude pénitence; sans quoi vous irez en subir le châtiment en enfer. Purifiez votre bouche, en prononçant avec respect le nom de Jésus. Demandez souvent à Dieu la grâce de mourir plutôt que de retomber dans ce péché. Auriez-vous jamais pensé combien le blasphême est un péché horrible aux yeux de Dieu et des hommes? Dites-moi, vous êtes-vous confessé comme il faut, ne vous êtes-vous pas contenté de dire que vous avez juré, ou encore d'avoir dit des paroles grossières; sondez votre conscience, et ne vous endormez pas, car il est bien possible que vos confessions ne valent rien.

Voyons maintenant ce qu'on entend par malédiction et imprécation. Le voici. La malédiction, c'est lorsque, entraînés par la haine ou la colère, nous voulons anéantir ou rendre malheureux quiconque s'oppose à notre volonté. Ces malédictions tombent sur nous, sur nos semblables ou sur les créatures animées ou même inanimées. Lorsque nous agissons de la sorte, nous nous conduisons non selon l'esprit de Dieu, qui est un esprit de douceur, de bonté et de charité; mais selon l'esprit du démon, dont toute l'occupation est de maudire. Les malédictions les plus mauvaises sont celles que les pères et mères appellent sur leurs enfants, à cause des grands maux qui s'ensuivent. Un enfant maudit de ses parents est, ordinairement, un enfant maudit de Dieu même; parce que le bon Dieu a dit que si les parents bénissent leurs enfants, il les bénira; au contraire, s'ils les maudissent, leur malédiction restera sur eux. Saint Augustin en cite un exemple digne d'être à jamais gravé dans le cœur des pères et mères. Une mère, nous dit-il, maudit dans la colère ses trois enfants; à l'instant même, ils

furent possédés du démon. Un père dit à un des siens : Tu ne *crèveras* donc pas..... Son enfant tomba mort à ses pieds.

Ce qui aggrave encore ce péché, c'est que, si un père et une mère ont l'habitude de le commettre, leurs enfants contracteront cette habitude, ce vice devient héréditaire dans les familles. S'il y a tant de maisons qui sont malheureuses, et qui sont véritablement la retraite des démons et l'image de l'enfer, vous en trouverez l'explication dans les blasphêmes et les malédictions de leurs ancêtres, qui ont passé de leur grand-père à leur père et de leur père passent à leurs enfants, et ainsi de suite. Vous avez entendu un père en colère prononcer des jurements, des imprécations et des malédictions; hé bien! écoutez ses enfants lorsqu'ils seront en colère : mêmes jurements, mêmes imprécations et le reste. Ainsi les vices des parents passent à leurs enfants comme leurs biens, et encore mieux. Les anthropophages ne tuent que les étrangers pour les manger; mais, parmi les chrétiens, il y a des pères et mères, qui, pour assouvir leurs passions, souhaitent la mort de ceux à qui ils ont donné la vie, et livrent au démon ceux que Jésus-Christ a rachetés par son sang précieux. Combien de fois n'entend-on pas dire à ces pères et mères sans religion : Ah! maudit enfant, tu ne....., une fois! tu m'ennuies; le bon Dieu ne te punira donc pas une bonne fois!....; (je voudrais) que tu fusses aussi loin de moi que tu en es près! ce mâtin d'enfant! ce démon d'enfant! ces ch... d'enfants! ces bêtes d'enfants! et le reste. O mon Dieu! toutes ces malédictions peuvent-elles bien sortir de la bouche d'un père et d'une mère, qui ne devraient souhaiter et désirer que les bénédictions du ciel à leurs pauvres enfants! Si nous voyons tant d'enfants insen-

sés, revêches, sans religion, estropiés, n'en cherchons pas la cause ailleurs que dans les malédictions des parents; du moins pour le plus grand nombre.

Quel est donc le péché de ceux qui se maudissent eux-mêmes dans les moments d'ennui? C'est un crime épouvantable qui combat la nature et la grâce; car, la nature et la grâce nous inspirent de l'amour pour nous-mêmes. Celui qui se maudit ressemble à un enragé qui se tue de ses propres mains; il est même pire; souvent il s'en prend à son âme, en disant : Que Dieu me damne! que le démon m'emporte! j'aimerais autant être en enfer que d'être comme je suis! Ah! malheureux, dit saint Augustin, que Dieu ne te prenne pas au mot; car, tu irais vomir le venin de ta rage dans les enfers. O mon Dieu! si un chrétien pensait bien à ce qu'il dit, aurait-il la force de prononcer ces blasphêmes, capables, en quelque sorte, de forcer Dieu à le maudire du haut de son trône! Oh! qu'un homme sujet à la colère est donc malheureux! Il force à le punir ce Dieu qui ne voudrait que son bien et son bonheur! Pourra-t-on jamais le comprendre!

Quel est encore le péché d'un mari et d'une femme, d'un frère et d'une sœur, qui vomissent les uns contre les autres toutes sortes de blasphêmes? C'est un péché dont nul terme ne pourra jamais exprimer la grandeur; c'est un péché d'autant plus grand, qu'ils sont plus rigoureusement obligés de s'aimer et de se supporter les uns les autres. Hélas! combien de gens mariés ne cessent de vomir toutes sortes de malédictions l'un contre l'autre! Un mari et une femme qui ne devraient se faire que des souhaits heureux, et solliciter la miséricorde de Dieu; afin d'obtenir l'un pour l'autre le bonheur d'aller passer leur éternité ensemble, se chargent de malédictions; ils s'arracheraient s'ils le pouvaient, les yeux, et

même la vie. Maudite femme ou maudit mari, s'écrient-ils, au moins, si je ne t'avais jamais vu et jamais connu! Ah! maudit père, qui m'a conseillé de te prendre!... O mon Dieu! quelle horreur pour des chrétiens, qui ne devraient travailler qu'à devenir des saints! Ils font ce que font les démons et les réprouvés! Combien ne voyons-nous pas de frères et de sœurs se souhaiter la mort, se maudire, pour être plus riches ou pour quelques injures qu'ils auront reçues; conserver souvent de la haine toute leur vie, et avoir de la peine à se pardonner même avant de mourir.

C'est encore un gros péché que de maudire le temps, les bêtes, son travail. Combien de gens, quand le temps n'est pas selon leur volonté, le maudissent en disant : Maudit temps, tu ne changeras donc pas! Vous ne savez pas ce que vous dites, c'est comme si vous disiez : Ah! maudit Dieu, qui ne me donne pas un temps comme je le voudrais. D'autres maudissent leurs bêtes : Ah! maudite bête, je ne pourrai donc te faire aller comme je veux!... Que le démon t'emporte! que le tonnerre t'écrase! que le feu du ciel te grille!.. Ah! malheureux, vos malédictions ont plus souvent leur effet que vous ne le pensez. Souvent des bêtes périssent ou s'estropient, et cela par suite des malédictions que vous leur avez données. Combien de fois vos malédictions, vos emportements et vos blasphèmes ont-ils attiré la grêle et la gelée sur vos récoltes.

Mais quel est le péché de ceux qui souhaitent du mal à leur prochain? Ce péché est grand en proportion du mal que vous souhaitez, du dommage qui serait causé, si cela arrivait. Vous devez vous en accuser chaque fois qu'il vous est arrivé de faire de tels souhaits. Lorsque vous vous confessez, il faut dire quel mal vous avez

souhaité à votre prochain, quelle perte il aurait subie, si ce mal lui était arrivé. Vous devez expliquer s'il s'agit de vos parents, de vos frères et sœurs, de vos cousins ou cousines, de vos oncles ou tantes. Hélas! qu'il y en a peu qui font toutes ces distinctions dans leurs confessions! On aura maudit ses frères, ses sœurs, ses cousins ou cousines; et on se contentera de dire qu'on a souhaité du mal à son prochain, sans dire à qui, ni quelles étaient les intentions en le faisant. Combien d'autres auront fait des jurements affreux, des blasphêmes, des imprécations, des reniements de Dieu à faire dresser les cheveux de la tête, et qui se contentent de s'accuser qu'ils ont dit des paroles grossières, et rien autre. Une parole grossière, vous le savez, c'est une espèce de petit jurement, comme b..... et f..... dit sans colère. Hélas! que de confessions et communions sacriléges!

Mais, me direz-vous, que faut-il faire pour ne pas commettre ces péchés, qui sont affreux et capables de nous attirer toutes sortes de malheurs? Il faut que toutes les peines qui nous arrivent nous fassent ressouvenir que, nous étant révoltés contre Dieu, il est juste que les créatures se révoltent contre nous. Il faut ne jamais donner aux autres, occasion de nous maudire. Les enfants et les domestiques surtout, doivent faire tout ce qu'ils peuvent; afin de ne pas porter leurs parents ou leurs maîtres à les maudire; car il est certain que tôt ou tard, il leur arrivera quelque châtiment. Les pères et mères doivent considérer qu'ils n'ont rien de si cher au monde que leurs enfants, et, bien loin de les maudire, ils ne doivent cesser de les bénir; afin que Dieu répande sur eux le bien qu'ils leur désirent. S'il vous arrive quelque chose de fâcheux, au lieu de charger de malédictions *ce qui ne va pas* comme vous voulez, il vous serait

aussi facile et bien plus avantageux de dire : Que Dieu vous bénisse. Imitez le saint homme Job, qui bénissait le nom du Seigneur dans toutes les peines qui lui arrivaient, et vous recevrez les mêmes grâces que lui. Voyant sa grande soumission à la volonté (de Dieu), le démon prend la fuite, les bénédictions se répandent avec abondance sur ses biens, tout lui est rendu au double. Si, par malheur, il vous arrive de prononcer quelqu'une de ces mauvaises paroles, faites-en *vite* un acte de contrition pour en demander pardon, et promettez que vous n'y *retournerez* pas. Sainte Thérèse nous dit que, quand nous prononçons le nom de Dieu avec respect, tout le ciel se réjouit; tandis que si nous prononçons ces mauvais mots, c'est l'enfer. Un chrétien ne doit jamais perdre de vue que sa langue ne lui est donnée que pour bénir Dieu en ce monde, et le remercier des biens dont il l'a comblé pendant sa vie; afin de le bénir pendant l'éternité avec les anges et les saints : ce sera le partage de ceux qui auront imité, non le démon, mais les anges. Je vous le souhaite...

XXIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la Restitution.

Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari; et quæ sunt Dei, Deo.

Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. (*S. Matthieu*, XXII, 21.)

RENDRE à Dieu ce qui est à Dieu et au prochain ce qui lui est dû; rien n'est plus juste, rien n'est plus raisonnable. Si tous les chrétiens suivaient ce chemin, l'enfer n'en compterait aucun parmi ses habitants, et le ciel serait peuplé. Ah! plût à Dieu, nous dit le grand saint Hilaire, que les hommes ne perdissent jamais de vue ce précepte! Mais, hélas! combien se font illusion! Ils passent leur vie à tromper l'un, à voler l'autre. Oui, M. F., rien de plus commun que les injustices, rien de plus rare que les restitutions. Le prophète Osée avait bien raison de dire que les injustices et les larcins couvraient la face de la terre, et qu'ils étaient semblables au déluge qui a ravagé l'univers. Ah! malheureusement, autant il y a de coupables, autant de personnes qui ne veulent pas le reconnaître. O mon Dieu! que de voleurs la mort va faire découvrir! Pour vous en convaincre, M. F., je vais vous montrer 1° que

le bien mal acquis ne profite jamais; 2° en combien de manières vous faites tort à votre prochain; 3° comment et à qui vous devez rendre ce qui ne vous appartient pas.

I. Nous sommes si aveugles, que nous passons notre vie à chercher et à ramasser des biens que nous perdrons malgré nous, tandis que nous laissons ceux que nous pouvons conserver pendant toute l'éternité. Les richesses de ce monde ne sont dignes que de mépris pour un chrétien, et c'est précisément après elles seules que nous courons. L'homme donc est un insensé, puisqu'il agit d'une manière toute contraire à la fin pour laquelle Dieu l'a créé.

Je ne veux pas vous parler, M. F., de ceux qui prêtent à usure, à sept, huit, neuf et dix pour cent; laissons-les de côté. Il faudrait, pour leur faire sentir toute la grandeur et la noirceur de leur injustice et de leur cruauté, qu'un de ces vieux usuriers, qui, depuis trois ou quatre mille ans, brûlent en enfer, vînt leur faire le récit des tourments qu'il endure, et dont ses mille injustices sont la cause. Non, ce n'est pas là mon dessein. Ceux-là savent bien qu'ils font mal, et que jamais Dieu ne leur pardonnera, s'ils ne rendent à qui ils ont fait tort. Tout ce que je leur dirais ne servirait qu'à les rendre plus coupables. Entrons dans un détail qui en regarde un plus grand nombre.

Je dis que le bien acquis injustement n'enrichira jamais celui qui le possède. Au contraire, il sera une source de malédictions pour toute sa famille. O mon Dieu, que l'homme est aveugle! Il est parfaitement convaincu qu'il ne vient dans ce monde que pour un petit moment; à chaque instant, il en voit *partir* de plus

eunes et de plus robustes que lui; n'importe, cela ne lui fait pas ouvrir les yeux. L'Esprit-Saint à beau lui dire, par la bouche du saint homme Job, qu'il est venu dans le monde dépourvu de tout, et qu'il en sortira de même; que tous ces biens, après lesquels il court, le quitteront tous au moment qu'il y pensera le moins : tout cela ne l'arrête pas encore. Saint Paul affirme que celui qu veut devenir riche par des voies injustes, ne tardera pas de tomber dans de grands égarements; bien plus, qu'il ne verra jamais la face de Dieu. Cela est si vrai que, sans un miracle de la grâce, un avare ou, si vous voulez, une personne qui a acquis quelque bien par fraude ou par *adresse*, ne se convertira presque jamais, tant ce péché aveugle celui qui le commet. Écoutez comment saint Augustin parle à ceux qui ont du bien d'autrui. Vous aurez beau, leur dit-il, vous confesser, vous aurez beau faire pénitence et pleurer vos péchés, si vous ne rendez pas, quand vous le pouvez, jamais Dieu ne vous pardonnera. Toutes vos confessions et toutes vos communions ne seront que des sacriléges, que vous accumulerez les uns sur les autres. Ou rendez ce qui n'est pas à vous, ou il faudra vous résoudre à aller brûler dans les enfers. L'Esprit-Saint ne se contente pas seulement de nous défendre de prendre et de désirer le bien de notre prochain, il ne veut pas même que nous le regardions, dans la crainte que cette vue nous y fasse porter la main dessus. Le prophète Zacharie nous dit que la malédiction du Seigneur restera sur la maison du larron jusqu'à ce qu'elle soit détruite. Et moi je dis que non-seulement le bien acquis par fraude ou par *adresse* ne profitera pas; mais qu'il sera cause que votre bien acquis légitimement périra, et que vos jours seront abrégés. Si vous en doutez, écoutez-moi un instant, vous en serez convaincus.

Nous lisons dans l'Écriture sainte que le roi Achab voulant agrandir son jardin, alla trouver un homme nommé Naboth, pour lui demander à acheter sa vigne. « Non, lui dit Naboth, c'est l'héritage de mes pères, je veux la garder. » Le roi fut si outré de ce refus, qu'il en tomba malade. Il n'en pouvait ni boire, ni manger, et se mit au lit. La reine vint et lui demanda la cause de sa maladie. Le roi répondit qu'il voulait agrandir son jardin, et que Naboth avait refusé de vendre sa vigne. « Hé quoi! repartit la reine, où est donc votre autorité? Ne vous mettez point en peine; je vous la ferai bien avoir. » Elle se hâte d'aller trouver quelques personnes qui, gagnées par de l'argent, témoignèrent que Naboth avait blasphémé contre Dieu et contre Moïse. Ce pauvre homme eut beau se défendre, en affirmant qu'il était innocent du crime dont on l'accusait; on ne le crut pas; il fut entraîné et assommé à coups de pierres. La reine, le voyant baigné dans son sang, courut vers le roi, pour lui dire de prendre possession de la vigne, parce que celui qui avait été assez hardi pour la lui refuser était mort. A cette nouvelle, le roi guéri, courut, comme un *désespéré*, prendre possession de la vigne. Ce malheureux ne pensait pas que c'était là que Dieu l'attendait pour le punir. Le Seigneur appelle son prophète Élie, lui commande d'aller trouver le roi, et de lui dire de sa part que, dans l'endroit même où les chiens avaient léché le sang de Naboth, ils lécheraient son propre sang, et que aucun de ses enfants ne règnerait après lui. Il l'envoie aussi à la reine Jésabel pour lui annoncer que les chiens la mangeront en punition de son crime. Tout arriva comme le prophète l'avait prédit. Le roi, massacré dans un combat, les chiens léchèrent son sang. Un nouveau roi appelé Jéhu, entrant dans la ville, vit une femme assise à

une fenêtre. Elle s'était parée comme une déesse, dans l'espoir de charmer le cœur du nouveau roi. Celui-ci demande quelle est cette *créature*. On lui répond que c'est la reine Jésabel. Aussitôt il commande de la jeter en bas. Les hommes et les chevaux la foulèrent aux pieds. Le soir étant venu, lorsqu'on voulut lui donner la sépulture, on ne trouva plus que quelques morceaux de son corps : les chiens avaient mangé le reste. « Ah ! s'écria Jéhu, voilà donc accomplie la parole du prophète. » Le roi Achab laissait soixante et dix enfants, tous princes; ce nouveau roi ordonna qu'on leur tranchât à tous la tête, et qu'on la mît dans des paniers à la porte de la ville pour montrer, par un spectacle aussi affreux, quels malheurs les injustices des parents attirent sur leurs enfants. Saint Victor nous rapporte un exemple qui n'est pas moins étonnant. Un homme, nous dit-il, était entré dans le grenier de son voisin pour lui voler du blé. Au moment où il prenait son sac, le démon s'empara de lui, et, devant tout le monde, le traîna comme s'il l'eût emmené aux enfers. O mon Dieu, que l'homme est aveugle de se damner pour si peu de chose !...

La seconde raison qui doit nous faire craindre de prendre le bien d'autrui, c'est qu'il nous conduit en enfer. Le prophète Zacharie dit que, dans une vision, Dieu lui fit voir un livre où il était écrit que jamais les ravisseurs du bien d'autrui ne verraient Dieu, et qu'ils seraient jetés dans les flammes. Et cependant, M. F., il en est qui sont tellement aveuglés, qu'ils aimeraient mieux mourir et être damnés, que de rendre le bien mal acquis, tandis que la mort est sur le point de l'arracher de leurs mains. Un homme avait passé sa vie à voler et à piller... N'étant âgé que de trente ans, il fut atteint de la maladie dont il mourut. Un de ses amis, voyant qu'il

ne demandait point de prêtre, va lui-même en chercher un. « Mon ami, lui dit le prêtre, vous me paraissez bien malade. Vous ne pensiez donc pas à me demander? vous voulez bien vous confesser. — Ah! Monsieur, répond le malade, d'un air tout égaré, vous me croyez donc déjà mort? — Mais, mon ami, plus vous aurez de connaissance, mieux vous recevrez les sacrements. — Ne me parlez pas de cela, je suis fatigué dans ce moment; quand je serai mieux, j'irai vous trouver à l'église. — Non, mon ami, si vous veniez à mourir sans être administré, j'aurais trop de regret. Puisque je suis ici, je ne m'en irai pas avant de vous avoir confessé. » Se voyant comme forcé, il y consent; mais comment le fait-il? comme une personne qui a du bien d'autrui, et qui ne veut pas le rendre. Il n'en dit rien.... — « Si vous allez plus mal, je reviendrai vous apporter le bon Dieu. » En effet, le malade va du côté de la mort; l'on court avertir le prêtre que son pénitent expire. Il se hâte d'accourir. Lorsque le malade entendit la clochette, il demanda ce que c'était, et, apprenant que monsieur le curé lui apportait le bon Dieu : « Eh! quoi, s'écria-t-il, ne vous avais-je pas dit que je ne voulais pas le recevoir. Dites-lui de ne pas aller plus loin. » Le prêtre entra cependant, et, s'approchant de son lit : « Vous ne voulez donc pas recevoir le bon Dieu qui vous consolerait, et qui vous aiderait à souffrir vos peines. » — « Non, non, j'ai déjà fait assez de mal. — Mais vous allez scandaliser toute la paroisse. — Eh! que m'importe que tout le monde sache que je suis damné. — Si vous ne voulez pas recevoir les sacrements, vous ne pourrez pas être enterré chrétiennement. — Un damné mérite-t-il être enterré parmi les saints? Lorsque le démon aura pris ma maudite âme, jetez mon corps au loup, comme celui

d'un animal... » Voyant sa femme en pleurs : « Tu pleures? console-toi; si tu m'as accompagné pour aller, la nuit, voler les voisins, tu ne tarderas pas à venir me rejoindre dans les enfers. » Il s'écriait dans son désespoir : « Ah! horreur des enfers, ouvre tes abîmes! viens m'arracher de ce monde, je ne peux plus y tenir. » Et il meurt avec des signes visibles de réprobation. Mais, me direz-vous, il avait certainement commis de grands crimes. — Hélas! mon ami, si j'osais, je vous dirais qu'il ne faisait que ce que vous faites presque tous; tantôt c'était un fagot, tantôt une brassée de foin ou une gerbe de blé.

II. Si je voulais, M. F., examiner la conduite de ceux qui sont ici présents, je ne trouverais peut-être que des voleurs. Cela vous étonne? Écoutez-moi un instant et vous allez reconnaître que cela est vrai. Si je commence par examiner la conduite des domestiques, je les trouve coupables du côté de leur maître et du côté des pauvres. Du côté de leurs maîtres, les domestiques sont coupables, et, par conséquent, obligés à restituer, toutes les fois qu'ils ont pris plus de temps qu'il ne fallait pour se délasser, qu'ils en ont perdu dans les cabarets; s'ils ont laissé perdre ou prendre le bien de leurs maîtres, et que pouvant l'empêcher ils ne l'aient pas fait. De même, si, en se louant, un serviteur a assuré qu'il était capable de faire certains ouvrages, sachant très-bien qu'il l'ignorait ou ne le pouvait..., il est obligé de dédommager son maître de la perte qui est la conséquence de son ignorance ou de sa faiblesse. De plus, il vole les pauvres toutes les fois qu'il dépense son argent au jeu, au cabaret ou à d'autres inutilités. Mais, me direz-vous, cet argent est bien à moi puisque c'est mon gage. Je vous

répondrai : Vous avez travaillé pour le gagner, c'est vrai, et pourtant vous êtes coupable ; vous allez le comprendre. Peut-être vos parents sont-ils assez pauvres pour être obligés d'avoir recours à la charité publique ; si vous aviez conservé vos gages, vous pourriez les soulager : vous êtes dans l'impossibilité de le faire ; n'est-ce donc pas voler les pauvres ? Une *fille* (1) ou un *garçon* (2) ont dépensé tout leur argent, l'une à acheter des vanités, l'autre dans les cabarets ou les jeux ; si le bon Dieu leur envoie quelque maladie ou infirmité, ils sont obligés d'aller à l'hôpital, manger le pain des pauvres ; ou bien ils attendront qu'une personne charitable leur tende la main, et leur donne ce qui fera faute à d'autres encore plus malheureux. S'ils entrent en ménage, les voilà avec leurs enfants, réduits à la misère. Pourquoi cela ? sinon parce que étant jeunes, ils n'ont rien su réserver. N'est-ce pas, ma sœur, si l'on réfléchissait un peu, la vanité ne monterait pas si haut ? Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que, non-seulement vous prodiguez un bien qui vous fera défaut ; mais vous perdez votre pauvre âme.

Mais voici un péché d'autant plus déplorable qu'il est plus commun, c'est celui des enfants et des domestiques qui volent leurs parents ou leurs maîtres. Les enfants ne doivent jamais rien prendre à leurs parents sous prétexte qu'on ne leur donne pas assez. Quand vos parents vous ont nourris, vêtus et instruits ; ils ne vous doivent rien de plus. D'ailleurs, dès lors qu'un enfant vole ses parents, on le regarde comme capable de tout. Tout le monde le fuit et le méprise. Un domestique me dira :

(1) Une servante.

(2) Un domestique.

L'on ne me paie pas de mes peines, il faut bien que je me *récompense.* — L'on ne vous paie pas de vos peines, mon ami, pourquoi restez-vous chez ces maîtres? Lorsque vous vous êtes loué, vous saviez bien quel était votre gage et ce que vous pouviez mériter; il fallait vous adresser ailleurs, où vous auriez gagné davantage. Et que ceux qui reçoivent chez eux ce que les domestiques volent à leurs maîtres ou les enfants à leurs parents fassent bien attention! Ces objets ne seraient-ils restés chez eux que cinq minutes, et quand même ils n'en connaîtraient pas la valeur, ces recéleurs sont obligés à restituer, sous peine de damnation, si les coupables ne le rendent pas eux-mêmes. Il en est qui achèteront quelque objet, d'un enfant ou d'un domestique : or, ils le paieraient plus que cela ne vaut, ils sont obligés de rendre au maître, ou l'objet ou sa valeur; sans quoi ils seront jetés en enfer. Si vous avez conseillé à une autre personne de dérober; quand même vous n'auriez tiré aucun profit, si le voleur ne restitue pas, c'est à vous de le faire; sinon, vous ne pouvez plus espérer le ciel.

Les vols les plus communs se font dans les ventes et les achats. Entrons dans le détail, afin que vous connaissiez le mal que vous faites, et, en même temps, vous puissiez vous corriger. Lorsque vous *portez vendre* vos denrées, l'on vous demandera si vos œufs ou votre beurre sont bien frais, vous vous empresserez de répondre que oui; tandis que vous savez très-bien le contraire. Pourquoi le dites-vous, sinon pour voler deux ou trois sous à une pauvre personne, qui, peut-être, les a empruntés pour entretenir son ménage? Une autre fois, c'est en vendant du chanvre. Vous aurez la précaution de cacher en dedans le plus petit ou le plus mauvais. Vous direz peut-être : Si je ne fais pas ainsi, je ne le vendrai

pas autant. — C'est-à-dire, si vous vous conduisiez comme un bon chrétien, vous ne voleriez pas comme vous le faites. Une autre fois, vous vous êtes bien aperçu que dans votre compte l'on vous avait donné plus qu'il ne fallait, mais vous n'avez rien dit. — Tant pis pour cette personne, ce n'est pas ma faute. — Ah! mon ami, un jour viendra où l'on vous dira peut-être avec plus de raison : Tant pis pour toi!... Telle personne veut vous acheter du blé, du vin ou des bêtes. Elle vous demandera si ce blé est d'une bonne année. Sans balancer vous l'assurez que cela est. Votre vin, vous le mélangez avec d'autre mauvais, et vous le vendez comme tout bon. Si l'on ne veut pas vous croire, vous le jurez, et ce n'est pas une fois, mais vingt fois que vous donnez votre âme au démon. Oh! mon ami, tu n'as pas besoin de tant te *tourmenter* pour te donner à lui; il y a longtemps que tu lui appartiens! Cette bête, vous dira-t-on encore, a-t-elle quelque défaut? Il ne faut pas me tromper, je viens d'emprunter cet argent, si vous le faites, me voilà dans la misère. — Ah! certes non, reprenez-vous; cette bête est très-bonne. Si je la vends, ce n'est pas sans en être fâché; si je pouvais faire autrement, je ne la vendrais pas. Et en réalité, vous ne la vendez que parce qu'elle ne vaut rien et ne peut plus vous servir. — Je fais comme les autres; tant pis pour celui qui *est attrapé*. L'on m'a trompé, je tâche de tromper, sans quoi je perdrais trop. — N'est-ce pas, mon ami, les autres se damnent, il faut bien que vous vous damniez aussi; ils vont en enfer, il faut bien que vous y alliez avec eux? Vous aimez mieux avoir quelques sous de plus, et aller brûler en enfer pendant toute l'éternité! Eh bien! je vous dis que si vous avez vendu une bête avec des défauts cachés, vous êtes obligé de dédommager l'acheteur, de la perte

que ces défauts cachés peuvent lui avoir causée, sans quoi, vous serez damné. — Ah! si vous étiez à notre place, vous feriez bien comme nous. — Oui, sans doute, je ferais comme vous, si, comme vous, je voulais me damner; mais voulant me sauver, je ferais tout le contraire de ce que vous faites.

D'autres personnes passant dans un pré, une *ravière* (1) ou un verger, ne feront point difficulté de remplir leur tablier d'herbes ou de raves, et d'emporter leurs paniers et leurs poches pleins de fruits. Des parents verront venir leurs enfants les mains pleines de choses volées, et les reprendront en riant. — Eh! c'est bien grand'chose que cela! — M. F., si vous prenez tantôt pour un sou, tantôt pour deux, vous aurez bientôt fait la matière d'un péché mortel. D'ailleurs, vous pouvez commettre un péché mortel en ne prenant qu'un centime si vous désirez prendre trois francs. Que doivent donc faire les parents lorsqu'ils voient venir leurs enfants avec quelque objet volé? le voici. Ils doivent les obliger à aller le rendre eux-mêmes à ceux qu'ils ont volés. Une ou deux fois suffiront pour les corriger. Un exemple va vous montrer combien vous devez être fidèles à cela. Il est rapporté qu'un enfant de neuf à dix ans commençait à faire de petits vols, comme prendre des fruits ou autre petites choses de peu de valeur. Il alla toujours en augmentant, au point, qu'il fut plus tard conduit sur l'échafaud. Avant de mourir, il demanda aux juges que l'on fît venir ses parents; lorsqu'ils furent présents : « O malheureux père et malheureuse mère, s'écria-t-il, je veux que tout le monde sache que vous êtes cause de ma mort honteuse. Vous êtes déshonorés aux yeux du monde; mais vous

(1) Champ de raves.

êtes des malheureux ! si vous m'aviez corrigé au commencement de mes petits vols, je n'aurais point commis ceux qui m'ont conduit sur cet échafaud. » Je dis, M. F., que les parents doivent être sages par rapport à leurs enfants, quand bien même ils oublieraient qu'ils ont une âme à sauver. L'on voit en effet, pour l'ordinaire, que tels sont les parents, tels sont les enfants. Tous les jours on entend dire : Un tel a des enfants qui suivront bien les traces qu'ils ont suivies étant jeunes. — Cela ne vous regarde pas, me direz-vous, laissez-nous tranquilles, ne venez pas nous troubler; nous ne pensions plus à cela, et vous nous le remettez devant les yeux. Le feu de l'enfer n'est-il donc pas assez rigoureux, ni l'éternité assez longue, pour que vous nous fassiez souffrir ainsi dès ce monde? — C'est bien vrai, M. F., mais c'est précisément parce que je ne voudrais pas vous voir damnés. — Eh bien ! tant pis pour nous; si nous faisons le mal, ce n'est pas vous qui en subirez la peine. — Si vous êtes contents, à la bonne heure !...

Quelquefois, ce sera un cordonnier qui emploiera du mauvais cuir et du mauvais fil, et qui les fera payer comme bons. Ou encore, ce sera un tailleur qui, sous prétexte qu'il ne reçoit pas un assez bon prix de façon, gardera un morceau d'étoffe sans en rien dire. O mon Dieu ! que la mort va faire découvrir de voleurs !... C'est encore un tisserand qui gâte une partie de son fil, plutôt que de prendre la peine de le débrouiller; ou bien, il en mettra du moindre, et gardera, sans en rien dire, celui qu'on lui a confié. Voilà une femme à qui l'on donnera du chanvre à filer, elle en jettera une partie, sous prétexte qu'il n'est pas bien peigné, en gardera quelque peu, et, mettant son fil dans un endroit humide, le poids y sera tout de même. Elle ne pense peut-être pas qu'il appar-

tient à un pauvre domestique, auquel ce fil ne fera point d'usage, parce qu'il est déjà à moitié pourri : elle sera donc cause des nombreux jurements qu'il fera contre son maître (1). Un berger sait très-bien qu'il n'est pas permis de mener paître dans ce pré ou ce bois; n'importe, si on ne le voit pas, cela lui suffit. Un autre sait que l'on a défendu d'aller ramasser l'ivraie dans ce blé parce qu'il est en fleur; il regarde si personne ne le voit et il y entre. Dites-moi, M. F., seriez-vous bien contents si votre voisin vous faisait cela? Non, sans doute; eh bien! croyez que celui.....

Si maintenant nous examinons la conduite des ouvriers, il en est une bonne partie qui sont des voleurs. Dans un moment vous en serez convaincus. Si on les fait travailler à *prix faits* (2), soit pour piocher, soit pour miner, ou pour tout autre travail; ils en *massacreront* (3) la moitié, et ne laisseront pas que de bien se faire payer. Si on les loue à la journée, ils se contentent de bien travailler quand le maître les regarde, et ensuite ils se mettent à causer ou à ne rien faire. Un domestique ne fera pas difficulté de recevoir et bien traiter ses amis en l'absence de ses maîtres, sachant bien que ceux-ci ne le souffriraient pas. D'autres feront de grosses aumônes, afin d'être considérés comme des personnes charitables... Ne devraient-ils pas, au contraire, donner de leur gage qu'ils dissipent si souvent en vanités? Si cela vous est arrivé, n'oubliez pas que vous êtes obligés à rendre à qui de droit tout ce que vous avez donné aux pauvres, à l'insu et contre le gré de vos maîtres. C'est encore un

(1) Qui lui aura donné ce chanvre pour son gage.

(2) A forfait.

(3) Feront mal... (*Note des éditeurs.*)

premier domestique, auquel son patron aura confié la surveillance des autres ou de ses ouvriers, et qui, sur leur demande, leur donnera du vin ou toute autre chose; faites-y bien attention : si vous savez donner, il faudra savoir rendre, sous peine de damnation. Un homme d'affaire aura été chargé d'acheter du blé, du foin ou de la paille, il dira au marchand : « Faites-moi un billet, sur » lequel vous compterez en plus à mon maître quelques » *bichets* (1) de blé, dix, douze quintaux de paille ou de » foin que vous ne m'en livrez. Cela ne peut pas faire » tort. » Or, si ce pauvre aveugle livre un tel billet, il est obligé de rendre lui-même l'argent que cet homme va faire donner en plus à son maître, sinon, il doit se résoudre à aller brûler en enfer.

Si nous nous tournons maintenant du côté des maîtres; je crois que nous ne manquerons pas d'y trouver des voleurs. En effet, combien de maîtres ne donnent pas tout ce dont ils sont convenus avec leurs domestiques; qui, voyant arriver la fin de l'année, font tout leur possible pour les faire partir, afin de n'avoir point à les payer. Si une bête vient à périr malgré les soins de celui qui en était chargé, ils lui en retiendront le prix sur son gage; de sorte qu'un pauvre enfant aura travaillé toute l'année, et au bout de ce temps se trouvera sans rien. Combien encore ayant promis de la toile, la feront faire ou plus étroite, ou de plus mauvais fil, ou même la font attendre plusieurs années; jusqu'au point qu'il faut les appeler en justice pour les obliger à payer. Combien enfin en labourant, fauchant, moissonnant, dépassent les bornes; ou bien coupent chez leur voisin un *scion* (2) pour s'en

(1) Mesures.

(2) Jeune arbre flexible.

faire un manche de pioche, une *riote* (1) ou une corde à leur charrette. N'avais-je pas raison de dire, M. F., que si nous examinions de bien près la conduite des gens du monde, nous ne trouverions que des voleurs et des *adroits* (2)? Ne manquez pas de vous examiner sur ce que nous venons de dire : si votre conscience crie, hâtez-vous de réparer le mal que vous avez fait, et tandis qu'il en est temps encore, rendez de suite, si vous le pouvez, ou, au moins, travaillez de toutes vos forces à vous mettre en état de restituer ce que vous avez mal acquis. Rappelez-vous aussi de dire dans vos confessions combien de fois vous avez négligé de rendre, quand vous étiez en état de le faire; car, Dieu vous en donnant la pensée, ce sont là tout autant de grâces méprisées. Je vous parlerai aussi d'un vol assez commun dans les familles, où certains héritiers, lors du partage, dissimulent autant de bien qu'ils le peuvent. Ceci est un véritable larcin, et on est obligé à restitution, sans quoi l'on est perdu.

Je vous l'ai dit en commençant, rien n'est plus commun que l'injustice, et rien de plus rare que la restitution : il en est peu, comme vous voyez, qui n'aient quelque chose sur la conscience. Hé bien! où sont ceux qui restituent? Je n'en sais rien. Cependant, M. F., quoique nous soyons obligés de rendre le bien mal acquis sous peine de damnation; lorsque nous le rendons, Dieu ne laisse pas de nous récompenser. Un exemple vous le prouvera clairement. Un boulanger, qui avait, depuis plusieurs années, fait usage de faux poids et de fausses mesures, voulant mettre sa conscience en repos, con-

(1) Un lien de gerbe.

(2) Des filous.

sulta son confesseur, qui lui conseille de *faire*, pendant quelque temps, le *poids* un peu plus fort. Le bruit s'en étant répandu, le concours de clients devint très-grand, et, quoiqu'il gagnât peu, Dieu permit qu'en restituant, il augmentât considérablement sa fortune.

III. Maintenant, allez-vous dire, nous pouvons espérer connaître, du moins en *gros*, la manière dont nous pouvons faire tort. Mais comment et à qui faut-il donc rendre? — Vous voulez restituer? Eh bien! écoutez-moi un instant, et vous allez le savoir. Il ne faut pas se contenter de rendre la moitié, ni les trois quarts; mais tout, si vous le pouvez; sans quoi vous serez damnés. Il en est qui, sans examiner le nombre de personnes auxquelles ils ont fait tort, feront quelque aumône, ou feront dire quelques messes; et, après cela, ils se croiront en sûreté. C'est vrai, les aumônes et les messes sont de très-bonnes choses; mais il faut qu'elles soient données de votre argent, et non pas de celui de votre prochain. Cet argent n'est pas à vous; donnez-le à son maître, et ensuite donnez du vôtre, si vous voulez : vous ferez très-bien. Savez-vous comment saint Chrysostôme appelle ces aumônes? les aumônes de Judas et du démon. Lorsque Judas eut vendu Notre Seigneur, se voyant condamné, il courut rendre l'argent aux docteurs; ceux-ci quoique très-avares, ne le voulurent point accepter; ils en achetèrent un champ pour enterrer les étrangers. Mais, me direz-vous, quand ceux à qui on a fait tort sont morts, à qui faut-il donc rendre? Ne peut-on pas le garder ou le donner aux pauvres? — Mon ami, voilà ce que vous devez faire. S'ils ont des enfants, c'est à eux à qui vous devez donner; s'ils n'ont point d'enfants, c'est aux parents, aux héritiers; s'ils n'ont point d'héritiers, vous

devez aller trouver votre pasteur, qui vous dira ce que vous avez à faire. Il en est d'autres qui disent : J'ai bien fait tort à un tel, mais il est assez riche : je connais une pauvre personne qui en a un bien plus grand besoin. — Mon ami, donnez à cette personne de votre bien ; mais rendez à votre prochain le bien que vous lui avez pris. — Il en fera un mauvais usage. — Cela ne vous regarde pas ; donnez-lui son bien, priez pour lui et *dormez tranquille* (1).

Hélas ! aujourd'hui les gens du monde sont si avares, si attachés aux biens de la terre, que, croyant n'avoir jamais assez eu, c'est à qui sera le plus adroit et trompera le mieux les autres. Mais vous, M. F., n'oubliez pas que si vous connaissez les personnes à qui vous avez fait tort, quand même vous auriez donné le double aux pauvres ; si vous ne rendez pas au maître ce que vous lui avez pris, vous serez damnés. Je ne sais pas si votre conscience est tranquille, j'en doute bien !... J'ai dit que le monde est rempli de voleurs et d'adroits. Les marchands volent en trompant avec les poids et les mesures ; ils profitent de la simplicité d'une personne pour vendre plus cher, ou pour acheter meilleur marché ; les maîtres volent leurs domestiques en leur faisant perdre une partie de leurs *peines* (2) ; d'autres, en les leur faisant attendre un temps considérable, en leur décomptant jusqu'à un jour de maladie, comme s'ils avaient pris leur mal chez un voisin et non à leur service !... De leur côté, les domestiques volent leur maître, tantôt en ne faisant pas leur ouvrage, tantôt en laissant perdre le bien par leur faute ; un ouvrier se fait payer, tandis que

(1) Demeurez en repos.

(2) Gages.

son ouvrage est fait à moitié. Ceux qui tiennent les cabarets, ces réservoirs d'iniquités, ces portes de l'enfer, ces calvaires où Jésus-Christ est sans cesse crucifié, ces écoles infernales où Satan enseigne sa doctrine, où se détruisent la religion et les mœurs. Les cabaretiers, dis-je, volent le pain d'une pauvre femme et de ses enfants en donnant du vin à ces ivrognes, qui dépensent le dimanche tout ce qu'ils auront gagné la semaine. Un *granger* (1) détournera mille choses à son profit, avant que le maître ne partage, et n'en tiendra pas compte. O mon Dieu! où en sommes-nous? Que de choses à examiner à l'heure de la mort!... Si leur conscience crie trop fort, ces gens-là iront trouver un ministre du Seigneur. Ils voudraient obtenir la remise de leur dette; si, au contraire, on les presse de restituer, ils trouveront mille prétextes pour prouver que d'autres leur ont fait tort aussi, et qu'ils ne le peuvent en ce moment. Ah! mon ami, je ne sais pas si le bon Dieu va se contenter de vos raisons? Si vous vouliez retrancher un peu de ces vanités, de ces gourmandises, de ces jeux; aller un peu moins au cabaret et à la danse, et redoubler votre travail; vous auriez bientôt acquitté une partie de vos dettes. Prenez bien garde, si vous ne faites pas votre possible pour rendre à chacun ce que vous lui devez, quelque pénitence que vous fassiez, vous ne laisserez pas que de tomber en enfer : vous en êtes sûrs!...

Vous en trouverez d'assez aveugles pour dire que leurs enfants le feront après leur mort. Vos enfants, mon ami, le feront comme vous le faites. D'ailleurs, voulez-vous que vos enfants ayent plus soin de votre âme que vous-même? Vous serez damné, voilà ce qu'il vous arrivera.

(1) Fermier.

Dites-moi, avez-vous donc bien satisfait à toutes les petites injustices que vos parents avaient faites? Vous vous en êtes bien gardés; et vos pauvres parents sont en enfer, pour n'avoir pas restitué de leur vivant, se fiant trop à votre bon vouloir. Enfin, pour couper plus court, combien en est-il parmi ceux qui m'écoutent que leurs parents ont chargés, il y a peut-être plus de vingt ans, de faire des aumônes, ou bien de donner des messes, et aucun ne l'a fait. Ils s'en sont bien gardés! Ils préfèrent agrandir leurs terres, fréquenter les jeux et les cabarets, acheter des vanités à leurs enfants.

Saint Antonin rapporte qu'un usurier aima mieux mourir sans sacrements que de rendre ce qui ne lui appartenait pas. Il n'avait que deux fils; l'un craignait Dieu et l'autre, non. Celui qui avait souci du salut de son âme fut si touché de l'état malheureux dans lequel son père était mort, qu'après avoir employé une partie de sa fortune à réparer les injustices paternelles, il se fit moine, pour n'avoir plus à penser qu'à Dieu seul. L'autre, au contraire, dissipa tout son argent en débauches et mourut subitement. La nouvelle en fut portée au religieux, qui se mit aussitôt en oraison. Il vit alors en esprit la terre entr'ouverte, et, dans son centre, un gouffre profond vomissant des flammes. Au milieu de ces flammes, son père et son frère brûlaient et se maudissaient l'un l'autre. Le père maudissait son fils; car, voulant lui laisser plus de biens, il n'avait pas craint de se damner pour lui, et le fils reprochait à son père les mauvais exemples qu'il en avait reçus.

Vous parlerai-je de ceux qui attendent jusqu'à leur mort avant de restituer? Je vais vous prouver par deux exemples que, le moment venu, ou vous ne le voudrez pas, ou, quand même vous le voudriez, vous ne le

pourrez plus. 1° Vous ne le voudrez pas. On raconte que le père d'une nombreuse famille étant sur le point de mourir, ses enfants lui dirent : « Père, vous le savez, ce bien que vous nous laissez, n'est pas à nous : il faudrait le rendre. — Mes enfants, leur dit le père, si je rendais tout ce qui n'est pas à moi, il ne vous resterait presque rien. — Père, nous aimons mieux travailler pour gagner notre vie, que si vous étiez damné. — Non, mes enfants, je ne veux pas restituer; vous ne savez pas ce que c'est que d'être pauvres. — Si vous ne rendez pas, vous irez en enfer. — Non, je ne rendrai rien. » Il meurt en réprouvé... O mon Dieu ! comme le péché d'avarice aveugle l'homme ! 2° J'ai dit que, quand même vous le voudriez à ce moment, vous ne le pourrez pas. Il est rapporté par un missionnaire qu'un père, voyant sa fin prochaine, fit venir ses enfants près de son lit et leur dit : « Mes enfants, vous savez que j'ai fait tort à bien du monde; si je ne rends pas, je suis perdu. Allez chercher un notaire, pour recevoir mes dispositions. — Eh quoi ! mon père, lui répondent ses enfants, voudriez-vous vous déshonorer et nous aussi, en vous faisant passer pour un malhonnête homme? Voudriez-vous nous réduire à la misère, et nous envoyer mendier notre pain? — Mais, mes enfants, si je ne restitue pas, je serai damné ! » Un de ses fils impies ne craignit pas de lui dire : « Mon père, vous craignez donc l'enfer? Allez, l'on s'habitue à tout : dans huit jours, vous y serez accoutumé.... »

Eh bien, M. F., que concluons-nous de tout cela? Que vous êtes *fameusement* aveugles ! Vous perdez vos âmes pour laisser quelques pouces de terre, ou quelques biens de fortune à vos enfants, qui, loin de vous en savoir gré, se moqueront de vous, tandis que vous brûlerez dans les flammes. Finissons en disant que nous sommes

des insensés, de ne penser qu'à amasser des biens, qui nous rendent malheureux quand nous les recueillons, pendant que nous les possédons, quand nous les quittons, et encore pendant l'éternité. Soyons plus sages, M. F., attachons-nous à ces biens qui nous suivront dans l'autre vie, et feront notre bonheur pendant des jours sans fin : ce que je vous souhaite...

XXIII^E DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la mort du juste.

Preliosa in conspectu Domini, mors sanctorum ejus.

La mort des justes est précieuse aux yeux du Seigneur. (*Ps.* cxv, 15.)

La mort, M. F., est un juste sujet de trouble et de frayeur pour le pécheur impénitent, qui se voit forcé de quitter ses plaisirs. Accablé de douleur, assiégé de la pensée du jugement qu'il va subir, dévoré à l'avance par la crainte des horreurs de l'enfer où il va bientôt être précipité; il se voit comme abandonné des créatures et de Dieu même. Mais, par une loi toute contraire, la mort remplit de joie et de consolation l'homme de bien qui aura vécu selon l'évangile, marché sur les traces de J.-C. même, et satisfait à la justice divine par une vraie pénitence. Les justes regardent la mort comme la fin de leurs maux, de leurs chagrins, de leurs tentations et de toutes leurs misères; ils la considèrent comme le commencement de leur bonheur; elle leur procure l'entrée à la vie, au repos et à la béatitude éternelle. Mais, M. F., il n'est point d'hommes, et même jusqu'aux plus scandaleux qui ne désirent et ne souhai-

tent cette précieuse mort. Ce qui est incompréhensible, c'est que tous nous désirons une bonne mort, et que presque personne ne prend les moyens de se rendre heureux. C'est un aveuglement difficile à expliquer; cependant, comme je désire ardemment que vous fassiez tous une bonne mort, je vais vous engager à vivre de manière à pouvoir espérer ce bonheur, en vous montrant 1° les avantages d'une bonne mort, et 2° les moyens de la rendre bonne.

I. Si nous devions mourir deux fois, nous pourrions en exposer une; mais l'on ne meurt qu'une fois et de notre mort dépend notre éternité. Là où l'arbre tombe, il reste. Si une personne se trouve, au moment de la mort, dans quelque mauvaise habitude, sa pauvre âme tombera du côté de l'enfer; si, au contraire, elle est en bon état, elle prendra le chemin du ciel. O heureux chemin qui nous conduit à la jouissance des biens parfaits! Devrions-nous passer par les flammes du purgatoire, nous sommes sûrs d'y arriver. Toutefois, cela dépendra de la vie que nous aurons menée : il est certain que notre mort sera conforme à notre vie; si nous avons vécu en bons chrétiens et selon Dieu, nous mourrons de même en bons chrétiens pour vivre éternellement avec Dieu. Au contraire, si nous vivons selon nos passions, dans les plaisirs et le libertinage, nous mourrons infailliblement dans le péché (1). N'oublions jamais cette vérité, qui a converti tant de pécheurs : où l'arbre tombera, il restera pour jamais. Mais, M. F., la mort, par elle-même, n'est

(1) Mais, bien loin de travailler à rendre heureuse notre mort, nous faisons tout le contraire; dites-moi, est-ce cet orgueil qui va vous procurer une bonne mort? est-ce ce... Détail de tous les autres péchés... Mort de la sainte Vierge. (*Note du Vénérable.*)

pas si effrayante qu'on veut bien le croire, puisqu'il ne tient qu'à nous de la rendre heureuse, belle et agréable. Saint Jérôme était près de mourir; ses amis le lui ayant annoncé, il sembla réunir toutes ses forces pour s'écrier : « O heureuse et bonne nouvelle! ô mort, venez bientôt! ah! qu'il y a longtemps que je vous désire! venez me délivrer de toutes les misères de ce monde! Venez, c'est vous qui m'allez réunir à mon Sauveur! » S'adressant aux assistants : « Mes amis, pour ne pas craindre (la mort) et la trouver douce, il faut marcher dans le chemin que J.-C. nous a tracé, et se mortifier continuellement. » En effet, c'est à l'heure de la mort qu'un bon chrétien commence à être récompensé du bien qu'il a pu faire pendant sa vie; à ce moment, le ciel semble s'ouvrir pour lui faire goûter la douceur des biens célestes. Voici, sur ce sujet un bel exemple. Saint François de Sales visitant son diocèse, fut prié de venir auprès d'un bon paysan malade qui désirait ardemment, avant de mourir, recevoir sa bénédiction. En toute hâte, le saint évêque se rendit auprès de lui, et trouva dans ce mourant un jugement encore fort sain. En effet, le malade témoigna à son évêque la joie qu'il avait de le voir, et demanda à se confesser. Quand il eut fini, se voyant seul avec le saint prélat, il lui fit cette question : « Monseigneur, dois-je bientôt mourir? » Le saint, croyant que la frayeur portait le malade à faire cette demande, lui répondit pour le rassurer, qu'il avait vu des malades revenir de plus loin, et que du reste, il devait mettre sa confiance en Dieu, à qui seul appartient notre vie comme notre mort. — « Mais encore, Monseigneur, croyez-vous que je meure? » — « Mon fils, à cela un médecin répondrait mieux que moi; tout au plus, vous dirai-je que votre âme est en fort bon état, et peut-être dans un autre temps,

n'auriez-vous pas d'aussi bonnes dispositions. Ce que vous avez donc de mieux à faire, c'est de vous abandonner entièrement à la providence et à la miséricorde de Dieu; afin qu'il dispose de vous selon son bon plaisir. » — « Monseigneur, reprit le paysan, ce n'est pas la crainte de mourir qui me fait vous demander si je mourrai de cette maladie; mais bien plutôt la crainte de vivre plus longtemps. » Le saint surpris d'un langage aussi extraordinaire, et, sachant qu'une grande vertu ou une excessive tristesse étaient seules capables de faire naître le désir de la mort, demanda au malade d'où lui venait ce dégoût pour la vie. « Oh! Monseigneur, s'écrie le malade, ce monde est si peu de chose! je ne sais comment on peut aimer cette vie. Si le bon Dieu ne nous forçait d'y rester jusqu'à ce qu'il nous en retire, il y a longtemps que je n'y serais plus. — Est-ce la souffrance, la pauvreté, qui vous a ainsi dégoûté de la vie? — Non, Monseigneur, j'ai mené une vie fort sereine jusqu'à l'âge de soixante-dix ans où vous me voyez, et, grâces à Dieu, je ne sais pas ce que c'est que la pauvreté. — Peut-être avez-vous eu quelque mécontentement de la part de votre femme, ou de vos enfants? — Point du tout, ils ne m'ont jamais causé le moindre chagrin, et ont toujours cherché à me rendre heureux; la seule chose que je regretterais en quittant le monde, serait de les quitter. — Pourquoi donc, désirez-vous la mort avec tant d'ardeur? — C'est que j'ai entendu dire dans les prédications tant de merveilles sur l'autre vie et les joies du paradis, que ce monde est pour moi comme un cachot et une prison. » Alors, parlant de l'abondance du cœur, ce paysan ajouta des choses si belles et si sublimes sur le ciel, que le saint évêque se retira ravi d'admiration, et profita lui-même de cet exemple, pour s'animer à mépriser les

choses créées et à soupirer après le bonheur du ciel.

N'avais-je pas raison de vous dire que la mort est douce et consolante pour un bon chrétien; car elle le délivre de toutes les misères de la vie et le met en possession des biens éternels. O misérable vie, comment peut-on s'attacher si fort à toi!... Job nous dit en peu de mots ce que c'est que la vie : « L'homme vit fort peu de temps et sa vie est remplie de misères. Comme une fleur, il ne fait que paraître, et déjà se flétrit. Il est comme l'ombre qui passe et s'enfuit. » Il n'y a point, en effet, d'animal au monde qui soit autant que l'homme, rempli de misères. Depuis la tête jusqu'aux pieds, il n'est pas un endroit qui ne soit sujet à toutes sortes de maladies. Sans compter les craintes, les frayeurs de maux, qui, le plus souvent, ne nous arriveront jamais. Et, la mort M. F., nous délivre de toutes ces misères (1). Saint Paul écrivant aux Hébreux leur dit : « Nous sommes ici comme de pauvres bannis, qui n'ont point de cité permanente; mais nous en cherchons une, qui est dans l'autre monde. » Quelle joie, M. F., pour une personne qui a été bannie de son pays, et conduite pour de longues années en esclavage, lorsqu'on lui annonce que son exil est fini, qu'elle va revenir dans sa patrie, voir ses parents et ses amis! Or, le même bonheur attend une âme qui aime Dieu, et languit ici-bas, dans le désir d'aller le voir au ciel au milieu des saints, qui sont ses véritables parents et amis. Elle soupire donc ardemment après le moment de sa délivrance.

La mort, M. F., est à l'homme de bien ce que le sommeil est au laboureur, qui se réjouit à l'approche de la

(1) Trois choses consoleront un bon chrétien à l'heure de la mort, le passé, le présent et l'avenir... (*Note du Vénérable.*)

nuit où il va trouver le repos des fatigues de la journée. La mort délivre le juste de la prison de son corps; c'est ce qui faisait dire à saint Paul : « Ah! malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? » — « Tirez-moi, mon Dieu, disait le saint roi David, tirez mon âme de la prison de ce corps, parce que les justes m'attendent, jusqu'à ce que vous m'ayez donné ma récompense. Ah! qui me donnera des ailes comme à la colombe? » Et l'Épouse du cantique : « Si vous avez vu mon bien-aimé, dites-lui que je languis d'amour! » Hélas! notre pauvre âme est dans notre corps comme un diamant dans la boue. O heureuse mort, qui nous délivre de tant de misères!... Saint Grégoire rapporte qu'un pauvre homme nommé Préneste, depuis longtemps perclus de tous ses membres, étant près de mourir, pria les assistants de chanter. On lui demanda pourquoi, et ce qui pouvait le réjouir dans l'état où il était. « Ah! dit-il, c'est que bientôt mon âme va quitter mon corps! Tout à l'heure je vais être délivré de cette prison! » Lorsqu'ils eurent chanté un moment, ils entendirent une agréable musique d'anges. « Oh! leur dit le moribond, n'entendez-vous pas les anges qui chantent? laissez, laissez-les chanter! » et il mourut. A l'instant, il se répandit autour de lui une odeur si agréable, que la chambre en fut embaumée. Dans cet exemple, M. F., nous voyons s'accomplir à la lettre ce que (Dieu) dit par la bouche du prophète Isaïe : « Lève-toi, Jérusalem, ma bien-aimée, réveille-toi, car tu as bu de ma main, jusqu'à la lie, le calice de ma colère... tous les maux sont venus ensemble fondre sur toi... Écoute, Jérusalem, pauvre cité, tu ne boiras plus à l'avenir le calice de mon indignation... revêts-toi de ta force, Sion; revêts-toi des vêtements de ta gloire... Sors de ta poussière, et romps les fers de ton cou!... »

Qui pourrait comprendre, M. F., la grandeur des joies de sainte Liduwine? Après vingt-sept ans de maladie, rongée par un chancre et dévorée par les vers, se voyant à la fin de ses maux, elle s'écrie : « O bonheur! tous mes maux sont finis!.. Heureuse nouvelle! Précieuse mort, hâte-toi! Je te désire depuis si longtemps! » Quelle satisfaction pour saint Clément, martyr, lorsqu'après trente-deux ans de prison et de supplices, on vint lui annoncer sa condamnation à mort! « O heureuse nouvelle! s'écrie-t-il, adieu prison, tortures et bourreaux! voici donc enfin le terme de ma vie et de mes souffrances. O mort, que tu es précieuse, oh! ne tarde pas!...; ô mort tant désirée, viens mettre le comble à mon bonheur en me réunissant à mon Dieu!... »

Qu'un chrétien est donc heureux, s'il a le courage de marcher sur les traces de son divin Maître!... Mais en quoi consiste la vie de J.-C.? Le voici, M. F. Elle consiste en trois choses, savoir : les prières, les actions et les souffrances. Vous voyez que dans sa vie publique, le Sauveur s'est souvent retiré à l'écart pour prier, et qu'il était toujours en action pour le salut des âmes. Or, il faudrait, M. F., que la pensée de Dieu nous fût aussi naturelle que la respiration. Pendant sa vie de prières et d'actions, J.-C. a beaucoup souffert : tantôt la pauvreté, tantôt les persécutions, tantôt les humiliations et toutes sortes de mauvais traitements. « Ma vie, nous dit-il par son prophète, a défailli dans la douleur, et mes années dans les gémissements, ma force s'est affaiblie dans la pauvreté (1). » La vie d'un bon chrétien peut-elle être autre chose que celle d'un homme attaché à la croix avec J.-C.? Un juste est un crucifié.

(1) Ps. xxx, 10.

Nous voyons que les saints ont trouvé tant de plaisirs dans la douleur, qu'ils semblaient ne pouvoir s'en rassasier. Voyez ce grand pape Innocent I^er : il était couvert d'ulcères des pieds à la tête, cependant il n'était pas encore content, et soupirait sans cesse après de nouvelles souffrances. Il les demandait chaque jour à Dieu par ses prières. « Mon Dieu, disait-il, augmentez mes douleurs, » envoyez-moi des maladies encore plus cruelles, pourvu » que vous me donniez de nouvelles grâces! » — « Pourquoi lui disait-on, demandez-vous à Dieu un surcroît de souffrances? vous êtes déjà couvert de plaies. » — « Vous ne savez pas combien est grand le mérite des souffrances. Ah! si vous pouviez comprendre ce que vaut la douleur, comme vous l'aimeriez! » Saint Ignace le martyr, craignant que les lions et les tigres ne vinssent à lui lécher les pieds, comme cela arrivait quelquefois, fit entendre ces belles paroles : « Quand est-ce que je vous baiserai, bêtes farouches, vous qui êtes préparées pour mon supplice! Ah! quand vous caresserai-je? Si vous ne voulez pas me dévorer je vous exciterai; afin que vous tombiez sur moi avec plus de fureur; je vous presserai pour que vous vous hâtiez de me dévorer. » Il écrivait à ses disciples : « Je vous écris pour vous annoncer combien je » suis heureux! je vais mourir pour J.-C. mon Dieu! » Tout ce que je vous demande c'est de ne rien faire pour » m'arracher à la mort, je sais ce qui m'est avantageux. » Je suis le froment de Dieu. Il faut que je sois moulu » entre les dents des lions pour devenir un pain digne » de Jésus-Christ. »

Entendez encore saint André qui s'écrie à la vue de la croix sur laquelle il va perdre la vie : « O heureuse croix, par toi je vais être réuni à mon Maître! ah! bénite croix, reçois-moi entre tes bras; puisque, de tes bras, je serai

reçu entre ceux de mon Dieu. » La foule voyant ce bon vieillard attaché à la croix, voulaient mettre en pièces le proconsul et détacher le saint. « Non, mes enfants, leur cria saint André du haut de sa croix, laissez-moi, laissez-moi terminer une vie si misérable, puisque, de là, je vais à mon Dieu. » Saint Laurent est étendu sur un gril de fer, les flammes qui, autrefois, ont épargné les trois enfants dans la fournaise de Babylone, le brûlent impitoyablement. Il est déjà rôti d'un côté, et pour toute récompense il demande d'être retourné de l'autre côté; afin que, dans le ciel, toutes les parties de son corps soient également glorieuses. Sans doute, M. F., cet exemple est un miracle de la grâce, qui est toute-puissante dans celui qui aime Dieu; mais voyez sainte Paule. Cette dame romaine était torturée par de violentes douleurs qu'elle éprouvait dans l'estomac, elle aima mieux mourir que de boire une goutte de vin qu'on voulait lui faire prendre. Saint Grégoire nous rapporte ce trait d'un pauvre mais célèbre mendiant, qui, étant demeuré plusieurs années paralytique, ne pouvant se remuer sur la paille où il couchait, souffrait des douleurs inconcevables, et cependant, ne cessa pas un instant de sa vie de bénir Dieu. Il mourut en chantant ses louanges.

Ah! dit saint Augustin, qu'il est consolant de mourir avec la conscience en paix! Le repos de l'âme et la tranquillité du cœur, sont les dons les plus précieux que nous puissions obtenir, nous dit le Saint-Esprit, il n'y a point de plaisir comparable à la joie du cœur. Le juste, dit le même Docteur, ne craint pas la mort, puisqu'elle va le réunir à son Dieu et le mettre en possession de toutes sortes de délices. Voyez la joie que les saints font paraître en allant à la mort... Voyez, nous dit saint Jean Chrysostome, l'intrépidité et la joie avec laquelle saint

Paul va à Jérusalem, quoiqu'il soit certain des mauvais traitements qui l'attendent. « Je sais qu'il n'y a pour » moi que des tribulations et des chaînes; je sais les per- » sécutions et les maux que j'y souffrirai; mais, n'im- » porte, je ne crains rien, parce que je suis persuadé » que j'ai affaire à un bon maître qui ne m'abandonnera » pas. Jésus-Christ lui-même est ma caution et mon ga- » rant. » Et voyant pleurer ses disciples, l'apôtre ajou- tait : « Que faites-vous, en pleurant et affligeant mon » cœur? car moi, je suis prêt, non-seulement à être lié, » mais à mourir à Jérusalem pour le nom du Seigneur » Jésus. » Nous ne sommes pas sûrs, il est vrai, d'être comme saint Paul, les amis du bon Dieu; cependant, quoique pécheurs, si nous avons confessé nos péchés avec un sincère regret, et que nous ayons tâché de satisfaire autant que nous avons pu par la prière et la pénitence; mais surtout, si à une grande douleur de nos péchés vient se joindre un ardent amour pour le bon Dieu, nous pouvons avoir confiance : nos péchés ont été noyés dans le sang précieux de J.-C., comme l'armée de Pharaon dans la mer Rouge. M. F., il y avait trois croix sur le calvaire, celle de J.-C., qui est la croix de l'innocence, nous ne pouvons aspirer à celle-là, parce que nous avons péché. Puis, celle du bon larron, la croix de pénitence : ce doit être la nôtre. Imitons le bon larron, qui profita des derniers instants de sa vie pour se repentir, et, de sa croix monta au ciel. J.-C. le lui annonça : « Aujour- » d'hui même tu seras avec moi dans le paradis... » La dernière croix est celle du mauvais larron, nous devons la laisser à ces pécheurs qui veulent mourir dans leur péché... Mais, pour nous, M. F., nous pouvons certaine- ment, si nous le voulons bien, être du nombre de ceux qui font une bonne mort.

A la mort, tout nous quitte : biens, parents et amis; mais ici, ce qui est un supplice pour le pécheur procure au juste une grande joie. Dites-moi quel chagrin, en effet, pourrait éprouver un bon chrétien à sa dernière heure? Pourrait-il regretter ces biens, qu'il a méprisés toute sa vie? Son corps? il le regarde comme un cruel (ennemi), qui l'a mis plus d'une fois en danger de perdre son âme. Serait-ce les plaisirs du monde? Non, sans doute, puisqu'il a passé sa vie dans les gémissements, la pénitence et les larmes. Non, M. F., il ne regrette rien de tout cela. La mort ne fait que le séparer de ce qu'il a toujours haï et méprisé; c'est-à-dire, le péché, le monde et les plaisirs. En s'en allant, il emporte avec lui tout ce qu'il a le plus aimé : ses vertus et ses bonnes œuvres; il quitte toutes sortes de misères pour aller prendre possession d'innombrables richesses; il quitte le combat pour aller jouir de la paix; il quitte un ennemi cruel, le démon, pour aller se reposer dans le sein du meilleur de tous les pères. Oui, ses bonnes œuvres le conduisent en triomphe devant Dieu, qui lui apparaît, non comme un juge, mais comme un tendre ami, qui après avoir compati à ses souffrances, ne désire rien autre chose que de le récompenser.

Le prophète Isaïe nous apprend que nos bonnes œuvres iront solliciter la bonté de Dieu, nous ouvriront la porte du paradis, et nous marqueront notre demeure dans le ciel. Il est parfaitement vrai que nos bonnes œuvres nous accompagneront. Voici un bel exemple du pieux roi Ezéchias. Le Saint-Esprit nous montre ce roi orné de tous les mérites du juste. Il s'attache de tout son cœur à la pratique des bonnes œuvres, son intention est pure, le motif de toutes ses actions est uniquement celui de plaire à Dieu. Il observe fidèlement, et avec grand respect,

toutes les cérémonies de la loi. Mais qu'arriva-t-il? Le voici. Tout lui réussit pendant sa vie. Mais à l'heure de sa mort toute sa magnificence et ses richesses, qui étaient très-grandes, le quittèrent; ses sujets les plus fidèles furent forcés de l'abandonner; tandis que ses bonnes œuvres ne le quittèrent point. Par elles, il prie Dieu de lui faire grâce : « Je vous en conjure, Seigneur, souve-» nez-vous que j'ai toujours marché devant vous avec un » cœur pur et droit; j'ai toujours cherché ce que j'ai » cru vous être plus agréable. » Telle est, M. F., l'heureuse fin d'une personne qui a travaillé toute sa vie à bien faire tout ce qu'elle a fait, en vue de plaire à Dieu seul. « Heureux, dit saint Jean, ceux qui meurent dans » le Seigneur, car leurs œuvres les suivent! » Oui, M. F., nous emporterons tout ce que nous avons de plus précieux; les biens qui doivent passer, nous les laisserons sur la terre, et ce qui doit durer éternellement nous suivra. Le solitaire sera accompagné de son silence, de sa retraite et de toutes ses oraisons; le religieux sera accompagné de ses macérations, de ses jeûnes et abstinences; le prêtre de tous ses travaux apostoliques : il y verra toutes les âmes qu'il a converties et qui seront sa récompense et sa gloire; le chrétien fidèle retrouvera toutes les bonnes confessions et communions qu'il aura faites, toutes les vertus qu'il aura pratiquées pendant sa vie. Heureuse mort, M. F., que celle du juste! Ecoutez le prophète Isaïe : « Dites au juste qu'il est heureux, parce qu'il recueillera le fruit de ses œuvres. »

Vous conviendrez donc que la mort du juste est bien précieuse aux yeux de tous les hommes; qu'un prêtre aille visiter un tel mourant, sa seule présence l'affermira dans la foi et l'espérance; qu'on lui parle de Dieu et de ses grâces, aussitôt son amour s'enflammera comme une

fournaise ardente; qu'on lui parle des derniers sacrements, ce qui glace un pécheur de frayeur et de crainte, il est inondé d'un torrent de délices; car son Dieu va venir en son cœur pour le conduire avec lui au paradis. Saint Grégoire nous rapporte que sa tante sainte Tharsille, étant près de mourir, s'écria, transportée : « Ah! voilà mon Dieu! voilà mon époux! » et elle expira dans un élan d'amour. Voyez encore saint Nicolas de Tolentin. Pendant les huit derniers jours de sa maladie, lorsqu'il avait reçu le corps du Sauveur, on entendait les anges chanter dans sa chambre; et quand ces chants eurent cessé, il mourut : les anges l'emmenèrent au ciel avec eux. Heureuse mort que celle du juste!... Sainte Thérèse ayant apparu toute brillante de gloire à une religieuse de son ordre, elle l'assura que Notre Seigneur était présent à sa mort, et avait conduit son âme au ciel. Heureuse l'âme qui peut être assistée à la mort par J.-C. lui-même!... Qu'il est doux et consolant de mourir dans l'amitié de Dieu!... N'est-ce pas une première récompense du bien que l'on a pu faire pendant sa vie?

II. Je sais, M. F., que nous désirons tous faire une bonne mort; mais ce n'est pas assez de le désirer, il faut encore travailler à mériter ce bonheur, ce grand bonheur. Voulez-vous savoir ce qui nous peut procurer ce bien? Le voici en peu de mots. Parmi les moyens que nous devons prendre pour bien mourir, j'en choisis trois, qui, avec la grâce de Dieu, nous conduiront infailliblement à une bonne mort. Il faut nous y préparer 1° par une sainte vie; 2° par une véritable pénitence si nous avons péché, et 3° par une parfaite conformité de notre mort à celle de J.-C.

On meurt pour l'ordinaire, comme l'on a vécu : c'est

là une de ces grandes vérités que l'Écriture et les saints Pères nous affirment en maint endroit. Si vous vivez en bons chrétiens, vous êtes sûrs de mourir en bons chrétiens; mais si vous vivez mal, vous êtes sûrs de faire une mauvaise mort. Le prophète Isaïe dit : « Malheur à l'im-» pie qui ne pense qu'à mal faire, parce qu'il sera traité » comme il le mérite : (à la mort) il recevra le salaire des » œuvres de ses mains. » Il est vrai cependant que l'on peut quelquefois, par une espèce de miracle, mal commencer et bien finir; mais cela arrive si rarement que, d'après saint Jérôme, la mort est ordinairement l'écho de la vie; vous croyez qu'alors vous reviendrez au bon Dieu? non, vous périrez dans le mal.

Mais si, étant touchés de repentir, vous commencez à vivre chrétiennement, vous serez du nombre de ces pénitents qui attendrissent le cœur de Dieu et gagnent son amitié. Quoique moins riches, ils ne laissent pas que d'aller au ciel, et c'est d'eux précisément que Dieu se sert pour manifester sa miséricorde. Le Saint-Esprit nous dit : « Si vous avez un ami, faites-lui du bien avant votre mort. » Eh! M. F., pouvons-nous avoir un meilleur ami que notre âme? faisons pour elle tout ce que nous pourrons; car au moment que nous voudrons lui faire du bien, nous ne le pourrons plus!... La vie est courte. Si vous différez de vous convertir jusqu'à l'heure de votre mort, vous êtes des aveugles; puisque vous ne savez ni le moment, ni le lieu où vous mourrez, peut-être sans secours. Qui sait si vous n'irez point paraître cette nuit même, couverts de péchés devant le tribunal de J.-C... Non, M. F., ce n'est pas ce que vous devez faire; vous devez vous purifier, et vous tenir toujours en état de paraître devant votre juge. Voici un exemple qui vous fera voir que celui qui retarde de jour en jour son retour

à Dieu, meurt comme il a vécu. Le cardinal Pierre Damien nous rapporte qu'un religieux avait passé la meilleure partie de sa vie en chicanes et en disputes avec ses frères. Étant au lit de la mort, ses frères le conjuraient de confesser ses péchés, d'en demander pardon à Dieu et d'en faire pénitence, avec un bon propos de n'y plus retomber, si la santé lui était rendue. Ils n'en tirèrent pas un seul mot. Mais un peu plus tard, ayant repris la parole, il leur parla, et de quoi? hélas! de ce qui avait fait le sujet de ses conversations pendant sa vie : de procès et autres affaires. Ses frères le suppliaient de songer à son âme; tout fut inutile, il se rendormit et mourut ainsi, sans donner le moindre signe de repentir. Oui, M. F., telle vie, telle mort. N'espérez pas un miracle que Dieu ne fait que rarement; vous vivez dans le péché, vous mourrez dans le péché.

Un grand nombre d'exemples nous prouve qu'après une mauvaise vie, nous ne devons pas attendre une bonne mort. Nous lisons dans l'Écriture sainte, qu'Abimélech, prince fier et orgueilleux, s'empara du royaume qu'il devait partager avec ses frères, et les fit mourir afin de régner seul. Comme il attaquait une place, les assiégés s'étant réfugiés dans une tour, il s'en approcha pour y mettre le feu. Une femme qui le vit du haut du rempart, lui jeta une pierre et lui fendit la tête. Ce malheureux se sentant blessé, appela son écuyer et lui dit : « Tire ton épée et perce-moi le corps... Fais-moi promptement mourir, afin de m'épargner la confusion d'avoir été tué par une femme. » Quelle étrange conduite, M. F.? Est-il le premier prince qui ait été ainsi blessé? Pourquoi donc veut-il que son écuyer le tue? Hélas! c'est qu'il n'a été toute sa vie qu'un ambitieux!... Saül venait de livrer bataille aux Amalécites, le sort des armées était très-in-

certain; il se sentait perdu; car il était déjà blessé, et voyait l'armée ennemie prête à fondre sur lui. S'appuyant sur son épée, et voyant venir derrière lui un soldat, il lui dit : « Viens ici, mon ami, qui es-tu ? » — « Je suis un Amalécite. » — « Eh bien ! fais-moi une grâce : jette-toi sur moi et me tue; parce que je suis accablé de douleur; je ne saurais mourir, achève-moi. » Et pourquoi, M. F., ce misérable veut-il mourir de la main d'un Amalécite? Était-ce donc le seul prince qui ait perdu une bataille? Ne vous étonnez pas de cela, nous répondent les saints Pères, c'est un prince qui, pendant sa vie, s'est livré aux vices, qui s'est laissé dominer par l'envie, l'avarice et par toutes sortes de passions. Pourquoi meurt-il d'une manière si déshonorante? C'est qu'il a mal vécu. Tout le monde sait qu'Absalon avait été toute sa vie désobéissant et rebelle à son bon père. L'heure de sa mort que Dieu avait marquée de toute éternité, étant enfin arrivée, comme il passait sous un arbre, il y resta suspendu par les cheveux. Joab le voyant, lui tira trois coups de flèches. D'où vient, M. F., la fin malheureuse de ce prince? sinon que toute sa vie il n'avait été qu'un mauvais fils. Il meurt de cette sorte, parce qu'il avait mal vécu.

Vous voyez donc clairement, M. F., que si nous voulons faire une bonne mort, il faut mener une vie chrétienne et faire pénitence pour nos péchés; il faut exciter en nous, avec la grâce de Dieu, une humilité profonde dans un cœur plein de regret d'avoir offensé un maître si bon. Mais un troisième moyen pour nous préparer à bien mourir, c'est de régler notre mort sur celle de J.-C. Quand on porte le bon Dieu à un malade, on porte aussi la croix; ce n'est pas seulement pour chasser le démon, mais bien plus, pour que ce Sauveur crucifié serve de

modèle au moribond, et afin que, jetant les yeux sur l'image d'un Dieu crucifié pour son salut, il se prépare à la mort comme J.-C. s'y est préparé. La première chose que fit J.-C. avant de mourir fut de se séparer de ses apôtres; un malade doit faire de même, s'éloigner du monde, et se détacher autant qu'il peut des personnes qui lui sont le plus chères, pour ne s'occuper plus que de Dieu seul et de son salut. Jésus-Christ sachant que sa mort était proche, se prosterna la face contre terre dans le jardin des Oliviers, en priant avec instances. Voilà bien ce que doit faire un malade aux approches de la mort; il doit prier avec ferveur, et, dans son agonie, s'unir à l'agonie de J.-C. Le malade qui veut rendre son mal méritoire doit accepter la mort avec joie, ou, du moins, avec une grande soumission à la volonté de son Père céleste, pensant qu'il faut absolument mourir pour aller voir Dieu, et que c'est là tout notre bonheur. Saint Augustin nous dit que celui qui ne veut pas mourir, porte la marque d'un réprouvé. Oh! M. F., qu'un chrétien qui a bien vécu est heureux à ce dernier moment! Il quitte toutes sortes de misères pour entrer en possession de toutes sortes de biens!... Heureuse séparation! Elle nous unit à notre souverain bien qui est Dieu même!... C'est ce que je vous souhaite.

FIN DU TOME TROISIÈME.

NOTES.

—

Note I.

Sermon pour le XIVe Dimanche après la Pentecôte.

P. 130.

« Un marché, un peu gros, fait le dimanche, sans nécessité, » est un péché mortel. »

Cette décision du Vénérable a été inspirée par des théologiens trop sévères. « Il est permis de vendre et d'acheter le di- » manche, dit Gury (tom. I, p. 300), des maisons, des bes- » tiaux, et autres marchandises présentes ou non, en grande » ou en petite quantité, quand bien même on y emploierait un » temps notable, pourvu que ces transactions se fassent d'une » manière privée. »

Note J.

Sermon pour le XVIIe Dimanche après la Pentecôte.

P. 209.

« Faire l'aumône ou rendre service à ses ennemis, est d'une » grande charité et d'un grand mérite. »

La faire à ses amis, leur rendre service, c'est une charité moindre sans doute que la première, mais qui ne manque pas d'un certain mérite à récompenser dans l'autre vie, pourvu que ce soit avec une intention surnaturelle.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
XII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur le premier Commandement de Dieu.....	1
XII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur le premier Commandement de Dieu (deuxième Sermon)...	25
XII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur l'Amour du prochain (troisième Sermon).....	50
XIII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur l'Absolution.....	72
XIV[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur le Service de Dieu.....	94
XIV[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur le Monde...	117
XV[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur la Pensée de la mort.....	140
XVI[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur l'Humilité.	161
XVII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur l'Amour de Dieu.....	179
XVII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur la Charité (fragments).....	200
XVII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur la Pureté...	221
XVIII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur la Tiédeur..	242

Pages.

XVIII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur l'Envie..... 263

XIX[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur l'Impureté.. 285

XX[e] Dimanche après la Pentecôte. — Devoir des parents envers les enfants 306

XX[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur l'Ivrognerie. 329

XXI[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur la Colère... 350

XXII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur la Restitution..... 371

XXIII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur la Mort du juste..... 392

Notes 409

BAR-LE-DUC, IMPRIMERIE CONTANT-LAGUERRE.

SERMONS

DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU

JEAN-BAPTISTE-MARIE

VIANNEY

CURÉ D'ARS

TOME QUATRIÈME

SERMONS DIVERS

PARIS

LIBRAIRIE

VICTOR LECOFFRE

90, RUE BONAPARTE, 90

LYON

LIBRAIRIE CHRÉTIEN

(Ancienne Maison BAUCHU)

ED. RUBAN

6, PLACE BELLECOUR, 6

1883

Bibliothèque Saint Libère

http://www.liberius.net

© Bibliothèque Saint Libère 2011.
Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

SERMONS

DU

Vénérable Serviteur de Dieu

J.-B.-M. VIANNEY

CURÉ D'ARS

IV

PROPRIÉTÉ

TOUS DROITS ET TRADUCTION RÉSERVÉS

IMPRIMERIE
CONTANT-LAGUERRE

BAR LE-DUC

SERMONS

DU

Vénérable Serviteur de Dieu

J.-M.-B. VIANNEY,

CURE D'ARS.

3 MAI.

INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

Sur la Croix.

Complacuit reconciliare omnia in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt.

Il a plu à Dieu de réconcilier tout par Jésus-Christ et en lui, pacifiant par le sang de sa croix ce qui est, soit sur la terre, soit dans les cieux.

(*S. Paul aux Coloss.*, I, 20.)

Qui de nous, M. F., pourra jeter les yeux sur cette croix sainte et sacrée, sur laquelle J.-C. a perdu la vie, sans être pénétré de la plus vive reconnaissance? Quoi! M. F., Jésus-Christ égal à son Père meurt pour nous sauver! O croix sainte! O croix précieuse! Sans vous, jamais de ciel! sans vous,

jamais de Dieu! sans vous, toujours pleurer dans les enfers! sans vous, jamais de bonheur en l'autre vie! Oui, c'est cette croix qui a fait descendre du ciel le Fils de Dieu, par le désir qu'il avait de mourir sur elle, et de racheter ainsi le monde entier. Que la vue de cette croix rappelle de biens à un chrétien qui n'a pas encore perdu la foi! Hélas! qu'étions-nous avant que cette croix fût teinte du sang adorable du Fils de Dieu? Nous étions bannis du ciel, séparés pour toujours de notre Dieu, condamnés à passer notre éternité dans les flammes, à pleurer et souffrir pendant des jours sans fin. Allons souvent au pied de cette croix, et nous verrons en elle la clef qui nous a ouvert la porte du ciel, et fermé celle de l'enfer. O mon Dieu, si tant de biens nous sont donnés par elle, quel respect et quelle estime ne devons-nous pas en faire! Pour augmenter en vous ce respect, je vais vous montrer 1° les bienfaits que nous recevons de la croix, et 2° l'estime que nous devons en faire.

I. Avant que la croix fût sanctifiée par la mort d'un Dieu fait homme, les démons étaient sur la terre, et, semblables à des lions, dévoraient tout ce qui se présentait à eux. Cet esprit de ténèbres l'avoua un jour à saint Antoine, en lui disant que, depuis l'avènement du Messie, il était enchaîné et ne pouvait nuire qu'à ceux qui le voulaient. Saint Antoine, dans toutes ses tentations, si fréquentes et si violentes, n'avait pas d'autres armes que le signe salutaire de la croix. Aussi fut-il toujours victorieux de son ennemi. Sainte Thérèse par un seul signe de croix, mit en fuite le démon, qui lui apparaissait un jour sous la forme d'une montagne entr'ouverte et prête à l'engloutir. Je n'entrerai pas dans un long détail des biens que nous recevons de la croix. C'est la croix

qui nous a valu une éternité de bonheur ; c'est elle qui a changé la colère du Seigneur en un amour infini ; c'est elle qui a arraché les foudres des mains du Père éternel, pour les remplir de toutes sortes de biens et de bénédictions. C'est encore la croix qui nous procure nos bonnes pensées, nos bons désirs, les remords de conscience, la douleur de nos péchés passés. Ah ! ce n'est pas encore assez !... C'est par cette croix que nous sommes devenus les enfants et les amis de Dieu, les frères et les membres de J.-C., les héritiers de son bonheur éternel ; c'est encore sur elle qu'a pris naissance cette belle religion qui nous donne, avec ses consolations, l'espérance d'un avenir heureux. De cette croix, les sacrements tirent toute leur efficacité. O belle et sainte croix, que de biens tu nous as mérités ! C'est toi qui fais que le sang adorable de J.-C. ruisselle chaque jour sur nos autels pour apaiser la colère de Dieu !... C'est sur la croix, qu'a été semée cette manne céleste, c'est-à-dire l'adorable sacrement de l'Eucharistie, qui sera, jusqu'à la fin des siècles, la nourriture de nos âmes. C'est cette croix qui a porté ces raisins mystérieux, dont le jus abreuve notre âme pendant son exil. Le pécheur y trouve sa conversion et le juste la persévérance. O belle et précieuse croix ! que celui qui viendrait souvent à tes pieds serait fort et terrible contre les puissances de l'enfer ! De plus, je dis que la vue de la croix fait la gloire des saints dans le ciel, et le désespoir des damnés dans les enfers. En effet, les élus dans le ciel voient que la gloire et le bonheur dont ils jouissent, leur sont venus de la croix, et que, sur ce bois sacré, a pris naissance cet amour qui doit les enivrer éternellement. Au contraire, la seule présence de cette croix fera le désespoir des damnés. Ils se rappelleront qu'elle aurait pu être pour eux l'instrument du salut, un moyen

d'éviter le malheur éternel, et une source abondante de secours et de grâces. Ah! triste souvenir de tant de biens méprisés!...

Ce n'est que par la croix que nous pouvons aller au ciel. Il y a différentes espèces de croix : les unes sont intérieures et invisibles, les autres visibles ou sensibles. Les premières s'appesantissent sur tous les mortels sans exception d'un seul; nous avons chacun la nôtre. Traitons cela familièrement. 1° Vous me demandez ce que c'est qu'une croix invisible? J'entends sous ce nom, par exemple, une violente tentation qui vous poursuit vivement pour vous faire tomber dans le péché; une calomnie que l'on débite contre vous; une perte de bien, un tort que l'on vous fait; une maladie qui semble ne plus vouloir vous quitter. C'est encore une croix invisible que ces railleries, ces mépris dont on vous couvrira sans relâche. Toutes ces croix sont adoucies, et perdent presque toute leur amertume, par la vue de la croix sur laquelle notre bon Sauveur est mort pour nous arracher des griffes du démon. Voulez-vous trouver vos peines légères ou plutôt douces et agréables? Venez avec moi un instant au pied de la croix, sur laquelle nous avons été enfantés en J.-C. Êtes-vous méprisé? Voyez votre Dieu entre les mains des Juifs, traîné par les cheveux, jeté contre les murs, les yeux bandés, les mains liées derrière le dos, frappé de grands coups de poings et de bâtons, tandis qu'on lui demande qui l'a frappé? Êtes-vous pauvre? Eh bien! voyez ce Dieu dans une crèche, couché sur un peu de paille. En voulez-vous davantage? Portez vos regards sur la croix, et vous verrez ce Dieu mourir dépouillé de ses vêtements. Êtes-vous calomnié? Écoutez les blasphèmes et les malédictions que l'on vomit contre un Dieu, venu sur la terre, pour l'inonder

de bénédictions. Tout ce que l'on dit contre lui est faux; et comment se venge-t-il? en priant pour ceux qui le calomnient. Êtes-vous dans les souffrances, les infirmités? Levez vos yeux sur cette croix, considérez votre Dieu attaché, mourant de la mort la plus cruelle et la plus douloureuse. Mon Père, pardonnez, de grâce, à ceux qui me font mourir : c'est pour eux que je perds la vie, c'est pour leur péché que je souffre. Que souffrons-nous, mes amis, si nous le comparons à ce que J.-C. a enduré pour nous?

Ah! M. F., que les saints connaissaient bien mieux que nous le prix des souffrances!... Voyez saint Jean de la Croix, frappé par ses religieux jusqu'à tomber dans son sang. N. S. lui apparaît et lui dit : « Jean, que veux-tu que je te donnes, pour tout ce que tu souffres avec tant d'amour? » — « Ah! Seigneur, de grâce, ne diminuez pas mes souffrances; mais, au contraire, faites pour toute récompense, que je souffre toujours davantage, puisque vous, l'innocence même, avez enduré tant de tourments! » Saint Bernard ne pouvait regarder la croix sans verser des larmes en voyant ce qu'un Dieu avait souffert pour nous. Écoutez ce que J.-C. dit un jour à saint Pierre, martyr, lorsqu'il se plaignait des outrages qu'on lui faisait : « Et moi, Pierre, qu'ai-je fait lorsqu'on m'a crucifié? » Oui, M. F., au pied de la croix nous apprendrons ce qu'est le péché, le prix de notre âme et l'amour d'un Dieu pour les hommes. C'est au pied de la croix que nous trouverons les plus douces consolations dans nos peines, les plus grandes forces dans nos tentations, et à l'heure de la mort, la plus ferme confiance. Venons donc souvent au pied de cette croix, répandre notre cœur, et nous y apprendrons ce qu'un Dieu a fait pour nous, et ce que nous devons faire pour lui.

2° J'ai dit en premier lieu qu'au pied de la croix nous apprendrons ce qu'est le péché, et l'horreur que nous devons en avoir. Le feu de l'enfer, il est vrai, semble nous faire comprendre quelque chose de son énormité, puisque, pour une seule pensée d'orgueil qui aura duré à peine une ou deux minutes, si nous mourons dans ce péché, nous serons condamnés à aller brûler dans les brasiers allumés par la colère d'un Dieu Tout-Puissant (1). Une personne aura volé cinquante sous ou trois francs à son voisin ; si, le pouvant, elle ne l'a pas rendu, ce péché seul la précipitera pour jamais dans les abîmes. Et ainsi de tous les autres péchés : cela fait frémir..... O mon Dieu, que l'homme qui le commet est aveugle ! Mais plus aveugle encore est celui qui l'a commis, et, se voyant dans cet état, pousse la fureur jusqu'à y rester. Cependant j'ose vous dire que l'amour d'un Dieu mourant sur la croix, nous montre d'une manière encore plus sensible, la malice et la fureur du péché. En effet, si nous considérons tout ce que J.-C. a souffert pour l'expier : les humiliations, les outrages, les blasphèmes qu'on a vomis contre lui, son crucifiement et sa mort, l'on peut dire : Il n'y a que Dieu pour savoir ce qu'est le péché.

En second lieu, j'ai dit que la croix nous montre l'amour infini d'un Dieu pour ses créatures. Ah ! mes enfants, nous dit-il du haut de la croix sur laquelle il est cloué ; voyez si vous pouvez trouver un amour semblable au mien ; pouvais-je faire plus, que de mourir pour vous? Ah ! si nous regardions cette croix avec les yeux de la foi, pourrions-nous ne pas nous écrier comme saint Paul : O croix sainte et sacrée ! ô croix d'amour, que de biens vous nous apportez ! Ah ! mes enfants, vous n'ai-

(1) Voir note A, à la fin du volume.

meriez pas votre Dieu! Oui, M. F., si nous aimions véritablement notre Dieu, nous ne vivrions que pour lui! En cela je veux dire que nous devons le prendre pour modèle, être contents de nous voir humiliés, méprisés, calomniés, et loin de nous venger, regarder tout cela, au contraire, comme venant de la main de Dieu, et comme une grande grâce qu'il nous accorde. Si vous vouliez imiter J.-C., vous fuiriez les plaisirs, les bals, les danses, les jeux et les cabarets; car J.-C. a condamné tout cela, par l'exemple d'une vie pénitente et retirée. Imitez J.-C. et vous ne craindrez point la mort; au contraire, ce sera un bonheur puisqu'elle vous réunira à lui. Si vous vivez sans vous attacher aux choses de la terre, votre cœur sera tout pour le ciel.

J'ai dit ensuite, M. F., que la croix fera toute la consolation du chrétien qui l'aura portée avec joie pendant sa vie. En effet, où sera votre ressource dans ce terrible moment qui décidera de votre sort éternel? où porterez-vous vos regards, où adresserez-vous vos soupirs et vos prières, si ce n'est vers la croix? Qu'exposera-t-on à vos yeux, que mettra-t-on entre vos mains, que vous appliquera-t-on sur les lèvres? Rien autre, M. F., que la croix. Quel nom vous fera-t-on prononcer dans ce moment? le nom de Jésus et de Jésus crucifié. Oh! quelle consolation pour un chrétien de tenir en mourant une croix entre ses mains, si elle a été pendant sa vie le sujet de ses méditations et de son amour! Alors il pourra dire à son Juge : « Seigneur, vous voyez que je n'ai jamais fui ou méprisé votre croix; je l'ai portée avec plaisir; les humiliations, les injures et les souffrances, loin de m'abattre et me décourager, m'ont rempli de joie et de courage. » O mon Dieu, si nous pouvions comprendre combien les croix nous sont un grand bienfait de votre main!

Ne perdons jamais de vue, M. F., qu'à la mort, la croix sera notre seule ressource. Mais aussi quel désespoir pour celui qui, à sa dernière heure, verra cette croix qu'il aura méprisée pendant sa vie et dont il aura rougi par crainte d'une raillerie. Quel désespoir, lorsque Jésus-Christ va confronter sa vie avec celle de ce pécheur! Lorsqu'il opposera son humilité et les mépris qu'il a endurés, à l'orgueil de ce pécheur. Sa pauvreté à l'avarice, sa pureté aux actions infâmes, le pardon de ses ennemis aux vengeances, ses pénitences et ses larmes aux plaisirs, ses jeûnes aux gourmandises de ce misérable!... Que deviendront alors ces pauvres malheureux, qui, pendant leur vie, n'auront eu aucun trait de ressemblance avec leur Sauveur?... O mon Dieu! peut-on penser à cela, et ne pas mourir de douleur!... Un Dieu vit et meurt dans les souffrances, et un chrétien, quoique chargé de péchés, ne veut rien souffrir!... Hélas! que de repentirs à l'heure de la mort! mais il sera trop tard.

II. Je vais vous parler maintenant des croix visibles, et vous donner la raison de leur multiplicité, de leur bénédiction et de si grands honneurs que l'Église leur rend. Si les croix intérieures sont si nombreuses, si les croix visibles, images de celle où notre Dieu est mort, sont aussi en grand nombre; c'est afin que nous ayons toujours présent à la pensée que nous sommes les enfants d'un Dieu crucifié. Ne soyons pas étonnés, M. F., des honneurs que l'Église rend à ce bois sacré, qui nous procure tant de grâces et de si grands avantages. Nous voyons que l'Église fait le signe de la croix dans toutes les cérémonies, dans l'administration de tous les sacrements. Pourquoi cela? me direz-vous? Mon ami, le voici : c'est que toutes nos prières et tous les sacre-

ments, tirent de la croix leur force et leur vertu. Pendant le saint Sacrifice de la sainte Messe, qui est l'action la plus grande, la plus auguste et la plus sublime de toutes celles qui peuvent glorifier Dieu, à chaque instant le prêtre fait le signe de la croix. Dieu veut que nous n'en perdions jamais le souvenir, comme le moyen le plus sûr de notre salut et l'instrument le plus redoutable au démon. Il nous a même créés en forme de croix; afin que tout homme fût l'image de cette croix, sur laquelle Jésus-Christ est mort pour nous sauver. Voyez comme l'Église s'empresse d'en multiplier le nombre : elle en fait l'ornement spécial de nos églises, de tous ses autels; elle les place sur les endroits les plus élevés, pour nous montrer le triomphe remporté sur l'ennemi de notre salut. Quoi de plus touchant que ce monument glorieux, qui nous met devant les yeux l'abrégé de toutes les souffrances de notre bon Sauveur! Ne semble-t-il pas nous dire : Voyez, mes enfants, ce que j'ai fait pour mériter vos hommages! O mon Dieu, un tel spectacle n'est-il pas capable de toucher le cœur le plus dur et le plus enfoui dans les ordures du péché? O mon Dieu, qu'un cœur tant soit peu sensible y trouve de consolations et de larmes! Un chrétien pourrait-il jeter les yeux sur ce bois sacré, sans sentir se réveiller en lui les remords de la conscience, sans reconnaître ce qu'il est et ce qu'il doit faire?

1° Pourquoi place-t-on des croix près des villes et des villages? C'est pour montrer la profession publique qu'un chrétien doit faire de la religion de J.-C., et, pour rappeler aux passants qu'ils ne doivent jamais perdre le souvenir de la mort et de la passion du Sauveur. Ce signe salutaire nous distingue des idolâtres, comme autrefois la circoncision distinguait le peuple juif d'avec les infidèles. Aussi

voyons-nous que dès que l'on veut détruire la religion, l'on commence par renverser ces monuments. Les premiers chrétiens regardaient comme leur plus grand bonheur de porter sur eux ce signe salutaire de notre Rédemption. Autrefois, les femmes, les filles portaient une croix dont elles faisaient leur ornement le plus précieux ; elles la suspendaient à leur cou, montrant par là qu'elles étaient les servantes d'un Dieu crucifié. Mais, à mesure que la foi a diminué, et que la religion s'est affaiblie, ce signe sacré est devenu rare, ou, pour mieux dire, a presque disparu. Voyez comme le démon entraîne au mal par degré. Elles ont commencé à retrancher l'image du Crucifié et de la sainte Vierge, et se sont contentées de porter une croix qu'elles appellent *papillon*. Après cela, le démon les a poussées plus loin : elles ont pris pour remplacer ce signe sacré, une chaîne, qui n'est autre chose qu'un ornement de vanité, et qui, bien loin d'attirer sur elles les bénédictions du Ciel, ne fait, au contraire, que les engager dans les voies et les embûches du démon. Voyez la différence, entre une chaîne et une croix : par la croix, nous sommes devenus enfants libres; par la croix, J.-C. nous a délivrés de la tyrannie du démon, où le péché nous avait conduits. La chaîne, au contraire, est un signe d'esclavage; c'est-à-dire que par cet instrument de vanité, nous quittons Dieu en nous donnant au démon. Seigneur! que le monde a changé depuis les premiers chrétiens, qui se faisaient un honneur et une sainte joie de porter ce signe sacré de notre religion !...

2° L'intention de l'Église est que nous ayons tous des croix dans nos maisons, pour ne jamais perdre de vue que nous sommes chrétiens et disciples d'un Dieu crucifié. On connaît vite si la religion règne dans une mai-

son, par les croix et les images que l'on y trouve. En entrant dans une maison, je cherche des yeux, tout autour, le signe de notre Rédemption. Si je ne le trouve point, je ne puis m'empêcher de déplorer le malheur de la maison et de ceux qui sont dedans. Oh! M. F., que la présence et la vue d'une croix est salutaire! Souvent, il ne faut qu'un regard sur un crucifix, pour adoucir les peines les plus profondes et les plus douloureuses, pour nous faire faire les sacrifices les plus grands, et pratiquer les vertus les plus sublimes. Qui pourrait encore avoir le courage de satisfaire une passion quelle qu'elle soit, en voyant un Dieu cloué sur une croix? Qui trouverait trop grandes ses souffrances, en considérant un Dieu dont le corps est tout en lambeaux par les coups qu'il a reçus dans sa flagellation? Qui pourrait trouver difficile la pratique de la vertu, en voyant un Dieu qui n'a rien commandé qu'il n'ait commencé à pratiquer lui-même. Personne donc, ne doit laisser sa maison sans ce signe salutaire; afin que tous ceux qui entrent puissent reconnaître que vous êtes chrétiens, et que vous en faites profession publique. Un chrétien vertueux doit avoir un beau crucifix, quelques belles images, et les regarder comme le plus bel ornement et l'honneur de sa maison. De temps à autre portez vos regards sur les images ou le crucifix, faites une petite réflexion sur ce que J.-C. a souffert pour nous et combien il nous a aimés. En voyant l'image de la sainte Vierge, (car vous ne devez jamais laisser vos maisons sans une représentation de cette bonne Mère), priez-la de vous recevoir vous et votre famille sous sa sainte protection. Quand vous considérez les images des saints, pensez aux vertus qu'ils ont pratiquées, aux pénitences qu'ils ont faites pendant leur vie, pour mériter le bonheur dont ils (jouissent) maintenant

dans le ciel. Que doit-on penser d'une maison où l'on ne trouve ni christ, ni autre signe de religion? Hélas! on pense qu'elle est habitée par des gens qui ont perdu la foi, qui sont devenus les ennemis de la croix, et ne sont plus chrétiens que de nom. Ah! combien est grand le nombre de ceux qui ne sont plus chrétiens que de nom, et dont la conduite est semblable à celle des païens!

Ah! me direz-vous, c'est un peu fort! Nous ne sommes pas fâchés d'être chrétiens, au contraire : expliquez-nous comment nous n'avons plus que le titre de chrétien? — Eh! mes amis, c'est facile. C'est lorsque vous craignez de faire vos actes de religion devant *le monde*, et que, vous trouvant dans une maison, vous n'osez pas faire le signe de croix avant de manger, ou bien que, pour le faire, vous vous tournez de l'autre côté, crainte d'être aperçu et raillé; c'est lorsque entendant sonner l'*Angelus*, vous faites semblant de ne pas l'entendre, et vous ne le dites pas, de peur qu'on ne se moque de vous. Ou encore, lorsque le bon Dieu vous donne la pensée d'aller vous confesser, vous dites : « Oh! je n'y vais pas, l'on se moquerait de moi. » Si vous vous comportez de cette manière, vous ne pouvez pas dire que vous êtes chrétiens. Non, mes amis, vous êtes, comme autrefois les Juifs, rejetés, ou plutôt, vous vous êtes séparés vous-mêmes; vous n'êtes que des apostats; votre langage le prouve, et votre manière de vivre le manifeste assez clairement. Pourquoi, M. F., avait-on donné le nom d'apostat à l'empereur Julien? C'est, me direz-vous, parce qu'il était d'abord chrétien et qu'ensuite il vécut comme les païens. — Eh bien! mes amis, quelle différence y a-t-il entre votre conduite et celle des païens? Savez-vous quels sont les vices ordinaires chez les païens? Les uns, corrompus par le vice infâme de l'impureté, vomissent de leur bouche

toutes sortes d'abominations; les autres, adonnés à la gourmandise, ne recherchent que les bons morceaux ou se remplissent de vin; toute l'occupation de leurs filles n'est que dans la parure et le désir de plaire. Que pensez-vous, M. F., de cette conduite? — C'est la conduite de personnes qui n'ont point l'espérance d'une autre vie. — Vous avez raison. Et quelle différence y a-t-il entre votre vie et la leur? Si vous voulez parler franchement, vous conviendrez qu'il n'y en a aucune, et que, par conséquent, vous n'êtes chrétiens que de nom. O mon Dieu! que vous avez peu de chrétiens pour vous imiter! Hélas! s'il y en a si peu pour porter leur croix, il y en aura aussi bien peu pour vous bénir pendant l'éternité.

3° On plante des croix bénites dans les champs, et on en place dans les endroits où sont les récoltes : la raison en est que nos péchés semblent continuellement presser la justice de Dieu pour attirer sur nous les fléaux de sa colère : les grêles, les gelées, les sécheresses, les inondations. Comme par la croix le Fils de Dieu nous a réconciliés avec son Père, et nous a mérité les trésors célestes; l'intention de l'Église est, en les plaçant dans les champs, d'en écarter les calamités. La bénédiction qu'elles reçoivent est pour demander à Dieu de ne pas détourner ses yeux miséricordieux des champs où elles sont plantées, et d'y répandre ses bénédictions. Mais ce n'est pas tout de planter des croix, il faut encore le faire avec piété, avec foi, et surtout ne pas être alors en état de péché; vous êtes sûrs que si vous les plantez avec de tels sentiments, le bon Dieu bénira vos terres et les garantira de malheur temporel. Si vos croix ne produisent pas l'effet que vous deviez en attendre, ce n'est pas difficile à concevoir, c'est que vous allez les planter sans foi, sans piété; c'est qu'en les plantant, vous n'a-

vez peut-être pas même dit un *Pater* et un *Ave* à genoux; ou, si vous avez prié, c'est peut-être un genou à terre et l'autre en l'air. Si cela est, comment voulez-vous que le bon Dieu bénisse vos récoltes? Mais lorsque vous les retrouvez (1), c'est bien une autre abomination!... Oh! que la religion a donc perdu de son ancienne beauté! Oui! ces croix sont vraiment plantées dans des champs de païens, et non de chrétiens. O mon Dieu! dans quel malheureux siècle sommes-nous donc arrivés!...

Lorsque l'Église institua cette sainte cérémonie, chacun enviait le bonheur de placer ces croix dans son champ, on le faisait avec le respect le plus profond. Lorsqu'on les retrouvait, soit en moissonnant, soit en vendangeant, on se prosternait la face contre terre pour adorer J.-C., mort sur la croix pour nous, et on exprimait ainsi sa reconnaissance de ce qu'il avait bien voulu conserver et bénir la récolte. Tous, les larmes aux yeux, baisaient le signe sacré de notre Rédemption. Hélas! mon Dieu, ce n'est plus ainsi que les chrétiens vous témoignent leur reconnaissance! Oserai-je le dire? Ils imitent Judas et les Juifs! Ils ressemblent aux Juifs, lorsqu'ils fléchissaient le genou pour insulter sa royauté; ils imitent Judas, qui le baisa avec une bouche souillée des plus grands crimes. Les uns et les autres ne lui rendaient ce semblant de respect que par dérision; n'est-ce pas là vraiment ce que vous faites quand vous rencontrez une croix? Au lieu de témoigner à Dieu votre reconnaissance de ce qu'il a bien voulu bénir et conserver les fruits de la terre; n'est-ce pas une injure que vous lui faites, que de la baiser en riant? N'est-ce pas faire acte de dérision ou plutôt d'idolâtrie, que de présenter une poignée de blé comme si

(1) Au moment des récoltes.

vous encensiez la personne qui tient la croix. Allez, malheureux, ou dans ce monde ou dans l'autre, le bon Dieu vous punira. Pères de famille, ne vous avais-je pas dit, il y a deux ans, qu'au moment de la moisson, vous deviez prendre toutes les croix qui sont dans vos champs, afin d'éviter leur profanation? Ne vous avais-je pas recommandé de les remettre sur vos gerbiers, et, quand vous avez battu votre blé, de les faire brûler, dans la crainte qu'elles ne fussent profanées? Si vous n'avez pas fait cela, vous êtes très-coupables; vous devez ne pas manquer de vous en confesser. Hélas! qui pourrait compter toutes les horreurs qui se commettent au moment de la moisson, ou des vendanges, dans ces moments où Dieu dans sa bonté et sa charité, couvre la terre des dons de sa providence! L'homme ingrat semble redoubler alors ses injures, et multiplier ses outrages. Comment osez-vous murmurer, de ce que vos récoltes manquent, de ce que la grêle ou la gelée vous les enlèvent? Ah! plutôt, soyez dans l'étonnement, de ce que, malgré tant de péchés, le bon Dieu veut encore vous donner votre nécessaire, et bien plus qu'il ne faut encore! O mon Dieu! que l'homme est misérable et aveugle!

4° Le signe de la croix est l'arme la plus terrible contre le démon; aussi, l'Église veut-elle que, non-seulement nous l'ayons continuellement devant les yeux, pour nous rappeler ce que notre âme vaut, ce qu'elle a coûté à J.-C.; mais encore que nous le fassions à tout moment sur nous-mêmes : en nous couchant, lorsque nous nous éveillons la nuit, lorsque nous nous levons, quand nous commençons nos actions, et surtout lorsque nous sommes tentés. Nous pouvons dire qu'un chrétien qui fait le signe de la croix avec des sentiments de piété, c'est-à-dire, bien pénétré de l'action qu'il accomplit, fait trembler

tout l'enfer (1). Une personne tentée qui fait ce signe de notre salut avec une foi vive, peut dire qu'elle écrase les démons et réjouit toute la cour céleste. Voyez saint Antoine, à qui les démons faisaient une guerre rude et continuelle; de quels moyens se servait-il pour se défendre, sinon du signe de notre Rédemption? Un jour que les démons le tentaient, il leur dit : « Que vous êtes peu de chose! moi qui ne suis qu'un pauvre solitaire, pouvant à peine me tenir droit, accablé par la pénitence, d'un seul signe de croix je vous mets tous en déroute. » Il est raconté dans la vie de sainte Justine, que Cyprien le magicien, épris de sa beauté, s'était vendu au démon, pour qu'il employât tous ses artifices afin de la porter au mal. Le démon ne tarda pas à lui avouer qu'il ne pouvait rien sur elle, parce que, à la première tentation, elle faisait le signe de la croix, et qu'ainsi elle rendait ses efforts inutiles.

Mais quand nous faisons le signe de la croix, il faut le faire non par habitude, mais avec respect, avec attention, en pensant à ce que nous faisons. O mon Dieu! de quel saint tremblement ne serions-nous pas pénétrés, si, en le faisant sur nous, nous nous rappelions que nous prononçons tout ce que nous avons de plus saint et de plus sacré dans notre religion! Voyez de quelle dévotion nous serions pénétrés, si nous pensions que nous nommons les trois personnes de la très-sainte et très-adorable Trinité : le Père, qui nous a créés et tirés du néant comme tout ce

(1) En effet, rien n'est plus frappant que ce signe, il nous représente 1° le mystère de la sainte Trinité; 2° par le mouvement que fait la main du front à l'estomac, il nous rappelle la descente de J.-C. du sein de son Père dans celui de la sainte Vierge; 3° le crucifiement de J.-C. par la croix que nous formons; 4° le jugement dernier par le mouvement que fait la main de gauche à droite. (*Note du Vénérable.*)

qui existe; le Fils, qui a pris un corps et une âme dans le sein de la très-sainte Vierge, qui s'est sacrifié pour nous sauver tous de l'enfer, et nous mériter un bonheur éternel; le Saint-Esprit, qui fait de notre cœur son temple, à qui nous sommes redevables de toutes les bonnes inspirations et de tous les bons désirs que nous avons. Voyez, M. F., si vous faisiez toutes ces réflexions, combien vous seriez pénétrés d'amour et de reconnaissance envers ce Dieu en trois personnes, surtout lorsque, entrant à l'église, vous prenez de l'eau bénite. Oh! s'il en était ainsi, l'on n'entrerait qu'en tremblant. C'est pourquoi, lorsque vos enfants commencent à remuer les bras, il faut bientôt leur faire former ce signe sacré, et leur en inspirer le plus grand respect.

5° Vous me demanderez peut-être ce que veulent dire ces mots : Invention de la sainte Croix, Exaltation de la sainte Croix? Mes amis, ce sont deux fêtes dont l'une se fait le 3 mai, et l'autre le 14 septembre. Voici l'origine de la première : Il y avait 326 ans que J.-C. était mort, l'empereur Constantin combattant contre le tyran Maxence, vit dans les airs une croix plus brillante que le soleil, et sur laquelle étaient écrites ces paroles : « Par ce signe, tu seras victorieux de ton ennemi. » L'empereur frappé d'un tel prodige, fit aussitôt peindre ce signe sacré sur ses armes et ses drapeaux, et remporta une victoire éclatante. Sainte Hélène, sa mère, conçut envers la croix de J.-C. une telle dévotion, qu'elle ne se donna plus de repos qu'elle ne l'eût trouvée. Elle alla donc à Jérusalem. Dieu lui ayant fait connaître le lieu où elle était, après de pénibles recherches, elle la trouva ainsi que les deux autres croix des larrons. Afin de distinguer quelle était celle du Sauveur, on apporta un mort (1) qui, étant mis

(1) Voir note A, à la fin du volume.

sur les deux premières, ne ressuscita point. Mais lorsqu'on l'eut déposé sur la troisième, le mort se leva et se mit à marcher. Cette croix a été la source d'un nombre infini de miracles. Saint Jean Chrysostome l'appelle, l'espérance des chrétiens, la résurrection des morts, la consolation des pauvres, l'espoir des riches, la confusion des orgueilleux et le tourment de l'enfer. O mes enfants, nous dit saint Epiphane, gravons ce signe salutaire sur le sommet de nos portes, sur nos fronts, sur notre bouche, sur notre poitrine; revêtons-nous souvent de cette armure impénétrable contre le démon. Ne restons jamais sans avoir sur nous ce signe sacré. Dieu, pour nous montrer combien il tenait à ce que le bois sacré sur lequel il est mort, fût vénéré dans tout l'univers comme une source de bénédiction, a permis que, pendant plusieurs siècles, le bois de la sainte croix ne diminuât pas, malgré que l'on en prît sans cesse. Dans la suite, lorsque cette sainte relique eut été exposée dans tout le monde chrétien, elle diminua : maintenant il est à croire qu'il n'y a pas de pays où l'on ne possède un morceau de ce bois sur laquelle J.-C. a opéré notre salut. Telle est l'origine de cette fête qui s'appelle l'Invention de la sainte Croix, parce que c'est le jour qu'elle a été trouvée par sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin. La fête que l'on célèbre le 14 septembre, rappelle que cette sainte croix étant restée quatorze ans chez les Barbares, qui l'avaient enlevée de Jérusalem, l'empereur Héraclius, victorieux des Perses, formula dans le traité de paix qu'on lui rendrait ce bois sacré. On le rapporta en triomphe à Jérusalem, et voilà pourquoi l'on fait, le 14 septembre, la fête de l'Exaltation de la sainte Croix.

Les saints, M. F., ont tous aimé la croix, ils y ont trouvé leur force et leur consolation. Voyez sainte Lidu-

wine à qui trente-huit ans de souffrances ne semblent qu'un éclair, tant son cœur se dilate dans cette source d'amour!... Mais, me direz-vous, faut-il donc avoir toujours quelque chose à souffrir? tantôt la maladie ou la pauvreté; tantôt la médisance ou la calomnie; une perte de bien ou une infirmité? On vous calomnie? mon ami, on vous accable d'injures? on vous fait tort? tant mieux. C'est *bonne marque;* ne vous *tourmentez* pas : vous êtes dans le chemin qui mène au ciel. Savez-vous quand il faudrait pleurer? Je ne sais pas si vous le comprendrez; mais ce serait précisément si, au contraire, vous n'aviez rien à souffrir, que tout le monde vous estimât et vous respectât; vous devriez porter envie à ceux qui ont le bonheur de passer leur vie dans la souffrance, les mépris et la pauvreté. Oubliez vous donc que, dans votre baptême, vous avez accepté une croix, que vous ne devez quitter qu'à la mort, et que c'est la clef dont vous vous servirez pour ouvrir la porte du ciel! Oubliez vous donc ces paroles du Sauveur : « Mon fils, si vous voulez venir » après moi, prenez votre croix et suivez-moi, » non un jour, non une semaine, ni une année, mais toute votre vie. Les saints avaient peur de passer quelques instants sans souffrir, parce qu'ils regardaient ce temps-là comme perdu. D'après sainte Thérèse, l'homme n'est en ce monde que pour souffrir, et dès qu'il cesse de souffrir, il doit cesser de vivre. Saint Jean de la Croix demande à Dieu avec larmes, pour toute récompense de ses travaux, de lui faire la grâce de souffrir toujours davantage.

De tout cela, M. F., que devons-nous conclure? Le voici. Prenons la résolution de porter un grand respect à toutes les croix qui sont bénites, et qui nous représentent en abrégé tout ce que notre Dieu a souffert pour nous. Rappelons-nous que de la croix, découlent toutes les

grâces qui nous sont accordées, et que, par conséquent, une croix bénite est une source de bénédictions; que nous devons faire souvent sur nous le signe de la croix, et toujours avec un grand respect; et enfin, que jamais nos maisons ne restent dépourvues de ce symbole salutaire. Inspirez à vos enfants, M. F., le plus grand respect pour la croix, et, sur vous-mêmes, ayez toujours une croix bénite, elle vous gardera du démon, du feu du ciel et de tout danger. Ah! M. F., que cette croix donne de forces à ceux qui ont la foi!... Qu'à la vue de cet instrument de salut les souffrances sont peu de choses!... O belle et précieuse Croix! que d'heureux vous faites, même en ce monde, et que de saints pour l'autre!... Ainsi-soit-il.

24 JUIN.

FÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Mirabilis Deus in sanctis suis.

Dieu est admirable dans ses saints.

(*Ps.* LXVII, 36.)

Tel fut le langage du Prophète-Roi, en considérant la grandeur des biens et des grâces que Dieu accorde à ceux qui l'aiment. Oui, sans doute, M. F., tout ce que Dieu a fait est admirable : tout nous annonce un Dieu infini en sagesse, en puissance, en miséricorde et en toute sorte de perfections. Mais, nous pouvons affirmer que dans ses saints, il a fait quelque chose de plus particulier, ou, pour mieux dire, il a voulu retracer en eux toutes les vertus que Jésus-Christ son Fils, a pratiquées pendant sa vie mortelle. En effet, voulons-nous connaître quelle a été sa vie cachée? Allons trouver ces anciens solitaires dont les cheveux ont blanchi dans les forêts, et nous verrons en eux ses propres vertus. Voulons-nous connaître, du moins en partie, la beauté et l'estime qu'il a fait de la plus belle des vertus, la pureté? Entrons dans les monastères, et nous verrons des personnes de l'un et de l'autre sexe

crucifier sans cesse leur chair, pour conserver en eux une si belle vertu. Voulons-nous connaître sa vie apostolique? Considérons tous ces apôtres et tous ces missionnaires, qui traversent les mers pour annoncer l'Évangile aux idolâtres, qui sacrifient leur santé et leur vie pour sauver ces pauvres âmes. Désirons-nous avoir une idée de la vie souffrante de Jésus-Christ? Allons trouver ces foules de martyrs, voyons leurs supplices : les uns meurent sur des chevalets ou des brasiers ardents, les autres sont moulus entre les dents des lions, ou encore expirent au milieu des plus affreux tourments. Oui, M. F., il nous semble revoir en tous ces saints, la vie propre de Jésus-Christ. C'est précisément ce qui faisait dire d'avance au saint Roi-Prophète : « O mon Dieu, que vous êtes admirable dans vos saints! » Cependant, M. F., nous pouvons dire que saint Jean-Baptiste, dont nous faisons la fête, et que nous avons le bonheur d'avoir pris pour protecteur particulier, renferme en lui seul toutes les vertus des autres saints. La vie du Sauveur a été toute employée à plaire à son Père, à sauver les âmes et à faire pénitence : telle aussi a été la vie de saint Jean-Baptiste. La vie de Jésus-Christ a été pure; pure a été celle de saint Jean-Baptiste. Dès l'âge le plus tendre, il se retira dans le désert, dont il ne sortit que pour combattre le péché et mourir pour son Dieu, avant que son Dieu ne mourût pour lui. Jésus-Christ est mort pour réparer la gloire de son Père : saint Jean est mort pour soutenir les droits de son Dieu. Oh! M. F., que de vertus l'on découvre dans ce grand saint! Il est vrai que Marie tient le premier rang après son Fils; mais nous pouvons dire qu'après Marie, saint Jean-Baptiste tient le premier rang. Pour vous engager, M. F., à avoir une grande confiance à cet incomparable saint, je vais vous faire connaître

quelques-unes des grâces que le bon Dieu lui a faites, de préférence aux autres élus.

Si nous voulons faire l'éloge de certains saints, nous commençons à montrer les vices auxquels ils se sont d'abord abandonnés; puis nous tâchons de les noyer dans leurs larmes, et de les couvrir par les pénitences qu'ils ont pratiquées pendant le reste de leur vie. Nous voyons d'un côté la faiblesse humaine, et de l'autre la puissance de la grâce. Parlons-nous de sainte Madeleine? Nous commençons par raconter sa misérable vie, ensuite les larmes qu'elle a versées et les pénitences qu'elle a faites pour apaiser la justice de Dieu. Vous parlons-nous de saint Pierre? Nous vous disons qu'après avoir eu le malheur de renier son divin Maître, il pleura amèrement, et sa pénitence dura autant que sa vie. Leurs larmes et leurs pénitences nous consolent; mais cependant leurs péchés nous affligent, parce qu'ils ont offensé un Dieu si bon et qui mérite tant d'être aimé! Mais, M. F., chez notre bon et grand saint Jean-Baptiste, nous ne trouvons rien qui puisse nous attrister. Tout doit, au contraire, nous réjouir; car nous ne voyons en lui que du bien et point de mal : il n'a que des vertus et point de péchés. On ne commence à compter les vertus des autres saints et leurs pénitences qu'à partir d'un certain âge; mais, de saint Jean-Baptiste, nous pouvons commencer à dire des merveilles, même avant sa naissance. Oh! M. F., qu'il fait bon louer un saint dans lequel nous ne voyons que les vertus les plus sublimes! Mais la grande difficulté que nous trouvons à faire l'éloge de saint Jean-Baptiste, c'est que ses vertus sont portées à un si haut degré de perfection et tellement au-dessus des connaissances de l'homme, qu'il nous semble téméraire de vouloir entreprendre d'en dire quelque chose. Ne devrions-nous pas nous contenter de

louer et de bénir le Seigneur, qui l'a distingué de tous les autres saints d'une manière si extraordinaire? Saint Jean-Baptiste est le seul homme qui soit resté si peu de temps sous la tyrannie du péché; il n'avait encore que six mois, lorsque Jésus-Christ vint lui-même le sanctifier dans le sein de sa mère : grâce qui n'a été accordée qu'à lui seul. L'on dit bien que le prophète Jérémie a été sanctifié dans le sein de sa mère, mais les saints Pères doutent que ce soit de la même manière.

Pour vous donner une idée de la grandeur de notre saint, je vous dirai qu'il fut l'ambassadeur du Père éternel, qui l'envoya pour annoncer la venue de son Fils sur la terre. Oui, M. F., ce grand saint fut comme cette belle étoile du matin, annonçant le lever du soleil qui doit réchauffer la terre et ranimer la nature. Le ciel fit tant de cas de saint Jean-Baptiste, qu'il employa tout ce qu'il y avait de plus grand dans sa cour, pour annoncer sa venue. Ce fut ce même ange qui annonça la conception du Sauveur et celle de saint Jean. Ce fut, nous pouvons le dire, un enfant tout céleste : il a été formé dans le sein d'une mère, la plus sainte que la terre ait jamais portée, après la sainte Vierge. Ce fut là plutôt l'ouvrage de la grâce que celui de la nature; car ses parents étaient fort avancés en âge et hors d'état d'avoir des enfants.

Saint Augustin demande pourquoi l'on célèbre la naissance de saint Jean-Baptiste, tandis que, pour tous les autres saints, la fête ne se célèbre que le jour de leur mort? « C'est, nous dit-il, que les autres saints n'ont pas été choisis de Dieu ni avant de naître, ni même en naissant, mais seulement dans le cours de leur vie, après bien des combats et des pénitences; saint Jean-Baptiste, au contraire, a été choisi de Dieu, non-seulement en naissant, mais même avant de naître; avant de voir le

jour, il est prophète; il est encore dans le sein de sa mère, que déjà il reconnaît le Sauveur du monde, lui-même encore dans le sein de la très-sainte Vierge. »

Oui, M. F., disons-le, avant que ses yeux fussent ouverts, il contemplait son Dieu et son Sauveur, promis depuis tant de siècles. Aussi voyons-nous que sa vie a été un prodige continuel. Sa naissance fut semblable à ce beau soleil qui paraît tous les jours, portant de toute part la joie et la fécondité. Son berceau fut comme une montagne de baume, qui répand ses parfums jusqu'aux extrémités de la terre. En effet, quand saint Jean vint au monde, tous ses parents, tous ceux des environs étaient ravis d'admiration; on les entendait se dire les uns aux autres : « Que va devenir un jour cet enfant? vraiment, la main toute-puissante de Dieu est sur lui. » Oui, M. F., de quelque côté que nous considérions ce saint, nous ne voyons rien en lui que de grand. 1° Il est grand par le nom de Jean qui lui fut donné; 2° il est grand par les grâces dont le ciel l'a comblé; 3° il est grand par la mission que Dieu lui a assignée; 4° il est grand par les vertus sublimes qu'il a pratiquées; 5° il est grand devant Dieu; 6° il est grand devant les hommes; 7° enfin, il est grand dans sa mort. N'est-ce pas un abîme de grandeurs? N'ai-je pas raison de vous dire qu'on gagnerait tout autant de garder le silence, que de vouloir entreprendre l'éloge d'un si grand saint, tant ses vertus et ses privilèges sont au-dessus des connaissances d'un mortel! Oh! que de grâces, M. F., nous pouvons obtenir du ciel par sa protection!

Je dis donc 1° que saint Jean est grand par le nom que l'ange lui a donné. Ce fut le Père éternel qui lui choisit ce nom, pour nous montrer que cet enfant serait tout céleste. Le nom de Jean signifie grâces, bénédiction, pri-

vilège extraordinaire. 2° Je dis qu'il est grand par les faveurs que le ciel lui accorda. Le bon Dieu, en effet, ne suivit point les lois ordinaires pour effacer en lui le péché originel : il fut sanctifié dans le sein de sa mère. Saint Ambroise nous dit que la grâce de Dieu l'anime, même avant d'avoir la vie, et saint Pierre Chrysologue, que Dieu le met dans le ciel avant que ses pieds ne touchent la terre; il lui donne l'esprit divin avant l'esprit humain, et lui fait présent de sa grâce avant que la nature ait formé son corps. Oui, ajoute ce grand saint, Dieu le fait vivre en lui avant qu'il ne vive de la vie naturelle. Mais si nous voulons avoir de cette grandeur, une idée encore plus sublime, il faut considérer que Jésus-Christ lui-même, comme homme, lui a mérité ces grâces, et que la sainte Vierge fut choisie par le Père éternel pour en être la dépositaire. Oh! M. F., que de grâces, que de vertus, que de grandeurs renfermées dans un seul saint!... A peine Jésus-Christ est-il conçu dans le sein de sa mère, qu'il part, ou plutôt il lui commande d'aller promptement trouver sa cousine Élisabeth, afin de sanctifier son précurseur. « Il semble, dit saint Pierre Damien, que le Fils de Dieu n'est venu sur la terre que pour celui-là seul : il laisse tous les autres hommes pour ne chercher que saint Jean. » Il donne une force extraordinaire à sa Mère pour traverser les montagnes de la Judée, ce qu'elle fait avec une vitesse incroyable. A l'arrivée de Marie, sainte Elisabeth et saint Jean-Baptiste sont saisis d'un doux ravissement. Elisabeth ouvre la bouche pour publier les faveurs que Dieu lui fait par la visite de Marie; Jean-Baptiste tressaille de joie, et adore son Dieu et son Sauveur, avant même de le voir des yeux du corps. Ah! heureuse sanctification qui a été faite par Jésus-Christ lui-même avec tant de bienveillance et d'empressement!

Mais à cet amour prévenant de Jésus-Christ ajoutons, M. F., les prévenances de Marie, la dispensatrice de ses grâces. Oh! quel bonheur pour saint Jean-Baptiste, qui, au sortir du sein de sa mère, fut mis entre les bras de la sainte Vierge! Oh! M. F., quelle effusion de grâces, pendant les trois mois qu'elle demeura chez sa cousine Elisabeth! Que de fois n'a-t-elle pas pris cet enfant entre ses bras? Que de fois ne l'a-t-elle pas porté et baisé? Saint Ambroise nous dit que la sainte Vierge avait tant de pureté et de sainteté, surtout depuis qu'elle avait conçu et enfanté le Fils de Dieu, qu'elle communiquait la pureté à tous ceux qui la voyaient. Il était impossible, dit ce Père, de la regarder sans se sentir brûler d'amour pour cette belle et précieuse vertu. Saint Denis l'Aréopagite dit que, même après l'Ascension de Jésus-Christ, elle avait tant de grâces, tant de charmes, tant d'attraits, tant de sainteté; on voyait en elle tant de majesté et de rayons de la divinité, que tous l'auraient adorée comme une déesse, si la foi ne l'eût défendu. Si donc tous ceux qui la regardaient seulement se sentaient remplis d'une si grande pureté, quelle pureté n'aura-t-elle pas dû communiquer à saint Jean-Baptiste en le caressant, en l'embrassant, en répandant sur ses lèvres l'esprit de la grâce par son haleine virginale; car, en ce moment, Jésus et Marie n'étaient pour ainsi dire qu'une personne? Jésus, dans ces temps heureux pour Marie, ne respirait que par la bouche de Marie; le souffle et l'haleine de Marie n'étaient que la respiration de Jésus. Si Marie avait tant d'empire sur les âmes après l'Ascension de Jésus-Christ, quel torrent de grâces ne dut-elle pas répandre sur saint Jean, alors que Jésus-Christ était dans son sein? O heureux enfant! ô heureuse mère! que de grâces la visite de Marie vous a procurées! Ne devons-nous pas croire que le petit cœur

de saint Jean fut, dans ces moments heureux, un brasier de flammes de l'amour divin? Mais si tant de grâces sont accordées à sa naissance, que sera-ce donc durant le cours de sa vie? A chaque instant, Dieu lui donne de nouvelles faveurs; il les lui donne dès le sein de sa mère, et il ne s'arrêtera que dans le moment où le roi Hérode lui fera trancher la tête, pour la faire porter à l'infâme Hérodiade.

3° Saint Jean-Baptiste est grand par la mission que Dieu le Père lui a assignée de toute éternité. Le Saint-Esprit n'en parle qu'avec des transports d'admiration : il nous apprend que le Père Éternel l'a choisi pour annoncer aux hommes la venue du Sauveur. Les prophètes et les figures l'ont désigné longtemps d'avance; mais Jean-Baptiste est lui-même la voix de Dieu criant dans le désert, annonçant au peuple que le royaume des cieux est proche, que le Sauveur est déjà sur la terre. Voyant venir à lui le Fils de Dieu, Jean, tout ravi de joie, se tourne vers le peuple en disant : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. » Voici le Rédempteur du monde, promis et attendu depuis quatre mille ans; c'est lui-même qui vient racheter les hommes... « faites donc de dignes fruits de pénitence! » Oui, M. F., cet office de précurseur est si relevé, que nous n'avons point de termes pour en parler dignement. Le Père éternel a voulu que saint Jean-Baptiste prît les intérêts de son Fils; c'est à lui seul qu'il semble vouloir confier le soin de sa cause, comme étant le cœur le plus pur et le plus digne. Mais ce qui augmente presque à l'infini la grandeur de saint Jean-Baptiste, c'est d'avoir eu l'honneur de baptiser son Dieu; cette mission achève entièrement de mettre le comble à sa gloire. « O mon Dieu! s'écrie saint Augustin avec des transports d'admiration, quelle plus grande gloire pour un serviteur, que celle de baptiser son Sau-

veur et son Maître? Quel honneur pour une créature de voir à ses pieds son Créateur! » « Mes enfants, nous dit Tertullien, pour toucher le corps adorable de Jésus-Christ, il fallait que saint Jean-Baptiste eût une pureté proportionnée à celle de la sainte Vierge, » ce qui semble le mettre presque au même rang.

4° Saint Jean-Baptiste est grand par les vertus sublimes qu'il a pratiquées. Je ne vous parlerai pas, M. F., de ses vertus intérieures; c'est un *cahos* (1) qui n'a point de fond, et que Dieu seul a pu sonder : tout au plus pouvons-nous parler de celles qui ont paru aux yeux des hommes, et qui ont rempli le monde d'étonnement. Si nous voulons considérer sa pénitence, son zèle infatigable, son détachement et sa grande humilité, nous ne saurons de quelle vertu il faut d'abord parler. Je dis d'abord qu'il sortit de la maison paternelle encore enfant, pour aller dans un désert où il vécut seul, dans la compagnie des bêtes sauvages; il n'avait pour tout vêtement qu'une tunique grossière, faite de poil de chameau. Sa nourriture se composait d'un peu de miel sauvage et de sauterelles. L'eau seule lui suffisait pour boisson, encore, en prenait-il si peu, que Jésus-Christ nous dit « qu'il ne mangeait ni ne buvait, » nous faisant ainsi comprendre qu'il prenait peu de chose pour soutenir sa vie. Nous voyons, il est vrai, beaucoup de saints aller passer le reste de leurs jours dans les bois; mais ils avaient de quoi se loger et pourvoir à leurs besoins. Saint Jean, nous pouvons le dire, est le seul qui soit entré si jeune dans les forêts. En effet, il aurait eu à peine dix-huit mois, lorsque le roi Hérode conçut le barbare dessein de faire mourir tous les enfants au-dessous de deux ans.

(1) Abîme. Voir note A du tome I.

Son père, Zacharie, conseilla à Elisabeth, sa femme, de prendre l'enfant et de fuir, afin d'éviter le massacre. En effet, après toutes les merveilles dont on avait été témoin à sa naissance, il était à craindre qu'on ne le prît pour le Messie. Pour épargner la mort à son enfant, Elisabeth s'enfuit dans les bois en toute hâte, s'abandonnant ainsi aux mains de la Providence; mais, hélas! quarante jours après, elle mourut! Les officiers du roi étant venus trouver Zacharie, lui demandèrent où était l'enfant et sa mère? Le père répondit qu'il ne pouvait le leur dire. Ecumant de rage, ils l'assommèrent entre le vestibule et l'autel; car il était alors à prier dans le temple (1). Mais que va devenir notre saint Jean, n'ayant pas encore deux ans, au milieu d'un bois, sans père, sans mère, sans espérance du moindre secours humain? Cela vous étonne peut-être, mais ne craignez rien, tout ceci ne se fait que par un ordre exprès de la Providence. Quoique ses parents fussent de grands saints, ils n'étaient pas encore dignes cependant d'avoir soin de cet enfant incomparable; c'était aux anges qu'était réservé cet honneur. A peine Elisabeth fut-elle morte, que le Père Eternel envoya, non pas seulement un ange, mais une foule d'anges, qui veillèrent à la conservation de cet enfant céleste, jusqu'au moment où il put se suffire à lui-même. Nous savons bien que le Seigneur envoya plusieurs fois à ses saints de quoi secourir leur misère : aux uns, des corbeaux, tel qu'à un saint Paul, ermite; aux autres, des chiens, comme à saint Roch; des biches, comme à saint Gilles; il commanda une fois à un ange d'aller porter de la nourriture au prophète Élie, dans le temps que la reine Jézabel le persécutait.

(1) Voir note B à la fin du volume.

Mais pour notre saint Jean, les animaux n'auraient osé approcher de l'ambassadeur du Père Éternel. Ce n'était pas assez d'un ange, il fallait que le ciel entier s'employât pour lui seul. Notre saint est donc privé des bras maternels; mais tout aussitôt, les anges viennent et l'entourent. « O mon Dieu! s'écrie l'illustre cardinal Baronius, quel prodige de merveilles que cet enfant, qui, même en naissant, étonne le ciel et la terre! »

Sa pénitence commence presque avec sa vie. Ah! pauvre enfant, pourquoi faites-vous pénitence? C'est vrai, il n'est pas le seul qui ait fait pénitence. Quand nous parcourons les vies des Saints, nous y trouvons des rigueurs qui font frémir et confondent notre lâcheté. Les uns passent sept ou huit jours sans boire ni manger; d'autres, tel qu'un saint Siméon Stylite, vont même jusqu'à quarante jours; ou bien ils endureront des tourments à faire mourir de frayeur, tel qu'un saint Venance, une sainte Reine, et bien d'autres encore. Néanmoins, nous voyons que tous avaient péché, et tous, par conséquent, avaient besoin de faire pénitence pour satisfaire à la justice divine. Mais notre saint Jean, pourquoi fait-il pénitence? sa vie n'est-elle pas la plus sainte et la plus pure de toutes les vies, après celle de la sainte Vierge? En voici la raison. Étant l'ambassadeur du Père Éternel pour annoncer la venue de son Fils, il fallait qu'il fût orné des plus sublimes vertus, et que sa seule présence commençât à ébranler et à toucher les cœurs par l'exemple d'une vie si innocente et si pénitente. Les larmes et les gémissements sont toute sa nourriture et son occupation; il n'est aucune vertu qu'il ne pratique au plus haut degré de perfection. Si, après tant d'années de larmes et de pénitences, il quitte son désert, c'est pour annoncer au peuple et préparer la venue du Messie; s'il eut tant

de courage, c'est qu'il espérait donner sa vie pour son Sauveur, avant que son Sauveur ne la donnât pour lui.

Il fut grand par son zèle. Il parlait avec tant d'ardeur, avec un zèle si enflammé, qu'il étonnait tout le monde. L'on croyait voir en lui le prophète Élie revenu sur la terre et monté sur son char tout de feu, pour convertir les pécheurs les plus endurcis. Rien n'est capable de l'arrêter; partout où il trouve le vice, il le combat avec un zèle inouï. Il reproche aux pécheurs leur vie honteuse, et les menace de la colère de Dieu s'ils ne font pénitence : « Races de vipères, leur dit-il, qui vous a appris à fuir la colère du Seigneur prête à tomber sur vous? Faites donc de dignes fruits de pénitence, ne retardez plus votre conversion; car la cognée est au pied de l'arbre, et tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » « Oui, s'écrie saint Bernard, il était tellement enflammé de l'amour de Dieu, que ses paroles étaient comme des charbons ardents, capables d'embraser les cœurs les plus glacés, et de convertir les pécheurs les plus endurcis. » Si on lui demandait ce qu'il fallait faire pour se préparer à la venue du Messie : « Que celui, leur disait-il, qui a deux habits en donne un aux pauvres. Que celui qui a du pain en donne à celui qui n'en a point. » Enfin, dans l'ardeur de son zèle, ayant appris que le roi s'abandonnait au vice infâme de l'impureté, il va à la cour, et lui reproche hardiment une vie si honteuse et si indigne. Cependant, il savait très-bien que cette démarche lui coûterait la vie; n'importe, la gloire de Dieu est attaquée, cela lui suffit pour que ni les menaces, ni les tourments ne puissent l'arrêter; il foule tout sous ses pieds; il ne se croit au monde que pour défendre les intérêts de son Dieu, et, dès que l'occasion s'en présente, il la saisit. Ah! plût à Dieu que

ses ministres d'aujourd'hui fussent tous dans les mêmes dispositions, et que ni les promesses, ni les menaces ne fussent pour eux un sujet de trahir leur conscience! Oui, M. F., ce grand saint brûlait du désir de donner sa vie pour son Sauveur. Oh! si nous avions tous ce bonheur, et si nous faisions pour cela tout ce qui serait en notre pouvoir, que de péchés de moins, que de vertus et de bonnes œuvres de plus!...

Il est grand par son détachement des biens de ce monde et le mépris même de la vie. Il a, en quelque sorte, surpassé Jésus-Christ dans sa pauvreté. Si Jésus-Christ n'a pas voulu naître dans une maison qui appartînt à ses parents; cependant, quelque temps après, il est revenu à Nazareth, dans la maison de sa mère. Saint Jean-Baptiste, au contraire, quitta la maison paternelle à l'âge de dix-huit mois environ, et il n'y revint jamais. Le Fils de Dieu fut bien pauvre dans ses vêtements et sa nourriture; saint Jean-Baptiste, pour ainsi dire, l'a été encore davantage. Le Fils de Dieu avait des habits ordinaires; lui, n'a qu'une peau de chameau toute hérissée de poils. La nourriture du Fils de Dieu est un peu de pain ordinaire; celle de saint Jean-Baptiste est un peu de miel sauvage et quelques sauterelles. Le Fils de Dieu se reposait sur un bien mauvais lit; saint Jean n'avait que la terre nue. Aussi Jésus-Christ lui-même dit que Jean-Baptiste ne mangeait ni ne buvait, pour nous montrer la grandeur de sa pénitence. Le Sauveur du monde avait encore la compagnie de ses parents; saint Jean-Baptiste n'eut que la compagnie des bêtes sauvages. N'est-il pas vrai, M. F.? nous sommes forcés de l'avouer, l'on ne peut trouver le fond de cet océan de vertus, et tout ce que nous pouvons en dire n'est rien.

Il est grand par son humilité. Jamais, M. F., la terre

n'a eu le bonheur de voir un saint aussi humble. Il est, après la sainte Vierge, tout ce qu'il y a de plus grand, et il se compare à tout ce qu'il y a de plus vil et de plus faible sur la terre. Il jouit, aux yeux du monde, de la plus haute réputation : les uns le regardent comme un ange descendu du ciel, les autres le prennent pour le Messie lui-même. En effet, les pontifes et les premiers d'entre les juifs avaient conçu de lui une si grande idée, qu'ils lui envoyaient tout ce qu'il y avait de plus considérable dans leur nation, tel que les prêtres et les lévites, pour savoir de lui-même et de sa propre bouche, qui il était. On lui demanda d'abord s'il était le Messie; car une vie remplie de tant de prodiges, si retirée et si pénitente, ne pouvait, à leurs yeux, convenir qu'au Messie. Cet abîme d'humilité leur répond sans détours : « Non. » Ne pouvant se persuader qu'il fût un homme ordinaire, ils lui demandent s'il est Élie; sachant que ce prophète était un homme de miracles. Il dit de nouveau : « Non, je ne le suis pas. » « Mais, lui disent-ils, si vous n'êtes ni le Messie, ni un prophète, dites-nous qui vous êtes, afin que nous rendions raison à ceux qui nous ont envoyés vers vous. » « Eh bien! leur répond ce prodige d'humilité, je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur, faites pénitence. » Pouvait-il mieux montrer son humilité, disant qu'il n'est que le son d'une voix retentissant dans le désert? Peut-on trouver quelque chose de plus faible et de moindre valeur que le son de la voix? « ..... Celui qui vient après moi, est infiniment plus grand que moi, je ne suis pas même digne de toucher le cordon de ses souliers. » O humilité incomparable! Il pouvait très-bien s'attribuer la qualité de prophète, puisqu'il est envoyé de Dieu pour annoncer la venue de son Fils; mais, afin de détruire la bonne opi-

nion que l'on avait de lui, il se sert des termes les plus capables de le faire confondre avec le commun des mortels. « Il est aisé, M. F., nous dit saint Augustin, de ne pas désirer les louanges quand on ne veut pas nous les donner; mais il est difficile de ne pas prendre plaisir à les entendre lorsqu'on les publie devant nous. »

5° Saint Jean-Baptiste est grand devant Dieu, parce que Jésus-Christ lui-même a fait son panégyrique, et qu'il a loué toutes ses belles vertus. Assurément, il y a bien de la différence entre les louanges que donnent les hommes, et celles que Dieu donne lui-même. Tous les hommes sont sujets à se tromper, mais Dieu n'estime et ne loue que ce qui est digne d'être estimé ou loué. O quelle gloire pour notre saint d'avoir été grand devant Dieu! C'est le plus grand des honneurs. Jésus-Christ en a fait tant d'estime, qu'il n'a pas voulu qu'un homme ordinaire, ni même un ange, fît l'éloge de ses vertus; il a voulu le faire lui-même : montrant ainsi qu'il n'y avait nulle créature dans le ciel ni sur la terre, capable de le faire dignement. Nous lisons, il est vrai, dans l'Écriture sainte, que Dieu dit, parlant de Moïse, de Joseph, du prophète Nathan et du prophète Élie, qu'ils ont été grands devant les rois de la terre; mais, pour être grand devant Dieu, saint Jean-Baptiste seul est mis à ce rang. Si j'osais, je dirais que Dieu semble vouloir l'égaler à lui-même. L'ange, messager de l'Incarnation, se sert des mêmes paroles en parlant à Marie et en parlant à Élisabeth : « Le Fils qui naîtra de vous sera grand devant Dieu et devant les hommes. » D'après cela, M. F., n'avais-je pas raison de vous dire, que nulle créature n'était capable de faire l'éloge de cet ange terrestre? Jésus-Christ, il est vrai, a bien loué Madeleine pour avoir embrassé ses pieds; il a bien loué le Centenier et la Chananéenne, en disant qu'il n'y avait

point de foi si grande en tout Israël; mais cela n'est dit que pour quelques vertus particulières; il prend au contraire, un singulier plaisir à parler de chacune des perfections de notre saint. Écoutez-le quand, s'adressant aux Juifs, il leur parle de sa fermeté : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau agité par le vent? » c'est-à-dire, un homme ordinaire, qui a pour apanage l'inconstance et la faiblesse, qui plie à tous les vents. Mais non, c'est un homme inébranlable, et inviolablement attaché aux lois de son Dieu. Entendez-le parler de pénitence. Qui êtes-vous allé voir? « Avez-vous vu un homme vêtu délicatement? » comme les mondains? « Non, ces personnes se tiennent dans les maisons des grands. » Enfin, pour porter ses louanges comme à l'infini, il dit que « nul d'entre les enfants des femmes ne peut l'égaler. » Que peut-on dire de plus, M. F.? Quand Jésus-Christ a loué quelques vertus, il ne les a jamais mises au-dessus de celles d'autres saints; mais, quand il loue Jean-Baptiste, il exalte sa sainteté au-dessus de celle de tous les autres hommes. Encore, il finit par assurer que « c'est un prophète, et plus qu'un prophète. » Oh! M. F., que de grâces et que de bénédictions nous obtiendrions, si nous avions le bonheur d'avoir une vraie confiance en ce grand saint!...

6° Saint Jean est grand devant les hommes. Plusieurs siècles avant, les prophètes ont annoncé sa naissance, et ils ont employé, en parlant de sa venue, toute l'éloquence que le Saint-Esprit leur avait donnée. Le prophète Isaïe le peint sous la figure d'une voix retentissante, qui se fera entendre dans tous les déserts de la Judée. Jérémie le compare à un mur d'airain et à une flèche embrasée, pour nous montrer sa constance et son zèle pour la gloire de Dieu. Malachie l'appelle un ange,

pour nous montrer la beauté et la grandeur de sa pureté. « L'opinion que l'on avait de lui était si grande, dit saint Jean Damascène, que tout le peuple le suivait en le prenant pour le Messie. Quand il eut le bonheur de baptiser Jésus-Christ, on lui eût attribué ces paroles qu'on entendit descendre du ciel : « *C'est ici mon Fils bien-aimé,* » si le Saint-Esprit, qui parut alors sous la forme d'une colombe, n'eût fait connaître le Fils de Dieu en se reposant sur sa tête. » Après sa mort, on a cru voir en la personne de Jésus-Christ, Jean-Baptiste ressuscité. Les Pères de l'Église ne savent en quels termes parler de lui, tant ils trouvent ses mérites au-dessus de leur science. Saint Pierre Chrysologue l'appelle l'école de la vertu, le modèle de la sainteté, la règle de la justice, le martyr de la virginité, l'exemple de la chasteté, le prédicateur de la pénitence, la voix des apôtres, la lumière du monde, le témoin de Dieu et le sanctuaire de la sainte Trinité. Et pour vous donner une idée de l'estime que l'Église du ciel et de la terre fait de notre saint, je vous dirai que Dieu avait inspiré à son Église la pensée de célébrer trois messes le jour de sa naissance, comme à la naissance du Sauveur ; tant sa vie a de conformité avec celle du divin Maître. Hé bien ! M. F., vous faisiez-vous une telle idée de la grandeur, de la dignité et de la sainteté de notre Jean-Baptiste ? Ah ! mes amis, pourquoi avons-nous si peu de dévotion et de confiance aux saints ? C'est que nous n'avons jamais pris la peine de connaître les vertus et les pénitences qu'ils ont pratiquées, et le pouvoir qu'ils ont auprès du bon Dieu.

7° Enfin, saint Jean-Baptiste est grand par sa mort. Elle est parfaitement conforme à celle de Jésus-Christ. Jésus-Christ a tracé le chemin du ciel à tous les saints, quant à saint Jean-Baptiste, il l'a fait marcher devant

lui. Jean-Baptiste l'a précédé au désert, avant lui il a embrassé la pénitence extérieure, avant lui il a prêché, avant lui il est mort. Le Sauveur a été délaissé et abandonné de tous ses amis, excepté de sa sainte Mère; saint Jean semble l'avoir été encore davantage. Jésus-Christ, dans sa passion, est suivi de plusieurs saintes femmes en pleurs; saint Jean n'est consolé de personne : à l'exemple de son divin Maître, il va mourir dans les tourments et l'abandon universel. Quand le bienheureux saint Étienne fut lapidé par les Juifs, il eut le bonheur d'être encouragé par le Seigneur lui-même, qui ouvrit les cieux, et, par cette brèche, se montra à lui. Saint Jean souffre une mort encore plus amère que saint Étienne; car si Jésus eût voulu consoler saint Jean, il n'aurait pas eu besoin d'ouvrir les cieux; mais, seulement, de faire quelques pas pour venir de Galilée en Judée.

Il aurait pu au moins lui envoyer un ange pour le consoler comme il fit à saint Pierre, qui, ayant été mis en prison dans la même ville de Jérusalem par l'ordre d'Hérode, un ange lui fut envoyé qui brisa ses chaînes, et le rendit sain et sauf aux fidèles. Pourquoi donc, M. F., Jésus-Christ n'agit-il pas de la sorte envers son parent, le plus innocent de tous les saints, le plus austère de tous les confesseurs dans les rigueurs de la pénitence, le plus chaste parmi les vierges, le plus mortifié et le plus affligé des martyrs dans sa passion et dans sa mort? Ne vous étonnez pas, M. F., de voir un si grand saint, dont Dieu lui-même a tant fait d'éloges, mourir sans consolation et abandonné à sa dernière heure; après avoir été pendant toute sa vie une image vivante de Jésus-Christ, il fallait qu'il le fût encore dans sa mort. De même que le Fils de Dieu devait être, à son dernier moment, abandonné de

son Père, de même aussi il fallait que notre saint fût abandonné de son propre parent. Le zèle que Jésus-Christ fit paraître pour la gloire de son Père, sa liberté de reprendre le vice, lui attirèrent des accusateurs et des faux témoins. Il en fut de même pour saint Jean-Baptiste. Hérode voyant sa liberté à le reprendre, le fit mettre en prison sur la demande d'Hérodiade, femme adultère. Ceux qui témoignèrent à faux contre Jésus-Christ étaient des gens méprisables; ceux qui firent condamner saint Jean-Baptiste, étaient tout ce que la terre avait porté de plus infâme : un roi impudique, une femme adultère et sa fille qui n'était pas moins infâme. Pendant que le roi et toute sa cour étaient livrés à la débauche et à l'impudicité, celle-ci dansa avec tant de grâce, que le roi promit de lui donner ce qu'elle voudrait, quand ce serait la moitié de son royaume. L'infâme fille s'adressa à sa mère pour savoir ce qu'elle devait demander au roi. Cette mère adultère, ennemie du plus saint des hommes : « Allez, dit-elle, prenez ce plat, et apportez-moi la tête de Jean. » La malheureuse fille, digne d'une telle mère, va aussitôt trouver le roi. « Donnez-moi, dit-elle, dans ce plat, et sur-le-champ, la tête de Jean-Baptiste. » Le roi sembla avoir horreur de cette demande, mais, ne voulant passer pour inconstant, il commanda au bourreau d'aller trancher la tête à Jean. Cette fille criminelle, plus joyeuse de cette tête, que de la moitié du royaume d'Hérode, s'en va toute triomphante la porter à sa mère, qui, écumant de rage, ose porter ses mains impures sur la langue du plus saint des enfants des hommes, et, prenant le poinçon dont elle bouclait ses cheveux, la perce et reperce en mille endroits, pour se venger de la liberté qu'avait pris le saint de lui reprocher ses crimes. Hélas! M. F., qui ne serait pas touché de compassion à la vue de tant de cruau-

tés! Jésus-Christ fut couvert de son sang à la flagellation; saint Jean-Baptiste ne le fut pas moins dans sa passion, puisque son sang semblait lui avoir fait un second vêtement. Jésus-Christ ne fut plus persécuté après sa mort; notre grand saint éprouva, même après sa mort, la fureur de ses ennemis. Qui de nous ne serait pas étonné de voir un si grand saint souffrir tant de supplices, sans que Jésus prenne sa défense? Ah! M. F., c'est que Dieu voulait élever Jean au plus haut degré de perfection et de gloire. Il voulut que sa vie et sa mort ne fussent qu'un martyre continuel. Dieu ne tarda pas à punir les auteurs de la mort de Jean. La fille impudique, traversant un jour une rivière, fut prise, dit-on, entre deux morceaux de glaces qui lui tranchèrent la tête. Quant à Hérode et à l'adultère Hérodiade, accusés par Agrippa d'avoir tramé une sédition, et forcés de s'exiler en Espagne, ils moururent l'un et l'autre en chemin, accablés de maux de toute espèce.

Tout ceci nous montre que les souffrances et les persécutions ont été et seront toujours le partage des saints et des bons chrétiens, et que nous devons nous réjouir lorsque nous sommes méprisés et persécutés des gens du monde. Demandons, M. F., au bon Dieu, pendant l'octave de cette belle fête, qu'il veuille nous accorder, par l'intercession de notre grand saint, les vertus qu'il a pratiquées pendant sa vie, et surtout son humilité, qu'il a portée à un si haut degré; sa pureté, qu'il a défendue aux dépens de sa vie; son détachement des biens terrestres et son mépris de la mort; enfin, son union parfaite avec Dieu. Oui, allons nous adresser en toute confiance à saint Jean-Baptiste; rappelons-nous qu'il est encore plus puissant dans le ciel que sur la terre, qu'il nous obtiendra des grâces pour le temps, et la gloire pour l'éternité. C'est le bonheur que je vous souhaite...

1er AOUT.

SUR LE MARTYRE DES MACHABÉES.

Parati sumus mori, magis quam patrias Dei leges prævaricari.

Nous sommes prêts à mourir plutôt que de violer la loi de Dieu et de notre pays.

(*II L. des Machabées*, VII, 2.)

Telle fut, M. F., la réponse que fit l'illustre famille des Machabées à Antiochus, ce fameux persécuteur de la religion. Ces jeunes Hébreux répondirent avec courage : « Nous devons à Dieu un amour à toute épreuve, et aucun tourment ne pourra nous faire violer la fidélité que nous lui devons; nous voici, vous pouvez nous faire souffrir, nos corps sont en votre pouvoir; mais notre foi, notre amour, vous n'en êtes pas le maître, vous n'avez point d'empire sur nous en cela; ne vous attendez donc pas à ce que nous fassions quelque chose qui puisse déplaire au Seigneur, nous sommes heureux de mourir. » Ils ne balancent pas, ils sont résolus, avec la grâce de Dieu, de perdre non-seulement leurs biens, leur honneur, mais encore leur vie. Voyez-vous le courage de ces anciens martyrs,

qui avaient beaucoup moins de grâces que nous? Non, M. F., ces saints martyrs n'avaient pas vu, comme nous, Jésus-Christ portant sa croix sur le Calvaire; ils n'avaient pas encore vu ces foules de martyrs, qui, à l'exemple de Jésus-Christ, ont donné leur vie avec tant de courage; mais c'étaient eux qui traçaient le chemin. Ils n'avaient pas, comme nous, le bonheur d'entendre la voix de Jésus-Christ, qui, du haut de la croix, semble nous dire : « Venez, mes enfants, venez, montez sur votre Calvaire, comme je suis monté sur le mien. » Voilà bien un langage capable de nous donner des forces. Mais non, ils n'avaient pas le même bonheur! Oh! si nos pères reparaissaient au milieu de nous, pourraient-ils nous reconnaître pour leurs enfants et leurs héritiers dans la foi? Hélas! combien parmi nous qui, non par la crainte de la mort ni même de la perte de leurs biens, mais par un petit respect humain, une petite crainte d'être raillé, abandonnent leur Dieu et rougissent d'être de bons chrétiens? Combien d'autres déshonorent cette religion sainte par une vie toute païenne et toute mondaine? Pour vous engager, M. F., à ne rien craindre quand il s'agit de plaire à Dieu et de sauver votre âme, je vais vous mettre devant les yeux le courage des saints martyrs de l'Ancien Testament et de quelques-uns du Nouveau. Mais ne nous contentons pas d'admirer leur intrépidité et leur zèle pour la gloire de Dieu et le salut de leur âme. Confrontons leur vie avec la nôtre, leur courage avec notre lâcheté, leurs tourments avec notre horreur de la pénitence; voyons si nous pouvons comme eux espérer (le ciel) en faisant ce que nous faisons. Hélas, que de chrétiens damnés!... Faisons, pour les imiter, tout ce qui sera en notre pouvoir.

I. Si nous ouvrons les Livres saints, nous voyons que de tout temps, les bons ont été persécutés par les méchants. C'est ce à quoi (il faut) nous attendre, si nous voulons espérer le ciel. Voyez Abel et Caïn, Joseph et ses frères, David et Saül, Jacob et Ésau, etc., etc. Nous n'avons point d'autre partage sur la terre, ceux qui ont passé avant nous le démontrent assez. De tout temps, ceux qui ont voulu être à Dieu, ont fait le sacrifice de leurs biens, de leur réputation et de leur vie même; si nous voulons espérer leur récompense, nous devons faire comme eux, sinon nous n'aurons jamais le bonheur d'aller participer à leur joie. Voici un exemple pour mieux vous en convaincre. Nous lisons dans l'Ancien Testament que les Juifs, revenus de la captivité de Babylone, furent en paix jusqu'au moment où l'impie Antiochus monta sur le trône. Ce méchant roi excita la plus cruelle persécution qu'ils eussent encore jamais vue jusqu'alors; Dieu le permit, il est vrai, pour éprouver ses serviteurs; et d'ailleurs, le prophète Daniel la leur avait annoncée. Le dessein de ce roi impie était d'abolir entièrement, s'il le pouvait, le culte du vrai Dieu. Il ordonna sous peine de mort, de profaner le jour du sabbat et des fêtes, de dépouiller les lieux saints, de bâtir des autels et des temples au démon, et de sacrifier des animaux défendus par la loi. Il fit placer une idole infâme dans le temple, les livres de la loi furent détruits et jetés au feu. Si l'on trouvait quelques Juifs qui voulussent servir le Seigneur, ils étaient aussitôt pris et punis de mort. La ville sainte fut abandonnée de ses propres sujets et devint la demeure des païens. Le saint temple devint désert, toutes les fêtes furent changées en deuil; cependant, malgré toutes ces terreurs que l'on commençait à répandre pour forcer les Juifs à renoncer au vrai Dieu,

plusieurs prirent la résolution de ne rien faire contre la loi, et de mourir plutôt que de la violer.

Un de ceux qui se montrèrent les plus intrépides fut un bon vieillard nommé Éléazar, âgé de quatre-vingt-dix ans, connu pour sa vie pure et innocente. Ses persécuteurs le prirent et lui commandèrent de manger de la viande qui avait été offerte aux idoles, sinon, on le ferait mourir selon la loi du mauvais roi. Voyant qu'il refusait, on voulut le contraindre ; les uns lui ouvraient la bouche, les autres lui mettaient la viande dedans, comme si ces insensés ne savaient pas que la volonté seule fait le péché, et qu'une action où le cœur n'a point de part n'est pas un péché. Éléazar fut invincible, il préféra la mort plutôt que d'obéir à l'empereur en mangeant de la viande défendue par la loi. « Je préfère, dit-il, une mort innocente à une vie criminelle. » Pendant qu'il allait avec joie à la mort, il eut à subir une épreuve de la part de ses amis, et, pour cela même, bien plus redoutable que celle que lui faisait endurer le roi impie. Étant venu le trouver, ils lui dirent en pleurant : « Mon ami, nous venons ici pour vous sauver, comme nous nous sommes sauvés nous-mêmes. Nous ferons apporter de la viande qui n'a pas été offerte aux idoles, c'est-à-dire au démon, et, par complaisance, vous la toucherez seulement, et nous dirons aux officiers du roi que vous avez obéi. Voilà un moyen bien sûr pour éviter la mort et vous rendre à votre nation. » Mais le saint martyr s'écria : « Non, non, jamais je ne ferai cela ; qu'on me mène de suite au supplice, plutôt que de commettre une lâcheté semblable, qui outragerait mon Dieu ; que l'on me jette tout vivant dans le tombeau, je le préfère mille fois. Eh quoi ! mon Dieu, l'on me croit capable, à mon âge, de dissimuler, de faire croire que ma religion n'est qu'une superstition !

Moi, laisser un si mauvais exemple à la jeunesse qui se propose de me prendre pour modèle?... moi, leur laisser croire que j'ai été séduit par l'amour de la vie et par la crainte des supplices? Non, non !... jamais, dans le peu de jours qui me reste à vivre, je ne me laisserai aller à une semblable lâcheté ! Quand bien même je pourrais, aujourd'hui, en prostituant mon âme et ma conscience, échapper aux supplices des hommes, pourrai-je échapper à la justice de Dieu? Non, mourons avec constance, mes amis, et montrons-nous dignes de notre âge, puisque Dieu daigne nous choisir pour nous donner en spectacle à la jeunesse. La mort la plus cruelle est aussi douce qu'elle est glorieuse, quand c'est à Dieu qu'on fait le sacrifice de sa vie. Pourquoi craindrais-je de perdre une vie que bientôt je serai obligé de quitter sans mérite, tandis qu'en la donnant dès aujourd'hui à Dieu, j'en reçois une si belle récompense pour l'éternité?... Venez, bourreaux, ajoutait-il avec un courage extraordinaire, venez, et vous verrez les sacrifices que peuvent faire ceux qui sont aidés de la force d'En-Haut; vous allez m'ôter un reste de vie pour m'en procurer une éternelle. Ah! il me semble voir les anges qui viennent à moi, pour emmener mon âme dans le ciel; non, non, mes amis, je ne crains ni les tourments ni la mort, tout cela est un bien pour moi. Mourons pour notre Dieu, et nous lui montrerons que nous l'aimons véritablement. Mourons, mes enfants, et nous quitterons la guerre et les souffrances pour aller dans un lieu de paix, de joie et de délices. Oui, mon Dieu, je vous fais volontiers le sacrifice de ma vie ! » Oh ! M. F., que ces sentiments sont beaux ! qu'ils sont dignes de la grandeur d'une belle âme et d'une religion aussi sainte qu'est la nôtre. Toutes ces belles paroles qu'il prononça en présence de ses bourreaux auraient bien dû les

toucher et changer leur cœur; mais non, ils n'en deviennent que plus furieux. L'on se rue sur ce pauvre vieillard, on le jette par terre, on le dépouille, on le lie; les bourreaux, armés de verges, le frappent jusqu'à en perdre la respiration; mais au milieu de tant de douleurs, il *ramasse* le peu de force qui lui reste, et s'adresse au Seigneur : « Vous le savez, ô mon Dieu, c'est pour vous que je souffre dans la crainte de vous offenser; mon Dieu, soutenez-moi, faites que je meure pour l'amour de vous! » On ne cessa de le frapper jusqu'à ce qu'il eut rendu sa belle âme à Dieu.

Quel exemple pour nous, M. F.! mais quelle honte pour tant de chrétiens lâches, qui, tant de fois, par un maudit respect humain, transgressent les lois de l'Église en mangeant de la viande les jours défendus! Dites-moi, si vous aviez été mis à de pareilles épreuves, auriez-vous fait comme ce bon vieillard de quatre-vingt-dix ans, qui préféra la mort plutôt que de *faire semblant* de manger de la viande défendue par la loi des Juifs? Quelle condamnation pour tant d'apostats qui foulent aux pieds cette loi sainte! Allez dans une foire, dans un cabaret, un vendredi ou un autre jour où il est défendu de manger de la viande; voyez ces tables qui en sont couvertes, examinez ceux qui en mangent. Hélas! ce sont des pères, des mères de famille, des maîtres et maîtresses, qui, peut-être, auront leurs enfants et leurs domestiques avec eux; ce sont de ces mauvais chrétiens, sacrilèges même, qui auront rempli leur devoir pascal, et qui déjà tant de fois ont promis de ne plus transgresser cette loi! Quelle idée se fait-on aujourd'hui de Dieu, de sa religion et de ses lois? Hélas! M. F., notre sainte religion n'est plus, aux yeux du plus grand nombre de chrétiens, qu'une chimère, qu'un fantôme; l'on ne conserve plus maintenant

qu'un certain extérieur, quand rien ne nous gêne, quand rien ne nous coûte ; mais, à la moindre chose, nous méprisons tout, et nous semblons n'être plus que des apostats. Oh ! que de chrétiens perdus !... Qu'ils sont malheureux de commettre le péché avec tant de réflexion, connaissant si bien qu'ils font mourir Jésus-Christ, qu'ils lui arrachent leur pauvre âme pour la traîner en enfer !... Que pourront-ils répondre lorsque Jésus-Christ les jugera ? Diront-ils que c'est leur fragilité ou la misère qui les a portés à faire cela ? Quelle honte pour ces malheureux apostats dont les uns ont péché par impiété en raillant les lois de l'Église, les autres par un maudit respect humain ! Ils ont préféré perdre leur âme, outrager Dieu, plutôt que de supporter la honte d'une parole sortie de la bouche d'un impie, d'un libertin !...

Venons-en, M. F., à d'autres exemples, et nous verrons que si la vieillesse est naturellement plus ferme dans la foi, l'âge le plus tendre nous fournit aussi des exemples qui ne sont pas moins grands. Après les combats de ce bon vieillard, l'on vit entrer sur les rangs une mère avec ses sept enfants dans la fleur de l'âge. Ils avaient tant de candeur et de modestie qu'ils faisaient l'admiration de tout le monde. Le cruel Antiochus se les fit tous amener devant lui, il leur commanda sur-le-champ de manger de la viande qui avait été offerte au démon, et cela, sans répliquer, selon les ordres qu'il avait donnés. Tous, d'une voix unanime, refusèrent de le faire. Sur ce refus, il les fit dépouiller devant lui, et ordonna qu'on les frappât à coups de fouets et de nerfs de bœuf, jusqu'à ce que leur corps fût tout déchiré. L'aîné des sept frères, sans s'étonner de ce traitement, prend la parole et dit au tyran : « Que demandez-vous de nous ? Apprenez que nous savons souffrir et mourir, mais non trahir la loi du Seigneur. »

Cette réponse mit l'impie Antiochus dans une si grande fureur, qu'il commanda de faire rougir sur-le-champ des chaudières d'airain, et, pendant que tous les bourreaux s'empressaient de lui obéir, outré de colère contre ce jeune homme qui venait de le braver au nom de tous, il lui fait couper la langue, arracher la peau de la tête, couper les extrémités des pieds et des mains, et cela en présence de sa mère et de tous ses frères. Il lui fait appliquer des lames de fer rouge dans toutes les parties de son corps. Comme après ce cruel tourment il vivait encore, il ordonne de le jeter dans la chaudière d'airain que le feu avait rendue aussi ardente qu'une barre de fer sortant du feu, et le regarde impitoyablement brûler. Pendant ce temps-là, sa mère et ses frères s'encourageaient les uns les autres à souffrir. « Allons, mes enfants, leur crie cette mère, courage! Par notre mort, nous pouvons glorifier Dieu et nous rendre heureux pendant l'éternité; puisque nous sommes tous condamnés à mourir par suite du péché de nos premiers parents, mourons; notre mort est de quelques instants, et nous aurons une récompense, un bonheur éternel. » Le premier étant mort, l'on se saisit du second. On commença par lui arracher les cheveux avec la peau de la tête, en lui demandant s'il voulait manger de la viande qu'on lui allait présenter. Il leur répondit qu'il saurait bien souffrir et mourir à l'exemple de son frère, mais que jamais il n'aurait la lâcheté de violer la loi du Seigneur. On lui fit souffrir les mêmes tourments, on lui coupa les pieds et les mains. N'ayant plus qu'un soupir, il dit au roi : « Méchant prince, vous nous faites perdre la vie présente; mais nous sommes assurés que le Seigneur, pour lequel nous la perdons, nous la rendra éternelle. » Après celui-ci, l'on passe au troisième, qui se présente de lui-même, et sans

attendre qu'on l'interroge s'offre aux mêmes supplices. On lui demande ses mains qu'il présente avec joie : « C'est du ciel, dit-il, que j'ai reçu ces membres, je vous les livre volontiers pour les faire souffrir, puisque, par ces souffrances, je puis glorifier Dieu et m'assurer le ciel. »

Ah ! M. F., si nous avions une foi aussi vive que celle de ces saints martyrs, quel mépris ne ferions-nous pas de nos corps et de nos plaisirs sensuels?... Aurions-nous le courage de leur sacrifier si facilement notre âme et notre éternité?... Ah ! si nous pensions bien à notre résurrection, qui sera glorieuse à proportion que nos corps auront été méprisés et persécutés !... Avec quelle gloire vont paraître ces foules de martyrs qui ont laissé mettre leurs corps en lambeaux !... Le roi et tous ses courtisans ne connaissant pas assez les forces que nous donne la religion, ne pouvaient revenir de leur surprise. Ils n'en devinrent que plus *enragés*. Antiochus vint au quatrième, il ne se donnait plus la peine de menacer, parce qu'il savait bien que c'était un temps perdu, il en venait aussitôt aux tourments. Il lui fit donc arracher la peau. On lui coupe les pieds et les mains, on le jette dans une chaudière brûlante : « Je ne crains pas vos ordres, lui dit encore celui-ci, car une résurrection glorieuse nous attend, et le Dieu que nous servons est toute notre espérance; pour vous, vous ressusciterez un jour, mais ce ne sera pas pour la vie, une mort éternelle vous attend. » L'on se saisit du cinquième, et le roi tout en fureur dit : « Voyons s'ils seront également insensibles. » L'enfant n'attend pas d'être pris par les bourreaux, il court au devant d'eux, et, du milieu des flammes où son pauvre corps était déjà tout en pièces, il lève avec tranquillité les yeux vers le tyran : « Vous faites de nous maintenant ce que vous voulez, mais viendra un moment où vous

éprouverez à votre tour la rigueur de la justice divine. » Le roi ne pouvant plus se posséder : « Achevons, dit-il à ses bourreaux, d'exterminer cette famille insolente. » Le sixième arrive, la douceur peinte sur le front; il s'avance avec joie et se livre sans frayeur entre les mains des bourreaux. Ces furieux se mettent à le déchirer, lui arrachent et lui coupent les pieds et les mains : « Que crains-tu, impitoyable roi? dit le généreux martyr, il n'en reste plus qu'un, qui est mon frère, et ma mère; un enfant et une femme; mes frères m'attendent dans le ciel, vous me faites mourir, j'en suis bien content. » Cependant, ce qui est le plus digne d'admiration, c'est l'attitude de cette pauvre mère, qui voit périr tous ses enfants devant ses yeux, et cela en un seul jour, sans verser une larme. Elle sut si bien retenir sa douleur, qu'au contraire, elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour les encourager. O mères qui m'écoutez, si vos enfants ne sont pas religieux, ou plutôt, s'ils sont sans religion, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes!... Si vous aviez le bonheur d'imiter cette mère généreuse, si, comme elle, vous pensiez que vous n'avez des enfants que pour les donner au ciel!... « Ah! mes enfants, leur criait-elle, pendant qu'on déchirait leur corps et qu'on le coupait en morceaux, mes enfants, courage, mourez pour le Seigneur, et le ciel est à vous! perdez une vie misérable, et vous en aurez une heureuse et éternelle. » Hélas! combien de pauvres mères, trop faibles, voient courir leurs enfants au mal, ou plutôt aux enfers, sans verser une larme, peut-être même sans dire un *Pater* et un *Ave!* Laissons, M. F., ces tristes enseignements.

Cependant, de sept enfants, il n'en restait plus à cette pauvre mère qu'un seul, le plus jeune. Antiochus, couvert de honte de n'avoir pu vaincre ces enfants, voulut faire

un dernier effort pour gagner au moins celui-ci. Il lui fit de belles promesses, disant qu'il le mettrait au nombre de ses favoris, pourvu qu'il abandonnât sa religion. Mais cet enfant était inébranlable. Le roi, feignant la compassion, appela la courageuse mère : « Sauvez au moins, je vous prie, ce dernier enfant. Il fera votre bonheur et votre consolation par les faveurs dont je le comblerai. » Pères et mères, venez vous instruire; écoutez le langage d'une mère qui sait que ses enfants lui sont donnés pour les conduire au ciel et non pour les damner. Elle lui dit en présence du roi : « Mon fils, ayez pitié de celle qui vous a porté neuf mois dans son sein, qui vous a nourri trois ans de son lait et qui vous a élevé jusqu'à l'âge où vous êtes; regardez, mon fils, ce beau ciel, vous n'êtes sur la terre que pour y aller; voyez vos frères qui sont déjà sur des trônes de gloire, ils vous attendent; à leur exemple, donnez volontiers votre vie pour votre Dieu. » Ces paroles inspirèrent à l'enfant un si grand amour de Dieu, qu'il se tourne vers le bourreau en lui disant : « Qu'attendez-vous? Croyez-vous que je vais obéir à vos ordres impies? non, non, je veux montrer que je suis digne de marcher sur les traces de mes frères, que votre cruauté a placés sur des trônes de gloire. Ils m'attendent : les voyez-vous qui me tendent les mains; oui, j'abandonne comme eux mon corps et ma vie pour la défense de la loi de mon Dieu. » Alors le roi fut si en fureur de voir qu'une femme et des enfants se moquaient de lui, qu'il le fait encore souffrir davantage. Il lui fait couper les pieds et les mains... et finit par le jeter dans une chaudière rougie au feu, où ce bourreau, dans sa joie diabolique, prenait plaisir à le voir tourmenter. La mère reste seule, au milieu des membres épars de ses fils; de quelque côté qu'elle tourne (ses regards), elle

voit les pieds, les mains, la peau et la langue de ses enfants, que l'on avait jetés çà et là, autour d'elle, pour la torturer davantage. Antiochus n'ayant plus d'espérance de gagner la mère, lui fit souffrir des tourments si cruels, qu'elle mourut dans les supplices, bénissant Dieu de ce qu'il lui avait donné le bonheur de voir tous ses enfants mourir avant elle pour aller au ciel. Ainsi mourut cette bienheureuse mère, qui ne quitta la terre que pour le paradis. Heureuse mère d'avoir sept enfants qui sont maintenant placés sur sept trônes de gloire! O heureux enfants, d'avoir eu une telle mère! qui ne vous a mis au monde que pour vous conduire à la possession de Dieu!

Pour Antiochus, ce malheureux tyran, la main vengeresse du Tout-Puissant le punit visiblement; il fut frappé d'une plaie invisible et incurable, juste punition d'un bourreau qui avait inventé tant de supplices pour faire souffrir les serviteurs de Dieu. Il tomba de son chariot, se meurtrit tout le corps. Ses entrailles fourmillaient de vers, ses chairs tombaient par lambeaux; il répandait une puanteur si insupportable, que personne ne pouvait ni l'approcher ni le servir. Se sentant frappé de la main invisible de Dieu, il fit de grandes promesses et prit les plus belles résolutions; mais le Saint-Esprit nous dit que la crainte seule des tourments lui faisait faire tout cela. Dieu n'écouta pas sa prière, et ce malheureux prince mourut mangé par les vers. Voilà la fin ordinaire de ces impies, qui semblent ne vivre que pour outrager Dieu, et porter les autres au mal. Le bon Dieu se lassant de leurs impiétés, les frappe, et les jette en enfer pour en débarrasser la terre.

Si la différence, M. F., a été si grande entre Antiochus et cette mère avec ses enfants, elle l'est encore bien plus maintenant : le roi est dans les enfers, tandis que la

mère et les enfants sont dans le ciel. Oh! qu'il y a peu de chrétiens aujourd'hui qui soient prêts, je ne dis pas à donner leur vie pour le bon Dieu, comme ont fait ces enfants, mais même à supporter la moindre chose pour ne pas violer les lois de notre sainte religion. Combien y en a-t-il qui ne font ni confession ni communion pascale? qui ne font point d'attention aux jeûnes commandés par l'Église, et qui passent ce saint temps comme un autre, sans mortifications, sans peut-être se priver de manger entre les repas? Hélas! combien d'autres fréquentent les cabarets, ou, sans faire tout cela, passent ces jours consacrés à la pénitence, sans faire une prière ou une bonne œuvre de plus? Combien en est-il qui ne font point difficulté de manquer l'office de la paroisse, et qui, peut-être, manqueront trois dimanches de suite, sachant très-bien de quoi l'Église les menace? Combien de pères et de maîtres forcent leurs enfants et leurs domestiques à travailler le saint jour du dimanche, combien de pauvres enfants restent peut-être des mois entiers sans assister aux offices! Hélas! que de maîtres damnés!

D'autres ne se contentent pas de violer les lois de l'Église, de les mépriser, de les railler, ils ne font point de cas de la parole de Dieu qu'ils ne regardent que comme la parole d'un homme. Combien, pendant les saints offices sont sans dévotion, et laissent aller leur esprit partout où il veut! Ils savent à peine ce qu'ils viennent faire à l'église, et seraient bien embarrassés de répondre si on leur demandait pourquoi ils viennent à la sainte messe? Combien se mettent à peine à genoux!.. L'on ne fait point difficulté de manquer les vêpres, les instructions, le chapelet, le chemin de la croix et la prière du soir. Il en est qui ne font presque jamais de visites au Saint-Sacrement entre les offices, et passent le saint

jour du dimanche moins bien que les autres jours. Oh! comment osent-ils espérer le ciel? Comment peuvent-ils croire que le bon Dieu leur fera miséricorde dans ce moment terrible où les plus grands saints ont tremblé; eux dont la vie n'a été que bonnes œuvres, et qui, pour quelques légères fautes, ont fait tant de pénitences (1)?

Combien y en a-t-il encore parmi ces pauvres chrétiens, qui passent des journées entières sans penser au bon Dieu et sans faire un petit retour sur eux-mêmes, c'est-à-dire sur leur pauvre vie; afin de concevoir de l'horreur de leurs péchés, et pour (s'exciter à) faire quelques bonnes actions dans le but d'attirer la miséricorde de Dieu sur eux? Voilà, M. F., la conduite du plus grand nombre des chrétiens de nos jours : l'on ne pense nullement à son salut, on est tout occupé des affaires temporelles, l'on regarde la mort comme ne devant venir jamais. Cependant ce moment arrive pour tout le monde; et si nous n'avons rien fait pour nous assurer le ciel, alors tous nos péchés se présentent en foule à notre mémoire, toutes les grâces que nous avons méprisées, toutes les bonnes œuvres et prières que nous aurions pu faire et que nous n'avons pas faites; nous voyons, dans ce triste moment, toutes les âmes que nous avons perdues par nos mauvais exemples, et que nous aurions pu conduire à Dieu, si nous leur en avions donné de bons. Oh! que de malheurs attendent une personne qui a vécu sans religion, sans pénitences et sans examiner à quoi les commandements de Dieu et de l'Église l'obligeaient!.. Ce n'est pas ainsi qu'il faut faire, ce n'est pas ainsi que les saints ont fait; ils avaient tellement à cœur de plaire à Dieu et de sauver leurs âmes, que non-seulement ils

(1) Voir note C à la fin du volume.

évitaient les moindres péchés, mais encore ils passaient toute leur vie dans les bonnes œuvres, les larmes et la pénitence. Un grand nombre de martyrs ont donné leur vie pour s'assurer le ciel, nous en avons de beaux exemples dans l'histoire des saints du Nouveau Testament. Je vous citerai celui de saint Côme et de saint Damien.

II. C'étaient deux frères jumeaux. Leur mère qui avait la crainte du Seigneur, prit tous les soins possibles pour leur inspirer l'amour de Dieu; elle leur parlait souvent du bonheur de ceux qui donnent leur vie pour Jésus-Christ. Ces frères, qui n'avaient que de bons exemples devant les yeux, ne pouvaient pas moins faire que d'imiter les vertus de leur mère. O quelle grâce, quel bonheur pour les enfants que d'avoir des parents sages! Oh! que de pauvres enfants damnés, et qui seraient au ciel s'ils avaient eu des parents bien religieux! Mon Dieu! est-il bien possible que le défaut de religion des parents, précipite tant d'âmes en enfer? Malheureux parents, qui semblent n'avoir des enfants que pour les traîner en enfer!... Comment des enfants qui n'ont que de mauvais exemples devant les yeux, peuvent-ils pratiquer la vertu? Les enfants seront-ils meilleurs que leurs parents, qui ne font ni pâques ni confession, qui ne font point de prière, qui se lèvent et se couchent comme des bêtes de somme; des parents qui n'ont que de *mauvaises raisons* (1) à la bouche; qui vont jusqu'à railler, critiquer la religion et ceux qui la pratiquent, qui tournent en ridicule la confession et ceux qui se confessent? Les enfants, dis-je, seront-ils meilleurs que leurs parents, qui les laissent vivre à leur aise, qui leur permettent les jeux, les dan-

(1) Mauvais propos.

ses, les cabarets; qui eux-mêmes peut-être, y passent des nuits presque entières avec toutes sortes de libertins?... Si un pasteur à la vue de si mauvais exemples veut leur faire connaître leur faute et celles de leurs enfants, ils se mettront en colère, ils le blâmeront, ils en diront du mal, ils feront mille contradictions à leurs enfants. Oh! que de pauvres enfants vont maudire le moment de leur naissance, et leurs parents, qui, loin de les aider à se sauver, se sont prêtés à les perdre, par leur peu de soin à leur faire connaître leurs devoirs de religion et la grandeur du péché!... Hélas! M. F., vous ne reconnaîtrez que trop cela un jour!...

Mais revenons à nos saints qui ont eu le bonheur d'avoir des parents si vertueux! Ayant achevé leurs études, ils se rendirent très-habiles dans la connaissance de la médecine. Leur science était accompagnée du don de la grâce, de sorte que, en allant voir seulement leurs malades, ils leur rendaient la santé : les aveugles voyaient, les boiteux marchaient, les sourds entendaient, et les démons fuyaient à leur seule présence. L'éclat de tant de merveilles les faisait admirer de tout le monde. Mais cette haute réputation fut la cause de leur martyre. Les empereurs Dioclétien et Maximien ayant renouvelé la persécution contre les fidèles, ils envoyèrent le président Lysias dans la ville d'Égée pour les rechercher et les punir selon la loi. Lysias arrivant dans cette ville, on lui dénonça les deux médecins comme allant de provinces en provinces, et faisant des prodiges étonnants au nom de celui qu'ils appelaient Jésus-Christ. On ajouta qu'ainsi plusieurs abandonnaient le culte des idoles, pour embrasser une religion toute nouvelle. Lysias, sur ce rapport, les envoya prendre. Quand ils furent devant lui, il leur dit en colère : « Vous êtes donc ces séducteurs

qui allez par les villes et les provinces, soulevant le peuple contre les dieux de l'empire, sous prétexte de leur faire adorer un homme crucifié? Dès ce moment, si vous ne renoncez à ce Dieu et si vous n'obéissez pas aux édits des empereurs, il n'y a point de supplices que je n'emploie pour vous faire souffrir. Dites-moi vos noms et votre pays. » — « Nous sommes de l'Arabie, nous nous appelons l'un Côme, l'autre Damien, nous avons encore trois frères, qui, comme nous, adorent le vrai Dieu. » Il leur ordonna d'offrir de l'encens au démon. Sur leur refus, il les fait appliquer à la torture et leur fait endurer des cruautés épouvantables. Cependant les saints martyrs étaient tellement fortifiés de la grâce de Dieu, qu'ils ne sentaient pas même leurs tourments; ils lui dirent: « Vous nous faites souffrir bien faiblement; si vous avez d'autres supplices, employez-les, car nous ne sentons pas ceux-là. » Le préfet, mourant de rage, et pour s'en débarrasser au plus tôt, les fait jeter dans la mer. Mais un ange rompit leurs liens, les retira des eaux et les ramena sur le rivage. Le préfet attribuant cela au démon, leur dit de lui apprendre leurs sortiléges, afin de s'en servir comme eux. « Nous ne savons pas, dirent les martyrs, ce que c'est que la magie. C'est au nom de Jésus-Christ que nous faisons tout cela; si vous voulez vous faire chrétien, vous reconnaîtrez la vérité de ce que nous vous disons. » — « Au nom du dieu Apollon, reprit Lysias, je veux faire le même prodige. » Ce blasphême ne fut pas plus tôt sorti de sa bouche, que deux démons se saisirent de lui, le frappèrent sans miséricorde, et l'auraient tué si les saints ne l'avaient pas chassé. « Vous voyez bien, (lui dirent-ils), que vos dieux ne sont que des démons qui ne cherchent qu'à vous nuire; reconnaîtrez-vous maintenant notre Dieu pour le seul véri-

table? Détestez donc vos idoles. » Malgré cette grâce, le préfet resta insensible; bien plus, il fit conduire ses libérateurs en prison. Le lendemain il les fit ramener, voyant qu'il ne pouvait les vaincre, il fit allumer un grand feu et les fit jeter dedans. Mais ils se promenaient dans le feu sans la moindre douleur; au contraire, ils étaient comme dans un jardin de délices, chantant des cantiques d'actions de grâces; et le feu qui les respectait, alla brûler les idolâtres, dont un grand nombre perdirent la vie. Ces merveilles auraient dû convertir le préfet, elles ne firent que l'endurcir de plus en plus. Il les fit appliquer sur le chevalet, où les bourreaux les tourmentèrent jusqu'à en perdre la respiration; ensuite on les attacha chacun à une croix, afin de les massacrer à coups de pierres; mais elles retournaient avec impétuosité sur ceux qui les jetaient. Lysias, irrité de ce qu'il ne pouvait venir à bout de les faire mourir, prit lui-même des pierres pour les leur jeter à la tête; mais elles revinrent sur lui avec tant de force qu'elles lui cassèrent les dents. Il fit ensuite prendre des flèches aux soldats, afin de les lancer contre les saints; mais celles-ci encore, loin de leur nuire, se retournèrent et tuèrent un grand nombre d'hommes et de femmes qui étaient venus voir ce spectacle. Le préfet désespérant de pouvoir les faire mourir (dans les tortures), les fit décapiter.

Voilà ce que peut la grâce dans un bon chrétien et dans des enfants que les parents ont élevés avec soin, en leur inspirant un grand amour pour Dieu, un vrai mépris des biens de ce monde et même de la vie. Heureux enfants et heureux parents! Voilà, M. F., comment les parents sages sauvent leurs enfants! (Vous avez vu, d'ailleurs), comment les parents sans religion traînent avec eux en enfer leurs pauvres enfants, par leurs mau-

vais exemples et le peu de soin qu'ils prennent de les bien élever dans l'amour de Dieu. Finissons, M. F., en disant que nous ne sommes pas, il est vrai, exposés à d'aussi grandes épreuves que ces saints; mais que, si nous voulions faire un bon usage des peines que nous éprouvons, (nous pourrions aussi mériter la couronne du martyre). Combien de maladies, de contradictions, d'humiliations, de mépris! Que de fois il nous faut renoncer à notre propre volonté, combien d'efforts nous avons à faire pour pardonner et pour aimer ceux qui nous font du mal! Eh bien! M. F., voilà le martyre que le bon Dieu veut que nous endurions pour mériter le même bonheur dont jouissent maintenant les saints. Demandons souvent, M. F., à ces bons saints de nous obtenir cette force, ce courage dans nos épreuves de chaque jour : nous travaillerons ainsi pour plaire à Dieu et pour le ciel. C'est le bonheur que je vous souhaite.

15 AOUT.

FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Sur les grandeurs de Marie.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.
Parce que le Seigneur a regardé la bassesse de sa servante. (*S. Luc*, I, 48.)

Si nous voyons, M. F., la sainte Vierge s'abaisser, dans son humilité, au-dessous de toutes les créatures, nous voyons aussi cette humilité l'élever au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Non, ce ne sont point les grands de la terre qui l'ont fait monter à ce suprême degré de dignité où nous avons le bonheur de la contempler aujourd'hui. Les trois personnes de la Très-Sainte Trinité l'ont placée sur ce trône de gloire; elles l'ont proclamée Reine du ciel et de la terre, en la rendant dépositaire de tous les célestes trésors. Non, M. F., nous ne comprendrons jamais assez les grandeurs de Marie, et le pouvoir que Jésus-Christ son divin Fils lui a donné; nous ne connaîtrons jamais bien le désir qu'elle a de nous rendre heureux. Elle nous aime comme ses enfants; elle se réjouit du pouvoir que

Dieu lui a donné, afin de nous être plus utile. Oui, Marie est notre médiatrice; c'est elle qui présente à son divin Fils toutes nos prières, nos larmes et nos gémissements; c'est elle qui nous attire les grâces nécessaires pour notre salut. Le Saint-Esprit nous dit que Marie, entre toutes les créatures, est un prodige de grandeur, un prodige de sainteté et un prodige d'amour. Quel bonheur pour nous, M. F., quelle espérance pour notre salut! Ranimons notre confiance envers cette bonne et tendre Mère, en considérant 1° sa grandeur; 2° son zèle pour notre salut; 3° ce que nous devons faire pour lui plaire et mériter sa protection.

I. Parler des grandeurs de Marie, M. F., c'est vouloir diminuer l'idée sublime que vous vous en faites; car saint Ambroise nous dit que Marie est élevée à un si haut degré de gloire, d'honneur et de puissance, que les anges même ne peuvent le comprendre : cela est réservé à Dieu seul. De là, je conclus que tout ce que vous pourrez entendre, ne sera toujours rien ou presque rien, auprès de ce qu'elle est aux yeux de Dieu. Le plus bel éloge que l'Église puisse nous en donner, c'est de dire que Marie est la Fille du Père Éternel, la Mère du Fils de Dieu Sauveur du monde, l'Épouse du Saint-Esprit. Si le Père Éternel a choisi Marie pour sa fille par excellence, quel torrent de grâces ne doit-il pas verser dans son âme? Elle en reçut, à elle seule, plus que tous les anges et tous les saints ensemble. Il commença par la préserver du péché originel, grâce qui n'a été accordée qu'à elle seule. Il l'a fixée dans cette grâce, avec une parfaite assurance qu'elle ne la perdrait jamais. Oui, M. F., le Père Éternel l'enrichit des dons du ciel, à proportion de la grande dignité à laquelle il devait l'éle-

ver. Il forma en elle un temple vivant des trois Personnes de la Très-Sainte Trinité. Disons encore mieux : il fit pour elle tout ce qu'il était possible de faire pour une créature. Si le Père Éternel a pris tant de soin à l'égard de Marie, nous voyons aussi le Saint-Esprit venir l'embellir lui-même à un tel degré, que dès l'instant de sa conception, elle devint l'objet des complaisances des trois Personnes divines. Marie seule a le bonheur d'être la fille du Père Éternel, elle a aussi celui d'être la mère du Fils et l'épouse du Saint-Esprit. Par ces dignités incomparables, elle se voit assimilée aux trois Personnes de la Sainte Trinité, pour former le corps adorable de Jésus-Christ. C'est d'elle que Dieu devait se servir pour renverser et ruiner l'empire du démon. C'est elle que les trois Personnes divines employèrent pour sauver le monde, en lui donnant un Rédempteur. Auriez-vous jamais pensé que Marie fût un tel abîme de grandeur, de puissance et d'amour? Après le corps adorable de Jésus-Christ, elle fait le plus bel ornement de la cour céleste.

Nous pouvons dire que le triomphe de la sainte Vierge dans le ciel, est la consommation de tous les mérites de cette auguste Reine du ciel et de la terre. Ce fut dans ce moment qu'elle reçut le dernier ornement de son incomparable dignité de Mère de Dieu. Après avoir subi quelque temps les misères diverses de la vie et les humiliations de la mort; elle alla jouir d'une vie, la plus glorieuse et la plus heureuse dont une créature puisse jamais jouir. Nous nous étonnons parfois que Jésus, qui aimait tant sa mère, l'ait laissée si longtemps sur la terre après sa résurrection. La raison de ceci, c'est qu'il voulait, par ce retard, lui procurer une plus grande gloire, et que du reste, les apôtres avaient encore besoin

de sa personne pour être consolés et conduits. C'est Marie qui a révélé aux apôtres les plus grands secrets de la vie cachée de Jésus-Christ. C'est encore Marie qui a levé l'étendard de la virginité, qui en a fait connaître tout l'éclat, toute la beauté, et nous montre l'inestimable récompense réservée à ce saint état.

Mais reprenons, M. F., continuons à suivre Marie jusqu'au moment où elle quitte ce monde. Jésus-Christ voulut qu'avant d'être élevée au ciel, elle pût revoir encore une fois tous ses apôtres. Tous, saint Thomas excepté, furent miraculeusement transportés autour de son pauvre lit. Par un excès de cette humilité qu'elle avait toujours portée à un très-haut degré, elle leur baisa à tous les pieds, et leur demanda leur bénédiction. Cet acte la préparait à l'éminente gloire à laquelle son Fils devait l'élever. Ensuite Marie leur donna à tous sa bénédiction. Il me serait impossible de vous faire comprendre les larmes que répandirent en ce moment les apôtres, sur la perte qu'ils allaient faire. La sainte Vierge n'était-elle pas, après le Sauveur, tout leur bonheur, toute leur consolation? Mais Marie, pour adoucir un peu leur peine, leur promit de ne pas les oublier auprès de son divin Fils. On croit que le même ange qui lui avait annoncé le mystère de l'Incarnation, vint lui marquer, de la part de son Fils, l'heure de sa mort. La sainte Vierge répondit à l'ange : « Ah! quel bonheur! et combien je désirais ce moment! » Après cette heureuse nouvelle, elle voulut faire son testament, qui fut bientôt fait. Elle avait deux tuniques, elle les donna à deux vierges, qui la servaient depuis longtemps. Elle se sentit alors brûler de tant d'amour que son âme, semblable à une fournaise ardente, ne pouvait plus rester dans son corps. Heureux moment!...

Pouvons-nous voir, M. F., les merveilles qui s'opèrent à cette mort, sans nous sentir un ardent désir de vivre saintement pour mourir saintement? C'est vrai, nous ne devons pas nous attendre à mourir d'amour, mais au moins ayons l'espérance de mourir dans l'amour de Dieu. Marie ne craint nullement la mort, puisque la mort va la mettre en possession du bonheur parfait; elle sait que le ciel l'attend, et qu'elle en sera un des plus beaux ornements. Son Fils et toute la cour céleste s'avancent pour célébrer cette brillante fête, tous les saints et saintes du ciel n'attendent que les ordres de Jésus, pour venir chercher cette Reine et l'emmener en triomphe dans son royaume. Tout est préparé dans le ciel pour la recevoir; elle va goûter des honneurs au-dessus de tout ce que l'on peut concevoir. Pour sortir de ce monde, Marie ne subit point la maladie, car elle est exempte de péché. Malgré son grand âge, son corps ne fut jamais décrépit comme celui des autres mortels, au contraire, il semblait qu'à mesure qu'il approchait de la fin, il prenait un nouvel éclat. Saint Jean Damascène nous dit que ce fut Jésus-Christ lui-même qui vint chercher sa mère. Ainsi disparaît ce bel astre qui pendant soixante et douze ans a éclairé le monde. Oui, M. F., elle revoit son Fils, mais sous un aspect bien différent de celui où elle l'avait vu, lorsque, tout couvert de sang, il était cloué à la croix.

O Amour divin, voilà la plus belle de vos victoires et de toutes vos conquêtes! Vous ne pouviez rien faire de plus, mais aussi vous ne pouviez rien faire de moins. Oui, M. F., s'il fallait que la mère d'un Dieu mourût, elle ne pouvait mourir que d'un transport d'amour. O belle mort! ô mort heureuse! ô mort désirable! Ah! qu'elle est dédommagée de ce torrent d'humiliations et de douleurs dont sa sainte âme a été inondée pendant sa

vie mortelle ! Oui, elle revoit son Fils, mais tout autre que le jour où elle l'avait vu pendant sa douloureuse passion, entre les mains de ses bourreaux, portant sa croix, couronné d'épines, sans pouvoir le soulager. Oh ! non, elle ne le voit plus sous ce triste appareil, capable d'anéantir les créatures tant soit peu sensibles ; mais elle le voit, dis-je, tout brillant de lumière, revêtu d'une gloire qui (fait) toute la joie et le bonheur du ciel ; elle voit les anges et les saints qui tous l'environnent, le louent, le bénissent et l'adorent jusqu'à l'anéantissement. Oui, elle revoit ce tendre Jésus, exempt de tout ce qui peut le faire souffrir. Ah ! qui de nous ne voudrait pas travailler à aller rejoindre la Mère et le Fils dans ce lieu de délices? Quelques moments de combats et de souffrances sont grandement récompensés.

Ah ! M. F., quelle mort heureuse ! Marie ne craint rien, parce qu'elle a toujours aimé son Dieu ; elle ne regrette rien, parce qu'elle n'a jamais rien possédé que son Dieu. Voulons-nous mourir sans crainte? Vivons, comme Marie, dans l'innocence ; fuyons le péché, qui fait tout notre malheur pour le temps et pour l'éternité. Si nous avons été assez malheureux pour le commettre, à l'exemple de saint Pierre, pleurons jusqu'à notre mort, et que nos regrets ne finissent qu'avec la vie. A l'exemple du saint roi David, descendons dans le tombeau en versant des pleurs ; lavons nos âmes dans l'amertume de nos larmes. Voulons-nous, comme Marie, mourir sans chagrin? Vivons comme elle, sans nous attacher aux choses créées ; faisons comme elle, n'aimons que Dieu seul, ne désirons que lui seul, ne cherchons qu'à lui plaire dans tout ce que nous faisons. Heureux le chrétien qui ne quitte rien pour trouver tout !...

Approchons encore un instant de ce pauvre grabat, qui

est si heureux de soutenir cette perle précieuse, cette rose toujours fraîche et sans épines, ce globe de gloire et de lumière, qui doit donner un nouvel éclat à toute la cour céleste. Les anges, dit-on, entonnèrent un cantique d'allégresse dans l'humble demeure où était le saint corps, et elle était remplie d'une odeur si agréable, qu'il semblait que toutes les douceurs du ciel y fussent descendues. Allons, M. F., accompagnons, du moins en esprit, ce convoi sacré; suivons ce tabernacle, où le Père avait renfermé tous ses trésors, et qui va être caché, pour quelque temps, comme l'a été le corps de son divin Fils. La douleur et les gémissements rendirent silencieux les apôtres et tous les fidèles venus en foule pour voir encore une fois la Mère de leur Rédempteur. Mais étant revenus à eux-mêmes, ils commencèrent tous à chanter des hymnes et des cantiques pour honorer le Fils et la Mère. Une partie des anges monta au ciel pour conduire en triomphe cette âme sans égale; l'autre, resta sur la terre pour célébrer les obsèques du saint corps. Je vous le demande, M. F., qui serait capable de nous faire la peinture d'un si beau spectacle? D'un côté, l'on entendait les esprits bienheureux employer toute leur industrie céleste, pour témoigner la grande joie qu'ils avaient de la gloire de leur Reine; de l'autre, on voyait les apôtres et un grand nombre de fidèles, élever aussi leur voix pour seconder l'harmonie de ces chantres célestes. Saint Jean Damascène nous dit qu'avant de mettre le saint corps dans le tombeau, ils eurent tous le bonheur de baiser ses mains saintes et sacrées, qui, tant de fois, avaient porté le Sauveur du monde. Dans ce moment, il n'y eut pas un malade qui ne reçût sa guérison; il n'y eut pas une personne dans Jérusalem qui ne demandât quelque grâce au bon Dieu par la médiation de Marie et qui ne l'obtînt. Dieu le voulait

ainsi pour nous montrer que tous ceux qui, dans la suite, auraient recours à elle, étaient bien sûrs de tout obtenir.

Quand chacun, nous dit le même saint, eut contenté sa dévotion et reçu l'effet de ses demandes, l'on pensa à la sépulture de la Mère de Dieu. Les apôtres, selon la coutume des Juifs, ordonnèrent de laver le saint corps et de l'embaumer. Ils chargèrent donc de cet office deux vierges au service de Marie. Celles-ci, par un fait tout miraculeux, ne purent voir ni toucher le saint corps. L'on crut reconnaître en cela la volonté de Dieu, et l'on ensevelit le corps avec tous ses vêtements. Si Marie, sur la terre, fut d'une humilité sans égale, sa mort et sa sépulture furent aussi sans égales, par la grandeur des merveilles qui s'opérèrent alors. Ce furent les apôtres eux-mêmes qui portèrent le précieux dépôt, et ce cortége saint et sacré traversa la ville de Jérusalem jusqu'au lieu de la sépulture, qui était le bourg de Gethsémani, dans la vallée de Josaphat. Tous les fidèles l'accompagnèrent avec des flambeaux à la main, plusieurs se joignaient à cette troupe pieuse, qui portait l'arche de la nouvelle alliance et la conduisait au lieu de son repos. Saint Bernard nous dit que les anges faisaient eux-mêmes leur procession, précédant et suivant le corps de leur Souveraine avec des cantiques d'allégresse; tous ceux qui étaient présents entendaient le chant de ces anges, et partout où passait ce saint corps, il répandait une odeur délicieuse, comme si toutes les douceurs et les parfums célestes étaient descendus sur la terre. Il y eut, ajoute ce saint, un malheureux juif, qui, mourant de rage de voir que l'on rendait tant d'honneurs à la Mère de Dieu, se jeta sur le corps pour le faire tomber dans la boue; mais il ne l'eut pas plus tôt touché, que ses deux mains tombèrent desséchées. S'étant repenti, il pria saint Pierre

qu'on le fît approcher du corps de la sainte Vierge. En le touchant, ses deux mains se replacèrent d'elles-mêmes sans qu'elles parussent avoir été jamais séparées. Le corps de la Mère de Dieu ayant été déposé avec respect dans le sépulcre, les fidèles se retirèrent à Jérusalem; mais les anges continuèrent à chanter, pendant trois jours, les louanges de Marie. Les apôtres venaient les uns après les autres, pour s'unir aux anges qui restaient au-dessus du tombeau. Au bout de trois jours, saint Thomas, qui n'avait pas assisté à la mort de la Mère de Dieu, vint demander à saint Pierre le bonheur de voir encore une fois le corps virginal. Ils allèrent donc au sépulcre, et n'y trouvèrent plus que les vêtements. Les anges l'avaient emportée dans le ciel, car on ne les entendait plus. Pour vous faire une fidèle description de son entrée glorieuse et triomphante dans le ciel, il faudrait, M. F., être Dieu lui-même, qui, dans ce moment, voulut prodiguer à sa Mère toutes les richesses de son amour, de sa reconnaissance. Nous pouvons dire qu'il rassembla alors tout ce qui fut capable d'embellir son triomphe dans le ciel. « Ouvrez-vous, portes du ciel, voici votre Reine qui quitte la terre pour embellir les cieux par la grandeur de sa gloire, par son immensité de mérites et de dignité. » Quel spectacle ravissant! jamais le ciel n'avait vu entrer dans son enceinte une créature si belle, si accomplie, si parfaite et si riche de vertus. « Quelle est celle-ci, dit l'Esprit-Saint, qui s'élève du désert de cette vie, toute comblée de délices et d'amour, appuyée sur le bras de son bien-aimé?... » Approchez, les portes du ciel s'ouvrent, et toute la cour céleste se prosterne devant elle comme devant sa Souveraine. Jésus-Christ lui-même la conduit dans son triomphe, et la fait asseoir sur le plus beau trône de son royaume. Les trois Per-

sonnes de la Très-Sainte Trinité lui mettent sur la tête une brillante couronne et la rendent dépositaire de tous les trésors du ciel. Oh! M. F., quelle gloire pour Marie! mais aussi quel sujet d'espérance pour nous, de la savoir si élevée en dignité, et de connaître le grand désir qu'elle a de sauver nos âmes!

II. Quel amour n'a-t-elle pas pour nous? Elle nous aime comme ses enfants; elle aurait voulu mourir pour nous si cela eût été nécessaire. Adressons-nous à elle avec une grande confiance, et nous sommes sûrs que, quelque misérables que nous soyons, elle nous obtiendra la grâce de notre conversion. Elle prend tant de soin du salut de notre âme, elle désire tant notre bonheur!... Nous lisons dans la vie de saint Stanislas, grand dévot envers la Reine du ciel, qu'un jour, étant en prières, il dit à la sainte Vierge de vouloir bien se montrer à lui avec le saint Enfant Jésus. Cette prière fut si agréable au bon Dieu, que dans le même moment Stanislas vit paraître devant lui la sainte Vierge, tenant le saint Enfant entre ses bras. Une autre fois, se trouvant malade dans une maison de luthériens qui ne voulaient pas lui permettre de communier, il s'adressa à la sainte Vierge, et la pria de lui procurer ce bonheur. Sa prière à peine achevée, il vit venir un ange qui lui apportait la sainte Hostie et qui était accompagné de la sainte Vierge. Dans une circonstance à peu près semblable, la même chose lui arriva, un ange lui apporta Jésus-Christ et lui donna la sainte communion. Voyez, M. F., combien Marie prend soin du salut de ceux qui ont confiance en elle!

Que nous sommes heureux, d'avoir une Mère pour nous précéder dans la pratique des vertus que nous devons

avoir, si nous voulons aller au ciel et plaire à Dieu! Mais prenons bien garde de ne jamais mépriser ni elle, ni le culte qu'on lui rend. Saint François de Borgia nous raconte qu'un grand pécheur, à son lit de mort, ne voulait entendre parler ni de Dieu, ni de son âme, ni de confession. Saint François qui se trouvait alors dans le pays de ce malheureux, se mit à prier Dieu pour lui; comme il priait avec larmes, il entendit une voix qui lui dit : « Allez, François, allez porter ma voix à ce malheureux, exhortez-le à la pénitence. » Saint François court vers le malade déjà dans les bras de la mort. Hélas! il avait déjà fermé son cœur à la grâce. Saint François le pria d'avoir pitié de son âme, de demander pardon au bon Dieu; mais non, tout était perdu pour lui. Le saint entendit encore deux fois la même voix qui lui dit : « Allez, François, portez ma croix à ce malheureux. » Le saint montra encore son crucifix, qui se trouva tout (couvert) de sang et qui coulait de toutes parts; il dit au pécheur que ce sang adorable lui obtiendrait son pardon s'il voulait lui demander miséricorde. Mais non, tout fut perdu pour lui, il mourut en blasphémant le saint nom de Dieu : et son malheur venait de ce qu'il avait raillé et méprisé la sainte Vierge, dans les honneurs qu'on lui rendait. Ah! M. F., prenons bien garde de ne jamais rien mépriser de ce qui se rapporte au culte de Marie, cette Mère si bonne, si portée à nous secourir à la moindre confiance que nous avons en elle! Voici quelques exemples qui vous montreront que, si nous avons été fidèles à la moindre pratique de dévotion envers la sainte Vierge, jamais elle ne permettra que nous mourions dans le péché.

Il est rapporté dans l'histoire qu'un jeune libertin se livrait, sans aucun remords, à tous les vices de son cœur.

Une maladie l'arrêta au milieu de ses désordres. Tout libertin qu'il était, il n'avait pourtant jamais manqué de dire tous les jours un *Ave Maria;* c'était la seule prière qu'il faisait, et encore la faisait-il bien mal : ce n'était pas autre chose qu'une simple habitude. Dès que l'on sut que sa maladie était sans espérance de guérison, on alla chercher le prêtre de la paroisse qui vint le visiter, et l'exhorta à se confesser. Mais le malade lui répondit que, s'il avait à mourir, il voulait mourir comme il avait vécu, et que, s'il venait à en échapper, il ne voulait pas vivre autrement que jusqu'alors. Ce fut la réponse qu'il fit à tous ceux qui voulurent lui parler de confession. On était dans une grande consternation; personne n'osait plus lui en parler, dans la crainte de lui donner occasion de vomir les mêmes blasphèmes et les mêmes impiétés. Sur ces entrefaites, un de ses camarades, mais plus sage que lui, qui souvent l'avait repris de ses désordres, alla le trouver. Après lui avoir parlé de différentes choses, il lui dit sans détours : « Tu devrais bien, mon camarade, penser à te convertir. » — « Mon ami, répliqua le malade, je suis un trop grand pécheur; tu sais bien la vie que j'ai menée. » — « Eh bien! prie la sainte Vierge qui est le refuge des pécheurs. » — « Ah! j'ai bien dit tous les jours un *Ave Maria;* mais voilà toutes les prières que j'ai faites. Crois-tu que cela me serve de quelque chose? » — « Comment! répliqua l'autre, cela te servira de tout. Ne lui as-tu pas demandé de prier pour toi à l'heure de la mort? C'est donc à présent qu'elle va prier pour toi. » — « Puisque tu penses que la sainte Vierge prie pour moi, va chercher M. le curé pour me confesser tout de bon. » En prononçant ces paroles, il se mit à verser des torrents de larmes. « Pourquoi pleurer? lui dit son ami. » — « Ah! pourrais-je

jamais assez pleurer, après avoir mené une vie si criminelle, après avoir offensé un Dieu si bon, qui veut encore me pardonner! Je voudrais pouvoir pleurer des larmes de sang, pour montrer au bon Dieu combien je suis fâché de l'avoir tant offensé; mais, mon sang est trop impur pour être offert à Jésus-Christ en expiation de mes péchés. Ce qui me console, c'est que Jésus-Christ mon Sauveur a offert le sien à son Père pour moi, c'est en lui que j'espère. » Son ami entendant ce discours et voyant couler ses larmes, se mit à pleurer de joie avec lui. Ce changement était si extraordinaire, qu'il l'attribua à la protection de la sainte Vierge. Dans ce moment, le curé revint, et, fort étonné de les voir pleurer tous deux, il leur demanda ce qui était arrivé. — « Ah! Monsieur, répondit le malade, je pleure mes péchés! Hélas! je commence bien tard à les pleurer! Mais je sais que les mérites de Jésus-Christ sont infinis et que sa miséricorde est sans bornes; j'ai encore espoir que le bon Dieu aura pitié de moi. » Le prêtre étonné, lui demanda qui avait fait en lui un pareil changement? « La sainte Vierge, dit le malade, a prié pour moi, c'est ce qui m'a fait ouvrir les yeux sur mon misérable état. » — « Vous voulez bien vous confesser? » — « Oh! oui, Monsieur, je veux me confesser, et même tout haut; puisque j'ai scandalisé par ma mauvaise vie, je veux que l'on soit témoin de mon repentir. » Le prêtre lui dit que cette mesure n'était pas nécessaire, qu'il suffisait, pour réparer les scandales, de savoir qu'il avait été administré. Il se confessa avec tant de douleur et de larmes, que le prêtre fut obligé plusieurs fois de s'arrêter pour le laisser pleurer. Il reçut les sacrements avec de si grandes marques de repentir, qu'on aurait cru qu'il allait en mourir.

Saint Bernard n'avait-il pas raison de nous dire que

celui qui est sous la protection de Marie est en sûreté ; et que jamais l'on a vu la sainte Vierge abandonner une personne qui a fait quelque acte de piété en son honneur? Non, M. F., jamais cela ne s'est vu et ne se verra. Voyez comme la sainte Vierge a récompensé un *Ave Maria*, que ce jeune homme avait dit tous les jours? et encore, comment le disait-il? Cependant, vous venez de voir qu'elle fit un miracle, plutôt que de le laisser mourir sans confession. Quel bonheur pour nous d'invoquer Marie, puisque ainsi elle nous sauve et nous fait persévérer dans la grâce! Quel sujet d'espérance de penser que malgré nos péchés, elle s'offre sans cesse à Dieu pour demander notre pardon! Oui, M. F., c'est elle qui ranime notre espérance en Dieu, c'est elle qui lui présente nos larmes, c'est elle qui nous empêche de tomber dans le désespoir à la vue de nos péchés.

Le bienheureux Alphonse de Liguori raconte qu'un de ses compagnons, prêtre, vit un jour entrer dans une église un jeune homme dont l'extérieur annonçait une âme dévorée de remords. Le prêtre s'approcha du jeune homme et lui dit : « Voulez-vous vous confesser, mon ami? » Celui-ci répond que oui, mais, en même temps, il demande à être entendu dans un lieu retiré, car sa confession devait être longue. Quand ils furent seuls, le nouveau pénitent parla en ces termes : « Mon père, je suis étranger et gentilhomme; mais je ne crois pas pouvoir jamais devenir l'objet des miséricordes d'un Dieu que j'ai tant offensé, par ma vie si criminelle. Sans vous parler des meurtres et des infamies dont je me suis rendu coupable, je vous dirai qu'ayant désespéré de mon salut, je me suis livré à toutes sortes de péchés, moins pour contenter mes passions, que pour outrager le bon Dieu et satisfaire la haine que j'avais contre lui.

J'avais un crucifix sur moi, je l'ai jeté par mépris. Ce matin même, je suis allé à la table sainte pour commettre un sacrilége, mon intention était de fouler aux pieds la sainte hostie, si les personnes qui étaient présentes ne m'en avaient empêché; (et dans ce moment, il remit à son confesseur la sainte hostie qu'il avait conservée dans un papier). En passant devant cette église, ajouta-t-il, je me suis senti pressé d'entrer, au point que je n'ai pu résister; j'ai éprouvé des remords si violents, ils déchiraient tellement ma conscience, qu'à mesure que je me suis approché de votre confessionnal, je tombai dans un grand désespoir. Si vous n'étiez pas sorti pour venir à moi, j'allais m'en aller de l'église, je ne sais vraiment pas comment il a pu se faire que je sois ainsi à vos genoux pour me confesser. » Mais le prêtre lui dit : « N'avez-vous pas fait quelques bonnes œuvres qui vous ont mérité une telle grâce? peut-être avez-vous offert quelques sacrifices à la sainte Vierge ou imploré son assistance, car de telles conversions ne sont ordinairement que des effets de la puissance de cette bonne Mère? » — « Mon père, vous vous trompez, j'avais un crucifix, je l'ai jeté par mépris. » — « Mais, réfléchissez bien, ce miracle ne s'est pas fait sans quelque raison. » — « Mon père, dit le jeune homme portant la main sur son scapulaire, voilà tout ce que j'ai conservé. » — « Ah! mon ami, lui dit le prêtre en l'embrassant, ne voyez-vous pas que c'est la sainte Vierge qui vous a obtenu cette grâce, que c'est elle qui vous a attiré dans cette église qui lui est consacrée? » A ces paroles, le jeune homme fondit en larmes; il entra dans tous les détails de sa vie criminelle, et sa douleur croissant toujours, il tomba aux pieds de son confesseur comme mort; revenu à lui, il acheva sa confession. Avant de quitter l'église, il promit de racon-

ter partout la grande miséricorde que Marie avait obtenue de son Fils pour lui.

III. Que nous sommes heureux, M. F., d'avoir une Mère si bonne, si dévouée au salut de nos âmes! Cependant il ne faut pas se contenter de la prier, il faut encore pratiquer toutes les autres vertus que nous savons être agréables à Dieu. Un grand serviteur de Marie, saint François de Paule, fut un jour appelé par Louis XI, espérant obtenir de lui sa guérison. Le saint trouva dans le roi toutes sortes de bonnes qualités, il s'adonnait à quantité de bonnes œuvres et de prières en l'honneur de Marie. Il disait tous les jours son chapelet, faisait beaucoup d'aumônes pour honorer la sainte Vierge, portait sur lui plusieurs reliques; mais sachant qu'il n'avait pas assez de modestie et de retenue dans ses paroles, et qu'il souffrait chez lui des gens de mauvaise vie, saint François de Paule lui dit en pleurant : « Prince, croyez-vous que toutes vos dévotions soient agréables à la sainte Vierge? Non, non, prince, commencez à imiter Marie, et vous êtes sûr qu'elle vous tendra les mains. » En effet, ayant fait une confession de toute sa vie, il reçut tant de grâces et tant de moyens de salut, qu'il mourut de la manière la plus édifiante, en disant que Marie lui avait valu le ciel par sa protection. Le monde est plein de monuments qui nous attestent les grâces que la sainte Vierge nous obtient; voyez tous ces sanctuaires, tous ces tableaux, toutes ces chapelles en l'honneur de Marie. Ah! M. F., si nous avions une tendre dévotion envers Marie, que de grâces nous obtiendrions tous pour notre salut! Oh! pères et mères, si tous les matins vous mettiez tous vos enfants sous la protection de la sainte Vierge, elle prierait pour eux, elle les sauverait et vous aussi.

Oh! comme le démon redoute la dévotion envers la sainte Vierge!... Il se plaignait un jour hautement au bienheureux François que deux (sortes) de personnes le faisaient bien souffrir. D'abord, celles qui contribuent à répandre la dévotion à la sainte Vierge, puis celles qui portent le saint Scapulaire.

Ah! M. F., en faut-il davantage pour nous inspirer une grande confiance à la sainte Vierge et le désir de nous consacrer entièrement à elle en mettant notre vie, notre mort et notre éternité entre ses mains? Quelle consolation pour nous dans nos chagrins, dans nos peines, de savoir que Marie veut et peut nous secourir! Oui, nous pouvons dire que celui qui a le bonheur d'avoir une grande confiance en Marie a son salut en sûreté; et jamais on n'aura entendu dire que celui qui a mis son salut entre les mains de Marie, ait été damné. Nous reconnaîtrons à l'heure de la mort combien la sainte Vierge nous a fait éviter de péchés, et comme elle nous a fait faire du bien que nous n'aurions jamais (fait) sans sa protection. Prenons-la pour notre modèle, et nous sommes sûrs de bien marcher dans le chemin du ciel. Admirons en elle cette humilité, cette pureté, cette charité, ce mépris de la vie, ce zèle pour la gloire de son Fils et le salut des âmes. Oui, M. F., donnons-nous et consacrons-nous à Marie pour toute notre vie. Heureux celui qui vit et meurt sous la protection de Marie, le ciel lui est assuré! C'est ce que je vous souhaite.

8 SEPTEMBRE.

FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

De qua natus est Jesus.
C'est de Marie qu'il nous est né un Sauveur.
(*S. Matth.*, I, 16.)

VOILA, M. F., en deux mots, l'éloge le plus complet que l'on puisse faire de Marie, en disant que c'est d'elle, que nous est né Jésus Fils de Dieu. Oui, Marie est la plus belle créature qui soit jamais sortie des mains du Créateur. Dieu lui-même la choisit, pour être le canal par lequel il devait faire couler ses grâces les plus précieuses et les plus abondantes, sur tous ceux qui auraient confiance en elle. Dieu nous la représente comme un beau miroir où il se reflète, comme un modèle accompli de toutes les vertus. Aussi voyons-nous que l'Église la considère comme sa Mère, sa patronne et sa puissante protectrice contre ses ennemis; qu'elle s'empresse de célébrer avec la plus grande pompe, le jour heureux où ce bel astre commença à briller sur la terre. La naissance des grands du monde nous inspire des craintes et des alarmes, parce que nous ne savons pas s'ils (seront) justes ou pécheurs, sauvés ou réprouvés; nous ne savons pas, dis-je, s'ils rendront leurs

peuples heureux ou malheureux. Mais pour Marie nous n'avons nulle crainte. Elle naît pour être Mère de Dieu, et, par sa naissance, nous apporte toutes sortes de biens et de bénédictions. Dieu nous la propose pour modèle, dans quelque état et dans quelque condition que nous puissions être. Livrons-nous donc, M. F., avec toute l'Église, à une sainte joie, et 1° admirons dans cette Vierge sainte le modèle des vertus les plus parfaites; 2° considérons Marie comme ayant été destinée de toute éternité, à être la Mère du Fils de Dieu et la nôtre; 3° enfin, contemplons avec reconnaissance les dons et les grâces renfermés dans la Médiatrice que Dieu a préparée aux hommes. Mais prêtez-moi votre attention; car, vous parler de Marie, n'est-ce pas intéresser vos cœurs, en vous entretenant de l'objet de votre confiance et de votre amour.

I. M. F., s'il était nécessaire pour vous inspirer une tendre dévotion à Marie, de vous montrer combien est grand le bonheur de ceux qui ont confiance en elle; combien sont nombreux les secours, les grâces et les avantages qu'elle nous peut obtenir; s'il était nécessaire, dis-je, de vous montrer l'aveuglement et le malheur de ceux qui n'ont que de l'indifférence et du mépris pour une Mère si bonne et si tendre, si puissante et si portée à nous faire éprouver les effets de sa tendresse, je n'aurais qu'à interroger les patriarches et les prophètes, et vous verriez dans toutes les grandes choses que l'Esprit-Saint leur a fait dire sur Marie, un sujet de confusion à la vue des bas sentiments dont vous n'êtes que trop souvent remplis pour cette bonne Mère. Ensuite, si je vous faisais le récit de tous les exemples que les saints en ont tirés, nous ne pourrions que déplorer notre aveuglement et ranimer notre confiance envers elle. D'abord, rien n'est

plus capable de nous inspirer une tendre dévotion à la sainte Vierge, que le premier trait que nous lisons dans l'Écriture sainte, où nous voyons Dieu lui-même annoncer le premier, la naissance de Marie.

Lorsque nos premiers parents eurent le malheur de tomber dans le péché, Dieu, touché de leur repentir, promit qu'un jour viendrait où naîtrait une Vierge qui enfanterait un fils, pour réparer le malheur causé par leur péché. Dans la suite, les prophètes, après lui, n'ont cessé d'annoncer de siècles en siècles, pour consoler le genre humain qui gémissait sous la tyrannie du démon, qu'une Vierge enfanterait un fils, qui serait le Fils du Très-Haut, et envoyé par le Père pour racheter le monde, perdu par le péché d'Adam. Tous les prophètes annoncent qu'elle sera la plus belle créature qui ait jamais paru sur la terre. Tantôt ils l'appellent l'Étoile du matin, qui éblouit toutes les autres par son éclat et sa beauté, et qui, en même temps, sert de guide au voyageur sur la mer; afin de nous montrer par là, qu'elle serait un modèle accompli de toutes les vertus. C'est donc avec raison que l'Église dit à la sainte Vierge, dans un tressaillement d'allégresse : « Votre naissance, ô Vierge sainte Marie, remplit le monde entier d'une douce consolation et d'une sainte allégresse, parce que c'est de vous qu'il nous est né ce Soleil de justice, notre Jésus, notre Dieu, qui nous a tirés de la malédiction où nous étions plongés par le péché de nos premiers parents, et nous a comblés de toutes sortes de bénédictions. » Oui, c'est vous, Vierge sans pareille, Vierge incomparable, qui avez détruit l'empire du péché et rétabli le règne de la grâce. « Levez-vous, dit l'Esprit-Saint, sortez du sein de votre mère, vous qui êtes ma plus chère, aussi bien que ma plus belle amante, venez, tendre colombe, dont la pureté et

la modestie sont sans égales, montrez-vous sur la terre, paraissez au monde, comme celle qui doit embellir le ciel et rendre la terre heureuse. Venez et paraissez avec tout l'éclat dont Dieu vous a ornée, car vous êtes le plus bel ouvrage de votre Créateur. » En effet, quoique la sainte Vierge fût dans les voies ordinaires, l'Esprit-Saint voulut que son âme fût la plus belle et la plus riche en grâces; il voulut aussi que son corps fût le plus beau corps qui ait jamais paru sur la terre. L'Écriture la compare à l'aurore dans sa naissance, à la lune dans son plein, au soleil dans son midi. Elle nous dit encore, qu'elle a une couronne de douze étoiles, et est établie dispensatrice de tous les trésors du ciel. Depuis la chute d'Adam, le monde était couvert de ténèbres affreuses; alors Marie paraît, et, comme un beau soleil dans un jour serein, dissipe les ténèbres, ranime l'espérance et donne la fécondité à la terre. Dieu, M. F., ne devait-il pas dire à Marie, comme à Moïse : « Va délivrer mon peuple, qui gémit sous la tyrannie de Pharaon; va lui annoncer que sa délivrance est proche, et que j'ai entendu sa prière, ses gémissements et ses larmes. Oui, Marie, semble-t-il dire, j'ai entendu les gémissements, j'ai vu les larmes des patriarches, des prophètes et de tant d'âmes qui soupirent après l'heureux moment de leur délivrance. » En effet, M. F., Marie, encore bien mieux que Moïse, annonce que bientôt nos malheurs vont cesser et que le ciel va se réconcilier avec la terre. O quels trésors apporte au ciel et à la terre la naissance de Marie! Le démon frémit de rage et de désespoir, parce que, dans Marie, il voit celle qui doit l'écraser et le confondre. Au contraire, les anges et les bienheureux font retentir la voûte des cieux de chants d'allégresse en voyant naître une Reine qui doit donner à leur beauté un nouvel éclat.

Mais, comme Dieu voulait commencer à nous montrer que le ciel ne nous serait donné que par l'humilité, le mépris, la pauvreté et les souffrances, il voulut que la naissance de la sainte Vierge n'eût rien d'extraordinaire. Elle naît dans un état de faiblesse, son berceau est arrosé de larmes comme celui des autres enfants, qui semblent prévoir, en naissant, les misères dont ils seront accablés pendant leur vie ; c'est en ce sens que l'Esprit-Saint nous dit par la bouche du Sage : « Que le jour de la mort est préférable à celui de la naissance. » Marie naît dans un état d'obscurité. Quoiqu'elle fût de la race de David, et qu'elle pût compter parmi ses ancêtres des patriarches, des prophètes et des rois : tous ces titres, si recherchés des gens du monde, étaient tombés dans l'oubli ; elle n'avait rien d'éclatant que la vertu, qui, aux yeux des hommes, n'est pas une grande distinction. Dieu l'avait ainsi permis, afin que cette naissance fût plus conforme à celle de son divin Fils, dont les prophètes avaient annoncé qu'il n'aurait pas où reposer sa tête. Mais si elle vient au monde si pauvre des biens de la terre, elle est riche des biens de celui qui, de toute éternité, l'avait choisie pour être sa Mère. Saint Jean Damascène nous dit que les siècles se disputèrent à l'envi, qui d'entre eux aurait le bonheur de la voir naître. Voulons-nous, dit un de ses grands serviteurs, le saint évêque de Genève, savoir quelle est cette Vierge couronnée à son berceau? Interrogeons les anges, ils nous diront qu'elle les surpasse infiniment en grâce, en mérites, en dignité et en toutes sortes de perfections. Saint Basile nous dit que, depuis la création du monde jusqu'à la venue de Marie, le Père Éternel n'avait point trouvé de créature assez pure et assez sainte, pour être la Mère de son Fils. Combien de fois les patriarches et les prophètes ne se sont-ils pas écriés dans

leurs soupirs et dans leurs larmes : « Ah! quand donc viendra l'heureux moment où cette Vierge sainte paraîtra dans le monde? Oh! qu'ils seront heureux les yeux qui verront cette créature, qui doit être la Mère du Sauveur des hommes! »

II. Il serait impossible, M. F., de ne pas aimer Marie, si nous voulions réfléchir un instant sur sa tendresse pour nous, et sur les bienfaits dont elle n'a cessé de nous combler. En effet, si Jésus-Christ a répandu son sang précieux pour nous sauver, qui a produit ce sang adorable, n'est-ce pas Marie? Si nous suivons les traces de sa vie mortelle, que de chagrins, que de douleurs, que d'angoisses n'a-t-elle pas endurés? Toutes les fois qu'elle portait ses tendres regards sur son divin Fils, elle souffrait, nous disent les saints Pères, plus que tous les martyrs ensemble. Et comment, me direz-vous? Dieu, pour accomplir cette prophétie, voulut lui faire connaître d'avance toutes les souffrances, les outrages et les tourments que son divin Fils devait endurer avant de mourir. Toutes les fois qu'elle touchait les pieds et les mains adorables de Jésus, elle se disait à elle-même : « Hélas! ces pieds et ces mains qui, pendant trente-trois ans, ne seront occupés qu'à porter les grâces et les bénédictions, seront un jour percés et cloués à un bois infâme; ses yeux d'amour seront couverts de crachats; son visage, plus beau que les cieux, sera tout meurtri par les soufflets qu'on lui donnera. Tout ce corps doit être flagellé avec tant de cruauté, qu'il sera presque impossible de le reconnaître pour un homme; cette tête, toute rayonnante de gloire, sera percée d'une cruelle couronne d'épines. » Lorsqu'elle passait par les rues de Jérusalem, elle se disait : « Un jour viendra où je verrai ces pavés tout arrosés de son sang

précieux. Il sera étendu sur l'arbre de la croix, j'entendrai les coups de marteau, et ne pourrai lui apporter du secours. » « O douleur incompréhensible! O martyre ineffable, nous dit un saint Père, il n'y a que Dieu qui puisse en comprendre toute l'étendue! » Oui, M. F., nous disons que Jésus-Christ a fait (éprouver) en particulier à sa Mère, chacune des douleurs de sa passion; car Marie avait continuellement à l'esprit, les supplices qu'on devait faire endurer à son Fils. « Ah! s'écrie saint Bernard, ce grand serviteur de Marie, que nous sommes aveugles et malheureux, de ne pas aimer une Mère si bienfaisante et si bonne! Depuis longtemps, sans les prières de Marie, le monde n'existerait plus, et serait tombé en ruines à cause de nos péchés. » En effet, il est rapporté que, du temps de saint Dominique et de saint François, Dieu était tellement irrité contre les hommes, qu'il avait résolu de les faire périr tous. Ces deux saints virent la sainte Vierge se jeter aux pieds de son divin Fils : « Mon Fils, lui dit-elle, souvenez-vous que c'est pour ce peuple que vous êtes mort; j'enverrai mes deux grands serviteurs (en lui montrant saint Dominique et saint François), oui, ils iront par tout le monde inviter tous les hommes à se convertir et à faire pénitence. » Hélas! combien de fois n'a-t-elle pas présenté à son Fils, les entrailles où il a été conçu, les mamelles qui l'ont allaité, les bras qui l'ont porté? Combien de fois ne lui a-t-elle pas dit : « Mon Fils, laissez-vous toucher par les prières de celle qui vous a porté neuf mois dans son sein, qui vous a nourri avec tant de tendresse, et qui aurait donné sa vie avec tant de joie pour sauver la vôtre; épargnez, s'il vous plaît, ce peuple qui vous a tant coûté. » O ingratitude! O aveuglement des pécheurs, que tu es grand et incompréhensible! N'avoir que du mépris pour celle qui aurait si volontiers donné sa vie pour nous!

Les saints, M. F., ont bien agi autrement envers Marie. Ah ! c'est qu'ils étaient persuadés que sans Marie, il leur était presque impossible de pouvoir résister aux attaques que le démon leur livrait pour les perdre. Saint Bernard nous dit que toutes les grâces que nous recevons du ciel, passent par les mains de Marie. Oui, nous dit un autre Père de l'Église, « Marie est comme une bonne mère de famille qui ne se contente pas de prendre soin de tous ses enfants en général, mais qui veille sur chacun d'eux en particulier. » Si Dieu nous avait traité après chaque péché comme nous le méritions, depuis longtemps nous brûlerions dans les enfers. Oh ! combien sont dans les flammes, et qui n'y seraient pas, s'ils avaient eu recours à Marie ! Elle aurait prié son Fils de prolonger leurs jours pour leur donner le temps de faire pénitence. Si ce malheur, M. F., ne nous est pas arrivé, remercions Marie ; c'est véritablement à elle que nous en sommes redevables. Nous lisons dans l'Évangile, « qu'un homme avait planté un arbre dans son jardin : quand le temps des fruits fut venu, il alla voir si cet arbre en avait ; mais il n'en trouva point. Il y alla une seconde et une troisième fois sans en trouver, alors il dit au jardinier : Voilà trois fois que je viens en vain pour chercher du fruit, pourquoi laissez-vous cet arbre occuper la place d'un autre qui en porterait ? coupez-le et jetez-le au feu. » Que fait le jardinier ? Il se jette aux pieds de son maître pour le prier d'attendre encore quelque temps ; car il redoublera ses soins ; il travaillera la terre qui est autour ; il fumera l'arbre et n'oubliera rien pour lui faire porter du fruit. « Mais, ajoute-t-il, si l'année prochaine, lorsque vous viendrez, il n'a point de fruit, on le coupera et on le jettera au feu. » Image sensible, M. F., de ce qui se passe entre Dieu, la sainte Vierge et nous : Le Maître de ce jardin, c'est Dieu lui-même ; le jardin, c'est

toute son Église, et nous-mêmes sommes les arbres plantés dans ce jardin. Il prétend et il veut que nous portions du fruit, c'est-à-dire que nous fassions de bonnes œuvres pour le ciel. Comme ce maître du jardin, il attend deux, trois, hélas! peut-être vingt ou trente ans, pour nous donner le temps de nous convertir et de faire pénitence. Quand il voit que nous ne faisons qu'augmenter nos péchés, au lieu de nous corriger et de faire pénitence, il commande qu'on coupe cet arbre et qu'on le jette au feu; c'est-à-dire, que Dieu permet au démon de prendre ces pécheurs pour les jeter en enfer. Mais que fait Marie, M. F.? Elle fait ce que fit ce bon jardinier, elle se jette aux pieds de son divin Fils : « Mon Fils, lui dit-elle, grâce encore pour quelque temps à ce pécheur, peut-être qu'il se convertira, peut-être qu'il fera mieux qu'il n'a fait. » Que fait-elle pour apaiser la colère du Père? Elle lui remet devant les yeux tout ce que son Fils a fait et souffert, pour réparer la gloire que le péché lui a ravie; elle se hâte de représenter à son Fils tout ce qu'elle a souffert pendant sa vie mortelle pour l'amour de lui : « Mon Fils, lui dit-elle à chaque instant, encore quelques jours, peut-être qu'il se repentira. » O tendresse de Mère que tu es grande! mais que tu es payée d'ingratitude! Les uns la méprisent, les autres, non contents de la mépriser, méprisent encore par leurs railleries ceux qui ont confiance en elle! Eh bien! M. F., quoique nous n'ayons que du mépris pour elle, elle ne nous a pas encore abandonnés; car, si cela était, nous serions déjà en enfer; la preuve en est bien convaincante. Voici ce que nous lisons dans la vie de Monsieur de Q..... Il rapporte lui-même, que le démon fit tout ce qu'il put pour le faire mourir dans le péché. Une nuit, le tonnerre faillit l'écraser : il perça plusieurs planches et emporta la moitié

de son lit. Quelque temps après, il se trouvait dans un endroit où l'on chassait le démon du corps d'un possédé, il lui demanda qui l'avait garanti de la foudre. Le démon lui répondit : « Remerciez la sainte Vierge, sans elle depuis longtemps nous vous tiendrions en enfer, nous avons bien cru vous avoir ce jour-là. » Eh bien! M. F., je pourrais vous dire la même chose, et si vous vivez encore, malgré tant de péchés dont votre conscience est chargée, vous êtes sûrs que depuis longtemps vous souffririez dans l'autre vie, sans la protection de Marie auprès de son divin Fils, qu'elle prie de prolonger vos jours, pour voir si vous vous convertirez.

Ah! M. F., pourquoi n'aurions-nous pas sans cesse recours à la sainte Vierge, puisque nous avons toujours besoin de sa protection, et qu'elle est toujours portée à nous secourir? Nous lisons dans la vie de sainte Marie Égyptienne, qu'elle mena jusqu'à l'âge de dix-neuf ans une vie honteuse. Un jour de Vendredi saint, elle voulut aller comme les autres, adorer le bois précieux de la vraie croix. A mesure qu'elle entre dans l'église, elle sent une main invisible qui la repousse dehors, et cela par trois fois. Effrayée, elle va se retirer au coin de la place, et se met à examiner d'où pouvait venir un événement si extraordinaire : tout le monde entrait sans difficulté, elle seule était repoussée avec tant de violence. « Ah! s'écria-t-elle en soupirant, mes crimes, je le vois bien, en sont la cause! n'y aura-t-il plus de ressources? Oserais-je me présenter devant Dieu, après lui avoir ravi tant d'âmes rachetées par son sang précieux? Souffrira-t-il que mon corps, qui n'a servi qu'au crime, s'approche de son bois sacré, lui, si saint et si pur? Oh! se dit-elle en pleurant amèrement, j'ai souvent entendu dire que la sainte Vierge avait une grande bonté pour

les plus grands pécheurs, et que jamais personne ne l'avait priée sans avoir obtenu grâce et miséricorde, j'irai donc aussi la prier. » Et elle se retire toute tremblante, auprès d'une image de la sainte Vierge; elle se prosterne le visage contre terre, qu'elle arrose de ses larmes : « O Vierge sainte, vous avez devant vous la plus grande pécheresse du monde; oserais-je encore implorer votre secours et celui de votre divin Fils, m'aurait-il abandonné pour toujours? O Vierge sainte, si vous m'obtenez miséricorde auprès de Jésus-Christ, et le bonheur d'aller adorer ce bois sacré sur lequel il s'est immolé, j'irai dans (le lieu) qu'il vous plaira pour faire pénitence. » Après cette protestation, elle va se représenter toute tremblante à la porte de l'église, pour voir si elle pourra entrer sans être repoussée, comme les autres fois. Elle entre sans nulle difficulté. Pleine de reconnaissance, elle adore le bois sacré, arrose le pavé de ses larmes, et se confesse pour recevoir le pardon de ses péchés. Dans la suite, elle se retira dans un bois où elle demeura pendant quarante ans, faisant retentir le désert de ses cris et de ses sanglots, ne se nourrissant que d'herbes sauvages. Elle rapporte elle-même que le démon la tenta pendant dix-neuf ans de toutes sortes de manières; et, à mesure que le démon la tourmentait, elle redoublait ses pénitences; parfois le matin, en se levant, elle était toute couverte de neige, et, dans son désert, le froid était si rigoureux, que son corps tombait par lambeaux. Elle méditait soir et matin, tantôt sur ses fautes passées, tantôt sur les grâces que Marie lui avait obtenues, ou encore sur l'espoir qu'elle avait d'aller chanter au ciel les miséricordes du Seigneur. Oh! que nous serions heureux, M. F., si nous imitions cette grande pénitente dans son repentir et sa confiance envers Marie!

Quand on aime quelqu'un, on s'estime heureux d'en avoir quelque objet à titre de souvenir. De même, M. F., si nous aimons la sainte Vierge, nous devons nous faire un honneur et un devoir d'avoir dans nos maisons quelques-unes de ses images, qui, de temps en temps, nous rappellent cette bonne Mère. De plus, les parents vraiment chrétiens ne doivent jamais manquer d'inspirer à leurs enfants une tendre dévotion à la sainte Vierge; c'est le véritable moyen d'attirer sur leur famille les bénédictions du ciel et la protection de Marie. Nous lisons dans la vie de saint Jean Damascène, que l'empereur avait conçu contre les saintes images une telle aversion, qu'il avait commandé, sous peine de mort, de les détruire ou de les brûler. Saint Jean aussitôt se mit à écrire que l'on devait avoir des images et les honorer. L'empereur fut tellement irrité contre le saint, qu'il lui fit couper le poignet pour l'empêcher d'écrire. Le saint alla se prosterner devant une image de la sainte Vierge en lui disant : « Vierge sainte, je viens vous demander la main que l'on m'a coupée, parce que je voulais soutenir l'honneur que l'on rend à vos images, je sais que vous êtes assez puissante pour me la rendre. » Cette prière achevée, il s'endormit, et, pendant son sommeil, il vit la sainte Vierge; elle lui dit que sa prière était exaucée. Quand il s'éveilla, il trouva sa main parfaitement rattachée au bras, seulement Dieu lui avait laissé, à l'endroit où elle s'était rejointe à son bras, une petite raie rouge, pour le faire se souvenir de la grâce que la sainte Vierge lui avait obtenue. Par ce miracle, elle voulut montrer combien lui est agréable l'honneur que l'on rend à ses représentations, c'est-à-dire à ses images.

Écoutez ce que nous dit saint Anselme : « Ceux qui seront assez malheureux pour mépriser la Mère, sont

sûrs d'être méprisés du Fils. Oui, il n'y a que les démons, les réprouvés et les grands pécheurs, plongés dans les ordures de leurs crimes, qui n'aiment pas Marie et qui n'ont pas confiance en elle. Vous connaîtrez facilement si un chrétien est dans la voie du ciel, ou s'il marche dans le chemin de la perdition : demandez-lui s'il aime Marie; s'il vous dit que oui, et que ses actions le prouvent, bénissez le Seigneur, cette âme est pour le ciel. Mais s'il vous dit que non, et qu'il ne paraisse avoir que du mépris pour ce qui regarde son culte, jetez-vous aux pieds de votre crucifix, et pleurez amèrement; car il est abandonné de Dieu, et prêt à tomber dans les abîmes. Oui, quand vous seriez plongés dans les habitudes les plus honteuses, si vous avez confiance en elle, ne désespérez pas, elle vous obtiendra tôt ou tard votre pardon. » Nous lisons dans l'histoire que saint Denis l'Aréopagite fut grand dévot envers Marie. Il eut le bonheur de vivre du temps que la sainte Vierge était encore sur la terre. Il pria saint Jean l'Évangéliste, à qui Dieu avait confié Marie avant de mourir, de lui procurer le bonheur de voir la sainte Vierge. Saint Jean le fit donc entrer dans la chambre où elle était. Saint Denis fut si ébloui de sa présence, que tout à coup il se vit tout environné d'une lumière céleste : « Je me perdais, disait-il, je sentais sortir de son corps une odeur si agréable, que je croyais mourir d'amour; mon esprit et mon cœur étaient tellement frappés de la grandeur de sa gloire, que je tombais en défaillance. Je voyais sortir de son corps sacré un si grand éclat de lumière, que si la foi ne m'avait pas enseigné qu'il n'y a qu'un Dieu, je l'aurais vraiment prise pour une divinité. Tout le reste de ma vie, il me semblait l'avoir présente à mes yeux, mon esprit et mon cœur étaient constamment dans cette

chambre où j'ai eu le bonheur de la contempler! Oh! que sera-ce donc, quand nous la verrons dans le ciel, auprès de son Fils, sur le beau trône de la cour céleste, et revêtue de la gloire de Dieu même. » Eh quoi! M. F., après tout ce que nous venons de dire, nous n'aimerions pas Marie, elle qui semble ne se réjouir d'être Mère de Dieu, qu'afin de nous obtenir plus de grâces? O aveuglement!... Ne pas aimer celle qui ne veut que notre bonheur, cette mère qui aurait donné sa vie pour nous sauver!...

III. La sainte Vierge est encore un rempart continuel contre les attaques du démon! Un jour saint Dominique, son grand serviteur, étant prié de chasser le démon du corps d'un possédé en présence d'une foule immense de personnes, qui étaient venues pour être témoins de cette action; le démon avoua devant tout le monde que la sainte Vierge était sa plus cruelle ennemie, qu'elle renversait tous ses desseins; que, sans elle, depuis longtemps, il n'y aurait plus de religion, et qu'il aurait bouleversé l'Église par les schismes, les hérésies. Marie, à chaque instant, lui arrachait des âmes qu'il espérait un jour avoir en enfer; que plusieurs, à l'heure de la mort, en réclamant son secours, avaient obtenu miséricorde, et qu'aucun de ceux qui avaient confiance en elle n'avaient été perdus. Voilà, M. F., ce que le démon avoua devant tous ceux qui étaient présents. Et s'il faut vous en convaincre encore mieux, voyons cette femme qui fut accusée faussement par son mari et condamnée à mourir sur l'échafaud : elle alla se jeter au pied d'une image de la sainte Vierge, la priant de ne pas la laisser mourir, puisqu'elle était innocente. Or, au moment où le bourreau voulut l'exécuter, jamais il ne put en venir à bout.

La croyant morte pourtant, on la détacha, et lorsqu'on la porta à l'église pour la mettre en terre, non-seulement elle donna des signes de vie, mais elle se leva et courut auprès d'une image de la sainte Vierge : « O Vierge sainte, s'écria-t-elle, vous êtes ma libératrice ! » Se tournant vers le peuple qui remplissait l'église : « Oui, lui dit-elle, j'ai vu Marie qui arrêtait la main du bourreau, et qui me consolait pendant que j'étais suspendue au gibet. » Tous ceux qui furent témoins de ce miracle sentirent redoubler leur confiance envers la sainte Vierge.

Mais, diront quelques hommes ignorants et sans religion, tout cela est bon pour ceux qui ne savent pas lire, ou pour des pauvres d'esprit et de biens. — Ah ! M. F., si je voulais, je vous prouverais que dans tous les états, il y a eu de grands serviteurs de la sainte Vierge ; je vous en trouverais parmi ceux qui mendient leur pain de porte en porte ; je vous en trouverais parmi ceux qui sont dans un état tel que celui de la plupart d'entre vous ; je vous en trouverais parmi les riches, et en grand nombre. Nous lisons dans l'Évangile que Notre Seigneur a toujours traité tout le monde avec une grande douceur, excepté une sorte de personnes qu'il a traité durement : c'était les Pharisiens ; et cela parce qu'ils étaient des orgueilleux et des pécheurs endurcis. Ils l'auraient volontiers empêché, s'ils l'avaient pu, d'accomplir la volonté de son Père ; aussi les appelait-il des « sépulcres blanchis, des hypocrites, des races de vipères, des vipereaux, qui déchirent le sein de leur mère. » Nous pouvons dire la même chose au sujet de la dévotion envers la sainte Vierge. Les chrétiens ont tous une grande dévotion à Marie, excepté ces vieux pécheurs endurcis, qui, depuis longtemps, ayant perdu la foi, se roulent dans les ordures de leur brutale passion. Le démon tâche de les tenir dans l'aveuglement,

jusqu'au moment où la mort leur fera ouvrir les yeux. Ah! s'ils avaient le bonheur d'avoir recours à Marie, ils ne tomberaient pas en enfer, comme il leur arrivera! Non, M. F., n'imitons pas ces gens-là! au contraire, suivons les traces de tous les vrais serviteurs de Marie. De ce nombre était saint Charles Borromée, qui disait toujours son chapelet à genoux; bien plus, il jeûnait toutes les veilles des fêtes de la sainte Vierge. Il était si exact à la saluer au son de la cloche, que quand l'*Angelus* sonnait, dans quelque lieu qu'il se trouvât, il se mettait à genoux, quelquefois même au milieu de la rue toute pleine de boue. Il voulait que dans tout son diocèse l'on eût une grande dévotion à Marie, et qu'on (prononçât) son saint nom avec beaucoup de respect. Il fit bâtir une quantité de chapelles en son honneur. Eh bien! M. F., pourquoi n'imiterions-nous pas ces grands saints qui ont obtenu de Marie tant de grâces pour se préserver du péché, n'avons-nous pas les mêmes ennemis à combattre, le même ciel à espérer? Oui, Marie a toujours les yeux sur nous : sommes-nous tentés? tournons notre cœur vers Marie et nous sommes sûrs d'être délivrés.

Mais ce n'est pas encore assez, M. F.; pour mériter sa protection, il faut imiter les vertus dont elle nous a donné l'exemple. Il faut imiter sa grande humilité. Elle ne méprisait jamais personne : quoiqu'elle sût très-bien que Dieu l'avait élevée à la plus grande de toutes les dignités, celle de Mère de Dieu, de Reine du ciel et de la terre, cependant elle se regardait comme la dernière des créatures. Il faut imiter son admirable pureté, qui l'a rendue si agréable à Dieu. Sa modestie était si grande, que Dieu prenait plaisir à la contempler. Il faut, M. F., à son exemple, nous détacher des choses de ce monde, et ne plus penser qu'au ciel, notre véritable patrie. De-

puis l'Ascension de son divin Fils, elle ne faisait que languir sur la terre. Elle supportait la vie avec patience, il est vrai; mais attendait avec ardeur la mort qui devait la réunir à son divin Fils, unique objet de son amour. Combien de fois ne s'est-elle pas écriée comme le prophète : « Mon Dieu, jusques à quand prolongerez-vous mon exil! Oh! quand viendra l'heureux moment où je vous serai réunie pour toujours? Oh! si vous voyez mon Époux, dites-lui que je languis d'amour! » Dieu la retira de ce monde où elle avait tant souffert pendant son long pèlerinage; elle mourut, mais ni les infirmités de l'âge, ni les défaillances de la nature ne lui donnèrent la mort, ce fut le seul amour de son divin Fils. Son premier souffle avait été un souffle d'amour, il était bien juste que son dernier fût aussi un souffle d'amour. Si nous voulons nous en convaincre, M. F., jetons un coup d'œil sur le lit de mort de Marie. O spectacle nouveau! le ciel et la terre sont ravis d'admiration; les fidèles accourent de toutes parts; les apôtres se trouvent réunis par miracle dans cette pauvre maison. L'on ne voit pas dans la mort de Marie ce qui fait horreur dans la nôtre : cette pâleur effrayante, cette défaillance universelle, ces douloureuses convulsions de l'agonie; à la mort de Marie tout est tranquille, son visage est plus brillant que jamais, ses grâces modestes se manifestent encore avec plus d'éclat que pendant sa vie, une aimable pudeur brille sur son front, une douce majesté couvre son saint corps, ses yeux, tendrement fixés vers le ciel, en ont déjà toute la sérénité; son esprit, abîmé en Dieu, semble déjà le voir face à face; son tendre cœur, pressé d'un amour également doux et fort, goûte par avance les torrents de délices éternelles que son Dieu lui préparait dans le ciel. Elle n'a point de crainte, parce qu'elle n'a jamais offensé son

Dieu; elle n'a point de chagrin, parce qu'elle ne s'est jamais attachée aux choses terrestres; elle ne soupire qu'après son Jésus, et la mort lui procure ce bonheur; elle le voit venir au devant d'elle, avec toute la cour céleste, pour honorer son entrée triomphante dans le ciel. Ainsi s'endort dans le baiser du Seigneur cette amante sacrée, ainsi disparaît ce bel astre qui a éclairé le monde pendant soixante et douze ans. Ainsi triomphe de la mort celle qui a enfanté l'Auteur de la vie..... Que conclure de tout cela, M. F.? que nous devons, à l'exemple de Marie, soupirer et travailler à mériter le même bonheur. C'est ce que je vous souhaite.

PREMIER DIMANCHE D'OCTOBRE.

FÊTE DU SAINT ROSAIRE.

Dicit discipulo : Ecce mater tua.

Jésus dit au disciple qu'il aimait : Mon fils, voilà votre Mère. (*S. Jean*, XIX, 27.)

Que ces paroles, M. F., sont douces et consolantes, pour un chrétien qui peut comprendre toute l'étendue de l'amour qu'elles renferment! Oui, Jésus-Christ, après nous avoir donné tout ce qu'il pouvait nous donner, c'est-à-dire, les mérites de tous ses travaux, de ses souffrances, de sa mort douloureuse, ah! vous le dirai-je, son Corps adorable et son Sang précieux pour servir de nourriture à nos âmes, il veut encore nous faire héritiers de ce qu'il a de plus précieux, c'est-à-dire sa sainte Mère. Ne semble-t-il pas lui dire : « Ma Mère, il faut que je retourne à mon Père et que je quitte mes enfants; le démon va faire tout ce qu'il pourra pour les perdre; mais, ce qui me console, c'est que vous en prendrez soin, que vous les défendrez et que vous les soutiendrez dans leurs peines. » Et la sainte Vierge ne lui dit-elle pas de son côté : « Non, mon Fils, je ne cesserai jamais d'en avoir soin, jusqu'à ce qu'ils

soient arrivés dans votre royaume, dans ce royaume que vous leur avez acquis par vos souffrances. » Oh! quel bonheur pour nous, M. F.! Quelle ressource! et quelle espérance nous trouvons dans Marie pour vaincre le démon, nos passions et le monde! « Avec un tel guide, nous dit saint Bernard, l'on ne peut pas s'égarer; avec une telle protection, il est impossible de périr. » Oh! M. F., comme il est en sûreté, celui qui a une vraie confiance en la sainte Vierge! Toutes les fêtes de la sainte Vierge nous annoncent quelque nouveau bienfait du ciel. Sa Conception, sa Naissance, sa Présentation au temple, sa Visitation à sainte Élisabeth, la fête de sa Compassion, et enfin son Assomption (1); mais nous pouvons dire que la fête du saint Rosaire est comme un résumé de toutes les grâces que le bon Dieu lui a accordées pendant sa vie, et elle nous rappelle que son divin Fils lui a mis entre les mains tous ses trésors. En conséquence, M. F., voulons-nous devenir riches des biens du ciel? allons à Marie, nous trouverons auprès d'elle toutes les grâces que nous pouvons désirer : grâces d'humilité, de pureté, de chasteté, d'amour de Dieu et du prochain, de mépris de la terre et de désir du ciel. Mais, pour mieux vous en convaincre, je vais vous montrer 1° que toutes les grâces nous viennent par elle; et 2° que toutes les confréries qui sont établies en son honneur, et en particulier celle du saint Rosaire, nous attirent les faveurs les plus abondantes.

I. Nous avons besoin d'un puissant secours dans trois différents états. Le premier est celui où nous nous trouvons pendant que nous sommes sur la terre, où le dé-

(1) Détail de tout cela... (*Note du Vénérable.*)

mon ne cesse de nous tendre mille piéges pour nous tromper et nous perdre. Le deuxième état, c'est celui où nous serons quand nous paraîtrons devant le juge, et que nous rendrons compte d'une vie qui peut-être ne sera qu'un tissu de péchés. Enfin, le troisième état est celui où nous nous trouverons quand, après avoir été jugés, nous irons passer peut-être un nombre infini d'années dans les flammes du purgatoire. Ah! malheur à nous! si dans tous ces états nous n'avions pas la sainte Vierge pour venir à notre secours, pour solliciter la miséricorde de son Fils en notre faveur! Mais nous sommes sûrs qu'elle sera avec nous si, pendant notre vie, nous avons eu une grande confiance en elle, si nous avons tâché d'imiter ses vertus aussi fidèlement que possible.

1° Je dis que notre vie est une chaîne de misères, de maladies, de chagrins et de mille autres peines, ainsi que le Saint-Esprit nous le dépeint si bien par la bouche du saint homme Job : « L'homme..... souffre beaucoup. » Mais sans remonter si loin, rentrons dans notre propre cœur, et nous verrons des *familles* de péchés qui en naissent sans cesse. En effet, combien, pendant notre vie, n'éprouvons-nous pas de mauvaises pensées, et de ces mauvais désirs que bien souvent nous ne voudrions pas avoir; combien de pensées de haine, de vengeance, d'orgueil, de vanité; combien de murmures dans les petites peines que le bon Dieu nous envoie; combien de dégoûts pour le service de Dieu, même pendant la Messe, temps si précieux où Jésus-Christ s'immole pour nous à la justice de son Père? Combien de fois ne nous sentons-nous pas comme entraînés par les mauvais exemples de ceux qui nous environnent, et surtout par leur conduite toute impie, toute mondaine? Mais, sans sortir de nous-même, tous nos sens ne sont-ils pas comme autant de

cordes qui nous traînent au mal, presque malgré nous? De ceci je conclus que, si nous sommes seuls pour combattre, il nous est très-difficile d'échapper au danger. Voici un exemple qui va bien nous le démontrer. Saint Philippe de Néri méditait un jour sur le danger continuel où nous sommes de nous perdre; il s'étonnait de ce que déjà si portés au mal de nous-mêmes, nous fussions encore environnés de si nombreux et si mauvais exemples. Une fois, il sortit dans un lieu retiré pour mieux pleurer à son aise; se croyant seul, il s'écria : « Hélas! mon Dieu, je suis perdu! je suis damné! » Une personne l'ayant entendu, courut à lui. « Mon père, est-ce que vous vous laissez aller au désespoir? vous savez bien que la miséricorde de Dieu est infinie! » — « Oh! non, mon ami, je ne désespère pas, au contraire, j'espère beaucoup; mais la pensée que je suis seul pour combattre m'effraye, à la vue de tant de dangers qui m'environnent. »

Dites-moi, M. F., comment pouvoir échapper à tous les piéges que nous tend le démon, le monde et nos penchants? Hélas! si nous sommes seuls pour combattre, si nous n'avons pas quelqu'un de puissant pour nous aider, il est bien à craindre que jamais nous n'allions jusqu'au bout! Et pour cela, que pouvons-nous trouver de plus puissant pour vaincre nos ennemis, sinon la sainte Vierge? Si malheureux que nous soyons, M. F., nous avons cependant de grandes ressources. Écoutez saint Bernard : « Mes enfants, êtes-vous tentés? Appelez Marie à votre secours, et le tentateur disparaîtra. Elle est cette Vierge sans pareille qui a enfanté Celui qui a enchaîné (le démon). Êtes-vous dans la peine? Regardez Marie, elle est la consolatrice des affligés, elle est aussi mère de douleur, puisque sa vie n'a été qu'un abîme d'a-

mertume. Êtes-vous attaqués par le démon d'impureté? Jetez-vous aux pieds de Marie; elle a trop à cœur de vous conserver cette belle vertu si agréable à son Fils. » Disons plus, M. F., avec l'aide de Marie, nous n'avons qu'à vouloir vaincre pour être sûrs d'être victorieux. Oh! M. F., que nous sommes heureux d'avoir tant de moyens de faire notre salut, si nous savons en profiter! Hélas! que d'âmes brûleraient maintenant en enfer, sans la protection de Marie!

2° Nous venons de voir, M. F., que pendant notre vie, mille dangers nous environnent pour nous perdre; mais, en revanche, nous avons de grandes ressources pour nous aider à vaincre. Lorsque nous sortons de ce monde, nous allons rendre compte à Dieu de toutes nos œuvres. Ce moment est effrayant, puisqu'il décide de notre sort ou pour le ciel ou pour l'enfer, sans appel, sans espérance de jamais changer notre arrêt. Le démon, qui en connaît bien mieux que nous les dangers, redouble ses efforts pour nous tromper; car, s'il peut nous gagner, il nous traîne aussitôt en enfer. C'est la pensée de ce terrible moment qui a porté tant de grands du monde à tout quitter, pour aller passer le reste de leur vie dans les larmes et les pénitences, et avoir ainsi quelque espérance à ce moment si redoutable au pécheur. Voyez un saint Hilarion (Citer sa vie), un saint Arsène (Citer.....). Ah! M. F., que sera-t-il de nous qui serons tout couverts de péchés, et qui n'aurons rien fait de bon?...

Ce qui pourra cependant nous rassurer, c'est que, pendant que nous serons devant le tribunal de Jésus-Christ, un grand nombre d'âmes seront en prières, demandant grâce pour nous; je dis plus, c'est la sainte Vierge elle-même qui présentera nos âmes à son Fils, notre juge. Oh! M. F., quelle espérance pour nous dans ce moment

terrible! (Citer le trait de saint Jérôme devant le tribunal de Jésus-Christ).

3° Après que ce moment redoutable sera passé, quoique jugés dignes pour le ciel, combien d'années n'aurons-nous pas à souffrir en purgatoire, où la justice de Dieu se fait sentir avec tant de rigueur? (Citer l'exemple de sainte Hildegarde). Mais, dites-moi, quelle plus grande consolation pour un chrétien dans les flammes, que de savoir et de sentir que de si puissantes prières sont dites pour lui, et lorsqu'il voit le temps de sa peine s'écouler avec rapidité?...

II. Nous pouvons dire, M. F., que toutes les confréries établies par l'Église, sont des moyens que le bon Dieu nous fournit pour nous aider à faire notre salut, et des moyens d'autant plus puissants, que les membres, qu'ils soient sur la terre, qu'ils soient dans le ciel, réunissent ensemble toutes leurs prières. Chaque confrérie a un but particulier. Ceux qui font partie de la confrérie du Saint-Sacrement ont pour but de dédommager Jésus-Christ des outrages qu'il reçoit dans la réception des sacrements, et surtout dans le sacrement adorable de l'Eucharistie. Ils se réunissent pour faire amende honorable à Jésus-Christ de tant de communions et de confessions sacriléges; ils doivent aussi faire des pénitences, des aumônes... Ceux qui sont de la sainte confrérie du Cœur de Jésus-Christ, veulent dédommager le divin Maître du mépris que l'on fait de son amour pour les hommes. Ils doivent souvent faire des actes d'amour de Dieu, et se plaindre auprès de lui de ce que les hommes ont si peu d'amour pour celui qui nous a tant aimés. Ceux qui sont de la confrérie du saint Esclavage, déposent entre les mains de la sainte Vierge toutes leurs actions, afin qu'elle les pré-

sente elle-même à son divin Fils; ils se regardent comme ne s'appartenant plus à eux-mêmes, mais tout à la sainte Vierge. Dans la confrérie du Saint-Scapulaire, nous nous faisons un honneur de porter sur nous un signe, par lequel nous reconnaissons que Marie est notre souveraine, et que nous lui appartenons d'une manière toute particulière. De son côté, elle s'engage à ne jamais nous refuser sa protection, pendant notre vie et à l'heure de notre mort. Quant à la confrérie du Saint-Rosaire, c'est une des plus étendues. Elle est, pour ainsi dire, établie dans tout le monde catholique, et se compose de tout ce qu'il y a de plus fervents chrétiens. Nous pouvons dire que si quelqu'un a le bonheur d'être de cette sainte confrérie, dans tous les coins du monde chrétien il y a des âmes qui prient pour sa conversion, s'il est assez malheureux d'être dans le péché; pour sa persévérance, s'il a le bonheur d'être dans la grâce du bon Dieu, et pour sa délivrance, s'il est dans les flammes du purgatoire. Cela seul devrait nous faire sentir combien nous en recevons de secours, pour nous aider à opérer notre salut.

Le Rosaire est composé de trois parties, qui sont consacrées à honorer les trois différents états de la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ. La première est pour honorer son Incarnation, sa Naissance, sa Circoncision, sa fuite en Égypte, sa Présentation, sa perte dans le temple. Il faut alors demander à Dieu la conversion des pécheurs et la persévérance des justes. La seconde est pour honorer sa vie souffrante et sa mort douloureuse sur la croix, en demandant les grâces nécessaires pour les affligés, pour les agonisants et pour ceux qui vont paraître devant le tribunal de Dieu et y rendre compte de leur vie. La troisième est consacrée à honorer sa vie glorieuse, en priant pour la délivrance des âmes du purgatoire. Oui,

M. F., tous ces mystères bien médités seraient capables de toucher les cœurs les plus endurcis, et d'en arracher les habitudes les plus invétérées.

Je dis d'abord que, dans la première partie, nous demandons à Dieu la conversion des pécheurs et la persévérance des justes. En effet, dès que nous sommes dans le péché, nous n'avons plus que l'enfer à attendre : la foi s'éteint en nous peu à peu, l'horreur du péché diminue et la pensée du bonheur du ciel s'affaiblit; de sorte que nous tombons dans le péché sans presque nous en apercevoir; et, (ce qui) est bien plus malheureux encore, un grand nombre prennent plaisir à y rester. Voyez-en un exemple dans la personne de David, qui demeura dans son péché jusqu'à ce que le prophète vint le faire rentrer en lui-même. (Citer le trait.) Eh bien! M. F., qui nous aidera à sortir de cet abîme? Ce n'est pas nous, puisque nous ne connaissons pas même notre état; or, qu'arrive-t-il? Pendant que nous sommes dans un état si malheureux, un grand nombre d'âmes, dans tous les lieux du monde, sont en prières pour demander à Dieu d'avoir pitié de nous. Il est impossible qu'il ne se laisse pas toucher par cette union de prières. Que de remords de conscience, que de bonnes pensées, que de bons désirs, que de moyens se présentent à nous pour nous sortir du péché? Ne sommes-nous pas étonnés de voir comment nous avons pu rester dans un état si malheureux et qui nous exposait à nous perdre à tout moment? Si nous nous damnons étant de cette confrérie, il faudra autant nous faire violence que pour nous sauver, tant les grâces et les secours y sont grands et abondants. Ce qu'il y a encore de consolant, c'est qu'il n'y a pas une minute dans le jour et la nuit où l'on ne prie pour nous; comment donc pourrait-on rester dans le péché et se damner?

Nous disons que cette partie est encore offerte pour demander au bon Dieu la persévérance de ceux qui ont le bonheur d'être dans sa grâce. Mais, M. F., quand nous aurions ce bonheur, nous ne sommes pas tout à fait délivrés pour cela ; le démon ne laisse pas que de revenir pour nous porter au mal s'il le peut. Combien de fois ne nous sommes-nous pas trouvés dans de si grands dangers, que nous sommes étonnés de n'y avoir pas succombé! Ah! la véritable cause de notre résistance c'est que, dans le temps où nous étions tentés, il y avait un nombre presque infini d'âmes, qui, par leurs prières, leurs pénitences et toutes leurs saintes communions, ont opposé aux efforts du démon un rempart impénétrable!

Une autre raison qui nous prouve combien cette confrérie est agréable à Dieu et à sa sainte Mère, et si terrible au démon, c'est le mépris qu'en font les méchants. Voyez ces plaisanteries, ces railleries sur une pratique de piété, qui nous met devant les yeux les mystères de notre sainte religion les plus frappants, les plus capables de nous éloigner du mal et de nous porter vers Dieu. En voulez-vous la preuve? écoutez le démon lui-même. Il dit un jour, par la bouche d'un possédé, que la sainte Vierge est sa plus cruelle ennemie, que, sans elle, il aurait, depuis longtemps, renversé l'Église, et que grand nombre d'âmes qu'il se flattait d'avoir, lui étaient arrachées, dès qu'elles avaient recours à elle. Convenez avec moi, M. F., que (grand est) le bonheur de ceux qui sont de cette sainte confrérie, puisque le bon Dieu a promis à la sainte Vierge de ne jamais rien lui refuser. Si Moïse obtint le pardon de trois cent mille personnes, que ne fera pas la sainte Vierge qui est bien plus agréable à Dieu que Moïse? Ce n'est pas seulement la sainte Vierge qui prie pour nous, mais une infinité d'âmes aussi agréables

à Dieu que Moïse. Si nous voyons tant de pécheurs n'avoir vécu que pour outrager Dieu, et cependant, être encore sauvés, n'en cherchons point d'autre cause que la protection de la sainte Vierge. Ah ! M. F., que celui qui a recours à Marie trouve son salut facile !... Mais afin de vous mieux faire comprendre combien ces mystères, médités attentivement, sont consolants pour un chrétien, je vais vous les expliquer, et vous ne pourrez pas vous empêcher de remercier le bon Dieu, qui vous a inspiré la pensée d'entrer dans cette sainte confrérie.

Le saint Rosaire est composé de tout ce qu'il y a de plus touchant. C'est une pratique de piété qui a rapport à Jésus-Christ aussi bien qu'à sa Mère. De plus, il est impossible de rester dans le péché en méditant sincèrement ces mystères; de quelque côté que nous prenions cette pratique, tout nous en démontre l'excellence et l'utilité. Quand nous prions la sainte Vierge, nous ne faisons rien autre chose que de la charger de présenter elle-même nos prières à son divin Fils; afin qu'elles soient mieux reçues, et que nous en recevions plus de grâces. Marie est le canal par lequel nous faisons monter au ciel le mérite de nos bonnes œuvres, et qui nous transmet ensuite les grâces célestes. Ce qui doit nous engager à nous adresser à elle avec une grande confiance, c'est qu'elle est toujours attentive à écouter nos demandes. En voici une preuve : Un jour saint Dominique gémissait sur les progrès que faisait l'impiété dans le monde, et sur la foi qui se perdait de plus en plus. Prosterné devant une image de la sainte Vierge, il lui demanda, dans sa simplicité, quel remède l'on pourrait employer pour empêcher la perte de tant d'âmes. La sainte Vierge lui apparut, lui disant que s'il voulait ramener des âmes à son Fils, la seule ressource était d'inspirer une grande dé-

votion pour le saint Rosaire, et que bientôt il verrait le fruit de cette dévotion. Saint Dominique se mit donc à prêcher la dévotion du saint Rosaire, et commença d'abord à la pratiquer lui-même. Cette dévotion se répandit en peu de temps, et si bien, qu'il y eut un grand nombre de conversions; ce qui fit dire au saint, qu'il avait plus converti d'âmes par la récitation d'un *Ave Maria*, que par tous ses sermons. Il est vrai que la récitation du saint Rosaire est simple, mais c'est ce qu'il y a de plus touchant. On se met en la présence de Dieu par un acte de foi; on récite le *Je crois en Dieu*, qui nous met devant les yeux ce que Jésus-Christ a souffert pour nous... (explication du *Credo*). Peut-on bien réciter ces paroles sans se sentir pénétré de respect et de reconnaissance envers le bon Dieu, qui nous donne tant de moyens de revenir à lui, quand nous avons eu le malheur de nous en écarter par le péché!

Dans le Rosaire, les premiers mystères que nous appelons joyeux, et que nous méditons pour la conversion des pécheurs, nous représentent les humiliations, l'anéantissement de Jésus-Christ, sa Naissance, sa Circoncision, sa Présentation au temple, sa fuite en Égypte, sa perte dans le temple. (Expliquer tout cela...) Pouvons-nous trouver, M. F., quelque chose de plus capable de nous toucher, de nous détacher de nous-même et du monde, de nous faire supporter nos peines en esprit de pénitence, que de contempler le modèle divin, dans la méditation de ces mystères? Les saints en faisaient toute leur occupation. Deux jeunes étudiants, rapporte l'histoire, étaient toujours ensemble à méditer sur la vie cachée de Jésus-Christ. L'un d'eux, après sa mort, apparut à l'autre, selon la promesse qu'il avait faite, et lui dit qu'il était au ciel pour avoir communié avec

beaucoup de ferveur et avec une conscience bien pure; pour avoir eu une grande dévotion à la sainte Vierge, chose qui est très-agréable à Dieu; pour avoir souvent médité la vie cachée de Jésus-Christ et l'avoir imité autant qu'il avait pu. Il est raconté dans la vie de saint Bernard, que la sainte Vierge le protégea toujours d'une manière si particulière, que le démon perdit sur lui tout son empire. Ayant perdu sa mère encore tout jeune, il pria Marie de l'adopter pour son enfant; plus tard, sa dévotion augmentant toujours, Bernard pria la sainte Vierge de lui montrer ce qu'il fallait faire pour lui être plus agréable, et il entendit une voix qui lui dit: « Bernard, mon fils, fuis le monde et cherche une retraite dans quelque solitude, là, tu te sanctifieras. » Il y passa toute sa vie dans la pénitence et les larmes, et, de là, il monta au ciel. Voyez-vous ce que lui valut sa confiance en la sainte Vierge? Nous lisons dans la vie de la bienheureuse Marguerite de C..., qu'elle faisait consister toute sa dévotion à imiter la vie pauvre et inconnue de la sainte Famille; elle ne voulut jamais rien posséder, pas même pour le lendemain; elle fut abandonnée de tous ses parents, de ses amis, mais le bon Dieu en prit soin lui-même. Elle faisait toutes ses pratiques de piété pour honorer la sainte Famille dans l'étable de Bethléem, elle arrosait le pavé de ses larmes, quand elle pensait à ces mystères de pauvreté et d'abandon. Quand elle fut morte, on ouvrit son cœur, l'on y trouva trois petites pierres où étaient écrits les noms de Jésus, de Marie et de Joseph. Voyez-vous combien la méditation de ces mystères est agréable à Dieu?... Il est encore rapporté qu'un grand pécheur avait passé sa vie dans toutes sortes de désordres. A l'heure de la mort, comme nous voyons les choses bien autrement que quand nous sommes en

santé! Voyant qu'il avait tant fait de mal, il se laissa aller au désespoir. L'on eut beau faire pour lui inspirer confiance en la miséricorde de Dieu, rien ne put le gagner. On lui parla de saint Augustin. « Mais, disait-il, saint Augustin n'avait pas encore été..... » On lui dit d'avoir recours à la sainte Vierge, mais il répondit qu'il l'avait méprisée toute sa vie; on lui représenta Jésus-Christ qui a tant souffert pour nous sauver. — « C'est vrai, dit-il, mais je l'ai persécuté et fait mourir tous les jours. » On lui dit encore : « Mon ami, croyez-vous qu'un enfant bien jeune se rappelle, quand il est grand, des petites peines qu'on lui a faites dans son enfance? » — « Non, dit-il. » — « Eh bien! mon ami, allons à la crèche, et nous y trouverons ce jeune Enfant que vous avez offensé, il est vrai, mais il vous dira qu'il ne s'en rappelle plus maintenant. » Il entra dans une si grande confiance et une si grande douleur de ses péchés, qu'il mourut avec des marques visibles que le bon Dieu l'avait pardonné. Voyez-vous, M. F., combien ces méditations sont agréables à Dieu, et combien elles sont capables d'attirer sur nous ses miséricordes?

Il n'y a point de prières qui nous rapprochent mieux de la vie de Jésus-Christ que cette pieuse pratique. Cependant, il faut que notre dévotion soit éclairée et sincère, et non une dévotion d'habitude et de routine. Saint Césaire nous rapporte un exemple, pour nous faire voir que la sainte Vierge ne reçoit guère bien ces dévotions qui ne sont pas sincères. « Il y avait, dans l'ordre de Cîteaux, un religieux qui, faisant le médecin, sortait contre la volonté de son supérieur et de son confesseur. Mais, par une certaine dévotion qu'il avait en Marie, il rentrait dans le monastère à toutes les fêtes de la sainte Vierge. Un jour de la Présentation, comme il était au chœur avec

les autres religieux pour chanter les saints offices, il vit la sainte Vierge se promener dans le chœur, et donner à tous les religieux une certaine liqueur qui les enflammait d'un tel amour, qu'ils ne se croyaient plus sur la terre, tant ils éprouvaient de douceur. Quand la sainte Vierge vint à côté de lui, elle passa sans lui en donner, en lui disant « que ceux qui voulaient chercher les douceurs de la terre ne méritaient pas de goûter celles du ciel, et, quoiqu'il se rendit au monastère le jour de sa fête, cela ne lui était pas agréable. » Ce reproche lui fut si sensible, qu'il se mit à pleurer, et promit de ne plus sortir. Une autre fois que la sainte Vierge reparut, elle lui accorda, comme aux autres, la même grâce, parce qu'il avait tenu sa promesse. Il passa sa vie dans une grande dévotion à la sainte Vierge, et en reçut de grandes grâces; il ne pouvait se contenter de dire combien celui qui aimait la Mère de Dieu recevait de grands secours pour faire son salut et pour vaincre le démon. Saint Stanislas avait une si grande dévotion envers la sainte Vierge, qu'il la consultait en tout ce qu'il faisait. Ce jeune homme se *figurait* souvent le bonheur qu'avait eu le saint vieillard Siméon de prendre le saint Enfant Jésus entre ses bras. Un jour qu'il était en prières, tout occupé de cette pensée, la sainte Vierge lui apparut tenant le saint Enfant Jésus, elle le lui donna, pour lui procurer le même avantage. Saint Stanislas le prit comme saint Siméon, et il en eut tant de bonheur, qu'il ne pouvait en parler sans verser des larmes abondantes, tant son cœur était rempli de joie. Voyez-vous, M. F., combien la sainte Vierge est attentive à nous obtenir les grâces dès que nous les lui demandons? Ah! M. F., que nous assurerions notre salut, si nous avions une grande confiance en la sainte Vierge! Que de péchés nous éviterions, si nous avions

recours à elle dans toutes nos actions, si tous les matins, nous nous unissions à elle, en la priant de nous présenter à son divin Fils!

Si nous passons aux deuxièmes mystères que nous appelons douloureux, que de motifs puissants et capables de nous toucher, de nous faire comprendre l'amour infini d'un Dieu pour nous! En effet, M. F., qui ne serait pas touché en voyant un Dieu qui tombe en agonie, qui couvre la terre de son sang adorable? Un Dieu lié, garotté, jeté à terre par ses ennemis, et cela pour nous délivrer de l'esclavage du démon! Qui ne sera pas ému de voir un Dieu couronné d'épines qui lui traversent le front, un roseau à la main, au milieu d'un peuple qui l'insulte et le méprise! Oh! qui pourra comprendre toutes les horreurs qu'il endura pendant cette nuit affreuse qu'il passa avec des scélérats? On l'attacha à une colonne, où il fut frappé avec tant de cruauté que son pauvre corps n'était plus que comme un morceau de chair découpée! O mon Dieu, que de cruautés vous avez endurées pour nous mériter le pardon de tous nos péchés! Oh! M. F., qui de nous ne craindrait plutôt le péché que la mort!... Oh! nous avons bien de quoi nous consoler dans nos souffrances, et un bien juste motif de pleurer nos péchés!... Un missionnaire prêchant dans une grande ville, apprit qu'il y avait dans un cachot un malheureux qui se désolait; ses larmes et ses gémissements faisaient frémir ceux qui l'entendaient; il eut la pensée d'aller le voir pour le consoler, et lui offrir les secours de son ministère. Étant entré dans la prison, il fut lui-même effrayé des lamentations de ce pauvre malheureux, il vit bien que la peinture qu'on lui en avait faite n'était rien en comparaison de ce qu'il voyait. Il lui dit avec bonté : « Mon cher ami, quel est le sujet de votre

douleur? » Comme le prisonnier ne répondait rien, le missionnaire lui dit : « Est-ce votre position qui vous afflige? » — « Non, j'en mérite bien davantage. » — « Avez-vous laissé dans le monde quelqu'un qui souffre par rapport à vous? » — « Non, rien de tout cela ne m'inquiète. » — « C'est donc la pensée de la mort qui vous afflige? » — « Non, certainement, je sais bien que je ne vivrai pas toujours : un peu plus tôt, un peu plus tard, la mort viendra assez; pourvu que je puisse expier mes péchés je serai trop heureux. Mais puisque vous voulez savoir le sujet de mes larmes, le voici. » Et tout en sanglotant, il tira de dessous ses vêtements un gros crucifix et le montra au missionnaire : « Voilà le sujet de mes larmes. Oh! un Dieu qui a tant souffert et qui est mort pour moi, malgré mes offenses, peut-il bien encore me pardonner? La grandeur de ses souffrances et de son amour pour moi sont la cause que je ne puis retenir mes larmes; depuis que je suis ici tout le monde m'abandonne, il n'y a que mon Dieu qui pense à moi, qui veut encore me donner l'espérance du ciel. Ah! qu'il est bon! Comment se peut-il faire que j'aie été si malheureux pour l'offenser?... » M. F., convenez avec moi que si nous sommes si peu touchés de la méditation de ces mystères, c'est que nous n'y faisons point d'attention. Mon Dieu! quel malheur pour nous!...

Si nous poursuivons, nous voyons un Dieu chargé d'une grosse croix; il est conduit entre deux voleurs par une troupe de scélérats, qui l'accablent des plus sanglants outrages. Le poids de sa croix le fait tomber à terre; à grands coups de pied et de poing il est relevé, et, bien loin de penser à ses souffrances, il semble ne penser qu'à consoler les personnes qui prennent part à ses maux. Oh! pourrions-nous n'être pas touchés et trouver nos croix

pesantes, en voyant ce que souffre un Dieu pour nous? En faut-il davantage pour nous exciter à la douleur de nos péchés? Écoutez : on le cloua sur la croix, sans qu'il laissât sortir de sa bouche un mot pour se plaindre qu'il endurât trop de souffrances. Écoutez ses dernières paroles : « Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. » N'avais-je pas bien raison de vous dire que le saint Rosaire nous représente tout ce qui est le plus capable de nous porter au repentir, à l'amour et à la reconnaissance? Hélas! M. F., qui pourra jamais comprendre l'aveuglement de ces pauvres impies, qui méprisent une pratique de dévotion si capable de les convertir, si capable de nous donner la force de persévérer quand nous sommes assez heureux d'être dans la grâce de Dieu!

Parlons maintenant des troisièmes mystères que l'on appelle glorieux. Que pouvons-nous trouver de plus pressant pour nous détacher de la vie et nous faire soupirer après le ciel? Dans ces mystères, Jésus-Christ nous apparaît sans souffrances, et prenant possession d'un bonheur infini qu'il nous a mérité à tous. Pour nous faire concevoir un grand désir du ciel, il y monte en plein jour, en présence de plus de cinq cents personnes. Si vous méditez encore ces mystères, vous voyez la sainte Vierge, que son divin Fils vient chercher lui-même avec toute la cour céleste; les anges paraissent visiblement et entonnent des cantiques de joie qu'entendent tous les assistants; elle quitte la terre où elle a tant souffert, et va rejoindre son Fils, pour être heureuse du bonheur de celui qui nous appelle et qui nous attend tous. Pouvons-nous trouver quelque chose dans notre sainte religion qui puisse mieux nous porter au bon Dieu et nous détacher de la vie?

Eh bien! M. F., voilà ce que c'est que le saint Rosaire, voilà cette dévotion que l'on blâme tant et dont on fait si peu de cas. Ah! belle religion, si l'on te méprise, c'est bien parce que l'on ne te connaît pas!... Cependant, ne nous arrêtons pas à cela; il faut encore, autant que nous le pouvons, imiter les vertus de la sainte Vierge pour mériter sa sainte protection, et surtout son humilité, sa pureté, sa grande charité. Ah! pères et mères, si vous aviez le bonheur de recommander souvent à vos enfants cette dévotion à la sainte Vierge, que de grâces elle leur obtiendrait! que de vertus ils pratiqueraient! Vous verriez naître en eux tout ce qu'il y a de plus capable de les rendre agréables au bon Dieu! Non, M. F., nous ne pourrons jamais comprendre combien la sainte Vierge désire nous aider à nous sauver, combien sont grands les soins qu'elle prend de nous. La moindre confiance que nous avons en elle n'est jamais sans récompense. Heureux celui qui vit et meurt sous sa protection, l'on peut bien dire que son salut est en sûreté et que le ciel lui sera donné un jour! C'est le bonheur que je vous souhaite.

2 OCTOBRE.

FÊTE DES SAINTS ANGES GARDIENS.

Angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei, qui in cœlis est.

Les anges de ces petits enfants voient sans cesse la face de mon Père céleste. (*S. Matth.*, XVIII, 10.)

Quelle bonté, M. F., quelle tendresse de la part de notre Dieu! Non content de nous avoir donné son Fils unique, le plus tendre objet de ses complaisances, pour le sacrifier à la mort la plus cruelle; non content de nous avoir arrachés à la tyrannie du démon, de nous avoir appelés à la glorieuse qualité d'enfants de Dieu et de nous avoir choisis pour cohéritiers de son royaume, il veut encore envoyer à chacun de nous, un ange du ciel pour nous garder tous les jours de notre vie. Cet ange ne nous doit pas quitter, avant d'avoir paru avec nous au tribunal de Jésus-Christ, pour lui rendre compte de tout ce que nous aurons fait pendant notre vie. Oui, M. F., nos anges gardiens sont nos plus fidèles amis, parce qu'ils sont avec nous le jour, la nuit, dans tout le temps et dans tous les lieux. La foi nous apprend que nous les avons

toujours à nos côtés. C'est ce qui fait dire à David : « Que rien ne pourra nous nuire, parce que le Seigneur a commandé à ses anges d'avoir soin de nous; » et, pour montrer combien sont grands les soins qu'ils prennent de nous, le prophète dit qu'ils nous portent entre leurs mains, comme une mère porte son enfant. Ah! c'est que Dieu prévoyait les dangers sans nombre auxquels nous serions exposés sur la terre, au milieu de tant d'ennemis, qui tous ne cherchent que notre perte. Oui, M. F., ce sont nos bons anges qui nous consolent dans nos peines, qui nous avertissent quand le démon vient nous tenter, qui présentent à Dieu nos prières et toutes nos bonnes actions, qui nous assistent à la mort et présentent nos âmes à leur souverain Juge. Oh! M. F., que de biens nous recevons par le ministère de nos bons anges gardiens! Afin de vous engager à avoir en eux une grande confiance, je vais vous montrer : 1° combien sont grands les soins qu'ils prennent de nous; 2° ce que nous devons faire pour leur témoigner notre reconnaissance.

I. Vouloir prouver, M. F., qu'il y a des anges, ce serait perdre son temps. Depuis le commencement du monde, le commerce des anges avec les hommes est si fréquent, que l'Écriture sainte en fait mention à tout instant. Il faudrait n'avoir pas ombre de bon sens pour en douter. Lorsque Adam fut dans le paradis terrestre, le Père céleste lui envoya ses anges pour lui faire part de ses volontés. Quand Adam eut le malheur de pécher, ce fut un ange qui le chassa du paradis. Presque tous les patriarches et les prophètes ont été instruits par les anges des volontés du Seigneur. Souvent même, nous voyons que Dieu s'est fait représenter par des anges.

Mais, me direz-vous, si on les voyait, l'on aurait bien plus de confiance? — Si cela eût été nécessaire au salut de notre âme, le bon Dieu les aurait rendus visibles. Mais cela importe peu; car dans notre religion, nous ne connaissons que par la foi, et cela, afin que toutes nos actions soient plus méritoires. D'ailleurs, nous sommes aussi sûrs de leur présence, que si nous les voyions de nos propres yeux. Si vous désirez savoir le nombre des anges, leur fonction, je vous dirai qu'ils sont sans nombre; les uns sont créés pour honorer Jésus-Christ dans sa vie cachée, souffrante et glorieuse, ou pour être les gardiens des hommes, sans cesser, pour cela, de jouir de la présence divine. Les autres s'occupent à contempler les perfections de Dieu, ou bien, veillent à notre conservation, en nous fournissant tous les moyens nécessaires à notre sanctification. Quoique le bon Dieu se suffise à lui-même, il emploie néanmoins pour gouverner le monde, le ministère de ses anges. Tels, sont établis protecteurs des royaumes, tels autres, des empires, etc.

Si nous voyons Dieu prendre tant de soin de notre vie, nous devons conclure que notre âme est quelque chose de bien grand et de bien précieux, pour qu'il emploie à sa conservation et à sa sanctification, tout ce qu'il a de plus grand dans sa cour. Il nous a donné son Fils pour nous sauver. Ce Fils lui-même, donne son corps et son sang pour en faire la nourriture de nos âmes, il consent à rester nuit et jour au milieu de nous, il donne à chacun de nous un et même plusieurs anges, qui s'occupent uniquement à lui demander pour nous les grâces et les secours nécessaires à notre salut. N'est-ce pas, M. F., que jamais nous n'avons bien pensé à ce que nous sommes, à ce que vaut notre âme? Oh! que l'homme connaît

peu ce qu'il est, et la fin pour laquelle il a été créé!... Nous lisons dans l'Écriture sainte que le Seigneur disait à son peuple : « Je vais vous envoyer mon ange, afin qu'il vous conduise dans toutes vos démarches. » Oh! M. F., qui pourrait compter les grâces que nous recevons par la protection de nos anges gardiens! Oui, ce sont eux qui nous consolent dans nos chagrins. Lorsque Agar, dit l'Écriture, fut chassée de la maison de son maître, elle se retira dans un désert, et là, comme elle s'abandonnait à la tristesse, le Seigneur lui envoya un ange pour la consoler et lui dire : « Ne vous laissez point aller au désespoir, mais retournez dans la maison de votre maître, et soyez plus soumise. » Ce fut un ange que le Seigneur envoya à Loth pour lui dire de sortir promptement de la ville de Sodome, avant que le Seigneur y fît tomber le feu du ciel. Ce furent les anges qui préservèrent des flammes les trois enfants dans la fournaise de Babylone, et qui fermèrent la gueule des lions pour les empêcher de dévorer le prophète Daniel.

Les anges, M. F., se font un grand plaisir de nous assister dans nos entreprises, quand elles sont selon Dieu; nous en avons un bel exemple dans la personne du jeune Tobie. Son père l'envoya à Ragès pour chercher son argent; ne sachant point le chemin, le bon Dieu lui envoya l'ange Raphaël, qui se présenta à lui sous la forme d'un jeune homme. Tobie lui demanda s'il connaissait le chemin pour aller à Ragès. L'ange lui dit qu'il le connaissait et même l'oncle chez qui il allait. Le jeune homme, tout joyeux, va dire à son père qu'il avait trouvé un homme qui savait le chemin de Ragès et qui connaissait son oncle. L'ange partit donc avec Tobie, et lui donna tous les renseignements nécessaires à son voyage. Pendant leur route, Tobie étant allé sur le bord du Tigre,

un poisson énorme sembla venir à lui pour le dévorer, il eut aussitôt recours à son protecteur, ne sachant pas qu'il était un ange. Celui-ci lui dit : « Ne craignez rien, tirez-le à vous. » A l'instant le poisson *creva* (1). Il lui dit encore : « Prenez le fiel pour l'emporter, vous en frotterez les yeux de votre père et vous lui rendrez ainsi la vue. » Il le mena chez son oncle, où tout alla pour le mieux. Il lui sauva encore la vie en enchaînant le démon. Lorsqu'ils furent de retour, le jeune Tobie ne sachant comment payer tant de bienfaits, dit à son père : « Mon père, quand nous donnerions la moitié de tout ce que nous avons apporté, cela ne serait pas assez pour le récompenser de tous les services qu'il m'a rendus dans mon voyage : il m'a conduit et ramené sain et sauf, il m'a délivré d'un monstre qui allait me dévorer, il a obtenu lui-même l'argent que mon oncle nous devait, il m'a fait aussi épouser une femme selon le cœur de Dieu, il a enfin empêché le démon de me détruire, comme il l'a fait des sept maris qui l'ont épousée avant moi. » Le père voulant lui faire accepter la moitié de tout ce qu'ils avaient apporté, l'ange se fit connaître et disparut. Mais pour témoigner à Dieu leur reconnaissance, ils se prosternèrent longtemps la face contre terre. Voyez-vous, M. F., combien les anges prennent soin de nous, lorsque nous avons confiance en eux?...

Nous voyons encore un bel exemple de cette protection de notre bon ange gardien, dans la personne de sainte Agnès, vierge et martyre. Elle appartenait à une grande famille de Rome, aussi fut-elle demandée en mariage par Procope, fils de Symphrone, alors préfet de cette ville. Agnès, qui s'était déjà donnée à Jésus-Christ, refusa ce

(1) Mourut.

parti, quoique avantageux pour elle. Elle ne craignit pas de dire à Procope, qui était venu la trouver lui-même : « Retire-toi, tyran, aiguillon de péché, pierre de scandale, et chair de mort, ne crois pas que je sois infidèle à mon époux Jésus-Christ. Il possède tout mon cœur, il est bon, il est beau, il a toutes les qualités que l'on puisse désirer. » Le préfet la fit appeler, et la conjura de ne point rejeter l'alliance de son fils; ou bien alors, sur son refus, il la ferait traîner dans un lieu infâme, où elle perdrait cette pureté, qu'elle avait tant à cœur de conserver. Agnès répondit au préfet : « Ne vous mettez pas en peine, je ne crains rien; j'ai pour me garder un ange qui aura bien soin de moi, et qui prendra ma défense d'une manière merveilleuse. » Voyant qu'il ne pouvait arriver à ses fins, le magistrat donna ordre de la dépouiller de ses vêtements, et de la traîner ainsi à travers tout Rome, pour être livrée à des libertins. Par un miracle de la puissance de Dieu, ses cheveux grandirent si merveilleusement, qu'ils suffirent à couvrir tous ses membres. Arrivée dans ce lieu infâme, son ange gardien se montra visiblement à elle pour la défendre et la vêtir d'une robe blanche comme la neige; en même temps, cet antre d'impureté fut éclairé d'une lumière plus éclatante que le soleil. Les libertins entrèrent dans ce cachot; mais, surpris de toutes ces merveilles, et frappés d'épouvante par la vue de cet ange d'une beauté incomparable, ils se convertirent tous. Procope crut venir à son tour braver tous ces prodiges, mais l'ange qui gardait Agnès le frappa, et il tomba mort aux pieds de la sainte. Le préfet de la ville apprenant que son fils venait de mourir dans ce cachot, vint trouver Agnès, en la traitant de « furie sortie des enfers, monstre né pour la destruction des mortels. » Agnès dit qu'elle n'avait point fait mourir Pro-

cope, mais qu'il était lui-même l'auteur de sa mort par son effronterie. Aussi son ange gardien l'avait-il frappé au moment où ce malheureux allait lui ravir sa pureté. Toutefois, la sainte voulant montrer au magistrat la puissance de son époux, et que les chrétiens savaient rendre le bien pour le mal, ressuscita Procope, qui courut toute la ville de Rome, répétant sans cesse que le Dieu des chrétiens était le seul vrai Dieu... Cet exemple vous prouve combien sont grands les secours et les grâces que nous recevons de nos bons anges gardiens, si nous avons le bonheur d'avoir en eux une grande confiance, surtout dans nos tentations et dans les périls.

Mais, me direz-vous, quand le bon Dieu nous envoie-t-il du ciel nos anges gardiens? C'est, M. F., lorsque nos âmes sont créées, c'est-à-dire quand nos corps sont dans le cas de les recevoir, de sorte qu'une mère enceinte a son ange gardien, et elle a aussi celui de l'enfant qu'elle porte dans son sein pour veiller à ce que rien ne puisse lui ôter la vie avant d'avoir reçu le saint Baptême. Il faudrait, M. F., pouvoir comprendre combien est grande la joie de nos bons anges gardiens, quand on nous porte à l'église pour recevoir ce sacrement. Avec empressement ils écrivent notre nom dans le livre de vie! Il est très-certain que nous avons quantité de démons autour de nous pour nous faire tomber dans le péché; et, si notre ange gardien n'était pas là auprès de nous pour nous défendre, nous succomberions à toutes les attaques que le démon nous livre. C'est notre bon ange qui nous fait apercevoir la tentation; c'est lui qui nous inspire d'avoir recours à Dieu, qui nous fait rappeler de sa présence pour nous faire craindre le péché. Si nous avons le malheur de pécher, ce sont nos bons anges gardiens qui vont se jeter aux pieds du bon Dieu pour lui demander notre

grâce. En effet, après chaque péché, nous sentons ordinairement un remords d'avoir fait le mal, et nous promettons au bon Dieu de ne plus le commettre. C'est sûrement notre ange gardien qui, par ses prières, nous mérite cette grâce. S'il voit que nous sommes insensibles aux outrages que nous avons faits à Dieu, il nous menace des châtiments de la justice divine; il nous fait penser à la mort, au regret que nous aurons, dans ce moment, d'avoir fait le mal. Il nous fait penser à quelque mort subite ou effrayante. La pensée du jugement nous poursuivra, et celle de l'enfer se logera dans notre cœur pour nous déchirer l'âme, et ainsi, nous forcera en quelque sorte à ne pas rester plus longtemps dans le péché.

Nos anges gardiens, M. F., nous accompagnent partout. Il est rapporté dans l'histoire qu'un jeune homme voyait, d'une manière sensible, son ange gardien. Quand il entrait dans l'église, son ange entrait toujours devant lui; quand il fut prêtre, son ange ne voulut plus passer le premier; on le voyait quelquefois parler et rester longtemps à la porte. On lui demandait pourquoi. « Avant que je fusse prêtre, dit-il, mon ange me précédait toujours, maintenant, il ne veut plus entrer que je ne sois entré le premier. » Ah! M. F., si nous avions la pensée, lorsque nous venons à l'église, que nos anges marchent devant nous, avec quel respect n'y viendrions-nous pas!... avec quelle modestie nous assisterions à la sainte messe, en pensant que nous sommes à côté d'un ange gardien prosterné devant le Dieu de toute grandeur? Avec quel empressement ne le chargerions-nous pas de présenter nos prières à Jésus-Christ? Il est encore rapporté qu'un jeune prince anglais avait abandonné son palais pour se retirer dans un désert. Dieu, pour lui témoi-

gner sa joie, lui donna le bonheur de voir son ange gardien tous les matins et tous les soirs. On raconte de sainte Françoise qu'elle voyait continuellement son ange gardien, sous la figure d'un enfant d'une beauté incomparable, et dont le visage était si resplendissant, que souvent elle lisait son office pendant la nuit à la clarté de la lumière qu'il répandait. Son ange avait tant de soin de la conduire à la perfection, que si, par moment, elle se laissait aller à des pensées inutiles dans sa solitude, ou s'il lui échappait quelque parole oiseuse dans la conversation, ce bon ange lui faisait connaître sa faute en disparaissant. Alors, toute remplie de confusion et de douleur d'avoir éloigné elle-même son fidèle gardien, elle pleurait amèrement, priant le bon Dieu d'avoir pitié d'elle, et lui promettant qu'elle se corrigerait. Après quelques moments de larmes, elle voyait reparaître son ange gardien, à qui elle témoignait sa douleur de l'avoir forcé de s'éloigner. Si, quelquefois, ceux qui étaient avec la sainte lui disaient quelque parole qui pût tant soit peu blesser la charité, elle témoignait la peine qu'elle en ressentait en se couvrant le visage de ses mains.....

M. F., quoique nous ne voyons pas, comme cette sainte, notre ange gardien, nous ne sommes pas moins sûrs de l'avoir auprès de nous pour veiller à la conservation de notre âme. Hélas! de quelles tortures et de quelles amertumes ne devons-nous pas l'abreuver, en menant une vie si misérable? Que doit penser l'ange gardien d'une personne qui ne fait ni pâques, ni confession? d'une personne âgée qui se roule continuellement dans le péché de l'impureté? Ah! mon Dieu, s'ils étaient capables de souffrir, ne seraient-ils pas aussi misérables que les réprouvés qui brûlent dans les enfers? Comment les anges, qui sont si purs, peuvent-ils demeurer auprès de ces infâmes?

Des anges charitables peuvent-ils bien rester avec des vindicatifs et des *rancuneux?* Les anges, si humbles, peuvent-ils bien accompagner un orgueilleux? Comment un ange, qui aime tant le bon Dieu, peut-il bien être heureux avec un impie, un incrédule qui nie tout, qui ne croit à rien? Est-il bien possible que nous soyons si mauvais, si ingrats, envers des amis si bienfaisants, si fidèles à ne pas nous quitter un seul instant?...

Nous savons que nos anges gardiens ont un grand soin de nous consoler dans nos peines et nos souffrances. Nous lisons dans l'Écriture sainte que Jacob, fuyant la fureur de son frère, s'endormit en chemin. Le bon Dieu, pour le consoler, lui montra dans une vision une échelle, qui de la terre montait jusqu'au ciel; il voyait les anges monter et descendre pour offrir nos prières à Dieu et rapporter les grâces que nous demandons. L'ange qui avait conduit et ramené le jeune Tobie, s'étant fait connaître, dit à son père : « Lorsque vous priiez et que vous ensevelissiez les morts, c'était moi-même qui portait vos bonnes actions au Seigneur. » Il est dit dans la vie de saint Nicolas Tolentin que, pendant les deux mois de sa maladie, quatre anges demeuraient toute la nuit dans sa chambre. Ils chantaient une mélodie si agréable, qu'il en oubliait ses souffrances. Les six derniers jours avant sa mort, ils restèrent le jour et la nuit; tous ceux qui eurent le bonheur d'entrer dans la chambre eurent aussi le bonheur d'entendre leurs chants. Les anges emmenèrent son âme avec eux dans le ciel. Sainte Liduwine souffrant des douleurs très-violentes, un ange se montra à elle dans une si grande beauté, qu'elle oublia ses souffrances. Nous pouvons dire que les anges se plaisent à nous rendre tous les services dont ils sont capables, et qu'ils ont grandement à cœur de nous faire participer à

leur bonheur. Par eux, le ciel fait un saint commerce avec la terre.

Dieu employa souvent le ministère des saints anges dans les événements les plus importants. C'est par eux qu'il instruisait les patriarches et les prophètes, par eux qu'il parlait à son peuple. Nous lisons dans l'Écriture sainte, que le Seigneur envoya son ange pour parler aux Israélites en son nom : « Je vous ai retirés de l'Égypte et vous ai fait entrer dans la Terre promise, en vous promettant que je ne vous abandonnerais jamais, mais à condition que vous me seriez fidèles. Vous n'avez pas voulu entendre ma voix, pourquoi vous êtes-vous comporté de cette manière ? C'est à cause de votre infidélité et du mépris que vous avez fait de mes grâces, que je ne vous ai pas défendu contre vos ennemis. » Les Israélites, entendant ces paroles de l'ange, se mirent à pousser des cris lamentables, et versèrent des larmes en abondance, en le priant d'avoir pitié d'eux et de ne pas les abandonner.

Nous voyons que tous les hommes qui ont été grands sur la terre, ont été annoncés par les anges. Ce fut un ange qui annonça la naissance de Samson, le vengeur du peuple de Dieu. Ce fut un ange qui annonça la conception de saint Jean. Ce fut un ange qui annonça la conception du Sauveur, ce fut un ange qui annonça aux bergers sa naissance, ce fut un ange qui dit à Joseph de fuir en Égypte. Ce fut encore un ange qui consola Jésus dans son agonie au jardin des Olives, ce furent les anges qui ensevelirent et accompagnèrent le corps de la sainte Vierge après sa mort. Ce seront des anges qui accompagneront le Seigneur à son dernier jugement. « D'après cela, M. F., si chacun d'eux doit être honoré selon sa dignité, nous dit saint Bernard, quel honneur et quelle louange ne devons-nous pas rendre à nos

anges gardiens, eux dont la nature est si parfaite, la sainteté si éminente, la gloire si éclatante? » Mais ce qui doit nous porter surtout à une grande vénération envers eux, c'est leur inviolable fidélité pour le bon Dieu. Leur innocence n'a jamais été souillée de la moindre tache, leur amour et leur zèle n'ont jamais souffert la moindre altération. Si nous aimions véritablement le bon Dieu, M. F., quelle joie n'aurions-nous pas de ce qu'il reçoit de ces esprits bienheureux, des louanges si parfaites? Hélas! combien sont imparfaites les louanges de ceux qui, même parmi nous, l'aiment le plus! Que de distractions dans nos entretiens avec Dieu! Pour les anges, au contraire, rien n'est capable de les distraire de la présence de Dieu, tant ils sont absorbés dans la contemplation de sa grandeur. Ils font sans cesse retentir la voûte des cieux de ce cantique d'allégresse : « Saint, Saint, Saint, le Seigneur, le Dieu des armées; qu'honneur, gloire et adoration lui soient rendus, dans tous les siècles des siècles! »

Je dis que nos anges gardiens sont très-exacts à nous secourir dans nos peines. Nous lisons dans les Actes des saints Apôtres le trait suivant. Saint Pierre ayant été mis en prison par l'ordre d'Hérode, il s'endormit entre les deux soldats qui le gardaient la nuit, c'était la veille du jour où on devait le faire mourir; un ange se présente à lui tout à coup, l'éveille, rompt ses chaînes et ouvre les portes de la prison, lui disant : « Levez-vous promptement... et suivez-moi. » Étant guidé par l'ange, il sortit de sa prison et vint heurter à la porte de la maison où étaient réunis les disciples. Une servante ayant entendu la voix de Pierre, ne pouvant retenir sa joie, courut sans ouvrir la porte, annoncer que Pierre était là. On ne voulait point le croire; les uns la trai-

taient d'insensée, les autres disaient que c'était un ange. Et Pierre étant entré, raconta à tous ses frères, ce que son ange gardien avait fait pour le délivrer. Nous voyons que souvent Dieu envoyait ses anges porter secours aux martyrs. Ainsi, ce furent les anges qui apportèrent les couronnes aux quarante martyrs de Sébaste, ce qui fut cause que celui-là même qui les gardait, se convertit à la vue de ce prodige.

Le saint roi David, qui connaissait combien leurs louanges sont agréables au Seigneur, invitait les anges à le louer et à le bénir en leur disant : « Bénissez le Seigneur, vous tous qui êtes les ministres de ses volontés. » Suivons, M. F., l'exemple de ce saint roi, prions souvent les anges de louer et d'adorer Dieu pour nous; prions-les de prendre notre place auprès de lui, pour le remercier de toutes les grâces qu'il nous a faites pendant notre vie. Demandons-leur qu'ils prient le bon Dieu de changer nos cœurs, et d'en faire des cœurs tout célestes.

II. Pour mériter ce bonheur qui est la protection de nos anges gardiens, nous devons souvent les invoquer, les bien respecter et, surtout tâcher de les imiter dans toutes nos actions. La première chose que nous devons imiter en eux, c'est la pensée de la présence (de Dieu); à leur exemple, ne la perdons jamais. Ah! M. F., si nous avions ce bonheur, que de péchés de moins!.. En effet, si nous étions bien pénétrés de la présence de Dieu, comment pourrions-nous faire le mal? Oh! que nos vertus et toutes nos bonnes œuvres seraient (bien) plus agréables à Dieu! Nous n'aurions plus de respect humain, plus de vues humaines. Si nous nous ressouvenions toujours de la présence de Dieu, comment aurions-nous le courage de rester dans le péché, en voyant combien nous faisons souffrir

Jésus-Christ? Comment pourrions-nous vouloir du mal à notre prochain, en pensant que le bon Dieu, lui, dont la bonté est infinie, considère, lit et écoute tous les mouvements de notre cœur? Aussi, voulant élever le patriarche Abraham à une haute perfection, Dieu lui dit : « Abraham, veux-tu être parfait? Marche en ma présence. » Comment se peut-il faire que nous oublions si facilement le bon Dieu, tandis que nous l'avons toujours devant nous? Pourquoi ne sommes-nous pas saisis de respect et de reconnaissance envers nos anges, qui nous accompagnent jour et nuit? Des princes de la cour céleste!... ô mon Dieu, que nous sommes heureux!... mais aussi, que nous sommes loin de le comprendre! « Je suis trop misérable, direz-vous peut-être, pour mériter cela! » Non-seulement, M. F., Dieu ne vous perd pas un instant de vue, mais il vous donne un ange qui ne cesse de guider vos pas. Oh! bonheur trop grand, mais trop peu connu des hommes!

Nous devons imiter aussi leur amour pour Dieu. Ils ont tellement à cœur sa gloire, que lorsque nous avons le malheur de pécher, ils nous précipiteraient au fond des enfers, si Dieu ne leur défendait pas de nous punir (1). Ils aimeraient mieux être jetés avec les damnés, que de déplaire à Dieu en la moindre chose. Aussi, Notre Seigneur Jésus-Christ nous dit-il qu'ils ressentent une joie immense, quand un pécheur se convertit. Si donc la conversion d'un pécheur réjouit toute la cour céleste, quelle joie, M. F., pour ces ministres de paix, quand ils voient régner parmi nous cette charité qui les unit si étroitement à Dieu dans le ciel.

Il est vrai que nous devons avoir une grande dévotion

(1) Exemple d'Héliodore battu par les anges. (*Note du Vénérable.*)

envers tous les anges, parce qu'ils s'occupent tous de notre salut; mais nous devons avoir une dévotion particulière à nos saints anges gardiens, à cause des grands soins qu'ils prennent de nous et du grand désir qu'ils ont de nous conduire au ciel. Ils ne peuvent nous laisser un instant seuls, dans la crainte que le démon ne nous trompe. Oh! quel bonheur et quelle consolation, quand nous allons nous coucher, de savoir, par la foi, que notre bon ange gardien veille à notre conservation pendant la nuit, et qu'il la passera toute entière à prier pour nous! Quelle joie de savoir que quand nous sortons *de chez nous*, nous ne sommes jamais seuls en route. Les anciens étaient tellement pénétrés de la présence de l'ange gardien, qu'ils ne saluaient jamais une personne sans saluer aussi son bon ange; et c'est de là que vient encore cette vieille habitude de dire à une personne, quoique seule : « *Je vous salue et la compagnie.* » Quelle est cette compagnie, sinon celle du bon ange gardien? Mais on le dit sans y penser...

Nos anges gardiens ne nous abandonnent jamais, nous devons être dociles aux avis qu'ils nous donnent. Un solitaire avait porté ses pénitences à un si haut degré de rigueur, qu'il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes. Comme l'eau qu'il allait chercher était bien éloignée, il se disait en lui-même : « Puisque j'ai tant de peine pour aller chercher mon eau, je vais approcher ma cellule de la fontaine. » Pendant que son esprit était occupé de cela, il entendit une voix qui disait : « Un, deux et trois, » comme une personne qui compte quelque chose. Étonné de ce langage, il se tourne, et voit son ange gardien qui comptait ses pas, en lui disant que le Seigneur le lui avait ordonné, et que aucun n'était perdu. Le saint voyant que cela était agréable à Dieu, bien loin d'approcher sa

cellule, l'éloigna encore, afin de mériter davantage. Hélas! que nous sommes misérables de ne pas faire tout ce que nous faisons pour le bon Dieu! Que nous gagnerions pour le ciel et que nous ferions plaisir à notre ange gardien! Que nous nous trouverions riches à l'heure de la mort! Hélas! M. F., combien de fois nos péchés ont forcé nos bons anges de s'éloigner de nous, c'est-à-dire de nous abandonner à nos ennemis, qui sont les démons et nos passions! Une autre grâce que nous recevons de leur part, c'est lorsque, nous trouvant dans le péché, ils ne cessent de nous donner des remords, et, comme ils sont continuellement auprès du bon Dieu, (ils le) conjurent de ne pas nous laisser mourir dans cet état. Ils éloignent de nous les occasions, et prennent toutes sortes de moyens pour nous faire rentrer en grâce.

Ils nous consolent dans nos peines, nos persécutions. Nous en avons un bel exemple dans l'histoire de saint Victor. Son bon ange gardien se montrait à lui visiblement pour l'encourager à souffrir le martyre, en lui faisant voir la grandeur de la gloire qui lui était préparée dans le ciel, et combien il se rendait agréable à Dieu. Aussi voyons-nous peu de martyrs qui aient souffert avec tant de courage et de joie. Ce grand saint était soldat et vivait au temps de Dioclétien et de Maximien. Ces deux empereurs publièrent l'édit que tous ceux qui n'adoreraient pas les idoles, mourraient dans les supplices les plus cruels. Voyant que plusieurs chrétiens commençaient à chanceler, Victor allait de prison en prison, où plusieurs étaient déjà renfermés, afin de les enflammer du désir du martyre; il les accompagnait même jusqu'au lieu de leurs supplices. Ses paroles avaient tant de force et de grâce, que les martyrs semblaient ne rien souffrir, pourvu que le soldat Victor fût à leur côté.

Il leur disait : « Courage, mes amis, le ciel vous attend. Voyez Jésus-Christ qui vous tend la main; méprisez la vie qui dure si peu; élevez vos cœurs vers le ciel, et Jésus-Christ vous donnera la force de combattre et de vaincre. » L'empereur Maximien, guidé par la haine du nom chrétien, fait appeler Victor et ordonne de l'attacher à un cheval indompté, qui le traîne dans toute la ville; ensuite il le fait battre de verges, de sorte que le corps du saint n'était plus qu'un lambeau de chair. Au milieu de ces supplices, il priait Dieu de le soutenir par sa grâce. Jésus-Christ touché de ses souffrances, lui apparut avec sa croix : « Courage, Victor, lui dit-il, je suis Jésus-Christ, je suis ton refuge, ne crains rien; je serai avec toi jusqu'à la fin, prends courage. » Quelque temps après, son ange gardien lui apparut dans sa prison, lui ôta ses chaînes, et le consola en lui faisant goûter d'avance les douceurs que le Seigneur lui préparait dans le ciel. Il lui dit ensuite : « Sors de la prison et montre-toi à l'empereur, afin qu'il voie comment le Seigneur prend soin de ceux qui le servent. » Il sortit en effet. Le tyran surpris de le revoir, lui demanda qui l'avait délivré : « C'est Jésus-Christ, dit-il, qui a brisé mes chaînes, par le ministère de ses anges. » Plus en fureur que jamais, Maximien fait reconduire Victor dans sa prison. Mais le même ange apparut encore, et remplit la prison d'une si vive lumière, que tous les prisonniers qui s'y trouvaient, demandèrent avec instance le saint Baptême. L'empereur, informé de tous ces prodiges, fit écraser Victor par une énorme pierre de moulin. Alors son ange conduisit son âme en triomphe dans le ciel, où Dieu l'attendait pour la récompenser. Pourquoi donc, M. F., avons-nous si peu de courage dans nos tentations, dans les persécutions? Ah! c'est que nous ne comptons

que sur nous-mêmes, et que nous n'avons pas recours à nos anges gardiens, qui demanderaient au bon Dieu la grâce de nous rendre victorieux dans nos combats.

Je dis que nous devons bien nous unir à nos anges gardiens quand nous prions, parce qu'ils sont si agréables à Dieu, que Jésus-Christ ne peut rien leur refuser. Nous sommes sûrs qu'ils sont à côté de nous quand nous prions, et surtout quand nous entendons la sainte messe. Un disciple de saint Jean Chrysostôme nous raconte que, nombre de fois, pendant qu'il lui servait la messe, il voyait la maison de Dieu remplie d'une multitude d'anges; les uns étaient prosternés devant le Corps adorable déjà présent sur l'autel, et les autres allaient dans l'église pour inspirer aux fidèles le respect et l'amour qu'ils devaient avoir pour Jésus-Christ. Le diacre Pierre rapporte de saint Grégoire le trait suivant : « Un jour, pendant la sainte messe, quand il fut à ces mots que dit le célébrant : *Pax Domini sit semper vobiscum :* Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous, l'on entendit les anges dire d'une voix retentissante, de manière à être entendue de tous les assistants : *Et cum Spiritu tuo :* Et avec votre Esprit. » C'est pourquoi, depuis cette époque, quand le Souverain-Pontife célèbre en public, personne ne répond : *Et cum Spiritu tuo*, afin de conserver le souvenir de ce miracle.

Nos anges gardiens ne laisseront pas de marquer dans le livre de vie toutes nos bonnes actions, pour les présenter à Dieu au moment où nous serons jugés. C'est eux qui sont les dépositaires de tout le bien que nous avons fait pendant le cours de notre vie, c'est eux qui nous inspireront, dans le moment terrible de la mort, une grande confiance, et qui nous procureront le bonheur de recevoir les derniers sacrements. Ce sont nos anges qui deman-

dent au bon Dieu un grand regret de nos péchés. Disons tout, M. F., en deux mots : ce sont nos bons anges gardiens, qui, après nous avoir tenu compagnie pendant toute notre vie, après avoir employé tous les moyens possibles, ou pour nous faire sortir du péché, ou pour nous faire persévérer dans la grâce, emmènent nos âmes en triomphe dans le ciel. Si vous en doutez, écoutez Jésus-Christ vous dire que les anges emportèrent l'âme de Lazare dans le sein d'Abraham, qui est le ciel. Saint Antoine nous dit qu'il vit l'âme de saint Paul, ermite, conduite dans le ciel par les anges.

Hélas ! M. F., qui de nous pourra déplorer assez le malheur de ces chrétiens qui ne savent pas s'ils ont un ange gardien ; ou qui, peut-être, passeront un temps considérable, sans remercier le bon Dieu des grâces qu'il leur accorde par la protection de leur ange gardien, sans dire un *Pater* et un *Ave* en son honneur. Ah ! ne soyons pas étonnés d'avoir si peu de zèle pour la gloire de Dieu et le salut de nos âmes ; c'est que notre ange gardien, en punition de notre ingratitude, nous abandonne à nous-mêmes. Aussi faisons-nous beaucoup de mal, et peu de bien. Hélas ! que de chrétiens sont damnés pour avoir méprisé leurs anges gardiens ! Quels reproches à l'heure de la mort, lorsque, implorant son secours, il nous dira, ainsi qu'à ce moribond dont il est parlé dans l'histoire : « Va, malheureux, tu n'as eu que du mépris pour moi, aussi le bon Dieu m'a commandé de t'abandonner à la puissance des démons, dont tu as été le fidèle serviteur. » Hélas ! mon Dieu, que le nombre de ces gens est grand !...

Voyez, M. F., combien l'Église tient à ce que nous ayons une grande dévotion envers les anges. Au mois d'octobre, chaque année, elle fait une fête en l'honneur des saints anges, et en particulier des saints anges (gardiens).

Il existe encore une pieuse pratique, c'est de consacrer les mardis en l'honneur des saints anges gardiens. Comment, M. F., pouvons-nous oublier ces anges protecteurs, qui sont toujours à côté de nous, et qui ne nous quittent pas un seul instant? Tâchons de remercier souvent le bon Dieu de cette grâce, et d'avoir souvent recours à eux dans nos peines, dans nos maladies, dans nos chagrins et afflictions. Ils sont nos meilleurs amis, ils nous aiment, et ne nous quittent jamais qu'ils ne nous aient conduits dans le ciel. Tâchons de faire de temps en temps quelques prières, une aumône, de faire dire (une) messe en leur honneur; que les pères et mères surtout fassent cela, pour attirer la protection des anges sur leurs enfants, leurs domestiques. Oh! s'ils y sont fidèles, ils verront bientôt régner dans leur famille la paix, l'union entre tous les membres, mais surtout la religion, qui les rendra heureux dans ce monde, en attendant qu'ils le soient dans l'autre. C'est le bonheur que je vous souhaite.

1er NOVEMBRE.

FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Sur la Sainteté.

Sancti estote, quia ego Sanctus sum.
Soyez saint, parce que je suis saint.
(*Lévit.*, XIX, 2.)

SOYEZ saint, parce que je suis saint, nous dit le Seigneur. Pourquoi, M. F., Dieu nous fait-il un commandement semblable? C'est que nous sommes ses enfants, et, si le Père est saint, les enfants le doivent être aussi. Il n'y a que les saints qui peuvent espérer le bonheur d'aller jouir de la présence de Dieu qui est la sainteté même. En effet, être chrétien, et vivre dans le péché, c'est une contradiction monstrueuse. Un chrétien doit être un saint. Oui, M. F., voilà la vérité que l'Église ne cesse de nous répéter, et afin de la graver dans nos cœurs, elle nous représente un Dieu infiniment saint, sanctifiant une multitude infinie de saints qui semblent nous dire : « Souvenez-vous, chrétiens, que vous êtes destinés à voir Dieu et à le posséder; mais vous n'aurez ce bonheur qu'autant que

vous aurez retracé en vous, pendant votre vie mortelle, son image, ses perfections, et particulièrement sa sainteté, sans laquelle nul ne le verra. » Mais, M. F., si la sainteté de Dieu paraît au-dessus de nos forces, considérons ces âmes bienheureuses, cette multitude de créatures de tout âge, de tout sexe et de toute condition, qui ont été assujetties aux mêmes misères que nous, exposées aux mêmes dangers, sujettes aux mêmes péchés, attaquées par les mêmes ennemis, environnées des mêmes obstacles. Ce qu'elles ont pu faire, nous le pouvons aussi, nous n'avons aucune excuse pour nous dispenser de travailler à notre salut, c'est-à-dire à devenir saints. Je n'ai donc pas autre chose à vous prouver, que l'indispensable obligation où nous sommes de devenir des saints; et pour cela, je vais vous montrer 1° en quoi consiste la sainteté; 2° que nous pouvons l'acquérir aussi bien que les saints, ayant comme eux les mêmes difficultés et les mêmes secours.

I. Les mondains, pour se dispenser de travailler à acquérir la sainteté, ce qui sans doute les gêneraient trop dans leur manière de vivre, veulent vous faire croire, que, pour être des saints, il faut faire des actions éclatantes, s'appliquer à des pratiques de dévotion extraordinaires, embrasser de grandes austérités, faire beaucoup de jeûnes, quitter le monde pour s'enfoncer dans les déserts, afin d'y passer les jours et les nuits en prières. Sans doute cela est très-bon, c'est bien la route que beaucoup de saints ont suivie; mais ce n'est pas ce que Dieu demande de tous. Non, M. F., ce n'est pas ce qu'exige de nous notre sainte religion; au contraire, elle nous dit : « Levez les yeux au ciel, et voyez si tous ceux qui en remplissent les premières places ont fait des

choses merveilleuses. Où sont les miracles de la sainte Vierge, de saint Jean-Baptiste, de saint Joseph? « Écoutez, M. F. : Jésus-Christ lui-même dit que plusieurs, au jour du jugement, s'écrieront : « Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom; n'avons-nous pas chassé les démons et fait des miracles? » « Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité, leur répondra le juste Juge; quoi! vous avez commandé à la mer, et vous n'avez pas su commander à vos passions? Vous avez délivré les possédés du démon, et vous en avez été les esclaves? Vous avez fait des miracles, et vous n'avez pas observé mes commandements?... Allez, misérables, au feu éternel; vous avez fait de grandes choses, et vous n'avez rien fait pour vous sauver et mériter mon amour. » Vous voyez donc, M. F., que la sainteté ne consiste pas à faire de grandes choses; mais à garder fidèlement les commandements de Dieu, et à remplir ses devoirs dans l'état où le bon Dieu nous a placés.

Nous voyons souvent une personne du monde, qui remplit fidèlement les petits devoirs de son état, être plus agréable à Dieu que les solitaires dans leurs déserts. Voici un exemple qui vous en convaincra : Il y avait dans le désert deux solitaires... (1).

Voilà, M. F., ce que c'est que la sainteté, et ce qu'est un saint, aux yeux de la religion. Dites-moi, est-ce bien difficile de se sanctifier dans l'état où le bon Dieu vous a placés? Pères et mères, imitez ces deux saints; voilà vos modèles : suivez-les et vous deviendrez aussi saints. Faites comme eux; en tout, tâchez de plaire à Dieu, de faire tout pour son amour, et vous serez des prédestinés.

(1) Ce trait est raconté dans les mêmes termes au Sermon pour le XVIIe dimanche après la Pentecôte, tome III, p. 217.

Voulez-vous encore savoir ce qu'est un saint aux yeux de la religion? C'est un homme qui craint Dieu, qui l'aime sincèrement et qui le sert avec fidélité; c'est un homme qui ne se laisse point enfler par l'orgueil, ni dominer par l'amour-propre, qui est vraiment humble et petit à ses propres yeux; qui, étant dépourvu des biens de ce monde, ne les désire pas, ou qui, les possédant, n'y attache pas son cœur; c'est un homme qui est ennemi de toute acquisition injuste; c'est un homme qui, possédant son âme dans la patience et la justice, ne s'offense pas d'une injure qu'on lui fait. Il aime son ennemi, il ne cherche pas à se venger. Il rend tous les services qu'il peut à son prochain, il partage volontiers son bien avec les pauvres; il ne cherche que Dieu seul, méprise les biens et les honneurs de ce monde. N'aspirant qu'aux biens du ciel, il se dégoûte des plaisirs de la vie et ne trouve son bonheur que dans le service de Dieu. C'est un homme qui est assidu aux offices divins, qui fréquente les sacrements, et qui s'occupe sérieusement de son salut; c'est un homme qui, ayant horreur de toute impureté, fuit les mauvaises compagnies autant qu'il peut, pour conserver purs son corps et son âme. C'est un homme qui se soumet en tout à la volonté de Dieu, dans toutes les croix et les traverses qui lui arrivent; qui n'accuse ni l'un ni l'autre, mais qui reconnaît que la justice divine s'appesantit sur lui à cause de ses péchés. C'est un bon père qui ne cherche que le salut de ses enfants, en leur donnant l'exemple lui-même, et ne faisant jamais rien qui puisse les scandaliser. C'est un maître charitable, qui aime ses domestiques comme ses frères et ses sœurs. C'est un fils qui respecte son père et sa mère, et qui les considère comme tenant la place de Dieu même. C'est un domestique qui voit, dans la per-

sonne de ses maîtres, Jésus-Christ lui-même, qui lui commande par leur bouche. Voilà, M. F., ce que vous appelez simplement un honnête homme. Mais voilà ce que Dieu appelle l'homme de miracle, le saint, le grand saint. « Quel est celui-là? nous dit le Sage, nous le comblerons de louanges, non parce qu'il a fait des choses merveilleuses dans sa vie, mais parce qu'il a été éprouvé par les tribulations, et qu'il a été trouvé parfait; sa gloire sera éternelle. »

Que doit-on entendre par une sainte fille? Une sainte fille, c'est celle qui fuit les plaisirs et la vanité; qui fait son bonheur de plaire à Dieu et à ses parents; qui aime à fréquenter les offices et les sacrements; une fille qui aime la prière; c'est, en un mot, celle qui préfère Dieu à tout. J'oserai en citer un exemple surprenant, mais véritable, tiré de l'histoire ecclésiastique, et sur lequel toutes pourront prendre modèle. Du temps de la persécution qui sévit sur la ville de Ptolémaïde, les filles chrétiennes brillèrent par leur vertu. Il y en avait un très-grand nombre d'une naissance distinguée; elles étaient si pures, qu'elles aimaient mieux souffrir la mort que de perdre leur chasteté; elles se coupèrent elles-mêmes les lèvres et une partie du visage, pour paraître plus hideuses à ceux qui s'approchaient d'elles. Elles furent déchirées avec des ongles de fer et par les dents des lions. Ces filles incomparables aimèrent mieux endurer tous ces tourments, que d'exposer leur corps à la passion des libertins. Oh! que cet exemple condamnera un jour de ces filles volages, qui ne pensent qu'à paraître, à s'attirer les regards du monde, au point d'en devenir méprisables!... Ne leur citerais-je pas encore l'exemple de sainte Colette, cette vierge si pure et si réservée, qui craignait autant de se faire voir, que les filles de ce siècle ont de souci de

se montrer. Elle entendit un jour dans une compagnie, des louanges qu'on donnait à sa beauté; elle en rougit, et alla tout de suite se prosterner devant son crucifix. « Ah! mon Dieu, s'écria-t-elle en pleurant, cette beauté que vous m'avez donnée, sera-t-elle cause de la perte de mon âme et de celle d'autres personnes? » Dès ce moment, elle quitta le monde et alla se renfermer dans un monastère, où elle livra son corps à toutes sortes de macérations. En mourant, elle donna des marques visibles qu'elle avait conservé son âme (pure), non-seulement aux yeux du monde, mais encore aux yeux de Dieu. Je reconnais bien que ces deux exemples sont un peu extraordinaires, et qu'il y en a peu qui puissent les imiter; mais voilà celui qui vous convient parfaitement. Écoutez bien, jeunes gens, et vous verrez que, si vous voulez suivre l'attrait de la grâce, vous serez bientôt désabusés des plaisirs et des vanités de ce monde qui vous éloignent de Dieu.

Il est rapporté qu'une jeune demoiselle de Franche-Comté, nommée Angélique, avait beaucoup d'esprit, mais était fort mondaine. Ayant entendu un prédicateur prêcher contre le luxe et la vanité dans les habits, elle vint se confesser à ce prédicateur. Celui-ci lui fit si bien comprendre combien elle était coupable et pouvait perdre d'âmes, que, dès le lendemain, elle quitta toutes ses vanités, et se vêtit d'une manière très-simple et chrétienne. Sa mère, qui était comme la plupart de ces pauvres aveugles, qui semblent n'avoir des enfants que pour les jeter dans les enfers en les *remplissant* de vanité, la reprit de ce qu'elle ne s'habillait plus comme autrefois. « Ma mère, lui répondit-elle, le prédicateur à qui j'ai été me confesser me l'a défendu. » Sa pauvre mère, aveuglée par la colère, va trouver le confesseur, et lui

demande s'il était vrai qu'il eût défendu à sa fille de s'habiller selon la belle mode. « Je ne sais point, lui dit le confesseur, ce que j'ai dit à votre fille; mais, il vous suffit de savoir que Dieu défend de s'habiller selon la mode, lorsque cette mode n'est pas selon Dieu, lorsqu'elle est criminelle et dangereuse pour les âmes. » — « Mon Père, qu'appelez-vous donc mode criminelle et dangereuse? » — « C'est, par exemple, de porter des habits trop ouverts, ou qui font trop sentir la forme du corps; de porter des vêtements trop riches et plus coûteux que nos moyens ne nous le permettent. » Il lui montra ensuite tous les dangers de ces modes, et tous les mauvais exemples qu'elles donnaient. « — Mon Père, lui dit cette femme, si mon confesseur m'en avait dit autant que vous, jamais je n'aurais donné la permission à ma fille de porter toutes ces vanités, et moi-même j'aurais été plus sage; cependant mon confesseur est un homme bien savant; or, que m'importe qu'il soit savant, s'il me laisse vivre à ma liberté, et en danger de me perdre pour l'éternité. » Lorsqu'elle fut de retour, elle dit à sa fille : « Bénissez le bon Dieu d'avoir trouvé un tel confesseur, et suivez ses avis. » Cette jeune demoiselle eut dans la suite, de terribles combats à soutenir de la part de ses autres compagnes, qui la raillaient et la tournaient en ridicule. Mais le plus rude assaut qu'elle eut à soutenir, lui vint de la part de certaines personnes qui entreprirent de la faire changer de sentiment. « Pourquoi, lui dirent-elles, ne vous habillez-vous pas comme les autres? » — « Je ne suis pas obligée de faire comme les autres, répondit Angélique, je m'habille comme celles qui font bien, et non comme celles qui font mal. » — « Eh quoi! faisons-nous mal de nous habiller comme vous voyez? » — « Oui, sans doute, vous faites mal, parce que

vous scandalisez ceux qui vous regardent. » — « Pour moi, dit l'une d'entre elles, je n'ai point de mauvaise intention; je m'habille à ma façon, tant pis pour ceux qui s'en scandalisent. » — « Tant pis pour vous aussi, reprit Angélique, puisque vous en êtes l'occasion; si nous devons craindre de pécher nous-mêmes, nous devons aussi craindre de faire pécher les autres. » — « Quoi qu'il en soit de vos bonnes raisons, répondit une autre, si vous ne vous habillez plus comme nous, vos amies vous quitteront, et vous n'oserez plus paraître dans les belles compagnies et dans les bals. » — « J'aime mieux, leur répondit Angélique, la compagnie de ma chère mère, de mes sœurs et de quelques filles sages, que toutes ces belles compagnies et ces bals. Je ne m'habille pas pour paraître agréable, mais pour me couvrir; les vrais agréments d'une fille ne doivent pas consister dans les habits, mais dans la vertu. Au reste, Mesdames, si vous pensez de la sorte, vous ne pensez pas en chrétiennes, et il est honteux que, dans une religion aussi sainte qu'est la nôtre, l'on s'y permette de tels abus contre la modestie. » Après tous ces discours, une personne de la compagnie dit : « En vérité, il est honteux qu'une jeune fille de dix-huit ans nous (fasse) la leçon : son exemple sera un jour notre condamnation. Que nous sommes aveugles de tant faire de choses pour plaire au monde, qui, dans la suite, se moque de nous ! » Angélique persévéra toujours dans ses bons sentiments, malgré tout ce qu'on pût lui dire. Eh bien ! M. F., qui vous empêcherait de faire ce que faisait cette jeune comtesse? Elle s'est sanctifiée en vivant dans le monde, mais en ne vivant pas pour le monde. Oh! que cet exemple sera un sujet de condamnation pour un grand nombre de chrétiens au jour du ugement!

On peut devenir saint, même dans l'état du mariage. L'Esprit-Saint, dans l'Écriture, se plaît à faire le portrait de la sainte femme; et conformément à la description qu'il en donne, je vous dirai qu'une femme sainte, est celle qui aime et respecte son mari, qui veille avec soin sur ses enfants et ses domestiques, qui est attentive à les faire instruire et à les faire approcher des sacrements, qui s'occupe de son ménage, et non de la conduite de ses voisins; elle est réservée dans ses discours, charitable dans ses œuvres, ennemie des plaisirs du monde; une femme de ce caractère, dis-je, est une âme juste, le Seigneur la loue, la *canonise;* en un mot, c'est une sainte. Vous voyez donc, M. F., que pour être un saint, il n'est pas nécessaire de tout quitter; mais de bien remplir les devoirs de l'état où Dieu nous a placés, et faire tout ce que nous faisons, dans la pensée de lui plaire. L'Esprit-Saint nous dit que pour être saint, il ne faut que nous éloigner du mal et faire le bien. Voilà, M. F., la sainteté qu'ont eue tous les saints et que nous devons avoir. Ce qu'ils ont fait, nous le pouvons aussi, avec la grâce de Dieu; puisque nous avons comme eux les mêmes obstacles à notre salut, et les mêmes secours pour les surmonter.

II. Je dis 1° que le saints ont eu les mêmes obstacles que nous pour parvenir à la sainteté : obstacles au dehors, obstacles au dedans. Obstacles du côté du monde : le monde était alors ce qu'il est aujourd'hui, aussi dangereux dans ses exemples, aussi corrompu dans ses maximes, aussi séduisant dans ses plaisirs, toujours ennemi de la piété et toujours prêt à la tourner en ridicule. La preuve en est que la plupart des saints ont méprisé et fui le monde avec soin; ils ont préféré la retraite aux

assemblées mondaines, et même, plusieurs craignant de s'y perdre, l'ont abandonné entièrement; les uns, pour aller passer le reste de leurs jours dans des monastères, et les autres, au fond des déserts, tels qu'un saint Paul, ermite, un saint Antoine, une sainte Marie Égyptienne et tant d'autres.

Obstacles du côté de leur état : plusieurs étaient, comme vous, engagés dans les affaires du siècle, accablés des embarras d'un ménage, du soin des enfants; obligés, pour le plus grand nombre, à gagner leur vie à la sueur de leur front; or, bien loin de penser, comme nous, qu'ils se sauveraient plus facilement dans un autre état, ils étaient persuadés qu'ils avaient plus de grâces dans celui où la Providence les avait placés. Ne voyons-nous pas que dans le tumulte du monde et au milieu des embarras d'une famille et d'un ménage, se sont sauvés le plus grand nombre de saints, tels que Abraham, Isaac, Jacob, Tobie, Zacharie, la chaste Suzanne, le saint homme Job, sainte Élisabeth : tous ces grands saints de l'Ancien Testament, n'étaient-ils pas engagés dans le monde? Sous la nouvelle loi, pouvez-vous compter le nombre de ceux qui se sont sanctifiés dans la vie ordinaire? Aussi, saint Paul nous dit que les saints jugeront les nations. N'est-ce donc pas dire, qu'il n'y aura pas un homme sur la terre, qui ne trouve quelque saint dans son état, pour être la condamnation de sa lâcheté, en lui montrant qu'il aurait pu, aussi bien que lui, faire ce qui lui a mérité le ciel?

Si maintenant, des obstacles extérieurs nous passons à ceux du dedans, nous verrons que les saints ont eu autant de tentations et de combats que nous pouvons en avoir, et peut-être encore plus. D'abord, du côté des habitudes; ne croyez pas, M. F., que les saints aient

toujours été des saints. Combien en est-il qui ont mal commencé, et qui ont vécu longtemps dans le péché? Voyez le saint roi David, voyez saint Augustin, sainte Madeleine. Prenons donc courage, M. F., quoique bien pécheurs, nous pouvons cependant devenir des saints : si ce n'est pas par l'innocence, ce sera du moins par la pénitence; car le plus grand nombre des saints s'est sanctifié de cette manière.

Mais, me direz-vous, il en coûte trop! — Il en coûte trop, M. F.? croyez-vous qu'il n'en ait rien coûté aux saints? Voyez David, qui trempe son pain de ses larmes, qui arrose son lit de ses pleurs. Croyez-vous qu'il n'en coûtât rien à un roi comme lui? Croyez-vous qu'il lui fut indifférent de se donner en spectacle à tout son royaume, et de servir à tous de risée? Voyez sainte Madeleine : au milieu d'une nombreuse assemblée, elle se jette aux pieds du Sauveur, accuse publiquement ses crimes dans l'abondance de ses larmes; elle suit Jésus-Christ jusqu'au pied de la croix, et répare par de longues années de pénitence, quelques années de faiblesse; pensez-vous, M. F., que de pareils sacrifices ne lui aient coûté aucun effort? Je ne doute pas que vous n'appeliez heureux les saints qui ont fait une pareille pénitence, et versé tant de larmes. Hélas! si comme ces saints, nous pouvions comprendre la grandeur de nos péchés, la bonté du Dieu que nous avons outragé; si, comme eux, nous pensions à l'enfer que nous avons mérité, à notre âme que nous avons perdue, au sang de Jésus-Christ que nous avons profané! Ah! si nous avions toutes ces pensées dans nos cœurs, que de larmes nous verserions, que de pénitences nous ferions pour tâcher d'apaiser la justice de Dieu que nous avons irrité!

Croyez-vous que les saints soient parvenus sans travail à cette simplicité, à cette douceur, qui les portaient

au renoncement de leur propre volonté, toutes les fois que l'occasion s'en présentait? Oh! non, M. F.! Écoutez saint Paul : « Hélas, je fais le mal que je ne voudrais pas, et je ne fais pas le bien que je voudrais; je sens dans mes membres une loi qui se révolte contre la loi de mon Dieu. Ah! que je suis malheureux! qui me délivrera de ce corps de péché? » Quels combats n'eurent pas à souffrir les premiers chrétiens, en quittant une religion qui ne tendait qu'à flatter leurs passions, pour en embrasser une qui ne tendait qu'à crucifier leur chair? Croyez-vous que saint François de Sales n'a point eu de violences à se faire, pour devenir aussi doux qu'il était? Que de sacrifices il lui fallut faire!... Les saints n'ont été saints qu'après bien des sacrifices et beaucoup de violences.

En 2e lieu, je dis que nous avons les mêmes grâces qu'eux. Et d'abord, le Baptême n'a-t-il pas la même vertu de nous purifier, la Confirmation de nous fortifier, la Pénitence de remettre nos péchés, l'Eucharistie d'affaiblir en nous la concupiscence et d'augmenter la grâce en nos âmes? Quant à la parole de Jésus-Christ, n'est-elle pas toujours la même? N'entendons-nous pas à chaque instant ce conseil : « Quittez tout et suivez-moi. » C'est ce qui convertit saint Antoine, saint Arsène, saint François d'Assise. Ne lisons-nous pas dans l'Évangile cet oracle : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme? » N'est-ce pas ces paroles qui convertirent saint François Xavier, et qui, d'un ambitieux, en firent un apôtre? N'entendons-nous pas tous les jours : « Veillez et priez sans cesse. » « Aimez votre prochain comme vous-même. » N'est-ce pas cette doctrine qui a formé tous les saints? Enfin, M. F., quant aux bons exemples, quelque déréglé que soit le monde, n'en avons-nous pas encore quelques-uns devant les yeux, et bien

plus que nous n'en pourrions suivre? Enfin, la grâce nous manque-t-elle plus qu'aux saints? ne comptons-nous donc pour rien ces bonnes pensées, ces salutaires inspirations de renoncer à tel péché, de quitter telle mauvaise habitude, de pratiquer telle vertu, de faire telle bonne œuvre? N'est-ce pas une grâce que ces remords de conscience, ces troubles, ces inquiétudes que nous éprouvons lorsque nous avons péché? Hélas! M. F., combien de saints, aujourd'hui dans le ciel, ont reçu moins de grâces que nous! Combien de païens, de chrétiens (sont) en enfer, qui, s'ils avaient reçu autant de grâces que nous, seraient devenus de grands saints!...

Oui, M. F., nous pouvons être des saints, et nous (devons) tous travailler à le devenir. Les saints ont été mortels comme nous, faibles et sujets aux passions comme nous; nous avons les mêmes secours, les mêmes grâces, les mêmes sacrements; mais il faut faire comme eux, renoncer aux plaisirs du monde, fuir le monde autant que nous le pourrons, être fidèles à la grâce; les prendre pour nos modèles; car nous ne devons jamais perdre de vue qu'il nous faut être ou saints ou réprouvés, vivre ou pour le ciel ou pour l'enfer : il n'y a point de milieu. Concluons, M. F., en disant que si nous le voulons, nous pouvons être saints, car jamais le bon Dieu ne nous refusera sa grâce pour nous aider à le devenir. Il est notre Père, notre Sauveur et notre ami. Il soupire avec ardeur de nous voir délivrés des maux de la vie. Il veut nous combler de toutes sortes de biens, après nous avoir donné, déjà dans ce monde, d'immenses consolations, avant-goût de celles du ciel, que je vous souhaite.

DEUXIÈME SERMON

POUR LA

FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Sur le culte des Saints et des saintes Images.

Mirabilis Deus in sanctis suis.
Dieu est admirable dans ses saints.
(*Ps.* LXVII, 36.)

QUAND le saint roi David contemplait le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment, il s'écriait avec des transports d'admiration : « Oh! que Dieu est admirable dans ses œuvres! » Mais quand il considérait ce que Dieu a fait pour l'homme, le chef-(d'œuvre) de sa puissance, de sa sagesse et de sa miséricorde, il s'écriait : « Oh! qu'il est bon le Dieu d'Israël! » Oui, M. F., Dieu est si bon pour les hommes, qu'il a donné son Fils pour nous sauver, et il a retracé dans les saints, toutes les vertus que Jésus-Christ a pratiquées pendant sa vie. Les saints sont comme autant de petits miroirs dans lesquels Jésus-Christ se contemple. Dans ses apôtres, il contemple son zèle et son amour

pour le salut des âmes; dans les martyrs, il contemple sa patience, ses souffrances et sa mort douloureuse; dans les solitaires, il voit sa vie obscure et cachée; dans les vierges, il admire sa pureté sans tache, et dans tous les saints sa charité sans borne; de sorte, M. F., qu'en admirant les vertus des saints, nous ne faisons qu'admirer les vertus de Jésus-Christ, vertus dont il nous a donné lui-même l'exemple pendant sa vie mortelle. Quel bonheur pour nous, M. F., d'avoir devant les yeux des modèles, et des protecteurs en la personne des saints du ciel! Ils sont toujours prêts à venir à notre secours quand nous les invoquons; mais pour mériter ce bonheur, nous devons 1° avoir une grande confiance en leur protection; 2° respecter ce qui leur appartient, bien convaincus que l'honneur que nous leur rendons se rapporte tout à Dieu.

I. Le culte que nous rendons à Dieu est bien différent de celui que nous rendons aux saints; c'est un culte d'adoration, de dépendance; nous honorons le bon Dieu par la foi (détail...), par l'espérance (détail...) et par la charité (histoires édifiantes, p. 170) (1). Nous honorons Dieu par un profond abaissement de notre âme devant sa majesté suprême, comme étant notre créateur et notre fin dernière; mais le culte que nous rendons aux saints, est un sentiment de respect et de vénération pour les grâces que le bon Dieu leur a faites, pour les vertus qu'ils ont pratiquées, et pour la gloire dont Dieu les a couronnés dans le ciel. Nous nous recommandons à leurs prières, parce que Dieu leur a donné un grand pouvoir auprès de lui. Lorsque nous honorons les saints, nous ne faisons qu'a-

(1) Les trois notes entre parenthèses sont du Vénérable.

dorer Jésus-Christ, c'est-à-dire que nous remercions le bon Dieu des grâces qu'il leur a faites pendant leur vie, et qu'il leur fait pendant toute l'éternité; nous les reconnaissons pour les amis de Dieu et pour nos protecteurs. Nous pouvons dire que c'est pour les saints que Dieu a fait tout ce qu'il a fait. C'est pour eux que Dieu a créé le monde, qu'il le gouverne et le conserve, c'est pour eux qu'il a sacrifié sa vie en mourant sur la croix, c'est pour eux qu'il a opéré tant de miracles, c'est pour eux qu'il a établi cette belle religion, par laquelle il nous prodigue tant de grâces. Mais pour mieux comprendre l'amour que le bon Dieu a pour eux, voyons le degré de gloire et d'honneur qu'il leur a donné dans le ciel. Jésus-Christ les associe à la compagnie des anges, il les choisit pour ses enfants, ses frères et ses amis, il les établit les cohéritiers de son royaume éternel, il les affranchit de l'esclavage du démon, il les purifie de toutes leurs souillures dans son Sang adorable, il les enrichit de sa grâce et les orne de sa gloire. Voilà bien, M. F., de quoi nous ravir d'admiration, en voyant le degré de gloire où Jésus-Christ les élève. Consolons-nous cependant, nous sommes destinés au même bonheur, si nous voulons imiter ce qu'ils ont fait sur la terre. Le bon Dieu veut nous sauver aussi, il nous aime autant que ses saints. Ils ont souffert quelque temps, il est vrai, mais maintenant tout est fini pour eux; ils ont été calomniés, humiliés, mis en prison, ils se sont privés des plaisirs, ils ont renoncé à leur propre volonté, ils sont morts à eux-mêmes; les uns ont passé leur vie dans les déserts, d'autres dans les monastères; mais, encore une fois, qu'est-ce que tout cela en comparaison du bonheur et de la gloire dont ils jouissent dans le ciel?...

Ce qui est pour nous une grâce bien précieuse, c'est

que Dieu a voulu qu'ils fussent nos protecteurs et nos amis. Saint Bernard nous dit que le culte que nous leur rendons, est moins glorieux pour eux qu'il n'est avantageux pour nous, et que nous pouvons les invoquer avec une grande confiance, parce qu'ils savent combien nous sommes exposés à nous perdre sur la terre, se rappelant les dangers qu'ils ont courus eux-mêmes pendant leur vie. Pour avoir le bonheur de mériter leur protection, il faut bien remercier le bon Dieu des grâces qu'il leur a faites pendant leur vie, et s'efforcer de pratiquer leurs vertus. Nous devons honorer les patriarches et les prophètes, dans leur simplicité et leur ardent amour pour Dieu; les apôtres, en imitant leur zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes; nous devons honorer les martyrs en imitant leur patience dans les souffrances; nous devons honorer les vierges en imitant leur pureté si agréable à Dieu; nous devons faire tout ce que nous pouvons pour mériter leur amitié et leur protection.

Nous voyons qu'un grand nombre de pécheurs se sont convertis par la liaison qu'ils ont eue avec les saints; voyez ce jeune homme que saint Jean confia à l'évêque... sans lui il était perdu selon toute apparence. Voyez le changement qui se fit en saint Augustin, par la liaison qu'il eut avec saint Ambroise! Voyez encore combien sainte Marie, nièce de saint Abraham, fut heureuse d'avoir pour ami un si saint oncle!... Que nous sommes heureux d'avoir pour amis des saints qui nous aiment; qui, espérant sauver nos âmes, se font un devoir de nous faire connaître nos fautes pour avoir le bonheur de nous en corriger; en voici un exemple admirable. Une jeune fille, nommée Apolline, fréquentait un jeune homme, sans penser au danger auquel elle s'exposait. Une pieuse compagne, qui voulait la ramener à Dieu, vint un jour

l'avertir charitablement du mal qu'elle faisait par ses manières trop libres avec ce jeune homme : « Croyez-moi, ma chère amie, dit-elle, étant plus âgée que vous, je connais mieux votre fragilité. Dans les entretiens et les libertés familières avec des personnes d'un autre sexe, le démon gagne toujours plus qu'on ne peut le connaître; l'on ne sort jamais de ces sortes de compagnie, sans qu'il ne laisse dans notre âme certaines impressions pernicieuses; la pudeur peu à peu s'affaiblit, et dès que cette vertu s'est affaiblie dans une fille, elle perd bientôt la crainte de Dieu. Le goût de la vertu ne se fait plus sentir, tout ce que la religion avait de doux et de consolant pour nous, devient gênant et pénible. Les sacrements n'ont plus d'attraits, et, si nous les recevons, c'est sans fruit, quelquefois même avec sacrilège. » Apolline se montra d'abord insensible à ce discours, mais touchée par la grâce de Dieu, elle prit le parti d'aller consulter son confesseur. Celui-ci découvrit à la jeune fille tout le mal qu'elle avait fait, et le danger qu'elle avait couru. « Vous avez fait plus de mal que vous ne pensez, dit le confesseur. L'amitié de ce jeune homme pour vous, et celle que vous avez eue pour lui, vous a été plus funeste, que si l'on vous avait plongé un poignard dans le cœur; au moins on ne vous aurait fait perdre que la vie du corps, tandis que cette amitié vous a fait perdre la vie de votre âme, qui a tant coûté de souffrances à Jésus-Christ! Il est bien temps de vous retirer de cet abîme où vous vous êtes précipitée. » Apolline, touchée du regret d'avoir offensé Dieu, fondit en larmes, remercia son amie des avis charitables qu'elle lui avait donnés, et lui demanda pardon de ses scandales. Elle passa tout le reste de sa vie dans les regrets et la pénitence. Vous voyez, M. F., que si cette jeune fille n'avait pas eu le bonheur

d'avoir pour amie une sainte compagne, peut-être n'eût-elle jamais ouvert les yeux sur son état, tant elle s'était aveuglée. Mais si les saints qui sont sur la terre sont déjà si charitables, quelle charité n'ont-ils pas dans le ciel où cette vertu est parfaite?

Je dis que nous devons invoquer les saints avec une grande confiance; ces invocations sont une suite de la communion qui unit les fidèles de la terre et les saints qui règnent dans le ciel. Le saint concile de Trente nous dit que, par la prière, nous faisons un saint commerce avec le ciel. Pour nous, qui sommes sur la terre, nous devons invoquer les saints d'une manière suppliante; afin qu'ils emploient leur pouvoir auprès de Dieu, et qu'ils obtiennent toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour vivre saintement sur la terre. Les saints, dans le ciel, règnent avec Jésus-Christ, et lui offrent nos prières quand nous avons recours à eux. Vous voyez donc, M. F., que nous avons le bonheur de faire un saint commerce avec le ciel, quoique nous soyons encore sur la terre. Oui! aimons les saints et nous mériterons leur protection. Ils nous aiment encore plus que nous ne pouvons les aimer; la charité des saints est bien plus parfaite dans le ciel, que celle que nous pouvons avoir sur la terre. Saint Cyprien nous dit que les saints, trouvent leur bonheur à prier pour nous et à nous aider à nous sauver, parce qu'étant assurés de leur gloire, ils se rappellent combien ils ont couru de dangers pendant leur vie. Ils ont reçu de Jésus-Christ un plein pouvoir; aussi, demandons-leur tout ce que nous voudrons. Soyons-en bien sûrs, M. F., les saints que nous invoquons ont sans cesse les yeux sur nous : nous en avons un bel exemple dans la vie de saint Louis de Gonzague.

Un jeune homme, nommé Wolfgang, devenu aveugle,

avait recouvré la vue par l'intercession de saint Louis de Gonzague. Il voulut aller à Rome pour visiter son sépulcre, et, passant dans un lieu désert, il fut attaqué par des hommes qui le dépouillèrent de tout ce qu'il avait, et qui allaient lui ôter la vie. Le pèlerin, avant d'entrer dans ce chemin tout couvert de bois, avait imploré le secours de saint Louis de Gonzague, son saint de prédilection; il entendit une voix qui lui dit : « Soyez tranquille, ne craignez rien. » Voyant ensuite qu'on allait le maltraiter, il eut recours à son protecteur. Tout aussitôt, il entendit une voix qui lui dit de ne point craindre, et qu'il ne lui serait fait aucun mal. Au même moment apparut un jeune homme, vêtu en ecclésiastique, qui lui dit : « Mon ami, avez-vous besoin de quelque chose?... Où allez-vous? » — « Je vais à Rome, répond Wolfgang, je vais vénérer les précieux restes de saint Louis de Gonzague, qui m'a fait recouvrer la vue. » — « Et moi aussi, je vais à Rome, dit l'inconnu. » Puis, se tournant vers les malfaiteurs, d'une seule parole, il les mit en fuite. Wolfgang ne douta plus que cet inconnu ne fût un envoyé du ciel, et n'osa pas lui demander s'il était un ange, ou même saint Louis de Gonzague. Ils se mirent en marche. Arrivés à Florence, Wolfgang vit entrer dans l'appartement où il reposait, un personnage d'une figure extrêmement belle, et qui se mit à chanter. Notre pèlerin fut si ravi, qu'il aurait volontiers passé la nuit sans dormir. La vision disparut bientôt après, mais en lui laissant un cœur brûlant d'amour pour Dieu. A Rome, l'envoyé céleste conduisit Wolfgang au tombeau même de saint Louis de Gonzague, puis se sépara de lui, en lui promettant d'autres services pour l'avenir. De retour dans son pays, il raconta les grâces qu'il avait reçues par la protection de saint Louis, afin d'inspirer une tendre dé-

votion envers ce bon saint. Voyez-vous, M. F., combien les saints sont attentifs à nous secourir, quand nous avons le bonheur d'avoir recours à eux avec une grande confiance?

II. Nous disons que non-seulement nous devons avoir une grande dévotion aux saints, parce qu'ils ont le bonheur d'être les amis de Dieu, et de jouir à jamais de sa sainte présence, mais encore, nous devons avoir un grand respect pour tout ce qui leur a appartenu. L'Église a toujours beaucoup honoré les reliques des saints, parce qu'ils sont les membres vivants de Jésus-Christ, les temples du Saint-Esprit, les instruments de toutes les bonnes œuvres que Dieu a opérées par eux pendant leur vie et après leur mort : ce qui nous console grandement, et ranime notre foi touchant la résurrection et la récompense de l'autre vie. Oui, M. F., il est une autre vie plus heureuse que celle-ci, et qui nous est réservée, si nous sommes assez heureux pour imiter les saints qui ont vécu avant nous. Que de miracles le bon Dieu n'a-t-il pas fait par les reliques des saints? Que de morts ressuscités, que de malades guéris. Voyez les apôtres, leur ombre seule guérissait les malades. Les vêtements qui avaient touché le corps de saint Paul, guérissaient les boiteux, rendaient la vue aux aveugles et la santé aux malades. Voyez la croix de Jésus-Christ, la plus précieuse des reliques; lorsqu'on la fit toucher à un mort (1), celui-ci se leva comme s'il n'avait fait que dormir. Il est rapporté dans l'histoire que le bon Dieu révéla à un saint religieux, l'endroit où était la tête de saint Jean-Baptiste. Le religieux la trouva, en effet, et, passant

(1) Voir note A, à la fin du volume.

dans un lieu où venait de se livrer une bataille, les morts se levaient, comme s'ils n'avaient fait que dormir. Nous devons donc nous (trouver) très-heureux de posséder des choses qui ont appartenu aux saints. Oh! M. F., nous qui avons tant de reliques, que de grâces nous recevrions des saints, si nous avions le bonheur de les prier, de demander ce qui nous est nécessaire pour nous sauver! Quelle foi, quel amour ne sentirions-nous pas en nous!

Nous devons encore avoir un grand respect pour tout ce qui les représente. Le saint concile de Trente veut que nous ayons une grande vénération pour toutes les images qui nous rappellent les saints, en voici la raison. Ces images nous instruisent, elles nous rappellent les mystères de notre sainte religion; il ne faut quelquefois que la vue d'une image pour nous toucher et nous convertir; à la preuve de ceci, je vous raconterai un trait frappant. Un jeune homme, nommé Dosithée, fut de bonne heure confié à un grand seigneur, pour être élevé parmi les pages de sa cour. Ayant entendu parler des saints lieux, il se rendit à Jérusalem, espérant obtenir quelques grâces. Comme il passait à Gethsémani, il aperçut un tableau où était représenté l'enfer, avec les tourments que les démons faisaient endurer aux damnés. Saisi de frayeur, il s'arrêta. Comme il cherchait le sens de ce qu'il avait sous les yeux, il demanda à une vénérable dame, qui apparemment était la sainte Vierge, quels étaient ces malheureux que l'on faisait tant souffrir. Elle lui répondit que c'était les réprouvés, que le bon Dieu punissait, pour n'avoir pas voulu observer ses commandements et pour avoir négligé de se sauver. Le jeune homme, tout effrayé, demanda ce qu'il fallait faire pour se sauver et n'être pas du nombre de ces malheureux. « Mortifiez-vous, lui dit-elle, priez et jeûnez, » et dans

l'instant même, elle disparaît. Le jeune Dosithée, dès ce moment, embrassa la pénitence, il passa dorénavant une grande partie du temps à prier. Un jeune seigneur qui l'avait accompagné dans son voyage, surpris de ce changement, lui dit qu'une vie de prières et de mortifications ne convenait qu'à un bon solitaire, et non à un jeune homme de qualité comme lui. Dosithée pensant que c'était un piège du démon, et ne voulant pas résister au mouvement de la grâce, demanda secrètement où il y avait des solitaires et comment ils vivaient; on le conduisit au fameux monastère de..... où l'abbé chargea saint Dorothée de l'examiner. Après un long entretien, Dorothée croyant voir en lui une véritable vocation : « Allez, mon ami, lui dit-il en l'embrassant tendrement, le bon Dieu qui vous a donné de si bonnes pensées, vous bénira. » Il fut reçu, et passa le reste de sa vie dans les pénitences et dans les larmes. Il mourut en saint. Eh bien! M. F., vous voyez que la seule vue de ce tableau le toucha, le convertit, le fit vivre et mourir en saint. Sans ce tableau, peut-être serait-il en enfer?...

Les images nous instruisent des saints mystères de notre religion et frappent notre imagination. Nous lisons dans la vie de sainte Thérèse, qu'ayant vu un tableau de l'agonie de Jésus-Christ, elle en fut si touchée, qu'elle tomba presque morte. Elle y pensa pendant toute sa vie; il lui semblait voir continuellement Jésus-Christ dans son agonie au jardin des Olives, prêt à expirer. D'ailleurs, le bon Dieu, pour nous montrer combien le respect que nous portons aux images des saints lui est agréable, s'est servi précisément d'elles pour faire *quantité* de miracles. Il est rapporté que dans la ville de Rome la peste fit une année des ravages si effroyables, qu'elle semblait ne laisser personne, malgré toutes les

pénitences et toutes les bonnes œuvres que l'on faisait. Voyant que rien ne pouvait arrêter ces ravages, le pape saint Grégoire eut la pensée de faire porter en procession une image de la sainte Vierge, qui avait été peinte, dit-on, par saint Luc. Partout où cette image passa, la peste cessa; et Dieu, pour montrer combien cet honneur que l'on rendait à l'image de sa Mère lui était agréable, envoya un ange qui fit entendre ces mots : « *Regina cœli, lætare; alleluia.* » En même temps la peste cessa partout. Le respect que nous rendons aux images se rapporte donc aux saints qu'elles représentent, et l'honneur que les saints reçoivent, se rapporte à Dieu seul.

Il est encore raconté que l'empereur Léon l'Isaurien avait une telle aversion pour les saintes images, qu'il ordonna de les faire toutes brûler. Saint Jean Damascène, alors patriarche d'Alexandrie, etc... (1). Ce miracle vous prouve combien la sainte Vierge prend plaisir à l'honneur qu'on rend à ses saintes images; et cet exemple vous enseigne le respect que nous devons avoir pour les images des saints; aussi ne devez-vous jamais laisser vos maisons sans en avoir quelques unes, pour attirer sur vous la protection des saints. Les images semblent quelquefois nous montrer les choses dans leur réalité, et souvent elles nous frappent, presque aussi fortement que les choses mêmes qu'elles représentent. Voyez ce qui arriva à Bogoris, roi des Bulgares..... (2). Voyez encore ce qui arriva à sainte Marie Égyptienne, elle reçut la grâce de sa conversion en allant se présenter devant une image de la sainte Vierge.

Il est bien certain que nous ne devons pas mettre

(1) Trait raconté dans le sermon pour la fête de la Nativité, p. 88.

(2) Trait rapporté dans un des sermons précédents.

notre confiance dans les images, comme faisaient les payens, de leurs idoles; mais nous devons savoir que l'honneur que nous leur rendons se rapporte au Seigneur, de sorte qu'en honorant les images, nous ne faisons qu'adorer Jésus-Christ et honorer les saints que les images représentent. En effet, M. F., il ne faut souvent qu'un regard sur un tableau pour nous toucher et nous rappeler les vertus qu'ils ont pratiquées pendant leur vie. Tenez, M. F., jetez vos regards sur l'image de Jésus-Christ dans son agonie au jardin des Olives; on nous le représente pleurant nos péchés avec des larmes de sang; pouvons-nous trouver quelque chose de plus touchant pour nous faire pleurer notre indifférence? Combien de pécheurs se sont convertis en considérant le tableau de la flagellation de Jésus-Christ? Quelle fut la cause des larmes de Magdeleine dans son désert, sinon une croix que l'ange Gabriel plaça devant sa cellule? Qu'est-ce qui fit tant pleurer sainte Catherine (de Sienne), n'est-ce pas parce qu'elle vit Notre Seigneur se présenter à elle, comme au moment de sa flagellation? Parcourez tous les tableaux de cette église, et vous verrez que la moindre réflexion vous touchera, et vous donnera l'heureuse pensée de mieux faire et de vous convertir; vous verrez en même temps ce que vous avez coûté à Jésus-Christ, ce qu'il a fait pour votre salut, et combien vous êtes malheureux de ne pas l'aimer. Si vous regardez le tableau de saint Jean-Baptiste, tout aussitôt votre esprit se transporte dans son désert, où vous le voyez nourri et servi par les anges, livré à toutes sortes de pénitences. Ne vous semble-t-il pas le voir, (lorsqu'on) lui tranche la tête? ne vous semble-t-il pas voir le bourreau devant Hérode, prêt à remettre cette tête à la fille impudique? Si vous voyez saint Laurent, ne pensez-vous pas de suite à tous ses

tourments? ne croyez-vous pas l'entendre dire au bourreau : « Tournez-moi de l'autre côté, je suis assez brûlé de celui-ci. » Voyez saint Sixte, notre bon patron : que vous dit son tableau?.....

Rien, M. F., n'est plus capable de nous toucher et même de nous convertir, que la vue d'un tableau, si nous voulons bien méditer les vertus du saint qu'il représente. Aussi devons-nous grandement respecter tout ce qui est capable de nous rappeler et les saints et leurs vertus, mais il faut honorer encore bien plus leurs reliques, quand nous avons le bonheur de les avoir. Nous sommes sûrs que les saints dans le ciel nous aiment, et qu'ils désirent ardemment que nous allions les rejoindre. Ils veulent que nous ayons recours à leur protection; ils ne nous abandonneront pas pendant notre vie. Ils sont nos amis, nos frères : ayons donc pour eux une grande dévotion; afin que leurs prières et les petits efforts que nous ferons sur la terre, nous procurent un jour le bonheur d'aller nous unir à eux pendant toute l'éternité : c'est ce que je vous souhaite.

2 NOVEMBRE.

COMMÉMORATION DES MORTS.

Venit nox, quando nemo potest operari.

La nuit vient pendant laquelle personne ne peut plus travailler. (*S. Jean*, IX, 4.)

ELLE est, M. F., la cruelle et affreuse position où se trouvent maintenant nos pères et mères, nos parents et nos amis, qui sont sortis de ce monde sans avoir entièrement satisfait à la justice de Dieu. Il les a condamnés à passer nombre d'années dans ces prisons ténébreuses du purgatoire, où sa justice s'appesantit rigoureusement sur eux, jusqu'à ce qu'ils lui aient entièrement payé leurs dettes. « Oh ! qu'il est terrible, nous dit le saint Roi-prophète, de tomber entre les mains du Dieu vivant ! » Mais pourquoi, M. F., suis-je monté en chaire aujourd'hui ; que vais-je vous dire? Ah ! je viens de la part de Dieu même ; je viens de la part de vos pauvres parents, afin de réveiller en vous cet amour de reconnaissance que vous leur devez ; je viens vous remettre devant les yeux toutes les bontés et l'amour qu'ils

ont eus pour vous pendant qu'ils étaient sur la terre; je viens vous dire qu'ils brûlent dans les flammes, qu'ils pleurent, et qu'ils demandent à grands cris le secours de vos prières et de vos bonnes œuvres. Il me semble les entendre s'écrier du fond de ces brasiers qui les dévorent : « Ah! dites bien à nos pères, à nos mères, dites à nos enfants, à tous nos parents, combien sont cruels les maux que nous souffrons. Nous nous jetons à leurs pieds pour implorer le secours de leurs prières. Ah! dites-leur que depuis que nous sommes séparés d'eux, nous sommes ici à brûler dans les flammes! Oh! qui pourra être insensible à tant de maux que nous endurons? » Voyez-vous, M. F., entendez-vous cette tendre mère et ce bon père, et tous ces parents qui vous tendent les mains? « Mes amis, s'écrient-ils, arrachez-nous à ces tortures, vous le pouvez. » Voyons donc, M. F., 1° la grandeur des tourments qu'endurent les âmes du purgatoire, et 2° les moyens que nous avons de les soulager, qui sont : nos prières, nos bonnes œuvres, et surtout le saint sacrifice de la messe.

I. Je ne veux pas m'arrêter à vous prouver l'existence du purgatoire; ce serait perdre mon temps. Nul d'entre vous n'a le moindre doute là-dessus. L'Église à qui Jésus-Christ a promis l'assistance du Saint-Esprit, et qui, par conséquent, ne peut ni se tromper ni nous tromper, nous l'enseigne d'une manière assez claire et assez évidente. Il est certain et très-certain qu'il y a un lieu où les âmes des justes achèvent d'expier leurs péchés, avant d'être admises à la gloire du paradis qui leur est assurée. Oui, M. F., et c'est un article de foi : si nous n'avons pas fait une pénitence proportionnée à la grandeur et à l'énormité de nos péchés, quoique pardonnés dans le

saint tribunal de la pénitence, nous serons condamnés à les expier dans les flammes du purgatoire. Si Dieu, la justice même, ne laisse pas une bonne pensée, un bon désir et la moindre action sans récompense, de même aussi, il ne laissera pas impunie une faute, quelque légère qu'elle soit; et nous irons souffrir en purgatoire tout le temps que la justice de Dieu l'exigera, pour achever de nous purifier. Dans l'Écriture sainte, grand nombre de textes montrent que, bien que nos péchés soient pardonnés, le bon Dieu nous impose encore l'obligation de souffrir dans ce monde, par des peines temporelles, ou dans l'autre, par les flammes du purgatoire.

Voyez ce qui arriva à Adam : s'étant repenti après son péché, Dieu l'assura qu'il l'avait pardonné, et cependant il le condamna à faire pénitence pendant plus de neuf cents ans; pénitence qui surpassa tout ce que l'on peut imaginer. Voyez encore : David ordonne, contre le gré de Dieu, le dénombrement de ses sujets, mais, poussé par les remords de sa conscience, il reconnaît son péché, se jette la face contre terre et prie le Seigneur de lui pardonner. Dieu, touché de son repentir, le pardonne en effet; mais, malgré cela, il lui envoie Gad pour lui dire : « Prince, choisissez l'un des trois fléaux que le Seigneur vous a préparé en punition de votre faute : la peste, la guerre et la famine. » David dit : « Il vaut mieux tomber entre les mains du Seigneur dont j'ai tant de fois éprouvé la miséricorde, que dans celles des hommes. » Il choisit donc la peste, qui dura trois jours, et qui lui enleva plus de soixante-dix mille sujets; et, si le Seigneur n'avait arrêté la main de l'ange déjà étendue sur la ville, tout Jérusalem eût été dépeuplé! David voyant tant de maux causés par son péché, demanda en grâce au bon Dieu de le punir lui seul, et d'é-

pargner son peuple qui était innocent (1). Hélas! M. F., quel sera donc le nombre d'années que nous aurons à souffrir en purgatoire, nous qui avons tant de péchés; qui, sous prétexte que nous les avons confessés, ne faisons point de pénitence et ne versons point de larmes? Que d'années de souffrances nous attendent dans l'autre vie!

Mais comment pourrai-je vous faire le tableau déchirant des maux qu'endurent ces pauvres âmes, puisque les saints Pères nous disent que les maux qu'elles endurent dans ces lieux, semblent égaler les souffrances que Jésus-Christ a endurées pendant sa douloureuse passion? Cependant, il est certain que si le moindre supplice de Jésus-Christ avait été partagé entre tous les hommes, ils seraient tous morts par la violence des souffrances. Le feu du purgatoire est le même que celui de l'enfer, la différence qu'il y a, c'est qu'il n'est pas éternel. Oh! il faudrait que le bon Dieu, dans sa miséricorde, permît qu'une de ces pauvres âmes qui brûlent dans ces flammes, parût ici à ma place, tout environnée des feux qui la dévorent, et qu'elle vous fît elle-même le récit des maux qu'elle endure. Il faudrait, M. F., qu'elle fît retentir cette église de ses cris et de ses sanglots, peut-être enfin cela attendrirait-il vos cœurs. « Oh! que nous souffrons, nous crient-elles, ô nos frères, délivrez-nous de ces tourments; vous le pouvez! Ah! si vous sentiez la douleur d'être séparées de son Dieu!... » Cruelle séparation! Brûler dans un feu allumé par la justice d'un Dieu!... souffrir des douleurs incompréhensibles à l'homme mortel!... être dévoré par le regret, sachant que nous pouvions si bien les éviter!... « Oh! mes enfants, s'écrient

(1) Voyez encore la pénitence de sainte Madeleine, peut-être que cela attendrira un peu vos cœurs. (*Note du Vénérable.*)

ces pères et mères, pouvez-vous bien nous abandonner, nous qui vous avons tant aimés? Pouvez-vous bien vous coucher dans la mollesse, et nous laisser étendus sur un brasier de feu? Aurez-vous le courage de vous livrer au plaisir et à la joie, tandis que nous sommes ici à souffrir et à pleurer nuit et jour? Vous possédez nos biens et nos maisons, vous jouissez du fruit de nos peines, et vous nous abandonnez dans ce lieu de tourments où nous souffrons des maux si affreux, depuis tant d'années!... Et pas une aumône, pas une messe qui nous aide à nous délivrer!... Vous pouvez nous soulager, ouvrir notre prison; et vous nous abandonnez? Oh! que nos souffrances sont cruelles!... » Oui, M. F., l'on juge bien autrement dans les flammes, de toutes ces fautes légères, si toutefois l'on peut appeler léger, ce qui nous fait endurer des douleurs si rigoureuses. « O mon Dieu, s'écrie le Roi-prophète, malheur à l'homme, même le plus juste, si vous le jugez sans miséricorde. » Si vous avez trouvé des taches dans le soleil et de la malice dans les anges, que sera-ce donc de l'homme pécheur? Et pour nous, qui avons commis tant de péchés mortels, et qui n'avons encore presque rien fait pour satisfaire à la justice de Dieu, que d'années de purgatoire!...

« Mon Dieu, disait sainte Thérèse, quelle âme sera assez pure pour entrer dans le ciel, sans passer par les flammes vengeresses? » Dans sa dernière maladie elle s'écria tout à coup : « O justice et puissance de mon Dieu, que vous êtes terrible! » Pendant son agonie, Dieu lui fit voir sa sainteté, telle que les anges et les saints la voient dans le ciel, ce qui lui causa tant de frayeur, que ses sœurs la voyant toute tremblante et dans une agitation extraordinaire, s'écrièrent tout en larmes : « Ah! notre mère, que vous est-il donc arrivé; craignez-vous

encore la mort, après tant de pénitences, des larmes si abondantes et si amères? » — « Non, mes enfants, leur répondit sainte Thérèse, je ne crains pas la mort, au contraire, je la désire, afin de m'unir à jamais à mon Dieu. » — « Est-ce donc que vos péchés vous effraient, après tant de macérations? » — « Oui, mes enfants, leur dit-elle, je crains mes péchés, mais je crains encore quelque chose de plus. » — « Est-ce donc le jugement? » — « Oui, je frémis à la vue du compte redoutable qu'il faudra rendre au bon Dieu, qui, dans ce moment, sera sans miséricorde; mais il y a encore quelque chose dont la seule pensée me fait mourir de frayeur. » Ces pauvres sœurs se désolaient. — « Hélas, serait-ce l'enfer? » — « Non, leur dit-elle, l'enfer, grâce à Dieu, n'est pas pour moi; oh! mes sœurs, c'est la sainteté de Dieu! Mon Dieu, ayez pitié de moi! Il faut que ma vie soit confrontée avec celle de Jésus-Christ lui-même! Malheur à moi si j'ai la moindre souillure, la moindre tache! Malheur à moi si j'ai même l'ombre du péché! » — « Hélas, s'écrient ces pauvres religieuses, quel sera donc notre sort (1)!... » Que sera-t-il donc de nous, M. F., de nous qui peut-être dans toutes nos pénitences et nos bonnes œuvres, n'avons pas encore satisfait à un seul péché pardonné dans le tribunal de la pénitence? Ah! que d'années et de siècles de tourments pour nous punir!... Que nous paierons cher toutes ces fautes que nous regardons comme un rien, telles que les petits mensonges que nous disons pour nous divertir, les petites médisances, le mépris des grâces que le bon Dieu nous fait à chaque instant, ces petits murmures dans les peines qu'il nous envoie! Non, M. F., jamais nous n'aurions la force de commettre le moindre

(1) Voir la note J à la fin du volume.

péché, si nous pouvions comprendre combien il outrage le bon Dieu, et combien il mérite d'être puni rigoureusement, même en ce monde.

Nous lisons dans l'Écriture sainte que le Seigneur dit un jour à un de ses prophètes : « Va trouver de ma part le roi Jéroboam, pour lui reprocher l'horreur de son idolâtrie ; mais je te défends de prendre aucune nourriture chez lui, ni en chemin. Le prophète obéit sur-le-champ, il s'exposa même au danger évident de périr. Il se présenta devant le roi, et lui reprocha son crime, ainsi que le Seigneur le lui avait dit. Le roi, tout en fureur de ce que le prophète avait la hardiesse de le reprendre, étend la main et ordonne de le saisir. La main du roi se dessèche à l'instant même. Jéroboam se voyant puni, rentre en lui-même. Dieu, touché de son repentir, lui pardonne son péché et lui rend sa main. Ce bienfait changea le cœur du roi, qui invita le prophète à manger avec lui. « Non, lui dit le prophète, le Seigneur me l'a défendu ; quand bien même vous me donneriez la moitié de votre royaume, je ne le ferais pas. » Comme il s'en retournait, il trouve un faux prophète se disant envoyé du Seigneur, qui l'engage à manger avec lui. Il se laissa tromper par ce discours, et prit un peu de nourriture. Mais, au sortir de la maison du faux prophète, il rencontra un lion d'une grosseur énorme qui se jeta sur lui et le tua. Maintenant, si vous demandez au Saint-Esprit quelle a été la cause de cette mort, il vous répondra que la désobéissance du prophète lui a mérité ce châtiment. Voyez encore Moïse, qui était si agréable au bon Dieu. Pour avoir douté un instant de sa puissance, en frappant deux fois une pierre pour en faire sortir de l'eau, le Seigneur lui dit : « J'avais promis de te faire entrer dans la Terre promise, où le miel et le lait coulent par ruisseaux ; mais, en punition de ce que tu

as frappé deux fois la pierre, comme si une seule n'avait pas suffit, tu iras jusqu'aux pieds de cette terre de bénédictions, et tu mourras avant d'y entrer. » Si Dieu, M. F., punit si rigoureusement des péchés si légers, que sera-ce donc d'une distraction dans la prière, de tourner la tête à l'église, etc... Oh! que nous sommes aveugles!... Que nous nous préparons d'années et de siècles de purgatoire, pour toutes ces fautes que nous regardons comme rien!... Comme nous changerons de langage, lorsque nous serons dans ces flammes où la justice de Dieu se fait sentir si rigoureusement!...

Dieu est juste, M. F., dans tout ce qu'il fait; quand il nous récompense pour la moindre bonne action, il le fait au delà de tout ce que nous pouvons désirer; une bonne pensée, un bon désir, c'est-à-dire, désirer faire quelque bonne œuvre, quand bien même on ne pourrait la faire, il ne nous laisse pas sans récompense; mais aussi, lorsqu'il s'agit de nous punir, c'est avec rigueur, et nous n'aurions qu'une légère faute, nous serons jetés en purgatoire. Cela est vrai, car nous voyons dans la vie des saints, que plusieurs ne sont allés au ciel qu'après avoir passé par les flammes du purgatoire. Saint Pierre Damien raconte que sa sœur demeura plusieurs années en purgatoire, pour avoir écouté une mauvaise chanson avec quelque peu de plaisir. On rapporte que deux religieux se promirent l'un à l'autre que le premier qui mourrait viendrait dire au survivant l'état où il serait; en effet, le bon Dieu permit à celui qui mourut le premier d'apparaître à son ami. Il lui dit qu'il était resté quinze jours en purgatoire pour avoir trop aimé à faire sa volonté. Et comme cet ami le félicitait d'y être si peu resté : « J'aurais bien mieux aimé, répondit le défunt, être écorché vif pendant dix mille ans continus, car cette souffrance

n'aurait pas encore pu être comparée à ce que j'ai souffert dans les flammes. » Un prêtre dit à un de ses amis, que le bon Dieu l'avait condamné à rester en purgatoire plusieurs mois, pour avoir retardé l'exécution d'un testament destiné à faire de bonnes œuvres. Hélas! M. F., combien parmi ceux qui m'entendent ont à se reprocher pareille faute? combien en est-il qui, peut-être, depuis huit ou dix ans, ont reçu de leurs parents ou de leurs amis, la charge de faire dire des messes, de donner des aumônes, et qui ont tout laissé! Combien y en a-t-il qui, dans la crainte de trouver quelques bonnes œuvres à faire, ne veulent pas prendre la peine de regarder le testament que leurs parents ou leurs amis ont fait en leur faveur? Hélas! ces pauvres âmes sont détenues dans les flammes, parce que l'on ne veut pas accomplir leurs dernières volontés! Pauvres pères et mères, vous vous êtes sacrifiés pour rendre heureux vos enfants ou vos héritiers; vous avez peut-être négligé votre salut pour augmenter leur fortune; vous vous êtes *refié* sur les bonnes œuvres que vous laisseriez dans votre testament!... Pauvres parents! que vous avez été aveugles de vous oublier vous-mêmes!...

Vous me direz peut-être : « Nos parents ont bien vécu, ils étaient bien sages. » Ah! qu'il en faut peu pour aller dans ces feux! Voyez ce que dit à ce sujet Albert le Grand, lui dont les vertus brillèrent d'une manière si extraordinaire; il révéla un jour à un de ses amis, que Dieu l'avait conduit en purgatoire, pour avoir eu une petite pensée de complaisance à cause de sa science. Ce qu'il y a encore de plus étonnant, c'est qu'il y a eu des saints, même canonisés, qui ont passé par le purgatoire. Saint Séverin, archevêque de Cologne, apparut à un de ses amis longtemps après sa mort, et lui dit qu'il avait été

en purgatoire, pour avoir remis au soir, des prières qu'il devait faire le matin. Oh ! que d'années de purgatoire, pour ces chrétiens qui ne font point de difficulté de remettre leur prière à un autre temps, sous prétexte qu'ils ont de l'ouvrage *qui presse!* Si nous désirions sincèrement le bonheur de posséder le bon Dieu, nous éviterions aussi bien les petites fautes que les grandes, puisque la séparation de Dieu est un tourment si affreux à ces pauvres âmes!

Les saints Pères nous disent que le purgatoire est un lieu près de l'enfer. Ceci est très-facile à comprendre, puisque le péché véniel est voisin du péché mortel; mais ils croient que toutes les âmes ne sont pas détenues dans ce lieu pour satisfaire à la justice de Dieu, et que plusieurs souffrent dans le lieu même où elles ont fait le mal. En effet, saint Grégoire pape, nous en donne une preuve assez forte. Il rapporte qu'un saint prêtre, infirme, allait tous les jours, par ordre de son médecin, prendre des bains dans un lieu écarté; il trouvait chaque fois un personnage inconnu, qui l'aidait à se déchausser, et, après qu'il avait pris son bain, lui présentait un linge pour s'essuyer. Le saint prêtre, touché de reconnaissance, venant un jour de dire la sainte messe, présenta à son inconnu un morceau de pain bénit. « Mon Père, lui répondit cet homme, vous me présentez une chose dont je ne fais point usage, quoique vous me voyiez avec un corps. Je suis le seigneur de ce lieu, qui fais ici mon purgatoire. » Et il disparut en disant : « Ministre du Seigneur, ayez pitié de moi! Oh ! que je souffre! vous pouvez me délivrer; de grâce, offrez pour moi le saint sacrifice de la messe, offrez vos prières et vos infirmités, le Seigneur me délivrera. » Si nous étions bien convaincus de cela, pourrions-nous oublier si facilement

nos pauvres parents, qui sont peut-être continuellement autour de nous? Si le bon Dieu leur permettait de se montrer, nous les verrions se jeter à nos pieds. « Ah! mes enfants, diraient ces pauvres âmes, ayez pitié de nous! De grâce, ne nous abandonnez pas! » Oui, M. F., le soir, en nous couchant, nous verrions nos pauvres pères et mères réclamer le secours de nos prières; nous les verrions, dans nos maisons, dans nos champs. Ces pauvres âmes nous suivent partout; mais, hélas! ce sont de pauvres mendiantes auprès de mauvais riches. Elles ont beau leur exposer leurs besoins et leurs tourments, ces mauvais riches n'en sont malheureusement point touchés. « Mes amis, nous crient-elles, un *Pater* et un *Ave!* une sainte messe! » Quoi! nous serions assez ingrats pour refuser à un père, à une mère, une si petite partie des biens qu'ils ont acquis ou conservés avec tant de peines? Dites-moi, si votre père, votre mère ou un de vos enfants étaient dans le feu, et qu'ils vous tendissent les mains pour vous prier de les délivrer, auriez-vous le courage d'y être insensibles et de les laisser brûler sous vos yeux? Or, la foi nous apprend que ces pauvres âmes souffrent ce que jamais l'homme mortel ne pourra comprendre.....

Si nous voulons, M. F., nous assurer le ciel, ayons une grande dévotion à prier pour les âmes du purgatoire. L'on peut même dire que cette dévotion est une marque presque certaine de prédestination, et un puissant moyen de salut. L'Écriture sainte nous fournit une comparaison admirable dans l'histoire de Jonathas. Saül, son père, avait défendu à tous les soldats, sous peine de mort, de prendre aucune nourriture jusqu'à ce qu'ils eussent défait les Philistins. Jonathas, qui n'avait pas entendu cette défense, étant épuisé de fatigue, trempa le

bout de sa baguette dans un rayon de miel et en goûta. Saül consulta le Seigneur, pour savoir si personne n'avait violé la défense. Apprenant que son fils l'avait violée, le père commanda qu'on se saisît de lui, en disant : « Je veux que le Seigneur me punisse, si vous ne mourez pas aujourd'hui. » Jonathas se voyant condamné à mort par son père, pour avoir violé une défense qu'il n'avait pas entendue, tourna ses regards vers le peuple, et, laissant couler ses larmes, il semblait lui rappeler tous les services qu'il lui avait rendus, et toutes les bontés qu'il avait eues pour lui. Le peuple se jeta aussitôt aux pieds de Saül : « Quoi! vous feriez mourir Jonathas, lui qui vient de sauver Israël! lui qui nous a délivrés des mains de nos ennemis! Non, non, il ne tombera pas un cheveu de sa tête, nous avons trop à cœur de le conserver, il nous a trop fait de bien pour si tôt l'oublier. » Ceci est l'image sensible de ce qui arrive à l'heure de la mort. Si nous avons eu le bonheur de prier pour les âmes du purgatoire, lorsque nous paraîtrons devant le tribunal de Jésus-Christ pour rendre compte de toutes nos actions, ces âmes se jetteront aux pieds du Sauveur en lui disant : « Seigneur, grâce pour (cette âme)! grâce, miséricorde pour elle! ayez pitié, mon Dieu, de cette âme si charitable, qui nous a arrachées aux flammes, et qui a satisfait à votre justice! Mon Dieu! mon Dieu! oubliez, nous vous en prions, ses fautes, comme elle vous a fait oublier les nôtres! » Oh! que ces motifs sont puissants pour vous inspirer une tendre compassion envers ces pauvres âmes souffrantes!... Hélas! elles sont bientôt oubliées. L'on a bien raison de dire que le souvenir des morts s'en va avec le son des cloches. Souffrez, pauvres âmes, pleurez dans ce feu allumé par la justice de Dieu, c'est en vain; l'on ne vous écoute pas, l'on ne vous soulage pas!...

Voilà donc, M. F., la récompense de tant de bonté et de charité qu'elles ont eues pour nous pendant leur vie. Non, ne soyons pas du nombre de ces ingrats; puisque, travaillant à leur délivrance, nous travaillerons à notre salut.

II. Mais, me direz-vous, comment pouvons-nous les soulager et les conduire au ciel? Si vous désirez, M. F., leur prêter secours, je vais vous montrer que c'est facile, 1° par la prière et les aumônes; 2° par les indulgences, et 3° surtout, par le saint sacrifice de la messe.

Je dis 1° par la prière. Quand nous faisons une prière pour les âmes du purgatoire, nous lui cédons tout ce que le bon Dieu nous accorderait si nous la faisions pour nous-même; mais, hélas! que nos prières sont peu de chose, puisque c'est encore un pécheur qui prie pour un coupable! Mon Dieu, qu'il faut que votre charité soit grande!... Nous pouvons, chaque matin, offrir toutes nos actions de la journée, toutes nos autres prières pour le soulagement de ces pauvres âmes souffrantes. Tout cela est bien peu de chose, il est vrai; mais voilà : nous leur faisons comme à une personne qui aurait les mains liées et serait chargée d'un pesant fardeau, à qui nous viendrions de temps en temps ôter un peu de cette charge; peu à peu elle se trouverait délivrée de tout. Il en est de même pour les pauvres âmes du purgatoire, quand nous faisons quelque chose pour elles; une fois, nous abrégerons leurs peines d'une heure, une autre fois, d'un quart-d'heure, de sorte que, chaque jour, nous les approcherons du ciel.

Nous disons 2° que nous les pouvons délivrer par les indulgences, qui les conduisent à grands pas vers le ciel. Le bien que nous leur communiquons est d'un prix infini; car nous leur appliquons les mérites du Sang adorable de

Jésus-Christ, des vertus de la sainte Vierge et des saints, qui ont fait plus de pénitences que leurs péchés n'en méritaient. Hélas! si nous voulions, comme nous aurions bientôt *vidé le purgatoire*, en appliquant toutes les indulgences que nous pouvons gagner pour ces âmes souffrantes!... Voyez, M. F., l'on peut gagner quatorze indulgences plénières en faisant le chemin de la croix (1). On le fait de plusieurs manières (2)... Oh! que vous êtes coupables d'avoir laissé brûler vos parents, lorsque vous pouviez si bien et si facilement les délivrer!

3° Le moyen le plus puissant pour hâter leur bonheur, c'est la sainte messe, parce qu'alors ce n'est plus un pécheur qui prie pour un pécheur, mais un Dieu égal à son Père qui ne lui refusera jamais rien. Jésus-Christ nous l'assure dans l'Évangile quand il dit : « Mon Père, je vous rends grâces, parce que vous m'écoutez toujours! » Afin de mieux vous en convaincre, je vais vous citer un exemple des plus touchants, et qui vous montrera combien est grand le pouvoir de la sainte messe. Il est rapporté dans l'histoire de l'Église que, peu de temps après la mort de l'empereur Charles, un saint homme du diocèse de Reims, nommé Bernold, étant tombé malade et ayant reçu les derniers sacrements, demeura près d'un jour sans parler, à peine pouvait-on s'apercevoir qu'il fût en vie; il ouvrit enfin les yeux, et commanda à ceux qui le gardaient de faire venir au plus tôt son confesseur. Le prêtre accourut, et trouva le malade tout en pleurs, qui lui dit : « J'ai été transporté en l'autre monde, je me suis trouvé dans un lieu où j'ai vu l'évêque Pardule de Laon, qui paraissait vêtu de haillons crasseux et noirs, et souf-

(1) Voir note J à la fin du volume.

(2) Ici, une note marginale du vénérable, malheureusement effacée.

frait horriblement dans les flammes; il m'a tenu ce langage : « Puisque vous avez le bonheur de retourner sur la terre, je vous prie de m'aider et de me soulager; vous pouvez même me délivrer et me procurer le grand bonheur de voir le bon Dieu. — Mais, lui ai-je répondu, comment pourrai-je vous procurer ce bonheur? — Allez trouver ceux à qui j'ai fait du bien pendant ma vie, dites-leur qu'en retour ils prient pour moi, et le bon Dieu m'aura en pitié. » Après avoir fait ce qu'il a ordonné, je l'ai revu beau comme un soleil, il ne paraissait plus souffrir, et, dans son contentement, il m'a remercié en disant : « Regardez combien les prières et la sainte messe m'ont procuré de biens et de bonheur. » Un peu plus loin, j'ai vu le roi Charles, qui me parla en ces termes : « Mon ami, que je souffre! Va trouver l'évêque Hincmar, dis-lui que je souffre pour n'avoir pas suivi ses conseils, mais que je compte sur lui pour m'aider à sortir de ce lieu de souffrances; recommande aussi à tous ceux à qui j'ai fait du bien pendant ma vie, de prier pour moi, d'offrir le saint sacrifice de la messe, et je serai délivré. » J'allai trouver l'évêque, qui se préparait à dire la messe, et qui, avec tout son peuple, se mit à prier dans cette intention. Je revis ensuite le roi couvert de ses habits royaux et tout brillant de gloire : « Regarde, dit-il, quelle gloire tu m'as procurée, maintenant me voilà heureux pour toujours. » Dans ce moment, je sentis l'odeur d'un parfum exquis, qui venait du séjour des bienheureux. Je m'en approchai, dit le Père Bernold, j'ai vu des beautés et des délices que le langage humain ne peut exprimer (1). »

Voilà qui nous prouve combien nos prières et nos

(1) Voyez Fleury, t. XI, an. 877. (*Note du Vénérable.*)

bonnes œuvres, et surtout la sainte messe, sont puissantes pour tirer ces pauvres âmes de leurs souffrances. Mais en voici un autre exemple, que nous trouvons aussi dans l'histoire de l'Église : il est encore plus frappant. Un saint prêtre ayant appris la mort de son ami qu'il aimait uniquement pour le bon Dieu, ne trouva point de moyen plus efficace pour sa délivrance, que d'aller promptement offrir le saint sacrifice de la messe. Il commença avec toute la ferveur possible et la douleur la plus vive. Après avoir consacré le Corps adorable de Jésus-Christ, il le prit entre ses mains, et, levant les mains et les yeux au ciel : « Père éternel, dit-il, voilà que je vous offre le corps, l'âme de votre très-cher Fils. O Père éternel ! rendez-moi l'âme de mon ami, qui souffre dans les flammes du purgatoire ! Oui, mon Dieu, je suis libre de vous offrir ou non votre Fils, vous pouvez m'accorder ce que je vous demande ! Mon Dieu, faisons échange : délivrez mon ami, et je vous donnerai votre Fils ; ce que je vous présente vaut infiniment mieux que ce que je vous demande. » Cette prière fut faite avec une foi si vive, qu'à l'instant même il vit l'âme de son ami sortir du purgatoire et monter au ciel. Il est encore rapporté qu'un prêtre, disant la sainte messe pour une âme du purgatoire, l'en vit sortir sous la forme d'une colombe et monter au ciel. Sainte Perpétue recommande fortement de prier pour les âmes du purgatoire. Dans une vision, Dieu lui fit voir son frère qui brûlait dans les flammes, et qui, cependant, était mort à peine âgé de sept ans, après avoir souffert presque toute sa vie d'un cancer qui le faisait crier nuit et jour. Elle fit beaucoup de prières et de pénitences pour sa délivrance, aussi le vit-elle monter au ciel brillant comme un ange. Oh ! qu'ils sont heureux, M. F., ceux qui ont de pareils amis !

A mesure que ces pauvres âmes s'approchent du ciel, elles semblent encore souffrir davantage. Elles font comme Absalon : après être resté quelque temps en exil, il revient dans son pays, mais sans avoir la permission de voir son père qui l'aimait tendrement. Quand on lui annonça qu'il resterait près de son père, mais qu'il ne le verrait pas : « Ah ! s'écria-t-il, je verrai les fenêtres et les jardins de mon père, et je ne le verrai pas lui-même? Dites-lui que j'aime mieux mourir, que de rester ici sans avoir le bonheur de le voir. Dites-lui que ce n'est pas assez de m'avoir pardonné; mais qu'il faut encore qu'il m'accorde le bonheur de le voir. » De même aussi ces pauvres âmes se voyant près de sortir de leur exil, leur amour pour Dieu, le désir de le posséder deviennent si ardents, qu'elles semblent ne plus pouvoir y résister. « Seigneur, s'écrient-elles, regardez-nous des yeux de votre miséricorde, nous voilà à la fin de nos souffrances. Oh ! que vous êtes heureux, nous crient-elles du fond des flammes qui les brûlent, vous qui pouvez encore éviter ces tourments !... » Il me semble encore entendre ces pauvres âmes qui n'ont ni parents ni amis : « Ah ! s'il vous reste encore quelque peu de charité, ayez pitié de nous, qui, depuis tant d'années, sommes abandonnées dans ces feux allumés par la justice de Dieu ! Oh ! si vous pouviez comprendre la grandeur de nos souffrances, vous ne nous abandonneriez pas comme vous le faites ! Mon Dieu ! personne n'aura-t-il donc compassion de nous? »

Il est certain, M. F., que ces pauvres âmes ne peuvent rien pour elles-mêmes, mais elles peuvent beaucoup pour nous. Cela est si vrai qu'il n'y a presque personne qui ait invoqué les âmes (du purgatoire), sans avoir obtenu la grâce demandée. Cela n'est pas difficile à comprendre : si les saints qui sont dans le ciel et n'ont pas besoin de

nous, s'intéressent à notre salut, combien plus encore les âmes du purgatoire, qui reçoivent nos bienfaits spirituels à proportion de notre sainteté. « Ne refusez pas cette grâce, Seigneur, disent-elles, à ces chrétiens qui donnent tous leurs soins à nous tirer des flammes! » Une mère pourrait-elle refuser de demander au bon Dieu une grâce, pour des enfants qu'elle a aimés et qui prient pour sa délivrance? Un pasteur, qui, pendant sa vie, n'aura eu que du zèle pour le salut de ses paroissiens, pourra-t-il ne pas demander pour eux, même en purgatoire, les grâces dont ils ont besoin pour se sauver? Oui, M. F., toutes les fois que nous aurons quelque grâce à demander, adressons-nous avec confiance à ces saintes âmes, et nous sommes sûrs de l'obtenir. Quel bonheur pour nous d'avoir, dans la dévotion aux âmes du purgatoire, un moyen si excellent pour nous assurer le ciel! Voulons-nous demander au bon Dieu la douleur de nos péchés? adressons-nous à ces âmes, qui, depuis tant d'années, pleurent dans les flammes ceux qu'elles ont commis. Voulons-nous demander au bon Dieu le don de la persévérance? Invoquons-les, M. F., elles en sentent tout le prix; car il n'y a que ceux qui persévèrent qui verront le bon Dieu. Dans nos maladies, dans nos chagrins, tournons nos prières vers le purgatoire, elles obtiendront leur effet.

Que conclure de tout cela, M. F.? Le voici. Il est certain qu'il y a très-peu d'élus qui n'aient passé par les flammes du purgatoire, et que les peines qu'on y endure sont au delà de ce que nous pourrons jamais comprendre. Il est certain encore que nous avons entre les mains, tout ce qu'il faut pour soulager les âmes du purgatoire, c'est-à-dire nos prières, nos pénitences, nos aumônes et surtout la sainte messe; et enfin, nous sommes sûrs que ces âmes étant pleines de charité, elles nous

obtiendront mille fois plus que nous ne leur donnerons. Si un jour nous sommes dans le purgatoire, ces âmes ne manqueront pas de demander au bon Dieu, la même grâce que nous aurons obtenue pour elles; car elles ont senti combien l'on souffre dans ce lieu et combien est cruelle la séparation de Dieu. Donnons quelques instants, pendant cette octave, à une œuvre si bien placée. Combien vont aller au ciel par la sainte messe et nos prières!... Que chacun de nous pense à ses propres parents, et à toutes les pauvres âmes délaissées depuis de longues années. Oui, M. F., offrons toutes nos actions pour les soulager. Nous plairons ainsi à Dieu, qui désire tant les délivrer, et nous leur procurerons le bonheur de la jouissance de Dieu même. C'est ce que je vous souhaite.

AUTRE SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS.

Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.

Ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis, car la main du Seigneur s'appesantit sur moi. (*Job.*, IX, 21.)

D'où sortent, M. F., ces prières touchantes, ces tristes accents? Serait-ce des profondeurs d'un sépulcre? Non, car si les sépulcres nous instruisent, c'est sur le néant des grandeurs humaines; les morts qui y sont étendus, ne nous parlent que par leur silence. Serait-ce du haut de ce beau ciel, l'heureux séjour des élus, que se font entendre ces tristes gémissements capables de fendre les rochers les plus durs? Non, M. F., la même main qui leur a distribué ces brillantes couronnes, a en même temps essuyé leurs larmes; l'on n'y entend plus que chants de joie et d'allégresse éternelle. Serait-ce du fond des enfers, de ces lieux d'horreur et de tourments, que se font entendre ces cris si tendres et si déchirants? hélas! M. F., non; les noirs habitants de ces lieux de ténèbres ne demandent ni

n'espèrent aucun soulagement; ils sont damnés, ils sont séparés de leur Dieu, ils le seront pour jamais. Ils ont fait un adieu éternel au ciel et à tous ses biens; ils sont très-assurés que jamais ils ne sortiront de ces abîmes; la main du Seigneur ne les touche pas seulement, mais les foudroie et les écrase. C'est donc du purgatoire que se font entendre ces pressantes sollicitations, ces tendres gémissements.

Mais à qui, M. F., s'adressent ces larmes et ces sanglots? Écoutez l'Église, cette tendre mère qui pleure amèrement sur les tourments qu'endurent ses enfants.... Elle prie et nous conjure d'avoir pitié d'eux et de leur porter secours. Oui, après nous avoir fait le tableau du bonheur dont jouissent les bienheureux dans le ciel, elle nous transporte dans cette région de larmes et de tourments, pour nous faire la triste peinture des peines qu'y endurent ces pauvres âmes. Quoi de plus digne et de plus capable d'attendrir nos cœurs, que les cris de ces âmes souffrantes? Écoutez-les : « O vous, mes amis, arrachez-nous, arrachez-nous de ces flammes qui nous dévorent! » Voyez-vous cette mère? Elle vous tend ces mains qui tant de fois vous ont porté. Voyez-vous, cette pauvre enfant dont la séparation vous fut si cruelle? En l'embrassant pour la dornière fois, vous lui avez promis de ne jamais l'oublier... Nous pouvons, M. F., les soulager, que dis-je? nous pouvons leur ouvrir les portes du ciel, et les faire jouir d'un bonheur qui n'aura point de fin. Pour vous y engager, je vais vous montrer, autant qu'il me sera (possible), 1° la grandeur des tourments qu'elles endurent, et 2° la facilité des moyens que nous pouvons employer pour les soulager.

I. Si je parlais, M. F., à des impies, à des incrédules,

ou bien à des personnes croupissant dans une ignorance grossière, qui ne croient à rien et qui nient tout, je commencerais par leur prouver l'existence de ce lieu destiné à expier les fautes vénielles, et les péchés mortels qui ont été pardonnés dans le tribunal de la pénitence, et qui n'ont pas encore entièrement été expiés par des peines temporelles; mais puisque je parle à des chrétiens instruits, et parfaitement convaincus de cette grande vérité, je n'en donne donc point d'autres preuves que celles que vous avez trouvées dans votre catéchisme. Je vous dirai qu'il est certain, très-certain qu'il y a un purgatoire, c'est-à-dire un lieu de tourments, où les âmes des justes achèvent d'expier leurs fautes, avant d'être admises à la gloire du paradis qui leur est assurée. Rien n'est mieux prouvé que l'existence de ce lieu. Nous lisons dans l'Écriture que « rien de souillé n'entrera dans le ciel. » « Il y a des péchés qui ne seront remis ni dans le siècle présent ni dans le siècle à venir, » mais dans le purgatoire. Saint Paul nous dit encore que plusieurs ne seront sauvés, qu'après avoir passé par les flammes du purgatoire. ¡Oh! combien d'âmes justes la mort surprend dans quelques fautes vénielles! Où vont-elles, ces pauvres âmes, puisqu'elles ne sont pas assez pures pour entrer dans le ciel? Seront-elles jetées en enfer? Si cela était, où seraient donc les élus? Non, non, ce sont des âmes justes, et les flammes des abîmes ne (sont) point pour ceux qui brûlent du feu de la charité; c'est donc dans les flammes du purgatoire qu'elles vont achever l'expiation de leurs fautes, avant d'être réunies à leur cher et céleste Époux, qu'elles aiment et dont elles sont aimées.

Oui, M. F., c'est une vérité de foi, que, quoique nos péchés nous soient pardonnés dans le tribunal de la pénitence, nous ne sommes pas pour cela exempts de souffrir

des peines temporelles. Voyez le saint roi David, à qui Dieu même envoya son prophète pour l'assurer que son péché lui était pardonné. Le Seigneur fit cependant mourir l'enfant, qui était pour lui l'espérance d'une heureuse vieillesse. La justice de Dieu, non contente de cette punition, frappa encore tout son royaume des fléaux les plus terribles. La peste semble le vouloir laisser seul dans le monde, il se voit chassé de son trône par celui-là même a qui il avait donné le jour. Ce malheureux fils ne craint pas de le poursuivre; il veut ôter la vie à celui dont Dieu s'est servi pour la lui donner. Jusqu'à sa mort, David passa les jours et les nuits dans les larmes et les pénitences. Il les porta à une telle rigueur, que ses pieds ne pouvaient plus le soutenir. Voyez encore le pieux roi Ézéchias; pour une légère pensée d'orgueil, le Seigneur mit son royaume en proie à mille malheurs. (Voyez saint Pierre et sainte Madeleine). Personne ne doit douter que quoique nos péchés soient pardonnés au tribunal de la pénitence, il nous reste encore des peines temporelles à souffrir, ou dans ce monde ou dans les flammes du purgatoire. Il nous est aussi nécessaire de croire cette vérité pour être sauvés, que le mystère de l'Incarnation (1). Arrêtons-nous là, M. F., descendons en esprit dans ces lieux de tourments; soyons témoins des maux qu'endurent ces pauvres âmes, elles vont elles-mêmes nous faire la triste peinture des peines qui les rongent et les dévorent.

Deux supplices leur sont très-sensibles : 1° la peine du *dam*, c'est-à-dire la privation de la vue de Dieu, et la peine du *sens*. L'amour qu'elles ont pour Dieu est si grand, la pensée qu'elles en sont privées par leur faute, leur cause une douleur si violente, que jamais il ne sera

(1) Voir note K à la fin du volume.

donné à un mortel d'en concevoir la moindre idée. Du milieu de ces flammes qui les brûlent, elles voient les trônes de gloire qui leur sont préparés et qui les attendent, une voix semble leur crier : « Ah! que vous êtes privées de grands biens! si vous aviez eu le bonheur de redoubler vos pénitences et vos larmes, vous seriez aujourd'hui assises sur ces beaux trônes tout rayonnants de gloire; ah! que vous avez été aveugles de retarder un tel bonheur par votre faute! » Ce seul langage augmente leur douleur et le désir d'être réunies à leur Dieu; elles s'en prennent au ciel et à la terre; elles invoquent et les anges et les hommes. « Ah! mes amis, nous crient-elles, s'il vous reste encore quelque amitié pour nous, ayez pitié de nous, arrachez-nous de ces flammes : vous le pouvez!... Beau ciel, quand te verrons-nous? » Il est rapporté dans l'histoire de Cîteaux, qu'un religieux, après avoir été toute sa vie un modèle de vertu, apparut à un religieux, en lui disant qu'il avait été en purgatoire; et la plus grande souffrance qu'il y avait ressentie, était la privation de la vue de Dieu.

2° L'autre peine de ces pauvres âmes, c'est la douleur du sens, c'est-à-dire du feu. Les saints Pères nous assurent que c'est un feu matériel, ou plutôt que c'est le même que celui qui brûle les malheureux damnés. Ce feu est si violent, qu'une heure semble à ceux qui l'endurent, des millions de siècles. Oui, nous disent-ils, si l'on pouvait comprendre la grandeur de leurs supplices, nuit et jour nous crierions miséricorde pour elles. Un autre saint va encore plus loin, en nous disant que leurs souffrances surpassent même celles que Jésus-Christ a endurées pendant sa cruelle et douloureuse passion; et cependant, si les souffrances que Jésus-Christ a endurées eussent été partagées entre tous les hommes, nul mortel n'eût pu

les soutenir. Ah! pauvres âmes, qui pourra donc jamais raconter la grandeur de vos peines? Nous lisons dans l'histoire ecclésiastique, qu'un saint resta six jours en purgatoire avant d'entrer dans le ciel. Il apparut ensuite à un de ses amis en lui disant qu'il avait enduré des souffrances si grandes, qu'elles surpassaient toutes celles qu'ont enduré et qu'endureront jusqu'à la fin des siècles, tous les martyrs réunis ensemble. O mon Dieu, que votre justice est redoutable pour le pécheur!... Cependant, M. F., qui peut entendre sans frémir le récit de ce qu'ont enduré les martyrs chacun en particulier. Les uns sont plongés dans des chaudières d'huile bouillante, d'autres sciés avec des scies de bois; celui-ci étendu sur un chevalet, déchiré avec des crochets de fer lui arrachant les entrailles, d'autres que l'on foule aux pieds. Celui-là étendu sur des brasiers ardents, auquel il ne restait que ses os tout noircis et brûlés; enfin, d'autres ont été mis sur des tables armées de lames tranchantes, et qui perçaient de part en part ces innocentes victimes. Peut-on bien penser à tout cela sans se sentir pénétré de douleur jusqu'au fond de l'âme? Ah! si une âme en purgatoire souffre encore plus que tous les martyrs ensemble, qui pourra donc y tenir?... Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de ces pauvres âmes!...

Mais pour nous en convaincre encore d'une manière plus sensible, écoutons : sainte Brigitte, à qui Dieu fit connaître les douleurs qu'endurent ces pauvres âmes, assure que leurs peines sont si grandes et leurs douleurs si violentes, que jamais l'homme ne pourra s'en former la moindre idée. Dieu lui en fit voir qui étaient condamnées à y rester jusqu'à la fin du monde. Le pape Innocent III apparut après sa mort à sainte Lutgarde sous une forme sensible. Effrayée d'une telle vision,

elle se jeta la face contre terre, demandant au bon Dieu de lui dire ce que cela pouvait être. Le mort lui répondit qu'il était le pape décédé récemment. « Mon Dieu, s'écria-t-elle en pleurant amèrement, si un pape qui a été un modèle de vertu souffre de tels maux, malheur à moi! » Le pape lui dit que, sans la sainte Vierge pour qui il avait fait bâtir une église, il était damné et condamné à brûler dans les enfers; mais avant de mourir la sainte Vierge avait prié son fils pour lui obtenir une véritable contrition de ses péchés. « Je resterai dans les flammes jusqu'à la fin du monde, ajouta-t-il, je viens réclamer le secours de vos prières, » et il disparut en s'écriant : « Ah! que je souffre, arrachez-moi des flammes qui me dévorent. » Saint Vincent Ferrier nous dit que Dieu lui fit voir une âme condamnée à un an de purgatoire pour un seul péché véniel. Écoutez encore ce que nous dit saint Louis, de l'ordre de Saint-Dominique. Son père lui apparut sous une forme sensible, poussant des cris épouvantables et de profonds gémissements. Il venait implorer le secours de ses prières. Aussitôt saint Louis se livra aux larmes et à la pénitence, aux macérations les plus affreuses; il célébra tous les jours pour lui la sainte messe, et ne resta pas un jour sans implorer le secours de la sainte Vierge. Malgré cela, chaque matin son père apparaissait, en jetant les mêmes cris et les mêmes sanglots : « Ah! que je souffre! mon fils, ayez pitié de moi! » Saint Louis ne cessait de demander jour et nuit, miséricorde pour son père. « Mon Dieu, mon Dieu, s'écriait-il, ne vous laisserez-vous pas toucher par mes prières et mes larmes? » Sept ans après seulement, Dieu lui fit connaître que son père était délivré. Mais, me direz-vous peut-être, que pouvait donc avoir fait ce malheureux père pour tant souffrir? Oh! mon ami, si vous

connaissiez bien ce que c'est que le péché, je n'oserais vous le dire, de peur de vous jeter dans le désespoir. Saint Louis rapporte que son père avait fait peu de chose : une personne lui avait rendu de grands services, et il cherchait à lui en témoigner sa reconnaissance, ne pensant pas assez peut-être que c'était Dieu qu'il devait remercier de ses bienfaits.....

Que d'années de purgatoire, M. F., pour nous, qui commettons ces sortes de fautes si souvent et avec si peu de scrupule? Que de mensonges pour éviter une petite humiliation ou pour servir de divertissement! Que de petites médisances! Que de bonnes inspirations auxquelles nous n'avons pas répondu! Que de distractions volontaires dans nos prières! Que de fois le bon Dieu ne nous a-t-il pas donné la pensée de lui élever notre cœur, à notre réveil, pendant le jour, et nous ne l'avons pas fait! ou si nous l'avons fait, avec quelle peine et quelle négligence? Que de fois n'avons-nous pas eu la pensée de faire quelque mortification dans nos repas, dans notre démangeaison de parler? Que de fois nous aurions pu aller à la messe, tandis que, par paresse ou par crainte de perdre un moment, nous n'y sommes pas allés! Que de fois le bon Dieu nous a donné la pensée de ne plus rester dans le péché, d'aller promptement nous confesser! Que de fois nous avons eu la pensée de nous corriger, pour avoir le bonheur de nous approcher plus souvent du sacrement adorable de l'Eucharistie! Que de bonnes œuvres, de pénitences nous aurions pu faire, et que nous n'avons pas faites! O mon Dieu, que d'années, ou plutôt que de siècles il faudra souffrir dans ces flammes! Mon Dieu, que nous sommes aveugles!...

Nous lisons dans l'histoire qu'une personne, après avoir vécu chrétiennement, apparut à une de ses amies,

toute environnée de flammes, et souffrant cruellement, pour avoir négligé de fréquenter les sacrements. Dieu, en effet, lui avait souvent donné sur terre, le désir de se corriger de ses petites fautes vénielles, et de recevoir plus souvent le sacrement de son amour; aussi avait-il permis qu'elle apparût à son amie pour l'exhorter à faire ce qu'elle n'avait point fait elle-même, à mener une vie plus pure et plus sainte; à offrir ses communions pour elle, et qu'ainsi Dieu lui ferait miséricorde. En effet, après plusieurs communions, elle lui apparut encore, mais toute rayonnante de gloire, et la remercia des communions qu'elle avait offertes pour sa délivrance. Un jour viendra, M. F., que nous regretterons de n'avoir pas mené une vie assez pure et assez chrétienne, pour nous procurer le bonheur de venir plus souvent nous asseoir à la table des anges, ce qui abrégerait bien les peines du purgatoire.

Mais revenons à nos pauvres prisonnières, qui, du milieu des flammes, nous tendent leurs mains suppliantes, et nous conjurent de ne pas les laisser souffrir plus longtemps. Qui sont ces pauvres âmes, sur lesquelles la justice de Dieu s'appesantit? Hélas! ce sont peut-être nos parents, qu'une mort cruelle a séparés de nous il n'y a que quelques jours. Ce sont des amis chéris, qui viennent de descendre dans le tombeau où nous les suivrons bientôt. Ces pauvres âmes sont détenues dans des torrents de flammes qui les inondent et les dévorent; la main du Seigneur les poursuit, les frappe et les châtie rigoureusement. « O vous, nos amis, nous crient-elles, soyez sensibles aux maux que nous souffrons! » Voyez-vous, entendez-vous ces pauvres âmes? Chacune s'adresse à ceux qu'elle a aimés et protégés pendant sa vie, pour les porter à avoir pitié d'elle. Entendez-vous cette épouse qui lève les yeux et tend ses mains suppliantes

vers son époux : « Ah! si vous pouviez, dit-elle, comprendre mes souffrances, pourriez-vous oublier une épouse qui vous aimait si tendrement! Avez-vous oublié mes derniers adieux, quand, vous serrant entre mes bras, je vous donnais les dernières preuves de ma tendresse? Vous m'aviez promis de ne jamais m'oublier; seriez-vous insensible aux tourments que j'endure? Ah! de grâce, arrachez-moi de ce feu qui me dévore, vous le pouvez... ah! que je souffre! » Écoutez les cris déchirants de cette pauvre mère à son fils : « Mon enfant, pourquoi me laissez-vous endurer des tourments si affreux? avez-vous déjà oublié tout ce que j'ai fait pour vous? moi qui ai eu tant de peine à mourir, craignant que, séparé de moi, vous fussiez malheureux! Vous m'abandonnez dans un lieu où je souffre cruellement. De grâce, délivrez-moi, délivrez celle qui a tant versé de larmes pour vous, qui a si souvent demandé à Dieu de la faire souffrir à votre place! Mon fils, ayez pitié de votre pauvre mère qui vous a tant aimé, et qui est digne d'être payée de retour!... » Écoutez cette pauvre enfant, dont la séparation vous fit tant verser de larmes : « Ah! ma mère, vous crie-t-elle, avez-vous oublié nos derniers adieux, avez-vous oublié ce moment où nous mêlions nos larmes ensemble, quand la mort nous forçait de nous séparer? me laisserez-vous dans ces flammes qui me dévorent, tandis qu'il vous serait facile de me délivrer! Oh! de grâce, ne m'abandonnez pas! Lorsque votre tour viendra et que vous serez jugée, je ne vous oublierai pas, j'irai moi-même me jeter aux pieds de votre juge, dont je serai alors l'amie et l'enfant bien-aimée. Si je ne suis pas moi-même assez puissante, j'appellerai toute la cour céleste à mon secours, afin de demander votre grâce. »

Mais à qui vont s'adresser ces pauvres âmes qui n'ont ni parents, ni amis pour penser à elles? Il me semble que je les entends crier : « Pasteur charitable, dites à tous les chrétiens, combien nos souffrances sont longues et cruelles, non, il n'y a que Dieu pour connaître la rigueur des supplices que nous endurons; ah! dites-leur bien que nous ne serons pas des ingrates. » Hélas! ces pauvres âmes sont dans les flammes comme des prisonnières, qui, depuis un grand nombre d'années, gémissent au fond de cachots ténébreux, soupirant après le moment de leur délivrance. Mais c'est en vain, on les abandonne, elles subissent de point en point l'arrêt de leur condamnation; elles voient venir des âmes beaucoup plus coupables qu'elles, et qui sont plus tôt délivrées, parce qu'elles ont des amis pour satisfaire à la justice de Dieu. « Mon Dieu, s'écrient-elles à chaque instant, n'aurons-nous donc personne pour nous délivrer? »

Combien dureront les peines de ces pauvres âmes? — Hélas! M. F., quand de tels supplices ne dureraient qu'un jour, qu'une heure, qu'une demi-heure, cela leur paraîtrait infiniment plus long, que des millions de siècles dans les supplices les plus rigoureux que l'on puisse souffrir en ce monde. — Et pour quoi cela? — Mon ami, le voici. Quand Dieu punit quelqu'un en ce monde, ce n'est que sous le règne de sa miséricorde et de sa bonté; car, si Dieu nous envoie une infirmité, une perte de biens, ou d'autres misères, tout cela ne nous est donné que pour nous (faire) éviter les peines du purgatoire, ou pour nous faire sortir du péché. En effet, si le Seigneur a traité le saint homme Job si durement sur cette terre, n'est-ce pas parce qu'il l'aimait d'une manière particulière? Ce saint homme ne dit-il pas lui-même, que « le bout du doigt du Seigneur l'a touché? » L'ange ne dit-

il pas aussi à Tobie, que si Dieu l'avait affligé, ce n'était que parce qu'il lui était agréable? Ainsi donc, si dans ce monde Dieu nous fait souffrir, ce n'est que par amour et par charité. Dans l'autre, au contraire, Dieu n'est conduit que par sa justice et sa vengeance; nous avons péché, nous (avons) passé le temps de sa miséricorde; il nous avait mille fois menacés, il faut que sa justice soit accomplie et sa vengeance satisfaite. Oh! qu'il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vengeur!

Mais ce qui devrait nous porter à ne rien négliger pour délivrer ces pauvres âmes, c'est que nous sommes la cause du malheur de la plupart d'entre elles. En voici la raison. Cette épouse sera dans les flammes, parce qu'elle a eu pour son époux trop de faiblesse, peut-être même, des complaisances contraires à la loi du Seigneur. Ce pauvre père, cette pauvre mère souffrent dans le purgatoire, parce qu'ils n'ont pas assez corrigé leurs enfants, et leur ont permis ce qu'ils n'auraient jamais dû leur permettre. Cet ami ou ce voisin souffre aussi, parce qu'étant en votre compagnie, il n'a pas osé vous reprendre, lorsque vous avez médit du prochain ou que vous avez dit des paroles peu décentes. Enfin, une multitude d'autres brûlent dans ces brasiers, parce que vous leur avez donné mauvais exemple, ce qui les a porté à pécher. Ah! pauvres âmes, c'est nous qui sommes cause de vos tourments, et nous vous laissons, nous vous abandonnons!... Ingrats, un jour viendra que nous pleurerons notre insensibilité pour ces pauvres âmes souffrantes! Quoi! nous les laissons brûler, pouvant si facilement les conduire au ciel! Ah! M. F., laissons-nous toucher, puisque Dieu a mis leur délivrance entre nos mains (1).

(1) La seconde partie de ce Sermon étant à peu près identique à celle du précédent, nous croyons inutile de la reproduire.

SERMON

POUR LA FÊTE DU SAINT PATRON.

Quæsivi de eis virum, qui interponeret sepem; et staret oppositum contra me pro terra, ne dissiparem eam.

J'ai cherché parmi eux un homme qui se présentât comme un rempart entre moi et eux, qui s'opposât à moi pour la défense de cette terre, afin que je ne la détruise point. (*Ézech.*, XXII, 30.)

DIEU, M. F., peut-il nous montrer son amour et sa tendresse pour les hommes d'une manière plus claire que dans ces paroles : « Lorsque ma justice me forcera à vous punir, cherchez parmi vous un de mes amis, afin qu'il s'oppose à ma vengeance, et m'empêche de vous punir. » Qui pourra donc raconter les prodiges de l'amour d'un Dieu pour ses créatures? Il ne s'est pas contenté d'envoyer son Fils unique, l'objet de ses plus tendres complaisances; il a consenti à ce qu'il perdît la vie pour nous sauver, et nous délivrer de sa vengeance éternelle. Non content de nous avoir fait naître dans le sein de son Église, qui nous nourrit du Corps adorable de Jésus-Christ et nous abreuve de son Sang précieux; non

content de nous avoir confié à un ange de la cour céleste, qui, depuis le premier instant de notre vie, nous prodigue ses soins; il a voulu encore nous donner à chacun un saint Patron pour veiller continuellement sur nous, pour être notre modèle, notre défenseur. Non content de donner à chacun de nous un protecteur, son amour veut encore que chaque paroisse soit dédiée à un saint du ciel, qui lui sert de patron, et auquel les fidèles peuvent recourir comme des enfants à leur père. Notre saint Patron est un bon roi, ne désirant que le bonheur de ses sujets, et n'oubliant rien pour leur procurer tout ce qui peut les rendre heureux. Il éloigne de nous les fléaux de la justice de Dieu, que nous avons mérités par nos péchés, et nous procure les moyens nécessaires pour opérer notre salut. Quel est mon dessein, M. F.? le voici. C'est d'abord de vous montrer tous les bienfaits que nous recevons par la protection de notre saint Patron, et d'examiner ensuite comment nous y correspondons.

I. Pour vous faire comprendre le besoin que nous avons de la protection de notre saint Patron pendant notre vie, à l'heure de notre mort, et après notre mort, il faudrait pouvoir vous faire comprendre aussi, les dangers auxquels nous sommes exposés pendant notre vie. Désirez-vous connaître nos ennemis les plus redoutables? C'est, le monde, par ses mauvais exemples; le démon, par ses tentations; notre chair, par sa pente au mal. Tout l'enfer a juré notre perte éternelle, et tant que nous resterons sur la terre, il faut nous attendre à combattre; nous sommes très-assurés que nos combats ne finiront qu'avec notre vie. Job, ce grand saint de l'Ancien Testament, nous fait le plus beau portrait de la vie de l'homme, en disant que « nous naissons en pleurant, nous vivons en gémissant

et nous quittons la vie en souffrant ; » ce qui lui fait dire que le moment de notre mort est préférable à celui de notre naissance. Nous vivons peu, nous souffrons beaucoup, et notre vie n'est qu'une guerre continuelle. Nous n'aurons pas quitté une croix que nous en trouverons une autre. Élie fuyant la colère de la reine Jézabel, alla se cacher dans une caverne ; là, accablé d'ennuis et de misères, il s'adressa à Dieu en lui disant : « Mon Dieu, pourquoi me laissez-vous souffrir si longtemps? Vous avez bien retiré mes pères de ce monde, retirez-moi aussi, puisque séparé de vous l'on ne fait que souffrir. » Le Seigneur lui répondit : « Il te reste encore bien des années à souffrir. » Un jour que Jérémie considérait combien l'homme est misérable en ce monde, il s'écria en pleurant : « Oh ! Seigneur, m'allez-vous laisser encore bien longtemps sur la terre ; de grâce, faites que mes maux finissent bientôt ! » Le saint roi David disait en se couchant (1) : « Ah ! Seigneur, si du moins cette nuit était la dernière de ma vie ! Mon Dieu, jusqu'à quand prolongerez-vous mon exil ; puisque les ennemis de mon salut ne cherchent que ma perte ; de quel côté que je me tourne, je ne vois que péchés. Ah ! qui me donnera des ailes comme à la colombe pour sortir de cette terre étrangère, pour voler vers vous. »

Si nous lisons l'Évangile, nous voyons Jésus-Christ ne promettre que des croix, des persécutions et des souffrances. Un jour une mère se présenta à lui, en disant : « Seigneur, j'ai une grâce à vous demander : faites que mes deux enfants soient l'un à votre droite et l'autre à votre gauche dans votre royaume. » Le Sauveur la regarda d'un air de compassion, et lui dit : « Vous ne savez pas ce

(1) Voir note L, à la fin du volume.

que vous demandez; cette grâce appartient à mon Père, pour moi, voilà tout ce que je puis vous donner : c'est ma croix, mon calice d'amertume et toutes mes souffrances. » Un jour que Jésus-Christ était suivi d'une multitude de peuple, voulant bien lui montrer en quoi consistait le bonheur de l'homme, il s'assit et dit : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'un jour ils seront consolés; bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui sont méprisés et persécutés, parce que le royaume des cieux leur appartient. En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, pendant que les gens du monde se réjouiront; mais leur joie se changera en tristesse, et votre tristesse se changera en une joie éternelle. » Dites-moi, M. F., qui de nous pourra échapper à tant de dangers, à tant d'artifices du monde et du démon? « Hélas! s'écrie saint Antoine, quel est celui qui ne tombera pas dans les pièges que Satan et le monde tendent continuellement? »

Mais quel bonheur pour nous, d'avoir pour Patron un si grand saint (1), dont toute l'occupation est de veiller (sur nous), d'éloigner de nous les dangers dans lesquels nous pourrions tomber; un Patron, dis-je, qui est chargé non-seulement de cette paroisse, mais encore de tout le monde chrétien! Il est si puissant maintenant dans le ciel! Dieu, qui l'aime infiniment, lui accordera tout ce qu'il demandera. Il a versé son sang pour son Dieu; il n'est monté sur le premier trône du monde chrétien que dans l'espérance d'y donner sa vie pour son Dieu; s'il est riche, c'est parce qu'il a été pauvre des biens de ce monde; s'il est si élevé en dignité, c'est parce qu'il s'est méprisé lui-même; aussi est-il maintenant élevé sur le premier trône

(1) Saint Sixte, pape et martyr, comme on le verra plus loin.

de la cour céleste, attendant le bonheur de nous voir tous auprès de lui dans le ciel. Il nous dit, à tous, pour nous encourager : « Faites ce que j'ai fait, vivez comme j'ai vécu, méprisez le monde comme je l'ai méprisé moi-même. » Ne vous semble-t-il pas que toute l'année, notre saint Patron n'a cessé de *ramasser* des trésors de grâces célestes, pour avoir le plaisir de nous enrichir, au jour consacré à honorer le triomphe de son martyre et de toutes ses pénitences? Ne sentez-vous pas en vous-mêmes une voix intérieure qui vous dit que tout vous sera accordé? Ah! bonheur! ah! grâce précieuse et jour de bénédiction! Que de biens, de faveurs et de forces nous sont accordés en ce jour!

Notre Patron veille non-seulement à notre salut, en nous procurant tous les moyens nécessaires pour nous sauver; mais encore, il veille sur nos biens et notre santé. Le démon, notre ennemi, est tellement furieux de nous voir gagner le ciel qu'il a perdu, qu'il fait tout son possible pour nous rendre malheureux, même dès ce monde. Souvent Dieu, en punition de nos péchés, lui donne le pouvoir de provoquer la grêle, les tempêtes, les pluies torrentielles, les sécheresses; tout cela, afin de nous (faire) périr de misère. Plusieurs (maladies) que nous éprouvons ne viennent, pour la plupart, que du démon, et si nous n'avions pas notre saint Patron qui s'oppose à la justice de Dieu, nous serions réduits à la dernière misère, par des fléaux qui détruiraient nos récoltes, et des maladies qui nous affligeraient continuellement. Voyez ce que le démon fit au saint homme Job, par ce petit pouvoir qu'il avait reçu de Dieu. Satan fit tomber sur ses troupeaux le feu du ciel qui les brûla tous; il souleva des voleurs qui lui enlevèrent toutes ses autres bêtes; il excita une tempête si furieuse, qu'elle ren-

versa sa maison et écrasa tous ses enfants; il le frappa lui-même d'un ulcère, qui le tenait depuis la tête jusqu'aux pieds; son corps pourrissait, sa chair tombait par morceaux, il répandait une telle puanteur, que personne n'osait l'approcher; les vers le mangeaient tout vivant; il fut contraint d'aller se mettre sur un fumier, là il ôtait avec des têtes de pots cassés les vers qui le mangeaient : tout cela ne lui arriva que par la permission de Dieu, et cependant c'était un grand saint, puisque Dieu lui-même dit au démon, que Job était alors sans égal sur la terre. Hélas! que de fois, sans notre saint Patron, Dieu nous aurait punis, soit dans nos biens en faisant périr nos récoltes, soit en nous accablant de maladies ou d'infirmités !

Et que fait donc notre saint Patron lorsqu'il voit que Dieu va nous punir? Il court se jeter à ses pieds, lui rappelle les tourments qu'il a endurés, et le sang qu'il a répandu pour son amour. Il lui demande grâce pour nous, afin que nous nous convertissions et que nous changions de vie. Après cela, il nous inspire de bonnes pensées, avec le désir de sortir du péché et de nous convertir. Mais dans quelle inquiétude n'est-il pas lorsqu'il voit que, malgré tout, nous continuons à pécher? Saint Bernard a bien raison de dire, que le saint Patron est le médiateur entre Jésus-Christ et les fidèles : « Nous sommes trop criminels, dit ce grand saint, pour pouvoir nous adresser directement à Dieu; nous avons besoin d'avoir recours à un autre médiateur que Jésus-Christ pour demander notre grâce. » « J'ai cherché parmi eux, dit le Seigneur par le prophète Ézéchiel, un homme qui mette une haie et qui s'oppose à moi, de crainte que je ne perde cette terre. » Cette terre c'est la paroisse, qui, souvent, a mérité d'être détruite à cause des péchés qui s'y com-

mettent. Mais Dieu s'est choisi dans notre saint Patron, un homme selon son cœur, pour s'opposer à sa colère, comme fit autrefois Moïse. Dieu, irrité contre son peuple à cause de ses péchés, voulait le détruire; mais Moïse pria le Seigneur d'avoir compassion de son peuple, préférant être puni à sa place. « Moïse, dit le Seigneur, ne prie pas, parce que je ne veux pas le pardonner. » — « Seigneur, lui dit Moïse, de grâce, pardonnez ce peuple! » — « Eh bien! je le pardonne, lui dit le Seigneur. » Oh! combien de fois notre saint Patron ne nous a-t-il pas obtenu la même grâce!

Saint Cyprien dit que les saints patrons des églises, ont grand soin du salut de notre (âme). Hélas! que de personnes, dans une paroisse, sont adonnées les unes à la colère, les autres à la gourmandise, d'autres à l'impureté ou à l'ivrognerie; Dieu a résolu de les perdre en les abîmant dans les enfers. Que fait notre saint Patron, en voyant tant de maux prêts à nous accabler? Il fait comme ce jardinier dont il est parlé dans l'Évangile. Son maître ne trouvant point de fruit sur un certain arbre pendant plusieurs années, dit au jardinier : « Coupez cet arbre et mettez-le au feu, puisqu'il ne porte pas de fruit et qu'il occupe la place d'un autre. » Le jardinier se jette aux pieds de son maître : « Seigneur, laissez-le encore un an! Je le fumerai, je travaillerai la terre, j'y mettrai mes soins, peut-être portera-t-il du fruit; si une autre année il ne porte rien, je le couperai et le jetterai au feu. » Hélas! depuis combien d'années Dieu attend-il que vous portiez du bon fruit, et il n'en voit en vous que du mauvais? Combien de fois avait-il résolu de vous jeter dans le feu, si votre saint patron n'avait pas, comme le jardinier, demandé grâce pour vous, toujours dans l'espérance que vous vous convertiriez?

Notre saint Patron, M. F., ne se contente pas de nous

secourir pendant notre vie, il redouble encore ses soins à l'heure de la mort, afin de nous défendre contre le démon, qui fait ses derniers efforts pour nous perdre. Nous lisons dans l'histoire du Canada, qu'une bonne religieuse vit le saint Patron de sa paroisse venir, avec plusieurs saints et même la sainte Vierge, au secours d'un mourant; ils prièrent tant le bon Dieu pour lui, qu'il lui obtinrent sa grâce. Disons mieux : notre saint Patron regarde tous les habitants de la paroisse comme un père regarde ses enfants, les aimant tous d'un amour sans égal; il n'a point de repos qu'il ne nous ait tous conduits dans le ciel avec lui. Si nous allons en purgatoire, il priera pour nous, il viendra nous visiter pour nous consoler, et nous faire espérer qu'un jour nous jouirons du bonheur des saints. Il inspirera à nos parents, à nos amis la pensée de prier pour nous, de faire dire des messes. Vous conviendrez avec moi, M. F., que nous sommes bienheureux d'avoir un tel protecteur, pour solliciter la miséricorde de Dieu en notre faveur; car, sans lui, depuis bien longtemps Dieu nous aurait accablés de maux en punition de nos péchés.

II. Vous venez de voir l'empressement et le désir qu'a notre saint Patron de nous rendre heureux, soit en écartant de nous les tempêtes, soit en faisant tout ce qui dépend de lui pour nous faire recouvrer l'amitié (de Dieu), lorsque nous avons eu le malheur de la perdre, ou pour la conserver en nous, lorsque nous avons le bonheur de l'avoir. Mais quelles sont, M. F., nos obligations envers notre bienfaiteur? Les voici. Nous devons passer saintement le jour de sa fête, et la célébrer comme celle de Pâques ou de Noël; nous occupant à prier le bon Dieu et à faire de bonnes œuvres; nous mériterons ainsi

les grâces qui nous sont promises dans ce grand jour de triomphe. Ne manquons pas ce jour-là, de nous confesser et de communier. Il faut nous entretenir sur les vertus que le saint a pratiquées, et tâcher de les imiter. Comme notre Patron est un saint martyr, nous devons imiter sa patience dans les souffrances. Il a souffert la mort avec tant de courage et de joie, qu'il semblait porter envie à saint Laurent, car Dieu lui avait fait connaître que le martyre de ce saint serait plus rigoureux. Lorsqu'il nous arrive quelques peines, rappelons-nous les souffrances du saint Patron que nous avons pris pour modèle, et prions-le de nous obtenir la grâce de faire un bon usage de nos épreuves; remercions-le encore des grâces qu'il nous obtient pendant l'année, grâces que nous ne connaîtrons bien qu'après notre mort; prions-le de ne pas regarder notre ingratitude, mais de nous recevoir sous sa sainte protection. Que surtout les pères et mères lui demandent avec instance de recevoir sous sa protection leurs enfants, leurs domestiques et tous leurs biens; afin que Dieu les bénisse, et que le démon n'ait point d'empire sur eux. Prions-le enfin de nous assister à l'heure de la mort, car il est certain qu'à ce moment où il faudra rendre compte de toute notre vie, nous serons saisis de crainte. Demandons-lui alors ce grand amour qui nous donnera la force de mourir pour Dieu, comme il l'a fait lui-même.

Aux premiers temps de l'Église, les fidèles d'une même contrée venaient en foule le jour de la fête d'un saint, pour avoir le bonheur de participer aux grâces que Dieu accordait en ce jour. L'on commençait l'office la veille; le soir et la nuit, on priait sur le tombeau du saint, on entendait la parole de Dieu, on chantait des hymnes et des cantiques en son honneur. Après avoir passé la nuit si

pieusement, on entendait la messe, où tous les assistants avaient le bonheur de communier; ensuite chacun se retirait en louant Dieu des victoires qu'il avait fait remporter au saint, et le remerciaient des grâces qu'il avait accordées par son intercession. D'après cela, M. F., qui pourrait douter que Dieu ne répandît ses grâces avec abondance sur cette réunion de fidèles, et que les saints eux-mêmes ne fussent heureux de les protéger? Voilà la manière dont autrefois se célébraient les fêtes des saints patrons.

Que pensez-vous de cela? Est-ce bien ainsi que nous les célébrons maintenant? Hélas! si les premiers chrétiens reparaissaient sur la terre, pourraient-ils nous reconnaître pour leurs imitateurs? Ne nous diraient-ils pas que nos fêtes ne diffèrent en rien de celles des païens? N'est-ce pas ordinairement en ces saints jours que Dieu est le plus offensé? Ne semblons-nous pas réunir nos biens et nos forces pour multiplier le péché presque à l'infini? De quoi nous occupons-nous la veille et même plusieurs jours d'avance? N'est-ce pas à faire des dépenses folles et superflues? Et pendant ce temps-là, des pauvres meurent de faim, et nos péchés appellent sur nous la colère de Dieu, à ce point que l'éternité ne suffira pas à y satisfaire. Vous devriez passer la nuit à gémir, en considérant combien peu vous avez imité votre saint Patron; et cependant vous consacrez ce temps-là à préparer tout ce qui pourra flatter votre gourmandise! Ne dirait-on pas que ce jour est un jour de débauche? Les parents et les amis viennent-ils, comme autrefois, pour avoir le bonheur de participer aux grâces que Dieu nous accorde par l'intercession du saint Patron? Ils viennent, mais pour passer ce jour presque tout entier à table. Autrefois, les saints offices étaient bien plus longs qu'aujourd'hui, et pourtant ils semblaient toujours trop

courts; maintenant l'on voit même des pères de famille qui, pendant les offices, sont à table à se remplir le corps de viandes et de vin. Les premiers chrétiens s'invitaient mutuellement, afin de multiplier leurs bonnes œuvres et leurs prières; aujourd'hui, ne semble-t-il pas qu'on s'invite pour multiplier les péchés par les orgies, les excès qui se font dans le boire et le manger? Pense-t-on bien que Dieu demandera compte même d'un centime dépensé mal à propos! Ne semble-t-il pas que nous ne faisons la fête que pour outrager notre saint Patron, et multiplier notre ingratitude?

Regardons de plus près, M. F., et nous reconnaîtrons que nous sommes loin d'imiter celui que Dieu nous a donné pour modèle. Il a passé sa vie dans la pénitence et les larmes, il est mort dans les tourments; or, je suis sûr qu'il y a des paroisses où il se commet plus de péchés ces jours-là que dans toute l'année. Le Seigneur disait aux Juifs, que leurs fêtes lui étaient en abomination, et qu'il prendrait l'ordure de leurs fêtes pour la leur jeter au visage. Il veut nous faire ainsi comprendre combien il est offensé en ces jours qui devraient se passer dans les larmes et la prière. Nous lisons dans l'Évangile, que Jésus-Christ est venu sur la terre pour allumer dans les âmes le feu de l'amour divin; mais nous pouvons croire que le démon *roule* aussi sur la terre, pour allumer le feu impur dans le cœur des chrétiens; et ce qu'il provoque avec le plus de fureur, ce sont les bals et les danses. J'ai longtemps balancé, si je vous parlerais d'une matière si difficile à faire comprendre, et si peu méditée par les chrétiens de nos jours, aveuglés par leurs passions. Si la foi n'était pas éteinte dans vos cœurs, d'un seul coup d'œil, vous comprendriez la grandeur de l'abîme où vous vous précipitez, en vous abandonnant avec tant de fureur

à ces malheureux plaisirs. Mais vous me direz : Vouloir nous parler de la danse et du mal que l'on y fait, c'est perdre son temps; nous n'en ferons ni plus, ni moins. — Je le crois, vraiment, puisque Tertullien assure que plusieurs refusaient de se faire chrétiens, plutôt que de se priver de tels plaisirs.

J'entends encore quelqu'un me dire : Quel mal peut-il y avoir à se récréer un moment? je ne fais tort à personne, je ne veux pas être religieuse ou religieux. Si je ne fréquente pas les danses, je resterai dans le monde comme une personne morte? — Mon ami, vous vous trompez : ou vous serez religieux, ou vous serez damné. Qu'est-ce qu'une personne religieuse? Ce n'est pas autre chose qu'une personne qui remplit ses devoirs de chrétien. Vous dites que je ne gagnerai rien en vous parlant de la danse, et que vous n'en ferez ni plus ni moins. Vous vous trompez encore. En méprisant les instructions de votre pasteur, vous vous attirerez un nouveau châtiment de Dieu, et moi, en remplissant mon devoir j'y gagnerai beaucoup. Dieu ne me demandera pas à l'heure de la mort, si vous avez rempli vos devoirs; mais si je vous ai enseigné ce que vous deviez faire pour les bien remplir. Vous dites encore que je ne viendrai jamais à bout de vous faire croire qu'il y a du mal à se récréer un moment en dansant? Vous ne voulez pas croire qu'il y ait du mal? c'est votre affaire; pour moi, il me suffit de vous le dire de manière à vous le faire comprendre, si toutefois, vous le voulez. En agissant ainsi je fais tout ce que je dois faire. Il ne faut pas que cela vous irrite : votre pasteur fait son devoir. Mais, me direz-vous, les commandements de Dieu ne défendent pas la danse, l'Écriture sainte non plus? — Peut-être ne l'avez-vous pas bien examiné. Suivez-moi un instant, et vous allez voir qu'il n'est pas un commandement de Dieu

que la danse ne fasse transgresser, ni un sacrement qu'elle ne fasse profaner.

Vous savez aussi bien que moi que ces sortes de folies et d'extravagances, ne se font ordinairement, que les dimanches et les fêtes. Que fera donc en pareil jour une fille ou un garçon qui ont résolu d'aller (danser)? Quel amour auront-ils pour Dieu? leur esprit ne sera-t-il pas tout occupé de leurs parures, afin de plaire aux personnes avec lesquelles ils espèrent se trouver? Supposez qu'ils fassent leur prière, comment la feront-ils? Hélas! Dieu seul le sait!... D'ailleurs quel amour de Dieu peut avoir une personne qui ne respire que l'amour des plaisirs et des créatures? Vous conviendrez avec moi qu'il est impossible de plaire à Dieu et au monde; non jamais cela ne sera. Dieu nous défend le jurement. Hélas! que de querelles, de jurements et de blasphêmes, causés par la jalousie que font naître les jeunes personnes, quand elles sont dans de telles assemblées? N'y avez-vous pas souvent des disputes ou des batailles? Qui pourrait compter tous les crimes qui se commettent dans ces réunions infernales? Le troisième commandement nous commande de sanctifier le saint jour du Dimanche. Peut-on croire qu'un garçon qui aura passé plusieurs heures avec une fille dont le cœur est semblable à une fournaise, satisfera ainsi au précepte? Saint Augustin a bien raison de dire que les hommes feraient (bien mieux) de labourer leur terre, et les filles de filer leur quenouille, que d'aller danser; le mal serait moindre. Le quatrième commandement de Dieu ordonne aux enfants de respecter leurs parents. Ces jeunes gens qui fréquentent les danses, ont-ils le respect et la soumission qu'ils doivent à leurs parents? Non sans doute : ils les font mourir de chagrin, soit en les méprisant, soit en dépensant leur argent mal à propos,

soit même en leur reprochant leur conduite passée. Quel chagrin ne doivent pas concevoir ces parents, si leur foi n'est pas encore éteinte, en voyant leurs enfants livrés à de tels plaisirs, ou pour parler plus clairement à ces libertinages? ces enfants ne sont plus pour le ciel, mais des victimes engraissées pour l'enfer. Supposez que les parents n'aient pas encore perdu la foi,.... hélas! je n'ose aller plus loin! que de parents aveugles!... que d'enfants réprouvés!...

Y a-t-il un lieu, un temps, une occasion, où il se commette tant de péchés d'impureté que dans les danses et à la suite des danses? N'est-ce pas dans ces assemblées que l'on est le plus violemment porté au péché contraire à la sainte vertu de chasteté? N'est-ce pas là que tous les sens sont portés à la volupté? Pourrait-on examiner cela un peu de près, et ne pas mourir d'horreur à la vue de tant de crimes qui se commettent? N'est-ce pas dans ces assemblées, que le démon allume avec fureur le feu impur dans le cœur des jeunes gens, pour anéantir en eux la grâce du baptême? N'est-ce pas là que l'enfer se fait des esclaves autant qu'il en veut? Si, malgré l'éloignement des occasions, et les secours de la prière, un chrétien a encore tant de peine pour garder la pureté du cœur; comment pourrait-il conserver cette vertu, au milieu de tant d'objets capables de la faire succomber. « Voyez, nous dit saint Jean Chrysostome, voyez cette fille mondaine et volage, ou plutôt ce tison infernal, qui, par sa beauté et ses vaines parures, allume dans le cœur de ce jeune homme le feu impur de la concupiscence. Ne les voyez-vous pas, aussi bien l'un que l'autre, chercher à se charmer par leurs airs, leurs gestes et leurs autres manières? Comptez, malheureux, si vous le pouvez, le nombre de vos mauvaises pensées, de vos mauvais désirs

et de vos mauvaises actions. N'est-ce pas là où vous entendez ces airs qui flattent les oreilles, enflamment et brûlent les cœurs, et font de ces assemblées des fournaises d'impudicité? » N'est-ce pas là, M. F., que les garçons et les filles s'abreuvent à la source du crime, qui va bientôt, comme un torrent ou une rivière débordée, inonder, perdre et empoisonner tous les environs?... Allez pères et mères réprouvés, allez dans les enfers où la fureur de Dieu vous attend, vous et les belles actions que vous avez faites, en laissant *courir* (1) vos enfants. Allez, ils ne tarderont pas à vous y rejoindre, puisque vous leur avez si bien tracé le chemin! Allez compter le nombre d'années que vos garçons et vos filles ont perdues, allez devant votre juge rendre compte de votre vie, et vous verrez si votre pasteur avait raison de défendre ces sortes de joies infernales!..

Ah! me direz-vous, vous en dites plus qu'il y en a! — J'en dis trop? Eh bien! écoutez; les saints Pères en disent-ils trop? Saint Ephrem nous dit que la danse est la perdition des filles et des femmes, l'aveuglement des hommes, la tristesse des anges et la joie des démons. Mais, mon Dieu, peut-on bien avoir les yeux fascinés jusqu'à ce point, que de vouloir croire qu'il n'y a point de mal; tandis que c'est la corde, par laquelle le démon traîne le plus d'âmes en enfer?.. Allez, pauvres parents, aveugles et réprouvés, allez mépriser ce que vous dira votre pasteur! Allez! continuez votre route! écoutez tout, et ne profitez de rien! Il n'y a point de mal? Mais dites-moi, à quoi avez-vous donc renoncé le jour de votre baptême? ou plutôt, à quelles conditions vous l'a-t-on donné? N'est-ce pas en vous faisant prêter serment à la

(1) Aller dans les fêtes.

face du ciel et de la terre, en présence de J.-C. sur l'autel, que vous renonciez pour toute votre vie, à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, c'est-à-dire, au péché, aux plaisirs et à toutes les vanités du monde? N'est-ce pas en vous faisant promettre que (vous) vouliez marcher à la suite d'un Dieu crucifié? Dites-moi, n'est-ce pas véritablement violer les promesses de votre baptême, et profaner ce sacrement de miséricorde? Ne profanez-vous pas aussi celui de la Confirmation, en changeant la croix de J.-C. que vous y avez reçue, contre de vains ajustements; en rougissant de cette croix qui devrait (être) votre gloire et votre bonheur? Saint Augustin assure, que ceux qui vont aux danses, renoncent véritablement à J.-C. pour se donner au démon. Quelle horreur! chasser J.-C. après l'avoir reçu dans votre cœur! « Aujourd'hui, nous dit saint Ephrem, ils s'unissent à J.-C. et demain au démon. » Hélas! que de Judas, après l'avoir reçu, vont le vendre à Satan, dans ces assemblées où se réunit tout ce qu'il y a de plus vicieux! Quant au sacrement de Pénitence, quelle vie contradictoire! Un chrétien qui, après un seul péché, ne devrait plus que pleurer toute sa vie, ne pense qu'à se livrer à toutes ces joies mondaines! Plusieurs ne profanent-ils pas le sacrement de l'Extrême-Onction, en faisant des mouvements indécents des pieds, des mains et de tout le corps, qui doit être sanctifié par les huiles saintes? N'outrage-t-on pas le sacrement de (l'Ordre), par le mépris que l'on fait des instructions de son pasteur? Mais pour le sacrement du Mariage, hélas! que d'infidélités ne médite-t-on pas dans ces assemblées? il semble qu'alors tout soit permis. Qu'il faut être aveugle pour croire qu'il n'y a point de mal!..

Le concile d'Aix-la-Chapelle défend la danse, même

aux noces; et saint Charles Borromée, archevêque de Milan, dit que l'on donnait trois ans de pénitence à une personne qui avait dansé, et si elle y retournait, on la menaçait d'excommunication. S'il n'y a point de mal, alors les saints Pères et l'Eglise se sont trompés? Mais qui vous dit qu'il n'y a point de mal? Ce ne peut être qu'un libertin, une fille volage et mondaine, qui tâchent d'étouffer autant qu'ils peuvent les remords de leur conscience. Il y a, dites-vous, des prêtres qui n'en parlent pas en confession, ou qui, sans le permettre, ne refusent pas l'absolution. Ah! je ne sais pas s'il y a des prêtres si aveugles, mais je crois que ceux qui vont chercher des prêtres faciles, vont chercher un passe-port qui les conduit en enfer. Pour moi, si j'allais à la danse, je ne voudrais pas recevoir l'absolution, n'ayant pas un véritable désir de n'y plus retourner. Ecoutez saint Augustin, et vous verrez si la danse est une si bonne action. Il nous dit que « la danse est la ruine des âmes, un renversement de toute honnêteté, un spectacle honteux, une profession publique du crime. » Saint Ephrem l'appelle « la perte des (bonnes) mœurs et l'aliment du vice. » Saint Jean Chrysostôme : « une école publique d'incontinence. » Tertullien : « le temple de Vénus, le consistoire de l'impudicité et la citadelle de toutes les turpitudes. » « Voilà une fille qui danse, dit saint Ambroise, mais c'est la fille d'une adultère; parce qu'une femme chrétienne apprendrait à sa fille la modestie, la pudeur, et non la danse! » Hélas! que de jeunes gens, depuis qu'ils vont aux danses, ne fréquentent plus les sacrements, ou ne font que les profaner! Que de pauvres personnes y ont perdu la piété et la foi! Que de gens n'ouvriront les yeux sur leur malheur que pour tomber en enfer!

Dites-moi, M. F., est-ce la vie qu'a menée le saint Patron

que nous avons pris pour modèle et pour protecteur? lui qui n'a vécu que dans les larmes et la pénitence; qui a fait consister tout son bonheur à prier, à gémir et à donner sa vie pour plaire à Dieu ? Trouverons-nous quelque chose qui puisse nous rassurer, lorsque Dieu le présentera au jugement, pour voir si notre vie a été conforme à la sienne? Non, M. F., notre saint Patron n'a point fréquenté les plaisirs mondains, notre saint Patron ne s'est point (adonné) à la gourmandise, ni au vin ; mais à la pénitence. « Allez, nous dira-t-il, lorsque nous lui demanderons sa protection, allez au tribunal de Dieu ; allez, misérables, vous n'avez vécu que pour (être) vus des hommes, dans vos fêtes toutes païennes ; voilà les grâces que je vous avais obtenues de Dieu et que vous avez méprisées ; allez, maintenant, chercher du secours vers celui à qui vous avez si bien obéi ! Vous m'avez méprisé, je vous méprise à mon tour !.. Allez, Dieu me commande de vous abandonner, vous n'êtes plus mes enfants, mais ceux du démon. » Oh ! M. F., peut-on bien penser à cela, et ne pas changer de vie? N'imiterons-nous pas notre Patron, afin qu'il puisse nous reconnaître pour ses enfants? Or, reconnaîtra-t-il ses enfants, lorsqu'il confrontera ses pénitences avec notre mollesse, ses larmes avec nos plaisirs et nos joies mondaines, sa crainte d'offenser Dieu avec cette fureur à courir au mal? N'oublions jamais que si saint Sixte est notre protecteur, il est aussi notre modèle, et que notre vie sera un jour confrontée avec la sienne.

Finissons, M. F., en reconnaissant que nos fêtes, loin d'être chrétiennes, ressemblent plutôt à celles des païens, qui les faisaient consister à honorer leurs dieux par les plaisirs, l'ivrognerie et la gourmandise. Laissons les plaisirs du monde et la gourmandise, ce sont deux chaînes par lesquelles le démon en conduit un grand nombre

en enfer. Il est rapporté dans la vie de sainte Madeleine de Pazzi que Dieu lui fit voir un grand nombre de religieux qui brûlaient dans un étang de feu, en lui disant qu'ils avaient mérité ce malheur pour avoir abusé des récréations que la règle leur accordait. « O âmes, s'écriait-elle en pleurant amèrement, vous qui êtes encore sur la terre, tremblez sur le temps que vous n'employez pas uniquement pour le bon Dieu! » Le démon disait à saint Dominique qu'il gagnait beaucoup dans le lieu où ses religieux prenaient la récréation, et cependant ces religieux étaient très-austères. Hélas! si quelques moments perdus sont si sévèrement punis, que pouvons-nous dire de ces danses et de ces débauches, où il se commet tant de crimes, et où tant d'âmes sont livrées au démon? Que devons-nous donc faire en ce saint jour? Redoubler nos bonnes œuvres, nos prières et nos pénitences. Laissez dire à ces pauvres aveugles qu'il n'y a point de mal. Écoutez la voix de votre pasteur, il connaît mieux les dangers que vous; il a à cœur de vous conduire au ciel, et vous regretteriez toute l'éternité de ne l'avoir pas écouté. O notre saint Patron, aidez-nous à mépriser le monde et ses plaisirs, à faire comme vous pénitence, afin que nous ayons le bonheur d'aller vous voir un jour dans le paradis. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA DÉDICACE.

Du respect que l'on doit avoir dans les églises.

Et intravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo.

Jésus entra dans le temple, il en chassa tous ceux qui vendaient et achetaient.

(*S. Matth.*, XXI, 12.)

POURQUOI, M. F., pouvons-nous attribuer cet air de zèle et d'indignation, que Jésus-Christ laisse éclater aujourd'hui sur son visage? Nous le voyons ailleurs s'établir juge de la femme adultère, mais seulement pour avoir la douce consolation de ne la pas condamner; nous le voyons pardonner avec bonté tous les scandales et les désordres les plus affreux d'une pécheresse; il nous montre sa miséricorde envers tous les pécheurs repentants dans la parabole de l'enfant prodigue. A peine aperçoit-il Jérusalem, cette ville ingrate, qu'il est touché de compassion, et ses yeux adora-

bles laissent couler des larmes amères. « Ah! ville criminelle qui a tué les prophètes que mon Père avait envoyés pour t'annoncer la grandeur de ses bienfaits! Tu vas mettre le comble à la barbarie, en faisant mourir ton Dieu et ton Sauveur! Ah! si tu voulais au moins, en ce jour qui t'es donné, recevoir la grâce que je te présente! Mais non, c'est en vain que je te presse! » Vous le voyez, M. F., ce n'est partout que bonté et amour. Qui peut donc aujourd'hui, dites-moi, lui ravir cette clémence, et armer ses mains bienfaisantes des verges de la justice? Ah! c'est que l'on profane la maison de son Père, c'est qu'on en fait une caverne de voleurs, une maison de trafic! Cette profanation est pour lui un glaive qui perce vivement son tendre cœur. L'amour pour son Père et le zèle de sa gloire ne peuvent plus se contenir; à peine est-il entré dans la ville de Jérusalem, qu'il se rend aussitôt dans le temple pour reprocher aux Juifs l'horrible profanation qu'ils font du lieu destiné à la prière. Il ne leur donne pas même le temps de fuir; il prend lui-même les tables, les marchandises, et renverse tout par terre. Ah! M. F., faut-il qu'elles soient affreuses les irrévérences commises dans les églises, dont le temple de Salomon n'était pourtant que la figure! Avec quel respect, avec quel recueillement et quelle dévotion ne devrions-nous pas venir dans nos églises? Afin de mieux vous le faire comprendre, je vais vous montrer quelles sont les pensées qui doivent nous occuper 1° en venant à l'église, 2° pendant que nous y sommes, et 3° lorsque nous en sortons.

I. Qui pourra jamais comprendre notre aveuglement, si nous considérons, d'un côté, les grâces que le bon Dieu nous prépare dans son saint temple, le besoin que nous en avons, le désir ardent qu'il nous montre de

nous les vouloir donner; de l'autre, notre ingratitude et notre peu d'empressement pour correspondre à ses bienfaits? Lorsque notre devoir nous appelle dans un lieu si saint, ne dirait-on pas que nous ressemblons à des criminels conduits devant leurs juges pour être condamnés au dernier des supplices, plutôt qu'à des chrétiens que l'amour seul devrait conduire à Dieu? Oh! que nous sommes aveugles, M. F., d'avoir si peu à cœur les biens du ciel, tandis que nous sommes si portés pour les choses du monde!

En effet, quand il s'agit d'affaires temporelles, ou même de plaisirs, l'on en sera tout préoccupé, l'on y pensera d'avance, l'on y réfléchira; mais, hélas! quand il s'agit du service de notre Dieu et du salut de notre pauvre âme, ce n'est qu'une espèce de routine et une indifférence inconcevable. Veut-on parler à un grand du monde, lui demander quelque grâce? L'on s'en occupe longtemps d'avance; l'on va consulter les personnes que l'on croit plus instruites, pour savoir la manière dont il faut se présenter; l'on paraît devant lui avec cet air de modestie et de respect, qu'inspire ordinairement la présence d'un tel personnage. Mais quand on vient dans la maison du bon Dieu, ah! ce n'est plus cela. Personne ne pense à ce qu'il va faire, à ce qu'il va demander à Dieu. Dites-moi, M. F., quel est celui qui, en allant à l'église, se dit à lui-même : Où vais-je? est-ce dans la maison d'un homme, ou dans le palais d'un roi? Oh! non, c'est dans la maison de mon Dieu, dans la demeure de celui qui m'aime plus que lui-même, puisqu'il est mort pour moi; qui a ses yeux miséricordieux ouverts sur mes (actions), ses oreilles attentives à mes prières, toujours prêt à m'exaucer et à me pardonner. Pénétrés de ces belles pensées, que ne disons-nous comme le saint roi David :

« O mon âme, réjouis-toi, tu vas aller dans la maison du Seigneur, » lui rendre tes hommages, lui exposer tes besoins, écouter ses divines paroles, lui demander ses grâces; oh! que j'ai de choses à lui dire, que de grâces j'ai à lui demander, que de remerciements j'ai à lui faire! je lui parlerais de toutes mes peines, et je suis sûr qu'il me consolera; je lui ferais l'aveu de mes fautes, et il va me pardonner; je vais lui parler de ma famille, et il la bénira par toutes sortes de bienfaits. Oui, mon Dieu, je vous adorerai dans votre saint temple, et j'en reviendrai plein de toutes sortes de bénédictions.

Dites-moi, M. F., est-ce bien là la pensée qui vous occupe, lorsque vos devoirs vous appellent dans l'église? sont-ce bien là les pensées que vous avez, après avoir passé toute la *pauvre matinée* à parler de vos ventes et de vos achats, ou du moins, de (choses) entièrement inutiles? Vous venez à la hâte entendre une sainte messe, qui, souvent, est à moitié dite. Hélas! si j'osais le dire, combien vont visiter le dieu de l'ivrognerie avant leur Créateur, et, venant à l'église la tête remplie de vin, s'entretiennent d'affaires temporelles jusqu'à la porte! O mon Dieu! sont-ce là des chrétiens, qui doivent vivre comme des anges sur la terre?... Et vous, ma sœur, vos sentiments sont-ils meilleurs, lorsque, après avoir occupé votre esprit et une partie de votre temps à penser comment vous allez vous habiller pour mieux plaire au monde, vous venez ensuite dans un lieu où vous ne devriez venir que pour pleurer vos péchés? Hélas! bien souvent, le prêtre monte à l'autel que vous êtes encore à vous contempler devant une *glace de miroir*, à vous y tourner et retourner. O mon Dieu! sont-ce bien là des chrétiens, qui vous ont pris pour leur modèle, vous qui avez passé votre vie dans les mépris et les larmes!... Écoutez, jeune

fille, ce que vous apprend saint Ambroise, évêque de Milan. Étant à la porte de l'église et voyant une jeune personne parée avec beaucoup de soins, il lui adressa ces paroles : « Où allez-vous, femme? » Elle lui répondit qu'elle allait à l'église. « Vous allez à l'église, lui dit le saint évêque, l'on dirait bien plutôt que vous allez à la danse, à la comédie ou au spectacle; allez, femme pécheresse, allez pleurer vos péchés en secret, et ne venez pas à l'église insulter par vos vains ajustements, un Dieu humilié. » Mon Dieu! que ce siècle nous fournit des .....! Combien de jeunes personnes, en venant à l'église, ne sont occupées que d'elles-mêmes et de leurs parures! Elles entrent dans le temple du Seigneur en disant au fond de leur cœur : « Regardez-moi. » En voyant ces tristes dispositions, ne devrait-on pas verser des larmes?

Et vous, pères et mères, quelles sont vos dispositions, lorsque vous venez à l'église, à la messe. Hélas! il faut bien le dire avec douleur, ce sont le plus souvent les pères et les mères, que nous voyons entrer dans l'église alors que le prêtre est déjà à l'autel ou même en chaire! « Ah! me direz-vous, nous venons bien quand nous pouvons, nous avons autre chose à faire. » — Sans doute, vous avez autre chose à faire; mais je sais bien aussi que si vous n'aviez pas laissé pour le Dimanche (mille choses) de votre ménage que vous deviez faire le samedi, et si vous vous étiez levés un peu plus matin, vous auriez eu fait tout cela avant la sainte messe, et vous seriez arrivés avant que le prêtre ne fût monté à l'autel. Il en serait de même pour vos enfants et vos domestiques, si vous ne leur commandiez pas jusqu'au dernier coup de la messe, ils y arriveraient au commencement. Je ne sais pas si le bon Dieu voudra bien recevoir tous ces prétextes, je ne le crois guère.

Mais pourquoi, M. F., parler en particulier, n'est-ce pas la plus grande partie qui agit de la sorte? Oui, quand on vous appelle dans l'église pour vous y distribuer les grâces du bon Dieu, n'aperçoit-on pas en vous ce peu d'empressement, cette nonchalance, ce dégoût qui vous dévore, cette dissipation presque générale? Dites-moi, voit-on beaucoup de monde quand on commence les saints offices? Les vêpres ne sont-elles pas souvent à moitié dites, quand vous êtes tous arrivés? « Nous avons de l'ouvrage, » me dites-vous. Eh! mes amis, si vous me disiez que vous n'avez ni foi, ni amour de Dieu, ni désir de sauver votre pauvre âme, je vous croirais bien mieux. Hélas! que peut-on penser de tout cela?... Il y a de quoi gémir en voyant de pareilles dispositions dans la plupart des chrétiens! Plusieurs semblent ne venir à l'église que malgré eux, ou, si j'osais dire, il semble qu'on les y traîne. De la maison jusqu'à l'église, l'on ne parle que d'affaires temporelles; quelques jeunes filles ensemble ne parlent que de la vanité, de la beauté, et le reste; les jeunes gens, des jeux, des plaisirs, et autres choses encore plus mauvaises; les pères ou *maîtres de maisons* causeront de leurs biens, de leurs ventes ou de leurs achats; les mères ne seront occupées que de leur ménage et de leurs enfants : personne n'oserait nier cela. Hélas! pas une seule pensée sur le bonheur qu'ils vont avoir, pas une seule réflexion sur les besoins de leur pauvre âme, ni de celle de leurs enfants et de leurs domestiques! Ils entrent dans le saint temple sans respect, sans attention, et plusieurs, le plus tard possible. Combien d'autres ne se donnent pas la peine d'entrer, et restent dehors, afin de mieux trouver à se dissiper? La parole de Dieu ne trouble pas leur conscience : ils regardent ceux qui vont et qui viennent... Mon Dieu! sont-ce là des chrétiens pour

lesquels vous avez tant souffert, afin de les rendre heureux? Voilà donc toute leur reconnaissance?...

Avec de telles dispositions, que de péchés se commettent pendant les saints offices! Que de personnes, font plus de péchés le dimanche, que dans toute la semaine!... Écoutez ce que nous apprend saint Martin. Tandis qu'il chantait la sainte messe avec saint Brice son disciple, il s'aperçut que celui-ci souriait. Après que tout fut fini, saint Martin lui demanda ce qui l'avait fait sourire. Saint Brice lui répondit : « Mon père, j'ai vu quelque chose d'extraordinaire pendant que nous chantions la sainte messe : j'ai vu derrière l'autel un démon, il écrivait sur une grande feuille de parchemin les péchés qui se commettaient dans l'église, et sa feuille a été plutôt remplie que la sainte messe achevée ; ce démon a pris ensuite ce papier avec les dents, il a tiré si fort, qu'il l'a déchiré en plusieurs morceaux. Voilà, mon père, ce qui m'a fait sourire. » Que de péchés et même mortels, nous commettons pendant les saints offices par notre peu de dévotion et de recueillement! Hélas! que sont devenus ces temps heureux ou les chrétiens passaient, non-seulement le jour, mais encore la plus grande partie des nuits dans l'église, à pleurer leurs péchés, ou à y chanter les louanges du Seigneur? Voyez même dans l'Ancien Testament, voyez sainte Anne la prophétesse, qui s'était retirée dans une tribune, pour ne plus quitter la présence de Dieu. Voyez le saint vieillard Siméon; voyez encore Zacharie et tant d'autres, qui ont passé la plus grande partie de leur vie dans le temple du Seigneur. Mais aussi, combien ne sont-elles pas grandes et précieuses, les grâces que le bon Dieu leur accordait. Dieu, pour récompenser sainte Anne, voulut qu'elle fût la première à connaître Jésus-Christ. Le saint vieillard Siméon fut aussi le premier

après saint Joseph qui eut le bonheur, le grand bonheur de porter le Sauveur du monde sur ses bras. Saint Zacharie fut choisi pour être le père d'un enfant destiné à être l'ambassadeur du Père Eternel, pour annoncer la venue de son Fils dans le monde. Que de grâces le bon Dieu n'accorde-t-il pas à ceux qui se font un devoir de venir le visiter dans son saint temple autant qu'ils le peuvent?

Dans le Nouveau Testament ne voyons-nous pas que les saints ont fait consister tout leur bonheur à venir adorer Jésus-Christ dans son temple? Pourquoi, M. F., tant de communautés, qui passent une partie de la nuit en prières, dans leur église, tandis que nous dormons? C'est pour tenir compagnie à Jésus-Christ dans son tabernacle. Aussi voyez combien cela fait plaisir à Jésus-Christ. Il est rapporté qu'un saint prêtre couchait toutes les nuits sur le marchepied de l'autel, afin d'être plus près de Jésus-Christ. Le bon Dieu permit qu'il y mourût; il fut enterré dans le même endroit. Un autre couchait à la sacristie pour la même raison. Lorsque saint Louis était en voyage, au lieu de passer la nuit dans un lit, il la passait dans une église : si on lui disait qu'il ne pourrait pas *y tenir*, il leur répondait qu'il se trouvait mieux que quand il la passait dans son lit, tant il goûtait de consolations en la compagnie d'un si bon Maître.

Si, M. F., nous ne sommes pas portés à des actions si agréables à Dieu, au moins pendant le peu de temps que nous passons à l'église, soyons bien pénétrés et convaincus que nous sommes en la sainte présence de notre Dieu, qui ne nous y appelle que pour nous combler de ses bienfaits et nous faire travailler au salut de notre pauvre âme. Allons-y avec un saint empressement, mais aussi avec beaucoup de respect, dans la crainte d'attirer sur nous les châtiments de Dieu, par notre peu de dévotion

et nos irrévérences. En voici un exemple bien frappant. Nous lisons dans l'Écriture sainte qu'Héliodore, un des premiers officiers du roi d'Assyrie, envoya une troupe de soldats pour profaner le temple de Jérusalem; mais ils furent tous renversés à terre, et s'enfuirent avec précipitation. Il y alla lui-même pour y commettre toutes sortes d'impiétés. Mais à peine y fut-il entré, que deux anges le prirent, et le frappèrent si rudement, qu'il serait resté sous les coups, sans le prêtre Onias qui demanda grâce pour lui. Combien de fois, M. F., les anges, vous voyant paraître avec tant de dissipation, pour ne pas dire d'impiété, ne nous frapperaient-ils pas de mort, si Jésus-Christ dont la bonté est infinie ne les arrêtait pas? Saint Paul nous dit que Dieu perdrait et punirait rigoureusement ceux qui oseraient profaner son temple. Que devons-nous donc faire en venant à l'église? Le voici. Il faut nous occuper, en chemin, de nos misères, des grâces que nous allons demander au bon Dieu, et de la grandeur de Celui devant lequel nous allons paraître. Notre préparation doit commencer dès que nous nous éveillons le matin, en parlant si peu que nous pourrons, et notre esprit ne doit être occupé que de ce qui a rapport à Dieu. Laissons de côté les choses temporelles, parce que ce jour est pour notre âme. Mais quelles sont les pensées qui doivent nous occuper pendant que nous sommes dans la maison du bon Dieu, c'est-à-dire auprès de Jésus-Christ qui est notre Père, notre Sauveur et notre Médiateur? Nous allons le voir.

II. Oh! quel spectacle, M. F., pour un chrétien qui n'a pas entièrement perdu la foi! que d'objets capables de toucher et d'attendrir son cœur! Quand nous entrons dans une église, pénétrons-nous de cette pensée que c'est

la maison du bon Dieu et le lieu où sont renfermées toutes les grâces du ciel. De quelque côté que nous portions nos regards, tout nous y parlera de Dieu, de notre vocation, de nos espérances, de ce que nous avons été, de ce que nous sommes et de ce que nous deviendrons. Pouvons-nous, M. F., trouver quelque chose de plus capable de fixer notre attention et de nous inspirer des sentiments de la plus tendre dévotion? Entrons : nous y trouverons d'abord de l'eau bénite, qui a été sanctifiée par les prières de l'Église, elle semble nous montrer avec quelle pureté et quelle sainteté nous devons entrer dans ce saint lieu pour plaire à Jésus-Christ; car, si nous sommes (coupables) de péchés, nous ne devons y venir que pour les y pleurer, pleins de crainte que Dieu ne nous en punisse dans ce saint lieu où les anges ne sont qu'en tremblant. Un autre motif qui doit nous engager à prendre cette eau bénite avec beaucoup de respect et de douleur de nos péchés, c'est qu'elle commencera à mettre en notre âme de bien bonnes dispositions pour entendre la sainte messe.

Si nous levons les yeux plus haut, le premier objet qui se présente à nos regards, c'est le crucifix. Oh! M. F., que cette image est capable d'attendrir nos cœurs et de nous faire pleurer nos péchés! Que de grandes vérités elle nous rappelle! Jésus-Christ ne semble-t-il pas nous dire du haut de cette croix où il est attaché : « Ah! mes enfants, voyez et considérez s'il y a une douleur semblable à la mienne; voyez et considérez combien le péché est énorme et mon amour immense; voyez ce pauvre corps tout en lambeaux et meurtri par les souffrances de ma douloureuse passion; voyez cette tête percée d'horribles épines! Ah! chrétiens, pouvez-vous bien considérer ce corps tout couvert de plaies, sans pleurer vos péchés qui en sont la cause? Mes enfants, c'est mon

amour et vos péchés qui m'ont attaché à cette croix, et (vous) continuez à m'outrager! Arrêtez, arrêtez! mes enfants. Ah! cessez au moins de me persécuter en m'insultant dans mon temple! » Pouvons-nous bien regarder ce tendre Sauveur, étendu sur cette croix, sans être pénétrés de respect et agités d'un saint tremblement?...

Si nous nous tournons d'un autre côté, nous y voyons les fonts sacrés du baptême qui semblent nous dire : « Ah! chrétiens, souvenez-vous qu'avant d'être portés ici, vous étiez des enfants de colère, de vils esclaves de Satan, bannis pour jamais de la présence de votre Dieu; oui, c'est ici que vous avez été lavés par le sang adorable de Jésus-Christ. Oui, c'est ici que le ciel vous a été ouvert, et que le Sauveur lui-même est devenu votre récompense et votre félicité. » Oh! M. F., quelle joie et quelle reconnaissance ne devons-nous pas avoir, en portant les yeux sur ces fonts sacrés qui nous ont procuré tant de biens! Ne l'oublions pas; au tribunal de Dieu, il nous seront montrés, comme pour nous reprocher nos prévarications. Nous verrons les promesses que nous avons faites, et, en même temps, le nombre de fois que nous les aurons violées et foulées aux pieds. Cette seule pensée doit être capable de nous couvrir de confusion. Si cela n'est pas assez puissant pour nous toucher, portons nos regards vers ce confessionnal; n'est-il pas l'asile et l'espérance des pécheurs qui veulent revenir à Dieu? Un chrétien ne doit-il pas s'écrier, en voyant cette fontaine de grâces et de miséricorde : Oui c'est là, dans ce bain salutaire, que je peux venir avec confiance recouvrer la grâce de mon Dieu si j'ai eu le malheur de la perdre. Oh! quel bonheur, quelle confiance et quelle reconnaissance, pour un chrétien qui a perdu son Dieu par le péché, d'avoir un moyen si sûr de le retrouver! Mais

aussi, quels reproches ne fait-il pas à ces pécheurs endurcis, qui aiment mieux mourir et être damnés, que de profiter de ce moyen qui leur rendrait l'amitié de Dieu et la jouissance du ciel? Oh! qui pourra jamais comprendre le malheur du pécheur? Dieu pleure sa perte, lui offre tout pour le sauver, sans pouvoir y réussir!...

Cette chaire, M. F., lors même que je ne vous parle pas, pouvez-vous bien la regarder sans vous rappeler les vérités qui vous y ont été annoncées, et les nombreux moyens qui vous ont été donnés pour arriver au ciel, votre véritable patrie? Ne semble-t-elle pas aussi vous reprocher votre ignorance, la dureté de votre cœur et le dérèglement de votre vie, malgré tant d'instructions que vous avez entendues? Regardons-la bien; cette même chaire au jour du jugement se lèvera pour nous accuser, si nous continuons à mépriser cette parole qui en a tant converti d'autres, tandis que cela n'a servi qu'à nous rendre plus coupables par le mépris que nous en avons fait. La Table sainte que nous dit-elle? M. F., pouvons-nous bien considérer ces nappes étendues, sans sentir nos cœurs tout brûlants d'amour et de reconnaissance? Dites-moi! Avons-nous bien pensé que c'est ici que nous avons eu le bonheur de manger le Pain des anges, que là, notre Dieu s'est donné à nous en nourriture, que là, Jésus-Christ a pris possession de notre âme et de notre cœur? Avons-nous bien réfléchi que c'est à cette Table sainte que nous avons reçu le baiser de paix? O bonheur trop grand, mais trop peu connu des chrétiens de nos jours!...

Mais, montez plus haut, M. F., et vous verrez un autre spectacle encore plus touchant. Cet autel! sera-t-il bien possible d'y porter nos regards sans mouiller le pavé de nos larmes?... O Religion sainte, que tu es belle, que tu

es riche et capable de rendre heureux un chrétien qui te connais ! Oh ! que ce nouveau Calvaire nous rappelle à lui seul de mystères ! Dites-moi, avez-vous jamais bien pensé que c'est là que le Père Eternel consomme sa justice, en immolant chaque jour son divin Fils? Avez-vous jamais bien réfléchi que c'est sur ce même autel que ce même Père consomme sa miséricorde, en y sacrifiant chaque jour ce Fils bien-aimé, pour le salut de nos âmes, que c'est là qu'il paie toutes les dettes dont nous sommes redevables envers la justice de son Père? Ah ! disons mieux : cet autel est comme le sein de Marie, où un Dieu s'incarne chaque jour entre les mains du prêtre. Oui, c'est la crèche où il prend une seconde naissance, c'est sur cet autel qu'il s'immole comme autrefois sur le Calvaire. Que dis-je? c'est vraiment un deuxième ciel où il est assis à la droite de son Père pour être notre Médiateur. O mon Dieu ! que de grandes merveilles nous annonce cet autel ! Je pourrais encore vous dire que c'est ici que J.-C. détruit la mort du péché, pour nous donner la vie de la grâce, et qu'il paye, par l'effusion de tout son sang adorable, tout ce que nous devons à la justice de son Père. Dites-moi, comment, à la vue de tant de bienfaits de la part d'un Dieu, ne devrions-nous pas (sentir) nos cœurs brûler, se fondre d'amour devant cet autel comme la cire devant le feu?

La lampe même, ne semble-t-elle pas nous dire que J.-C. est véritablement présent dans le tabernacle, et que si nous sommes pécheurs, nous pouvons y venir pleurer nos péchés, nous y trouverons notre pardon? Ces images qui sont exposées à nos regards, ne nous disent-elles pas que les saints qu'elles représentent ont passé leur vie dans l'humilité, le mépris et les souffrances, et qu'ils l'ont finie pour la plupart dans les tourments les plus

affreux? « Oh! nous crient ces saints du ciel, si vous pouviez comprendre combien nos souffrances sont (récompensées), avec quelle ardeur ne marcheriez-vous pas sur nos traces! » Que vous disent, M. F., ces morts, sur lesquels vous êtes maintenant, puisque autrefois l'on enterrait dans les églises? ne nous disent-ils pas : « Oh! que vous êtes insensés de vous attacher si fort à la vie et de perdre de vue votre éternité? Dans quelques moments vous quitterez la terre avec des regrets; le monde est un trompeur, qui, après nous avoir séduits, nous précipite pour jamais dans les flammes. » Oui, M. F., les pierres même de cette église, (unies par le ciment), nous montrent la charité et l'amour que nous devons avoir les uns envers les autres. Disons plus : tout ce qui est dans l'église nous instruit et nous porte à Dieu. Les cierges qui se consument en la présence de J.-C. présent dans ce tabernacle, nous montrent qu'un chrétien doit employer toute sa vie au service et au salut de son âme. L'encens qui brûle semble nous dire que nos cœurs doivent être tout ardents pour Dieu; que toutes nos pensées et nos désirs doivent se tourner vers le ciel notre patrie. Le chant, comme dit saint Augustin, doit attendrir notre cœur, et lui faire verser des larmes d'amour, ainsi qu'il lui arrivait dans l'église de Milan, en entendant chanter des hymnes et des cantiques à la gloire de Dieu. « O mon Dieu! s'écriait ce grand saint, quelle sera donc la joie que nous éprouverons, lorsque nous entendrons les anges chanter leurs beaux cantiques d'allégresse éternelle!

Convenez avec moi, que si nous faisions attention à tout cela, nous aurions une vraie dévotion, et un grand respect pendant les saints offices. Si nous aimions tant soit peu le bon Dieu, des objets si touchants ne devraient-ils pas enflammer notre cœur d'amour et de

reconnaissance, et remplir notre esprit de saintes pensées? Ne devrions-nous pas dire comme le saint roi David : « O mon Dieu, qu'il fait bon habiter dans votre saint temple, un jour, nous y rend plus henreux, que mille dans les assemblées des grands du monde. » Oui, M. F., si nous pensions sérieusement que nos églises sont un autre ciel, où J.-C. daigne habiter parmi nous, et qu'il est le même Dieu que celui que les anges n'adorent qu'en tremblant; dites-moi, M. F., oserions-nous nous y tenir sans respect, dans une dissipation presque scandaleuse, riant, tournant la tête, tenant des conversations tout à fait mondaines, et peut-être, y donnant des rendez-vous? Ah! M. F., qu'ils outragent le bon Dieu, ceux qui parlent dans nos églises, où l'on ne doit que prier! Nous lisons dans l'histoire, qu'une femme avait l'habitude de parler à l'église quand l'occasion s'en présentait. Après sa mort, l'on trouva son corps sans aucune tache, mais l'on vit sortir de sa bouche un serpent et plusieurs crapauds qui lui mangeaient la langue. Le bon Dieu fit ce miracle, pour nous montrer combien sont coupables ceux qui osent parler dans nos églises, sans une grande nécessité. Ah! si nous aimions le bon Dieu, nous n'aurions pas (besoin) que l'on nous fît connaître la grandeur de ce péché! Étant bien convaincus que c'est là qu'habite notre Dieu, que là il tient le trône de sa miséricorde et le canal de ses grâces, nous n'y pourrions entrer qu'en tremblant. Dites-moi, M. F., jusques à quand répondrons-nous à tant de bienfaits, par une mortelle indifférence et de nouveaux outrages? Oh! combien ne serions-nous pas heureux, si nous (assistions) à nos saints offices, avec respect et confiance! que de grâces et de bénédictions nous retirerions! quel changement ne verrait-on pas dans notre manière de vivre?

III. Il est dit dans l'Écriture sainte, que la reine de Saba ayant entendu raconter de si belles choses de Salomon et des merveilles qui s'opéraient chez lui, voulut les voir par elle-même. Mais quand elle vit la beauté du temple et le bel ordre qui y régnait, elle s'en retourna, nous dit l'Ecriture, avouant que tout ce qu'on lui avait dit n'était rien en comparaison de ce que ses yeux avaient vu. Ces merveilles restèrent profondément gravées dans son cœur. Voilà, M. F., précisément ce qui nous arriverait en sortant de nos églises, si nous faisions bien attention à tout ce qui se passe pendant nos saints et redoutables mystères. Que pouvait-il (y avoir) dans le temple de Salomon qui pût approcher de la moindre cérémonie de nos églises? C'était un homme que Dieu faisait agir; ici c'est Dieu lui-même qui agit et qui opère des miracles à l'infini. Le temple de Salomon était destiné à renfermer un peu de manne, les tables de la Loi; mais dans nos églises, oh! grand Dieu! c'est J.-C. lui-même, qui répand son sang, et s'immole chaque jour sur nos autels à la justice de son Père, pour nos péchés. Oh! non, M. F., ne pénétrons pas dans la grandeur des merveilles qui s'opèrent chaque jour; elles sont si grandes, si au-dessus de nos connaissances, nous ne pouvons que nous y perdre! Plus nous les examinons, et plus nous trouvons qu'elles sont incompréhensibles.

Ne parlons que de ce qui peut frapper nos yeux. Un chrétien, au sortir des saints offices, touché de la parole (de Dieu) qu'il y a entendue, des saintes pensées que lui ont fait naître la vue des cérémonies et les prières qu'il a faites: « Je viens d'assister à la sainte messe, doit-il se dire, un Dieu s'est immolé pour moi, il a répandu son sang pour le salut de mon âme, que pouvait-il faire de plus? Ah! misérable! moi qui, depuis tant d'années, lui refuse

mon cœur qu'il n'a créé que pour lui, et qu'il me demande afin de le rendre heureux! Je viens de chanter les louanges de Dieu, avec cette même bouche que j'ai tant de fois souillée par des mensonges, des jurements et des paroles déshonnêtes. O mon Dieu! ma langue servira-t-elle toujours, tantôt à vous louer, (tantôt) à vous mépriser? Non, Seigneur, je ne veux plus que vous bénir et vous aimer. Je viens d'entendre la parole (divine), ô qu'elle est belle et véritable! Je me suis sincèrement reconnu dans tout ce que l'on a dit; oui, c'est bien pour moi que l'on a prêché; il y a tant d'années que j'entends cette parole sainte, et je suis toujours le même! Mon Dieu, tant d'instructions que j'entends, ne vont donc servir qu'à ma condamnation? Ne me les rappellerez-vous pas au jour du jugement, pour savoir le profit que j'en aurai fait? Que de bonnes actions, que de bonnes œuvres, que de bonnes prières j'aurais faites; si j'avais voulu faire ce que l'on m'a enseigné!... » Oui, M. F., voilà le langage qu'un bon chrétien doit tenir en sortant des saints offices, et, tout chrétien qui n'a pas, en s'en allant, ces pensées dans le cœur, n'a pas assisté aux saints offices avec les dispositions qu'il devait avoir.

Nous disons encore que la reine de Saba, de retour chez elle, ne pouvait se rassasier de raconter tout ce qu'elle avait vu dans le temple de Salomon; elle en parlait toujours avec un nouveau plaisir. La même chose doit arriver à un chrétien qui a bien assisté à la sainte messe; étant de retour dans sa maison, il doit s'entretenir avec ses enfants et ses domestiques, et leur demander ce qu'ils ont retenu, ce qui les a touché davantage. Hélas! mon Dieu, que vais-je dire?... Combien de pères et de mères, de maîtres et de maîtresses, qui, si on voulait leur parler de ce qu'ils ont entendu à la sainte messe, se moque-

raient de tout cela en disant qu'on les ennuie, qu'ils en savent assez!.. Cependant, généralement parlant, il semble que l'on écoute encore cette parole sainte; mais, dès qu'on est sorti de l'église, on se laisse aller à toutes sortes de dissipation; l'on se lève avec précipitation; on court, on se presse à la porte; le prêtre souvent n'est pas encore descendu de l'autel que l'on est déjà dehors, et là, on se livre à toutes sortes de choses étrangères. Savez-vous, M. F., ce qu'il en résulte? Le voici. On ne profite de rien, et l'on ne tire aucun fruit de tout ce que l'on a entendu et vu dans la maison du bon Dieu. Que de grâces méprisées! que de moyens de salut foulés aux pieds! O quel malheur! de faire tourner à notre perte ce qui nous aiderait si bien à nous sauver! Hélas, vous le voyez vous-mêmes, combien ces saints offices sont à charge au plus grand nombre des chrétiens! Pendant ces moments, ils sont restés à l'église comme dans une espèce de prison, et aussitôt sortis, vous les entendez crier à la porte, semblables à des prisonniers à qui l'on vient de donner la liberté. N'est-on pas souvent obligé de fermer la porte, si l'on ne veut être étourdi par leurs cris continuels? Mon Dieu, sont-ce là des chrétiens, qui ne devraient se retirer de votre saint temple, qu'avec un esprit rempli de toutes sortes de bonnes pensées et de bons désirs? Ne devraient-ils pas chercher à les bien graver dans leur mémoire, pour ne jamais plus les perdre, et les mettre en exécution, aussitôt que l'occasion s'en présenterait? Hélas! le nombre de ceux qui assistent aux offices avec attention et qui tâchent d'en profiter, est à peu près comme le nombre des élus : ah! qu'il est petit!

Que devons-nous conclure de tout cela, M. F.? Si vous voulez que le culte que vous rendez à Dieu, lui soit agréable et avantageux pour le salut de votre âme, met-

tez-le en pratique : commencez à vous préparer à la sainte messe dès que vous vous éveillez, en vous unissant à toutes les messes qui se disent dans ce moment. Lorsque la cloche sonne pour vous appeler dans la maison du bon Dieu, pensez que c'est Jésus-Christ lui-même qui vous appelle ; partez sur-le-champ, afin d'avoir quelque moment pour méditer sur la grandeur de l'action à laquelle vous allez assister. Ne dites pas, comme ces gens sans religion, que vous avez bien le temps, que vous y serez toujours assez tôt ; mais bien plutôt comme le saint prophète : « Je me suis réjoui quand on m'a dit que nous irions dans la maison du Seigneur. » Dès que vous sortez de chez vous, occupez-vous de ce que vous allez faire, et de ce que vous demanderez au bon Dieu. Commencez à *débarbouiller* votre esprit des choses terrestres, pour ne penser qu'à Dieu. Évitez toute sorte de conversations inutiles, qui ne sont bonnes qu'à vous faire mal entendre la sainte messe. En entrant dans l'église, rappelez-vous ce que dit le saint patriarche Jacob : « Oh ! que ce lieu est terrible ! oh ! qu'il est saint ; c'est vraiment la maison de Dieu et la porte du ciel ! » Lorsque vous êtes à votre place, humiliez-vous profondément à la vue de votre indignité, et de la grandeur de votre Dieu, qui veut bien, malgré vos péchés, vous souffrir en sa sainte présence. Faites un acte de foi de tout votre cœur. Demandez à Dieu qu'il vous fasse la grâce de ne rien perdre de toutes les faveurs qu'il accorde à ceux qui y viennent avec de bonnes dispositions ; ouvrez votre cœur, afin que la parole de Dieu puisse y entrer, y prendre racine et y porter du fruit pour la vie éternelle. Avant de sortir de l'église, ne manquez jamais de remercier le bon Dieu des grâces qu'il vient de vous faire, et allez-vous-en chez vous tout occupés de ce que vous avez vu et entendu. Oui, M. F.,

si nous nous comportions de cette manière, nous ne sortirions jamais des saints offices sans nous sentir remplis d'un nouveau goût pour le ciel, d'un nouveau dégoût pour nous-mêmes et pour la terre. Notre cœur et notre esprit seraient *tout* pour Dieu et *rien* pour le monde ; alors la maison du bon Dieu serait vraiment pour nous la porte du ciel : c'est ce que je vous souhaite.

SUR LA RELIGION.

Dixit insipiens in corde suo : non est Deus.

L'impie a dit dans son cœur : Non, il n'y a point de Dieu.

(*Ps.*, XIII, 1.)

LE pécheur, M. F., séduit par le démon et aveuglé par ses passions, s'écrie : « Non, non, il n'y a point de Dieu. » Il voudrait qu'il n'y en eût point, afin de pouvoir s'abandonner avec plus de liberté à la fureur de ses penchants corrompus ; car s'il admettait l'existence d'un Dieu, il faudrait qu'il admît aussi la justice de ce Dieu, et, par conséquent, que le péché est puni et la vertu récompensée. Cet insensé ne fait pas attention que le nom de Dieu est gravé dans son cœur avec le doigt même de son Créateur. C'est en vain qu'il nie l'existence de son Dieu ; sa conscience le démontrera toujours. D'où viennent donc ces mots, que l'on dit même sans y penser? « Mon Dieu ! que j'ai du malheur ! Mon Dieu ! ayez pitié de moi !... »

Si Dieu n'existait pas, ne serait-ce pas le plus grand de tous les malheurs? A quoi serviraient donc toutes les larmes, les pénitences et les sacrifices de tant de chrétiens? Non, non, M. F., loin de nous une pensée aussi

désespérante. Il y a un Dieu qui nous voit et qui nous jugera, pour nous récompenser si nous avons fait le bien et évité le mal; pour nous punir, si nous nous sommes abandonnés au gré de nos passions. Oui, il y a une religion sainte, qui fait tout le bonheur de celui qui observe ce qu'elle lui commande. Laissons, laissons crier les impies dans leur frénésie et leur démence; reposons-nous tranquillement dans le sein de notre religion divine, et à l'ombre de notre Créateur. O mon Dieu! faites descendre un rayon de votre lumière dans le cœur de ces pauvres aveugles, et ils verront ce qu'ils n'ont pas encore vu, et ils connaîtront ce qu'ils n'ont pas encore voulu connaître. Vouloir vous prouver, M. F., qu'il y a un Dieu, ce serait, je crois, vous faire affront; je parle à de bons chrétiens et non à des athées, c'est-à-dire à des personnes qui ne croient à rien, et qui nient tout. Si par malheur il s'en trouvait quelqu'un parmi vous (ce que je ne crois pas,) et dont la bouche fût assez impie pour vomir de tels blasphêmes, ne serait-ce que dans un moment de désespoir, aussitôt, il entendrait les cris de sa conscience lui donner le démenti. Oui, M. F., soyons bien convaincus que s'il y a des impies assez malheureux pour le dire, ils ne le croient pas : je vous le ferai voir dans la suite.

I. La religion dans laquelle nous avons eu le bonheur de naître, est très-ancienne. C'est Dieu lui-même qui nous l'a apportée du ciel pour la donner à Adam notre premier père, lorsque, le plaçant dans le paradis terrestre, il lui promit des biens infinis s'il était fidèle à ses commandements, et le menaça, s'il venait à les transgresser, d'une punition rigoureuse pour lui et tous ses descendants. Adam pécha, le Seigneur le condamna lui et sa race, à toutes sortes de maux. Adam se repentit et

fit pénitence, Dieu le pardonna, et lui rendit son amitié ainsi qu'à toute sa postérité. Puis, cette sainte religion nous a été transmise de génération en génération, par les patriarches et les prophètes, jusqu'à la venue du Messie; depuis le Sauveur, par les apôtres et leurs successeurs; et ainsi continuera-t-elle jusqu'à la fin des siècles. Jésus-Christ nous a dit qu'elle durerait autant que le monde durera, malgré la fureur de l'enfer, des idolâtres et des mauvais chrétiens, qui sont ses plus cruels ennemis; Jésus-Christ nous a promis qu'elle se conserverait parmi nous sans être interrompue jusqu'à la consommation des siècles. Elle (1) est une, sainte, catholique, apostolique et romaine ; elle a toujours (cru) ce qu'elle croira jusqu'à la fin du monde, elle a toujours commandé et défendu ce qu'elle commandera et défendra; elle n'ajoutera ni ne changera rien de ce qu'elle a déjà établi : qualités qui ne se trouvent que dans la seule religion catholique, bâtie sur Jésus-Christ même, et, comme lui, à jamais invariable.

Mais une preuve qui n'est pas moins forte et moins convaincante, à l'appui de cette vérité, c'est l'hommage qu'ont rendu à la religion catholique, presque tous ses plus cruels persécuteurs, en désapprouvant publiquement, à l'heure de la mort, toutes les horreurs et les blasphêmes qu'ils avaient vomis contre elle pendant leur vie. Si cela était nécessaire, je vous en citerai un nombre infini. Mais non, laissons les d'Alembert, les Diderot, les Jean-Jacques Rousseau, et tant d'autres qui ont vécu si près de nous : contentons-nous d'un seul trait, qui suffira pour vous convaincre parfaitement. C'est la fin tragique de cet impie du dernier siècle, je veux dire

(1) Voir note N à la fin du volume.

Voltaire, que peut-être vous n'avez que trop connu, par les écrits infâmes et infernaux qu'il a répandus pendant plus de trente ans. Dans ses écrits, toute son occupation fut d'étaler tout ce que la fureur put lui suggérer, pour noircir et détruire la religion. Il ne craint pas de dire dans la préface d'un de ses ouvrages, que la jeune personne qui lirait son livre, n'aurait pas encore achevé, que son cœur serait perverti. Quand il écrivait à ses amis, c'est-à-dire à des impies, il ne manquait presque jamais d'y mettre ces mots horribles : « Écrasons l'infâme! » il parlait de notre sainte religion! voulant dire par ces mots : Faisons tout ce que nous pourrons pour détruire une religion qui nous fait une guerre cruelle et continuelle? Si vous l'aviez entendu, vous auriez peut-être dit en vous-mêmes : « Voilà un homme qui sait lire, écrire, qui est savant, riche et noble; pourrait-il donc se perdre? » Ah! mes amis, suivez-moi un instant auprès de cet homme.

Il est malade, nous allons lui parler; demandez-lui si maintenant, il n'a point de crainte; s'il croit que quand il sera mort tout sera fini, comme il l'a si souvent répété pendant sa vie: demandez-lui si sa conscience est bien en paix; s'il pense qu'après ce monde, il y en a un autre où nous serons punis ou récompensés selon le bien ou le mal que nous aurons fait. Demandez-lui s'il serait plus content maintenant d'avoir aimé, respecté et observé tout ce que la religion catholique nous commande, au lieu de l'avoir méprisée et avilie autant qu'il a pu. Mon Dieu! que de regrets!... que de désespoirs dévorent sa pauvre âme à ce dernier moment! Restez un instant auprès de son lit, avant qu'il ne vomisse son âme dans les enfers. Écoutez ce que sa bouche, guidée par sa conscience, va vous dire. Ses amis sont réunis auprès de lui. Ces impies

ont prêté serment que si l'un d'eux tombe malade, on n'appellera auprès de lui aucun prêtre. Or, entendez-vous ce misérable : « Mon Dieu ! mourir abandonné !... Ah ! mes amis, n'ayez pas égard à ce que j'ai dit !... De grâce, faites venir au plus tôt un ministre du Seigneur. Oh ! je me repens de tout ce que j'ai dit et fait contre Dieu et la religion ! Mon Dieu, mon Dieu, n'aurez-vous pas encore pitié de moi? Ah ! de grâce, faites-moi venir un prêtre ! » Le bon Dieu voulut que Monsieur l'abbé Gauthier pût pénétrer jusqu'au près du malade, non pour le salut de cette âme, mais seulement pour qu'il pût affirmer d'une manière plus authentique que le malheureux se repentait de tout ce qu'il avait (fait) dans ses jours de frénésie et de fureur. Voltaire fait donc une rétractation par écrit ; on la porte à l'archevêque de Paris. Mais Dieu ne permit pas qu'un tel impie, après avoir passé sa vie à vomir contre la religion tout ce que la corruption de son cœur avait pu engendrer ; il ne permit pas, dis-je, qu'il pût en profiter. Ses amis l'emportèrent dans une maison de campagne...

Voyez-vous, M. F., comme cet athée a bientôt trouvé un Dieu et une religion? Il invoque Dieu et il demande un prêtre : il vous prouve ainsi l'existence de Dieu et la nécessité de la religion. Écoutez-le encore un instant, et il va vous enseigner qu'il y a, pour le pécheur, un jugement à subir et un enfer à craindre. Etroitement gardé par ses amis ou plutôt par ses bourreaux, perdant tout espoir de revoir jamais l'abbé Gauthier, il s'écrie : « Hélas ! je suis donc abandonné? il faut que j'aille me présenter devant mon Juge? il me faudra donc aller en enfer?... O belle religion, que j'ai tant persécutée pendant ma vie, toi qui fais le bonheur (de celui) qui suit le chemin que tu lui traces !... Adieu, beau ciel, je ne te verrai

jamais!... » Il se livre au désespoir, et meurt en réprouvé.

Eh bien! M. F., que pensez-vous de cela? Avez-vous bien (fait) attention comment cet impie vous a prouvé l'existence de Dieu, la vérité de notre sainte religion, et la certitude d'un jugement que nous devons tous subir à l'heure de notre mort? Avez-vous vu comment il vous a prouvé la vérité d'un enfer pour les pécheurs, et la certitude d'un ciel pour les gens de bien? Croirez-vous maintenant ce que vous disent les athées quand vous les entendez vomir leurs impiétés? Savez-vous ce qu'il faut leur répondre? — Non, me direz-vous peut-être. La voici : « Va, pauvre aveugle, tu feras bien comme les autres; quand la mort te serrera d'un peu près, tu changeras bien de langage et de sentiment. » Savez-vous, M. F., pourquoi ces malheureux débitent toutes ces impiétés? ce n'est pas qu'ils les croient; vous venez de voir qu'à la mort ils les désavouent publiquement; mais c'est qu'ils voudraient que cela fût, car s'il y a un Dieu et une religion sainte, assurément il faut que le péché soit puni : voilà ce qui les jette au dernier des désespoirs. Voulez-vous savoir, M. F., ce que je pense? C'est que malgré tout ce que pourront dire les libertins, je suis sûr que si j'observe tout ce que la religion me commande, j'aurai le bonheur d'aller un jour dans le ciel, pour être heureux à jamais; voilà toute ma croyance. « Il n'y a point de Dieu!..... » un tel blasphème peut-il bien sortir de la bouche d'un chrétien!.. Dites-moi, malheureux impies, s'il y en a qui m'écoutent, (ce que je ne crois pas,) dites-moi, qui vous a donc créés? — Ce sont nos pères et nos mères. — Ce sont vos pères et mères? Eh bien! qui donc a créé vos pères et mères? — Ce sont leurs pères et mères. — Qui a donc créé Adam? il n'avait ni père ni

mère; est-il venu au monde par hasard? Qui donc a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent? Personne? — Sans doute?... Il a été un temps que cela n'était pas; — Baissez les yeux, vieux impies, et allez vous cacher dans le fond des forêts, où jamais les rayons du soleil n'ont pu pénétrer. Ces *monstres*-là voudraient se faire passer pour savants; tandis qu'ils affichent publiquement qu'ils ont la cervelle renversée, et qu'ils sont pétris de l'ignorance la plus crasse que le péché puisse engendrer!... O mon Dieu! peut-on bien tenir un tel langage?...

II. Venons, M. F., à une autre preuve plus forte et plus satisfaisante, qui nous montrera, qui nous prouvera on ne peut mieux, la sainteté, la divinité de notre religion. Ce sont les travaux et les souffrances qu'ont endurés ceux dont le bon Dieu s'est servi pour l'établir. Vous conviendrez avec moi qu'il n'y a pas un homme sur la terre, qui eût voulu donner sa vie pour soutenir une chose fausse. Cela est très-certain, me direz-vous. Eh bien! je vais vous donner un petit aperçu de ce qu'ont enduré ceux qui ont fondé ou maintenu notre religion. Je n'ai pas besoin de vous prouver que J.-C. est venu sur la terre, qu'il a souffert et est mort pour nous. Si je parlais à des idolâtres, je commencerais à leur faire comprendre tout ce que les prophètes ont prédit touchant le Messie, et ils verraient qu'il n'y a pas une lettre qui n'ait eu son accomplissement; mais, parlant à des chrétiens, ce serait temps perdu. Je vais seulement vous mettre devant les yeux, la force, le courage que cette sainte religion donne à ceux qui la professent de tout leur cœur, afin de réveiller un peu en vous cette foi presque éteinte.

Je dis donc que rien ne prouve mieux la divinité de

notre sainte religion, que cette foule de martyrs livrant leur corps à la fureur des tyrans; se présentant et montant sur les échafauds avec plus de joie et de plaisir que des rois sur leur trône. Nous en voyons aussi bien dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau. Nous lisons dans l'Ecriture sainte que les Juifs revenus de la captivité de Babylone, passèrent leurs jours dans la paix et la tranquillité, jusqu'à ce que l'impie Anthiochus montât sur le trône. Ce prince cruel et barbare leur fit éprouver tout ce que sa rage put lui inspirer; le dessein de ce prince cruel était, d'anéantir s'il le pouvait, le culte du vrai Dieu. Il ordonna de profaner tous les jours consacrés au Seigneur, d'élever des autels d'idoles, même dans le saint temple, et de faire brûler toutes les Saintes Écritures. Cette triste nouvelle répandit la frayeur dans tout le royaume. Presque tous prirent la fuite à l'instant même. Les villes furent abandonnées de leurs habitants, le temple fut désert, les fêtes se changèrent en tristesse et en deuil; cependant, malgré toutes ces menaces, plusieurs prirent la résolution de tout souffrir plutôt que de violer la loi du Seigneur, et de ce nombre fut un bon vieillard nommé Eléazar (1).

Il fallait, M. F., que ce vieillard fût bien sûr de l'existence d'un Dieu, de la vérité d'une religion sainte, et d'une autre vie où les justes seront récompensés pour toujours et les pécheurs punis pour jamais, pour endurer des tourments si longs et si rigoureux? Quel est l'impie, qui voudrait mourir pour soutenir ses impiétés? Pas un, M. F., non, pas un. Rien ne nous prouve mieux la vérité de notre religion, que le courage et la constance des

(1) Trait raconté dans les mêmes termes au Sermon sur le Martyre des Machabées, p. 44.

martyrs de l'un et de l'autre sexe, dans les tourments qu'ils ont endurés pour ne pas déplaire à Dieu. Un impie, tant qu'il n'a rien à craindre, débitera bien ses impiétés; mais, dès que le moindre danger approche, aussitôt il désavoue ce qu'il a dit. Jamais un chrétien (je ne veux pas dire un chrétien lâche, qu'un malheureux respect humain fera transgresser les lois de Dieu et de l'Église autant de fois que l'occasion se présentera, qui, crainte d'être méprisé et raillé, ou dans l'espérance d'avoir quelque service d'un voisin, se prêtera à tout ce qu'il voudra, malgré ses remords de conscience; ce n'est pas un bon chrétien, mais seulement un fantôme de chrétien, que la colère de Dieu punira par les flammes); je veux dire un bon chrétien qui aime Dieu et son âme plus que lui-même, celui-là ne désavouera jamais ce qu'il a dit; au contraire, vous le verrez monter sur l'échafaud avec un courage et une joie incroyable. Non, jamais il ne se repentira d'avoir observé ce que sa sainte religion lui a commandé. Allons, M. F., d'échafaud en échafaud, et nous nous convaincrons de plus en plus de la vérité de la religion dont nous faisons si peu de cas, ou, pour mieux dire, que nous semblons abandonner et mépriser.

Après que le même empereur eut fait mourir le saint vieillard Éléazar, on vint lui annoncer qu'une femme et ses enfants méprisaient publiquement (ses ordres) et portaient un grand nombre d'autres à faire de même. Antiochus ordonna d'amener devant son tribunal cette mère avec tous ses enfants (1)..... Ils étaient donc bien persuadés ces martyrs, de l'existence d'un Dieu qui les voyait, qui les punirait ou les récompenserait selon qu'ils auraient bien ou mal fait? Ils étaient donc bien sûrs que

(1) Trait déjà cité, p. 46.

leur religion était sainte et divine? C'est cependant la même que nous professons. O belle religion des chrétiens, que ceux qui te connaissent sont heureux!... Que de grands biens tu nous prépares pour l'autre vie!...

Si nous passons de l'Ancien Testament au nouveau, les persécutions, les bourreaux et les martyrs ne sont pas moins nombreux. Parcourez le monde, M. F., depuis la venue du Sauveur; partout vous trouverez des supplices préparés et des chrétiens pour les subir avec joie, donnant leur vie afin de soutenir la religion qu'ils professent. Oui, toutes ces potences, tous ces instruments de tortures sont autant de monuments qui nous affirment la sainteté de notre religion. Voyez ce que le cruel Néron fit endurer aux premiers chrétiens : tantôt il les faisait coudre dans des peaux de bêtes, on les portait ainsi dans les bois pour les faire servir d'appât aux loups; tantôt il les faisait revêtir d'une robe trempée dans la poix, les pendait aux arbres le long des grandes routes, et y faisait mettre le feu pour éclairer les passants. Il porta la cruauté si loin, qu'il planta dans son jardin des arbres où il attacha à chacun un chrétien, couvert également de poix et y faisait mettre le feu, afin d'avoir le barbare plaisir de marcher pendant la nuit à la lueur de ces flambeaux. Si vous allez plus loin, vous voyez un saint Ignace dévoré par les bêtes, un saint Barthélemy écorché tout vif, un saint Pierre et un saint André cloués sur une croix, un saint Vincent étendu sur le chevalet où on lui arrache les entrailles avec des crochets de fer. Pourquoi tant de tourments, M. F.? sinon pour soutenir la vérité de la religion qu'ils avaient le bonheur de professer. O mon Dieu! peut-on bien entendre sans frémir, les impiétés que l'on vomit avec tant de fureur contre une religion si sainte et si consolante? « O belle religion, s'écrie saint Augus-

tin, que tu rends heureux celui qui a eu le bonheur de suivre le chemin que tu lui traces! »

Voyez aussi, M. F., la différence qu'il y a entre un peuple qui connaît, qui pratique ce qu'elle commande, et un autre qui ne vit pas selon ses règles. Voyez une mère qui a cette religion bien gravée dans son cœur : voyez le soin qu'elle prend de ses enfants ; ils sont encore dans son sein, qu'elle les a déjà mille fois donnés au bon Dieu; voyez son empressement à leur faire recevoir le saint baptême. Voyez son attention, dès qu'ils commencent à parler, comme elle est attentive à leur apprendre à prier le bon Dieu, à leur parler de la grandeur de leur destinée, de ce que leur Dieu a souffert pour eux, de la grandeur de la récompense réservée à celui qui évite le péché et fait le bien; elle ne cesse de leur souhaiter toutes sortes de bénédictions. Cet enfant fera un jour la consolation et le bonheur de ses parents, par sa soumission, son amour et son obéissance. Un bon chrétien n'est point jaloux des bénédictions que le bon Dieu (répand) sur son voïsin et sur ses biens ; au contraire, ils s'unissent tous ensemble pour bénir le bon Dieu de ses dons. Si nous avions le bonheur de bien observer ce que notre sainte religion nous commande, nous commencerions vraiment notre paradis en ce monde. Voyez dans une autre contrée, un royaume, une paroisse ou même une famille qui ne veut pas suivre les règles que nous prescrit notre sainte religion, combien ils sont malheureux! Une mère aura déjà mille fois maudit son enfant, avant de lui avoir donné le jour; voyez ces haines entre voisins, entre parents; écoutez ces médisances, ces calomnies; combien d'enfants vont jusqu'à souhaiter la mort de leur père, de leur mère, pour avoir le peu de bien qu'ils possèdent! Oh! quel malheur pour un chrétien de ne pas

connaître (sa religion) ou de ne pas la pratiquer, c'est un véritable enfer en ce monde !

Je vous avoue, M. F., que je me suis grandement trompé en vous faisant cette instruction ; je vous ai (prouvé) qu'il y a un Dieu. Quel est celui de tous ceux qui m'écoutent qui en doutait? — Personne, me direz-vous. — Vous avez raison ; je vous ai prouvé que nous verrions à l'heure de notre mort qu'il y a un ciel pour ceux qui auront combattu leurs penchants et le démon, et un enfer pour ceux qui auront suivi la route de leurs passions ; personne ne doute de cela, s'il s'en trouvait quelqu'un pour avoir quelque doute là dessus, ce ne pourrait être qu'un impudique ou un ivrogne, et personne ne croit ce que disent ces sortes de monstres ; on les fuit, on les méprise !...

Oui, je me suis trompé en vous faisant cette instruction ; il fallait plutôt vous mettre sous les yeux ce que votre religion exige de vous et ce que vous faites, et vous auriez vu que votre vie est entièrement opposée à votre croyance. Touchons ceci d'un peu plus près, et vous verrez que vous vous comportez comme si vous ne croyiez à rien. Vous savez très-bien que votre religion vous dit que le premier mouvement de votre cœur doit être de penser à Dieu, et votre premier ouvrage, de faire votre prière ; cependant ce n'est pas ce que vous faites. Votre religion vous dit de ne pas jurer le nom de Dieu, vous défend les blasphèmes, vous ne vous en abstenez pas pour cela; elle vous défend de travailler le saint jour du Dimanche, en vous commandant de le passer dans la prière et les bonnes œuvres. Vous faites-vous le moindre scrupule de travailler ou de passer ce saint jour à la danse, au jeu, à faire des ventes ou des achats? En faites-vous moins que si votre religion était fausse? Elle vous dit que

si vous avez honte de paraître chrétien, vous serez rejetés de la face du bon Dieu pendant toute l'éternité. Eh bien! dites-moi : n'est-ce pas qu'une simple compagnie vous fait rougir, au point que vous n'osez dire ni votre *benedicite* ni vos grâces devant *le monde*. Votre religion vous défend de manger de la viande certains jours de la semaine, et vous dit que, si vous le faites, vous vous rendez coupables d'un péché qui vous perd pour une éternité. Ne faites-vous pas le contraire autant de fois que vous en trouvez l'occasion? Elle vous dit de ne pas laisser occuper votre esprit de pensées de haine, de vengeance, d'impureté, etc...; n'y prenez-vous pas plaisir presque autant de fois que le démon vous les présente? Elle vous dit de ne pas faire tort à votre prochain, soit dans ses biens, soit dans sa réputation; le faites-vous? N'êtes-vous pas toujours à le tromper dans vos ventes, vos achats, à médire de lui et souvent même à le calomnier avec un certain plaisir malin? Elle vous dit que tant que vous restez dans le péché, vous tenez Jésus-Christ cloué sur la croix de votre cœur, et que votre pauvre âme est toujours prête à tomber en enfer; cependant vous ne faites pas difficulté de rester des années et même des dix et vingt ans sans même vous confesser...

Vous voyez donc bien que vous ne croyez pas tout ce que votre religion vous enseigne. D'après les enseignements de cette religion, vos enfants sont un dépôt que le bon Dieu vous a confié, et dont il doit un jour vous demander un compte bien rigoureux; s'ils sont damnés et que ce soit de votre faute, vous êtes sûrs de l'être aussi. Vous comportez-vous comme si cela était? Ils ne font ni pâques, ni confessions, et pour ne pas vouloir les aider à se sauver ou, pour mieux dire, pour les aider à se damner, vous consentez à faire comme eux. Vous

voyez donc clairement que vous vous comportez comme si vous étiez convaincus que tout ce que la religion vous enseigne n'est que farce et mensonge. Oh! me direz-vous, cela n'est pas tout à fait vrai. — Mon ami, examinez bien la chose de près. Que feriez-vous donc de moins si vous croyiez tout le contraire de ce que la religion vous enseigne?

De tout cela, M. F., il faut conclure que, si nous sommes sûrs de la vérité de ce que la religion nous enseigne, s'il est vrai que tous ceux qui ont voulu aller au ciel ont fait ce qu'elle leur a commandé, nous devons, nous aussi, faire de même. O mon Dieu! quel malheur que l'aveuglement au sujet du salut de notre pauvre âme! Être certains et très-certains qu'en vivant comme nous vivons, nous n'aurons jamais le ciel, et, malgré cela, continuer à faire toujours de même!... Revenons, M. F., de nos égarements; il en est encore temps : le bon Dieu nous offre sa miséricorde, son amitié et les grâces nécessaires pour quitter le péché et revenir à lui. Évitons les regrets de ces pauvres malheureux dont nous avons parlé en commençant; et puisque, la religion seule fait notre bonheur sur la terre, attachons-nous fortement à elle, et faisons tout ce qu'elle nous commande : ainsi nous serons heureux non-seulement dans ce monde, mais encore dans l'autre. C'est ce que je vous souhaite.

SERMON

SUR LA CONFIRMATION.

Dispositions qu'il faut avoir pour recevoir ce sacrement.

Deus dedit pignus spiritus in cordibus nostris.

Dieu nous a fait part de son esprit divin qui nous sera le gage de la vie éternelle.

(II. *Cor.*, 1, 22.)

E quels sentiments de joie et d'amour ne devez-vous pas être pénétrés, M. F., à la nouvelle d'un tel bonheur!... Oh! qui de nous ne sentira pas son cœur saisi d'amour et de reconnaissance, ayant l'espérance que, dans peu de jours, l'Esprit-Saint aura choisi sa demeure dans son âme? O mon Dieu! il me semble que j'aperçois déjà notre âme (éprouver) le ravissement d'Élisabeth, lorsque la Mère de Dieu vint la visiter, et qu'elle fut remplie si abondamment de cet Esprit de lumière et de ce foyer d'amour. Oh! non, vous n'avez jamais connu la grandeur de ce sacrement, et les biens qu'il nous procure si nous le recevons saintement. Écoutez Jésus-Christ nous dire comme à ses apôtres

avant de monter au ciel : « Encore un peu de temps, et vous recevrez l'Esprit-Saint, préparez-vous par la prière et la retraite, et vous verrez l'accomplissement de ma promesse. » Plusieurs d'entre vous, M. F., l'ont reçu, ce sacrement; mais, ô mon Dieu! comment l'ont-ils reçu?... Les uns sans en connaître la grandeur, les autres, sans être bien prêts, ou peut-être même, en état de péché! Mon Dieu, mon Dieu, dans quel état sont-ils à vos yeux?... Cela fait trembler.

Hélas! parmi ceux-là même qui l'ont reçu dignement, combien de fois, et depuis combien d'années n'ont-ils pas chassé le Saint-Esprit de leur cœur? O perte! O malheur incompréhensible!... Et quel remède pour cela? point d'autres, M. F., que les larmes et la pénitence. Pauvre âme, depuis que cet Esprit de lumière vous a quittée, de quelles ténèbres n'êtes-vous pas enveloppée?... Heureux celui qui ne l'a pas encore reçu! Pourquoi cela? C'est qu'il peut encore s'y préparer, et recevoir toutes les lumières qu'il produit dans les âmes pures. Dites-moi, vous qui avez eu le bonheur de le recevoir, avez-vous bien compris toutes les obligations qu'il vous imposait? Hélas! non, dites-vous en vous-mêmes. Eh bien! écoutez-moi un moment, vous allez le comprendre, et tâchez de réparer le mal que vous avez fait en violant des promesses aussi saintes et aussi sacrées.

Mais pour vous, M. F., qui l'avez reçu avec de mauvaises dispositions, c'est-à-dire le péché dans le cœur; qui avez caché, déguisé ou diminué le nombre (de vos fautes), cherché des détours pour ne pas les faire paraître si énormes, qui les avez confessées sans contrition, sans douleur et sans désir de vous corriger, ne faisant aucun effort pour rompre vos mauvaises habitudes; pour vous, (dis-je) quel langage vous tiendrai-je, qui soit digne de

vous, qui puisse vous faire comprendre votre malheur? O mon frère, après un tel attentat, peux-tu encore vivre? O mon Dieu, des chrétiens seraient-ils coupables d'un meurtre aussi affreux contre votre personne adorable?... Ah! mon ami, pleure amèrement. Si tu es insensible à un tel crime, donne-moi ton cœur et tes yeux, afin que les joignant aux miens, nuit et jour (je verse) des torrents de larmes, et que je pleure de ce que tu ne pleures pas!... Mon ami, qu'as-tu fait? Que vas-tu devenir?... O mon Dieu! puisque les trésors de votre miséricorde nous sont encore ouverts, (touchez) le cœur de ce pauvre malheureux qui vous a outragé, afin qu'il pleure, et que vous lui rendiez ce qu'il a perdu. Enflammez de votre Esprit divin, tous ces jeunes cœurs qui vont vous servir de demeure. Venez, Esprit de lumière et d'amour, venez à mon secours; afin que je leur fasse comprendre la grandeur de leur bonheur, et les obligations qu'ils vont contracter.

I. Si les dispositions doivent être proportionnées à la grandeur du don que Dieu nous fait dans le sacrement de Confirmation, je ne vois pas trop ce que je vous pourrai dire; je gagnerais tout autant, je crois, à garder le silence que de vous en parler; car les grâces qui nous sont communiquées dans ce sacrement sont infinies. Mon Dieu! pardonnez notre faiblesse et notre ignorance!... Mais, vous me demandez, M. F., bien qu'il soit impossible d'apporter à ce sacrement autant de pureté et d'amour qu'il en mérite, ce que nous devons faire pour nous en rendre dignes, autant qu'il est en notre pouvoir, ou du moins, pour éviter le malheur de le profaner? — Mon enfant, ayez confiance, si vous êtes dans les dispositions de faire vos efforts pour vous en rendre digne, Dieu aura

compassion de la faiblesse de votre âme, il entendra vos soupirs, et l'Esprit-Saint ne manquera pas de venir en vous, pour y établir sa demeure.

Voici 1° les dispositions absolument nécessaires pour bien recevoir cet auguste sacrement. Il faut être suffisamment instruit sur tout ce qu'il importe de savoir pour être sauvé; il faut connaître les principaux mystères de notre sainte religion, les premiers principes du catéchisme, la fin pour laquelle Dieu nous a mis sur la terre, la récompense qu'il assure à ceux qui pratiquent la vertu, et la punition de celui qui vit dans le péché. Il faut savoir laquelle des trois personnes de la sainte Trinité s'est incarnée dans le sein de la très sainte Vierge Marie, et qui a formé son corps dans le sein de cette Mère; pourquoi Dieu le fils est venu sur la terre, quelle a été son occupation, ce qu'il a souffert; quelle a été la cause de ses peines, et pourquoi il a institué les sacrements; quels sont les effets de chaque sacrement en particulier, et les dispositions qu'il faut apporter pour les recevoir. Il faut savoir que le sacrement de Baptême est celui qui efface en nous le péché originel, c'est-à-dire le péché que nous avons contracté par la faute d'Adam, et que sans ce sacrement, nous ne pourrions jamais voir Dieu dans le ciel, ni (recevoir) d'autres sacrements. Il faut savoir que le sacrement de Confirmation est un sacrement par lequel l'Esprit-Saint nous est communiqué d'une (manière) plus abondante que dans tous les autres; que le sacrement de Pénitence est institué pour remettre et effacer les péchés que nous avons eu le malheur de commettre après l'âge de raison, c'est-à-dire, quand nous pouvons connaître que nous offensons le bon Dieu, et que nous n'obtenons les effets, qu'autant que nous *sommes fâchés* d'avoir offensé le bon Dieu, et dans une résolution sincère de tout

souffrir, la mort même, plutôt que de retomber dans le péché.

Nous ne devons pas ignorer que pour recevoir l'Eucharistie, (il faut avoir) le bonheur d'être en état de grâce, conservée ou réparée par une bonne confession. Il faut être instruit sur ce que l'on reçoit dans la sainte communion, c'est-à-dire Jésus-Christ, la seconde personne de la très-sainte Trinité, qui a été conçue par l'opération du Saint-Esprit; Fils de Marie, qui l'a mis au monde sans cesser d'être vierge. Sachons aussi que l'Extrême-Onction a été (instituée) pour nous procurer du soulagement et des grâces extraordinaires, lorsque nous approchons de la mort, moment où le démon tâche de nous tenter plus fortement, afin de nous perdre. Le sacrement de l'Ordre ne regarde que les prêtres : il leur communique le pouvoir de remettre les péchés, de faire descendre Jésus-Christ du ciel sur les autels, et le pouvoir d'administrer les autres sacrements. Enfin, nous devons savoir que le sacrement de Mariage est institué pour sanctifier l'union légitime de l'homme et de la femme, pour leur donner la force de supporter les peines que Dieu attache à cet état. Le chrétien qui va recevoir la Confirmation doit savoir le *Notre Père*, le *Je vous salue Marie*, le *Je crois en Dieu*, les trois actes de Foi, d'Espérance et de Charité. Si votre enfant ne sait pas cela, ou instruisez-le, ou qu'il ne se présente pas à la Confirmation; car le défaut d'instruction lui ferait profaner ce sacrement, ce qui serait un malheur infini, puisqu'il ne peut se recevoir qu'une fois.

2° La Confirmation est un sacrement qui nous donne le Saint-Esprit avec l'abondance de ses grâces, et nous rend parfaits chrétiens. Ce sacrement nous donne un esprit de lumière, de force et de courage, qui nous fait

repousser vivement les tentations et fouler aux pieds le respect humain. Un chrétien qui l'a dignement reçu, est toujours prêt à donner sa vie pour soutenir les intérêts de Dieu et (opérer) le salut de son âme; il craint le péché, voilà toute sa crainte, quant au reste, il le foule sous ses pieds. Mais si nous voulons que ce sacrement produise en nous ces heureux effets, il faut le recevoir en état de grâce, et pour cela, s'être confessé, avoir reçu l'absolution de ses péchés, tels qu'on les connaît, sans jamais user de détours, ni (omettre quelque péché), sous prétexte que c'est peu de chose, et qu'il ne vaut pas la peine de le dire. Il faut, en confession, parler de vos doutes, parce que souvent il se trouve de gros péchés, que votre ignorance vous empêche de reconnaître. Prenez bien garde, si vous aviez le malheur de cacher ou de diminuer quelque péché, vous commettriez trois sacriléges des plus horribles. O mon Dieu! mon Dieu! peut-on bien y penser et ne pas mourir d'horreur?...

Si vous voulez que vos confessions soient bonnes, il faut que vous vous confessiez comme si, après votre confession, vous deviez paraître devant le tribunal de Dieu, pour rendre compte de votre vie. Si vous avez contracté quelque mauvaise habitude, il ne faut pas demander l'absolution avant de vous en être entièrement corrigé, parce que n'étant pas corrigé, retombant dans le péché, toutes vos confessions ne seraient que des sacriléges (1). Que devons-nous faire pour détruire nos mauvaises habitudes? Faut-il faire quelques pénitences, quelques prières, quelques mortifications? Non, M. F., cela ne suffit pas. Il faut que nous soyons pénétrés du regret d'avoir offensé Dieu, il faut que nous soyons

(1) Voir note O à la fin du volume.

dans une sincère résolution de tout souffrir plutôt que d'y retomber; il faut railler, mépriser, en un mot, ce que le démon ou les impies pourront nous dire, pour nous entraîner dans le vice. Si vous n'êtes pas dans ces dispositions, n'allez pas plus loin, ou sinon, craignez que les foudres du ciel ne vous *tombent dessus* et ne vous jettent en enfer. O mon Dieu! combien vont recevoir ce sacrement et ne changeront rien à leur manière de vivre! Peut-on bien penser à cela?... Et ce sont des chrétiens?...

Saint Cyprien nous dit : « Mes enfants, si vous recevez dignement l'Esprit-Saint, vous recevrez toutes sortes de biens, c'est-à-dire la Sagesse, l'Intelligence, la Science, le Conseil, la Force, la Piété et la Crainte de Dieu. » Toutes ces grâces, M. F., consistent surtout dans une vive lumière qui éclaire nos âmes, et en un feu divin qui embrase nos cœurs. Voyez comme vous avez besoin que cet Esprit-Saint vienne en vous; voyez combien votre esprit est borné et aveugle quand il s'agit du salut, combien votre cœur est faible, froid et glacé pour la vertu. Saint Grégoire de Tours nous dit que celui qui a reçu l'Esprit-Saint, est plus fort que tous les démons ensemble. Et voici la preuve que nous donne ce grand saint.

« Julien l'apostat, (on l'appelait apostat parce qu'il avait été chrétien et qu'il avait renoncé à sa foi;) pour montrer plus ouvertement son impiété, ordonna d'offrir publiquement un sacrifice à ses idoles, c'est-à-dire aux démons. Afin de donner plus d'éclat à cette impie cérémonie, il se rendit avec toute sa cour dans le temple destiné à cette action sacrilège. Le moment venu, l'empereur donne le signal pour commencer. Tous les prêtres, tous les sacrificateurs se mettent au devoir. Mais

prodige extraordinaire! ni eux ni leurs instruments si bien préparés ne peuvent rien. Le feu même qui était sur l'autel s'éteint tout à coup. Oh! s'écrient l'empereur et les sacrificateurs, il y a ici quelque personne étrangère qui s'oppose à notre cérémonie. Il y a sans doute dans cette assemblée quelque chrétien? L'empereur ordonna de chercher s'il n'y avait point de chrétiens dans le temple; en effet, il s'y trouva un jeune homme qui venait de recevoir la Confirmation, et qui, bien loin de fuir, se présenta lui-même à l'empereur en disant qu'il était chrétien et disciple de Jésus-Christ, de ce Dieu mort sur la croix pour nous racheter : « Je le reconnais pour mon Dieu, disait-il, et me glorifie de lui appartenir; oui, c'est moi ou plutôt le Dieu que je sers qui a rendu vos idoles muettes et sans force! » L'empereur, qui avait été chrétien et qui savait ce que peut un chrétien muni de l'Esprit-Saint, fut saisi de frayeur. « O empereur, que vous « êtes aveugle! s'écria le jeune homme, vous qui avez « été chrétien, qui savez combien notre Dieu est puis- « sant, et que vos idoles ne sont que des démons qui « vous trompent et vous traînent en enfer! » L'empereur, comme un désespéré, court se cacher, craignant d'être écrasé par les foudres du ciel. Ce jeune homme, plein de joie d'avoir confondu toute l'assemblée par la vertu de l'Esprit-Saint, s'empressa de publier ces merveilles. Beaucoup de païens quittèrent leur religion pour embrasser celle des chrétiens qui est si sainte et si belle!

Voilà, M. F., les heureux effets que le sacrement de Confirmation opère en nous, si nous sommes assez heureux pour le recevoir dignement. Oui, si nous le recevons avec de bonnes dispositions, rien désormais ne sera capable de nous détourner de nos devoirs de chrétiens. Si les méchants vous critiquent de ce que vous

pratiquez votre religion, vous les écouterez, mais vous les mépriserez et foulerez aux pieds leurs railleries; vous les plaindrez en voyant qu'ils se perdent, et vous prierez Dieu pour eux. Si le démon vous tente, vous ferez comme saint Macaire, vous lui *cracherez dessus*, pour lui montrer que vous le méprisez, à l'égal de la boue qui est sous vos pieds. O mon Dieu, que celui qui a reçu l'Esprit-Saint est fort et capable de grandes choses!

II. Ce sacrement a été institué le jour de la Pentecôte, dix jours après l'Ascension de Jésus-Christ au ciel. La sainte Vierge et les apôtres éprouvèrent les premiers les heureux effets de cet Esprit d'amour, lorsqu'il descendit sur eux avec le bruit d'un vent impétueux. Il descendit sur leur tête en forme de langues de feu, tandis qu'intérieurement il éclairait leur esprit, embrasait leur cœur, et revêtait leur âme d'un caractère de zèle et de courage qu'ils ont fait paraître jusqu'à la mort. Oui, M. F., cet Esprit de pureté et d'amour, se communiquera à tous ceux qui le recevront dignement. Quoique invisibles, ses grâces ne seront pas moins abondantes. Par la Confirmation, nous recevons le Saint-Esprit, qui est la troisième personne de la sainte Trinité. Oh! quel bonheur pour une vile créature de recevoir en elle ce Dieu d'amour!... Lorsqu'il fut descendu sur les apôtres, il les changea tellement, qu'on ne pouvait plus les reconnaître; chacun se disait : « Sont-ce bien là les disciples de ce prophète de Nazareth que nos docteurs ont fait mourir et crucifier? Voyez avec quel courage et quelle fermeté ils parlent en public; nous les avons vus il y a peu de jours, abandonner leur Maître et le trahir; aujourd'hui, ils confondent jusqu'à nos docteurs. » O mon Dieu! que vous êtes admirable dans vos opérations!...

Eh bien! M. F., après la Confirmation pourra-t-on en dire de même de vous? Sera-t-on obligé de se demander si c'est bien vous que l'on a vus il y a quelque temps? Sera-t-on ravi de votre changement? Vous entendra-t-on chanter les cantiques et les louanges de Dieu, à la place de ces chansons infâmes et déshonnêtes?... Verra-t-on en vous, ma sœur, cette simplicité, cette modestie, cette pudeur qui fait l'ornement de votre sexe, prendre la place de ces parures mondaines et de cet air d'affectation dans vos manières. Sera-t-on obligé de se demander si c'est bien vous que l'on a vue si orgueilleuse et si pleine de vanité? Vous que l'on a vue... O mon Dieu, mon Dieu, qu'allais-je donc dire, en quel bourbier allais-je descendre?...

Vous allez vous faire confirmer, mon frère, c'est très-bien; mais ce n'est pas tout. Il faut qu'après avoir reçu ce sacrement vous ne soyez plus le même. Comme les apôtres, il ne faut plus qu'on vous reconnaisse; il faut que l'assiduité aux saints offices, la délicatesse au sujet du travail du Dimanche et l'exactitude dans la fréquentation des sacrements, prennent la place de votre indifférence pour le service de Dieu, de votre peu de respect dans sa maison, et, enfin, de votre froideur et de votre négligence. Hélas! que de chrétiens vont recevoir ce sacrement, sans qu'il opère en eux cet heureux changement! par conséquent que de chrétiens vont le recevoir indignement! ô mon Dieu, que de chrétiens damnés!

Et vous, M. F., qui avez eu le bonheur de le recevoir autrefois, ce changement s'est-il fait en vous?... Non, M. F., non, je n'en dis pas davantage... La première fois que l'on vous a raillés, n'est-il pas vrai, vous vous êtes découragés, vous avez tout quitté? A la moindre maladie, à la moindre perte, vous vous êtes désespérés, au lieu de

penser que tout vient de Dieu, les maux comme les biens. N'avez-vous pas souhaité la mort, à cause des croix qu'il plaisait à Dieu de vous envoyer?... O mon Dieu, que celui qui n'a pas reçu l'Esprit-Saint dignement, est faible et capable de peu de chose, en comparaison de celui où habite votre Esprit de lumière!

Oui, chaque sacrement produit son effet tout particulier. Le Baptême nous fait chrétiens, enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ; il nous donne un droit au royaume céleste, que le péché de nos premiers parents nous avait fermé; il nous délivre du démon dont nous étions les esclaves, et nous fait passer dans la douce et heureuse liberté des enfants de Dieu. Oh! M. F., que ces avantages sont précieux! pourrons-nous assez remercier le bon Dieu d'un tel bonheur? Le sacrement de Pénitence est un sacrement où Dieu montre sa miséricorde d'une manière admirable; car ce n'était pas assez d'être mort pour nous, d'avoir institué le sacrement de Baptême, sans lequel jamais nous n'aurions vu le ciel, il lui fallut encore en établir un second, qui aurait la vertu d'effacer tous nos péchés actuels. O mon Dieu, que vous êtes bon!... Le sacrement de l'Eucharistie est le sacrement de son amour; oh! M. F., un Dieu se donner à nous!... un Dieu soupirer après ce moment!... O bonheur! ô grâce précieuse!...

Le sacrement de l'Extrême-Onction a été institué pour nous fortifier dans les derniers moments de notre vie. Le sacrement de l'Ordre est établi pour communiquer aux prêtres, les lumières et les grâces nécessaires pour nous conduire dans les voies du salut; celui du Mariage est destiné à sanctifier les actions, l'union légitime de l'homme et de la femme. J'appelle union légitime, l'union de ceux qui se marient selon les lois de l'Église et de l'État. Eh bien! M. F., le sacrement de Confirmation est la perfec-

tion de tous les autres; c'est précisément celui-ci qui nous rend parfaits chrétiens, et ceux qui pouvant le recevoir ne le reçoivent pas, se privent de beaucoup de grâces et commettent un gros péché.

Oui, M. F., on peut comparer le chrétien baptisé à un enfant qui vient de naître et qui est sujet à toutes les faiblesses; mais celui qui a été confirmé est semblable à un homme à la fleur de l'âge, plein de courage et de force, qui peut porter les armes, et est en état de se défendre vigoureusement contre ses ennemis. Vous avez fait jusqu'à présent tout ce que fait un enfant. La moindre chose vous a découragés, la moindre tentation vous a fait tomber, la plus petite pénitence vous a effrayés; mais si vous avez reçu véritablement l'Esprit-Saint, rien ne sera capable de vous arrêter : vous foulerez tout aux pieds, vous ne serez contents que dans le combat, et, pour tout dire, vous ferez comme les apôtres après qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit, vous ne ferez pas plus attention au monde que si vous y étiez seuls.

Voyez, M. F., ce qu'étaient les apôtres avant la descente du Saint-Esprit : faibles, timides; à chaque instant, le respect humain l'emportait sur les intérêts de Dieu; ils avaient abandonné leur maître, même après l'avoir vu plusieurs fois après sa résurrection, boire et manger avec eux. Ils se tenaient cachés, par crainte des Juifs, dans le lieu même où ils se préparaient à recevoir le Saint-Esprit; pas un n'osait redire publiquement les merveilles dont il avait été témoin. Mais, ô mon Dieu! quel étonnant changement dès qu'ils ont reçu votre Saint-Esprit! Ils sortent du cénacle, ils courent les rues de Jérusalem, ils publient ouvertement tout ce qu'ils avaient vu et entendu du Sauveur. Le peuple, que la fête de Pâques a réuni de toutes les parties du monde, s'y rend en foule. Saint

Pierre, tout enflammé de l'Esprit divin : « Mes enfants, s'écrie-t-il, écoutez-moi : Ce même Jésus que vous avez fait mourir par les mains de vos bourreaux, Dieu l'a ressuscité. » Est-ce bien là, M. F., cet apôtre qui pâlit et trembla à la seule voix d'une servante, et qui renia si lâchement son divin Maître? Oui, c'est lui-même, mais depuis ce temps, il a reçu l'Esprit-Saint, qui a changé sa faiblesse en force, et sa crainte en un courage invincible; il craignait de passer pour un disciple de Jésus-Christ, et maintenant, il ne soupire qu'après le moment de donner sa vie pour lui. Le mépris, les prisons, les persécutions font ses délices. O Esprit-Saint, que vous donnez de force à ceux qui sont assez heureux pour vous posséder!

Mais, pensez-vous en vous-mêmes, quels sont les dons que le Saint-Esprit nous communique dans le sacrement de Confirmation?... Les voici, M. F., tout ce que je vous demande, c'est de les mettre en pratique. Je vous ai déjà dit qu'il y en avait sept. Le premier don du Saint-Esprit c'est la Sagesse, grâce qui nous détache du monde. Elle nous fait mépriser les plaisirs, qui ne peuvent que nous séduire, nous tromper et nous perdre. Cette vertu nous porte à nous attacher aux biens durables, c'est-à-dire aux biens du ciel; à ne considérer ce monde que comme un lieu d'exil et de misères, où, tant que nous y serons, nous vivrons malheureux, sans atteindre ce bonheur parfait après lequel notre cœur soupire.

Le deuxième don du Saint-Esprit est l'Intelligence : c'est-à-dire une lumière surnaturelle qui nous fait comprendre les beautés de notre sainte religion, les secours et les consolations que nous y trouvons. Elle nous montre par conséquent, l'attachement que nous devons avoir pour elle; elle nous fait faire des efforts pour la connaître afin que notre ignorance ne soit pas cause de

notre perte, et que, ravis de tant de beautés nous méprisions tout le reste.

Le troisième don du Saint-Esprit est le don de Conseil. C'est une prudence chrétienne qui nous fait toujours choisir les moyens les plus sûrs pour aller à Dieu, et l'état le plus parfait pour arriver au ciel.

Le quatrième est celui de la Science, qui nous porte à examiner si toutes nos actions sont faites avec des intentions bien pures, si nous vivons de manière à avoir l'assurance que nous sommes dans la route qui conduit au ciel. Il nous fait connaître aussi les dangers et les occasions qui peuvent nous perdre en nous portant au mal.

Le cinquième don est la Force. C'est un caractère de vigueur et de courage qui nous met au-dessus de tout respect humain; c'est précisément cette vertu qui soutenait les martyrs dans leurs tourments; voyez saint Barthélemy, écorché vif de la tête aux pieds. Eh! M. F., qui lui donna cette force, si ce n'est le Saint-Esprit? Qui donna à saint Vincent ce courage invincible jusqu'à lasser ses bourreaux? C'est encore l'Esprit-Saint. En effet, un chrétien qui a reçu cette vertu, méprise et foule aux pieds tout ce que les impies peuvent lui dire : il ne pense qu'à plaire à Dieu, et rien autre chose.

Le sixième don est celui de la Piété. C'est un saint empressement pour tout ce qui a rapport au culte de Dieu et au salut de nos âmes. Qui a porté tant de saints à rendre les services les plus dégoûtants aux malades? Qui y porte encore aujourd'hui tant de personnes, qui passent leur vie à servir les malheureux? C'est l'Esprit-Saint. C'est lui qui nous porte à écouter avec empressement la parole de Dieu, à prier avec ferveur, et à faire consister notre bonheur dans la fréquentation des sacrements.

Le septième don est la Crainte de Dieu. C'est une délicatesse de conscience, qui nous porte à bien examiner si nos actions sont conformes à la loi que Dieu nous prescrit dans ses commandements. Un chrétien qui possède cette vertu craint horriblement le péché, et tremble continuellement d'y tomber; il fait comme saint Philippe de Néri que l'on trouva un jour sanglotant. On lui demanda ce qui le jetait dans cette espèce de désespoir? « Hélas! dit-il, je ne désespère pas; au contraire, j'espère beaucoup; mais quand je pense que les anges qui étaient dans le ciel, sont tombés, qu'Adam et Ève ont péché dans le paradis terrestre, que Salomon, d'après l'Esprit-Saint, le plus sage des rois de la terre, a souillé ses cheveux blancs par les crimes les plus abominables, la pensée de tout cela, dis-je, me fait craindre sans cesse que ce malheur ne m'arrive. Oh! ajoutait-il, que celui qui connaît la grandeur du péché, doit craindre d'y tomber!... » Mon Dieu que nous avons besoin que cet Esprit-Saint vienne en nous pour changer notre cœur!

Mais à qui, M. F., le Saint-Esprit doit-il se communiquer avec ses sept dons? Je réponds : A tous ceux qui s'y seront préparés par la prière et la retraite; c'est-à-dire, qui auront, autant qu'il leur est possible, détourné leur cœur des objets et des choses du monde; qui auront confessé sincèrement leurs péchés avec la douleur nécessaire; qui auront pris des résolutions véritables de ne plus les commettre et de tout souffrir plutôt que d'y retomber. En effet, le Saint-Esprit fut donné seulement à ceux qui avaient passé quelques jours dans le cénacle, c'est-à-dire dans la retraite. Toutes les fois que Dieu veut accorder quelque grâce extraordinaire, ce n'est qu'après quelques jours de retraite. Voyez Moïse : Dieu ne lui donna sa loi qu'après quarante jours de jeûne et de re-

traite. Voyez le prophète Élie. Le Seigneur lui commande d'aller sur la montagne d'Horeb, parce que c'est là qu'il doit lui apprendre ses volontés; il veut lui faire comprendre que ce n'est pas dans le tracas du monde qu'il distribue ses dons précieux. Lorsque le prophète est sur la montagne, il commence à entendre un vent impétueux qui semblait tout renverser, mais le Seigneur n'est pas dans ce vent. Après cela, il se fait un tremblement de terre terrible : le Seigneur n'y est pas non plus; enfin, il entend souffler un vent doux; alors Élie se couvre la face de son manteau, se met à l'entrée de sa caverne : c'est là qu'est le Seigneur. Dieu voulait montrer ainsi, que lorsqu'il veut venir dans nos cœurs, il faut qu'ils soient dégagés des choses extérieures du monde, c'est-à-dire, que nous ayons quitté nos péchés et nos mauvaises habitudes.

O mon Dieu, ne permettez pas que nous ayons le malheur de recevoir indignement votre Esprit-Saint! changez entièrement nos cœurs et nos âmes!... Seigneur, descendez dans nos cœurs par votre grâce, daignez y habiter par le sacrement de Confirmation!... O Vierge sainte, qui avez préparé les apôtres à cet heureux moment, préparez-nous aussi vous-même, afin que nous puissions recevoir et garder cet Esprit de pureté et d'amour... Ainsi soit-il.

SERMON

SUR L'EXTRÊME-ONCTION.

Dominus opem ferat illi super lectum doloris ejus : universum stratum ejus versasti, in infirmitate ejus.

Le Seigneur portera secours au malade sur son lit de douleur; vous avez, ô Dieu, changé sa couche dans son infirmité.

(*Ps.* XL, 4.)

Qui de nous, M. F., pourra jamais comprendre la grandeur de la miséricorde de Dieu, son empressement à nous fournir tous les moyens nécessaires pour adoucir nos peines et nous assurer le ciel? Sommes-nous malades? Il veut bien, ce tendre et aimable Sauveur, s'abaisser jusqu'à venir nous visiter, nous consoler et nous aider à souffrir, de manière à rendre ces souffrances dignes d'une récompense éternelle. Voulons-nous, M. F., être pénétrés de la grandeur de son amour pour nous? Considérons l'empressement qu'il a de nous accompagner de sa miséricorde, tous les jours et à tous les instants de notre vie.

Dès que nous entrons dans le monde, il nous présente le sacrement de Baptême pour nous ouvrir le ciel que le

péché d'Adam nous avait fermé, et, en nous rendant son amitié, il nous fait participants de tous les mérites de sa passion. Avons-nous le malheur de perdre cette grâce précieuse? il nous offre, pour réparer cette perte, le sacrement de Pénitence, que nous pouvons recevoir autant de fois que nous avons péché. Il va encore plus loin; afin de ranimer en nous la foi, sans laquelle nous ne pouvons plaire à Dieu, il nous donne, dans le sacrement de Confirmation, son Saint-Esprit, qui nous éclaire et nous conduit dans toutes nos actions, de manière à les rendre méritoires pour le ciel. Non content de tous ces dons, il veut encore, pour nous fortifier dans nos combats, nous donner son corps adorable et son sang précieux, afin de nourrir nos âmes, et de nous faire goûter d'avance le bonheur des saints. Voilà donc tout ce qui nous est nécessaire pour conserver ou réparer en nous la grâce de Dieu; mais comme le péché d'Adam nous attire toutes sortes de misères, et surtout le châtiment de subir la mort; nous avons besoin, à nos derniers moments, d'un secours puissant, pour adoucir nos souffrances et les rendre méritoires; pour nous fortifier contre les attaques du démon, qui, voulant nous perdre, redouble ses efforts.

Nous avons besoin, dis-je, d'un secours extraordinaire, pour nous rassurer contre les terreurs de la mort et les frayeurs du jugement, dont la seule pensée a fait trembler les plus grands saints. Que fait donc notre aimable Sauveur? Il établit un sacrement qui nous donne toutes les grâces et les secours nécessaires dans ce terrible moment; un sacrement, qui nous fait considérer nos maladies, non comme une punition, mais comme une grâce bien précieuse, et la mort, non comme un châtiment, mais comme une grande récompense. Les mala-

dies, en effet, sont des moyens très-efficaces pour nous faire satisfaire à la Justice divine, et la mort nous délivre de toutes sortes de misères, en nous donnant la possession de toutes sortes de biens. Mais pour mieux vous le faire comprendre, je crois (devoir) vous montrer, 1° les avantages du sacrement de l'Extrême-Onction; 2° les fautes que nous commettons à l'occasion de ce sacrement; 3° les dispositions que nous devons y apporter.

I. Vous parler du sacrement de l'Extrême-Onction, M. F., c'est vous faire ressouvenir que notre vie ici-bas n'est pas éternelle, et que bientôt nous sortirons de ce monde. Notre vie n'est qu'un petit passage, où nous sommes placés pour combattre le démon, le monde et nos penchants, afin de nous assurer le ciel; c'est vous dire que nos corps, que nous cherchons tant à contenter, que nous craignons tant de faire souffrir, seront détruits par la violence des souffrances, par la puissance de la mort, et que nous irons paraître devant notre juge, pour lui rendre compte de tout le bien et de tout le mal que nous aurons fait pendant notre vie. Après cela, nous irons nous ensevelir dans la maison de notre éternité. Ah! M. F., que cette pensée nous serait salutaire, si nous avions le bonheur de la bien graver dans notre cœur! En effet, comment pourrions-nous commettre le péché? comment pourrions-nous vivre dans le péché, si nous nous disions en nous-même : Un jour viendra que la maladie et la mort détruiront ce corps; un jour viendra qu'il me faudra rendre compte de toutes les actions de ma vie, et, après ce jugement, ma demeure sera ou le ciel ou l'enfer. O mon Dieu, que celui qui ferait de cette pensée son pain quotidien, vivrait saintement!...

Le sacrement de l'Extrême-Onction a été institué par

Notre Seigneur Jésus-Christ, pour le soulagement spirituel et même corporel des pauvres malades. Pour notre âme, elle est sûre d'y trouver toujours la santé, si elle est bien préparée; et, de même, notre corps y trouve aussi la santé, si elle peut être utile à la gloire de Dieu et à notre salut. Saint Jacques nous dit : « Si quelqu'un est malade, faites venir le ministre de l'Église, qui fera sur lui les onctions, et le Seigneur effacera ses péchés et lui rendra la santé du corps. » De sorte que, non-seulement nous recevons la santé de notre âme, c'est-à-dire le pardon de nos péchés, mais encore une grâce de force, pour nous défendre contre le démon, qui redouble ses attaques à ces derniers moments, espérant toujours nous perdre avant notre mort. Bien plus, ce sacrement répand dans nos âmes une douce consolation; il ranime notre confiance en Dieu, il nous le fait considérer, non comme un juge sévère, mais comme un bon Sauveur et un tendre Père, qui vient pour nous consoler, et nous encourager par l'espoir de la récompense qu'il nous prépare dans le ciel.

La maladie est une grâce bien précieuse, elle nous rappelle à Dieu, et nous fait rentrer en nous-même; elle nous détache de la vie; elle nous fait considérer toutes les choses créées, les biens, les plaisirs et les honneurs, comme des choses viles et méprisables, indignes d'y attacher notre cœur. Moment précieux, M. F.! C'est ordinairement dans ce temps-là que nous nous remettons devant les yeux toute notre vie : je veux dire le bien et le mal que nous avons fait. N'est-ce pas dans ce moment, M. F., que nous regrettons de ne pas avoir vécu dans l'amitié de Dieu? N'est-ce pas lorsque nous sommes étendus sur ce lit de douleur, que nous pleurons des péchés, que peut-être sans une longue maladie, nous

n'aurions jamais pleurés. N'est-ce pas dans ce moment que nous prenons les résolutions de changer de vie, si Dieu est assez bon pour nous rendre la santé? N'est-ce pas dans ce temps-là, que nous concevons une aversion infinie pour tout ce qui nous a porté au péché, soit plaisirs ou mauvaises compagnies? N'est-ce pas dans ce moment que nous commençons à penser aux tourments que la justice de Dieu prépare aux pécheurs? N'est-ce pas une maladïe qui nous fait nous réconcilier avec notre ennemi? qui nous fait rendre le bien qui n'est pas à nous? N'est-ce pas encore dans ces derniers moments que nous éprouvons combien le bon Dieu est riche en miséricorde? N'est-ce pas là que la pensée du jugement nous fait trembler, à l'aspect de notre destinée éternelle? Oh! M. F., qu'une maladie longue est avantageuse pour un chrétien qui sait en profiter; car elle lui fournit des moyens efficaces et puissants pour revenir (à Dieu), rentrer en lui-même, et satisfaire à la justice divine pour ses péchés! Hélas! que d'âmes sont en enfer, et qui seraient dans le ciel si elles avaient eu de longues maladies! Combien, au jour du jugement, verront que les maladies leur ont *gagné* (1) un grand nombre d'années de purgatoire!

La mort même est un grand bienfait de Dieu et un moyen capable de nous réunir à lui; car, vouloir vivre longtemps, c'est vouloir prolonger ses misères ici-bas. Saint Augustin nous dit: « Celui qui craint la mort, n'aime pas le bon Dieu. » En effet, si nous aimons quelqu'un, nous devons aimer ce qui peut nous y conduire; par conséquent, celui qui aime Dieu ne craint pas la mort. Mais n'allons pas plus loin, occupons-nous

(1) Épargné, évité.

de ce qui regarde directement l'Extrême-Onction, qui est le sacrement des mourants.

Ce sacrement est un signe sensible qui produit en nous des effets invisibles. Ces signes sont les onctions que le prêtre fait sur le malade avec l'huile sainte, bénite par l'évêque, et les prières qui les accompagnent. Si vous ne savez pas pourquoi l'on donne à ce sacrement le nom d'Extrême-Onction, le voici. C'est que ces onctions sont les dernières que l'on fait sur un chrétien. Les premières se font lorsque nous recevons le Baptême; les secondes, lorsque l'évêque nous donne la Confirmation, et les dernières, lorsque nous sommes malades. Nous voyons que Jésus-Christ, en instituant les sacrements, a choisi les signes les plus capables de nous faire connaître les effets que chaque sacrement produit en nous. Dans le sacrement de Baptême, nous recevons l'eau, dont l'usage ordinaire est de laver quelque chose de sale, pour nous montrer que la grâce reçue dans ce sacrement, purifie notre âme de ses péchés. Dans celui de l'Eucharistie, nous recevons Jésus-Christ sous l'espèce du pain et du vin, pour nous faire connaître qu'il nourrit nos âmes, comme le pain et le vin nourrissent nos corps. Dans celui de l'Extrême-Onction, nous recevons l'huile sainte. Or, la propriété de l'huile c'est de guérir les blessures, d'adoucir les plaies, de fortifier les membres; de plus, l'huile d'olives est encore le symbole de la paix. Vous savez que Noé, après le déluge, envoya une colombe pour savoir si les eaux s'étaient retirées; elle lui apporta une branche d'olivier, pour lui signifier que la colère de Dieu était apaisée, et que la paix était rendue à la terre. Voilà précisément, M. F., les effets que produit le sacrement de l'Extrême-Onction dans celui qui le reçoit avec de bonnes dispositions, après s'être bien préparé par le sacrement de Pénitence.

Il est vrai que par le sacrement de Pénitence, tous nos péchés nous sont déjà pardonnés; mais le sacrement de l'Extrême-Onction achève de nous purifier de tous les péchés véniels que nous pouvons avoir commis depuis ce temps-là. Hélas! que de fautes, dont ces pauvres malades se rendent coupables! Tantôt ils murmurent dans leurs souffrances, tantôt ils ne se soumettent pas bien à la volonté de Dieu; une autre fois, ils s'occupent trop d'affaires temporelles; un autre moment, ils seront de mauvaise humeur contre ceux qui en ont soin. Voilà les fautes qu'un pauvre malade commet ordinairement. Elles sont légères, c'est vrai, mais elles ne laisseront pas que de le conduire bien des années en purgatoire. C'est pour cela que les saints Pères appellent ce sacrement : « la perfection du sacrement de Pénitence. » Vous voyez qu'il nous procure une grâce bien précieuse en nous donnant le bonheur d'aller voir Dieu, aussitôt après notre mort. De plus, il nous fortifie contre les tentations du démon, qui en ce moment sont plus fortes et plus fréquentes.

En effet, c'est principalement dans nos maladies que le démon, comme nous dit saint Pierre, *roule* autour de nous pour nous dévorer; soit en nous portant au désespoir, en nous faisant considérer nos péchés comme trop grands pour être pardonnés, ainsi veut-il nous faire perdre toute espérance; soit encore par la présomption, en nous persuadant que nous n'avons rien à craindre, que Dieu ne nous a pas créés pour nous damner; avec cette vaine espérance, nous mourons dans notre péché, et nous sommes perdus. Ce sacrement, au contraire, nous fait tenir un juste milieu : il nous donne une crainte salutaire, qui, en nous faisant nous amender, ne laisse pas que de nous faire espérer en la miséricorde de Dieu,

et nous engage à prendre tous les moyens que le bon Dieu nous a donnés pour assurer notre salut.

Un autre bien que produit en nous ce sacrement, c'est de nous rassurer contre les frayeurs de la mort. Il nous la fait envisager comme un bien, car en nous séparant de la vie, elle nous conduit à notre véritable patrie; nous l'acceptons alors en esprit de pénitence. Si la crainte du jugement à subir nous effraie, ce sacrement nous rassure, en nous faisant penser qu'à la vue du sang adorable de Jésus-Christ dont nous sommes tout couverts, il est impossible que le Père éternel ne veuille pas nous reconnaître pour son ouvrage, pour ses fils, ses enfants et les chrétiens de son royaume. Ce sacrement fortifie encore le malade, il lui fait supporter ses souffrances avec patience et résignation à la volonté de Dieu; bien plus, il adoucit ses douleurs, et elles lui paraissent moins violentes. Nous savons bien, il est vrai, ce qu'est la souffrance; plusieurs d'entre nous ont éprouvé des douleurs bien violentes; mais aucun d'entre nous ne sait ce que l'on souffre pour mourir. Dans ce moment surtout, nous avons besoin que ce sacrement adoucisse nos maux. Écoutez saint Jacques : « Quelqu'un est-il malade? qu'il fasse venir le ministre du Seigneur, et la prière de foi qu'il fera sur lui le soulagera. » En effet, que de malades, après avoir reçu ce sacrement, se sont trouvés mieux!

Ce qui nous rend la mort si effrayante, c'est qu'il nous faut aller rendre compte de notre *pauvre vie*, qui n'a été peut-être qu'une chaîne de péchés. Que de sacriléges! que de profanations du saint jour du Dimanche! Que de fois n'avons-nous pas profané notre esprit, notre cœur et notre corps par l'impureté? Il est vrai que nous avons bien confessé tout cela; mais, mon Dieu! avons-nous ap-

porté assez de préparation? avons-nous eu assez de contrition? O moment terrible pour un chrétien, qui n'a pas pensé sérieusement à son salut! Eh bien! si nous recevons ce sacrement saintement, nous avons une grande certitude que Dieu nous pardonnera. Oui, M. F., lorsque nous voyons venir le prêtre pour nous donner ce grand sacrement, c'est comme si nous voyons un ange venir nous annoncer que le ciel va se réconcilier avec nous, et que Jésus-Christ nous attend dans la grandeur de sa miséricorde. Disons encore quelque chose de plus consolant. Dans ce sacrement, Jésus-Christ descend vraiment dans nos âmes par sa grâce, il vient y faire sa demeure, et nous conduire lui-même en triomphe dans le ciel, ainsi qu'il le fit à ce pénitent, dont saint Siméon Stylite vit l'âme emportée au ciel par le Sauveur lui-même. Que de fois, M. F., nous voyons des malades, que la pensée de la mort effrayait presque jusqu'au désespoir, et qui ont fini par dire, après avoir reçu ce sacrement : « Je ne croyais pas qu'il fût si doux et si consolant de mourir. »

D'après cela, je conclus que dans ce sacrement, tout est pour nous une consolation, car il nous procure les plus grands biens pour le temps et pour l'éternité. Oui, M. F., cela doit nous engager à demander à Dieu, tous les jours de notre vie, la grâce de recevoir ce sacrement avant de mourir. Je sais qu'il n'est pas absolument nécessaire pour être sauvé; mais, si nous négligions de le recevoir, nous nous rendrions coupables, nous nous priverions de grandes grâces; nous semblerions, en effet, mépriser les moyens que le bon Dieu nous présente pour nous aider à opérer notre salut. Bien plus, nous nous exposerions grandement à faire une mauvaise mort, ce qui est le plus grand de tous les malheurs.

II. Si vous me demandez dans quel temps il faut avoir recours à ce sacrement? je vous dirai, que c'est lorsque nous avons une maladie qui semble vouloir nous conduire au tombeau. Vous savez que ce sacrement ne peut être reçu qu'une fois dans la même maladie; mais, toutes les fois que nous revenons à la santé et que nous retombons malades, nous pouvons de nouveau le recevoir. Si maintenant vous me demandez à quel âge on peut recevoir ce sacrement? Je vous répondrai : Dès que nous avons l'âge de raison, c'est-à-dire dès que nous pouvons distinguer le bien d'avec le mal; aussi, lorsque vos enfants commencent à distinguer le bien d'avec le mal, il ne faut jamais manquer de les faire confesser, afin qu'ils soient en état de recevoir ce sacrement.

Je vais vous montrer *en gros*, les fautes dont nous pouvons, sur ce point, nous rendre coupables. Nous sommes coupables lorsque nous avons négligé de demander à Dieu, pendant notre vie, la grâce de recevoir ce sacrement à l'heure de notre mort, ou si nous l'avons considéré comme peu de chose. Hélas! M. F., si j'osais, je vous dirais qu'il y a des chrétiens qui, dans toute leur vie, n'ont jamais demandé au bon Dieu cette grâce. Nous sommes encore coupables, si nous ne prions pas pour ceux que l'on va administrer; si nous négligeons d'aller auprès d'eux pouvant le faire; si, étant auprès des malades, nous leur cachons leur état; si nous détournons ceux qui veulent faire venir le prêtre, ou si nous ne l'avons pas appelé quand les malades le réclamaient; si nous négligeons de les instruire sur ce sacrement, de leur apprendre qui l'a institué, les effets qu'il produit en nous, pourquoi on nous le donne, et quelles sont les dispositions que nous devons y apporter; enfin, si nous n'avons pas prié pour ces pauvres malades, pendant

qu'on leur administrait ce sacrement. Nous ne devons pas nous contenter d'y assister, mais il faut, autant que nous le pouvons, solliciter la miséricorde de Dieu pour eux.

Ceux qui les gardent doivent, autant que possible leur laver les pieds et les mains avec de l'eau tiède, par respect pour le sacrement. Si c'est une fille ou une femme, ne jamais les laisser sans leur mettre un mouchoir au cou; ces pauvres malades n'y pensent pas!.. Hélas! que de maîtres sont coupables, en envoyant leurs domestiques à l'hôpital presque morts; ils meurent quelquefois en chemin, ou bien, arrivés à l'hôpital, ils reçoivent ce sacrement sans connaissance, et, par conséquent, sans fruit! Combien d'autres ont de pauvres malades chez eux, et les laissent mourir, sans en avertir le prêtre de la paroisse!... Les pères et mères, les maîtres et maîtresses, doivent encore voir s'ils ont négligé d'instruire leurs enfants et leurs domestiques de ce qui regarde ce sacrement, dès qu'ils sont en état de le recevoir; s'ils négligent cela, ils seront cause que leurs enfants et leurs domestiques le profaneront. Mon Dieu, où sont ceux qui remplissent bien leurs devoirs? Hélas! qu'il y en a peu!..

Il faut encore vous examiner si vous n'avez pas pris plaisir à entendre, ou à dire vous-mêmes de ces paroles impies : « *Il peut partir, ses bottes sont engraissées,* ou encore : *Il est.....* » c'est se railler des choses saintes. Il faut encore voir, si vous n'avez pas accompagné le bon Dieu plutôt par curiosité, que pour prier auprès du malade. Quant aux malades, ils ne doivent jamais attendre ces moments pour mettre ordre à leurs affaires temporelles; ils doivent y penser tandis qu'ils sont en santé : afin que, dans la maladie, ils ne s'occupent que du salut de leur âme. Ne manquez jamais de vous retenir des

messes, ne vous fiez pas sur les promesses de vos héritiers, vous savez ce que l'on dit dans le monde, et cela est très-vrai : « Le souvenir des morts s'en va avec le son des cloches. »

Les saints, M. F., regardaient comme un grand péché de laisser mourir une personne sans sacrement. Il y en a qui ont peur d'effrayer les malades, et n'osent pas leur parler de (recevoir les) sacrements ; quelle cruelle amitié!.. Il est rapporté dans l'histoire qu'un pauvre père étant à l'article de la mort, personne ne lui parlait de se confesser; une petite fille qui venait du catéchisme lui dit : « Mon père, le médecin dit que vous allez mourir; ma mère pleure dans sa chambre, personne ne vous parle de vous confesser; monsieur le curé nous a dit que c'était un grand péché que de laisser mourir une personne sans sacrements, voulez-vous que je le fasse venir? » — « Ah! mon enfant, lui dit le père, va vite le chercher, je n'y pensais pas; je souffre tant! » Le prêtre vint, et (le malade) se confessa dans de très-bonnes dispositions. Avant de mourir, il fit venir sa fille auprès de son lit, en lui disant : « Ah! mon enfant, que je te remercie! sans toi, j'étais bien damné; je ne pensais pas à me confesser. »

Hélas! que de pauvres malades meurent sans sacrements et se damnent par la faute de ceux qui les entourent, et qui n'ont pas la charité de les faire confesser! Nous devons encore avoir une grande dévotion à sainte Barbe, pour demander au bon Dieu, par sa protection, de recevoir nos derniers sacrements. Il est rapporté dans l'histoire qu'un saint évêque exilé, n'ayant point de moyens de recevoir les sacrements, la sainte Vierge vint avec des anges, etc..... Il faut encore ne jamais manquer, si le prêtre n'y pensait pas, de lui faire appliquer au

malade les indulgences plénières, qui sont la remise de toutes les peines que nous devons souffrir en purgatoire.

III. Mais quelles sont les dispositions que nous devons avoir pour recevoir dignement ce sacrement? J'en trouve trois. La première, c'est d'être en état de grâce, la seconde, c'est la résignation à la volonté de Dieu, la troisième, souffrir la maladie avec patience. Je dis qu'il faut être en état de grâce, c'est-à-dire, s'être confessé; parce que si l'on recevait ce sacrement avec un péché (mortel) sur la conscience, l'on commettrait un horrible sacrilége. O mon Dieu, quel malheur!... Si vous êtes en état de péché et que vous ne puissiez parler, il faut vous exciter à la contrition, et vous confesser par signes, autant que vous pourrez. Hélas! qu'il est difficile de bien se confesser dans ce moment, quand on a négligé de le faire pendant le temps de la santé!... Il ne faut pas cependant se laisser aller au désespoir, quelque misérable que l'on soit; quand même nous aurions commis de grands et nombreux péchés, il faut toujours espérer en la bonté de Dieu. Il faut faire mettre un crucifix devant nos yeux, afin qu'en le regardant, nous voyons la grandeur de la miséricorde de Dieu pour les pécheurs. Cette image fera naître en nous une grande confiance, en pensant que la miséricorde de Dieu est encore infiniment plus grande que nos péchés, et que, quoique bien pécheurs, nous pouvons espérer notre pardon. Il est vrai qu'il faut bien craindre pour tant de grâces méprisées et tant de péchés commis; mais il faut penser que Dieu a promis que jamais il ne refuserait le pardon à celui qui le lui demande comme il faut.

2° Une autre disposition que doit avoir le malade, c'est de se soumettre entièrement à la volonté de Dieu, et de

ne point *se tourmenter* de sa guérison ; il faut qu'il sache que si la santé est nécessaire au salut de son âme, le bon Dieu le guérira. Il est vrai qu'il n'est pas défendu d'avoir recours au médecin ni aux remèdes, puisque Dieu a établi les médecins et créé les remèdes. Nous voyons que Jésus-Christ lui-même a cherché quelques consolations dans ses peines, lorsqu'il alla trouver ses apôtres en leur disant : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ; » et lorsqu'étant sur la croix il dit aussi : « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Ce n'est pas qu'il eut besoin de secours, mais seulement pour nous montrer qu'il n'est pas défendu de chercher quelque soulagement dans nos maladies, et quelques consolations dans nos peines. Mais à l'exemple de Jésus-Christ, disons à Dieu : « Mon Dieu, que votre sainte volonté se fasse toujours, et non la mienne, » soyons toujours contents, de quelque manière qu'on se conduise à notre égard, nous sommes sûrs que le salut de notre âme *s'y trouvera*.

Tout nous engage donc à faire recevoir les derniers sacrements à ceux qui sont dans nos maisons ; d'abord il y a une bénédiction particulière qu'y apporte Jésus-Christ en y venant. Ensuite, nous ne pouvons pas rendre un plus grand service, c'est-à-dire, faire une plus belle œuvre de charité, que de fournir à un malade les moyens de s'assurer le ciel. Enfin, nous sommes sûrs que le bon Dieu ne nous refusera pas la même grâce, quand nous serons à l'heure de la mort. Nous ne devons jamais négliger de faire venir un prêtre ; il vaut mieux que le prêtre (vienne) vingt fois de trop, que si vous laissiez mourir votre malade sans sacrements. D'ailleurs un prêtre a toujours un grand plaisir à voir un malade, et les malades à leur tour, doivent sentir le bonheur de cette visite. Saint Bernard nous rapporte que saint Malachie, archevêque de

Cologne, avait été appelé par un malade. Quand il fut arrivé, on lui dit que le malade n'était pas en danger, qu'il pouvait attendre au lendemain; et sur cela l'archevêque reprit son chemin. Peu d'instants après, on court après lui, disant que le malade est mort. « Ah! malheureux, s'écrie-t-il, c'est bien par ma faute. » Il se rend près de lui, quoiqu'il fût mort, se prosterne la face contre terre, répand des larmes en abondance, et engage tous ceux qui étaient avec lui à prier aussi. « Non, mon Dieu, je n'aurai point de consolation que vous n'ayez rendu la vie à ce mort! redoublons nos larmes, mes enfants, disait-il à ceux qui étaient avec lui, peut-être que le bon Dieu se laissera toucher. » Après avoir passé toute la nuit à prier, il regarde le mort, il le voit remuer les yeux et les lèvres. « Ah! mes amis, s'écrie-t-il, le bon Dieu lui rend la vie. » Il lui administre alors les sacrements : il ne les avait pas plutôt reçus, qu'il expira.

Il n'y a pas pour nous de spectacle plus salutaire que celui de voir administrer à un malade les derniers sacrements. Lorsqu'étant en santé, nous entendons sonner la cloche du viatique, quittons notre ouvrage pour un instant; *allons voir ce que nous serons un jour, et ce que nous pouvons dans ce moment de notre vie. Allons*, M. F., entendre ce pauvre malade nous crier : « Ah! mes amis, venez à mon secours, demandez au bon Dieu qu'il veuille bien avoir pitié de moi; venez voir, semble-t-il nous dire, ce que vous serez vous-même un jour. » Si, quand nous voyons administrer un malade, nous faisions bien ces réflexions : Oui, un jour viendra que je serai à la place de ce pauvre malade, quelles seront mes pensées dans ce moment? que penserai-je et que dirai-je de mes plaisirs, de mon attachement à ces biens qui en ont perdu tant d'autres? Que penserai-je de mes ven-

geances, de mes injustices et de mon ivrognerie? Quelle vie, pour aller paraître devant un Dieu qui ne me fera pas grâce d'une minute, et qui voudra savoir comment je l'ai employée! Hélas! dirons-nous dans toute l'amertume de notre âme, ah! moment épouvantable, qui a porté les plus grands saints presque au désespoir. Ah! triste moment pour un chrétien qui a fait le mal!... Quel spectacle plus capable de nous convertir que la présence d'un mourant qui va quitter ce monde pour toujours?... Regardez-le un instant, M. F., voyez ces pauvres yeux mourants et presque éteints, il semble nous dire : « Ah! mon ami, n'attendez pas d'être comme moi pour faire le bien!... si Dieu me rendait la santé, oh! que ma vie serait bien plus chrétienne qu'elle n'a été jusqu'à présent! Si le bon Dieu me retire de ce monde dans cette maladie, que vais-je devenir?... puisque dans ma vie je ne vois que du mal et presque point de bien. Ah! priez Dieu qu'il veuille me pardonner!... »

Lorsque nous voyons entrer le prêtre dans la chambre d'un mourant, (disons-nous) : quel va être le sort de ce malade? Ou le ciel, ou l'enfer! Mon Dieu que ce moment est terrible!... Oui, dans ce moment, le bon Dieu va ou le recevoir dans son sein, ou le vomir pour jamais de sa présence. Oh! quel malheur de n'avoir vécu que pour se creuser un enfer!... Le prêtre, avant de lui administrer les sacrements, fait plusieurs prières pour implorer la miséricorde de Dieu sur lui; il prend l'huile sainte pour faire les onctions, et semble lui dire : « Mon ami, profitez bien du peu de temps qui vous reste, si vous ne *revenez* pas, c'est la dernière grâce que le bon Dieu vous accorde en ce monde. » Il implore les prières des assistants, afin de demander miséricorde pour le malade; puis, il fait les onctions. Il commence par les yeux, comme

s'il lui disait : « Fermez ces yeux qui, tant de fois, se sont ouverts sur des objets impurs, et qui ont ainsi perdu votre âme ; refusez-leur pour un instant la lumière, puisqu'ils en ont si mal profité. » « Mon Dieu, dit le prêtre, pardonnez-lui tant de mauvais regards, et tant de curiosités, par lesquels le péché est entré dans son âme et lui a donné la mort. Mon Dieu, pardonnez-lui tous les péchés qu'il a commis par le sens de la vue. » Considérez, M. F., ces yeux qui autrefois étaient ardents pour le mal, dont le regard brillait d'un feu impur, voyez-les, dis-je, sous la main du prêtre, dont la présence le frappe de terreur ; voyez et considérez sous la main du ministre du Seigneur la pauvre tête de cette jeune fille qui a tant pris de soin à se parer, qui tant de fois a passé des heures entières à se considérer devant une *glace de miroir*, qui, dans toutes ses manières, ne cherchait qu'à plaire et à s'attirer les regards du monde. Ses yeux, qui autrefois allumaient des flammes dans le cœur du jeune libertin, les voilà maintenant qui jettent l'épouvante dans l'âme de ceux qui l'environnent.

Le prêtre fait l'onction des oreilles. Hélas ! voyez comment l'on tourne et retourne cette tête défaillante qui fut l'idole du monde et qui croyait être la seule bien faite, Ces oreilles autrefois ornées d'or ou de diamants, dont elle avait tant de soins de faire briller l'éclat devant les rayons du soleil. Voyez ces cheveux que le prêtre écarte, ces cheveux qu'elle arrangeait et frisait, jadis, avec tant de soins, les voilà tout ruisselants des sueurs de la mort. « Mon Dieu, dit le ministre du Seigneur, pardonnez à cette pauvre mourante, tous les péchés qu'elle a commis par ses oreilles, par l'or et les diamants, dont elle a pris tant de soins d'embellir cette tête d'iniquité. » Laissons, M. F., cette tête ornée avec tant d'artifice ; lais-

sons-là, l'enfer, semble l'attendre, et la mort la presser.

Le prêtre lui fait des onctions sur le nez, ce nez, qui, tant de fois, a cherché les bonnes odeurs et qui maintenant exhale déjà la corruption (1). Le prêtre lui fait des onctions sur les lèvres, instruments de tant de voluptés, de tant de médisances, de calomnies, de paroles et de chansons infâmes. « Mon Dieu, dit le prêtre, que cette bouche soit purifiée par cette onction, de toutes les mauvaises paroles prononcées. Faites à cette pécheresse, la grâce de ne jamais entendre ces foudroyantes paroles que tout réprouvé entendra un jour sortir de votre bouche : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. »

Le prêtre prend ses mains, ces mains qui ont commis tant d'iniquités, ces pauvres mains qui sont à cette heure trempées des sueurs de la mort! « Mon Dieu, pardonnez à ces mains souillées de tant de péchés! » De là le prêtre fait les onctions sur la poitrine, cette poitrine ornée avec tant de soin, et des soins si souvent répétés, toujours dans la coupable espérance d'attirer les yeux et de plaire au monde; voilà le moment où le Seigneur semble descendre dans ce cœur, avec le flambeau à la main pour en examiner tous les plis et replis. « Mon Dieu, dit le prêtre, pardonnez à cette malheureuse tous les péchés qu'elle a commis, par tant de pensées d'orgueil, de haine, de vengeance, par toutes les mauvaises pensées et les mauvais désirs qui ont corrompu son pauvre cœur! » Enfin, le prêtre fait l'onction aux pieds, ces pieds qui autrefois étaient actifs à courir au mal; ces pieds qui l'ont tant de fois portée dans les jeux, les danses et les bals; les voilà donc comme liés dans ces draps, incapables même de se

(1) Ici, et dans l'alinéa suivant, nous atténuons quelques-unes des expressions du Vénérable.

remuer. Voilà ce corps déjà enlacé dans les bras de la mort...

Oui, considérez un moment, M. F., le corps de cette jeune fille *de vanité*, qui n'a cherché que les moyens de relever sa beauté. Voyez ce visage, qu'elle lavait autrefois avec tant de précaution, afin de lui conserver sa fraîcheur; le voilà tout décomposé. Voyez ce cou, qui était embelli avec tant d'art de riches bijoux et qui portait ces deux ou trois rangs de collerettes; hélas! il ne peut plus seulement soutenir sa pauvre tête. Qu'est devenue cette beauté que rehaussait encore ces vêtements de forme et de couleurs si bien choisies? Et dans ce corps, mon Dieu, qu'est devenue cette pauvre âme, que vous aviez faite par le Baptême aussi belle qu'un ange?... Mon Dieu, mon Dieu! quelle route va-t-elle prendre? sera-ce le ciel, sera-ce l'enfer, qui doit être sa demeure éternelle?

Oui, M. F., ce sera le ciel, si cette pauvre âme reçoit le sacrement de l'Extrême-Onction avec les dispositions que je vous ai indiquées plus haut; si, sincèrement pénitente de sa vie criminelle, elle reçoit comme il faut ces derniers sacrements et se jette dans les bras de la miséricorde de Dieu. Mais pour nous, tâchons de vivre saintement, et nous sommes sûrs qu'en retour, le bon Dieu ne nous privera pas du bonheur de faire une bonne mort. C'est ce que je vous souhaite.

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

NOTES.

NOTES.

Note A.

Sermon sur l'Invention de la Sainte-Croix.

N° 1.

Page 6.

« Le feu de l'enfer semble nous faire comprendre » quelque chose de son énormité (du péché), puisque » pour *une seule pensée d'orgueil*, qui aura duré une » ou deux minutes, si nous mourons dans ce péché, » nous serons condamnés à aller brûler dans les bra- » siers allumés par la colère d'un Dieu Tout-Puissant. »

Le Vénérable suppose évidemment une pensée d'orgueil, qui constituerait un péché mortel; mais il faut avouer, que ce péché d'orgueil est assez rare.

N° 2.

« Une personne aura volé cinquante sous ou trois » francs à son voisin; si, le pouvant, elle ne les a pas

» rendus, ce péché seul la précipiterait pour jamais » dans les abîmes. »

A l'époque où le Vénérable écrivait ces lignes, l'argent était plus rare, il avait plus de valeur, et par conséquent le vol de cinquante sous à trois francs, commis surtout vis-à-vis d'un habitant de la campagne, constituait une matière grave; aujourd'hui que l'argent est plus abondant et de moindre valeur, cette décision du Vénérable paraîtrait sévère. Les théologiens demandent communément une matière plus considérable, pour qu'il y ait péché mortel.

N° 3.

Page 17.

« Afin de distinguer quelle était la croix du Sauveur, » on apporta un mort, qui étant mis sur les deux pre- » mières croix, ne ressuscita point; mais lorsqu'on » l'eut déposé sur la troisième, le mort se leva et se » mit à marcher. »

La plupart des historiens, Eusèbe, Théodoret, Rufin, Socrate, Sozomène, Théophane rapportaient que saint Macaire, évêque de Jérusalem, fit apporter les trois croix chez une dame de qualité qui était à l'agonie. Sa guérison subite indiqua quelle était la croix du Sauveur.

Suivant saint Paulin et Sulpice Sévère, ce ne fut point seulement la guérison d'une mourante, mais la résurrection d'un mort qui servit DE TÉMOIGNAGE à la vraie croix.

NOTE B.

Sermon pour la fête de saint Jean-Baptiste.

Page 30.

« Les officiers du roi (Hérode) étant venus trouver » Zacharie, lui demandèrent où était l'enfant et sa mère? » Le père leur répondit qu'il ne pouvait pas le leur dire. » Écumant de rage, ils l'assommèrent entre le vestibule » et l'autel. »

Les commentateurs sont loin de s'accorder sur l'identité de ce Zacharie, fils de Barachie, qui, suivant la parole du Sauveur, « fut massacré entre le vestibule et l'autel. »

Sur ce point on compte trois opinions :

La première, veut que ce Zacharie soit le prophète Zacharie, qui était effectivement fils de Barachie. Seulement l'histoire ne parle pas de sa mort entre le temple et l'autel.

La seconde, que Corneille de La Pierre cite comme plus certaine, enseigne que ce Zacharie fut fils du grand-prêtre Joïada, et qu'il fut massacré par le roi Joas entre le temple et l'autel. A l'objection formulée contre le nom de Joïada, saint Jérôme répond que ce grand-prêtre portait aussi le nom de Barachie.

La troisième, donne ce Zacharie comme le père de saint Jean-Baptiste, mis à mort par le roi Hérode.

C'est cette opinion, soutenue par de graves autorités, que le Vénérable embrasse dans son sermon sur saint Jean-Baptiste.

Note C.

Sermon sur le Martyre des Machabées.

Page 54.

« L'on ne fait point de difficulté de manquer les vê-
» pres, les instructions, le chapelet, le chemin de la
» croix et la prière du soir. Il en est qui ne font presque
» jamais de visites au Saint-Sacrement entre les offices ;
» qui passent le saint jour de dimanche moins bien que
» les autres jours. Oh ! comment osent-ils espérer le
» ciel? Comment peuvent-ils croire que le bon Dieu leur
» fera miséricorde dans ce moment terrible, où les plus
» grands saints ont tremblé, eux dont la vie n'a été que
» bonnes œuvres, et qui, pour quelques fautes légères,
» ont fait tant de pénitences? »

Le Vénérable, dans ce passage, comme en plusieurs autres de ses sermons, ne veut pas dire que l'omission de ces différentes pratiques de piété empêche absolument le salut; mais à coup sûr elle le rend plus difficile et plus incertain.

NOTE J.

Sermon pour la Commémoraison des Morts.

N° 1.

Page 168.

Récit de la mort de sainte Thérèse.

Les détails que le Vénérable met dans le récit de cette mort semblent peu authentiques, et sont très-différents de ceux que cite le R. P. Bouix dans son édition des œuvres de la Sainte (tom. II, p. 506 et suiv.). La mort de sainte Thérèse, loin d'être agitée par d'indicibles terreurs, fut remarquablement douce. Elle mourut, d'après les actes de sa canonisation, plutôt par suite d'une extase d'amour que par défaillance de nature.

N° 2.

Page 178.

« L'on peut gagner quatorze indulgences plénières en » faisant le chemin de la croix. »

La S. Congrégation des Rites, dans les *Avis à observer pour l'exercice du chemin de la croix* (1742), défend aux catéchistes, aux prédicateurs de spécifier quelles sont les indulgences qui peuvent se gagner en faisant le chemin de la croix.

Ce que l'on peut dire, c'est qu'elles sont très-nombreuses, et qu'en visitant dévotement le chemin de la croix, on peut gagner toutes les indulgences accordées par les Souverains Pontifes aux fidèles qui visitent personnellement les Saints Lieux de Jérusalem.

[*Recueil de Prières et d'Œuvres Pies auxquelles les Souverains Pontifes ont attaché des Indulgences*, par Mgr Prinzivalli (13e édition).]

Note K.

Sermon pour le jour des Morts.

Page 186.

« Il nous est aussi nécessaire de croire cette vérité » (du purgatoire), pour être sauvés, que le mystère de » l'Incarnation. »

S'il s'agit de la nécessité de moyen, c'est-à-dire de la condition absolue pour être sauvé, la connaissance du mystère de l'Incarnation est plus nécessaire que celle du purgatoire. Un infidèle qui n'aura pas eu le temps d'apprendre d'autres mystères que celui d'un Dieu unique, d'un Dieu incarné, d'un Dieu sauveur, pourra être justifié sans connaître l'existence du purgatoire.

S'il s'agit de la nécessité de précepte, c'est-à-dire de la nécessité de soumettre son esprit aux vérités de foi, enseignées par l'Église, il est aussi nécessaire de croire à l'existence du purgatoire que de croire au mystère de l'Incarnation. Le chrétien qui refuserait l'assentiment

de sa raison dans l'un et l'autre cas, commettrait un péché mortel d'infidélité, et sortirait de la voie du salut.

NOTE L.

Sermon pour la fête du saint Patron.

Page 197.

« Élie, fuyant la colère de la reine Jézabel, alla se » cacher dans une caverne; là, accablé d'ennuis et » de misères, il s'adressa à Dieu en lui disant : « Mon » Dieu, pourquoi me laissez-vous souffrir si longtemps? » Vous avez bien retiré mes pères de ce monde, retirez-» moi aussi, puisque, séparé de vous, l'on ne fait que » souffrir. » Le Seigneur lui répondit : « Il te reste » encore bien des années à souffrir. »

Il y a quelques inexactitudes de détails dans ce récit. Le voilà dans toute sa vérité biblique :

Le prophète Élie, fuyant la colère de Jézabel, s'avança dans le désert, et marcha tout un jour. Le soir, il s'assit sous un genévrier, et demanda la mort en disant : « C'est » assez, ô mon Dieu, enlevez-moi la vie; je ne suis pas » meilleur que mes pères. »

Puis il s'étendit et dormit à l'ombre du genévrier. Et voici que l'ange du Seigneur le toucha et lui dit : « Le-» vez-vous et mangez. »

Le prophète ouvrit les yeux et vit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Il mangea et but, et s'endormit de nouveau.

L'ange revint une seconde fois, le réveilla et lui dit : « Levez-vous et mangez, car il vous reste un long che- » min à parcourir. »

N° 2.

Quelques lignes plus bas, le Vénérable attribue à David des paroles qui ne se trouvent pas toutes au psaume 54e; mais il fait allusion à d'autres passages disséminés dans les psaumes.

Note N.

Sermon sur la Religion.

Page 237.

« Jésus nous a promis que sa religion se conserverait » parmi nous sans être interrompue jusqu'à la consom- » mation des siècles. Elle est une, sainte, catholique, » apostolique et romaine. »

Le Vénérable passe sans transition de la religion de Jésus-Christ à son Église, et attribue à la religion les marques de la véritable Église de Jésus-Christ.

Note O.

Sermon sur la Confirmation.

Page 254.

« Si vous avez contracté quelque mauvaise habitude, » il ne faut pas demander l'absolution, avant de vous

» en être entièrement corrigé, parce que n'étant pas cor-
» rigé, retombant dans le péché, toutes vos confessions
» ne seraient que des sacrilèges. »

Cette décision du Vénérable n'est pas conforme aux principes de la théologie morale. Sans doute, il serait à désirer que les pécheurs ne revinssent demander l'absolution qu'après s'être entièrement corrigés. Mais ce serait trop exiger de la faiblesse du plus grand nombre. Quand les pénitents acceptent les moyens d'amendement que le confesseur leur suggère, lorsqu'ils donnent de véritables signes de contrition, ils peuvent être légitimement absous; leurs confessions ne seraient point sacrilèges. Le sacrement de pénitence est un remède qui apporte une grâce de guérison; il ne faut pas s'étonner qu'on l'administre aux malades. Cette opinion lui a échappé, sans doute, par mégarde, et dans l'entraînement du discours; elle est, du reste, en contradiction formelle avec la pratique que le saint curé a suivie pendant toute la durée de son ministère.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

3 *Mai.*

Invention de la sainte Croix. — Sur la Croix..... 1

24 *Juin.*

Fête de saint Jean-Baptiste 21

1er *Août.*

Sur le martyre des Machabées..... 41

15 *Août.*

Fête de l'Assomption de la sainte Vierge. — Sur les Grandeurs de Marie..... 61

8 *Septembre.*

Fête de la Nativité de la sainte Vierge..... 79

Premier Dimanche d'Octobre.

Fête du saint Rosaire 97

2 *Octobre.*

Fêtes des saints Anges gardiens..... 115

1er *Novembre.*

Fête de tous les Saints. — Sur la Sainteté..... 135

Deuxième Sermon pour la fête de tous les Saints. — Sur le culte des Saints et des saintes Images 149

Pages.

2 *Novembre.*

Commémoration des Morts 163
Autre Sermon pour le jour des Morts 183

Sermons divers.

Sermon pour la fête du saint Patron 195
Sermon pour la fête de la Dédicace. — Du respect que l'on doit avoir dans les églises 215
Sermon sur la Religion 235
Sermon sur la Confirmation. — Dispositions qu'il faut avoir pour recevoir ce sacrement 240
Sermon sur l'Extrême-Onction 265
Notes 285

BAR-LE-DUC, IMPRIMERIE CONTANT-LAGUERRE.